ANALECTA
BOLLANDIANA

Des presses de l'Imprimerie DE MEESTER a Wetteren (Belgique)

ANALECTA BOLLANDIANA

TOMUS LXXIII

EDIDERUNT

MAURITIUS COENS BALDVINUS DE GAIFFIER
PAULUS GROSJEAN FRANCISCUS HALKIN
PAULUS DEVOS

PRESBYTERI SOCIETATIS IESU

BRUXELLES
SOCIÉTÉ DES BOLLANDISTES
24, boulevard Saint-Michel
1955

Property of
CLgA
Please return to
Graduate Theological
Union Library

ABRÉVIATIONS

BHG. = *Bibliotheca hagiographica graeca.* Editio altera emendatior. Bruxellis, 1909.

BHL. = *Bibliotheca hagiographica latina antiquae et mediae aetatis.* Bruxellis, 1898-1901. Tomi duo. Eiusdem *Supplementi editio altera auctior.* Ibidem, 1911.

BHO. = *Bibliotheca hagiographica orientalis.* Bruxellis, 1910.

Catal. Graec. Germ. = *Catalogus codicum hagiographicorum graecorum Germaniae Belgii Angliae.* Bruxellis, 1913.

Catal. Graec. Paris. = *Catalogus codicum hagiographicorum graecorum bibliothecae Nationalis Parisiensis.* Bruxellis, 1896.

Catal. Graec. Vatic. = *Catalogus codicum hagiographicorum graecorum bibliothecae Vaticanae.* Bruxellis, 1899.

Catal. Lat. Brux. = *Catalogus codicum hagiographicorum bibliothecae Regiae Bruxellensis.* Pars I. Codices latini membranei. Bruxellis, 1886, 1889. Tomi duo.

Catal. Lat. Paris. = *Catalogus codicum hagiographicorum latinorum antiquiorum saeculo XVI qui asservantur in bibliotheca Nationali Parisiensi.* Bruxellis, 1889-1893. Tomi quattuor.

Catal. Lat. Rom. = *Catalogus codicum hagiographicorum latinorum bibliothecarum Romanarum praeter quam Vaticanae.* Bruxellis, 1909.

Catal. Lat. Vatic. = *Catalogus codicum hagiographicorum latinorum bibliothecae Vaticanae.* Bruxellis, 1910.

Comm. martyr. hieron. = *Commentarius in Martyrologium hieronymianum.* Bruxellis, 1931 (*Acta Sanctorum Novembris*, t. II, pars posterior).

Comm. martyr. rom. = *Martyrologium romanum... scholiis historicis instructum.* Bruxellis, 1940 (*Acta Sanctorum*, Propylaeum ad Acta SS. Decembris).

Mir. BVM. = *Index Miraculorum B. V. Mariae*, ed. A. Poncelet in *Anal. Boll.*, t. XXI (1902), p. 241-360.

Synax. Eccl. CP. = *Synaxarium Ecclesiae Constantinopolitanae*, ed. H. Delehaye. Bruxellis, 1902 (*Acta Sanctorum*, Propylaeum ad Acta SS. Novembris).

LA LETTRE D'ANASTASE L'APOCRISIAIRE

SUR LA MORT DE S. MAXIME LE CONFESSEUR ET DE SES COMPAGNONS D'EXIL

Texte grec inédit

Anastase l'apocrisiaire n'est point inconnu aux lecteurs des *Analecta Bollandiana*. J'ai eu naguère à m'occuper de lui et des autres martyrs de la persécution monothélite déchaînée par l'empereur Constant (641-648), l'occasion m'en étant donnée par la découverte d'un important fragment de la Vie de S. Maxime [1], puis par celle du texte grec de l'*Hypomnesticum* [2] ; entre temps, le P. Peeters avait précisé quelques détails de cette lamentable crise de césaropapisme [3].

Le texte original de l'*Hypomnesticum* était fourni par un manuscrit de la Bibliothèque Vaticane ; c'est de son trésor inexploré qu'aujourd'hui encore je tire cette lettre d'Anastase l'apocrisiaire, juste sauvée de l'oubli par la traduction latine qu'en donna dans le dernier tiers du IXe siècle Anastase le bibliothécaire. Avant de passer à son analyse, puis à sa lecture, résumons les circonstances qui l'ont précédée.

En 647, l'empereur Constant proclamait le *Type*, — un édit par quoi il pensait liquider la controverse engagée autour des volontés ou opérations du Christ : ordre était donné de garder un silence absolu sur cette question litigieuse ; des dispositions coërcitives incluses dans l'édit menaçaient les contrevenants, quelle que fût leur catégorie religieuse ou sociale, de la dégradation, de la spoliation, de la flagellation, du bannissement.

[1] *La Vie de S. Maxime le Confesseur et ses recensions*, dans *Anal. Boll.* t. 46 (1928), p. 5-49 ; cité : *La Vie*.

[2] *Le texte grec de l'Hypomnesticum de Théodore Spoudée*, ibid., t. 53 (1935), p. 49-80 ; cité : *Hypomn.*

[3] *Une Vie grecque du pape Martin I*, ibid., t. 51 (1933), p. 225-262.

43506

Anastase l'apocrisiaire connut dès lors toutes les rigueurs de la répression [1]. La chapelle du palais de Placidie, résidence séculaire des apocrisiaires romains à Constantinople, est frappée d'interdit par le patriarche Paul [2] et, bientôt après, Anastase est exilé à Trébizonde [3]. Quelques années plus tard, on le transfère à Mésembria, sur la côte occidentale de la mer Noire [4] ; il s'y trouvait à la fin d'août 656, quand S. Maxime subissait l'interrogatoire de Bizya [5]. Ramené à Constantinople en 662, pour y être définitivement jugé, en même temps que Maxime et son disciple Anastase, l'apocrisiaire fut d'abord soumis à la flagellation, puis amputé de la main droite et de la langue ; après quoi, on organisa une procession au milieu des insultes et des vociférations de la populace [6] avant d'expédier les trois confesseurs — Maxime, Anastase son disciple, Anastase l'apocrisiaire — vers un nouvel exil où ils trouveraient la mort.

C'est aux péripéties de ce dernier bannissement que se rapporte la lettre de l'apocrisiaire à Théodose de Gangres ; disons tout de suite, avant d'arriver au détail de ses divers chapitres, que la Vie de S. Maxime nous avait déjà donné une idée de son contenu [7] et que plus d'un passage de l'*Hypomnesticum* y fut emprunté.

Ch. 1. *Préambule : objet de la lettre.* Anastase racontera aux fidèles amis de Constantinople la mort de ses compagnons de misère.

Ch. 2. *La mort d'Anastase le disciple.* A peine les trois captifs avaient-ils atteint la Lazique (8 juin 662), que le commandant local ordonna de les dépouiller des plus menus objets dont avaient pu les pourvoir, avant le départ de Constantinople, quelques âmes compatissantes, puis de les séparer. Maxime n'étant plus guère transportable, on lui prépara une claie de bois pour l'amener jusqu'au fort de Schemaris ; Anastase le disciple fut enfermé au fort de Scotoris, l'apocrisiaire relégué à celui de Buculus [8]. Ce n'était qu'une disposition provisoire, car, le 18 juillet, les deux Anastase étaient donnés en spectacle aux troupes d'une garnison de la contrée ; leurs yeux se rencontraient pour la dernière fois : déjà à demi-mort, Anastase le disciple succomba, soit au cours de son transfert à un

[1] Je me contente de rappeler quelques épisodes concernant l'apocrisiaire ; pour l'ensemble, on voudra bien se reporter aux articles précités.

[2] *Liber Pontificalis*, t. I, p. 336 ; *La Vie*, p. 45.

[3] Au cours de la 6e indiction (647-648) ; *Hypomn.*, p. 70, l. 20.

[4] Mai 655 ; *La Vie*, p. 33.

[5] *La Vie*, pp. 34-37, 64.

[6] *La Vie*, p. 38-41.

[7] *La Vie*, p. 41-43.

[8] Sur ces divers lieux, cf. *Hypomn.*, p. 61-62, et ci-dessous, p. 11, n. 6.

fort de Souanie, soit dès qu'il y fut parvenu [1] ; l'apocrisiaire fut enfermé au fort de Thacyrie.

Ch. 3. *La mort de S. Maxime.* Moins d'un mois plus tard (samedi 13 août 662), Maxime s'éteignait à son tour, après avoir annoncé son prochain trépas ; son tombeau était signalé, au cours des nuits, par trois lampes miraculeusement allumées [2].

Ch. 4. *Les dernières tribulations de l'apocrisiaire.* Anastase était depuis deux mois relégué au fort de Thacyrie, où nous l'avons vu emmené après la parade du 18 juillet, quand on le déplaça à nouveau (fin septembre 662) ; sept mois durant il se vit déporté d'un lieu à l'autre sans égard à son pitoyable état, à peine vêtu, mourant de froid, de faim et de soif. C'est en ces conditions, et tout surpris de vivre encore, qu'il parvint au fort de Phustas, où son régime de captivité resta pendant une année soumis à la fortune capricieuse du gouverneur. Puis (au printemps 664), ordre fut donné de l'expédier à Schemaris, où S. Maxime était mort. Il était déjà sur le chemin quand, tout à coup, son destin changea avec son itinéraire ; au lieu de la réclusion, Anastase allait enfin connaître la liberté. Que s'était-il passé ? Ceci tout simplement, que la plus haute autorité de Lazique — le patrice Grégoire, le bien nommé — le prenait sous sa protection et l'installait honorablement à courte distance de sa propre demeure [3]. Ainsi s'achève la première partie de notre lettre ; elle satisfait au désir qu'avaient manifesté les vieux amis de Constantinople de savoir la fin des exilés.

Ch. 5. *La visite d'Étienne de la Sainte-Anastasis.* C'est vers eux que se tourne maintenant l'apocrisiaire, afin qu'on reprenne ensemble le combat contre l'hérésie qui survit et fait des dupes ; pour abattre le monstre, il importe de retremper les armes de la vérité et de ne point se relâcher dans la vigilance. La liaison est désormais établie entre la Lazique et Constantinople : là-bas, les fidèles de l'Anastasis, ici le patrice et l'entourage ; au fait, ces derniers appartiennent eux aussi à l'Anastasis [4], comme en était Étienne dont il va parler.

Étienne, fils du prêtre Jean ciméliarque de l'Anastasis, n'avait pas craint de s'engager sur les routes de l'Est pour savoir ce qu'était devenu l'apocrisiaire ; chemin faisant, il avait soutenu l'honneur des victimes et dissipé l'équivoque de l'hérésie triomphante. On l'avait accueilli avec tous les égards dus à un homme de l'Anastasis,

[1] L'apocrisiaire ne sait pas la date exacte de la mort du disciple, il hésite entre le 22 et le 24 juillet ; l'*Hypomnesticum* a retenu celle du 24 (p. 75, l. 27).

[2] Cf. *Hypomn.*, p. 75, l. 2-12.

[3] L'*Hypomnesticum* précise la situation de cette résidence (Thousoumès, Thousau) : à l'orient du Pont-Euxin, au pied du Caucase, à la frontière de l'Abasgie et de l'Alanie (p. 69, l. 22 - 70, l. 2).

[4] Je pense qu'il s'agit de l'église Sainte-Anastasis à Constantinople, où l'apocrisiaire s'était fait des amis ; ceux qu'il nomme, nous les appellerions volontiers aujourd'hui des « piliers de la paroisse ».

et il était l'hôte du prince d'Abasgie au moment de sa mort (1er janvier 665) [1].

Ch. 6. *Les derniers efforts d'Anastase contre l'hérésie.* L'exemple d'Étienne ne doit pas être oublié ; ce qu'il a réussi, d'autres doivent le tenter à leur tour ; car il faut déjouer la tactique des novateurs en montrant que l'autorité du siège apostolique et la tradition témoignent à la fois contre l'erreur. Anastase demande donc qu'on lui envoie les actes du concile du Latran de 649 et propose à cet effet l'alternative suivante : ou bien qu'on les apporte directement, après avoir demandé un passeport au patrice d'Ibérie ; ou bien, si on hésite à traverser la frontière d'Ibérie, qu'on les remette au patrice qui les fera parvenir à Grégoire, dont les bonnes dispositions sont connues.

Anastase ne s'en tient pas là dans sa reprise du combat pour le triomphe de la vérité. Durant sa détention à Constantinople, avant le verdict final, il avait eu communication d'un traité d'Hippolyte de Porto où se trouvaient pleinement réfutées par un théologien de métier toutes les arguties du monothélisme ; il aurait voulu le transcrire en entier, mais on l'arracha de ses mains alors qu'il en avait seulement copié huit extraits ; il joint donc à sa lettre le mince rouleau de ces huit extraits, avec le titre précis et le début de la démonstration [2] pour permettre à ses correspondants de retrouver l'ouvrage entier.

Ch. 7. *Conclusion.* Sur leurs dispositions profondes, Anastase est rassuré depuis la visite d'Étienne : ce qu'il lui a rapporté de leur union dans l'attachement à la vérité a réjoui son cœur d'exilé ; il ne reste donc qu'à rendre grâces à Dieu, à implorer la charité d'une prière aux sanctuaires de la ville, à espérer le réconfort de leurs lettres jusqu'au jour, à la vérité inespéré, où, la joie de les avoir revus comblant tous ses désirs, il pourra dire adieu à sa vie de misères.

Cette dernière consolation, Anastase ne semble pas l'avoir eue.

[1] *Kalendis Ianuariis octavae indictionis, quae modo praeteriit.* D'où on peut conclure que la lettre est au plus tôt de septembre 665.

[2] Le nom de l'auteur (Hippolyte, évêque de Porto et martyr) est pseudépigraphe, celui des adversaires (Béron et Hélicon) cache une énigme ; mais on ne se trompera guère en datant cette réfutation du monothélisme des années 655-662. Quelques mots ont trouvé place dans notre lettre (p. 15, fin-16). Les huit fragments forment un supplément à la *Doctrina Patrum* (ch. XLIV de l'éd. DIEKAMP, p. 321-326) et se trouvent imprimés à divers endroits de Migne ; Nicéphore de Constantinople, au début du IXe siècle, en a cité deux passages. — Deux lignes de l'extrait III (DIEKAMP, p. 323, l. 8-10) méritent d'être signalées, car elles étaient déjà reproduites à peu près textuellement au ch. XL de la *Doctrina Patrum* sous le titre *τοῦ ἁγίου Ἱππολύτου* (DIEKAMP, p. 300, XII). Le début de l'extrait I (p. 321) doit être rapproché d'un fragment de la lettre de S. Irénée au diacre Démètre de Vienne, étudié et complété par le P. Ch. MARTIN (*Rev. d'hist. eccl.*, t. 38, 1942, p. 143-152).

Il mourut le dimanche 11 octobre 666, comme l'indique un post-scriptum ajouté à sa lettre [1].

Le texte grec de la lettre de l'apocrisiaire, écrite de Thousoumès en Lazique durant la dernière année de son troisième exil [2], nous est restitué par un seul manuscrit, le *Vatican grec 1912*, un volume de miscellanées venu de l'Italie méridionale. Quatre cahiers insérés dans ce volume ont pour nous un intérêt spécial ; ils renferment :

1. fol. 89-96^{v}, 101-102^{v} : la dispute de Maxime avec Pyrrhus (Mansi, t. X, col. 709-760 ; *P. G.*, t. 91, col. 288-353).
2. fol. 102^{v}-106 : la *Relatio motionis* (Mansi, t. XI, col. 3-11 ; *P. G.*, t. 90, col. 109-129 ; *BHG.* 1231 ; *BHL.* 5841, trad. d'Anastase le bibliothécaire).
3. fol. 106^{r-v} : la lettre de Maxime à Anastase (Mansi, t. XI, col. 11 ; *P. G.*, t. 90, col. 132-133 ; *BHG.* 1232 ; *P. L.*, t. 129, col. 621, trad. d'Anastase).
4. fol. 106^{v}, 98^{r-v}, 97^{r-v}, 100^{r-v}, 99^{r-v}, 107-108 : la dispute de Bizya et de Rhégium (Mansi, t. XI, col. 46-60 ; *P. G.*, t. 90, col. 136-172 B 10 ; *BHG.* 1233 ; *BHL.* 5842, trad. d'Anastase).
5. fol. 108^{v}-109^{v} : la lettre d'Anastase l'apocrisiaire ici éditée.
6. fol. 109^{v}-110^{v} : un extrait du concile de 649 encadrant la lecture du Type (Mansi, t. X, col. 1029 B 5 - 1032 D 13).

Comment tout cela, qui correspond à une bonne soixantaine de colonnes dans la Patrologie, a-t-il pu être ramassé en 22 feuillets d'un format normal (2 colonnes ; mm. 240×182) ? On ne s'en étonnera pas quand on aura remarqué que l'écriture de nos feuillets, quoique régulière et même soignée, est soumise d'un bout à l'autre à un système d'abréviations d'origine tachygraphique, le même que nous rencontrons dans une série de manuscrits d'origine italiote [3], où l'œuvre de Maxime est assez notablement représentée [4] ; tous ces manuscrits, ou fragments de manuscrits, appartiennent au dernier tiers du x^{e} siècle [5].

Les feuillets du Vat. 1912 se répartissent, avons-nous dit, en quatre cahiers : seuls, les deux premiers (fol. 89-96, 101-106) sont intégralement conservés ; le troisième a perdu un feuillet après 108^{v}, juste

[1] La lettre et le rouleau des huit extraits restèrent sur place jusqu'au 20 août 668 (*Hypomn.*, p. 76, l. 10-11).

[2] Sur l'ingénieux moyen que trouva l'apocrisiaire pour adapter un calame à son moignon, voir *Hypomn.*, p. 68, l. 17 ss.

[3] R. Devreesse, *Introduction à l'étude des manuscrits grecs* (Paris, 1954), p. 39-40.

[4] A la diffusion des œuvres de Maxime en Italie méridionale on rattachera la « confession de foi orthodoxe » d'Euthalius, évêque de Sulci (op. c., p. 164, note 4).

[5] L'écriture qui se rapproche le mieux du *Vat. 1912* me paraît être celle du *Crypt. B. α. 1* (ann. 985).

dans le cours de notre lettre ; du quatrième il ne reste que les fol. 109 et 110 ; le milieu du fol. 109 a souffert de l'humidité et beaucoup de lignes sont difficiles à lire.

Quelques mots sur l'édition de la lettre sont nécessaires. Tout d'abord, j'ai tenu à donner un texte intelligible et suivi. C'est-à-dire que j'ai résolu toutes les abréviations (tachygraphiques, par omission ou suspension) ; l'iota (quelquefois adscrit, le plus souvent omis) a été souscrit. Pour suppléer le feuillet perdu, j'ai inséré la traduction d'Anastase le bibliothécaire, revue sur le manuscrit qui l'a préservée [1] ; une douzaine de lignes empruntées à la Vie de S. Maxime du *Mosq. Bibl. Synod. 380* [2], fol. 252, ont été mises en parallèle à la traduction latine au début du ch. 3.

Asnières (Seine). Robert DEVREESSE.

ANASTASII APOCRISIARII EPISTULA AD THEODOSIUM GANGRENSEM
e cod. Vatic. gr. 1912

fol. 108v *Δεσπότῃ μου τὰ πάντα ἁγιωτάτῳ θεοτιμήτῳ πατρὶ πνευματικῷ καὶ διδασκάλῳ Θεοδοσίῳ πρεσβυτέρῳ Ἀναστάσιος ἐλέει Θεοῦ πρεσβύτερος καὶ μοναχὸς δοῦλος τῶν δούλων τοῦ Θεοῦ* [3]. *Ἀποδοθῇ σὺν Θεῷ ἐν τῇ ἁγίᾳ Χριστοῦ τοῦ Θεοῦ ἡμῶν πόλει τῷ δεσπότῃ μου Θεοδοσίῳ πρεσβυτέρῳ τῷ ἀπὸ Γάγγρων* [4].

1. *Μνήμην δικαίων μετ' ἐγκωμίων ποιεῖσθαι* [5] *ἡ θεόπνευστος ἡμῖν διακελεύεται Παροιμία. Ἐγὼ τοίνυν ὁ ἐλάχιστος, μνήμην τῶν δικαίων ἐκείνων καὶ μάλιστα Μαξίμου τοῦ ὄντως μεγίστου*

[1] *Paris. lat. 5095*, fol. 44v-47v, fin du IXe siècle (*La Vie*, p. 9, note 1) ; les huit extraits d'Hippolyte font suite (fol. 48-50).

[2] Éd. MURETOV, p. 166-167 (cf. *La Vie*, p. 11-12). Tout le ch. 2 de la lettre est, à quelques mots près, reproduit dans le fol. 152r-v du même manuscrit (MURETOV, p. 162-165) sous le titre : *Τότε δὲ ὁ μέγας μάρτυς Μάξιμος ἐν τῇ ἐξορίᾳ ἀπενεχθείς, καθὼς Ἀναστάσιος ὁ πρεσβύτερος καὶ ἀποκρισιάριος τῆς πρεσβυτέρας Ῥώμης γράφει πρὸς Θεοδόσιον πρεσβύτερον ἐν τῇ ἁγίᾳ πόλει διάγοντα.*

[3] L'adresse, précédée des mots *ἡ ἐπιγραφή* (entre deux croix), est transcrite en caractères semi-onciaux. — [4] *Data uero est cum Domino in sancta Christi Dei nostri ciuitate Domino meo Theodosio presbytero a Gangris* om. ed. ; *ἀπεδόθη* legit Anast. bibl. ; in ms. sine dubio *ἀποδοθῇ*. — [5] *Prov.* 10, 7.

(τοῦτο γὰρ ὡς ἐπὶ τὸ πλεῖστον τὸ Μάξιμος ὄνομα δηλοῖ)[1] τῷ λόγῳ ποιήσασθαι ἐπὶ τοῦ παρόντος βουλόμενος καὶ ἀξίως τὴν ἐκείνου ἀρετὴν καὶ γνῶσιν, ὥσπερ οὖν καὶ τὸ ὑπὲρ Χριστοῦ τοῦ Θεοῦ μαρτύριον αὐτοῦ, ἐγκωμιάσαι μὴ ἐφικνούμενος, τοῦτο καὶ μόνον σημᾶναι διὰ τοῦδε τοῦ γράμματος τοῖς θεοτιμήτοις ὑμῖν συνεῖδον, ὅπερ καὶ μάλιστα γνῶναι, ὡς ἔμαθον, ἐπιποθεῖτε, τουτέστι τὸ πότε οἱ μακάριοι ἐκεῖνοι ἐν Κυρίῳ κεκοίμηνται. Γνωρίζω τοίνυν, τὰ πλεῖστα τῶν ἐπαχθέντων ἡμῖν ἐνταῦθα δεινῶν σιωπῇ παραπέμψας διὰ τὸ πλῆθος καὶ τὸ τοῦ λόγου προοίμιον[2], ναὶ μὴν καὶ τοῦ καιροῦ ἀνεπιτήδειον.

2. Ὅτιπερ καταλαβόντων[3] ἡμῶν τὴν τῶν φιλοχρίστων Λαζῶν χώραν τῇ ὀγδόῃ τοῦ ἰουνίου μηνὸς τῆς πέμπτης ἐπινεμήσεως τῆς ἐνεστώσης πεντεκαιδεκαετηρίδος[4], εὐθέως διεῖλον ἡμᾶς ἀπ' ἀλλήλων κατ' ἐπιτροπὴν τοῦ τηνικαῦτα τὸ ἄρχειν τῶν ἐνταῦθα λαχόντος, διαρπάσαντες πάντα, μέχρι καὶ ἑνὸς βελονίου καὶ ῥάμματος, ὅσα πρὸς τὰς ἀναγκαίας χρείας ἔκ τε ὑμῶν καὶ τῶν καθ' ὑμᾶς φιλοχρίστων ἐκεκτήμεθα. Καὶ τὸν μὲν θεῖον ἐκεῖνον ἄνδρα (φημὶ δὴ τὸν κύριον ἀββᾶν Μάξιμον) μήτε εἰς ὑποζύγιον, μήτε εἰς φορεῖον | καθεσθῆναι δυνάμενον διὰ τὸ ἐν ἀσθενείᾳ κατακεῖ- col. b
σθαι, πλέξαντες ἀπὸ βεργίων ὥσπερ χαλάδριον, βαστάζοντες ἀπήγαγον καὶ ἐνέκλεισαν εἰς κάστρον λεγόμενον Σχήμαριν[5] πλησίον τοῦ ἔθνους τῶν λεγομένων Ἀλανῶν, τὸν δὲ κύριον ἀββᾶν Ἀναστάσιον καί με τὸν ἁμαρτωλὸν ἐφιππίσαντες ἀπήγαγον καὶ ἐνέκλεισαν, ἐκεῖνον μὲν εἰς κάστρον λεγόμενον Σκοτόριν τῆς Ἀψιλίας πλησίον τῆς Ἀβασγίας, ἐμὲ δὲ εἰς ἕτερον κάστρον, οὗ ὄνομα Βουκόλους[6] τῆς λεγομένης Μησιανῆς χώρας[7] ἐν τοῖς μεθορίοις τῶν λεγομένων Ἀλανῶν, — ὅπερ κάστρον παραλαβόντες οἱ αὐτοὶ Ἀλανοὶ νῦν κατέχουσιν. Εἶτα μετ' ὀλίγας ἡμέρας λαβόντες ἐμέ τε καὶ τὸν μακάριον Ἀναστάσιον ἐν τῷ εἰρημένῳ κάστρῳ, ἐκεῖνον μὲν παρέπεμψαν εἰς κάστρον τῆς λεγομένης Σουανίας ἤδη λοιπὸν ἡμιθανῆ ὄντα ἔκ τε τοῦ πλήθους τῶν βασάνων καὶ τῶν αἰκισμῶν ὧν ἐν τῷ Βυζαντίῳ ὑπεμείναμεν, οὐ μὴν ἀλλὰ καὶ τῶν ἀναγκῶν

[1] Cf. *Hypomn.*, p. 75, l. 1-2. — [2] *ob multitudinem eorum et sermonis fastidium* Anast. — [3] Hanc partem (usque ad p. 12, l. 30) narrationi suae intexuit redactor Vitae cod. Mosq. 380 (supra, p. 10). — [4] *-ετερίδος, sexto idus Iunias quintae indictionis* Anast. — [5] *Hypomn.*, p. 75, l. 9. — [6] Le fort de Buculus est identique au *Βούχλοον* d'Agathias (III, 15) ; cf. P. PEETERS, *La version arménienne de l'historien Socrate*, dans *Mélanges Bidez*, t. II (1934), p. 669, n. 2. — [7] *regionis quae Mesimiana uocabatur* Anast. (cf. *Fragm. Hist. Gr.*, IV, 230 : *Μινδιμιανῆς ;* infra, p. 13, l. 10).

καὶ περιστάσεων τῶν ἐνταῦθα ἐπενεχθέντων ἡμῖν. Ὅθεν ἐν μέσῳ τῆς ὁδοῦ, ὥς τινες φασίν, ἄλλοι δὲ ὡς λέγουσιν, ἅμα τῷ ἐγκλεισθῆναι αὐτὸν εἰς ὃν παρεπέμφθη κάστρον τῆς Σουανίας ἐτελεύτησεν. Τεκμαίρομαι τοίνυν ὅτι περὶ τὴν εἰκάδα δευτέραν ἢ εἰκάδα τετάρτην τοῦ ἰουλίου μηνὸς [1] *ἐν Κυρίῳ κεκοίμηται· τῇ γὰρ ιη′ τοῦ αὐτοῦ ἰουλίου μηνὸς* [2] *ἠνέχθημεν ἀμφότεροι κατ' ἐπιτροπὴν τοῦ τότε ἄρχοντος εἰς τὸ λεγόμενον Κουκουρίσιν* [3] *παραστάσιμοι ἐν μέσῳ τοῦ φιλοχρίστου στρατοῦ, — ἐκεῖνος ἤδη, ὡς ἔφην, ἡμιθανὴς ὑπάρχων, — καὶ ἔκτοτε οὐκέτι αὐτὸν ἐθεασάμην· εὐθέως γὰρ παρέπεμψαν αὐτὸν μέν, ὡς εἴρηται, εἰς κάστρον τῆς Σουανίας, ἐμὲ δὲ εἰς κάστρον τῆς λεγομένης Θακυρίας πλησίον Ἰβερίας. Ἐντεῦθεν τοίνυν ὑπολαμβάνω ὅτι περὶ τὴν εἰκάδα...* [Hinc igitur conicio quod circa undecimo kalendas Augustas] quintae indictionis in Domino, sicut dictum est, obdormierit.

3. Porro Christi Dei martyr, domnus uidelicet abbas Maximus, cum esset mancipatus in castro superius memorato, diuina sibi facta uisione, aduocauit quosdam ex his qui erant in castro et dixit ad eos : Tertio decimo die Augusti mensis huius quintae [decimae] indictionis, feria septima, assumet me Dominus : quod et factum est. Igitur tertio decimo praedicti Augusti mensis praeteritae quintae indictionis, secundum diuinum eius uaticinium, feria septima, praesentibus derelictis perrexit ad Dominum. Porro, et aliud miraculum, quod diuinitus in sancto eius monumento efficitur, quodque usque in praesens, qui castrum illud et eius circa regionem inhabitant intuentur et praedicant, et ad quosdam etiam principum atque magnatum peruenit, dignum est et uobis quoque sanctissimis, et per uos omnibus qui ibidem sunt sancti, per litteras fieri manifestum in laudem et gloriam Dei qui facit mirabilia in sanctis suis et glorificat memoriam eorum qui se orthodoxe ac sincere glorificant. Id est, tres lampades luciferae per singulas noctes sanctum sancti illius martyris Maximi

Ὁ δὲ τοῦ Χριστοῦ μάρτυς ὁ ἅγιος Μάξιμος, ὡς φασιν, ἐμφρούριος γενόμενος ἐν ᾧ ἀπηνέχθη κάστρῳ, θείας ἠξιώθη ὀπτασίας παρὰ Θεοῦ γενομένης αὐτῷ. Καὶ προσκαλεσάμενός τινας τῶν ὄντων ἐκεῖσε ἔφη αὐτοῖς ὅτι· Τῇ τρισκαιδεκάτῃ αὐγούστου μηνὸς τῆς ἐνεστώσης πέμπτης ἐπινεμήσεως ἡμέρᾳ ἑβδόμῃ προσλαμβάνεταί με ὁ Κύριος· ὃ καὶ γέγονε. Τῇ οὖν τρισκαιδεκάτῃ τοῦ αὐγούστου μηνὸς ἡμέρᾳ ἑβδόμῃ, κατὰ τὴν αὐτοῦ πρόρρησιν, εὐδοκίᾳ Θεοῦ μικρὸν νοσήσας εἰς χεῖρας Θεοῦ τὴν ψυχὴν αὐτοῦ παρέδωκεν [4].

[1] *circa undecimo uel nono kalendas Augustas* Anast. — [2] *quintodecimo namque kalendarum Augustarum* Anast. — [3] *Mucurisin* Anast., *Μονκόρισιν* cod. Mosq. — [4] Le *Mosq.* achève la Vie de S. Maxime par quelques lignes rapides sur la sépulture au monastère de Saint-Arsène et le miracle des trois lampes (*La Vie*, p. 43).

monumentum illustrant. Haec de memorabili hoc uiro, beatoque Anastasio, Deo honorabilibus uobis, et per uos omni sanctae Dei, quae illic in recta fide degit, Ecclesiae breuiter annotaui : quatenus et uos, his cognitis, glorificetis Deum, qui est mirabilis in sanctis suis [1].

4. Interea et quae mihi peccatori et exiguo post haec contigerunt, et in quibus sim, pari modo perpaucis manifestabo. Cum enim fecissem duos menses [2] in castro praedictae Thacyriae in infirmitate reiacens, et pauxillum quid requiem fuissem adeptus, rursus misit me tunc princeps ad partes Apsiliae et Misimianae custodiae mancipandum in castro Phustas : et, ut absolute dicam, septem mensibus duxit et circumduxit me per omnes praedictas regiones nudum et discalciatum, et peditem, et frigore ac fame et siti depressum, uolens profecto et me quoque ab hac detergere uita. Sed nescio quid super me humili praeuidens Deus, qui omnia salubri prouidentia sua producit, usque nunc conseruauit me et in hac multarum tribulationum et miseriae uita. Post aliquot itaque dies pellitur illinc praedictus princeps. Deindeque succedens alius uisus est compati. Inter quae duxit me iuxta domum suam receptum a iam memorato castro Phustensium. Et post annum, ex diabolica operatione motus, destinat me ad praedictum castrum. Sed Deus, qui remetitur his qui aliis remetiuntur, eadem die qua me pepulit, pulsus est hinc, et efficitur profugus in Christi amatorum regione Abasgorum. Et concilio accepto a Christi amicis qui illic erant principibus, magis compatiendi quam me minimum persequendi et orationem a me potius quam gemitum percipiendi (ipsi quippe amici Christi principes Abasgiae compatiuntur humili mihi, quamquam nescierint me), repromisit quidem illis, quod si exiret inde et restitueretur in principatu, omnia quae forent ad solatium et refrigerium meum perficeret. Dein post paucos dies, nescio unde adiutus, egreditur quidem iterum, et recipit principatum : nil tamen eorum quae pollicitus est Deo et crebro dictis principibus in opus perduxit. E contrario autem manibus nequam deductus uirorum, repromissionum quidem oblitus est, tolli autem me a castro Phustensium et maturius in Schemareos castrum mitti praecepit.

Factum interea est, cum ducerent me in iam nominatum castrum, ut ille iterum pelleretur et esset profugus ubi et primum fuerat. Excitauit autem Deus spiritum suum in uiro boni aemulatore, qui Dei habeat in se timorem pariter et amorem, et uere pheronime uigilantem secundum Deum possideat mentem, qui cum Deo nunc praeest regioni, et Deum imitante condescensione seu compassione motus, reduxit me a uia crebro dicti Schemareos castri et constituit me quasi quinque signis longius a diuinitus custodienda domo sua in loco monachos ueraciter condecente, praebens necessarias largissime corporis utilitates [3]...

[1] *Ps.* 67, 36. — [2] χρονοτριβήσας (?) ; cf. Peeters, *Anal. Boll.*, t. c., p. 257, n. 2. — [3] Paraenetica quaedam (*P. L.*, t. 129, col. 662 B 5 - C 4) praetermitto.

5. Obsecro autem sanctissimos uos eadem pro ipsis [*ses bienfaiteurs*] postulare in sanctis orationibus uestris, et maxime cum in sanctis et colendis [1] oraueritis. Digni quippe sunt quibus haec praestetis. Filii enim germani existunt sanctae Christi Dei nostri Anastaseos. Denique Stephanum, qui in sanctis est, filium uidelicet beati Ioannis presbyteri qui cimiliarcha sanctissimae illius ecclesiae fuit, uenientem in hanc regionem, ut asseruit, ad requisitionem humilitatis meae, ipsi cum omni studio et gaudio susceperunt et honorauerunt, et omnem subuectionem ad requisitionem mei tribuerunt, tanquam homini profecto sanctae Christi Dei nostri Anastaseos. Unde et subsidium eorum habens inuenit me sanctus ille Stephanus [2]... totam Lazicam, et Apsiliam, et Abasgiam discurrens, sine timore tam quae ueritatis quam quae subintroductae nouitatis erant annuntiauit, ac multorum utilitatis atque salutis, et meae ipsius quietis et consolationis causa uiri est facta praesentia, et nequam nomen, quod ueri apostatae ueritatis nobis imposuerunt, ex tunc dissipatum est, et euidens multis ueritas facta est. His itaque bonis hic proprio aduentu correctis, nobilis ille uir, kalendis Ianuariis octauae indictionis quae modo praeteriit, apud Christi amicum Abasgiae principem dormiuit in Domino. Cui omnes, qui hunc nouerunt, ut sancto requiem exoptarunt.

6. Quapropter oportebat quosdam ex uestratibus Dei amatoribus et secundum scientiam zelum Dei habentibus huc uenire, et quae ueritatis et pro ueritate sunt testificari, ut et orthodoxia magis conualesceret et introducta nouitas per amplius argueretur. Sed et ego humilis consolatione ac refectione potirer, et uenientes bonam a Christo Deo [pro quo etiam causa est, mercedem perciperent]...

109 *ὑπὲρ ὧν* [3] *καὶ ἡ ὑπόθεσίς ἐστιν, ἐκομίζοντο· καὶ μάλιστα ἕως Ἰβερίας ἐν τῷ αὐτόθι, ὡς μανθάνω, παραγινόμενοι, τίνος χάριν καὶ ἐνταῦθα οὐ φοιτῶσι* [4]*;*

Δυσωπῶ τοιγαροῦν τοὺς ἁγιωτάτους ὑμᾶς, εἰ τῶν ἐνδεχομένων ὑπάρχει, πεμφθῆναί μοι διά τινος πιστοῦ τῶν εἰς Ἰβερίων ἐρχομένων τὴν βίβλον τῶν κανονικῶς ὑπὸ τῆς ἁγίας καὶ ἀποστολικῆς συνόδου, τῆς κατὰ πρόσταξιν ἱερὰν τοῦ ἁγίου μάρτυρος καὶ ἀποστολικοῦ καὶ κορυφαίου πάπα Μαρτίνου ἐν τῇ πρεσβυτέρᾳ Ῥώμῃ ἀθροισθείσης, πραχθέντων, ὅπως ἂν πολλῷ [5] *πλέον τὰ τῶν ἁγίων πατέρων ἱερὰ δόγματα καὶ τὰ τῶν πάλαι καὶ νῦν ἀναφυέντων αἱρετικῶν βδελύγματα κατάδηλα τοῖς ἐνταῦθα γένωνται. Τοῦτο γὰρ καὶ μόνον ἄκοντες καὶ μὴ βουλόμενοι ποιοῦσι καλὸν οἱ τὸν Θεὸν καὶ ἡμᾶς ἀδίκως ἐνδιώκοντες, ὅτι ὥσπερ εἰς δια-*

[1] Supple *locis*; cf. infra, p. 16, l. 26. — [2] Iterum pauca quaedam omitto. — [3] *ὃν* cod., *pro quo* Anast. — [4] *φυτῶσι*. — [5] *πολλῶν*.

φόρους τόπους καὶ χώρας ἐξορίζοντες ἡμᾶς, τὴν μὲν τῶν ἁγίων πατέρων ὀρθοδοξίαν, ἣν καὶ ἡμεῖς πρεσβεύομεν, ἐπὶ πλέον φανεροῦσθαι παρασκευάζουσι, τὴν δ' οἰκείαν κακοδοξίαν ἐν παντὶ τόπῳ καὶ πάσῃ χώρᾳ στηλιτεύεσθαι καὶ διελέγχεσθαι, κατὰ τὸ εἰρημένον τῷ ἁγίῳ Διονυσίῳ τῷ ἐπισκόπῳ Ἀθηνῶν καὶ μάρτυρι τῆς ἀληθείας, « ὅτι οἶδεν ὁ Θεὸς τὸ κακὸν ἢ ἀγαθόν, τουτέστιν ὡς ἀγαθόν, καὶ παρ' αὐτῷ αἱ αἰτίαι τῶν κακῶν δυνάμεις εἰσὶν ἀγαθοποιοί[1] ». Ἀγαθὸν γὰρ ὡς ἀληθῶς ὑπάρχει, τὸ τὴν μὲν πατρικὴν ὀρθοδοξίαν, ὡςἔφ<ην>, φανεροῦσθαι καὶ κρατύνεσθαι, τὴν δὲ αἱρετικὴν κακοδοξίαν στηλιτεύεσθαι καὶ διελέγχεσθαι, εἰ καὶ δι' ἐξοριῶν καὶ τῶν ἄλλων θλίψεων τοῦτο γίνεται· οὕτως γὰρ ἐξ ἀρχῆς ὁ μὲν λόγος τῆς ἀληθείας ἐπλατύνθη καὶ ἐκρατύνθη, ὁ δὲ τῆς ἀσεβείας ἐσμικρύνθη καὶ ἐξηφανίσθη, διωκομένων δηλονότι καὶ ἐξοριζομένων καὶ τὰ ἄλλα δεῖνα πασχόντων τῶν τε ἁγίων προφητῶν καὶ ἀποστόλων καὶ διδασκάλων.

Ἐὰν οὖν, ὡς ἐδυσώπησα, ὑπὸ Θεοῦ | κατανυγώμενοι ἀπο- col. b
στέλλετε τὴν ἱερὰν βίβλον, εἰ μὲν βούλονται οἱ ταύτην ἐπιφερόμενοι ἐνταῦθα ἐλθεῖν, πρὸς τὸν πανεύφημον καὶ θεοφύλακτον πατρίκιον καὶ σὺν Θεῷ μάγιστρον Γρηγόριον αὐτομολήσωσι, λαμβάνοντες προδήλως ἐπιστολὴν πρὸς αὐτὸν ἐκ τοῦ πανευφήμου πατρικίου καὶ στρατηγοῦ Ἰβερίας. Εἰ δὲ τυχὸν οὐ βούλονται ἕως ὧδε παραγενέσθαι, παράσχωσιν αὐτὴν τῷ εἰρημένῳ πανευφήμῳ στρατηγῷ Ἰβερίας ὡς ὀφείλοντος αὐτὴν στεῖλαι τῷ λεχθέντι δεσπότῃ ἡμῶν καὶ ὑπερφυεστάτῳ πατρικίῳ καὶ σὺν Θεῷ μαγίστρῳ πραιτωρίῳ, ὅπως ἂν τοῦτο ποιοῦντες κομίσοισθε τῶν ἀπ' αὐτῆς μελλόντων ὠφεληθῆναι τὸν ἀγαθὸν μισθὸν παρὰ τοῦ Θεοῦ ἡμῶν.

Ἔστω δὲ ἐπὶ τοῦ παρόντος σὺν ταύτῃ μου τῇ ἐπιστολῇ τοῖς θεοτιμήτοις ὑμῖν καὶ δι' ὑμῶν τῇ αὐτόθι ἁγιωτάτῃ ὀρθοδόξων ἐκκλ(ησίᾳ) κονδάκιον ἔχον χρήσεις η' τοῦ ἁγίου Ἱππολύτου ἐπισκόπου τοῦ λιμένος Ῥώμης καὶ μάρτυρος Χριστοῦ τοῦ Θεοῦ, ὅπως καὶ δι' αὐτῶν εἰδέναι ἔχοιτε ὅτι συμφώνως τοῖς ἄλλοις ἅπασιν ἁγίοις πατράσι διαπρυσίως τὰς δύο τοῦ σωτῆρος ἡμῶν Ἰησοῦ Χριστοῦ ἀνακηρύττει φύσεις τε καὶ ἐνεργείας, ἀποκηρύττει δὲ τοὺς μίαν ἐνέργειαν καὶ φύσιν μίαν τῆς θεότητος καὶ τῆς ἀνθρωπότητος αὐτοῦ δογματίζοντας, οἷα « τροπὴν ὁμοῦ καὶ

[1] *De divinis nominibus*, IV, 30 (*P. G.*, t. 3, col. 729 c).

φύρσιν, σύγχυσίν [1] » τε καὶ διαίρεσιν ἀμφοτέρων αὐτοῦ τῶν φύσεων κατα<γ>γέλλοντας. Ζητήσατε δὲ τὴν τοιαύτην ἱερὰν τοῦ πατρὸς βίβλον ἐπιμελῶς κατὰ τὴν ἐμφερομένην ἐν ταῖς χρήσεσιν ἐπιγραφήν. Ἐὰν γὰρ εὕρητε αὐτήν, πολλὰς καὶ ἀναγκαίας δυνήσεσθε ἐξ αὐτῆς μαρτυρίας ἀναλέξασθαι περὶ τῶν αὐτῶν δύο τοῦ σωτῆρος ἡμῶν Χριστοῦ φύσεων καὶ ἐνεργειῶν. Ταύτην γὰρ προσενεχθεῖσαν [2] ἡμῖν ἐν Βυζαντίῳ τὴν βίβλον πρὸ τοῦ ἡμᾶς παθεῖν, καὶ βουλομένων ἡμῶν ὅλην μεταγράψαι, αἰφνιδίως κατὰ τὸ εἰωθὸς αὐτοῖς ἐπιστάντες οἱ δι' ἐναντίας ληστρικῶς ἀφεί-
109v | λοντο | καὶ οὐκ ἰσχύσαμεν πλὴν τῶν η' τούτων χρήσεων ἐξ αὐτῆς ἐπᾶραι.

7. Ὃ δέ με διὰ μέσου τῶν εἰρημένων διέλαθεν, εἰπεῖν οὐκ ὀκνήσω. Τοῦτο δέ ἐστιν ὅτιπερ εὐαγγελισθεὶς ὑπὸ τοῦ ἐν ἁγίοις κυροῦ Στεφάνου τὴν αὐτόθι γεγονυῖαν τῶν πάντων δι' ὀρθοδόξου ὁμολογίας πρός τε ἀλλήλους καὶ τὸν Θεὸν ἕνωσίν τε καὶ ὁμονοίαν, πνευματικῆς ὡς ἐπὶ Κυρίῳ [3] ἐνεπλήσθην εὐφροσύνης, καὶ εὐχαριστηρίους ὕμνους ὑπὲρ τοῦ τοιούτου καὶ τηλικούτου ἀγαθοῦ τῷ φιλανθρώπῳ Θεῷ, εἰ καὶ ἁμαρτωλὸς τυγχάνω, ἀνέπεμψα καὶ ἀναπέμπων οὐ παύομαι, αἰτούμενος ταύτην μέχρι τέλους ἀσάλευτον διαφυλαχθῆναι πρὸς δόξαν μὲν τῆς αὐτοῦ ὑπεραγάθου [4] φιλανθρωπίας, ἡμῶν δὲ σωτηρίαν [5].

Ὑμᾶς τε τοὺς θεοτιμήτους καὶ πάντας τοὺς σὺν ὑμῖν ἁγίους καὶ δι' ὑμῶν πᾶσαν τὴν αὐτόθι ἁγίαν τοῦ Θεοῦ καθολικὴν καὶ ἀποστολικὴν ἐκκλησίαν ἀσπάζομαι, αἰτούμενος μνημονεύειν μου τοῦ ἁμαρτωλοῦ καὶ δεσμίου ἐν ταῖς ἁγίαις ὑμῶν πρὸς Θεὸν εὐχαῖς ἐν τοῖς ἁγίοις καὶ σεβασμίοις τόποις, καὶ τιμίαις ἐμοὶ καὶ πολυποθήτοις συλλαβαῖς ὑμῶν ὑποστηρίζειν με καὶ παραμυθεῖσθαι τὸν ἐλάχιστον καὶ τῆς κατὰ πρόσωπον ὑμῶν θέας, εἰ καὶ τολμηρὸν εἰπεῖν, ἀξιωθῆναι πρὸ τοῦ κἀμὲ τὸν δύστηνον τουτονὶ καὶ πολύθλιπτον ὑπεξελθεῖν [6] βίον.

Τετελείωται δὲ καὶ αὐτὸς ὁ γράψας τὴν ἐπιστολὴν ἅγιος πατὴρ ἡμῶν καὶ μάρτυς Ἀναστάσιος, μηνὶ ὀκτωβρίῳ ια' ἡμέρᾳ α' ὥρᾳ γ', ῥησκομένου ἐν τῇ ἁγίᾳ συνάξει τ ὰ ἅ γ ι α τ ο ῖ ς ἁ γ ί ο ι ς, ἰνδικτιόνος δεκάτης [7].

[1] *Doctr. Patr.*, p. 324, l. 15. — [2] πρὸς ἐνεχθεῖσαν. — [3] *ac si coram Deo dico* Anast. — [4] ὑπερ ἀγάθου. — [5] σωτηρίας. — [6] ὑπ ἐξελθεῖν. — [7] *Hypomn.*, p. 70, l. 9-11.

UN ENCOMION GREC INÉDIT DE SAINT DÉMÉTRIUS

Dans la deuxième moitié du XIX^e siècle, la Commission archéographique de Saint-Pétersbourg a édité un grand recueil de textes hagiographiques slavons, les *Grands Ménées* de Macaire. En 1880, dans le fascicule 6, qui va du 19 au 31 octobre, elle publia un encomion qui porte le titre suivant : « Panégyrique du saint et glorieux mégalomartyr Démétrius. Sur Dieu et les dieux » (col. 1944-1959). Il s'agit là d'une œuvre de vulgarisation qui traite des hérésies des premiers siècles de notre ère. Nous avons eu la bonne fortune de découvrir l'original grec du texte en question dans le *Parisinus gr. 1517*, du XII^e siècle, fol. 226^r-244^v [1]. Nous l'avions signalé avec des réserves dans notre communication au IX^e congrès des études byzantines (Thessalonique, 1953), mais maintenant c'est une certitude. Le texte grec est attribué à Jean archevêque de Thessalonique, le texte slave est anonyme. Nous sommes en train de préparer l'édition princeps du texte grec et la réédition du texte slave à la lumière du texte grec. La Commission archéographique a établi le texte de la traduction slavonne d'après les collations du métropolite Macaire de Russie, qui, au XVI^e siècle, a utilisé deux manuscrits, le *codex Regius* et le *codex Uspenskij*. Il se pourrait que ces deux manuscrits, qui restent encore à identifier, se trouvassent à l'heure actuelle au Musée historique de Moscou. En dehors des collations de Macaire, la Commission archéographique a utilisé le *codex 1358* de la bibliothèque de la cathédrale Sainte-Sophie de Novgorod (fol. 469-479). Ce dernier manuscrit présente une tradition plus proche de l'original grec que les collations de Macaire. La traduction slave, extrêmement fidèle, en dehors de quelques omissions qui n'altèrent pas la compréhension du texte, doit être attribuée à l'époque du vieux-slave (X^e siècle), en fonction de certains faits linguistiques sur lesquels M. André Vaillant a bien voulu attirer notre attention.

Paris. Démocracie HEMMERDINGER-ILIADOU.

[1] Cf. *Catal. Graec. Paris.*, p. 210, n° 6 ; A. EHRHARD, *Ueberlieferung und Bestand*, t. III, 2 (1952), p. 901.

LA PASSION DE S. IRÉNARQUE DE SÉBASTÉE
ET LA PASSION DE S. BLAISE

Une des notices du 28 novembre, dans les synaxaires grecs, est consacrée à un martyr de Sébastée nommé Irénarque [1]. On sait depuis longtemps qu'une Passion prémétaphrastique de S. Irénarque est conservée dans deux manuscrits du x^e^ siècle, le Paris. gr. 1539 et le Vatic. gr. 807 ; enregistrée fort laconiquement dans l'ancien catalogue de Paris et dans l'inventaire d'Omont [2], cette Passion a été décrite avec plus de précision dans les catalogues des manuscrits hagiographiques grecs publiés par les Bollandistes en 1896 et en 1899 [3] ; en 1902, dans les notes de son édition du synaxaire de Constantinople, le P. H. Delehaye, à propos de la notice du 28 novembre, rappelait la présence du Martyre inédit dans le Parisinus et le Vaticanus [4] ; Franz Cumont prit la peine de parcourir le texte de Paris, qu'il cite dans une note de son *Voyage dans le Pont* (1906) [5] ; en 1926, le P. Delehaye, décrivant les manuscrits hagiographiques de Chalki, signalait une copie de la Passion de S. Irénarque dans un manuscrit du XIV^e^ siècle [6] ;

[1] *Synax. Eccl. CP.*, col. 264, n° 3 ; cf. col. 260, l. 46 (26 nov.).

[2] *Catalogus codicum manuscriptorum Bibliothecae Regiae*, t. II (Paris, 1740), p. 356 b : « Martyrium sancti Irenarchi » ; H. Omont, *Inventaire sommaire des manuscrits grecs de la Bibliothèque nationale*, t. II (Paris, 1888), p. 84 : « Martyrium S. Irenarchi ».

[3] *Catal. Graec. Paris.*, p. 239 ; *Catal. Graec. Vatic.*, p. 53.

[4] *Synax. Eccl. CP.*, col. 970 (corriger « Vat. 808 » en « Vat. 807 »).

[5] F. et E. Cumont, *Voyage d'exploration archéologique dans le Pont et la Petite Arménie* (= *Studia Pontica*, t. II, Bruxelles, 1906), p. 225, note 1.

[6] *Anal. Boll.*, t. 44 (1926), p. 15 (cod. Mon. 84, fol. 283-287). Le manuscrit (en papier) est un ménologe métaphrastique pour la seconde moitié du mois de novembre ; voir A. Ehrhard, *Ueberlieferung und Bestand...*, t. II (1938), p. 422. Mgr Ehrhard signale que la Passion d'Irénarque, qui figure à la fin du codex, «ist von einer anderen Hand geschrieben und nachträglich mit der ursprünglichen Hs. verbunden worden, die mit Fol. 282^v^ schliesst »

enfin, Mgr Ehrhard notait, en 1937, que cette Passion était toujours inédite [1].

Nous en publions plus loin le texte, qui peut se résumer comme suit.

I. Maximien étant gouverneur à Sébastée, les chrétiens sont persécutés ; sept femmes sont amenées devant le gouverneur, qui leur reproche d'avoir converti leurs maris à la religion du Christ.

II. Un des policiers qui gardaient les sept femmes, nommé Irénarque, se proclame chrétien et prend leur défense.

III. Le gouverneur invite les sept femmes à sacrifier aux dieux ; elles proposent de se rendre près du lac, les idoles ayant été mises dans un sac scellé, et promettent de sacrifier après s'être lavé le visage ; le gouverneur accepte ces propositions ; les sept femmes jettent les idoles au fond du lac.

IV. Furieux, le gouverneur s'en prend à Irénarque ; il décide d'en finir avec les sept femmes, craignant leur prosélytisme.

V. Il fait préparer une fournaise [2] et d'autres instruments de supplice, ainsi qu'une robe blanche, et invite les sept femmes à choisir : sacrifier aux dieux et « marcher revêtues de cette robe », ou bien subir les tourments ; une des sept femmes, qui avait deux enfants, s'empare de la robe et la jette dans le feu.

VI. Les deux enfants demandent à leur mère qu'elle les confie à Irénarque, ce qu'elle fait ; Irénarque promet de les emmener avec lui quand il recevra la grâce du martyre.

VII. Les sept femmes sont suspendues et leurs chairs raclées ; leurs corps ruissellent, non de sang, mais de lait ; des anges encouragent les martyres à la persévérance.

VIII. Les sept femmes sont jetées dans la fournaise ; le feu s'éteint.

IX. Le gouverneur les somme de sacrifier ; comme elles s'obstinent dans leur refus, il prononce la sentence de mort.

X. Double prière des saintes femmes.

XI. Les enfants demandent de nouveau à leur mère d'être confiés à Irénarque ; la chose faite, le bourreau tranche la tête aux sept femmes.

XII. Le gouverneur met Irénarque en demeure de sacrifier aux dieux ; Irénarque lui reproche son aveuglement ; le gouverneur le menace de le faire jeter dans le lac.

XIII. Irénarque ayant été amené au lac, l'eau devient solide

(p. 422, note 1 ; comp. p. 665) ; il ne dit pas si cette addition est de la même époque que le reste du manuscrit (XIV^e siècle). On sait que les manuscrits de Chalki se trouvent actuellement au Patriarcat de Constantinople.

[1] Op. c., t. I (1937), p. 480, note 1.

[2] Nous traduisons ainsi le mot κάμινος, quoiqu'il soit souvent employé au sens plus large de « bûcher », « feu » ; voir P. Franchi de' Cavalieri, dans *Studi e Testi* 9 (1902), p. 43, note 2 ; 49 (1928), p. 160, note 6.

comme un pont ; le martyr s'assied au milieu du lac et défie ses bourreaux d'en faire autant ; soixante-huit d'entre eux, voulant imiter Irénarque, sont engloutis dans les eaux.

XIV. Ces faits sont rapportés au gouverneur, qui se rend sur les lieux.

XV. Un ange invite Irénarque à quitter le lac pour recevoir le baptême ; le gouverneur lui accorde une heure de répit.

XVI. Irénarque est baptisé par le prêtre Acace ; beaucoup de païens se convertissent.

XVII. Le gouverneur invite Irénarque à sacrifier aux dieux ; il refuse et est condamné au feu et à la décapitation.

XVIII. Il y avait près du lac un tombeau païen, hanté par un esprit impur ; à la demande d'Irénarque, on allume la fournaise près de ce tombeau ; l'esprit se montre et est chassé par Irénarque.

XIX. Irénarque et Acace entrent dans la fournaise ; les deux enfants accourent ; Irénarque les introduit dans la fournaise, où ils périssent sans douleur.

XX. Irénarque prie en faveur des fidèles qui s'approcheront de son sanctuaire ; le Sauveur exauce sa prière.

XXI. Irénarque et Acace sont extraits de la fournaise et décapités ; une sainte femme nommée Éliséa recueille les reliques des quatre martyrs et les dépose à l'endroit même de leur supplice, près du lac, du côté du couchant.

XXII. Le martyre d'Irénarque et de ses compagnons eut lieu le 28 novembre.

Cette brève analyse suffit pour classer le document : on voit immédiatement qu'il appartient à la catégorie des textes que le P. Delehaye appelait « Passions épiques [1] », compositions artificielles, dont les auteurs suppléent à l'histoire vraie des martyrs, tombée dans l'oubli, par des enfilades de lieux communs ou de pièces rapportées. La Passion de S. Irénarque est pleine des poncifs dont est faite cette littérature conventionnelle [2] : discussions entre les martyrs et les magistrats (I, 3-4 ; II, 5-8, etc.), invectives des martyrs contre les faux dieux et leurs fidèles (I, 4 ; II, 4 ; IV, 6 ; XII, 2, 6 ; XVII, 3), conversion d'un bourreau (II, 2 ; cf. XVI, 3), magistrat rugissant comme un lion (IV, 2), lait coulant, au lieu de sang, des veines des martyrs (VII, 2), voix céleste encourageant les martyrs (VII, 4), fournaise qui s'éteint ou dont le feu reste sans effet (VIII, 3 ; XIX, 5 ; XX, 3), accusation de magie lancée contre les martyrs (IX, 1), prières des martyrs au moment du

[1] H. Delehaye, *Les Passions des martyrs et les genres littéraires* (Bruxelles, 1921), ch. III : « Les Passions épiques », p. 236-315.

[2] Voir les notes de notre édition.

supplice (x, 2-6 ; xx, 1-2), martyr se tenant sur les flots où on veut le noyer (xiii, 3), sentence de mort prononcée par le magistrat (ix, 3 ; xvii, 4), etc.

L'histoire n'a donc rien à retenir du contenu de la Passion de S. Irénarque. Il faut se souvenir, toutefois, comme disait le P. Delehaye, que « les pires légendes contiennent d'ordinaire un élément au moins qu'il n'est pas permis de négliger : la topographie [1] ». On aura remarqué le grand rôle que joue dans la Passion d'Irénarque le lac de Sébastée ; l'auteur le suppose bien connu de tous, car il l'appelle simplement *ἡ λίμνη* (iii, 2, 6 ; iv, 5 ; xii, 5 ; xiii, 1-5 ; xiv, 1-3 ; xv, 1 ; xviii, 1 ; xxi, 3) ; ce lac est en effet célèbre par le supplice qu'y subirent, selon la *Passio XL Martyrum*, les Quarante soldats de Sébastée, exposés nus sur la glace pendant une nuit d'hiver [2]. Près du lac, rapporte notre hagiographe, se trouvait un tombeau païen hanté par un esprit impur ; c'est là, sur sa demande, qu'Irénarque subit le supplice du feu (xviii, 1-8) et qu'il fut exécuté (xxi, 1-2) ; les corps d'Irénarque et de ses trois compagnons furent déposés en ce même endroit, *κατὰ δυσμὰς πλησίον τῆς λίμνης* (xxi, 3) ; ces indications supposent qu'à l'endroit désigné se trouvait, au temps du rédacteur de la Passion, un martyrion de S. Irénarque ; la mention du « tombeau païen » provient peut-être d'une tradition rattachant ce martyrion à un monument antérieur quelconque [3].

[1] H. Delehaye, *Euchaïta et la légende de S. Théodore*, p. 129, dans *Anatolian Studies presented to Sir William Mitchell Ramsay* (Manchester, 1923), p. 129-134.

[2] *BHG.* 1201, § 7, éd. O. von Gebhardt, p. 177 ; ici, le lac est présenté en ces termes : *ἔστιν δὲ ἐν τῇ Σεβαστείᾳ λίμνη ἔχουσα ὕδωρ πολύ* (l. 4-5). L'étang de Sébastée « a disparu, comblé par les alluvions ; mais on montre encore au pied de la citadelle une prairie humide qui en occuperait la place » (Cumont, op. c., p. 222-225). D'après S. Basile (*BHG.* 1205 ; *P. G.*, t. 31, col. 516 b), les XL furent exposés, non sur le lac, mais *ἐν μέσῃ τῇ πόλει* (comp. Grégoire de Nysse, *BHG.* 1206 ; *P. G.*, t. 46, col. 749 a, 756 b, 758 b) ; voir P. Franchi de' Cavalieri, dans *Studi e Testi* 22 (1909), p. 65, note 3 ; 49 (1928), pp. 156, 161, 167-168, 171-173.

[3] A moins qu'il ne faille rapprocher le « tombeau païen » de l'établissement de bains mentionné dans la Passion des XL Martyrs (§ 7, éd. citée, p. 177, l. 10-12 : *ἐγγὺς δὲ τῆς λίμνης ἦν βαλανεῖον, ὃ καὶ ἐξεπύρωσαν, ὅπως ἐάν τις θέλῃ ἐξ αὐτῶν παραβῆναι, προσφύγῃ τῷ βαλανείῳ*) ; comp. Cumont, op. c., p. 225 : « On veut reconnaître les restes de ce bain dans une construction carrée en gros moëllons, dont la porte est aujourd'hui enfouie dans

Si les récits de notre hagiographe n'ont aucun titre à retenir l'attention de l'historien, il n'en est pas de même de ce qu'ils attestent indirectement. Le Martyre suppose, en effet, l'existence d'un culte de S. Irénarque et de ses compagnons ; il indique, on vient de le voir, l'endroit précis où les restes des saints (Irénarque, Acace et les deux enfants) étaient vénérés : « près du lac de Sébastée, à l'ouest » (XXI, 3) ; il précise également la date du martyre (c'est-à-dire de la commémoraison) : le 28 novembre (XXII) ; il nous fournit ainsi les deux « coordonnées hagiographiques [1] » nécessaires pour établir l'existence d'un culte. Le but visé par l'hagiographe qui a rédigé la Passion se révèle assez nettement dans la prière finale du martyr et dans la réponse du Ciel à cette prière (XX) ; Irénarque invoque les secours divins en faveur de « quiconque s'approchera de cet autel [2] » (XX, 2 ; le martyr parle, comme ferait l'auteur lui-même, de l'autel — ou du sanctuaire [3] — existant au moment où la Passion est rédigée) ; et le Seigneur promet ses grâces à ceux qui invoqueront le nom du saint et qui commémoreront son martyre (XX, 5) ; il y a là une réclame évidente en faveur d'un martyrion de S. Irénarque à Sébastée.

On aimerait pouvoir préciser l'âge de la Passion, mais on manque de données suffisantes pour le faire. Le Martyre est antérieur au début du X^e^ siècle, date d'une des copies qui nous en sont parvenues (le Vatic. gr. 807) : c'est là le seul *terminus* ferme fourni par notre documentation [4]. Le récit lui-même, qui se déroule tout entier dans le cadre irréel de la légende, ne porte aucune *nota temporis ;* comme la plupart des textes de ce genre, il n'a aucune attache avec l'époque contemporaine de l'auteur [5]. La langue du

le sol jusqu'au linteau. Des tambours de colonnes, engagés dans un mur voisin, proviendraient du même édifice. »

[1] H. DELEHAYE, *Cinq leçons sur la méthode hagiographique* (= *Subsidia hagiographica*, n° 21, Bruxelles, 1934), p. 13-17 ; comp. *Comm. martyr. rom.*, p. XIX-XX.

[2] Thème fréquent dans les « Passions épiques » ; voir DELEHAYE, *Les Passions des martyrs*, p. 272-273.

[3] Voir P. FRANCHI, dans *Anal. Boll.*, t. 64 (1946), p. 147, note 1.

[4] Voir ci-dessous, p. 54, le premier des *Addenda*.

[5] Il serait téméraire de voir dans les mots de la prière finale du martyr : *ὅστις... ἐν θλίψει ὑπάρχει ἢ ἐν διωγμοῖς ἢ ἐν στενώσει* (XX, 2) ou dans cette phrase de la réponse céleste : *οὐ μὴ σκυλεύσῃ ὁ διάβολος τὴν πόλιν ταύτην ἣν σὺ κατοικεῖς* (XX, 4) des allusions à des calamités publiques qui auraient menacé la ville.

texte ne peut rien nous apprendre non plus ; la Passion est rédigée en un grec sclérosé, aussi artificiel que le récit lui-même, et qui n'est d'aucune époque ; c'est la langue impersonnelle et figée de tant d'hagiographes en chambre, complètement coupés de cette sève populaire qui donne plus ou moins de verdeur à la langue d'hagiographes sincères, relatant des histoires vécues ou des traditions populaires vivantes, comme par exemple Cyrille de Scythopolis (VI^e siècle), Léonce de Néapolis en Chypre (VII^e siècle), les biographes de S. Daniel le Stylite (*BHG.* 489, début du VI^e siècle), de S. Hypace de Rufinianes (*BHG.* 760, vers 450) ou de S. Théodore le Sycéote (*BHG.* 1748, VII^e siècle [1]).

En dehors de la Passion et de la notice des synaxaires, qui en dérive [2], on ne connaît aucune attestation explicite du culte de S. Irénarque [3]. Un indice non négligeable nous est toutefois fourni par la Vie grecque de S. Grégoire d'Arménie récemment publiée [4]. Cette très ancienne recension de l'histoire de la conversion de la

[1] Édition incomplète ; voir F. Halkin, dans *Byzantion*, t. 23 (1953), p. 13.

[2] La notice du synaxaire se termine par la mention d'un martyrion de S. Irénarque situé dans le quartier de la Rhabdos (à Constantinople) : *Τελεῖται δὲ ἡ αὐτοῦ σύναξις ἐν τῷ μαρτυρείῳ αὐτοῦ τῷ ὄντι ἐν τῇ Ῥάβδῳ.* Ce sanctuaire n'est pas autrement connu ; voir R. Janin, *La géographie ecclésiastique de l'empire byzantin*, 1re partie, t. III, *Les églises et les monastères* (Paris, 1953), p. 107. — S. Irénarque figure également dans le martyrologe romain, au 27 novembre (voir *Comm. martyr. rom.*, p. 548) ; contrairement aux synaxaires édités, mais d'accord avec la Passion, le martyrologe mentionne le prêtre Acace et précise le nombre des femmes martyres (voir *Comm. martyr. rom.*, p. 550, n° 3). — Voir nos *Addenda*, ci-dessous, p. 54.

[3] L'épigraphie ne fournit rien. Voir H. Delehaye, *Les origines du culte des martyrs*, 2e éd. (Bruxelles, 1933), index ; F. Halkin, *Inscriptions grecques relatives à l'hagiographie*, index, dans *Anal. Boll.*, t. 71 (1953), p. 354-358 ; mais on sait que Sébastée n'a conservé que de rarissimes inscriptions grecques, le site ayant été habité sans interruption depuis l'antiquité (voir Cumont, *Voyage dans le Pont*, p. 217-218). Une châsse à reliques, découverte par feu A. M. Schneider (*Byz. Zeitschrift*, t. 39, 1939, p. 393) à Sébastée et provenant des environs de la ville, porte une inscription du VI^e-VII^e siècle, « malheureusement peu lisible aux endroits où étaient désignés les martyrs » (Halkin, t. c., p. 92) ; la dernière ligne de l'inscription porte « Reliques des 4 saints martyrs » (le chiffre est peu sûr) ; ne pourrait-on penser au groupe formé par Irénarque, Acace et les deux enfants, dont les restes furent réunis après leur martyre (cf. Passion d'Irénarque, XXI, 3)? Aussi bien ne connaît-on pas d'autre groupe de quatre martyrs vénéré à Sébastée (voir F. Halkin, ibid.).

[4] Dans nos *Documents pour l'étude du livre d'Agathange* (= *Studi e Testi* 127, Vatican, 1946), p. 23-116.

Grande Arménie par Grégoire l'Illuminateur raconte [1] que ce dernier envoie comme évêque (en Géorgie, précise la version arabe [2])

ἐκ τῆς Σεβαστειανῶν χώρας Εἰρήναρχον ὀνόματι πρεσβύτερον καὶ ἡγούμενον· οὗτος δὲ ὁ Εἰρήναρχος σεμνότατος ἦν ἐν σχήματι καὶ πολιτείᾳ ἐπαινετῇ, ἔχων καὶ πεῖραν πολλὴν τῶν θείων γραφῶν· οὗτος καὶ ἐν τῇ εὑρέσει τῶν ἁγίων λειψάνων τῶν Τεσσαράκοντα διάκονος ἦν τοῦ τηνικαῦτα ἐπισκόπου ὄντος τῆς Σεβαστείας [3]*, ἀνὴρ πολιᾷ κεκοσμημένος.*

Le fait que le nom, très rare, d'Irénarque [4] soit porté par un personnage originaire précisément de Sébastée est remarquable ; certes, cette rencontre ne suffirait pas à elle seule à prouver que Sébastée ait vénéré à l'époque un saint du nom d'Irénarque ; mais l'existence de ce culte étant établie par la Passion, il est permis de voir dans le nom du prêtre-higoumène Irénarque de Sébastée une manifestation de la dévotion au martyr [5].

***

Si la Passion de S. Irénarque ne pose guère de problèmes historiques, son contenu relevant tout entier de la légende, elle pose,

[1] § 170, p. 101, l. 9-14. Le passage n'a pas de correspondant dans la recension gréco-arménienne de l'« Agathange » ; voir ibid., p. 321-322.

[2] *BHO.* 332, éd. N. Marr, p. 136 ; trad. G. Garitte, *Documents*, p. 101 ; comp. p. 318.

[3] Comp. *Passio XL Martyrum* (*BHG.* 1201), § 13, éd. O. von Gebhardt, p. 181, l. 1-10, où cet évêque est appelé Pierre ; un évêque Pierre de Sébastée intervient ailleurs dans la Vie de Grégoire ; voir G. Garitte, *Documents*, p. 229-230.

[4] Le nom propre « Irénarque » ne figure pas dans le *Wörterbuch der griechischen Eigennamen* de Pape-Benseler (3e éd., 1911), ni dans l'index de l'édition de Théophane par C. De Boor (t. II, Leipzig, 1885). Le *Dictionary of Christian Biography* de W. Smith et H. Wace (t. III, Londres, 1882, p. 283b) connaît seulement, en dehors de notre martyr, un diacre Irénarque qui signa les Actes du concile de 680-681 au nom de Comitas, évêque d'Amastris sur la mer Noire (Mansi, *Concil.*, t. XI, col. 649-652 et 677 ; S. Vailhé, dans *Dict. d'Hist. et Géogr. eccl.*, t. II, 1914, col. 973).

[5] Sur l'adoption par les chrétiens des noms des martyrs, voir H. Delehaye, *Les origines du culte des martyrs*, p. 137-140, notamment p. 139 : « Le relevé méthodique des noms chrétiens dans l'antiquité... serait particulièrement important pour constater les progrès de la dévotion à certains martyrs et la diffusion de leur culte. »

par contre, un problème littéraire assez délicat. C'est qu'en grande partie elle coïncide avec la Passion d'un autre martyr de Sébastée, S. Blaise, prétendu évêque de cette ville. Le Martyre de S. Blaise (*BHG.* 276), publié dans le volume 116 de la *Patrologie Grecque* (col. 817-829) [1] parmi les œuvres de Syméon le Métaphraste, est en réalité un texte prémétaphrastique [2] ; sa tradition est beaucoup plus riche que celle de la Passion d'Irénarque : il est conservé notamment dans une vingtaine d'anciens ménologes, à la date du 11 février [3].

L'auteur raconte d'abord que Blaise, évêque de Sébastée, se retire dans une grotte sur le mont Argaeos [4], où il vit dans la familiarité des bêtes sauvages (col. 817) ; il est découvert par des chasseurs, émissaires du gouverneur Agricolaos (col. 817-820) ; emmené auprès de ce gouverneur, il guérit en cours de route bêtes et gens, et notamment un enfant étranglé par une arête de poisson ; sa renommée s'étendait non seulement à Sébastée, mais aussi à Nicopolis, car il était versé dans l'art médical [5] (col. 820-821) ; il rend à une pauvre femme le cochon qu'un loup lui avait enlevé ; il comparaît devant Agricolaos, qui le fait battre de verges (col. 821) ; la pauvre femme fait cuire la tête et les pieds de son cochon et les porte, avec des légumes et des fruits, à Blaise emprisonné ; le saint lui recommande de célébrer ainsi à l'avenir sa mémoire (col. 821) ; Blaise comparaît une seconde fois devant Agricolaos, qui lui fait racler le corps ; comme on le reconduit à la prison, sept femmes recueillent son sang et sont à leur tour traduites devant le gouverneur pour délit de christianisme (col. 824).

Ces histoires naïves ont évidemment pour but de justifier un culte populaire de S. Blaise, qui doit avoir été invoqué déjà à

[1] D'après le cod. Paris. gr. 1452 (x[e] siècle), fol. 89v-94.

[2] Voir Ehrhard, op. c., t. II (1938), p. 613, fin de la note 4 de la p. 612. La Passion métaphrastique est le texte *BHG.* 277, publié par B. Latyšev, *Menologii anonymi byzantini saeculi X quae supersunt*, t. I (St-Pétersbourg, 1911), p. 328-336 ; voir *BHG.*, p. 289, n° 6 ; Ehrhard, t. c., p. 593, n° 6. La rédaction métaphrastique, légèrement remaniée, a été elle-même introduite dans le ménologe impérial : éd. Latyšev, t. c., p. 47-53.

[3] Voir Ehrhard, t. I (1937), pp. 157, 161, 171, 186, 200, 211, 238, 245, 296, 299, 308, 314, 343, 348, 390, 568, 572, 574, 578 ; cf. t. II (1938), pp. 59, 177.

[4] Au sud de Césarée ; voir Hirschfeld, art. *Ἀργαῖον ὄρος*, dans Pauly-Wissowa, *Real-Encycl.*, t. II (1895), col. 684.

[5] Un autre martyr médecin était vénéré à Sébastée : Antiochus, frère du martyr Platon d'Ancyre ; sa Passion n'est plus connue que par une notice du synaxaire (au 16 juillet, *Synax. Eccl. CP.*, col. 824-825 ; au 15 juillet, col. 821-822) ; comp. *Comm. martyr. rom.*, p. 289, n° 7.

Sébastée comme protecteur des animaux domestiques et comme guérisseur des affections de la gorge [1].

Tout le reste du Martyre de Blaise, à partir de la comparution des sept femmes, est parallèle au Martyre d'Irénarque, et des portions considérables de texte se lisent, littéralement identiques, dans les deux Passions. Le problème se pose dès lors de savoir s'il y a une dépendance directe entre les deux rédactions et, dans ce cas, laquelle des deux a copié l'autre. Pour pouvoir répondre à ces questions, nous devons comparer attentivement les deux récits. Nous désignerons le Martyre de Blaise par le sigle MB et celui d'Irénarque par MI.

1. Les deux premiers chapitres de MI (I-II) manquent complètement dans MB, et le début de MB (col. 817-824), résumé ci-dessus, n'a pas de correspondant dans MI, qui commence presque *ex abrupto* par la comparution des sept femmes ; dans MB l'histoire des martyres est rattachée à celle de Blaise, tandis que dans MI, c'est l'histoire d'Irénarque qui est rattachée à celle des femmes : au chapitre II, Irénarque apparaît comme un simple comparse dans le récit qui les concerne ; il y joue le rôle classique du garde ou du bourreau qui se convertit [2]. MI apparaît ici comme nettement moins élaboré que MB, et n'en dépend donc pas. D'autre part, il est clair que les deux premiers chapitres de MI ne sont pas de l'invention de l'auteur ; en I, 2, l'expression *ὑπὸ τῶν τυράννων*, « tyrans » dont on ne nous dit pas l'identité, et en I, 3, le reproche fait aux sept femmes d'avoir converti leurs maris au christianisme indiquent que le rédacteur de MI doit avoir laissé tomber, en tête de son récit, une section relatant les circonstances et les raisons de l'arrestation des sept femmes, et que, par conséquent, son chapitre I, au moins, est emprunté. D'autre part, les chapitres I et II de MI ne peuvent provenir de MB, qui les ignore.

2. MI III, 1 : ici commence la correspondance avec MB (col. 824 B 11), qui est pratiquement complète jusqu'en IV, 2.

3. MI IV, 2 : dans MI, le gouverneur adresse ses reproches à Irénarque, tandis que dans MB, il s'emporte contre les « soldats » (*στρατιῶται* [3]) ; MB est ici plus naturel que MI : le gouverneur n'a pas

[1] Voir dans le commentaire des *Act. SS.*, Febr. t. I (1658), p. 335-336, le § V : *S. Blasii in homines beneficia.* — Le chapitre final du Martyre de S. Blaise (col. 829 B-C) montre que la mémoire du saint était célébrée par des échanges d'aliments ; comp. l'épisode du § 5 (col. 821 C-D).

[2] Lieu commun dans les « Passions épiques » ; voir DELEHAYE, *Les Passions des martyrs*, p. 249-250.

[3] Ce mot désigne souvent les bourreaux, ou le personnel subalterne des tribunaux ; voir P. FRANCHI, dans *Studi e Testi* 22 (1909), p. 72-73 ; 49 (1928), p. 227, note 4.

de raison d'accuser Irénarque, car rien n'indique dans MI qu'Irénarque, converti, ait été chargé de la surveillance des sept femmes se rendant au lac ; que l'innovation soit du côté de MI, on en trouve un autre indice dans l'emploi du pluriel en IV, 5, où le gouverneur (s'adressant à Irénarque) dit *ὑμεῖς ἐλάβετε... καὶ συνεχωρήσατε :* ce pluriel se comprend s'il s'adresse aux « soldats », mais non s'il s'adresse au seul Irénarque [1]. Il semble que le rédacteur de MI ait adapté imparfaitement le texte qu'il utilisait [2].

4. MI IV, 4-5 : ce passage est omis dans MB ; en revanche, les excuses des « soldats » en MB (col. 824 C 13-16) manquent dans MI.

5. MI IV, 6 : la réponse au gouverneur est prononcée dans MI par Irénarque, dans MB (col. 824 D 1) par les sept femmes ; cette différence peut s'expliquer par le souci du rédacteur de MI de mettre Irénarque à l'avant-plan ; mais on peut supposer aussi que c'est MB qui a innové, Blaise ne pouvant intervenir dans le procès des sept femmes parce qu'il est emprisonné (col. 824 B 2-4).

6. MI IV, 7 est omis par MB ; il s'agit sans doute d'une suppression de MB, car on ne voit pas de raison à l'addition du passage dans MI.

7. MI V, 2 : le texte correspondant de MB (col. 824-825), identique pour le fond, présente de nombreuses divergences de forme. Même remarque pour MI V, 3.

8. MI VI, 3-8 : tout ce passage manque dans MB ; le texte long de MI est plus satisfaisant, car dans MB l'interpellation des enfants à leur mère (= MI VI, 2) n'a guère de sens, amputée de sa seconde partie (MI VI, 3) et de la suite (MI VI, 4-8) ; dans MB, la mère ne peut confier ses enfants à Blaise, qui n'assiste pas au procès. Pour le rédacteur de MB, les deux enfants sont visiblement deux figures encombrantes, dont il ne sait que faire (comparer ci-après les remarques 17, 18, 31) ; la seule raison qui puisse expliquer leur présence dans MB, c'est que le rédacteur de MB les trouvait dans son modèle. Dans MI, au contraire, on entrevoit une excellente raison

[1] Le pluriel à l'adresse d'une seule personne peut se rencontrer dans certains cas ; p. ex. *Vita S. Charitonis*, § 6, éd. G. Garitte, dans *Bull. Inst. hist. belge de Rome*, t. 21 (1941), p. 20, l. 24-25 : *Πλανᾶσθε, ἡγεμόν, ... λέγοντες ;* dans cet exemple, le pluriel s'adresse, malgré le vocatif singulier, au groupe des coreligionnaires de l'*ἡγεμών* et répond à la phrase prononcée précédemment par lui : *ἡμεῖς* (les païens) ... *ἔχομεν* (l. 23-24). Voir aussi la *Vita S. Danielis styl.* (*BHG.* 489), § 35, éd. H. Delehaye, dans *Anal. Boll.*, t. 32 (1913), p. 153, l. 14 et 21-22 (*pluralis reverentiae*) ; *Vita S. Iohannis eleem.* (*BHG.* 886), éd. H. Gelzer, p. 33, l. 20 (idem). Tout différent est le cas de MI IV, 5. Cf. H. Zilliacus, *Selbstgefühl und Servilität. Studien zum unregelmässigen Numerusgebrauch im Griechischen* (= *Commentationes human. litt. Soc. scient. Fennicae*, t. XVIII, 3, 1953), p. 71-76.

[2] Le passage MI IV, 4-5 (avec les formes plurielles) n'est cependant pas attesté en MB.

à l'introduction des deux enfants dans l'histoire d'Irénarque : c'est la présence de leurs reliques dans le martyrion du saint, présence qui est clairement attestée en MI XXI, 3 (dans le passage correspondant de MB, il n'est question que des reliques de Blaise : col. 829 B 7-8 [1]). La présence des deux enfants, gênante dans le récit de MB, est nécessaire dans celui de MI.

9. MI VII, 2-3 : Irénarque recueille le sang des sept femmes ; dans MB (col. 825 A 11-14), il s'agit des « soldats » qui constatent le miracle du sang changé en lait. — MI VII, 3 manque dans MB.

10. MI VII, 5 : le discours des anges est plus long dans MB (col. 825 B 1-6), qui ajoute à la comparaison du travailleur (= MI VII, 5) l'application aux sept femmes récompensées par le Christ.

11. MI VIII, 1-2 : ce passage manque dans MB ; il est difficile de dire si c'est MI ou MB qui est responsable de la différence.

12. MI IX, 2 : les sept femmes répondent à la sommation du gouverneur en glorifiant Dieu ; dans MB (col. 825 B-C), elles refusent d'abandonner le Christ et d'adorer les idoles ; les exclamations des sept femmes en MI (IX, 2 *δόξα — ἀγαθότητος αὐτοῦ*) se retrouvent plus loin en MB (col. 825 C 11-14), au début de la prière des saintes (correspondant à MI X, 3). Le texte de MB est certes plus logique ; on ne peut cependant le tenir pour primitif, car la version latine de MB est conforme sur ces deux points à MI (*Act. SS.*, t. c., p. 338, § 11 et 12).

13. MI IX, 3 : le texte de la sentence manque dans MB (col. 825 C 5).

14. MI X, 3 : la prière des sept femmes est plus longue dans MB, où elles demandent de partager le sort de S^te^ Thècle, par l'intercession de Blaise (col. 825 D 1-6) ; il est difficile de dire s'il s'agit d'une suppression de MI ou bien d'une addition de MB.

15. MI X, 4 manque dans MB, avec cette conséquence que dans MB deux prières se suivent immédiatement (col. 825 D) ; MI, grâce à la phrase X, 4, semble plus normal : la première prière est prononcée avant le départ pour le *locus victimae*, la seconde sur le lieu même du supplice.

16. MI X, 6 : la fin (*μὴ παρίδῃς*, etc.) se présente dans une rédaction différente en MB (col. 825-828).

17. MI XI, 1 : dans MI, c'est la seconde fois (*πάλιν, καὶ νῦν*) que les enfants demandent à leur mère d'être confiés à Irénarque (cf. MI VI, 3-8 ; ci-dessus, n° 8) ; dans MB, cette demande est faite pour la première fois. On ne voit pas, dans MB, comment les enfants peuvent demander d'être confiés à Blaise, puisque ce dernier est absent et emprisonné.

[1] Noter toutefois que la version latine de MB (*BHL.* 1370) dit *sancta eorum corpora* (*Act. SS.*, t. c., p. 339, n° 15). De même la rédaction métaphrastique : *τὸ τίμιον αὐτοῦ σῶμα μετὰ τῶν παίδων* (éd. LATYŠEV, p. 336, l. 16-17) ; ces leçons semblent être des adaptations au contexte ; celle du texte grec de MB est *difficilior*.

18. MI XI, 2 manque dans MB ; la raison de cette omission est claire : c'est que Blaise n'est pas sur les lieux.

19. MI XI, 3 : MB ajoute que les saintes femmes furent exécutées en février (col. 828 A 7) ; cette datation anormale (le jour du mois n'est pas indiqué) est visiblement une addition de MB, qui date le martyre des femmes d'après celui de Blaise, fixé au 11 février (col. 829 B 7).

20. MI XII, 3-4a : ce passage, contenant les menaces du gouverneur à l'adresse du martyr, manque en MB (col. 828 A 16), qui continue pourtant par les mots *οὐ φοβηθήσομαι τὰς ἀπειλάς σου* (comme MI XII, 4), alors que Blaise n'a été l'objet d'aucune menace ; il s'agit donc d'une suppression de MB. — La suite (MI XII, 4 - XIII, 5) est pratiquement identique dans les deux recensions, sauf que la fin du passage (MI XIII, 4-5) est plus courte dans MB (col. 828 B 12 - C 1).

21. MI XIV : tout ce chapitre est absent de MB ; nous croyons qu'ici encore, MB a coupé dans le texte, car on ne comprend pas, en MB (col. 828 C 8), comment le gouverneur peut se trouver devant Blaise quand celui-ci quitte le lac (cf. MI XV, 3) ; dans MI, au contraire, on explique tout au long que le gouverneur, averti des faits étranges qui se passent au lac, se rend sur les lieux (MI XIV, 1-3).

22. MI XV, 1 : l'ange invite le martyr à quitter le lac, dans MI pour être baptisé, dans MB pour recevoir la couronne (du martyre) (col. 828 C 3) ; les deux versions sont également vraisemblables (ou invraisemblables) ; toutefois, il est clair que si le modèle de MB était ici pareil à MI, MB devait éliminer la scène du baptême, puisque Blaise est présenté comme évêque (col. 817 A 12) ; par contre, le personnage d'Acace, le prêtre qui baptise Irénarque, devait nécessairement intervenir dans MI, l'auteur devant expliquer la présence des reliques d'un saint Acace dans le martyrion d'Irénarque (cf. MI XXI, 3) ; comp. remarque 8 [1] ; cette intention de l'auteur est particulièrement sensible en MI XIX, 1, où Acace est martyrisé, sans aucun motif, en même temps qu'Irénarque.

23. MI XV, 3 - XVII, 1 : la scène du baptême manque dans MB (voir remarque 22).

24. MI XVII, 3 : l'allusion au baptême est absente, naturellement, du texte de MB.

25. MI XVIII, 4 : la condamnation au supplice du feu manque dans la sentence prononcée contre Blaise (col. 828 D). — MB ajoute, par contre, que Blaise sera exécuté « avec les deux enfants » ; cette clause, parfaitement absurde (car le gouverneur, dans MB, ne con-

[1] Le nom d'Acace est porté par un des XL Martyrs ; voir leur Testament (*BHG.* 1203), éd. O. von Gebhardt, p. 170, l. 16 ; et leur Passion (*BHG.* 1201), ibid., p. 170, l. 15.

naît rien de ces deux enfants, et n'a aucune raison de les condamner à mort), est sans aucun doute une addition de MB, qui est bien forcé de rattacher artificiellement au martyre de Blaise celui des deux enfants, ces derniers, dans MB, n'ayant pu être confiés au saint comme dans MI (voir remarques 8, 17 et 18).

26. MI XVIII, 1 - XIX, 6 : toute cette partie (épisode du tombeau hanté, Irénarque et Acace dans la fournaise, mort des deux enfants dans cette même fournaise) est absente de MB (col. 828 D).

27. MI XX, 1-2 : la prière correspondante de Blaise (col. 828-829) ajoute une demande en faveur de ceux « qui auront avalé une épine ou un os » (cf. col. 820 C 4 - 821 A 4 ; ci-dessus, p. 25), puis en faveur de ceux qui célébreront sa mémoire.

28. MI XX, 3 : l'allusion à la fournaise est absente de MB (col. 829 A 10) ; il est normal que MB l'ait supprimée (voir remarque 26) ; au contraire, pour que le rédacteur de MI ait songé à l'ajouter, dans ce passage où rien ne l'appelle, il faudrait qu'il ait été bien attentif à soigner la cohérence de sa rédaction.

29. MI XX, 4 : la dernière phrase manque en MB.

30. MI XX, 5 : la réponse du Christ à Blaise est plus précise (MB col. 829 A 11-19).

31. MI XXI, 1 : au lieu d'être extrait de la fournaise par le *speculator* comme Irénarque, Blaise est « emmené hors du prétoire » (col. 829 B 2-3) par ce même *speculator ;* le bourreau est tout à fait dans son rôle en MI, mais pas du tout en MB ; MB adapte ici la phrase MI XXI, 1 à son récit, qui ignore la scène de la fournaise (voir remarques 26 et 28). — MB ajoute *σὺν τοῖς δυσὶ βρέφεσι* (col. 829 B 3) ; notons que nulle part ailleurs les deux enfants ne sont désignés par ce mot (comp. remarque 25).

32. MI XXI, 3 : MB indique ici d'abord le lieu du supplice (*ἐν Σεβαστείᾳ τῇ πόλει ἔσω* [lire *ἔξω ?*] *τοῦ τείχους ἐπὶ πέτρας*), puis la date (11 février), puis l'ensevelissement du martyr au même endroit (col. 829 B 3-5) [1].

33. MI XXII : cette phrase manque dans MB, qui a indiqué plus haut la date du martyre de Blaise (voir remarque 32). — MB ajoute par contre un paragraphe (col. 829 B-C) où il note que la sainte femme qui avait ravitaillé Blaise emprisonné (ci-dessus, p. 25), ses parents, amis et connaissances célèbrent la mémoire du saint par des échanges d'aliments : justification évidente d'un usage populaire contemporain du rédacteur.

[1] D'après le texte grec imprimé, cet ensevelissement est l'œuvre d'« hommes fidèles et pieux » (col. 829 B 4), mais d'après la version latine du Martyre de Blaise, intervient ici, comme dans MI, la femme Éliséa : *Accipiens vero quaedam mulier prudens et Deum timens sancta eorum corpora, nomine Elissa, reposuit in quo defuncti sunt loco pariter* (*Act. SS.*, t. c., p. 339, n° 15). Dans la recension métaphrastique, il est question d'abord d'« hommes fidèles » (éd. LATYŠEV, p. 336, l. 15), puis d'une pieuse femme anonyme (l. 17).

De la collation qui précède, il ressort d'abord que MI ne peut être considéré comme une adaptation de MB ; les remarques faites ci-dessus sous les nos 1, 8, 15, 17-18, 20-21, 25, 31 (plus, avec certaines réserves, les nos 7, 22-24, 28) montrent que MI ne peut dériver de MB, car il offre dans les passages en question un texte certainement plus primitif que celui de MB, tandis que la Passion de Blaise porte des marques nettes de suppressions et d'adaptations.

MB, de son côté, peut-il être tenu pour un simple remaniement de MI? Nous ne voyons qu'un seul texte qui puisse s'opposer à cette hypothèse ; c'est celui qui a été signalé à la remarque 3 (MI, en IV, 5, conserve un pluriel anormal dont seul semble pouvoir rendre compte un texte du genre de MB) ; partout ailleurs, la rédaction MB peut s'expliquer en partant de MI (voir surtout remarque 8) ; on peut donc admettre que le Martyre de S. Blaise dérive, sinon du Martyre d'Irénarque tel que nous le lisons aujourd'hui, du moins d'un texte très semblable.

***

La Passion d'Irénarque elle-même n'est pas une composition entièrement originale ; il est clair qu'elle s'inspire d'une source antérieure (remarque 1). Cette source faisait une large place au martyre des sept femmes, qui emplit la moitié de MI (I-XI) ; même, au début de notre texte, l'histoire des sept femmes se présente comme le sujet principal du récit, Irénarque n'y jouant que le rôle d'un comparse (remarque 1) ; cette particularité serait bien étonnante sous la plume d'un auteur écrivant d'original.

La seconde partie de MI (le martyre d'Irénarque lui-même, XII-XXII) semble être le produit d'une énorme amplification du rôle d'un personnage accessoire mêlé à l'histoire des sept femmes. On pourrait certes songer ici à l'utilisation d'une autre source, indépendante du Martyre des sept femmes ; car, exception faite pour le ch. XIX, où est racontée la mort des deux enfants, rien ne suppose connu dans cette seconde partie (XII-XXII) le récit de la première (I-XI) ; mais nous croyons que cette hypothèse ne s'impose pas, aussi longtemps, du moins, qu'une telle source n'aura pas été repérée ; en effet, mis à part les quelques détails topographiques signalés plus haut, la seconde partie de MI est dépourvue, contrairement à la première (on le verra plus loin), de toute

originalité ; faite tout entière de lieux communs, elle a bien le caractère d'une amplification, et sa composition ne dépasse certes pas les capacités d'une imagination hagiographique moyenne.

Ici, le nom même d'Irénarque mérite de retenir l'attention. On sait que le mot *εἰρήναρχος* (ou *εἰρηνάρχης*) désigne un magistrat de la police urbaine, attesté presque uniquement en Égypte et en Asie Mineure, et qui était chargé de rechercher les délinquants, de les arrêter et de les traduire, après une instruction préliminaire, devant le gouverneur [1]. Cet « officier de la police judiciaire » intervient naturellement dans plusieurs Passions de martyrs asiatiques [2]. Or, à sa première intervention dans le martyre des sept femmes, Irénarque joue précisément le rôle d'un... irénarque (MI II, 1) [3]. On ne peut s'empêcher de conjecturer que, dans la source primitive, le personnage était simplement désigné par le nom commun « irénarque », qu'un remanieur aura pris, volontairement ou non, pour un nom propre [4]. Un autre irénarque

[1] Voir W. M. Ramsay, *The Cities and Bishoprics of Phrygia*, t. I (Oxford, 1895), p. 68 ; R. Cagnat, art. *Irenarcha*, dans *Dict. des Antiquités grecques et rom.*, t. III, 1 (1900), p. 572-573 ; Pfaff, art. *Irenarcha*, dans Pauly-Wissowa, *Real-Encycl.*, t. IX, 2 (1916), col. 2032-2035 ; Schulthess, art. *Εἰρηνάρχαι*, ibid., Suppl. t. III (1918), col. 419-423 ; P. Franchi, dans *Studi e Testi* 19 (1908), p. 23, et 22 (1909), p. 46, note 3.

[2] *Passio S. Polycarpi* (*BHG.* 1556-1560), § 6, éd. O. von Gebhardt, p. 3, l. 23-25 : *καὶ ὁ εἰρήναρχος... ἔσπευσεν εἰς τὸ στάδιον αὐτὸν εἰσαγαγεῖν* (comp. § 7, p. 4, l. 22) ; *Passio S. Nestoris*, § 2, éd. P. Franchi, dans *Studi e Testi* 22 (1909), p. 115, l. 21 : *στέλλει τινὰς τῶν στρατιωτῶν καὶ εἰρήναρχον τὸν ἐπ'αὐτοῖς τεταγμένον τοῦ δέσμιον τὸν ἐπίσκοπον διαχθῆναι* (la recension *BHG.* 1328 est identique en ce passage ; voir P. Franchi, dans *Studi e Testi* 19, p. 23, note 3) ; *Passio S. Tryphonis* (*BHG.* 1856), éd. P. Franchi, dans *Studi e Testi* 19, p. 57-58, ou éd. H. Delehaye, dans *Acta SS.*, Nov. t. IV (1925), p. 332 D : *συνελήφθη ὁ ἅγιος ὑπὸ Φρόντωνός τινος εἰρηνάρχου τῆς Ἀπαμαίων πόλεως.* — Dans la Vie de S. Porphyre (*BHG.* 1570), « les irénarques » figurent dans une énumération des autorités municipales de Gaza (§ 25, l. 2, éd. H. Grégoire et M.-A. Kugener, Paris, 1930, p. 21).

[3] *Ἦν φυλάσσων αὐτάς* (devant le gouverneur).

[4] Le personnage aura reçu alors le titre d'*ἀμφόδαρχος* (MI II, 1) ; étymologiquement, ce mot désigne un « chef de quartier (dans une ville) » ; voir du Cange, *Glossarium ad scriptores mediae et infimae graecitatis* (Lyon, 1688), col. 64 ; Szanto, art. *Ἀμφοδάρχης*, dans Pauly-Wissowa, *Real-Encycl.*, t. II (1894), col. 1969 ; nous ne connaissons pas d'autre exemple d'un « amphodarque » intervenant dans le procès d'un martyr ; le mot aura sans doute été choisi, uniquement en raison de sa finale *-αρχος*, par le remanieur respon-

a subi la même transformation ; nous avons cité en note le texte du Martyre de S. Nestor : *στέλλει τινὰς τῶν στρατιωτῶν καὶ εἰρήναρχον τὸν ἐπ' αὐτοῖς τεταγμένον*, où *εἰρήναρχον* est évidemment un nom commun, mais peut être facilement pris pour un nom propre ; c'est ce qu'a fait le synaxariste, qui écrit : *συνελήφθη παρὰ τοῦ ἄρχοντος Εἰρηνάρχου*[1]. Si notre hypothèse est exacte, le nom d'« Irénarque » doit nécessairement être le premier donné au martyr anonyme dont l'histoire a été liée à celle des sept femmes : ce serait un indice de plus de l'antériorité de MI par rapport à MB.

La pièce essentielle de la source aurait donc été un Martyre de sept femmes. Qu'un tel Martyre ait existé à l'état isolé, nous en trouvons la preuve dans le synaxaire, où se lit, à la date du 18 mars, la notice suivante[2] concernant sept femmes martyrisées à Amisos[3] :

Τῇ αὐτῇ ἡμέρᾳ ἄθλησις τῶν ἁγίων ἑπτὰ γυναικῶν τῶν ἐν Ἀμινσῷ, Ἀλεξανδρίας, Κλαυδίας, Εὐφρασίας, Ματρώνης, Ἰουλιανῆς, Ευφημίας καὶ Θεοδοσίας. Αὗται ὑπῆρχον ἐπὶ τῆς βασιλείας Μαξιμιανοῦ τοῦ δυσσεβοῦς. Διωγμοῦ κινηθέντος μεγάλου, πᾶσα ἡλικία τῶν ἀνθρώπων τῶν ὁμολογούντων τὸν Κύριον διὰ βασάνων διαφόρων καὶ ποικίλων θανάτων ἐξεκόπτετο. Ἐπεὶ

sable de la transformation de l'irénarque en « Irénarque ». — Le martyr se présente ensuite comme *δήμιος* (MI II, 2 ; cf. 3) ; au sens strict, ce mot peut difficilement s'appliquer à un irénarque, mais le saint peut prendre le terme dans un sens large, pour dénigrer ses anciennes fonctions (comp. P. Franchi, dans *Studi e Testi* 49, p. 111, note 2) ; il se peut aussi que le remanieur n'ait pas eu une idée très juste des fonctions de l'irénarque (voir note suivante).

[1] *Synax. Eccl. CP.*, col. 495, l. 17-19 ; comp. col. 501, l. 49 *ἐπὶ ἄρχοντος Εἰρηνάρχου ;* voir P. Franchi, dans *Studi e Testi* 22, p. 98, note 3. De même, dans la Passion latine de S. Nestor (*BHL.* 6068), le mot Irenarchus est partout traité comme nom propre. — Ces méprises supposent que le sens du mot *εἰρήναρχος* n'était plus bien connu au moyen âge ; de fait, la fonction d'irénarque ne paraît plus attestée après le début du Ve siècle (voir Cagnat, t. c., p. 573 ; Schulthess, t. c., col. 422).

[2] *Synax. Eccl. CP.*, col. 546-548.

[3] Samsoun, sur la mer Noire, à environ 180 km., à vol d'oiseau, de Sébastée ; sur Amisos chrétienne, voir F. Cumont, *Studia Pontica*, t. III (Bruxelles, 1910), p. 4-5 ; S. Vailhé, dans *Dict. d'Hist. et Géogr. eccl.*, t. II (1914), col. 1298-1299 ; V. Schultze, *Altchristliche Städte und Landschaften*, II : Kleinasien, 1 (Gütersloh, 1922, p. 157-164). La forme « Aminsos » est courante à l'époque byzantine.

δὲ καὶ ἐν Ἀμινσῷ τῇ πόλει πᾶς ὁ τὸν Χριστὸν κηρύττων ὑπὸ τοῦ ἄρχοντος τῆς πόλεως, εἰδωλολάτρου ὄντος, ἐφονεύετο, ἑπτὰ γυναῖκες χριστιαναὶ ζηλώσασαι ἔστησαν ἔμπροσθεν αὐτοῦ καὶ χριστιανὰς ἑαυτὰς ὡμολόγησαν, αὐτόν τε ἤλεγξαν παρρησίᾳ, ὠμὸν καὶ ἄδικον ἀποκαλέσασαι καὶ ἐχθρὸν τῆς ἀληθείας. Ταῦτα εἰποῦσαι εἰς ὀργὴν ἐκίνησαν τὸν τύραννον. Καὶ πρῶτον μὲν ἐκδυθεῖσαι ἐτύφθησαν μετὰ ῥάβδων, ἔπειτα τοὺς μαστοὺς ξίφει ἐτμήθησαν, καὶ τρίτον κρεμασθεῖσαι ἐξέσθησαν τοσοῦτον, ἕως οὗ ἐφάνησαν τὰ ἔγκατα αὐτῶν. Καὶ τελευταῖον εἰς κάμινον πυρὸς μεγάλην ἐμβληθεῖσαι παρέδωκαν τὰς ἑαυτῶν ψυχὰς τῷ Κυρίῳ.

La Passion résumée dans cette notice est malheureusement perdue [1], mais les ressemblances sont telles, entre cet abrégé et le Martyre des sept femmes d'après MI, qu'il est impossible qu'il n'y ait pas eu une étroite parenté entre la Passion perdue des sept femmes d'Amisos et le Martyre exploité par l'auteur de MI ; à partir de la comparution des sept femmes (ce qui précède n'est pas représenté dans MI [2]), les deux récits sont substantiellement les mêmes [3].

D'autre part, les sept femmes de Sébastée et leurs sosies d'Amisos [4] ont un air de parenté indéniable avec les sept martyres qui

[1] Voir *Synax. Eccl. CP.*, col. 999 ; H. Delehaye, dans *Anal. Boll.*, t. 22 (1903), p. 327.

[2] Nous avons vu (ci-dessus, p. 26) que dans MI le Martyre des sept femmes a été amputé de sa première partie.

[3] *Synax.* *ἔστησαν ἔμπροσθεν αὐτοῦ*, comp. MI I, 2 *ἔστησαν ἔμπροσθεν τοῦ βήματος τοῦ ἡγεμόνος* ; — *Synax.* *εἰς ὀργὴν ἐκίνησαν*, comp. MI IV, 1 (*χολέσας*) ; — *Synax.* *τὸν τύραννον*, comp. MI I, 2 *ὑπὸ τῶν τυράννων* ; — *Synax.* *κρεμασθεῖσαι ἐξέσθησαν*, comp. MI VII, 1 *ἐκέλευσεν... κρεμασθῆναι καὶ... ξέεσθαι* ; — *Synax.* *εἰς κάμινον... ἐμβληθεῖσαι*, comp. MI VIII, 3 *βληθεισῶν... εἰς τὴν κάμινον*. Certes les différences ne manquent pas entre les deux récits (en particulier dans la description des supplices, MI ignore les deux premiers mentionnés par le synaxaire, qui, de son côté, ne parle pas de décapitation, MI XI, 3) ; mais le contraire serait bien étonnant, car d'une part le résumé du synaxaire n'est pas nécessairement parfait, et d'autre part la Passion des sept femmes ne se présente, en MI, que sous forme de remaniement, certainement abrégé.

[4] Sur d'autres groupes de sept martyres, voir P. Franchi, dans *Nuovo Bullettino di archeologia cristiana*, t. 10 (1904), p. 35 ; idem, dans *Studi e Testi* 65 (1935), p. 323, note 2 ; *Comm. martyr. rom.*, p. 131, n° 5 ; F. Halkin, dans l'*Ἑπετηρὶς ἑταιρείας βυζαντινῶν σπουδῶν*, t. 23 (1953, paru en 1954), p. 217-223 (S. Léonide de Corinthe et ses sept compagnes).

figurent dans la curieuse Passion de S. Théodote d'Ancyre [1], non seulement parce que celles-ci comme celles-là sont sept et que les noms des martyres d'Amisos sont à peu près les mêmes que ceux des vierges d'Ancyre [2], mais surtout parce que des traits

[1] *BHG.* 1782. L'attention a été rappelée récemment sur ce texte par MM. H. Grégoire et P. Orgels, *La Passion de S. Théodote, œuvre du pseudo-Nil, et son noyau montaniste*, dans *Byz. Zeitschrift*, t. 44 (= *Festschrift Franz Dölger*, 1951), p. 165-184. Cet article, qui propose une hypothèse ingénieuse (l'origine montaniste du Martyre des sept vierges), appelle des réserves sur certains points (voir ci-dessous note 2, et p. 38, note 1) ; la plus grave est qu'il ne tient pas compte de la seconde étude consacrée par P. Franchi de' Cavalieri (dans *Studi e Testi* 33, 1920, p. 110-127) au Martyre de S. Théodote (les auteurs écrivent, p. 166 : « Depuis cette controverse [1901-1904]..., la Passion litigieuse n'a plus fait l'objet d'aucun examen ») ; or, à la lumière d'une nouvelle recension du Martyre, publiée ibid., p. 131-142 (d'après le palimpseste Vatic. gr. 984, du IX^e-X^e siècle), et qui ignore tout de l'épisode des sept femmes, P. Franchi a présenté dans cette nouvelle étude (p. 117-118) des arguments très forts à l'appui de la thèse du P. Delehaye, qui considérait cet épisode comme un emprunt (dans *Anal. Boll.*, t. 22, 1903, p. 327) ; l'existence d'une recension ancienne ignorant le martyre des sept femmes, et les remarques de P. Franchi sont des données essentielles pour l'examen de la thèse centrale des deux savants bruxellois (« Loin d'être une interpolation, un hors-d'œuvre, le martyre des sept vierges est le centre même du récit », p. 174). Cf. H. Grégoire, dans *La Nouv. Clio*, t. 4 (1952), p. 420. — P. 179 du même article de la *Byz. Zeitschrift*, on lit : « Le texte du *Martyrium Theodoti* est une rédaction qui ne peut être antérieure au V^e siècle, à cause du mot *παπᾶς* et de bien d'autres indices » ; pour ce qui est du mot *παπᾶς*, P. Franchi lui a consacré une note, enfouie dans un appendice au vol. 19 (1908) des *Studi e Testi* (*Quando fu scritto il Martyrium s. Theodoti*, p. 176) ; il y montre que le mot en question « se rencontre déjà dans un papyrus de la moitié du IV^e siècle », et peut-être même dans une épitaphe du III^e.

[2] Voir H. Delehaye, dans *Anal. Boll.*, t. 22 (1903), p. 327 ; t. 55 (1937), p. 209 ; H. Grégoire et P. Orgels, t. c., p. 174, avec note 1. MM. Grégoire et Orgels estiment que « les Vierges d'Amisos [le résumé du synaxaire, confirmé en cela par MI, ne parle pas de « vierges », mais de « femmes »] sont un doublet maladroit de celles d'Ancyre », parce que « partout où les noms diffèrent, notre Martyre [celui de Théodote] donne la forme la moins banale » ; mais en notant que « *Τέκουσα*, nom rare et même unique, est remplacé à Amisos par *Θεοδοσία* », les deux auteurs ne tiennent pas compte du fait que dans une notice du synaxaire consacrée à Théodote (*Synax. Eccl. CP.*, col. 693, l. 9-11) figurent ensemble dans la liste les noms *Τέκουσα* et *Θεοδότη* (il y a huit noms dans cette liste du synaxaire) ; d'autre part, nous n'oserions affirmer que le nom *Ἰουλίττα* (*Mart. Theod.*) soit moins banal que *Ἰουλιανή* (Amisos). Tout ce qu'on peut conclure de la comparaison des noms, c'est, comme l'a dit le P. Delehaye (dans *Anal. Boll.*, t. 55, 1937, p. 209), que « la liste ne semble pas définitivement arrêtée ».

étranges, inexplicables, du Martyre des sept femmes de Sébastée ne peuvent se comprendre que par référence à l'histoire de leurs congénères d'Ancyre.

Chacun aura remarqué, dans la Passion d'Irénarque, la scène bizarre du ch. III (comp. MB, col. 824 c) : les martyres proposent au gouverneur de se rendre auprès du lac, avec les idoles emballées dans un sac, et promettent de sacrifier après s'être lavé le visage (dans le lac, ajoute MB) ; elles reçoivent les idoles et les jettent au fond du lac. Cet épisode incompréhensible [1] est évidemment un souvenir déformé de la scène bien connue du Martyre de Théodote où les sept femmes sont contraintes de participer à la cérémonie annuelle de la *lavatio* des idoles [2] dans un lac voisin de la ville :

Ἐκέλευσεν δὲ αὐτὰς τῆς Ἀρτέμιδος καὶ τῆς Ἀθηνᾶς ἱερείας γενέσθαι. Οὔσης δὲ συνηθείας αὐτοῖς ἐν τῇ πλησίον λίμνῃ κατὰ ἔτος λούειν τὰ ξόανα, ἦν δὲ κατ' αὐτὴν τὴν ἡμέραν αὐτοῖς τῆς ἀπολούσεως ὁ καιρὸς καὶ τῶν εἰδώλων. Ἔχρῆν οὖν ἕκαστον αὐτῶν ἐπ' ὀχήματι ἐπιτίθεσθαι. Ἐκέλευσεν γοῦν καὶ τὰς παρθένους ἐπὶ τὴν λίμνην ἀπάγεσθαι, ὀφειλούσας καὶ αὐτὰς λούσασθαι μετὰ τῶν ξοάνων κατὰ τὸ ἴσον σχῆμα [3].

Plus loin, dans MI et MB, on voit le gouverneur faire préparer, à côté des instruments de supplice, une *λαμπρὰ ὀθόνη*, et sommer les sept femmes de choisir entre « sacrifier aux dieux et *περιπατῆσαι ἐν τῇ ὀθόνῃ ταύτῃ*, ou bien subir les supplices » (MI v, 1-2 ; MB, col. 824-825) ; l'offre de cette robe blanche, jointe à l'invitation de sacrifier aux idoles, est assez inattendue, de même

[1] Il est intéressant de voir comment le Métaphraste, dans son Martyre de S. Blaise, essaie de rendre naturel ce passage bizarre : « *Ἀλλ' εἰ βούλει* » *φασὶν* « *ἡμᾶς θῦσαι, καθὼς προσῆκόν ἐστι θεοῖς οὕτω προσενέγκωμεν τὴν θυσίαν καὶ μὴ ἀνίπτοις, ὃ λέγεται, ταῖς χερσίν · ἀλλ' ἐπεὶ λίμνη πλησίον, ἡμῖν μὲν ὡς αὐτὴν πορευτέον, ὥστε καθήρασθαι καλῶς καὶ χεῖρας καὶ ὄψιν · σὺ δέ, ἡγεμών, ἐμβαλὼν τοὺς θεοὺς σάκκῳ... ἐπίτρεψον ἐγγύς που προσενεχθῆναι, ὥστε οὕτω καθηραμένας ἡμᾶς προσενεγκεῖν αὐτοῖς τὴν θυσίαν* » (éd. Latyšev, p. 332, l. 31 - p. 333, l. 1). — Comme s'il avait fallu courir au lac pour se laver les mains !

[2] Voir sur cette cérémonie païenne P. Franchi, dans *Studi e Testi* 6 (1901), p. 14-15 ; 19 (1908), p. 170, avec note 1 ; Grégoire et Orgels, t. c., p. 170-171.

[3] Éd. P. Franchi, dans *Studi e Testi* 6 (1901), p. 70, l. 5-10. Suit une description très vivante de la procession vers le lac.

que la réaction d'une des femmes, qui jette la robe au feu (MI VI, 3 ; MB, col. 825 A)[1]. Le passage s'éclaire parfaitement si on le rapproche de cette phrase du Martyre de Théodote :

Αἱ δὲ ἱέρειαι τῆς Ἀθηνᾶς καὶ τῆς Ἀρτέμιδος στεφάνους προσέφερον αὐταῖς καὶ λευκὴν ἐσθῆτα, ὀφειλούσας καὶ αὐτὰς ἱερατεῦσαι τοῖς δαίμοσιν[2].

La robe blanche est l'habit de fête qui était de mise pour les sacrifices[3] ; c'est le vêtement que l'on veut imposer aux femmes d'Ancyre sommées de se faire prêtresses d'Artémis et d'Athéna. Ici encore, l'histoire des femmes de Sébastée conserve sans nul doute le souvenir d'une scène typique du martyre des vierges d'Ancyre.

Une seule des martyres de Sébastée joue un rôle personnel dans le récit de MI ; c'est celle qui jette la robe païenne dans la fournaise ; l'auteur note, dès la première fois qu'il parle d'elle, qu'elle avait deux enfants (MI V, 3) ; elle intervient encore personnellement dans la suite de l'histoire pour confier les deux enfants à Irénarque (MI VI, 4-6 ; XI, 2) ; elle est désignée toujours par les mots *ἡ μήτηρ* (MI XI, 1), *ἡ μήτηρ αὐτῶν* (MI VI, 1, 4, 7 ; XIX, 2) ; les six autres femmes ne présentent aucun trait individuel. L'analogie est frappante avec le groupe des sept vierges d'Ancyre : une seule d'entre elles se détache des autres, c'est l'aînée des sept (p. 69, l. 16 ; elle repousse les promesses du gouverneur, p. 71, l. 9-10 ; elle apparaît en songe à Théodote, p. 71, l. 31) ; détail très remarquable, elle se nomme *Τέκουσα ;* on peut conjecturer

[1] Sur le sens de *ὀθόνη*, « robe », et de *λαμπρός*, « resplendissant (de blancheur) », voir ci-dessous la note à ce passage dans notre édition. Ici encore, le Métaphraste a tenté de rendre plus naturel le passage correspondant de MB : *κελεύει κάμινον ἐκκαῆναι... εἶτα καὶ θατέρῳ μέρει ὀθόνην ἁπλωθῆναι λαμπράν, καὶ... « Ἓν ὑμᾶς τῶν δύο » φησί, τὴν ὀθόνην δείξας καὶ ὅσα περὶ τὴν κάμινον, « ἑλέσθαι πρόκειται · ἢ προσκυνῆσαι τοῖς θεοῖς καὶ ζῆσαι, τῆς ὀθόνης ἐπιβάσας ταύτης, ἢ... ὑποβληθῆναι... ». Μία δὲ ἐξ αὐτῶν... τὴν ὀθόνην εἰς τὴν κάμινον... κατέκαυσεν, ἣν εἶπεν ἐκεῖνος σύμβολον εἶναι ζωῆς* (éd. LATYŠEV, p. 333, l. 19-29). Le Métaphraste semble avoir conçu l'*ὀθόνη* comme une « bande d'étoffe » (c'est le sens premier du mot) que les femmes auraient dû franchir (*ἐπιβάσας*) pour aller sacrifier.

[2] Éd. P. FRANCHI, dans *Studi e Testi* 6 (1901), p. 71, l. 10-12.

[3] Voir IDEM, ibid., p. 37, avec note 2.

que ce nom rare [1] a été mal compris, ou bien qu'il a suggéré à un remanieur l'idée de faire de la *Τέκουσα* d'Ancyre la mère des deux enfants mêlés au martyre d'Irénarque [2].

***

En résumé, avec toutes les réserves qu'impose l'état défectueux de notre documentation [3], nous croyons pouvoir proposer les conclusions suivantes :

1. Le rédacteur de la Passion d'Irénarque avait à justifier un culte local rendu, dans un martyrion voisin du lac de Sébastée, à des reliques de quatre martyrs, Irénarque, Acace et deux enfants.

2. Pour composer la Passion de ces quatre saints, dont il ignorait tout, il a utilisé un Martyre de sept femmes, semblable à celui des sept femmes d'Amisos qui est résumé dans une notice du Synaxaire [4].

[1] Voir H. Grégoire et P. Orgels, t. c., p. 174, note 1 (« *Τέκουσα*, nom rare, et même unique ») ; p. 175 (« Nous ne l'avons pas trouvé ailleurs comme nom propre »). Il est pourtant attesté dans l'épigraphie latine d'Afrique ; voir *CIL.* VIII, nos 8261 (*Iulia Tecusa*), 3306 (*Cornelia Taecusa*), 10505 (*Tecusa*), 16125 (*Tecusa*, lecture douteuse ; *Techusa ?*), 27966 (*Iulia Thegu*[...]). Le mot semble employé comme nom commun dans *CIL.* III, no 8752 (Salone), et *CIL.* VIII, no 4692 ; voir St. Gsell, *Inscriptions latines de l'Algérie*, t. I (Paris, 1922), p. 213, no 2239, et p. 363, no 3748. Cf. *Comm. martyr. hieron.*, p. 44 (une martyre africaine du nom de Tecussa ou Thecusa).

[2] Peut-être en imitation du Martyre des SS. Hespérus et Zoé (*BHG.* 746 ; une autre recension est publiée par P. Franchi, dans *Studi e Testi* 49, 1928, p. 71-79), esclaves phrygiens ou pisidiens, martyrisés avec leurs deux jeunes fils (*τέκνα, παιδία*) par leur maître païen ; leur histoire « è, in sostanza, verisimilissima, e presenta un colore di grande antichità » (ibid., p. 63). Nous signalerons dans les notes de notre édition plusieurs ressemblances entre MI et ce Martyre, sans prétendre toutefois que ces ressemblances prouvent une dépendance.

[3] Nous insistons sur ces réserves et sur le caractère hypothétique de nos conclusions. La plus grave des lacunes qui affectent notre documentation est la perte du Martyre des saintes d'Amisos. Une seconde lacune, non irrémédiable celle-ci, est l'absence d'un texte critique du Martyre de Blaise : l'édition dont on dispose n'est basée que sur un manuscrit, alors que plus de vingt témoins du texte sont conservés (voir ci-dessus, p. 25, note 3).

[4] Nous ne disons pas que le rédacteur de MI a utilisé directement le Martyre des femmes d'Amisos ; celui-ci n'étant plus connu que par un pâle résumé, il est impossible de déterminer exactement sa position entre le Martyre des vierges d'Ancyre et MI.

3. Cette Passion des sept femmes se rattachait [1] à l'histoire des sept vierges d'Ancyre connue par le Martyre de S. Théodote.

4. Un figurant qui paraissait dans le Martyre des sept femmes (probablement un irénarque) est devenu, sous la plume de notre hagiographe, le martyr Irénarque dont les reliques étaient vénérées à Sébastée ; par amplification du rôle de ce comparse, l'auteur a composé une Passion d'Irénarque (MI XII-XXII) dans laquelle il a fait intervenir un prêtre Acace et deux enfants, qui, unis à Irénarque dans le culte, devaient lui être unis aussi dans l'histoire.

5. Le Martyre d'Irénarque, ou du moins un texte fort semblable, a été démarqué dans la seconde partie du Martyre de S. Blaise, qui est dépourvue de toute valeur historique.

Si cette reconstitution est exacte, une dernière question se pose : pourquoi l'auteur a-t-il jeté son dévolu sur l'histoire de ces sept femmes martyres, qui n'avaient aucun rapport avec le culte d'Irénarque à Sébastée [2] ? Quelles raisons ont pu déterminer ce choix étrange ? Pour répondre avec certitude à cette question, il faudrait posséder le Martyre dont notre auteur s'est inspiré ; si, du moins, la Passion des femmes d'Amisos n'était perdue, on y trouverait peut-être certaines données [3] qui étaient de nature à attirer sur l'histoire des sept femmes l'attention de l'hagiographe de Sébastée. Toutefois, à en juger d'après les textes conservés, nous pouvons supposer raisonnablement qu'une de ces données a été le lac, qui occupe une si grande place dans l'histoire des sept vierges d'Ancyre selon le Martyre de Théodote (les saintes d'Ancyre sont forcées d'y participer à la *lavatio* des idoles [4] ; elles y sont noyées, et Théodote parvient à en retirer leurs corps [5]) ; ce lac, qui est toujours désigné par le mot λίμνη [6], comme celui de

[1] Nous ne savons comment, ni par quels intermédiaires. Le Martyre de Théodote n'était pas inconnu à Sébastée ; P. Franchi de' Cavalieri a montré qu'il a été utilisé (dans sa recension P, celle du palimpseste Vat. gr. 984) par le rédacteur de la Passion de S. Sévérien de Sébastée (*BHG.* 1626) ; voir *Studi e Testi* 33 (1920), p. 113-115.

[2] Après avoir raconté leur exécution (MI XI, 3), notre auteur ne souffle mot de leurs reliques ; il n'est pas question non plus d'elles dans le passage (MI XXI, 3) où est relatée la déposition des restes des autres martyrs.

[3] Par exemple la mention d'un irénarque.

[4] On a vu que MI (III, 2-6) conserve un écho de cette scène.

[5] *Martyrium S. Theodoti*, § 14-19, éd. P. FRANCHI, dans *Studi e Testi* 6, p. 70-73.

[6] P. 70, l. 6, 9 ; p. 71, l. 6, 8, 14, 17, 21 ; p. 72, l. 4, 10, 16 ; p. 73, l. 4, 8, 17,

Sébastée [1], était évidemment de bonne prise pour un hagiographe se proposant de célébrer un martyr sébastéen [2].

***

Le texte que nous présentons repose sur deux manuscrits : le Parisinus gr. 1539, fol. 215v-221v (= **P**), et le Vaticanus gr. 807, fol. 283v-285v (= **V**). Le premier est un ménologe prémétaphrastique du xe siècle, mutilé en tête, et dont les textes conservés se rapportent à la seconde moitié du mois de novembre (du 17 au 30) [3]. Le second, du début du xe siècle [4], est un ménologe pour le mois de novembre tout entier [5] ; il y manque un feuillet (le

33. Ce lac est probablement le Moğan Göl, situé à une dizaine de km. au sud d'Ankara (H. Grégoire et P. Orgels, t. c., p. 171-172).

[1] *Passio XL Martyrum* (*BHG.* 1201), éd. O. von Gebhardt, p. 177, l. 4, 7, 10 ; p. 178, l. 30 ; Grégoire de Nysse, *In XL Martyres*, or. I (*BHG.* 1206), *P. G.*, t. 46, col. 753 A ; S. Basile, *In XL Martyres* (*BHG.* 1205), *P. G.*, t. 31, col. 516 B.

[2] La même raison a pu faciliter la localisation du martyre des sept femmes à Amisos ; sans doute, dans le résumé du synaxaire, il n'est pas question de lac, mais cela ne signifie pas que la Passion *in extenso* n'en parlait pas (la notice du synaxaire sur Irénarque, col. 264, ne parle pas non plus du lac à propos des saintes femmes). Amisos était située, sur la côte de la mer Noire, entre les deltas de l'Halys (Kizil Irmak) et de l'Iris (Yeşil Irmak) ; ces deux deltas enferment des lagunes (voir R. Blanchard, *Asie Occidentale* [= *Géographie universelle*, t. VIII, Paris, 1929], p. 67) ; le Périple d'Arrien signale deux lacs (*λίμνη*) entre le delta de l'Halys et Amisos (XV, 2, éd. A. G. Roos, t. II, Leipzig, 1928, p. 118, l. 11-13) ; à l'est de l'Halys et à l'ouest d'Amisos (Samsoun) s'étale aujourd'hui, le long de la côte, l'Ak Göl, le « Lac Blanc » (voir Cumont, *Voyage dans le Pont*, p. 118-119).

[3] Parchemin, 306 feuillets, 295×220 mm. en moyenne, en une colonne de 29 lignes (surface écrite 240×140 mm.) ; titres en onciale, ornementation sévère, sans couleurs. Voir *Catal. Graec. Paris.*, p. 238-239 ; Ehrhard, op. c., t. I (1937), p. 499-500. Nous avons examiné ce manuscrit à Paris, le 31 juillet 1948 ; il a été attribué au xie siècle, mais il est certainement du xe, comme le pensait Mgr Ehrhard (t. c., p. 499, note 1).

[4] L'écriture est notablement plus archaïque que celle de P ; voir Ehrhard, t. c., p. 477 : « Wohl im frühen 10. Jahrhundert geschrieben ». Mgr Devreesse (voir note suivante) le date même « saec. ix-x ».

[5] Parchemin, 315 feuillets, 405×270 mm., en deux colonnes de 44 lignes ; titres en onciale ronde, à l'encre rouge. Voir *Catal. Graec. Vatic.*, p. 50-53 ; Ehrhard, t. c., p. 477-480 ; R. Devreesse, *Codices Vatic. gr.*, t. III (Vatican, 1950), p. 340-342.

premier du quaternion 42) après le fol. 283 [1] ; cette lacune a fait disparaître du Martyre d'Irénarque le texte qui va de *δημίων* (II, 2) à *καλέσαντι* (IX, 2). Les variantes entre ces deux manuscrits sont insignifiantes.

Les autres ménologes prémétaphrastiques connus ne contiennent pas la Passion d'Irénarque [2] ; elle ne figure pas dans le manuscrit de Douai Abbey récemment signalé et décrit par le P. F. Halkin [3]. D'autre part, Syméon le Métaphraste ne l'a pas retenue dans son ménologe [4]. Irénarque est donc loin d'avoir connu la fortune littéraire de son concurrent S. Blaise, dont le Martyre est conservé dans une vingtaine de ménologes prémétaphrastiques, a passé en arménien (*BHO.* 183) et a trouvé place, sous forme de remaniement, dans la compilation du Métaphraste (*BHG.* 277) et dans le ménologe impérial byzantin [5].

Louvain. Gérard GARITTE.

[1] Voir EHRHARD, t. c., p. 480, note 1 ; DEVREESSE, t. c., p. 342.

[2] Voir EHRHARD, t. c., p. 477-509.

[3] *Un manuscrit grec inconnu : le ménologe de Douai Abbey, près de Reading*, dans *Scriptorium*, t. VII (1953), p. 51-58 ; il s'agit d'un ménologe prémétaphrastique de novembre, du XI[e] siècle, resté complètement inconnu jusqu'ici ; le P. Halkin, p. 56-58, compare son contenu à celui du Vatic. gr. 807.

[4] Voir EHRHARD, op. c., t. II (1938), p. 392-394. Nous avons dit plus haut (p. 18) qu'une copie du Martyre d'Irénarque se trouve ajoutée en appendice à la fin d'un ménologe métaphrastique pour la seconde moitié de novembre (Chalki, Mon. 84, XIV[e] siècle) ; nous n'avons pas pu utiliser cette copie tardive.

[5] Voir plus haut, p. 25, note 2. L'identité partielle des deux Passions a pu être une des causes de l'élimination de MI.

Μαρτύριον [1] *τοῦ ἁγίου μάρτυρος Εἰρηνάρχου* [2]

e codicibus Paris. 1539 (= P) *et Vatic. 807* (= V).

I. 1 *Κατὰ τοὺς καιροὺς ἐκείνους, Μαξιμιανοῦ ἡγεμονεύοντος* (1) *ἐν πόλει Σεβαστείᾳ, ἣν διωγμὸς τῶν χριστιανῶν.* **2** *Κατα-*

Lemma. — [1] *μηνὶ νοεμβρίῳ κη' praemittit* P. — [2] *μαρτύριον τοῦ ἁγίου εἰρηνάρχου καὶ τῶν σὺν αὐτῷ* V ; *κύριε εὐλόγησον add.* P.

(1) Il n'est pas ordinaire de trouver, au début d'une Passion, la mention d'un gouverneur de province (nous n'en relevons qu'un exemple dans les

σχεθεῖσαι δὲ ἑπτὰ γυναῖκες ὑπὸ τῶν τυράννων (1) *καὶ εἰσαχθεῖσαι ἐν τῷ πραιτωρίῳ* (2) *ἔστησαν ἔμπροσθεν τοῦ βήματος τοῦ ἡγεμόνος* (3). 3 *Θεασάμενος δὲ αὐτὰς ὁ ἡγεμὼν εἶπεν πρὸς αὐτάς· « Γυναῖκες οὖσαι πῶς ἐποιήσατε τοὺς ἄνδρας ὑμῶν προσκυνεῖν τὸν Χριστὸν καὶ οὐχὶ τοῖς θεοῖς λατρεύειν; Δύνασθε πεῖσαί με ὅτι ὁ* [1] *Θεὸς ἄφθαρτος ὢν* [2] *ηὑρέθη πρὸς γυναῖκα* (4)*; »*

I. — [1] *ὁ sup. lin. prima manu* V. — [2] *ὢ sic* V.

incipit de la *BHG.* : Passion de S. Sozon, n° 1643, *Μαξιμιανοῦ ἡγεμονεύοντος τῆς Κιλικίας*); normalement, c'est l'indication de l'empereur persécuteur (ou des empereurs, ou du roi de Perse) qui figure dans la phrase d'introduction ; et on sait que le nom de l'empereur Maximien (avec ou sans celui de Dioclétien) y est particulièrement fréquent. Souvent la mention de l'empereur est suivie du nom du gouverneur de la province (p. ex. *BHG.* 699, 1298). D'autre part, les persécuteurs familiers à l'hagiographie de Sébastée sont le gouverneur Agricolaos et le dux Lysias (voir E. Honigmann, *Patristic Studies* [= *Studi e Testi* 173, Vatican, 1953], p. 14 ; *BHG.* 646, Passion des V martyrs, *P. G.*, t. 116, col. 469 A ; dans le Martyre de S. Blaise, le gouverneur est ce même Agricolaos, *P. G.*, t. c., col. 817 B). Le caractère insolite de la première phrase de MI permet de supposer que le rédacteur a trouvé, en tête du Martyre des sept femmes, le nom de l'empereur Maximien, et que, pour situer immédiatement et à peu de frais la scène à Sébastée, il a transformé tout bonnement l'empereur en un gouverneur de cette ville. De fait, le martyre des sept femmes d'Amisos, d'après le résumé du synaxaire, a lieu *ἐπὶ τῆς βασιλείας Μαξιμιανοῦ* (*Synax. Eccl. CP.*, col. 546). La notice d'Irénarque, dans le synaxaire, dit : *ἐπὶ τῆς βασιλείας Διοκλητιανοῦ, ἡγεμονεύοντος Μαξίμου ἐν τῇ πόλει τῆς Σεβαστείας* (col. 264) ; la mention de Dioclétien est probablement une addition du synaxariste.

(1) Dans la Passion des XL Martyrs (*BHG.* 1201), ce mot désigne le gouverneur Agricolaos et le dux Lysias : éd. O. von Gebhardt, p. 172, l. 4 ; p. 174, l. 26 ; p. 176, l. 29 ; p. 179, l. 21 ; comp. P. Franchi, dans *Studi e Testi* 22 (1909), p. 48-49.

(2) D'après le résumé de la Passion des femmes d'Amisos, il semble que ces martyres se soient présentées spontanément au magistrat (*ζηλώσασαι ἔστησαν*, *Synax. Eccl. CP.*, col. 546), ce qui fait penser au zèle provocant de certains martyrs phrygiens (voir P. Franchi, dans *Studi e Testi* 49, 1928, p. 59, avec les notes 3-5). Toutefois, d'après le martyre de S. Théodote (*BHG.* 1782), les sept femmes *συνελήφθησαν ὑπὸ τοῦ ἀσεβεστάτου τυράννου* (éd. P. Franchi, dans *Studi e Testi* 6, 1901, p. 69, l. 6-7).

(3) Ce mot, employé sans détermination, désigne ordinairement, comme ici, le gouverneur civil d'une province, le *praeses provinciae;* voir P. Franchi, dans *Studi e Testi* 49, p. 142, en note ; id., ibid., 125 (= *Miscellanea G. Mercati*, t. V, 1946), p. 16, note 51.

(4) « Il n'est pas rare [dans les Passions épiques] que le juge entame avec le martyr une discussion sur la religion. » H. Delehaye, *Les Passions des martyrs*, p. 260.

4 *Αἱ δὲ ἀποκριθεῖσαι εἶπαν τῷ ἡγεμόνι · « Ἄνάξιος ὢν οὐκ ἐπίστασαι τὴν εἰς ἡμᾶς γινομένην ἄφατον συγκατάβασιν τοῦ Χριστοῦ, καὶ ἐπερωτᾷς βλασφημῶν ἃ οὐκ οἶδας* (1) ».

II. 1 *Εἷς δέ τις τῶν ἀμφοδάρχων* (2) *ὀνόματι Εἰρήναρχος ἦν φυλάσσων αὐτάς ·* 2 *καὶ σταθεὶς ἔμπροσθεν τοῦ ἡγεμόνος* (3) *ἀπεκρίνατο λέγων · « Ἐγὼ πεπλήρωκα τὴν ὑπηρεσίαν τῶν* [1] *δημίων · ἀπὸ τῆς σήμερον χριστιανός εἰμι* (4), *καὶ τοὺς ὁμοίους σου δαίμονας θεοὺς οὐ λέγω ».* 3 *Λέγει αὐτῷ ὁ ἡγεμών · « Ἤδη νέα ἐστὶν ἡ ἡλικία σου καὶ οὔπω γεγήρακας, καὶ πῶς λέγεις ὅτι · Πεπλήρωκα τὴν ὑπηρεσίαν τῶν δημίων ; »* 4 *Λέγει πρὸς αὐτὸν Εἰρήναρχος · « [. . .* [2]*]ρύχων ἀνόητος ὢν τόν σε πλάσαντα ἠρνήσω.* 5 *Καλῶς εἶπαν αἱ γυναῖκες · Θεὸν γὰρ εἰδυῖαι τῷ λόγῳ αὐτοῦ ἐπίστευσαν ·* 6 *ὁ γὰρ λόγος αὐτοῦ ἐστιν ὁ Χριστός, καὶ οἱ ἐλπίσαντες εἰς αὐτὸν πάντες ἐσώθησαν ».* 7 *Ἀπεκρίθη ὁ ἡγεμὼν πρὸς αὐτὸν καὶ εἶπεν · « Ὅταν προστάξω αὐτὰς βασανίζεσθαι πικρῶς, τίς ὠφελήσει αὐτάς ; »* 8 *Εἶπεν δὲ πρὸς αὐτὸν ὁ ἅγιος Εἰρήναρχος · « Ἰησοῦς ὁ Χριστὸς εἰς ὃν ἐπίστευσαν, αὐτὸς σώσει καὶ ὠφελήσει αὐτάς ».*

III. 1 *Ἀπεκρίθη ὁ ἡγεμὼν καὶ εἶπεν ταῖς ἁγίαις γυναιξίν · « Πείσθητε τοῖς θεοῖς καὶ θύσατε αὐτοῖς* (5) *».* 2 *Ἀπεκρίθησαν αὐτῷ αἱ ἅγιαι, λέγουσαι · « Ἀπατᾷς ἑαυτόν · εἰ θέλεις ἵνα θύσωμεν τοῖς θεοῖς σου* (6), *πορευθῶμεν ἡμεῖς ἔγγιστα τῆς λίμνης,* 3 *καὶ σὺ βάλε* (7) *τοὺς θεούς σου εἰς σάκκον καὶ σφράγισον μο-*

II. — [1] *Folio uno avulso, deest* V *ab hoc loco ad IX, 2 ἡμᾶς καλέσαντι.* — [2] *Litterae sex septemve legi nequeunt* P.

(1) Cf. *Iud.* 10.

(2) Sur ce mot, voir ci-dessus, p. 32, note 4.

(3) Cf. *Passio XL Martyrum* (*BHG.* 1201), éd. O. von Gebhardt, p. 174, l. 28-29 : *σταθέντων δὲ αὐτῶν ἔμπροσθεν τοῦ δουκός*, etc. ; p. 176, l. 29 : *καὶ σταθέντες ἔμπροσθεν τῶν τυράννων.* Comp. ci-dessous, xv, 3.

(4) L'épisode de la conversion d'un fonctionnaire païen mêlé au procès ou au supplice d'un martyr est classique dans les Passions épiques ; voir Delehaye, op. c., p. 249-250.

(5) Des expressions semblables sont fréquentes dans les Actes des martyrs ; comp. xii, 1 ; voir P. Franchi, dans *Studi e Testi* 33 (1920), p. 8, note 3, et p. 9, note 1.

(6) Dans de nombreuses Passions, on voit le martyr se déclarer prêt à sacrifier ; le magistrat se réjouit alors d'être parvenu à ses fins (cf. iii, 5) ; Delehaye, op. c., p. 263. — Sur tout cet épisode (iii, 2-6), voir ci-dessus, p. 36.

(7) Accentuation régulière dans les textes tardifs ; comp. xv, 1 *λάβε.*

λύβδω · **4** ἡμεῖς δὲ νιψάμεναι τὰ πρόσωπα ἡμῶν προσέλθωμεν θῦσαι αὐτοῖς ». **5** Συγχαρὶς δὲ γενόμενος ὁ ἡγεμὼν προσήνεγκεν αὐταῖς τοὺς θεοὺς αὐτοῦ. **6** Λαβοῦσαι δὲ αἱ ἅγιαι γυναῖκες τοὺς θεοὺς αὐτοῦ σὺν τῷ σάκκῳ ἐνέβαλον αὐτοὺς εἰς τὸν βυθὸν τῆς λίμνης.

IV. 1 Θεασάμενος δὲ ὁ ἡγεμὼν ὃ ἐποίησαν αἱ γυναῖκες εἰς τοὺς θεοὺς αὐτοῦ ἐταράχθη σφόδρα, **2** καὶ ἠλλοιώθη αὐτοῦ ἡ ὄψις (1) καὶ ἔβρυξεν ὡς λέων (2) καὶ κροτήσας τὰς χεῖρας αὐτοῦ καὶ χολέσας κατὰ τοῦ ἁγίου Εἰρηνάρχου εἶπεν · **3** « Διὰ τί οὐ κατέσχες τοὺς θεοὺς ἡμῶν, ἵνα μὴ ἀπόλωνται ; **4** Αὗται αἱ γυναῖκες ἠθέλησαν πεῖσαι τὸν Χριστὸν καὶ Θεὸν αὐτῶν ὅτι πιστεύουσιν εἰς αὐτόν · **5** ὑμεῖς (3) δὲ δόλῳ ἐλάβετε τοὺς θεοὺς ἡμῶν καὶ συνεχωρήσατε αὐτοὺς ἀπολέσθαι ἐν τῇ λίμνῃ ». **6** Ἀποκριθεὶς δὲ ὁ ἅγιος Εἰρήναρχος εἶπεν τῷ ἡγεμόνι · « Πλανᾶσαι · Θεὸς ἀληθινὸς δόλον οὐ πάσχει ποτέ, εἰ μὴ ξύλα κωφὰ καὶ χρυσὸς καὶ ἄργυρος καὶ πάντες οἱ πεποιθότες ἐπ' αὐτοῖς (4) ». **7** Ἀποκριθεὶς δὲ ὁ ἡγεμὼν εἶπεν πρὸς τὸν ἅγιον Εἰρήναρχον · « Ἐὰν μὴ ἄρω αὐτὰς ἐκ τοῦ μέσου, πολλοὺς πλανήσουσιν καὶ προσάξουσιν τῇ θρησκείᾳ τῶν χριστιανῶν ».

V. 1 Τότε ἐκέλευσεν ὁ ἡγεμὼν ἐκκαῆναι κάμινον καὶ μόλυβδον ἐκχυθῆναι καὶ ὄνεις πυρωθῆναι καὶ κτένια σιδηρᾶ ἐνεχθῆναι καὶ ἑπτὰ κυψέλια πυρωθῆναι (5) <...> (6) καὶ λαμπρὰν ὀθό-

(1) Comp. *Martyrium S. Eleutherii* (*BHG.* 570), éd. P. Franchi, p. 154, l. 1 : *Τότε ὁ Ἀδριανὸς θυμωθεὶς σφόδρα, ἠλλοιώθη τὸ πρόσωπον αὐτοῦ.*

(2) Comparaison fréquente ; voir Delehaye, op. c., p. 246, avec note 4.

(3) Sur ce pluriel anormal, voir ci-dessus, p. 27.

(4) Cf. *Ps.* 113, 16 ; 134, 18. Irénarque n'est pas le seul qui, à peine converti, se met aussitôt à citer l'Écriture ; voir Delehaye, op. c., p. 261, note 1.

(5) Sur ces supplices, voir Delehaye, op. c., p. 280-283. Le mot *κυψέλια* doit désigner ici quelque engin pareil aux *λέβητες*, espèces de chaudrons pleins d'un liquide bouillant, qui paraissent dans plusieurs Passions légendaires (voir P. Franchi, dans *Studi e Testi* 6, p. 40-41) ; comp. *Thesaurus graecae linguae*, t. IV (Paris, 1841), col. 2167 : *κυψέλη*, « capsa, arca, cista ». Le passage correspondant du Martyre de Blaise porte, non *κυψέλια*, mais *συμψέλλια* (= lat. *subsellia*) *χαλκᾶ* (*P. G.*, t. 116, col. 824 D 6), ce qui fait penser à la *σιδηρᾶ καθέδρα* des martyrs de Lyon (*BHG.* 1573, éd. O. von Gebhardt, p. 36, l. 16 ; p. 37, l. 12 = Eusèbe, *Hist. eccl.*, V, 1, 38 et 52) ; la métaphrase du Martyre de Blaise (*BHG.* 277) dit *χαλκᾶ ψέλλια* (éd. Latyšev, p. 333, l. 21) ; de même la recension du ménologe impérial (ibid., p. 51, l. 1).

(6) Il manque ici un verbe ; cf. MB, col. 824 D 6-7 : *ἁπλωθῆναι καὶ ὀθόνην λαμπρὰν ἐν ἑτέρῳ τόπῳ.*

νην (1), **2** *καὶ λέγει ταῖς ἁγίαις γυναιξίν · « Θέλετε θῦσαι τοῖς θεοῖς ἡμῶν καὶ περιπατῆσαι ἐν τῇ ὀθόνῃ ταύτῃ, ἢ ταῖς τιμωρίαις ταῖς προκειμέναις ὑποβληθῆναι ; »* **3** *Μία δὲ ἐξ αὐτῶν τῶν ἁγίων γυναικῶν, θερμοτέρῳ τῷ πόθῳ πρὸς τὸν Κύριον ἀγωνιζομένη, ἧς ὑπῆρχεν δύο παιδία, δραμοῦσα ταχέως καὶ ἁρπάσασα τὴν ὀθόνην, ἔβαλεν αὐτὴν εἰς τὴν κάμινον τοῦ πυρός.*

VI. 1 *Τὰ δὲ παιδία εἶπον πρὸς τὴν μητέρα αὐτῶν · « Μήτηρ* (2) *ἡμῶν ποθεινοτάτη, μὴ ἀφήσῃς ἡμᾶς ἐπὶ τῆς γῆς ταύτης ἀπολέσθαι,* **2** *ἀλλ' ὡς ἐνέπλησας ἡμᾶς τοῦ γλυκυτάτου σου γάλακτος, οὕτως ἔμπλησον καὶ τῆς βασιλείας τῶν οὐρανῶν, πρεσβεύουσα ὑπὲρ ἡμῶν,* **3** *καὶ παράδος ἡμᾶς τῷ μεγάλῳ ἀθλητῇ καὶ δούλῳ τοῦ Χριστοῦ Εἰρηνάρχῳ, ὅπως δι' αὐτοῦ καὶ σοῦ σωθῶμεν ».* **4** *Μετακαλεσαμένη οὖν ἡ μήτηρ αὐτῶν τὸν ἅγιον Εἰρήναρχον εἶπεν πρὸς αὐτόν ·* **5** *« Οἶδα ἐγὼ ὅτι διὰ τάχους καταλαμβάνεις ἡμᾶς πρὸς τὸν κύριον ἡμῶν Ἰησοῦν Χριστόν ·* **6** *ἀλλὰ παρακαλῶ σε, ἀθλητὰ τοῦ Χριστοῦ, παραλαβεῖν ταῦτα τὰ δύο μου*[1] *παιδία, καὶ ἐρχόμενος πρὸς ἡμᾶς ὅτε βούλεται ὁ Θεὸς ἡμῶν φέρεις αὐτὰ μετὰ σοῦ ».* **7** *Καὶ παραλαβὼν τὰ δύο παιδία ἀπὸ τῆς μητρὸς αὐτῶν ὁ ἅγιος Εἰρήναρχος εἶπεν πρὸς αὐτήν ·* **8** *« Ὕπαγε, ἀθλίπτως μετὰ πολλῆς χαρᾶς πλήρωσον τὸν δρόμον σου* (3) *· ἐγὼ γάρ, τοῦ Κυρίου ἡμῶν συμπράττοντος, φέρω τὰ παιδία σου μετ' ἐμοῦ ὅταν Χριστὸς ὁ Θεὸς ἀξιώσῃ κἀμὲ τῆς αὐτοῦ χάριτος τυχεῖν ».*

VII. 1 *Τότε ὁ ἡγεμὼν ἐκέλευσεν τὰς ἑπτὰ ἁγίας γυναῖκας κρεμασθῆναι, καὶ κτέναις* (4) *σιδηραῖς ξέεσθαι αὐτῶν τὰς σάρ-*

VI. — [1] *μου sup. lin. prima manu* P.

(1) Cette expression désigne ici une « robe blanche » ; *ὀθόνη*, proprement *linteum*, signifie souvent (depuis Homère) *vestis lintea (feminea)* ; pour *λαμπρός*, « resplendissant (de blancheur) », voir p. ex. *Luc.* 23, 11 *ἐσθῆτα λαμπράν* = vulg. *veste alba ;* comp. F. Zorell, *Lexicon graecum N. T.* (Paris, 1931), col. 759 : « dicitur de vestibus cujusvis coloris, praesertim vero albis ». Georges le Moine désigne par les mêmes mots *ὀθόνην λαμπράν* le saint mandylion d'Édesse (éd. C. De Boor, t. II, Leipzig, 1904, p. 785, l. 1 ; *ὀθόνη* a ici son sens premier de « linge »).

(2) Nominatif pour le vocatif ; voir *Studi e Testi* 127 (1946), p. 168, n° 11 ; A. Debrunner, *Grammatik des neutestamentlichen Griechisch*, 7e éd. (Gœttingue, 1943), t. I, p. 71 ; t. II, p. 26, n° 147.

(3) Cf. *Act.* 13, 25 ; 2 *Tim.* 4, 7.

(4) *κτένες σιδηραῖς sic cod.* P, *μετὰ τῶν κτενίων τῶν σιδηρῶν* MB (col. 825 A 10-11) ; la forme *κτέναις* doit provenir d'un nominatif *κτένη* forgé sur

κας. **2** Ὁ δὲ ἅγιος Εἰρήναρχος, θεασάμενος ὅτι ἀντὶ αἵματος γάλα (1) ἔρρεον (2), καὶ αἱ σάρκες αὐτῶν λαμπραὶ ἦσαν ὡσεὶ χιών, τότε ὑπέθηκεν σκάφος δέχεσθαι τὸ αἷμα αὐτῶν · **3** καὶ παρεκάλει τοὺς δημίους λέγων · « Τὰς σάρκας ἃς ἀνασπᾶτε εἰς τὰ κτένια ὑμῶν ῥίψατε εἰς τὰς σκάφας, ὅτι λείψανά εἰσιν · ἐδίψωσαν (3) γὰρ αἱ ἅγιαι γυναῖκες τὴν δόξαν τοῦ Θεοῦ ». **4** Ἄγγελοι δὲ Κυρίου κατελθόντες αὐτοῖς [1] ἐθεράπευον αὐτὰς καὶ ἐνίσχυον πρὸς ὑπομονήν (4), **5** λέγοντες · « Μὴ φοβεῖσθε · ὁ γὰρ Κύριος μεθ' ὑμῶν ἐστιν · ὁ γὰρ καλὸς ἐργάτης ἀρξάμενος ἐν θέρει καὶ πληρώσας, εὐλογηθεὶς παρὰ τοῦ ἐργοδότου καὶ λαβὼν τὸν μισθόν, χαίρων πορεύεται εἰς τὸν οἶκον αὐτοῦ ».

VIII. 1 Θεασάμενος δὲ ὁ ἡγεμὼν τὸ ἀμετάθετον τῆς πίστεως αὐτῶν εἶπεν πρὸς τὸν ἅγιον Εἰρήναρχον · « Καλόν μοί ἐστιν ἐπᾶραι αὐτὰς καί σε κερδῆσαι ». **2** Εἶπεν δὲ ὁ ἅγιος Εἰρήναρχος πρὸς τὸν ἡγεμόνα · « Σπεῦδε · καλὸν γὰρ αὐταῖς ἐστιν, ὅτι ζητοῦσιν τὴν βασιλείαν τῶν οὐρανῶν κερδῆσαι ». **3** Βληθεισῶν δὲ τῶν ἁγίων ἑπτὰ γυναικῶν εἰς τὴν κάμινον, εὐθέως τὸ πῦρ ἐπαύθη (5).

IX. 1 Ἐκβαλὼν δὲ αὐτὰς ἐκ τῆς καμίνου ὁ ἡγεμὼν λέγει πρὸς αὐτάς · « Ἀπορρίψατε τὰς γοητείας (6) ὑμῶν καὶ προσέλθετε τοῖς θεοῖς (7) μου ». **2** Αἱ δὲ ἑπτὰ γυναῖκες ὡς ἐξ ἑνὸς στό-

VII. — [1] *Sic* P.

l'accusatif *κτένα* de *κτείς* (phénomène fréquent ; voir S. Psaltes, *Grammatik der byzantinischen Chroniken*, Gœttingue, 1913, p. 177-178 ; comp. datif pl. *ἐσθήταις* dans *Studi e Testi* 127, p. 168, n° 18) ; le changement de genre est curieux. — Le supplice des *ungulae* est classique dans les Passions des martyrs ; voir P. Franchi, dans *Studi e Testi* 6, pp. 96-97 et 184.

(1) Miracle classique ; voir Delehaye, op. c., p. 298-299, avec note 1.

(2) Le sujet d'*ἔρρεον* est *αἱ γυναῖκες* ou *αἱ σάρκες* (comp. MB, col. 825 A 12-13 : *γάλα ἔρρεον αἱ σάρκες αὐτῶν. Οὐ μὴν ἀλλὰ καὶ αἱ σάρκες αὐτῶν ἐωρῶντο*, etc.) ; *ῥέω* est ici employé transitivement, comme l'a noté Mgr Ehrhard (*Ueberlieferung und Bestand...*, t. I, p. 308, note 1, à propos du passage cité de MB).

(3) Les interférences entre catégories de verbes contractes sont fréquentes ; voir Psaltes, *Grammatik*, p. 233-235.

(4) Lieu commun des Passions épiques ; voir Delehaye, op. c., p. 296-298.

(5) Lieu commun ; voir Delehaye, op. c., p. 290, avec note 6 ; comp. *Martyrium S. Eleutherii* (*BHG.* 570), éd. P. Franchi, p. 153, l. 8 ; p. 156, l. 5.

(6) Autre lieu commun : l'accusation de magie ; voir Delehaye, op. c., p. 259-260.

(7) MB : *προσέλθετε καὶ θύσατε τοῖς θεοῖς* (col. 825 B 11) ; c'est sans

ματος (1) *εἶπον* · « *Δόξα τῷ δεδοξασμένῳ, δόξα τῷ βασιλεύοντι Χριστῷ, τῷ ἡμᾶς καλέσαντι ἐν τῇ ὁδῷ* [1] *τῆς ἀγαθότητος αὐτοῦ. Σπεῦσον οὖν* · *καὶ γὰρ κεκλημέναι ἐσμὲν ἐν τῇ βασιλείᾳ τῶν οὐρανῶν* ». **3** *Χολέσας δὲ ὁ ἡγεμὼν ἔδωκεν αὐταῖς τὴν ἀπόφασιν, λέγων* (2) · « *Αἱ τοὺς* [2] *θεοὺς ἡμῶν ἐν βυθῷ καταποντίσασαι καὶ ἀπειθήσασαι θῦσαι αὐτοῖς καὶ τὸ δόγμα τοῦ βασιλέως ἀκυρώσασαι ξίφει τελειούσθωσαν* ».

X. 1 *Λαβόντες δὲ οἱ δήμιοι τὴν ἀπόφασιν ἀπήγαγον αὐτὰς ἐπὶ τὸν προκείμενον τόπον.* **2** *Αἱ δὲ ἅγιαι ἑπτὰ γυναῖκες παρεκάλεσαν τοὺς δημίους, λέγουσαι* · « *Συγχωρήσατε ἡμῖν προσεύξασθαι* (3) ». **3** *Προσευξάμεναι δὲ εἶπον πρὸς* [1] *Κύριον* · « *Τίς θεὸς μέγας ὡς ὁ Θεὸς ἡμῶν* (4), *ὁ ἀποχωρίσας ἡμᾶς ἐκ τοῦ σκότους καὶ καλέσας ἡμᾶς εἰς τὸ φῶς τὸ γλυκύτατον τοῦτο* (5) *;* » **4** *Καὶ πληρωσάντων* (6) *αὐτῶν τὴν εὐχήν, ἐκβαλόντες αὐτὰς ἀπήγαγον ἐπὶ τὸν προκείμενον τόπον.* **5** *Αἱ δὲ ἐκτείνασαι τὰς χεῖρας εἰς τὸν οὐρανὸν καὶ ἀναβλέψασαι τοῖς ὀφθαλμοῖς αὐτῶν, ἐν καθαρᾷ καρδίᾳ καὶ μιᾷ ψυχῇ εἶπον πρὸς τὸν Κύριον* · **6** « *Ὁ καταξιώσας ἡμᾶς εἰς τὸ θυσιαστήριον τοῦτο παραστῆναι ὡς ἀμνάδας* (7) *ἀσπίλους, μὴ παρίδῃς ἡμῶν τὴν θυσίαν ἣν ποιούμεθα νῦν διὰ τὸ ἅγιον ὄνομά σου* ».

XI. 1 *Τὰ δὲ παιδία προσελθόντα τῇ μητρὶ πάλιν εἶπον* · « *Ὁ στέφανος τῆς ἀθλήσεώς σου ἕτοιμος* · *παράθου ἡμᾶς καὶ νῦν*

IX. — [1] *Hinc iterum* V. — [2] *(αἱ τοὺς) αὐτοὺς* V.
X. — [1] *τὸν add.* V.

doute ce qu'il faut lire aussi dans notre texte, car l'expression est commune ; voir P. Franchi, dans *Studi e Testi* 33 (1920), p. 19, note 3 ; 65 (1935), p. 244.

(1) Expression courante dans la littérature hagiographique ; voir p. ex. *Martyrium S. Areadnes* (*BHG.* 165), éd. P. Franchi, p. 130 a 4-5 ; *Martyrium SS. Hesperi et soc.*, éd. P. Franchi, dans *Studi e Testi* 49 (1928), p. 75, l. 14-15 ; *Martyrium XL Martyrum* (*BHG.* 1201), éd. O. von Gebhardt, p. 177, l. 19.

(2) Le procédé consistant à citer les termes de la sentence prétendument prononcée est fréquemment employé par les hagiographes ; voir P. Franchi, dans *Studi e Testi* 19 (1906), p. 26, avec note 3.

(3) Lieu commun ; voir Delehaye, *Les Passions des martyrs*, p. 272.

(4) Cf. *Ps.* 76, 14. Texte fréquent dans les prières des martyrs ; voir p. ex. *Martyrium XL Martyrum* (*BHG.* 1201), éd. O. von Gebhardt, p. 179, l. 13.

(5) Cf. 1 *Pet.* 2, 9.

(6) Sur l'emploi de la forme masculine pour la forme féminine au participe, voir G. Garitte, dans *Studi e Testi* 127 (1946), p. 170, n° 33 (bibliogr.).

(7) Cf. *Martyrium S. Areadnes* (*BHG.* 165), éd. P. Franchi, p. 123 a 18.

τῷ ἁγίῳ Εἰρηνάρχῳ τῷ μεγάλῳ ἀθλητῇ ». **2** *Καὶ ἔδωκεν τὰ παιδία τῷ ἁγίῳ Εἰρηνάρχῳ τῷ ἀθλητῇ τοῦ Χριστοῦ ἐν ταῖς χερσὶν αὐτοῦ.* **3** *Ὁ δὲ σπεκουλάτωρ λαβὼν*[1] *τὴν σπάθην* (1) *ἀπέτεμεν τὰς κεφαλὰς τῶν ἁγίων γυναικῶν· καὶ ἐτελειώθησαν αἱ ἅγιαι ἑπτὰ γυναῖκες μετὰ δόξης ἐν Κυρίῳ.*

XII. 1 *Εἶπεν δὲ ὁ ἡγεμὼν πρὸς τὸν ἅγιον Εἰρήναρχον·* « *Ἐπείσθης λοιπὸν καὶ θύεις τοῖς θεοῖς* (2) *ἢ οὔ ;* » **2** *Εἶπεν δὲ ὁ ἅγιος Εἰρήναρχος πρὸς τὸν ἡγεμόνα·* « *Ἄνομε τύραννε καὶ ἀπεστερημένε τοῦ φωτός, τυφλὸς ὢν* (3) *οὐχ ὁρᾷς τὸ φῶς τοῦ Θεοῦ τὸ ἀληθινόν ; Τίς γὰρ ἀνθρώπων γνωρίσας Θεὸν εἴδωλα κωφὰ προσκυνεῖ ; Σὺ οὖν, ἐσκοτισμένε* (4) *καὶ ἄνομε, γνῶθι ὅτι Θεὸν ζῶντα ἀφῆκας καὶ λίθοις προσκυνεῖς* ». **3** *Εἶπεν δὲ πρὸς τὸν ἅγιον Εἰρήναρχον ὁ ἡγεμών·* « *Ἓν ἐκ τῶν δύο ἔκλεξαι* (5) *πρὸ τοῦ καυθῆναι τὴν κάμινον καὶ πικρὰς βασάνους σοι προσαχθῆναι καὶ μόλυβδόν σοι ἐπιχεθῆναι· ἔκλεξαι οὖν τὸ κρεῖττον* (6), *καὶ φίλος ἡμῶν ὢν θῦσον τοῖς θεοῖς ἡμῶν* ». **4** *Ὁ ἅγιος Εἰρήναρχος εἶπεν πρὸς τὸν ἡγεμόνα·* « *Οὐ φοβηθήσομαι τὰς ἀπειλάς σου οὐδὲ τὰς βασάνους σου· ὡς ἂν θέλῃς* (7) *οὕτως με βασάνιζε· τὰς σάρκας μου παραδίδωμί σοι· τῆς γὰρ ψυχῆς μου ὁ Θεὸς ἐξουσιάζει* (8) ».

XI. — [1] *ἐκβαλὼν* V.

(1) Sur la *σπάθη*, arme de la décapitation, voir P. Franchi, dans *Studi e Testi* 33 (1920), p. 120, note 5

(2) Sur les expressions de ce genre, comp. III, 1, et la note.

(3) Reproche fréquemment adressé par les martyrs à leurs juges ; voir p. ex. *Martyrium S. Theodoti*, éd. P. Franchi, dans *Studi e Testi* 33 (1920), p. 133 a 5.

(4) Cf. *Martyrium XL Martyrum*, éd. O. von Gebhardt, p. 173, l. 18 : *κεκαλυμμένε ὑπὸ τοῦ σκότους.*

(5) Dilemme fréquemment posé par les juges ; ainsi *Martyrium XL Martyrum*, p. 172, l. 8 ; p. 175, l. 2 : *Ἓν ἐκ τῶν δύο πρόκειται ὑμῖν.*

(6) Cf. ibid., p. 172, l. 11 : *ἐκλέξατε τὸ συμφέρον ὑμῖν.*

(7) Formule courante dans la bouche des martyrs ; voir *Martyrium S. Areadnes*, éd. P. Franchi, p. 124 a 21-22 (*ποίει δ θέλεις*) ; p. 129 a 27 (item) ; *Martyrium S. Theodoti*, éd. P. Franchi, dans *Studi e Testi* 33, p. 133 b 4-5 (*πείραζε ὡς ἂν βούλῃ*) et 20 (*ποίει δ βούλει*) ; *Martyrium S. Hesperi et soc.*, éd. P. Franchi, ibid., 49 (1928), p. 77, l. 16 (voir note suivante ; comp. id., ibid., 33, p. 119, l. 1) ; *Martyrium S. Severiani* (*BHG.* 1626), § 4 (*πρᾶττε ὅσα ἂν βούλῃ*) ; etc.

(8) Cf. *Martyrium S. Hesperi et soc.*, éd. P. Franchi, p. 74, l. 8-10 ; p. 77, l. 16-17 : *οἷας οὖν βούλει βασάνους ἐπίφερε ἡμῖν· πρόκεινταί σοι τὰ σώματα ἡμῶν, αἱ δὲ ψυχαὶ ἡμῶν πρόκεινται τῷ Θεῷ ; Martyrium S. Aread-*

5 Εἶπεν δὲ πρὸς τὸν ἅγιον Εἰρήναρχον ὁ ἡγεμών· « Ἐὰν ῥίψω σε εἰς τὴν λίμνην, τί σε ὠφελέσει[1] ἐπὶ τοῦ ὕδατος ὃν λέγεις Χριστόν (1), ὃν καὶ προσκυνεῖς; » 6 Ὁ ἅγιος Εἰρήναρχος εἶπεν πρὸς τὸν ἡγεμόνα· « Τυφλὲ καὶ ἀνόσιε, κίβδηλα προσκυνῶν ἐλπίζεις σωθῆναι; Ἐγὼ δὲ ἔχων[2] Θεὸν ζῶντα (2) δείξω σοι τὰς δυνάμεις αὐτοῦ (3) ἐν τῷ ὕδατι ».

XIII. 1 Τότε ἐκέλευσεν ὁ ἡγεμὼν ἀπαχθῆναι τὸν ἅγιον Εἰρήναρχον ἐν τῇ λίμνῃ. 2 Ἀπελθὼν δὲ καὶ στὰς ἔγγιστα τῆς λίμνης, ἐπεκαλέσατο τὸν Χριστὸν καὶ ἐσφράγισεν (4) τὸ ὕδωρ, καὶ εὐθέως ἔστη τὸ ὕδωρ ὡς γέφυρα· 3 καὶ καθεσθεὶς ὁ ἅγιος Εἰρήναρχος ἐπάνω τῆς γενομένης γεφύρας ἀνὰ μέσον τῆς λίμνης εἶπεν πρὸς τοὺς δημίους· 4 « Εἰ ἔχετε θεούς, δείξατε τὰς δυνάμεις αὐτῶν καὶ θαρρήσατε εἰς αὐτοὺς καὶ περιπατήσατε ἐπάνω τοῦ ὕδατος καθὼς ἐγὼ περιεπάτησα καὶ δεῦτε ἕως τῶν ὧδε, καὶ ὄψεσθε τὴν δύναμιν τοῦ Θεοῦ μου καὶ ὧν λέγετε θεῶν ὑμῶν ». 5 Καὶ νομίσαντες οἱ δήμιοι θαρρεῖν εἰς τοὺς θεοὺς αὐτῶν μετὰ πολλῆς σπουδῆς[1] εἰσῆλθον ἑξηκονταοκτὼ ἄνδρες τῶν δημίων καὶ κατεποντίσθησαν[2] ἐν τῷ βυθῷ τῶν ὑδάτων τῆς λίμνης.

XIV. 1 Θεασάμενοι δὲ τὸ γεγονὸς ἐπὶ τοῖς ἑξηκονταοκτὼ ἀνδράσιν οἱ ἑστῶτες ἔξω τῆς λίμνης ἔκθαμβοι ἐγένοντο καὶ εὐ-

XII. — [1] *Sic* PV. — [2] *τὸν add.* V.

XIII. — [1] *σπουδῆς πολλῆς* V. — [2] *καὶ καιτεποντισθησαν sic* V.

nes, éd. P. Franchi, p. 123 b 28-30 : *Τοῦ σώματός μου εἶ κυρία, οὗ τῆς ψυχῆς.*

(1) Cf. *Martyrium S. Hesperi et soc.*, p. 76, l. 33-34 : *καὶ ἴδω τί βοηθεῖ αὐτοῖς ὃν λέγετε Χριστόν ;* comp. ibid., p. 62, note 1 ; c'est une adaptation, au point de vue païen, de l'expression chrétienne *οὓς λέγετε θεούς* (voir, par exemple, XIII, 4).

(2) Il faut sans doute suppléer ou sous-entendre ici quelque attribut comme *ἐνισχύοντά με ;* cf. *Martyrium S. Areadnes*, éd. P. Franchi, p. 129 a 28-29 : *Χριστὸν γὰρ ἔχω τὸν ἐνδυναμοῦντά με ; Martyrium S. Hesperi et soc.*, p. 77, l. 18-19 : *ἔχοντες τὸν Σωτῆρα ἐνισχύοντα καὶ ἐνδυναμοῦντα ἡμᾶς ;* MB écrit *Θεῷ ζῶντι λατρεύων* (col. 828 B 7).

(3) Cf. *Martyrium S. Theodoti*, éd. P. Franchi, p. 133 b 7-9 : *τότε μαθήσῃ τοῦ Χριστοῦ μου τὴν δύναμιν ; Martyrium S. Severiani*, § 4 : *καὶ μαθήσῃ τοῦ Κυρίου μου τὴν δύναμιν.*

(4) Sur *σφραγίζω*, « signer (du signe de la Croix) », voir bibliographie dans G. Garitte, *Studi e Testi* 127, p. 436-437 ; comp. P. Franchi, ibid., 6, p. 39, note 2 ; H. Grégoire et M.-A. Kugener, *Marc le diacre, Vie de Porphyre* (Paris, 1930), p. 99-100.

θέως ἐμήνυσαν τῷ ἡγεμόνι **2** *ὅτι · « Εἰρήναρχος περιπατῶν εἰσῆλθεν μέσον τῆς λίμνης καὶ κάθηται ἐπάνω τῶν ὑδάτων*[1] *ὡς ἐπὶ τῆς ξηρᾶς · ἑξήκοντα δὲ καὶ ὀκτὼ ἄνδρες*[2] *ἐξ ἡμῶν, θέλοντες δεῖξαι τὰς δυνάμεις τῶν θεῶν ἡμῶν, εἰσῆλθον*[3] *εἰς τὴν λίμνην καὶ κατεποντίσθησαν καὶ ἀπέθανον ἐν τῷ βυθῷ τῆς λίμνης ».* **3** *Καὶ καταλαβὼν* (1) *ὁ ἡγεμὼν καὶ θεασάμενος καὶ αὐτὸς τὸν ἅγιον Εἰρήναρχον καθήμενον ἐπὶ τῶν ὑδάτων ὡς ἐπὶ ξηρᾶς καὶ τοὺς ἑξηκονταοκτὼ ἄνδρας καταποντισθέντας εἰς τὴν λίμνην, ἐταράχθη πάνυ κατὰ τοῦ ἁγίου Εἰρηνάρχου, καὶ περιέμενεν τὸν ἅγιον ὡς λύκος ἀρνόν.*

XV. **1** *Κατελθὼν δὲ ἄγγελος Κυρίου* (2) *πρὸς τὸν ἅγιον Εἰρήναρχον ἐν τῇ λίμνῃ λέγει αὐτῷ · « Κεχαριτωμένε, λαμπρότατε τῇ*[1] *ψυχῇ, στρατιῶτα τοῦ Χριστοῦ, ἔξελθε, λάβε* (3) *τὴν σφραγῖδα* (4) *τοῦ Χριστοῦ ».* **2** *Ὁ δὲ μακαριώτατος ἀναστὰς ἀπὸ τῶν ὑδάτων περιπατῶν ἐξῆλθεν ὡς διὰ ξηρᾶς · καὶ εὐθέως ἔλαμψεν φῶς μέγα ἐπὶ τὸ πρόσωπον αὐτοῦ.* **3** *Ἐξελθὼν δὲ ὁ μακάριος καὶ σταθεὶς ἔμπροσθεν τοῦ ἡγεμόνος λέγει πρὸς αὐτόν · « Χάρισαί μοι μίαν ὥραν τῆς ἡμέρας ».* **4** *Ὁ δὲ ἡγεμὼν πρὸς τὸν ἅγιον λέγει · « Ὕπαγε, ποίει δ ἐὰν θέλῃς · μόνον τάχος ἀπαλλαγῶ σου εἰ οὕτως ἐπεισμάτισας* (5) *μὴ θῦσαι τοῖς θεοῖς ἡμῶν ».*

XVI. **1** *Ἀπελθὼν δὲ ὁ ἅγιος Εἰρήναρχος πρὸς τὸν ἅγιον Ἀκάκιον τὸν πρεσβύτερον αἰτεῖται παρ' αὐτοῦ λαβεῖν τὸ λουτρὸν τῆς ἀφθαρσίας.* **2** *Καὶ λαβὼν ὁ ἱερεὺς ὕδωρ καὶ ἔλαιον, εὐλογήσας ἐπέχεεν αὐτῷ λέγων · « Βαπτίζεται ὁ ἅγιος* (6) *Εἰρήναρχος εἰς Πατέρα καὶ Υἱὸν καὶ Ἅγιον Πνεῦμα ».* **3** *Πολλοὶ δὲ τῶν*

XIV. — [1] (*τ. ὑ.*) *αὐτῶν, sed αὐ sup. lin. unc. litt.* V. — [2] *ἄνδρας sic* V. — [3] *εἰσελθον sic* V.

XV. — [1] *τῇ om.* V.

(1) Sur *καταλαμβάνω*, « arriver, se rendre en un lieu », voir G. Garitte, dans *Studi e Testi* 127, p. 432 (bibliogr.).

(2) Cf. VII, 4 et la note.

(3) Accentuation régulière dans les textes tardifs ; comp. III, 3 *βάλε*.

(4) Sur *σφραγίς*, « baptême », voir *Studi e Testi* 127, p. 436-437.

(5) *ἐπισμάτησας* PV, de *πεισματίζω*, dont le *Thesaurus* (t. VI, Paris, 1842-1847, col. 682) ne connaît qu'un exemple, fourni par Eustathe de Thessalonique : *ἀγωνιῶν ἀντιβαίνει, κοινότερον δὲ φράσαι... πεισματίζει ;* il s'agit donc d'une formation vulgaire signifiant « s'obstiner, s'entêter » ; comp. grec moderne *πεισματάρης*, « têtu ».

(6) Les épithètes anachroniques de ce genre sont fréquentes dans les Passions.

Ἑλλήνων, ἰδόντες τὰ γινόμενα καὶ ὅτι ἐβαπτίσθη ὁ ἅγιος Εἰρήναρχος, ἐπίστευσαν εἰς τὸν Χριστόν (1).

XVII. 1 Παραλαβόντες δὲ οἱ δήμιοι[1] τὸν ἅγιον Εἰρήναρχον ἀπήγαγον εἰς τὸ παλάτιον (2). 2 Ἰδὼν δὲ αὐτὸν ὁ ἡγεμὼν εἶπεν πρὸς αὐτόν· « Τοσοῦτον ἔκρινας τοῦ μὴ θῦσαι τοῖς θεοῖς; » 3 Εἶπεν δὲ[2] πρὸς αὐτὸν ὁ ἅγιος Εἰρήναρχος· « Εἰπόν σοι πρὸ τοῦ βαπτισθῆναί με ὅτι εἶδον φῶς μέγα· νῦν δὲ τὸ φῶς τὸ ἀληθινὸν πλέον τοῦ πρώην ἐστὶν ἐν ἐμοί· γίνωσκε οὖν ὅτι Χριστοῦ τοῦ ἀληθινοῦ Θεοῦ δοῦλός εἰμι, καὶ οὐ θύω τοῖς θεοῖς σου ὅτι εἴδωλά εἰσιν καὶ οὐ θεοί ». 4 Χολέσας δὲ ὁ ἡγεμὼν ἔδωκεν αὐτῷ τὴν ἀπόφασιν (3), λέγων· « Ὅ ἐμοὶ ἀπειθήσας καὶ τῷ αὐτοκράτορι βασιλεῖ (4) καταφρονήσας, καὶ τοὺς θεοὺς βυθίσας, καὶ ἑξηκοντα ἀνδρας γενναίους (5) τῶν θεῶν ἡμῶν ἀπολέσας ἐν τῷ ὕδατι, πρότερον πυρὶ παραδοθήτω καὶ οὕτως (6) ξίφει τὴν κεφαλὴν ἀποτμηθήτω ».

XVIII. 1 Ἦν δὲ ὁ τόπος ἔγγιστα τῆς λίμνης ἔχων μνῆμα ἑλληνικόν, καὶ παρέμενεν ἐκεῖσε πνεῦμα ἀκάθαρτον, καὶ οὐδεὶς ἐτόλμα παρελθεῖν διὰ τοῦ τόπου ἐκείνου. 2 Παρεκάλεσεν δὲ ὁ ἅγιος Εἰρήναρχος τοὺς δημίους, λέγων· « Ἐκεῖ καύσατε τὴν κάμινον ἐπὶ τὸ μνῆμα τῶν[1] Ἑλλήνων, ὅπως τὸ παραμένον ἐκεῖ ἀκάθαρτον πνεῦμα διὰ τοῦ Χριστοῦ μου ἐκδιώξω ». 3 Ὁ δὲ κομενταρήσιος (7) εἶπεν πρὸς τὸν ἅγιον· « Ἐκεῖ πνεῦμα ἀκάθαρτον

XVII. — [1] *δήμοι sic* V. — [2] *δὲ om.* V.
XVIII. — [1] *τῶ, addita ν sup. lin. prima manu* V.

(1) Lieu commun ; voir DELEHAYE, *Les Passions des martyrs*, p. 249-250.

(2) Le mot *παλάτιον* peut avoir le sens de *πραιτώριον;* voir P. FRANCHI, dans *Studi e Testi* 24 (1912), p. 138 ; comp. toutefois 175 (1953), p. 77, note 1.

(3) Cf. IX, 3 et la note.

(4) MB (col. 828 c 14) emploie ici le génitif, qui est régulier pour le complément de *καταφρονῶ*, tandis que MI cède à la « Dativmanie » des auteurs tardifs ; voir K. KRUMBACHER, *Der heilige Georg in der griechischen Ueberlieferung* (Munich, 1911), pp. 125, 143, 152 ; G. GARITTE, dans *Studi e Testi* 127 (1946), p. 177-178 ; F. HALKIN, dans *Anal. Boll.*, t. 54 (1936), p. 41, note 2.

(5) Suppléer *ὑπηρέτας* ou quelque mot semblable ?

(6) L'adverbe *οὕτως* a pratiquement ici le sens d'« ensuite », comme l'expression très courante *εἶθ' οὕτως;* comp. H. USENER, *Der heilige Theodosios* (Leipzig, 1890), p. 126-127.

(7) Le *commentariensis* était une sorte de greffier du tribunal ; voir DU CANGE, *Glossarium*, col. 693 (nombreux exemples tirés de Passions de martyrs) ; F. HALKIN, dans *Anal. Boll.*, t. 70 (1952), p. 260, note 5.

παραμένει, καὶ οὐδείς ποτε ἠδυνήθη παρελθεῖν διὰ τοῦ τόπου ἐκείνου, καὶ σὺ ἐκεῖ λέγεις καῦσαι τὴν κάμινον ; » 4 Ὁ δὲ ἅγιος Εἰρήναρχος εἶπεν · « *Πνεῦμα Ἅγιον ὁ ἔχων πνεῦμα ἀκάθαρτον οὐ φοβεῖται* ». 5 *Καὶ καύσαντες τὴν κάμινον ἐπὶ τὸ μνῆμα* [2] *τῶν Ἑλλήνων, προσήγαγον τὸν ἅγιον ἐπὶ* [3] *τὸ πῦρ.* 6 Ἐξελθὸν δὲ τὸ *ἀκάθαρτον πνεῦμα ὡς κόρη μετεμορφώθη, καὶ εἶπεν τῷ ἁγίῳ Εἰρηνάρχῳ* · « *Μὴ ἐμὲ ποθεῖς καὶ ἠτήσω τὸν οἰκόν μου ;* » 7 Ὁ *δὲ ἅγιος Εἰρήναρχος εἶπεν πρὸς τὸ πνεῦμα* · « *Ποθῶ τοῦ ἐκδιῶξαί* (1) *σε ἐκ τοῦ τόπου τούτου, καὶ διὰ τοῦτο ἠτησα τοῦ καυθῆναι* (1) *τὴν κάμινον ἐγγὺς σοῦ* ». 8 *Καὶ εὐθέως κρᾶξαν τὸ πνεῦμα* [4] *τὸ ἀκάθαρτον* · « *Βίας* » (2), *ἀνεχώρησεν τοῦ τόπου ἐκείνου.*

XIX. 1 Ὁ δὲ ἅγιος Ἀκάκιος ὁ πρεσβύτερος, ὁ καὶ βαπτίσας *τὸν ἅγιον Εἰρήναρχον, συνεισῆλθεν αὐτῷ εἰς τὴν κάμινον τὴν καιομένην.* 2 *Θεασάμενα δὲ τὰ δύο παιδία ἅπερ ἦν δεξάμενος παραθήκην ἐκ τῆς μητρὸς αὐτῶν, δραμόντα κατέφυγον πρὸς τὸν ἅγιον Εἰρήναρχον εἰς τὴν κάμινον.* 3 Ἁπλώσας δὲ τὰς χεῖρας *αὐτοῦ ὁ ἅγιος Εἰρήναρχος καὶ κατασχὼν αὐτὰ καὶ κατασφραγίσας* (3) *ἐνέβαλεν αὐτὰ εἰς τὴν κάμινον τὴν καιομένην,* 4 *καὶ εἶπεν* · « Ἐ*κμυζιώσατε* (4) *τὴν φλόγα τοῦ πυρὸς ὡς τὸ γάλα τῆς μητρὸς ὑμῶν, καὶ προλάβετέ με μικρὸν πρὸς τὴν μητέρα ὑμῶν* ». 5 *Καὶ εὐθέως ἀνεπαύσαντο τὰ δύο παιδία μετὰ δόξης ἐν Χριστῷ Ἰησοῦ τῷ κυρίῳ ἡμῶν · καὶ ἡ φλόξ ἦν αὐτοῖς ὡς*

[2] *ἐπὶ τὸ μνήματι* V. — [3] *τὸν ἅγιον ἐπι τὸν ἅγιον ἐπι sic (verbis ἅγιον ἐπι τὸν cancellatis)* V. — [4] *τὸ πν. om.* V.

(1) L'infinitif avec *τοῦ*, exprimant le but, l'intention, est employé très librement dans le grec tardif ; voir G. Garitte, dans *Studi e Testi* 127, p. 187, n° 121 (bibliogr.).

(2) L'exclamation ordinaire des démons exorcisés est *ὦ βία*. Voir, p. ex., Cyrille de Scythopolis, *Vita Sabae*, éd. E. Schwartz, p. 110, l. 27 ; id., *Vita Euthymii*, p. 77, l. 23 ; *Martyrium monachorum in Raithu* (*BHG.* 1300), éd. Combefis, p. 101, l. 19-20 ; *Vita S. Danielis styl.* (*BHG.* 489), dans *Anal. Boll.*, t. 32 (1913), p. 151, l. 24 et 28 ; *Synax. Eccl. CP.*, col. 262, l. 52 ; cf. *Martyrium SS. Marciani et Martyrii*, dans *Anal. Boll.*, t. 64 (1946), p. 174, l. 14 (avec note 6 : ici, c'est le peuple qui crie). L'expression est même employée en copte ; voir H. Hyvernat, *Acta martyrum*, t. II, versio (*CSCO.* 125, Copt. III, 2, Louvain, 1950), p. 257.

(3) Cf. xiii, 2 et la note.

(4) *Sic* PV ; le *Thesaurus* (t. III, Paris, 1835, col. 502-503) signale seulement les formes *ἐκμυζάω, ἐκμύζω, ἐκμυζέω*.

δρόσος (1), καὶ κατέσταξεν τὰ μέλη αὐτῶν ἔλαιον. **6** Ὁ δὲ κομενταρήσιος καὶ οἱ δήμιοι, ἰδόντες ὅτι τὰ παιδία ἐτελεύτησαν ἐν τῇ καμίνῳ, ἐξέβαλον αὐτὰ ἔξω ἐκ[1] τῆς καμίνου.

XX. 1 Ὁ δὲ ἅγιος Εἰρήναρχος προσηύξατο πρὸς Κύριον, λέγων· « Ὁ ῥυσάμενός με Θεὸς ἐκ τῶν εἰδώλων καὶ τοῦ σκότους τῆς ἀγνοίας, ὁ φῶς λάμψας ἐν ἐμοί, ὁ Θεὸς τῶν δυνάμεων, ὁ καθήμενος ἐπὶ τῶν χερουβίμ (2), καὶ ἀνοίγων καταράκτας οὐρανῶν (3), ὁ ἐκτείνας τὸ τόξον ἐν τῇ χειρί σου (4) καὶ τῇ χρηστότητί σου τῇ θείᾳ ἐλαύνων νέφη (5), ὁ τὸν διάβολον ταπεινώσας, ὑπηκοός μου γενοῦ τοῦ δούλου σου· **2** καὶ ὅστις ἂν ἔλθῃ καὶ προσέλθῃ τῷ θυσιαστηρίῳ τούτῳ, καὶ περιβέβληται ποικίλαις νόσοις καὶ ἐν θλίψει ὑπάρχῃ ἢ ἐν διωγμοῖς ἢ ἐν στενώσει, κομίσηται τῆς καρδίας αὐτοῦ τὸ αἴτημα[1], εἰς δόξαν τοῦ ὀνόματός σου, Κύριε ». **3** Καὶ κατελθοῦσα νεφέλη ἀπ' οὐρανοῦ ὡς στῦλος, ἔχουσα ἀγγέλους, ἐπεσκίασεν αὐτὸν ὡς σκιὰ δένδρου διὰ τὸ πῦρ τὸ ἀνυπόστατον τῆς καμίνου. **4** Καὶ εἶπεν ὁ Σωτὴρ πρὸς αὐτόν· « Πάντα τὰ αἰτήματά σου πεπλήρωνται, ἀθλητὰ ἠγαπημένε· οὐ μὴ σκυλεύσῃ ὁ διάβολος τὴν πόλιν ταύτην ἣν σὺ κατοικεῖς· **5** καὶ πάντα τὸν ἐπικαλούμενον τὸ ὄνομά σου καὶ μνησκόμενον (7) τὴν μαρτυρίαν σου οὐ μὴ αὐτὸν παρίδω διὰ σέ, ἀθλητά μου ».

XXI. 1 Σβεσθείσης δὲ τῆς καμίνου, εἰσελθὼν ὁ σπεκουλάτωρ ἐξέβαλεν τὸν ἅγιον Εἰρήναρχον καὶ τὸν ἅγιον Ἀκάκιον τὸν πρεσβύτερον ἔξω τῆς καμίνου, **2** καὶ σπασάμενος τὴν σπάθην (8) αὐτοῦ, ἀπεκεφάλισεν αὐτούς. **3** Λαβοῦσα δέ τις ἐλευθέρα γυνὴ (9)

XIX. — [1] *ἐκ sup. lin. prima manu* V.

XX. — [1] *αἷμα sic* (*add. τη sup. lin. al. manu*) V.

(1) Miracle classique ; voir P. Franchi, dans *Studi e Testi* 27 (1915), p. 79, avec note 2 ; H. Delehaye, *Les Passions des martyrs*, p. 289-290 ; F. Halkin, dans *Anal. Boll.*, t. 70 (1952), p. 257, note 1.

(2) Cf. *Ps.* 79, 2 etc.

(3) Cf. *Mal.* 3, 10.

(4) Cf. *Ps.* 7, 13 etc.

(5) Cf. *Ps.* 134, 7?

(6) Les prières de ce genre sont communes dans les Passions ; voir Delehaye, op. c., p. 272-273.

(7) *μνησκόμενον sic* PV ; sur cette forme *μνήσκω* = *μιμνήσκω*, voir C. de Boor, *Vita Euthymii* (Berlin, 1888), p. 226 ; *Vie de Porphyre* (*BHG.* 1570), éd. H. Grégoire et M.-A. Kugener (Paris, 1930), § 88, l. 16-17 : *ὑπομνησκόντων* H, *ὑπομιμνησκόντων* BV.

(8) Cf. xi, 3 et la note.

(9) La femme qui ensevelit les martyrs paraît dans nombre de Passions ; voir P. Franchi, dans *Studi e Testi* 49, p. 125, note 3 ; 65, p. 347, note 2.

ὀνόματι Ἐλισσαία τὰ λείψανα τοῦ ἁγίου Εἰρηνάρχου καὶ τοῦ ἁγίου Ἀκακίου τοῦ πρεσβυτέρου καὶ τῶν δύο ἁγίων παιδίων ἀπέθετο αὐτοὺς ἐν ᾧ ἐτελειώθησαν τόπῳ κατὰ δυσμὰς πλησίον τῆς λίμνης.

XXII. Ἐπληρώθη δὲ ἡ μαρτυρία τοῦ ἁγίου Εἰρηνάρχου καὶ τῶν σὺν αὐτῷ ἁγίων μηνὶ νοεμβρίῳ εἰκάδι ὀγδόῃ [1], ἐν Χριστῷ Ἰησοῦ τῷ κυρίῳ ἡμῶν, ᾧ ἡ δόξα καὶ τὸ κράτος νῦν καὶ ἀεὶ καὶ [2] εἰς τοὺς αἰῶνας τῶν αἰώνων. Ἀμήν.

XXII. — [1] εἰκάδα (*sic*) ὀγδόῃ P, *KH'* V. — [2] νῦν καὶ ἀεὶ καὶ *om.* V.

Addenda. — P. 22, note 4 : La légende remonte au moins jusqu'au VIII[e] siècle, puisqu'elle est déjà démarquée dans la Passion latine de S. Blaise que résument, vers le milieu du IX[e] siècle, les martyrologes de Rhaban Maur et d'Adon de Vienne. L'étude critique du dossier de S. Blaise permettrait sans doute de remonter encore plus haut.

P. 23, note 2, l. 6, ajouter : Le ms. H (Jérusalem, Sainte-Croix 40, X[e]-XI[e] s.) indique que la fête de S. Irénarque se célèbre *ἐν τῷ μαρτυρείῳ τοῦ ἁγίου Στεφάνου εἰς τὰ Κώνστα* (*Synax. Eccl. CP.*, col. 262, l. 58). A moins que cette variante, fournie au P. Delehaye par A. Papadopoulos-Kerameus, ne se rapporte à S. Étienne le Jeune (col. 263, l. 19) ?

Même note, l. 10, ajouter : Le martyrologe romain a repris ces deux détails importants à P. Galesini, *Martyrologium S. Romanae Ecclesiae* (Milan et Venise, 1578), dont il transcrit textuellement la notice ; Galesini à son tour les avait puisés *e libro graeco* (voir ses *Notationes*, au bout du martyrologe, éd. de Milan, p. 231 ; éd. de Venise, p. 187), c'est-à-dire sans doute dans le ménée de novembre imprimé à Venise en 1551 (renseignement fourni par le P. G. Nowack, A. A., d'Athènes). Nous n'avons pu atteindre l'édition de 1527 ; le ménée de 1557, consulté par le P. Devos à la bibliothèque de l'Arsenal, à Paris, ne mentionne pas le prêtre Acace et ne précise pas le nombre des femmes martyres.

LA PASSION DE SAINT THÉOCTISTE

I. Saintes et saints Théoctiste.

Tout le monde connaît la touchante histoire de Ste Théoctiste de Lesbos, rédigée par Nicétas au début du xe siècle [1] et popularisée par Syméon Métaphraste [2]. Comme le P. Delehaye l'a bien montré [3], cette prétendue héroïne n'est qu'un doublet de Ste Marie l'Égyptienne, dont la légende eut tant de succès, en Occident aussi bien qu'en Orient [4].

Les Byzantins nomment parfois une autre Ste Théoctiste, la mère de S. Théodore Studite et de S. Joseph de Thessalonique [5]. Son oraison funèbre, prononcée par son fils Théodore, a été insérée dans les recueils hagiographiques du monastère de Stoudios [6]. Mais il ne semble pas que cette mère de famille exemplaire ait jamais joui d'un culte liturgique [7].

Une troisième Théoctiste, martyre celle-ci, est commémorée, le 31 janvier, avec sa mère et ses deux sœurs [8]. L'histoire des quatre femmes fait partie de la légende des fameux « anargyres » de Ménouthis, les SS. Cyr et Jean [9].

[1] *BHG.* 1723-1724 ; nouv. éd. dans *Act. SS.*, Nov. t. IV (1925), p. 224-233.

[2] *BHG.* 1725-1726 ; *Act. SS.*, l. c., au bas des pages.

[3] *Byzantion*, t. 1 (1924), p. 191-200 ; *Sanctus*, Essai sur le culte des saints dans l'antiquité (1927), p. 221-226. Cf. *Act. SS.*, t. c., p. 223-224, § 6 ; *Mélanges Bidez*, t. I (1933), p. 257-258.

[4] *Comm. martyr. rom.* (1940), p. 122, n° 7.

[5] Voir les remarques critiques d'E. v. Dobschütz dans la *Byz. Zeitschr.*, t. 18 (1909), p. 60, et le petit volume du P. Basile Hermann, O. S. B., *Theoktista aus Byzanz, die Mutter zweier Heiligen* (Fribourg-en-Br., 1919).

[6] Ménologe de décembre, ms. Paris gr. 1491, xe siècle, fol. 94-103. *Catal. Graec. Paris.*, p. 176[13] ; cf. A. Ehrhard, *Ueberlieferung und Bestand...*, t. I (1937), p. 514-515.

[7] Son nom ne figure pas, au 20 décembre, dans le calendrier studite du Parisinus gr. 382, manuscrit du xe siècle ; il ne se rencontre pas davantage dans le synaxaire.

[8] *Synax. Eccl. CP.*, col. 433-435.

[9] *BHG.* 469, § 8-10 ; *P. G.*, t. 87, col. 3681-3684.

Au masculin, le nom se rencontre fréquemment dans l'onomastique grecque chrétienne [1]. Rien d'étonnant donc s'il figure à une douzaine de places différentes dans le synaxaire de Constantinople. N'allons pas croire cependant qu'un tel nombre d'homonymes ont été vénérés dans l'Église grecque. Les douze mentions se rapportent en réalité à cinq ou six saints seulement [2].

Voici d'abord une des gloires du monachisme en Terre Sainte, l'ami de S. Euthyme le Grand, dont Cyrille de Scythopolis parle à plusieurs reprises dans ses Vies de S. Euthyme, de S. Sabas et de S. Cyriaque [3]. Il est commémoré le 3 septembre, anniversaire de sa mort [4]. On le trouve aussi au 4 janvier, dans trois synaxaires manuscrits relativement récents qui le désignent de la manière la plus formelle : *Θεοκτίστου τοῦ συνασκητοῦ τοῦ μεγάλου Εὐθυμίου* [5].

A la même date du 4 janvier, deux de ces trois synaxaires et d'autres plus anciens, notamment ceux de Patmos et de Jérusalem, mentionnent un S. Théoctiste higoumène. Quelques-uns indiquent le nom de son monastère : *τοῦ Κουκουμίου*, et les ménées de Rome précisent : *τοῦ ἐν τῷ Κουκούμῳ τῆς Σικελίας* [6]. Comme il n'y a pas, que l'on sache, de monastère de Cucumion en Sicile [7], on peut se demander si le rattachement du saint à l'île n'est pas dû à une faute de lecture : un copiste aura pris pour l'ethnique *Σικελιώτου* le mot *συγκελλιώτου* [8], synonyme de *συνασκητοῦ*, qui est — nous l'avons vu — l'épithète habituelle du compagnon de S. Euthyme. Resterait à expliquer le *Κουκούμιον :* nous avouons que c'est pour nous une énigme.

[1] Dans la *Real-Encyclopädie* de Pauly-Wissowa, t. V A 2 (1934), col. 2028-2030, le professeur W. Ensslin énumère une vingtaine de Théoctiste, qui ont tous vécu aux IV^e^, V^e^ et VI^e^ siècles.

[2] En dehors du synaxaire, il y a encore un S. Théoctiste qui s'adjoignit à Cyprien et Justine au moment de leur décapitation (*BHG.* 454 ou 455, dernier §) et un autre parmi les 60 ou 63 martyrs de Jérusalem ; le nom de celui-ci n'est pas indiqué dans la Passion anonyme (*BHG.* 1217), mais bien dans le récit du moine Syméon (*BHG.* 1218, § 29 ; éd. Papadopoulos-Kerameus, p. 162, l. 22).

[3] Cf. Ed. Schwartz, *Kyrillos von Skythopolis* (1939), p. 266, où toutes les références ont été réunies.

[4] *Synax. Eccl. CP.*, col. 9 et 945.

[5] Ibid., col. 367, l. 25 et 55 ; col. 370, l. 41.

[6] Ibid., col. 367, l. 31, 55, 56 ; col. 369, l. 40, 41, 45.

[7] La conjecture d'Octave Caetani, *Vitae Sanctorum Siculorum*, t. II (Palerme, 1657), p. 33, qui identifiait Cucumium avec Caccamo, près de Termini Imerese, demanderait à être confirmée par quelque attestation sûre et ancienne.

[8] Ou *συγκέλλου*, comme on lit dans Sa (*Synax. Eccl. CP.*, col. 367, l. 36).

Si on retrouvait ailleurs ce toponyme dans la littérature monastique du monde byzantin, il faudrait admettre qu'un S. Théoctiste, abbé de ce couvent et fêté le 4 janvier, a entraîné à la même date dans certains synaxaires une mention erronée de son célèbre homonyme, le moine palestinien du Ve siècle.

L'eunuque Théoctiste, marqué au 20 novembre dans le Sirmondianum et quelques autres témoins [1], appartient à la grande histoire. C'est lui qui assura, en 820, l'avènement de la dynastie amorienne. Nommé patrice et chef de la chancellerie sous Michel II, il se vit confier en outre par Théophile les hautes fonctions de logothète du drome. Après la mort de Théophile en 842, il prit une part prépondérante dans le rétablissement de l'orthodoxie et gouverna l'empire avec Théodora au nom du jeune Michel III [2]. Il périt tragiquement, sur l'ordre de son rival, le césar Bardas. Son assassinat, inspiré par des mobiles politiques, est qualifié par nos synaxaires d'*ἄθλησις*, « combat », exactement comme la glorieuse mort des martyrs. Bury plaçait ce meurtre dans les premiers mois de 856 [3] ; s'il avait connu la date du 20 novembre retenue par les livres liturgiques, il l'aurait sans doute fixé au milieu du trimestre précédent [4]. D'après la *Vita Theodorae* [5], le tout-puissant ministre de l'impératrice était un partisan convaincu du culte des images et un ardent défenseur de l'orthodoxie [6]. Mais aucun texte ne fait de lui un saint ou un martyr, à l'exception

[1] *Synax. Eccl. CP.*, col. 244, nº 9 : *Ἄθλησις τοῦ ἁγίου (μάρτυρος add.* M) *Θεοκτίστου πατρικίου, τῇ θέσει εὐνούχου, ὃς ἦν ἐπὶ Θεοδώρας τῆς αὐγούστης* (ms. S). Cf. col. 240, l. 54 (Sa) ; col. 243, l. 51 (M), 52 (Mv). Dans les ménées de Venise (Mv), *ἄθλησις* est remplacé par *μνήμη*. Dans le *Συναξαριστής* de Nicodème l'Hagiorite et le *Μέγας συναξαριστής* de Doukakis, Théoctiste est appelé confesseur (*ὁμολογητής*) et célébré par ces deux vers iambiques : *Ὁ πατρίκιος πατέρων στέργων νόμους | νῦν συντέτακται τοῖς χοροῖς τῶν πατέρων.*

[2] L'importance du rôle joué par Théoctiste a été soulignée par F. Dvorník, *Les légendes de Constantin et de Méthode vues de Byzance* (Prague, 1933), pp. 34-45, 88-92.

[3] *A History of the Eastern Roman Empire* (1912), pp. 157-159 et 469-471.

[4] Comparer notre récent article : *Trois dates historiques précisées grâce au synaxaire*, dans *Byzantion*, t. 24 (1954, édité en 1955).

[5] *BHG.* 1731, éd. Regel, pp. 10 et 14.

[6] Dans la Vie des SS. David, Syméon et Georges de Mytilène (*BHG.* 494), § 28, Théoctiste est appelé *ὀρθοδοξότατος*, tout comme Serge le Nicétiate, Bardas et Pétronas, nommés avec lui (*Anal. Boll.*, t. 18, 1899, p. 245-246).

des synaxaires que nous venons de citer et qui semblent avoir échappé jusqu'à présent à l'attention de tous les historiens [1].

Deux autres Théoctiste n'ont pas de fête propre, mais sont honorés en même temps que leurs compagnons de martyre : l'un, au 6 septembre, avec le prêtre Fauste, un diacre et dix laïques d'Alexandrie [2] ; le second, au 10 février, avec S. Charalampe [3]. Au premier les ménées de Venise consacrent ces deux vers qui font allusion à la profession qu'il aurait exercée :

Θεόκτιστος ναύκληρος ἐκτμηθεὶς κάραν
ψυχῆς ἰθύνει τὸ σκάφος πρὸς τὸν πόλον.

Le second n'apparaît pas dans les deux rédactions de la Passion de S. Charalampe qui ont été publiées à ce jour [4]. Les synaxaires qui le nomment résument sans doute une troisième forme de la Passion.

***

Viennent enfin toutes les mentions d'un S. Théoctiste qu'aucune indication topographique ou autre ne permet de rattacher à une église déterminée ou à un groupe de saints. On l'appelle bien tantôt confesseur (4 ou 5 janvier), tantôt évêque (8 ou 9 janvier), tantôt martyr (3 octobre et 4 février). Mais ces épithètes ne se

[1] Son insertion au calendrier rappelle étrangement celle d'un autre grand général de Michel III, le magistre Serge le Nicétiate, « rayé de l'histoire » par les Macédoniens et redécouvert par le professeur H. Grégoire (*Byzantion*, t. 8, 1933, p. 515-531). Ce sont à peu près les mêmes manuscrits du synaxaire qui mentionnent Théoctiste le 20 novembre et Serge le 28 juin (*Synax. Eccl. CP.*, col. 777-778, mss. S et Mc ; cf. *Mélanges H. Grégoire*, t. II, 1950, p. 322 : mss. Md et Mt). Mais tandis que Serge, fondateur de monastère, a trouvé parmi ses moines un zélé panégyriste — la notice du synaxaire résume cette Vie perdue —, Théoctiste ne semble pas avoir été l'objet d'une biographie édifiante.

[2] *Synax. Eccl. CP.*, col. 22. Cf. *Anal. Boll.*, t. 40 (1922), p. 83 ; *Comm. martyr. hieron.*, p. 495.

[3] *Synax. Eccl. CP.*, col. 456, l. 38, 39, 52 et 54 ; col. 458, l. 39.

[4] Recension prémétaphrastique (*BHG.* 298) éditée par V. Latyšev, *Hagiographica graeca inedita* (= *Mémoires de l'Acad. imp. de Saint-Pétersbourg*, 8e série, t. XII, 2, 1914), p. 1-11. Recension abrégée du ménologe impérial éditée aussi par Latyšev, *Menologii anonymi byzantini...* fasc. 1 (Saint-Pétersbourg, 1911), p. 41-47.

contredisent pas nécessairement. Un synaxaire note en termes exprès que certains (*τινὲς*) donnent aussi à l'évêque le titre de confesseur [1], et un autre, le « ménologe de Basile », réunit les trois titres en un seul, celui de hiéromartyr et confesseur.

Il est étrange évidemment — bien qu'on puisse citer plusieurs cas analogues — qu'un même saint soit inscrit à quatre dates différentes du calendrier. Mais ne serait-il pas plus étrange encore et vraiment inadmissible que quatre saints portant le même nom soient enregistrés tous les quatre dans les synaxaires par des formules également laconiques et sans la moindre précision sur le temps et le lieu de leur vie terrestre?

Voici le texte même de ces mentions, avec les sigles des manuscrits où on les trouve. Nous y joignons les « distiques [2] » qui les suivent dans certains ménées. Ces pauvres vers ne nous apprendront pas grand-chose, puisqu'ils ne contiennent guère, selon la règle du genre, qu'un jeu de mots sur le nom du saint. Mais aucun élément d'information ne doit être négligé quand on est si chichement renseigné.

(3 octobre) *εἰς τὸν ἅγιον μάρτυρα Θεόκτιστον* M, *τοῦ ἁγίου μάρτυρος Θεοκτίστου* Mb et Mv [3]. Le Parisinus 1582 (M) et les ménées de Venise (Mv) ajoutent ces ïambes :

Κτίστῃ σέβας δοὺς Θεόκτιστος, οὐ κτίσει,
χαίρων κεφαλῆς τὴν ἀφαίρεσιν φέρει.

(4 janvier) *καὶ τοῦ ὁσίου πατρὸς ἡμῶν Θεοκτίστου τοῦ ὁμολογητοῦ* S Sa Da F Fa Ba [4]. Même mention le lendemain dans Sb [5].

(8 janvier) *Θεόκτιστος ὁ ἐπίσκοπος ἐν εἰρήνῃ τελειοῦται* M [6]. Les ménées de Venise unissent en une seule formule les SS. Agathon [7] et Théoctiste : *οἱ ἅγιοι Ἀγάθων καὶ Θεόκτιστος ἐν εἰρήνῃ τελειοῦνται.* Dans les deux témoins, le distique suivant est consacré à notre saint :

Ἐν γῇ χλοαγεῖ τῆς Ἐδὲμ Θεοκτίστῳ
μοῖραν δίδως, ἄκτιστε τοῦ Θεοῦ λόγε.

[1] Voir le texte ci-dessous, p. 60, au 9 janvier (ms. C).

[2] Il ne s'agit pas de distiques proprement dits, composés d'un hexamètre et d'un pentamètre, mais bien de couples de vers ïambiques. Cf. *Anal. Boll.*, t. 66 (1948), p. 5, note 3.

[3] *Synax. Eccl. CP.*, col. 101, l. 59 ; col. 102, l. 39 et 41.

[4] Ibid., col. 367, l. 29-30 et 38-42.

[5] Ibid., col. 369, l. 48.

[6] Ibid., col. 380, l. 42.

[7] Sans doute le pape S. Agathon, mort le 10 janvier 682. Cf. *Comm. martyr. rom.*, p. 14.

(9 janvier) *μνήμη Θεοκτίστου ἱερομάρτυρος καὶ ὁμολογητοῦ* B, *τοῦ ἁγίου Θεοκτίστου ἐπισκόπου· τινὲς δὲ αὐτόν φασιν καὶ ὁμολογητὴν εἶναι* C [1], *Θεοκτίστου...* Cc et Cd [2].

Dans le « ménologe de Basile » (B), l'annonce transcrite ci-dessus aurait dû être suivie d'une notice, comme c'est le cas tous les autres jours de l'année [3] ; mais la place réservée au texte est restée blanche, les compilateurs n'ayant sans doute pas réussi à se procurer l'histoire du saint [4].

(4 février) *μνήμη τοῦ ἁγίου μάρτυρος Θεοκτίστου* M et Mv [5]. On lit ensuite les *στίχοι :*

Θείοις σκεπασθεὶς πίστεως θείας ὅπλοις
γυμνοῖ τράχηλον Θεόκτιστος τῷ ξίφει.

De ce « dossier », désespérément maigre, que pouvons-nous tirer sinon qu'un S. Théoctiste, tout à fait inconnu et peut-être inexistant, a été accueilli par plusieurs synaxaristes et qu'ils ont suppléé à l'absence de documentation 1° en le rangeant à leur gré au nombre des confesseurs, des évêques, des martyrs, voire en faisant de lui un hiéromartyr confesseur, et 2° en assignant à sa commémoraison des dates choisies au petit bonheur?

II. La Passion du codex Patmensis 273.

On vient de voir à quoi se réduisaient jusqu'à présent nos connaissances et nos conjectures concernant S. Théoctiste. Une Passion inédite, copiée au x[e] siècle dans le codex 273 de Patmos [6], allait-elle permettre de renouveler le sujet? On pouvait l'espérer. Grâce à l'obligeance de M. l'abbé M. Richard, nous avons obtenu un microfilm et une photographie du *μαρτύριον*. En voici une brève analyse.

[1] *Synax. Eccl. CP.*, col. 380, l. 46 ; col. 381, l. 50.

[2] Ibid., l. 51. L'édition du P. Delehaye ne donne que le nom du saint.

[3] Ou plutôt du semestre, car on n'a conservé que six mois du recueil luxueusement illustré pour l'empereur. Cf. *Synax. Eccl. CP.*, col. XXIII-XXVI.

[4] Le cas n'est pas unique. Voir, par exemple, au 1[er] janvier, la fête des martyrs Théopemptus et Théodota.

[5] *Synax. Eccl. CP.*, col. 444, l. 54 et 56.

[6] Ménologe prémétaphrastique de janvier, dont il ne subsiste que les onze premiers jours, aux fol. 9-126 du manuscrit. Le Martyre de Théoctiste, seule lecture indiquée pour le 4 janvier, occupe les fol. 45[v]-51[v]. Cf. Ehrhard, t. c., p. 537-539.

Le prêtre Théoctiste d'Amphipolis est dénoncé à Laodicius, proconsul d'Europe, comme ennemi du culte de Dionysos. Soumis à d'horribles supplices, il ne cesse d'attaquer les faux dieux. Feignant d'entrer dans le temple pour y sacrifier, il fait une longue prière, et la foudre réduit en poussière la statue de Dionysos. Au lieu de consumer le martyr, la flamme d'une fournaise dévore le proconsul et neuf prêtres païens.

Le *πρέγκιψ* [1] Thalassius, lieutenant de Laodicius, renvoie Théoctiste en prison. Le nouveau proconsul, Maximin, l'interroge à son tour et l'invite à sacrifier à Apollon. N'ayant pu le fléchir par les tourments, il le condamne aux bêtes. Mais une lionne d'abord, puis un lion viennent lui lécher les membres et l'embrasser.

Envoyé à Héraclée de Périnthe, où siège le préfet Philippidès, puis à Byzance, il comparaît devant le sénat et est enfin décapité, le 4 janvier.

On reconnaît tout de suite le genre de ces compositions légendaires que le P. Delehaye a qualifiées de « Passions épiques [2] ». Discours sur la vanité des idoles, supplices inopérants, interminables oraisons du héros, abus du merveilleux le plus grotesque, rien n'y manque de ce qui devait plaire à un public populaire, tout en contribuant à son édification.

En pareil contexte, les anachronismes ne tirent pas à conséquence ; on ne sera donc pas trop surpris, dès les premiers mots de la Passion, de voir la persécution sévir en la quatrième année de Dioclétien : *Ἐν τῷ τετάρτῳ ἔτει τῆς βασιλείας Διοκλητιανοῦ*. On ne s'étonnera pas davantage d'apprendre que le proconsul d'Europe vient d'Apollonie à Amphipolis et y exerce le pouvoir comme si ces deux villes appartenaient à sa province et non à la Macédoine Première.

On se réjouirait plutôt de découvrir, dans cette accumulation de poncifs, un détail précieux : l'indication topographique indispensable pour situer le saint dans son cadre naturel et le distinguer au besoin d'autres Théoctiste : c'est à l'Église d'Amphipolis que la Passion rattache notre martyr ; il en était prêtre, c'est là qu'il fut arrêté et que commença son procès. Le double transfert du prévenu, d'abord à Héraclée sur la Propontide, puis à Byzance, n'est peut-être qu'un artifice du rédacteur, désireux de prolonger son récit en renouvelant interrogatoires, tortures et prodiges, ou

[1] Cf. SUIDAS, éd. A. ADLER, t. IV (1935), p. 195, n° 2280 : *Πρίγκιψ, ὁ ἔξαρχος τῆς τάξεως παρὰ Ῥωμαίοις.*

[2] H. DELEHAYE, *Les Passions des martyrs et les genres littéraires* (Bruxelles, 1921), chap. 3 : Les passions épiques (p. 236-315).

soucieux d'expliquer l'extension du culte en dehors de son lieu d'origine. Toujours est-il qu'un lien réel a dû exister, semblerait-il, entre S. Théoctiste et la ville d'Amphipolis, soit qu'il y ait vécu, soit qu'on l'y ait honoré.

D'autre part, vu que la Passion présente le martyr comme un simple prêtre et ne donne pas le moins du monde à entendre qu'un évêque était à la tête de la communauté, il paraît probable qu'elle a été rédigée à une époque où le diocèse d'Amphipolis était déjà supprimé depuis assez longtemps, soit au VIII^e^ ou au IX^e^ siècle [1].

***

Telles sont les conclusions auxquelles nous avait conduit l'étude de la Passion de S. Théoctiste en elle-même, quand nous avons entrepris de comparer le nouveau document aux autres produits de l'hagiographie thraco-macédonienne [2]. Quelle ne fut pas notre déception, en parcourant l'importante étude du P. Delehaye sur les *Saints de Thrace et de Mésie* [3], de constater que la Passion de S. Mocius, patron de Constantinople, commençait exactement par les mêmes mots, rapportait les mêmes épisodes dans le même ordre et se terminait de la même façon que notre texte inédit [4]. Une collation plus attentive nous révéla bientôt que les deux récits ne sont pas seulement analogues ou parallèles, mais identiques.

Le biographe de S. Théoctiste, en effet, ne s'est pas donné la moindre peine pour rassembler des renseignements sur son héros ou pour élaborer la matière dont il disposait. Il s'est contenté de transcrire telle quelle toute la Passion de S. Mocius, en n'y changeant que le nom du martyr et la date de sa mort. Il a pourtant omis, dans le dernier chapitre, la phrase relative au tombeau situé à un mille de Byzance : indication trop précise et trop facilement contrôlable.

[1] Un seul évêque d'Amphipolis semble bien attesté ; il s'appelait André et siégea au concile quinisexte de 692 (MANSI, t. XI, p. 993 B). Comparer les articles « Amphipolis » par S. Vailhé et « Chrysopolis » par R. Janin dans le *Dictionnaire d'hist. et de géogr. eccl.*, t. II (1914), col. 1348-1350, et t. XII (1950), col. 787-788. Cf. *Revue archéol.*, 1945, t. II, p. 53, n° 5.

[2] Amphipolis n'apparaît que deux fois dans le synaxaire : le 11 mai, à propos de S. Mocius, dont il va être question, et le 7 novembre, dans la notice des SS. Auctus, Taurion et Thessalonica (col. 202-203 ; cf. *Act. SS.*, Nov. t. III, p. 321).

[3] *Anal. Boll.*, t. 31 (1912), p. 161-300.

[4] Ibid., p. 163-176 (*BHG.* 1298).

Un plagiat aussi éhonté n'est pas un fait unique dans l'hagiographie. On en a relevé maints exemples, en grec comme en latin [1]. Ce qui montre, une fois de plus, avec quelle prudence on doit exploiter les légendes littéraires, quand on n'a pour garantir leurs affirmations aucun témoignage fourni par l'archéologie, l'épigraphie, l'histoire ou la tradition liturgique [2].

Il faut donc nous résigner, convenons-en, à tout ignorer de S. Théoctiste : ni sa patrie, ni son époque, ni son martyre, ni son culte, ni son existence même ne sont attestés par des documents dignes de confiance. Sa Passion n'est pas à lui, et les mentions des synaxaires sont trop vagues pour qu'on puisse en tirer aucun renseignement certain.

Le *Μαρτύριον τοῦ ἁγίου ἱερομάρτυρος Θεοκτίστου* qui se lit, au 4 janvier, dans le ménologe prémétaphrastique de Patmos ne mérite évidemment pas les honneurs d'une édition intégrale [3], puisque sa teneur est accessible à tout le monde dans la Passion de S. Mocius publiée en 1912 par le P. Delehaye.

Nous nous bornerons à y relever quelques expressions curieuses, susceptibles d'intéresser, voire d'intriguer les philologues. Ce sont des variantes par rapport au texte imprimé, lequel figure ici entre parenthèses [4].

§ 1, 3e phrase : le saint prêtre enseignait la religion, *προλάμπων ἐκ πολλοῦ χρόνου τὴν θεοσέβειαν* (*προδεικνύων τοῖς πᾶσιν ἑαυτὸν πρὸ πολλῶν χρόνων* [5]). On trouve de même, un peu plus loin, le verbe simple *λάμπω* employé transitivement au sens de « faire briller » : *Θεὸν τὸν διὰ... Χριστοῦ λάμψαντα φῶς δικαιοσύνης* [6].

§ 3, milieu : *ἔξεον αὐτόν, ὡς κατελθεῖν τὰς μάστιγας αὐτοῦ ἕως τῶν ὀστέων αὐτοῦ*. La Passion de Mocius [7] n'a pas les mots *τὰς μάστιγας αὐτοῦ*, dont on ne devine pas le sens [8].

[1] H. Delehaye, *Les légendes hagiographiques* [3] (1927), p. 96.

[2] Voir la préface du P. Delehaye à son ouvrage capital : *Les origines du culte des martyrs*, 1re éd. (1912) et 2e éd. (1933).

[3] La publication annoncée en 1897 par J. Bidez et L. Parmentier (*Byzant. Zeitschrift*, t. 6, p. 357, note 2) n'a jamais vu le jour.

[4] On notera que le texte de la *Passio Theoctisti* est beaucoup plus proche de la seconde recension (manuscrits B et C) du *μαρτύριον Μωκίου* que de la première. Cf. Delehaye, *Anal. Boll.*, t. c., p. 221-222.

[5] Delehaye, t. c., p. 163, l. 11-12. [6] Ibid., l. 17.

[7] P. 165, note 11.

[8] Comparer cependant l'homélie pseudo-chrysostomienne sur Ste Pélagie

§ 4, note 7 : le juge fait allumer un grand feu de poix, d'étoupe et de fascines. Au lieu de *στυππείου* « étoupe », notre plagiaire écrit *σιππύου* (lire *σιππίου*). La forme *σίππιον*, rare et tardive, n'a été relevée que dans deux papyrus, respectivement du IIIe et du Ve siècle [1].

§ 4, après le milieu : *ἵνα οὖν*, dit Laodicius au martyr, *τὴν ἐν σοὶ εὐ μ ε ν ῶ ς θ ε ο δ ο σ ί α ν* (*εὐμένειαν* [2])... *εἰς εὐδοξίαν καταβάλῃ, θῦσον τῷ Διονύσῳ*. Les dictionnaires ne donnent qu'un sens au mot *θεοδοσία* : « offrande faite à Dieu ». Il doit signifier ici : « don de Dieu ».

§ 5 : dans sa longue prière, Théoctiste rappelle entre autres interventions célestes la noyade du Pharaon dans la mer Rouge : *Ὁ Θεὸς... ὁ τὸν κυματούμενον καὶ ἀμβλυνόμενον θυμὸν τοῦ τρισκακοδαίμονος Φαραὼ εἰς βυθὸν ῥίψας καὶ τὸ γεγαυρωμένον αὐτοῦ τῆς τυραννίδος ὕψωμα καταργήσας*. S. Mocius se montrait à cet endroit beaucoup plus concis : *ὁ διὰ ῥάβδου τὸν Φαραὼ καταποντίσας* [3].

§ 7, après le premiers tiers : interrogé sur les noms et qualités de ses parents, le martyr fait d'abord l'éloge de son père. *Ὁ πατὴρ ὁ ἐμός*, répond-il au magistrat, *δὶς κάνδιδα ἐπὶ τῆς μεγαλοπρεποῦς πόλεως Ῥώμης τελέσας ἔδωκεν χάριτας πολλάς*. La forme *κάνδιδα* est attestée par les manuscrits B et C de la *Passio Mocii* et par la *Passio Theoctisti*, tandis qu'A la remplace par *κάνδιδος*. Adoptant une conjecture de son ami, l'helléniste balte Ed. Kurtz, le P. Delehaye a imprimé dans son texte *κανδιδάτος* [4]. Il est vrai que l'expression *κάνδιδα τελεῖν* est inconnue aux lexiques. Mais il n'y a pas lieu de la corriger. Elle correspond au latin *candidam agere* dont le *Thesaurus linguae latinae* a relevé plusieurs exemples [5]. On en trouve l'équivalent dans deux autres légendes hagiographiques, la Passion de S. Boniface et celle de S. Éleuthère. Nous y voyons, d'une part, Aglaïs, fille de l'ancien proconsul Acace, et d'autre part, un membre de la *gens Anicia*, le mari d'Anthia, donner trois fois des jeux publics aux Romains : *τρίτον κάνδιδα ἔπραξεν* [6] ; *ἔδωκεν τρίτον* (ou *τρία*) *κάνδιδα* [7].

§ 7, milieu : tandis que S. Mocius se vantait d'avoir par sa prière détruit le temple de Dionysos (*ἠδάφισα τὰ σεβάσματα ὑμῶν* [8]), Théoc-

(éd. P. Franchi, dans *Studi e Testi* 65, 1935, p. 302, l. 48 ; cf. p. 408), où *μάστιγες* est synonyme de *βάσανοι*.

[1] Voir les références dans la nouvelle édition du *Greek-English Lexicon* de Liddell et Scott.

[2] Delehaye, t. c., p. 166, note 14.

[3] Ibid., p. 167, l. 26.

[4] P. 170, l. 2.

[5] T. III, col. 245, l. 28-30. Le substantif féminin *candida* y est interprété « editio ludorum candidatorum ».

[6] *BHG.* 279-280, § 1.

[7] *BHG.* 568-570, § 1. Cf. P. Franchi de' Cavalieri dans le *Nuovo Bullettino di archeologia cristiana*, t. 6 (1900), p. 207 ; id., dans *Studi e Testi* 6 (1901), p. 142-143, et 27 (1915), p. 129.

[8] Delehaye, t. c., p. 170, l. 15.

tiste déclare qu'il a vidé le sein du démon : *τοῦ μισοκάλου δαίμονος τὸν κόλπον καινὸν* (lire *κενὸν*) *κατέστησα*.

§ 7, un peu plus loin : « Tu as offensé Dionysos, mais par sa bienveillance tu jouis de l'impunité » (*οὕτινος διὰ τὸ εὐμενὲς ἀδείας ἔτυχες* [1]), disait le proconsul à Mocius. Dans la Passion de Théoctiste, ces derniers mots deviennent : *καὶ διὰ τὸ εὐσεβὲς αὐτῶν* (lire *αὐτοῦ*) *εὐμενείας ἔτυχες*. On lit de même, à la fin du § 9 : *ὁ Θεὸς εὐσεβῶς ἐλεεῖ*. L'adjectif *εὐσεβής* convient à l'homme pieux ; a-t-il jamais signifié la bienveillance divine ?

§ 9 : condamné aux bêtes, S. Mocius est amené au théâtre. L'ordre de lâcher les fauves est donné par le *κομπιοβηνάτωρ*. Aussitôt le gardien (*θηριοτρόφος*) soulève *τὸ πτερόν* (apparemment une trappe ou une sorte de pont-levis), et une lionne s'élance dans l'arène [2]. Le mot *κομπιοβηνάτωρ* a sans doute embarrassé le biographe de S. Théoctiste ; il a en tout cas omis la phrase qui le contient et la suivante. Le second élément de ce vocable étrange doit correspondre au latin *venator* [3] ; quant au premier, le professeur H. Grégoire avait d'abord songé à l'expliquer par *κομβῖνα* ou *κομπῖνα*, terme technique désignant, à Byzance, le programme des courses de l'hippodrome [4]. Mais l'article *βηνάτωρ* de Ducange l'a mis sur la bonne piste, en attirant son attention sur un texte parallèle de la Passion de Ste Glycérie : *ἀνακομήσας ὁ βηνάτωρ ἐπαίρει τὸ πτερόν* [5]. L'incompréhensible *ἀνακομήσας* n'était-il pas une déformation d'*ἀκομβήσας* (comp. grec moderne *ἀκκουμπῶ*, « appuyer ») ? Vérification faite dans le manuscrit Vatic. Palat. gr. 27, du XIe siècle, fol. 147v, le professeur Ciro Giannelli nous assure que le copiste avait en effet écrit *ἀκομβήσας*, mais qu'un reviseur a « corrigé » le mot en *ἀνακομβήσας*. La brillante hypothèse de M. Grégoire s'est donc révélée parfaitement exacte. Ce qui lui permet de reléguer parmi les *voces nihili* l'énigmatique *κομπιοβηνάτωρ*, qu'il faut lire tout simplement : *ἀκομβεῖ ὁ βηνάτωρ* [6].

François Halkin.

[1] Ibid., note 45.

[2] Ibid., p. 173, l. 5-7 et 21-22.

[3] Cf. S. G. Mercati, dans *Studi in onore di Gino Funaioli* (Rome, 1955), p. 242-243.

[4] Constantin Porphyrogénète, *De Cerim.*, p. 304. Voir le commentaire d'A. Vogt, t. II (Paris, 1940), pp. 117 et 134. Dans Pauly-Wissowa, *Real-Encycl.*, Suppl. 7 (1940), col. 1662, J. Regner traduit *κομβινογράφος* par « Parteisekretär ».

[5] *BHG.* 699, § 13 (*Act. SS.*, Maii t. III, p. 15*).

[6] M. Giannelli nous signale que *κομπιοβηνάτωρ* se rencontre aussi dans une autre copie de la *Passio Glyceriae :* Vatic. gr. 2033, du XIe siècle, fol. 137v.

LA VIE DE S. LANDELIN

ERMITE ET MARTYR AU PAYS DE BADE

D'après la tradition, Landelin fut assassiné près de son ermitage dans la Forêt Noire, à l'époque mérovingienne. Encore honoré de nos jours, particulièrement à Ettenheimmünster, village du pays de Bade, il l'a été surtout sous l'Ancien Régime, tant par les fidèles qui venaient en pèlerinage à son tombeau, élevé non loin du lieu de sa mort violente, que par les moines de l'abbaye bénédictine d'Ettenheimmünster, qui le vénéraient comme leur saint protecteur. Ce monastère, dont nous aurons à examiner les origines, appartint, tout au long de son existence, au chapitre de Strasbourg, avec une bonne partie des terres environnantes. C'est pourquoi la fête de S. Landelin figura, jusqu'il y a un siècle, au calendrier du diocèse, le 21 septembre [1].

Lorsque nos prédécesseurs parvinrent à cette date dans les *Acta Sanctorum* [2], ils ne disposaient pas de l'ensemble des données dont nous allons faire état. Ils rangèrent Landelin au nombre des *praetermissi*, croyant, à la suite de J.-B. Du Sollier [3], avoir affaire à un dédoublement d'un autre Landelin [4], abbé de Crespin-en-Hainaut, fondateur des abbayes d'Aulne-sur-Sambre et de Lobbes, et

[1] C'est seulement vers la fin du XVIII[e] siècle que la fête de S. Landelin sera fixée quelques jours après le 21 septembre, tantôt le 26, tantôt le 22. Voir ci-dessous, p. 92, note 3.

[2] *Act. SS.*, Sept. t. VI (1757), p. 182.

[3] *Martyrologium Usuardi* (Anvers, 1714), p. 549.

[4] Fêté le 15 juin. *Act. SS.*, Iun. t. II (1698), p. 1062-1068. Landelin, confesseur, s'écrit généralement avec un *a;* Landelin, martyr, d'après les plus anciennes attestations, avec un *e*, puis plus tard avec un *a*. La forme *land* paraît bien être la forme primitive. Sous l'influence de la prononciation de l'*ä* ou tout simplement sous celle d'une prononciation dialectale, *lend* aura, par endroits et pour un temps, supplanté *land*. D'autres cas sont connus, tels *Lantini-Lentini*, *Lanzo-Lenzo*, *Lancelin-Lenzelin*, etc. Cf. E. Förstemann, *Altdeutsches Namenbuch*, t. I, 2[e] éd. (Bonn, 1900), col. 1004.

dont on savait que des reliques avaient été emportées au delà du Rhin [1]. Il y avait bien dans leur bibliothèque une plaquette, imprimée en 1621, sur « la Vie et le martyre de S. Landelin » [2], ainsi qu'une Vie copiée, en 1641, par le P. Gamans dans le célèbre Passionnaire de Böddeken (*BHL.* 4699) [3] ; mais cette Vie, objectaient-ils, était d'environ six siècles postérieure à l'époque pré-

[1] Probablement à l'occasion d'une translation. Godefroid, évêque de Cambrai, procéda à une première translation le 15 juin 770. Le B. Odon ou Odoard († 1113) en fit une seconde le 21 septembre 1105 (cf. *Act. SS.*, Iun. t. II, p. 1062-1064). La date de cette seconde translation coïncide étrangement avec celle de la fête de Landelin martyr. Mais cette translation est du XII^e^ siècle, alors que l'ermite badois figure déjà dans des calendriers du XI^e^. Le jour anniversaire de la mort de l'ermite n'aurait donc pas été choisi sous l'influence du culte de l'abbé hennuyer. Remarquons, du reste, dès maintenant, que lorsque, dans des documents germaniques (surtout westphaliens), il est fait allusion à des reliques de S. Landelin, ce dernier est toujours qualifié de confesseur et considéré comme originaire du diocèse de Cambrai. On ne semble donc pas le confondre avec son homonyme du pays de Bade.

[2] *Historia de Vita et Martyrio S. Landelini, qui sexto post Nativitatem Christi saeculo, vigesimo primo septembris passus, miraculis etiamnum claret*, opera et studio R. P. F. Martini Stephani, prioris D. Ethonis et S. Landelini coenobii in lucem edita, [Ettenheimmünster], 1621. — Cet ouvrage fut imprimé, sans pagination, à l'abbaye d'Ettenheimmünster. Il se compose d'une lettre de dédicace et de trois parties, subdivisées en chapitres. Les deux premières résument la Vie que nous publions ; la troisième est un recueil de Miracles « survenus du temps de l'auteur ». Les six derniers feuillets contiennent une Vie en vers de S. Landelin. — Martin Stephani était originaire d'Offenburg. Il fit profession le 27 octobre 1607 à l'abbaye d'Ettenheimmünster. Sous les abbés Christophe II Heubler (1608-1623) et Gaspar Geiger (1623-1634) il exerça la charge de prieur. Il mourut à Ettenheim, le 3 octobre 1644. Voir R. Merkle, *Zur Kultgeschichte des hl. Landelin*, dans *Freiburger Diözesan-Archiv* (cité dorénavant *Freib. D. A.*), t. LXXII (1952), pp. 153 et 160, note 1.

[3] Renseignement indiqué dans la marge, en haut à droite. Cette copie est conservée dans le manuscrit bollandien n° 146, parmi les *Collectanea* de septembre, p. 159-165. Voici la référence notée par Gamans : « ex Bödecensis coenobii ord. regular. S. Augustini, dioecesis Paderbornensis, passionali pergameno ms. insigni, mensis septembris, fol. CCXVIII, pag. B. » Le catalogue dressé jadis par le P. Moretus indique que la *Passio Landelini* occupait dans le Passionnaire les folios 218^v^ à 225. *De magno legendario Bodecensi*, dans *Anal. Boll.*, t. XXVII (1908), p. 328, n° 70. Les quatre tomes du Passionnaire qui étaient conservés à la Bibliothèque de Munster (manuscrits 20 à 23) furent malheureusement tous détruits en 1945. — Sur le premier feuillet, resté en blanc, de la farde que lui envoya Gamans, Bollandus écrivit : « Vita S. Landelini, eremitae martyris, a monacho Etthenheimensi descripta circiter an. 1200. 4 libris » (p. 159 de nos *Collectanea*).

sumée de la mort du saint et, du reste, les anciens martyrologes ignoraient ce personnage.

L'attention n'a été ramenée sur S. Landelin qu'à notre époque. Le chanoine Médard Barth, spécialiste de l'histoire alsacienne, publia en 1928 quelques calendriers de Strasbourg et de monastères d'Alsace du XI^e^ et du XII^e^ siècle [1]. Tout récemment il en faisait connaître deux autres, encore plus anciens, témoignant que Landelin était l'objet d'un culte à Strasbourg dès avant 1050 [2]. En 1944, dans une conférence intitulée *Über Kultströmungen am Oberrhein*, le même historien avait eu l'occasion de dire un mot du « problème des deux Landelin » [3].

L'abbé Robert Merkle, actuellement curé à Ettenheimmünster, édita en 1949 un livret pour pèlerins ; notre revue lui a consacré quelques lignes [4]. Dans son introduction, l'auteur insiste sur la distinction des deux Landelin [5]. Il commençait de la sorte à exploiter les matériaux mis en lumière par le chanoine Barth. Trois ans plus tard, analysant différents recueils de Miracles du saint badois, il en profitait pour établir une précieuse liste des sources encore accessibles concernant l'histoire de l'ermite martyr [6].

Le moment paraît donc propice pour verser au dossier de S. Landelin la Vie copiée par Gamans au XVII^e^ siècle et restée inédite jusqu'à ce jour, d'autant plus que le manuscrit original a été détruit par les bombardements aériens de 1945. Il est permis d'espérer que les documents découverts dans les dernières années rendront l'examen du texte plus fructueux et plus utile.

A en juger d'après la copie que nous a laissée le jésuite allemand, la Vie se présentait dans le Passionnaire comme un tout homogène en quatre livres, subdivisés en chapitres, avec, en tête, une courte indication du contenu. Cette unité de structure n'est qu'apparente ; elle cache, en réalité, un amalgame de compositions dis-

[1] *Elsässische Kalendare des 11. und 12. Jahrhunderts*, dans *Archiv für elsässische Kirchengeschichte* (depuis 1946 : *Archives de l'Église d'Alsace*), t. III (1928), p. 1-21.

[2] *Kalendare des 11. Jahrhunderts aus den Abteien St. Thomas in Strassburg und Gengenbach in Baden*, dans *Freib. D. A.*, t. LXXII (1952), p. 33-53.

[3] *Freib. D. A.*, t. c., p. 36, note 12.

[4] *Anal. Boll.*, t. LXIX (1951), p. 445.

[5] *St. Landelin. Wallfahrtsbüchlein zur Verehrung des Hl. Martyrers Landelin von Ettenheimmünster* (Lahr, 1949), p. 9-17. Cité désormais : *Landelinbüchlein*.

[6] *Zur Kultgeschichte des hl. Landelin*, dans *Freib. D. A.*, t. c., p. 151-170.

tinctes. Pour plus de facilité, notre exposé suivra les divisions de la Vie. Après avoir examiné chacune de ces compositions, nous terminerons par quelques considérations sur l'histoire de notre héros et le développement de son culte.

I. — Vie et Passion de S. Landelin.

L'histoire de la vie et de la passion de S. Landelin est l'objet des deux premiers livres. Le Prologue, outre les généralités d'usage, contient quelques points intéressants. L'auteur y fait part de son but, qui est, en définitive, purement d'édification. Il indique ensuite ses sources : la « révélation des pères », c'est-à-dire, d'après le contexte, de ses devanciers, ou encore celle de « vénérables personnes » ; bref, la tradition orale [1], transmise par le canal d'un certain Eberhardus, qu'il qualifie de *frater et pater venerande*. Ces mots ne peuvent être que ceux d'un abbé s'adressant à un autre abbé, encore vivant. Si le premier prit la plume, ce fut à la demande du second, Évrard [2]. A Évrard ne reviendrait pas seulement l'initiative de la rédaction : il serait, en outre, l'intermédiaire qui en aurait fourni les principales données.

L'auteur entre en matière par un chapitre célébrant les louanges des *Scotti*. Il vante la promptitude avec laquelle ils ont accepté l'Évangile, leur ascétisme, le zèle apostolique de leurs missionnaires itinérants. Parmi ce peuple naquit Landelin [3]. Parvenu à l'âge adulte, le jeune homme se mit à réfléchir aux labeurs et aux souffrances endurés par ses compatriotes pour l'amour du Christ. Le même idéal le sollicitait. Il quitta donc le sol natal et, après de longues et pénibles pérégrinations, atteignit l'Alsace, franchit le Rhin et déboucha dans l'Ortenau, à la lisière de la Forêt Noire. Il s'y engagea, remerciant la Providence de l'avoir conduit jusqu'à cette solitude, où il pourrait enfin mener le genre de vie rêvé depuis longtemps.

[1] La même indication revient au ch. 4 de ce premier livre : *antecessorum nostrorum dictis cognovimus.*

[2] L'abbaye supposée est celle d'Ettenheimmünster. Dans les listes d'abbés (voir ci-dessous, p. 78, note 4), on remarque un *Eberhardus*, dont on ne sait rien, si ce n'est qu'il viendrait après un *Wolfhardus*, cité dans une charte du x^e^ siècle. Nous reparlerons de ce document (page 80).

[3] Aucune allusion à une naissance de sang royal, comme la légende s'en répandit à partir du xvii^e^ siècle. Cf. M. Stephani, *Historia S. Landelini*, 1^re^ partie, ch. 4 : « nobile germen... regalis prosapiae ».

Comme il cherchait un endroit où s'établir, il arriva dans une clairière, appelée par la suite Altdorf [1] et parsemée de quelques chaumières. Dans une de ces maisonnettes vivait un certain Hedolfus, avec sa femme [2] et ses trois filles [3], dont une était aveugle. Notre pèlerin y séjourne un petit temps [4]. Mais, désirant s'avancer encore plus profondément dans la solitude, il repart et remonte le cours d'une petite rivière, l'Unditz [5]. L'emplacement, dans la vallée, sur lequel il jeta finalement son dévolu était flanqué de deux collines, nommées Kastelberg et Giselburg [6]. Ce lieu fut appelé plus tard Lautenbach [7].

Un jour, tandis qu'il était occupé à un travail manuel, Landelin est surpris par des chasseurs qui lui reprochent de dévaster la chasse de leur maître, Giso [8]. En vain essaie-t-il de se justifier. On le perce de coups de glaive et on l'abandonne baignant dans son sang. C'était le onzième jour des calendes d'octobre (21 septembre).

Ainsi se termine le premier livre. Le second s'ouvre par une curieuse introduction, lieu commun hagiographique des plus suspects. Au moment où Landelin succombait sous les coups des

[1] Voir F. X. Kraus, *Die Kunstdenkmäler des Grossherzogthums Baden*, t. VI, 1 (Tubingue-Leipzig, 1904), p. 247 ; A. Krieger, *Topographisches Wörterbuch des Grossherzogtums Baden*, 2e éd., t. I (Heidelberg, 1905), col. 50.

[2] Elle sera appelée veuve au moment de la mort de Landelin (l. II, ch. 2).

[3] Nous adoptons ici, dès le début, ce nombre de filles, car c'est celui qui sera maintenu par les auteurs. La Vie brouille les données. Au ch. 6 du l. I on lit : *quae etiam filium adolescentem habuit et filiam* (aveugle). Au l. II, ch. 2, l'auteur parle, à quelques lignes de distance, tantôt de *pueri*, *pueros*, tantôt de *filiae*. Au ch. 4 du même livre, on voit la mère s'éloigner *cum comite fida* (donc une seule), laissant l'aveugle seule en arrière. Aux cris de celle-ci, ses sœurs, *sorores eius*, accourent...

[4] La légende a brodé sur l'emplacement de cette maisonnette. Cf. Ludwig Heizmann, *Das Benediktiner-Kloster Ettenheimmünster* (Lahr, 1932), p. 5, et ci-dessous, p. 100, note 4.

[5] En latin *Undussa*. Ancienne dénomination de l'Ettenbach, affluent de l'Elz. A. Krieger, op. c., t. II (Heidelberg, 1905), col. 1246.

[6] Sur Kastelberg, voir A. Krieger, op. c., t. I, col. 1134. Sur Gisenburg, ibid., col. 718.

[7] Ici et ailleurs il est qualifié de *locus*. Au chapitre précédent, de *torrens*. M. Stephani (op. c., ch. 6) parle de *vallis*. C'est actuellement, avec Untertal, un hameau dépendant de la commune d'Ettenheimmünster. Voir A. Krieger, op. c., t. II, col. 39.

[8] Personnage probablement fictif, servant à donner l'étymologie de Gisenburg. M. Stephani (op. c., ch. 6), l'appelle *Gisocus* ; les auteurs, en général, *Gisico*.

chasseurs, quatre fontaines jaillirent du sol, une à la tête de la victime, tournée vers l'orient, une aux pieds et une à chaque main. Les deux fontaines latérales ne sont plus visibles au temps où écrit le narrateur, bien que par « quelque artifice souterrain » elles continuent à couler.

Est-il besoin d'attirer l'attention sur les invraisemblances amoncelées dans ces quelques lignes? L'intention de l'hagiographe ne semble d'ailleurs que trop évidente[1] : justifier aux yeux de ses lecteurs certaines pratiques du lieu de pèlerinage dont il va être question ci-dessous.

Le livre II raconte comment le corps de Landelin fut découvert et enseveli.

Ne voyant pas revenir l'ermite, comme il le leur avait promis, la veuve et ses trois filles se mirent en route pour le retrouver. Elles finirent par découvrir le cadavre. Pendant que la mère et deux de ses filles préparaient de quoi emporter le corps, la garde en fut confiée à la jeune aveugle. Celle-ci, ayant humecté ses paupières de quelques gouttes de sang, recouvra instantanément la vue. Cependant, la civière est prête ; les pieuses femmes y déposent le précieux fardeau et essaient de se rendre sur l'autre rive du Rhin, puisque de leur côté il n'y a pas encore d'église. A mi-chemin elles sont arrêtées miraculeusement : la charge se fait lourde à tel point qu'il leur est impossible d'encore soulever la civière. C'était l'endroit choisi par le saint pour sa sépulture. Un bâton fiché en terre, là tout près, se couvrit de frondaison et devint un grand arbre[2].

La réputation des vertus et la puissance d'intercession du martyr, écrit en terminant le biographe, incitèrent les gens à venir prier à chaque anniversaire sur la tombe de l'ermite et à l'invoquer dans leurs misères corporelles et spirituelles. Dieu seul sait combien il en a guéri et combien il en guérira encore.

Que penser de cette biographie? A part l'indication du jour du mois où l'ermite fut tué, notre auteur ne fournit aucun repère

[1] Pour s'en assurer, qu'on lise, par exemple, les dernières lignes de ce chapitre 1 du livre II : *Hoc vero curioso lectori...* (ci-dessous, p. 104).

[2] La scène de l'enterrement a été reproduite sur le couvercle en pierre d'un sarcophage gothique, datant du XIV^e siècle et conservé de nos jours au Badisches Landesmuseum à Karlsruhe. La sculpture est reproduite et décrite dans F. X. Kraus, *Die Kunstdenkmäler des Grossherzogthums Baden*, t. c., p. 257, et par J. Braun, *Eine missdeutete Darstellung auf einem Sarkophagdeckel im Badischen Landesmuseum in Karlsruhe*, dans *Freib. D. A.*, t. LXX (1950), p. 43-56.

chronologique. Il relate comment Landelin vint dans la région qu'occupaient les Alamans, entraîné par l'idéal ascétique de ses compatriotes itinérants [1]. Plus tard les historiens préciseront l'année de sa mort : 640 [2]. Mais sur quoi se basent-ils ? Il est vrai que les données de la *Vita* concordent *grosso modo* avec le cadre historique du VII^e^ et du VIII^e^ siècle. Les Annales de Murbach nous apprennent que des hommes pieux venus de *Scotia* s'établirent en Alsace en un endroit très désert [3]. Le livre des confraternités de Saint-Gall témoigne de son côté qu'il y eut des Irlandais dans la Forêt Noire au VIII^e^ et au IX^e^ siècle [4] ; Ratpert nomme même un certain ermite irlandais, Eusèbe, qui s'établit au delà du Rhin sur le mont Saint-Victor et y mourut en 884 [5]. Mais là est précisément la question : Landelin était-il vraiment irlandais ? Son nom, en tout cas, est totalement étranger à l'onomastique irlandaise et même à la celtique. Ne sommes-nous pas plutôt ici en présence d'un nouvel exemple, analogue à celui de Fridolin et de dizaines d'autres, où l'hagiographe qualifie de pèlerin irlandais un personnage dont il ignore l'origine et qu'il cherche à glorifier en le faisant venir de « l'île des saints » ?

[1] Sur les missionnaires irlandais, voir L. GOUGAUD, O.S.B., *Christianity in Celtic Lands* (Londres, 1932), p. 129-184, et surtout J. F. KENNEY, *The Sources for the Early History of Ireland*, t. I (New York, 1929), p. 486-529.

[2] *Freib. D. A.*, t. XII (1878), p. 244 ; R. MERKLE, *Landelinbüchlein*, p. 22 ; L. HEIZMANN, op. c., p. 5. Dans ce dernier ouvrage, qui manque de critique, l'auteur résume une histoire manuscrite d'Ettenheimmünster, datant du XVIII^e^ siècle et conservée au monastère de Saint-Florian (Linz, Haute-Autriche) ; cf. pp. 3 et 200. Voir aussi *Freib. D. A.*, t. XX (1889), p. 129 ; F. J. MONE, *Quellensammlung der Badischen Landesgeschichte*, t. I (Karlsruhe, 1848), p. (57)-(58).

[3] *Viri devoti perfectique fidem catholicam multiplicare cupientes de Scotia perrexerunt et in Alsatiam pervenerunt, loca congrua monachis ad inhabitandum et cenobia construenda diligentissime quesiverunt* (*Murbacher-Annalen*, éd. Th. VON LIEBENAU, dans *Anzeiger für Schweizerische Geschichte*, t. IV, 1883, p. 167). Cf. L. GOUGAUD, *Les surnuméraires de l'émigration scottique* (*VI^e^-VIII^e^ siècles*), dans *Revue Bénédictine*, t. XLIII (1931), p. 299.

[4] F. J. MONE, op. c., t. III (1863), p. 49, note *. Cf. W. LEVISON, *Die Iren und die Fränkische Kirche*, paru d'abord dans *Hist. Zeitschr.*, t. CIX (1912), p. 1-22, puis dans le recueil posthume *Aus Rheinischer und Fränkischer Frühzeit* (Düsseldorf, 1948), p. 247-263, surtout p. 249-250 ; J. F. KENNEY, t. c., p. 598-599.

[5] *Ratperti casus Sancti-Galli*, cap. 31, éd. G. MEYER VON KNONAU, dans *Mittheilungen zur Vaterländischen Geschichte*, t. XIII (N. F., III, 1872), p. 57-58. Voir aussi L. GOUGAUD, *Sur les routes de Rome et sur le Rhin avec les « peregrini » insulaires*, dans *Rev. d'hist. ecclés.*, t. XXIX (1933), p. 263.

C'est par des Irlandais que le pays de Bade fut christianisé [1]. Si, par conséquent, Landelin vécut ou mourut seulement dans cette région, il était fort tentant de faire de lui un Irlandais. L'évangélisation de cette contrée fut le fruit d'une activité pastorale intensive. Mais S. Landelin — tout comme les Irlandais authentiques, simples ermites — n'exerça aucune activité apostolique dans l'Ortenau, on peut l'affirmer sans crainte et ce que nous verrons par la suite confirmera ce jugement [2]. La vie de notre héros badois, telle qu'on la décrit, donne nettement l'impression d'être arrangée. Tous les détails sont agencés pour le faire vivre et mourir à tel endroit précis. Les circonstances de ses obsèques sont particulièrement suspectes. A côté de cela, bien des choses restent vagues. La pauvreté de l'information est compensée par d'innombrables citations et comparaisons scripturaires et par de longues digressions édifiantes. Aveu involontaire d'ignorance, indication des réserves à faire sur la tradition présentée comme source du récit.

II. — Les premiers temps d'Ettenheimmünster.

Le livre III de la *Vita Landelini* est consacré à l'abbaye d'Ettenheimmünster. Il comprend une introduction et deux groupes de Miracles. Dans cette section nous ne nous occuperons que de l'introduction et du premier groupe de Miracles, c'est-à-dire des six premiers chapitres. Ils sont dus à un autre auteur que les livres I et II. Voici sur quoi se fonde cette distinction :

1. La conclusion du livre II prouve que le narrateur qui dédia son œuvre à Évrard considère son œuvre comme terminée.

2. Le livre III s'ouvre par une longue introduction historique

[1] J. Sauer, *Die Anfänge des Christentums und der Kirche in Baden*, dans *Neujahrsblätter der Badischen Historischen Kommission*, t. XIV (1911), surtout p. 30-51 ; J. F. Kenney, t. c., p. 511. Au début du VII^e^ siècle, la masse est encore païenne ; au milieu du VIII^e^, elle est devenue chrétienne (J. Sauer, t. c., p. 28-29).

[2] « Die einzige unverwischt gebliebene Spur dieser über das alamannische Gebiet unter fränkischer Protektion vor sich gehenden Missionierung sind die Kirchen- und Klostertituli. Wie die Kron- und Herrenhöfe der Franken durch die Kirchenpatrone von rein fränkischer Herkunft gekennzeichnet sind, so auch der Weg jener Missionäre » (J. Sauer, t. c., p. 30).

résumant les deux premiers livres. Le ton est différent, la perspective aussi. Cela ressort dès la première lecture ; un examen plus approfondi confirmera cette impression.

3. Dans le prologue du premier livre, l'auteur se proposait uniquement de raconter la passion de S. Landelin ; il n'annonçait aucune série de miracles. De fait, les livres I et II ne contiennent que le récit de la vie, de la mort et de la sépulture (la guérison de l'aveugle n'en est qu'un détail). Hormis l'introduction, le livre III est une relation de miracles posthumes, se rapportant tous, en quelque façon, à l'abbaye d'Ettenheimmünster.

4. Enfin, le premier auteur ne citait qu'un garant de son récit, Évrard, à qui il dédiait son ouvrage. L'auteur du livre III dit tenir ses informations *a reverendis in Domino fratribus et monachis, Eberhardo scilicet et Hermanno, Adalberone et Adelberto* [1].

Des trois miracles que comprend cette section, les deux premiers se rapportent à l'obtention, à la perte et à la récupération d'un bien situé à Rouffach en Alsace [2] ; le dernier raconte le châtiment d'un déprédateur, habitant du même village, qui s'était attaqué au bien susdit. Ces miracles ont un but évident : défendre les possessions qu'avait l'abbaye à Rouffach, mais aussi, d'une manière plus générale, défendre les possessions du monastère d'Ettenheimmünster en montrant l'inévitable sanction que réservait aux profanateurs de biens sacrés leur protecteur, S. Landelin. Sans doute, les empiètements sur le patrimoine de ce saint ont dû être fréquents. Au moyen âge la chose n'a pas de quoi étonner. Nombreux sont les récits hagiographiques composés, en tout ou en partie, à des fins analogues [3]. Nul besoin de nous y attarder. Nous

[1] Ces mots sont-ils une allusion à un écrit antérieur ou aux deux premiers livres ? Il est difficile de l'établir, même pour Évrard.

[2] Nous rencontrerons encore plusieurs fois cette propriété, qui dut être riche en revenus, à voir les cupidités qu'elle éveilla et l'acharnement avec lequel les moines en défendirent la possession. Dans la Vie elle est appelée tantôt *villa* (III, 3, 4 ; IV, prol.), tantôt *praedium* (III, 5 ; IV, 1). Les terres de Rouffach auraient été données par Dagobert II († 679) à l'évêché de Strasbourg, qui les distribua entre diverses abbayes. Voir J. M. B. Clauss, *Historisch-topographisches Wörterbuch des Elsass* (Saverne, 1895), p. 929. L'acte de Dagobert est certainement un faux, la donation elle-même est aussi contestée. Cf. P. Wentzcke, *Regesten der Bischöfe von Strassburg*, t. I (Innsbruck, 1908), n° 11, p. 216 ; *Acta SS.*, Iul. t. V, p. 175-176.

[3] L. Zoepf, *Das Heiligen-Leben im 10. Jahrhundert* (Leipzig-Berlin, 1908),

retiendrons de préférence les quelques rares mais précieuses indications sur les débuts de l'abbaye que le récit fournit en passant.

***

Prenons l'introduction, c'est-à-dire les deux premiers chapitres du livre III. Voici comment le religieux badois y résume l'histoire des origines de son monastère. La renommée des faits extraordinaires survenus lors de l'enterrement de l'ermite attira rapidement du monde près de sa tombe. Les fidèles venaient, non sans fruit, implorer sa protection et son intercession pour être délivrés de leurs infirmités. Ce lieu de pèlerinage eut naturellement ses desservants, peut-être des moines. Les gens, en tout cas, l'appelaient *villa monachorum*. Quelques maisonnettes s'édifièrent alentour. D'autres personnes allèrent, par contre, se fixer à l'endroit de la forêt que Landelin avait défriché et où il avait terminé sa vie érémitique. Ils acquirent de cette manière un petit lopin de terre qui, par leur travail, devint leur propriété personnelle. Ainsi cette solitude, où, il n'y avait guère longtemps, rôdait sans cesse la mort, à cause des détrousseurs qui l'infestaient, devint peu à peu un lieu plus sûr, grâce à l'affluence des pèlerins et des habitants qui, par leur nombre, tenaient les voleurs en respect.

Plusieurs années s'écoulèrent. Quelques *fideles famuli Omnipotentis* (l'auteur ne dit pas s'ils étaient de la région) vinrent ensuite, *divina inspiratione simul et revelatione certificati*, édifier un petit oratoire, non point sur la tombe (la *villa monachorum*) — où il y en avait déjà un — ni à l'endroit même où l'homme de Dieu avait été massacré, mais non loin de là. Ils le consacrèrent en l'honneur de la Ste Vierge et lui donnèrent, en guise de dotation, la tombe de S. Landelin (le lieu du pèlerinage) avec quelques terres voisines, *alia confinia ad eandem marcham pertinentia*. Des moines se groupèrent à l'ombre de cet oratoire, d'où la dénomination : *monachorum cella*. Ils devinrent le foyer d'un bienfaisant rayonnement, un centre d'instruction. Certains d'entre eux furent même élus ou demandés comme abbés dans des monastères environnants [1].

p. 12-24 ; B. de Gaiffier, *Les revendications de biens dans quelques documents hagiographiques du XIe siècle*, dans *Anal. Boll.*, t. L (1932), p. 123-138.

[1] Un moine du nom d'Uto fut évêque de Strasbourg entre 786 et 816. Cf. P. Piper, *Libri confraternitatum Sancti-Galli, Augiensis, Fabariensis*, dans les *M. G.*, in-4° (Berlin, 1884), p. 212 ; P. Wentzcke, t. c., n° 62, p. 230.

La *monachorum cella* devait être une construction bien modeste et en matériaux peu résistants, puisqu'un incendie la réduisit totalement en cendres [1]. Au cours de son récit sur l'acquisition du domaine de Rouffach, notre hagiographe avait aussi fait observer incidemment qu'à une époque un peu postérieure au premier établissement des moines, l'évêque Eddon trouva la *cella* en ruines et dut la faire reconstruire, ce qui valut au monastère restauré le vocable d'Ettenheim [2].

Eddon n'est pas un inconnu [3]. D'abord, pendant sept ans, second abbé de Reichenau et successeur de S. Pirmin, il fut ensuite évêque de Strasbourg (734 - après 760). Bon organisateur, il augmenta les possessions de son diocèse et fonda plusieurs abbayes afin de favoriser la diffusion de la foi et l'expansion de l'influence chrétienne au cœur du paganisme [4]. La reconstruction de la *monachorum cella* doit avoir été une de ses tentatives pour étendre cette influence au pays des Alamans [5]. Si son nom fut donné au nouvel édifice, on peut croire que c'est, d'abord, parce qu'il eut l'initiative de la restauration, ensuite, parce qu'en reconstruisant la *cella* primitive, il la transforma ; enfin, parce qu'en y introduisant

[1] L. III, ch. 3 ; ci-dessous, p. 108.

[2] *Quod cum nuntiatum fuisset ad monachorum cellam, quae nunc alio nomine Ettenheim vocatur, pro eo quod venerandae recordationis Etho episcopus eam quasi destructam olim atque dilapsam renovaverit iterum...* (III, 4). Dans son *Historia Nigrae Silvae*, Martin II Gerbert, abbé de Saint-Blaise (1764-1793), cite ces lignes tirées d'un manuscrit du XII^e siècle, conservé, dit-il, dans son abbaye : *Etho prius Augiae abbas, post quoque Argentinae episcopus ecclesiae a Karolo promotus, non longe post sui nominis, id est, Ethenheim, coenobium longe ante sua tempora constructum atque alio vocabulo nuncupatum sed tunc pene dilapsum ipse renovavit* (t. I, 1783, p. 58). Si l'on compare ce texte avec celui d'Hermann Contractus (ci-dessous, p. 79, note 7), on constatera que Gerbert ne fait que démarquer le vieux chroniqueur.

[3] Dénommé dans les documents *Heddo, Eddo, Eto, Eticho, Adda, Eddanus*. A son sujet voir P. Wentzcke, t. c., n° 38, p. 222. On s'est demandé si Eddon n'était pas anglo-saxon. Cf. Fr. Beyerle, *Bischof Perminius und die Gründung der Abteien Murbach und Reichenau*, dans *Zeitschrift für Schweiz. Gesch.*, t. XXVII (1947), p. 138.

[4] Sur ses fondations voir P. Wentzcke, t. c., n° 39 et suiv., p. 222 ; sur la politique franque, H. Büttner, *Franken und Alamannen in Breisgau und Ortenau*, dans *Zeitschr. für die Geschichte des Oberrheins*, t. XCI (N. F., LII, 1939), p. 323-359 ; H. Feurstein, *Zur ältesten Missions- und Patroziniumskunde im alemannischen Raum*, ibid., t. XCVII (N. F., LVIII, 1949), p. 1-55.

[5] H. Büttner, *Geschichte des Elsass*, t. I (Berlin, 1939), p. 102-109, notamment p. 108.

la règle bénédictine [1], il lui donna plus d'importance et plus de garanties d'avenir.

Avant d'interroger au sujet d'Ettenheim les sources les plus sûres, il faut citer une charte datée de Strasbourg, le 13 mars 762, qui est fortement contestée mais qu'on ne peut pas simplement écarter [2]. L'acte est généralement connu sous le nom de « Testament d'Eddon » [3].

> In nomine Patris et Filii et Spiritus Sancti. Ego in Dei nomine Eddo, peccator, vocatus Argentinensis urbis episcopus. Dum cognitum michi esset, qualiter antecessor noster dominus Uuicgerinus [4] episcopus monasteriolum in Nigra Silva in marcha Etinheim [5] in loco nuncupante Monachorum Cella super fluviolo Undussa de novo suo opere aedificavit in honore sanctae Mariae semper virginis et sancti Ioannis Baptistae sanctique Petri apostoli et caeterorum sanctorum, et monachos ibidem congregasset et dedisset ad ipsum locum aliquid de rebus sanctae Mariae [6], et nos postea invenimus ipsum monasteriolum antecessorum nostrorum negligentia desolatum. Ideo placuit nobis per commeatum domini nostri

[1] La charte de 762, que nous allons citer, l'affirme. On sait, par ailleurs, que, dans sa ville épiscopale également, Eddon favorisa la diffusion de la règle de S. Benoît. Voir L. Pfleger, *Kirchengeschichte der Stadt Strassburg im Mittelalter* (Colmar, 1941), p. 19. « La règle bénédictine est introduite en Alémannie et en Alsace par S. Pirmin, pendant la première moitié du VIII^e^ siècle, dans les monastères de Murbach, Neuviller, Schwarzach et Reichenau » (T. P. McLaughlin, *Le très ancien droit monastique de l'Occident* [Ligugé-Paris, 1935], p. 21). Il est donc fort naturel qu'Eddon, disciple de Pirmin, ait travaillé dans le même sens.

[2] On en trouvera la meilleure édition dans A. Bruckner, *Regesta Alsatiae aevi merovingici et karolini*, t. I (Strasbourg-Zurich, 1949), n° 193, p. 116-119. Le même historien renvoie aux principaux auteurs qui ont examiné la charte ; ajouter L. Heizmann, op. c., p. 13-14.

[3] Le mot revient à plusieurs reprises dans la charte : *Si quis vero... contra hoc testamentum venire... — Actum est hoc testamentum in civitate Argentinense... — Ego in Dei nomine Eddo peccator... hoc testamentum ax me factum relegi et subscripsi* (A. Bruckner, t. c., p. 118).

[4] Widegern, évêque de Strasbourg, vers 728. Cf. P. Wentzcke, t. c., n° 33, p. 220-221.

[5] Ce nom, sous la propre plume d'Eddon, a de quoi nous étonner. Mais l'authenticité de cette partie du testament n'est pas admise. Voir ci-dessous, p. 78.

[6] Le *dominium sanctae Mariae* à Strasbourg est celui de la cathédrale. Voir L. Pfleger, op. c., p. 19-20.

> Bippini gloriosi regis [1], ut monachos ibidem congregare deberem, qui secundum regulam sancti Benedicti degere deberent, quod et ita feci et constitui abbatem virum reverentissimum nomine Hildolfum. Dedimus etiam... (suit une énumération des biens de l'abbaye).

On s'accorde de nos jours pour reconnaître à cet acte faux un noyau de vérité [2]. D'après Wentzcke et d'autres, la partie se rapportant à Widegern (*Wicgerinus*) serait à considérer comme falsifiée, mais non celle qui se rapporte à Eddon [3]. Faisons abstraction, pour le moment, de cette distinction. Que nous apprennent ces quelques lignes? 1. Widegern, prédécesseur d'Eddon sur le siège de Strasbourg, aurait édifié la *monachorum cella*, qu'à deux reprises on qualifie ici de *monasteriolum*. 2. Il l'aurait dédiée à la Sainte Vierge, à S. Jean-Baptiste, à S. Pierre et à d'autres saints. 3. Il l'aurait dotée de biens appartenant à la cathédrale (*de rebus Sanctae Mariae*). 4. Le monastère, abandonné et tombant en ruines, fut relevé par Eddon, qui y introduisit la règle de S. Benoît et y nomma un nouvel abbé, Hidolfus [4].

Plusieurs de ces éléments nous étaient déjà connus par la Vie. A cause de ces points de contact et parce que, d'autre part, la falsification remonterait, à ce qu'il paraît, au début du XII^e^ siècle [5] — époque où nous aurons à placer cette partie de la Vie — faut-il conclure à l'influence de cette dernière sur le Testament d'Eddon ou inversément? Ni l'un ni l'autre n'est impossible. L'esprit des deux documents diffère cependant sur toute la ligne. Le

[1] Pépin le Bref, sacré roi en 751 ou 752.

[2] P. Wentzcke, t. c., n° 46, p. 224-225 ; A. Bruckner, t. c., p. 118.

[3] P. Wentzcke, t. c., n° 34, p. 221, et n° 46, p. 224-225 ; A. Bruckner, t. c., n° 115, p. 59.

[4] Parmi les différentes listes des abbés d'Ettenheimmünster, citons celle du moine Bernard Mugg (1649-1717), publiée par F. J. Mone, *Quellensammlung*, t. I, p. (57) ; celle de Karl Will, O.S.B. (1693-1748), imprimée en 1728 (cf. R. Merkle, *Zur Kultgeschichte des hl. Landelin*, p. 164) ; et celle de la *Gallia christiana*, t. V (1731), col. 865-866. Le meilleur catalogue se trouve actuellement dans A. Krieger, *Topographisches Wörterbuch*, t. I, col. 549-550. Il corrige et complète celui que dressa, vers 1798, le bénédictin Gallus Mezler et qui fut édité par J. G. Mayer dans le *Freib. D. A.*, t. XIV (1881), p. 143-155. — La série des abbés s'ouvre en général par le nom de Hidolfus (et non Hildolfus), influence évidente du testament d'Eddon. On peut vraisemblablement le considérer comme le premier abbé du nouveau monastère *bénédictin*.

[5] P. Wentzcke, t. c., p. 224.

Testament fait remonter l'emprise de l'évêché de Strasbourg sur le monastère badois aussi haut que possible ; la Vie, par contre, sans ignorer l'influence alsacienne, fait tout dériver de l'activité et de l'influence de S. Landelin.

L'accord substantiel entre deux sources de caractère si différent et toutes deux à utiliser avec grande précaution est, somme toute, de bon augure. Le témoignage des documents historiques incontestables ne pourra que le renforcer. L'existence de l'abbaye d'Ettenheim est, en effet, attestée par ailleurs. Parcourons rapidement ces indications.

C'est le *Liber confraternitatum* de l'abbaye de Reichenau qui nous fournit le plus ancien et aussi le plus précieux renseignement. Tout un feuillet du manuscrit est couvert de noms placés sous la rubrique : *nomina fratrum de monasterio quod Etinheim nominatur* [1]. Le titre et l'écriture la plus ancienne de ce folio sont de la main du premier scribe. Il en est de même du feuillet III du manuscrit, où figure une liste de monastères parmi lesquels on remarque *Etinheim* [2]. Or, le premier scribe commença son travail vers 825-826 [3].

Ettenheim figure ensuite dans deux manuscrits provenant de l'abbaye de Saint-Gall en Suisse. D'abord, dans le Livre des confraternités, plus d'une fois [4], puis dans une liste d'établissements religieux « unis à Saint-Gall par les liens de fraternité » [5]. Il est malheureusement assez difficile de dater ces mentions, car, si le Livre des confraternités est du IX^e^ siècle, Ettenheim compte parmi les additions postérieures, dont l'éditeur, Piper, n'a pas cru pouvoir préciser l'époque [6].

La chronique d'Hermann, surnommé « Contractus », moine de l'abbaye de Reichenau, relate à l'année 734 et en termes fort nets, la construction d'Ettenheim par l'évêque Eddon [7]. Hermann écrivait après 1039. Quelle fut ici sa source? Ce ne peut être la fameuse

[1] P. PIPER, *Libri confraternitatum*, p. 212.

[2] Ibid., p. 154, ligne 27.

[3] Ibid., p. 148. C'était sous l'abbé Erlebald (823-838).

[4] Ibid., pp. 33 (70, 10. 15), 34 (73, 1), 35 (78, 2. 10).

[5] Ibid., p. 144, ligne 22. Ce manuscrit date de la fin du XII^e^ siècle. Voir E. DÜMMLER et H. WARTMANN, *St. Galler Todtenbuch*, dans *Mittheilungen z. Vaterl. Gesch.*, t. XI (N. F., I, 1869), p. 3.

[6] Il se borne à indiquer qu'elles sont toutes de la même main.

[7] 734. *Augiae Eto, abbas, post annos Kebam successorem relinquens, ipse Argentinae aecclesiae episcopus a Karolo promotus, non longe post sui nominis, id est Ethenheim, coenobium construxit* (*M. G.*, Script. t. V, Hanovre, 1844, p. 98). De cette mention du chroniqueur dérivent fort probablement les inscriptions d'Ettenheimmünster citées par de nombreux auteurs. Voir F. X. KRAUS, *Kunstdenkmäler*, t. VI, 1, p. 253.

charte de 762 ; Eddon y affirme avoir entrepris son œuvre de restauration avec le consentement du roi Pépin, *per commeatum domini nostri Bippini, gloriosi regis*. Cette restauration, Hermann la place en 734. Or, Pépin ne fut sacré roi qu'en 752. Les indications du chroniqueur de Reichenau sont, on le sait, sujettes à caution pour les faits dont il n'est pas contemporain [1]. Choisit-il l'an 734, à défaut de références plus précises, parce que c'était le début de l'épiscopat d'Eddon, dont le nom était rattaché à l'abbaye qu'il fit reconstruire, ou parce que c'était réellement une des premières initiatives du prélat ? Tenait-il cette date du monastère badois lui-même ? Ou est-ce finalement le testament de 762 qui bouscule la chronologie ? Renonçons à y voir clair, mais retenons le témoignage d'Hermann sur la participation d'Eddon à la restauration d'Ettenheimmünster.

L'abbaye d'Ettenheim est encore mentionnée dans une donation du duc Burchard Ier d'Alémannie († 926), datant de 926 [2]. Cet acte, à le lire, semble régler une contestation entre Ettenheim et Waldkirch (sur l'Elz, en Brisgau). C'est un acte interpolé, du moins partiellement, et probablement au XIIe siècle [3]. Mais, d'après ceux qui ont examiné ce document et ont même cru pouvoir en déterminer le noyau authentique [4], il est permis d'y voir un témoignage sur Ettenheimmünster, remontant au Xe siècle [5].

[1] *M. G.*, t. c., p. 69. Ainsi, par exemple, quand il indique que les trois monastères d'Altaich, Murbach et Pfävers furent fondés en 731 par Eddon, second abbé de Reichenau, c'est impossible pour les deux premiers, Altaich n'ayant été fondé qu'en 741, Murbach existant déjà en 728. Voir F. Beyerle, t. c., pp. 133, 139-140.

[2] Imprimée pour la première fois dans le *De episcopis Argentinensibus* de François Guillimann (Fribourg-en-Brisgau, 1608, p. 136-139). L'historien des évêques de Strasbourg l'aura sans doute trouvée dans quelque cartulaire d'Ettenheimmünster, dont des copies existent encore au General-Landesarchiv à Karlsruhe, tel le manuscrit 346 (copie du XVIe s. ; cf. Grandidier et Bloch, ouvrages cités ci-dessous), ou encore le manuscrit 597 (L. Heizmann, op. c., p. 18, note **). Autres éditions : Grandidier, *Histoire d'Alsace*, t. I b, n° 256, p. 109 ; Trudpert Neugart, O. S. B., *Codex diplomaticus Alemanniae et Burgundiae trans-Iuranae intra fines dioecesis Constantiensis*, t. I (Saint-Blaise, 1791), p. 580-581 ; H. Bloch et W. Wittich, *Die Jura Curiae in Munchwilare*, dans *Zeitschr. f. d. Gesch. d. Oberrh.*, t. LIV (N. F., XV, 1900), p. 430-431. — L'indication soit de l'année, soit de l'indiction est fautive, car l'indiction V pour 926, leçon du manuscrit 346, est impossible. Grandidier corrigea en *indictio XIV*. C'est la bonne indiction pour 926, mais est-on sûr de l'année ?

[3] K. Zeumer, *Das angeblich älteste alamannische Weistum*, dans *Neues Archiv*, t. XXV (1900), p. 815-816.

[4] H. Bloch et W. Wittich, t. c., p. 393-399 (« Die Urkunde des Hzgs Burchard I. von Alamannien »).

[5] Les anciens documents ne connaissent que « Ettenheim, Ettenheimensis ». — « Ettenheimmünster » semble une appellation plus tardive, se référant à un

Au terme de cette enquête historique, un fait plutôt déconcertant n'aura pas échappé au lecteur : dans les documents passés en revue, le nom, l'existence même de Landelin semblent totalement ignorés ou du moins sont passés sous silence. Alors que les Miracles visaient à mettre en évidence la protection de Landelin sur son *dominium*, la charte de 926 parle d'une donation en faveur du *dominium Sanctae Mariae semper virginis, Argentinensis civitatis, in marca Etinheim* [1]. Même le nom donné à l'abbaye rappelle plutôt l'intervention d'un évêque de Strasbourg que le patronage du saint ermite. Les données de la Vie sont-elles donc entièrement étrangères à l'histoire ?

Nous ne le pensons pas. Tout d'abord on admettra facilement que la Vie rejoint quelques points définitivement acquis, notamment le rôle d'Eddon dans la résurrection du monastère d'Ettenheim et dans la nouvelle appellation de ce dernier, qui n'est qu'un développement de la *monachorum cella* originelle [2]. Souvenons-nous ensuite que le patrimoine de Landelin appartenait, en définitive, à la cathédrale de Strasbourg, qu'il appartenait par conséquent à la patronne de l'église principale. Il semble aussi que la *monachorum cella* était déjà antérieurement à Eddon dédiée à la Vierge, ce qui laisse entrevoir une intervention de Strasbourg, avant l'épisco-

stade ultérieur de la croissance de l'abbaye. Nous ne cherchons pas à distinguer les deux termes, la ligne de démarcation entre eux étant difficile à trouver.

[1] Dans la même charte, plus loin, il est fait mention des possessions *quas supra nominatus vir Ruodharius ad sanctam concessit Mariam.* Dans le testament d'Eddon, pareillement, on confirme les donations faites *eidem monasterio ipsisque monachis ob honorem Domini nostri Iesu Christi et eius piissimae genitricis sanctae Mariae perpetuae virginis et sancti Ioannis Baptistae et sanctorum apostolorum Petri et Pauli omniumque sanctorum, quorum memoria ibidem cottidie celebratur* (A. Bruckner, *Regestae Alsatiae*, t. I, p. 117). Landelin est-il compris parmi les saints dont la mémoire est faite tous les jours ? Nous verrons ci-dessous (p. 93) une explication possible de ce silence au sujet de S. Landelin. D'ailleurs, même au XIII[e] siècle, en 1225, alors que le culte de l'ermite martyr avait acquis une notoriété certaine, il est encore fait mention du *monasterium sanctae Dei genitricis virginis Mariae in Ettenheim* (A. Krieger, op. c., t. I, col. 548).

[2] G. Mezler rapporte une épitaphe de l'abbé Wernherus († 1141), qui est digne d'attention : *Wernherus vir humilis... e S. Blasii coenobio assumptus anno 1125 ad S. Landelinum vulgo Ettenheimmünster monasterium gubernandum evocatur.* Au moment où le bénédictin composa sa liste d'abbés, vers 1798, on pouvait encore lire, dit-il, cette épitaphe à Saint-Blaise (Albecelle, dans la Forêt Noire). Voir *Freib. D. A.*, t. XIV (1881), p. 144.

pat d'Eddon. Le testament de 762 en attribue la dédicace à Widegern, la Vie aux *fideles famuli Omnipotentis*. Ceux-ci, toujours d'après la Vie, dotèrent le petit oratoire, alors que le testament d'Eddon rapporte la dotation — et la fondation — de la *cella* à Widegern [1]. Ces *fideles famuli* ne seraient-ils pas précisément les envoyés de Widegern? La question reste ouverte.

Sur les premiers temps de l'abbaye d'Ettenheim, les auteurs présentent aussi d'importantes divergences. En effet, d'après la Vie, il faut distinguer: 1. le lieu du meurtre, appelé Lautenbach (III,1) [2]; 2. le lieu de sépulture et le centre du pèlerinage, la *monachorum villa* (II, 5; III, 1); 3. le lieu où des moines vinrent, quelques années plus tard, fonder, non loin de la tombe, un oratoire en l'honneur de la Vierge, appelé *monachorum cella*, restauré ensuite par Eddon et depuis lors baptisé Ettenheim (III, 2, 4).

Voici comment, au XVIII[e] siècle, les historiens de l'abbaye se représentaient les différents stades de son évolution [3]. Ils distinguent: 1. le lieu du meurtre (p. 5-6); 2. le lieu de sépulture, appelé *Brudergarten*, situé entre les villages actuels de Münchweier et d'Ettenheimmünster, habité par des moines (*Schottenmönche*), qui honoraient le saint *als Marienbrüdergenossenschaft* (pp. 7, 19); 3. Widegern bâtit, en 725 (*sic*), la *monachorum cella*, petit couvent dans la vallée, près du tombeau de Landelin (à Münchweier) [pp. 7, 19]. 4. Vers 734, Eddon arrive de Reichenau avec un groupe de moines, dont il deviendra l'abbé, pour repeupler la *monachorum cella* abandonnée. Sacré évêque de Strasbourg la même année, il réorganise la *cella*, la reconstruit, y établit la règle de S. Benoît et la dote ensuite de nombreux biens. Il fait aussi venir les reliques de Münchweier à la nouvelle abbaye [4]. Il en est donc bien le second fondateur (pp. 10, 14-15). 5. Vers 900-920, les moines

[1] *Dominus Uuicgerinus episcopus monasteriolum... de novo suo opere aedificavit... et (dum) monachos ibidem congregasset et dedisset ad ipsum locum aliquid de rebus sanctae Mariae...* (A. Bruckner, t. c., p. 116). Cf. la *Vita*, l. III, ch. 2.

[2] Les chiffres romains renvoient aux livres, les chiffres arabes aux chapitres.

[3] D'après L. Heizmann, op. c., p. 5-20. L'auteur a consulté des œuvres antérieures, notamment: le manuscrit de Saint-Florian (ci-dessus, p. 72, note 2), Stoeber, *Monasterium D. Ettonis*, et Bulffer, *Archivum manuale*, t. I. Au sujet de ces deux historiens du XVIII[e] siècle, voir R. Merkle, *Zur Kultgeschichte des hl. Landelin*, p. 160-161.

[4] Même affirmation chez R. Merkle, *Landelinbüchlein*, p. 25.

reconstruisent leur monastère sur l'Unditz, tout près du lieu où l'ermite avait été tué. C'est la situation actuelle du village d'Ettenheimmünster (p. 19).

Enfin, de son côté, Robert Merkle, curé d'Ettenheimmünster, un des derniers qui étudièrent l'histoire de Landelin, distingue : 1. le lieu du martyre (p. 22) [1] ; 2. le lieu de l'ensevelissement, où se trouve actuellement l'église paroissiale de Münchweier (p. 23) ; 3. une colonie de moines (d'où le nom de *Brudergarten*), établie dans le voisinage de la tombe et qui pourrait être la *monachorum villa* (p. 23) ; 4. un couvent fondé, en 728, par l'évêque Widegern (qui auparavant aurait fait partie de la colonie de moines) [2], dans la vallée, plus près encore de la tombe, à Münchweier même, la *monachorum cella* (pp. 23-25, 34) ; 5. Eddon renouvelle cette construction, en 734, l'agrandit et la déplace toujours plus vers la vallée. Cet emplacement est, encore de nos jours, dénommé Ettenheimmünster (p. 34) [3].

On aura remarqué les différences, de localisation surtout. La chronologie n'est certainement ni aussi sûre, ni aussi précise qu'on le prétend. Ce n'est pas non plus sans réserves qu'il faut accueillir

[1] Renvoie aux pages du *Landelinbüchlein*.

[2] Cf. L. Heizmann, op. c., p. 7, qui reprend, lui aussi, les affirmations de ses sources (inédites ou non).

[3] Vers la fin du XVIII[e] siècle, à la veille de la Révolution française et de la sécularisation de l'abbaye (1803), voici, d'après Grandidier, qui fit, vers cette époque, un voyage dans la Forêt Noire, l'énumération de l'ensemble des bâtiments encore existants : « Le lieu de sa retraite [de S. Landelin] et de son martyre est encore aujourd'hui beaucoup fréquenté et on y a bâti une église qui porte son nom : c'est celle qui est située à deux cents pas d'Ettenheimmünster entre cette abbaye et Munchwyhr. [Sur l'histoire de cette église, voir R. Merkle, *Landelinbüchlein*, p. 54-56 ; de nos jours, elle sert de paroisse aux villageois d'Ettenheimmünster.] On remarque près de cette église deux fontaines, auxquelles on attribue plusieurs guérisons miraculeuses [ce sont les sources dont parle la Vie en II, 1]... Le corps du saint fut enterré par la femme d'Eudulphe et ses trois filles dans un endroit situé à près d'une demi-lieue de celui où il perdit la vie : près de cet endroit se forma le village de Munchwyhr, où l'on voit encore aujourd'hui le sépulchre de S. Landelin derrière le maître-autel de l'église paroissiale. [Cette église aurait été commencée en 1336. R. Merkle, *Zur Kultgeschichte*, p. 167 ; cf. L. Heizmann, op. c., p. 27.] » (*Hist. de l'Église de Strasbourg*, t. I, p. 250-251). Sur l'état actuel des bâtiments, voir F. X. Kraus, t. c., pp. 253-256 et 270 ; R. Merkle, *Landelinbüchlein*, p. 33-56.

des détails qui ne remontent qu'au XVIII^e ou au XVII^e siècle [1]. Pourra-t-on jamais établir exactement les origines d'Ettenheimmünster? Pour le moment, retenons, d'après les textes, le schéma suivant. Près de la tombe d'un ermite naquit un pèlerinage, spécialement fréquenté le jour anniversaire de sa mort [2]. Ce pèlerinage fut desservi par des hommes pieux qui étaient venus s'établir autour du tombeau (*monachorum villa*). L'évêché de Strasbourg, ayant reçu des biens dans ces parages [3], prit l'affaire en main (en la personne de Widegern?), y groupa une communauté de religieux, conformément à sa méthode d'évangélisation, qui était de créer des centres de rayonnement. La communauté (*monachorum cella*) tomba en décadence ; l'évêque Eddon redressa la situation, reconstruisit les bâtiments délabrés, les agrandit et détermina la règle à suivre. Tout cela se serait passé dans la première moitié du VIII^e siècle.

III. — Recueils de Miracles.

Le troisième livre se clôt par quatre Miracles, qui ont tous eu lieu près du tombeau de S. Landelin, *circa tumulum*. Déjà pour cette raison ils sont à distinguer de ceux que nous avons examinés et qui, eux, gravitaient autour d'Ettenheimmünster. D'autre part, l'introduction qui les présente fait clairement ressortir une solution de continuité [4]. Enfin, l'auteur de la section prédédente (ch. 1-6) n'avait-il pas annoncé qu'il « terminait » par le récit « d'un seul » exemple [5], dont il avait été le témoin oculaire? Ce qui suit a donc été ajouté plus tard.

[1] On les trouvera, par exemple, dans les ouvrages cités de R. Merkle et de L. Heizmann.

[2] A plus d'une reprise la Vie le mentionne (II, 6 ; III, 1, 3, 7). Dans les deux recueils de Miracles, que nous allons parcourir, on verra plusieurs allusions à cette date de fête (III, 9, 10, 11 ; IV, 4, 5).

[3] Cf. H. Büttner, op. c., p. 60-109 (« Die Zeit des Herzogtums im Elsass »), surtout p. 107-109. Voir aussi G. Wolfram et W. Gley, *Elsass-Lothringischer Atlas* (Francfort, 1931), carte 15 ; id., *Erläuterungsband*, p. 34-35. Ces terres appartiendront à la cathédrale de Strasbourg jusqu'à la sécularisation de l'abbaye (1803).

[4] L. III, ch. 7. Mais l'auteur reste le même : *pauca ponere* (= posuisse) *contenti sumus*, regarde ce qui précède ; *nunc autem..* annonce la suite.

[5] Voici les propres termes de l'auteur : *unum subnectimus, quod ipsi quoque vidimus* (III, 5).

1. A l'époque où le prêtre Waltgerus *eidem S. Landelini titulo praefuit* [1], des voleurs s'introduisirent dans l'église et en emportèrent vases sacrés, vêtements liturgiques et autres objets encore. Croyant fuir à bonne distance, ils n'avaient fait que tourner en rond la nuit. Aussi furent-ils aisément retrouvés, dès le lendemain.

2. Dans une autre occasion, une pauvre femme s'était rendue à la rivière avec un récipient plein de vêtements à laver. Pendant un moment d'absence, son linge fut volé. La voleuse fut découverte quelques heures plus tard, assise contre le mur du cimetière, tenant son larcin sur les genoux. Une force inconnue l'avait empêchée de fuir.

3. Un jour d'Épiphanie, Waltgerus [2], qui avait oublié d'éteindre les lumières après l'office, envoie un enfant de chœur pour réparer sa négligence. Retournant lui-même à l'église peu après, il est tout ébahi de voir que les lumières s'étaient spontanément rallumées.

4. Le dernier miracle relate la guérison d'un possédé que ses parents amenèrent *ad B. Landelini memoriam*. Cette libération, note le narrateur, fut représentée en peinture *in laqueari ecclesiae tabulatu* [3], afin de proclamer aux générations futures la puissance d'intercession des amis de Dieu.

Le sujet de chacun de ces Miracles n'a pas beaucoup changé. Ce sont encore, du moins les deux premiers, des *magnifica circa defensionem bonorum* [4], qu'on s'est plu à relater dans un but identique : magnifier le saint qu'on honore en tel endroit, y attirer des dévots et montrer sa puissance dans le châtiment des malfaiteurs. L'abbaye d'Ettenheimmünster passe au second plan. N'oublions cependant pas que les intérêts du pèlerinage étaient les siens.

La banalité de ces prétendus faits miraculeux, orchestrés à grand fracas pour en imposer plus sûrement, est digne de remarque. Aucune de ces histoires qui ne soit susceptible d'une explication naturelle : des voleurs qui s'égarent dans la nuit et se trompent de

[1] Donc le pasteur de l'église où se trouvait le tombeau, c'est-à-dire celle de Münchweier.

[2] Le même qu'à la note précédente.

[3] Le bénédictin Bernard Mugg, décédé à Ettenheimmünster en décembre 1717, s'était intéressé à l'histoire de son monastère. On possède encore en manuscrit un de ses ouvrages : *Primordia monasterii divi Ettonis*. F. J. Mone en cite l'extrait suivant, qui pourrait peut-être s'appliquer à ce que nous rapporte l'hagiographe : « In perantiqua intra ecclesiam Münchwyhranam (ubi eiusdem s. martyris [Landelini] sacra lipsana recondita habentur) per parietem caementitium deductâ secundum rerum gestarum vitae eius ordinem picturâ, quo et vetus eiusdem sancti vitae scriptor lectorem remittit, clare exprimitur, supplicio et interemptioni viri Dei personaliter interfuisse regulum etc. » (*Quellensammlung*, t. I, p. (57), note **).

[4] L. III, ch. 7.

direction ; une voleuse empêchée de continuer son chemin ; un luminaire réellement ou prétendûment éteint et qu'on trouve rallumé ; un possédé libéré par la prière de l'Église avec ou sans l'intervention du saint. Racontés à une époque plus éloignée des faits mêmes, de tels événements n'auraient pas manqué d'être amplifiés et enjolivés par la légende. De ces miracles, ou du moins de certains d'entre eux, l'auteur assure avoir été contemporain. De fait, son récit, circonstancié et concret, confirme pareille assertion. Ceux qu'il n'a pu voir lui-même proviennent « des écrits ou des dires des anciens »[1]. Le lecteur aura noté la naïveté et la crédulité désarmante du narrateur. Malgré ses fins intéressées, sa modération dans le merveilleux mérite d'être relevée.

***

Le second recueil de Miracles comprend tout le quatrième et dernier livre : cinq prodiges, également précédés d'une introduction.

1. On se rappelle le domaine de Rouffach qu'un chevalier aurait offert à S. Landelin[2]. En ce temps-là, il avait été donné en fief à un personnage de haute condition. Celui-ci, tandis qu'il essayait par tous les moyens de s'assurer son domaine à titre héréditaire, tomba gravement malade et se mit à délirer. Il mourut misérablement, dans l'impénitence.

2. Cette triste fin d'un personnage influent sema la crainte parmi les habitants du domaine. Ils jurèrent ne plus jamais vouloir s'en emparer et envoyèrent des messagers à Ettenheimmünster, priant les moines de venir recevoir le cens dont depuis plusieurs années déjà ceux-ci avaient été injustement privés. Hermann, qui était alors abbé[3], fit tout de suite partir quelques moines avec des reliques. Quand on apprit leur arrivée à Rouffach, on fit sonner les cloches, et tout le monde, *nobiles et mediocres simul*, se porta à la rencontre de la procession.

[1] Prologue de ce premier recueil : *ita enim scriptis antiquorum sive dictis e vestigio inhaeremus, ut tamen quae nobis comperta sunt sub oculis interponere non vitemus* (l. III, ch. 7).

[2] L. III, ch. 3 ; ci-dessous, p. 108-109. Cf. ci-dessus, p. 74.

[3] Dans la liste des abbés (cf. ci-dessus, p. 78, note 4) *Eberhardus*, *Hermannus*, *Adelbero*, *Adelbertus* sont énumérés d'affilée, parce que la Vie (III, 2) les cite dans cet ordre et parce qu'on les considérait comme des abbés. Le furent-ils tous ? Le texte les qualifie de *reverendi in Domino fratres et monachi*. Quoi qu'il en soit, vu la date du livre IV, l'abbé Hermann, dont il est question ci-dessus, est à placer soit immédiatement avant l'abbé Conrad Ier, soit après.

3. Les envoyés de l'abbé Hermann passèrent quelques jours à Rouffach avant de prendre le chemin du retour. A peine s'étaient-ils éloignés qu'un certain Volmarus, neveu du défunt et originaire de Gueberschwihr (Geberschweier) [1], arriva sur les lieux. Il voulait à nouveau s'emparer du domaine, obligeant les serviteurs à agir à sa guise. Sa mort inopinée les délivra de ce cauchemar.

4. Une femme du village d'Ihringen, en Brisgau, se rendait à Rome en pénitence pour ses péchés. Son voyage fut malencontreusement interrompu par une maladie qui l'obligea à garder le lit. Sans ressources et à l'étranger, au moment d'être abandonnée par la seule compagne qui avait eu pitié d'elle, elle se souvint de S. Landelin et le supplia de venir à son secours. Dès le lendemain, toutes deux purent continuer leur pèlerinage, lequel, au retour, se termina par une visite d'action de grâces au tombeau de S. Landelin.

5. Dans le hameau d'Arche, près de Waldkirch, au pays de Bade, une femme avait mis au monde une petite fille. Celle-ci, loin de se développer, restait « comme le rejeton d'un jour ». En vain sa mère eut-elle recours à tous les remèdes. Un dévot de Landelin lui conseilla un pèlerinage au tombeau de l'ermite. Déposée sur la tombe du saint, l'enfant y recouvra la santé.

Le récit de ces Miracles tranche sur les autres par des indications géographiques et chronologiques plus nettes, plus abondantes. Cet aspect plus concret dénote d'œuvre d'un contemporain [2]. La lecture du prologue confirmera cette impression.

***

Ce prologue est capital. Il permet de dater les diverses parties de la *Vita Landelini*. C'est une page d'histoire assez précise et cohérente, où un moine d'Ettenheimmünster décrit la misère matérielle de son abbaye, victime de la rapacité de certains avec la complicité de mauvais évêques, conséquence de l'investiture laïque et du duel entre la Papauté et l'Empire. Lisons d'abord ce texte important, dont voici une traduction :

> Au temps de l'empereur Henri IV (1056-1106), lorsqu'à Strasbourg Otton était évêque (1082/84-1100) [3], notre monas-

[1] Village du canton de Rouffach, arrond. de Guebwiller (Gebweiler). Gamans a lu *Gebalichiswilre*. Il semble que l'ancienne graphie ait dû être *Gebilchiszwille*. J. M. B. Clauss, *Wörterbuch des Elsass*, p. 364.

[2] Le titre placé en tête de tout le livre le laissait déjà entendre : *de miraculis B. Landelini temporibus m o d e r n i s ostensis.*

[3] Wentzcke, t. c., p. 290. Comme il est dit quelques lignes plus bas, c'était le frère du duc de Souabe, Frédéric Ier de Hohenstaufen. Cf. G. Meyer von

tère d'Ettenheimmünster vit ses domaines se rétrécir à tel point qu'il put à peine encore entretenir douze moines, alors qu'il était construit pour trente [1]. Les chrétiens exécraient l'empereur, parce qu'il s'adonnait à l'hérésie simoniaque et à d'autres vices aussi sordides que vains [2]. Otton, de son côté, honteusement prodigue des biens ecclésiastiques, aidait le César de tout son pouvoir, distribuant les biens de son évêché et de notre monastère à des ducs et autres princes de ce siècle et parmi eux à son frère Frédéric Ier de Hohenstaufen, duc de Souabe († 1105) [3], qui épousa Agnès, fille d'Henri IV. Il lui donna en bénéfice notre domaine, situé à Rouffach. Peu après, la mort enleva l'évêque Otton. Son successeur Baudouin (1100) le suivit de près dans la tombe [4]. Henri IV accorda alors le siège de Strasbourg à un clerc de noble souche, Cunon (1100-1123), qui continua à dilapider les biens de l'Église et de notre monastère [5]. Or, à ce moment, le roi Henri, fils de l'empereur (le futur Henri V), se rendit à Rome pour y recevoir le sacre [6]. Il dut y jurer, selon la coutume, de faire droit aux orphelins, aux veuves et aux églises [7]. Aussi, quand il revint dans nos régions, lié par son serment, fut-il, pendant

Knonau, *Jahrbücher des Deutschen Reiches unter Heinrich IV. und Heinrich V.*, t. III (Leipzig, 1900), p. 509-510. Notons, dès maintenant, que ce prologue concorde d'une façon remarquable avec les données de l'histoire. Ainsi, par exemple, sur la prodigalité d'Otton, cf. P. Wentzcke, t. c., nos 338 et 356, pp. 291 et 296.

[1] Cf. le testament d'Eddon : *Has autem praedictas res et loca supranominata, quae praefatae cellae consignavimus... censuimus satis sufficienter esse ad cottidianum stipendium XXX fratribus et eis cottidie servientibus, ut cenobialem vitam ducentes atque regulae sancti Benedicti obedientes... semper eorum oratio... non desinat flagitare* (A. Bruckner, *Regesta Alsatiae*, p. 118).

[2] Cf. H. Rössler et G. Franz, *Biographisches Wörterbuch zur deutschen Geschichte* (Munich, 1952-1953), p. 320-322.

[3] Ibid., p. 235. E. Klebel, *Zur Abstammung der Hohenstaufen*, dans *Zeitschr. f. Gesch. d. Oberrh.*, t. CII (1954), p. 137-187, surtout 138-151.

[4] P. Wentzcke, t. c., no 368, p. 298.

[5] Ibid., nos 369-411 et 426-427, pp. 298-308 et 310-311.

[6] A Mayence, en 1098, Henri V fut désigné pour succéder à son père au lieu de son aîné, Conrad. Il y fit le serment d'usage. G. Meyer von Knonau, *Jahrbücher des Deutschen Reiches*, t. V (Leipzig, 1907), p. 26-27. En 1099, la cérémonie fut renouvelée à Cologne, le roi y répéta son serment ; le sacre eut lieu probablement à Aix-la-Chapelle (ibid., p. 57). Le couronnement impérial à Rome ne se fit qu'en avril 1111. Id., op. c., t. VI (1907) p. 173-175.

[7] *M. G.*, Leges, t. II (Hanovre, 1837), p. 68 ; K.-Fr. Stumpf-Brentano, *Die Reichskanzler vornehmlich des X., XI. und XII. Jahrhunderts*, t. II, *Verzeichniss der Kaiserurkunden* (Innsbruck, 1865-1883), nos 3049-3050.

un certain temps, plus équitable. Un jour qu'il siégeait au tribunal de Strasbourg, les moines d'Ettenheimmünster vinrent se plaindre des nombreuses spoliations dont ils avaient été victimes [1]. Henri V statua en leur faveur : ceux qui occupaient ces biens devaient les restituer sur le champ. Les moines ne purent cependant jouir de leurs revenus récupérés que durant peu d'années. Car, lorsqu'i fut connu que l'empereur (Henri V, puisque c'est lui qui avait protégé l'abbaye) se trouvait en difficultés, les vautours s'abattirent à nouveau sur les biens convoités.

Au moment où l'auteur composait cette intéressante page d'histoire, bien évocatrice, les jours sombres étaient revenus pour son abbaye. Il écrit après le sacre de l'empereur à Rome (13 avril 1111), et fait allusion à des obstacles qui surgissaient devant le monarque, provenant sans doute de sa politique simoniaque, pratiquée au mépris des conciles [2]. D'autre part, il semble bien qu'Henri V vivait encore quand notre moine tenait la plume. La façon absolue dont il indique l'empereur, *Augustum*, ne peut s'appliquer qu'à un vivant. Le prologue a par conséquent été composé entre 1111 et la mort d'Henri V (23 mai 1125). Le quatrième livre, œuvre du même moine, ne peut appartenir qu'à la même période.

Le troisième est certainement antérieur. Le titre du prologue que nous venons de lire : *de miraculis temporibus modernis ostensis*, montre suffisamment que son auteur connaissait des Miracles plus anciens, « montrés en des temps révolus ». Nous inclinons également à croire que les deux autres introductions, celle

[1] « Eodem mense Septembri exeunte, Spira Argentinam adscendit, frequentemque inibi Germaniae superioris et Lotharingiae praecipue conventum habuit... Ibidem pro tribunali, ad supplicationem monachorum Ettenheimensium, qui possessiones suas iniuste ab quibusdam retineri conquerebantur, edictum promulgavit *ne cuiquam liceat bona monachorum et canonicorum habere, aut in posterum usurpare* » (F. Guillimann, op. c., p. 219-220). La charte publiée par Grandidier, *Histoire d'Alsace*, t. II b, n° 560, p. 216, est un faux composé d'après la notice de Guillimann. Voir H. Bloch, *Die Urkundenfälschungen Grandidiers*, dans *Zeitschr. f. d. Gesch. d. Oberrh.*, t. LI (N. F., XII, 1897), p. 509 ; P. Wentzcke, t. c., n° 390, p. 302. Pour la date (sept. 1111) et les circonstances, voir G. Meyer von Knonau, op. c., t. VI, p. 215.

[2] Par exemple le concile (non œcuménique) du Latran (mars 1112). J. D. Mansi, *Sacrorum Conciliorum amplissima collectio*, t. XXI (Venise, 1776), col. 49-70 ; L. Duchesne, *Le Liber pontificalis*, t. II (Paris, 1892), p. 369-371 ; *M. G.*, Leges, Sectio IV : *Constitutiones et Acta publica imperatorum et regum*, t. I (Hanovre, 1893), p. 571-574.

du début du livre III et celle qui précède le recueil de Miracles *circa tumulum*, sont aussi de sa main. Tout au long de ces deux derniers livres, III et IV, perce, en effet, le même souci de défendre le patrimoine de S. Landelin, c'est-à-dire les possessions de l'abbaye d'Ettenheimmünster. Le même moine serait donc l'auteur, à des moments différents, des livres III et IV, ou celui qui aurait amalgamé, en les soudant ensemble par des préfaces et des conclusions, des sections existant antérieurement. Quant aux deux premiers livres, comme leur auteur s'adresse à Évrard vivant, alors que celui-ci est décédé pour le rédacteur des livres suivants, ils sont antérieurs aux livres III et IV, donc au XII^e siècle.

IV. — Le culte de S. Landelin.

Nous avons déjà rapidement mentionné, au début de ces pages, les traces laissées par Landelin dans quelques calendriers. Il nous faut reprendre ces indications plus en détail et les grouper avec d'autres, afin de faire apparaître plus clairement les conclusions qui s'en dégagent.

La plus ancienne mention, actuellement connue, du saint ermite se lit dans un calendrier de l'église Saint-Thomas [1], *prima filia nostre kathedralis*, comme la désignaient parfois les évêques de Strasbourg [2]. M. Barth le place dans la première moitié du XI^e siècle [3]. Le calendrier de Gengenbach lui est antérieur, mais les mots *Landelini martyris* y furent ajoutés par une main du XIV^e siècle [4]. A la cathédrale de Strasbourg, l'ermite était naturellement aussi honoré d'un culte liturgique, ainsi qu'en témoignent deux calendriers, l'un de la seconde moitié du XI^e siècle, l'autre composé entre 1165 et 1175 [5]. Quelques sondages dans les

[1] Au 21 septembre : *Lendelini mart.* Cf. M. Barth, *Kalendare des 11. Jahrhunderts*, t. c., p. 50.

[2] L. Pfleger, *Kirchengesch. der Stadt Strassburg*, pp. 20 et 229, note 27.

[3] M. Barth, t. c., p. 36.

[4] Ibid., p. 51.

[5] Mention au 21 septembre : *Lendelini martyris*. M. Barth, *Elsässische Kalendare*, t. c., pp. 4-5 et 18 ; id., *Ein Strassburger Kalendar aus dem XII. Jahrhundert*, dans *Cahiers d'archéologie et d'histoire d'Alsace*, t. III (1918-1921), p. 1282-1292. Fait digne de remarque : toutes les anciennes mentions portent *Lendelinus* (avec un *e*) ; les mentions plus tardives, par contre, *Landelinus*. Dans la *Vita*, imprimée ci-après, les deux graphies se rencontrent. Le P. Gamans a sans doute fidèlement transcrit le manuscrit, mais il est fort probable que le scribe du Passionnaire a été, lui, moins strict.

missels [1] et les bréviaires [2] de la capitale de l'Alsace permettent, comme on s'y attendait, de repérer — et toujours à la même date du 21 septembre — la mention recherchée. L'ermite n'y était l'objet que d'une *commemoratio* [3].

[1] H. Grotefend, *Zeitrechnung des deutschen Mittelalters und der Neuzeit*, t. II (Hanovre, 1892), p. 179 (à la date du 21 septembre). La base du calendrier édité par l'auteur est constituée par un *Missalis diocesis Argentinensis* édité à Haguenau en 1520 (W. H. I. Weale et H. Bohatta, *Catalogus Missalium ritus latini ab anno 1474 impressorum*, Londres, 1928, n° 89. Sur ce missel voir aussi J. Gass, *Altelsässische liturgische und theologische Handschriften und Drucke*, dans *Archiv f. els. Kirchengesch.*, t. I, 1926, p. 84). La mention figure également dans deux calendriers qui furent collationnés à titre de comparaison ; le premier, compris dans un *Diurnale ecclesiae Argentinensis*, conservé, comme le *Missalis*, à la bibliothèque de la ville de Francfort-s/M (le n° 1900 dans H. Bohatta, *Bibliographie der Breviere*, Leipzig 1937, est un *diurnale*, mais il n'est pas indiqué comme se trouvant à Francfort-s/M. Est-ce un autre exemplaire ou une erreur de Grotefend ?) ; l'autre dans un bréviaire dominicain, manuscrit de la bibliothèque de Karlsruhe (Pm 78 ; Grotefend, t. c., p. 180).

[2] J. Gass, t. c., surtout p. 81-82. *Gesamtkatalog der Wiegendrucke*, t. V (Leipzig, 1932), n°s 5259-5261. Nous donnons ci-après le texte de l'incunable n° 5259 (Brév. de Strasbourg, 1478 : Paris, Bibl. nat., Rés. B. 534, fol. 84v). L'italique correspond aux rubriques. (Après l'office de S. Mathieu, apôtre) : « Eodem die Lendelini martiris, commemoratio. *Antiphona.* Qui odit. *v.* Iustus ut palma florebit. *Oratio.* ut in communi de uno martire. » S. Landelin figure, en outre, dans les Bréviaires de Strasbourg de 1423, 1489 et 1511 ; cf. R. Merkle, *Zur Kultgeschichte*, p. 169, et pour les deux derniers : Fr. Ritter, *Catalogue des Incunables et livres du XVIe siècle* (-1530) *de la bibliothèque du Grand Séminaire de Strasbourg*, dans *Archives de l'Église d'Alsace*, t. XXI (N. S., V, 1953-1954), p. 82, n°s 103-104.

[3] Indication fournie par le *Missalis dioc. Argent.* et par les bréviaires. Plus tard — nous ignorons à partir de quelle époque —, sa fête fut élevée au rang de semi-double et de double (cf. A. M. P. Ingold, *Grandidier liturgiste*, dans *Revue d'Alsace*, t. LV, 1904, p. 19, et ci-dessous, p. 92, note 3). Voici les leçons IV, V, VI du second nocturne ; elles n'ont aucune originalité et ne font que grouper quelques éléments empruntés à la Vie :

Lectio IV. Landelinus, claris in Hibernia parentibus natus, vitae sanctioris desiderio, initio saeculi septimi patriam fugiens elongavit, ut maneret in solitudine. Peragratis provinciis multis, in Ortenavia deserta tum et invia ac latrociniis duntaxat famosa substitit, ubi prope rivulum, cui Undizio nomen est, tugurium sibi construxit, in quo orationi ac rerum divinarum contemplationi vacans innocuam <et> tranquillam degit vitam.

Lectio V. In hac eremo Landelinus, iuxta Apostoli verba, quae sursum sunt sapiebat, non quae super terram : mortuus enim erat, et vita illius abscondita cum Christo in Deo. Pax haec brevi turbata fuit : siquidem beatus Solitarius a quodam venatore feras fortuito persequente detectus fuit, qui sub vili habitu latronem delitescere suspicans, convitiis primo Sanctum appetiit, tum

Ce n'est que bien tard qu'on lit dans les martyrologes une notice sur S. Landelin. L'*Hagenoyensis*, manuscrit que Du Sollier date de 1412 [1], le cite, ainsi que la compilation d'Hermann Greven (qui mourut en 1477) [2]. Deux témoins du xv^e^ siècle : pour un saint de l'époque mérovingienne, c'est fort éloigné, assurément, mais nous ignorons ce qui a disparu. En outre, le culte de S. Landelin ne semble pas s'être répandu en dehors d'un territoire bien délimité.

Toujours est-il que notre ermite était honoré dans l'ancien diocèse de Strasbourg dès avant 1050. La raison de ce culte ne pouvait être le rapide passage par l'Alsace qu'y fit, nous dit-on, le pèlerin en quête d'une solitude, ni une activité apostolique qu'il aurait exercée en Alsace. Aucune trace d'un apostolat de Landelin ne s'y laisse déceler, aucune source n'en parle. Si la fête de S. Landelin figurait, jusqu'il y a un siècle environ [3], au Propre du

nec precibus, nec frontis modestia, aut animi patientia viri Dei commotus homo ferox, furore percitus, eumdem pro inimico deprecantem impia manu trucidavit.

Lectio VI. Pretiosa in conspectu Domini mors Martyris ubi primum populis circumiacentibus innotuit, pii fideles eius corpus reverenter terrae mandarunt. Sepulcrum vero eius tanta coepit frequentari devotione, ut Widegernus Argentinensis episcopus initio saeculi octavi ibidem Ecclesiam fundaverit, et cellam Monachorum instituerit, quae postea ab Ettone eius successore cum reliquiis beati Landelini ex antiquo loco in propinquum translata, multum aucta, latis dotata praediis, et ex ipsius nomine monasterium Ettonianum dicta est. In loco autem, ubi Sanctus occubuisse asseveratur, limpidissimi manant fontes, curandis morbis publico testimonio maxime salutares (*Proprium Sanctorum diœcesis Argentinensis auctoritate R^mi^ D. D. J. F. M. Le Pappe de Trevern editum*, 1838, p. 236-237).

[1] Notice au 21 septembre : *Item, sancti Landelini martyris.* Sollerius, *Martyrologium Usuardi*, p. 548-549.

[2] Mention à la même date : *Landelini martyris.* Ibid., p. 549. — Sur l'auteur et son martyrologe, voir B. de Gaiffier, *Le martyrologe et le légendier d'Hermann Greven*, dans *Anal. Boll.*, t. LIV (1936), p. 316-358. Greven n'a pas de Vie de S. Landelin, martyr, dans son Légendier : sans doute ne lui était-elle pas accessible.

[3] En 1838, S. Landelin est encore fêté dans le diocèse de Strasbourg, mais au 26 septembre et par un office semi-double de IX leçons (*Proprium Sanct. diœc. Argent.*, p. 235-239 ; *Missae propriae festorum diœcesis Argentoratensis*, Strasbourg, s. a., p. 39-41). En 1865, il a disparu du nouveau Propre strasbourgeois, refondu par la S. Congrégation des Rites (*Proprium Sanctorum diœc. Argentinensis auctoritate R^mi^ D. D. Andreae Raess editum*, Strasbourg, 1865). On l'honore, par contre, au 22 septembre, dans l'archidiocèse de Fribourg, érigé par Pie VII, le 21 août 1821. On lisait sans doute, de 1821 à 1853, la messe et l'office du Commun des martyrs sous le rit double, car Fribourg n'eut

diocèse de Strasbourg, c'est uniquement parce que des liens spéciaux unissaient la métropole à la lointaine abbaye, liens de possession des terres d'Ettenheimmünster, liens de paternité issus de la restauration au VIIIe siècle. Les documents liturgiques et plusieurs indices que renferme la Vie, se corroborent ainsi mutuellement.

Mais si Landelin était honoré à Strasbourg avant 1050, si, par ailleurs, c'est au début du XIIe siècle et à Strasbourg que le testament d'Eddon (762) fut composé, comment expliquer, dans ce document soi-disant en faveur d'Ettenheimmünster, le silence absolu sur le patron de l'abbaye? Pour résoudre ce problème, il faut se rappeler, d'abord, l'esprit tout spécial qui se dégage de la Vie, d'une part et, d'autre part, du testament d'Eddon, et ensuite les plaintes dont le prologue du livre IV nous transmet l'écho. La Vie est un panégyrique de Landelin, puissant protecteur des moines d'Ettenheim et vengeur de leurs biens. Ces biens, ils les tenaient en majeure partie des évêques de Strasbourg, sans aucun doute, mais ceux qui auraient dû les protéger en étaient devenus, par les malheurs de l'Église, les pires dilapidateurs. C'est devant une telle situation, alors que son abbaye, privée de ressources, dépérissait, qu'un des abbés d'Ettenheimmünster aurait pris la plume pour défendre, en exaltant le pouvoir de son patron et protecteur, le monastère menacé de ruine. De Strasbourg la riposte serait venue sous la forme du fameux testament d'Eddon, dans lequel fut accentuée outre mesure, afin de mieux la maintenir, l'initiative de l'église fondatrice, la proclamant l'unique source de toutes les possessions, voire de l'existence du monastère et passant sous silence le rôle ou l'influence de l'ermite, dont l'abbaye desservait le lieu de pèlerinage.

Une autre explication de ce silence, nullement incompatible avec celle que nous venons d'énoncer, serait que le culte de Landelin n'aurait fait son apparition qu'au Xe siècle à l'occasion, par exemple, de l'invention d'un corps saint — on n'imagine pas, surtout à cette époque, une abbaye sans protecteur. Cette hypothèse justifierait le silence des documents antérieurs au XIe siècle sur cet

son vrai Propre diocésain qu'en 1853. Voir J. CLAUSS, *Das* Proprium Sanctorum Friburgense *vom Standpunkt der geschichtlichen Kritik*, dans *Freib. D. A.*, t. LXIII (1935), p. 193-206 ; *Directorium sive ordo et modus rei divinae faciendae iuxta breviarium, missale romanum et proprium archidiœceseos Friburgensis* (Fribourg-en-Brisgau, 1841), p. 81.

[1] P. WENTZCKE, t. c., p. 224-225.

ermite mérovingien [1]. Elle rendrait aussi plausible la rédaction de la *Vita* au x^e^ siècle, sous l'abbé Évrard. En effet, si la liste des abbés d'Ettenheimmünster, comme on l'a généralement publiée jusqu'à ce jour [2], est exacte, si par conséquent *Eberhardus*, à qui sont adressés les livres I et II, est le successeur de *Wolfhardus*, cité dans la charte de 926 [3], les deux premiers livres de la *Vita* remonteraient au milieu du x^e^ siècle.

Il reste, en tout cas, que la présence de Landelin au calendrier de Strasbourg prouve que soit Eddon ou un de ses prédécesseurs — au cas où l'on préfère maintenir l'origine de son culte au VIII^e^ siècle —, soit un de ses successeurs, ne fit qu'adopter une tradition locale déjà existante outre-Rhin ; car il est tout à fait invraisemblable que les restaurateurs alsaciens d'Ettenheimmünster y aient introduit ce culte, inconnu auparavant en Alsace.

***

Le culte de S. Landelin a donc été et est encore purement local [4]. Son point de départ aurait été la tombe d'un ermite. Que contenait cette tombe ? On montre actuellement un triple cercueil renfermant les ossements de Landelin [5]. On offre également son crâne à la vénération des fidèles, dans un élégant buste-reliquaire fabriqué en 1506 [6]. La Vie permet de constater que toutes ces

[1] Elle oblige, d'autre part, à rejeter toute influence, directe ou indirecte, de l'ermite mérovingien sur le premier établissement de moines (VIII^e^ siècle), d'où naquit l'abbaye connue dans l'histoire sous le nom d'Ettenheimmünster. Le schéma, donné ci-dessus p. 84, serait donc, dans ce cas, encore à élaguer. Avouons que c'est le côté faible de l'hypothèse. Car s'il est vrai qu'on n'imagine pas de monastère sans protecteur, comment concevoir ce noyau d'abbaye restauré par Eddon ? Et autour de qui ou de quoi se groupèrent les *fideles famuli Omnipotentis ?* Pour quels motifs ?

[2] Voir ci-dessus, p. 78, note 4.

[3] Peu importe si, dans l'erreur de datation, c'est l'année 926 ou l'indiction V qui est fautive. Le noyau authentique, dont fait partie la clause finale, reste du x^e^ siècle. Voir ci-dessus, p. 80, note 2.

[4] Des origines jusque vers 1840 il fut honoré dans le diocèse de Strasbourg, puis après, dans le diocèse de Fribourg. Voir p. 92, note 3.

[5] Ils se trouvent de nos jours dans l'église de Münchweier, sous le maître autel. R. MERKLE, *Landelinbüchlein*, p. 25 ; F. X. KRAUS, *Kunstdenkmäler*, t. VI, 1, p. 270. On pourra lire un bon relevé des documents relatifs à S. Landelin dans R. MERKLE, *Zur Kultgeschichte*, t. c., p. 164-165.

[6] On le conserve dans l'actuelle église paroissiale d'Ettenheimmünster, dé-

reliques existaient déjà au XII[e] siècle [1]. Autour de la tombe, un pèlerinage s'organisa. Les moines d'Ettenheimmünster veillèrent à l'entretenir et à le développer, par des moyens dont la *Vita Landelini* nous donne quelques spécimens [2].

L'ermite badois connut un regain de popularité au début des temps modernes, grâce sans doute à ce que nous appellerions une propagande plus intensive. Des attaques, lors de la Réforme, contre les fondements historiques de son culte ou contre l'authenticité de ses miracles ont, semble-t-il, déclenché ce renouveau. En 1587, un inconnu composa une Vie de S. Landelin en vers, qu'un moine d'Ettenheimmünster traduisit du latin en allemand [3]. En 1621, le prieur d'Ettenheimmünster, Martin Stephani, fit imprimer, sur les presses de l'abbaye, la plaquette déjà mentionnée [4] : *Historia de Vita et Martyrio S. Landelini* [5]. L'avant-propos de cette brochure adressée par l'auteur à l'abbé Frédéric Schwarz (1599-1633) de Marmoutier (Maursmünster) [6] témoigne clairement de ses visées apologétiques [7]. Depuis cette époque, plusieurs ouvrages ont

diée à S. Landelin. R. MERKLE, t. c., pp. 25 et 44-45 ; F. X. KRAUS, t. c., p. 254, planche XIX ; J. BRAUN, *Die Reliquiare des christlichen Kultes und ihre Entwicklung* (Fribourg-en-Br., 1940), planche 130, n° 497, pp. 420 et 429. Sur le pourtour de ce reliquaire sont gravées des scènes qui se rencontrent dans la Vie que nous publions.

[1] La tête : l. III, ch. 3 et 4. Les ossements : l. IV, ch. 2 et 3. D'après un catalogue, composé en 1268, des reliques conservées à Ettenheimmünster, il y aurait eu, en trois endroits à l'abbaye, des ossements de S. Landelin : sous le maître-autel, sous l'autel de Saint Pierre et sous celui de Saint Ulrich. M. BARTH, *Urkundliches (XII. und XIII. Jahrhundert) aus der Benediktinerabtei Ettenheimmünster*, dans *Archives de l'Église d'Alsace*, t. XVII (N. S., I, 1946), p. 315-318.

[2] Processions de reliques (III, 3, 4 ; IV, 2), sources miraculeuses (II, 1), miracles proclamés...

[3] Publié par Martin Stephani à la fin de son opuscule *Historia de Vita et Martyrio S. Landelini*. Voir aussi R. MERKLE, *Zur Kultgeschichte*, pp. 160 et 162.

[4] P. 67, note 2.

[5] C'est M. Stephani qui, en 1617, établit les presses du monastère. L'*Historia* serait le premier ouvrage qui en est sorti. R. MERKLE, t. c., pp. 153 et 161.

[6] *Mauri monasterium*, arrond. de Saverne, dioc. de Strasbourg. J. M. B. CLAUSS, op. c., p. 663. Cette édition de 1621, dédiée à l'abbé Frédéric, serait une seconde impression. La première daterait de 1617 et aurait été offerte à l'abbé Christophe II d'Ettenheimmünster. R. MERKLE, t. c., p. 161-162.

[7] « Sed in hac, quamvis humili, pia et exigua lucubratione praesagit mens non defore Zoilos quosdam prava sua censura cavillantes, historiam hanc

encore été composés ; certains restèrent en manuscrit et font actuellement partie de divers fonds d'archives [1].

Les historiens qui ont écrit sur Landelin après Martin Stephani renvoient presque toujours à la brochure du prieur d'Ettenheimmünster. Ils connaissent l'existence d'une Vie latine plus longue qui servit de base à l'ouvrage de Stephani, puisque lui-même l'assure [2]. Mais il faut supposer que le manuscrit de cette *Vita* — un Passionnaire analogue à celui de Böddeken ? — était difficilement accessible ou qu'on le crut égaré ; c'est en tout cas la persuasion d'historiens contemporains [3]. Nous ignorons quand et comment le texte que Martin Stephani avait eu sous les yeux devint introuvable.

Celui que nous publions ci-après pour la première fois provient

mancam esse, cum quia certum non continet annum, quo S. noster Landelinus e patriis sponte sedibus exul in has partes appulit, tum quia Parentum et familiae splendorem nominatim non exprimit ; adde si placet, de (ut in re ecclesiastica utar verbo quoque ecclesiastico) Canonizatione illius similiter nil certi, prout hoc saeculo in Curia Romana moris est, constare ; quae tamen omnia et singula deliria plane sunt superbi cerebri et haereticae commenta pravitatis, quibus gloriam Sanctorum tot saeculis luce meridiana clariorem obfuscare conantur » (M. Stephani, *Historia S. Landelini*, dédicace, vers le milieu).

[1] Voir R. Merkle, t. c., p. 159-170 ; F. J. Mone, *Quellensammlung*, t. I, p. (57)-(59) ; P. Lindner, O. S. B., *Die Schriftsteller und Gelehrten der ehemaligen Benediktiner-Abteien im jetzigen Grossherzogthum Baden*, dans *Freib. D. A.*, t. XX (1889), p. 128-129 ; M. Barth, *Urkundliches aus Ettenheimmünster*, t. c., p. 315, note 5. — Nous n'avons pu consulter les ouvrages d'Albert Kürzel (1811-1884), autrefois curé à Ettenheimmünster, sur S. Landelin et son monastère ; toutefois, ayant utilisé plusieurs travaux qui ont tenu compte des recherches de cet auteur, nous espérons ne rien avoir perdu d'essentiel.

[2] Ayant répondu à quelques objections, l'auteur termine de la sorte : « Autographi nostri scriptorem candor et simplicitas styli a probitate ac veracitate plurimum commendat... » (dédicace). Plus loin, après trois chapitres d'introduction historique : « Quibus tanquam praeludiis positis, utique lectori non ingratis, deinceps historiam S. Landelini Patroni nostri ex fide et vero secundum antiquum manuscriptum persequemur » (ch. 3). Au début de la seconde partie, résumant les livres III et IV de la *Vita* : « Hactenus auctor sacrae historiae nostrae, quem circiter annum Domini 1200 vixisse credibile est, partim ex antiquis monumentis, et chartis authenticis, partim ex sincera relatione venerabilium Patrum Eberhardi, Hermanni, Adelberonis et Adelberti praedicta se collegisse commemorat » (ch. 1).

[3] Par exemple R. Merkle, t. c., pp. 152, 160, 168 : « P. Martin Stephani schreibt von einer verlorengegangenen Historia aus der Zeit um 1200. »

du Passionnaire de Böddeken[1]. En relisant sa propre copie, Gamans ne put réussir à établir partout une lecture exacte et cohérente. Déjà la transcription du Passionnaire était sans doute défectueuse. Des mots manquaient, d'autres avaient été mal lus. Nous indiquerons les quelques conjectures de Gamans, on verra quelles sont les nôtres. Tout comme Gamans, nous maintenons la division originelle en livres et en chapitres avec leurs titres ; nous nous sommes contenté de numéroter ces subdivisions afin de faciliter les renvois.

J. VAN DER STRAETEN.

[1] Il est avéré que les compilateurs de ce légendier n'hésitaient pas à « polir » le texte de certaines Vies ou à en souder d'autres ensemble (cf. MORETUS, *De magno legendario Bodecensi*, dans *Anal. Boll.*, t. XXVII, 1908, p. 265 ; *M. G.*, Script. rer. merov., t. VII, 1920, p. 539). Les imperfections et même les obscurités de la *Vita* semblent plutôt indiquer une transcription, sinon toujours intelligente, du moins assez servile.

VITA S. LANDELINI MARTYRIS

Ex passionali Bodecensis coenobii, mensis Septembris, fol. 218v-225, secundum apographum in codice Bollandiano 146, fol. 160-165 (= G) ; de quibus supra, pp. 67 et 97.

Praefatio in vitam et passionem S. Lendelini martyris, quae est XI calendas Octobris (1). Passionem beati Lendelini martyris Christi, quemadmodum Patrum relatione comperimus, litteris inserere favente Deo volumus, qui ad honorem et gloriam nominis sui os muti aperuisse et linguas infantium disertas legitur fecisse (2). Quae non ideo fallaciter facta a quoquam aestimetur, quod non visu sed auditu intellecta scribitur, quia et Lucas Marcusque Evangelistae, Gregorius quoque vir magnae vitae (3), caeterique quamplures multa scripsere utilia, quae non videntes sed venerabilium personarum relatione agnoscentes didicere. Unde nos quoque, quantum possumus,

(1) Le 21 septembre. (2) Cf. *Sap.* 10, 21.

(3) Comparer le prologue de S. Grégoire au début de ses Dialogues : « Ea quae mihi sunt virorum venerabilium narratione comperta, incunctanter narro sacro auctoritatis exemplo, cum mihi luce clarius constet quia Marcus et Lucas Evangelium quod discripserunt, non visu sed auditu dedicerunt » (GREGORIUS MAGNUS, *Dial. lib. I*, Prol., éd. MORICCA, Rome, 1924, p. 16 ; *P.L.*, t. LXXVII, col. 153).

misericordiam et benignitatem Domini enarrare satagimus, quam nobis per merita dilecti martyris sui magnifice ostendere dignatus est. Neque enim arbitramur probitati adscribi posse hoc posteros celare, per quod antecessoribus nostris multa corporis et animae commoda misericors Dominus voluit demonstrare. Ergo, fidelis Eberharde (1), frater et pater venerande, hoc opusculum tuo relatu mihi cognitum, confisus in Domino, aggredior peragendum ut, cuius magnalia partim studeo narrare, eius pietate constituar in aeterna beatitudine. Amen. **Explicit praefatio.**

Incipit primus liber.

1. De fide Schotorum. Regnante Domino nostro Iesu Christo vero rege, ministri eius, sancti scilicet praedicatores, per totum mundum divini verbi semina spargere studuere, quatenus a solis ortu usque ad occasum nomen Dei fieret laudabile (2). Unde contigit ut Scotorum gens, lapides et ligna pro Deo vero colens, carnis illecebris prae caeteris gentibus plus dedita, verum Deum agnosceret et agnitum coleret, fidemque operibus implens longe lateque virtutum odores spargeret. Nam alii in patria sua Christo servientes, corpus multimodum castigantes, sidereas mansiones nancisci meruerunt ; multi vero, patriam spernentes et peregrinari pro Christi amore potius eligentes, diversis in locis oratoria et cellas construxerunt, magnisque persecutionibus afflicti in supernam requiem amodo gavisi intraverunt. Hoc autem factum est mutatione dexterae Excelsi (3), ut ubi abundavit iniquitas, inde nobis affluerent multiplices virtutum et gratiarum donationes (4).

2. De ortu beati Landelini. Eo tempore quo Scothorum tellus tales ac tantos sanctorum pullulavit flores, factum est ut ex eadem gente infans quidam nasceretur, martyr Dei futurus, ante constitutionem mundi Domino cognitus (5). Quem baptizatum in Christi nomine parentes sui Landelinum vocitaverunt atque, ut dignum erat, nimio eum diligentes affectu, honeste prout poterant nutrivere. Qui Spiritus Sancti praeventus et subsecutus auxilio, non parvo virtutis et gratiae Dei, ut post claruit, pollebat et crescebat augmento.

3. De proposito adolescentis. Postquam vero, factus vir, ad intelligibilem pervenit aetatem, puerilibus factis alienum se facere studuit, cordisque sui secretum purum Domino praeparare curavit templum, ut iuxta Salvatoris nostri promissionem (6) digne perfrui mereretur divina visione. Tunc in dominica lege sedulo versabatur intentione, revolvens animo per quantas tribulationes sancti Dei pro veritate Christi martyrisati peregrinatique regnum coeleste scandere nitebantur. Talia cogitans vir Dei peregrinationis laborem pro Christi amore etiam ipse disponebat suscipiendum, si Deus omni-

(1) Voir ci-dessus, p. 69, note 2.
(2) Cf. *Mal.* 1, 11.
(3) Cf. *Ps.* 76, 11.
(4) Cf. *Rom.* 5, 20.
(5) Cf. *Eph.* 1, 4 ; 1 *Pet.* 1, 20.
(6) Cf. *Matth.* 5, 8.

potens dare sibi dignaretur auxilium. Unde die nocteque Domini nostri columbina mente imploravit clementiam, quatenus bono cogitatui operis tribueret effectum, ut, in laboribus piis usque in finem perseverans, adiuvamine Christi ad extremum salvus fieret. Retractans itaque devota mente quod clamans quisque humiliter ad Dominum exaudiatur, omnem cogitationem suam Domino commisit, ut ab ipso enutriretur et ad unguem usque deduceretur (1).

4. **De peregrinatione sancti viri.** Tandem vero, confisus in Domino et non timens quid faceret sibi homo (2), terram suam reliquit, patriam in qua natus est deseruit, affines et amicos divino amori non praeponens contempsit (3) et, amabilem regionem egrediens, ad omnia opprobria pro Christi nomine sustinenda fidei lorica corpus et animam armavit (4). Pro Christi enim dilectione hoc cupiens veraciter agere, a parentibus suis prius mente, post elongavit corpore, ut in solitudinem veniret, qua Dei solius tanto melius frueretur visione, quanto securior a mundiali esset sollicitudine. Agressus itaque peregrinationem divina dilectione, per multa terrarum spatia labores et aerumnas simpliciter perpessus servus Dei Landelinus, sicut antecessorum nostrorum dictis cognovimus et scimus, Alsatiorum terram, comitante Christo, est ingressus. Sed quia nec in hac regione ductor eius, videlicet Christus, praesentem vitam finire illum voluit, ad Rheni fluminis ripam recto tramite pervenit. Oportebat enim summe bonum Dominum fidelem servum, quem scientia sublimarat sanctorum, per viam rectam illuc deducere ubi, per martyrii tentationem probatus, ab ipso collocaretur in superna et pacifera regione. Igitur ascensa navicula Rhenum transfretavit et in aliud littus, Christo remige, deportatus, regionem quae Mortinaugia nuncupatur (5) intravit, quae ideo hoc nomen sortita est, quia plena satellitibus daemonum omniumque tenebris obvoluta erat vitiorum. Quis enim latrones in ea constitutos vel pyratas populum Dei mortificantes explicare potest? Ergo, quia incolae eius servos Dei occidebant mortibus et substantiis <illorum> praesentem vitam sustentabant, merito eam veteres Mortinaugiam vocitabant. De quorum genere adhuc multi sunt superstites, praedis, rapinis, latrociniis pauperum degentes.

5. **De ingressu eius in hanc eremum.** Verum, ut ad incoepta redeamus, Landelinus servus Christi silvam, quae modo ad Argentinensem civitatem pertinet, ingressus, vidensque copiam nemoris se adisse, Omnipotentis laudavit clementiam quod, suae voluntatis compos effectus, omne quod quaesivit invenerit et, quod iugiter concupiscenti animo optavit, in promptu habuerit. Erat namque ere-

(1) Cf. *Ps.* 54, 23 ; 30, 4.

(2) Cf. *Ps.* 55, 11 ; 117, 6 ; *Hebr.* 13, 6.

(3) Cf. *Matth.* 10, 37 ; *Luc.* 14, 26. (4) Cf. 1 *Thess.* 5, 8.

(5) *Mortinaugia* = Ortenau. Cf. A. Krieger, *Topographisches Wörterbuch*, t. II, col. 434.

mus magna et, praeter innocuorum greges animalium, lupis erat numerum excedentibus plena, cervis innumerabilibus obsessa, ursis aprisque ferocibus horrida. Et merito : ubi enim nunc plus quam in septem villis hominum est habitatio, tunc eorum solum [1] horribilis fuerat possessio. Quae gaudia, quae preces, quantae gratiarum actiones in hominis Dei interioribus fuerint, neque philosophi facundissimi, si emerserint, ad perfectum dicere ullo modo creduntur ; quia cor in Domino perfecte gratulans quis perscrutari vel scire potest, nisi solus Deus cui omne cor patet et omnis voluntas loquitur et quem non latet ullum secretum (1) ? Voluit enim residuum vitae suae tempus in solitudinis asperitate ducere, ibique qui se salvum faceret exspectare (2), et hoc se in hac silva facturum Spiritus Sancti gratia intellexit.

6. De cohabitatione ipsius in Althorf (3). Ambulans itaque vir Dei inter vastae eremi arbusta, locum quaesivit ubi requiescere posset, locumque ad quemdam qui Altorf dicitur pervenit, quem ideo antiquitas patrum sic vocitavit, quia hic [1] eremus ibi ad hominum usus primum excoli coepit, et ille vicus ideo villarum prope iacentium vetustissimus sit. Erant autem ibidem paucae domunculae a quibusdam pauperibus factae peregrinis. Quidam enim Wandalus, nomine Hedolfus, nuper illuc venerat et silvam excolere coeperat. Cuius uxor, cum sanctum Landelinum comperisset pro Christi nomine a patria peregrinatum esse, suscepit eum in domum suam ac omni humanitatis obsequio necessaria sibi administrabat (4). Quae etiam filium adolescentem habuit et filiam (5) quae ambobus luminibus privata Artificis Summi praestolabatur medicamina. Cum vero per aliquod temporis spatium ibi demoratus esset, intrans et exiens silvam perspiciendo et iterum cum illa pernoctando, quadam die dixit ei : « Volo, inquit, secus istum fluviolum ascendere et si aliquem locum solitariae vita eaptum Dominus mihi ostendat perquirere, deinde vero vos sorores in Christo amatas quam citissime potero visitaturus repedare. » Et nominato tempore quo promisit se reversurum ad eas, adiunxit dicens : « Si autem hac die et hoc tempore

5. — [1] solus G, *qui in margine notat :* forte solum. *Videtur prius scripsisse :* forte sola.

6. — [1] haec *in margine* G.

(1) Cf. l'oraison de la messe votive en l'honneur du Saint-Esprit.

(2) Cf. *Ps.* 54, 9.

(3) Aujourd'hui Altdorf. Cf. A. Krieger, op. c., t. I, col. 50. Ce village remonte à l'époque romaine ; voir F. X. Kraus, *Kunstdenkmäler*, t. VI, 1, p. 247-248.

(4) « Noch will man die Stelle wissen, worauf das Haus gestanden sein soll ; ein naher Brunnen trägt den Namen des Heiligen und noch im 14. Jahrhundert wurde diese Gegend die Landolinusmatte genannt » (L. Heizmann, *Das Benediktiner-Kloster Ettenheimmünster*, p. 5).

(5) Cf. ci-dessus, p. 70, note 3.

ad vos non revertar, deprecor vos pro divino amore quatenus iuxta amnem prope defluentem ascendentes sequamini et quomodo se res meae habeant dignemini videre. »

7. De perlustratione solitudinis. His dictis, utensilia sibi competentia sumpsit et iuxta fluviolum superius memoratum, qui Undussa proprio nomine dicitur (1), ascendit et usque ad torrentem, qui Lutenbach vocatur (2), venit. Quo loco diligentissime perlustrato, elegit eum in habitationem sibi (3), volens ibi manere quoadusque viam pergeret carnis universae, quia aquis hunc irriguum pascuis admodum cognoverat sufficere. Voluit namque in sudore vultus sui et in labore manuum suarum pane suo vesci (4), iuxta hoc quod scriptum est : « Qui non laborat, nec manducet (5). » Item : « Operantes manibus nostris ea quae necessaria erant [1] (6). » Igitur vir Dei haec attendens, acceptis ferramentis suis dumos horrentes cum frutetis evellere coepit, arbores succidere, lapides eruderare, locum asperum planare, ut cellam ibi pararet in qua se Deo soli in ara cordis cotidianis precibus mactaret. Quos imitatus est iste, dilectissimi in amore eremi, in vestimentorum vilitate, nisi Haliam [2] prophetam qui in solitudine non parvo tempore solus mansit (7) et viduam [3] eleemosynis indigentem <adiuvit> (8), Ioannemque praecursorem Domini, qui longe seiunctus ab hominibus viam Domino praeparavit in eremo praedicans baptismum poenitentiae, et camelorum pilis confertis vestitus erat (9) ? Iam enim idem homo Dei davidica voce gaudens potuit decantare : « Videram iniquitatem et contradictionem in terrena civitate, sed usuram et dolum de plateis eius non deficere, murosque eius die et nocte circumdari [4] ab iniquitate, laboremque regnasse in medio eius et iniustitiam. Ideo elongavi inde [5] fugiens et mansi in solitudine, expectabamque eum qui me salvum faceret a pusillanimitate spiritus et tempestate (10). »

8. Commendatio loci Lutenbach. Locus autem qui Lutenbach dicitur, quem sanctus Dei Landelinus primo excoluit, iuxta amnem praenominatum situs est in amoena planitie quamvis parva, quanquam exigua, tamen aptissima sanctis viris et in pulcherrima valle positus. Qui etiam duobus montibus adiacet, quorum unus Castelberch dicitur (11), alter vero Giselburg nuncupatur (12), nomen a rege quodam, ut fertur, trahens, qui vocabatur Giso (13), cuius ille mons

7. — [1] sunt *prius* G. — [2] Eliae *prius* G. — [3] viduae G. — [4] circumdare G. — [5] *sup. lin.*

(1) Cf. ci-dessus, p. 70, note 5.
(2) Cf. ci-dessus, p. 70, note 7.
(3) Cf. *Ps.* 131, 13.
(4) Cf. *Gen.* 3, 19.
(5) Cf. 2 *Thess.* 3, 8 et 10.
(6) Cf. 1 *Cor.* 4, 12 ; *Act.* 20, 34.
(7) Cf. 3 *Reg.* 17-19.
(8) Cf. 3 *Reg.* 17, 9-24 ; *Luc.* 4, 26.
(9) Cf. *Matth.* 3, 4 ; 11, 7.
(10) *Ps.* 54, 8-12.
(11) Kastelberg. Cf. ci-dessus, p. 70, note 6.
(12) Gisenburg. Cf. ci-dessus, p. 70, note 6.
(13) Cf. ci-dessus, p. 70, note 8.

fuerat habitatio. Hunc etiam ferunt quidam eo tempore regnasse quo Landelinus primo in hanc devenit silvam, eiusque iussu illum neci traditum esse. Adhuc quoque mentionem facientes de pulchretudine praedicti loci, dicimus eum undique praecelsis montibus circumseptum esse, adeo <ut>, si tu ibi positus tecircum spiceres, merito dicere posses : « Qui confidunt in Domino sicut mons Syon, non commovebitur in aeternum qui habitat in Hierusalem (1). » Et cur non movendus est ? « Quia montes in circuitu eius sunt et Dominus in circuitu populi sui ex hoc nunc et usque in saeculum » (2). Haec de loci qualitate me dixisse sufficiat ; nunc vero qualiter passus sit servus Dei scripturum manus nostra stilum vertat.

9. De tyrannide venatoris. Devotus igitur servus Dei in incepto opere fortiter persistens ieiuniis vacabat, orationibus insistebat et ut, quod pie fideliterque pro eius amore inchoabat, Christus perficere dignaretur, suppliciter exorabat, videlicet ut hoc in loco aliquam habitationem praepararet, in qua sibi in exultatione serviri cum tremore deberet (3). Sed cum iam magna ex parte ad faciendam casam locum explanaverat, omnium bonorum invidens serpens antiquus, qui vocatur diabolus (4), indigne ferens se a propriis deturbari sedibus, quibus tam diu potestatem suam exercuit, longe factis hominum habitatoribus, quibus potuit machinamentis, ne talis viri voluntas ad perfectum deduceretur, impedire studuit. Accidit itaque ut cum sibi obsequentibus venator regis, qui tunc temporis in his partibus regni primatum tenuit, caussa venationis exiret ut aliquam feram caperet, qua dominum suum sibi melius placaret ; principes enim agrestium animalium esu avidius delectantur. Qui, dum in hanc devenisset eremum, canes ad perquirendam venationem laxavit ipseque eos incitando, sicut huic arti inserviri mos est, insequebatur. Cumque approximaret loco quo servus Dei in labore manuum non cum parvo studio desudabat, videns eum, mox, diabolo cor eius inflammante (5), nimio furore animi captus est et, quasi deformem hominem et ignotum, statura brevem, speciem nec in veste nec etiam in facie habentem (6) aspiciens protervo vultu, magna cum indignatione intendit in eum.

10. Exclamatio historiographi. Ach, ach, quid facit avaritia ? quid operatur invidia, quid etiam superbia ? Quid est Domine ? O Deus aeterne, quare permittis haec fieri ? Tu, summe bone, dixeras proprio ore : « Beati pauperes spiritu (7) » ; et iterum : « Qui se humiliat exaltabitur (8) », et ecce pauper a superbo despicitur, humilis innocenter perimitur. Tu quondam praeceperas dicens : « Innocentem et iustum non interficias (9) », et ecce iustus ab impio truci-

(1) *Ps.* 124, 1.
(2) *Ps.* 124, 2.
(3) Cf. *Ps.* 2, 11.
(4) Cf. *Apoc.* 12, 9 ; 20, 2.
(5) Cf. *Ioh.* 13, 2.
(6) Cf. *Isai.* 53, 2 et 3.
(7) *Matth.* 5, 3.
(8) *Luc.* 14, 11 ; 18, 14.
(9) *Dan.* 13, 53 ; *Exod.* 23, 7.

datur, innocens sine caussa damnatur. O carissime lector, sacri evangelii lectionem caeteramque divinae scripturae paginam inspice, et quid inde nobis, Domino testificante, respondeatur diligenti cura attende : « Non, inquam, pauperibus spiritu et qui persecutionem patiuntur propter iustitiam me daturum promisi orbem terrarum, sed dixi : ipsorum est regnum coelorum (1). Quamvis autem numquam absens fui testibus meis, tamen defendere eos nolo, quando probantur malorum persecutione. Quia si mihi, qui lignum viride nuncupor (2) et qui possum animam meam ponere et iterum resumere (3), non pepercerunt, quid facient in arido, cui assimulatur homo, qui favilla et cinis fugit ut stipula ante faciem venti (4)? Sed quia ex meis servis unus hoc in mundo pro meo nomine humiliatur, contemnitur, flagellatur, occiditur, alius vero vigiliis, ieiuniis, orationibus aliisque operibus instans divinis (5) usque in finem multis tentationibus a me inflectitur, sequantur me, quia mihi ministraverunt, et ubi ego sum, ibi et ipsi sint (6). » Siquidem quia maxima merces fore noscitur servum cum Domino, militem cum Rege, plasmatum e limo cum illo esse, habitare, regnare, qui omnia creavit ex nihilo, ideo iste vir mala mundi perpeti et pro divinis [1] laboribus fatigari non respuit, ut quandoque ad illa gaudia perveniret, quae omnipotens Deus diligentibus se praeparavit (7).

11. De fine sancti martyris. Sic humilem Dei servum aggressus satelles regis, dixit ad eum : « Quis aut unde es? Cur huc [1] venisti? Aut quis te adduxit? Nunquid ut abhorreres et deterreres animalia domini mei, hanc eremi vastitatem adisti? » Cui homo Dei humiliter respondit, dicens se peregrinum esse hominem seque ad nullius iniuriam hominis advenisse, verum quod maxime silvam hanc propter hoc ingressus fuisset, quatenus locum aliquem eligeret in quo cruciatu sui corporis viveret, dicebat. Quibus auditis, ille, magis ac magis in furorem versus, convitiis non parvis aggressus est eum dicens : « Non est ita ut hoc asseris, sed hanc eremum, in qua dominus meus rex venari solet, ideo intrasti, ut devastares eam, ne animalia agrestia habere possint antra in quibus nutriantur vel foveantur. Haud cedet tibi in prosperum, quod unquam talia praesumpsisti facere contra dominum meum ». Ast ubi servus <Dei> furibundi hominis iram non mitigari cognovit, commendans se Deo faciemque in terram vertens, toto corpore prosternitur et, extendens in crucis modum manus et brachia, orans iacebat et eventum rei expectabat, cupiens dissolvi et esse cum Christo (8), in quo omnem

10. — [1] G *in margine : videtur deesse nomen.*
11. — [1] hoc G.

(1) *Matth.* 5, 3 et 10. (2) Cf. *Luc.* 23, 31.
(3) Cf. *Ioh.* 10, 17. (4) Cf. *Ps.* 53, 14-15 ; *Iob* 30, 19 ; 42, 6.
(5) Cf. 2 *Cor.* 6, 5. (6) Cf. *Ioh.* 12, 26.
(7) Cf. or. Dom. V. post Pent. (8) Cf. *Philipp.* 1, 23.

spem suam fiduciamque posuerat. Quid pluribus immorari necesse est? Post multa convitia quibus hominem iustum dehonestavit regis satelles iniquus, venator praedictus, multimode occidit eum. Quo scelere perpetrato, abiit et coeptum opus peregit, prorsus parvipendens quod sanctum virum sine ulla caussa mortis digne inventa (1) neci tradidit. Tali fine martyr Dei Landelinus, qui mundum sprevit suis cum floribus, ex ergastulo carnis ereptus, undecimo calendas octobris flebile martyrium passus est atque ad Dominum migravit, qui eum ante constitutionem mundi elegit (2), qui in Trinitate perfecta vivit et regnat unus Deus per omnia saecula saeculorum. Amen. **Explicit primus <liber>.**

Incipit secundus <liber>.

1. De fontibus qui ad sacri positionem corporis eruperunt. Deus autem et Dominus noster, qui martyri suo requiem dedit aeternam, membra, corpus et ossa eius non dedignatus est glorificare in terris, ut nos ad illa opera facienda incitaret pro quibus ipse memoriam sempiternalem in coelis et in terris suscepit. Postquam enim homo Dei Landelinus occisus interiit, mox quatuor fontium venae apertae sunt in eodem loco quo occubuit interemptus, una scilicet ad caput, sicut iacuit, ad orientem versus ; secunda ad pedes, id est ad occidentem ; tertia ad dexteram manum, hoc est ad septentrionem ; quarta ad laevam, id est ad meridiem. Veruntamen, peccatis hominum exigentibus, ex illis fontibus modo nonnisi videntur duo, illi scilicet qui ad capitis finem atque pedum eruperunt. Alios autem duos fontes ad utramque manum exortos veridica relatione didicimus subterraneo artificio caeteris esse coniunctos ut, qui videbantur parvi, tali arte efficerentur magni et largiflui. Hoc vero curioso lectori committentes, nobis sufficiunt ad testimonium sanctitatis eius dispensatione divina reservati ipsi duo fontes adhuc superstites, ex quibus non paucae fiunt virtutes per diversas languorum sanitates. Nam coecos, lotis illorum aqua fontium oculis, caliginem abstersisse cognovimus ; dolorem capitis habentes, eadem aqua loti, mundati sunt ; scabiosi in integram cutem restituti sunt, variaque et plurima genera sanitatum Dominus cottidie per sanctissimi martyris sui Landelini praeclara merita de ipsis fontibus populo suo fideli ostendere non desistit.

2. De inventione corporis beati martyris Landelini. Venerabilis autem vidua, cum qua servus Dei prius hospitabatur, sedens domi, diem quo se reversurum spoponderat expectabat, cupiens eius amica perfrui collocutione, cui adhaerebat connexa dilectione. Quo non redeunte, coepit secum mirari cur homo Dei morulas faceret veniendi misitque pueros suos in silvam qui, ubi servus Domini fuisset quidve ageret vel cur non veniret sicut promiserat, diligenter perscrutati, sibi indicarent. Abeuntes itaque pueri, fecerunt sicut

(1) Cf. *Luc.* 23, 4 et 22. (2) Cf. *Eph.* 1, 4.

eis fuerat imperatum et, per fruteta et saltus nemorum eum quaerentes, nusquam invenire potuerunt. Reversae ergo, hoc suae dominae retulerunt ; unde matrona laude digna, moleste ferens tanto privata mansore, assumptis secum filiabus suis, concito gradu perrexit et, quemadmodum illi homo Dei praeceperat, secus amnem superius nominatum ascendit. Tandem vero, nutu Dei, qui pia vota benigno favore prosequitur (1), veniens ad locum hunc quo sancti viri venerabile corpus exanimatum iacebat, videnque quod factum fuerat, quid putamus nisi quod se totam in lamenta continuo relaxabat, inter quae tamen ex ratione quidam cordis iubilus scintillabat? Luxit quidem, quia bonum hominem innocenter occisum videbat ; gaudebat autem, quia Dominus noster ad testimonium sanctitatis eius fontes illos de imis terrae visceribus producebat.

3. Comparatio. Ecce, carissime lector, videas has benevolas mulieres imitatas esse benignissimas sepulchri Domini nostri visitatrices et eis quadam comparatione effectas esse similes. Sicut enim illae viventi Domino toto corde inhaeserant, ita istae servo eius tota mentis intentione adhaerentes, necessaria corporis in corpore adhuc manenti et in eremo demoranti ministrare non cessabant. Sicut illae mortuum corpore Iesum quaerebant emptisque aromatibus visitare eius sepulchrum curavere, ita istae mulieres trucidatum martyrem eius visitabant in eremo et ei funeris exequias impendere corde satagebant devotissimo. Quemadmodum beatae illae mulieres, eo quod viventi Domino adhaerebant et mortuum ad sepulchrum eius venientes quaerebant, visione simul et allocutione angelica perfrui meruerunt, ita etiam istae benignae mulieres, quia servo Dei Landelino adhuc viventi necessaria vitae ministrabant in eremo, mortuoque dignas celebrare exequias studuerunt in feretro, ideo, divinam virtutem in miraculorum signis videntes, laetari divinitus meruerunt.

4. De illuminatione puellae. Admiratione itaque satis magna prae gaudio partim et tristitia diutissime habita, tandem felicis memoriae matrona filias alloquitur quatenus citius ligna conquirant ad instrumentum aliquod faciendum, in quo reverendum Christi martyris corpusculum ad frequentiam populi deferant atque convenienter honore debito terra illud cooperiatur. Tunc inter se convenerant ut filia coecitate oculorum oppressa iuxta sanctum corpusculum resideret et ei tanto studiosius custodiam impenderet, quanto quidquid aliud operis implere interim nequisset ; aliae vero paululum in eremo abreclinarent et ligna tali usui convenientia coaptarent. Sicque mulier usu luminis privata ordinatione Dei, se iuxta corpus beati martyris humotenus reclinavit ; mater autem una cum comite fida, ob conquirendorum lignorum caussam, pedes in silvam vertit. Ubi cum diutius tardarent, praedicta mulier iuxta sacrum thesaurum in custodia sibi deputatum [1] residens, tacite mirari coepit

4. — [1] deputata G.

(1) Cf. or. Fer. VI post Cin. et or. Fer. VI post Dom. III Quadrag.

quomodo res ista constaret, scilicet qualiter occisus sit, vel quo loco corporis vulnus illatum sit, aut in quam partem versus iacuerit. Tali admiratione mulier divinitus occupata, reverendum sancti viri corpus palpare coepit tremebunda ; cumque manu tremula totum corpus amabile peragraret, fortuito ad illum locum venerat vel potius ipso martyre procurante, ubi vulnerati corporis sanguis decurrens rivulum parvum in terra fecerat ; mox divina gratia sibi coelitus inspirante, credidit se, quemadmodum verum erat, martyris Christi sanguinem contigisse atque, ab intimo cordis affectu suspiria trahens, clamat ad Dominum dicens : « Domine misericors, si verus tuus hic servus fuit, per tuam misericordiam et per eius merita adiuva me, ut aperiantur oculi mei et videam lumen diei. » Statim adfuit ei divina virtus, quae nunquam abesse solet se toto corde quaerentibus. Sic enim orans, cum de sanguine beatissimi viri oculos perunxisset, ilico fuit illuminata et, quae diu defraudata desiderio visus sui fuerat, pro beneficiis sancto Dei impensis modo illuminari a Deo meruerat. Visu itaque reddito, cum laetanter clamaret in laudem Domini, sorores eius clamore accitae venerunt, videntesque quod factum fuerat, etiam ipsae in laudem Domini ac sancti martyris devotissime proruperunt.

5. **De exequiis sancti.** Post gratiarum vero actiones Altissimo redditas, elevarunt sanctum corpus, ut ultra Rhenum translatum sepelirent, quoniam cis Rhenum vicina ecclesia adeo non erat, quod illuc viribus suis vehere confiderent. Regio enim ista et alia isti vicina, ex maxima parte silvis occupatae, pene remanserant incultae. Cumque sanctum corpus portando strenue in divino amore pergerent, tamen, quia molle est genus mulierum, fatigatae requiescendo saepius resederunt, sicque ad sanctum locum ubi martyr idem adhuc requiescit, modo nuncupatum « villam monachorum » (1), venientes, lassatae sanctum onus deposuerunt ac paulisper iterum levaturae illic declinaverunt. Denique resumptis viribus ad portandum glebam sanctissimam surrexerunt, sed ipsam de loco illo movere saltem nullo modo potuerunt. Quanto enim illud onus elevare conabantur, tanto maiori labore frustra deprimebantur. Noluit enim se de his locis transferri reverendissimus noster patronus et athleta Domini Landelinus, in quibus ipse adhuc vivens conversari et Domino servire solebat, id omnipotente Deo misericorditer disponente ut, ipso servo eius in hac regione solo occiso, multi surgerent homines victuri cum Christo. Cum vero expertae essent se votum suum, divinitus impeditum, non expleturas, acceptis utensilibus suis fodere coeperunt et honore quo poterant sacratissimum cadaver diligenter ac devote terrae commendaverunt.

6. **De baculo frondente.** Interea dum huic humanitatis officio magno cum conamine propensius inservirent, contigit ut una earum baculum suum ex quercu abscissum, exoccupare manus volens, terrae infigeret eiusque oblita domum postea repedaret. Cumque die

(1) A Münchweier. Voir ci-dessus, p. 94.

crastino sepulchrum sancti martyris revisere convenissent, viderunt baculum frondentem, quem abtruncatum de arbore una earum illic se pridie humo meminerat [1] impressisse. Idem vero virgultum, de die in diem sumens augmentum, in magnam profecit arborem quae ad nostra usque tempora perduravit. Talibus virtutum indiciis patefactis, populi admiratione ducti et collatis per Christi martyrem beneficiis salutaribus allecti, semper in anniversario natalis eius praedictum locum sepulchri frequentabant, sanctum Landelinum pro corporis et animae suae incommoditatibus invocantes. Cuius meritis Dominus noster quam multos salvaverit et salvare paratus sit solus ipse novit, qui vivit et regnat Deus per omnia saecula saeculorum. Amen. **Explicit secundus liber.**

Incipit tertius liber.

1. De prima inhabitatione Mortinaugiae. Beatus Landelinus patrios Britanniae (1) fines pro Christi amore egressus, cum pagum Mortinaugiensem adiens in hac eremo conversaretur, in loco sibi dilecto et electo, Lutenbach dicto, ab hominibus iustitiam Dei et veritatem odientibus innocenter occisus est. Et dum ibi repertus a bonis fidelibus atque ad locum qui modo « villa monachorum » dicitur deportatus esset et sepultus, <cum> rex quoque coeli et terrae pro ostendenda meritorum eius clara nobilitate ac nobili claritate utraque loca, scilicet eius [1] <commorationis> et sepulturae, multigenis ornasset virtutibus, tunc populi circumquaque manentes pro beneficiis, meritis illius divinitus impensis, laetati, sanctum sepulchrum eius venerando adierunt silvamque excolere atque in ea multi eorum habitare coeperunt. Prius enim quam idem servus Domini hac in eremo passus esset, nemo in ea manere ausus est propter latrones et raptores inibi consistentes, sed ipsa vastitas eremi a Rheno flumine [se] incoepit et usque ad Nigram Silvam absque humana habitatione terminum duxit. Ast ubi sanctus Dei, sicut dictum est, in ea passus occubuit, populique catervatim e diversis regni partibus tumulum eius petere caussa infirmitatum suarum coeperunt, latrones, peregrinorum frequentiam formidantes, loco dato interius [2] fugerunt, quia tantae multitudini facere violentiam nequiverunt. Quibus hoc modo perturbatis, unusquisque incolarum loci, prout ad se proprietatis iure aliqua pars eremi pervenerat, excoluit et in suum usum diligentius operando ex illo tempore vindicavit.

2. De origine cellae istius quae nunc dicitur Ettenhem (2). Deinde non paucis annorum curriculis evolutis, non longe ab illo

6. — [1] meminerant G.

1. — [1] G *in margine : videtur deesse nomen, forte* habitationis. — [2] itineris G.

(1) L'auteur des livres I et II le faisait venir de la *Scotia*. Voir ci-dessus, p. 98.

(2) Ettenheim, Ettenheimmünster. Voir A. Krieger, op. c., t. I, col. 548.

loco quo vir Dei passionis suae finem sortitus est, divina inspiratione simul et revelatione certificati, oratorium in honore semper virginis Dei Genitricis Mariae fideles quidam Omnipotentis famuli construxerunt et ad illud, sicut alia confinia ad eandem marcham pertinentia, locum etiam illum quo martyr idem tumulatus esse noscitur tradiderunt, quemadmodum in aliis chartis scriptum plenius invenitur (1). Quo in loco monachi, non sua quaerentes sed quae Dei sunt magis facere cupientes, habitare coeperunt et studium sanctae vitae in tantum exercere, ut ab omnibus ille locus amaretur et pro sanctitate religionis quae videbatur in ipsis, « monachorum cella » nuncuparetur. Patres quoque qui praeerant eis, sibi et aliis adeo profecerunt, Deo et hominibus tam amabiles extiterunt, ut non solum aliorum monachorum aliis locis consistentium abbates efficerentur, verum etiam quidam eorum episcopatus apicem conscendere mererentur. Sub tantis patribus discipuli tales conversabantur in eodem monasterio, divina sapientia instructi variisque virtutibus redimiti atque regularis vitae custodia exercitati, adeo ut quidam ipsorum, in alia loca monasteriorum missi vel canonice electi, inventis ibi fratribus paterna sollicitudine nec non dilectione praefuissent, immo etiam plurimos pueros ad clericatus officium susceperint nutriendos et multi clerici de diversis regni partibus ad eorum doctrinam confluentes advenerint, ac inibi pro hospitibus commanere coeperint, sicut adhuc tenet memoria modernorum (2). Sed quoniam miracula sanctorum magis ad aedificationem fidelium referuntur, his omissis, ad virtutum insignia quae meritis beati martyris Landelini divinitus acta sunt, sicut a reverendis in Domino fratribus et monachis, Eberhardo scilicet et Hermanno, Adalberone et Adelberto, referuntur (3), commendanda litteris revertamur.

3. De acquisitione praedii. Quodam tempore, cum eiusdem loci per ignem consumeretur oratorium, nec fratres sumptuum copiam haberent operi tanto restaurando congruentium, inito consilio sui capituli acceperunt caput beati Landelini et instrumentum quo portaretur, nuntiosque cum illo direxerunt qui undique petentes ad recuperandum monasterium aliquod acciperent supplementum. Qui postquam eleemosynas colligendo villas plurimas peragrarunt, quia pagum, qui vocatur Hillasacia, fuerunt ingressi, villae, quae Rubiacum dicitur (4), appropinquare coeperunt. Et ecce quidam miles

(1) Ces documents, s'ils ont jamais existé, semblent avoir disparu. Ou faut-il y voir une allusion au testament d'Eddon, acte contemporain de la Vie? (Cf. ci-dessus, p. 77-78.)

(2) Au XII^e siècle (voir ci-dessus, p. 89). A cette époque les dires de l'hagiographe ont pu se vérifier.

(3) Cf. ci-dessus, p. 86, note 3. Il est probable qu'Hermann est aussi l'abbé mentionné au l. IV, ch. 2. *Eberhardus* serait celui à qui sont dédiés les livres I et II.

(4) Voir ci-dessus, p. 74, note 2.

ipsa de villa exiens obviat illis, nimis elatae mentis ut suis patebat in verbis. Veniens namque ad illos dixit : « Quid portatis in hoc feretro aut quid orbem circuitis, fallentes mundum, et non potius sedetis in cellis vestris ? » Responderunt fratres et qui cum eis erant dicentes : « Nos, ut bonos homines pro reparatione monasterii nostri interpellaremus, eximus, has sanctas nobiscum portantes reliquias. » At ille dixit : « Cuius reliquias portatis, dicite. » Dixerunt : « Landelinus vocatur ille sanctus, cuius caput huc nobiscum ferimus. » Et ille indignando : « Quis est, inquit, ille Landelinus ? Tam bene est os bovis vel asini quam alicuius sancti. » Statim ut hoc dixerat, de equo super quem sedebat cecidit et, fractis tibiis, pene factus exanimis, diutius in terra iacuit. Qui in se cum reversus fuisset, quod dixerat poenituit, quia impunitus non evasit, promittens amodo se sanctum Dei veneratione debita celebraturum, dummodo sibi corporis sui sanitatem restitueret. Et, convocatis amicis suis, partem suam praedii quod commune habuit cum germano suo, ad reliquias sancti martyris in usus tradidit fratrum, quatenus curam sui habere memoratus ac semper memorandus martyr Domini dignaretur. Quo facto, celerrime consecutus gratiam sanitatis sancti Landelini meritis laudavit Altissimum, qui ob servi sui contumeliam ulciscendam eum mirabiliter castigavit et poenitentem ad sanitatem pristinam restauravit. Hinc igitur factum est, ut omnes qui huic miraculo intererant, immo etiam qui relatione ac testimonio ipsorum illud memorabile signum percipere poterant, nomen sancti Landelini venerari coepissent, ita ut cum summo gaudio venerabilem eius tumulum frequentarent.

4. **De recuperatione praedii cum augmento.** Postea, cum hi duo germani praesentis vitae diem clausissent extremum, filius fratris illius qui praedium suum beato Landelino tradiderat offerendum [1], quod patruus suus fecerat parvipendens, illius partem suae coniungens iniusta praesumptione sibimet vendicavit, totumque propriis usurpans usibus, in praedio dicto fratribus nil dimisit. Contra quod iidem fratres nihil agere potuerunt ; sed aeterno iudici Deo sanctoque Landelino patrono suo caussam suam precibus assiduis commendabant. Sed cum hunc sibi resistentem ferre diutius divina iustitia noluisset, in lectulum decidens, durae infirmitatis violentia premitur [2] ac tandem membrorum omnium officio desperatus paralyticus efficitur [3]. Quod [4] <cum> nuntiatum fuisset ad monachorum cellam, quae nunc alio nomine Ettenheim vocatur, pro eo quod venerandae recordationis Etho episcopus eam quasi destructam olim atque dilapsam renovaverit iterum (1), inito consilio, caput sancti

4. — [1] offerendo G. — [2] premeretur G, *qui in margine notat : forte* premitur. — [3] efficeretur G, *et in margine : forte* efficitur. — [4] G *in margine : videtur deesse* cum.

(1) Cf. ci-dessus p. 76.

Landelini portantes illuc pergere festinabant, ut pro reverentia sancti martyris eis redderetur, quod nec episcopi (1) aut saecularium principum auxilio (2) ex anteacto tempore poterant rehabere. Cumque appropinquarent praenominatae villae Rubiaco et casu venissent in agrum praedii quod sancto Landelino datum erat, protinus tantam gravedinem perpessi sunt qui beatas reliquias portaverunt, ut, nequaquam ulterius progredi valentes, se ad deponendum dilectum onus humotenus incurvarent. Miraculum statim a viantibus ad notitiam populi fama volante deducitur et catervatim plebs ad tanti rumoris novitatem visu probandam convolat in idipsum. Accedunt plurimi, sancti martyris modicae quantitatis reliquias multi elevare contendunt, deportare satagunt, sed nec movere possunt. Quid plura? Populo tandem placuit, salubri consilio adinvento, ut ille infirmus praedii sancti Lendelini raptor levaretur in lectum suum ac se illuc faceret festinantius deportari. Quo dum fuisset paralyticus allatus, praedium quod Deo et beato eius martyri Landelino servientibus elata mente abstulit, coram astante multitudine humiliatus reddidit. Nec mora, exsangues [5] artus, immo praemortui, coeperunt convalescere et, viribus corporis restitutis, propriis plantis ad villam est regressus unde nuper alienis manibus evectus venerat, laudans Dominum et gratias agens sancto Landelino, cuius meritis fuerat a tanta invaletudine liberatus. Fratres quoque, recepta possibilitate, sancti viri caput elevaverunt et cum illo qui curatus est ad villam properaverunt, et populus, exiens <obviam> illis, ob honorem et laudem Domini nostri et sancti Landelini magna cum reverentia suscepit eos. Ille autem supra memoratus pro recepta sanitate sancto Dei satisfaciens, aliam partem eiusdem praedii, quae ipsum haereditario iure contigerat, praeclaro martyri contradidit a fratribus praedictae cellae amodo possidendam. Sic ergo monachi, praedio recuperato ac eodem addita parte alia augmentato, in locum suum alacriter sunt reversi, collaudantes Deum, qui facit mirabilia magna solus (3), super omnibus bonis quae ipsis dignatus est exhibere.

5. **De custodia praedii.** Tantam vero custodiam eidem praedio per sanctum Landelinum divina providentia procuravit, ut nullus ibi damnum inferens evaderet quin claudus, aut caecus, aut debilis fieret, vel aliam infirmitatem corporis sustineret. Unde factum est ut omnes tantus timoris stupor invaderet, ut nemo ex illis hominibus quidquam de rebus sancti maligne contingere praesumpsisset, adeo ut iam tunc homines honestiores et saniores pueris suis consuetudinem talia committendi sub interminatione gravissima inhiberent

[5] exangues G.

(1) L'évêque de Strasbourg. Nouvel indice de la dépendance d'Ettenheimmünster par rapport à l'évêché alsacien.

(2) Au titre d'avoué de l'abbaye sans doute.

(3) Cf. *Deut.* 10, 21 ; *Ps.* 70, 19.

ne vel ipsi unquam sancti huius vineas intrare furtim praesumerent aut pecora ingredi permitterent, scientes quod eos ultio divina non praetereat, qui de bonis eius furari vel rapere quidquam non pertimescant. Ut autem nos verum dixisse nemo dubitet, unum subnectimus quod ipsi quoque vidimus et interfuimus, plura praetermittentes quae aliorum religiosorum testimonio confirmantur.

6. **De correptione furis.** Erat homo quidam in eadem villa in tantum fraudulentiae deditus quod, saepius ingressus vineas et occulte uvas auferens, damno non parvo suos convicaneos contristabat. Praecipue tamen praedam suam in vinea sancti Landelini agere consueverat, quia prae caeteris hanc maturescere atque botris abundare cognoverat. Cumque die quadam, suam nequitiam repetens, ad vineas declinasset, mox ut ibidem per maceriam ascendit ingressurus, in terram cecidit et cum casu claudus pariter est effectus. Deinde vero manibus aliorum extra vineam deportatus, vix accipere meruit ut cum ligneo iuvamine, id est scabello, ambulare valuerit. Sicque factum est ut, qui sanus Altissimo reverentiam noluit exhibere, saltem ex ipsa membrorum incommoditate cognosceret quis quantusve foret quem totiens depraedando inhonorasset. Hic autem ante terminum vitae suae sanitatem recipere non meruit, quia, ut credimus, Deus noster eum ad sui utilitatem aliorumque exemplum sic permanere disposuit. Nam, in ipsa infirmitate corporis constitutus, melius in mente convaluit, quia tantas oratiunculas didicit, ut etiam psalterium in scripto retinens quamsaepe recitaverit.

De miraculis circa tumulum. 7. <**Prologus**>. Multa quidem et magnifica sub eodem tempore circa defensionem bonorum quae sancto Landelino contradita fuerant patrata sunt signa. Sed nos pro multis pauca ponere contenti sumus, sufficienter credentes posse agnosci tales impune non evasuros, qui vel sancti martyris ipsius nomen blasphemare, immo imprudenter proferre non vereantur, vel qui per sui superbiam seu furti temeritatem de rebus eius nomini deputatis aliquid minuere moliantur. Nunc autem quaedam subnectere miracula destinamus, quae fidelibus circa tumulum ipsius ostensa fuisse cognovimus, quorum notitia vel praesentes vel futuros aedificare debeat ad salutem. Ita enim scriptis antiquorum sive dictis e vestigio inhaeremus, ut tamen quae nobis comperta sunt sub oculis interponere non vitemus.

8. **De comprehensione furum.** Eo tempore quo Waltgerus presbyter, quem multi nostrum noverunt, eidem Sancti Landelini titulo praefuit (1), maligni homines, noctu advenientes, ingressi sunt ecclesiam et vasa necnon vestimenta caeteraque ad divinum officium pertinentia furati sunt. Quo facto, celeriter abierunt et ea suis usibus aptare moliti sunt. Cum vero totam noctem in fuga desudassent, in crastino, cum se longe recessisse putabant, in vicino loco, scilicet

(1) Voir ci-dessus, p. 85, note 1.

iuxta monasterii vineas in monte sitas, iverunt et competentis iniquitati suae viae nescii atque labore nocturno fessi, velut amentes in loco resederunt. Facto autem mane, cum furtum villani comperissent, inquisitione facta, ubique coeperunt quaerere si adhuc rei forsitan in locis absconsi demorarentur [1] vicinis. Cumque sic studiose per villam et per vicina currentes loca quaererent, quaedam de populo ubi fures convenerunt accedentes, viderunt eos quasi sensus impotes considere et ea quae fuerant furati in manibus palam tenere. Quod protinus ut viderunt, quod furtim ecclesiae subtraxerant auferentes, ea [2] presbytero reddiderunt. Illis autem in pace dimissis, populus in hoc facto laudavit Altissimum, qui talia per sanctum Landelinum operatur martyrem sibi dilectum.

9. De furto. Item alio tempore, cum foemina quaedam ad [1] abluendum in amne vestimenta in urceo deportasset et aliqua necessitate paululum faciem avertisset, accurrens una de filiabus Belial quantocius furata est omnia vestimenta. Sed cum reversa quod factum fuerat perspexisset et erga vicinas et amicas, ubi vel suspicio vel spes esse poterat, inquisisset, humano penitus auxilio destituta, gressu festinato petiit basilicam sanctissimi Landelini eique conquerens infortunatum eventum, fletus et suspiria visceribus ex intimis profundebat, ac Domini dilectum ad suum iuvamen et patrocinium expetebat. Missarum solemniis consumptis, quae sub ipsa hora, his accidentibus, agebantur, ancilla praefata presbytero et aliis convicaneis damnum suum importunis querimoniis enarravit. Ubi statim compulsatis ecclesiae signis, ut malitiae reum quaererent pariter exierunt, et ecce de coemiterio descendentes viderunt mulierculam, quae furtum fecerat, secus munitionem sacri coemiterii residentem vestesque furtim subductas in suo gremio componentem. Videntes ergo quod infelix in eodem loco, fugae nescia, divinitus constricta permanserit, vestes pauperculae, quae prius eas amiserat, resignantes, ad ecclesiam sunt reversi, laudes Christo sanctoque Landelino devotissime persolventes, quod eiusdem patroni sui [2] meritis merebantur in cunctis necessitatibus exaudiri. Haec idcirco maxime litteris inseruisse me retinete, quatenus de caetero quilibet fidelis damno rerum suarum in furto sive rapina vel quovis alio detrimento indebite periclitatus non ambigat se in loco propter sancti Landelini memoriam Domino dedicato, quando cum vera fide et devotione sanctum [3] imploraverit, votorum suorum efficaciam accepturum.

10. De lumine divinitus accenso. In Epiphania Domini nostri, cum presbyter eidem titulo praelatus deifici mysterii sacramenta pro solemnitatis exigentia strenue peregisset, oblitus est lumen extinguere post missas, ut ante consueverat, sed egressus iam ad prandendum consederat et ecce reminiscens luminis ardentis, misit scho-

8. — [1] *ita prius* G, demorentur *post corr.* — [2] eis G.
9. — [1] ab G. — [2] suis G. — [3] sancta G.

larem suum (1) ut candelam adhuc rutilantem extinguere festinaret. Puer itaque, iussa complens, ignem candelae omnino suffocabat, reversusque cum aliis ad reficiendum se collocavit. Nondum prandio peracto, caussa extitit pro qua scholaris idem ecclesiam adiit et ecce candelam dudum extinctam solito plus rutilantem reperit. Hoc stupefactus miraculo, puer cucurrit festinans <et> quod viderat domino suo nuntiavit. Tantae rei veritatem mox ut presbyter agnovit, ad ecclesiam personaliter propter novitatem visionis veluti convolando immo tota plebe catervatim ad tam salutare spectaculum confluente, salubri fretus consilio, praefatus presbyter ne quis illo die lucernam divinitus ministratam extingueret, interdixit, attendens utique tam solemni die lumen ad honorem Domini sanctique memoriam Landelini coelitus procuratum fas non esse homini deponere vel celare. Huius rei Adelgos sacerdos verus testis adhuc superest, qui tunc temporis scholaribus pollens annis iussu domini sui lucem candelae et visibiliter extinxit et virtute divina invisibiliter incensam reperit, atque in hoc omnem ambiguitatis et diffidentiae nobis a mente scrupulum longe fecit.

11. De quodam a daemone liberato. Homo quidam ante plurimos annos occupatus a daemonio, gravissime vexabatur. Qui cum parentum cura deductus ad beati Landelini memoriam pervenisset, et sacerdos ibidem divina gerens orationum pro ipso libamina Domino profudisset, tunc misericordiarum pater mitissimus recordatus est hominis illius. Nam statim diabolus, de potentia divinitatis et sancti Landelini meritis coniuratus, cum foetore quo decuit de inhabitatione miserrimi corporis est egressus. In hoc prorsus miraculo libet intueri quam pie infirmo remedium praeparatur, quam potenter grassatoris violentia confutatur, quam patenter martyris excellentia praedicatur. Igitur ut labentibus annis memoriae futurorum idem signum firmius inhaerere daretur, pictoris artificio in laqueari ecclesiae tabulatu monstratur coloribus designatum (2), quatenus tam laici videant in pariete, quam [1] litterati legunt in codice, sanctum Domini sic in coelis et in terris gloriose mirificatum, quod mortalibus obtinere valeat auxilium a Dominatore summo regnante per omnia saecula saeculorum. Amen. **Explicit tertius liber.**

Incipit quartus liber.

De miraculis beati Landelini temporibus modernis ostensis.

<Prologus> (3). Temporibus Henrici Caesaris, cum Otto Argentinen-

11. — [1] quod G.

(1) Qualifié, une ligne plus loin, de *puer*. On peut donc comprendre : élève, enfant de chœur ou petit chantre. Cf. Du Cange, *Glossarium*, t. VI (Paris, 1846), p. 111.

(2) Cf. ci-dessus, p. 85, note 3.

(3) On trouvera toutes les références à propos de ce prologue, ci-dessus, p. 87-89.

sis Ecclesiae gereret praesulatum, hoc Ethinhemense coenobium coepit adeo rei familiaris inopia constringi, ut locus, qui triginta fratribus erat constructus, vix videretur duodecim posse sustentare ; religio enim christiana imperatorem nimis execrabatur propter symoniacam haeresim et alia scelera quorum sorduit vanitate. Sed episcopus praenominatus Otto, ecclesiasticarum rerum nimis prodigus, in quantum potuit eum studuit adiuvare, distribuendo scilicet res episcopatus et monasterii nostri ducibus et militibus huius saeculi, quia frater eius carnalis Fredericus, Alamannorum dux, regis filiam, neptem scilicet imperatoris, uxorem duxit. Inter caetera vero quae laicis praestitit, praedium, sancto Landelino contraditum in villa Rubiacensi, in beneficium fratri suo concessit. Elapso tempore post Ottonem de medio factum, Baldewino quoque successore ipsius defuncto, cuidam nobili clerico, nomine Cunoni [1], rex episcopatum Argentinensem contulit, qui et ipse [2] locum dictum multimodis dissipatum, amplius devastare non timens, multa bona saecularibus tribuendo abstulit. Sed cum rex Henricus, filius imperatoris Henrici praefati, propter imperatoriam consecrationem a Domno [3] Apostolico percipiendam Romam cum expeditione congrua properaret et secundum consuetudinem recte iudicaturum orphanis, viduis et ecclesiis iuraret, reversus, propter sacramentum praestitum aequitatem iudicii aliquanto tempore custodivit. Quo Argentinae pro tribunali ad iudicium residente, procidentes de Ethenheim monasterio fratres pro rebus sibi iniuste ablatis interpellaverunt ipsum. Mox ergo sententia prolata, quod nulli liceat monachorum canonicorumque praebendam auferre vel habere, oportuit imperatori satisfacere pervasores, rebus hactenus iniuste possessis in ipsius manum continuo resignatis. Rebus itaque monasterii redditis et aliquot annis in usu retentis, pervasores, cognoscentes Augustum a quibusdam tribulari, bona praedicta sibi praesumpserunt iterum vendicare.

1. De miserabili fine cuiusdam praedonis. Quidam tunc temporis potens vir in Rubiaco beati Landelini praedium, a milite quodam in beneficium susceptum (1), detinuit, immo etiam, ut sibi suisque posteris haereditario iure confirmaretur, omni conatu agere studuit. Cuidam enim de ministerialibus ducis Frederici pecuniam contulit ponderosam, ut reditus praetaxatos ab ipso duce suscipiens, in beneficium sibi legitimum stabiliret. Ecce quia ante ruinam cor exaltatur (2), insipiens iniquitatem suam tunc voluit prolongare quando in proximo suimet erat perditio sine recuperatione. In brevi namque correptus invaletudine, ita coepit sensuum discretione privari, ut iam rarus aliquis eius obsequiis adhaereret. Audientes ergo

Prol. — [1] Cimoni G. — [2] ipsum G. — [3] Domino G.

(1) Cf. l. III, ch. 3-4. Remarquer le lien avec le livre précédent.
(2) Cf. *Prov.* 16, 18 ; 18, 12.

amici eius atque alii religiosi, scilicet monachi canonici (1), vel etiam laici, tanta illum infirmitatis violentia perturbatum, adierunt eum causa visitandi, salutis ei monita colloquentes. Intelligentes autem illum insani capitis verba respondere, dixerunt ei : « Quomodo sic facis ? Quare dementia commoveris ? Habe fidem in corde, et ore confessionem fac ad salutem (2). Percipe corpus et sanguinem Domini ad remedium corporis et animae tuae, signans te signaculo crucifixi. » Illis igitur haec et similia sibi suggerentibus, miserabilis homo respondit terribiliter exclamando : « Recedite, recedite, dimittite requiescere me in pace. Landelinus enim hic assistit, dolium plenum picis habens ebullientis, in quo me citissime demersurus est. » Quem illi vehementius increpantes, ut se signaret et sacramenta vivifica susciperet admonebant. At ille : « Facite, inquit, ut Landelinus abscedat et dolium extra limina domus eiciatur ; postea vestris consiliis acquiescam. » His et similibus furiosae mentis indiciis homines illi pertaesi, tandem ad propria remeabant prae admiratione simul et timore animo consternati. Aeger autem praedictus, in errore suo perseverans et verba praescripta diris vocibus repetens, ea cum vita finivit, quia eodem die spiritum exhalavit [1], nec confessione mundatus nec viatico cibatus. Quibus autem suppliciis, purgatoriis dico vel infernalibus, sit haec anima deputata, simplicitati nostrae nimis arduum videtur deffinire ; sed nobis laudandus est Omnipotens, qui per dilecti sui famuli Landelini merita nostram sic ab adversariis ecclesiam tuetur.

2. De receptione bonorum. Illo namque tali fine de praesenti vita subtracto, ipsius convicanei timentes ne et ipsis vindicta similis eveniret, devoverunt se nunquam illud praedium habituros [1], missisque nuntiis, accersierunt fratres Ettenheimenses, quatenus amodo suo censu [2] fruerentur, quo iam caruerant annis multis. Quod audiens abbas Hermannus (3), qui tunc eidem loco praeerat, retentis in domo secum paucis fratribus ob divinae servitutis officium exequendum, caeteros ad vendicandum praenominatum praedium ire praecepit, festinare monuit. Qui iussis obedientes, beati martyris reliquias devote suis humeris aptaverunt et, Rheni aqua navicula transportati, emenso quantocius itinere, ad Rubiacense territorium pervenerunt. Unde rumore in villam perlato, consonantibus ecclesiae signis, concurrunt nobiles et mediocres simul in unum, dives et pauper, et pretiosa sanctarum reliquiarum pignora festina processione suis moe-

1. — [1] exhaluit G.

2. — [1] habitaturos G., *et in margine : forte* habituros. — [2] sensu G., *et in margine : forte* censu.

(1) Faut-il voir en eux les religieux qui desservaient le lieu de pèlerinage à la « basilique » de Münchweier ? L'église est qualifiée de la sorte en III, 9, et IV, 5.

(2) Cf. *Rom.* 10, 10.

(3) Voir ci-dessus, p. 86, note 3.

nibus introducunt, consequenter ipsis monachis ad integrum beati Landelini bona restituentes, expositoque per ordinem qualiter omnipotentis Domini iustitia nuper illarum rerum contriverit invasorem.

3. Rursus de invasione. Secundos igitur successus intercessione patroni sui praedicti fratres in omnibus adepti, paucis diebus Rubiaci exactis, domum cum sanctis ossibus sunt reversi. Quo cognito, quidam nepos malefactoris nuper extincti, nomine Volmarus, de villa quae dicitur Gebalichiswilre [1], adiit eundem militem quem et † suus accipiens ab eo praedium saepenominatum et beneficium †. Qui veniens violenter usurpavit sibi quod invenit in eo totum, fratresque ac servos quos ibidem reperit, multimodis affectos contumeliis, abscedere citissime praecepit. Qui cum de consolatione [2] populi et autoritate sui abbatis ei locum dare nollent, multum irascens flagellavit eos, unum pugno caedens et alterum barbam eius crudeliter evellendo affligens. Post paucos autem dies de hoc saeculo migravit, et res ipsas cum omnibus quae habuit, quamvis invitus, deseruit, sancto Landelino, ut credimus, nimirum id obtinente a Domino, qui, servientium sibi condolens tribulationi, eorum studuit sanctis suis meritis adesse consolationi.

4. De muliere quadam in visione per beatum Landelinum sanata. Mulier quaedam, de villa Uringen dicta (1), quae est in pago Prischaugensi sita, pro indulgentia suorum peccaminum obtinenda Romam ire perrexit, sancta principis apostolorum suffragia petitura. Cumque tempus aliquantulum ambulando valenter egisset, coepit membris gravescentibus infirmari et, molestia corporis crescente, in lectum se nimis aegrota deposuit. Comites autem itineris eius, videntes eam non meliorari, ut vota sua redderent abierunt, praeter mulierculam quandam, quae pietate mota remansit secum, frequens ei ministerium impendendo. Pecunia quoque quam de domo portaverant infra dies expensa paucissimos, vitae necessaria denegaverat, sed languescentem foeminam praedicta paupercula de suis eleemosynis, ostiatim scilicet collectis, benigne curavit quotidie recreare. Cum sic duodecim septimanis eius ultro ministerio deservisset, tunc se ulterius tantum laborem sufferre non posse sed et peregrinationem propositam velle perficere profitetur. Foemina vero infirmitate gravata memor fuit sancti Landelini martyris Christi, cuius hactenus visitare sepulchrum consueverat annuatim ; et ipsum tot angustiis praeventa saepissime nominetenus invocans, ut Deum pro sua infirmitate deprecetur multiplici rogat prece. Levat ad coelum oculorum aciem et sanctum Landelinum, gemens et plorans, sui doloris invocat adiutorem. Flere merito potuit, cui

3. — [1] *sic* G, *qui notat* + *in margine. Legendum videtur :* Gebilchiszwille. *Cf. supra, p. 87, annot. 1.* — [2] *sic* G, *fortassis :* consensu.

(1) *Uringen, Uringa* = Ihringen, village en Brisgau. Cf. A. Krieger, op. c., t. I, col. 1085.

de conviatoribus suis una tantummodo mulier adhaesit et, sumptibus exhaustis, haec ipsa, quam citissime posset, recedere festinavit. Et ecce in ipsa nocte quae abscessurae mulieris lucem praecessit, apparuit ei vir quidam pulcherrimus mediae staturae, quae nec longa multum nec brevis adverti posset [1], accuratissimi [2] vultus et clari aspectus, qui dixit ei quasi blandiens formidanti : « Ego sum quem petis, ego sum quem interpellas, intercessor ego sum cuius patrocinium periculis tuis opponis. » Et adiecit : « Surge festinanter ; optata deinceps utere sanitate, et incunctanter implere tua satage vota. » Qua visione mulier expergefacta, sensit sanitatis commoda per beatum Landelinum sibi restituta. Factoque mane, cum eius comes itineris abire voluit, ipsa quoque contra spem cunctorum qui pridie viderant eam, divinitus medicata iter arripuit abeundi. Deinde vero Romam prospere ad sanctorum Apostolorum limina introgressa, postquam se fideliter eorum suffragiis commendavit, reditum accelleravit ad patriam domumque suam incolumis repedavit. Mox etiam pro impenso sibi beneficio cineres beati martyris adiit et munera [3] suae possibilitatis obtulit, seriatim circa se misericordiam Redemptoris pro meritis beati Landelini exhibitam replicans universis. Ad evidentiam quoque miraculi affirmabat se copiosius alimenta corporis et maturius habuisse post infirmitatem ablatam, quam prius quando expensis propriis abundavit. Haec autem Christi magnalia non solum illa mulier in qua virtus claruit, sed et omnes itineris socii eius, testes verissimi, narraverunt.

5. **De curatione puellae.** In regione Argauwe nuncupata (1), quaedam foemina foetu concepto filiam genuerat, sed infans divina dispensatione sine profectu aliquo corporis sexennio permanebat et tam invalida viribus perstitit quam ex eius utero primum nata in mundum venit. Et ut hoc apertius dicatur, in sex annis illis nihil omnino crevit, cibum alium non accepit nisi quem ex uberibus matris duxit, pedibus stare vel ambulare nunquam potuit nec aliud quidquam fecit quam quod unius diei infans facere consuevit. Qua ex caussa, dum nimis anxia mater eius, matrona scilicet memorata, crebro fuisset Domini clementiam deprecata, omnibus dolorem suum pandit, conqueritur et quid super hac inaudita infirmitate infantis facere possit inquirit, percunctatur. Tum quidam suis ex convicaneis, qui ecclesiam beati Landelini annua celebritate petere soliti fuerunt, caussa ululatus eius comperta, quam prompte idem sanctus martyr se devote quaerentium preces exaudiat retulerunt, et eam sacrum eius tumulum adire atque postulare sancta ipsius suffragia persuaserunt. Quo consilio accepto, statim se vovit eius sacram

4. — [1] possit G. — [2] *sic* G, *fortassis :* ardentissimi. — [3] inventa G, *et in margine : forte* munera.

(1) Actuellement Arche, hameau près de Waldkirch, dans le pays de Bade. Cf. A. Krieger, t. c., col. 73.

basilicam petituram, ut filiae suae salutem donari a Domino suo dulci precamine mereretur. Sicque votum implere cupiens ad eius ecclesiam venit, infantem super tumulum posuit, seque in orationem lacrymis erumpentibus dedit. Post orationum prolixitatem surgens, vagientem ad se infantulam elevavit divinamque virtutem adventasse laeto animo comperit. Ubi enim[1] hospitium suum repetiit, infans eius ambulavit, comedit, bibit et omnia aetati suae convenientia, per merita sancti Landelini sibi suffragantia, priusquam villam egrederetur obtinuit. Unde et pro fide actae salutis filiam suam iam adultam adduxit, pulchram satis et provectam[2], ostendens omnibus scientias Dei habentibus quia mirabilis est Deus in sanctis suis, qui dedit virtutem et fortitudinem (1), per sancti martyris oramina, suae natae. Amen.

5. — [1] cum G. — [2] procuratam G.

(1) *Ps.* 67, 36.

L'HOMILIAIRE-LÉGENDIER DE VALÈRE

(SION, SUISSE)

Au cours du XIX^e siècle, des érudits suisses, tels que l'abbé Jean Gremaud [1] († 1897) et le chanoine Pierre-Antoine Grenat [2] († 1905), ont étudié et publié des pièces d'après un « légendaire » qui était conservé aux archives de Valère à Sion. Ensuite le silence se fit au sujet de ce manuscrit ; en 1939, M. H. Foerster le déclarait introuvable [3]. Plus récemment, M. R. Folz, dans ses remarquables *Études sur le culte liturgique de Charlemagne* [4], analysait soigneusement une Vie de l'Empereur transcrite dans ce recueil et nulle part ailleurs [5] ; mais au sujet du manuscrit, il devait se contenter de renvoyer le lecteur aux renseignements fournis par Grenat.

Grâce à l'obligeance de M. André Donnet, archiviste du Valais, et de M. le chanoine Cl. Schnyder, doyen du chapitre de Sion, nous avons eu la joie de retrouver aux archives de Valère le pré-

[1] *Catalogue des évêques de Sion*, dans *Mémoires et documents publiés par la Société d'histoire de la Suisse romande*, t. XVIII (1863), pp. 486, 491.

[2] *Dissertation sur l'existence de saint Théodule, évêque de Sion*, dans *Revue de la Suisse catholique*, t. XI (1880), pp. 631-645, 728-738 ; t. XII (1881), p. 96-108. Grenat était archiviste de Valère. Voici en quels termes il signalait le légendier : « Le *Manuscrit de Valère*... est un gros volume in-folio, en parchemin ; on l'appelle plus communément le *Légendaire* de Valère. Il contient les légendes des saints dont l'office était particulier au diocèse, et on s'en servait à cet effet au chœur de la cathédrale de Valère » (p. 638).

[3] *Zur Vita sancti Theodori Sedunensis episcopi*, dans *Zeitschrift für Schweizerische Kirchengeschichte*, t. XXXIII (1939), p. 235.

[4] Paris, 1951, p. 90 ; cf. *Anal. Boll.*, t. LXXI (1953), p. 485-491.

[5] Nous l'avons toutefois rencontrée dans un bréviaire de Sion de la première moitié du XIV^e siècle : Paris, Bibl. nat., ms. lat. nouv. acq. 3003 ; cf. V. Leroquais, *Les Bréviaires manuscrits des bibliothèques publiques de France*, t. III (Paris, 1934), p. 435, mais nous ignorons si le texte est transcrit complètement. L'inventaire systématique des bréviaires manuscrits et incunables ferait sans doute découvrir d'autres témoins.

cieux codex et la faveur d'obtenir un microfilm des folios contenant les *incipit* [1], aux fins d'inventorier méthodiquement le manuscrit.

C'est un imposant volume de 49 cm. sur 34, comprenant 230 folios de parchemin. Au début, après un folio étranger au manuscrit, on trouve une double feuille de garde, qui ne porte pas de foliotation ; la première, au recto et au verso, contient la table des matières, d'une main du XVI^e siècle. Le manuscrit a une double foliotation ; l'une, en chiffres romains, au recto de chaque feuillet. « Elle est régulière, nous écrit M. Donnet, sauf au fol. 52, où le chiffre 52 a été porté, par inadvertance, sur deux feuillets consécutifs, à la place de fol. 51 et 52. La seconde foliotation en chiffres arabes est inscrite au milieu de la marge gauche du verso. Elle est exacte jusqu'au fol. 50, qui a pour vis-à-vis, en chiffres romains, fol. LII ; le scribe a continué au fol. suivant en se laissant guider par la numérotation en chiffres romains ; dès lors, le folio de droite porte le même numéro que celui de gauche. »

Plusieurs feuillets ont été arrachés, à savoir 20, 56, 61, 70-73, 75, 177, 225, 228 et 229 [2].

Les folios 1-167 sont écrits par une main ferme et régulière du XIII^e siècle ; les folios suivants, encore très soignés dans l'ensemble, sont d'une autre main, un peu plus récente [3] ; le fol. 208^v est du XIV^e siècle.

Nous avons appelé ce manuscrit un légendier, suivant en cela la tradition établie. En fait, il serait plus exact de le désigner comme un lectionnaire homilétique dans lequel se rencontrent quelques pièces hagiographiques. Elles sont rangées dans l'ordre du calendrier, depuis la vigile de S. André jusqu'à la fête de S. Clément. Un certain nombre des textes hagiographiques ont été réunis à la fin, mais sans suivre rigoureusement les dates du culte.

Les solennités ont en général deux textes, à savoir un sermon

[1] Un certain nombre d'*incipit* des homélies n'ayant pas été filmé, M. A. Donnet a eu l'obligeance de les transcrire. Nous l'en remercions très sincèrement, ainsi que des renseignements qu'il nous a fournis au sujet de l'état du manuscrit et de sa foliotation.

[2] Au folio non numéroté qui précède la table des matières, une main du XVI^e/XVII^e siècle a écrit : « Capitulum Sedunense hunc iure sibi vendicat praeclarem (*sic*) libellum. Invicta veritas. » Au-dessus du fol. 1^er, la même main a ajouté : « Capitulum Sedunense me vendicat. » Jusqu'à ce jour, le manuscrit n'a pas reçu de cote.

[3] C'est aussi l'avis de Gremaud (op. c., p. 737).

et une homélie. Le rubricateur a toujours soigneusement distingué ces deux termes, réservant le second au commentaire du passage de l'évangile. Dans ce genre de recueils, les *sermones* devaient être lus pendant le second nocturne ; les *Homeliae in Evangelium* étaient destinées au troisième nocturne [1]. Il règne parmi ces lectionnaires homilétiques une grande variété, car le choix des lectures est resté très longtemps à la discrétion soit des compilateurs, soit des supérieurs, évêques ou abbés. Tout récemment, le P. A. Bugnini remarquait : « Uno studio d'insieme sugli omiliarii manca ancora » [2].

Dans les catalogues des manuscrits latins, on constate fréquemment que les auteurs ont renoncé à inventorier en détail les homiliaires [3]. En effet, vu la diversité des recueils et la difficulté d'identifier chaque pièce, ils se sont souvent contentés d'indiquer sommairement le contenu. L'élaboration du nouveau catalogue de la Bibliothèque nationale de Paris a soulevé derechef le problème et Dom Jean Leclercq a suggéré une méthode. Comme les homiliaires médiévaux ont fréquemment subi l'influence de l'homiliaire d'Alain de Farfa [4] († vers 770) et de celui de Paul Diacre († vers 797) [5], il a donné l'analyse complète de ces deux ouvrages [6]. Il n'est pas douteux que, pour déblayer le terrain, ces guides n'apportent un précieux secours ; toutefois, il faut remarquer qu'ils contiennent relativement peu de fêtes de saints et qu'un homiliaire consacré surtout au sanctoral, tel que celui de Valère, ne présente qu'un

[1] Au sujet de cette distinction, voir plus bas, p. 126. Cf. S. Bäumer, *Histoire du bréviaire*, t. I (Paris, 1905), p. 412.

[2] *Enciclopedia cattolica*, t. IX (1952), col. 123.

[3] Il y a de louables exceptions ; par exemple Dom Wilmart a donné des analyses détaillées de plusieurs homiliaires dans son catalogue des *Codices Reginenses latini*, t. I (1937) et t. II (1945).

[4] Éd. Hosp, C. SS. R., *Il sermonario di Alano di Farfa*, dans *Ephemerides liturgicae*, t. L (1936), p. 375-383 ; t. LI (1937), p. 210-241.

[5] Fr. Wiegand, *Das Homiliarium Karls des Grossen* (Leipzig, 1897 = *Studien zur Geschichte der Theologie und der Kirche*, I, 2).

[6] *Tables pour l'inventaire des homiliaires manuscrits*, dans *Scriptorium*, t. II (1948), p. 195-214 ; cf. E. Dekkers, O. S. B., *Clavis Patrum latinorum* (Steenbrugge, 1951), p. 343-344 (= *Sacris erudiri*, t. III) ; C. Lambot, O. S. B., *Les sermons de saint Augustin pour les fêtes de martyrs*, dans *Anal. Boll.*, t. LXVII (1949), p. 256-258 ; L. Brou, O. S. B., *Un nouvel homiliaire en écriture wisigothique*, dans *Hispania sacra*, t. II (1949), p. 147-191 ; J. Fr. Rivera Recio, *El « Homiliarium Gothicum » de la Biblioteca capitular de Toledo, homiliario romano del siglo IX-X*, ibid., t. IV (1951), p. 147-167.

nombre restreint de sermons qui lui sont communs avec les recueils d'Alain de Farfa et de Paul Diacre. Pour éviter aux auteurs de catalogues de longues recherches, il faudrait créer un instrument de travail semblable à la *Bibliotheca hagiographica latina* dans lequel seraient relevés les *incipit* de plusieurs homiliaires importants [1].

Le légendier de Valère mérite, croyons-nous, d'être analysé complètement. Il nous offre un exemple de recueil homilétique où les fêtes des saints comportent en général au second nocturne la lecture non de la *Passio* ou de la *Vita*, mais d'un *sermo*. Nous avons esquissé naguère l'évolution de l'usage de la lecture des *Passiones* dans la liturgie en Occident jusqu'au IX^e^-X^e^ siècle [2]. Il faudrait poursuivre cette étude en s'appuyant sur les homiliaires et les passionnaires, afin de montrer comment les *acta sanctorum* ont de plus en plus évincé les *sermones* [3]. Cette pratique a eu, on le devine, une très grande importance dans le domaine hagiographique : des saints, dont le dossier historique était presque inexistant, ont été dotés d'une *legenda* destinée à être lue pendant le second nocturne.

Dans le légendier de Valère, les pièces relatives au culte de quelques saints du Valais méritent de retenir l'attention.

Comme il se devait, la Passion des martyrs de la légion Thébaine figure en bonne place. La recension qui y est transcrite appartient au groupe que B. Krusch appelle la *Passio retractata* [4]. L'éminent éditeur, qui avait consulté tant de manuscrits, ne signale pas le nôtre.

S. Théodore, ou Théodule [5], intervient dans trois textes. D'abord

[1] C'est dans cette intention que nous avons transcrit l'*incipit* des homélies. Quatre ou cinq pièces n'ont pu être identifiées.

[2] *La lecture des Actes des martyrs dans la prière liturgique en Occident*, dans *Anal. Boll.*, t. LXXII (1954), p. 134-166.

[3] On connaît la réflexion de Nicolas de Clamanges († 1437) dans son *De novis celebritatibus non instituendis : Vix temporali officio inchoandisque semel in mense historiis propter quotidiana sanctorum solemnia locus relinquitur. Dies consulto a patribus Deo relictos sanctorumque nataliciis absolutos novi assidue sancti occupant et pulsus cogitur Deus suo loco cedere* (*Opera omnia*, Leyde, 1613, p. 157).

[4] *M. G.*, Script. rer. merov., t. III, p. 27-29 ; t. VII, p. 799-800.

[5] S'il fallait ajouter foi à certains documents relatifs au Valais, il y aurait eu trois Théodore : le premier, évêque de Martigny (Octodurus), qui procéda

dans la *Legenda beati Theoduli, episcopi Sedunensis, comitis et prefecti Vallesii*. Comme presque toujours dans les exemplaires destinés à l'usage liturgique, le prologue fait défaut. Le scribe n'a inséré que les sept premiers paragraphes. Les paragraphes 8 et 9, qui relatent la découverte des reliques de S. Maurice et de ses compagnons, apparaissent plus loin (fol. 223-224v). En effet, dans le diocèse de Sion, outre la fête de S. Théodore, placée au 16 août, on célébrait la *Revelatio corporum S. Mauricii et sociorum* au 4 septembre, qui, dans les livres liturgiques, est souvent désignée par les mots : *Revelatio beati Theodoli* [1].

Enfin, Théodore joue un rôle considérable dans la *Vita beati Karoli magni imperatoris et confessoris* (fol. 217-220). Cette *Vita*, publiée par Grenat en 1881 [2], n'est conservée que dans le légendier de Valère [3]. Théodore, à l'instar de S. Gilles, annonce à Charlemagne que Dieu lui a pardonné le grave péché que l'empereur n'osait accuser. M. R. Folz a bien mis en lumière l'intérêt de ce texte [4]. Il a été composé à Zurich, sans doute au XIIIe siècle. On se demande comment liturgistes et historiens du moyen âge ne se rendaient pas compte que le personnage qu'ils honoraient sous

à l'élévation des corps des martyrs thébéens à la fin du IVe siècle ; un second, qui aurait vécu au début du VIe siècle ; enfin, l'évêque Théodore ou Théodule, contemporain de Charlemagne. Comme nous le disons plus bas, le premier est seul attesté par des documents sérieux. Ce fut le mérite d'historiens tels que Gremaud et Grenat d'écarter des fastes de l'Église de Sion Théodore III. Mgr Besson a montré qu'il n'y avait pas place pour Théodore II dans la liste des évêques du Valais au début du VIe siècle (*Recherches sur les origines des évêchés de Genève, Lausanne et Sion*, Fribourg, 1906, pp. 7, 8, 41, 117 ; cf. J.-M. Theurillat, *L'abbaye de Saint-Maurice d'Agaune*, dans *Vallesia*, t. IX, 1954, p. 65).

[1] *Act. SS.*, Sept. t. II, p. 5. E. Gruber, qui a consulté une copie du martyrologe d'Adon, écrite au XIIe siècle et conservée aux Archives de Valère (cf. Gremaud, op. c., p. 250-252), écrit : « Das Sittener Martyrologium kennt, allerdings nur am Rande von späterer Hand beigefügt, ein zweites Gedächtnis des Heiligen (Theodorus) am 4. September : *Eodem die revelatio sacrarum reliquiarum cum corpore* (sic) *beati Theodori Sed. episcopi* » (*Die Stiftungsheiligen der Diözese Sitten im Mittelalter*, Fribourg, 1932, p. 155). Il est certain que cette fête existait au XIIIe siècle.

[2] Voir plus haut, p. 119, et ci-dessous, p. 138.

[3] Et dans un bréviaire manuscrit provenant de Sion ; voir ci-dessus, p. 119.

[4] Op. c., p. 90-96. Voir aussi notre article : *La légende de Charlemagne. Le péché de l'empereur et son pardon*, qui doit paraître dans les Mélanges offerts à M. Clovis Brunel, directeur honoraire de l'École des Chartes.

le nom de S. Théodore ou Théodule aurait dû vivre à la fois au IVe siècle et au VIIIe-IXe. Seul le Théodore mentionné par S. Eucher est historique : *At vero beatissimorum Acaunensium martyrum corpora post multos passionis annos sancto Theodoro eiusdem loci* (Octodurus) *episcopo revelata traduntur*[1]. Il souscrivit les actes du concile d'Aquilée en 381[2]. Ce dernier fait est indubitable. Ainsi que s'exprimait au XVIIIe siècle le bollandiste Guillaume Cuperus, on n'a pas encore dénoué l'*intricata difficultas :* comment la légende a-t-elle rattaché cet évêque du IVe siècle à l'époque de Charlemagne[3] ? On a dit parfois que l'auteur de la *Vita S. Theodori* ignorait l'histoire de son héros ; il ignorait certes beaucoup de choses, mais il savait que le Théodore dont il fait un contemporain de Charlemagne avait mis au jour les corps des soldats martyrs. Dans sa pensée, cet épisode célèbre aurait eu lieu seulement au VIIIe-IXe siècle[4].

Comme appartenant à l'hagiographie valaisanne, il faut encore citer la *Vita S. Amati Sedunensis episcopi.* Nous comptons revenir sur ce texte composite où sont amalgamés deux récits : la Vie de S. Amé, abbé de Remiremont (*BHL.* 358), et celle de S. Amé,

[1] *M. G.*, Script. rer. merov., t. III, p. 38.

[2] Il nous manque encore un travail d'ensemble sur les trois Théodore. Le P. H. Dilkrath avait réuni de nombreux matériaux en vue d'une thèse à l'université de Fribourg (cf. *Lexikon für Theologie und Kirche*, t. X, 1938, col. 42-43). La guerre l'empêcha de terminer cette étude. Dans une lettre du 11 décembre 1953, il nous disait : « Das gesamte Material meiner Untersuchungen liegt in Tirol in Österreich... ; in gegenwärtiger Zeit komme ich selbst sehr wenig dazu, mich der Frage zu befassen. »

[3] *Act. SS.*, Sept. t. III, p. 275. Il terminait son commentaire par ces mots : « Vides hic undique intricatos nodos, quibus dissolvendis nos impares fatemur » ; cf. *Act. SS.*, Aug. t. III, p. 302.

[4] Grenat a aussi consulté un résumé de la légende de S. Théodore qui se trouve à Sachseln (Unterwalden). « Elle contient cependant des choses que la nôtre n'a pas. Ainsi on y fait vivre Théodule à l'époque de Charlemagne et on place sa mort vers l'an 391. On raconte qu'il recueillit les ossements des martyrs d'Agaune, rédigea les actes de leur supplice et les transmit à l'évêque de Genève, Isaac, qui vivait au IVe siècle. On ajoute que Théodule envoya des reliques de ces martyrs à l'évêque de Tours, à Victrice, évêque de Rouen au IVe siècle, et autres évêques des Gaules. Singulière légende que celle qui fait vivre au IXe siècle celui qu'elle enterre au IVe siècle » (op. c., p. 642). Ce résumé étalait naïvement au grand jour les anachronismes que le rédacteur de *BHL.* 8088 avait dissimulés.

évêque de Sion ou de Sens [1] (*BHL.* 363). Gremaud avait signalé que dans le martyrologe du XII^e^ siècle, conservé aux archives de Valère, on lisait à la date du 13 septembre : *Idus septembris, sancti Amati presbiteri et abbatis Sancti Romerici et pontificis Sedunensis*[2]. Mgr Besson, surpris de voir confondu l'abbé de Remiremont avec l'évêque de Sion, écrivait : « Il (le martyrologe) se trompe quand il identifie Amatus l'évêque avec Amatus l'abbé » et, en note, il ajoutait : « Observons toutefois que, dans ce Martyrologe, la mention *et pontificis Sedunensis*, comparée à la précédente *presbiteri et abbatis*, a l'air d'une interpolation »[3]. Si le distingué prélat avait connu le légendier de Valère, il se serait rendu compte que l'affirmation du martyrologe n'était pas un témoignage isolé[4].

Des régions voisines, le légendier ne mentionne que S. Gall (16 octobre). Il y est commémoré non par la lecture d'une des *Vitae* (*BHL.* 3245, de la fin du VIII^e^ siècle ; *BHL.* 3246, écrite par Wetti vers 816-824 ; *BHL.* 3247, rédigée par Walafrid Strabo vers 834), mais par un sermon de S. Fulgence.

Il n'est pas surprenant de rencontrer le nom de S. Léger parmi

[1] On admet en général que c'est à la suite d'une erreur que *episcopus Sedunensis* s'est mué en *episcopus Senonensis*, et qu'il n'y a jamais eu d'évêque de Sens du nom d'Amatus. Les anciennes listes épiscopales l'ignorent et il n'apparaît que dans celle du XII^e^ siècle (L. DUCHESNE, *Fastes épiscopaux de l'ancienne Gaule*, t. II[2], p. 398-399). Cependant deux textes du XI^e^ siècle, qui ont échappé à Mgr Besson (*Monasterium Acaunense*, Fribourg, 1913, p. 169-184), prouvent qu'à cette époque l'erreur avait déjà été commise. Au chapitre 22 du livre I^er^ des *Gesta episcoporum Cameracensium*, écrit avant 1044, figure une brève biographie d'Amatus *Senoniensis aecclesiae presulem* (*M.G.*, SS., t. VII, p. 410) ; le manuscrit original est conservé à La Haye (*Catalogus codicum manuscriptorum Bibliothecae Regiae*, t. I, 1922, p. 278, n° 75 ou F. 15). Dans un acte de Philippe I^er^, roi de France, daté du 28 février 1076 et dont l'original est aux Archives du Royaume à Bruxelles, on lit : *beato Amato viventi, Theoderici tirannide a Senonensi episcopatu depulso* (M. PROU, *Recueil des Actes de Philippe I^er^*, Paris, 1908, pp. 203, 438 = *Chartes et diplômes relatifs à l'histoire de France*, t. I).

[2] J. GREMAUD, *Documents relatifs à l'histoire du Vallais*, t. I, 1875, p. 13-14 (= *Mémoires et documents publiés par la Société d'histoire de la Suisse romande*, t. XXIX).

[3] Op. c., p. 169-171.

[4] On est un peu surpris de ne pas rencontrer au 1^er^ mai la fête de S. Sigismond († 523). L'index du XVI^e^ siècle contient à la dernière ligne cette addition : « 127, De S. Sigismondo rege. » Au fol. 127 figure la Passion de S. Maurice.

les additions. Ce saint a été très vénéré en Suisse [1]. Mais pour Sion, il y avait une raison spéciale d'honorer cet illustre prélat. Comme S. Amé, il fut victime d'Ébroïn. L'intérêt que l'on portait à S. Amé de Sion, exilé en Flandre par le maire du palais, n'a pas manqué d'attirer l'attention sur l'évêque d'Autun [2]. On sait avec quel zèle B. Krusch rechercha les témoins des *Vitae S. Leodegarii* [3] ; à la longue liste qu'il en dressa, on peut encore ajouter le manuscrit de Valère, qui reproduit la biographie du moine Ursin (*BHL.* 4851).

La mention des SS. Ferréol et Ferrucius, patrons de Besançon, s'explique vraisemblablement par les rapports fréquents qui unissaient le Valais à la Franche-Comté [4].

Tous les autres saints appartiennent au calendrier universel.

Comme on l'a remarqué plus haut, notre recueil distingue régulièrement pour chaque solennité, ou à peu près, deux textes, appelés l'un *sermo* et l'autre *homelia*. C'est encore l'usage du Bréviaire romain, qui qualifie la lecture du second nocturne de *sermo*, et celle du troisième, d'*homilia*.

A quand remonte cet usage et est-il possible de distinguer par des caractères précis le *sermo* de l'*homilia*, ce n'est pas le lieu de traiter ici ce problème [5]. Remarquons simplement qu'il serait tout

[1] Le P. E. Munding note : « In St. Gallen hochverehrt ; *Vitae* noch heute erhalten in den Codd. Sangall 548 s. VIII/IX, 563 s. IX-X und 577 s. X » (*Die Kalendarien von St. Gallen*, Beuron, 1951, p. 115 = *Texte und Arbeiten*, I. Abt., Heft 37). E. Gruber (op. c., p. 187) a réuni quelques mentions, extraites de livres liturgiques du XII^e^ au XV^e^ siècle. On peut ajouter le bréviaire manuscrit de Sion signalé plus haut, p. 119. Dans son livre *L'Église et l'imprimerie dans les anciens diocèses de Lausanne et de Genève jusqu'en 1525*, t. I (Genève, 1937), p. 171, Mgr Besson décrit le Bréviaire de Sion de 1482 ; il relève au fol. 377^v^ : *Historia de sancto Leodegario martire ; totum officium de uno martire preter que sequuntur et legenda que in proprio loco est.* S. Léger était aussi honoré dans les diocèses voisins de Bâle, Coire, Lausanne, Genève ; cf. H. GROTEFEND, *Zeitrechnung des deutschen Mittelalters und der Neuzeit*, t. II (Hanovre, 1892), pp. 3, 34, 51, 97.

[2] P.-E. MARTIN, *Études critiques sur la Suisse à l'époque mérovingienne, 534-715* (Genève, 1910), p. 257-287. L'auteur étudie successivement Ébroïn et saint Léger ; Ébroïn et la Burgondie ; L'évêque saint Amé de Sion.

[3] *M. G.*, Scr. rer. merov., t. V, p. 260-276.

[4] H. GROTEFEND, op. c., pp. 50 (Genève), 96 (Lausanne).

[5] Au sujet du sermon dans la liturgie, voir J. LECLERCQ, O. S. B., *Le sermon, acte liturgique*, dans *La Maison-Dieu*, fasc. 8 (1946), p. 27-46. L'auteur ne s'est pas posé la question que nous soulevons ici. Le mot *tractatus* a été aussi

à fait fallacieux de la faire remonter à l'époque de S. Maxime de Turin († après 465). Les éditeurs ont réparti d'une manière factice l'œuvre du saint en *sermones*, *homiliae*, *tractatus*. Bruno Bruni, dont l'édition parue en 1784 n'a pas encore été remplacée, a maintenu arbitrairement ces trois catégories [1]. Dans ses prolégomènes, il s'est interrogé lui-même sur la distinction — si distinction il y a — entre *sermones* et *homiliae*. Sa pensée est assez indécise et il est obligé de reconnaître que « huiusmodi vocabula ab editoribus atque ab amanuensibus promiscue adhibentur » [2].

Il n'est pas douteux que le plus souvent les vocables *sermo*, *homilia* étaient synonymes : *De precibus post omelias, id est post sermones habitos ad populum, promovendis*, écrit Denys le Petit [3]. Dans les *homiliaria* et les *lectionaria* décrits par H. Ehrensberger [4], les deux mots sont employés indifféremment [5].

employé dans le sens de sermon ; cf. G. Bardy, *Tractare, Tractatus*, dans *Recherches de science religieuse*, t. XXXIII (1946), p. 211-235 ; Chr. Mohrmann, *Praedicare, tractare, sermo. Essai sur la terminologie de la prédication chrétienne*, dans *La Maison-Dieu*, fasc. 39 (1954), p. 97-107.

[1] Cf. Dom B. Capelle, *Un homiliaire de l'évêque arien Maximin*, dans *Revue bénédictine*, t. XXXIV (1922), p. 89. Dom Célestin Charlier prépare une étude critique de la tradition des sermons attribués à S. Maxime de Turin. En attendant, voir A. Mutzenbecher, *Zur Ueberlieferung des Maximus Taurinensis*, dans *Sacris erudiri*, t. VI (1954), p. 343-372.

[2] *P. L.*, t. LVII, col. 529. Plus haut, col. 39, il avait proposé de distinguer le sermon et l'homélie par les traits suivants. « Homiliarum vero atque sermonum hoc esse discrimen animadvertit in glossario Cangius : Homilias inquit fuisse familiares collationes, quae a praesulibus habebantur in aedibus sacris, in quibus et interrogabant populum et interrogabantur a populo : ita enim ὁμιλίας a λόγῳ distinguit Photius in biblioth. cod. 172. Nam cum *sermo* haberetur nec interrogabatur orator a populo, neque populum interrogabat. Tractatus populares a Latinis Patribus dici consuesse eos, qui a Graecis homiliae appellabantur, idem est Cangius auctor, qui sanctum Augustinum testem citat. Augustini autem hunc affert ex prooemio in psal. CXVIII locum : Statui per sermones id agere, qui proferuntur in populis, quos Graeci ὁμιλίας vocant. At iam inde ab aliquo tempore vocis ὁμιλίας variata est notio. Nunc enim eas vocamus hoc nomine orationes quae explanandi alicuius loci evangelici causa conscriptae fuerint. »

[3] A. Strewe, *Die Canonessammlung des Dionysius Exiguus in der ersten Redaktion* (Berlin, 1931), pp. 17, 55 (= *Arbeiten zur Kirchengeschichte*, n° 16) ; cf. C. H. Turner, *Ecclesiae Occidentalis Monumenta Iuris antiquissima*, t. II (Oxford, 1907-1939), pp. 331, 357.

[4] *Libri liturgici Bibliothecae apostolicae Vaticanae* (Fribourg-en-Br., 1897), pp. 42-55, 102-158.

[5] Dans l'homiliaire de Paul Diacre, le ou les premiers textes de chaque

Notre recueil n'a guère transcrit que des homélies anciennes ; les plus récentes sont de Raban Maur († 856) et de Fulbert de Chartres († 1028).

Dans la description qui suit, nous avons gardé l'orthographe du manuscrit ; les dates de fêtes, placées entre parenthèses, ont été ajoutées par nous.

B. DE GAIFFIER.

L'HOMILIAIRE-LÉGENDIER DES ARCHIVES DE VALÈRE

1. (Fol. 1-2) In vigilia sancti Andree apostoli, homelia lectionis eiusdem [1] venerabilis Bedae presbiteri. (Nov. 29.)

Inc. *Tanta ac talis est scripture divine sublimitas* = *P. L.*, t. XCIV, col. 256-258.

2. a. (Fol. 2-4) In natali sancti Andree apostoli, sermo beati Augustini episcopi. (Nov. 30.)

Inc. *Mirum quibusdam videtur, karissimi* = *P. L.*, t. XXXVIII, col. 443-444.

b. (Fol. 4-5) Homelia lectionis eiusdem beati Gregorii pape.

Inc. *Audistis, fratres karissimi, quia ad unius iussionis vocem* = *P. L.*, t. LXXVI, col. 1093-1095.

3. a. (Fol. 5-7) In natali unius confessoris, sermo beati Augustini episcopi.

Inc. *Dominus noster Iesus Christus et venit ad homines* = *P. L.*, t. XXXVIII, col. 632-636.

b. (Fol. 7-9) Homelia lectionis eiusdem beati Gregorii pape.

Inc. *Lectio sancti evangelii, fratres karissimi, sollicite considerare nos admonet* = *P. L.*, t. LXXVI, col. 1106-1109.

4. a. (Fol. 9-10[v]) In natali sancte Lucie. Incipit vita sancte Lucie = *BHL.* 4992. (Dec. 13.)

solennité sont appelés *sermo ;* celui qui suit la péricope évangélique : *homilia.* Dom C. Lambot veut bien nous faire savoir à ce sujet : « Je doute fort, cependant, que la distinction ait été bien délibérée. Elle découle simplement, je crois, des sources utilisées. »

[1] Notre manuscrit emploie assez souvent cette expression pour signifier que l'homélie commente le passage de l'évangile assigné à cette fête. Dans les homiliaires, les scribes se servent aussi des termes *item* et *unde supra.*

b. (Fol. 10v-11v) Homelia lectionis eiusdem beati Ieronimi presbiteri.

Inc. *Hanc parabolam, id est* = *P. L.*, t. XXVI, col. 183-186.

5. a. (Fol. 11v-12v) In natali sancti Thome, sermo beati Augustini episcopi. (Dec. 21.)

Inc. *Merito queritur quomodo accipiendum sit* = *P. L.*, t. XXXV, col. 1850-1852.

b. (Fol. 12v-13) Homelia lectionis eiusdem beati Gregorii pape [1].

Inc. *Iste unus discipulus defuit* = *P. L.*, t. XCV, col. 1335-1336. Fol. 13, in margine, alia manu : *Require lectiones beati Thome Cantuariensis archiepiscopi ante lectiones Katarine* [infra, n° 57]. (Dec. 29.)

6. a. (Fol. 13-15v) In natali sancti Silvestri. Incipit vita sancti Silvestri pape = *BHL.* 7726. (Dec. 31.)

b. (Fol. 15v-17v) Homelia lectionis eiusdem beati Gregorii pape.

Inc. *Sancti evangelii aperta vobis est lectio recitata* = *P. L.*, t. LXXVI, col. 1123-1127.

7. a. (Fol. 17v-18v) In natali sanctorum Fabiani et Sebastiani, sermo beati Augustini episcopi. (Ian. 20.)

Inc. *Illa evangelica tuba, quando ait Dominus* = *P. L.*, t. XXXVIII, col. 1459-1460.

b. (Fol. 18v-19v) Homelia lectionis eiusdem beati Ambrosii episcopi.

Inc. *Adverte omnia diligenter* = *P. L.*, t. XV, col. 1648-1651 ; avulso fol. 20, desinit mutil. *quia omnino non irasci cum* |

8. a. (Fol. 21-24) Passio sancte Agnetis = *BHL.* 156. (Ian. 21.)

b. (Fol. 24-26v) Homelia lectionis eiusdem beati Gregorii pape.

Inc. *Sepe vos, fratres karissimi, admoneo prava opera fugere* = *P. L.*, t. LXXVI, col. 1118-1123.

9. a. (Fol. 26v-31) Incipit Passio sancti Vincentii martyris et archidiaconi gloriosissimi sub tempore Diocletiani et Maximiani imperatorum = *BHL.* 8628, 8630. (Ian. 22.)

[1] En fait, il s'agit d'un sermon de Bède. Il n'est pas rare de rencontrer dans les livres liturgiques des attributions fautives. Dom G. Morin avait dressé la liste des leçons *apocryphes* du Bréviaire romain (*Revue bénédictine*, t. VIII, 1891, p. 270-280). Dom S. Bäumer l'a reproduite dans le t. II de son *Histoire du Bréviaire* (Paris, 1905), p. 452-460.

b. (Fol. 31-34) Homelia lectionis eiusdem beati Gregorii pape.

Inc. *Quia Dominus ac Redemptor noster* = *P. L.*, t. LXXVI, col. 1233-1238.

10. a. (Fol. 34-36v) In conversione sancti Pauli, sermo beati Augustini episcopi. (Ian. 25.)

Inc. *Verba apostoli audivimus* = *P. L.*, t. XXXVIII, col. 1275-1279.

b. (Fol. 37-38) Homelia lectionis eiusdem beati Ieronimi presbiteri.

Inc. *Grandis fiducia, Petrus piscator erat* = *P. L.*, t. XXVI, col. 138-139.

11. a. (Fol. 38-39) In Purificatione beate Marie, sermo beati Augustini episcopi. (Feb. 2.)

Inc. *Primus homo, quo cadente omnes cecidimus* = MAI, *Nova Patrum bibliotheca*, t. I, p. 243-245.

b. (Fol. 39-39v) Homelia lectionis eiusdem beati Ambrosii episcopi.

Inc. *Non solum ab angelis* = *P. L.*, t. XIII, col. 1573-1575.

c. (Fol. 39v-40v) Ex epistula beati Paulini episcopi ad sanctum Augustinum.

Inc. *De illis beatissimi Symeonis* = *P. L.*, t. LXI, col. 415-417.

12. a. (Fol. 40v-42v) In natali sancte Agathe virginis, sermo beati Augustini episcopi. (Feb. 5.)

Inc. *Inter parabolas a Domino dictas* = *P. L.*, t. XL, col. 44-45.

b. (Fol. 42v-44) Homelia lectionis eiusdem beati Gregorii pape.

Inc. *Celorum regnum* = *P. L.*, t. LXXVI, col. 1114-1118.

13. a. (Fol. 44-45) In cathedra sancti Petri, sermo beati Augustini episcopi. (Feb. 22.)

Inc. *Institutio sollemnitatis hodierne* = *P. L.*, t. XXXIX, col. 2100-2102.

b. (Fol. 45-46) Homelia lectionis eiusdem beati Ieronimi presbiteri.

Inc. *Philippus iste est frater Herodis* = *P. L.*, t. XXVI, col. 114-118.

14. a. (Fol. 46-47) In natali sancti Mathie apostoli, sermo beati Augustini episcopi. (Feb. 24.)

Inc. *Cum Dominus Iesus commendasset caritatem* = *P. L.*, t. XXXV, col. 1848-1850.

b. (Fol. 47-47v) Homelia lectionis eiusdem beati Augustini episcopi.

Inc. *Sive dicatur preceptum* = *P. L.*, t. XXXV, col. 1845-1846.

15. a. (Fol. 47v-49) In natali sancti Gregorii pape. Incipit vita beati Gregorii pape = *BHL.* 3639. (Mart. 12.)

b. (Fol. 49-49v) Homelia lectionis eiusdem beati Ieronimi presbiteri.

Inc. *Sal appellantur apostoli* = *P. L.*, t. XXVI, col. 35-36.

16. a. (Fol. 49v-50) In natali sancti Benedicti. Incipit vita sancti Benedicti abbatis edita a beato papa Gregorio = *BHL.* 1102. (Mart. 21.)

b. (Fol. 50) Evangelium require in festo S. Silvestri [n° 6b].

17. a. (Fol. 50-54v) In Annuntiatione dominica, sermo beati Augustini episcopi. (Mart. 25.)

Inc. *Castissimum Marie uterum* = *P. L.*, t. XXIX, col. 2107-2110.

b. (Fol. 54v) Evangelium require in adventu Domini.

18. a. (Fol. 54v-59) In natali sancti Ambrosii episcopi = *BHL.* 377. (April. 4.)

Deest fol. 56.

b. (Fol. 59-60) <Homelia> beati Augustini episcopi.

Inc. *Fortitudinem sanctorum martyrum* = *P. L.*, t. XXXVIII, col. 1286-1288.

19. (Fol. 60-60v) In natali sancti Georgii martyris, sermo beati Augustini episcopi. (April. 23.)

Inc. *Modo, fratres, cum divina lectio legeretur, audivimus* = *P. L.*, t. XXXIX, col. 1652-1653 ; avulso fol. 61, desinit mutil. *omnis festinatio lauda<tur>*.

20. (Fol. 62-63) In natali sancti Marci evangeliste, homelia lectionis eiusdem beati Augustini episcopi. (April. 25.)

Inc. *Iste locus evangelii, fratres, ubi se dicit Dominus vitem* = *P. L.*, t. XXXV, col. 1839-1840.

21. (Fol. 63-63v) In natali apostolorum Philippi et Iacobi, homelia lectionis eiusdem beati Augustini episcopi. (Mai. 1.)

Inc. *Erigenda est nobis ad Deum, fratres, maior intentio* = *P. L.*, t. XXXV, col. 1811-1813.

22. (Fol. 63v-65) In inventione sancte crucis = *BHL.* 4168. (Mai. 3.)

23. (Fol. 65) In natali sancti Barnabe apostoli, require in festo sancti Mathie apostoli. (Iun. 11.)

Alia manu, sup. lin. : *in folio XLVI* [n° 14].

24. (Fol. 65) In natali sanctorum Ferreoli et Ferrucii : *Fortitudinem sanctorum martyrum.* (Iun. 16.)

Initium tantum transcriptum est ; alia manu, sup. lin. : *LVIII*, id est : require supra fol. LVIII [n° 18b].

25. a. (Fol. 65-66v) In natali sancti Iohannis Baptiste, sermo beati Maximi episcopi. (Iun. 24.)

Inc. *Sollemnitates nobis diversorum martyrum* = *P. L.*, t. LVII, col. 383-388.

b. (Fol. 66v-67v) Homelia lectionis eiusdem beati Ambrosii episcopi.

Inc. *Habet sanctorum editio letitiam* = *P. L.*, t. XV, col. 1563-1565.

26. (Fol. 67v-68v) In vigilia apostolorum Petri et Pauli, homelia lectionis eiusdem venerabilis Bede presbiteri. (Iun. 28.)

Inc. *Virtutem nobis perfecte dilectionis presens sancti evangelii lectio commendat* = *P. L.*, t. XCIV, col. 214-216.

27. a. (Fol. 68v-69v) In natali apostolorum, sermo beati Leonis pape. (Iun. 29.)

Inc. *Omnium quidem sanctarum sollemnitatum* = *P. L.*, t. LIV, col. 422-428.

b. (Fol. 69v) Homelia : *Philippus iste est frater Herodis.*

Alia manu, sup. lin. : *XLV*, id est : require fol. XLV [n° 13b].

28. (Fol. 69v) In natali sancti Pauli apostoli, sermo beati Iohannis <Chrysostomi> episcopi. (Iun. 30.)

Inc. *Beatus Paulus qui tantam vim humane alacritatis ostendit* = *P. G.*, t. L, col. 483-484.

Desunt fol. 70-73.

29. a. (Fol. 74-76) In natali sancte Marie Magdalene, sermo beati Gregorii pape. (Iul. 22.)

Inc. *Quem Phariseus de falsa iustitia presumens* = *P. L.*, t. LXXVI, col. 1242-1246 ; deest fol. 75 ; fol. 74, in margine : *non legitur, sed quere infra in CXCI folio* [n° 60].

b. (Fol. 76-77) Homelia lectionis eiusdem beati Gregorii pape.

Inc. *Cogitanti mihi de Marie penitentia* = *P. L.*, t. LXXVI, col. 1239-1242.

30. a. (Fol. 77-78) In natali sancti Iacobi lectiones ex homelia beati Augustini episcopi. (Iul. 25.)

Inc. *Vitem se dixit esse Iesus* = *P. L.*, t. XXXV, col. 1841-1842.

b. (Fol. 78-79) Homelia lectionis eiusdem beati Ieronimi presbiteri.

Inc. *Unde opinionem habebat* = *P. L.*, t. XXVI, col. 142-145.

31. a. (Fol. 79-80^{v}) In sollemnitate sancti Petri ad vincula sermo beati Ambrosii episcopi. (Aug. 1.)

Inc. *Quantorum mirabilium operator sit Dominus* = *P. L.*, t. XVII, col. 676-679.

b. (Fol. 80^{v}-81^{v}) Homelia lectionis eiusdem beati Ambrosii episcopi.

Inc. *Nec turbe quidem* = *P. L.*, t. XV, col. 1693-1696.

32. a. (Fol. 81^{v}-84^{v}) In inventione sancti Stephani, sermo beati Augustini episcopi = *BHL.* 7863. (Aug. 3.)

Fol. 84^{v} legitur in margine al. man. : *require* (*homeliam*) *in natali sancti Stephani* [infra, n° 62].

33. a. (Fol. 84^{v}-85) In natali sancti Laurentii martyris, sermo beati Leonis pape. (Aug. 10.)

Inc. *Cum omnium, dilectissimi, summa virtutum* = *P. L.*, t. LIV, col. 435-437. Alia manu in margine : *Non legitur hic, sed quere in CXCIIII* [infra, n° 63].

b. (Fol. 85-86) Item sermo beati Ambrosii episcopi.

Inc. *Beatissimi Laurentii martyris, cuius natalem hodie celebramus* = *P. L.*, t. XXXIX, col. 2127.

c. (Fol. 86-87) Homelia lectionis eiusdem beati Augustini episcopi.

Inc. *Se granum Dominus dicebat* = *P. L.*, t. XXXV, col. 1766-1769.

34. a. (Fol. 87-98^{v}) In Assumptione sancte Marie, sermo beati Ieronimi presbiteri. (Aug. 15.)

Inc. *Cogitis me, o Paula et Eustochium* = *P. L.*, t. XXX, col. 122-142 ; *BHL.* 5355d [1].

b. (Fol. 98^{v}-99^{v}) Homelia lectionis eiusdem beati Augustini episcopi.

Inc. *Sanctum evangelium cum legeretur audivimus* = *P. L.*, t. XXXVIII, col. 616-618.

c. (Fol. 99^{v}-101) Homelia lectionis eiusdem beati Augustini episcopi.

Inc. *Verba Domini nostri Iesu Christi* = *P. L.*, t. XXXVIII, col. 613-616.

[1] Comme l'a démontré le P. C. Lambot, O. S. B., cette pièce est de Paschase Radbert (*Revue bénédictine*, t. XLVI, 1934, p. 265-282).

d. (Fol. 101-101v) Homelia lectionis eiusdem beati Ieronimi presbiteri [1].

Inc. *Subicitur hic Marthe* = *P. L.*, t. XV, col. 1720-1721.

e. (Fol. 101v) Item homelia lectionis eiusdem beati Augustini.

Inc. *Quod Martha excepit Dominum in domum suam.*

f. (Fol. 101v-102) Homelia lectionis eiusdem beati Gregorii pape.

Inc. *Bene utrasque vitas due ille mulieres signaverunt* = *P. L.*, t. LXXVI, col. 953-954.

35. (Fol. 102-104) Legenda beati Theodoli, episcopi Sedunensis, comitis et prefecti Vallesii = *BHL.* 8088, omisso tamen prologo, usque ad finem § 7. Cf. supra, p. 122-123. (Aug. 16.)

36. a. (Fol. 104-105) In natali sancti Bartholomei, lectiones sancti Augustini de expositione evangelii super Iohannem. (Aug. 24.)

Inc. *In lectione evangelica que hanc antecedit* = *P. L.*, t. XXXV, col. 1852-1854.

b. (Fol. 105-107v) Homelia lectionis eiusdem beati Gregorii pape.

Inc. *Cum cuncta sacra eloquia* = *P. L.*, t. LXXVI, col. 1205-1210.

37. a. (Fol. 107v-110v) Lectiones de vita sancti Augustini episcopi in festivitate eiusdem legende = *BHL.* 785. (Aug. 28.)

b. (Fol. 110v) Evangelium require in festo sancti Gregorii [nº 15b].

38. a. (Fol. 110v-111v) In decollatione sancti Iohannis Baptiste, sermo beati Ambrosii episcopi. (Aug. 29.)

Inc. *Diximus superiore dominica, cum silentii nostri veniam peteremus* = *P. L.*, t. XVII, col. 709-712.

b. (Fol. 111v-112v) Homelia lectionis eiusdem beati Ieronimi presbiteri.

Inc. *Quidam ecclesiasticorum* = *P. L.*, t. XXVI, col. 96-99.

39. a. (Fol. 112v-114) In nativitate beate Marie, sermo beati Augustini episcopi. (Sept. 8.)

Inc. *Adest nobis, dilectissimi, optatus dies beate ac venerabilis semper virginis Marie* = *P. L.*, t. XXXIX, col. 2104.

[1] Ce passage est extrait de l'*Expositio Evangelii secundum Lucam* par S. Ambroise.

b. (Fol. 114-115) Homelia lectionis eiusdem beati Hylarii episcopi.

Inc. *Gradum quem Matheus* = *P. L.*, t. IX, col. 918-922.

c. (Fol. 115-117v) Sermo domini Folberti Carnotensis episcopi.

Inc. *Approbate consuetudinis* = *P. L.*, t. CXLI, col. 320-324.

40. (Fol. 117v) In exaltatione sancte Crucis. (Sept. 14.)

De qua nihil invenitur ; sequitur, omisso lemmate :

41. (Fol. 117v-118) Vita S. Cornelii = *BHL.* 1959. (Sept. 14.)

In margine, al. man. : *Quere vitam beati Amati in CXCVI folio huius libri* [n° 64].

42. a. (Fol. 118-119) <In natali sancti Cypriani>, sermo beati Augustini. (Sept. 14.)

Inc. *Sermonem a nobis debitum* = *P. L.*, t. XXXVIII, col. 1410-1412.

b. (Fol. 119-121) Homelia lectionis eiusdem beati Augustini episcopi.

Inc. *Iam in superioribus lectionibus* = *P. L.*, t. XXXV, col. 1771-1774.

43. a. (Fol. 121-122v) In natali beati Mathei, sermo beati Ambrosii episcopi. (Sept. 21.)

Inc. *Mistica vocatio est publicani* = *P. L.*, t. XV, col. 1640-1644.

b. (Fol. 122v-124) Homelia lectionis eiusdem beati Iohannis episcopi.

Inc. *Omnibus peccatoribus.*

44. a. (Fol. 124-128v) Incipit prologus Eucherii in passione sanctorum Mauricii sociorumque eius = *BHL.* 5744. (Sept. 22.)

Huic Passioni praemittitur c. 1 ex *BHL.* 5737.

b. (Fol. 128v-129) Homelia lectionis eiusdem beati Ieronimi presbiteri.

Inc. *Dominus ad montana conscendit* = *P. L.*, t. XXXVI, col. 33-35.

45. a. (Fol. 129-131v) In commemoratione sancti Michaelis, sermo beati Gregorii pape. (Sept. 29.)

Inc. *Angelorum et hominum naturam* = *P. L.*, t. LXXVI, col. 1249.

b. (Fol. 131v-132v) Homelia lectionis eiusdem Ieronimi presbiteri.

Inc. *Quod sepe monui.*

46. a. (Fol. 132v-135) De sancto Ieronimo. Incipit vita sancti Ieronimi presbiteri = *BHL.* 3869. (Sept. 30.)

In margine, al. man.: *Vitam S. Leodegarii require post fol. CCVIII* [infra, nº 68]. (Oct. 2.)

b. (Fol. 135) Evangelium *Vos estis sal terre* require superius.

In margine, al. man.: *supra, fol. 49, in festo Gregorii* [nº 15b].

47. a. (Fol. 135-137v) Dionisii ac sociorum eius, sermo beati Gregorii pape. (Oct. 9.)

Inc. *Omnes electi, quia summi capitis membra sunt.*

b. (Fol. 137v-138v) Homelia lectionis eiusdem beati Gregorii pape.

Inc. *Quia longius ab urbe digressi sumus* = *P. L.*, t. LXXVI, col. 1259-1261.

48. a. (Fol. 138v-140v) In dedicatione ecclesie, sermo beati Augustini episcopi. (Oct. 13 [1].)

Inc. *Quocienscumque, fratres karissimi, altaris vel templi festivitatem colimus* = *P. L.*, t. XXXIX, col. 2166-2168.

b. (Fol. 140v-141v) Homelia lectionis eiusdem beati Ambrosii episcopi.

Inc. *Subiecit evangelista, Zacheus* = *P. L.*, t. XV, col. 1790-1792.

c. (Fol. 141v-142v) Homelia lectionis eiusdem beati Ieronimi presbiteri.

Inc. *Queramus ab hereticis.*

d. (Fol. 142v-144) Homelia lectionis eiusdem beati Augustini episcopi.

Inc. *Quod iam commendavi* = *P. L.*, t. XXXV, col. 1741-1744.

49. a. (Fol. 144-146v) In festivitate sancti Galli, sermo beati Fulgencii episcopi. (Oct. 16.)

Inc. *Dominicus sermo quem debemus omnes* = *P. L.*, t. LXV, col. 719-726.

b. (Fol. 146v-148v) Homelia lectionis eiusdem beati Ambrosii episcopi.

Inc. *Quid sit sacculum non esse portandum* = *P. L.*, t. XV, col. 1712-1716.

50. a. (Fol. 148v-150) De sancto Luca evangelista, sermo beati Gregorii pape. (Oct. 18.)

Inc. *Quid per peram nisi onera seculi* = *P. L.*, t. LXXVI, col. 1141-1143.

[1] Cf. Bréviaire de Sion (V. LEROQUAIS, t. c., p. 436).

b. (Fol. 150-151) Homelia lectionis eiusdem beati Gregorii pape.

Inc. *Dominus ac Salvator noster, fratres karissimi, aliquando nos sermonibus* = *P. L.*, t. LXXVI, col. 1139-1141.

51. a. (Fol. 151-152) In natali apostolorum Symonis et Iude, sermo beati Augustini episcopi. (Oct. 28.)

Inc. *Plenitudinem dilectionis* = *P. L.*, t. XXXV, col. 1846-1848.

b. (Fol. 152-153v) Homelia lectionis eiusdem beati Gregorii pape.

Inc. *Cum constet omnibus* = *P. L.*, t. LXXVI, col. 1089-1092.

52. a. (Fol. 153v-157) In festivitate omnium sanctorum, sermo Rabani episcopi. (Nov. 1.)

Inc. *Legimus in ecclesiasticis hystoriis* = *P. L.*, t. XCIV, col. 452.

b. (Fol. 157-161) Homelia lectionis eiusdem beati Leonis pape.

Inc. *Predicante, dilectissimi, Domino Iesu Christo evangelium* = *P. L.*, t. LIV, col. 461-466.

53. a. (Fol. 161-162) In natali sancti Martini. Incipit narratio Severi de obitu sancti Martini = *BHL.* 5613. (Nov. 11.)

b. (Fol. 162-162v) Incipit eiusdem relatio de litigatione Turonorum atque Pictavium (*sic*) = *BHL.* 5619-5620.

c. (Fol. 162v-163v) Relatio Galli de revelatione Severini episcopi Coloniensis = *BHL.* 5621-5622.

d. (Fol. 163v) Evangelium require superius in festivitate sancti Silvestri.

In margine, al. man.: *Vitam beati Bricci require in CCVI<I> fol. post.* ||| [nº 67]. (Nov. 13.)

54. a. (Fol. 163v) In natali sancte Cecilie virginis. (Nov. 22.)

Require superius in natali sancte Agathe virginis [nº 12a].

b. (Fol. 163v-164) Homelia lectionis eiusdem beati Ieronimi presbiteri.

Inc. *Crebris parabolarum obscuritatibus* = *P. L.*, t. XXVI, col. 94-95.

(Fol. 164). (Nov. 23.)

In margine, al. man.: *Vitam sancti Clementis, quere fol. CCIII, in finem libri* [nº 65].

55. (Fol. 164-166v) De sancto Clemente, homelia lectionis eiusdem beati Gregorii pape habita ad populum in basilica sancti Sebastiani martyris die natali eius.

Inc. *Si consideremus, fratres karissimi, que et quanta sint* = *P. L.*, t. LXXVI, col. 1275-1279.

56. (Fol. 166v-167v) In agendo (?) mortuorum [1].

Inc. *Parce mihi Domine* = *Iob* 7, 16 - 10, 22.

57. (Fol. 167v-169v) Incipit vita sancti Thome Cantuariensis archiepiscopi = *BHL.* 8211. (Dec. 29.)

58. (Fol. 170-185v) Incipit vita sancte Katherine virginis = *BHL.* 1663, om. prol. (Nov. 25.)

Deest fol. 177.

59. (Fol. 185v-191v) Incipit vita sancti Nicholai episcopi = *BHL.* 6105. (Dec. 6.)

60. (Fol. 192-192v) Incipit vita sancte Marie Magdalene = *BHL.* 5454. (Iul. 22.)

61. (Fol. 192v-194) In Transfiguratione Domini, homelia venerabilis Bede presbyteri. (Aug. 6.)

Inc. *Ostensurus gloriam suam discipulis* = *P. L.*, t. XCIV, col. 97-99.

62. (Fol. 194-195) In inventione sancti Stephani, Gamalielis,... = Ado, 3 aug. (Aug. 3.)

De qua cf. Ém. Vanderlinden, *Revelatio Sancti Stephani*, in *Études byzantines*, t. IV (1946), p. 181.

63. (Fol. 195-197) Passio sancti Laurentii martyris = *BHL.* 4762. (Aug. 10.)

64. (Fol. 197-203v) Incipit vita sancti Amati Sedunensis episcopi. (Sept. 13.)

Inc. *Ad occasum trahentibus Dagoberti regis clarissimi actibus.*
Des. ut *BHL.* 363, § 28. Cf. supra, p. 124-125.

65. (Fol. 203v-207v) Passio sancti Clementis episcopi et martyris = *BHL.* 1848. (Nov. 23.)

66. (Fol. 207v-208v) In festo sancti (*sic*) Fabiani et Sebastiani = *BHL.* 7543. (Ian. 20.)

67. (Fol. 208v) *Al. man.* Incipit vita beati Bricii confessoris et pontificis = *BHL.* 1452. (Nov. 13.)

68. (Fol. 209-216v) Incipit passio sancti Leodegarii martiris = *BHL.* 4851, *om. prologo.* (Oct. 2.)

69. (Fol. 217-220) Incipit vita beati Karoli magni imperatoris et confessoris. (Ian. 28.)

Inc. *Hodierna die veneranda orthodoxi Karoli Magni* — Des. *in Domino obdormivit.*

[1] Cf. H.-R. Philippeau, *Textes et Rubriques des Agenda mortuorum*, dans *Archiv fur Liturgiewissenschaft*, t. IV (1955), p. 52-72.

Edita a P. A. Grenat, *Légende de Charlemagne, copiée sur le légendaire de Valère*, in *Revue de la Suisse catholique*, t. XII (1881), p. 102-107. Cf. supra, pp. 119 et 123-124.

Sequuntur duo Miracula, ibidem edita, p. 107-108, excerpta ex *BHL.* 1604 (G. Rauschen, *Die Legende Karls des Grossen im 11. und 12. Jahrhundert*, in *Publikationen der Gesellschaft für Rheinische Geschichtskunde*, t. VII, 1890, p. 74-75).

70. (Fol. 220-222v) Incipit legenda de Conceptione beate Marie virginis. (Dec. 8.)

Inc. *Anselmus Cantuariensis archiepiscopus et pastor... Conceptio veneranda Dei Genetricis* = *Mir. BVM.*, nos 209, 1698 [1].

71. (Fol. 223-224v) In revelatione beati Theodoli episcopi Sedunensis = *BHL.* 8088 a. (Sept. 4.)

Revera *BHL.* 8088 a est libellus integer *BHL.* 8088. Hic habes : 1° § 8 et seq. *BHL.* 8088 (*Act. SS.*, Aug. t. III, p. 279) ; 2° finem huius libelli, nuper a H. Foerster editum in *Zeitschrift für Schweizerische Kirchengeschichte*, t. XXXIII (1939), p. 238-240, ex alio manuscripto [2] ; 3° § 16 Passionis SS. Mauricii et sociorum (*M. G.*, Script. rer. merov., t. III, p. 38). Appendicem II (ibid., p. 40) et § 17 (ibid., p. 39).

Deest fol. 225.

72. (Fol. 226-230) *Al. man.:* Commemoratio omnium fidelium defunctorum. (Nov. 2.)

Inc. *Commemoratio omnium fidelium defunctorum* = *Legenda aurea*, c. CLXIII.

Desunt fol. 228-229.

[1] M. l'abbé R. Laurentin a déjà fait remarquer que cet apocryphe est antérieur à la fin du XIIIe siècle (*Court traité de théologie mariale*, Paris, 1953, p. 149).

[2] Le plus ancien témoin de ce texte date du XIIe siècle et est conservé à l'Académie des sciences de Turin. Voir F. Patetta, *Di alcuni manoscritti posseduti dalla Reale Accademia delle Scienze di Torino*, dans *Atti della R. Accademia delle Scienze di Torino*, t. LII (1918), p. 345 ; cf. *Anal. Boll.*, t. LXXI (1953), p. 490

LES SAINTS PARTICULIÈREMENT HONORÉS A L'ABBAYE DE SAINT-TROND

II. Après le XII^e siècle (*suite*) *

Les trois lustres pendant lesquels Robert de Craenwyck (1350-1366) gouverna Saint-Trond et en défendit avec assez de bonheur les propriétés, semblent avoir été favorables aux travaux de l'esprit, si l'on en juge par les accroissements que la bibliothèque du monastère reçut à cette époque. On peut regretter que les chroniqueurs, d'habitude, fassent bien moins écho à ces exercices pacifiques qu'aux violences, exactions et faits de guerre, qui laissent davantage une date dans l'histoire.

Le prédécesseur de Robert, l'abbé Amelius de Schoonhoven, dit Maschereel, avait cependant été loué pour avoir fait l'acquisition de divers manuscrits [1] ; et on relève, en effet, dès avant le milieu du XIV^e siècle, les traces d'une activité de copistes et d'enlumineurs, soit entre les murs mêmes de l'abbaye, soit aux alentours. Scribes et miniaturistes — il importe de les distinguer — n'étaient pas nécessairement des moines ou des clercs, comme nous en avertit M. J. Stiennon dans le commentaire qu'il a consacré à l'une des sections de l'« Art mosan » à Liège en 1951, où furent exposés plusieurs beaux recueils d'origine saint-trudonienne [2].

Voici d'abord un groupe de manuscrits exécutés entre 1348 et 1352 par un même copiste, Guillaume de Dycka (ou van Dijck), sur commande du prévôt Jean de Myrle (ou Mierle) [3], qui en sup-

* Voir *Anal. Boll.*, t. LXXII, pp. 85-133, 397-426.

[1] *Gesta abb. Trudonensium*, Contin. III, *Gesta Amelii*, c. 8 (éd. de Borman, t. II, p. 304).

[2] *Art mosan et arts anciens du pays de Liège* (Liège, 1951), p. 93-96.

[3] Sur ce religieux, qui décéda le 24 avril 1355, voir G. Simenon et J. Paquay, *Recueil des épitaphes de l'ancienne abbaye bénédictine de Saint-Trond*, dans *Bulletin de la Société d'art et d'histoire du diocèse de Liège*, t. XVI (1907), p. 288-289.

porta les frais. On retrouve aujourd'hui ces volumes à la bibliothèque de l'Université de Liège. Le premier en date est un *Catholicon* du dominicain Jean Balbi de Gênes (manuscrit n° 223) ; il ne nous intéresse, à cette place, que par son colophon, où une pensée pieuse est accordée au patron de l'abbaye et au fondateur de l'Ordre monastique :

> Iste liber est monasterii Sancti Trudonis ordinis Sancti Benedicti, Leodiensis dyocesis, quem fecit scribi Iohannes de Myrle, prepositus ibidem, in hospitio personalis habitationis, de sua prebenda, per manus Wilhelmi de Dycka ad honorem Dei et eius Genitricis ac beatorum confessorum Trudonis et Benedicti, nec non ad utilitatem tam presentium quam futurorum, pro perpetuo memoriali in remedium omnium suorum delictorum ; qui scriptus et ligatus ac in omnibus completus est anno Domini 1348, 15ª mensis decembris, anno etatis dicti prepositi in hoc mundo quinquagesimo nono, in ordine vero quadragesimo septimo, reverendoque patre Amelio abbate in dicto monasterio presidente, anno creationis sue in abbatem decimo nono, prefatique prepositi in dicto officio anno decimo septimo [1].

Ces formules emphatiques montrent assez quel prix on attachait à pareils travaux. Un second recueil est le *Rationale* de Guillaume Durand (manuscrit 150) ; il ne doit pas nous arrêter. Vient ensuite, en deux beaux volumes (manuscrits 60 et 61), que le miniaturiste a sobrement illustrés de scènes de chasse, de figures grotesques, etc., le *Speculum historiale* de Vincent de Beauvais. Au fol. 17 du tome I^er^, « sur un fond de carrelage rouge et bleu, se détache la silhouette du prévôt en habit de chœur, agenouillée aux pieds d'un jeune lévite, S. Trudon, portant une maquette d'église dans la main gauche et une palme dans la droite ». M. Stiennon, à qui nous empruntons ces dernières lignes, fait observer que les manuscrits susdits et plusieurs de ceux que nous verrons exécuter dans la suite sous Robert de Craenwyck présentent des affinités certaines, notamment pour la décoration des lettrines, avec les produits d'un atelier important, difficile à localiser, d'où nous restent trois manuscrits de grand luxe et qui devait avoir à Saint-Trond une « officine secondaire ». On connaît le bréviaire n° 9427 de la Bibliothèque royale de Bruxelles, exécuté pour le

[1] Cf. *Catalogue des manuscrits de la Bibliothèque de l' Université de Liège* (Liège, 1875), n° 308, p. 204-205.

comte Louis de Male [1] ; l'antiphonaire n° 6426, qui avait pour destinataire une communauté religieuse de Bruxelles [2] ; et le missel n° 9217, dont le premier propriétaire n'a pas encore été identifié [3].

Ce dernier volume auquel MM. Gaspar et Lyna ont cru, naguère, pouvoir attacher aussi le nom de Louis de Male, mérite de notre part un intérêt particulier, non pas seulement en raison des caractéristiques de son admirable enluminure, mais à cause de certaines particularités de son calendrier. « Bien qu'on y relève les noms des saintes Geneviève, Gudule et Gertrude, spécialement honorées en Brabant et à Bruxelles, notent MM. Gaspar et Lyna, le calendrier, dans son ensemble, indique plutôt la région de Liège. » En effet, les fêtes de S. Lambert (en rouge, avec octave), de sa Translation et de son *Triumphus*, celles de S. Servais et de sa Translation, celles des SS. Domitien, Monulphe et Gondulphe, Remacle, Théodard, Hubert, Amand et sa Translation, etc. ne laissent aucun doute à ce sujet. D'autre part, il nous paraît utile de faire observer que la plupart des fêtes propres à Saint-Trond s'y mêlent aussi, quoique non en lettres rouges : S. Eucher, S. Libert, la Translation des SS. Trudon et Eucher, S. Rombaut, S. Remi, S. Quentin, S. Trudon. Signalons, en outre : Ste Aldegonde, Ste Waudru, S. Gengulphe, Ste Monégonde, S. Frédégand, S. Amour, S. Feuillien, Ste Begge. Nous avons remarqué les erreurs suivantes : le nom de S. Cunibert, à sa place le 12 novembre, se trouve répété le 20 mars, par une confusion manifeste avec S. Cuthbert, dont c'est le jour ; au 30 juillet, on lit *Andon*, pour Abdon. Ces deux fautes permettent-elles de déceler une main laïque dans l'exécution de ce calendrier, assez composite et qui, par ailleurs, ne correspond guère au sanctoral du Missel? Retenons ici les quelques affinités de fond et de forme qu'il présente avec le milieu de Saint-Trond.

Revenant à Robert de Craenwyck, nous constatons qu'à part le Martyrologe de 1361, déjà décrit et analysé ci-dessus (document n° 20) [4], on connaît au moins trois œuvres importantes qui

[1] J. Van den Gheyn, *Catalogue des manuscrits de la Bibliothèque royale de Belgique*, t. I, p. 323-324 ; C. Gaspar et F. Lyna, *Les principaux manuscrits à peintures de la Bibliothèque royale de Belgique*, t. I (Paris, 1937), p. 346-349.

[2] Van den Gheyn, t. c., p. 415 ; Gaspar et Lyna, t. c., p. 341-343.

[3] Van den Gheyn, t. c., p. 283-284 ; Gaspar et Lyna, t. c., p. 344-346 ; *Art mosan*, p. 232, n° 465.

[4] *Anal. Boll.*, t. LXXII, p. 417-425.

furent exécutées sur l'ordre de cet abbé par le calligraphe Martin de Venne : les *Homélies* de S. Grégoire (Liège, Université, manuscrit n° 138), les *Dialogues* du même pape (manuscrit n° 43), et le grand *Passionnaire* de l'abbaye, dont il reste deux tomes sur trois (manuscrits nos 57 et 58).

Seul, le Passionnaire, dont le témoignage complète heureusement celui du Martyrologe de la même époque, doit, à ce titre, retenir particulièrement notre attention. Son illustration — dont l'étude sort des limites du présent article — offre, elle aussi, notamment pour les initiales ornées, cette originalité qui la fit confronter par des spécialistes à celle des produits de l'important atelier dont il a été question plus haut.

22. *Passionnaire de Saint-Trond*, 1366. — Les deux volumes survivants de cette ample collection de Vies des Saints, mêlées de quelques homélies pour l'édification des moines tout au long de l'année liturgique, font partie depuis 1824 de la bibliothèque de l'Université de Liège. Ils ont été décrits successivement dans le Catalogue des manuscrits de ce fonds, dressé par Fiess et publié par Grandjean en 1875 (n° 210, I et II) [1], dans le *Catalogus codicum hagiographicorum bibliothecae publicae civitatis et academiae Leodiensis*, édité dans nos *Analecta* en 1886 (sous les cotes d'inventaire 57 et 58) [2], et, partiellement, dans le *Conspectus codicum* que le professeur Levison a placé à la fin du tome VII et dernier de la section *Scriptores rerum merovingicarum* [3] des *Monumenta Germaniae historica*. On voudra bien se reporter à ces ouvrages. Nous n'en répéterons ici, en les complétant à l'occasion, que les éléments utiles à notre enquête.

Les manuscrits 57 et 58, de format quasi monumental — ils mesurent 42 centimètres sur 31 — comptent respectivement 313 et 272 feuillets de fort parchemin à deux colonnes. Sur le feuillet de garde du premier volume, on lit : *Hunc librum fieri fecit domnus Robertus de Craenwic, piae memoriae, Dei gratia abbas huius monasterii sancti Trudonis ; qui perfectus et ligatus fuit anno Domini*

[1] P. 135-166. Il y a quelques erreurs.

[2] T. V, p. 320-345.

[3] T. VII, p. 597-598 ; cf. p. 544. Les deux manuscrits figurèrent à l'Exposition d'Art mosan à Liège, en 1951, sous les nos 463 et 464 du Catalogue (p. 231-232).

millesimo tricentesimo sexagesimo sexto. (L'abbé Robert était décédé le 18 mai de cette même année.) Sur le verso du feuillet 309 : *Explicit libri passionalis prima pars, scripti per Martinum dictum de Venne, in nomine Domini. Amen.* Après un prologue, qui remplit une bonne partie du fol. 1, la division générale de la collection est indiquée comme suit :

> Incipit divisio libri passionalis in tria volumina.
> Notandum quod liber iste, qui passionalis vel passionale dicitur, partitus est in tres partes sive in tria volumina.
> Quorum hoc presens est primum, et incipit a die nativitatis beati Iohannis Baptiste et terminatur exclusive in die beati Dionysii.
> Secundum vero incipit a die beati Dionysii et terminatur exclusive in die purificationis beate Marie.
> Tertium et ultimum volumen incipit a die purificationis beate Marie et terminatur exclusive in die nativitatis beati Iohannis Baptiste.
> Explicit divisio libri passionalis in tria volumina.

Le troisième volume étant aujourd'hui perdu, il n'est pas sans intérêt de rapprocher de cette description le signalement que donna du grand Passionnaire le bibliothécaire de l'abbaye, qui dressa en 1538, au lendemain d'un violent incendie, la liste des manuscrits échappés au désastre. Sous le n° 4, on lit :

> Passionale Sanctorum in 3 volumina distinctum : primum habet Vitas SS. a festo S. Ioannis usque ad festum S. Dionisii, secundum a festo S. Dionisii usque ad Purificationem B. Marie (scripta sunt 2 haec volumina anno 1366) ; tertium a festo Purificationis usque ad festum S. Ioannis (scriptum anno 1433) [1].

Grâce à cette notice, nous savons qu'au XVI[e] siècle le monastère avait toujours à son usage un cycle complet de son Passionnaire. Dans les deux premiers volumes, aisément identifiables par la date de leur exécution, on reconnaît l'œuvre du copiste Martin de Venne. Pour le troisième, le problème se pose différemment. Une mention expresse : « scriptum anno 1433 », distingue ce volume des précédents. Or, d'une part, il n'existe pas de motif de douter que l'auteur du catalogue ait correctement reproduit les millésimes, après examen des manuscrits ; de l'autre, on n'admettra

[1] S. Bormans, *Les manuscrits de l'abbaye de Saint-Trond en 1538*, dans le *Bulletin de la Société des Bibliophiles liégeois*, t. IV (1888-1889), p. 35.

pas, d'emblée, que les religieux de Saint-Trond ont attendu pendant près de soixante-dix ans que se complétât leur nouvelle collection de lectures hagiographiques *per circulum anni*. Dans la *divisio operis* que nous avons citée, on trouve au présent de l'indicatif les verbes *incipit* et *terminatur* tant pour le troisième volume que pour les deux autres : ce qui prouve au moins que dès 1366 Martin de Venne avait l'intention bien arrêtée d'accomplir tout le programme tracé par Robert de Craenwyck. Si pour quelque raison inconnue il n'avait pu terminer le travail, un suppléant n'aurait-il pas été engagé pour ce faire ? Le volume qui fut écrit en 1433 aurait-il été un tome de remplacement, celui du XIV^e^ siècle ayant été victime de quelque accident ? On ne saurait le démontrer [1].

Comme nous avons déjà eu l'occasion d'en informer nos lecteurs [2], l'index détaillé de ce tome III nous a été transmis par un document du XVII^e^ siècle, conservé dans les archives bollandiennes. Sans doute parce que la période embrassée (février-juin) comprenait le carême, pauvre en fêtes de saints, le volume était notablement moins fourni de textes que les deux autres : 32 seulement, contre 94 et 74, respectivement, sans compter 15 et 3 sermons. De ce chef encore, son apparence extérieure devait être assez dissemblable ; ce qui a pu contribuer, un jour de malheur, à dissocier son sort de celui des tomes I et II.

Voici le dépouillement des textes que contenait le volume perdu. Nous l'extrayons d'un *Index historiarum de Sanctis quae in monasterio S. Trudonis extant manuscriptae*, dressé par un religieux de Saint-Trond au XVII^e^ siècle et envoyé aux initiateurs de l'œuvre des *Acta Sanctorum*. Ce relevé se trouve rangé, parmi d'autres, dans le manuscrit 98 de la bibliothèque des Bollandistes. Chaque titre y est accompagné de quatre ou cinq mots qui indiquent l'*incipit*, détail qui permet, à lui seul, d'affirmer que l'établissement de ce petit catalogue avait été sollicité par Bollandus, sinon déjà par Rosweyde. L'index des deux premiers volumes du Passionnaire occupe les fol. 345-346^r^ ; au fol 346^v^, on trouve celui du troi-

[1] M. J. Stiennon (*Art mosan*, p. 95) a étudié la décoration des deux manuscrits survivants, où se trahissent parfois des remaniements d'un style particulier. Ceux-ci ont-ils été introduits dans les anciens volumes en 1433 par l'illustrateur du troisième ? C'est une hypothèse à retenir.

[2] *Anal. Boll.*, t. LXXII, p. 117, note 3.

sième. Suivant notre habitude, nous y insérerons, chaque fois qu'il est possible, le numéro correspondant de la *Bibliotheca hagiographica latina*.

In tertia parte Passionalis sanctorum habentur sequentes historiae.

Passio S. Blasii. Temporibus Licinii imperatoris qui Constantini Aug. (*BHL.* 1377).

Passio S. Agathae. Sancta Agatha passa est in civitate Cathenensium (cf. *BHL.* 134).

Vita S. Scholasticae. Soror beati Benedicti Scholastica nomine (*BHL.* 7514).

Passio S. Valentini. Propheta loquitur ad Deum : Secundum altitudinem (*BHL.* 8460).

Passio S. Iulianae. Tempore illo cum Maximianus imperator (cf. *BHL.* 4522).

Vita S. Eucherii episcopi. Fuit vir vitae venerabilis et Deo dignus Eucherius (*BHL.* 2660).

Passio S. Matthiae apostoli. Gloriosus apostolus Domini nostri Iesu Christi Matthias (cf. *BHL.* 5699).

Vita S. Gregorii papae. Gregorius in urbe Roma Gordiano patre (cf. *BHL.* 3639-3640).

Vita S. Gertrudis. Sancta et inseparabili charitate (*BHL.* 3490).

Vita S. Ambrosii. Hortaris, venerabilis pater Augustine (*BHL.* 377).

Passio S. Georgii. Georgius tribunus genere Capadox (*BHL.* 3395).

Passio S. Marci. Per idem tempus quo dispersi erant apostoli (*BHL.* 5276).

Passio S. Vitalis. Sanctus Vitalis militans consulari (*BHL.* 8899 ou 8901).

Passio S. Iacobi. Tempore illo suscepit Ecclesiam Ierosolimorum frater Domini (*BHL.* 4904).

Inventio S. Crucis. Anno CCXXXIII, regnante venerabili Dei cultore (*BHL.* 4169).

Passio SS. Alexandri, Eventii et Theoduli. Quinto loco a beato Petro (*BHL.* 266).

Passio S. Gengulphi. Veneranda commemoratio beatissimi Gengulphi (*BHL.* 3328).

Passio SS. Marcellini et Petri. Benignitas Salvatoris nostri (*BHL.* 5230).

Passio SS. Viti, Modesti et Crescentie. In provincia Licia sub tempore Diocletiani (*BHL.* 8712).

Vita S. Basilii episcopi. Beatus Basilius ex gentium natione nobili.

Passio SS. Gervasii et Prothasii. Ambrosius servus Christi, episcopus, fratribus per omnia salutem (*BHL.* 3514).

Passio SS. Nerei et Achillei. Nisi studia catholicorum securitatis suae (*BHL.* 6058).

Vita S. Servatii episcopi. Praefatio. Eadem tempestate. Beatus igitur confessor Christi Servatius (*BHL.* 7615).

Passio SS. Primi et Feliciani. Temporibus Diocletiani et Maximiani (*BHL.* 6922).

Dormitio S. Iohannis Evangelistae. Milito servus Christi, episcopus Laodiciae, universis ecclesiis (*BHL.* 4320).

Vita S. Domitiani episcopi Tungrensis. Beatus igitur Domitianus in Galliae partibus (*BHL.* 2255).

Passio SS. Gordiani et Epimachi. Temporibus Iuliani imperatoris (*BHL.* 3612).

Vita S. Potentianae virginis. Omnia quae a sanctis gesta sunt (*BHL.* 6991).

Passio S. Urbani papae. Urbanus episcopus natione Romanus ex prosapia nobili (*BHL.* 8372 ou 8376).

Vita S. Medardi episcopi. Beatissimi Medardi antistitis vita quae per orbem (*BHL.* 5864).

Passio S. Barnabae apostoli. Barnabas hebraice, latine interpretatur filius consolationis (*BHL.* 986).

Vita S. Basilidis et sociorum. Cum in civitate orientali beatus Basilides (*BHL.* 1019).

Si cette description du troisième volume a été faite avec un soin suffisant et avec la compétence requise, le Passionnaire entier a dû compter 200 textes hagiographiques et, en outre, une vingtaine de sermons. Dans ce copieux ensemble, nous aurons à distinguer surtout ce qui révèle un lien plus particulier, local ou régional, avec Saint-Trond. Cet examen ne manquera pas de confirmer la plupart des renseignements que nous ont déjà fournis les autres sources.

Il nous faut donc inviter le lecteur à ouvrir, à défaut du Passionnaire lui-même, le catalogue hagiographique des manuscrits liégeois où nos prédécesseurs ont publié jadis l'analyse des recueils 57 et 58.

En tête du tome I[er], fol. 1, on lit un prologue de caractère général exhortant à la dévotion : *Historiam priorum sanctorum ad aedificationem...*

Immédiatement après la Table du premier volume, une note a été placée à l'intention des usagers.

> Notandum quod in hac prima parte libri passionalis et in aliis duabus, de quibus supra notatur, tantummodo tractatur de passionibus et gestis sanctorum de quibus memoria agitur apud nos et in nostro monasterio sancti Trudonis confessoris, quibusdam additis. Qui autem de aliis sanctis quorum in iis

gesta non notantur legere velit, inspiciat Vincentium in Speculo Historiali et librum qui dicitur Vitas Patrum, et inveniet sub numeris tabularum eorumdem de singulis ibidem contentis.

Cet « avis au lecteur » s'adresse encore opportunément à nous, qui enquêtons aujourd'hui sur les saints en honneur à Saint-Trond. Seule, l'expression *quibusdam additis* qui s'y rencontre, demanderait à être précisée. Quant au conseil qui suit, on peut de même le mettre en pratique de nos jours, au moins en partie ; car, si le manuscrit du *Vitae Patrum* semble bien perdu, le « Miroir historial » de Vincent de Beauvais a survécu, dans un état de conservation parfaite, en deux volumes qui portent les nos 60 et 61 de la Bibliothèque universitaire de Liège [1]. Achevés respectivement en 1350 et en 1352, ces beaux manuscrits sont à peu près contemporains du Passionnaire.

Parcourant, dans l'ordre où ils se présentent, les *lemmata* de ce vaste recueil hagiographique, nous relevons une première marque d'intérêt local dans celui de la Translation de S. Benoît (*BHL.* 1117), qui se lisait le 11 juillet : *Translatio et adventus sancti patris n o s t r i Benedicti in Castro Floriaco.* Nous sommes bien dans un monastère qui observe la Règle du patriarche des moines d'Occident.

Plus loin, pour le 14 du même mois, on a inséré une *Passio S. Liberti.* Ce récit, qui devait célébrer la mémoire d'un martyr immolé, croyait-on, dans l'église même de l'abbaye, a été extrait de la Passion de S. Rombaut (*BHL.* 7381), œuvre de l'abbé Thierry [2].

Deux jours plus tard, on honore conjointement les évêques Monulfe et Gondulfe, deux saints du diocèse de Liège. Leurs Vies (*BHL.* 6017 et 3709) font partie, l'une et l'autre, des *Gesta episcoporum Leodiensium* de Gilles d'Orval.

Remarquons en passant le relief donné au culte de Ste Marie Magdeleine [3], laquelle bénéficie de trois textes, dont un sermon. Suit la Vie de S. Wandrille (*BHL.* 8805) ; saint renommé de l'Ordre, l'abbé de Fontenelle était commémoré à Saint-Trond ce même 22 juillet [4].

Le texte qui figure, au 24 juillet, pour Ste Christine [5], martyre de Bolsena, se rapproche de la Passion *BHL.* 1756.

[1] *Catalogue*, p. 349 (no 715) ; *Art mosan*, p. 231 (nos 462 et 462 *bis*).

[2] Voir, dans notre premier article, notre document no 10, p. 100-103.

[3] Voir sur ce point notre premier article, p. 111. Cf. J. Stiennon, *Étude sur le chartrier et le domaine de l'abbaye de Saint-Jacques de Liège* (Paris, 1951), p. 119-120.

[4] Au lectionnaire du xiie siècle (notre document no 15) : *Guandragesili* (p. 125).

[5] Cf. notre premier article, p. 122, et le second, p. 402.

Le 5 août, la Vie de S. Dominique [1] est celle de Jacques de Voragine (*BHL.* 2227).

Une composition spécifiquement saint-trudonienne est le *Sermo Theoderici abbatis de translatione SS. Trudonis et Eucherii* (11 août). Il n'a été publié que par Surius, au 23 novembre, à la suite de la Vie de S. Trudon remaniée par le même abbé Thierry.

Évêque de Metz, ancêtre des Carolingiens, S. Arnoul figure à sa date [2], avec le texte *BHL.* 692.

Comme celle de S. Dominique, la Vie de S. Bernard a été empruntée à la Légende dorée (*BHL.* 1236).

Autre personnalité marquante de l'Ordre monastique, S. Philibert, abbé de Jumièges, dont nous avons noté la présence dans les litanies du XII^e^ siècle [3], est représenté ici par la Vie ancienne *BHL.* 6805.

Après la Vie des évêques Euchaire, Valère et Materne (*BHL.* 2655), qui a trouvé place au 14 septembre, jour de S. Materne, on lit en outre une *Vita S. Materni compendiose* (*BHL.* 5681) ; celle-ci se termine par la phrase : *et post septingentos annos, IIII kal. aprilis reliquie corporis eiusdem Leodium sunt translate.*

La figure de S. Remacle ne pouvait manquer d'être évoquée devant la communauté des religieux fondée par S. Trudon [4]. C'est sa première Vie (*BHL.* 7113) qui leur est présentée ici.

Parmi les textes qui suivent, Sigebert de Gembloux a fourni les Vies de deux évêques de Maastricht-Liège : au 10 septembre, la *Vita et Passio S. Theodardi* (*BHL.* 8049) [5] et, au 17, la *Vita et Passio S. Lamberti* (*BHL.* 4687).

La Saint-Michel ramenait chaque année la fête de la dédicace de l'église abbatiale [6]. Dans le Passionnaire, on lit d'abord un *Sermo beati Augustini in dedicatione* (inc. *Quotiescumque, fratres charissimi, altaris vel templi festivitatem colimus*) [7] ; puis, sous le lemme : *De S. Michaele*, le long texte de la Légende dorée sur les apparitions de l'Archange [8].

Le surlendemain, 1^er^ octobre, on célèbre S. Remi, un des premiers patrons du lieu [9]. Deux textes ont été prévus : *Vita beati Remigii brevis prout in choro legitur*, en fait, celle du pseudo-Fortunat (*BHL.* 7150), et ensuite : *Vita et acta integre de beato Remigio*, c'est-à-dire l'œuvre d'Hincmar (*BHL.* 7155-7157), non sans quelques coupures.

[1] Son nom a été ajouté, par une main du XIII^e^ siècle, aux litanies du XII^e^ (notre document n° 14, p. 119).

[2] Tout comme dans le lectionnaire (notre document n° 15, p. 125).

[3] Notre premier article, p. 119-120.

[4] Voir ibid., *passim*.

[5] La tradition du monastère attribuait à S. Théodard la consécration de l'église de Sarchinium. Voir notre document n° 8 (p. 98).

[6] Notre premier article, p. 132 ; le second, p. 422.

[7] L'*incipit* est celui du sermon 229 ; *P. L.*, t. XXXIX, col. 2166-68.

[8] Ch. 145, sans l'*interpretatio nominis*.

[9] Voir nos anciens documents, *passim*.

Ce même jour, fort chargé, réunit en outre S. Germain d'Auxerre (*BHL.* 3454), S. Bavon de Gand (*BHL.* 1051) et S. Piat de Tournai (*BHL.* 6847) [1]. Pour la Saint-Bavon, la Vie choisie est, comme il se doit, celle qui fut récrite par Thierry de Saint-Trond lors de son exil à Gand. Le 2 octobre, on fête S. Léger d'Autun (*BHL.* 4851) et on commémore S. Bérégise d'Andage, qui passa son adolescence à l'école abbatiale (*BHL.* 1180) [2].

S. François d'Assise, fondateur d'Ordre, dont nous avons vu le nom s'ajouter aux litanies au cours du XIII[e] siècle [3], reçoit largement sa part dans notre recueil : la *legenda maior* par S. Bonaventure (*BHL.* 3107), qui couvre près de quarante folios.

Les trois derniers textes du premier tome concernent S[te] Foy d'Agen (*BHL.* 2930), S. Amour, patron de Munsterbilsen (*BHL.* 392) [4] et S. Vaast. Ce dernier, dont la fête tombe le 6 février et qui manque à cette date dans le tome III, se trouve donc ici hors-série ; après l'*explicit* du volume et sous le *lemma* suivant : *Defectus B.* (sic) *de S. Vedasto*, on lit sa Vie par Alcuin (*BHL.* 8508).

Le tome II s'ouvre par la Passion des martyrs de Paris Denys, Rustique et Éleuthère, suivie par celle des Thébéens rhénans Géréon et ses compagnons, puis par celle des martyrs du Vexin Nicaise, Quirin et Scuvicule. Dans ce dernier groupe, S. Quirin est particulièrement mis en relief par un second texte, qui raconte la translation de ce martyr à Malmédy (*BHL.* 7040) [5].

Un peu plus loin, à cause d'une double faute du rubricateur [6], nous trouvons, sous le titre : *De S. Columbano*, une Vie de S. Gall (*BHL.* 3252) ; puis sous le lemme : *Incipit prologus de S. Luca evangelista*, l'éloge rythmique de S. Colomban attribué à S. Gall, que nos devanciers ont publié d'après un légendier de Marchiennes dans leur Catalogue des manuscrits hagiographiques de Bruxelles [7] ; enfin, une brève notice sur S. Luc.

La recension de la Passion de S. Just, l'enfant-martyr de Beauvais (*BHL.* 4593), qui suit immédiatement, a été imprimée d'après le manuscrit que nous analysons, en annexe au Catalogue bollandien des manuscrits hagiographiques de Liège [8].

Ne soyons pas surpris de rencontrer dans le Passionnaire d'une abbaye richement munie de reliques ursuliennes, non seulement la

[1] Ces saints figurent au lectionnaire (notre document n° 15, p. 126).

[2] Notre document n° 7 (p. 97).

[3] Document n° 14, pp. 119, 122.

[4] Voir le martyrologe de Saint-Trond, au 8 octobre.

[5] Ces mêmes récits se lisent déjà dans le manuscrit 256 de Liège (codex *M. 5* de Saint-Trond) ; cf. document n° 13, p. 118.

[6] Elle n'a pas été remarquée par Fiess, l'auteur du Catalogue des manuscrits liégeois, p. 155 ; ce qui a donné lieu à quelques confusions.

[7] T. II, p. 12-13.

[8] *Anal. Boll.*, t. V, p. 374-380.

Passion des Onze mille Vierges de Cologne *Regnante Domino* (*BHL.* 8428-8430), mais encore les fameuses Révélations d'Élisabeth de Schönau (*BHL.* 8432), dont l'abbé Guillaume de Ryckel s'était sans doute procuré une copie [1].

A ces lectures destinées au 21 octobre, succède, pour le 23, une Vie *De S. Severino, episcopo Coloniensi* [2] ; c'est le texte *BHL.* 7647.

S. Quentin, dont le patronage se rattache aux origines de l'église de Saint-Trond [3], bénéficie de trois récits : d'abord sa Passion (*BHL.* 7008), puis le *Miraculum de inventione martyris* (*BHL.* 7002) et troisièmement, un extrait de la *Vita Eligii* sous le titre : *Item inventio eiusdem S. Quintini martyris* (*BHL.* 7014) [4].

En novembre on lit, pour le 3, la Vie de S. Hubert par Jonas d'Orléans (*BHL.* 3994) et celle de Ste Odrade, patronne d'Alem (*BHL.* 6317), rédigée, comme nous l'avons vu, par un moine de l'abbaye [5].

L'introduction à Saint-Trond du culte de S. Léonard, confesseur au Limousin, a été signalée au cours de ces pages ; du temps de l'évêque Otbert, un autel, on s'en souvient, lui fut consacré [6]. Pour sa fête au 6 novembre, le Passionnaire présente la Vie *BHL.* 4862.

Le 7 du même mois, jour de l'octave de S. Quentin, on faisait mémoire de S. Willibrord [7]. Un résumé du grand récit d'Alcuin évoque la carrière de l'apôtre de nos régions.

Après S. Martin, représenté ici par les écrits de Sulpice Sévère et de Grégoire de Tours, nous trouvons, au 12, la Vie de S. Cunibert de Cologne [8] (*BHL.* 2015) et celle de S. Liévin de Gand [9] (*BHL.* 4960).

Sur Ste Élisabeth de Thuringe [10], on lit quelques chapitres de sa Vie par Césaire d'Heisterbach (*BHL.* 2494).

[1] Le lecteur se souvient du curieux catalogue de reliques de cet abbé (notre document nº 18).

[2] S. Séverin figure au lectionnaire du XIIe siècle (notre doc. nº 15, p. 126-127).

[3] Voir notre premier article, *passim*.

[4] Cette seconde *inventio* se place au VIIe siècle.

[5] Sur le culte de ces deux saints, voir plus haut, notamment nos documents nos 14 (p. 119-121) et 19 (p. 413-417).

[6] Voir notre premier article, p. 113-114. Cf. les considérations de M. J. Stiennon (op. c., p. 287-291) sur l'introduction du culte de S. Léonard à Liège en 1094, lors de la fondation du prieuré de Saint-Léonard, sous Otbert. On sait que les moines de l'abbaye de Saint-Jacques, qui essaimèrent en Pologne, ont importé le même culte à Lubin. Faudrait-il y reconnaître une influence clunisienne ?

[7] Cette commémoration se trouve marquée au martyrologe de 1361 (notre document nº 20, p. 423).

[8] Voir ibid.

[9] S. Liévin n'apparaît nulle part dans le sanctoral de l'abbaye. Voilà bien un de ces *quidam alii* dont parle le *Notandum* placé en tête du Passionnaire et cité ci-dessus, p. 147.

[10] Ajoutée au XIIIe siècle dans les litanies (document nº 14, p. 119) ; voir

La fête du fondateur, S. Trudon, tombe le 23 novembre. Sous le titre : *Vita ac virtutes felicissimi patris sancti Trudonis presbyteri*, on a transcrit d'abord l'œuvre ancienne du diacre Donat (*BHL.* 8321), avec, en tête, ses deux prologues et l'intitulé des chapitres [1]. A la suite, viennent s'ajouter (*Adhuc de miraculis S. Trudonis*) la série des Miracles groupés par le moine Stépelin (*BHL.* 8327).

Signalons, en décembre, la Vie de S. Éloi attribuée à S. Ouen (*BHL.* 2474), non sans de nombreuses omissions, et celle de S. Nicaise, évêque de Reims [2] (*BHL.* 6076).

Nous nous rapprochons à nouveau du monastère hesbignon par la légende des saints de Wintershoven : *Vita S. Landoaldi sociorumque eius* [3], sortie de la plume d'Hériger (*BHL.* 4700-4706). A l'ab-

aussi son annonce au martyrologe (document n° 20, p. 424), avec la mention *duplex minus*.

[1] Le récit d'un miracle arrivé à la *villa* de Seny a été inséré dans le texte de Donat et reproduit par nos devanciers dans la description du manuscrit, p. 338-339. — Bien que, dans cet article, nous n'ayons pas pour tâche d'examiner la tradition manuscrite des documents cités, il nous paraît utile de rappeler l'attention sur un très ancien témoin de la *Vita Trudonis*, qui fait partie aujourd'hui, sous la cote 10.B.2, du Museum Meermanno-Westreenianum à La Haye. Ce beau codex du IX^e^-X^e^ siècle a été écrit, en effet, selon toute probabilité, au monastère de Saint-Trond ; il appartint ensuite à l'abbaye de Saint-Jacques à Liège et, plus tard, à la collection du baron de Crassier, laquelle fut vendue en 1755. Lorsque notre prédécesseur, le P. A. Poncelet, le signala ici même (t. XXXI, p. 45, sous le n° 5), W. Levison avait déjà établi et imprimé le texte de son édition de la Vie de S. Trudon dans les *M. G.*, Script. rer. merov., t. VI, 1913, p. 264-298 ; il n'hésita pas à donner en appendice à ce volume, p. 637-640, les variantes du manuscrit de La Haye, qu'il considérait à bon droit comme le meilleur, après l'avoir décrit dans le *Neues Archiv* (t. XXXVIII, p. 510-511). Ce codex ne contient que la Vie de S. Trudon par Donat et celle de S. Eucher, soigneusement transcrites *per cola et commata*, selon toute apparence en vue de la lecture au chœur. Originairement, la longue table des chapitres de la *Vita Trudonis*, le prologue de Donat à Angilramne ainsi que son épilogue, adressé au même, avaient, de ce chef, été omis. Par la suite, une main du X^e^ siècle ajouta en tête huit folios, où elle copia d'après le *libellus* complet du monastère les trois textes précités, épilogue compris ; ce dernier s'y trouve de la sorte à une place insolite, qu'il occupera par voie de conséquence dans plus d'un manuscrit de date postérieure.

[2] S. Éloi a été ajouté au martyrologe de 1361 par une main du XV^e^ siècle (notre document n° 20, p. 424) ; S. Nicaise de Reims n'était pas commémoré dans la liturgie du monastère. Pour ces deux saints, même remarque que pour S. Liévin, ci-dessus.

[3] Sur des reliques de S. Landoald, placées dans l'autel des SS. Pierre et Paul, voir les *Gesta abb.* (notre document n° 11, p. 113-114) ; dans le martyrologe de 1361, ce martyr est annoncé deux fois, au 19 mars et au 1^er^ décembre (translation).

baye même se place l'épisode *De miraculo sanguinis S. Stephani, quod accidit in monasterio sancti Trudonis* [1] (*BHL.* 7890), que nous trouvons après la notice de S. Étienne, premier martyr ; celle-ci a été tirée de la *Legenda aurea.*

A la fin du volume II, on lit encore les Vies de Ste Geneviève [2] (*BHL.* 3336), de S. Maur, disciple de S. Benoît [3], par Odon de Glanfeuil, et une courte Vie de Ste Brigide d'Irlande [4], résumée d'après le texte *BHL.* 1455.

Le troisième tome du Passionnaire était assez maigre, à en juger par l'inventaire de son contenu. Dans la liste des Vies que nous avons reproduite, avec les numéros respectifs de la *Bibl. hag. latina*, nous relevons une bonne demi-douzaine de textes intéressant plus particulièrement le culte des saints à Saint-Trond. Ce sont, dans cet ordre, les Vies de Ste Scolastique [5], sœur de S. Benoît, de S. Eucher, l'évêque exilé d'Orléans, dont les religieux étaient fiers de posséder les glorieux restes, de Ste Gertrude de Nivelles [6], à qui un autel était dédié, de S. Gengulphe, patron d'une paroisse de la ville, de S. Servais et de S. Domitien [7], évêques de Tongres, de S. Médard de Soissons [8].

Avec le 12 juin (S. Basilide) se clôt le cycle, où l'on s'étonne de ne pas rencontrer de lecture pour la fête de S. Benoît, au 21 mars, ni pour celle de S. Chlodulfe, évêque de Metz, au 8 juin.

23. *Gesta abbatum Trudonensium.* Continuatio tertia, auct. anonymo. — Le XIIIe siècle et, en majeure partie, le XIVe n'ont pas bénéficié, à Saint-Trond, du travail diligent et attentif d'un chroniqueur contemporain [9]. La rédaction de l'histoire locale s'était

[1] De S. Étienne, patron à Metz, on conservait à Saint-Trond une fiole de sang, qui, un jour, fut sauvée miraculeusement d'un grand danger ; voir ci-dessous, p. 158.

[2] Patronne à Zepperen ; voir notre premier article, p. 93.

[3] S. Maur est invoqué dans les litanies du XIIe siècle ; il a sa fête au lectionnaire de la même époque.

[4] Cette sainte n'avait pas de culte à Saint-Trond.

[5] Elle figure au lectionnaire et dans les litanies du XIIe siècle.

[6] Voir notre document n° 11, p. 113. Ste Gertrude est aussi invoquée dans les litanies (notre document n° 14, p. 119).

[7] Patron à Huy, honoré le 7 mai, date à laquelle il est annoncé au martyrologe de 1361.

[8] Au lectionnaire du XIIe siècle, le 8 juin, en même temps que S. Chlodulfe.

[9] C'est pourtant ici le lieu de signaler une exception, tout en complétant ce que nous avons rapporté, dans notre deuxième article, au sujet de l'abbé Guillaume de Ryckel (nos documents nos 17 et 18). G. Simenon a publié jadis dans *Leodium* (t. I, 1902, p. 81-85), sous le titre : *Une page inédite de Guillaume de Ryckel*, un texte qu'il considérait comme un fragment de « chro-

arrêtée avec l'abbatiat de Wiric († 1180). C'est sous le gouvernement de Zachée de Vrankenhoven (1366-1391), plutôt vers la fin, qu'on voit un de ses religieux reprendre la plume. Même il avait conçu un plan fort ambitieux, mais d'une exécution difficile : remonter d'abord aux origines du monastère, puis compléter et amplifier — notamment par des *incidentiae*, comme il s'exprime, — l'ancien récit, et le poursuivre ensuite de 1180 à 1366, date de la mort de Robert de Craenwyck. Cette nouvelle chronique se divise en quatre parties. Nul, certes, ne soutiendra qu'elles ont toutes une égale valeur documentaire, nombre des additions rétrospectives aux trois premières se fondant sur des traditions peu sûres, trop tardives ou malaisément contrôlables.

L'auteur, néanmoins, s'est appliqué de bonne foi à son œuvre et, tout en tenant compte des normes de la critique, nous pourrons y recueillir plus d'une donnée intéressante. Regrettons, à notre point de vue, que dans la dernière partie l'histoire religieuse de l'abbaye cède généralement le pas au narré assez tumultuaire des conflits politiques, économiques et sociaux.

Au livre Ier de la première partie, l'auteur a retracé la carrière du fondateur, tout en y mêlant quelques événements de l'époque. Son information a été tirée surtout de la *Vita* du saint et de celles des SS. Remacle, Théodard, Chlodulfe, etc. ; les repères chronologiques ont été empruntés à Sigebert de Gembloux. Toutefois, d'après des traditions qui avaient cours dans son monastère, l'ano-

nique ». Trouvé dans le plus vieux Cartulaire de Saint-Trond, lequel est en partie de la main de Guillaume, ce récit très animé a pour objet la rébellion de Jordanus de Pul contre l'abbé en 1256. Le 20 juin de cette année, Jordanus et d'autres meneurs firent irruption, avec une troupe armée, dans l'église du monastère et s'y livrèrent à des actes de violence : *et fregerunt ostia et parietes ante altare beati Trudonis et illic irruerunt, et W*(illelmus) *abbas et monachi fugerunt quidam super dormitorium, quidam ante altaria, quidam huc et illuc. Item ante ianuam beati Lamberti hastis et gladiis et securibus percutientes irruere temptaverunt... Item quidam cum impetu venientes hastis suis* (sic) *super feretrum beati Trudonis fixerunt.* Ce passage, où sont nommés deux saints particulièrement honorés à l'abbaye, méritait d'être reproduit ici. Le chroniqueur du XIVe siècle s'en est inspiré, lorsqu'il décrit les luttes communales de l'âge précédent (cf. éd. DE BORMAN, t. II, p. 203). Comme l'a fait observer G. Simenon, il disposait donc parfois de relations, ou du moins de notations, contemporaines des événements.

nyme ajoute diverses précisions, notamment sur les parents de S. Trudon :

> Cuius pater, Wicboldus nomine, ex Francorum regum ortus propagine, prefatique Hylperici regis contemporaneus et ex recta linea consanguineus, temporale dominium seu comitatum latum quod proprio iure in partibus Hasbanie, Campinie et Flandrie possederat, iustis legibus gubernabat. Mater autem, Adala nomine, ex Austrasiorum ducum prosapia progenita, primi Pipini ducis Austrasie dilecta consanguinea, hunc unice natum filium ad multorum educavit salutem fidelium [1].

Plus loin, après avoir inséré des *incidentiae* sur S. Amand, où il mentionne aussi S. Landoald, il revient sur Adèle et Wicbold pour commémorer leur décès.

> Anno Domini DCXLIIII°, vel quasi, sancta Adala, mater beati Trudonis, in pace quievit ; cuius corpus apud Zeelem villam, que allodium est Sancti Trudonis, in ecclesia sepultum, miraculis claruit et in decenti loculo compositum a terra elevatum est...
>
> Anno Domini DCXLV°, imperii Constantis seu Constantini anno tercio, illustris vir Wicboldus, pater ipsius beati Trudonis, in senectute bona in Domino obdormivit et in ecclesia ville sue allodialis, ex nomine suo Wibekem denominate, elevari meruit [2].

Adèle, on le voit, est qualifiée ici de sainte ; des miracles, rapporte-t-on, illustrèrent sa tombe à Zeelem [3]. Nous ne nous étonnerons donc pas trop de rencontrer, plus tard, des reliques de S^te^ Adèle, mère de S. Trudon, dans un « Index sacrarum reliquiarum » rédigé à Saint-Trond en 1538 [4]. Quant aux restes de son époux, ils méritèrent aussi d'être « élevés » dans l'église de Webbekom [5].

[1] Éd. DE BORMAN, t. II, p. 89-90. [2] Ibid., p. 90-91.

[3] Prov. de Limbourg, arr. de Hasselt, canton de Herk-la-Ville. Rodulfe, dans les *Gesta abb.* (l. III, c. 2 ; éd. DE BORMAN, t. I, p. 35), mentionne une fois cette localité, sous le nom de *Salechem*.

[4] Ci-dessous, p. 178.

[5] Prov. de Brabant, arr. de Louvain, canton de Diest. De tout temps Webbekom a appartenu au monastère de Saint-Trond ; l'abbé Adélard II y édifia, ou y restaura, une église (*Gesta abb.*, l. I, c. 10 ; éd. DE BORMAN, t. I, p. 20). Celle-ci était dédiée à S. Trudon. Nous avons rappelé, dans notre premier article (p. 107), un épisode de la chronique dont Webbekom fut le théâtre vers la fin du XI^e^ siècle, lorsque la châsse du saint patron y fut processionnellement portée par les moines pour protester contre une usurpation de leur bien. Ni à cette occasion ni ailleurs Rodulfe ne nomme Wicbold. Quant au nom du

Malheureusement, aucun document narratif ou archéologique ne permet de remonter à l'origine de ces traditions ; celles-ci paraissent être totalement absentes de l'historiographie ancienne du monastère, telle que nous la connaissons, comme aussi de sa liturgie.

Notre continuateur, toujours enclin à fournir des dates précises, fixe au 13 octobre 657 la dédicace, par le ministère de S. Théodard, du *coenobium* élevé par S. Trudon sous le patronage des SS. Quentin et Remi [1]. Enregistrant, plus loin, à l'année 727, la mort du *Lotharius praepositus* qui aurait régi pendant trente-trois ans (*ut opinatur*) l'institution de S. Trudon après le décès de ce dernier, il s'interrompt pour adresser au lecteur la remarque suivante :

> Nota, lector, quod quamvis ab anno primo quo sanctus Trudo hoc cenobium fundavit usque ad presentem annum (727) non inveniatur scripto declaratum cuius regularis professionis huius loci cenobialis congregatio fuerit, concluditur tamen ex eo quod vir Domini Trudo iuxta Brugis opidum congregationem LXXX[a] monachorum instituit, quod sicut ibidem sic et in hoc loco a principio monachalis conversatio exstiterit [2].

Cette « note » prétend donc trancher par l'affirmative une question que s'était déjà posée le premier chroniqueur Rodulfe : la fondation de Sarchinium fut-elle, d'emblée et au sens propre, monastique ? Nous avons touché ce point au début de notre enquête [3]. L'argument *a pari* qu'invoque l'anonyme, et qui ne convaincra personne, lui était suggéré par ce qu'on lit plus haut sous sa plume, rarement alertée par le doute de la critique historique :

> Habuit insuper (S. Trudo) ex parte patris dominium ville Brugis nuncupate cum suis attinentiis, que modo est oppidum famosum in terra que nunc vocatur Flandria. Iuxta quod oppidum monasterium nigrorum monialium quasi ad dimidium miliare situm est, habens ex nomine beati Trudonis sortitum vocabulum, scilicet Sancti Trudonis. Istud monasterium ipse beatus Trudo in proprio suo ibidem allodio fundavit et dotavit

lieu, les formes attestées anciennement sont *Webencheym* (diplôme de Pascal II en 1107), *Guebechem* (*Gesta abb.*, l. c.), *Webbenkem*, *Wibeken*, etc. Cf. G. Simenon, *Notes pour servir à l'histoire des paroisses qui dépendaient de l'abbaye de Saint-Trond*, dans le *Bulletin de la Soc. d'art et d'hist. du diocèse de Liège*, t. XVII (1908), p. 255-266. L'étymologie du toponyme paraît bien être : habitation de Wibbinga (Wibba), nom familier pour Wicberht ou Wicbald.

[1] Éd. de Borman, t. II, p. 97. [2] Ibid., p. 104-105.

[3] Notre document n° 1, p. 88-89.

et in eo LXXX^a monachos instituit, sed qua causa postea immutatio sexus Deo inibi servientium contigit, nescitur [1].

Ce n'est pas ici le lieu de faire l'historique du monastère brugeois qui porta le vocable de Saint-Trudon. Mais on reconnaîtra que le prestige du saint ne diminua pas avec le temps. Chez le chroniqueur hesbignon du XIV^e siècle finissant, nous voyons se manifester en d'autres endroits encore le souci de grandir le patron local, notamment lorsqu'il signale les grands biens que, de son vivant, celui-ci possédait en Toxandrie — *que terra nunc appellatur Campinia* [2] —, où plusieurs églises ont été dédiées à S. Trudon. Celles-ci, souligne-t-il, non sans trahir une complaisance tendancieuse, sont *pleno iure* à la collation de l'abbé de Saint-Trond et de sa communauté. Par là, il entend surtout mettre en relief l'*antiqua possessio* — c'est l'expression dont il se sert — d'une grande partie du domaine abbatial.

Dans ce même contexte, il a inséré quelques indications sur l'emplacement exact du plus ancien sanctuaire, avec l'autel des SS. Quentin et Remi, par rapport aux développements successifs que reçut l'église, avec son chœur, sa crypte, la sépulture et l'autel de S. Trudon, etc. [3]. C'est l'affaire des archéologues de contrôler ses dires, là et aussi plus loin, lorsqu'il est question *de ampliatione structure*.

Nous n'adopterons pas, quant à nous, la manière de voir du chroniqueur, lorsqu'il ajoute plusieurs années à l'exil en Hesbaye de S. Eucher d'Orléans et le fait mourir en 743 (au lieu de 738) [4]. De plus, il raconte la vie de ce saint d'après un manuscrit où se trouvait déjà interpolé le fameux épisode apocryphe des tourments de Charles Martel en enfer [5]. On hésitera aussi à le suivre là où il appelle *huius loci, ut creditur, monachus*, le premier biographe de S. Trudon, Donat [6]. Notons, d'autre part, que ni là ni ailleurs, on ne trouve chez lui d'allusion à l'existence d'une Vie plus ancienne ou à l'œuvre postérieure du mystérieux abbé Guicard que, seul, Thierry a mentionné dans le prologue de son remaniement.

Le meurtre de S. Libert, honoré comme disciple de S. Rombaut et martyr, est rapporté à l'année 883 et mis au compte des Nor-

[1] Éd. DE BORMAN, t. II, p. 97-98.
[2] Ibid., p. 98.
[3] Ibid., p. 99-100.
[4] Ibid., p. 107.
[5] Notre document n° 2, p. 89-90.
[6] Notre document n° 3, p. 90.

mands. On sait ce qu'il faut penser d'une pareille chronologie, pour ne pas parler de l'histoire elle-même [1].

Un autre saint fort en honneur à l'abbaye est le diacre et premier martyr Étienne. Nous avons signalé ci-dessus [2], dans le légendier du monastère, le texte *BHL.* 7890, composé sur place. Il raconte comment une fiole de sang, recueilli à Metz d'une relique du saint par l'abbé Adélard, fut apportée à Saint-Trond et comment, certaine nuit, ce sang fut par miracle sauvé d'un accident qui le menaçait. Le chroniqueur donne, à l'année 1021, le résumé de la translation [3] et, un bon quart de siècle plus tard, sous l'abbé Gontran, l'épisode *de sanguine sancti Stephani miraculose preservato* [4]. Rodulfe, le premier chroniqueur, ignorait tout, semble-t-il, de ces faits prodigieux. Faut-il s'en étonner? Quant au culte de S. Étienne à Saint-Trond, il est, nous l'avons noté, fort ancien et de provenance messine.

L'anonyme du XIV^e^ siècle qui commémore, à l'année 880, *plus minusve*, et sans indication du jour, une *elevatio* des corps de S. Trudon et de S. Eucher par Francon, évêque de Liège, ajoute que, dès l'année suivante, la crainte de nouveaux raids normands fit cacher soigneusement les reliques sous terre, *ubi multis annis latuerunt, usque ad tempora Wirici abbatis* [5]. Nous avons rapporté plus haut cette redécouverte, en 1169, du principal trésor de l'abbaye [6]. Mais on n'avait pas attendu l'époque de Wiric pour opérer des recherches dans le sous-sol. Une tentative, qui d'ailleurs avorta, est évoquée par le chroniqueur, aux environs de l'année 1045. L'abbé Gontran, plein de confiance, avait fait préparer, assure-t-il, une châsse précieuse pour contenir les ossements des deux saints. Il poursuit :

> Quapropter, completo hoc opere, fossoribus intra sanctuarium post altare sancti Trudonis, ubi reposita erant, instanter de profundis terram effodientibus, ad voltam lapideam, sub qua continebantur, tandem est perventum. Cum subito immense caliginis nebula ibidem exorta, fossores tanto terrore sunt perculsi, ut de vita desperati, cum in summa festinatione ad superos redissent, nimio stupore et sensibus alienati, post diuturna suspiria continua interruptione resumpta, vix loqui palpitante hanelo corde valerent. Quod abbas ubi vidit, ter-

[1] Notre document n° 10, p. 100-103.
[2] P. 153.
[3] Éd. DE BORMAN, t. II, p. 141-142.
[4] Ibid., p. 145-146.
[5] Ibid., p. 119.
[6] Notre premier article, p. 128-131.

ritus in eo quod acciderat, reiecta humo et fossa repleta, ceptum intermisit [1].

Pareille scène, quoi qu'il en soit des faits narrés, reflète bien les vives impressions des hommes de ce temps devant certaines manifestations, vraies ou prétendues, du surnaturel et de l'au-delà. Quarante ans plus tard, un essai similaire fut tenté par l'abbé Lanzon ; le résultat ne fut guère différent. Il faut en lire le récit dans l'original [2], où il figure à l'année 1085. Le monastère venait d'être la proie d'un grand incendie et l'église était semée de ruines. Lanzon y vit une occasion favorable d'opérer des fouilles sur un assez large espace pour découvrir les corps saints, *incipiens longius inde circa eorum sepulchrum*. On commença par mettre au jour un grand nombre de sarcophages, très rapprochés les uns des autres ; et certains religieux se souvinrent alors que l'abbé Imizo avait jadis réuni dans le sanctuaire les restes mortels de tous ses prédécesseurs, les entourant de quatre plaques de marbre. (Imizo, fait observer le chroniqueur, trépassa cette année même : *qui post hoc annum non supervixit.*) On creusa aussi *sub anteriori parte maioris ibidem altaris :* un sarcophage apparut, situé de telle façon que le prêtre, officiant à cet autel, avait sous ses pieds la poitrine du défunt. Lorsqu'on explora de fond en comble cette sépulture — le narrateur frémit devant pareille témérité — on y trouva un corps, habillé d'une étoffe précieuse ; seul, l'occiput manquait. Mais rien ne fut découvert qui décelât l'identité du personnage. Ailleurs, *ad ingressum parvi chori*, une tombe contenait un mort non moins honorable : *quidam inventus est, indutus cappa purpurea aurifrigio optime parata.* Comme aucune inscription n'accompagnait ces restes, plusieurs assistants opinèrent que ce devait être là S. Libert. Le peuple, accouru en foule, voyait avec émoi les ornements s'en aller en poussière dès qu'on les touchait. Cependant, on ne perdait pas de vue l'objet principal de la recherche, à savoir les reliques de S. Trudon et de S. Eucher. Voici, dans notre texte, le dénouement, assez décevant, de ces multiples sondages :

> Tandem vero fossum est usque ad locum in quo sancti erant reconditi, inventumque est foramen in muro volte seu cripte illius, ad grossitudinem manus hominis. Cumque unus de populariboos, humana tactus curiositate, quid in ea contineretur

[1] Éd. DE BORMAN, t. II, p. 143-144. [2] Ibid., p. 152-154.

scire vellet, accensam candelam virge summitati affixit et per foramen in criptam misit. Cui quidam astans hunc presumptionis arguit et turbulento clamore, ut cepto desisteret, monuit. Quod populus audiens tumultuoso strepitu infremuit, aliis, ad quos rei notitia pervenerat, progressum prohibentibus, aliis, qui rem ignorabant, ut cepta (*lire :* cripta) scrutaretur, conclamantibus. Quorum strepitu ille territus, ceptum intermisit. Abbas etiam Lanzo progredi veritus, priorem claustri ad episcopum Leodiensem Henricum direxit, querens quid vel super inventis corporibus vel in reliquum sibi esset agendum. Qui huiusmodi factum in mandatis (*lire:* immanitatis?) primo arguit, inde progressum vetat, et ad ultimum ut, celebratis missarum solempniis pro fidelibus defunctis et commendatione animarum facta, clauderentur sarchofagi, aspersis prius aqua benedicta corporibus et incensatis, et sic terra operirentur mandavit. Quod ita factum fuit [1].

Au siècle suivant, l'abbé Wiric devait avoir plus de succès dans ses fouilles, tant par la découverte présumée de S. Libert que par celle des *scriniola* qui contenaient les reliques des deux grands patrons du monastère. Nous avons relaté plus haut cet épisode d'après le deuxième continuateur de la Chronique [2].

Pas plus que le narrateur anonyme du XIVe siècle, nous ne voulons passer sous silence une manœuvre coupable, et heureusement passagère, destinée à favoriser le culte de S. Trudon et à laquelle l'abbé Christian (1193-1222) eut la faiblesse de conniver. L'anecdote est suggestive. Un moine anglais, reçu à Saint-Trond et apprenant les grandes largesses que provoquait autrefois la dévotion du peuple envers le patron de l'abbaye, voulut soulager la détresse où celle-ci se débattait alors. Comme il était d'esprit ingénieux et habile de ses mains, il imagina de payer l'hospitalité dont il jouissait par l'exécution d'un plan de sa façon : *excogitavit fallaciam*, dit avec une franchise méritoire notre chroniqueur, *qua claustrum a debitis quibus detinebatur exoneraret* [3]. Par des canalisations souterraines et en utilisant toute la hauteur de la grande tour du monastère, il obtint une pression suffisante pour faire jaillir une

[1] Ibid., p. 153-154.

[2] Notre document n° 16, p. 128-131. Nous ne reviendrons pas non plus sur ce qui a été dit dans notre premier article, p. 99, de l'Office des SS. Trudon et Eucher, notamment d'après le troisième continuateur de la chronique (éd. DE BORMAN, t. II, p. 161).

[3] Éd. DE BORMAN, t. II, p. 178.

belle source « miraculeuse », que les gens simples ne manquèrent pas d'attribuer aux mérites de S. Trudon. Cette tromperie, qui se montra d'abord lucrative, ne put durer longtemps : après peu de jours les conduits s'obstruèrent et la fontaine cessa de couler. Mais, la ruse éventée, le bruit de cette supercherie se répandit au loin, avec ce résultat fâcheux pour l'abbé Christian que le pape, justement indigné, lui retira le privilège d'user des *pontificalia* et de porter la mitre [1]. Ce dernier fait pourrait trouver une confirmation dans la démarche que le quatrième successeur de Christian, l'abbé Thomas, fit auprès d'Innocent IV, pour obtenir que les prérogatives susdites fussent à nouveau assurées aux prélats de Saint-Trond. Le pape les lui accorda, en effet, par un acte du 21 mai 1245 (POTTHAST, *Reg.* 11672) [2].

Nous avons déjà mentionné plus haut l'abbé Christian à propos de sa rencontre avec Ste Lutgarde [3]. Notre chroniqueur évoque ce même épisode, qu'il situe en 1200, *aut circiter* [4]. Il y ajoute, brièvement, quelques traits empruntés à la *Vita*, rappelant notamment le conseil, que la moniale de Sainte-Catherine reçut un jour de Christine l'Admirable, d'aller aux Awirs embrasser le genre de vie des Cisterciennes. Ste Lutgarde est appelée *devotissima monialis*, *Deo digna Luthgardis* ou *Luthgardis* tout court. Un peu plus loin, l'anonyme signale, en passant, que Marie d'Oignies (*Maria de Ognies*) a vécu *hiis temporibus* [5]. Notons encore que, sous l'abbatiat de Libert, en 1231, la communauté de Sainte-Catherine quitta Saint-Trond pour son nouvel établissement à Mielen. L'auteur écrit, à ce propos :

> Sub eadem translatione corpus sanctum Christine Mirabilis, quod VII annis in loco prioris monasterii humatum fuit, exhumatur, et ad locum nove habitationis transfertur [6].

Si l'expression *corpus sanctum*, sous la plume d'un chroniqueur du XIVe siècle, entend marquer une vénération toute spéciale des moniales de Sainte-Catherine pour la célèbre mystique, elle ne

[1] L'épisode n'est pas daté avec précision (*tempore huius abbatis*). Nous ne savons donc pas quel pontife romain a sévi contre Christian : Célestin III, Innocent III ou Honorius III. C'est probablement Innocent III.

[2] Ch. PIOT, *Cartulaire de l'abbaye de Saint-Trond*, t. I, p. 218.

[3] Notre deuxième article, p. 403.

[4] Éd. DE BORMAN, t. II, p. 179.

[5] Ibid., p. 181.

[6] Ibid., p. 189.

peut, d'autre part, être tenue pour l'indice d'un culte officiel et reconnu ; celui-ci, nous l'avons montré, n'existait pas au XIII^e siècle.

L'abbé Thomas, qui mourut le 29 octobre 1248, fut inhumé *ante altare sancte Elizabeth*. Ceci nous révèle que, treize ans après la canonisation d'Élisabeth de Thuringe, Saint-Trond lui avait déjà consacré un autel.

L'action religieuse de Guillaume de Ryckel (1248-1272), comme aussi son goût pour les reliques, dont nous avons parlé plus haut, est encore illustrée par ces deux *incidentiae :*

> Anno Domini MCCLVIII° Willelmus abbas Beginas, que sub diversis parrociis nostri opidi, partim scilicet apud Ghovelinghen, Rokendale, Sanctum Sepulcrum, et partim apud Sanctum Genghulfum Deo serviebant, in unum locum collegit et in suburbio de Schuroven in allodio et districtu monasterii nostri ecclesiam in honorem sancte Agnetis construxit, ad quam contulit reliquias de corporibus sanctorum CXXXII^orum, ubi edificatis per girum mansionibus, murum firmum in munitionem circumponi procuravit. Ob cuius perpetuam memoriam magistra Beginarum in die depositionis beati Trudonis offert ad altare unum aureum denarium valentem tres grossos veteres. ... Anno Domini MCCLX° Willelmus abbas attulit de Colonia plures reliquias, tam de sanctis undecim milibus virginibus quam sanctorum Thebeorum et Gereonis [1].

On trouve dans le Cartulaire de Saint-Trond, publié par Ch. Piot [2], une charte très développée par laquelle l'abbé Guillaume institue le béguinage de Sainte-Agnès sur sa terre de Schuurhoven. Elle est datée de juin 1265 ; mais l'éditeur fait observer qu'un texte assez semblable avait précédé celui des stipulations définitives dès 1258, année qui est donc bien, comme l'affirme le chroniqueur, celle de la fondation. Entre les deux dates se place l'édification des bâtiments. Notons encore que la bulle de confirmation, donnée par le pape Clément IV à Viterbe, est du 27 novembre 1267. Ces pièces justificatives et d'autres ont été groupées par F. Straven à la fin de sa *Notice historique sur le béguinage dit de Sainte-Agnès à Saint-Trond* [3].

Nous n'avons rencontré, chez l'auteur de cet ouvrage, aucune indication sur la nature des reliques appartenant à 132 saints, que, selon le texte allégué, Guillaume donna aux béguines.

[1] Ibid., p. 207.
[2] T. I, p. 321-325.
[3] Saint-Trond, 1876, p. 103 et suiv. (*Annexes*).

A quelle époque ce cadeau peu ordinaire leur fut-il remis? Le chroniqueur rappelle l'acquisition, par le même prélat, de nombreuses reliques, tant de vierges ursuliennes que de martyrs Thébéens, qui auraient été rapportées par lui de Cologne ; et il situe le fait en 1260. Contrairement à l'opinion exprimée par Berlière, dont nous nous étions précédemment fait l'écho, nous ne croyons pas qu'il s'agisse ici des reliques énumérées dans le catalogue de l'abbé Guillaume que nous avons analysé ci-dessus [1]. Tout d'abord, les envois successifs de ces têtes s'échelonnèrent au cours des années 1270 à 1272, chaque date étant indiquée avec la plus grande précision. De plus, ces reliques étaient toutes, sans exception, ursuliennes, et elles ne furent pas rapportées de Cologne par l'abbé lui-même. D'autre part, nous verrons plus loin, par les inventaires du XVI^e siècle, que le monastère de Saint-Trond possédait aussi d'abondantes reliques de martyrs thébéens et, parmi ses reliques ursuliennes, des ossements en grand nombre pourvus de noms fort différents de ceux que contient le catalogue de 1270-1272. Lorsque le jésuite H. Crombach — un bon connaisseur! — examinera, dans un chapitre spécial de son *Ursula Vindicata* [2], l'inventaire détaillé des reliques de Saint-Trond, imprimé en 1538, il y distinguera sans peine une série de vocables qui ont tout l'air de sortir des officines de Gerlach et d'Hartbern de Deutz [3]. « Unde facilis coniectura, ajoute Crombach, ex Tuitiensi Benedictinorum asceterio pleraque dicto coenobio (Trudonopolitano) eiusdem instituti sacra lipsana donata esse. » On sait, au reste, qu'à Deutz les moines disposaient aussi de nombreux corps de martyrs dits Thébéens [4]. Ces diverses raisons nous inclinent à croire que l'abbé Guillaume avait obtenu, lors d'une visite à ses confrères de Cologne, une généreuse livraison de ces ossements sacrés pour son monastère et que, mis en appétit, il en sollicita encore, quelque dix ans plus tard, du couvent des

[1] Notre document n° 18, p. 406-412. Dans la note 2 de la page 408, on voudra bien biffer les mots « avec raison ».

[2] Cologne, 1647, p. 681-683.

[3] Nous aurons à revenir plus loin sur l'analyse du document de 1538.

[4] Voir W. Levison, *Das Werden der Ursula-Legende* (Cologne, 1928), p. 113. Choisissons là un nom, parmi d'autres : *Item. Sanctus Vitalis martir, unus ex Thebeis princeps.* Or, dans l'inventaire saint-trudonien de 1538, nous trouvons des parcelles (*aliqua*) *S. Vitalis, unius e principibus Thebeorum, martyris* ; et, de même, ci-dessous, p. 174. On pourrait multiplier les exemples.

Saints-Maccabées par l'intermédiaire de la sœur Hedwige de Soest [1]. C'étaient là, comme nous l'avons vu, des têtes, dont plusieurs furent distribuées par l'abbé, après qu'elles eurent reçu, en Hesbaye, un nom et une histoire. Si donc, comme tout le fait supposer, il y a lieu de mettre à part un lot considérable de reliques colonaises rapportées par le prélat lui-même à son abbaye, bien avant les envois de 1270-1272, on ne doit plus dénoncer, avec dom Berlière, une erreur dans la date de 1260, marquée par le chroniqueur dans le passage que nous avons cité. Il s'ensuit aussi que les béguines de Sainte-Agnès ont pu bénéficier des largesses de l'abbé Guillaume dès 1265, lorsque leurs bâtiments furent achevés.

Le nom de S. Georges intervient dans un jeu d'esprit en vers qui doit commémorer la réconciliation de l'église Notre-Dame en 1312, au jour de la fête du saint martyr (23 avril) ; ce sanctuaire paroissial, explique le narrateur, avait été violé l'année précédente. *Unde versus*, rapporte le chroniqueur :

> Sole Georgii grato, numero dulci geminato,
> Templo sacrato, Trudonica plebs iubilato [2].

Le mot DVLCI vaut 656 ; et ce nombre, doublé, donne, effectivement, 1312.

Au cours des luttes armées qui, au XIV^e^ siècle, opposèrent souvent les communiers de Saint-Trond au duc de Brabant et à l'évêque de Liège, la protection de S. Trudon fut invoquée à maintes reprises par les habitants et par les moines. De même, son puissant secours fut exalté dans les heures de triomphe ; ainsi, le 21 juillet 1347, après un combat victorieux contre les gens de Léau :

> ... sicque Trudonenses ad sua hora none redierunt, gaudentes supra modum de suo triumpho. Et cum opidum essent ingressi, campanis festive in turribus ecclesie concrepatis, monasterium nostrum plurimis eorum ingressis, sancto Trudoni, cuius fere-

[1] Une personne appelée Ermentrude, que nous n'avions pu qualifier autrement, convoyait les reliques jusqu'en Hesbaye. Complétons ici notre exposé antérieur par un passage du catalogue de Guillaume qui nous avait d'abord échappé : *Anno Domini M°CCLXX° primo, feria IIII^a^ post octavas Pentecostes, soror Hawidis de Susato, sanctimonialis apud Sanctos Machabeos in Colonia, cum Ermentrude b e g h i n a , tulerunt nobis XXIII capita de collegio XI milium virginum de Colonia.* C'est le seul endroit où Ermentrude est désignée comme béguine ; il manque aux extraits donnés par dom Berlière.

[2] Éd. DE BORMAN, t. II, p. 245.

> trum in medio monasterii prefati per triduum ante capellam eius collocatum erat, magnas laudes referunt, manibus eorum sanguine adhuc humano fedatis. Ubi etiam quedam procax femina attulit telum a Lewensibus in nostros opidanos iaculatum et fixit ad sancti Dei feretrum, putans de fermentato (*lire :* ferramento [1]) offerre laudem [2].

Mais, dès le soir, il fallut déchanter, à l'annonce qu'une victoire importante de l'évêque de Liège avait décidé du sort de la campagne. *Versus est in luctum chorus noster*, s'écrie alors le chroniqueur, en citant un verset biblique qu'il attribue par mégarde à Isaïe [3]. Quelques jours plus tard, le danger se fit pressant pour la ville, menacée par la colère du duc de Brabant. Pourtant, les délégués de la cité l'apaisèrent par une humble soumission, écartant ainsi les terribles représailles qu'on avait pu craindre. A nouveau, S. Trudon fut louangé et béni, surtout par les moines :

> Considera, lector, prestitum beati Trudonis, inclamati per lacrimosa suspiria huius loci monachorum, defensionis subsidium ; qui non solum monasterium servorum suorum, quod in suo proprio allodio edificaverat, in tanto periculo ab omni iactura eripuit, sed etiam opidanos hos, sub dominio sue paterne iurisdictionis constitutos, ab ira indignationis magni principis ducis Brabantie et hominum sue patrie, quos isti graviter multociens offenderant, mirabiliter et inestimabiliter salvavit [4].

Et lorsque, par la suite, les religieux racontèrent à un franciscain, venu à Saint-Trond, de quelles terreurs ils avaient été délivrés, cet homme, « qui était dévot et instruit », leur demanda aussitôt si la localité abritait un corps saint :

> ... statim quesivit, an alicuius sancti Dei corpus in hoc loco obtineretur. Cui cum responderetur quia fundatoris huius monasterii corpus cum duorum aliorum sanctorum corporibus integraliter hic requiescit : « Indubitanter, inquit, presumite quod illorum patrocinio salvatus est locus iste » [5].

Mais S. Trudon a aussi sa part dans des événements plus pacifiques. A propos de l'entrée en charge de l'abbé Robert de Craen-

[1] Koepke et de Borman, avec les manuscrits, ont ici *fermentato*, mot qui ne cadre pas avec le contexte. Nous pensons que l'original a dû porter *ferramento*, avec le sens d'arme de guerre. Voir Du Cange, i. v.

[2] Éd. de Borman, t. II, p. 290.

[3] Il est tiré des Lamentations de Jérémie, V, 15.

[4] Éd. de Borman, t. II, p. 294.

[5] Ibid., p. 294-295.

wyck, le chroniqueur décrit en détail le cérémonial habituel de la réception puis de la consécration de l'abbé élu. Le prieur et la communauté étant allés accueillir processionnellement le nouveau prélat, à sa descente de cheval, on le conduit à l'autel de S. Trudon, où il prêtera le serment de fidélité.

> ... et facta ibi oratione, congregatis ad hoc scabinis et opidanis, continuo prestat fidelitatis iuramentum, ponens manum dexteram super crucem tabule altaris insculptam et verba unius ex circumstantibus scabinis eloquentis per singula replicat in hunc modum iurando : « Van desen daghe voert ende desen dagh algader, sal ich houd ende ghetruwe sijn sinte Marien, sente Lambrecht, den bysschop van Ludike, der capittelen van Sente Lambrechs, den guede Sentrude, den convente van Sentruden, den greve van Loen als voecht, der stat van Sentruden ; letteren, brieve ende privilegien, die die heren verleent hebben, houden ; der stat van Sentruden vriheit helpen houden, vonnissen doen, ende doen doen, als een abt van Sentruden, den armen ghelijc den riken, ende den riken ghelijc den armen. Dat en sal ich laten om vrintschap, noch om maesschap, noch om engheenre hande zaken, die mer mich doen mach. Zo mich God helpe ende die heyleghen. » Quo peracto deducitur ad maius altare et, facta oratione, a scabinis deducitur ad campanam bannalem, quam ipse pulsat in signum temporalis dominii [1].

Nous n'avons pas voulu écourter cette dernière citation, qui a bien l'accent de l'époque, de celle-là même où la troisième continuation des *Gesta abbatum* fut rédigée.

24. *Le calendrier de l'abbaye en 1429.* — La bibliothèque de l'Université de Liège possède, sous la cote 315, un manuscrit de petit format, d'un maniement commode, comptant 102 feuillets de parchemin, et qui servit de « coutumier » au religieux chargé de l'ordonnance des cérémonies liturgiques à Saint-Trond dans la première moitié du xv[e] siècle [2]. On lit, fol. 101 : *Hunc librum fecit fieri Winricus de Vavrie monachus huius loci ; qui perfectus et ligatus fuit anno Domini M°CCCC°XXIX°, mense decembri.* C'est une manière de « directoire » *per circulum anni*, précédé, comme il est naturel, d'un calendrier.

[1] Ibid., p. 306-307.

[2] Décrit dans le *Catalogue* du fonds liégeois, p. 224, sous le n° 358, comme un « manipulus parochorum ».

Tout en glanant quelques renseignements dans le rituel quotidien, qui commence fol. 7, nous avons surtout examiné le calendrier (fol. 1-6v). Il est, en effet, le premier document de l'espèce dont s'enrichit notre enquête, et son témoignage sur le sanctoral de la liturgie saint-trudonienne en 1429 est intéressant à confronter avec celui du lectionnaire de la fin du XIIe siècle, non moins qu'avec celui du martyrologe de 1361, que nous avons analysés tous deux plus haut [1]. La composition du Passionnaire de l'abbaye [2] en recevra aussi quelques nouveaux éclaircissements.

Aussi nous a-t-il semblé utile de reproduire ici ce calendrier, tout en le limitant à ses éléments essentiels : les fêtes et les commémorations (*com.*) à côté du chiffre arabe indiquant le jour du mois. Nous imprimons en petites capitales les fêtes marquées en lettres rouges.

JANVIER

1. CIRCUMCISIO DOMINI.
2. Octava S. Stephani.
3. Octava S. Iohannis ew. Genovefe virg. (com.)
4. Octava SS. Innocentium.
5. Vigilia.
6. EPYPHANIA DOMINI.
13. Octava Epyphanie. Hylarii et Remigii (com.).
14. Felicis in pincis.
15. Mauri abbatis.
16. Marcelli pape et mart.
17. Anthonii monachi (*al. manu*).
18. Prisce virg.
19. Marii et Marthe mart.
20. Fabiani et Sebastiani mart.
21. Agnetis virg.
22. Vincencii mart.
23. Emerenciane et Macharii.
24. Tymothei ap.
25. CONVERSIO S. PAULI. Proiecti mart. (com.).
28. Agnetis secundo.

FÉVRIER

1. Brigide virg.
2. PURIFICATIO S. MARIE.
3. Blasii ep. et mart.
5. Agathe virg. et mart.
9. Octava Purificationis S. Marie.
10. Scolastice virg. Zotici et aliorum (com.).
14. Valentini mart. sociorumque eius.
16. Iuliane virg. et mart.
20. EUCHERII EP.
22. CATHEDRA S. PETRI.
24. MATHIE AP.

MARS

7. Perpetue et Felicitatis mart.
12. Gregorii pape.
17. Gerthrudis virg.
21. BENEDICTI ABBATIS.
25. ANNUNCIATIO DOMINICA. Dominus crucifixus est.
28. Octava S. Benedicti abbatis (*al. man.*).

AVRIL

1. Octava Dominice Annunciationis (*al. man.*).
4. Ambrosii ep.
11. Leonis pape.

[1] Nos documents nos 15 et 20.

[2] Notre document no 22.

13. Eufemie virg. et mart.
14. Tyburcii et Valeriani mart. (*al. man.*).
23. Georgii mart.
25. Marci ew. Letania maior.
28. Translatio S. Lamberti. Vitalis mart. (com.).

Mai

1. Philippi et Iacobi ap. Walburgis virg. (com.).
2. Athanasii ep.
3. Inventio S. Crucis. Alexandri, Evencii et Theoduli.
6. Iohannis ante Portam Latinam.
7. Domiciani ep. et conf.
10. Gordiani et Epymachi mart.
11. Gengulfi mart.
12. Pancracii, Nerei et Achillei mart.
13. Servacii ep. et conf. Marie ad martires (com.).
19. Potenciane virg.
25. Urbani pape et mart.

Juin

1. Nicomedis mart.
2. Marcellini et Petri mart.
8. Medardi et Glodulphi episcoporum.
9. Primi et Feliciani mart.
11. Barnabe ap.
12. Basilidis, Cirini, Naboris, Nazarii. Odulphi (*al. man.*).
14. Basilii conf.
15. Viti, Modesti et Crescentie.
18. Marci et Marcelliani mart.
19. Gervasii et Prothasii mart.
23. Vigilia.
24. Nativitas Precursoris Domini. Rumoldi mart. (com.).
26. Iohannis et Pauli mart.
28. Leonis pape.
29. Petri et Pauli ap.
30. Commemoracio S. Pauli ap.

Juillet

1. Octava S. Iohannis Baptiste.
2. Visitatio S. Marie. Processi et Martiniani (com.).
4. Translatio S. Martini (com.).
6. Octava apost. Petri et Pauli.
9. Octava S. Marie Virginis.
10. Septem Fratrum filiorum S. Felicitatis.
11. Translatio S. Benedicti abbatis.
13. Margarete virg. et mart.
14. Liberti mart.
15. Divisio Apostolorum.
16. Monulphi et Gondulphi episcoporum.
18. Octava S. Benedicti abbatis.
21. Praxedis virg.
22. Marie Magdalene. Wandregisili abbatis (com.).
23. Apollinaris mart.
24. Christine virg. et mart. Vigilia.
25. Iacobi ap. Christophori mart. (com.).
26. Anne matris S. Marie (*al. man.*).
28. Pantaleonis mart.
29. Octava S. Marie Magdalene. Felicis pape, Simplicii et aliorum (com.).
30. Abdon et Sennes mart.

Aout

1. Ad Vincula S. Petri. Septem fratrum mart. (com.).
2. Stephani pape et mart.
3. Inventio S. Stephani. Gamalielis mart. et Abibon (com.).
5. Dominici conf.
6. Sixti pape sociorumque eius.
7. Donati ep. et mart.
8. Cyriaci diac. et mart. sociorumque eius.
9. Vigilia.
10. Laurencii mart.

11. Translatio SS. Trudonis et Eucherii. Tyburcii mart. (com.).
12. Eupli diac. et mart.
13. Ypoliti sociorumque eius.
14. Eusebii conf. Vigilia.
15. Assumptio S. Marie Virg.
16. Arnulphi ep. (com.).
17. Octava S. Laurencii.
18. Octava Trudonis et Eucherii. Agapiti mart. (com.).
19. Magni mart.
20. Bernardi abbatis (com.).
22. Octava S. Marie. Simphoriani.
23. Tymothei et Apollinaris. Vigilia.
24. Bartholomei ap.
27. Rufi mart.
28. Augustini ep. Hermetis mart. (com.).
29. Decollatio S. Iohannis Baptiste.
30. Felicis et Adaucti mart. Sabine virg. (com.).

Septembre

1. Egidii abbatis. Prisci mart.
3. Remacli ep. et conf.
8. Nativitas S. Marie. Adriani mart. (com.).
9. Gorgonii mart. (com.).
10. Theodardi ep. et mart. (com.).
11. Prothi et Iacincti mart.
14. Exaltatio S. Crucis. Cornelii et Cypriani (com.).
15. Octava S. Marie. Nicomedis mart. (com.).
16. Lucii, Geminiani et Eufemie.
17. Lamberti ep. et mart.
19. Eustachii sociorumque eius.
20. Vigilia.
21. Mathei ap. et ew.
22. Mauricii et sociorum eius.
24. Octava S. Lamberti ep.
27. Cosme et Damiani mart.
29. Michaelis archangeli. Dedicatio ecclesie.
30. Iheronimi presb. et conf.

Octobre

1. Remigii ep. et conf. Germani (com.) et aliorum.
2. Leodegarii ep. et mart. Beregisi conf.
4. Francisci conf.
6. Octava Dedicationis.
7. Marci pape. Marcelli et Apulei mart.
8. Octava S. Remigii. Amoris conf. (com.).
9. Dyonisii sociorumque eius.
10. Gereonis sociorumque eius.
11. Gummari conf. Nigasii, Quirini et Scuviculi.
14. Calixti pape et mart.
18. Luce ew. Iusti mart. (com.).
21. Undecim milium virginum.
23. Severini ep. Coloniensis et conf.
25. Crispini et Crispiniani mart.
27. Vigilia.
28. Symonis et Iude apost.
29. Terencii ep. et conf.
30. Quintini mart.

Novembre

1. Omnium Sanctorum.
2. Cesarii mart.
3. Huberti ep. et conf. Odrade virg. (com.).
6. Leonardi conf.
7. Octava S. Quintini. Willebrordi ep. et conf. (com.).
8. Quatuor Coronatorum.
9. Theodori mart.
11. Martini ep. et conf.
13. Brictii ep. et conf.
18. Octava S. Martini.
19. Sancte Elysabeth vidue.
22. Cecilie virg. et mart.
23. Trudonis conf. Clementis (com.), Felicitatis (com.).
24. Crisogoni mart.
25. Katherine virg. et mart.
29. Saturnini et aliorum. Vigilia.
30. Andree apost. Octava S. Trudonis.

DÉCEMBRE

1. Landoaldi sociorumque eius.
2. Octava S. Katherine virg.
4. Barbare virg. et mart.
6. NICOLAI EP. ET CONF.
7. Octava S. Andree ap.
8. CONCEPTIO S. MARIE.
13. Lucie virg. et mart.
20. Vigilia.
21. THOME AP.
24. Vigilia.
25. NATIVITAS D. N. IESU CHRISTI.
26. STEPHANI PROTHOMART.
27. IOHANNIS APOST. ET EW.
28. SANCTORUM INNOCENTIUM.
29. Thome ep. et mart.
31. Silvestri pape.

Le lecteur n'attendra pas une bien longue analyse de ce nouveau document, qui a l'avantage de grouper selon l'ordre et le rang des fêtes tout l'essentiel des précédents. On y reconnaît, en effet, le fond ancien, presque inchangé, du lectionnaire en usage à la fin du XII^e siècle, auquel viennent ensuite s'ajouter divers noms déjà présents dans les litanies du même siècle surchargées de leurs additions du XIII^e. En outre, s'y retrouvent des saints locaux ou régionaux que la chronique mentionne comme patrons d'églises ou d'autels, à Saint-Trond, ou dont les reliques étaient vénérées au monastère. Nous les avons déjà mis en évidence en annotant, ci-dessus, le martyrologe de 1361, qui, on s'en souvient, a été tenu à jour par diverses mains postérieures.

Le « coutumier » commence par le premier dimanche de l'Avent : *Dominica prima Adventus est una de precipuis dominicis in quibus pulsatur Georgia*[1]... (fol. 7). Voici un extrait, qui concerne l'ordonnance de la procession, le jour de Pâques :

> Processio fit per ambitum et criptam et ad stationem monasterii. Ante processionem deferuntur a scolaribus secularibus, dalmaticis aut tunicis indutis, primo crux una, aqua benedicta, thuribulum et duo luminaria. Tunc omnes sequuntur scolares. Post scolares, defertur feretrum sancti Stephani a duobus nostris iunioribus, tunicis indutis, vel de nostris capellanis. Post hos, sequuntur duo, scilicet dyaconus et subdyaconus, quorum unus defert brachium sancti Trudonis et alter brachium sancti Eucherii, et tercius medius cum textu Evangelii. Transit autem processio directe per hostium, iuxta aquam benedictam, ad ambitum ; et post scolares sequuntur sacerdotes nostri, capellani et conventus omnis in capis. In exitu chori armárius[2] incipit resp. *Et valde mane...* (fol. 37^v).

[1] Cette cloche n'est as nommée parmi les plus anciennes ; voir notre premier article, p. 114.

[2] La fonction de l'*armarius*, gardien des livres de l'église, se confondit avec celle de *praecentor*. Voir DU CANGE, i. v.

Ceci à titre d'échantillon ; le lecteur aura remarqué la présence des reliques de trois grands patrons de l'abbaye [1].

Nous avons, en outre, noté les trois points suivants. Au 24 juillet, on célébrait à Saint-Trond la messe *Loquebar*, celle des vierges martyres, en l'honneur de Ste Christine de Bolsena. Aucune trace d'une commémoraison de Christine l'Admirable. Le 3 novembre, la *missa matutina* était réservée à Ste Odrade, avec l'introït *Vultum tuum*, tandis que la *maior missa* était celle de S. Hubert. Le 23 du même mois, en la fête de S. Trudon, la messe du matin était en l'honneur de S. Clément.

25. *Calendrier de Saint-Amand-en-Pevèle, du XVe siècle, adapté à l'usage de Saint-Trond au XVIe.* — A titre de confirmation, nous ferons état du manuscrit 295 de la bibliothèque de l'Université de Liège, qui porte la marque : *Liber monasterii Sancti Trudonis, M.* 7. Ce petit volume du xve siècle, qui n'est ni un missel [2] ni un psautier [3], mais contient les capitules et les collectes des petites heures et qui est précédé d'un calendrier, a été écrit à l'abbaye de Saint-Amand (Elnone), comme le prouvent à suffisance les caractéristiques du sanctoral. Non seulement S. Amand, le fondateur, a ses fêtes, avec octave, mais on lit, à la date traditionnelle du 26 octobre : *dedicatio ecclesie sancti Amandi* [4]. Nous relevons, en outre, la fête, avec octave, du martyr S. Cyr, le fils de Ste Julitte, dont Elnone avait reçu des reliques au ixe siècle [5], puis encore, successivement, Ste Aldegonde de Maubeuge, Ste Eusébie d'Hamage, Ste Rictrude de Marchiennes, S. Mauronte, patron de Douai, S. Landelin de Lobbes, S. Humbert de Maroilles, S. Sauve de Valenciennes, S. Wasnulphe de Condé. Or, tous ces noms ont été biffés dans notre recueil, et, à leur place, une main du xvie

[1] C'est une très ancienne coutume monastique de porter les reliques dans la procession. Voir, par exemple, B. Albers, *Consuetudines monasticae*, t. I, pp. 11, 44, 57 ; t. IV, p. 85.

[2] Comme il est appelé dans le *Catalogue* des manuscrits de Liège, p. 258, n° 447.

[3] Ainsi qu'il a été imprimé par le doreur du xviiie siècle sur le dos de la reliure : *Psalterium Trudonence* (sic) *MS.*

[4] Voir, par exemple, l'antique sacramentaire de Saint-Amand de la Bibliothèque royale de Stockholm, étudié par L. Delisle dans son *Mémoire sur d'anciens sacramentaires* (Paris, 1886), p. 109.

[5] Cf. *BHL.* 1813.

siècle a inséré les fêtes propres à Saint-Trond. Dans le corps du collectaire, de nombreuses oraisons et rubriques ont, de même, été raturées et remplacées. Enfin, dans les litanies qui s'y trouvent ajoutées avec les rites de l'extrême-onction et diverses prières pour les agonisants, figurent les principaux saints honorés à Saint-Trond, *Trudo* prenant la place d'*Amande* [1], etc.

Le calendrier, remanié, a bien acquis l'apparence de celui que nous avons reproduit ci-dessus. Notons seulement que Ste Odrade a été omise, tant au calendrier qu'aux litanies.

Nous avons pu établir, de manière assez plausible, à quelle occasion ce manuscrit émigra de sa Pevèle natale pour s'acclimater, si l'on peut dire, en Hesbaye. En 1516, Antoine de Berghes, abbé de Saint-Bertin et de Saint-Trond, résigna ce dernier monastère en faveur de Guillaume *de Bruxella*, non sans se réserver une bonne pension et certains revenus [2]. Le nouveau prélat de Saint-Trond, homme très doué, s'était acquis des mérites en réformant avec doigté d'abord les moniales cisterciennes de Flines, puis, à la demande de Charles du Hautbois, évêque de Tournai, les Bénédictins de Saint-Amand, dont il devint le supérieur régulier. Lorsqu'en janvier 1517, Guillaume de Bruxelles descendit à Saint-Trond pour y occuper les fonctions abbatiales, délaissées par Antoine de Berghes, il devait avoir dans ses bagages le petit codex liturgique qui, à Saint-Amand, avait été à son usage personnel et qui, réadapté, le serait aussi à Saint-Trond. Un fait qui paraît confirmer notre manière de voir, c'est qu'à la suite des collectes de l'année, on trouve dans le manuscrit, aux fol. 96-99, les cérémonies *pro susceptione ad novitiatum* et *ad professionem*, lesquelles étaient présidées par l'abbé.

[1] Le manuscrit, dans sa seconde partie, contient encore d'autres prières, écrites au XVe et au XVIe siècle. Les dernières, en cursive humanistique, comprennent aussi des litanies pour la recommandation de l'âme (fol. 126v-129) ; ici le choix des invocations révèle une origine directement saint-trudonienne.

[2] Sur ces deux abbés, il faut lire la quatrième continuation de la chronique de Saint-Trond (éd. DE BORMAN, t. II, pp. 349-357 et 357-371), œuvre de l'humaniste Gérard Moringus, qui, sans être religieux, enseigna au monastère sous l'abbé Georges Sarens ; il se peut que ces relations aient été retravaillées par le moine Pierre Cruels de Gingelom, qui rédigea aussi la suite et qui bénéficia des informations d'un « ancien », le *cantor* et *sacrae aedis custos* Trudon de Gembloux, déjà nommé ci-dessus. Cf. G. SIMENON, *Les chroniqueurs de l'abbaye de Saint-Trond*, dans *Mélanges Godefroid Kurth*, t. I (Liège, 1908), p. 66-69.

26. *Récognition des reliques des SS. Trudon et Eucher en 1490.* — Le manuscrit de Liège n° 366 qui, à Saint-Trond, s'appelait *Sacrarium* et d'où nous avons déjà extrait le Catalogue des reliques ursuliennes rédigé par l'abbé Guillaume de Ryckel, contient aussi, fol. 42-42^{v} (anciennement pag. 71-72), la relation d'une ouverture de la châsse des deux principaux patrons du monastère, à laquelle procéda, le 22 novembre 1490, l'abbé Antoine de Berghes. Cette pièce, qui a l'allure d'un compte rendu officiel, a été transcrite dans le *Sacrarium*, au cours de l'année 1541, *ex veteri quadam chartula*. La main du copiste — il se nomme lui-même : François d'Antoing (*Franciscus ab Anthonio, pago Hannonie*) — est une de celles qui se rencontrent assez fréquemment dans le manuscrit. Ce religieux déclare qu'au moment où il écrit, deux témoins de la récognition de 1490 étaient encore en vie : Pierre Pels, cellérier de l'abbaye, et Pierre de Heysterbach d'Aix-la-Chapelle (*Aquinate*), jubilaires l'un et l'autre.

Le texte de la relation ayant été publié jadis par J. Brassinne [1], on peut se contenter d'en reproduire ici le passage principal. Nous l'avons revu sur notre manuscrit, qui avait déjà été utilisé par l'éditeur [2] :

> Aperta igitur maiore capsa, exemptum est inde parvum feretrum ligneum maiusculis literis hac scriptura insignitum, videlicet : *Sanctus Eucherius episcopus Aurelianensis.* Cumque et hoc aperuissent, inventus est sacculus continens pulveres sanctorum Trudonis et Eucherii, quod etiam indicabat chartula eidem sacculo affixa. Item, in eodem feretro inventus est laterculus, cui insculptum est nomen sancti Eucherii. Ex eodem feretro inventa sunt caput, mandibula ac crura cum aliis ossibus divi Eucherii, sacculo sericeo inclusa. Exin ipse Abbas aliam capsulam rubram ligneam ex illa magna capsa extraxit, cui depictum erat nomen sancti Trudonis ; hac etiam reserata, inventi sunt eiusdem sancti pulveres, duobus sacculis et uno peplo albo lineo involuti. Item, in eadem erat laterculus nomen divi Trudonis exaratum referens. In ea etiam

[1] *Documents relatifs à l'abbaye de Saint-Trond*, ch. V des *Analecta Leodiensia* (Liège, 1907), p. 223-224 ; tirage à part du *Bulletin de la Société d'art et d'histoire du diocèse de Liège*, t. XVI (même pagination).

[2] En même temps qu'un autre, de la collection Xavier de Theux. Il semble bien que, depuis lors, A. et J. Paquay aient retrouvé l'original sur parchemin dans les archives paroissiales de Saint-Trond ; cf. *Sint Trudo's leven en vereering* (Tongres, 1933), p. 82.

inventum est, cum aliis ossibus, caput divi Trudonis. Die sequenti, nempe divo Trudoni sacro, he due capsule a sacellanis templi Dive Virginis in publica supplicatione honorifice gestate sunt.

Rappelons que tous les ossements des deux saints n'étaient pas conservés dans la châsse ici inventoriée. En décrivant la procession qui parcourait le monastère pendant l'office de Pâques, le cérémoniaire de Saint-Trond nous montrait le diacre et le sous-diacre portant des reliquaires, qui contenaient respectivement un bras de S. Trudon et un bras de S. Eucher [1].

27. *Consécrations d'autels en 1533 et 1537.* — Au nombre des *Documents relatifs à l'abbaye de Saint-Trond* publiés par J. Brassinne [2], principalement d'après le manuscrit 366 de Liège (*Sacrarium*), on compte quatre consécrations d'autels qui eurent lieu sous l'abbé Georges Sarens (1532-1558). Nous ne réimprimerons pas ici ces textes, dont voici quelques éléments à retenir.

Le 10 octobre 1533, Pierre de Fine (ou van den Hende), évêque-suffragant d'Érard de la Marck, consacra en l'honneur des SS. Quentin et Remi le maître-autel, qui venait d'être entièrement renouvelé. Parmi les reliques qu'il y plaça, outre les anciennes que contenait une *capsa plumbea*, l'acte énumère notamment :

... de calceis sancti Trudonis, de sancta Adela, matre sancti Trudonis,... de sancto Benedicto..., de sancto Theodardo, episcopo et martyre, de sancto Leodegario, de sancto Eucherio, de sancto Vitale, qui fuit unus de principibus Thebeorum martyrum, de sancto Quicelmo, de sancta Constantia, de sancta Gertrude, virgine et martyre, de collegio XI^{m} virginum [3].

Le 13 du même mois, le même dignitaire ecclésiastique consacra un autre autel, placé *super doxale*, en l'honneur des SS. Trudon, Eucher et Libert. Aux diverses reliques trouvées dans une *capsella plumbea* de l'ancien autel de la chapelle de S. Trudon, démoli en 1522, on en ajouta quelques nouvelles :

... de calceis sancti Trudonis, de sancto Eucherio, de sanguine sancti Liberti martyris, de sancto Theodardo episcopo et martyre, de sancto Mauritio martyre,... de sancto Quicelmo, de collegio sanctorum martyrum Thebeorum, de sancta Adela,

[1] Notre document n° 24, ci-dessus, p. 170.
[2] Dans ses *Analecta Leodiensia*, cités plus haut.
[3] Éd. Brassinne, p. 217.

matre sancti Trudonis, de sancta Digna, virgine et martyre, de sancta Crispina, de sancta Benigna, de collegio XI^m^ virginum [1]...

Le 14 octobre, c'est le tour d'un troisième autel, *iuxta ianuam organorum ;* il fut consacré en l'honneur des SS. Corneille, Hubert et Antoine. Avec toutes les reliques trouvées en 1531 dans l'autel de la chapelle dédiée à S. Lambert, on y introduisit encore les suivantes :

De sancto Anthonio, de calceis sancti Trudonis, de sancto Quicelmo, de collegio Thebeorum, de sancta Adela, matre sancti Trudonis, de sancta Digna, virgine et martyre, de sancta Constantia, de sancta Gertrude, virgine et martyre, de collegio XI^m^ virginum [2].

Enfin, quatre ans plus tard, un autre suffragant de l'évêque de Liège, Gédéon van der Gracht, consacra l'autel rénové *in dextro latere summi altaris, denuo in honore sancte et individue Trinitatis et sanctorum Ioannis Baptiste, Ioannis Evangeliste, Georgii, Nicholai et sanctorum martyrum Thebeorum.* Parmi les reliques de cet autel, nous signalerons seulement :

... de oleo sancti Nicholai episcopi, de sancto Christophoro martyre, de casula et sigillo sancti Heriberti episcopi, de collegio sanctorum martyrum Thebeorum, de sancta Brigida, de sanguine sancte Lucie, virginis et martyris, de sancta Ursula Coloniensi, de sancta Cordula [3].

Deux remarques au sujet de ces listes et d'autres de même époque. Sans être l'objet d'aucun culte liturgique, il semble que la mère de S. Trudon, Adèle, ait acquis droit de cité parmi les « saintes » de l'abbaye. Des noms de consonance artificielle, tels que *Quicelmus,* doivent être attribués, sauf indication contraire, à des « martyrs » de Cologne. Parfois la même qualification est formellement jointe à des noms plus simples, tels que *Vitalis,* d'autres fois le contexte la suggère suffisamment, comme dans le cas d'une *Constantia,* d'une *Crispina,* d'une *Benigna,* d'une *Digna* ou encore d'une *Gertrudis,* vierge et martyre. Une grande circonspection est, en tout cas, de mise dans la lecture des inventaires de reliques, comme nous allons voir par quelques exemples.

28. *Catalogues de reliques au XVI^e^ siècle.* — Nous avons, incidemment, fait mention d'un inventaire de reliques, imprimé à

[1] Ibid., p. 218. [2] Ibid. [3] Ibid., p. 219.

Saint-Trond en 1538, que le P. H. Crombach, historien — si l'on peut dire — de S^te^ Ursule, mettrait à profit un bon siècle plus tard [1]. Cette pièce doit être aujourd'hui fort rare, et nous n'avons pas eu l'occasion de l'avoir sous les yeux. Toutefois, dans le *Sacrarium*, déjà souvent nommé, qui était à l'usage du sacristain Trudon de Gembloux, on peut lire, fol. 43-48^v^ (anc. p. 73-84), un *Index sacrarum reliquiarum huius monasterii* fort détaillé qui, à en juger à la fois par la date qu'il porte : *anno 1538, nono cal. iunii*, et par les extraits qu'on trouve chez Crombach, doit être une copie du catalogue imprimé. Elle est de la main de François d'Antoing que nous avons déjà signalée dans le recueil [2]. Cette même main a transcrit, fol. 28-28^v^ (anc. p. 43-44), une autre liste de reliques, beaucoup plus succincte, sous le titre : *Sacre reliquie que in monasterio divi Trudonis septimo quoque anno XIII die iulii quindecim continuis diebus solenniter exhibentur*. On trouvera cette liste publiée parmi les *Documents* de J. Brassinne [3]. D'autre part, Alphonse Paquay, dans un petit ouvrage flamand sur S. Trudon et son culte, édité par les soins de Jean Paquay, son parent, a reproduit non seulement en latin mais aussi en vieux français le même catalogue de l'ostension septennale des reliques de l'abbaye [4]. Ce faisant, il se réfère à une affiche imprimée, qui porte, ajoute-t-il, les armoiries de l'abbé Sarens, celles de Georges d'Autriche, évêque de Liège, et celles de la Ville de Saint-Trond. Lorsque Paquay écrit : « een plakkaat van 1544-1558 », il ne transcrit évidemment pas deux millésimes imprimés, mais se fonde sur une supputation personnelle, où il est tenu compte de la première année de l'épiscopat de Georges d'Autriche et de la dernière de l'abbatiat de Georges Sarens [5]. Nous devons nous contenter de relever ici quel-

[1] Notre deuxième article, p. 408 ; H. Crombach, op. c. (Cologne, 1647 [et non 1667, comme une coquille nous l'a fait dire, p. 407, note 3]), p. 681-683.

[2] Ci-dessus, p. 173.

[3] Op. c., p. 224-225.

[4] *Sint Trudo's leven en verering*, p. 88-97.

[5] Ce placard, Paquay déclare l'avoir trouvé dans notre *Sacrarium*, à la page 44, c'est-à-dire à l'endroit même que nous venons d'indiquer pour la copie manuscrite de François d'Antoing. Un exemplaire de la pièce imprimée en deux langues était-il jadis encarté dans le volume ? Il est permis d'en douter, vu le format très moyen du manuscrit ; de plus, son ancienne pagination est continue, non moins que sa foliotation moderne. Une confusion ne se serait-elle pas plutôt glissée dans les références de la publication posthume d'A. Paquay ? Nous ferons observer qu'en note, celui-ci — ou son parent — renvoie aussi aux pages de l'édition Brassinne, lequel se base, nous l'avons

ques articles des deux catalogues dans leur présentation manuscrite, en citant surtout l'inventaire de 1538, qui est le plus complet et le moins connu.

Ce catalogue commence par quatre brèves notices historiques. La première, sur S. Trudon, se termine ainsi :

> Corpus eius in monasterio nostro predicto in urna magnifica conditum visitur, olim innumeris miraculis clarum et ob id ab omni prope natione undequaque religiosissime frequentatur.

En dépit de l'adverbe *olim*, qui rend un son quelque peu nostalgique, l'invitation aux pèlerins est encore pressante. Le second patron est S. Eucher, inséparable du patron principal :

> Corpus eius in eodem loculo quo beati Trudonis integre conditum visitur.

Un troisième corps saint, présent à l'abbaye, était celui de S. Libert, dont il est dit ici que les Danois et les Huns le massacrèrent devant l'autel de S. Trudon.

> ... Qui locus etiam hodie religionis causa tapeto tectus visitur. Corpus eius integrum et alterius cuiuspiam cum eo trucidati in monasterio nostro supradicto in cistula festiva conditum asservatur.

Nous savions par un passage des *Gesta abbatum* qu'avec les ossements présumés de S. Libert on exhuma un autre corps, qui fut attribué à un compagnon du martyr, nonobstant le profond silence de la légende à son égard [1]. Ce compagnon était demeuré anonyme, ainsi qu'on le constate encore dans notre Catalogue de 1538. Toutefois, l'évolution suivrait son cours. Dans la copie du *Sacrarium* il y a, en effet, un signe d'insertion à côté des mots *alterius cuiuspiam*. Et une addition marginale, où nous reconnaissons la main du sacristain Trudon de Gembloux, nous apprend comment s'appelait le « martyr » : *nomine Nichasii*. Ce nom s'est perpétué, car dans un inventaire de 1725, que cite A. Paquay, on retrouve les reliques du compagnon de S. Libert, dûment cataloguées sous le vocable de S. Nicaise [2]. Voilà bien, à partir d'un coup de pioche, la naissance et la fixation d'un mythe !

dit, sur les pages 43-44 du *Sacrarium* et n'y a rencontré, bien entendu, que le texte latin.

[1] Notre premier article, p. 129.

[2] Op. c., p. 91. L'inventaire de 1725, fait sous l'abbatiat de Maur van der Heyden, a été trouvé par A. Paquay dans un recueil ayant appartenu à M. G.-L. Cartuyvels.

La quatrième notice s'intitule : *De matre sancti Trudonis.*

> Anno salutis sexcentesimo sexagesimo quarto S. Adela, ex Austrasiorum ducum orta sanguine, mater sancti Trudonis, diem supremum implevit, data tumulo in pago suo hereditario, cui hodie Zelem nomen est, non longe ab oppido Diestensi dissito, inibi miraculis id temporis clara. Os permagnum et pars maxille eius in monasterio nostro visitur.

Le buste-reliquaire de Ste Adèle, provenant de l'abbaye, se trouve actuellement au couvent des Rédemptoristes de Saint-Trond [1].

Le catalogue de l'ostension septennale nomme en tête, mais sans aucun commentaire, les corps des SS. Trudon et Eucher, puis ceux de S. Libert et de son compagnon [2]. De Ste Adèle, on signalera plus loin, parmi les reliques fragmentaires, la *spina dorsi* et une *pars mandibule*. Celles-ci sont précédées de l'indication suivante : *Item ducenta XLV pignora sanctorum.* Mais tandis que, dans cette liste, l'énumération se restreint à une cinquantaine de noms, le catalogue développé s'étend, selon un ordre plus systématique, sur de nombreux feuillets du manuscrit. Il est à remarquer que, dans l'un comme dans l'autre document, on a fait passer avant même les reliques de la Passion, de la Vierge et des Apôtres, les articles suivants, que nous empruntons au texte de 1538 :

> Ossa S. Egidii, fratris S. Imayne, qui unus de grege undecim milium virginum, earum que Colonie ob Christum a barbaris trucidabantur, per medium pectus iaculo confixus periit. Ossa S. Elizabeth virginis et martyris, que et ipsa una de numero undecim milium fuit ; decollata periit. Ossa S. Beatricis, que, altera manu amputata, mox obtruncata periit. Ossa S. Silie, que perfosso iugulo periit. Ossa S. Iuliane, que obtruncata periit. Ossa S. Siligerne, que securi cesa periit.
>
> Capita nonaginta e numero undecim milium virginum et reliquie innumere earumdem sanctarum, donata supradicto monasterio nostro, anno salutis 1271.

[1] A. et J. Paquay, op. c., p. 91. Aubert Miraeus, dans ses *Fasti belgici et burgundici* (Bruxelles, 1622, p. 697), et Arnold Rayssius, dans son *Hierogazophylacium belgicum* (Douai, 1628, p. 512), ont signalé la présence de ces reliques à l'abbaye. Miraeus avait été sur place : « Haec... hausimus ex illius loci archivis, cum illac anno 1621 iter haberemus. » Son texte correspond, en effet, à celui de notre document.

[2] Le texte français ne dit guère plus : « Les corps sainctz de sainct Trudon fundateur du dictz monastère, l'an vic lvii. Et de sainct Eucherius evesque Dorliens. Le corps de sainct Libert martyr et de son compagnon, lesquels ont souffert passion en l'ecclise du sainct Trudon l'an viiic lxxxiii. »

> Ossa plurima, imo innumera sanctorum martyrum Thebeorum, monasterio nostro donata anno salutis 1121.

Cette dernière date se rapporte au séjour que l'abbé Rodulfe fit à Saint-Pantaléon de Cologne et aux diverses reliques qu'il envoya de cette ville après avoir assisté à l'*inventio* d'un martyr Thébéen ; nous avons noté le fait en analysant les *Gesta abbatum* [1]. Mais n'oublions pas qu'au XIII^e^ siècle, son successeur Guillaume de Ryckel augmenta encore dans une large proportion la masse de ces ossements [2], et ceci justifie l'expression : *imo innumera.*

Après les reliques qu'on peut appeler palestiniennes, le grand catalogue énumère, sous quatre rubriques, celles qui concernent les apôtres, les martyrs, les confesseurs, et enfin les vierges et les veuves.

Parmi les reliques des martyrs, nous relèverons notamment :

> Aliquid sanguinis qui prodigiose ex osse arido S. Stephani prothomartyris apud Metas profluxisse perhibetur. Quo pacto autem hoc evenerit, que ea de re apud nos relicta scripta habentur abunde declarare possunt [3].
>
> ... Aliquantum sanguinis sanctorum Quintini, Liberti... Aliquid reliquiarum S. Lamberti, S. Theodardi..., S. Servatii..., S. Leodegarii... Dens S. Mengoldi martyris.

Le lecteur aura reconnu quelques noms familiers, tout en s'étonnant de voir ranger S. Servais parmi les martyrs. Seul, S. Mengold, honoré à Huy le 8 février, apparaît ici pour la première fois, à notre connaissance, dans un document saint-trudonien.

Crombach ayant déjà analysé le catalogue de 1538 au point de vue qui était le sien, à savoir la lipsanographie ursulienne, nous re-

[1] Notre premier article, p. 114.

[2] Notre deuxième article, p. 406-413. A la fin du catalogue remanié de l'abbé Guillaume (*Sacrarium*, fol. 30-39), on lit ce qui suit : *Tantum hodie nonaginta habentur (capita), neque illa omnia eadem forma, sed partim solida et coherentia primamque speciem obtinentia, partim vel vetustate vel aliter in frustula minutiasque dilapsa aliisque solidis inserta...* Nous transcrivons aussi l'anecdote suivante, qui se rapporte aux années 1467-1468 : *Unum autem e predictis nonaginta capitibus, incertum cuius sancti, olim quo tempore Carolus Burgundie dux ditionem Leodiensem ferro flammaque fedabat et inter alia etiam hanc civitatem in deditionem acceperat, hinc furto in Gelriam asportatum fuit, ubi plus decem annis clam nobis omnibus latuit. Verum, cum sacrilegus ille sceleratus neque die neque noctu quiesceret, agitatus scilicet furiis male conscie mentis, tandem huc ad priorem loci per certum hominem, cui id tuto committi posse putabatur, est remissum.*

[3] Voir ci-dessus, pp. 153, 158.

culons devant le fastidieux travail de pointer, à notre tour, dans cette abondante nomenclature, les martyrs des deux sexes qui se retrouvent dans les *Revelationes titulorum vel nominum sanctorum martyrum et sanctarum virginum* de Thierry de Deutz (*BHL.* 8441) [1]. L'auteur de la *S. Ursula vindicata* a signalé non seulement de nombreuses correspondances de vocables entre les deux textes, mais il redresse, au passage, diverses erreurs de détail qui se sont glissées dans la transmission des noms ou des titres, notamment en ce qui concerne les prétendus évêques de l'escorte des Onze mille : Amandus, évêque anglais, Aquilinus, évêque d'Aquilée, Marenisus, évêque de Novare, etc.

Si la catégorie des confesseurs présente un mélange moins hétéroclite et un terrain plus ferme, il s'y mêle néanmoins aux évêques de Liège, de Cologne et d'ailleurs, aux fondateurs d'Ordre et aux abbés, quelques figures difficilement identifiables : *Gudolardi*, *Baccardi*, *Geymari* [2], par exemple. D'autre part, des noms de martyrs connus comme *Hireni et Abundi* semblent bien égarés en pareille compagnie. Parmi les reliques vestimentaires, notons un fragment de l'étole du patriarche S. Benoît, un bout du manteau de S. Bernard, quelques morceaux des sandales de S. Remacle.

Dans la section *De virginibus et viduis*, on rencontre d'emblée une relique du même genre, un *theristrum* [3], ou robe légère, de S^te^ Dorothée, que les religieux de Saint-Trond estimaient particulièrement digne d'intérêt, puisqu'elle est aussi mentionnée dans la courte liste de l'ostension septennale [4]. Voici l'énoncé de 1538, qui spécifie les circonstances de son acquisition :

> Theristrum S. Dorothee virginis et martyris, quo amicta fertur iamiam ob Christum obtruncanda, in quo etiam nunc

[1] On consultera aussi avec profit le commentaire du P. V. De Buck sur les Actes de S^te^ Ursule, dans *Act. SS.*, Oct. t. IX, là où il traite des « Revelationes imaginariae » et de la « gloria postuma ». Une abondante liste de noms se trouve p. 258-268.

[2] Ce n'est pas Gummarus, S. Gommaire, le patron de Lierre, lequel est nommé, correctement, à la ligne suivante du manuscrit.

[3] Mot formé d'après le grec *θέριστρον*, qui signifie « léger vêtement d'été ».

[4] Brassinne imprime *theustrum*. Si, d'après son édition, on fait entrer le terme dans quelque nouveau lexique latin, ce sera un « mot-fantôme » de plus. Dans le vieux français, nous lisons : « Le vestement de linge de saincte Dorothée, auquel elle fut décollée, où appert les taches de sang espandu ; l'an cclxxxvii. »

vestigia quedam aspersi sanguinis est videre ; donatum monasterio nostro fuit ab Alardo quodam equite aurato, anno salutis 1206.

Comme aucun chevalier du nom d'Alard n'est nommé dans la chronique de l'abbaye, nous en sommes réduits aux conjectures sur la provenance de son cadeau ; serait-ce un « souvenir » rapporté d'Orient, à l'époque des croisades?

Des nombreux articles qui suivent nous donnerons quelques lignes, à titre d'exemple, et pour inciter à la prudence quiconque prétendrait voir clair partout dans ce curieux amalgame de noms du calendrier universel et de fictions colonaises :

Aliqua sanctarum virginum et martyrum Christine, Barbare, Agnetis, Agathe, Ursule, Cordule, Constantie, Pinnose, Erasme, Fermendine, Lucie, Frigie, Faramine, Lamnie, Digne, Margarete, Cecilie unius e numero XI^m, Savinie, Victorine, Brittule, Getromie, Fevelline, Binnidie. Aliqua sanctarum virginum et martyrum Cemmate, Fevagarie, Babyle, Viniane, Verlende, Alme, Engele. Nonnihil ex ossibus S. Cecilie virginis et martyris. Dens quoque eius unus. Dens unus S. Pauline regine, et itidem unus S. Apollonie virginis et martyris. Aliquid sanctarum virginum Brigide, Odrade, Gumfrede, Marsodine, Crispine, Lefanie, Gadiagie, Saffarine [1]...

Plus loin, des reliques de S^te Catherine, *celeberrime martyris*, de S^te Marie Magdeleine, de S^te Élisabeth, veuve, de S^te Anne, de S^te Marie l'Égyptienne se mêlent de nouveau à celles de vierges notoirement colonaises.

Ces dernières ont, décidément, joui d'une particulière faveur à Saint-Trond. Le rédacteur termine son inventaire par le paragraphe suivant, où perce, remarquons-le, comme un besoin d'affirmer sa bonne foi :

Multas preterea visere est reliquias aliorum sanctorum, multa redimicula, multas exuvias XI^m, linteola, flammea, retiola et id genus alia, qui quorum quarumve singulatim sint, quandoquidem tituli eorum vel vetustate absumpti, vel incuria male asservati, vel iniquitate temporum disiecti paulatim interciderunt, expedire non possumus. Certe que hactenus nominatim enumeravimus, sic quidem enumeravimus sicuti maiores nostri bona fide olim a prioribus acceperunt et deinde per lon-

[1] Ici comme ailleurs, certains noms qu'on lit aussi dans la liste de Deutz apparaissent légèrement déformés par la transmission manuscrite.

gam temporis seriem ad nos usque transmiserunt. Nihil a nobis fictum ad imposturam, nihil ad questum [1]...

Il s'élève encore contre les impies et les imposteurs — l'expression dont il use semble bien désigner les Réformés — qui détournent les fidèles du culte des saints ; enfin, il prie Dieu de donner son secours à tous ceux qui liront le présent catalogue : *in quorum manus charta hec ventura est.*

Le document est daté : *ex monasterio Benedictinorum ad divi Trudonis, anno 1538, nono calend. iun.*

Avant de refermer le manuscrit dit *Sacrarium*, nous ne pouvons omettre de signaler aux lecteurs quelques gravures sur bois ou en taille-douce qui ont été collées par Trudon de Gembloux sur certains feuillets du recueil. Au fol. 27^{v}, par exemple, il y a une planche assez finement exécutée représentant S. Trudon, avec ses caractéristiques habituelles, dans un large encadrement architectural et floral ; en médaillon, au-dessus, un épisode évoque l'enfance du saint. Tout autour de l'image, Trudon de Gembloux a écrit quelques lignes à l'encre rouge : *Trudo trusit hostem trucem, Christum sequens tulit crucem*, etc. D'autres estampes n'ont aucun rapport avec le monastère de Hesbaye. Sur deux d'entre elles, fort originales, est figuré S. Guibert, le fondateur de Gembloux.

On sait que plusieurs autres recueils du fonds liégeois, écrits à Saint-Trond au XVI^{e} siècle, sont ornés de semblables estampes : le manuscrit 248 (*Catal.*, n° 401), n'en contient pas moins de 94 ; les manuscrits 39 (n° 402), 305 (n° 403), 312 (n° 396) et 320 (n° 399) en ont aussi conservé quelques-unes. Pour telles d'entre elles, le graveur a dû recevoir des indications précises de la part des religieux de Saint-Trond. Où se trouvait, dans la proximité du monastère, l'atelier qui produisit ces images, d'une technique parfois fort poussée ? On a cru pouvoir identifier, sur des indices peut-être insuffisants, deux ou trois monogrammistes avec des moines qui auraient manié le burin à l'abbaye même. Quoi qu'il en soit, nous ne pouvons que renvoyer aux pages très instructives qu'un spécialiste de ces questions, M. Louis Lebeer, conservateur du Cabinet

[1] Ces lignes finales, que nous transcrivons d'après le *Sacrarium*, ont été reproduites *ad litteram* par H. Crombach (op. c., p. 683), qui avait sous les yeux le Catalogue imprimé de 1538 ; c'est donc bien une copie fidèle de ce document qui a été conservée dans le recueil de la sacristie de Saint-Trond.

des estampes de la Bibliothèque royale à Bruxelles, consacra naguère à ce sujet dans *Art mosan et arts anciens au pays de Liège* [1]. Plus d'un problème, conclut-il, reste à résoudre par un examen minutieux du détail historique et technique, avant qu'on puisse tenter, en ce domaine, une bonne étude de synthèse.

29. *Quelques manuscrits hagiographiques et liturgiques du XV^e siècle (fin) et du XVI^e.* — Sans viser à être complet — l'analyse des textes présentés ci-dessus suffit amplement à notre dessein —, nous croyons utile de signaler encore aux lecteurs que le sujet intéresse quelques autres documents d'origine saint-trudonienne où les saints sont à l'honneur.

Le manuscrit n° 278 de l'Université de Liège, de petit format, réunit en 220 feuillets plusieurs Vies de saints et un *compendium* de la chronique du monastère. La provenance du recueil, où se rencontrent diverses mains du XV^e et du XVI^e siècles, est indiquée sur la feuille de garde : *Liber monasterii sancti Trudonis in Hasbania, in usum fratris Trudonis de Gemblaco in Gallo-Brabantia.* Voilà qui nous oriente à nouveau vers la sacristie de Saint-Trond. Au nombre des textes hagiographiques, qui tous ont été identifiés dans le Catalogue édité ici même par nos devanciers [2], il y a les principales œuvres du genre qui furent composées par l'abbé Thierry, à savoir la légende de S. Rombaut, appelée ici *Passio SS. Rumoldi et Liberti,* la Vie remaniée de S. Trudon, le *Sermo* sur la translation des SS. Trudon et Eucher, ainsi que l'Office du patron local. Au fol. 184, après la *Vita Trudonis,* suivent douze vers dans le style des épitaphes ; nous citerons ici les deux derniers :

> Vivit nunc anima melius quam vixerat ante ;
> Nunc canit in delasol qui quondam flevit in are.

Le poète fait allusion à la manière dont, après Gui d'Arezzo, on transposait les modes de plain-chant selon le système dit des « muances » [3]. Nous laissons à de plus compétents le soin de commenter, dans le sens que chacun peut deviner, l'hexamètre final ; il est bien dans la tradition du monastère où Rodulfe introduisit les notations musicales du moine arétin [4].

[1] Surtout, pp. 124-125. [2] *Anal. Boll.,* t. V, p. 358-361.

[3] M^lle Solange Corbin a bien voulu nous donner ce renseignement, dont nous la remercions.

[4] Voir notre premier article, p. 99-100.

La dernière partie du manuscrit 278 concerne l'histoire de l'abbaye. Quelques courts extraits se rapportant aux saints ont été reproduits dans nos *Analecta*, lors de la description du recueil. Au fol. 220, on trouve l'indication suivante : *Describebat frater Petrus Crullus a Ghingelim iuxta monumenta nova et vetera, anno salutis 1566 decimo quarto cal. martii.*

Pierre Cruels, que nous avons déjà eu l'occasion de nommer [1], mentionne avec éloge, à propos de S. Trudon, la Vie de ce saint publiée quelques années auparavant par l'humaniste Gérard Moringus. Il s'agit là d'un opuscule imprimé à Louvain en 1540 par Servais Zassenus et qui comprend, outre la *Vita sancti Trudonis confessoris apud Hasbanos*, des notices sur S. Eucher et sur S. Libert. A la fin de ce livre, dont notre bibliothèque possède un exemplaire, on lit encore une Vie en vers de S. Trudon, que son auteur, L.-Guillaume Lupus, ami de Moringus, adresse de Louvain, « e Paedagogio Standonico », à l'abbé Georges Sarens.

Qu'on ne s'étonne pas de nous voir mêler manuscrits et imprimés : au XVI^e^ siècle, dans les couvents, on copiait aussi à la main des produits de la typographie, parfois même des volumes entiers. Il nous plaît particulièrement de signaler, à Saint-Trond, un exemple de ce dernier cas : car il ajoute à la galerie des saints déjà traités la figure du fondateur des Jésuites. La Bibliothèque royale de Bruxelles possède, sous la cote 21008, un manuscrit sur parchemin daté de 1584, qui porte la marque : *Liber monasterii Sancti Trudonis F. 7* et qui contient, en 230 folios, une transcription de la *Vita Ignatii Loyolae, Societatis Iesu fundatoris* de Ribadeneira, « ex exemplari excuso Neapoli 1572 » [2]. Diverses mains y ont travaillé, sous la direction de Pierre Cruels, lequel, au bout du recueil, a commencé un florilège de *Pia testimonia de P. Ignatio et Societate Iesu ab ipso instituta, collectore fratre Petro Crullo de Ghingelim Benedictino Trudonopoli* [3]. Ce Pierre Cruels, le chroniqueur bien connu [4], avait une très belle main, que nous retrou-

[1] Ci-dessus, p. 172, note 2. Sur ses activités diverses voir G. SIMENON, dans sa préface à la *Chronique de Servais Foullon* (Liège, 1910), p. IX-XIII.

[2] J. VAN DEN GHEYN, *Catalogue*, t. V, p. 262, n° 3270.

[3] C'est bien *Crullo* que nous avons lu dans le manuscrit, et non *Cirillo*, comme l'imprime Van den Gheyn.

[4] Ci-dessus, note 1.

vons dans plusieurs manuscrits de l'abbaye. C'est elle, croyons-nous, qui inséra dans le Nécrologe (cod. 326 de Liège) [1] divers obits du XVI[e] siècle, aisément reconnaissables à leur élégante calligraphie.

Cette dernière main nous semble aussi être celle qui écrivit le texte du livre de prières enluminé de la collection E. Denie, dont M. L. Indestege a donné naguère dans *De Gulden Passer* [2] une analyse approfondie et qui mérite de retenir un instant notre attention. Le manuscrit, après le décès de son possesseur anversois, est rentré dans le marché d'antiquariat ; nous n'avons pu le voir. Mais son calendrier, publié par M. Indestege, ainsi que le choix des prières adressées aux saints, révèlent indiscutablement une origine saint-trudonienne. Plusieurs des grandes miniatures qui le décorent et dont nous trouvons quelques bons fac-similés dans *De Gulden Passer* [3], représentent des saints honorés à l'abbaye, notamment S. Trudon, S. Eucher, S. Libert, S. Étienne, S. Quentin, S. Remi, S. Lambert.

Parmi les manuscrits à peintures de l'ancienne bibliothèque d'Arenberg offerts en vente depuis 1952 par la maison Seligmann de New-York, nous avons signalé déjà, dans une note [4], le luxueux antiphonaire de Saint-Trond, écrit en caractères gothiques par le prieur Th. Breedzyp, l'an 1540. « A monumental and richly decorated manuscript, latin, gothic script, with music, 300 vellum leaves », dit le catalogue [5], qui donne de ce livre liturgique quatre reproductions sur trois pages. Puisse ce joyau, que nous n'avons pas eu l'occasion d'admirer, revenir quelque jour au pays qui l'a vu naître ! En attendant, rappelons que l'Université de Liège possède, sous la cote n° 24, un antiphonaire strictement contem-

[1] Notre document n° 20, p. 424-425.

[2] T. XX (1942), p. 59-99 : *Een verlucht gebedenboek (c. 1540) uit de abdij van Sint-Truiden.*

[3] Les planches 1 et 6 présentent quelques lignes du texte et permettent d'apprécier la qualité de l'écriture. M. Indestege (op. c., p. 95) estime que le copiste s'est conformé à la méthode calligraphique préconisée dans un opuscule de G. Mercator, *Literarum latinarum, quas italicas cursoriasque vocant, scribendarum ratio*, publié à Anvers, chez Jean Richard, en 1540.

[4] Notre premier article, p. 86.

[5] *Illuminated Manuscripts from the Bibliothèque of Their Highnesses the Dukes d'Arenberg* (New-York, 1952), p. 60. Le catalogue a été rédigé par le professeur Meyer Schapiro.

porain de celui de la collection d'Arenberg et, lui aussi, d'une belle exécution : *Liber monasterii Sancti Trudonis, qui perfectus et ligatus fuit anno 1539, die sexto mensis septembris, sub Domino Georgio Sarens abbate* (feuille de garde) [1].

Par les additions d'âge postérieur que nous avons notées dans le martyrologe de 1361 [2], on a pu constater que plusieurs saints, populaires dans la chrétienté, s'imposèrent aussi à l'attention des religieux de Saint-Trond, sinon toujours à leur liturgie : ainsi, un S. Pierre Martyr (29 avril), un S. Antoine de Padoue (13 juin), un S. Nicolas de Tolentin (10 septembre). Ils intéressent moins spécialement le monastère hesbignon comme tel. D'autre part, nous n'avons pas rencontré, quant à nous, d'*Officia propria* imprimés à l'usage de Saint-Trond. En ce genre, nous n'avons eu sous les yeux qu'un petit cahier manuscrit du XVIII^e^ siècle, classé parmi les *Liturgica* de notre bibliothèque et qui contient une *Designatio festorum propriorum in libera et exempta S. R. I. Abbatia sancti Trudonis, presb. et conf. in Hasbania celebrandorum* [3]. On y trouve, en trente feuillets, l'indication des fêtes et des commémoraisons de juillet à décembre, avec le texte des leçons historiques. Il n'y a là rien de bien nouveau, sinon que S. Rombaut est commémoré au 1^er^ juillet, que S^te^ Odrade n'est pas mentionnée, au 3 novembre [4], et qu'à la fin, ont été ajoutées les leçons de S. Camille de Lellis, pour sa fête, de rite semi-double, au 20 juillet.

Nous pourrions donc terminer ici notre enquête. Il nous a paru piquant de la clore par le récit de deux épisodes qui concernent à la fois la gloire posthume des patrons de Saint-Trond et, en quelque manière, les petites annales de l'érudition.

30. *Une visite d'Henschenius et de Papebroch à Saint-Trond en 1668. — Mabillon et la Vision de S. Eucher.* — Lorsque, au début de mars 1668, les trois tomes des *Acta Sanctorum* de Mars eurent

[1] *Catalogue des manuscrits de la bibliothèque de l'Université de Liège*, p. 259, n° 451. Notons encore, dans le même fonds, le n° 283 (ibid., p. 258, n° 448), un antiphonaire, partie d'été, commencé en 1600 et achevé en 1604.

[2] Notre deuxième article, p. 418-424.

[3] Sous la même reliure (XIX^e^ siècle) qu'un imprimé d'autre provenance, ces pages portent actuellement la cote *Lib. lit. A.* 59.

[4] Elle ne figurait déjà plus dans le calendrier de l'*Ordinarius monasterii Sancti Trudonis* du XVI^e^ siècle que possède la Bibl. royale de Bruxelles, sous la cote 20905. Voir aussi, ci-dessus, p. 172.

vu le jour, la santé de Godefroid Henschenius, minée par un trop long effort, subit une défaillance dont elle ne se remit que lentement. Au mois d'août, l'hagiographe avait repris assez de forces pour se mettre en route avec Papebroch, le fidèle compagnon de son voyage à Rome en 1660-1662. Cette fois l'expédition avait un but plus proche : les deux collaborateurs de Bollandus se rendaient à Trèves, mais non sans s'arrêter, en chemin, dans de nombreuses localités où il y avait espoir de recueillir des matériaux nouveaux pour leur œuvre [1]. C'est ainsi que, le 28 août, ils se trouvaient à Tirlemont, d'où, après déjeuner, ils partirent en charrette — car les chemins, ce jour-là, étaient fort boueux — vers Saint-Trond. Papebroch, de qui nous tenons ces détails, grâce à une relation écrite, qui nous a été conservée [2], raconte comme suit la visite au grand monastère de Hesbaye :

> ... oblatum nobis ientaculum est et, petentibus quaesita carruca, quae nos per lutosas nimium vias Trudonopolim veheret. Advecti, post modicam quietem refectionemque ad abbatiam perreximus ; ubi, Abbate alibi absente, cum non daretur ad manuscripta accessus, bibliothecam satis instructam libris impressis vidimus. Vidimus etiam et venerati sumus supra odaeum, sub amplissimo ligneo mausoleo, corpora SS. Trudonis, Eucharii (*sic*) et Liberti, quorum priora duo supremo loco in argentea octo pedum capsa inaurata, undique conspicua per alteram clatratam ferream ei circumductam, conservantur. Tertium in singulari minori capsa sub maiori super altare stabat ad cornu Evangelii ; lignea haec erat, sed frontem habebat argenteam. Erant in eadem elevatione sub maiori capsa aliae quoque tres ligneae ordine dispositae, plenae reliquiis nunc

[1] C'est au cours de cette randonnée qu'Henschenius, victime d'un accident de cheval, dut être soigné pendant un mois à Luxembourg ; et cet arrêt imprévu fut pour Papebroch l'occasion d'amorcer son essai sur la diplomatique. Voir l'éloge d'Henschenius par Papebroch, en tête du tome VII de Mai, p. VI ; et H. DELEHAYE, *L'œuvre des Bollandistes* (1920), pp. 33, 78.

[2] L'autographe se trouve relié à la fin du premier volume de l'*Iter romanum* (actuellement manuscrit 971 de la Bibliothèque des Bollandistes), sous le titre : *Excursio ad Mosellam et Mosam anno 1668*. La rédaction s'arrête brusquement après l'étape de Prüm, juste avant la blessure d'Henschenius, dont les suites assez graves ont probablement enlevé à son compagnon la liberté de poursuivre au jour le jour ses carnets de route. Nous citerons Papebroch d'après le manuscrit original, tout en signalant que ce diaire a été publié, sans notes, dans les *Analectes pour servir à l'histoire ecclésiastique de la Belgique* (t. IV, 1867, p. 337-348), d'après une copie communiquée par M. Van Spilbeeck, chanoine de Tongerloo.

ignotis ; in medio autem, loco tabernaculi, stabat argentea minor continens reliquias S. Stephani. Prior, Eucherius Renarts [1] dictus, propendebat ut *Acta Sanctorum* emenda suaderet Abbati suo ; de eaque re voluit moneri, cum redissemus. Habuit autem nos benignissime, cum lectore Gregorio Putzes [2], aliisque patribus, rerum historicarum non imperitis ac multa aventibus rogare et discere.

XXVIIII[a], pedibus progressi Tungros, illuc pervenimus caelo sereno...

La prélature de Saint-Trond, à cette époque, était exercée par Michel van der Smissen, natif de Tongres, qui l'avait reçue cinq ans plus tôt et devait l'exercer jusqu'à sa mort, en 1679 [3]. En l'absence de l'abbé, les deux visiteurs ne furent pas autorisés à inventorier le trésor des manuscrits. Papebroch enregistre le fait, sans trop marquer sa déception et celle d'Henschenius. Possédaient-ils alors déjà, au Musée Bollandien, la liste des *hagiographica* du monastère dont nous avons fait mention plus haut [4]? Ou bien en sollicitèrent-ils l'envoi, précisément à cette occasion? Les reliques des saints de l'abbaye et la bibliothèque des livres imprimés purent être examinées d'autant plus à loisir. On dut s'aviser que les *Acta Sanctorum* manquaient encore sur les rayons, car le prieur Eucher Reynaerts exprima devant ses hôtes le désir de voir acquérir les volumes parus. Mais, sur ce point, il fallait d'abord obtenir l'agrément de l'abbé. Papebroch, enfin, insiste non sans plaisir sur les nombreuses questions que posèrent les religieux et sur la curiosité d'esprit dont elles témoignaient.

Le nom de S. Eucher fut-il prononcé au cours de cette conversation? C'est fort probable. Henschenius ne pouvait manquer de signaler à ses interlocuteurs le copieux commentaire qu'il avait consacré à cet illustre patron de leur abbaye, et du prieur, dans le tome III de Février, paru dix ans plus tôt [5]. Il est même vraisemblable que ce fut la mention de ce volume qui gagna dom Eucher

[1] Eucher Reynaerts était prieur depuis 1666 ; il est encore nommé, en cette qualité, dans le procès-verbal de l'élection abbatiale de Servais Foullon le 19 février 1679. Voir G. SIMENON, *Chronique de Servais Foullon, abbé de Saint-Trond* (Liège, 1910), pp. 331, note 2, et 357.

[2] Grégoire Putzeys était professeur de théologie à l'abbaye. Voir SIMENON, op. c., p. 357.

[3] Son gouvernement fait l'objet du livre VI de la chronique de Servais Foullon (éd. SIMENON, p. 163-355).

[4] P. 145-147.

[5] P. 208-222, au 20 février.

à l'idée de se procurer les *Acta*. Fut-il aussi question, à propos de S. Eucher, de la fameuse vision qui aurait permis à l'évêque injustement exilé de contempler Charles Martel, son persécuteur, en proie aux tourments de l'enfer [1] ? Nous l'ignorons. Mais il n'est pas interdit de supposer que, parmi les auditeurs d'Henschenius « avides de s'instruire », se trouvait un religieux nommé Bernard Rethy, profès depuis 1651, que nous verrons bientôt s'adresser par lettre à Mabillon pour lui soumettre le cas de S. Eucher [2]. C'est le deuxième épisode, qu'il nous reste à narrer.

Dom Bernard, fort attaché aux traditions locales — il était né à Saint-Trond —, rédigea notamment une *Dissertatio historica quodnam vitae institutum congregati a S. Trudone coenobitae sectati fuerint*, dont une copie se rencontre dans le manuscrit latin 13933 (fol. 11-78) de la Bibliothèque nationale de Paris. Le 27 juillet 1671, trois ans après le passage des bollandistes en Hesbaye, nous le voyons annoncer cet ouvrage au grand historiographe de son Ordre, dom Mabillon, qui commençait alors à publier les *Acta Sanctorum Ordinis Sancti Benedicti*. Mais l'épître latine, assez contournée, que Bernard Rethy écrivit ce jour-là débutait par une prière à peine déguisée, afin que Mabillon prît ouvertement parti contre les « objections » développées dans le commentaire d'Henschenius à l'endroit de la vision d'Eucher ; l'authenticité de celle-ci ne pouvait être mise en doute !

Les quatre lettres de Rethy ont été publiées par dom Berlière dans son intéressant mémoire *Mabillon et la Belgique* [3]. Voici le début de la première :

> Diversorum historicorum chronologicorumque motus rationibus, qui antiquissimam traditionem qua sustinetur sanctus Eucherius, episcopus Aurelianensis alterque monasterii nostri a sancto Trudone patronus, uno anno ante obitum suum vidisse Carolum Martellum anima pariter et corpore sempiternis inferni addictum esse supliciis, quod ipse ecclesiis res suas eripuisset distribuissetque in aulicos et milites, quam nobiscum tuentur viri graves et eruditi, quia annorum epocham conciliare minime potuerunt, in controversiam trahunt, quin imo falsam esse probare conantur, ostenti illius veritatem (ut ea quae

[1] Nous en avons traité dans notre premier article, p. 89-90.

[2] B. Rethy est qualifié de sous-chantre, parmi les électeurs de l'abbé Foullon (SIMENON, op. c., p. 357).

[3] Extrait de la *Revue Mabillon*, Ligugé, 1908.

> multorum oculos obsidet caligo dispellatur, Deo dante) accuratius investigandam et (contra Bolandi et Henschenii imprimis obiectiones) astruendam esse duxi. Nobis enim fas, aequum ac decorum non est, maiorum nostrorum ab omni scriptorum domesticorum memoria, quae nemo hactenus valuit convellere, non insistere vestigiis, ut tam frivolas propter obiectiones, ab antecessoribus nostris sancitam deseramus traditionem et monasterii nostri antiqua elidi sinamus monumenta. Idcirco rogatam velim admodum Reverendam Dominationem vestram, ut qua multiplici est antiquitatis notitia variaque historiae lectione instructissima, hanc sententiam in tutelam et patrocinium suum suscipere agnatibusque (*sic*) nostris subsidium afferre dignetur, et si forte aliquis in vestra Gallia post doctissimum Carolum Sasseium, Annalium Aurelianensium scriptorem [1], contra praefatos Patres scripserit, id mihi indicare velit [2]...

Lorsque Mabillon reçut cette épître, il avait déjà rédigé les « observationes praeviae » qui devaient éclairer son édition de la *Vita Eucherii*, au tome III, 1 des *Acta Sanctorum O.S.B.* [3] ; cet in-folio était sans doute sous presse, puisqu'il allait paraître quelques mois plus tard, en 1672. La démarche du religieux de Saint-Trond toucha donc un homme averti, qui partageait le point de vue critique d'Henschenius et rejetait la « vision » comme interpolée ; celle-ci ne figure pas dans le texte de la *Vita* établi par Mabillon [4]. La réponse du savant auteur, que nous ne possédons pas, fut un rude coup pour Bernard Rethy. Aussi mit-il quelques jours à s'en faire une raison. Le 9 septembre [5], il reprend la plume, mais le ton a beaucoup baissé :

> Litteras suas quinto idus augusti scriptas prima septembris accepi. Inopinatum mihi prorsus fuit id quod ex iisdem percepi, se nempe nostrae de Caroli Martelli damnatione sententiae adversari.

Et plus loin, après quelques lignes où perce sa déception, il se dérobe à toute controverse ultérieure :

> Pergratum mihi interim fuit quod motiva nonnulla, cur ab ista sententia dissentias, explicaveris. Quidquid de illis sit,

[1] Il s'agit de l'ouvrage du chanoine Charles de la Saussaye, édité à Paris en 1615.

[2] Berlière, op. c., p. 28-29.

[3] P. 594-596. [4] Ibid., p. 596-600.

[5] C'est par suite d'une simple distraction que dom Berlière a imprimé en tête de la lettre : « 9 novembre » (p. 30).

non sit ulla deinceps inter nos ea de re quaestio ; disceptent alii, quibus hanc nostram sententiam, ex conciliorum et aliorum antiquorum scriptorum testimoniis nobis ignotis, magis dilucidam reddere libuerit...

Désormais, cette correspondance se portera vers d'autres objets. Rethy s'emploie à transmettre à Mabillon la copie fidèle des textes qui pourraient lui manquer sur S. Trudon, comme les *Miracula* de Stépelin. Il s'est aussi mis en quête, bien inutilement, de la *Vita* que Thierry attribue à un abbé Guicard. Le 10 novembre 1671, il écrit :

... Vitam sancti Trudonis auctore Guicardo, incerti loci abbate, diu frustra quaesivi. Scire velim num eam alibi repereris. Suspicor eam apud nos anno 1538 mense iunio, quando bibliotheca nostra, monumentis veterum charactere ac vetustate visendis instructissima, combusta fuit, una cum iis omnibus flammis absumptam fuisse [1].

L'œuvre inconnue de Guicard a-t-elle jamais fait partie de la bibliothèque du monastère hesbignon? On l'ignorera sans doute toujours. A part la mention fugitive qu'en fit Thierry, dans sa préface à la Vie remaniée de S. Trudon [2], nul n'a signalé la moindre trace de cet écrit. Nous voudrions, avant de mettre le point final à notre enquête, émettre une conjecture que nous estimons fondée ; elle regarde moins le texte perdu que la personnalité de son auteur.

Faisons observer, tout d'abord, qu'il n'existe aucune raison contraignante de chercher ce Guicard parmi les abbés de Saint-Trond. La chronique locale ignore jusqu'à son nom, bien que Rodulfe, historiographe des premiers siècles du monastère, ait été le disciple de Thierry ; si ce dernier avait tenu Guicard pour un prédécesseur, Rodulfe, à son tour, l'aurait connu et signalé comme tel. Et en 1671 encore, nous voyons dom Rethy, écrivant à Mabillon, appeler Guicard « incerti loci abbatem ».

Par ailleurs, lorsque Thierry rédigeait sa *Vita Trudonis*, il demeurait à Gand ; c'est de là, ne l'oublions pas, qu'il adressa au prieur de Saint-Trond, Gérard, ce cadeau littéraire qualifié par lui d'*exulatus libellum*. Il est donc assez indiqué de chercher aussi en Flandre, où S. Trudon ne manquait pas de dévots, un abbé portant le nom de Guicard. Or, il se fait que le seul personnage

[1] Berlière, op. c., p. 32-33.
[2] Éditée par Surius, au 23 novembre.

qui réponde à ce nom, en somme peu fréquent, a gouverné de 1034 à 1058 le monastère de Saint-Pierre à Gand, où Thierry eut tout le loisir d'entendre évoquer sa carrière, laquelle avait été marquante. Si l'on ouvre, aux dates indiquées, le cartulaire de Saint-Pierre, on y trouvera de nombreux actes où intervient l'abbé *Wichardus* ou *Guicardus* [1], dont l'entreprenante activité diplomatique a été plus d'une fois soulignée en ces derniers temps. Sur sa production littéraire, nous ne sommes malheureusement pas aussi bien renseignés. Mais on peut supposer que l'abbé Guicard, ancien prieur sous Richard de Saint-Vanne et suffisamment formé aux lettres classiques, s'il faut en croire Thierry, avait tiré de l'œuvre bien connue du diacre Donat une Vie de S. Trudon moins longue et plus appropriée à la communauté de Saint-Pierre. Cet écrit n'aurait guère eu de diffusion hors de son lieu d'origine et, comme tant d'autres documents du même genre, se serait perdu sans retour.

Maurice Coens.

[1] A. Van Lokeren, *Chartes et documents de l'abbaye Saint-Pierre au Mont-Blandin à Gand*, t. I (Gand, 1868), p. 78-95 ; et mieux, à présent, M. Gijsseling et A. F. C. Koch, *Diplomata Belgica ante annum millesimum centesimum scripta* (Bruxelles, 1950), p. 196-209, où l'on peut lire, en outre, p. 87-122, maintes précisions nouvelles sur la personnalité de l'abbé Guicard, hardi « remanieur » de chartes.

UN RECUEIL D'HAGIOGRAPHIE COLOMBANIENNE

La Bibliothèque du Grand Séminaire de Metz possède, sous la cote 1, un manuscrit hagiographique, lequel n'a jamais fait l'objet d'aucune notice. Son antiquité et son contenu lui méritent qu'on le signale.

Il est du IX^e^ siècle, mesure 170×220 mm., et compte 138 feuillets. En haut du fol. 1, une main du XVIII^e^ siècle a écrit : « Benedictinorum S. Michaelis in Lotaringia Congreg. S. Vitoni ». Au fol. 138^v^ est écrit, d'une main du XI^e^ siècle : « Liber sancti Michaelis ». Le manuscrit vient donc de Saint-Mihiel [1], et cette provenance lorraine augmente sa valeur, puisqu'il contient des textes relatifs à S. Colomban et à ses disciples, dont l'influence fut grande à Luxeuil, situé dans une région voisine : il est possible que les textes soient de bonne source. L'écriture est claire et soignée, d'une seule main. Les quatre premières initiales sont sobrement ornées et rehaussées d'ocre. Les grands titres sont en semi-onciale, les autres titres en capitale rustique. Le recueil se compose de 17 quaternions signés de « $\overline{\text{QD}}$ I » à « $\overline{\text{QD}}$ VII », puis de « Q VIII » à « Q XVII » ; suit un binion dont le 3^e^ fol. a été arraché. Le fol. 64 est mutilé de sa marge inférieure. Au fol. 138^v^ se lisent divers essais de plumes du XI^e^ siècle : le dessin d'un personnage debout, la formule *Deus in adiutorium*, les mots *O albespi castrum amabile* surmontés de neumes ; le début de cette formule est repris plus bas sous cette forme : *O albespins castrum*, cette fois sans neumes : on pense au « Castrum de Albestorff » (Albesdorf), qui fut, au XI^e^ siècle, donné à l'abbaye des bénédictines de Hesse, et près duquel se trouvait le prieuré d'Insming, dépendant de Saint-Mihiel [2].

[1] Au diocèse de Verdun, dans l'actuel département de la Meuse, en France.

[2] Cf. *Das Reichsland Elsass-Lothringen*, III, *Ortsbeschreibung*, I (Strasbourg, 1901-1903), p. 10-11. L'acte par lequel, en 1102, Thierry II, comte de Bar,

La reliure est du XVII^e ou du XVIII^e siècle. Au verso du plat antérieur se lit cette cote qui paraît être du XIX^e siècle : « O. 4°. n° 7 ».

Le recueil comporte deux séries de textes : d'abord la Vie de S. Columba († 597) par Adamnan, selon la plus longue des deux recensions qui en existent [1], puis les textes de Jonas de Bobbio relatifs à S. Colomban († 615) et à ses disciples. La *Vita S. Columbani* est conservée dans de nombreux manuscrits, dont les plus anciens sont du X^e siècle, d'après B. Krusch, qui les a décrits [2]. En revanche, les témoins de la recension longue de la *Vita S. Columbae* se rencontrent moins fréquemment. Le meilleur répertoire de sources hagiographiques irlandaises n'en mentionne que quatre [3] ; deux d'entre eux sont de la fin du XII^e siècle, un troisième est du XV^e siècle. Seul un manuscrit de Reichenau, actuellement conservé sous la cote « Msc. Generalia 1 », à la Bibliothèque de la Ville de Schaffhouse, est plus ancien que celui de Saint-Mihiel : il est du VIII^e siècle. La rareté de ces témoins suffirait à conférer de la valeur au manuscrit de Metz ; le fait qu'il est des plus anciens en augmente l'intérêt [4]. Voici l'analyse sommaire de ce recueil jusqu'ici inconnu :

Fol. 1-79 [Vita S. Columbae]. INCIPIT PRAEFATIO PRIMA APOLOGIAQUE ADOMNANI ABBATIS SANCTI SCRIPTORIS. *Beati nostri...* B, n. 1 ; — fol. 1^v. INCIPIT SECUNDA PRAEFATIO : B, n. 2 ; — fol. 3. INCIPIUNT CAPITULA LIBRI PRIMI : 36 capitula ; — fol. 4. INCIPIUNT LIBRI PRM TEXTUS. DE PROPHETICIS REUELATIONIBUS. DE UIRTUTUM

donna à Saint-Mihiel la *cella* d'Isming a été publié par A. LESORT, *Chronique et chartes de l'abbaye de Saint-Mihiel* (Paris, 1909-1912), p. 202-204.

[1] La recension brève est celle qui a été éditée par CANISIUS-BASNAGE, dont le texte est reproduit dans *P. L.*, t. 88, col. 725-776 ; cf. *BHL.* 1887.

[2] *Ionae Vitae sanctorum*, dans *Script. rer. Germ. in us. schol.*, 1905.

[3] Cet inventaire des manuscrits se trouve dans J. F. KENNEY, *The Sources for the early History of Ireland* (New-York, 1929), p. 429-430. Les témoins de la recension brève de la *Vita* sont également peu nombreux, et le plus ancien d'entre eux est du X^e siècle, cf. *ibid.*, p. 430. C'est sur le manuscrit de Reichenau qu'est fondée l'édition de la *Vita* dans *Acta SS.*, Iun. t. II, p. 197-236 (cette édition sera désignée ici par le sigle B). Ce manuscrit et les autres sont utilisés dans l'édition W. REEVES, *The Life of Saint Columba*, Dublin, 1857 (sigle R) ; sur la recension longue, cf. *BHL.* 1886.

[4] Le professeur B. Bischoff, de Munich, a bien voulu examiner la photographie d'une page du manuscrit et m'écrire que celui-ci remonte à l'époque d'Hincmar de Reims († 882) et que la main qui l'a écrit appartient probablement à l'école de Reims.

MIRACULIS BREUIS NARRATIO : B, p. 199, n. 1. Suit le texte de B (*BHL.* 1886) ; ni titre ni capitula ne marquent une division en 3 livres ; le l. I finit au fol. 32v, le l. II au fol. 62. De nombreux titres divisent le texte en brèves sections ; le dernier de ces titres se trouve, au fol. 74, en tête du texte de B, n. 98 ; le texte s'achève avec la fin du n. 104 de B (R, p. 240) : ... *ihesu christo donante cui est cum patre... saeculorum amen.* Dans le texte manquent également les deux dernières phrases du n. 40 de B (R, p. 100) : *Huic... comitatur.* Le texte présente de nombreuses variantes par rapport à ceux de B et de R ; il comporte des corrections marginales et interlinéaires, d'une main contemporaine de celle du copiste ou de peu postérieure.

Fol. 79. INCIPIT PROLOGUS EX UITA BEATI COLUMBANI ABBATIS : *BHL.* 1896 ; fol. 114 : EXPLICIT UITA BEATI COLUMBANI ABBATIS. Il y a, vers le début du texte, deux interversions curieuses, qui semblent indiquer que le scribe copiait un codex dans lequel un double feuillet n'était pas à sa place: il a reproduit matériellement ce qu'il avait sous les yeux, de sorte que les tronçons d'un même mot sont séparés par tout un passage. En effet, au fol. 79v, l. 18, dans la phrase *Ne dum meam imperitiam* (KRUSCH, p. 146, l. 5-6), on lit : *in eloquio exorrent libramine pensanda...* (*ibid.*, p. 147, l. 21) : ici le copiste a inséré 33 lignes de texte dont la place réelle est plus loin ; cette insertion finit au fol. 80v, l. 8 : *seculi turbines et fluctuum facta cum exequentur*[1], c'est-à-dire, à partir de *um facta*, la suite de la phrase interrompue à *exorrent ;* la phrase interrompue après *et fluctu* se trouve 31 lignes plus loin, fol. 81, l. 17, après *Ea ergo*, dans la formule : *Ea ergo uestro tuante*[2] *mundo*[3] (KRUSCH, p. 152, l. 4).

Fol. 114. HYMNUS IN LAUDE EIUSDEM. *Clare sacerdos clies...* : CHEVALIER, *Repert. hymnol.*, n. 3335.

Fol. 115. ITEM HYMNUS SANCTI COLUMBANI. *Nostris sollemnis...* : CHEVALIER, n. 12299 ; à la fin, fol. 116 : EXPLICIUNT.

Fol. 116. INCIPIT UITA BEATI ATALAE ABBATIS : *BHL.* 742.

Fol. 121. INCIPIT DE BEATO EUSTASIO : *BHL.* 2773.

Fol. 130v. INCIPIT DE BEATO BERTULFO : *BHL.* 1311.

[1] *exequntur* corr. al. man.

[2] *tutantur* corr. al. man.

[3] *un* expunct. al. man. *o* add. int. lin. (i.e. corr. in *modo*) ; *id est moderamine* add. al. man. in marg.

Fol. 134. INCIPIT DE MONACHIS EBOBIENSIBUS : *BHL.* 1312.

Fol. 138. EXPLICIT LIBELLUS DE UITA SANCTORUM. Cette inscription, donnée dans le codex en capitales, termine, en d'autres manuscrits aussi, l'ensemble des écrits de Jonas relatifs à S. Colomban et à ses disciples [1]. A la suite, dans la marge inférieure, une main contemporaine, si ce n'est celle du copiste, a ajouté ce distique :

Gesta Columbani patris miranda beati
Cernis hic paruo lector conserta libello [2].

Clervaux. Jean LECLERCQ, O.S.B.

[1] Cf. KRUSCH, p. 294, y.

[2] Au moment où va être imprimée cette notice, le R. P. Paul Grosjean veut bien me signaler que le manuscrit retrouvé à Metz avait été connu de l'historien irlandais James Ussher († 1656). En effet W. REEVES, *op. cit.*, Preface, p. XXXVIII, dit avoir utilisé une copie, exécutée par Ussher, d'une collation du manuscrit de Reichenau faite par le jésuite irlandais Stephen White († vers 1647), et il ajoute : « A marginal note of Ussher's on the title of the preface records the existence of a MS. of Adamnan not noticed elsewhere : « MS. San Mielanus in Lotharingiâ : Incipit Praefatio prima Apologiaque Eadomnani sancti Scriptoris ». — Bien que le titre transcrit par Ussher présente deux variantes de détail par rapport à celui du manuscrit de Metz, ce dernier est bien le codex « San Mielanus » dont les historiens avaient perdu la trace depuis le XVII[e] siècle.

ÉDITION ET COMMENTAIRE DU CATALOGUS SANCTORUM HIBERNIAE SECUNDUM DIVERSA TEMPORA OU DE TRIBUS ORDINIBUS SANCTORUM HIBERNIAE

Les récits sur les saints irlandais sont renommés à juste titre pour leur intérêt, leur pittoresque, leur charme, parfois, ou leur drôlerie. Cependant, les renseignements historiques les plus sûrs doivent souvent se prendre ailleurs : dans les généalogies, les listes martyrologiques ou autres, les annales, plus sèches, mais de plus grand poids. Le moins curieux de ces documents non narratifs n'est certes pas celui que l'on cite d'habitude sous le titre : *De tribus Ordinibus Sanctorum Hiberniae*, et que nous dénommerons, avec les manuscrits, *Catalogus Sanctorum Hiberniae secundum diversa tempora* ou, plus brièvement, *Catalogus* [1]. Cette composition rappelle, par plus d'un côté, le genre et le style des historiens du haut moyen âge, qualifiés par Eoin Mac Neill de « synthétiques », qui se sont escrimés à faire entrer les traditions et les faits irlandais dans le lit de Procuste que leur offrait la chronique d'Eusèbe-Jérôme. Dans le *Catalogus*, les saints de l'Irlande ancienne sont répartis en trois époques, dont chacune est censée correspondre au règne de quatre rois suprêmes de l'île et se distingue des autres sous divers aspects, ascétiques, canoniques et liturgiques, en formant une gradation descendante, *ordo sanctissimus*, *ordo sanctior*, *ordo sanctus*, comparés au soleil, à la lune et aux étoiles.

Le *Catalogus* appartient-il à une période aussi reculée que celle

[1] *Catalogus sanctorum Hiberniae*, dans le manuscrit Add. 30512, n'est que l'abrégé du titre complet que les trois autres exemplaires permettent de reconstituer : *Catalogus sanctorum Hiberniae* (ou *in Hibernia*) *secundum diversa tempora*. Celui-ci ne provient pas, croyons-nous, du premier auteur de l'opuscule. *Catalogus* est surtout un terme de latin grammatical et ecclésiastique et, quoique assez fréquent, ne paraît se rencontrer chez aucun auteur irlandais antérieur au IX^e^ siècle ni avoir été adopté en gaélique.

des historiens « synthétiques »? On a parlé du VIII^e siècle et de sa première moitié. S'il remontait aussi haut, il serait d'un prix insigne. Mais aucun auteur ancien ne paraît s'y référer. Le recours à la critique interne s'impose donc, sans que nous osions nous flatter de répondre comme il faudrait aux questions nombreuses et diverses qui surgissent. Il est nécessaire de disposer d'abord d'un texte aussi sûr que possible, et cette condition préalable n'a pas été remplie jusqu'ici. Commençons par là [1].

MANUSCRITS.

Nous en connaissons six :

1. Le Codex Salmanticensis (= **S**), recueil de Vies latines de saints irlandais, transcrit dans la première moitié du XIV^e siècle, maintenant à la Bibliothèque royale de Belgique, sous le numéro 7672-7674, fol. 78^v-79^r.

2. Le Rawlinson B. 485 (= **R1**) de la Bodléienne, fol. 55^r, recueil de Vies latines de saints irlandais, transcrit vers 1350 [2], qui fournit généralement une recension moins archaïque que S.

3. Le Rawlinson B. 505 (= **R2**) de la même bibliothèque, fol. 157^v-158^r, copié du précédent vers 1400 [2] ; il peut être négligé, son original R1 étant ici parfaitement clair.

L'ensemble des manuscrits R1 et R2 est désigné dans la suite par le sigle **R**.

4. Le manuscrit A 24 de la Bibliothèque des Franciscains irlandais, naguère à Dublin, aujourd'hui à Killiney (= **F**) ; copie de R2 exécutée en 1627 [3].

5. Le manuscrit Add. 4788 du Musée britannique (= **W**), copie de R1 exécutée en 1639 [4].

[1] Charles Plummer a oublié cette pièce dans le Catalogue de l'hagiographie irlandaise qui forme la deuxième partie de son volume *Miscellanea hagiographica hibernica* (Bruxelles, 1925), publié parmi nos *Subsidia hagiographica*, où il porte le n° 15. En 1929, J. F. Kenney y a consacré une notice dans ses *Sources for the Early History of Ireland*, t. I, p. 478-479, n° 271 (bibliographie et analyse du texte). Rappelons en passant un parallèle, le petit traité qui prétend décrire les différents rites en usage dans le monde pour la célébration des heures canoniales : *cursus romanus, c. Gallorum, c. Scottorum, c. alius orientalis, c. S. Ambrosii, c. S. Benedicti.* Il s'intitule *Ratio de cursus qui fuerunt ex auctores ;* c'est le n° 548 de KENNEY, t. c., p. 687-688. On l'attribue à un moine irlandais, du VII^e ou du VIII^e siècle, établi sur le continent. Le latin, pareil à celui du titre, est de loin inférieur à celui de notre *Catalogus*.

[2] Selon l'avis très autorisé de M. F. Wormald.

[3] Voir *Anal. Boll.*, t. XLVI (1928), p. 112-114.

[4] Voir K. HUGHES, dans *Proceedings of the Royal Irish Academy*, tome LV, section C (1953), p. 111-116 ; cf. *Anal. Boll.*, t. LXXII, p. 299-300.

Les manuscrits R1, R2, F et W présentent le *Catalogus*, non à part, mais comme une insertion dans la Vie latine de S. Finnián de Cluain Iraird (recension R, encore inédite).

6. Une note ajoutée, d'une écriture du XVII[e] siècle, aux fol. 72[r]-73[v] du manuscrit Add. 30512 du Musée britannique (= **A**) [1].

ÉDITIONS ANTÉRIEURES.

Le *Catalogus* a été imprimé plus d'une fois : d'abord par Jacques Ussher (= **U**) [2], d'après quels manuscrits, nous essaierons de le déterminer ; ensuite par Patrice Fleming [3], par Charles O'Conor [4] et par Haddan et Stubbs [5], qui combinent le texte d'Ussher avec les variantes de Fleming [6]. Les deux éditions du Codex Salmanticensis donnent la transcription de S [7]. Nous avons imprimé A [8].

[1] Une copie du *Catalogus* a existé dans le manuscrit 5057-5059 de la Bibliothèque royale de Belgique, ainsi que l'indique l'index de ce manuscrit, au fol. 1[v] : « Incipit Catalogus SS[orum] Hiberniae fol. 1. Primus ordo etc. », confirmé par une inscription sur la reliure : « Vide contenta in 1[a] facie plura alia sequuntur quae non sunt notata 1° De tribus Ordinibus Sanctorum Hiberniae ». Cette copie aurait-elle été prise du Salmanticensis ? Ce serait assez vraisemblable, car Fleming, nous allons le voir, n'a eu accès, comme recension à part, qu'à S ; le manuscrit 5057-5059 appartenait aux collections des Franciscains irlandais de Louvain, où travaillait Fleming ; et, si celui-ci cite en effet une autre recension plus brève, il déclare l'avoir empruntée à la *Vita Finniani*, représentée pour lui par le manuscrit F, qu'il avait à sa disposition également à Louvain. Cet ancien fol. 1 a disparu, peut-être parce qu'il avait été détaché du reste en vue précisément de l'impression du texte par Fleming ; mais, pour trancher la question, il faudrait savoir à quelle date cette copie est parvenue à Louvain : nous n'en connaissons que les deux premiers mots, qui sont identiques dans les recensions S et AU.

[2] *Britannicarum Ecclesiarum Antiquitates* (1639), p. 913 ; 2° éd. (1687), p. 473-474 ; dans les *Whole Works*, t. VI, p. 477-479. Sur les sigles **U1** et **U2**, voir ci-dessous, p. 203, note 3.

[3] R. P. F. Patricii Flemingi... *Collectanea Sacra seu S. Columbani Hiberni Abbatis... Necnon aliorum aliquot e Veteri itidem Scotia seu Hibernia antiquorum Sanctorum Acta et Opuscula...* per V. A. P. F. Thomam Sirinum... recens castigata et aucta (Louvain, 1667), p. 430-431.

[4] *Rerum Hibernicarum Scriptores veteres*, t. II (1825), p. 162-165.

[5] *Councils and Ecclesiastical Documents*, t. II, 2 (Oxford, 1878), p. 292-294.

[6] Comme Ussher avait embrouillé ses notes, cette édition, réputée la meilleure, est en réalité des plus trompeuses et ne correspond à aucun manuscrit. Il convient de mentionner encore la traduction annotée, avec nombreuses citations des expressions latines caractéristiques, de J. H. Todd, *St. Patrick Apostle of Ireland* (Dublin, 1864), p. 88-89, note 1.

[7] C. De Smedt et I. De Backer, *Acta Sanctorum Hiberniae ex Codice Salmanticensi*, col. 161-164 ; W. W. Heist, *Vitae Sanctorum Hiberniae ex Codice Salmanticensi* (Bruxelles, 1955), p. 81-83.

[8] Au fascicule III des *Irish Texts*, éd. J. Fraser, P. Grosjean et J. G. O'Keeffe (Londres, 1931), p. 82-84.

Source du manuscrit de Conall Mac Eochagáin.

Une question est à résoudre : l'addition faite, au XVII^e siècle, dans le manuscrit A, est-elle prise au texte imprimé d'Ussher ou bien, au contraire, est-elle un témoin recevable, écho d'un manuscrit perdu ? Robin Flower, qui a décrit A avec grand soin, reconnaît ici la main de Conall Mac Eochagáin [1]. Or, au bas du fol. 73^v, où précisément se termine la copie du *Catalogus*, une note de la même main indique le nom du possesseur et une date, 24 août 1631 [2]. Si le jour ainsi indiqué est bien celui où Conall transcrivit le *Catalogus*, la preuve de son indépendance est fournie par la simple antériorité, car la première édition des *Britannicarum Ecclesiarum Antiquitates* est de 1633. A ne serait donc pas une copie de U. Il est vrai que le manuscrit Add. 30512, où des pages étaient restées blanches, a servi plus d'une fois à Conall pour des additions, dont quelques-unes sont datées [3]. On doit donc, à tout le moins, envisager une autre hypothèse : la note au bas du fol. 73^v porterait sur le manuscrit entier ; elle y aurait figuré avant la transcription du *Catalogus*, et ne pourrait servir que de *terminus post quem* pour fixer la date de celle-ci. Cette hypothèse ne saurait être écartée de prime abord : la note qui suit le *Catalogus*, en effet, est bien de la même main, mais non de la même encre. Il ne faut pourtant pas y voir une simple inscription du nom du propriétaire, faite lors de l'acquisition du manuscrit : Conall Mac Eochagáin possédait déjà ce précieux volume en 1630 [4]. Mais la comparaison des deux textes, A (celui de Conall) et U (l'im-

[1] Alias Mac Aodhagáin, anglicisé Mac Geoghegan. Voir *Catalogue of Irish Manuscripts in the British Museum*, t. II (1926), p. 471-473 ; l'indication du fol. 63^v (p. 472) est une coquille pour 73^v. Flower n'a pas examiné les rapports de ce manuscrit avec l'imprimé. Il se contente de noter : « This copy differs in details from Ussher's text. » L'identification de l'écriture nous est obligeamment confirmée par M^lle Kathleen Hughes.

[2] Cette note a été copiée pour nous par M^lle Hughes : « Leabhar Conaill Mageochagain aniu dó agcoillmhaoileide an 24 lá du mhi August 1631 », c'est-à-dire : « Ce livre est à Conall Mac Eochagáin, qui se trouve aujourd'hui à Coll Mháoil Aodha (Kilmalloe ?), ce 24 du mois d'août 1631 ». Ces mots ne suivent pas immédiatement le texte du *Catalogus* ; dans l'espace laissé libre, diverses autres notes ont été insérées à différentes époques (au lieu de 1670, imprimé par Flower, lire 1630 dans la seconde de ces additions, qui sont d'une autre main que celle de Conall) ; la note *Tugadh gach aon* est postérieure à la précédente : on le voit par des empiètements sur les fioritures de la dernière ligne ; la note *Ba maith*, enfin, a été ajoutée au haut de la page.

[3] L'une est de 1635 (fol. 15^v), une autre de 1630 (fol. 17^r).

[4] Il donnait alors son adresse : « Lios Maighne a gCinel Fhiachach a gCundae Iarthar Mhidhe » (fol. 17^r). C'est Lismoynt, dans la paroisse d'Ardnurcher ou Horseleap, baronnie de Moycashel, comté de Westmeath.

primé d'Ussher), montre clairement que celui-ci n'est pas l'original de celui-là [1].

Est-il possible de déterminer où Conall Mac Eochagáin avait découvert le manuscrit qu'il copie ? Un indice nous est fourni par un détail bibliographique jusqu'ici inaperçu. La Bibliothèque royale de Belgique conserve un exemplaire de la première édition des *Britannicarum Ecclesiarum Antiquitates* d'Ussher, qui provient de l'ancienne bibliothèque des Franciscains irlandais de Louvain [2]. Sur la feuille de garde, une inscription montre que son auteur a comparé l'exemplaire en question avec celui qui avait appartenu à Jean Colgan [3]. Or, en marge de la page 913, en face du *Catalogus*, la même main à qui l'on doit les deux inscriptions citées en note insère les mots suivants : « MS. in Cluain-edhnech Aliter sic : Et mulierum ministrationem non respuebant nec laicos nec feminas de Ecclesijs repellebant. » Le seul de nos témoins qui s'exprime de la sorte est A [4]. Il faut donc conclure qu'un manuscrit du *Catalogus* semblable sur ce point à l'original de A et de U2 existait, ou avait existé, vers le milieu du XVII^e^ siècle, à Cluain Édnech [5].

[1] Nous notons d'abord dans A quelques abréviations mal lues, montrant que le copiste a affaire à un manuscrit, non à un imprimé (1b *undmale* pour *uernale*, 2b *episcopus* pour *caput*, 3d *quartana* pour *quaterna*), quelques hésitations et omissions provenant de l'embarras que lui causait une abréviation (en 2d et 3d, hésitation entre *pertraxerunt* et *pertinxerunt ;* en 3c, entre *episcopus* et *presbiter ;* omission des mots *omnes* en 1a, *episcopo*, en 2e, et *filiorum* en 3d). La ponctuation, très intelligible, d'Ussher est remplacée, en 1b, par une autre qui l'est beaucoup moins, et la suppression du verbe principal *celebrabant*, entraînée par là dans A, rend la phrase quasi incompréhensible. Deux fois, en 1c et 2c, A porte *ministrationem*, contre *administrationem* chez U. Enfin et surtout, en 1c, A garde dans son texte, à la bonne place, les mots *nec laicos nec feminas repellebant*, qui se lisaient certainement dans l'original et qu'Ussher, par suite de quelque confusion dans ses notes, a mis en marge, comme variante de son second témoin (dont, par contre, il introduit la leçon dans son texte) ; en outre, au même endroit, A omet toute la proposition *quia super petram Christum fundati ventum tentationis non timebant*, empruntée également par Ussher à son second manuscrit.

[2] Ce volume est inscrit au Fonds de la Ville de Bruxelles, sous la cote V. 10991. A la page de titre : « Bibliothecae S. Ant. de Padua FF. Min. Hib. Lovanii 1766 Praeside V. A. P. Francisco Whelan 1766. »

[3] L'inscription est de la même main du XVIII^e^ siècle que celle que nous venons de transcrire. En voici la teneur : « P. Joannis Colgani praemonitio ad exemplar quo utebatur : Liber prohibitus ob diversos quos hinc inde continet errores videndos pag. 43. 48. 163. 104. tacitasque calumnias 892. »

[4] Les sept derniers mots de la citation se lisent, il est vrai, dans U2, qui est très proche de A, mais cette variante, maladroitement indiquée par Ussher, n'aurait pas permis, à elle seule, de reconstituer la phrase entière tout à fait comme l'écrit notre annotateur du XVIII^e^ siècle.

[5] Aujourd'hui Clonenagh, dans la paroisse de Clonenagh-and-Clonagheen,

Source de l'édition de Fleming.

Quels manuscrits Fleming a-t-il connus ? Ses références sont obscurcies par l'emphase du style [1], mais le témoin qu'il a sous les yeux est certainement S [2] et il le copie à peu près fidèlement [3]. Il connaît aussi la recension R du *Catalogus*, par le manuscrit F [4] : c'est de là

baronnie de Maryborough, comté de Leix ; c'est la célèbre fondation de S. Fintán moccu Echdach.

[1] « Ponderanda sunt nobis verba pervetusti et fidelis authoris vitae S. Patricii de triplici sanctorum primitivae Ecclesiae Hibernensis Ordine sub titulo ac tenore sequenti scribentis » (*Collectanea Sacra*, p. 430, col. 1, n° 77). Et à la fin du texte : « Haec ibi, quae totidem fere verbis, regum tamen et sanctorum praetermissis vocabulis, leguntur in antiqua et fideli S. Finniani vita » etc. (op. c., p. 431, col. 1, n° 80). Deux citations du même manuscrit sont présentées comme « iuxta praefatum codicem vitae S. Patricii » (ibid., n° 80) et « in praefato Codice vitae S. Patricii » (p. 432, col. 2, n° 81) ; enfin, une variante d'un autre texte est donnée comme « ex praefato Codice vitae S. Patricii » (ibid.).

[2] Dans ce dernier manuscrit le *Catalogus* proprement dit se termine par les mots : *Hec extracta sunt ex antiqua Vita Patricii*, qui peuvent être entendus soit de l'ensemble du *Catalogus* (comme le fait Fleming), soit de la seconde conclusion seulement, laquelle se réfère à un passage de la Vie de S. Patrice par Jocelin (voir ci-dessous, p. 205).

[3] Sauf les noms propres, que, selon l'usage de son époque, Fleming rectifie ou latinise arbitrairement, nous n'avons noté que des divergences mineures. En voici quelques-unes : en 1a, *CCCL numero* S, *quadringenti quinquaginta numero* Fleming (qui peut-être corrige d'office pour se conformer au texte de Tírechán, s'il a pu le connaître ; voir notre commentaire) ; en 1e *et hii - Scoti genere* S, om. Fleming ; en 2b *Deum* S, *Dominum* Fleming ; *silicet* S, om. Fleming ; 2d *per tempus* S, *pro tempore* Fleming (les deux fois, et de nouveau en 3c, deux fois) ; 2e *Doco* S, *Deco* Fleming ; *Barrideus*, graphie étrange de S, est conservé par Fleming ; 3a *illi* S, om. Fleming ; 3d *perduravit* S, *duravit* Fleming ; 3e *hec* S, *hi* Fleming ; *Lompnanus*, graphie assez spéciale de S, est conservé par Fleming, qui note que le mot *omnes*, à la fin de la phrase, est de trop ; en 4a, pour les mots *sanctissimus* et *claritatis*, qui se lisaient dans S avant correction, Fleming écrit *sanctus sanctissimus* et *claritatis*, montrant qu'il s'est embrouillé dans la transcription de ces mêmes corrections ; 4b *Hec - Patricii* S, om. Fleming (il a utilisé le renseignement dans sa phrase d'introduction, au n° 77, citée ci-dessus, note 1, et c'est pourquoi il le retranche ici).

[4] Nettement décrit, op. c., p. 431, n° 80 ; ce passage indique aussi que les pages des *Collectanea Sacra* qui nous intéressent, quoique publiées en 1667 seulement, ont été rédigées alors que le P. François Matthews, son provincialat terminé, était Gardien du couvent de Louvain ; outre cette copie de R2, qui est indubitablement F, Fleming mentionne la copie, aujourd'hui perdue, d'une autre collection de Vies latines des saints irlandais, qui est maintenant le ma-

qu'il tire sa liste des Disciples de S. Finnián de Cluain Iraird, en y ajoutant deux noms pris au texte de S [1]. L'édition de Fleming, ne représentant que notre manuscrit S, accessible et parfaitement connu d'ailleurs, peut être désormais négligée.

Sources de l'édition d'Ussher.

Il n'en va pas de même de celle d'Ussher. Mais sur quels manuscrits repose cette dernière [2] ? Nous allons tenter de répondre à cette question [3]. Parlons d'abord du manuscrit U2 : celui-ci n'est autre que S ; en effet, non seulement S présente bien toutes les variantes et additions que donne Ussher par rapport à son texte de base, mais il n'en renferme pas d'autres, essentielles ou importantes ; du reste, une fausse leçon évidente de S, provenant d'une erreur mécanique [4], est dûment inscrite en marge par Ussher, et une autre fausse leçon s'explique au mieux par l'aspect du mot dans S [5]. Quant à U1, c'est le manuscrit perdu, provenant peut-être de Cluain Édnech, qui a servi d'original à A, ou du moins un manuscrit très semblable. Les divergences entre A et U1 s'expliquent parfaitement par la différence de formation des deux copistes, mis en présence d'un modèle identique : Conall Mac Eochagáin, inaccoutumé aux anciennes écritures, s'embarrasse dans les abréviations et commet maintes erreurs, malgré tous ses efforts d'attention et son désir de fidélité

nuscrit Z. 3. 1. 5 de la Primate Marsh Library, à Dublin ; mais il n'en cite pas un mot — et pour cause, car ce dernier manuscrit ne renferme ni le *Catalogus* à part, ni aucune Vie de S. Finnián de Clúain Iraird. Sa phrase, pourtant, est ambiguë, et, pour ne pas s'y laisser prendre, il faut examiner avec soin toute la suite du chapitre, jusqu'au bas de la p. 432.

[1] Op. c., p. 432, n° 81. Ussher (*Britannicarum Ecclesiarum Antiquitates*, 2e éd., p. 471) préfère citer cette liste d'après la *Vita Finniani* (*BHL.* 2989), ch. 18 et 19, qui ne nous a été conservée que dans le Codex Salmanticensis ; quelques divergences, chez Ussher, pourraient à la rigueur provenir d'un autre témoin (inconnu aujourd'hui) de cette *Vita Finniani*, mais en tout cas cette liste, telle qu'elle se lit chez Ussher, n'est pas celle que donne la recension inédite R, imprimée ci-dessous, p. 207-208.

[2] Kenney, l. c., a jugé plus prudent de laisser la décision en suspens : « Ussher used 2 MSS. not now known. »

[3] Les sigles **U1** et **U2** se réfèrent aux deux manuscrits vus par Ussher. Du premier, qui était le plus ancien, il tire son texte ; du second, ses variantes marginales, deux insertions entre crochets et une conclusion différente de la première. Cependant, par suite d'une confusion dans ses notes, Ussher a parfois interverti les leçons d'U1 et d'U2 : c'est alors U1 qui est en marge, et U2 qui fournit le texte. L'erreur ainsi commise nous a servi, il y a un instant, à montrer l'indépendance de notre manuscrit A par rapport à U (ci-dessus, p. 201, note 1).

[4] *XIII* pour *XUI*, en 3c.

[5] *Lomprianus*, pour *Lompnanus*, en 3e.

parfaite ; Jacques Ussher, au contraire, érudit et humaniste, corrige, complète et polit son original. Ces défauts opposés ne se compensent malheureusement pas avec assez d'exactitude pour permettre la reconstitution du texte que tous deux avaient sous les yeux et qui, selon Ussher, fort bon connaisseur, était plus ancien que S, c'est-à-dire antérieur au XIV^e^ siècle.

Ussher n'avait fourni aucun autre renseignement sur son manuscrit U1. Nous apercevons seulement aujourd'hui, trois cents ans après la publication des *Britannicarum Ecclesiarum Antiquitates*, qu'un texte fort semblable, sinon identique, était, vers la même époque, à la disposition de Conall Mac Eochagáin, peut-être à Cluain Ednech. Il n'a pas été retrouvé. Faute de détails sur son origine, cette forme du document latin a échappé aussi aux investigations diligentes des Franciscains irlandais du XVII^e^ siècle et des Bollandistes. D'où peut-elle provenir ? Il existe, on le sait, deux grandes collections de Vies latines des saints irlandais [1] parallèles à celle du Codex Salmanticensis [2] : faut-il supposer que ces collections, aujourd'hui mutilées en plusieurs endroits, renfermaient encore le *Catalogus*, comme pièce à part, vers l'année 1630 ? C'est possible, mais nullement démontrable. Une étude plus fouillée de la tradition manuscrite de ces légendiers irlandais révélera peut-être encore un jour quelques petits secrets [3]. En attendant, que peut-on tâcher de deviner ? Charles Plummer a montré que la Vie de S. Patrice que comprenait la collection Rawlinson était celle de Jocelin (*BHL.* 6513), mais dans un texte différent, en certains points, de celui de Colgan [4]. Nous pouvons ajouter, ce qui était ignoré de Plummer, que, dans son exem-

[1] Ce sont les deux recensions désignées par les sigles R (que représentent les deux manuscrits Rawlinson B. 485 et B. 505 et leurs copies ; ci-dessus, p. 198) et MT (manuscrit Z.3.1.5 de la Bibliothèque Marsh, à Dublin, décrit *Anal. Boll.*, t. XLVI, p. 108-111 ; manuscrit E. 3. 11 du Collège de la Trinité dans la même ville, décrit ibid., p. 98-100 ; et manuscrit 3. G. 1 du Collège Saint-Patrice de Maynooth, décrit ibid., p. 116-118).

[2] Celui-ci nous donne notre texte S du *Catalogus* en dehors de la *Vita Finniani* (*BHL.* 2989) qu'il renferme aussi.

[3] Notons seulement ici qu'il ne paraît pas qu'un exemplaire du *Catalogus* ait été vu et dépouillé par Ussher au moment où celui-ci compléta, à l'aide du Marshianus, le Catalogue des saints irlandais imprimé par le P. Henry Fitz-Simon (édité par nous dans *Féil-Sgribhinn Eóin Mhic Néill .i. Essays and Studies presented to Professor Eoin MacNeill*, éd. John Ryan, Dublin, 1940, p. 336-393).

[4] *On two Collections of Latin Lives of Irish Saints in the Bodleian Library, Rawl. B. 485 and Rawl. B. 505*, dans *Zeitschrift für celtische Philologie*, t. V (1905), p. 432-433. Plummer, dans tout cet article et dans son introduction aux *Vitae Sanctorum Hiberniae* (1910), ne tire nul parti des renseignements fort précieux que lui eussent apportés les pages 430-432 des *Collectanea Sacra* de Fleming (sauf dans les *Vitae*, t. I, p. XVII, note 2, à propos de la *Vita Finniani* inédite de la recension R).

plaire du Catalogue de FitzSimon [1], Ussher a corrigé toutes les références aux chapitres de Jocelin pour les rendre conformes à un manuscrit en sa possession, qui n'était pas le Marshianus [2]. On pourrait donc se demander si le *Catalogus* n'accompagnait pas la Vie de S. Patrice que renfermaient certainement le Marshianus et les deux Rawlinsoniani, ainsi que le manuscrit E. 3. 11 de la Trinité de Dublin, et probablement le Salmanticensis. Le *Catalogus* aurait alors été attiré (soit dans le texte de Jocelin, soit immédiatement après) par le fait que, quand il se présente avec la conclusion longue [3], il se termine sur une allusion à la vision relatée par Jocelin. Il semble pourtant que la place qu'il occupe dans le Salmanticensis, après la Vie de S. Ciarán de Cluain Moccu Nóis (*BHL.* 4655), ne lui a pas été assignée au hasard : S. Ciarán est un des plus fameux parmi les disciples, vrais ou prétendus, de S. Finnián de Cluain Iraird, dont la *Vita* (*BHL.* 2989) n'est séparée du *Catalogus* que par celle de S^te^ Dar Erca (*BHL.* 2095) ; or, cette Vie de sainte, dans le manuscrit, sera suivie d'une vingtaine de Vies de saints et n'est sans doute pas à son rang normal dans l'ensemble : la collection plus ancienne, dont le Salmanticensis serait une copie ou une édition revisée, aurait présenté le *Catalogus* entre la Vie de S. Ciarán et celle de S. Finnián. Toujours est-il que le Salmanticensis reste le seul témoin certain de l'existence du *Catalogus* dans une des trois recensions qui représentent pour nous la collection normale des Vies latines des saints irlandais, la collection nationale, pour ainsi dire, du moyen âge finissant [4].

Les textes suivants du *Catalogus* sont imprimés ou réimprimés ci-après : les manuscrits de Bruxelles (S), d'Oxford (R1), de Londres (A), et l'imprimé d'Ussher (U1, avec U2 en variantes). La division en paragraphes se marque naturellement. Nous avons introduit une subdivision (indiquée entre parenthèses par des lettres en grasses), marquant uniformément les sections qui se correspondent dans les quatre textes : li fallait permettre au lecteur de retrouver plus facilement les divers passages, malgré les différences de rédaction et de ponctuation, voire les omissions, de chacun des témoins.

[1] Édition de Liège, 1619, aujourd'hui au Collège de la Trinité, à Dublin, sous la cote A. 2. 8.

[2] Ce serait plutôt le manuscrit F. 4. 6 du Collège de la Trinité ; voir notre édition dans *Féil-Sgribhinn Eóin Mhic Néill*, p. 344, note 10.

[3] Ci-dessous, p. 207, § 4.

[4] Il n'y avait en tout cas pas de *Vita Finniani* dans le manuscrit M quand il fut dépouillé, au début du XVII^e^ siècle, par le P. Henry FitzSimon (qui l'appelle « Legenda Ibern. Sanctorum »), pour la confection de son Catalogue des saints irlandais : le témoignage des divers exemplaires collationnés par nous dans notre édition, citée ci-dessus, est négatif sur ce point.

I. *Ex codice olim Salmanticensi, nunc Bruxellensi 7672-7674, fol. 78v-79r (= S), de quo supra, p. 198.*

Incipit cathalogus ordinum sanctorum in Hybernia secundum diversa tempora.

1. (a) Primus ordo sanctorum erat in tempore Patricii. Et tunc erant episcopi omnes clari et sancti et Spiritu sancto pleni, CCCL numero, ecclesiarum fundatores, (b) unum caput Christum colentes et unum ducem Patricium sequentes, unam tonsuram habentes et unam celebrationem misse, et unum pascha, silicet post equinoctium vernale, celebrabant. Et quod excommunicatum esset ab una Ecclesia, omnes excommunicabant. (c) Mulierum administrationem et consortia non respuebant, quia, super petram Christum fundati, ventum temptationis non timebant. (d) Hic ordo sanctorum per quaterna duravit regna, hoc est a tempore Leodegarii filii Neyl, qui regnavit XXXta VII annis, et Ayllelli, cognomento [1] Molt [2], qui XXXta annis regnavit, et Lugdech, qui VII annis regnavit. Et hic ordo sanctorum usque ad tempora extrema Tuathal Meylgarb duravit. (e) Sancti episcopi omnes permanserunt ; et hii pro magna parte erant Franci et Romani et Britones et Scoti [3] genere.

2. (a) Secundus vero ordo sanctorum talis erat. In hoc enim secundo ordine pauci erant episcopi et multi presbiteri, numero CCCi. (b) Unum caput Deum colentes, diversos celebrandi ritus habebant et diversas regulas vivendi, et unum pascha, silicet XIIIIa luna, celebrabant, et hii uniformem tonsuram, silicet ab aure usque ad aurem, faciebant. (c) Mulierum quoque consortia ac [1] administrationes fugiebant, atque a monasteriis suis eas excludebant. (d) Hic ordo per quaterna adhuc regna duravit, silicet ab extremis Tuthayl Mayl-gairb temporibus, et per triginta annos quibus Dermicius mac Keirbaill regnavit, et per tempus quo duo nepotes Mureadaych, qui VII annis regnaverunt, et per tempus quo Aed [2] mac Aynmerech, qui XXXta annis regnavit. (e) Hii ritum celebrandi missam acceperunt a sanctis viris de Britannia, silicet a sancto David et sancto Gilda et a sancto Doco. (f) Et horum nomina sunt hec, silicet Finnianus, Endeus, Colmanus, Comgallus, Aedeus, Queranus, Columba, Brandanus, Brichinus, Caynecus, Caymginus, Laysreanus, Laysreus [3], Lugeus, Barrideus, et alii multi qui erant de secundo gradu sanctorum.

3. (a) Tertius ordo sanctorum erat talis. Erant enim illi presbyteri sancti [1] et pauci episcopi, numero C, (b) qui in locis desertis habitabant. Hii oleribus et aqua et elemosinis fidelium vivebant, et omnia

1. — [1] cognamento S, *ante corr.* cognato. — [2] *ante corr. vox erat uno elemento longior* S. — [3] ti *manu correctoris in rasura* S.

2. — [1] *vox in marg. addita a correctore* S. — [2] *ante corr., vox erasa, uno elemento longior* S. — [3] *nomen in marg. additum a correctore* S.

3. — [1] *vox a correctore add. sup. lin.* S.

terrena contempnebant, et omnem susurrationem et detractionem penitus evitabant. (c) Hii diversas regulas et varios celebrandi ritus habebant, et diversam etiam tonsuram : aliqui enim habebant coronam, aliqui cesariem. Et hii diversam sollempnitatem paschalem habebant : alii enim XIIII[a] luna, alii XIII[a] celebrabant. (d) Hic ordo per quatuor regna duravit, hoc est per tempus Edha Allain [2], qui tribus annis tantum regnavit, et per tempus Dompnalli, qui triginta annis regnavit, et per tempora filiorum Maylcoba, et per tempus Eda Slani. Et hic ordo usque ad mortalitatem illam magnam perduravit. (e) Quorum nomina sunt hec : Pe[r]tranus episcopus, Ultanus episcopus, Colmanus episcopus, Edanus episcopus, Lompnanus episcopus, Senachus episcopus. Hii episcopi omnes, et alii plures. (f) Hii vero presbiteri : Fechinus presbiter, Ayrendanus, Faylanus, Commenianus, Colmanus, Ernnanus, Cronanus, et alii presbiteri plures.

4. (a) Nota quod primus ordo erat sanctissimus [1], secundus sanctior [2], tertius sanctus [3]. Primus sicut sol in fervore claritatis [4] calescit, secundus sicut luna pallescit, tertius sicut aurora splendescit. (b) Hos tres ordines beatus Patricius, superno oraculo edoctus, intellexit, cum in visione illa prophetica vidit totam Hyberniam flamma ignis repletam, deinde montes tantum ardere, postea lucernas ardere in vallibus conspexit. Hec extracta sunt de antiqua Vita Patricii.

5. **Nota.** Hec sunt nomina discipulorum sancti Finniani Cluana Hyrard, videlicet duo Kyerani, Kyeranus filius artificis et Kyeranus Saigre, Columba filius Crimthaind et Colum [1] Kyille, duo Brandani, id est Brandanus filius Finloga et Brandanus [2] Birra, Mobhi [3] Clarinech, et Lasrianus filius Nathfric, et Synell filius Maenaci, et Cainnecus filius nepotis Dalann, et Rudan Lothra, et Nannyd Lamderc, et Mugenoch Killi Cumili, et episcopus Senach.

II. *Ex codice Oxoniensi Rawlinsoniano B. 485, fol. 55[r]* (= **R1**), *de quo supra, p. 198.*

Prologus. Igitur sanctus Finnianus erat praecipuus inter [1] sanctos secundi ordinis sanctorum in Hibernia. Erant enim tres ordines sanctorum in Hibernia secundum diversa tempora.

1. (a) Primus ordo sanctorum erat tempore sancti Patricii, qui tunc omnes erant episcopi clari et viri sancti et Spiritu sancto pleni,

[2] (E. A.) *ante corr.* Eda Allan S.

4. — [1] *ante corr.* sanctus S. — [2] *litterae* or *manu correctoris in rasura* S. — [3] *rasura in fine ; fortasse scriptum erat* sanctissimus S. — [4] *post corr.* caritatis S.

5. — [1] *ante corr.* Collum S. — [2] *ante corr.* Banadanus S. — [3] *add. manu correctoris in spatio vacuo relicto* S.

Prol. — [1] in *ante corr.* R1.

numero et cccti L, (b) unum caput Christum colentes et unum ducem, scilicet sanctum Patricium, sequentes, et unam tonsuram habentes, et unum modum celebrandi habebant, et unum termi<num> paschalem similiter, scilicet post equinoctium vernale, celebrabant. (c) Et hii pro magna parte erant Franci et Romani et Britones et Scoti genere.

2. (a) Secundus ordo sanctorum in Hibernia talis erat. In eo enim pauci erant episcopi et multi presbiteri numero cccti. (b) Unum caput Deum colentes, diversos vero ritus celebrandi habebant et diversas regulas vivendi, et unum pascha, scilicet decima IIIIa luna post equinoctium, celebrabant. (c) Et hii ritum celebrandi a sanctis viris de Britannia acceperunt, scilicet a sancto David episcopo et sancto [1] Gilda et sancto Doco. (f) Huius ordinis secundi doctor egregius erat Finnianus abbas.

3. (a) Tertius vero ordo erat sic. In illo enim erant presbiteri adhuc sancti et pauci numero c, (b) qui in locis desertis habitabant, et oleribus et radicibus et eleemosynis fidelium vivebant, et omnia terrena contempnebant.

III. *Ex codice Londiniensi Add. 30512, fol. 72r-73v* (= **A**), *de quo supra, p. 199.*

Incipit Catologus [1] Sanctorum Hiberniae.

1. (a) Primus ordo sanctorum catholicorum. Hi [1] in tempore Patritii episcopi clari et Spiritu sancto [2] pleni trecenti quinquagenti [3] numero, ecclesiarum fundatores, (b) unum caput Christum et unum ducem Patritium habebant, unam missam, unam celebrationem, unam tonsuram ab aure usque ad aurem. Sufferebant unum pascha quarta decima luna post equinoctium [4] vernale [5], et quod excommunicatum esset ab una Ecclesia omnes excommunicabant [6], (c) et mulierum ministrationem non respuebant, nec laicos nec feminas de ecclesiis repellebant. (d) Hic ordo per quaterna regna mansit, hoc est per tempus Laoghaire et Ailella Muilt et Lughadha filii Laoghaire et Tuathail. (e) Hii omnes episcopi de Romanis et ffrancis et Gallis et Brittonibus et Scotis exorti sunt.

2. (a) Secundus ordo catholicorum praesbiteri sancti, pauci episcopi, numero trecenti, (b) unum caput [1] nisi Dominum non habebant, diversas missas celebrabant et diversas regulas, unum pascha quarta decima luna, unam tonsuram ab aure usque ad aurem. (c) Abnegabant mulierum ministrationem, separantes eas a monasteriis.

2. — [1] sancta R1.

Lemma. — [1] *sic* A.

1. — [1] Hiberniae *prius scriptum, punctis delentibus correctum.* — [2] sancti A. — [3] *sic* A. — [4] equinoctiam A. — [5] undmale A. — [6] excommunicabunt A.

2. — [1] episcopus *ex compendio perperam soluto* A.

(d) Qui per quaterna regna pertraxerunt, hoc est, ab extremis Tuathail [2] et per totum Diarmada [3] regis <regnum> ua [4] Muireadaigh, et regnum [5] duorum Diarmada na [4] Muir*ed*haigh nepotum, et Aodha filii Ainmireach. (e) A David et Gilla et a Doco Britonibus missam acceperunt. (f) Quorum nomina haec sunt : Vinmianus [4], Vinnianus, Brandanus, Brandanus, Finden, Colum, na da Brenainn, Caemgenus, Comhgallus, Ciaranus, Iarlaithe Tuama, Caindechus, Eogenus, Mac Laisreus, Lugeus, Ludeus, Moditeus, Cormacus, Colmanus, Nessanus, Laisrianus, Barrendeus, Caemhanus, Aomanus, Conanus et alii.

3. (a) Tertius ordo sanctorum praesbiteri sancti, pauci episcopi, centum [episcopi] numero, (b) qui in locis desertis habitabant, oleribus et aqua et elemosinis vivebant, et propria devitabant. (c) et diversas regulas et missas habebant et diversam tonsuram, alii enim coronam, alii caesar<i>em, et diversam sollemnitatem resurrectionis quarta decima luna vel sexta decima cum duris intensionibus coelebrabant. (d) Qui per quartana regna vixerunt, hoc est, Aodha Allain (qui tribus annis, pro cogitatione mala, tantum regnavit), et Domnail, et Maoile Cobha, et Aodha Slaine ; per mixta [1] tempora usque ad mortalitatem magnam pertinxerunt. (e) Haec sunt nomina eorum : Petranus episcopus, Ultanus episcopus, Colmanus episcopus, Mrugeus episcopus, Aedanus episcopus, Lomanus episcopus, Senachus episcopus. Hii sunt episcopi, et alii plurimi [2]. (f) Fechinus [episcopus vel] presbiter, Arennanus, Faolanus, Comanus, Commanus, Colmanus, Ernanus, Cronanus, et alii plurimi presbiteri.

4. (a) Primus ordo sanctissimus ; secundus ordo sanctior ; tertius sanctus. Primus ordo sicut sol ardescit ; secundus sicut luna ; tertius sicut stella.

IV. *Ex* Antiquitatibus *Iacobi Usserii* (= **U**), *de quibus supra, p. 199.*

Incipit Catalogus Sanctorum Hiberniae secundum diversa tempora.

1. (a) Primus ordo catholicorum sanctorum erat in tempore Patricii. Et tunc erant episcopi omnes clari et sancti et Spiritu sancto pleni, CCCL numero, ecclesiarum fundatores. (b) Unum caput Christum et unum ducem Patricium habebant : unam missam, unam celebrationem, unam tonsuram (ab aure usque ad aurem) sufferebant. Unum pascha, XIV luna post aequinoctium vernale, celebrabant : et quod excommunicatum esset ab una Ecclesia omnes excommunicabant. (c) Mulierum administrationem et consortia non respuebant :

[2] *in margine inf. fol. 72r addit manus recentior :* vid. Uss. Eccl. Primord. p. 913. — [3] *sup. lin.* A. — [4] *sic* A. — [5] regum et A.

3. — [1] *Interpungit* A *ut finiatur sententia post* Slaine *et dilucide distinguit* per mixta. — [2] presbiteri *add. sed del.* A, *itaque interpungit ut nova sententia exordiatur inde a vocibus* Et alii plurimi.

[1] quia super petram Christum fundati, ventum tentationis non timebant. (d) Hic ordo sanctorum per quaterna duravit regna, hoc est pro tempore Laeogarii et Aila [2] Muilt et Lugada filio [2] Laogarii et Tuathail. (e) Hi omnes episcopi de Romanis et Francis et Britonibus et Scotis exorti sunt.

2. (a) Secundus ordo catholicorum presbyterorum. In hoc enim ordine pauci erant episcopi et multi presbyteri, numero ccc. (b) Unum caput Dominum nostrum habebant, diversas missas celebrabant et diversas regulas, unum pascha quarta decima luna post aequinoctium, unam tonsuram ab aure ad aurem, (c) abnegabant mulierum administrationem, separantes eas a monasteriis. (d) Hic ordo per quaterna adhuc regna duravit, hoc est, ab extremis Tuathail, et per totum Diarmata regis regnum, et duorum Muredaig nepotum et Aedo filii Ainmerech. (e) A Davide et [1] Gilla et a Doco Britonibus missam acceperunt. (f) Quorum nomina haec sunt : duo Finiani, duo Brendani, Iairlaithea Tuama, Comgallus, [2] Coemgenus, [3] Ciaranus, Columba, Cainecus, [4] Eogenius mac Laisreus, Lugeus, Ludeus, Moditeus, Cormacus, Colmanus, Nesanus, Laisreanus, Barrindeus, Coemanus, Cemanus, Comanus, [Endeus, Aedeus, Byrchinus [5],] et alii multi.

3. (a) Tertius ordo sanctorum erat talis. Erant presbyteri sancti et pauci episcopi, numero centum, (b) qui in locis desertis habitabant, et oleribus et aqua et eleemosynis [fidelium] [1] vivebant, [2] propria devitabant, (c) et diversas regulas et missas habebant et diversam tonsuram (alii enim habebant coronam, alii caesariem) et diversam solemnitatem paschalem (alii enim resurrectionem XIIII luna [3] vel XVI cum duris intentionibus celebrabant). (d) Hi per quaterna regna vixerunt, hoc est, Aeda Allain (qui tribus annis, pro cogitatione mala, tantum regnavit), et Domnail, et filiorum Mailcobi et Aeda Slaine permixta tempora ; et usque ad mortalitatem illam magnam perduraverunt. (e) Haec sunt nomina eorum : Petranus episcopus, Ultanus episcopus, Colmanus episcopus, Murgeus episcopus, Aedanus episcopus, [4] Lomanus episcopus, Senachus episcopus. Hi sunt episcopi, et alii plures. (f) Hi vero presbyteri : Fechinus presbyter, Airendanus, Failanus, Comanus, Commianus, Colmanus, Ernanus, Cronanus, et alii plurimi presbyteri.

4. (a) Primus ordo sanctissimus ; secundus ordo sanctior ; tertius sanctus. Primus sicut sol ardescit ; secundus sicut luna ; tertius sicut

1. — [1] Al. nec laicos nec feminas de ecclesiis repellebant, *in margine add.* U. — [2] *sic* U.

2. — [1] Al. S. Gilda *in marg. add.* U. — [2] Al. Caymginus *in marg. add.* U. — [3] Al. Queranus *in marg. add.* U. — [4] Al. Laysreus *in marg. add.* U. — [5] (E. A. B.) *ita uncis includit* U.

3. — [1] *Ita uncis includit* U. — [2] Al. Omnia terrena contemnebant, et omnem susurrationem et detractionem penitus evitabant *in marg. add.* U. — [3] Al. alii XIII celebrabant *in marg. add.* U. — [4] Al. Lomprianus *in marg. add.* U.

stellae. (b) Nota [1] quod primus ordo erat sanctissimus, secundus sanctus sanctorum, tertius sanctus. Primus sicut sol in fervore claritatis calescit, secundus sicut luna pallescit, tertius sicut aurora splendescit. Hos tres ordines B. Patricius superno oraculo edoctus intellexit, cum in visione illa prophetica vidit totam Hiberniam flamma ignis repletam, deinde montes tantum ardere, postea lucernas ardere in vallibus conspexit.

Un coup d'œil suffit pour constater que ces quatre textes se répartissent en deux recensions : SR et AU. Les deux témoins de cette dernière remontent presque certainement, nous l'avons montré, à un même modèle. Il ne faut pas songer à reconstituer cette source [1]. A et U, plus ou moins exactement combinés entre eux, en donnent cependant une idée assez nette.

R est un abrégé, avec quelques corrections de pure forme, d'un texte du *Catalogus* qui ressemblait de très près à S. On sait d'autre part que l'auteur de la recension Rawlinson des Vies de saints irlandais procède habituellement par compression du texte et suppression des noms propres. Les omissions de R sont donc dépourvues de valeur critique : on ne tirera rien de ses silences. Mais vraiment il aurait, cette fois, tranché dans le vif plus encore qu'à l'ordinaire s'il fallait supposer qu'il eût travaillé directement à partir du texte de S. Le plus probable, à notre avis, c'est que la *Vita S. Finniani* perdue, qu'il transcrit en l'abrégeant, contenait une recension du *Catalogus* procédant d'un état du texte fort semblable à S, mais arrangée déjà en un style plus poli, entre la fin du XII[e] et le milieu du XIV[e] siècle. On ne trouve rien dans R qui ne soit dans S, et certaines rencontres d'expressions sont bien caractéristiques [2] ; R a surtout supprimé maints détails et amputé la pièce de toute la fin [3].

Il reste maintenant à comparer d'une part S et d'autre part AU pour déterminer laquelle de ces deux recensions est la plus

4. — [1] *Quae sub littera* b *habentur ex altero codice suo se deprompsisse significat* U.

[1] Voir ci-dessus, p. 203-204.

[2] Par exemple : le début de 1b ; la fin de 1e ; l'ensemble de 2a et 2b ; 2e tout entier ; 3b en partie.

[3] S ajoute encore un morceau indépendant, précédé du sous-titre : *Nota*, sur les disciples de S. Finnián de Clúain Iraird. Nous l'examinerons en appendice, sans en tenir compte ici.

ancienne. Il paraît clair que c'est AU. Non seulement Ussher, excellent connaisseur, déclare que, des deux manuscrits, qu'il a vus, S était le plus récent, mais nous remarquons dans S un nombre relativement grand, pour un morceau si court, de phrases et d'expressions refaites ou repolies [1]. En même temps qu'à ces retouches de style, le reviseur s'est livré à quelques recherches historiques. Sans doute avait-il sous la main des annales ou des synchronismes. Il put ainsi compléter presque toutes les mentions de règnes par leur durée respective. Ces renseignements précis, sans grande valeur, prêteraient à d'interminables discussions : il doit suffire ici de noter qu'ils ne remontent pas au delà du bas moyen âge [2].

Nous conclurons donc que la recension AU du *Catalogus* est la plus ancienne qui subsiste. Atteignons-nous ainsi pour autant le texte original, sorti de la plume du premier auteur à qui vint l'idée de répartir en trois « ordres » successifs les saints d'Irlande de 432 à 665 et de caractériser chacune de ces trois divisions? Non, ou du moins non pas certainement. La concordance de chacun des « ordres » avec le règne de quatre rois de l'Irlande entière, par exemple, et la liste des saints du second et du troisième « ordre » ont pu être ajoutées par la suite à un *Catalogus* primitif qui ne comportait pas ces renseignements : les sources historiques (ou prétendues telles) ne manquaient pas, et l'énumération des victimes de la grande épidémie de 664 ou 665, dans les annales, invitait à introduire de tels détails. Dans l'état actuel de la tradition, cette hypothèse d'un remaniement ne saurait pourtant être prouvée.

Il nous faut donc prendre le *Catalogus* tel qu'il est dans la recension AU, en l'éclairant parfois grâce à la comparaison de S.

[1] Nous n'en citerons que quelques-unes : en 1e, *de Romanis et Francis* (*et Gallis* add. A) *et Britonibus exorti sunt* U, qui devient : *erant Franci et Romani et Britones et Scoti genere* S ; en 2b, *diversas missas celebrabant et diversas regulas* AU, qui devient : *diversos celebrandi ritus habebant et diversas regulas vivendi* S ; au même endroit, *unam tonsuram ab aure* (*usque* add. A) *ad aurem* U, qui devient : *et hii uniformem tonsuram, silicet ab aure usque ad aurem, faciebant* S ; en 2c, *abnegabant mulierum ministrationem* (*administrationem* U) *separantes eas a monasteriis* A, qui devient : *mulierum quoque consortia ac administrationem fugiebant atque a monasteriis suis eas excludebant* S ; en 3c, *diversas regulas et missas habebant* AU, qui devient : *diversas regulas et varios celebrandi ritus habebant* S ; comparer aussi les deux recensions en 2e.

[2] Quand l'ensemble des annales irlandaises aura été convenablement édité, il sera possible d'en tirer quelque chose concernant le texte employé.

La date en est-elle aussi haute qu'on semble l'admettre depuis l'édition de Haddan et Stubbs [1] ? L'auteur primitif du *Catalogus* s'étant prescrit un cadre rigoureux, qui se termine, avec son troisième « ordre », en 664-665, il ne suffit pas, en tout cas, de constater qu'il ne dépasse pas ce cadre pour affirmer qu'il a dû être proche de l'époque qu'il prétend décrire. La première moitié du VIII^e^ siècle ne saurait être, par hypothèse, que la date la plus haute possible et, si nous ne découvrons nulle part d'anachronisme patent qui nous force à rajeunir la pièce, il est de fait, pourtant, que quelques détails, relevés dans le commentaire qui va suivre, montrent une connaissance imparfaite du troisième « ordre », le plus récent. L'appréciation du temps qui a dû s'écouler avant que ces vues fausses soient couchées sur le vélin est impossible, faute de témoignages extérieurs : pourquoi un auteur, même presque contemporain, serait-il exactement informé de tout ? Nous ignorons son nom, sa valeur intellectuelle, les ressources de sa bibliothèque [2], l'étendue de ses contacts [3]. Pourtant, l'impression générale qui se dégage d'une étude attentive est que le IX^e^ ou même le X^e^ siècle conviendraient mieux que la première moitié du VIII^e^, et que les renseignements fournis, loin d'être de première main, même pour la période la plus récente, sont puisés à des sources écrites.

(*à suivre*) Paul GROSJEAN.

[1] « c. A. D. 750 », *Councils and Ecclesiastical Documents*, t. II, p. 292 ; « It has been conjecturally attributed to Tirechanus, but is at all events not later than the middle of the 8th century », t. c., p. 294, note *a*. Ces auteurs ne font que souscrire à l'affirmation de J. H. Todd, bien que celui-ci n'offre même pas un début de preuve : « There is extant a curious document first published by Ussher, which was probably drawn up by some author who flourished not later than the middle of the eighth century » (*St. Patrick Apostle of Ireland*, p. 88-89).

[2] S'il travaillait sur pièces.

[3] S'il rédigeait d'après des conversations, ce qui paraît moins probable pour l'ensemble, mais reste possible en ce qui concerne le troisième « ordre ».

CHRONIQUE D'HAGIOGRAPHIE SLAVE

II. LA « SAINTE RUSSIE », DU BAPTÊME DE VLADIMIR JUSQU'A L'ÉPOQUE MODERNE [1]

Nous avons sous les yeux quatre ouvrages, envoyés à la rédaction de notre Revue [2], que leur sujet nous engage d'autant plus à rapprocher les uns des autres qu'ils ont paru environ le même temps, dans des pays différents. En voici les titres :

Igor Smolitsch. *Russisches Mönchtum. Entstehung, Entwicklung und Wesen, 988-1917.* Wurzbourg, Augustinus-Verlag, 1953, 556 pp. (= *Das östliche Christentum*, N. F., Heft 10/11).

Ernst Benz (avec la collaboration de G. Apel, W. Fritze, A. Luther et D. Tschizewskij). *Russische Heiligenlegenden.* Zurich, Verlag die Waage, [1953], 524 pp., 48 ill.

Ivan Kologrivof. *Essai sur la sainteté en Russie.* Bruges, Ch. Beyaert, 1953, 447 pp. (= *Renaissance et Tradition*).

G. P. Fedotov (avec la collaboration de H. Iswolsky et de N. A. Toumanova). *A Treasury of Russian Spirituality.* Londres, Sheed and Ward, 1950, xvi-501 pp., ill.

Monachisme, hagiographie, spiritualité : en Russie, moins qu'ailleurs, ces phénomènes ne sont historiquement dissociables. Le P. Kologrivof écrit : « Le christianisme fut importé en Russie sous sa forme monastique [3] », et, symétriquement, M. Smolitsch note, dès la première phrase de son introduction, que l'expansion du monachisme en Russie s'explique par l'écho considérable que trouva d'emblée, chez ce peuple nouvellement converti, la doctrine ascétique du christianisme [4]. Rappelons aussi que, jusqu'au xviii[e] siècle, l'épiscopat russe se recruta exclusivement dans les rangs monastiques. Et soulignons qu'à part un certain nombre de saints laïcs, lesquels

[1] Voir le début de cette *Chronique* dans *Anal. Boll.*, t. LXXII (1954), p. 427-438.

[2] Cette précision a son importance. Elle indique qu'on ne doit pas s'attendre à trouver ici une nomenclature ni une revue complète de tous les travaux parus en ces dernières années sur les sujets qui nous occuperont.

[3] Op. c., p. 36.

[4] Op. c., p. 44.

on le sait, occupent peu de place dans les listes officielles ou quasi-officielles du culte reconnu, il n'est presque aucun nom, relevant de l'hagiographie et mentionné, de ce chef, par le P. Kologrivof et M. Benz, qui ne se lise également sous la plume de M. Smolitsch. Encore n'oubliera-t-on pas, de façon générale, la part prépondérante prise par les monastères, ou par des hommes sortis des monastères [1], dans la rédaction des biographies et autres documents qui ont fait, entretenu ou propagé la notoriété des personnages, clercs ou laïcs, dont l'ensemble compose la « Sainte Russie ».

Par ailleurs, les auteurs des ouvrages que nous groupons ici, tout en déclarant qu'ils ont conscience de combler une lacune — et le fait de constater après coup qu'ils ont publié simultanément, chacun de son côté, ne pourra que les confirmer dans ce sentiment —, mettent leur point d'honneur à prévenir le lecteur du caractère nécessairement provisoire et incomplet de leurs « essais ». Si on y regarde bien, on remarquera qu'en effet ce caractère de limitation est inscrit dans chacun des titres ; quant à la nécessité qui l'impose et le fait excuser, les préfaces et introductions se chargent de préciser qu'elle tient avant tout au manque de sources bien éditées (paradoxalement, cela vaut pour les siècles récents plus encore que pour les temps reculés) ou simplement à l'impossibilité d'y avoir accès ; ensuite à la carence des travaux et monographies, grâce auxquels telle ou telle portion de l'immense champ de recherches aurait été dûment déblayée : service que les auteurs en ont été le plus souvent réduits à n'attendre de personne que d'eux-mêmes. Ce caractère avoué, et fort avouable, d'imperfection, nous sera un motif de surcroît de confronter et de compléter l'un par l'autre ces essais de synthèse. Avant de nous livrer à cette opération sur certains points plus fondamentaux, nous présenterons chacun des quatre ouvrages en particulier.

Le livre de M. Smolitsch, « ein Versuch, die wichtigsten Momente [der] Geschichte [des russischen Mönchtums] und die Hauptzüge in dem Werdegang [dieses] Mönchtums darzustellen [2] », est le fruit de quinze années d'étude. La promesse en existait déjà dans deux travaux antérieurs de moindre envergure, datant respectivement de 1936 et de 1940 : *Leben und Lehre der Starzen*, et *Das altrussische Mönchtum (11.-16. Jahrhundert), Gestalter und Gestalten* (= *Das östliche Christentum*, Heft 11).

Au second de ces volumes, M. Smolitsch a repris la matière, à peine retouchée, des quatre chapitres qui forment la première partie de son nouveau livre ; celle-ci, intitulée : « Anfänge und Blüte », correspond à la première période de l'histoire du monachisme russe, telle qu'il la voit. Les chapitres s'appellent : I. « Die Anfänge » ; II. « Der erste Aufstieg des Mönchtums im Kiever Russland » ; III.

[1] Voir ci-dessous, p. 235-236.

[2] Op. c., p. 5.

« Der hl. Sergij von Radonež und seine Schule » ; IV. « Josif Volockij und Nil Sorskij. Der Streit zweier asketischer Richtungen ».

La deuxième période porte le titre général de « Krise und Verweltlichung ». Trois des huit chapitres qui composent cette partie (VI. « Die Frage der Klostergüter im polemischen Schrifttum und in der Gesetzgebung des 16. und 17. Jahrhunderts » ; VII. « Die Grundzüge der Klosterkolonisation im 16. und 17. Jhdt » ; VIII. « Klostergüter und Klosterwirtschaft im 16. und 17. Jhdt »), ainsi que le chapitre qui ouvre la troisième partie, étaient destinés, dès 1941, à une monographie projetée sur les biens monastiques. A cette époque, l'auteur disposait de toute la documentation désirable, et, à certains égards, ces données constituent l'apport le plus neuf et le plus précieux de l'ouvrage, même s'il est permis d'estimer qu'il n'est pas toujours exactement intégré ni proportionné à l'ensemble.

Restent les autres chapitres de la deuxième partie (V. « Die kirchenpolitische Ideenwelt in Moskau im 16. Jhdt » ; IX. « Die Gestaltung des Klosterlebens im 16. und 17. Jhdt » ; X. « Die Beteiligung des Mönchtums am Schrifttum des 16. und 17. Jhdts » ; XI. « Westliche Einflüsse und der theologische Streit über die Verwandlung der hl. Gaben » ; XII. « Der Raskol und das Mönchtum »), et ceux de la troisième et dernière partie, intitulée « Am Scheideweg » (XIII. « Die Säkularisationsepoche 1701-1764 » ; XIV. « Das Mönchtum nach der Säkularisation von 1764 bis zum Anfang des 20. Jhdts » ; XV. « Das Starzentum und Asketentum des 18. und 19. Jhdts »). Pour cette autre moitié du livre, l'auteur n'avait plus les mêmes facultés de se documenter ; elle n'en reste pas moins digne de ce qui précède.

Sur un schéma très simple qu'il a su dégager de la réalité (débuts, épanouissement, crise, décadence, redressement partiel), M. Smolitsch a bâti un édifice fortement structuré, abritant, nichés chacun à sa place, un nombre incalculable de personnages. La qualité principale en est la rigueur. Elle a présidé à l'ordonnance du tout comme à celle des détails, si du moins, dans une œuvre de ce genre, on peut se permettre de traiter de détails la transcription fidèle et uniforme des noms russes (sauf en quelques endroits qui se ressentent de l'amalgame de différentes sections), les quarante pages de bibliographie générale et spéciale, les tableaux où sont disposées en séries les diverses écoles, filiales, fondations monastiques etc., et les deux index. En fermant le livre, on ne peut que souscrire au jugement autorisé qu'a porté sur lui M. P. Pascal en l'appelant « l'événement de cette année » [1].

Un même plaisir, au spectacle d'une même rigueur, celle-ci s'exerçant toutefois sur un objet plus restreint, naît du recueil présenté par M. Benz comme « ein Versuch, deutschsprachigen Lesern die fremde Welt der russischen Heiligen zugänglich zu machen [2] ».

[1] Dans la *Revue des études slaves*, t. XXXI (1954), p. 210.

[2] Op. c., p. 5.

M. Benz, bon connaisseur de l'Église russe, n'a pas négligé l'aubaine du dépôt, à Marbourg, du fonds slave de l'ancienne « Preussische Staatsbibliothek » de Berlin. Il s'est en outre assuré la collaboration de slavisants de marque, tels que Dm. Tschizewskij [1], qui mettait à ce moment la dernière main à sa *Geschichte der altrussischen Literatur im 11., 12. und 13. Jahrhundert* [2], et Wolfgang Fritze [3], spécialiste de l'histoire de l'ancienne Russie.

L'ouvrage commence par une introduction générale du chef de l'équipe, sur le but, la méthode, les matériaux de l'entreprise qu'il a dirigée, ainsi que sur le style, les types de sainteté (« Frömmigkeitstypen ») et les éléments spécifiquement russes des légendes hagiographiques dont il traite. Puis se déploie un large choix de textes, traduits et munis chacun d'une notice, courte, mais substantielle, et des annotations indispensables, celles-ci reportées en fin de volume. Les textes, complets autant que possible ou, s'ils sont abrégés, dotés le plus souvent de signes qui permettent au lecteur de se rendre compte de l'existence d'une lacune, sont répartis en cinq sections : 1. Saints russes du XI^e^ siècle ; 2. Récits du *Pečerskij Paterik ;* 3. Saints russes du XIII^e^ au XV^e^ siècle ; 4. Saints moscovites du XVI^e^ au XVII^e^ siècle ; 5. « Märchenlegenden ». Chacune de ces sections, à son tour, est précédée d'un bref aperçu, situant dans l'espace, le temps, l'évolution des idées et des mœurs, non seulement les textes dont la traduction est donnée, mais aussi d'autres, à peine moins importants parfois, qui, pour une raison ou une autre, n'ont pas trouvé place dans cette collection.

On le voit, le souci de la qualité prime celui de la quantité et, grâce aux dispositions de clarté que viennent renforcer l'index des noms et des choses et celui des termes rares, la transcription correctement uniforme des noms russes, l'illustration abondante et de bon goût, l'agrément d'une typographie aérée (agrément qui manque au volume de M. Smolitsch), le lecteur peut avoir l'impression de circuler à l'aise dans un domaine, presque dans un jardin, bien ordonné. On en vient même à se demander si cette impression ne lui donnera pas le sentiment, erroné, d'avoir pénétré au cœur de l'hagiographie slave, alors qu'il ne s'est peut-être promené qu'à la lisière de la forêt. Assurément M. Benz et ses collaborateurs n'auraient-ils rien gagné à rebuter leur lecteur. Aussi ne songeons-nous pas à les incriminer d'avoir tout mis en œuvre pour lui faciliter la tâche ; s'il tombe dans le travers que nous dénonçons, c'est à lui-même qu'il lui faudra s'en prendre.

Il est cependant un grief que nous ferons à M. Benz, et ce grief portera sur le choix de ses morceaux. Nous savons que tout choix

[1] Nous serons bien obligé, dans la suite de ces pages, de donner ce nom sous les différentes transcriptions auxquelles recourt, selon ses diverses publications, celui qui le porte.

[2] Francfort-sur-le-Main, 1948.

[3] Ce nom reviendra plus d'une fois dans les pages suivantes.

comporte une part d'arbitraire, et qu'il est donc vain de quereller un anthologiste sur la liberté qui est sienne. Mais il s'agit ici d'autre chose. En trois temps, nous lui reprocherons : 1° de ne pas avoir suffisamment dégagé l'idée directrice qui a présidé au choix des morceaux dans leur ensemble. Sans doute a-t-on pris la peine de justifier chaque sélection ou chaque exclusion en particulier ; mais il n'en a pas été de même pour le contenu global de l'ouvrage. Or, qu'on le veuille ou non, cet assemblage d'extraits formera un tout dans l'esprit du lecteur. C'est le choix de ce tout qu'il importait de justifier. Le tout, en l'occurrence, est-il assez représentatif? Quand on compare, à ce point de vue, l'ouvrage en question à celui de M. Smolitsch, on s'étonnera par exemple de voir si peu de place réservée à S. Joseph Volockij et à S. Nil Sorskij (tout en tenant compte du fait que la Vie de ce dernier n'existe pas ou n'existe plus, et que S. Maxime le Grec, partisan de S. Nil, figure, lui, par sa Légende). Peut-être M. Smolitsch a-t-il exagéré dans un sens? Il y aurait ici excès en sens contraire. 2° Le livre tourne pratiquement court après le XVI^e^ siècle. Rien, ou presque rien, sur les trois siècles suivants. N'est-ce pas là mutiler gravement le visage de la sainteté russe? Peut-on dire du moins que le titre le laissait suffisamment sous-entendre ou qu'une justification valable en a été donnée? 3° Il y a quelque chose de fallacieux, même avec les explications qui sont fournies par M. Tschizewskij, à reléguer dans une catégorie à part un certain nombre de « Märchenlegenden ». S'il est exact que celles-ci méritent tant d'indignité, n'est-ce pas risquer de faire aux autres trop d'honneur [1] ?

Le livre du P. Kologrivof représente la version française complète du cours professé en latin par l'auteur à l'Institut Pontifical Oriental de Rome. Il se ressent de ces origines, qui ressortissent à la « langue parlée », au discours, plutôt qu'à la « langue écrite », au style, si l'on peut ainsi dire.

Il a pour lui l'abondance un peu tumultuaire des faits et des personnages, la richesse des aperçus, notamment d'ordre spirituel ou psychologique (ce n'est point hasard si l'étude préliminaire s'intitule

[1] Une lecture, même superficielle, du recueil de M. Benz, fait apparaître des contaminations manifestes entre différentes Légendes. Entre la Vie de Théodose, par exemple, et celle de S. Serge de Radonež ; il serait trop long de les relever toutes. Ou encore, entre la Vie de Serge et celle de S. Barlaam de Chutyn, composée par Pachôme le Logothète près de trois siècles après la mort de son héros (pp. 277-278 et 345-346 ; l'emprunt a été signalé par M. Fritze, p. 266). Et combien d'autres! — Dans l'introduction de M. Tschizewskij aux « Märchenlegenden », signalons comme pour le moins très surprenant l'avis qu'il émet (p. 444), concernant l'attribution faite à S. Jean Chrysostome de la version chrétienne du roman de Barlaam et Joasaph : « eine Behauptung, die übrigens nicht mit Sicherheit von der Hand zu weisen ist. »

« Les fondements psychologiques »), la noblesse des sentiments et la vibration de l'émotion, la spontanéité des réflexions, des comparaisons, des rapprochements avec, par exemple, tel ou tel héros de l'hagiographie occidentale ; bref, tout ce qui fait le charme d'une conversation à la fois érudite et pleine d'abandon.

L'auteur ne se pique pas d'originalité, reprenant nombre d'éléments à des prédécesseurs immédiats, tels que M. Fedotov [1] et Mme Behr-Sigel [2], envers lesquels d'ailleurs il se plaît à reconnaître sa dette. Plus sensible est le manque d'une certaine rigueur, pour reprendre le terme dont nous usions pour caractériser la qualité maîtresse de M. Smolitsch et, dans une moindre mesure, celle de M. Benz. L'examen de la table des matières révèle que trop de considérations hétérogènes, ou d'ordre extrinsèque, sont entrées dans la composition du plan. Une plus solide charpente supporterait mieux le poids des détails, et le lecteur voit se dérouler sous ses yeux, plutôt que le grand courant de l'histoire de la spiritualité et de la sainteté en Russie, une série d'épisodes, du reste attachants, qui jalonnent ce cours de siècle en siècle.

Quelques traces de négligence dans le travail de rédaction renforcent cette impression de façon malheureusement trop visible : répétitions inutiles, sauf à la lecture publique, incorrections de langue et d'orthographe, flottement de la graphie dans la transcription des noms et des expressions slaves. On pourra estimer vénielles ces fautes, sans passer aussi facilement sur un vice, rédhibitoire, nous semble-t-il, en ce genre d'ouvrage : on n'y trouve pas le moindre index. Outre que l'établissement d'un index des noms eût pu contribuer à corriger, sinon à éliminer, plusieurs des défauts susdits, son absence enlève beaucoup de prix à ce répertoire. La valeur en consistait surtout dans une somme coordonnée d'informations que le public de langue française ne trouvait pas facilement ailleurs ; ne pourront l'utiliser que ceux qui disposeront d'une sérieuse dose de patience et de bonne volonté, ou de sérieux loisirs.

Nous en arrivons enfin à l'ouvrage de M. Fedotov. En comparaison des autres travaux de l'auteur, auxquels, nous l'avons dit, les trois érudits précédents ne cachent pas qu'ils doivent beaucoup, celui-ci occupe un rang mineur, ce qui ne signifie pas qu'il soit négligeable. Si on veut bien ne pas perdre de vue cette différence essentielle qu'il s'agit ici avant tout de spiritualité et non d'hagiographie, il est permis de lui trouver des analogies avec le recueil de M. Benz. Même disposition générale : introduction où est brossée

[1] Il s'agit surtout de l'ouvrage sur les saints de l'ancienne Russie : *Svjatye drevnej Rusi* (Paris, 1931).

[2] Articles parus d'abord dans *Irénikon* et refondus sous le titre : *Prière et sainteté dans l'Église russe* (Paris, 1950 ; = *Russie et Chrétienté. Études et documents*, 5.)

à larges traits l'histoire de la spiritualité au sein de l'Église russe et du monachisme en particulier, suivie d'aperçus fort riches d'idées sur les neuf textes qui remplissent le volume et embrassent autant de siècles. Quatre de ces textes, d'une lecture très émouvante, sortent du cadre de l'hagiographie : l'*Autobiographie* de l'archiprêtre Avvakum ; les *Récits candides d'un Pèlerin à son Père spirituel*, dont l'auteur est inconnu ; des extraits du journal spirituel du prêtre séculier Jean Sergiev ou de Cronstadt, publié sous le titre *Ma vie dans le Christ ;* enfin des fragments du *Journal* spirituel d'un autre prêtre séculier, mort en exil à Paris en 1934, le Père Alexandre Yelchaninov. Ceux qui nous intéressent ont trait aux SS. Théodose, Serge, Nil, Tychon et Séraphin, dont nous parlerons plus loin. Dans les morceaux anciens surtout, la traduction n'a pas visé à être littérale, et de nombreuses coupures ont été pratiquées sans que le lecteur puisse le soupçonner. La présentation du livre et le choix des illustrations méritent tous les éloges que nous avons décernés à M. Benz.

Aux origines de l'Église russe

Après un premier contact avec ces ouvrages, abordons maintenant une ou deux des principales questions de fond qui s'y trouvent engagées.

Et tout d'abord la question des influences qui ont agi de façon prépondérante aux origines de l'Église russe. M. Fritze, dans son introduction à la section consacrée aux plus anciens saints russes, du XI^e^ siècle, expose le problème de façon très pertinente : « Auf drei Wegen ist das Christentum wohl nach Russland gekommen : aus Byzanz, das erste Missionsversuche schon im 9. Jahrhundert unternahm, aus dem im gleichen Jahrhundert christianisierten stammverwandten Bulgarien und aus dem Westen, dem ebenfalls im 9. Jahrhundert christlich gewordenen Böhmen [1]. » On se rappellera que nous avions intitulé : *La Bohême, plaque tournante*, la première partie de cette *Chronique d'hagiographie slave* [2] ; nous y soulignions, en effet, d'après quelques études récentes, le rôle d'intermédiaire joué par la Bohême dans la transmission, à la Russie de Kiev, d'une littérature hagiographique qu'on peut, en gros, qualifier d'occidentale. C'était en même temps faire ressortir, indirectement, la part prise dans cette œuvre de christianisation par l'Église de Rome, en la mouvance de laquelle la Bohême se trouvait.

M. Fritze continue : « Welchem dieser drei Wege aber die erste Stelle gebührt, bildet eine noch ungelöste Streitfrage. Keinesfalls ist die Vorstellung richtig, dass von vornherein nur der Anschluss an Byzanz in Frage gekommen wäre ; in der Mitte des 10. Jahrhun-

[1] Benz, op. c., p. 34.

[2] Cf. p. 214, note 1.

derts wandte sich die Fürstin Olga — vielleicht durch böhmische Vermittlung — an den deutschen König Otto den Grossen mit der Bitte um einen Missionsbischof, und Wladimir der Heilige tauschte mehrfach Gesandtschaften mit der römischen Kirche aus. Wenn er sich dann doch schliesslich für Byzanz entschied, dann geschah dies vorwiegend aus politischen Gründen. Auch später lassen sich Beziehungen zur römischen Kirche noch mehrfach feststellen, obgleich in der Kiewer Chronistik die Nachrichten darüber sorgfältig ausgemerzt worden sind [1]. »

M. Fritze distingue donc une possibilité *a priori* et une situation de fait qui a fini par prévaloir. Avant lui, se plaçant dans une perspective légèrement différente, le P. V. Laurent avait apporté une distinction permettant de circonscrire plus nettement le problème et d'en faire progresser la solution. Dans un article des *Échos d'Orient* [2] intitulé : *Aux origines de l'Église russe* et arborant le sous-titre : *L'établissement de la Hiérarchie byzantine*, il rappelait d'abord qu'on pouvait regarder comme acquis par la critique contemporaine « que l'effort d'évangélisation vint en premier lieu de Rome ou de ses ressortissants d'Europe centrale et orientale (moraves et varègues chrétiens), que la coopération bulgare... devint prédominante grâce à l'afflux d'une élite chassée de ses foyers par les armées de Basile II, enfin que Constantinople s'y intéressa intensivement le jour où le cours des événements l'eut rendue arbitre d'une situation religieuse étrangère à son prosélytisme [3] ». Et il poursuivait aussitôt : « La principauté de Kiev était certainement mûre pour le christianisme au moment où le patriarcat lui imposa son parrainage officiel. Mais prédication et hiérarchie sont deux choses très distinctes, les premiers apôtres n'ayant pas nécessairement eu l'avantage de fournir les cadres de la jeune Église. Les premiers évêques furent-ils de rite latin, slave ou byzantin ? Là gît toute la question à débattre ici [4]. »

Nous n'attendrons pas longtemps la réponse, déjà indiquée par le sous-titre. Car la citation que nous venons de transcrire nous amène tout naturellement à faire état de conclusions remarquables, et remarquablement concordantes, auxquelles ont abouti, dans le même temps, deux érudits penchés loin l'un de l'autre sur le même problème. Nous avons déjà nommé l'un des deux, le P. Laurent, qui travaillait alors en Roumanie ; son article susdit, écrit à la veille de la guerre, parut en 1940. L'autre est le regretté E. Honigmann, qui, depuis le début de cette même guerre, résidait en Amérique. L'étude de ce dernier, présentée d'abord sous forme de conférence aux membres de l'Institut de philologie et d'histoire orientales et slaves de l'École libre des Hautes Études, à New-York, fut ensuite publiée dans *Byzantion*, t. XVII (1944-45, paru en Amérique) [5]. Sous le

[1] Benz, op. c., p. 34.
[2] T. XXXVIII (1939), p. 279-295.
[3] T. c., p. 280.
[4] Ibid.
[5] P. 128-162. En voici les différents paragraphes : I. « The metropolitan Theopemptos (A.D. 1039) » ; II. « The archbishopric of Tamatarkha or Ma-

titre *The Foundation of the Russian Metropolitan Church according to Greek Sources*, elle constitue le premier de deux articles groupés sous le nom de *Studies in Slavic Church History*. Il n'est, croyons-nous, pas trop tard pour signaler ces conclusions communes, et il est utile de le faire, car nos quatre auteurs, qui certes n'auraient pas eu tous à s'en inspirer dans la même mesure, semblent les ignorer.

Les deux érudits dont nous avons décliné les noms se rencontrent tout d'abord pour, les premiers et, répétons-le, indépendamment l'un de l'autre, faire un sort à un même texte grec publié à Bonn, en 1911, par G. Ficker, dans un « Universitätsprogramm » où sa signification était depuis lors restée inaperçue [1]. Ce texte établit, de façon incontestable, l'existence de *Θεόπεμπτος Ῥωσίας* (c'est-à-dire de Kiev), appelé à siéger, dès septembre 1039, avec onze autres métropolites, au synode de Constantinople, présidé par le patriarche Alexis Studite. 1039 est tout juste l'année sous laquelle la *Première Chronique* russe mentionne : « L'église de la sainte Mère de Dieu, qu'avait bâtie Vladimir, père de Jaroslav, fut consacrée par le métropolite Théopempte. » Ce premier résultat n'est point à dédaigner ; il suffit à réduire au silence ceux qui, il n'y a guère, sous prétexte de falsification des anciennes chroniques russes, rejetaient la nomination de Théopempte par Constantinople et estimaient que « la sujétion de l'Église russe au patriarcat œcuménique ne paraît avoir commencé qu'après la mort de Iaroslav (1054) » [2].

Mais, coïncidence non moins surprenante et résultat de conséquence plus impressionnante encore, il est un autre texte auquel M. Honigmann et le P. Laurent s'entendent à accorder, pour la première fois, toute la considération qu'il mérite [3]. Dans une digression de son *Histoire ecclésiastique*, XIV, 39, Nicéphore Calliste (au début du XIVe siècle) énumère, selon l'ordre chronologique, une série d'évêques à qui il arriva d'être transférés d'un siège à un autre. Parvenu au règne de Basile II Porphyrogénète (976-1025), ayant eu à citer un premier de ces cas, il en mentionne un second : *Ἐπὶ δὲ τῆς αὐτῆς ἡγεμονίας Θεοφύλακτος ἐκ τῆς Σεβαστηνῶν* (sous-entendu *μητροπόλεως*) *εἰς Ῥωσίαν ἀνάγεται* [4]. Honigmann, après avoir ex-

trakha (Tmutorokan) » ; III. « The date of the creation of the Russian metropolis » ; IV. « Theophylaktos, the first metropolitan of Russia ? » ; V. « An ephemeral Byzantine metropolis : Mavrokastron or New Russia ».

[1] V. Laurent, t. c., p. 287-288 ; E. Honigmann, t. c., § I, p. 128-130. Ficker, en publiant son texte, ajoutait, comme le rappelle Honigmann : « Ich vermute, dass jemand, der die kirchliche Geographie beherrscht, aus dieser Bischofsliste wertvolle Erkenntnisse schöpfen wird. » Il ne croyait sans doute ni si bien dire ni devoir attendre si longtemps.

[2] M. Jugie, dans *Échos d'Orient*, t. XXXVI (1937), p. 269.

[3] Honigmann, t. c., § IV, p. 148-158 ; Laurent, t. c., p. 292-294.

[4] *P. G.*, t. CXLVI, col. 1196.

humé ce passage, commente : « If we give unrestricted credence to this testimony, it clearly attests that during the reign of Basil II Theophylaktos, Metropolitan of Sebasteia, the capital of the province Armenia II, was transferred to Russia [1]. » Il s'emploie donc aussitôt à corroborer la valeur de ce témoignage, d'une façon tout d'abord générale, puis particulière, par la confrontation avec le traité *περὶ μεταθέσεων ;* l'auteur grec anonyme de cet opuscule se réclame d'un Théodore de Sébastée (c'est-à-dire, tout justement, d'un successeur, sur ce siège, du Théophylacte transféré), source d'information qu'il aurait eue en commun avec Nicéphore Calliste, selon Honigmann. Au vif regret de celui-ci cependant, vu l'état de corruption, dans les éditions existantes, du texte du traité anonyme, cette confrontation, minutieusement menée, ne pouvait, malgré ses résultats positifs, être dite concluante. Aussi l'auteur formule-t-il cet espoir : « By the way, it will some time perhaps be possible to verify the above conjectures, for probably a better text of the treatise *de translationibus episcoporum* or even the original version of Theodore of Sebasteia will one day see the light [2]. »

Honigmann, parlant d'une meilleure édition du traité, songeait-il au P. Laurent comme à celui qui pourrait la réaliser de la façon le plus souhaitable? Toujours est-il qu'à ce moment-là, si les relations internationales avaient été autres [3], il aurait pu déjà avoir l'occasion de prendre connaissance de l'article dans lequel le P. Laurent venait de révéler, extrait d'un « petit traité malheureusement trop peu consulté », qui n'est autre que le *περὶ μεταθέσεων*, un « texte que personne n'a encore versé au débat » et qui « place sur le siège de Kiev avant 1025, année où mourut le Porphyrogénète, un grec authentique pris dans le clergé d'empire [4] ». Plus heureux que Honigmann, le P. Laurent pouvait le citer d'après la rédaction du Vatic. gr. 1455 [5] : *Ἐπὶ τῆς βασιλείας Βασιλείου τοῦ πορφυρογεννήτου Θεοφύλακτος ὁ Σεβαστείας μετετέθη εἰς Ῥωσίαν.* Subsidiairement, l'auteur note [6] que Nicéphore Calliste avait reproduit la même information dans son *Histoire*.

Après avoir marqué cet accord fondamental entre les deux chercheurs, n'omettons pas de signaler quelques divergences qui les séparent sur des points secondaires. La première concerne la date à laquelle, avant 1025 en tout cas, et donc aussi bien avant Théopempte, il convient de placer le transfert au siège de Kiev de Théophylacte de Sébastée. D'après ses supputations, Honigmann se

[1] T. c., p. 148-149.

[2] T. c., p. 158.

[3] Ce n'est que longtemps après avoir terminé son article qu'Honigmann fut mis au courant de celui du P. Laurent ; cf. t. c., p. 162, note 150.

[4] T. c., p. 292-293.

[5] Selon une information que l'auteur a bien voulu nous communiquer et dont nous lui sommes très reconnaissant, c'est à ce manuscrit, dont il possède une copie, plutôt qu'à l'édition de la *P. G.*, que devait renvoyer la note 1, p. 293.

[6] P. 293, note 1.

croit autorisé à écrire : « If so (c'est-à-dire si l'auteur auquel se réfère le traité anonyme est bien le Théodore de Sébastée présent au synode de Constantinople en 997), the transfer of Theophylaktos from this same see of Sebasteia to Russia must have taken place before 997 and, since we know from Yaḥya of Antioch that between Decemb. 16, 991 and April 12, 996 the patriarchal throne of Constantinople was vacant, probably in or before 991 (if not in 996-997), for it is not likely that Theophylaktos was transferred during that vacancy. In all probability he was thus the predecessor of Leo and (if he is historical) Michael, and therefore the first metropolitan in Russia [1]. » Il serait en effet difficile de se rapprocher beaucoup plus de la date du baptême de Vladimir. Quant au P. Laurent, il est porté « à croire que l'événement se passa après l'an mille. On pense dès lors à l'âge d'or de l'occupation byzantine en Chersonèse taurique, lorsqu'en 1016, l'armée expéditionnaire de Basile II, secondée par les troupes locales du prince de Kiev, détruisirent le dernier état khazare [2]. » Mais lui-même n'avait pas manqué de préciser, juste avant [3], que cette nomination est le signalement manifeste d'une longue, sinon toujours tranquille, possession, qu'il n'hésite pas à faire remonter aux débuts officiels de l'Église en Russie.

Une seconde divergence entre les deux auteurs porte sur la qualité à attribuer au titulaire du siège de Kiev, du moins au cours du demi-siècle antérieur à 1037, date à laquelle, de l'avis général, la question ne fait plus difficulté. Métropolite ou archevêque ? Honigmann, on l'a vu, opte pour la première hypothèse : « I see no decisive reason why we should approve on principle every mention of a « Russian archbishop » and reject each passage where a « Russian metropolitan » occurs before 1037... If we assume that from the very beginning the Russian primate was styled metropolitan, we are relieved of the necessity of explaining an alleged sudden change of religious policy in 1037 which is not attested in any source [4]. » Le P. Laurent, quant à lui, loin d'être embarrassé par une pareille discontinuité, s'en accommode fort bien : « Il n'y a rien d'étrange, quoi qu'on en dise, à ce que les grecs aient opéré cette dégradation. Bien au contraire, le jeu de leurs intérêts le demandait, car le premier statut quasi autonome eût pu être une concession arrachée par l'impérieux Vladimir ; avantage que Byzance se devait de retirer à la première occasion [5]. » L'instauration de l'archevêché aurait été de la sorte un « compromis [6] » entre l'autocéphalie, que ne pouvait admettre Constantinople, et la sujétion, qu'elle n'eût point réussi à imposer.

Quoi qu'il en soit de ces incertitudes, auxquelles il faut provisoirement se résigner, elles restent mineures à côté des résultats acquis. Ceux-ci ont déjà été partiellement intégrés par M. M. V. Levčenko

[1] T. c., p. 156-157.
[2] T. c., p. 293-294.
[3] Ibid., p. 292.
[4] T. c., p. 141-142.
[5] T. c., p. 283-284.
[6] Ibid., p. 292.

dans un article bien documenté qu'il a donné au *Vizantijskij Vremennik*, t. VII (1953), sous le titre : *Les relations mutuelles de Byzance et de la Russie sous Vladimir* [1]. Il y est traité avant tout du baptême de Vladimir, replacé dans le cadre des circonstances politiques qui l'ont entouré ou plutôt même motivé. On pourra estimer que l'accent est mis exagérément sur cet aspect des choses, mais l'étude de ces circonstances, militaires, diplomatiques, culturelles, d'après les sources russes, grecques, arméniennes et arabes, est adroitement menée.

Pour M. Levčenko, le baptême de Vladimir eut lieu à Cherson, et non à Kiev, à la fin de l'été ou à l'automne de 989, l'année même où, par sa campagne de Crimée et la prise de Cherson, le *knjaz* russe forçait Basile II à exécuter sa promesse ; l'empereur s'était en effet engagé à lui donner la main de sa sœur Anne, en échange de l'aide militaire dont il n'eût pu se passer pour triompher de Bardas Phocas à Chrysopolis en 988 et le printemps suivant à Abydos. L'introduction officielle du christianisme en Russie fait donc suite à la prise de Cherson par Vladimir, le baptême du grand-duc et de son peuple représentant la condition préalable mise au mariage avec la princesse porphyrogénète.

C'est quand il retrace l'organisation de la nouvelle Église à ses débuts que M. Levčenko fait état des vues de Honigmann. Plus exactement, il pille ce dernier, à longueur de pages [2], de façon éhontée, sans le citer. Phrases et références sont textuellement reproduites, l'ordre seul de l'exposé étant quelque peu modifié. Voilà certes un bel hommage de la science « progressiste » à la science « bourgeoise », mais on l'eût préféré moins clandestin. Ce n'est que tout à la fin de ces « emprunts », lorsque le texte de Nicéphore est invoqué, qu'honneur est fait à Honigmann d'avoir le premier attiré l'attention sur ce document. Une réticence suit, que M. Levčenko pouvait se croire en droit d'exprimer : « La signification de cette indication (de Nicéphore) est toutefois atténuée par le fait que, dans un traité byzantin spécial qui a été conservé sur la question du transfert des évêques d'un évêché à un autre (*περὶ μεταθέσεων — de translatione*), il n'est fait mention ni de Théophylacte, ni de son transfert en Russie [3]. » Nous avons dit, en effet, ce qui avait empêché la démonstration tentée par Honigmann d'être concluante à cet égard. Il est regrettable que M. Levčenko n'ait pas eu connaissance de l'article du P. Laurent, qui lui aurait donné satisfaction sur ce point ; et nous croyons savoir que l'éminent byzantiniste de Paris tient en réserve un faisceau de preuves du même ordre. Souhaitons qu'il lui soit donné de nous procurer, sans trop tarder, l'édition entrevue par Honigmann.

[1] P. 194-223 : *Vzaimootnošenija Vizantij i Rusi pri Vladimire*.
[2] T. c., p. 216-219.
[3] Ibid., p. 219.

L'apport de ces deux savants, sur lequel nous avons cru devoir nous étendre quelque peu, aurait pu, disions-nous plus haut [1], inspirer utilement les auteurs dont nous examinons les ouvrages. La date de 1037, en effet, conçue à la manière d'un renversement du courant, n'a pas été sans influer abusivement sur l'interprétation des tendances de certaines pièces hagiographiques, y compris les *Chroniques*.

M. Smolitsch, par exemple, relève la contradiction qui éclate, à propos de l'époque où moines et monastères firent leur apparition en Russie, entre le *Slovo o zakone i blagodati* (« Traité de la loi et de la grâce ») d'Hilarion, le futur métropolite russe de Kiev, et les anciennes *Chroniques*. Celui-là les fait surgir sous Vladimir (980-1015), celles-ci sous Jaroslav (1019-1054). Deux hypothèses sont imaginées pour obvier à cette difficulté, dont voici la seconde : « Die Chronik, die den stark grekophil gefärbten Chronikkodex von 1039 enthält, neigt dahin, die Ausbreitung des Christentums im Kiever Russland vor der Ankunft des Metropoliten Theopempt (1037), der wahrscheinlich erster Bischof der griechischen Hierarchie in Kiev und griechischer Abstammung war, zu unterschätzen [2]. » L'hypothèse peut-elle être encore maintenue, lorsqu'on sait, un peu moins mal qu'avant, ce qu'il en est de cette hiérarchie grecque à Kiev?

M. Fritze, introduisant l'éloge de Jaroslav qui remplit l'année 1037 du *Povest*, rappelle lui aussi cette interprétation qui a été donnée de sa tendance : « Vermutet wird auch, dass der Bericht die Bedeutung Jaroslaws für die Verbreitung des Christentums in Russland gegenüber der Wladimirs habe hervorheben wollen, weil erst Jaroslaw eine griechische Hierarchie nach Russland gebracht habe, dass der Bericht also eine griechenfreundliche Tendenz gehabt habe. » Mais lui-même se montre moins catégorique. Après avoir fait une concession sur un point de détail, il conclut : « Es ist also möglich, dass die Lobpreisung Jaroslaws sich auf eine tendenziöse, griechenfreundliche Verfälschung der Geschichte der Christianisierung Russlands gründet — dass sie selber die Verfälschung vorgenommen habe, möchten wir nicht glauben, dazu erscheint uns der Ton der Lobpreisung zu echt, gerade in seiner Schlichtheit [3]. »

On comprend mieux qu'il paraisse si difficile d'opérer le départ entre les différentes pièces (ou les diverses couches rédactionnelles qu'on a cru y reconnaître), auxquelles on a, un peu systématiquement, attribué telle ou telle tendance : prise de conscience du sentiment national, entendu aussi dans un sens chrétien, grécophobie, grécophilie. Hilarion, le premier métropolite russe à occuper, sans d'ailleurs pouvoir s'y maintenir longtemps (1051-1054), le siège de Kiev, est considéré, à bon droit, comme le représentant attitré et même comme l'auteur responsable de la première tendance, mélangée d'éléments appartenant à la seconde. La *Chronique* de Nestor le rejoint souvent sur ce point, et M. Fritze peut écrire : « Nachdem

[1] Ci-dessus, p. 222. [2] Op. c., p. 55. [3] Op. c., p. 74.

die russischen Christen ihr Volk durch die Annahme des Christentums in den Ablauf der christlichen Heilsgeschichte hineingestellt sahen, begannen sie, sich auf seine Stellungi nnerhalb derselben zu besinnen, und suchten ein Verständnis der Vergangenheit ihres Volkes zu gewinnen, die dem russischen Volk einen eigenen Wert als Heilsträger im Ganzen der Heilsgeschichte sicherte, vor allem gegenüber dem stets als Muster und Vorbild betrachteten Byzanz. Das kommt in der Konzeption der russischen Geschichte, die die älteste russische Chronik, die sogenannte Nestorchronik, zeigt, ebenso zum Ausdruck wie in dem geistig bedeutendsten Werk der russischen Literatur dieses Jahrhunderts, dem « Traktat über Gesetz und Gnade », des Metropoliten Ilarion [1]. »

Pour la *Chronique* de Nestor, un indice s'en offre sans tarder, dans le récit qui nous est conservé du martyre des deux Varègues, père et fils, mis à mort en haine de la foi à Kiev en 983 (c'est-à-dire dès avant le baptême de Vladimir). Il s'agit de la remarque finale sur le démon, bien dans l'erreur en croyant pouvoir se réserver un peuple où ne s'étaient fait entendre ni les apôtres ni les prophètes : « Car, encore que les apôtres n'aient point été présents ici en personne, cependant les trompettes de leurs enseignements résonnent par toutes les églises du monde. » « Der Hinweis darauf, dit M. Fritze, dass in Russland keine Apostel gelehrt hätten, geschah wohl zur Abwehr einer im 11. Jahrhundert aufkommenden Legende, nach der der heilige Andreas, der Stadtheilige von Konstantinopel, Russland bekehrt habe, und die also das russische Christentum vom byzantinischen herleitete. Genau so wie... Ilarion..., sieht der Verfasser Russlands Anschluss an das Volk des Heils als allein durch die Kraft des Wortes bewirkt an und steht damit auf der kirchenpolitischen Linie der Unabhängigkeit von Byzanz, die Jaroslaw der Weise verfolgte [2]. » Admettons-le dans une certaine mesure, sans oublier cependant que la même notice sur les deux Varègues martyrs ne fait mystère ni de leur caractère d'étrangers venus du pays grec ni de leur fierté à confesser « le Dieu unique, que servent et adorent les Grecs ».

Ailleurs, la *Chronique* de Nestor s'écarte de cette conception, telle qu'elle serait encore représentée par l'auteur (est-ce le « pauvre moine Jacques », qui paraît dans l'introduction ?) du *Pamjat i pohvala*, « mémoire et éloge du prince russe Vladimir », auteur dont M. Fritze parle en ces termes : « Der Verfasser will nicht einen historischen Bericht geben, sondern die seiner Meinung nach wesentlichen Tatsachen der Taufe festhalten. Dabei ist er aber nun ganz anderer Ansicht als der Verfasser einer andern Darstellung von der Taufe Russlands, die in der Nestorchronik eingedrungen ist ; denn er führt die Taufe nicht auf griechische Missionare zurück, sondern lässt Wladimir durch eine Erleuchtung Gottes das Heil erkennen und

[1] Benz, op. c., p. 35-36. [2] Ibid., p. 38.

dem Beispiel seiner Grossmutter, der Fürstin Olga, folgen, die bereits 956 in Byzanz die Taufe genommen hatte. Der Verfasser also gehört zu jener... Richtung des Kiewer Russland, die eine möglichst weitgehende Selbständigkeit gegenüber Byzanz erstrebte und mit dem Namen Jaroslaws und des Metropoliten Ilarion verbunden ist [1]. »

Admettons-le encore, mais ici non plus, l'éloge ne fait nullement mystère de la circonstance que c'est à Byzance qu'Olga a été baptisée, et cela, sous le nom d'Hélène (en l'honneur de l'impératrice alors régnante, de même que Vladimir prendra au baptême le nom de Basile) ; nom qui est loin de laisser indifférent le panégyriste, lorsque, dans la dernière partie de son éloge, il esquisse son brillant parallèle entre Vladimir et Constantin, doublé d'un autre, plus discret, entre Olga-Hélène et la « divine » mère du premier empereur chrétien. Le P. Kologrivof remarque d'ailleurs qu'Olga et Vladimir — lequel sous sa plume devient par inadvertance le fils d'Olga — sont les princes russes « dont l'image hagiographique reflète peut-être le plus fortement l'influence de Constantinople [2] », ce qui ne l'empêche pas d'ajouter, avec non moins de justesse, que le genre de parallèle mentionné ci-dessus « n'est au fond que l'expression du naïf patriotisme du chroniqueur, qui veut montrer que la terre russe est aimée de Dieu et qu'elle a produit, elle aussi, un prince chrétien et une princesse chrétienne dignes d'être égalés au grand Constantin et à sa mère [3] ». M. Fritze de son côté, nous livre à ce propos une réflexion digne d'intérêt et de portée historique à bien des égards considérable, lorsque, s'inspirant de l'historien allemand W. Philipp, il écrit : « Wladimir und Konstantin stehen zueinander in jenem Urbild-Abbild-Verhältnis, das sich im Denken Ilarions auch sonst findet und das — aus dem Platonismus herstammend — eine tiefe Eigentümlichkeit des byzantinischen und in seiner Nachfolge des altrussischen Denkens ausmacht. In der Gleichsetzung Wladimirs mit Konstantin ist auch eine Gleichsetzung Russlands mit Byzanz erhalten, da die byzantinischen Kaiser sich selber als Wiederholung Konstantins betrachteten und seinen Namen ihrem beifügten [4]. » On voit déjà se profiler dans le lointain l'idée de Moscou troisième Rome, que les écrits du moine Philothée mettront à la mode au XVI^e^ siècle et qui aura tant de retentissement.

Si du grand-duc Vladimir nous passons aux deux fils qu'il eut de son épouse bulgare, les SS. Boris et Gleb, victimes de leur frère Svjatopolk après la mort de leur père, nous constatons qu'un processus d'émancipation par rapport à Byzance est en cours. Le P. Kologrivof note que leur canonisation, attestée par la *Chronique* dès 1072, « n'a certainement pas eu lieu sur l'initiative de l'autorité hiérarchique, c'est-à-dire des métropolites grecs, qui tenaient la sainteté des nouveaux thaumaturges pour douteuse [5] » ; et M. Fritze souligne

[1] Benz, p. 42-43. [2] Op. c., p. 75.
[3] Ibid. [4] Ibid., p. 43. [5] Op. c., p. 27.

son caractère d'arme dans la lutte politico-religieuse menée contre Byzance par Jaroslav, le frère aîné et le vengeur de Boris et de Gleb, à défaut de la canonisation vainement escomptée de leur père Vladimir [1]. Positivement, il y a surtout ce nouveau type d'attitude en face de la vie et de la mort, ce martyre qui n'en est pas tout à fait un (aussi sont-ils dits *strastoterpci*, « passionnistes »), que le P. Kologrivof analyse avec bonheur ; la meilleure Russie a toujours aimé se reconnaître en leur *podvig* [2].

La mémoire des deux jeunes héros a été magnifiquement exaltée par trois documents : 1) le récit de la *Chronique* de Nestor, à l'année 1015 ; 2) le *Čtenie* « lecture », première œuvre hagiographique, vers 1080, du même Nestor, qui y expose sa belle comparaison du peuple russe avec l'ouvrier de la onzième heure, appelé après les autres à travailler dans la vigne du maître et touchant le même salaire qu'eux ; 3) enfin, ce chef-d'œuvre qu'est le *Skazanie* (« récit, passion et louange »). D'attribution incertaine (on hésite à en faire honneur au moine Jacques, déjà rencontré une fois à propos de S. Vladimir), il est, des trois documents [3], de loin le plus goûté et le plus répandu en Russie.

Somme toute, le terme d'émulation, avec ce qu'il comporte d'ambigu, puisque admiration et rivalité s'y mêlent, semble assez propre à définir l'attitude de la Russie à l'égard de Byzance. Or, l'émulation, dans ce qu'elle a de sain, doit pousser moins à vouloir dépasser l'autre qu'à se dépasser soi-même. On peut estimer que c'est dans le portrait idéalisé qu'elle a tracé des SS. Boris et Gleb que l'ancienne hagiographie russe y est le mieux parvenue.

Constantes et dominantes dans l'hagiographie russe

Après cette question essentielle des rapports, aux origines, entre l'Église russe et Byzance, dont nous n'avons pu qu'indiquer en passant les lointaines répercussions, il nous en faut considérer une autre, qui concerne les caractères fondamentaux et permanents de la spiri-

[1] Op. c., p. 51.

[2] Terme courant dans l'hagiographie slave, désignant le haut fait, l'exploit spirituel personnel, par lequel s'est signalé au service de Dieu le *podvižnik*, à rapprocher de l'*ἀθλητής* de l'hagiographie grecque.

[3] Déjà cités dans la première partie de cette *Chronique d'hagiographie slave* (*Anal. Boll.*, 1954, p. 436), à propos aussi bien de l'influence exercée sur le *Čtenie* par la Vie de S. Wenceslas due à Gumpold que de la référence significative au même saint qu'on lit dans le *Skazanie*. Il n'y aurait point d'intérêt ici à entrer dans le détail des divergences qui opposent les historiens, de façon générale, au sujet des auteurs de ces différentes pièces, de leur date de composition, de leur caractère original ou dérivé, les unes par rapport aux autres, etc.

tualité et de la sainteté russes, surtout, mais non exclusivement, dans le monachisme. Cette question est à bien des égards plus facile à traiter que la précédente, et elle nous retiendra moins. Tous nos auteurs sont, en effet, d'accord pour distinguer deux courants antithétiques qui se sont partagé les âmes. Sous la variété des noms qu'ils leur donnent, il est aisé de reconnaître une même réalité.

Ainsi, le P. Kologrivof écrit à propos du célèbre couvent des Cavernes, après ses deux premiers siècles d'existence : « Nous voyons très nettement deux courants de la vie spirituelle dans le monastère d'Antoine et de Théodose : 1° le courant érémitique, ascético-héroïque ; 2° le courant humblement obéissant, social et charitable. Tous deux remontent à leurs saints fondateurs et, par eux, à la double tradition orientale : la tradition palestinienne-studite [1] et la tradition égyptienne-syrienne-athonique [2]. »

M. Fedotov a déjà exprimé ailleurs sa pensée à ce sujet ; ici, après avoir mis l'accent sur le « kenoticism » de S. Théodose Pečerskij et observé qu'on retrouve cette propension, à des degrés divers de déformation et même de perversion, chez un Tolstoj, un Dostoevskij et jusque chez les *narodniks* ou « populistes » athées, il remarque : « All this would seem to imply that kenoticism may justly be considered the dominant motif in Russian spirituality — one might almost venture to say, the specific Russian approach to Christianity. Yet this statement is correct only in a limited sense. For, actually, kenoticism was never the exclusive, nor even the quantitatively predominant, feature of Russian religion. It has always been moderated, diluted and supplemented by other currents : ritualistic, liturgical, mystical or culturally creative, some of them deriving from foreign sources — from Byzantium or, in modern times, from the Christian West [3]. »

M. Fritze, parlant des premiers extraits qu'il soumet à ses lecteurs, attire l'attention sur le fait qu'ils prouveront « dass es in diesem Mönchtum verschiedene Frömmigkeitshaltungen gab und dass neben dem starken christlichen Optimismus, der die Voraussetzung für die Geschichtsauffassung Ilarions und seine Anhänger bildete, auch von Anfang an ein ebenso starker christlicher Pessimismus stand. Beide Richtungen konnten in der Tradition des östlichen Christentums Vorbilder finden. Die weitere Entwicklung wurde von der Auseinandersetzung dieser beiden gegensätzlichen religiösen Bewegungen bestimmt [4]. »

M. Smolitsch n'a pas moins souvent l'occasion de souligner ces deux tendances, tantôt dans ce qu'elles ont de normal, tantôt dans ce qu'elles ont d'outrancier. Nous avons déjà cité la phrase par laquelle s'ouvre son avant-propos ; elle soulignait l'accueil que le

[1] Le fait d'avoir introduit en son monastère la règle des Studites est considéré comme le plus grand mérite de S. Théodose Pečerskij.

[2] Op. c., p. 62. [3] Op. c., p. 14. [4] Benz, op. c., p. 36.

peuple russe avait d'emblée réservé à la doctrine ascétique de l'Église. Aussitôt suit une proposition complémentaire, faisant en quelque manière pendant à la précédente, et qu'on peut rapprocher de notre sujet : « Das Mönchtum gewann seine Bedeutung sehr schnell auch dadurch, dass es bald zum Träger und Förderer der Bildung und Kultur geworden war und die Klöster Kulturstätten für Staat und Volk bildeten. Die Folge davon war, dass die Klöster ausser ihren rein kirchlichen Zielen in die nationale und kulturelle Wirksamkeit einbezogen wurden. Dadurch standen die Vertreter des Mönchtums in regem und fast ununterbrochenem Verkehr mit dem weltlichen Leben. Dies blieb nicht ohne Einfluss auf die innere Entwicklungsgeschichte des Klosterlebens selbst [1]. » Et l'auteur rappelle dès ce moment l'importance capitale, pour l'histoire du monachisme en Russie, des relations de l'Église et de l'État.

Tels sont donc les deux pôles qui, avec plus ou moins d'intensité suivant les individus, les écoles, les périodes, ont exercé leur attraction sur ceux qui aspiraient à un idéal de perfection. Il est évidemment assez rare de voir l'attraction jouer en sens unique, à l'exclusion de toute autre. Dans ce cas, il s'agit presque toujours de la tendance ascétique, de quelque nom qu'on l'appelle : érémitique, kénotique, pessimiste, afflictive ou dépressive. Cette tradition peut se réclamer d'origines au moins aussi anciennes que l'autre, puisqu'elle remonte à Antoine, auquel Théodose succéda comme vrai fondateur des Cavernes. C'est dans le *Paterik* de ce même monastère qu'à côté de l'autre tradition (bien représentée notamment par le prince de Černigov Svjatoša), elle apparaît sous sa forme la plus exaspérée. A ce sujet, il est intéressant de s'attacher, avec M. Čiževskyj, dans un article intitulé *Studien zur russischen Hagiographie. Die Erzählung von hl. Isaakij* [2], au récit de la *Chronique* de Nestor, consacré à quatre moines, dont Isaac ; il y décèle un modèle qui a servi à la rédaction du *Paterik* et une mise en garde contre les dangers d'un ascétisme incontrôlé.

Beaucoup plus fréquents, nous l'avons dit, sont les exemples de vies dans lesquelles les deux tendances ont composé en un équilibre vraiment prodigieux, qui nous paraît un des plus beaux titres de gloire de l'Église de Russie, car ces exemples se reproduisent d'un bout à l'autre de son histoire. On pourrait ici aligner des noms ; nous ne citerons que quelques-uns des plus grands : Théodose Pečerskij, au XI^e siècle, Serge de Radonež, qui combina si merveilleusement terre et ciel, mystique et politique, au XIV^e, Tychon de Zadonsk, au XVIII^e, et Séraphin de Sarov, au XIX^e. Cette continuité est impressionnante et le rayonnement exercé par Théodose à travers sa Vie par Nestor a fait beaucoup pour l'assurer ; ce n'est pas sans raison que le titre d'« archimandrite de toute la Russie » lui a été décerné.

[1] Op. c., p. 44.

[2] Dans *Wiener Slavistisches Jahrbuch*, t. II (1952), p. 22-49.

En connexion avec l'étude des deux tendances que nous venons d'examiner, une autre question n'a pas manqué d'être touchée à diverses reprises par nos différents auteurs. Nous pourrions l'énoncer de la sorte : l'équilibre dont nous avons parlé peut-il être considéré comme « spécifiquement russe » ? Question délicate, laissant place à une part d'appréciation personnelle, comme le montrent les jugements portés notamment sur le caractère « national » de la physionomie de S. Théodose. Ces jugements peuvent servir de critère.

Ainsi, M. Smolitsch écrit : « Die Gestalt Feodosijs war während der Niederschrift der Vita so lebendig, fast gegenwärtig für den Verfasser, dass sie trotz der von Nestor benutzten byzantinischen Schriften (hier kommt besonders die Vita des hl. Abtes Sabas in Frage) keinerlei Züge byzantinischer Heiligen oder Asketen trägt, vielmehr solche eines « national-russischen » Asketentums, die nicht ganz dem Ideal des altchristlichen Mönchtums der Ostkirche entsprechen. Denn hier wird nicht nur intensiv erstrebt, die Seele zu vervollkommnen..., sondern auch extensiv in der Welt zu wirken. Diese nationalen Züge treten ausser in der Vita des hl. Feodosij auch in den Lebensbeschreibungen des hl. Varlaam von Chutyn' († 1192) [1] und des hl. Avraamij von Smolensk († 1220) hervor [2]. »

Le P. Kologrivof, avant de souligner, dans sa conclusion, en même temps que la variété des types de sainteté en Russie, leur caractère universellement chrétien, fait ressortir, dans son chapitre sur S. Théodose, que, selon « l'originalité de la réceptivité russe, la parole divine sera comprise, sur les bords du Dniéper, non seulement comme un appel au renoncement, mais aussi comme une loi de charité [3] », et que « c'est l'idéal [du monachisme palestinien] que la Russie antique s'est proposé de suivre dès les premiers jours de sa conversion, en lui imprimant les traits de son génie propre et en communiquant à son austérité mesurée la douceur de son parfum personnel [4] ». Et ce qui est vrai des saints moines ne l'est pas moins des saints princes.

M. Benz, au paragraphe intitulé « Die Frömmigkeitstypen der russischen Heiligenlegenden », tient à mettre en garde son lecteur contre un travers qu'il stigmatise : « Nichts hat dem wirklichen Verständnis der Ostkirche mehr geschadet als die leichtfertige Anwendung einer vagen Völkerpsychologie auf die religiösen Ausdrucksformen ihres geistlichen Lebens, und nichts ist abwegiger als eine vorschnelle

[1] Dans un article intitulé : *A propos des saints canonisés dans les Églises orthodoxes*, paru dans la *Revue des Sciences religieuses*, 1948, p. 240-259, le P. Congar relève le nom de ce fondateur de monastère, à côté de ceux de Nicétas de Novgorod († vers 1108), Léonce de Rostov († vers 1072), Serge de Radonež († 1392) : tous personnages postérieurs au schisme, que l'édition romaine de 1940 de la *Liturgie de S. Jean Chrysostome* a repris à l'édition synodale russe et retenus parmi les saints invoqués au cours de la prothèse.

[2] Op. c., p. 61. [3] Op. c., p. 36. [4] Ibid., p. 40.

Abstempelung bestimmter Frömmigkeitserscheinungen als angeblicher Ausdrucksformen der « russischen Seele »... Der Kenner der Alten Kirche muss bei der Lektüre der russischen Heiligenviten allem voran die Feststellung machen, dass sie in erster Linie Ausdruck eines echt christlichen, altkirchlichen charismatischen Lebens sind... Im Hinblick auf die Tatsache, dass die Heiligenlegenden Russlands bestimmte originelle persönliche Abwandlungen der spezifisch christlichen Charismata darstellen, haben wir mit Absicht die landläufigen Hinweise auf die « russische Seele » vermieden [1]. » Et ce n'est qu'après cet avertissement qu'il détaillera quelques éléments « spécifiquement russes» des légendes hagiographiques russes.

M. Fritze est donc tout à fait dans la ligne de M. Benz lorsqu'il dit, à propos de Théodose : « Vielfach hat man in der Frömmigkeitshaltung Feodossijs, so wie seine Vita sie uns schildert, etwas spezifisch Russisch sehen wollen, die Aeusserung eines besonderen, in der russischen Volkspsyche begründeten russischen Christentums. Als Charakteristikum dieser Haltung glaubte man eine gewisse Vernachlässigung der Askese und starke Betonung des Liebesgebotes erkennen zu können, also eine geringere Sorge um das eigene Seelenheil und eine stärkere Hinwendung zum Nächsten um des Nächsten willen. Dies hiesse aber doch wohl, die Anschauungen eines Tolstoj und Leskow über die christliche Askese auf das 11. Jahrhundert übertragen und findet im Wortlaut der Vita keine Begründung. Die Sorge um das Seelenheil steht im Mittelpunkt des Denkens Feodossijs und bestimmt alle seine Handlungen. Die Mittel, mit denen er es zu erreichen sucht, sind jene, die schon Basilios vorgeschrieben hatte... Mit andern Worten, Feodossij steht darin ganz in der Tradition des östlichen Mönchtums. Spezifisch « russische » Neuerungen lassen sich in seinem Frömmigkeitsideal nicht entdecken ; doch darf man vielleicht sagen, dass in der Hinwendung gerade zu dem kappadokisch-palästinensischen Vorbild sich eine gewisse Neigung des russischen Volkscharakters ausdrückt [2]. »

On a raison de rappeler qu'avant d'établir une comparaison d'où l'on serait tenté de conclure à une originalité, il est requis d'en bien connaître tous les termes. La Vie de S. Théodose, toujours elle, nous remet aussi cette nécessité en mémoire. On se souviendra que, dans la première partie de cette *Chronique d'hagiographie slave* [3], nous avions mentionné l'article où M. Čiževskij décelait, dans la version slavonne de la Vie de S. Wenceslas par Gumpold, deux traits de caractère qu'on avait cru jusqu'alors appartenir en propre à Théodose ; ils doivent donc désormais être tenus, chez ce dernier, pour un « écho » de l'œuvre antérieure, sinon pour un emprunt qui lui est fait [4]. M. Fritze, dans l'ouvrage de M. Benz

[1] Op. c., p. 16-17.
[2] Ibid., p. 78.
[3] *Anal. Boll.*, t. c., p. 435.
[4] *Anklänge an die Gumpoldslegende des hl. Václav in der altrussischen Le-*

auquel collabore M. Čiževskij, n'ignore pas ce point [1] : « Schliesslich klingt der Bericht über zwei Begebnisse aus der Jugendzeit Feodossijs an ähnliche aus der böhmischen Vita des heiligen Wenzel an, die im 10. Jahrhundert bereits ins Kirchenslawische übersetzt war : der über Feodossijs Arbeit mit den Knechten auf dem Felde und der über seine Tätigkeit als Hostienbrotbäcker [2]. »

A propos du premier de ces traits, que M. Fedotov égalementm et l'un et l'autre en relief, le P. Kologrivof, ignorant de façon très excusable le rapprochement susdit, note qu'il « ne pouvait être inspiré à Nestor par aucune hagiographie traditionnelle [3]. Dans cet abaissement social, bien propre à Théodose, se manifeste l'invention ascétique du premier « podvižnik » russe [4]. » Il conclut, après avoir relaté aussi le second fait : « Ce sont des traits très personnels et qui témoignent d'une intuition religieuse particulière. Pour tous ces épisodes Nestor n'a pas de parallèle grec. L'amour des pauvres... et l'aumône deviendront dorénavant les traits distinctifs de la spiritualité russe authentique, l'idéal de la sainteté du peuple russe [5]. »

On constate donc qu'il convient de mettre une légère sourdine à ce que ces affirmations auraient de trop absolu. Il n'en reste pas moins, nous semble-t-il, que, tout en prenant garde au juste avertissement fait par M. Benz au sujet des « spéculations pseudo-scientifiques » sur l'âme des peuples, on peut trouver un caractère spécifiquement russe à l'hagiographie de ce pays : ce n'est peut-être pas l'équilibre, tel que nous l'avons décrit plus haut, atteint par tel ou tel de ses héros ; mais c'est la continuité, la constance ou la réapparition de cet équilibre tout au long de son histoire.

Nous sommes loin d'avoir rencontré tous les problèmes que soulève l'existence des deux tendances de spiritualité, telles que les ont vues nos auteurs. Mais il faut nous borner et ne nous arrêter plus que brièvement à un dernier point, qui nous paraît digne de remarque. A côté de ces deux courants, il est question d'une autre dualité. Celle-ci dégénéra en un duel, qui mit aux prises, vers le début du XVI^e^ siècle, les deux adversaires fameux, S. Nil Sorskij († 1508) et S. Joseph de Volock († 1515). Ce furent les partisans de ce dernier qui l'emportèrent, pour le plus grand malheur du monachisme et de l'Église au cours des siècles suivants. Il fallut attendre l'action des *starci*, et notamment l'initiative de Paisij Veličkovskij

gende des hl. Feodosij..., dans *Wiener Slavistisches Jahrbuch*, t. I (1950), p. 71-86. Le même auteur souligne aussi ce rapprochement dans sa *Geschichte der altrussischen Literatur*, pp. 142, 155.

[1] M. Fritze reconnaît sa dette envers son collaborateur, op. c., p. 500.

[2] Benz, op. c., p. 80.

[3] Cela reste vrai, puisque la Vie de Wenceslas n'appartient pas à cette hagiographie. Mais on voit que celle-ci n'entre pas seule en ligne de compte.

[4] Op. c., p. 41.

[5] Ibid., p. 42.

(1722-1794), héritier de l'esprit de S. Nil Sorskij, pour remonter la pente et reprendre, tant bien que mal, dans des conditions toutes différentes d'autrefois, la marche en avant. Or, M. Smolitsch, le P. Kologrivof, bref tous ceux qui ont envisagé cette phase cruciale de l'histoire religieuse de la Russie, n'ont aucune peine à définir les deux esprits qui s'affrontèrent de la sorte. Outre qu'on pourrait dire qu'il s'agit là d'un phénomène d'ordre universel, et quand bien même ils ne possédaient pas la Vie de S. Nil — ce document, s'il a jamais existé, a péri, peut-être par la faute du clan des vainqueurs —, ils disposaient de nombreux écrits, ceux de Nil lui-même comme ceux de ses principaux porte-parole, le prince-moine Vassian († 1545) et Maxime le Grec († 1556), et d'autre part les ouvrages de Joseph.

Du côté de Joseph, il y a le formalisme religieux, le ritualisme, le rigorisme extérieur, le sens disciplinaire, qui s'accommode de la propriété des biens monastiques aussi bien que de la collaboration étroite avec les autorités politiques ; du côté de Nil, le souci de tout ce qui peut perfectionner l'homme intérieur, l'ascèse, sans doute, mais en tant que moyen, le respect de la liberté des personnes, celles-ci fussent-elles suspectes d'hérésie, et le rejet des biens possédés en commun, incompatibles avec la pureté d'une vie de conformité au Christ. Tout cela, répétons-le, ne fait pas difficulté.

Mais on peut regretter, d'une façon générale, que n'aient pas été déterminés de manière plus précise les rapports qui existent entre les deux groupes d'éléments antinomiques auxquels nous avons eu affaire, les courants de spiritualité dont il a été question plus haut et les familles d'esprit qui viennent de fixer notre attention. En quoi diffèrent-ils, en quoi se recouvrent ou s'identifient-ils ? Une certaine confusion règne à ce sujet. Des distinctions plus nettes ou, au contraire, s'il y avait lieu, une assimilation plus franche, entre ces catégories, n'eussent pas manqué d'éclairer l'intelligence d'une crise si tragique en sa genèse, son développement et ses conséquences.

***

On s'étonnera peut-être, à l'issue de ce trop long rapport, que certains problèmes de critique hagiographique n'aient pas davantage retenu notre intérêt, notamment ceux qui ont trait à la composition des Vies et à leur valeur historique. C'est qu'ici, à la vérité, nos auteurs se sont contentés le plus souvent de reproduire les conclusions de leurs prédécesseurs. M. Smolitsch a eu toutefois le mérite de replacer dans le cadre des influences « joséphites » l'entreprise des « Ménées » du métropolite Macaire († 1563), pour ce qui regarde les Vies de saints russes qui y ont trouvé place : « So kann man behaupten, dass in diesen Jahren eine « josifljanische Schule » der russischen Hagiographie entstand, die bestrebt war, die Vitae der Heiligen im Sinne der josifljanischen Anschauungen zu verfassen und solche Asketenleben zu beschreiben, die selbst entweder ihrem Inhalt nach diesen Anschauungen nahestanden oder « josifljanisch »

gefärbt werden konnten. Diese hagiographische « josifljanische Schule », deren Werke in der Literaturgeschichte meistens als die « Vitae der Makarij-Redaktion » bezeichnet wurden, hatte eine ganze Reihe von Viten verfasst, die nicht alle sowohl literarisch wie auch als kirchlich-historisches Material denselben Wert haben, erstens, weil die Verfasser verschiedene schriftstellerische Begabung hatten, und zweitens, weil sie ihr Material nur von einem bestimmten kirchenpolitischen Standpunkt aus bearbeitet hatten [1]. » Le P. Kologrivof, de son côté, rappelle l'œuvre des « Četi Minej » que S. Dimitri de Rostov poursuivit pendant vingt ans et publia en quatre séries, de 1689 à 1715.

Le problème embrouillé des dates et des procédures de canonisation nous semble en être resté au point où l'avait laissé l'ouvrage de Golubinskij ; à son sujet, le P. Peeters, on ne l'ignore pas, émettait les plus nettes réserves dans son étude sur *La canonisation des saints dans l'Église russe* [2]. Les éditions vraiment suffisantes de Vies de saints en russe feront, c'est à craindre, longtemps encore défaut [3] : lourd handicap pour ceux qui ont à les exploiter.

Un esprit critique s'était cependant assez tôt éveillé, dans un *skit* au nord de la Volga, et nous achèverons ces lignes sur la vision du sympathique S. Nil de la Sora, que nous retrouvons, consultant, comme il le dit, différents manuscrits des Vies de saints en tâchant de découvrir l'authentique, y rencontrant beaucoup d'erreurs et corrigeant ce que sa « faible intelligence » lui permettait de rectifier, ailleurs encore, inscrivant dans la marge les remarques qui lui semblaient nécessaires. N'est-il pas intéressant de voir germer de pareilles préoccupations chez un homme qui mourut tout juste un siècle, à quelques mois près, avant que ne fut lancé dans le monde savant le manifeste de Rosweyde ?

Paul Devos.

[1] Op. c., p. 137.

[2] *Anal. Boll.*, t. XXXIII (1914, paru en 1920), p. 380-420.

[3] D'utile travail préparatoire se fait cependant. Épinglons notamment cette information de la *Revue des études slaves*, t. XXXI (1954), p. 159 : « Les sept rédactions de la *Vie de Serge de Radonež* font l'objet d'un examen minutieux de la part de V. P. Zubov, qui en conclut qu'aucune d'elles ne peut être entièrement attribuée à Épiphane ni à Pachomij le Serbe : on ne pourrait tout au plus que chercher à identifier des fragments portant la marque de l'un ou de l'autre de ces deux auteurs (*Trudy otdelenija drevne-russkoj literatury*, IX, 1953, p. 178-219). »

BULLETIN

DES PUBLICATIONS HAGIOGRAPHIQUES

Louis Jalabert et René Mouterde. *Inscriptions grecques et latines de la Syrie*, t. III, 2. Paris, Geuthner, 1953, in-4°, pp. 530-690 et I-XXXVIII (= *Bibliothèque archéologique et historique*, t. LI).

Avec ce second fascicule s'achève le troisième tome du recueil épigraphique entrepris il y a 25 ans par les PP. Jalabert et Mouterde (cf. *Anal. Boll.* 49, 1931, 407-409 ; 69, 1951, 99-101 ; 70, 1952, 381-382). On y trouvera 1° les quelque 300 inscriptions païennes et chrétiennes de Daphné, faubourg d'Antioche, et de Séleucie de Piérie, le port de la grande métropole ; 2° des additions et corrections aux volumes I à III (p. 681-690) ; 3° un index des mêmes tomes, en appendice. Nous ne redirons pas une nouvelle fois tout le bien qu'il faut penser de ce *corpus* régional, indispensable dès à présent pour n'importe quelle étude de la Syrie antique et nommément de la Commagène, de la Cyrrhestique, de la Chalcidique et de l'Antiochène. Mieux vaut relever quelques documents qui intéressent plus directement l'hagiographie.

Parmi les inscriptions du célèbre pavement de mosaïque du V^e^ ou du VI^e^ siècle découvert dans la villa de Yakto près de Daphné et illustré par J. Lassus (cf. *Anal. Boll.* 53, 1931, 383-384), il y en a une qui indique ainsi le nom d'un édifice : *τὰ ἐργαστήρια τοῦ μαρτυρίου*. On a cru y voir une mention de la grande basilique de S. Babylas élevée après la mort de Julien l'Apostat (p. 546). Mais on peut se demander s'il ne s'agit pas du martyrion de S. Léonce qui remplaça en 507 la synagogue de Daphné (Malalas, p. 396). A moins que « Martyrius » n'ait été le propriétaire des ateliers en question ; ce nom est fréquemment attesté dès le IV^e^ siècle dans l'épigraphie comme dans l'histoire ecclésiastique et l'hagiographie (H. Delehaye, *Les origines du culte des martyrs*, 2^e^ éd., 1933, p. 139-140).

Un petit texte inédit (n° 1074) a été déchiffré sur le fléau d'une balance romaine : † *τοῦ ἁγίου Σεργίου εἰς τὴν τρίοδον* † « (De l'église) de saint Serge, au carrefour des trois voies », près Daphné. Ainsi traduisent et commentent les éditeurs. La localisation suppose évidemment que l'objet n'a pas été apporté d'ailleurs ; ce qui paraît difficile à démontrer.

Près de Séleucie, dans la falaise, on montre les restes d'un cimetière dont cinq loges contenaient respectivement les corps des moines (*θήκη ἀδελφῶν*), des serviteurs (*ὑπηρετῶν*), des « chanoinesses » (*κανονικῶν*), des laïques (*κοσμικῶν*)

et les ossements anciens (n° 1130). L'établissement monastique dont on a repéré des débris architecturaux dans le voisinage (n° 1129) était peut-être, comme le conjecturent les PP. J. et M., un « monastère double ». Sur les *κανονικαί*, voir H. Grégoire, *Recueil des inscriptions grecques chrétiennes d'Asie Mineure*, fasc. 1 (Paris, 1922), p. 35-37, n° 108 : décret d'Hypace Ier, évêque d'Éphèse sous Justinien ; cf. J. N. Bakhuizen van den Brink, *De oud-christelijke Monumenten van Ephesus* (La Haye, 1923), p. 142-145 ; F. Diekamp, *Analecta patristica* (Rome, 1938), pp. 115-118 et 126.

Un sarcophage de Magharadjik (n° 1153) servait de tombe (*θέσις*) à toute une famille chrétienne : le père, la mère et trois enfants. L'aînée, *Θαλιλέα*, portait le même nom qu'un célèbre martyr de Cilicie, *Θαλελαῖος* (cf. Delehaye, op. c., p. 165, avec les notes 8 à 11 ; *Comm. martyr. rom.*, p. 199, n° 4).

A la dernière ligne du n° 1185, le chiffre 6 n'est apparemment pas indiqué par un *sampi* (ϡ = 900).

Une ampoule de S. Ménas, conservée au musée d'Antioche (n° 1209), présente l'image habituelle et la légende *τοῦ ἁγίου Μηνᾶ* (cf. *Comm. martyr. rom.*, au 11 novembre, p. 511-512).

Sous la rubrique « Mont Admirable » — on appelle ainsi le massif qui s'élève entre Séleucie et l'embouchure de l'Oronte — les PP. J. et M. ont réuni les « eulogies » que les pèlerins rapportaient du sanctuaire de S. Syméon stylite le jeune (nos 1217-1221 et 1223). Le premier spécimen est un médaillon faisant partie du trésor de Bobbio et remontant au début du viie siècle, soit à quelques années après la mort du stylite (cf. H. Delehaye, *Les ampoules et les médaillons de Bobbio*, dans le *Journal des Savants*, 1929, p. 453-457). Deux autres de ces petits objets mentionnent soit Ste Marthe, mère du saint (n° 1221), soit Conon, un de ses disciples ressuscité par lui (n° 1220). Pourquoi *θυμίαμα* et *ἴασαι* sont-ils traduits « encensoir » et « sauve » plutôt que « encens » et « guéris » (p. 667) ? L'absence d'anges, à droite et à gauche de Syméon sur une de ces eulogies (n° 1221), laisse-t-elle vraiment supposer qu'elle « fut fabriquée du vivant du saint » (p. 670) ? Et peut-on rendre *αἰνεῖτε τὸν ἐν τοῖς ἁγίοις αὐτοῦ* par « louez-le dans les lieux qu'il a sanctifiés » (nos 1220 et 1219) ? Il nous semble plus probable que le lapicide a omis par une sorte d'haplographie le mot *θεὸν* (abrégé *ΘΝ*) avant la préposition *ΕΝ*. La citation du psaume 150, 1, est bien à sa place ici, tandis que l'emploi de *τὰ ἅγια* au sens de *οἱ ἅγιοι τόποι* est sans exemple et serait amphibologique au génitif ou au datif. Est-ce par distraction que les auteurs ont omis d'insérer dans leur utile collection relative au Thaumastorite le médaillon publié et commenté en 1948 par le professeur A. Xyngopoulos (cf. *Anal. Boll.* 66, 280) ?

L'inscription *Συ|με|ων|ης*, à droite et à gauche d'un buste de moine sur un médaillon (n° 1222), désigne sans doute le premier stylite, S. Syméon l'ancien, comme sur le bas-relief de Gibrîn (cf. *Anal. Boll.* 71, 1953, 334, avec les notes 1 et 2).

En se chargeant de rédiger, avec tout le soin désirable, le triple index des noms de personnes, des noms géographiques et du vocabulaire des tomes I à III des *Inscriptions grecques et latines de la Syrie*, le P. Claude Mondésert et M. G. Roussel ont rendu aux chercheurs un service inappréciable, pour lequel on ne saurait trop les remercier. Grâce à leur patient et minutieux travail, les richesses de l'épigraphie

syrienne sont mises pratiquement à la portée de tous, sans qu'il faille attendre la publication du tome IV (Apamène et Émésène), dont la préparation est fort avancée, et des trois suivants, prévus pour l'achèvement du recueil (cf. *Actes du deuxième Congrès international d'épigraphie grecque et latine, Paris, 1952*, édités en 1953, p. 176-177). F. Halkin.

J. Gribomont, O. S. B. *Histoire du texte des Ascétiques de S. Basile*. Louvain, Institut orientaliste, 1953, xix-348 pp. (= *Bibliothèque du Muséon*, 32).

Poursuivant les recherches préliminaires de dom David Amand et de dom F.-M. Guétet, l'auteur du présent mémoire s'est attaqué résolument à un difficile problème de transmission manuscrite. Les *Ascétiques* de S. Basile, en effet, ont connu une histoire des plus mouvementées, comme il est naturel pour un texte « vivant ». Afin de débrouiller l'écheveau des recensions successives, des collections pures ou contaminées, des abrégés et des suppléments, dom Gribomont ne s'est pas contenté de décrire et de classer les quelque 75 manuscrits grecs antérieurs au xv^e^ siècle qu'il a réussi à repérer ; il a également interrogé les versions arménienne, géorgiennes, arabes, slavonnes, latines et syriaque, représentées par un ensemble d'environ 75 témoins anciens ou médiévaux. Parvenu au terme de ce long effort d'analyse méthodique de la tradition, il consacre la 2^e^ partie de son exposé au classement, forcément assez compliqué, des recensions de l'Ascéticon. Une 3^e^ partie, plus brève, est réservée à l'examen de quelques pièces secondaires (prologues, épitimies, etc.), du *corpus* médiéval et des éditions, depuis celle de 1535 jusqu'à Migne. Pour terminer, dom G. indique sur quelles bases il faudrait, à son avis, établir le texte de la « vulgate » et de la « studite », les deux recensions principales du « grand ascéticon » (souvent décomposé en Grandes Règles et Petites Règles) ; il suggère d'y joindre, au moins sous forme d'un étage spécial de variantes, le « petit ascéticon », conservé dans la traduction de Rufin et dans la version syriaque, de manière à « rendre accessible, non un livre clos, mais une pensée en progrès constant dans son effort de rédaction » (p. 332). Nous souhaitons vivement que l'édition projetée ne tarde pas trop à voir le jour.

En attendant, voici quelques *Lesefrüchte*. La *μονὴ Γαλησίου*, d'où provient un manuscrit de Moscou décrit p. 32, n'était pas un monastère athonite ; elle se trouvait près d'Éphèse (cf. *Act. SS.*, Nov. III, 502). Le Vaticanus gr. 2011 et le Vatopedinus 61, signalés pp. 45 et 61, contiennent respectivement la Vie de S. Basile par le pseudo-Amphiloque (*BHG.* 247 ss.) et le panégyrique du même par Grégoire de Nazianze (*BHG.* 245) ; ils ont échappé l'un et l'autre à l'enquête d'A. Ehrhard, *Ueberlieferung u. Bestand...*, t. III, p. 1002-1003. Sur le Parisinus gr. 502, dont il est question p. 47-48, cf. *Catal. Graec. Paris.*, p. 10, et Ehrhard, t. c., p. 930. Dans le codex *Γ* 108 de Lavra (p. 58-59), le Martyre de S. Théodore correspond au n° 1761-1762 de la *BHG.* (cf. S. Eustratiadès, *Συμπλήρωμα...*, 1930, p. 25). F. Halkin.

Cassiodorus-Epiphanius. *Historia ecclesiastica tripartita.* Recensuit Waltarius Jacob, editionem curavit Rudolphus Hanslik. Vienne, Hoelder-Pichler-Tempsky, 1952, xxi-767 pp. (= *Corpus scriptorum ecclesiasticorum latinorum*, t. LXXI).

Corpus Christianorum, Series Latina, t. I : Tertulliani *Opera*, fasc. 1. Turnhout, Brepols, 1953, xxix-75 pp.

Sources chrétiennes, nos 37 et 38. Paris, Éditions du Cerf, 1954, 113 et 146 pp., dont la plupart sont doubles (texte et traduction).

Rédigées en grec vers le milieu du ve siècle, les trois Histoires ecclésiastiques de Socrate, Sozomène et Théodoret ont été utilisées toutes les trois par deux compilateurs du vie siècle, un grec, Théodore Lecteur, et un latin, le moine Épiphane de Vivarium, chargé de cette tâche par l'illustre Cassiodore. Les deux compilations furent appelées *Historia tripartita.* La première est perdue, sauf le début, conservé à Venise dans un manuscrit inédit ; de la seconde il ne subsiste pas moins de 137 copies, dont la plus ancienne remonte au début du ixe siècle, et les éditions se sont succédé nombreuses, surtout au xvie siècle, depuis l'édition princeps de Beatus Rhenanus (Bâle, 1523) jusqu'à celle du mauriste J. Garet (Rouen, 1679), reproduite par Migne au tome 69 de sa Patrologie latine. Mais ni l'humaniste alsacien ni le bénédictin français n'avaient eu accès aux témoins les meilleurs ; aussi leur texte fourmille-t-il de fautes. Il était grand temps de le remplacer par une édition critique : elle nous est heureusement fournie par l'Académie de Vienne dans son *corpus* des Pères latins. La collation et le classement des manuscrits, l'établissement du texte et une première rédaction de l'appareil critique sont l'œuvre d'un Berlinois, Walter Jacob, qui n'est pas revenu de la guerre. Son consciencieux travail a été revu d'un bout à l'autre et pourvu de prolégomènes et d'index par un ami et collaborateur compétent, R. Hanslik.

Des indications claires et précises, placées au bas des pages et dans la marge, permettent de se reporter aisément, pour chaque tranche de l'ouvrage, au passage correspondant de la source grecque et aux éditions de Garet et de Migne. Un bon nombre des corrections proposées indépendamment par Sven Lundström, *Zur Historia Tripartita des Cassiodor* (Lund, 1952), ont été adoptées par les éditeurs, soit qu'ils les aient trouvées dans les manuscrits, soit qu'ils y aient pensé spontanément. Aux spécialistes du « latin chrétien » nous recommandons l'*Index grammaticus* (p. 745-766), qui s'ouvre par une liste de « Vocabula inde ab Christi aetate usurpata », suivie par une série de « Vocabula quorum significatio ab usu discrepat » ; puisqu'il s'agissait de traductions, on s'étonne que l'équivalent grec n'ait pas été ajouté entre parenthèses.

L'y du mot *Libya* n'est pas dans la première syllabe, mais dans la seconde (voir l'*Index orthographicus*, p. 743). Le codex Corbeiensis, aujourd'hui à Leningrad, ne fut pas transféré sous Richelieu « in oppidum cui nomen est Saint-Germain-des-Prés » (p. xviii), mais à l'abbaye parisienne de ce nom. Les « litterae minusculae *Carolingianae* » (pp. xvii, xviii) et d'autres tournures calquées trop servilement sur les langues modernes sont sans doute la rançon

d'une étude plus philologique que littéraire du latin. Comment la vierge consacrée qui avait la garde d'une relique du Baptiste peut-elle être qualifiée à la fois de *virgo sacra* et de *matrona*, « femme mariée » (p. 569)? Il faut manifestement mettre la majuscule au nom propre *Matrona*, comme le prouvent à la fois Sozomène, VII, 21, et la légende de S^te^ Matrone *BHG.* 1221 (cf. *Act. SS.*, Nov. III, 788-790, § 17 et 20-25).

Annoncé dès 1948, le « nouveau Migne », lancé par les moines de Steenbrugge (près de Bruges) sous le nom de *Corpus Christianorum*, a commencé de paraître. Le premier fascicule contient, après une introduction générale sur les œuvres de Tertullien et leur transmission au cours des âges, l'édition critique de l'opuscule *Ad martyras*, préparée par dom E. Dekkers, et un nouveau texte de l'*Ad Nationes*, dû au professeur J. W. Ph. Borleffs.

Ce beau début a été suivi, dès 1953, par une réédition en deux volumes (tomes CIII et CIV) des Sermons de S. Césaire d'Arles, publiés par dom G. Morin en 1937 et reproduits maintenant avec des corrections et des additions par dom C. Lambot. L'année 1954 ne s'est pas achevée sans que sorte des presses un autre volume, le tome XXXVI, qui contient les *Tractatus* de S. Augustin sur le quatrième évangile, édités par dom Radbod Willems.

La collection *Sources chrétiennes* continue à se développer de la manière la plus satisfaisante. Nous ne pouvons que signaler brièvement les n^os^ 37 et 38, parce qu'ils n'ont qu'un rapport lointain avec l'hagiographie. Le premier nous apporte les Homélies d'Origène sur le Cantique des cantiques, dans le texte latin de saint Jérôme, avec introduction, traduction et notes de dom O. Rousseau, tandis que le second renferme le Stromate II de Clément d'Alexandrie (introduction et notes du P. P.-Th. Camelot, O. P. ; texte grec et traduction du P. Cl. Mondésert, S. J.).

Du n^o^ 39, récemment paru en deux volumes, nous comptons parler dans un prochain bulletin. Disons dès aujourd'hui qu'on y trouve le *De Mortibus Persecutorum* de Lactance, édité, traduit et commenté par Jacques Moreau, professeur à l'université de la Sarre. F. Halkin.

Dumbarton Oaks Papers, t. VII. Cambridge (Mass.), Harvard University Press, 1953, in-4°, 141 pp.

Voici un nouveau et luxueux volume de la collection d'études post-classiques et byzantines publiée depuis 1941 par la fondation de Dumbarton Oaks, à Washington, qui est rattachée, comme on sait, à l'université Harvard de Cambridge. Des quatre mémoires qui le composent trois concernent la grave crise iconoclaste qui secoua l'Empire d'Orient au VIII^e^ et au IX^e^ siècles. Le professeur G. B. Ladner (*The Concept of the Image in the Greek Fathers and the Byzantine Iconoclastic Controversy*, p. 1-34) examine les passages des Pères de l'Église qui furent invoqués en faveur du culte des images. Il s'attache à montrer que, si ces textes patristiques ne se rapportent pas dans la pensée de leurs auteurs à des représentations figurées du Christ et des saints, mais à des problèmes de théologie trinitaire

et christologique, ils ont toutefois contribué utilement à la formation de la doctrine des iconophiles.

On se réjouira de trouver dans l'annotation la teneur grecque des extraits cités, mais on regrettera que toutes les notes soient rejetées à la fin de l'article et que la correction typographique, notamment en ce qui concerne les esprits et les accents, n'ait pas été plus soignée.

En étudiant *The Iconoclastic Council of St. Sophia (815) and its Definition (Horos)*, le professeur P. J. Alexander est arrivé à la conclusion inattendue (et contestée : cf. *Byz. Zeits.*, 1954, p. 244) que le concile iconoclaste de 815 marque un réel progrès sur celui d'Hiéreia en 754. Ce n'est qu'alors, au début de la seconde période de persécution, qu'on aurait vu l'hostilité aux images se fonder principalement sur cet argument que la vraie image du Christ et des saints, c'est le chrétien vertueux. L'auteur a sur le métier une biographie du patriarche S. Nicéphore, ainsi que l'édition princeps de son *Ἔλεγχος καὶ ἀνατροπή*, critique et réfutation du concile de 815. De cet important ouvrage de polémique religieuse il a extrait, non seulement les canons incriminés (ce qui avait déjà été fait, du moins partiellement, par D. Serruys en 1903 et par G. Ostrogorsky en 1925), mais encore la collection d'« autorités » ou florilège patristique réuni et exploité par les prélats iconoclastes.

Nous y rencontrons, à côté de passages bien connus, quelques citations d'ouvrages perdus ou non identifiés, comme, par exemple, le panégyrique de S. Basile attribué à Amphiloque (fragment 22, p. 61) : ce discours n'existe plus qu'en une version syriaque publiée par K. V. Zetterstéen dans la *Festschrift Ed. Sachau* (Berlin, 1915), p. 225-247, et traduite en allemand par le même savant suédois dans la revue *Oriens christianus*, t. 31 (1934), p. 67-98.

Un éminent spécialiste des questions photiennes, le professeur F. Dvornik (*The Patriarch Photius and Iconoclasm*, p. 67-97), s'ingénie à démontrer que le rétablissement des images, en 843, ne mit pas fin d'un coup à la fièvre iconoclaste, mais que Photius eut encore à la combattre sans répit au cours de ses deux patriarcats. Il fait appel, entre autres documents, à plusieurs lettres et homélies du patriarche, qu'il cite, non point dans le texte grec dont un de ses collègues à Dumbarton Oaks, le professeur B. Laourdas, prépare une nouvelle édition, mais dans la traduction anglaise qui y sera jointe.

Avouerons-nous que nous éprouvons quelque peine à nous rendre aux arguments — nous allions dire : au plaidoyer — du savant auteur ? Le simple fait qu'on ne cite pas un seul nom d'hérésiarque à cette époque ne prouve-t-il pas que la secte, si elle subsistait encore, était dépourvue de chefs et ne constituait plus un réel danger pour l'Église ? L'insistance de Photius à rappeler la condamnation de la plus récente des hérésies paraît en vérité toute naturelle et correspond bien au souci qu'il devait avoir de se présenter comme le champion de l'orthodoxie. S'il a été mis au nombre des saints, rien n'indique que ce soit en récompense pour sa lutte contre l'iconoclasme (p. 97). La très courte notice qui lui a été consacrée dans le synaxaire, au 6 février, ne fait pas la moindre

allusion à ce titre de gloire (*Synax. Eccl. CP.*, col. 448), tandis que la notice du père de Photius, S. Serge le confesseur, au 13 mai, rappelle expressément sa dévotion aux images et ses tribulations sous Théophile (ibid., col. 682). Les *Regestes* des patriarches, publiés par le P. V. Grumel (fasc. 2, 1936), auraient été consultés avec profit ; l'acte n° 435, par exemple, eût permis de saisir sur le vif l'obstination des clercs iconomaques, du moins jusqu'à la mort de S. Méthode. Il ne faudrait plus appeler Studion le fameux monastère de Stoudios ou des Studites (cf. *Anal. Boll.* 52, 1934, 64-65).

Le dernier article du volume que nous analysons est signé par D. J. Geanakoplos et intitulé *Greco-Latin Relations on the Eve of the Byzantine Restoration : the Battle of Pelagonia, 1259*. C'est un chapitre détaché du grand ouvrage que l'auteur est en train d'écrire sur Michel VIII Paléologue et les Latins. F. Halkin.

Maurice de Laugardière. *L'Église de Bourges avant Charlemagne*. Bourges, Tardy, 1952, 258 pp., cartes.

Les vifs éloges qu'a déjà recueillis la monographie de M. de Laugardière sur les premiers siècles de l'Église de Bourges atténuent le regret que nous éprouvons de la présenter si tard aux lecteurs de ce *Bulletin*. A vrai dire, depuis que cet ouvrage a été annoncé dans notre liste des publications hagiographiques, nous avons eu, à maintes reprises, l'occasion de l'apprécier et de le mettre à profit ; c'est donc en connaissance de cause que nous en recommandons l'usage.

Dans son avant-propos, le chanoine de L. déclare sagement que, sans s'interdire tout à fait des comparaisons avec l'histoire religieuse d'autres provinces, il se tiendra constamment sur un terrain étroit mais solide, à savoir l'inventaire et l'interprétation des documents archéologiques et narratifs propres au Berry. Longuement préparé à cette tâche, l'auteur a conduit son étude avec des vues très claires et un sens critique avisé. Successivement, l'arrivée de l'Évangile, les premiers sanctuaires, l'ancienne discipline, le culte des saints, l'action de deux grands évêques, S. Outrille et S. Sulpice le Bon, l'épanouissement du monachisme ont été l'objet de chapitres substantiels et sobrement écrits.

Signalons aussitôt que l'auteur a pu compléter, voire retoucher sur plus d'un point le commentaire des Actes de S. Ursin, que le P. H. Delehaye, après la mort du P. A. Poncelet, avait pris sur lui de rédiger pour le tome IV des *Acta SS.* de novembre (p. 101-115). Dès les premières pages de son livre, M. de L. rencontre un problème d'interprétation qu'il estime devoir résoudre autrement que notre regretté prédécesseur. Il s'agit de porter un jugement sur les deux témoignages, peu cohérents, de Grégoire de Tours concernant le premier évangélisateur des Bituriges. Dans *Hist. Franc.* I, 31, Grégoire relate l'organisation du culte chrétien, à Bourges, dans une maison appartenant au sénateur Leocadius ; il ne s'y occupe guère de la personne du chef de la communauté, qu'il ne nomme d'ailleurs pas, se contentant de le désigner comme un (*quidam*) disciple des sept évêques qui auraient été envoyés de Rome en Gaule, l'an 250. En tout ceci, Grégoire s'est sans doute fait l'écho d'une tradition

de sa famille, à laquelle Leocadius semble bien avoir été apparenté. Dans l'*In gloria conf.*, 79, dont M. de L. tient à placer la rédaction à une date antérieure, Grégoire appelle Ursin le premier évêque de Bourges et le fait ordonner par les « disciples des Apôtres » avant son envoi en Gaule (*a discipulis apostolorum episcopus ordinatus in Galliis destinatus est*). Le passage raconte, d'après les traditions locales, comment fut découvert le corps d'Ursin au temps de l'évêque Probianus, peu après le milieu du vr^e^ siècle.

M. de L. estime qu'à ces deux endroits Grégoire de Tours « ne s'intéresse pas au sujet en soi et ne l'a qu'effleuré ». Partant, dit-il, si les récits « ne coïncident pas en tous points », comment s'en étonner ? Le P. Delehaye avait mis en garde contre une exégèse forcée ceux qui voudraient épargner à tout prix une contradiction au Père de l'histoire de France. M. de L. n'est pas de ceux-là. Toutefois, argumente-t-il, faut-il prendre au pied de la lettre l'expression *a discipulis apostolorum* ? Il l'entendrait plus largement, quant à lui, de la « succession apostolique », des pontifes de Rome. Pour confirmer cette manière de voir, il croit pouvoir alléguer un passage du *De mysterio sanctae Trinitatis*, restitué par dom Morin à S. Césaire d'Arles dans un article des *Mélanges de Cabrières* et où la même expression aurait une signification très large. Nous ferons observer à l'auteur que dans le texte cité par dom Morin, c'est bien le sens propre — et tendancieux, selon les prétentions arlésiennes — qu'il convient de donner, là comme ailleurs, aux mots *discipuli apostolorum*, en dépit des anachronismes évidents qu'ils entraînent. Le chanoine E. Griffe vient, précisément, de le rappeler, au cours d'une intéressante étude qu'il a intitulée *Les origines chrétiennes de la Gaule et les légendes clémentines* (dans *Bulletin de littérature ecclésiastique* de Toulouse, t. LVI, 1955, p. 1-22). Il concède que la formule « garde un certain vague », mais pour déclarer aussitôt : « Si on ne prononce pas les noms de Pierre et de Paul, on affirme nettement que l'évangélisation première remonte jusqu'à l'époque apostolique. » M. Griffe, en parlant de S. Ursin, ne mentionne pas l'exégèse du chanoine de L., mais il prend position contre elle. Grégoire de Tours, selon lui, aurait bel et bien été influencé par la donnée légendaire qui commençait à se former à Bourges autour de S. Ursin, à l'occasion de la découverte du corps de cet évêque ; et il semble la prendre à son compte dans l'*In gloria confessorum*, lequel fut rédigé, note M. Griffe, une quinzaine d'années après l'Histoire des Francs.

Au reste, sachons gré à M. de L. de conclure, à son habitude, avec le souci des nuances. Estimant qu'il ne faut pas chercher dans les vieux souvenirs consignés par Grégoire l'exactitude rigoureuse d'un récit cohérent et complet, il retient seulement que l'évangélisation ne put s'implanter du premier coup dans le Berry. « De toutes façons, écrit-il, ce ne serait pas à Ursin, mais peut-être à Sénécien, qui le suit sur la liste épiscopale, que remonterait la présence ininterrompue de la hiérarchie à Bourges. Entre l'un et l'autre, il faut qu'il y ait un hiatus assez long pour que la sépulture du fondateur ait pu être délaissée et oubliée. Sénécien, qui avait la sienne en une église connue, pourrait avoir vécu vers le milieu du rv^e^ siècle » (p. 20).

A propos du même ch. 79 de l'*In gloria confessorum*, M. de L. (p. 92) signale « une double confusion » du P. Delehaye à la page 108, note 6, de son commentaire. Nous pensons qu'à cet endroit notre devancier a donné une interprétation fort exacte du passage où Grégoire de Tours relate l'érection d'un oratoire en

l'honneur du grand S. Martin au *vicus* de Brives, près de Bourges. C'est dans la note 7, qui suit, qu'on est en droit de récuser une conjecture du P. Delehaye, estimant que Grégoire s'est peut-être trompé sur l'identité du patron de l'oratoire. Il propose, pour sa part, S. Martin, martyr, fêté le 9 août. Or, celui-ci est patron non en Berry mais à Brive-la-Gaillarde, dans le Limousin.

Notons encore, avec M. de L., que dans *Comm. martyr. hieron.*, p. 617 (au 23 novembre), il faut lire que S. Phalier (*Phaletrius*) est honoré non pas *Caroleriis*, mais *Carobriis* (Chabris, dans l'Indre). Erreur typographique, sans plus. Traitant de la *Vita Sigiranni*, M. de L. fait observer que le peu qui reste du *monasterium Longoretum* se trouve non à Saint-Cyran-du-Jambot, comme il est dit dans *Comm. martyr. hieron.* (p. 572), mais sur la commune de Saint-Michel-en-Brenne (Indre) dont le centre a gardé le nom de S. Cyran.

Le Berry est riche en saints anciens. Nous ne pouvons, faute de place, évoquer ici tous leurs noms ni les problèmes critiques qui se posent à propos de certains d'entre eux, notamment dans les martyrologes. M. de L. s'est efforcé de résoudre pour le mieux les divers cas. Un examen du copieux Index qui termine son volume permettra à chaque lecteur de chercher son profit dans cette abondance.

Il nous reste à exprimer le souhait que tous les diocèses de France disposent bientôt d'une semblable monographie. M. Coens.

Medard Barth. *Der heilige Florentius, Bischof von Strassburg. Sein Weiterleben in Volk und Kirche.* Strasbourg, Le Roux, in-4°, 1952, vi-368 pp., 19 planches (= *Archives de l'Église d'Alsace*, t. XX).

Archives de l'Église d'Alsace, t. XXI. Ibid., 1953-1954, xii-270 pp., ill.

Du chanoine Barth on peut dire que rien d'alsacien ne lui demeure étranger ; la seule nomenclature de ses travaux témoignerait éloquemment de la persévérante ardeur qu'il met à scruter l'histoire de son pays natal. Il a tiré de l'oubli et publié beaucoup de documents épars, notamment des calendriers, des listes de reliques, etc. Lorsque, sur un sujet qui lui tient à cœur, son information lui paraît complète, M. B. rédige une monographie. Il se meut d'ailleurs à l'aise dans les longs exposés conduits avec méthode et lenteur. Dans ses conclusions, M. B. est de tendance plutôt conservatrice. Comprenons-nous : il ne l'est pas, comme certains, *a priori*, par système, ou pour se dérober aux discussions critiques, mais parce que, tout bien considéré, il garde des motifs de sauver du moins un « noyau historique », trop allègrement sacrifié, juge-t-il, par la méfiance en éveil des savants d'aujourd'hui. Sur les chemins de l'hagiographie alsacienne, il dépasse souvent J. Clauss, mais ne rejoint pas toujours L. Pfleger.

Biographe de S^te^ Odile (1938) et de S. Arbogast (1940), le chanoine B. nous donne, cette fois, un S. Florent et il n'a aucune peine à lui consacrer un volume entier des *Archives de l'Église d'Alsace*, encore qu'à première vue l'histoire de cet évêque de Strasbourg paraisse

d'assez médiocre envergure. Il est vrai que les problèmes controversés touchant la carrière de S. Florent, avec les fondations qui lui sont attribuées de Saint-Thomas de Strasbourg et d'Haslach dans le Breuschtal, le texte de sa *Vita*, en deux recensions, le conflit que suscita la translation de son corps, le pèlerinage à son tombeau d'Haslach, l'expansion de son culte, tant populaire que liturgique, les développements ultérieurs de sa légende, son iconographie, enfin, ont fourni la matière d'autant de chapitres distincts à son nouvel historien.

Le P. A. Poncelet avait reconnu la plus ancienne Vie de S. Florent dans le texte *BHL.* 3045, qu'il publia, en 1910, dans le tome III des *Acta SS.* de Novembre (p. 400-402). M. B., qui sait gré à notre prédécesseur d'avoir mis hors de conteste la réalité historique de S. Florent, loue à maintes reprises son « commentarius praevius », tout en différant d'opinion avec lui sur plus d'un point. Signalons à M. B. que le P. Poncelet a aussi rétabli l'ordre de dépendance des diverses *Vitae* du saint dans la 2e édition du Supplément de la *Bibl. hag. latina*, parue en 1911 (p. 126-127). Le texte de la *Vita I* est republié ici (p. 65-70) d'après les manuscrits qui avaient servi déjà au P. Poncelet, auxquels s'ajoute une copie du XVIe siècle, provenant d'Haslach *via* Ettenheimmünster et qui appartient à présent au professeur J. Rest de Fribourg-en-Brisgau. De plus, l'édition partielle que Ch. Schmidt avait insérée dans son histoire de Saint-Thomas de Strasbourg et dont le P. Poncelet avait tenu compte, a été revue, cette fois, sur le manuscrit des Archives de la Ville de Strasbourg dont Ch. Schmidt s'était servi. En fait, le texte n'a pas subi de modifications appréciables. Le P. Poncelet plaçait la rédaction de cette première *Vita* après 1143 et avant la fin du XIIe siècle. M. B. la situe peu après 1160, et il établit que l'auteur ne peut avoir écrit qu'à Haslach.

Une seconde Vie, de contenu presque identique mais d'un tiers plus longue que la *Vita I*, est imprimée par M. B. (p. 74-82), qui l'a tirée du recueil, déjà cité, en possession de M. Rest. L'éditeur la date de 1170 environ. Une marge de dix années à peine peut paraître bien courte pour justifier un remaniement qui, à n'en pas douter, provient d'Haslach comme son modèle. Cette *Vita II*, dont le jésuite J. Coccius fut à peu près seul à faire mention dans son *Dagobertus rex* (Molsheim, 1623), semblait perdue. Elle n'enrichit notre documentation que sur des détails.

S. Florent a-t-il fondé lui-même Saint-Thomas de Strasbourg et Haslach ? C'est un problème complexe, que le P. Poncelet et, après lui, L. Pfleger n'étaient nullement enclins, faute de preuves suffisamment anciennes, à résoudre par l'affirmative. M. B., de son côté, croit pouvoir étayer la tradition et s'efforce de remonter plus haut que ses devanciers. En quoi il est souvent fait appel à l'argument de la vraisemblance. M. B., bien entendu, rejette la légende qui voit dans S. Florent un Irlandais et le fait vivre comme ermite avant son épiscopat.

La date du 7 novembre, jour de la fête du saint, rappelle sa translation, de Strasbourg à Haslach, par l'évêque Rachio, l'an 810. Il pourrait bien être mort un 3 avril, jour auquel on le trouve inscrit dans quelques anciens calendriers strasbourgeois. En annexe à son ouvrage, M. B. a publié d'utiles « Regesten zur Kultgeschichte des hl. Florentius ».

Le tome suivant des *Archives de l'Église d'Alsace*, le cinquième de la nouvelle série sous titre français, renferme moins de contributions à l'hagiographie que les précédents. On y trouve d'abord le texte d'une communication faite par M. Charles Wittmer au Congrès des sociétés savantes à Rennes, en mars 1951 : *Les obituaires d'Alsace, source d'histoire* (p. 1-7). Suit une courte page du chanoine Barth, qui relève quelques cas où le terme ancien *Tult* est employé pour signifier la fête ; ainsi, *sant Martins tult*, dans une liste de revenus pour l'année 1303 à Habsheim. M. Florent Landmann a traité longuement, avec pièces justificatives à l'appui, des écrits d'un mystique d'Alsace : *Johannes Kreutzer aus Gebweiler* († *1468*), *als Mystiker und Dichter geistlicher Lieder* (p. 21-67). Une partie notable du volume est remplie par le *Catalogue des incunables et livres du XVI^e siècle (jusqu'en 1530) de la Bibliothèque du grand Séminaire de Strasbourg*, par M. François Ritter, qui avait déjà publié des répertoires semblables pour d'autres fonds strasbourgeois. Des tables y sont jointes, notamment celle des lieux d'impression et des officines, dressée par M. A.-M. Burg, directeur des *Archives*. Le P. Archange Sieffert poursuit son étude sur les activités des Capucins de Wissembourg aux XVII^e et XVIII^e siècles. Signalons, enfin, que notre compatriote M. Charles De Clercq publie ici, avec une bonne introduction et des notes, une correspondance qui intéresse la vie religieuse en Belgique sous l'Empire : *Les lettres de Mgr Jean-Évangéliste Zaepffel, évêque de Liège, à Simon-Pierre Ernst, curé d'Aefden, 1802-1807* (p. 215-269). On sait que Mgr Zaepffel, né à Dambach, en 1736, avait été chanoine à Strasbourg avant l'émigration.

M. COENS.

Anton SCHULTES. *Die Nachbarschaft der Deutschen und Slawen an der March.* Vienne, 1954, 160 pp., ill. (= *Veröffentlichungen des Oesterreichischen Museums für Volkskunde*, IV).

Kultur und Volk. Festschrift für Gustav Gugitz zum achtzigsten Geburtstag, herausgegeben von Leopold SCHMIDT. Ibid., 1954, 424 pp., 32 pl. (Même collection, V).

La féconde activité qui se déploie sous les auspices du Musée national de folklore en Autriche (voir *Anal. Boll.* LXXII, 260-262) n'est pas près de se lasser. Une nouvelle collection, née en 1952, compte déjà cinq volumes. A parcourir les deux ouvrages parus dans le courant de 1954, surtout le second, qui groupe en plus de quatre cents pages vingt-cinq contributions diverses, force nous est de constater que, dans les pays danubiens, les dossiers des chercheurs ne cessent de s'emplir des résultats d'enquêtes méthodiques et fructueuses. Par là de nombreux sujets se trouvent constamment enrichis ou même renouvelés.

C'est ainsi que M. A. Schultes s'est penché sur le problème complexe des échanges culturels qui se sont opérés depuis des siècles sur les bords de la March, ou Morava, dans le quartier nord-est de la Basse-Autriche. Une rivière peut être à la fois, ou successivement, une

frontière qui sépare ou un lien qui unit. Les flots de la March ont vu passer sur la route d'invasion qu'elle traverse, Illyriens et Marcomans, Goths et Lombards, Slaves et Bavarois, Hongrois et Turcs, Tatares et Suédois, Croates et Slovaques, un vrai chaos de peuples ou d'armées. Les paysans allemands et slaves occupant la terre ont voisiné longtemps de façon pacifique et mêlé, sur plus d'un point, leurs manières respectives d'exister et de vivre. L'auteur étudie, à travers l'histoire, les fluctuations et le dosage des éléments ethniques du Marchfeld, lequel, depuis 1945, est à nouveau coupé de la Tchécoslovaquie par la fermeture hermétique des frontières. Il examine ensuite systématiquement les apports réciproques dans la langue, les noms de lieux et de familles, les traditions orales et les usages, la vie religieuse et économique.

Le chapitre consacré à la religion, qui nous intéresse plus particulièrement, présente d'abord un aperçu sur l'organisation ecclésiastique du pays à travers les âges. Depuis les origines chrétiennes, assez tardives en ces régions, la « marche » carolingienne de l'Est dépendit du siège de Passau ; mais on y remarque aussi une action missionnaire venant de Salzbourg, dont l'évêque Adalwin fonda, en 865, une église consacrée à S. Michel sur le domaine du Slave Chezilo. D'autre part, on voit le prince de Moravie Rastislav, soucieux d'indépendance, faire appel, du côté de l'Orient, au zèle des SS. Cyrille et Méthode ; l'emprise de Velehrad, toutefois, fut de courte durée. Aux temps modernes, hussites protestants et anabaptistes connurent d'emblée du succès dans le Marchfeld, mais non sans reconquêtes, passagères ou durables, de la Contre-Réforme. Les Slaves catholiques restèrent généralement fidèles à leur confession.

M. S. nous renseigne, ensuite, sur la fréquentation des centres de pèlerinage, où la Vierge, avant tout, est vénérée sous des vocables divers. Il consacre des exposés bien documentés à certaines pratiques de la dévotion publique et privée. Parmi les saints honorés au foyer, il cite notamment, après Notre-Dame, les noms des SS. Florian, Martin, Sébastien, Vitus et Barbe. Cette dernière apparaît aussi comme protectrice d'une confrérie célèbre de la bonne mort, établie à Hohenau.

On peut regretter que l'auteur n'ait pas réservé une section à l'étude des patrons d'église.

Folkloriste chevronné, M. Gustave Gugitz, bien qu'ayant vécu à l'écart des charges et des honneurs publics, s'est acquis une grande notoriété d'érudit, de collectionneur et d'écrivain. Durant plus d'un demi-siècle, il a cheminé en observateur averti sur toutes les routes de pèlerinage d'Autriche, qu'il connaît mieux que nul autre. Il a réuni une documentation sans égale sur les coutumes populaires et une très riche collection d'images de dévotion. De là, une foule de publications dispersées, sorties de sa plume, et, en ces dernières années encore, trois beaux ouvrages d'ensemble : *Das Jahr und seine Feste im Volksbrauch Oesterreichs* (Vienne, 1949), *Das kleine Andachtsbild in den oesterreichischen Gnadenstätten* (ibid., 1950) et *Die Wallfahrten Oberösterreichs* (Linz, 1954). C'est donc à bon droit qu'un autre animateur des études folkloriques, M. Léopold Schmidt, a

réuni les éléments d'un substantiel *Festschrift* en hommage aux quatre-vingts ans de G. Gugitz, avec ce sous-titre : « Beiträge zur Volkskunde aus Oesterreich, Bayern und der Schweiz ». Des savants connus, tels que feu E. Friess, MM. J.-M. Ritz, H. et O. Moser, R. Kriss, etc. n'ont pas manqué de lui apporter leur collaboration, choisissant des sujets où le travailleur solitaire qu'ils honorent a été souvent un pionnier.

Dans ce recueil, les thèmes religieux ont une part largement prépondérante. Nous ne pouvons qu'indiquer ici, sans entrer dans la discussion du détail, les études dont la critique hagiographique peut tirer profit.

En 1707, un jésuite d'origine suisse, qui fut confesseur à la cour de Vienne, le P. Germain Plume, fit paraître la Vie d'une mystique viennoise qui avait été souffrante et alitée pendant vingt-cinq ans et en qui on a pu voir une émule de S^te^ Lydwine de Schiedam : *Das gecrönte Gedult, das ist kurzer Innhalt dess tugendlichen und wunderbahren Lebens Christinae Riglerin* (cf. SOMMERVOGEL, t. VI, col. 908). Sur cette personne, on lit dans les archives de sa paroisse natale, à St. Pölten, le témoignage suivant : « Haec Christina Riglerin ut speculum patientiae Viennae obiit in Domino cum fama pietatis, beatitudinis, imo sanctitatis, anno 1702 circiter. » Elle mourut, en fait, le 5 octobre 1705. M. Hans Aurenhammer lui consacre un article : *Die Wiener Mystikerin Christine Rigler, 1648-1705* (p. 1-23), où il s'est proposé surtout d'interpréter le mode particulier de la piété de cette visionnaire, notamment par l'examen de ses lectures et des images de dévotion, fort nombreuses, dont elle s'entourait. Christine avait été sous la direction spirituelle des jésuites, les PP. A. von Oedt et G. Plume ; on la voit vénérer avec prédilection les saints de la Compagnie, spécialement S. François Xavier. Elle fut, en outre, tertiaire franciscaine et on l'inhuma dans la crypte de l'église des Frères Mineurs, où elle avait fondé une messe. M. A. se montre aussi ingénieux que bien documenté dans ses analyses et ses rapprochements, où l'on retiendra quelques résultats intéressants. Toutefois, n'est-ce pas abuser de la valeur des mots que d'appliquer systématiquement à certaines pratiques de piété, au goût marqué pour certaines estampes, statues, Vierges miraculeuses l'étiquette « magisch-kultisch » ? Il nous paraît que ce concept, si fréquemment évoqué par l'auteur à la suite de plus d'un théoricien du folklore de « l'âge baroque », ne se laisserait pas définir en rigueur des termes sans cesser, du même coup, d'être applicable à nombre de gestes et de démarches qui, aux yeux du bon sens, relèvent plus simplement de la psychologie chrétienne, surtout populaire. A moins de l'entendre d'un subtil dosage ; auquel cas, il conviendrait de choisir des épithètes plus nuancées.

La Suisse est présente dans ces Mélanges par une enquête de M. Ernst Baumann : *Die Wallfahrt zum Katakombenheiligen Leontius in Muri* (p. 25-51). L'abbaye bénédictine de Muri, en Argovie, fut fondée au XI^e^ siècle par les comtes de Habsbourg. Supprimée en 1841, elle trouva, par la faveur de Ferdinand I^er^ d'Autriche, un nouvel établissement à Gries, près de Bozen. Son trésor de reliques était riche ; outre des restes corporels de nombreux saints, M. B. y relève une étole de S. Ulric, une coupe ayant servi à S^te^ Adélaïde et la ceinture de pénitence du B. Nicolas de Flue. Mais un pèlerinage à Muri ne s'organisa qu'à l'époque où le monastère eut reçu, comme tant d'autres églises de

l'Helvétie, les ossements d'un martyr catacombaire. Ceux de S. Léonce furent donnés à l'abbé Dominique Tschudi, en 1647, par un patricien de Lucerne, Jean-Rodolphe Pfyffer, qui pour lors était lieutenant dans la garde pontificale. La translation fut célébrée en grande pompe, comme aussi, cent ans plus tard, sa commémoration jubilaire. M. B. nous décrit ces fêtes avec le détail des cortèges qui en rehaussèrent l'éclat. Mais l'intérêt de son article réside surtout dans l'étude folklorique des recueils de Miracles, du pèlerinage et de ses ex-votos, de l'iconographie du saint. Un manuscrit de l'ancienne bibliothèque de Muri (n° 78) est conservé aujourd'hui aux Archives de l'État à Aarau ; il ne contient pas moins de 410 faveurs, échelonnées de 1647 à 1665. A celles-ci, un livre imprimé en 1706 sous le titre : *Gedeonische Wunderfackel* en ajoute encore beaucoup d'autres. M. B. se réfère avec éloges à l'ample commentaire que le bollandiste Jean Périer a consacré, non pas aux actes de S. Léonce — la matière fait défaut — mais à son *cultus insignis* (voir *Act. SS.*, Sept. V, 195-248). Notre prédécesseur se fondait sur les sources locales, dont l'essentiel lui était connu grâce aux relations circonstanciées de deux religieux de Muri, L. Mayer et M. Pfleger, transmises à Anvers par l'obligeance du P. Maurice Chardon, recteur du collège des jésuites à Constance. S. Léonce est honoré le 15 septembre. Il est invoqué tout spécialement dans les cas de parturition difficile et pour sauver les nouveau-nés en péril de mort. Son nom s'est répandu en Suisse sous les formes Leonz, Lunz, Lunzi, Lünzeli.

M. Robert Bleichsteiner a intitulé sa contribution : *Die Blattergottheiten und die hl. Barbara im Volksglauben der Georgier* (p. 63-83). Il n'y traite qu'incidemment du rôle de S^te^ Barbe, exerçant son pouvoir salutaire contre les esprits mauvais qui, selon une croyance populaire en Géorgie, répandent l'épidémie de petite vérole.

D'intéressantes observations nous sont communiquées par M. Torsten Gebhard touchant les images miraculeuses de la Vierge dans les centres de pèlerinage bavarois : *Die marianischen Gnadenbilder in Bayern* (p. 93-116). Le sous-titre marque un double point de vue : *Chronologie* et *Typologie*. Signalé aux iconographes, qui trouveront ici une ample documentation régionale et quelques remarques suggestives, qui dépassent l'enquête purement technique.

Le chapelet, considéré surtout sous son aspect matériel, a été choisi comme objet d'étude par M^lle^ Hélène Grünn : *Rosenkränze in Oberösterreich* (p. 117-128). Des exemplaires nombreux, de fabrication très variée, qui se trouvent dans les collections de la Haute-Autriche, sont passés en revue, avec certains usages particuliers ou symboles qui s'y rattachent. Retenons que l'auteur relève aussi la place que le chapelet tient, comme attribut, dans la représentation de divers saints, surtout chez les ermites et les pèlerins. Elle mentionne les saints Josse, Coloman, Fiacre, Guillaume, Nicolas de Flue, Sébald. Le chapelet figure en outre, ajoute-t-elle, sur certaines images de S. Isidore, de S. Gaétan de Thienne, de S. Félix de Cantalice, de S^te^ Hedwige, de S^te^ Magdeleine (lisez : Marguerite) de Cortone.

On connaît le célèbre lieu de pèlerinage de Sankt-Leonhard dans le Lavanttal, avec son église entièrement ceinturée, sous les fenêtres, d'une chaîne de fer. Ce qu'on sait moins, c'est que le fait n'est pas unique et que, dans chaque cas constaté, il s'agit d'un sanctuaire dédié à S. Léonard. M. Léopold Kretzenbacher, à la recherche d'une explication, étudie longuement ce phénomène :

Die Ketten um die Leonhardikirchen im Ostalpenraume (p. 165-202). Ne trouvant aucun point d'appui dans la Vie du saint ni dans les coutumes de son Limousin natal, il est amené à interpréter de façon plus générale, dans l'histoire et dans la légende, ce rite du « ceinturage » (Gürtung), afin d'en saisir la portée primitive, sans distinction de la chose sacrée qu'on enclôt, isole et voue à une puissance supérieure, ni de la matière employée à cet effet (fil d'argent ou de soie, cire, toile, chaînes, etc.). Au lecteur d'apprécier si la signification, mi-magique, mi-cultuelle, que M. K. dégage de son analyse convient aux ceintures de fer qui entourent certains sanctuaires de S. Léonard. L'usage, remarquons-le, n'en paraît pas remonter plus haut que la fin du xv^e^ siècle. L'auteur déclare que le choix des chaînes demeure, malgré tout, une énigme. Il nous semble qu'en l'occurrence, le choix de la matière employée se justifie assez adéquatement par le patronage que le saint exerce sur les prisonniers et le bétail de trait.

Avec M. Rudolf Kriss, nous nous transportons à Heroldsbach, village du diocèse de Bamberg, dont le nom est devenu un signe de contradiction, les instances ecclésiastiques les plus hautes s'étant prononcées contre l'origine surnaturelle des scènes d'apparitions, de plus en plus développées, qui s'y déroulaient « am heiligen Berg » depuis octobre 1949 : *Heroldsbach, eine verbotene Wallfahrt der Gegenwart* (p. 203-227). Le reportage circonstancié qu'on nous donne ici sur la situation locale en 1952 et en 1953 fait suite à une relation de l'ensemble des faits qui parut en 1952 dans l'*Oesterreichische Zeitschrift für Volkskunde* (N. S., t. VI, p. 145-172). Le spectacle, parfois extravagant, de ces déviations de la piété fournit au lecteur ample matière à réflexion. Notons qu'auprès de la Vierge, de l'Enfant Jésus et des anges nombreux, avec lesquels ils étaient admis à jouer, les jeunes visionnaires remarquaient aussi la présence de S^te^ Thérèse de Lisieux, de S. Louis de Gonzague, de S^te^ Bernadette de Lourdes, de S^te^ Maria Goretti, qu'on désignait comme leurs principaux protecteurs. D'autres saints encore y intervenaient parfois et, parmi eux, lisons-nous, « quatre qui ne se sont pas nommés ».

S. Sébastien, un des patrons les plus populaires contre la peste, bénéficie de deux articles dans le recueil. M. Franz Leskoschek traite d'anciennes coutumes qui avaient cours en temps d'épidémie, notamment au monastère d'Ebersberg, où les pèlerins buvaient du vin bénit dans la relique, sertie d'argent, du crâne de S. Sébastien : *Sebastianspfeil und Sebastiansminne* (p. 229-235). M^lle^ Elfriede Rath, pour sa part, a étudié un sujet qui nous ramène dans notre propre pays : « *La confrérie de S. Sébastien à Malines.* » *Zur Geschichte einer Schützenbruderschaft am Hofe der Erzherzogin Margarete von Oesterreich* (p. 307-332). C'est un manuscrit richement enluminé de la Bibliothèque nationale de Vienne qui a fourni à l'auteur l'idée de ce travail. Rédigé en langue française, ayant appartenu successivement à la cour des archiducs aux Pays-Bas et au Grand Conseil de Malines, ce beau volume contient les statuts et les annales d'une confrérie fondée en l'honneur de S. Sébastien à l'initiative de Marguerite d'Autriche, alors qu'elle résidait encore en Savoie. Le manuscrit malinois, cependant, ne débute qu'avec l'année 1544 et, constamment tenu à jour, s'arrête à 1779. Quelques années plus tard, le dernier greffier du Conseil l'emporta dans l'émigration. L'analyse qu'en donne M^lle^ R. est pleine d'intérêt et ne manquera pas d'être mise à profit, voire complétée par nos érudits locaux.

Le texte des statuts a été publié en annexe. D'assez nombreuses erreurs dans les citations ou références françaises et latines font supposer que les épreuves typographiques n'ont pas été revues avec le soin requis. Ajoutons un détail à l'information de l'auteur, là où elle regrette de ne pouvoir désigner les « cincq patrons contre la peste » en l'honneur desquels un article des statuts prévoit des messes annuelles. Le norbertin Wichmans, dans son *Apotheca spiritualium pharmacorum contra luem contagiosam*, parue à Anvers en 1626, énumère ces patrons au ch. XII : « De quinque famosioribus sanctis contra pestem tutelaribus ». Il s'agit des SS. Antoine, abbé, Roch, Sébastien, Adrien, le martyr de Nicomédie, et Christophe (cf. *Anal. Boll.* LX, 239).

M. Franz Lipp connaît à merveille tout ce qui touche au pèlerinage de Sankt-Wolfgang. Dans son étude : *Der « Wolfgangikasten »* (p. 237-244), il décrit un meuble ouvrant, à volets peints, qu'il a récemment découvert et qui servait jadis à montrer au public des kermesses les scènes de la vie de S. Wolfgang. Transportable à dos d'homme, garnie à l'intérieur de figurines articulées, cette curieuse « boîte à spectacle » paraît dater de la fin du XVIII^e^ siècle.

Ne pouvant résumer ici toutes les pages du recueil consacrées à l'étude des ex-votos, nous signalerons du moins celles où M. Lenz Rettenbeck décrit les types de tableaux votifs qu'on rencontre en divers pays : *Heilige Gestalten im Votivbild* (p. 333-360).

Pour terminer, M. Léopold Schmidt, l'éditeur du *Festschrift*, communique les résultats d'une enquête qui a pour objet un usage folklorique généralement peu connu mais pourtant assez répandu dans les fermes du Burgenland. Il consiste à réserver, le jour de la Sainte-Barbe ou de la Sainte-Lucie, quelques grains de blé qu'on sème dans une assiette. Leur germination plus ou moins favorable, en la fête de la Nativité, fait bien ou mal augurer de l'avenir des moissons. Souvent, au milieu de l'assiette, on fixe un lumignon ; puis on la place sous l'arbre de Noël (*Barbara- und Luciaweizen*, p. 387-418).

Les épigones de Gustave Gugitz n'ont perdu, on le voit, ni leur temps ni leur peine. Quant à l'illustration du volume, elle est, n'oublions pas de le dire, du meilleur choix. M. Coens.

P. Cousin, O.S.B. *Abbon de Fleury-sur-Loire.* Un savant, un pasteur, un martyr à la fin du x^e^ siècle. Paris, Lethielleux, 1954, 240 pp.

S. Abbon doit à l'initiale de son nom d'avoir déjà sa notice dans les grands dictionnaires en cours de publication : *Dictionnaire d'histoire et de géographie ecclésiastiques* (U. Berlière), *Dictionnaire de biographie française* (Prévost), *Dictionnaire de Droit canonique* (Amanieu), etc. Jusqu'il y a vingt ans, ses œuvres étaient pour la plupart, sinon inconnues, du moins restées inédites. A force de patience et de perspicacité, un de nos compatriotes, M. A. Van de Vyver, a pu en reconstituer la liste. Bien que « ces écrits ne marquent qu'une étape et n'aient eu qu'un succès temporaire » (*Vies des Saints et des Bienheureux* par les Bénédictins de Paris, t. XI, 1954, p. 413), une édition critique des *Opera omnia* d'Abbon ne serait pas inutile. Le volume, proprement présenté, que nous offre Dom Cousin contribuera peut-être à faire paraître un jour cette édition qu'il souhaite.

Ce n'est pas le fruit de recherches à partir de données nouvelles que le lecteur trouvera dans les pages de Dom C., mais une bonne synthèse de ce qu'on peut savoir sur un des plus célèbres abbés de Fleury ou Saint-Benoît-sur-Loire. Avec compétence, Dom C. a su mettre à profit les principaux travaux traitant du personnage et de son abbaye, replaçant hommes et choses dans leur cadre historique. Abbon est, en effet, l'image d'une époque, une figure typique, qui, au surplus, joua un rôle assez important.

Très jeune encore — il avait à peine dix ans —, il fut donné par ses parents à l'abbaye de Fleury. Il eut vite fait d'y apprendre la grammaire, l'arithmétique et la dialectique. Afin de parfaire son instruction, surtout en « philosophie », il fut envoyé dans les centres d'étude les plus réputés de son temps : à Paris, à Reims, à Orléans, où, en secret, il s'initia aussi à la musique. A vingt-cinq ans, il était déjà devenu un maître ; son abbé le nomma écolâtre (vers 975). Pendant les dix années qui suivirent, Abbon écrivit la plupart de ses traités scientifiques : traités d'astronomie, de comput, de syllogistique, catalogue d'étoiles, tables pascales. Fleury était devenu un foyer de culture monastique. S. Oswald, archevêque d'York (972-992), qui avait fait profession à Fleury, écrivit à l'abbé pour lui demander un écolâtre. Abbon fut désigné. Il fut reçu avec considération et traité comme un grand personnage, même à la cour du roi Ethelred. Durant son séjour en Angleterre, il composa les *Questions grammaticales* et une Vie du roi martyr S. Edmond (*BHL.* 2392), écrite à la demande des moines de l'abbaye de Ramsey. Peu après son retour en France et grâce à l'appui du roi Hugues Capet, il fut élu abbé de Fleury, malgré l'opposition d'une minorité hostile. A partir de ce moment, Abbon n'a plus que de rares loisirs pour s'occuper de travaux de comput ; ses activités d'administrateur, des interventions politiques l'occupent intensément. De cette période date son *Apologie aux rois Hugues et Robert* et la compilation connue sous le nom de *Canones Abbonis*. Le nouvel abbé se consacre en outre activement à défendre l'indépendance de son monastère et des abbayes françaises contre un empiètement toujours menaçant de la part du pouvoir royal et de certains évêques, en particulier celui d'Orléans, Arnoul. Défenseur de l'immunité des maisons religieuses, il en est plus encore le réformateur — nous sommes à l'époque où l'influence de Cluny commence à rayonner. C'est pendant une de ces tentatives de réforme, alors qu'il s'était rendu à son monastère de la Réole (dioc. de Bazas, Gironde) pour y apaiser un mécontentement, qu'il fut atteint d'un coup de lance au cours d'une rixe entre ses gens et ceux du monastère. Il succomba à ses blessures peu d'instants après (13 novembre 1004).

Ayant été assassiné tandis qu'il servait la bonne cause, Abbon fut à bref délai honoré comme martyr, mais son culte est resté local. Les pages où Dom C. en décrit l'évolution semblent assez rapides, surtout si on les compare à celles où il était question des œuvres du saint et où maints détails étaient complaisamment fournis. Sa Vie (*BHL.* 3) figure déjà dans des manuscrits du XII^e^ siècle (cf. *Catal. Lat. Paris.*, t. III, p. 148, n° 80). D'après Leroquais (dont les ouvrages ne se trouvent pas dans la bibliographie), on peut constater que S. Abbon est inscrit au sanctoral d'un sacramentaire de Saint-Benoît-sur-Loire, datant du dernier quart du XII^e^ siècle (*Les sacramentaires*

et les missels manuscrits, t. I, Paris, 1924, p. 313), et au sanctoral d'un bréviaire de la même abbaye datant du XIII^e siècle (*Les bréviaires manuscrits*, t. II, Paris, 1934, p. 294). C'est naturel. Il est plus étonnant de constater que le saint réformateur n'était pas fêté à Cluny — Dom C. le fait remarquer —, bien qu'il le fût dans certains monastères clunisiens et qu'il ait eu, de son vivant, des rapports étroits avec la célèbre abbaye.

L'ouvrage de Dom C. contient d'utiles appendices (listes chronologiques, etc.), un bon index onomastique et des cartes illustrant les voyages d'Abbon, ainsi que les lieux qu'il visita. Une liste des premiers abbés de Fleury aurait pu rendre service.

J. VAN DER STRAETEN.

Luis SÁNCHEZ BELDA. *Cartulario de Santo Toribio de Liébana*. Madrid, Archivo histórico nacional, 1948, LIII-509 pp., carte.

Les origines du monastère de Santo Toribio de Liebana sont bien obscures et c'est avec une vive curiosité que nous avons ouvert le livre de M. Sánchez Belda. Certes, l'ouvrage n'avait pas pour but de décrire l'histoire de cette abbaye, mais de publier le cartulaire compilé dans les premières années du XIV^e siècle (Archives Nationales, Madrid, 1274, ancien 990 B), dont les actes vont de 790 à 1316, et d'analyser la collection diplomatique des documents du XIV^e au XVI^e siècles. M. S. B. a été cependant amené à dire dans la préface quelques mots sur la fondation et sur le saint patron. « Sobre su fondación, a pesar de haberse escrito bastante, nada seguro puede afirmarse » (p. XIII). Comme on le voit, l'examen des chartes n'a en rien éclairci le problème. Toutefois, un point est désormais parfaitement établi : jusqu'au XII^e siècle, l'abbaye fut exclusivement connue sous le nom de Saint-Martin de Turieno ; dans la suite, elle fut appelée Saint-Turibius de Liebana. Ce changement de vocable est dû au grand développement du culte de Turibius à cette époque. Les premières traces qui nous en ont été conservées sont du début du X^e siècle. Mais qui était ce saint patron ? Sur ce point, les renseignements fournis par M. S. B. sont très succincts. Le problème est difficile et nous disposons de peu d'éléments pour le résoudre. Faut-il identifier Turibius de Liebana soit avec son homonyme, l'évêque d'Astorga du V^e siècle, soit avec celui de Palencia, qui vécut un siècle plus tard, ou bien faut-il le distinguer de l'un et de l'autre ? Deux dissertations auraient dû être citées, d'abord celle du bollandiste V. De Buck : *De tribus Turibiis Hispanis, Asturicensi, Palentino et Libanensi* (*Act. SS.*, Oct. XIII, 226-230) et ensuite celle du P. Z. Garcia Villada (*Historia eclesiástica de España*, t. II, 1, Madrid, 1932, p. 325-326 ; cf. *Anal. Boll.* LI, 415). En 1941 nous avons publié, d'après un manuscrit de Turin, une *Vita S. Turibii*, *BHL.* 8344b (*Anal. Boll.* LIX, 34-64), mais, comme nous le remarquions, ce texte ne permet pas de trancher le débat, car il se contente d'attribuer au même personnage tout ce que l'histoire a transmis au sujet des trois Turibius.

Nous nous étions demandé si la Vie mentionnée en 1316 dans un inventaire du trésor de Liebana était identique à celle que nous publiions, la guerre nous empêchant alors de faire cette vérification. M. S. B., qui n'a pas connu notre édition, nous apprend (pp. XIV, note 13, XLIII) qu'il y a, parmi les archives du monastère, une biographie du saint patron, mais il ne fait guère que la mentionner. D'après un détail qu'il donne, il semble bien qu'il s'agisse de la même *Vita :* « el original le daba como nacido en Torino, ciudad de la Lombardia » (p. XIV). *Fuit siquidem sanctus Thuribius civitate Thaurinensi ortus, natione Lombardus* (*Anal. Boll.*, t. c., p. 38). Le manuscrit de Liebana contient en outre une Vie castillane en vers, qui a été publiée par Ed. Jusué dans la seconde édition de son livre : *Monasterio de Santo Toribio de Liébana* (Valladolid, 1921) et qui n'avait pas été reproduite par le P. Gregorio de Argaiz dans *La soledad laureada por san Benito* (t. I, 1675). Disons, en passant, que cet auteur mérite d'être consulté à propos de S. Turibius, car il a eu accès aux archives du monastère ; malheureusement, il fait un tel crédit aux *falsos cronicones*, qu'aussi longtemps que le dépôt de la vieille abbaye n'aura pas été inventorié, on devra se référer avec grande circonspection au chapitre qu'il consacre au saint patron.

M. S. B. écrit, à propos de S. Turibius d'Astorga : « Se sabe que estuvo en Tierra santa, de donde regresó con varias reliquias sagradas. » En fait, si nous savons d'après son propre témoignage que Turibius d'Astorga a voyagé beaucoup, *diversas provincias adeundo*, nous ignorons quels pays il a visités. Le pèlerinage en Terre sainte et le transfert des reliques sont affirmés uniquement par l'auteur de la Vie *BHL.* 8344b, qui s'inspire, comme nous l'avons montré, du récit de la translation des reliques de l'Arca Santa d'Oviedo.

La *Vita* est suivie d'une série de miracles, qui ont eu lieu dans la région de Liebana. Grâce aux actes publiés par M. S. B., nous pouvons préciser quelques points douteux. Au § 11 (*Anal. Boll.*, t. c., p. 49), le narrateur raconte la guérison de l'évêque de Palencia, Raimond, qui était venu en pèlerinage à la tombe de S. Turibius. S'agissait-il de Raimond I^er^ (1085-1108) ou de Raimond II (1148-1184)? Le document 111, qui date de 1181, tranche la question. On y lit que les évêques Jean de Léon, Raimond de Palencia, Rodrigue d'Oviedo et Marin (Martin) de Burgos ont fondé une confraternité au monastère de S. Toribio et ont accordé une indulgence de 40 jours à quiconque ferait une aumône au monastère. Dans la *Vita*, on rappelle que Raimond de Palencia *pro sua sospitate et propter miraculum quod contigerat, absolutionem XL dierum per suam diocessem illi tribuit qui aliquid misericordie vitam* (lire *in tam*) *sancto loco et constri*[*n*]*cto et asperimo impenderet.* Raimond de Palencia apparaît comme témoin dans deux autres actes (n° 110, du 15 mai 1176 ; n° 112, 13 avril 1183). Le comte Alphonse, dont il est question au § 12 de la *Vita*, est cité dans plusieurs documents qui s'échelonnent de 924 à 963.

L'édition du cartulaire étant dotée d'un riche index des noms de lieux et de personnes, nous y avons cherché quelques personnages et localités que nous n'avions pu identifier, mais, hélas ! sans grand succès.

M. S. B. n'a guère tenté d'annoter les actes qu'il publiait ni, en général, d'en faire la critique. Ce serait du reste un long travail, d'autant plus que, comme le notait jadis L. Barrau Dihigo, dans le cartulaire de Santo Toribio, « les er-

reurs de date sont, en quelque sorte, de règle» (*Recherches sur l'histoire politique du royaume Asturien*, Tours, 1921, p. 82).

Signalons que le P. J. Perez de Urbel avait donné une analyse des documents du cartulaire pour la période la plus ancienne, depuis 763 jusqu'en 1060, dans sa monumentale *Historia del Contado de Castilla*, t. III (Madrid, 1945), p. 1333-1368. Le texte de l'inventaire du trésor du monastère en 1316 a été reproduit également par J. Rius Serra dans l'*Archivo español de arte y arqueologia*, 1929, p. 249. B. DE GAIFFIER.

Neil R. KER. *Fragments of Medieval Manuscripts used as Pastedowns in Oxford Bindings*. Oxford, The Oxford Bibliographical Society, 1954, in-4°, xx-278 pp., 14 pl. (= *Oxford Bibliographical Society Publications*, N.S., t. V, 1951-1952).

L'auteur des *Medieval English Libraries*, qui prépare une seconde édition de cet indispensable répertoire du moyen âge anglais, a dépensé des trésors de patience et d'érudition à mettre en valeur une source nouvellement découverte par lui. Les bibliothèques universitaires des collèges d'Oxford, très florissants au XVI^e^ siècle, se sont enrichies alors de nombreux ouvrages qu'elles ont fait relier sur place, et ce sont des manuscrits liturgiques et théologiques, par exemple, mis au rebut, comme dépourvus d'intérêt et sortis de l'usage courant, qui ont fourni le parchemin collé à l'intérieur des deux plats pour consolider le travail et servir ainsi de « gardes ». Les diligentes investigations de M. Ker ont retrouvé plus de deux mille pièces, comportant parfois jusqu'à 8 folios. Il y joint une centaine de fragments utilisés tout uniment comme couvertures de cahiers ou pour protéger un volume de petit format. Avec les détails techniques de la bibliographie, comme l'examen des fers de reliures, cet ensemble fait connaître beaucoup mieux que par le passé l'histoire des divers dépôts de livres de la vieille université et celle des relieurs de la ville.

Mais c'est surtout la possibilité de recouvrer quelques textes hagiographiques qui nous intéresse ici. Non seulement M. K. a décrit avec le plus grand soin, dans son volume, chacune de ses découvertes, mais il a bien voulu répondre aux questions que nous nous sommes permis de lui poser afin de les identifier plus exactement.

Un des recueils hagiographiques les plus communs est représenté avec le plus d'abondance : 29 feuillets d'une Légende dorée, copiée au XIV^e^ siècle (n^os^ 878, 1867, 1868, 1871, 1873, 1875, 1876, 1878, 1879, 1882, 1884). Deux Vies de la Vierge en vers ont donné chacune 2 feuillets, écrits au XV^e^ siècle (n^os^ 921 et 1951). Des fragments d'une Passion de S. Étienne, du début du XV^e^ siècle (n° 1582), de la *Vita Martini* de Sulpice Sévère, *BHL.* 5616, XV^e^ siècle (p. 154, note 6), et d'une Vie de S^te^ Marina-Marinus, *BHL.* 5528, du XIII^e^ siècle (n° 1861), sont des textes fréquemment rencontrés en manuscrit. Un bout de Vie, de Miracle ou d'*exemplum*, écrit au XII^e^ siècle, mais non en Angleterre (n° 1622), n'a pu être identifié : il s'agit de l'Agneau pascal, accordé (peut-être en vision) à une femme qui avait longuement veillé dans une église à l'époque de Pâques ;

ce fragment ne mentionne aucun nom propre, sauf celui de Ste Marie Madeleine, modèle de persévérance dans la recherche du Seigneur. De trois exemplaires des Dialogues de S. Grégoire, l'un est de la fin du xe siècle (no 861), les deux autres du xive (nos 391 et 1922). Les Révélations de Ste Brigitte ont fourni 8 feuillets (nos 387 et 393) ; dans le même genre prophétique, des prédictions, dont 56 vers sont conservés en une écriture du xive siècle (no 924).

Plusieurs fragments d'un ou deux exemplaires du martyrologe d'Usuard, du xiiie siècle, vont du 2 au 6 juillet (no 1451), du 25 juillet au 4 août, du 26 septembre au 2 octobre, du 7 au 13 et du 20 au 25 octobre (no 836). A noter encore, une série de calendriers : du xiie siècle, mois de mars et d'avril (no 1755) ; du xiiie-xive siècle, septembre et octobre (no 624) ; du xive siècle, mai et juin (nos 399 et 1789), mars à juin (no 788e), janvier et février (no 1030), mai à octobre (no 1533), janvier, février, juillet et août (no 1983) ; du xve siècle, novembre et décembre (no 1746), ainsi que des litanies du xive siècle (no 741).

Le plus intéressant pour nous est la reconstitution partielle d'un grand légendier anglais du début du xiiie siècle, écrit en doubles colonnes de plus de 42 lignes. M. K. en a retrouvé 7 feuillets, utilisés par un relieur d'Oxford vers 1553. Ce sont : 1o 2 feuillets à Merton College (Ker, no 403), Vie de S. Ambroise par Paulin, *BHL.* 377 (4 avril) ; 2o 3 feuillets dans la collection de M. E. M. Dring, à Epsom (Ker, p. 38, note 3), fragments des Vies de S. Théophile le vidame (fêté à Lincoln le dernier jour de février), de S. Aubin, évêque d'Angers (1er mars), de S. Chad, évêque de Lichfield (2 mars), et de S. Grégoire le Grand (12 mars) ; 3o des portions de 2 feuillets, autrefois voisins, à la Bodléienne (Ker, ibid.), renfermant la fin d'une Vie et le début de Miracles de Ste Milburga (23 février), première abbesse de Much Wenlock, dans le Shropshire, non loin du Pays de Galles. Ces renseignements suffisent pour déterminer qu'il s'agit là d'une collection très semblable au grand légendier anglais écrit au xiie siècle, sur 2 colonnes à 47 lignes, dont subsistent deux volumes entiers à la Bibliothèque capitulaire de Lincoln, sous les nos 149 (ancien B. I. 9), de novembre à juin, et 150 (ancien B. I. 16), de juin à septembre, avec certaines additions hors de l'ordre du calendrier (décrits par R. M. Woolley dans son *Catalogue of the Manuscripts of Lincoln Cathedral Chapter Library* ; cf. *Anal. Boll.* XLVI, 186). La *Vita Ambrosii*, *BHL.* 377, s'y lit, dans le no 149, fol. 114-120, et la *Vita Milburgae*, inédite, aux fol. 83v-87, y est suivie de *Miracula*, également inédits, aux fol. 87-89v. Les Vies de S. Aubin d'Angers, par Fortunat (*BHL.* 234), de S. Chad (extrait de Bède), de S. Théophile (*BHL.* 8121) et de S. Grégoire le Grand (inédite) s'y succèdent, aux fol. 92-102v, exactement comme dans le manuscrit dont M. K. recueille les fragments. Tant pour la disposition du volume que pour l'ordre des pièces qui s'y rencontraient, celui-ci semble donc bien avoir été un parallèle assez exact, quoiqu'un peu plus récent.

Des quelques textes ainsi recouvrés, deux seulement sont assez rares pour mériter qu'on s'y attarde : la Vie et les Miracles de Ste Milburga. On ne connaissait sur cette sainte que l'abrégé très incolore de la *Nova Legenda Angliae* (*BHL.* 5959) ; mais une suite de pièces signalées depuis quelque temps forment un dossier d'inédits assez important, dont le classement n'a jamais encore été entrepris.

Le manuscrit de Gotha (début du xive siècle) en contient deux, décrites par nous (*Anal. Boll.* LVIII, 99-100) : sous le no 50, une *Vita*, précédée d'un pro-

logue, en latin très orné, dont la conclusion oratoire est suivie, sans nouveau titre, d'une sorte d'appendice (n° 51), de la même veine et sans doute de la même plume, sur des Miracles de Ste Milburga au Pays de Galles (inc. : *Florent autem in Wallia gloriose virginis Mildburge virtutes et miracula*). La même *Vita* se lit dans l'Additional 34633 du Musée britannique (XIIIe siècle), provenant *de Valle Sancte Marie* (vraisemblablement le prieuré augustinien de Beddgelert, au comté de Carnarvon).

Le Lansdowne 436, du Musée britannique (XIVe siècle), autrefois à Romsey, renferme une *Vita* beaucoup plus courte que celle du Gothanus ; nous l'avons décrite (*Anal. Boll.* LVI, 337, n° 24), et le récit qui y est fait de l'Invention des reliques a été utilisé par Mlle Rose Graham, *The History of the Alien Priory of Wenlock*, dans *Journal of the British Archaeological Association*, 3e série, t. IV (1939), p. 121-123.

Une troisième *Vita*, dépourvue de prologue, est celle qui ne se trouve entière que dans le n° 149 de Lincoln ; mais, outre les fragments découverts par M. K., elle figure aussi, incomplète de la fin, dans le n° 94 de Lambeth Palace (début du XIIIe siècle). L'*incipit* est différent de celui du Gothanus (n° 50), mais l'*explicit* de Lincoln, comme celui du fragment retrouvé par M. K., est celui des Miracles au Pays de Galles (Gothanus, n° 51).

Le manuscrit de Lincoln est également, à ce qu'il semble, le seul qui ait conservé dans leur entièreté les *Miracula Inventionis beate Mylburge virginis*, précédés d'un *Prologus domni Atonis, Hostiensis episcopi cardinalis*. Stubbs (dans le *Dictionary of Christian Biography*, i. v. Milburga) se rallie à l'opinion de Fabricius, qui croyait reconnaître dans l'auteur du *Libellus* non pas, comme le titre l'indique, cet Odon qui fut cardinal évêque d'Ostie de 1088 à 1101, mais bien plutôt Odon de Cantorbéry, d'abord moine dans cette ville, puis abbé de Battle (de 1175 à sa mort, survenue en 1200). Cette attribution n'est pas fondée. M. K. a bien voulu transcrire pour nous les premiers mots de la pièce, dont le titre est identique à celui du manuscrit de Lincoln (sauf *sancte* Ker, au lieu de *beatae* Woolley). Ils tranchent la question : *Nostris igitur temporibus, anno ab incarnatione Domini millesimo centesimo primo.*

Enfin, dans le n° 433 du Collège de Corpus Christi, à Cambridge (XIVe siècle), qui a peut-être appartenu au prieuré de Much Wenlock, se trouvent (fol. 62v-67v) d'autres Miracles, précédés d'un prologue, incomplets de la fin (ou inachevés), addition du XVe ou du XVIe siècle, qui semble l'œuvre d'un moine nommé Roland Brugge.

Un peu avant le milieu du XVIe siècle, Leland a vu un exemplaire de la *Vita Milburgae*, d'où il a tiré une série de notes (Iohannis Lelandi antiquarii *Collectanea*, éd. T. Hearne, Londres, 1770, t. III, p. 169-171). Ce témoin différait presque certainement de ceux qui ont été signalés ci-dessus : les extraits pris par Leland s'intitulent *Ex libro Gotcelini de vita S. Milburgae*, sans indiquer que l'attribution à Goscelin soit conjecturale (comme Leland le fait en cas de doute, pour d'autres pièces, par exemple aux pp. 164, 167, 168) ; en outre, ils suivent immédiatement un passage pris à la Vie de Ste Édith en prose et en vers par le même Goscelin (*BHL.* 2388, poème VII, éd. Wilmart, *Anal. Boll.* LVI, 83-84 ; cf. p. 9, note 4) ; or, aucun de nos manuscrits n'attribue de *Vita Milburgae* à ce fécond hagiographe flamand transporté en Angleterre. Nous ne distinguons pas clairement quel texte a vu Leland. Cet original n'est cer-

tainement pas le résumé de la *Nova Legenda Angliae* (*BHL.* 5959), mais plutôt la Vie même qui a été abrégée par celle-ci. A la fin de la *Vita* proprement dite, Leland lisait, comme dans nos manuscrits, l'appendice ou supplément *De Miraculis in Wallia* (Gothanus, n° 51). La dernière phrase copiée par lui ne permet pas l'hésitation : « Florent autem in Wallia gloriosae virginis Milburgae miracula loco qui eius nomine, eo quod sui iuris aliquando fuerat, Landmylien wallice dicitur, quod in Terram Milburgae latino sermone vertitur. » L'existence d'une Vie en un petit volume est signalée aussi, mais sans autres détails, dans le registre de Jean de Trillek, évêque de Hereford (éd. J. H. Perry, dans les publications de la *Canterbury and York Society*, en 1912, p. 96-97) : le 10 décembre 1346, l'évêque, ayant emprunté aux moines de Much Wenlock *quendam libellum de vita sancte Milburge virginis*, s'engage à le restituer quand il en sera requis. P. Grosjean.

Robin Flower. *A Metrical Life of St. Wulfstan of Worcester.* Dans *The National Library of Wales Journal*, t. I (Aberystwyth, 1940), p. 119-130, 2 pl.

Nous devons à l'obligeance du Conservateur en chef de la Bibliothèque nationale du Pays de Galles la connaissance d'une étude qui, par sa date, risquait de se soustraire à l'attention de nos lecteurs. Le regretté Robin Flower examine une Vie de S. Wulfstan qui voisine avec l'*Aurora* de Pierre Riga dans l'unique manuscrit où elle ait été signalée. Du milieu du XIII^e^ siècle environ, ce codex, provenant de Worcester, fait aujourd'hui partie, à Aberystwyth, du fonds de Peniarth (n° 386, anciennement Hengwrt 362).

Il contient, sur S. Wulfstan, les pièces suivantes, toutes inédites : 1° une Vie métrique, en 380 hexamètres léonins, inc. *Vita viri sancti Wlstani scripta roganti Pontifici metrico modulo brevitatis amico Incipit ;* 2° un bref poème en 17 hexamètres léonins sur des Miracles du même saint, inc. *Linguam sub mento vir sectus more cruento ;* 3° un autre petit poème, en 22 hexamètres léonins, sur quelques épisodes de la vie du saint, inc. *Verba loquor recta, datur hic mihi lingua resecta* (sic leg. ; *refecta* Flower). Deux extraits de la première de ces pièces sont imprimés dans le *Journal*, ainsi que les deux dernières, et une planche reproduit la troisième. Les *Miracula* semblent postérieurs à l'année 1234, si vraiment le douzième de la liste résume, comme il est probable, les événements racontés au livre II, ch. 10, du texte *BHL.* 8758 (éd. Darlington, p. 154), qui survinrent entre 1234 et 1243. En outre, un vers de la troisième pièce est un emprunt à la première. R. F. concluait que ces trois compositions, de la même main, devaient se placer sous le pontificat de Gautier de Cantilupe (1236-1266). La Vie met en vers un choix d'incidents de la carrière de S. Wulfstan, dont la plupart, mais non tous, figurent dans la *Vita* par Guillaume de Malmesbury (*BHL.* 8756) et dans son abrégé du début du XIII^e^ siècle (*BHL.* 8757). Les deux petites pièces s'expliquent par les Miracles et plus précisément comme une double série d'inscriptions destinées à des peintures murales ou à des vitraux qui ornaient la cathédrale de Worcester. Des antiquaires du XVIII^e^ siècle décrivent encore ces images et ont conservé le texte de vers explicatifs, dont plusieurs se retrouvent dans le manuscrit Peniarth 386. Celui-ci contient

aussi une épitaphe, en 12 hexamètres léonins, de Silvestre d'Evesham, évêque de Worcester, mort en 1218, qui avait procédé à la dédicace de la cathédrale, en l'honneur de Notre-Dame, de S. Pierre apôtre et des SS. Oswald et Wulfstan, ses prédécesseurs.

Les quatre pièces sont anonymes. Aucun autre codex ne paraît les contenir. R. F. n'a pas cherché à soulever le voile qui cache leur auteur. Nous ne doutons pas, quant à nous, qu'il faille ajouter au moins la première à l'excellente liste des œuvres de maître Henri d'Avranches dressée en 1935 par MM. J. C. Russell et J. P. Heironimus (*The Shorter Latin Poems of Master Henry of Avranches relating to England*, p. XIII-XXIII ; cf. *Anal. Boll.* LVI, 421) : la date, le style (dont on peut juger par la centaine de vers imprimés ici) et le choix des sujets, tout concorde à soutenir cette attribution. — Quelques coquilles ont échappé à la correction : p. 122, vers 10, fermer les guillemets après *murilegorum* ; p. 124, poème A, vers 2, lire *resectum*, et poème B, vers 1, lire *resecta* ; p. 125, vers 16, lire *prece*, et vers 19, lire *vox* ; p. 126, ligne 6, lire *depictam*.

P. GROSJEAN.

Bernard de Clairvaux. Paris, Éditions Alsatia, 1953, XXVI-758 pp., illustrations et une carte (= *Commission d'histoire de l'Ordre de Cîteaux*, III).

Saint Bernard théologien. Actes du Congrès de Dijon, 15-19 septembre 1953 (= *Analecta sacri Ordinis Cisterciensis*, t. IX, fasc. III-IV, 1953, p. 1-334).

Saint Bernard, homme d'Église. Paris, Desclée de Brouwer, 1953, 259 pp., illustrations (= *Témoignages*. Cahiers de la Pierre-qui-Vire, nº 38-39).

S. Bernardo. Pubblicazione commemorativa nell' VIII centenario della sua morte. Milan, Società editrice « Vita e pensiero », 1954, X-198 pp. (= *Pubblicazioni dell' Università Cattolica del S. Cuore*, Nuova serie, t. XLVI).

Le huitième centenaire de la mort de S. Bernard a suscité d'innombrables publications. Il serait présomptueux de vouloir en dresser une liste complète. Nous limiterons notre examen à quelques ouvrages, en soulignant dans la mesure du possible ceux qui méritent de retenir particulièrement l'attention de l'hagiographe.

En France, trois recueils ont célébré, indépendamment l'un de l'autre, l'anniversaire du fondateur de Clairvaux. La commission d'histoire de l'Ordre de Cîteaux, dont le siège est à l'abbaye Notre-Dame d'Aiguebelle, reconnaissant qu'il était prématuré de publier une nouvelle biographie de S. Bernard, a réuni une série d'études qui, méthodiquement, envisagent les principaux aspects de cette vie extrêmement remplie. Elles sont divisées en cinq sections : I. Les années de préparation ; II. Clairvaux ; III. L'Ordre de Cîteaux ; IV. L'Église et la société ; V. Rencontres et influences. Environ une douzaine de collaborateurs se sont réparti la tâche, mais l'exposé garde une certaine unité, qui lui vient du plan adopté. Le livre — un gros volume de 758 pages — sera plus volontiers consulté que

lu. Le Comité de rédaction s'en est sans doute rendu compte, car il a muni l'ouvrage d'excellentes tables : chronologiques d'abord, où tous les grands faits politiques et religieux, les courants des idées et des arts au temps de S. Bernard sont disposés en tableaux synchroniques (p. 567-619) ; analytiques ensuite : Bernard et la papauté ; Bernard et l'épiscopat ; Bernard, les princes et la société féodale ; L'âme de Bernard, l'homme et le saint ; L'idéal de société chrétienne selon Bernard ; L'idéal de vie monastique selon Bernard ; Bernard, la pensée, les lettres et les arts. Grâce à ces riches index, il est aisé de bénéficier des abondantes informations qui ont été réunies dans les dissertations ; ajoutons que désormais les historiens trouveront ici sans difficulté les renseignements qu'ils devaient glaner dans la Vie de S. Bernard de Vacandard.

Très utiles également les six appendices, dont quelques-uns constituent de précieux instruments de travail, par exemple, les tableaux généalogiques de la famille du saint ; le répertoire des citations d'auteurs profanes qui se rencontrent dans les écrits de l'abbé bourguignon ; la note sur la bibliothèque de Clairvaux. A ce propos, signalons que l'article de Dom Wilmart, *L'ancienne bibliothèque de Clairvaux*, paru en 1917 dans les *Mémoires de la Société Académique de l'Aube* (t. LIV, p. 125-190), a été reproduit dans les *Collectanea Ordinis Cisterciensium reformatorum*, t. XI (1949), pp. 101-127, 301-318.

Un de ces appendices a retenu spécialement notre attention : *La question des rapports de saint Bernard avec saint Félix de Valois* (p. 541-542). L'auteur de cette note, Joseph Grillon, fait remarquer qu'il est difficile de parler des relations de S. Bernard avec S. Félix, l'existence de celui-ci étant très problématique. Outre la brève notice du t. II des *Acta Sanctorum* de Novembre, M. G. aurait pu consulter, à la date du 4 novembre, le commentaire au martyrologe romain paru en 1940 (*Act. SS.*, Propylaeum Decembris, p. 497), qui soulignait nettement l'absence de tout document authentique relatif à ce personnage, dont on a voulu faire le co-fondateur des Trinitaires. Sur ce point, citons aussi maintenant le tome XI des *Vies des Saints et des Bienheureux*, publié par les Pères Bénédictins de Paris (1954, p. 669-671).

Certains chapitres, comme *Bernard et les monastères bénédictins non-clunisiens*, abandonnent la forme de l'exposé pour devenir un répertoire où sont énumérées les abbayes bénédictines qui furent en relation avec le célèbre abbé. Pour chacune, on rappelle les rapports qu'elles ont entretenus avec Bernard et le nom des religieux qui furent particulièrement liés avec lui.

L'avant-propos nous avertit que quelques sujets, qui avaient été prévus dans le plan primitif, n'ont pas été traités, leurs auteurs en ayant été empêchés. C'est vraisemblablement pour cette raison que nous ne trouvons pas de chapitre consacré à S. Bernard et ses premiers historiens, ni aux œuvres authentiques de l'abbé de Clairvaux. Il eût été souhaitable de montrer dans quelle mesure nous avons progressé dans la connaissance des *Vitae* primitives depuis les travaux du P. T. Hümpfner et de Vacandard. Malgré ces lacunes, cet important volume restera longtemps une précieuse source de renseignements pour quiconque s'intéresse au XII^e^ siècle.

Il n'est peut-être pas inutile de signaler un article du P. John Morson, O. C. R., qui contient la description de 17 manuscrits où figure la biographie de S. Bernard (*Some Manuscripts of the Life of St. Bernard*, dans *Bulletin of the John Rylands Library*, t. XXXVII, 1955, p. 476-502). Ces 17 manuscrits appartiennent à des dépôts anglais ou y étaient conservés, il y a quelques années. Le P. M. suggère que des chercheurs fassent le même travail pour d'autres pays et préparent ainsi l'édition critique de la *Vita S. Bernardi*.

Ce premier recueil a été suivi des *Mélanges Saint Bernard* (Dijon, 1954), où sont réunies une soixantaine de communications, lues au cours du XXIV^e^ congrès de l'association bourguignonne des Sociétés savantes, congrès qui se tint à Dijon du 28 mai au 2 juin 1953. Dans ce volume, on a laissé de côté d'abord les contributions relatives à l'histoire du droit, qui seront bientôt publiées à part ; ensuite tout ce qui concernait la théologie de S. Bernard. Celle-ci a fait l'objet d'un second congrès à Dijon (15-19 septembre 1953). Les actes en ont été imprimés dans les fascicules 3 et 4 du t. IX des *Analecta sacri Ordinis Cisterciensis* sous le titre *Saint Bernard théologien*. Les 17 dissertations sont groupées sous les rubriques suivantes : Les sources ; Le mystère de salut ; L'union à Dieu ; L'influence de S. Bernard. Vu le caractère doctrinal de ces exposés, nous ne pouvons nous y étendre longuement, mais ils constituent un ensemble remarquable. Par des voies très variées, ils nous conduisent, sous la direction de maîtres expérimentés, à une intelligence vraiment profonde de S. Bernard. De plus, et ce n'est pas un de leurs moindres mérites, ils nous aident à bien situer la personne et l'œuvre du saint docteur parmi les divers courants religieux et théologiques du XII^e^ siècle.

Les pages claires et nourries de Dom Jean Leclercq : *S. Bernard et la théologie monastique du XII^e^ siècle* (p. 7-23) et de M. l'abbé J. Châtillon : *L'influence de S. Bernard sur la pensée scolastique aux XII^e^ et XIII^e^ siècles* (p. 268-288) sont très instructives. Malgré l'aspect combatif de quelques-uns des écrits de S. Bernard, « habituellement, il ne fait pas de la théologie contre quelqu'un » (p. 18). Il faut lire le mémoire de Dom Leclercq pour se rendre compte que cette réflexion n'est pas seulement un paradoxe. L'article du P. H. Barré, secrétaire de la Société française d'études mariales, intitulé : *S. Bernard, docteur marial* (p. 92-113), met en garde contre les exagérations dans lesquelles tombent facilement les admirateurs de S. Bernard. Nous aurons l'occasion de revenir sur ce point en parlant du livre *Saint Bernard et Notre Dame*. Mabillon a décerné au premier abbé de Clairvaux le titre de « dernier des Pères », « ultimus inter patres, sed primis certe non impar ». Dom O. Rousseau, dans une note bien documentée : *S. Bernard, « le dernier des Pères »* (p. 300-308), retrace l'origine et le cheminement de cette expression, à laquelle l'encyclique de Pie XII : *Doctor mellifluus* vient d'apporter la suprême confirmation.

Soulignons que tous les collaborateurs ont abondamment annoté le texte de leur communication et que les ordonnateurs du volume l'ont muni de bonnes tables.

A ces trois recueils d'expression française, il convient de joindre : *Saint Bernard, homme d'Église*, recueil publié par l'abbaye bénédic-

tine de la Pierre-qui-Vire. De format et de dimensions plus modestes, il contient de brefs « essais », signés par des savants qualifiés, tels que E. Gilson, A. Forest, G. Duby, Fr. Heer, les PP. J.-M. Déchanet, Fr. Vandenbroucke, J. Leclercq, de l'Ordre de S. Benoît, le P. L. Bouyer, de l'Oratoire. Les quelques extraits empruntés au livre de Fr. Heer, *Aufgang Europas* (cf. *Anal. Boll.* LXIX, 1951, 436), sont introduits par une brève note ; elle avertit le lecteur qu'il convient de lire avec circonspection les aperçus du brillant historien. « Le roman et le gothique s'affrontent en lui (Bernard) » (p. 17) ; « C'est la transition du *féodalisme roman* à la *liberté gothique* de la personne chrétienne » (p. 21). Ces formules contrastées, à première vue claires, nous aident-elles à mieux saisir S. Bernard ? Le lecteur en jugera. M. W. von den Steinen n'hésite pas à écrire : « Was... über Bernhard von Clairvaux zu lesen steht, ist um keinen Deut gültiger als die Urteile und Exklamationen über die Lombardenzüge Friedrichs I. » (*Historische Zeitschrift*, t. 179, 1955, p. 99).

En Italie, l'Université catholique du Sacré-Cœur a également organisé un congrès. Parlant des motifs qui ont déterminé les autorités académiques à célébrer ce centenaire, le P. Gemelli fait remarquer que les bâtiments qui abritent l'Université sont un ancien monastère cistercien, fondé en 1498 par Ludovic le More. La dixième et dernière communication, rédigée par le professeur Cagiano De Azevedo, retrace l'histoire de cet édifice. Parmi les autres articles, signalons d'abord *Saint Bernard théologien* de J. Leclercq, O. S. B. Mettant déjà à profit les résultats du second congrès de Dijon, l'auteur montre dans quel sens il faut attribuer à l'abbé de Clairvaux le titre de théologien. Au XII^e^ siècle, quand naît la théologie scolastique, Bernard représente la « théologie monastique », prolongement de celle des Pères ; il en est un des plus grands représentants. Avec raison, Dom L. remarque que la pensée du saint a été déformée au cours des âges, sous l'influence de nombreux apocryphes. « Il nous faut apprendre à juger S. Bernard d'après ses écrits, sa terminologie, la théologie de son temps, non d'après sa réputation, souvent fondée sur des textes inauthentiques, sur des extraits faciles, sur les tendances des compilateurs des XIV^e^ et XV^e^ siècles ou de ceux du XIX^e^ siècle » (p. 39). Si tous ceux qui ont voulu exalter l'œuvre de S. Bernard avaient médité cet avertissement, on aurait évité des exagérations et parfois de véritables travestissements de la pensée du saint docteur.

Les deux mémoires du P. Ed. Wellens, *Saint Bernard mystique et docteur de la mystique* (p. 66-91) et du P. Maur Standaert, *La spiritualité de saint Bernard* (p. 42-65), méritent, tant par la solidité de l'information que par la connaissance très personnelle des écrits du saint, de prendre place à côté des articles publiés dans le recueil *Saint Bernard théologien*.

Quelle vivante image du grand abbé M. C. H. Talbot a su dégager de sa correspondance : *Bernardo nelle sue lettere* (p. 151-165) ! Qui voudrait entrer rapidement en contact avec la puissante personnalité du fondateur de Clairvaux pourrait lire ces quelques pages, au surplus très loyales : « Avvezzo

fin dalla gioventù a dominare gli altri e a veder accettate le sue opinioni come l'ultima parola in tutti i campi, egli (Bernardo) non sapeva tollerare opposizione di sorta. Era così convinto della giustizia della sua causa, così sicuro che gli uomini da lui scelti quali abati o vescovi fossero gli strumenti perfetti per il compito, che il più leve accenno a un' altra soluzione gli sembrava intollerabile » (p. 160).

L'article de Mlle Mohrmann, *Le style de saint Bernard* (p. 166-187), met bien en relief non seulement le talent littéraire du saint, mais aussi l'élégance de son latin, hérité de la Bible et des Pères, latin qui se pare avec aisance de la richesse de la poésie hymnique. « Saint Bernard avait une oreille de poète », écrit le P. A. Dimier (*Collectanea Ordinis Cisterciensium reformatorum*, t. XI, 1949, p. 53). De son côté, le P. J. Leclercq reconnaît que l'humanisme de Bernard « est pleinement consenti ». Si tout le monde est d'accord pour admirer le style du saint abbé (« Bernard was an *écrivain de race* », note David Knowles dans la *Dublin Review*, vol. 227, 1953, p. 113), il apparaît moins clairement comment et sous quels maîtres l'austère religieux a acquis cette formation littéraire. A Châtillon-sur-Seine ou au monastère ? Il serait aussi intéressant de savoir dans quelle mesure Bernard a enrichi et modifié sa langue et son style dans ses écrits successifs. L'élaboration de la nouvelle édition critique de ses œuvres permettra peut-être de résoudre ce problème.

B. DE GAIFFIER.

Jean LECLERCQ, O. S. B. *Études sur saint Bernard et le texte de ses écrits*, dans *Analecta sacri Ordinis Cisterciensis*, t. IX, fasc. 1-2 (1953), p. 1-247.

The Letters of Saint Bernard of Clairvaux translated and edited by Bruno Scott JAMES. London, Burns Oates, 1953, xx-530 pp.

On sait que, depuis plusieurs années, le P. J. Leclercq, de l'abbaye de Clervaux, prépare une édition des œuvres de S. Bernard (*Anal. Boll.* LXIX, 435). Dans de nombreux articles, il a déjà communiqué des résultats fragmentaires de ses recherches. Le présent ouvrage réunit les conclusions principales de ses travaux préliminaires. Sans pouvoir détailler tout ce que contient cet excellent mémoire, nous attirerons l'attention sur quelques points.

A la date du 15 avril 1952, l'auteur avait examiné 1444 manuscrits, dont 608 sont du XIIe siècle, 419 du XIIIe, 178 du XIVe et les autres du XVe. Après cette consciencieuse exploration, il a fait le point : « De l'inventaire des manuscrits et de l'établissement d'un texte critique de saint Bernard, quel résultat peut-on attendre ? Sera-t-il principalement de mettre au jour des inédits nouveaux ? A cette dernière question, il semble qu'on doive répondre négativement » (p. 39). Plus loin, il ajoute que le résultat ne modifiera guère le texte des éditions antérieures ; mais, désormais, nous connaîtrons beaucoup mieux la genèse des écrits bernardins, nous pourrons résoudre les problèmes d'authenticité qui se posent pour quelques-uns et nous appuyer sur un texte dûment contrôlé.

Le chapitre II, *Sur la genèse des sermons de saint Bernard* (p. 45-83), nous révèle avec quelle précision les patientes investigations du

P. L. ont permis d'éclaircir les questions relatives à la rédaction des sermons. En 1947, l'auteur écrivait : « Si ces conjectures (faites à propos de l'élaboration de quelques sermons) sont fondées, nous ne saurons jamais exactement comment prêchait Bernard » (*Revue Mabillon*, t. XXXVII, p. 16). Aujourd'hui, il peut écarter cette perspective décevante : « Nous savons désormais comment prêchait Bernard, au moins dans certains cas » (p. 76).

La correspondance du saint s'est enrichie de 22 textes nouveaux, ce qui porte à 497 le nombre total des lettres conservées. « La tradition manuscrite des collections de lettres de saint Bernard est extrêmement complexe et il est difficile d'y voir clair », constate l'auteur (p. 89, cf. p. 91). Mais ni la difficulté de la tâche ni son ampleur n'ont ralenti le zèle du vaillant chercheur, qui, avec une attention toujours en éveil, s'efforce de dégager de la transmission des recueils les renseignements qu'ils recèlent.

A Geoffroy d'Auxerre revient une part importante dans la rédaction de la plus ancienne Vie de S. Bernard (*BHL.* 1207-1209 et 1214-1221 ; cf. *Anal. Boll.* L, 1932, 92-122). Le P. L., qui nous avait déjà donné en 1951 : *S. Bernard et ses secrétaires* (*Revue bénédictine*, t. LXI, p. 208-229) et en 1952 : *Les écrits de Geoffroy d'Auxerre* (ibid., t. LXII, p. 274-291), complète ces deux articles, d'abord, p. 68-73 : *Le témoignage de Geoffroy d'Auxerre*, puis p. 81-83 : *Un autographe de Geoffroy d'Auxerre*, enfin, p. 151-170 : *Les souvenirs inédits de Geoffroy d'Auxerre sur saint Bernard*. La *BHL* avait signalé deux sermons de cet écrivain en l'honneur de S. Bernard (nos 1229, 1230). Dom L. publie ici deux autres sermons inédits, qu'il a découverts dans un seul manuscrit (Troyes, 503) et qui devront figurer dans le supplément de la *BHL*. Ensuite, il imprime, toujours d'après le même manuscrit, deux sermons du même auteur sur S. Malachie, où sont évoquées, surtout dans le second, les relations du saint évêque irlandais avec l'abbé de Clairvaux. De ce second sermon, seuls les passages qui font allusion à S. Bernard sont reproduits. L'ouvrage du P. Durán, que nous analysons plus loin, nous donnera l'occasion de parler des pages consacrées à l'iconographie.

L'analyse des manuscrits a aussi fait retrouver la liste des *capitula* d'Abélard, qu'on n'avait pu, jusqu'ici, rétablir que par conjecture. Elle figure dans 25 copies ! Le savant bénédictin traitera cette question dans une étude spéciale. A propos de la lutte qui s'éleva entre le célèbre dialecticien et S. Bernard, il publie ici le texte complet de l'*Epistola Petri Abailardi contra Bernhardum abbatem*, où l'on retrouve des échos de la Passion de S. Vincent de Saragosse. S. Bernard y est comparé au persécuteur Dacien : *Quanta ille Datianus meus in me veneni sui probra vomuerit* (p. 105). Cette allusion corrobore à sa façon ce que nous avons dit naguère au sujet du renom fâcheux du *praeses* qui figure dans de nombreuses Passions (cf. *Anal. Boll.* LXXII, 378-396).

Le dernier chapitre : *La préhistoire de l'édition de Mabillon* (p. 202-225) est plein d'enseignements, et on comprend que le futur éditeur se soit intéressé d'une manière particulière à ce problème littéraire. Il rencontre maintenant quelques-unes des difficultés que son illustre devancier a tâché de résoudre. C'est en 1667 que parut la première édition ; Mabillon avait 35 ans. Une seconde, peu modifiée, fut im-

primée en 1690. Il en préparait une troisième, quand la mort le surprit en 1707. Dom L. réunit ici 27 lettres, dont quelques-unes sont inédites. Elles illustrent les circonstances qui entourèrent la préparation et la mise en œuvre de ce grand travail. Il vient d'ajouter à cette correspondance deux précieux documents, une lettre de Mabillon à Rancé pour demander à celui-ci de lui communiquer ses remarques en vue de la préparation de la deuxième édition, et la réponse de Rancé à Mabillon (*Revue Mabillon*, t. XLV, 1955, p. 29-35).

La troisième édition des œuvres de S. Bernard, préparée par Mabillon et publiée par Martène en 1719, comprenait 445 lettres, certainement authentiques. Ce sont celles qu'on peut lire dans Migne. A la fin du XIX^e^ siècle et dans la première moitié du XX^e^, divers historiens, parmi lesquels il faut surtout citer G. Hüffer, découvrirent de nouvelles pièces et, au moment où Dom Leclercq commença son enquête, la collection s'était enrichie de 31 numéros. Les recherches des dernières années ont encore amené des trouvailles : 11 lettres, relatives à l'élection de S. Guillaume à l'archevêché d' York, ont été publiées récemment par C. H. Talbot dans *The Cambridge Historical Journal* (t. X, 1950, p. 1-15) ; de son côté, Dom J. Leclercq a déniché 10 textes nouveaux. A l'heure actuelle, nous possédons 497 lettres de S. Bernard.

Dans sa récente traduction anglaise de la correspondance de S. Bernard, M. James a tenu compte de la plupart de ces accroissements (pp. XVIII, 526). Comme on sait, il est en général malaisé de dater avec précision ces documents, et le traducteur nous avertit qu'il a groupé les lettres « within a rough chronological order according to the chief subjects, but within the framework of the traditional order » (p. XVIII). C'est dire que le numéro de chaque pièce ne correspond plus à celui de l'édition des Mauristes ; mais, pour faciliter les recherches, l'auteur a eu soin de dresser une table de concordance entre l'ordre traditionnel et celui qu'il a adopté.

Depuis 1904, date à laquelle parut l'ouvrage de Samuel J. Eales, *Letters of St Bernard*, personne n'avait, en Angleterre, remis en chantier la traduction des lettres. Tout en reconnaissant l'aide appréciable qu'il a trouvée chez son devancier, M. J. s'est astreint, nous dit-il, à une revision de tout le texte et l'a amélioré en plusieurs endroits, en recourant aux manuscrits. L'annotation est assez sobre, peut-être trop ; sans alourdir le volume, il eût été facile d'apporter un certain nombre d'éclaircissements qui auraient contribué à une meilleure intelligence des textes.

Avec raison M. J. a replacé dans le corps de la lettre 73 (éd. MABILLON, 70) le passage que Mabillon croyait interpolé parce qu'il rapportait un fait peu en harmonie avec la sainteté de Bernard. Sur les hésitations du célèbre Mauriste et sa consultation auprès de l'abbé de Rancé on peut lire maintenant la note signalée plus haut de J. Leclercq parue dans la *Revue Mabillon*, t. XLV (1955), p. 29-35. Tous deux avaient été heurtés par le trait qui y était raconté. « Il y est parlé d'un Religieux que S. Bernard tout en colère avait chassé du monastère.

Cette conduite ne me parut pas digne d'un si grand homme », écrivait Mabillon, qui ajoutait : « Néanmoins aïant fait reflexion que cette addition se trouve dans plusieurs mss. et que les Saints quelquefois ont des petites saillies qu'ils désapprouvent peu après, je ne sçais si je dois mettre cette addition dans le corps de la lettre. » Ce fut sur le conseil de Rancé qu'il se décida à la considérer comme une interpolation. On s'étonne des scrupules de Mabillon, car la fin de l'incident est tout à l'honneur du saint. Le moine expulsé exigea d'être réintégré dans son poste et de ne pas être soumis à un jugement, puisqu'il avait été expulsé sans aucune forme juridique. S. Bernard, trop impliqué dans cette affaire, pria la communauté de statuer en son absence : *Itaque me absente iudicatum est eius receptionem regulari sententiae non esse obnoxiam, cuius expulsionem constabat non fuisse regulariter factam.* C'était reconnaître non seulement sa faute, mais également le désaveu infligé à sa conduite par la communauté. A propos de la tradition manuscrite de cette lettre, Dom Leclercq présente une intéressante observation. Le passage a été omis dans des manuscrits originaires de Clairvaux. Ce n'est pas la première fois que les copies provenant de cette abbaye apparaissent comme méritant moins de confiance.

P. 125, après avoir esquissé la vie de Guillaume de Saint-Thierry, M. J. ajoute : « The life of William of St. Thierry would be a fruitful matter for research » (p. 135). Ce vœu a déjà été réalisé grâce aux nombreux travaux du P. Déchanet. Au sujet de la lettre 83 (p. 120, cf. p. 527), lire Pothières, et non Pouthières ; p. 274, lire Jaffé. B. DE GAIFFIER.

P. DUMONTIER. *Saint Bernard et la Bible.* Paris, Desclée de Brouwer, 1953, 187 pp. (= *Bibliothèque de spiritualité médiévale*).

P. BERNARD. *Saint Bernard et Notre Dame.* Étude d'âme, textes authentiques et traduction. Paris, Desclée de Brouwer, 1953, 431 pp.

Le regretté P. P. Dumontier n'a pas beaucoup publié, mais ceux qui eurent l'occasion de lire dans la *Revue du moyen âge latin* quelques comptes rendus signés par lui (t. II, p. 192-208 ; t. III, p. 74-80) devinèrent en lui un profond connaisseur de la littérature chrétienne et plus spécialement des auteurs monastiques du XII^e siècle. D'une plume alerte, parfois acérée, il distribuait éloges et blâmes et relevait impitoyablement les faiblesses d'un travail. On pouvait donc s'attendre à trouver dans son livre *Saint Bernard et la Bible* une étude originale, fruit d'une longue familiarité avec les écrivains du moyen âge. On n'est pas déçu. Si parfois l'exposé chemine sinueusement, partout apparaît le caractère personnel, vif de l'auteur et une pensée toujours en éveil.

Il est malaisé de résumer un tel livre, mais il ne faudrait pas que le titre prête à penser que le sujet est d'un intérêt assez limité. En fait, il nous permet de mieux saisir l'esprit dans lequel S. Bernard et ses contemporains lisaient la Bible, comme aussi l'atmosphère religieuse et la psychologie des monastères du XII^e siècle. Désormais quiconque assumera la tâche de traduire S. Bernard ou un de ses contemporains aura grand profit à se pénétrer des réflexions très

pertinentes qui se rencontrent tout au long de ces pages. Le P. J.-M. Déchanet, O. S. B., nous apprend dans la préface que l'auteur avait élaboré un travail plus considérable, que la mort l'empêcha d'achever. Seules l'introduction et la première partie étaient entièrement rédigées. Les éditeurs ont été bien inspirés en présentant au public cette section, qui forme un tout parfaitement homogène.

Réunir en un volume tous les écrits authentiques de S. Bernard qui célèbrent la Vierge, tel est le but du livre du P. Bernard. « Devant le rayonnement immense de la doctrine mariale de saint Bernard, on s'étonne parfois de constater le peu de place que matériellement la Vierge tient dans les écrits qui nous restent » (p. 47). La grosseur du livre du P. B. pourrait, à première vue, donner l'impression que le saint a cependant laissé un important dossier. Mais, en y regardant de plus près, on s'aperçoit qu'il ne contient qu'environ 150 pages d'une typographie largement étalée. Chaque œuvre ou fragment est présenté d'après l'édition de Mabillon et dans une traduction faite sur frais nouveaux. Cet ensemble nous offre-t-il une doctrine substantiellement enrichie, ouverte sur des perspectives théologiques et spirituelles inaperçues? « Bernard n'a rien dit de nouveau, il n'a rien inventé, il a simplement exprimé la doctrine ancienne avec des mots neufs et lourds de sens » (p. 46). S'il en est ainsi, comment la renommée de l'abbé de Clairvaux comme chantre de Marie, *citharista Mariae*, a-t-elle pris au cours des siècles une telle ampleur? Deux brèves pages : *Histoire et légende* (p. 57-58) rappellent deux épisodes légendaires destinés à proclamer la bonté de Notre-Dame à l'égard de S. Bernard. C'est un peu sommaire.

Sur ce sujet, on peut lire, désormais, d'abord le très bel article du P. Henri Barré, C. S. Sp., intitulé *Saint Bernard docteur marial* (dans *Saint Bernard théologien* p. 92-113 ; voir ci-dessus p. 262). Cet historien montre comment naquit et se développa la « légende mariale » de S. Bernard et précise avec beaucoup de pondération le rôle joué par le saint dans la diffusion du culte de la Vierge. Nous trouvons ensuite une bonne mise au point dans l'article de Dom J. Leclercq, *Saint Bernard et la dévotion médiévale envers Marie*, dans la *Revue d'ascétique et de mystique* (t. XXX, 1954, p. 361-375). « Il faut, en ce domaine surtout, ne point juger Bernard d'après sa réputation,... car cette réputation est en partie fondée sur des légendes et des textes inauthentiques » (p. 362-363). Ramenée à de justes proportions, l'action de S. Bernard en ce domaine est encore très grande. Il est à présumer que, si le P. B. devait reviser son livre, il modifierait la préface et les introductions des principaux textes. On a parfois l'impression qu'il a voulu majorer l'influence du saint abbé. La lettre de celui-ci aux chanoines de Lyon, dans laquelle il proteste contre la célébration de la fête de la Conception de la Vierge, a visiblement embarrassé notre auteur ; il aurait été heureux de pouvoir la déclarer apocryphe.

Ainsi que nous le montrons plus loin, l'iconographie, s'inspirant de sources légendaires, a aussi amplifié la renommée de Bernard comme docteur marial.

B. DE GAIFFIER.

A. Dimier, O. C. R. *Saint Bernard « Pêcheur de Dieu »*. Tome Ier, Paris, Letouzey et Ané, 1953, xv-199 pp.

Archdale A. King. *Cîteaux and her Elder Daughters*. Londres, Burns Oates, 1954, xii-411 pp., illustrations.

Le P. Anselme Dimier, à qui nous devons déjà tant de contributions de valeur, a composé un volume plein d'intérêt. C'est le contemporain et ami de S. Bernard, Guillaume de Saint-Thierry, qui a employé l'expression *piscator Dei* (*BHL.* 1217). Après avoir rappelé l'histoire du saint jusqu'à la fondation de Clairvaux, l'auteur nous montre comment, soit au monastère, soit sur les routes qu'il parcourt, soit par sa correspondance, le saint abbé exerce une véritable fascination et enrôle sous l'étendard du Christ les hommes les plus divers, depuis de hauts seigneurs jusqu'à de pauvres bandits. La parfaite connaissance du sujet et l'exploitation méthodique des sources confèrent à ce livre un prix tout particulier ; en outre, l'index alphabétique : *Les religieux de Clairvaux, moines, convers et novices, sous l'abbatiat de saint Bernard* (p. 173-195), constitue un répertoire très utile, qui rendra de grands services.

Ce volume, aux apparences modestes, met à la disposition de l'historien une foule de renseignements qui n'avaient jamais été réunis d'une manière aussi systématique. Un second volume est annoncé : il retracera l'histoire des fondations cisterciennes au temps de S. Bernard. Nous espérons que l'auteur pourra le livrer sans tarder au public. Il en a déjà présenté un résumé dans les *Collectanea Ordinis Cisterciensium reformatorum : Saint Bernard, fondateur de monastères* (t. XV, 1953, pp. 45-60, 130-139 ; t. XVI, 1954, 122-128, 192-203). En outre, il a dressé une carte très suggestive : *Le monde claravallien à la mort de saint Bernard*. Elle n'a qu'un défaut : c'est d'être d'une consultation difficile.

L'ouvrage tout récent d'Archdale A. King a pour but de retracer l'histoire de Cîteaux et de ses quatre « filles » les plus anciennes : La Ferté, Pontigny, Clairvaux et Morimond. Il se compose de cinq monographies, où sont rappelés les circonstances de la fondation, la série des abbés et les principaux événements qui se sont passés sous leur gouvernement. Comme on le voit, il s'agit plutôt d'un répertoire, répertoire très commode, muni de bonnes tables, des listes des abbés et aussi des filiales des cinq abbayes. Dans les notes, l'auteur cite à plusieurs reprises le recueil *Bernard de Clairvaux*, publié par l'abbaye d'Aiguebelle. Ces nombreuses citations montrent, comme nous le disions plus haut, combien est utile cet important ouvrage, bourré d'érudition. Pour rédiger son travail, M. K. a eu soin d'entrer en relation avec les meilleurs historiens de l'Ordre ; il remercie particulièrement le P. A. Dimier de l'aide qu'il lui a apportée. Notons en terminant que, des cinq abbayes, seule Cîteaux a été restaurée et rendue aux Cisterciens ; Clairvaux sert de prison ; Pontigny, qui avait été reprise en 1947 par les Pères de Saint-Edmond, vient d'être confiée [nous dit-on] à la Mission de France ; La Ferté et Morimond n'offrent plus que des ruines.

B. de Gaiffier.

Joseph Calmette et Henri David. *Saint Bernard.* Paris, A. Fayard, 1953, 372 pp. (= *Les grandes études historiques*).

Outre les nombreux travaux que nous avons analysés plus haut et où sont étudiés divers aspects de la vie de S. Bernard, nous voulons encore annoncer brièvement une biographie écrite par Joseph Calmette et Henri David. La mort a surpris le premier avant qu'il eût terminé la rédaction (16 août 1952) et M. H. David s'est chargé de la mise au point du manuscrit. Il est assez malaisé de savoir quelle part revient à chacun, mais de-ci de-là on trouve un ton légèrement ironique qui n'était pas, croyons-nous, dans les habitudes du regretté médiéviste. Ce n'est du reste pas bien grave et peut-être a-t-on voulu par là rendre le récit plus attrayant pour le grand public.

Une phrase de l'avant-propos provoque quelque surprise : « A tant et de si diverses bonnes volontés (d'écrivains qui ont célébré S. Bernard) doit correspondre une présentation non confessionnelle, mais humaine » (p. 13). Veut-on dire qu'un historien croyant obéira inévitablement à des impératifs qui seraient peu compatibles avec la vérité ? Il suffit de parcourir les livres et les articles que nous avons signalés pour se rendre compte avec quel sens des nuances, mais aussi avec quelle impartialité, des moines, des fils spirituels de S. Bernard ont parlé de l'œuvre et des écrits du grand abbé.

Mais cette attitude « non confessionnelle » de MM. C. et D. n'a-t-elle pas été préjudiciable à leur biographie ? Ne se sont-ils pas privés des perspectives qui seules peuvent nous aider à bien apercevoir le vrai visage du fondateur de Clairvaux ? A la fin du livre nous lisons : « Dans l'humanisme historique, ce qui demeure de Bernard de Fontaine, c'est son souffle, son art d'écrire, sa *parole écrite* dans les morceaux qui nous mettent le plus près de lui » (p. 349). Ce n'est pas nous qui avons souligné *parole écrite*. Or, cette *parole écrite*, qui les mettait « le plus près de lui », les auteurs l'ont-ils lue avec assez de patience et d'assiduité ? Une remarque, glissée dans la bibliographie, laisse une inquiétude : « Pour gagner du temps devant l'ensemble imposant de tous ces textes latins, l'on peut recourir à une traduction générale au moins passable... Une bonne méthode, à la fois sûre et expéditive, que nous avons pratiquée nous-même, consiste à parcourir dans la traduction adoptée un certain ensemble : lettres, sermons, tel ou tel traité, et à se reporter simultanément aux originaux latins pour les passages qu'on juge essentiels, c'est-à-dire particulièrement représentatifs, soit de l'enseignement, soit de la psychologie, du grand orateur » (p. 365-366). Si le regretté P. Dumontier avait lu cette phrase sous la plume d'un biographe de S. Bernard, il aurait sursauté. Quelques paragraphes, destinés à expliquer les modalités des communications divines (p. 183), dénotent à la fois une méconnaissance du sujet et une attitude tant soit peu désinvolte. Mieux eût valu s'abstenir que de s'engager dans un domaine qui semble pour l'auteur *terra incognita*. Mais n'insistons pas davantage ; disons que le livre se lit avec agrément, que l'information relative aux personnes, aux événements est prise à bonne source et que le récit est alerte et clair.

B. de Gaiffier.

Rafael M. Durán, S. O. Cist. *Iconografía española de san Bernardo.* Poblet, Monasterio, 1953, in-4°, 77 pp., 100 pl.

Jusqu'ici nous ne possédions que deux petits volumes sur l'iconographie de S. Bernard, celui d'André Martin, dans la collection *L'Art et les Saints* (cf. *Anal. Boll.* XLIV, 1926, 388), et celui du Père T. Hümpfner, S. O. Cist (cf. ibid. XLVI, 1928, 423). Le volume du P. Durán, de l'abbaye de Poblet, en Catalogne, par la richesse de sa présentation, par le nombre et la beauté de ses reproductions, constitue sans contredit le plus important recueil consacré à ce sujet. La préface est instructive et commente bien l'évolution des diverses images. Elle passe en revue celles qui font allusion à des épisodes historiques de la vie du saint, ensuite celles qui ont été inspirées par la légende, dont la principale et en même temps la plus souvent représentée est la *lactatio*. « Los orígenes de la leyenda son inciertos », remarque l'auteur (p. 40). Déjà Mabillon avait tâché d'élucider ce problème ; il se voyait contraint d'avouer : « In omnibus sancti Bernardi miraculorum libris nulla uspiam mentio de miraculoso illo lacte a beatissima Virgine in Bernardum expresso, quod tamen miraculum prae aliis certissimis a pictoribus et ab incautis sancti Doctoris devotis nunc venditari cernimus » (*P. L.*, t. CLXXXV, col. 879). La scène est attestée par une vénérable peinture de Majorque, de la fin du XIII^e^ siècle (pl. II-VII) ; en Espagne, elle a joui d'une très grande vogue. Quelques-unes des plus anciennes figurations provenant de la région voisine du monastère de Poblet, le P. D. est porté à admettre « l'origen pobletano de la leyenda » (p. 47). C'est une hypothèse assez fragile.

Sans vouloir exposer ici la question en détail, nous noterons qu'une *lactatio* semblable se rencontre dans des recueils cisterciens, par exemple dans le *Liber miraculorum* de Césaire d'Heisterbach : *De indocto abbate, qui de uberibus beate Marie suxit et preditus est sciencia.* Il s'agit du septième abbé de Clairvaux, Henri (1176-1179). Plus loin : *De clerico, qui sancte Marie tam devote servivit quod angelus ei celestia gaudia ostendit et virgo Maria dedit ei ad sugendum ubera, ut sanus fieret* (cf. A. Hilka, *Die Wundergeschichten des Caesarius von Heisterbach*, t. III, Bonn, 1937, pp. 164, 209). Nous aurions ici un cas fort semblable à l'épisode de S. Augustin et de l'enfant voulant transvaser l'eau soit d'un fleuve, soit de la mer avec un minuscule récipient. De part et d'autre, il s'agit d'un thème qui circulait sous différentes formes et était attribué à des personnages divers. Ensuite, il s'attache à un saint très célèbre, Augustin, Bernard, et acquiert de ce fait une grande notoriété. Faut-il chercher plus loin et voir dans des récits de la littérature antique et dans des œuvres d'art païennes la source lointaine de la *lactatio* ? On sait avec quelle prudence et aussi quel sens des nuances il convient d'aborder ce genre de problèmes. L'exposé récent de M. W. Deonna : *La légende de Péro et de Micon et l'allaitement symbolique* (*Latomus*, t. XIII, pp. 140-166, 356-375), apporte une riche documentation, mais les rapprochements doivent être contrôlés avec rigueur.

Après la *lactatio*, il faut signaler la représentation de la Vierge au manteau, sujet dont P. Perdrizet avait déjà étudié les origines et l'évolution. Ce que l'on

nous en dit ici est fort succinct. De plus, une question préjudicielle se pose : est-il certain, comme le veut Perdrizet, que ce sont les Cisterciens qui ont introduit le thème de la Vierge au manteau ? M. Léon Kern, qui s'intéresse à ce sujet, nous donnera bientôt le résultat de son enquête.

Dans ses *Études sur S. Bernard* (ci-dessus, p. 264), Dom J. Leclercq a réservé quelques pages à l'iconographie. Ayant eu l'occasion d'inspecter de nombreux manuscrits, il a pris soin de noter les miniatures et de les décrire brièvement (pp. 40-45, 189, 226-228). Dans l'ensemble, ces représentations glorifient le saint abbé sans se référer à un épisode de sa vie. La *lactatio* n'apparaît pas.

On consultera aussi avec profit *Saint Bernard et l'art des Cisterciens*, petit catalogue de l'exposition Saint Bernard au musée de Dijon, en l'année du centenaire. B. DE GAIFFIER.

Alexandre MASSERON. *Dante et saint Bernard*. Paris, Albin Michel, 1953, 288 pp.

Plus d'un lecteur, même au fait de la *Divine Comédie*, sera peut-être surpris de constater qu'il était possible, sans délayage, d'écrire un livre de près de 300 pages sur *Dante et saint Bernard*. En le refermant, il reconnaîtra que le sujet méritait ces développements et qu'il est heureux qu'un spécialiste de Dante et en même temps un bon connaisseur de S. Bernard s'en soit chargé.

Un problème, souvent débattu déjà, retient d'abord l'attention de l'auteur. Comment le poète, dont on sait l'attitude francophobe, a-t-il choisi pour le guider au terme de son voyage dans l'autre monde S. Bernard, qui dans ce rôle succédait à Virgile et à Béatrice ? M. M. souligne que le saint se présente au voyageur sans faire la moindre allusion à sa patrie. « Je suis Bernard, le fidèle de la Reine du ciel » (p. 64). Plein d'allégresse à cause de cette heureuse rencontre, il voit dans le saint abbé, non le citoyen d'une cité terrestre, mais le « contemplatif » qui a pénétré dans le monde invisible. Il ne faut pas non plus perdre de vue que le grand Florentin avait lu les œuvres de Bernard et y avait découvert une âme proche de la sienne. Par la confrontation de nombreux passages de Dante et de Bernard, M. M. révèle l'affinité de ces deux esprits. Tous les rapprochements qu'aligne l'auteur n'ont pas une force absolument probante, et il reconnaît loyalement que certains sont hypothétiques. Dante cite explicitement le *De consideratione*. Il retrouvait dans ce programme de gouvernement, écrit en pleine liberté et franchise à l'intention du pape Eugène III, des idées sur le rôle du souverain pontife qui lui étaient particulièrement chères.

M. M. revient dans son livre sur *Quelques énigmes hagiographiques de la « Divine Comédie »*, qu'il a étudiées ici même (t. LXVIII, 1950, p. 369-382), par exemple sur la dévotion de Dante à l'égard de S^te^ Lucie (p. 73) : « Saint Bernard est le fidèle de Marie, comme Dante, aux yeux de Marie elle-même, est le fidèle de sainte Lucie. » Souffrant des yeux, le poète aimait à recourir à l'intercession de S^te^ Lucie.

Tous ceux qui ont fréquenté l'auteur de la *Divine Comédie* dans la traduc-

tion commentée par M. M. ne seront pas surpris de constater avec quelle maîtrise l'érudit dantologue sait découvrir et mettre en valeur les richesses du poème dantesque.

Si M. M. avait pu lire quelques-unes des publications parues à l'occasion du centenaire, il se serait peut-être demandé comment, en moins de 150 ans, Bernard était devenu le chantre de Marie et aussi dans quelle proportion Dante a corroboré et consacré cette réputation en choisissant le saint bourguignon comme guide dans les sphères les plus hautes de l'empyrée.

B. DE GAIFFIER.

G. R. OWST. *The Destructorium Viciorum of Alexander Carpenter.* Londres, S. P. C. K., 1952, 40 pp., ill.

Nous avons signalé en leur temps les importants ouvrages de M. Owst sur la prédication médiévale en Angleterre et ses sources (*Anal. Boll.* XLV, 405 ; LIII, 191). L'occasion s'est offerte pour l'auteur d'y donner une sorte d'appendice en étudiant un manuel qui eut son époque de célébrité, le *Destructorium viciorum*, terminé en 1429. Il existe dans quelques manuscrits et incunables. C'est un de ces ouvrages de fonds du moyen âge finissant qui attendent encore une édition satisfaisante, comme la *Summa predicantium* de Jean Bromyard, le *Florarium Bartholomei* de Jean de Mirfield, le *Speculum curatorum* de Raoul Higden et la plus grosse partie du *Liber Veritatum* de Thomas Gascoigne. Le *Destructorium*, plus dogmatique et technique que certains de ses prédécesseurs et de ses concurrents, fait moins souvent appel aux récits hagiographiques, aux *exempla*, aux Miracles de la Vierge. Il renferme pourtant bien des détails utiles à la connaissance du XV^e^ siècle. M. O. les met en valeur par une série d'extraits et de remarques.

On notera les observations d'Alexandre Carpenter contre les abus qui s'étaient introduits dans le culte des saints et dans la vénération de leurs images (p. 36). M. O. promet de revenir sur ce sujet et de l'illustrer par quelques témoignages des prédicateurs du XV^e^ siècle. Qui est ce Louis, roi de France, qui aurait déclaré que, si les évêques ne faisaient plus de miracles, comme par le passé, c'est qu'ils n'étaient plus élus par le Saint-Esprit, mais par les rois et princes charnels (*Destructorium*, VI, 26 ; OWST, p. 16, note 2) ? On songe à S. Louis, mais rien de pareil n'est rapporté par Joinville, et Thomas Gascoigne met ces paroles sur les lèvres d'Henry IV d'Angleterre. Wycliffe les connaissait et les utilise. Quelques corrections : p. 4, lire *libellus ;* p. 6, *finem optatum ;* p. 22, *ingeniositas ;* p. 36, *semel atque iterum.* P. 28, note 2, ce trait apocryphe sur S. Jean l'Évangéliste et la perdrix ne se lit pas chez Cassiodore, mais bien chez Cassien (*Coll.* XXIV, 21). P. GROSJEAN.

Mgr F. TROCHU. *Sainte Bernadette Soubirous.* Sœur Marie-Bernard, de la Congrégation des Sœurs de la Charité et de l'Instruction Chrétienne de Nevers (1844-1879). Lyon-Paris, E. Vitte, 1953, 586 pp., ill.

Dans l'intéressante « introduction bibliographique » placée en tête de son ouvrage, Mgr Trochu énumère ses sources manuscrites ou

imprimées (lettres, registres divers, notes de contemporains, pièces officielles, etc.), ainsi que les plus importantes publications sur la sainte, depuis le *Notre-Dame de Lourdes* d'Henri Lasserre jusqu'aux diverses *Histoires* parues en ces dernières années, sans oublier les enquêtes du P. Cros, qui ont été largement utilisées. Les appréciations critiques truffant cet aperçu préliminaire seront à retenir par l'historien soucieux de se former une opinion *sine ira et studio*.

Ce n'est pas sans profit que le lecteur désireux de se documenter sur la vie et l'histoire de la voyante de Lourdes lira les quelque 500 pages de cet in-octavo, histoire complète et détaillée de S^te^ Bernadette. Il aura bien parfois l'impression de se trouver devant des longueurs. Mais il ne pourra que louer Mgr T. de s'être astreint à remonter aux sources et à refaire le travail entièrement de première main : c'est sans conteste le principal mérite de cette biographie, qui comptera parmi les meilleures qu'ait écrites l'infatigable écrivain. Justice est de la sorte rendue pour trop de médisances, pour des exagérations, qui, inconsciemment peut-être, mais maladroitement, cherchaient à mettre en évidence la vertu de Bernadette. Que de reproches n'a-t-on pas adressés, en effet, aux détenteurs du pouvoir civil et même ecclésiastique pour leur froideur, voire leur scepticisme, en face des événements plus qu'insolites qui se passaient à Massabielle ! Documents à l'appui, les hommes, leurs prises de position, leurs intentions mêmes sont dépeints avec impartialité, avec nuances et compte tenu des circonstances, des mentalités de l'époque. Mgr T. ne désirait nullement écrire une Vie romancée, mais parce qu'il est véridique et juste, qu'il sait tenir une plume et assaisonner ses pages d'humour, celles-ci se lisent comme un roman.

On fera cependant quelques réserves pour les chapitres où est décrite l'attitude peu compréhensive de la maîtresse des novices, Mère Marie-Thérèse Vauzou, vis-à-vis de sa subordonnée. Il fallait sans doute respecter toutes les susceptibilités, le sujet était délicat. D'où des précautions, des circonlocutions qui, sur les lèvres des uns amèneront un sourire entendu, chez d'autres, par contre, provoqueront peut-être un geste d'agacement. Il est permis de penser que ces faits auraient gagné à être narrés avec un peu plus de simplicité : grâce au recul du temps on ne doit plus craindre d'offenser tel ou tel contemporain de la sainte.

L'illustration n'est pas la partie la plus originale du volume. L'auteur s'est borné à reproduire les planches des ouvrages antérieurs. Avec les progrès de la photographie, n'était-il pas possible d'avoir des clichés plus nets ou même nouveaux ? Nous avons transcrit ci-dessus le titre de l'ouvrage. Le libellé de la couverture est autre : *Sainte Bernadette, la voyante de Lourdes*. Cette différence ne manquera pas de créer des ennuis aux bibliographes et aux bibliothécaires. J. VAN DER STRAETEN.

La Geste des Martyrs, publiée en 1935 par le regretté Pierre Hanozin, est épuisée depuis longtemps. Pour la remplacer, le P. Adalbert

Hamman, O. F. M., édite à son tour un choix d'Actes des martyrs traduits en français : *La Geste du Sang* (Paris, A. Fayard, 1953, 412 pp., 2 cartes). Comme un précédent volume du même auteur (cf. *Anal. Boll.* 70, 444-445), l'ouvrage fait partie des *Textes pour l'histoire sacrée ;* le directeur de la collection, Daniel-Rops, a signé l'introduction (p. 7-23). Le nombre des documents présentés ici est notablement plus élevé que dans les recueils analogues : par une innovation digne de remarque, le P. H. n'a pas craint, en effet, de joindre aux chefs-d'œuvre de l'antique hagiographie gréco-latine une quinzaine de Passions syriaques de martyrs persans. Le lecteur non initié ne trouvera ni annotation au bas des pages, ni commentaire avant ou après chaque pièce. Les « Références et notes critiques », groupées en queue (p. 391-401), sont réduites au minimum ; il serait facile d'y relever maintes erreurs ou inexactitudes. Mieux vaut nous réjouir sincèrement de voir tant de pages incomparables, comme le Martyre de S. Polycarpe ou celui des chrétiens de Lyon et de Vienne, rendues de nouveau accessibles à un très large public. F. H.

Le professeur Daniel Ruiz Bueno, dont nous avons analysé naguère les *Padres Apostólicos* et les *Actas de los Mártires* (*Anal. Boll.* 70, 374-375), vient de publier dans la même *Biblioteca de autores cristianos* un troisième ouvrage, qui complète en quelque sorte les deux précédents : *Padres Apologistas Griegos* (Madrid, Editorial católica, 1954, VIII-1006 pp.). Après une introduction générale sur les apologies du christianisme au IIe siècle, on y trouvera le texte grec (dans la mesure où il est parvenu jusqu'à nous) et une traduction espagnole des œuvres d'Aristide, de S. Justin, de Tatien, d'Athénagore, de Théophile d'Antioche et d'Hermias le philosophe. Les fragments de Quadratus et de Méliton de Sardes ont été exclus de la collection, parce qu'ils figurent dans l'*Histoire ecclésiastique* d'Eusèbe. Le copieux index des mots grecs, qui remplit les 110 dernières pages du volume, est extrait de l'*Index Apologeticus* d'E. Goodspeed (Leipzig, 1912). F. H.

Ce n'est pas dans les 126 pages qu'Attilio Dal Zotto consacre à *La Traslazione da Alessandria d'Egitto dei SS. Vittore e Corona...* (Padova, Tip. del Messaggero, 1951) qu'on ira chercher des éléments sûrs pour résoudre les difficiles problèmes de l'identité et de la patrie des martyrs Victor et Corona (cf. *Anal. Boll.* 40, 1922, p. 117-118 ; *Comm. martyr. rom.*, au 1er avril et au 14 mai). La manière dont l'auteur se représente l'itinéraire suivi par leurs reliques caractérise assez exactement l'insuffisance de sa méthode critique : martyrisés en 171, le soldat et la jeune femme auraient, dès 205 ou 215, été transportés à Ceronia (Cyrenia) de Chypre par l'évêque S. Théodore ; de 802 à 804, les deux corps auraient séjourné en Sicile, puis à Venise de 805 à 1055 environ ; enfin ils reposeraient à Feltre depuis le milieu du XIe siècle. Les premières étapes de ce voyage posthume seraient garanties par une lamelle de plomb découverte en 1943 (p. 85) et

dont l'inscription, rédigée en latin, aurait été gravée à Chypre vers l'an 600 par l'évêque Solinus de Ceronia ! Le texte de l'*Illustre certamen SS. Victoris et Coronae* (p. 9-14) n'a pas été tiré directement d'un manuscrit de Feltre ; il reproduit l'adaptation qui en a été donnée, en 1657, dans l'ouvrage posthume du P. Octave Gaetani, *Vitae Sanctorum Siculorum*, t. I, p. 40-42 (cf. *BHL.*, p. 1241).

F. H.

Les admirateurs et amis de Dom Odo Casel (1886-1948) avaient espéré lui offrir à l'occasion de ses 60 ans un volume de Mélanges. Les difficultés de l'après-guerre retardèrent le projet et c'est à sa mémoire qu'est consacré le recueil *Vom christlic en Mysterium. Gesammelte Arbeiten zum Gedächtnis von Odo Casel, O. S. B.* (Dusseldorf, Patmos-Verlag, 1951, 392 pp., portrait). Des 22 contributions, la plupart traitent de la liturgie et aussi de différents aspects de la théorie du « mystère ». Plusieurs se rapportent également à nos études. Le P. E. Dekkers (*Les anciens moines cultivaient-ils la liturgie ?*, p. 97-114) passe en revue les plus anciens hagiographes et auteurs spirituels pour découvrir la place que la liturgie tenait dans la vie des moines. Les conclusions sont plutôt négatives. « On le voit, la piété des moines, même des meilleurs, ne se nourrit pas ou très peu de ce que la liturgie leur présente » (p. 101), et plus loin : « Les moines n'étaient point des plus zélés dans le culte de la liturgie » (p. 103) ; enfin : « Somme toute, les premières générations monastiques n'avaient pas le culte de la liturgie, qui deviendra l'apanage glorieux de leurs successeurs occidentaux » (p. 110). Le mémoire du P. Edward E. Malone, O. S. B. (*Martyrdom and monastic Profession as a second Baptism*, p. 115-134), reproduit sans modification le chapitre VI du livre que l'auteur a consacré au thème *The Monk and the Martyr* (Washington, 1950). Il n'a pu prendre connaissance ni de l'article de Dom B. Capelle, *De monastieke professie als tweede doopsel* (*Horae monasticae*, t. I, 1947, p. 39-44 ; cf. *Anal. Boll.* LXIX, 1951, 415), ni de l'ouvrage de Dom J. Leclercq, *La vie parfaite* (Turnhout, 1948), dont la troisième partie traite de la profession comme second baptême. Alors que les auteurs grecs sont cités dans la langue originale, la Vie de S. Pachôme est citée d'après la traduction latine de Denys le Petit et non d'après l'édition des Vies grecques établie par le P. F. Halkin (*Sancti Pachomii Vitae graecae*, Bruxelles, 1932). Ainsi que l'indique le titre : *Das Mönchtum als « pneumatische Philosophie » in den Nilusbriefen* (p. 135-151), la contribution du P. V. Warnach intéresse surtout l'histoire de la spiritualité. Dans une note, l'auteur remarque que les problèmes relatifs à la vie et aux œuvres de S. Nil d'Ancyre n'ont pas encore reçu une solution définitive et annonce qu'il prépare un travail sur ce sujet. Tout en s'efforçant de préciser la date et l'origine de l'antienne de l'Épiphanie : *Hodie caelesti sponso iuncta est Ecclesia. Ein Beitrag zur Geschichte und Idee des Epiphaniefestes* (p. 192-226), Dom H. Frank aide à mieux comprendre les divers mystères qui sont commémorés dans

la liturgie du 6 janvier. La Révérende Mère A. Löhr ne prétend pas apporter de nouveaux éléments à l'histoire de S. Christophe et de son culte (*Der heilige Christophorus und die Wandlungen im christlichen Heiligenkult*, p. 227-259), mais montrer comment, au cours des siècles, l'image que la piété se fait du héros chrétien se modifie et se nuance dans les œuvres littéraires et artistiques. Il y a certes dans ces pages des remarques pénétrantes qui éclairent l'évolution d'un culte populaire, mais en les lisant nous nous sommes fait la même réflexion que l'auteur à la fin de son travail : « Vielleicht könnte es scheinen, als sähen wir zuviel in die Bilder hinein » (p. 249).

B. G.

Dans notre série d'articles sur les *Inscriptions grecques relatives à l'hagiographie*, nous avons eu plusieurs fois l'occasion de citer l'excellente revue d'archéologie byzantine rédigée et publiée depuis 1935 par le professeur Anastase Orlandos sous le titre d'*Ἀρχεῖον τῶν βυζαντινῶν μνημείων τῆς Ἑλλάδος* (voir notamment *Anal. Boll.* 1952, pp. 125, 129 ; 1953, p. 341-342). Si nous revenons encore sur le tome VII, le dernier paru à notre connaissance (Athènes, 1951, 215 pp., en deux fascicules abondamment illustrés), c'est pour y relever un important mémoire consacré au monastère *τοῦ Σαγματᾶ* en Béotie (pp. 72-110, 215). Avant d'aborder l'étude archéologique du couvent et de son église, l'auteur a eu l'heureuse idée de réunir (p. 74-77) tous les renseignements qu'il a pu trouver sur le saint local, le « stylite » Clément, dont la fête se célèbre le 26 janvier. D'après le synaxaire de l'acolouthie (cf. L. Petit, *Bibliographie des acolouthies grecques*, Bruxelles, 1926, p. 44), S. Clément, né à Athènes, serait entré à 30 ans au monastère fondé et encore dirigé par S. Mélèce († 1105) ; il y aurait passé 30 ans, puis se serait retiré dans l'austère solitude du mont Sagmation et y aurait élu domicile au sommet d'un rocher étroit comme une colonne, où il serait mort au bout d'une nouvelle période de 30 ans. La relique de son Chef, vénérée dans le couvent qui s'éleva plus tard à cet endroit, attire des multitudes de pèlerins et opère quantité de guérisons. Ce récit, dont Mgr S. Eustratiadès avait rencontré deux copies anciennes à Lavra (*Ἐπετηρὶς ἑταιρείας βυζαντινῶν σπουδῶν*, t. 13, 1937, p. 27), est en somme notre unique source concernant S. Clément du Sagmata. En dehors de là, M. O. ne peut mentionner qu'une belle icone du XVI^e^ siècle conservée dans une église des Météores (p. 76, fig. 2) et une acclamation en l'honneur du stylite thaumaturge insérée dans le synodicon d'un diocèse grec (p. 215 ; d'après Eustratiadès, t. c., p. 15, n° 89) ; ce document remonte sans doute pour l'ensemble au XII^e^ siècle, mais la phrase qui regarde notre saint n'y a peut-être été ajoutée que beaucoup plus tard, comme celle, toute proche (n° 91), qui glorifie Grégoire Palamas, canonisé en 1368. Remarquons encore que, dans le *Λεξικὸν τῶν ἁγίων πάντων τῆς ὀρθοδόξου Ἐκκλησίας* de B. D. Zôtos (Athènes, 1904, p. 598-599), la notice de S. Clément du Sagmata s'écarte en plusieurs points de la légende racontée dans l'acolou-

thie. Et signalons pour finir un poème de Manuel Philès (éd. E. Miller, t. I, Paris, 1855, p. 82-85) sur un S. Clément le jeune, anachorète, dont le doigt miraculeux avait été par ordre de l'empereur apporté à Constantinople : s'agirait-il de notre moine de Béotie ? F. H.

En 1951, le jeune helléniste de Naples, Marcello Gigante, avait publié dans le tome VI de la *Parola del Passato* un certain nombre de poèmes écrits en grec dans l'Italie méridionale et à l'époque de Frédéric II (cf. *Anal. Boll.* 71, 233-234). Il vient d'en donner une seconde édition, revue et notablement augmentée, qui forme le n° XXII de la *Collana di studi greci* et porte le titre suivant : *Poeti italobizantini del secolo XIII* (Naples, Libreria scientifica editrice, 1953, 100 pp.). Parmi les textes nouveaux — édités aussi et presque simultanément dans la revue *Ἑλληνικά* de Thessalonique, t. XIII (1954), p. 116-120 — relevons les 9 vers de Jean Grassos en l'honneur de S. Christophe (p. 59) et une pièce de 17 vers du même auteur adressée à S. Arsène de Corfou (p. 57). Cette dernière est présentée comme inédite, mais le professeur S. G. Mercati en a signalé trois éditions, à vrai dire rarissimes (*Byzant. Zeitschrift*, 1954, p. 43). F. H.

Pour juger sainement d'une branche séparée de l'art irlandais, comme la paléographie ou l'enluminure, il ne faut pas seulement connaître ses productions dans tous leurs éléments, et principalement avec leurs couleurs, mais les replacer dans l'ensemble dont elles font partie, les arts du métal et de la pierre notamment. M^lle^ Françoise Henry était bien préparée, autant par ses travaux antérieurs (cf. *Anal. Boll.* LIII, 186) que par une longue collaboration aux explorations archéologiques, à offrir au grand public un aperçu général de l'*Art irlandais* (Dublin, Colm O Lochlainn, 1954, in-4°, 64 pp., ill., 57 pl.), qui éclairera aussi plus d'un spécialiste. Ce précieux opuscule, qui contient d'admirables reproductions, est publié également en anglais, au prix extrêmement modique d'une vingtaine de francs belges, par le Comité des relations culturelles d'Irlande, dans une collection qu'il inaugure : *Vie et culture irlandaises*. P. G.

Les règles monastiques celtiques, les Vies des saints irlandais et gallois (auxquelles il faut joindre celles de S. Birinus, évêque de Dorchester) signalent parfois un objet, nommé *chrismale* ou *palla*, qui servait à porter sur soi les espèces consacrées. Une des Énigmes d'Aldhelm en donne quelque idée (elle s'intitule *Crismal*, *Crismarus*, *De Crismaro*, *De C(h)rismale*, selon les manuscrits ; voir l'éd. d'Ehwald, *M.G.*, Auct. antiq., t. XV, p. 122), mais on n'en connaissait aucun exemplaire, et aucun dessin n'aidait à s'en représenter la forme, jusqu'à l'époque assez récente où Maurice Cahen et Magnus Olsen déchiffrèrent et publièrent *L'Inscription runique du Coffret de Mortain* (Paris, 1930) : *Good helpe Æadan, þiiosne kiismeel gewarahtæ* (« Que Dieu aide Æada ! Il fit ce *kiismeel*, » en dialecte anglo-

saxon de Northombrie). Le nom d'Æada est rare, sinon unique Il fait songer à un nom irlandais, porté entre autres par le saint fondateur et patron de Lindisfarne, Aedán (latinisé Aidanus), mort en 651. L'orfèvre est assurément un autre personnage. Les particularités de la langue, des runes, de l'ornementation, tout convient bien aux dernières années du VII^e siècle, c'est-à-dire à une époque où l'influence irlandaise était prépondérante dans le nord de l'Angleterre (cf. J. VENDRYES, dans la *Revue Celtique*, t. XLVIII, 1931, p. 438-439). Le chanoine Léon BLOUET, qui fut longtemps le gardien attitré du coffret, lui a consacré une intéressante monographie (*Le Chrismale de Mortain.* Bion, par Mortain, chez l'auteur, s. d. [1954], 63 pp., ill.). N'était sa petitesse (13,5 cm. de long sur 5 de large et 12 de haut), on prendrait ce coffret pour un reliquaire, et c'est ainsi qu'il avait été décrit, en effet, avant son identification. Sans doute a-t-il fait partie des trésors transportés en Normandie et distribués aux églises par Guillaume le Conquérant, après la dévastation de la Northombrie. M. B. discourt sur les affinités artistiques de ce vaisseau eucharistique et sur son symbolisme. Il rappelle les travaux des anciens orfèvres irlandais et notamment de « S. Dega », de son vrai nom l'évêque Daig, fils de Cairell, d'Inis Caoin Dega, mort à la fin du VI^e siècle (cf. *BHL.* 2119). P. G.

Avec des notices descriptives de divers fonds d'archives qui concernent principalement la fin du moyen âge et l'époque moderne, le tome XVIII de l'*Archivium Hibernicum* (Maynooth, Catholic Record Society, 1955, 244 pp.) nous apporte un guide sommaire, dû au P. Canice Mooney, O.F.M., qui facilitera l'usage de la Bibliothèque des Franciscains, transportée à Killiney et nouvellement ordonnée (*Franciscan Library, Killiney*, p. 150-156). Les pièces hagiographiques latines décrites par nous quand elles étaient encore à Dublin (*Anal. Boll.* XLVI, 111-116) sont rangées maintenant en une section F ; les manuscrits irlandais, parmi lesquels se trouvent les feuillets hagiographiques détachés du Livre de Leinster (XII^e siècle) et notamment le martyrologe de Tallaght, appartiennent à la section A. On s'étonnera de ne pas trouver mention du *Liber Hymnorum* (XI^e siècle), mais un catalogue détaillé des textes irlandais, par le P. Mooney et M. Myles Dillon, est annoncé comme sous presse.

Dans le même volume, le P. Cathaldus Giblin, O. F. M., dépouille les *Barberiniani Latini* (*Vatican Library, MSS. Barberini Latini*, p. 67-144). Tout ce qui peut intéresser l'Irlande est signalé et a été microfilmé pour la Bibliothèque nationale de Dublin. L'aperçu que donne le P. G. est fort insuffisant pour les textes hagiographiques. Ne pouvait-il au moins renvoyer au *Catal. Lat. Rom.*, où l'on aurait constaté, par exemple, que les *Vitae* du n° 713 sont simplement des chapitres de Pierre Calo, ou que la Vie métrique de S. Blaithmac (*BHL.* 1368), transcrite d'un imprimé dans le n° 3385, ne méritait pas d'être photographiée ? Deux pièces, pourtant, ont échappé au P. A. Poncelet, dans le n° 4107, du XIV^e siècle : une Vie de S.

Fursy (fol. 169v-175r) et une Légende de S. Patrice (fol. 181v-183r), que le P. Giblin ne décrit pas de façon plus précise. Signalons en outre une Vie de S. Cataldus, par l'oratorien Jacques Laderchi († 1738), dans le n° 3377, et deux lettres, du mois de mai 1638, sur l'interdiction du pèlerinage au Purgatoire de S. Patrice (n° 8642, fol. 194r-199r, 214r-217v). P. G.

S. Fridolin, dont le culte a son foyer principal à Säckingen, lieu de sa sépulture, est le héros d'une légende assez riche pour fournir des sujets variés aux iconographes. On le voit ressusciter Urso, un bienfaiteur défunt, afin de lui permettre de témoigner devant le juge contre son frère Landolphe, en faveur d'un legs usurpé ; cet épisode dramatique, qu'on retrouve ailleurs (cf. *Anal. Boll.* LV, 31-32), a vivement frappé l'imagination médiévale. Mais on voit aussi S. Fridolin, à la table du roi Clovis, réparer miraculeusement un vase brisé ; on voit un arbre, auquel le saint a suspendu son sachet de reliques durant une halte, s'incliner en grande révérence ; ou encore, le cours du Rhin détourné par la main puissante du fondateur de Säckingen. L'archéologue suisse M. Adolf Reinle a étudié, avec le soin et la compétence qu'on lui connaît, tout en se bornant à l'essentiel, les caractéristiques de cet art : *Zur Ikonographie des hl. Fridolin*, dans le *55. Jahrbuch des historischen Vereins des Kantons Glarus*, 1952, p. 222-245, ill. Si rien ne nous est demeuré de l'époque romane — n'oublions pas qu'en 1272 un incendie dévora la ville et le monastère de Säckingen —, les âges du gothique et du baroque ont laissé un grand nombre de représentations, soit sous forme cyclique (fresques, bas-reliefs, série xylographique), soit isolées (statues, tableaux votifs, sceaux, etc.). L'auteur constate, au début de son article, qu'il n'existe aucune bonne monographie moderne sur S. Fridolin ; ne pourrait-il pas se charger de l'écrire, comme pendant à son excellente *Heilige Verena von Zurzach* (voir *Anal. Boll.* LXIX, 412-415) ? M. C.

A l'occasion du neuvième centenaire de la mort du pape S. Léon IX, originaire du pays de Dabo (Vosges médianes), les organisateurs des fêtes commémoratives avaient demandé au lieutenant-colonel A. Larose une publication sur cet illustre enfant de l'Alsace-Lorraine. Sa brochure a pour titre : *Sanctus Leo IX Comes Dagsburgensis. Étude sur les origines du pape S. Léon, 1002-1054* (Metz, 1954, 47 pp.). En se basant principalement sur quelques bulles de donation ou de fondation qui ont S. Léon pour auteur, M. L. cherche à reconstituer l'ascendance paternelle et maternelle du pontife. On sait que le lieu de naissance de S. Léon et la nationalité de ses parents ont déjà fait couler beaucoup d'encre. Cette étude, bien documentée, sera d'un utile appoint dans la discussion. Toutefois, l'auteur lui-même, en nous adressant son travail, a été le premier à déplorer que les éditeurs aient fait à cette plaquette la disgrâce d'une présentation défectueuse : il apparaît par trop, en effet, qu'ils n'ont pas songé à en

corriger ou faire corriger les épreuves. Un large tableau généalogique se trouve encarté dans l'opuscule. V. D. S.

Faut-il considérer le livre de JEAN LE SOLITAIRE, *Aux sources de la tradition du Carmel* (Paris, Beauchesne, 1953, 273 pp.), comme une étude historique ou plutôt comme une exhortation adressée à l'Ordre du Carmel pour l'engager à reprendre un style de vie plus érémitique ? Il est un peu l'une et l'autre. Tout au long de l'exposé, l'auteur manifeste une nostalgie des premiers âges. Transplantée en Europe au XIII^e siècle, l'humble fraternité du Carmel perd en partie son aspect primitif. « Les branches occidentales de l'ordre ont prospéré selon leur mode propre, rejetons vivaces et certes chargés de fort beaux fruits, mais profondément transformés par la greffe de l'esprit des ordres mendiants. La vieille souche palestinienne, arrasée par les Sarrazins sur la sainte montagne d'Élie, n'a pas encore reverdi » (p. 243). A plusieurs reprises, Jean le Solitaire invoque le témoignage de l'*Ignea Sagitta* du B. Nicolas le Français, successeur de S. Simon Stock. Il voit dans ce document « une admonestation sévère » (p. 162), « le testament authentique de la lignée carmélitaine primitive, légué au nouvel ordre européen comme un rappel de la tradition et comme un grave avertissement » (p. 64). Visiblement l'auteur éprouve une vive sympathie pour l'œuvre de Nicolas le Français. Celui-ci se démit de sa charge et se retira pour vivre en solitaire dans un couvent. C'est ce que firent également quelques-uns de ses successeurs (p. 196). Ces retours à la solitude attestaient les difficultés d'une adaptation en terres d'Occident. L'historien peut suivre cette évolution et ces tâtonnements ; il n'a pas à se prononcer sur l'opportunité d'une restauration de coutumes vénérables. Le lecteur que ce débat intéresse trouvera une critique sereine et assaisonnée d'un grain d'humour dans la recension rédigée par le P. Joachim Smet, directeur de la nouvelle revue *Carmelus* (t. I, 1954, p. 181-186), qui remplace les *Analecta Ordinis Carmelitarum*. B. G.

Dans l'Annuaire de la Société formée à Londres par les Gallois du comté de Cardigan, M. Silas M. HARRIS retrace, en anglais, l'histoire de Notre-Dame de Cardigan (*Our Lady of Cardigan*, dans *Cymdeithas Ceredigion Llundain, Llawlyfr 1952-1953*, p. 33-39). Cette image était le centre d'un pèlerinage célèbre. Le prieuré où elle était vénérée, dépendance de l'abbaye de Chertsey, est signalé dès 1165. Les détails historiques sont fort maigres, et ce qui concerne la statue doit en pratique se déduire uniquement des documents concernant sa destruction par le feu, après une enquête que firent sur place les commissaires d'Henry VIII, en 1538. La légende, ainsi recueillie au moment où l'antique dévotion allait être abolie, renferme plus d'un trait qui se rencontre ailleurs : cette Vierge aurait été trouvée, fort longtemps avant le XVI^e siècle, flottant sur les eaux de l'estuaire de la Teifi, portant l'Enfant dans son giron et un cierge

allumé à la main. Elle se serait miraculeusement transportée, trois ou quatre fois, de l'église de Christ Church, où l'on avait dessein de la conserver, jusqu'à l'endroit choisi par elle, où fut enfin élevée une chapelle. Le cierge aurait brûlé dans la main de la Vierge pendant neuf ans, sans s'éteindre et sans diminuer, mais, quelqu'un ayant fait sur lui un faux serment, il s'éteignit sur-le-champ : on le garda comme une relique pour administrer le serment. M. H. évoque à ce propos le cierge miraculeux d'Arras et la fête de Notre-Dame-des-Ardents. Il montre que le toponyme, Christ Church, non encore identifié, est Lando, c'est-à-dire Llanddwy (en gallois : « Église de Dieu »), signalé dès avant la fondation du prieuré et généralement rendu, depuis le XII^e^ siècle, par « Église de la Trinité ». Il est fort curieux, observe-t-il, pour un lieu de dévotion que la tradition présentait comme aussi ancien, de ne rencontrer aucune allusion qui le concerne ni dans la poésie galloise ni dans d'autres sources médiévales. Sans doute le culte est-il plus récent qu'on le croyait. L'archéologie permettrait-elle d'y voir un peu plus clair ? Il s'agissait évidemment d'une Vierge assise avec l'Enfant (« her sonne upon her lappe, » écrit l'enquêteur, qui n'était autre que l'évêque de St. David's, Guillaume Barlow).

Le même M. Harris avait étudié brièvement *Y Wyry Wen o Ben-Rhys* (Egmanton, chez l'auteur, 1951, 4 pp. ; = *Welsh Saints and Shrines*, n° 1), c'est-à-dire Notre-Dame de Pen-Rhys, dans le Glamorgan, pèlerinage fort fréquenté jusqu'à la Réforme. La vénérable statue fut également brûlée en 1538, à Chelsea, par ordre d'Henry VIII. Plusieurs poètes gallois du moyen âge en parlent. L'endroit appartenait aux Cisterciens de Llantarnam, mais il n'y eut jamais de monastère à Pen-Rhys. Une église catholique, non loin de l'ancien site, a repris, depuis 1912, la vieille dénomination.

P. G.

Dans les *Samlingar och Studier till Svenska Kyrkans Historia*, dirigés par le prof. Hilding Pleijel, M. Ake Andrén publie, sous le n° 32, une monographie sur la grand-messe et la communion en Suède à l'époque de la Réforme (*Högmässa och Nattvardsgång i Reformationstidens Svenska Kyrkoliv*. Stockholm, Svenska Kyrkans Diakonistyrelse, 1954, XXVI-516 pp., ill., avec résumé allemand). Une longue introduction fournit, sur la messe et la communion au moyen âge, quantité de détails que l'on chercherait vainement ailleurs.

P. G.

Nous avons signalé naguère (*Anal. Boll.* LXXII, 283) les deux premiers volumes de textes qui mettent à la disposition du lecteur moderne un choix de sources et d'extraits concernant l'histoire d'Écosse. La série s'achève par un troisième tome (W. Croft Dickinson et Gordon Donaldson. *A Source Book of Scottish History, 1567-1707*. Édimbourg, Nelson, 1954, X-501 pp.).

P. G.

La Congrégation de Sainte-Justine de Padoue, née au xv^e^ siècle, a exercé une profonde influence sur la vie bénédictine en Italie. Le P. I. Tassi, O. S. B., vient de nous donner une étude bien documentée sur son fondateur (*Ludovico Barbo, 1381-1443.* Rome, Edizioni di storia e letteratura, 1952, xviii-180 pp. ; = *Uomini e dottrine*, 1). Il a réparti son travail en deux sections : *L'azione riformatrice* (p. 1-94) et *La spiritualità* (p. 95-140). Louis Barbo, dont la piété ardente a inspiré toute l'activité, commença par la réforme des Chanoines de Saint-Georges in Alga, près de Venise ; puis, nommé abbé de Sainte-Justine de Padoue, il infusa une nouvelle vie à cette abbaye presque éteinte. Le succès de son œuvre lui attira bientôt des imitateurs et, peu à peu, se forma une véritable corporation, qui unissait sous une même constitution de nombreuses abbayes. Les qualités éminentes de L. Barbo furent particulièrement appréciées par son ami et compagnon Eugène Condulmer, qui devint pape sous le nom d'Eugène IV. Celui-ci lui confia d'importantes missions, le nomma évêque de Trévise et le choisit comme légat au concile de Bâle. Malgré ces lourdes charges, le pieux réformateur trouva le temps d'écrire des œuvres spirituelles, au sujet desquelles se posent d'intéressants problèmes : diffusion de l'*Imitation* en Italie, relations avec Windesheim, pratique de l'oraison mentale. Ces problèmes sont débattus dans la seconde partie. Du point de vue hagiographique, le livre du P. T. mérite de retenir l'attention, car nombreuses sont les pages où apparaissent des saints tels que Bernardin de Sienne, Catherine de Sienne, Jean de Capistran et surtout Laurent Giustiniani, qui, comme L. Barbo, s'initia à la vie religieuse à Saint-Georges in Alga.

En appendice, l'auteur publie quelques documents et en premier lieu la *Forma orationis et meditationis congregationi monachorum S. Iustinae tradita per d. Ludovicum Barbo*, d'après le manuscrit de Saint-Pierre de Pérouse. Avec raison, le P. T. rejette l'affirmation de quelques historiens qui prétendaient que Barbo avait assisté au concile de Constance en 1415 (p. 83). B. G.

OUVRAGES ENVOYÉS A LA RÉDACTION

Plusieurs de ces travaux seront l'objet d'un compte rendu dans un prochain numéro de la revue.

Agnello, G. *Croci bizantine di Sicilia.* Extr. de *Siculorum Gymnasium*, N. S., t. VI (1953), 11 pp.

Ἀκολουθία τῆς ὑπεραγίας... τῆς ἐπικαλουμένης « Ἐλεηστρίας », éd. Chrysostomos, métropolite de Messénie. Athènes, 1955, 35 pp.

Ἀκολουθία τοῦ ὁσίου... Σεραφεὶμ τοῦ ἐν τῷ ὄρει τοῦ Λομποῦ τῆς Λεβαδείας..., éd. E. G. Kabbathas. Athènes, 1955, 62 pp.

Antifonario visigótico mozárabe de la Catedral de León. Edición facsimil. León,

Centro de estudios e investigación S. Isidoro, 1953, in-fol., VII-280 pp. (= *Monumenta Hispaniae sacra*, serie liturgica, V, 2).

Athanasios (Mgr). *Ἀκολουθία τῆς ἁγίας ἐνδόξου μεγαλομάρτυρος Εἰρήνης*. Athènes, 1954, 30 pp., 2 pl.

Azéma, Y. *Théodoret de Cyr. Correspondance*, t. I. Paris, Éd. du Cerf, 1955, 137 pp. (= *Sources chrétiennes*, 40).

Baix, F. *S. Remacle et le Luxembourg*. 30 pp. Extr. de *Folklore Stavelot-Malmedy*, t. XVII (1953).

— *S. Remacle. Culte et reliques*. Ibid., t. XVIII (1954), p. 11-47.

Baudet, H. *Index scriptorum auctorumque latino-neerlandicorum medii aevi*. 50 pp. Extr. de *Archivum latinitatis medii aevi*, t. XXIV (1954).

Baynes, N. H. *Byzantine Studies and Other Essays*. Londres, Athlone Press, 1955, XI-392 pp.

Becker, A. *Studien zum Investiturproblem in Frankreich... (1049-1119)*. Inaugural-Dissertation. Saarbrücken, West-Ost-Verlag, 1955, 262 pp. (= *Schriften der Universität des Saarlandes*).

Beichner (P. E.). *The Mediaeval Representative of Music, Jubal or Tubalcain ?* Notre Dame (Indiana), Mediaeval Institute, 1954, 27 pp., 6 pl. (= *Texts and Studies in the History of Mediaeval Education*, 2).

Best, R. I. ; Bergin, O. ; O'Brien, M. A. *The Book of Leinster*, t. I. Dublin, Institute for Advanced Studies, 1954, XXVI-260 pp.

Βίος καὶ ἀσματικὴ Ἀκολουθία τοῦ ὁσίου... Ἰωάννου ὁμολογητοῦ τοῦ Ῥώσσου. Prokopion d'Eubée, 1955, 47 pp.

Bognetti, G. P. *I « Loca sanctorum » e la storia della Chiesa nel regno dei Longobardi*. Extr. de *Rivista di storia della Chiesa in Italia*, t. VI (1952), p. 165-204.

Brooks, E. St J. *The Irish Cartularies of Llanthony Prima and Secunda*. Dublin, Irish Manuscripts Commission, 1953, XXX-345 pp.

Bruckner, A. *Einige Bemerkungen zur Erforschung des frühmittelalterlichen Heiligenkultes in der Schweiz*. Extr. des *Studi di paleografia, diplomatica, storia e araldica in onore di Cesare Manaresi* (Milano, 1953), p. 29-52.

Brunel, C. *Le sermon en langue vulgaire prononcé à Toulouse par S. Vincent Ferrier le vendredi saint 1416*. Extr. de la *Bibliothèque de l'École des chartes*, t. CXI (1953), p. 5-53.

Caes, L. ; Henrion, R. *Collectio bibliographica operum ad ius romanum pertinentium*, sér. I, t. 4-5. Bruxelles, Office international de librairie, 1953, 949 pp.

Cayré, F. *La contemplation augustinienne*, nouv. éd. Paris et Bruges, Desclée de Brouwer, 1954, 287 pp. (= *Bibliothèque augustinienne*).

Cerulli, E. *I manoscritti etiopici della Bibliothèque royale di Bruxelles*. Extr. des *Rendiconti della Accademia nazionale dei Lincei*, Cl. di scienze morali, sér. 8, t. IX (1954), p. 516-521.

— *Una nuova collezione di manoscritti persiani della Biblioteca Vaticana*. Ibid., p. 507-515.

Cilleruelo, L. *El monacato de S. Agustín y su Regla*. Valladolid, Padres Agustinos, 1947, 512 pp.

Corbo, V. *Gli scavi di Kh. Siyar el-Ghanam (Campo dei Pastori) e i monasteri dei dintorni*. Gerusalemme, 1955, in-4°, XV-170 pp., 63 pl. (= *Pubblicazioni dello Studium biblicum franciscanum*, 11).

COURTOIS, C. *Victorinus et Salsa. Note d'hagiographie tipasienne.* Extr. du *Livre du Centenaire de la Société archéologique de Constantine* (1954), p. 109-119.

DARROUZÈS, J. *Notes pour servir à l'histoire de Chypre.* Extr. de *Κυπριακαὶ Σπουδαί*, t. XVII (1953, éd. 1954), p. 83-102.

— *Notes sur les homélies du Pseudo-Macaire.* Extr. du *Muséon*, t. LXVII (1954), p. 297-309.

DELAPORTE, Y. *L'Ordinaire chartrain du XIII^e siècle.* Chartres, 1953, 297 pp. (= *Mémoires de la Société archéologique d'Eure-et-Loire*, t. 19).

DELARUELLE, É. *Charlemagne et l'Église.* Extr. de la *Revue d'histoire de l'Église de France*, t. XXXIX (1953), p. 165-199.

DE VOOGHT, P. *Les sources de la doctrine chrétienne d'après les théologiens du XIV^e siècle... avec le texte de la « Summa » de Gérard de Bologne.* Paris et Bruges, Desclée de Brouwer, 1954, 496 pp.

DIMIER, A. *S. Bernard et l'art.* Extr. de *Sint Bernardus van Clairvaux* (Achel, 1953), p. 295-306.

DIONYSIOS DAPHNOU (Mgr). *Βίος καὶ Ἀκολουθία ὁσίου Νίκωνος τοῦ « Μετανοεῖτε ».* Athènes, 1953, 77 pp., 2 pl.

DÖRRIES, H. *Das Selbstzeugnis Kaiser Konstantins.* Göttingen, Vandenhoeck und Ruprecht, 1954, 431 pp. (= *Abhandlungen der Akademie der Wissenschaften*, Philol.-hist. Kl., 3^e série, t. XXXIV).

DONCOEUR, P., S. J. ; LANHERS, Y. *Documents et recherches relatifs à Jeanne la Pucelle*, t. II : *Instrument public des sentences.* Texte latin établi, traduit et annoté. Paris, d'Argences, 1954, 85 pp., 2 pl.

DOUTRELEAU, L., S. J. *Une stèle inédite d'Akhmim.* Extr. des *Cahiers d'histoire égyptienne*, sér. VII (1954), p. 161-167.

DRESSLER, F. *Petrus Damiani. Leben und Werk.* Roma, Orbis catholicus, 1954, XVIII-247 pp. (= *Studia Anselmiana*, 34).

DRYKONINGEN, J. H. *Journal de Dom Martin Gouffart (1607-1669), abbé de Saint-Denis en Brocqueroie.* Ms. des Bollandistes. Avec introduction par F. LECLERCQ. Mons, Société des Bibliophiles Belges, 1955, XXIII-199 pp.

DÜRIG, W. *Geburtstag und Namenstag.* München, K. Zink, 1954, 112 pp.

Dumbarton Oaks Papers, t. VIII. Cambridge (Mass.), Harvard University Press, 1954, in-4°, v-330 pp., 12 pl.

Enciclopedia cattolica, t. XI : *Sca-Ter ;* t. XII : *Tes-Zy, Indice.* Firenze, Sansoni, 1953-1954, 2 vol. in-4°, XXVII pp., 2048 col. ; XXVI pp., 2134 col.

FALCINI, A. *Le origini del cristianesimo nell' Etruria romana.* Firenze, G. Cencetti, 1952, 64 pp.

FRENKEN, A. M. *De nieuwste Oda-legende.* Extr. des *Bossche Bijdragen*, t. XXII, s. a., p. 97-115.

FROLOW, A. *La déviation de la IV^e Croisade vers Constantinople.* Extr. de la *Revue de l'histoire des religions*, t. 145 (1954), p. 168-187 ; t. 146 (1954), pp. 67-89, 194-219.

GANSS, G. E. *St. Ignatius' Idea of a Jesuit University.* Milwaukee, Marquette University Press, 1954, xx-368 pp., ill.

GARITTE, G. *L'édition des Vies de S. Spyridon par M. van den Ven.* Extr. de la *Revue d'histoire ecclésiastique*, t. L (1955), p. 125-140.

GERASIMOS MIKRAGIANNANITÈS. *Ἀκολουθία τῆς ὁσίας μητρὸς ἡμῶν Κλεοπάτρας.* Athènes, 1954, 16 pp.

GIGANTE, M. *L'Anacreontica XIV di Sofronio secondo i codici Leidense e Parigino*. Extr. de *La Parola del passato*, fasc. 37 (Napoli, 1954), p. 303-311.

GIUSEPPE DA BRA, O. Cap. *Intorno alla vita e al culto di S. Lorenzo diacono e martire*. Roma, 1954, VIII-98 pp., ill.

GLUTZ, R. *Miracles de Nostre Dame par personnages*. Berlin, Akademie-Verlag, 1954, 239 pp. (= *Veröffentlichungen des Instituts für Romanische Sprachwissenschaft*, 9).

GOTTSCHALK, J. *Beiträge zur Hedwigsverehrung*. Extr. de *Archiv für Schlesische Kirchengeschichte*, t. XII (Hildesheim, 1954), p. 52-60.

GOUGH, M. *A Temple and Church at Ayaş (Cilicia)*. Extr. des *Anatolian Studies*, t. IV (1954), p. 49-64.

GRIFFE, E. *Les paroisses rurales de la Gaule*. Extr. de *La Maison-Dieu*, fasc. 36 (Paris, 1953), p. 33-62.

HALKIN, L.-E. ; HOYOUX, J. *Bulletin bibliographique d'histoire liégeoise*, II : *1949-1952*. Extr. de l'*Annuaire d'histoire liégeoise*, t. V (1953), p. 157-274.

HARRSEN, M. ; BOYCE, G. K. *Italian Manuscripts in the Pierpont Morgan Library*. New York, The Pierpont Morgan Library, 1953, in-4°, 79 pp., 77 pl.

HENZE, C. M., *Anna Katharina Emmerich schaut Maria*. Wiesbaden, Credo-Verlag, 1954, 96 pp., 6 pl.

HIGGINS, M. J. *Chronology of the Fourth-Century Metropolitans of Seleucia-Ctesiphon*. Extr. de *Traditio*, t. IX (New York, 1953), p. 45-99.

HÖMBERG, A. K. *Studien zur Entstehung der mittelalterlichen Kirchenorganisation in Westfalen*. Extr. de *Westfälische Forschungen*, t. VI (1943-1952, éd. 1953), p. 46-108, carte.

HONIGMANN, E. *Le couvent de Barṣaumā et le patriarcat jacobite d'Antioche et de Syrie*. Louvain, Université, 1954, XXVIII-216 pp., cartes (= *Corpus scriptorum christianorum orientalium*, t. 146, *Subsidia*, t. 7).

HUYGENS, R. B. C. *Mittelalterliche Kommentare zum « O qui perpetua... »*. Extr. de *Sacris erudiri*, t. VI (Steenbrugge, 1954), p. 373-427, 4 pl.

IPARRAGUIRRE, I., S. J. *Dirección de una tanda de Ejercicios*. Bilbao, Mensajero del Corazón de Jesús, 1954, 182 pp.

JONES, F. *The Holy Wells of Wales*. Cardiff, University Press, 1954, XXI-226 pp.

JØRGENSEN, J. *St. Bridget of Sweden*. Translated by I. LUND. T. I : *1303-1349*. London, Longmans Green, 1954, XIII-310 pp.

KIRSCHBAUM, E. ; JUNYENT, E. ; VIVES, J. *La tumba de S. Pedro y las catacumbas romanas*. Madrid, 1954, XVI-614 pp., 123 planches, 1 carte (= *Biblioteca de autores cristianos*, 125).

KOUKOULÉS, Ph. I. *Μία τῶν παρὰ Βυζαντινοῖς ποινῶν, ὁ μεταλλισμός*. Extr. de *Προσφορὰ εἰς Σ. Κυριακίδην* (Thessaloniki, 1953), p. 375-382.

KRIVOCHÉINE, B. *The Writings of St. Symeon the New Theologian*. Extr. de *Orientalia christiana periodica*, t. XX (1954), p. 298-328.

KYRIAKIDÈS, S. P. *Αἱ ἱστορικαὶ ἀρχαὶ τῆς δημώδους νεοελληνικῆς ποιήσεως*. Thessakoniki, Université, 1954, 47 pp.

LAMPSIDÈS, O. *Τινὰ περὶ τοῦ ἔργου καὶ των ἰδεῶν Μιχαὴλ τοῦ Παναρέτου*. Extr. de *Ἀρχεῖον Πόντου*, t. XIX (Athènes, 1954), p. 37-60.

LARKIN, E. E. *A Study of the Ecstasies of the Forty Days of Saint Mary Magdalen de' Pazzi*. Romae, Institutum Carmelitanum, 1954, 68 pp.

Laurentius a Brundusio. *Opera omnia*, t. X, pars 1 : *Quadragesimale quartum*. Padova, Cappuccini, 1954, in-4°, XIII-716 pp.

Lecler, J. *Histoire de la tolérance au siècle de la Réforme*. Paris, Aubier, 1955, 2 vol., 403, 459 pp. (= *Théologie*, 31).

Leclerc, J. *Jean-Martin Moyë (1730-1793) et le clergé messin de son temps*, dans *Revue ecclésiastique du diocèse de Metz*, t. LIV (1954), pp. 305-314, 332-345 ; t. LV (1955), pp. 22-26, 56-63.

Lefort, L.-Th. *Les sources coptes pachômiennes*. Extr. du *Muséon*, t. LXVII (1954), p. 217-229.

Lemerle, P. *A propos d'une basilique de Thasos et de Saint-Jean d'Éphèse*. Extr. de *Byzantion*, t. XXIII (1953), p. 531-543.

— *Les archives du monastère des Amalfitains au Mont Athos*. Extr. de l'*Ἐπετηρὶς ἑταιρείας βυζαντινῶν σπουδῶν*, t. 23 (1953), p. 548-566.

Levin-Duplouy, A. *La Passion des saintes Perpétue et Félicité (mars 203)*. Carthage, Musée Lavigerie, 1954, in-4°, 44 pp.

Loorits, O. *Der hl. Kassian und die Schaltjahrlegende*. Helsinki, Académie des sciences, 1954, 207 pp. (= *FF Communications*, fasc. 149).

López Santos, L. *Influjo de la vida cristiana en los nombres de pueblos españoles*. León, Centro de estudios e investigación de San Isidoro, 1952, 217 pp.

MacNamee, J. J. *History of the Diocese of Ardagh*. Dublin, Browne and Nolan, 1954, XIV-858 pp., 12 pl., carte.

Mamonès, K. G. *Μᾶρκος ὁ Εὐγενικός. Βίος καὶ ἔργον*. 91 pp. Extr. de *Θεολογία*, t. XXV (1954).

Mercati, A. *I costituti di Niccolò Franco (1568-1570) dinanzi l'Inquisizione di Roma*. Vaticano, 1955, 243 pp. (= *Studi e testi*, 178).

Mercati, S. G. *Appunti sui codici di Grottaferrata*. Extr. du *Bollettino della Badia greca di Grottaferrata*, N. S., t. VIII (1954), p. 113-126.

Metz, R. *La consécration des Vierges dans l'Église romaine*. Paris, Presses universitaires de France, 1954, 502 pp. (= *Bibliothèque de l'Institut de droit canonique de l'Université de Strasbourg*, 4).

Mongour (Père), S. D. B. *Sainte Marguerite de la Séauve. Son histoire et sa légende*. [La Séauve-sur-Semène (Haute-Loire), 1954], in-4°, 24 pp., ill.

Moreau, J. *Lactance. De la mort des persécuteurs*. Paris, Éditions du Cerf, 1954, 2 vol., 177 pp. doubles et 482 pp. (= *Sources chrétiennes*, 39).

Müller, Iso. *Die Churer Stephanskirche im Frühmittelalter*. Extr. de *Schweizerische Zeitschrift für Geschichte*, t. IV (1954), p. 386-395.

— *Die Verehrung des hl. Lucius im 9.-12. Jh.* Extr. de *Zeitschrift für Schweizerische Kirchengeschichte*, t. XLVIII (1954), p. 96-126.

Mundó, A. *Frammenti palinsesti del « liber Commicus » visigotico*. Extr. des *Analecta Gregoriana*, t. LXX (Roma, 1954), p. 101-106.

Odenius, O. *En förlaga till Sankt Erasmusviten i Tortuna kyrka*. Extr. de *Upplands Fornminnesförenings Årsbok*, 1954, p. 107-114, 1 pl.

— *De tacksamma döda*. Extr. de *Arv*, t. X (Uppsala, 1954), p. 97-108.

Öhgren, E. *Die Udo-Legende*. Inauguraldissertation. Uppsala, Almqvist et Wiksells, 1954, 160 pp., 2 fac-similés (= *Publications de l'Institut slave d'Upsal*, t. 8).

Pallas, D. I. *Μελετήματα λειτουργικὰ - ἀρχαιολογικά*. Extr. de l'*Ἐπετηρὶς ἑταιρείας βυζαντινῶν σπουδῶν*, t. XXIV (1954), p. 153-193, 17 ill.

PASCHINI, P. *Le fasi di una leggenda Aquileiese.* Extr. de *Rivista di storia della Chiesa in Italia*, t. VIII (1954), p. 165-184.

PÉTOURAUD, C. *Geilon, premier abbé de Tournus, évêque de Langres, pèlerin de Compostelle en 883 ?* 124 pp. Extr. des *Albums du Crocodile*, t. XXII (Lyon, 1954).

PIANA, C. *Documenti intorno al B. Marco Fantuzzi da Bologna* († *1479*). Extr. des *Studi francescani*, t. L (1953), p. 224-235.

RAMAZANOĞLU, M. *Ἐκκλησιαστικὴ ζωγραφική.* Istanbul, 1954, 42 pp. Extr. de *Ἀπόστολος Ἀνδρεάς.*

— *Ὁ Μέγας Κωνσταντῖνος καὶ ἡ προσωπικότης αὐτοῦ.* Ibid. 1954, 16 pp.

Recueil Max Niedermann. Neuchâtel, Université, 1954, 313 pp. (= *Recueil de travaux publiés par la Faculté des Lettres*, 25).

SCHAEFER, C. *La sculpture en ronde-bosse au XIV^e siècle dans le duché de Bourgogne.* Paris, Clavreuil ; Saint-Père-sous-Vézelay, Musée régional, 1954, 219 pp., carte, 52 pl. (= *Cahiers d'archéologie et d'histoire de l'art*, 1).

SCHIRÒ, G. *Barlaam Calabro. Epistole greche.* Palermo, Istituto siciliano di studi bizantini e neogreci, 1954, XVI-360 pp. (= *Testi*, 1).

— *Vita di S. Luca vescovo di Isola Capo Rizzuto.* Ibid., 1954, 133 pp. (= *Testi*, 2).

SEPPELT, F. X. *Geschichte der Päpste*, t. I, 2^e éd. München, Kösel-Verlag, 1954, 318 pp.

SMITH, Morton. *The Manuscript Tradition of Isidore of Pelusium.* Extr. de *The Harvard Theological Review*, t. XLVII (1954), p. 205-210.

SOUTHERN, R. W. *St. Anselm and Gilbert Crispin, Abbot of Westminster.* Extr. des *Mediaeval and Renaissance Studies*, t. III (London, 1954), p.78-115.

STRACKE, D. A. *Lisiardus versus Hariulfus. In zake de Vita van St-Arnulf van Tiegem.* Extr. des *Handelingen van de Geschied- en Oudheidkundige Kring van Oudenaarde*, t. XI (1954), p. 7-79.

TORP, H. *The Vatican Excavations and the Cult of St. Peter.* Extr. des *Acta archaeologica*, t. XXIV (Copenhague, 1953), p. 27-66.

VANDEKERCKHOVE, A. *Histoire de l'abbaye du Val-Dieu.* Dison, Jespers-Grégoire, 1954, XX-417 pp., 47 pl.

VAN ETTE, A. *Les Chanoines réguliers de S. Augustin.* Cholet, 1953, 169 pp.

VAN WINTER, J. M. ; ENKLAAR, D. Th. *De brieven van Jeanne d'Arc.* Groningen, J. Wolters, 1954, 62 pp. (= *Fontes minores medii aevi*, 1).

Vies des Saints et des Bienheureux, par les Bénédictins de Paris, t. XI : *Novembre.* Paris, Letouzey et Ané, 1954, 1042 pp.

VINCENNES, J. DE. *Gertrude, dame de Nivelles.* Bruxelles et Paris, Éditions Universitaires, 1954, 226 pp., 10 pl.

VIVES, J. *Importancia de la epigrafía para la historia de la Iglesia antigua.* Extr. des *Analecta Gregoriana*, t. LXX (Roma, 1954), p. 19-38.

WEISSTHANNER, A. *Mittelalterliche Rompilgerführer.* Extr. de *l'Archivalische Zeitschrift*, t. XLIX (München, 1954), p. 39-64.

WILSON, R. M. *The English Text of the Ancrene Riwle.* London, Early English Text Society, 1954, XIV-87 pp., 1 pl. (= *Original Series*, 229).

ZIBERMAYR, I. *Die Rupertlegende.* Extr. des *Mitteilungen des Instituts für Österreichische Geschichtsforschung*, t. LXII (1954), p. 67-82.

ÉDITION ET COMMENTAIRE DU CATALOGUS SANCTORUM HIBERNIAE SECUNDUM DIVERSA TEMPORA OU DE TRIBUS ORDINIBUS SANCTORUM HIBERNIAE

(*suite*) [1]

COMMENTAIRE

Nous nous confinerons dans les limites assez étroites de ce que requiert la simple intelligence du texte, tout en recueillant au passage les éléments qui permettraient de le dater et en tenant compte des éléments nouveaux qu'apporte à la critique la connaissance de toutes les recensions imprimées ci-dessus et de leurs relations mutuelles [2]. Réservant pour la fin les questions de chronologie pure et l'identification des noms de saints dans les recensions AU et S, nous grouperons nos remarques autour des caractéristiques indiquées par le *Catalogus* pour chacun des trois « ordres » [3].

[1] Voir ci-dessus, p. 197-213.

[2] Jusqu'où le *Catalogus* peut entraîner le commentateur, on le voit par la dissertation d'Ussher à ce sujet, qui couvre une bonne soixantaine de pages in-folio dans sa première édition, plus d'une trentaine dans la seconde, et surtout par le tome II de l'*Ecclesiastical History of Ireland* de John Lanigan, dont les 500 pages à peu près y sont consacrées. Les modernes, au contraire, qu'effraient de tels excès, se sont gardés d'y toucher. Ils se sont limités, y compris Bury et Kenney, à des remarques assez générales et se sont abstenus de tout essai méthodique d'identification des noms propres ou de redressement de la chronologie. Nul n'a examiné sur quelle base se fonde la date fort ancienne que l'on a coutume d'attribuer au document (première moitié ou milieu du VIII[e] siècle), ni s'il était sorti des mains de son premier auteur tel que le présentaient S et U, les seuls témoins accessibles jusqu'ici, non pas même H. Zimmer, qui, par deux fois, montre le peu de cas qu'il fait du *Catalogus* (article « Keltische Kirche », dans la *Realencyklopädie für protestantische Theologie und Kirche*, éd. A. Hauck, t. X, 1901, pp. 209, 224). L'édition du *Catalogus* nous invite à considérer surtout ces aspects trop négligés.

[3] Sur le titre même de la pièce, voir ci-dessus, p. 197, note 1.

1. La composition des « ordres ».

L'épithète de « catholiques », qui revient deux fois dans la recension AU (1a, 2a), appartient certainement à la forme primitive du *Catalogus*. Elle ne suppose nullement l'existence d'hérésies en Irlande et s'apparente plutôt à certains titres d'ouvrages théologiques de l'Irlande ancienne [1].

Dans le premier « ordre », du temps de S. Patrice [2], il n'y eut, selon le *Catalogus*, que des évêques, fondateurs d'églises, au nombre de 350 [3] : les deux recensions AU et S sont d'accord sur tous ces points [4]. Le second « ordre » compte peu d'évêques et beaucoup de

[1] Jusqu'à deux fois dans le même titre : *Pauca de libris catholicorum scriptorum in evangelia excerpta, pauca a S. Hieronimo et Augustino et aliis scriptoribus catholicis*, manuscrit latin de Munich 6235, fol. 32^{v}, qui est un fragment insulaire de la seconde moitié du IX^{e} siècle (B. Griesser, *Die handschriftliche Überlieferung der Expositio IV Evangeliorum des Ps. Hieronymus*, dans *Revue Bénédictine*, t. XLIX, 1937, p. 283) ; c'est de ce côté qu'il faudrait chercher des parallèles utiles à dater l'épithète, plutôt que dans les compositions hagiographiques, où elle est courante dès le plus ancien texte, l'hymne de S. Secundinus en l'honneur de S. Patrice (*BHL.* 6495), strophe 19 : *Testis Domini fidelis in lege catholica.*

[2] Voir ci-dessous, p. 291, note 3.

[3] Ce chiffre est celui de la Vie Tripartite de S. Patrice (*BHL.* 6509, éd. Stokes, t. I, p. 280 ; éd. Mulchrone, t. I, p. 154, ligne 3103), adopté par Jocelin de Furness (*BHL.* 6513, ch. 185, à la fin, éd. Colgan, p. 106, col. 1), ainsi que par l'auteur d'un des deux quatrains que cite, sous une forme très moderne, le Martyrologe de Donegal, au 17 mars. Mais celui-ci remonte bien plus haut, au poème attribué, sans grand respect pour la chronologie, à S. Aileran *Sapiens*, sous le titre : « Témoignage d'Aileran concernant Patrice, quand la mort de Patrice leur fut annoncée à Cluain Iraird ». Ce petit poème (inc. : *Ba mín ba már mac Alpraind*) se lit deux fois dans le Livre de Leinster (p. 352, marge inférieure, 3 quatrains ; p. 373, col. 2, les deux derniers quatrains seulement) et une fois dans le *Lebor Brecc* (p. 220, col. 1) ; il a été imprimé d'après ce dernier manuscrit par Whitley Stokes (*The Tripartite Life*, t. II, p. 550-553) et d'après le Livre de Leinster, p. 373, par Charles Plummer (*Irish Litanies*, p. 54). Le chiffre de 350 a donc derrière lui une longue tradition, dans laquelle s'insère notre *Catalogus*. Comme variantes, notons que le manuscrit Egerton de la Vie Tripartite donne, à côté du chiffre 350, celui de 370, tandis que Nennius (*BHL.* 6501-6502) le transforme en 364, peut-être pour des raisons de symbolisme. Bien que Tírechán (*BHL.* 6496), dans toutes les éditions, soit censé fournir le chiffre de 450, il nous paraît clair que Ferdomnach, le copiste de l'unique manuscrit (Livre d'Armagh, fol. 9^{v}, col. 1), a mis un c de trop et qu'il faut ranger ce très ancien témoin parmi ceux qui, presque unanimes, ont pu transmettre au *Catalogus* son chiffre de 350.

[4] C'est une exagération d'affirmer que tous les saints de la première époque aient été des évêques. L'Église d'Irlande, pourtant, fut strictement épiscopale, avant de devenir plutôt monastique, et ceci méritait d'être noté.

prêtres, au nombre (total, à ce qu'il semble) de 300. Comment ce chiffre a été obtenu, nous n'en avons aucune idée [1]. C'est à bon droit que notre auteur relève, pour l'époque de S. Finnián de Cluain Iraird et de ses disciples, la prédominance des prêtres (c'est-à-dire des abbés) sur les évêques, quoique certes elle ait été sensible dès la première moitié du VI^e^ siècle, et donc avant le début de son second « ordre ». Observons en outre qu'il ne parle plus de fondations d'églises, en dépit des nombreux monastères élevés par ses saints du second « ordre » : indice que, pour lui, « église » signifie principalement « siège épiscopal » et que les fondations d'églises caractérisent le début de l'évangélisation.

Dans le troisième « ordre », on trouve des prêtres, mais peu d'évêques [2]. Le nombre (total) est de cent : encore un chiffre dont l'origine est indiscernable. Dans la liste qui suit, les évêques sont distingués des prêtres.

2. L'autorité dans l'Église.

Le premier « ordre » ne connaît qu'un « chef » (*caput*), le Christ, et un « guide » (*dux*), S. Patrice. Les deux recensions s'accordent sur cette unité absolue de gouvernement à l'époque la plus ancienne [3]. Du second « ordre », nous apprenons qu'il n'a qu'un chef, le Seigneur [4], mais il est sous-entendu qu'il n'obéissait pas à un seul « guide » sur la terre, ce qui s'explique par la diversité des usages, décrite en détail. D'unité, il n'est plus question pour le troisième « ordre » : l'auteur s'est-il figuré qu'elle ne se manifestait plus en aucune manière ?

[1] Rappelons seulement le quatrain cité p. 290, note 3, du poème attribué à Aileran *Sapiens*, qui donne ce chiffre comme celui des prêtres ordonnés par S. Patrice.

[2] Ainsi AU et S ; R ne parle pas d'évêques. Si celui-ci n'était généralement un simple abrégé de S, on se demanderait quel put être, sur ce point, le texte original : la vue de la recension R est certes historiquement fausse et montrerait un auteur déjà bien éloigné de la plus récente des périodes qu'il décrit, mais le parallèle rigoureux y est mieux conservé : rien que des évêques, d'abord ; puis, des évêques et des prêtres ; enfin, rien que des prêtres. AU et S non seulement soutiennent que le troisième « ordre » comptait des évêques : ils en nomment une demi-douzaine, et c'est un indice peut-être que les listes de saints, dans le second « ordre » et dans le troisième, ne sont que des additions postérieures.

[3] Cette opinion n'est peut-être pas conforme à la réalité. Il faudrait compter avec les Églises pré-patriciennes, question que nous nous garderons de discuter. En tout cas, le prestige de S. Patrice est nettement établi et son rôle prépondérant, sinon exclusif : nous nous trouvons donc, pour la rédaction première du *Catalogus*, à une époque où la légende de S. Patrice est complètement admise, soit, au plus tôt, dans le VIII^e^ siècle.

[4] La recension S écrit : *Deum*, sans doute erreur de copie.

3. La tonsure.

Dans le premier « ordre », tous portent la même tonsure. En précisant : « d'une oreille à l'autre » [1], la recension AU paraît vouloir définir la demi-tonsure, considérée comme « celtique ». Pour le second « ordre », elle était encore uniforme et « d'une oreille à l'autre ». Au temps du troisième « ordre », les saints portaient des tonsures diverses, *alii coronam, alii caesariem*. Le premier de ces termes désigne couramment, à partir de la seconde moitié du v^e^ siècle, la tonsure « romaine » [2] ; le second pourrait convenir à la représentation que certains érudits se font de la tonsure « celtique » [3] : si la réalité fut différente (et nous n'oserions trancher ce point), serait-ce, chez l'auteur du *Catalogus*, une légère erreur historique de plus, et qui le montrerait assez éloigné de la plus récente des époques qu'il s'est donné pour tâche de décrire, ou simplement l'effet d'une indigence de vocabulaire ? Mais peut-être le mot *caesaries* rend-il exactement l'impression que devait faire un moine tonsuré à la celtique, et donc assez chevelu, par comparaison avec les têtes rases des Gaulois et des Italiens [4].

4. La messe.

La liturgie [5] était uniforme dans le premier « ordre », diverse dans

[1] Cette expression pour décrire la tonsure « celtique » ne reparaît nulle part ailleurs, semble-t-il, et est propre à notre *Catalogus*.

[2] Il est attesté d'abord en Gaule (H. Leclercq, article « Tonsure », dans *Dictionnaire d'archéologie chrétienne et de liturgie*, t. XV, 2, 1953, col. 2437).

[3] Louis Gougaud, *Christianity in Celtic Lands* (Londres, 1932), p. 202 ; les vues de l'auteur n'avaient pas changé depuis ses *Chrétientés celtiques* (Paris, 1911), que reproduit simplement H. Leclercq, t. c., col. 2440-2442. Voir aussi J. B. Bury, *The Life of St. Patrick and his place in history* (Londres, 1905), p. 239-243.

[4] Un très curieux document sur la manière dont les douze apôtres sont représentés en peinture a été tiré du manuscrit latin de Paris 11561 (ix^e^ siècle) par Dom André Wilmart (*Effigies des Apôtres vers le début du Moyen Age*, dans la *Revue Bénédictine*, t. XLII, 1930, p. 76) ; M. B. Bischoff en a signalé un autre témoin, le n° 14277 de Munich, du début du ix^e^ siècle (*Wendepunkte in der Geschichte der lateinischen Exegese*, dans *Sacris Erudiri*, t. VI, 1954, p. 228), et montré qu'il remonte au moins au viii^e^ siècle. Nous pouvons ajouter qu'il se rattache certainement à la controverse sur la tonsure celtique. Le titre qui lui est donné, *De tonsura apostolorum*, montre bien dans quelle intention il a été composé ou transcrit dans ce commentaire de l'Écriture et, dans la première phrase : *Romanorum pictura apostolorum imagines sic depingit*, les *Romani* ne sont assurément pas les habitants de Rome ou des artistes romains, mais les tenants des usages continentaux qu'on appelait en Irlande *Romani*.

[5] Le mot employé dans la plus ancienne recension, AU, est simplement *missa* (deux fois au singulier, en 1b et 2e ; deux fois au pluriel en 2b et 3c ;

le second et dans le troisième [1]. Aucun détail n'est fourni, sinon que le second « ordre » l'avait reçue de trois saints bretons (c'est-à-dire de Grande-Bretagne) : *a David et Gilla et a Docco* [2]. Cette ob-

en 1b, il est joint à *celebratio*). La recension S y substitue des expressions moins simples (*celebratio missae* 1b, *celebrandi ritus* 2b et 3c, *ritus celebrandi missam* 2e). On a épilogué sur la valeur précise de ces deux séries de termes et notamment sur *ritus celebrandi* (voir, par exemple, Henry Jenner, article *Celtic Rite*, dans *Catholic Encyclopedia*, t. III, 1908, p. 495, et J. L. G. Meissner, dans W. A. Phillips, *History of the Church of Ireland*, Dublin, 1933, t. I, p. 396-397), mais la dépendance mutuelle des textes du *Catalogus* montre que ce sont là vaines discussions : S, ici comme ailleurs, a poli le style en recourant à des tournures plus choisies, qui ne remontent pas au delà de la période anglo-normande (voir ci-dessus, p. 212). M. Meissner, un peu trop enclin à trouver des preuves pour une de ses théories favorites, a retourné cela *toto caelo* (t. c., p. 350). — *Missa* peut parfaitement signifier en latin une « heure » monastique ou canoniale, mais nous n'en connaissons pas d'exemple en ce sens dans l'Irlande ancienne, et le mot irlandais pour « heure » est *tráth*, qui, en dehors de cet usage technique, s'emploie pour « temps, moment, occasion » ; du reste, le terme irlandais normal pour « messe » est une latinisation d'*offerenda*, non de *missa*. Sur *celebraim*, emprunt de l'irlandais au latin *celebrare*, voir Kuno Meyer, *Contributions to Irish Lexicography*, p. 333 : on y notera les deux sens de « célébrer (un office) » et « chanter » (sans spécification liturgique). Dans les anciens textes, le latin *celebrare* et l'irlandais *celebraim*, ne se disent guère que de l'office, non de la messe (C. Plummer, *Vitae Sanctorum Hiberniae*, t. I, p. cxv, note 14).

[1] Ceci n'est peut-être pas tout à fait exact historiquement. Les usages redevinrent uniformes, bientôt après la fin du troisième « ordre » (laquelle se place vers l'an 664), selon un liturgiste des plus sérieux, Louis Gougaud, qui sans doute oubliait, un bref instant, de tenir le *Catalogus* pour un témoin ancien et valable : « Toutefois, avec le temps, les rites de chaque chrétienté, ceux de l'Église d'Irlande par exemple, parvinrent, peut-être, à s'uniformiser un peu plus. L'auteur du *De cursuum ecclesiasticorum origine*, un Scot qui écrivait sur le continent au viii^e^ siècle, désigne du nom de *cursus Scottorum* (*cursus qui dicitur praesente tempore Scottorum*) l'un des six cursus dont il traite. Il s'agit ici, il est vrai, non de la liturgie scotique dans son ensemble, mais seulement de la célébration des heures canoniales dans l'Irlande des vii^e^ et viii^e^ siècles. » Le Bénédictin français s'inspire sans doute du maître de ces études, Edmund Bishop, auteur de la note liturgique qui accompagne *The Prayer Book of Aedeluuald the Bishop, commonly called the Book of Cerne*, éd. A. B. Kuypers (Cambridge, 1902), à propos du troisième « ordre » : « when, though the Irish *diversas missas habebant*, yet a fusion had been effected in their mass-books » (p. 239) ; ce qui n'empêche pas Edmund Bishop d'émettre ensuite un jugement bien inattendu sur le *Catalogus* : « I believe its liturgical notices to be substantially correct. »

[2] Leçon du manuscrit A, qui semble avoir conservé ce bout de phrase mieux que les autres. On notera la graphie irlandaise du nom de Gildas, avec *-ll-*

servation est bien étrange et, quoique admise sans sourciller par tous les commentateurs, qui se sont livrés sur ce point à des réflexions aussi variées que prolixes, elle ne nous paraît pas appartenir à la rédaction première et originale du *Catalogus :* non seulement elle ne vient pas à sa place naturelle, c'est-à-dire à l'endroit où il est question des usages liturgiques, mais elle contredit ce qui a précédé, en plaçant un singulier pour expliquer un pluriel [1], et elle va nous mettre aux prises avec de sérieuses difficultés chronologiques, ce qui est rarement le cas dans les parties du *Catalogus* qui paraissent réellement anciennes.

Les deux premiers sont aisés à reconnaître : S. Dewi (autrement dit David), fondateur de Mynyw (Menevia), mort en 601, d'après les Annales galloises [2], et S. Gildas, surnommé *Sapiens*, mort en 570, selon les mêmes Annales [3]. *Doco* (ainsi, à l'ablatif, dans les quatre témoins) a été identifié par plus d'un auteur à S. Cadoc (de son nom complet Cathmael), le fondateur de Llan Carfan, comme

pour *-ld-* ; cf. R. Thurneysen, *A Grammar of Old Irish*, éd. Binchy et Bergin (Dublin, 1946), p. 95, n° 153 f, et J. Loth, *Le nom de Gildas dans l'Ile de Bretagne, en Irlande et en Armorique*, dans la *Revue Celtique*, t. XLVI (1929), p. 13.

[1] 2b *diversas missas celebrabant ;* 2e *a David et Gilla et a Doco Britonibus missam acceperunt.*

[2] Le seul texte de ces annales qui mérite la confiance est celui d'Egerton Phillimore, dans *Y Cymmrodor*, t. IX, p. 143-183 ; nous utilisons la traduction annotée de M. A. W. Wade-Evans, *Nennius's History of the Britons* (Londres, 1938), p. 84-101.

[3] Loth, en écrivant qu'à part la mention de son nom au *Catalogus*, « dans les documents irlandais anciens on ne trouve rien sur le personnage » (*Le nom de Gildas*, p. 2), oublie la mention que fait de S. Gildas S. Colomban (*Epist.* I, éd. Gundlach, *M.G.*, Auct. ant., t. III, p. 159), celles du martyrologe de Tallaght et du *Félire* d'Óengus (au 29 janvier), celle des litanies qui précèdent le *Memento* des défunts au missel de Stowe, fol. 33r (éd. G. F. Warner, t. II, p. 16), ainsi que nombre de citations dans la collection canonique *Hibernensis* (VIIe siècle), qui certes sont toutes anciennes ; un peu plus récente est celle du poème *Mochen, mochen, a Brénaind* (XIe siècle), à la fin de la seconde strophe (au génitif, *Gillaiss*), éd. Kuno Meyer, dans les *Sitzungsberichte der königlichen Preussischen Akademie der Wissenschaften*, 1912, p. 438. La mission de S. Gildas en Irlande, où il aurait été appelé par le roi Ainmire, fils de Sétna (mort en 569 ou 576 après un règne de trois ans ; ces dates ont donné lieu à des discussions dans lesquelles nous n'entrons pas), *quia paene catholicam fidem in ipsa insula omnes reliquerant* (*Vita Gildae*, *BHL.* 3541, ch. 11, éd. Mommsen, p. 94), n'est assurément qu'une imagination du moine de Ruys qui composa cette Vie au XIe siècle ; insérée fort tard dans les *Annales Cambriae*, inconnue de Caradoc de Llancarfan (*BHL.* 3542), elle n'est nullement nécessaire pour expliquer le renom de S. Gildas en Irlande.

s'il s'agissait d'une erreur de copiste pour *Cadoco* [1]. Il n'est nullement incroyable, pourtant, que le personnage ici visé soit S. Cyngar (autrement dit chez les Gallois *Docco*, *Dochou*, *Dochau*, en latin *Cungarus*), dont le nom subsiste dans celui de plusieurs de ses fondations : St. Kew, en Cornwall [2], Llandocha Fach (près de Cowbridge) et Llann Docco (aujourd'hui Llandough-juxta-Cardiff), qui fut un des plus importants monastères dans le sud du Pays de Galles. La chronologie ne semble pas s'opposer à ce que S. Cadoc, aussi bien que S. Cyngar, ait pu rencontrer S. Dewi et S. Gildas. L'hésitation est donc permise. Elle n'est pas tranchée par le fait que la recension R de notre *Catalogus* s'insère dans un texte de la *Vita Finniani*, dont un passage, relatant la formation, en Grande-Bretagne, du futur abbé de Cluain Iraird, lui fait rencontrer à Cell Muine (forme irlandaise de Mynyw) les trois saints David, Cathmael (c'est-à-dire Cadoc) et Gildas [3]. On pourrait arguer, en effet, que l'auteur irlandais de la *Vita Finniani* a cru devoir introduire notre *Catalogus* dans sa composition précisément parce qu'il y voyait une allusion aux trois grands saints gallois visités par son héros. Mais ce raisonnement pèche par la base : si cet hagiographe avait lu (ou cru pouvoir lire) le nom de S. Cadoc dans le *Catalogus*, il n'aurait pas laissé subsister *Doco*, mais écrit au complet *Cathmaelo*. Il est clair que pour lui, Cathmael n'était qu'un nom comme tant d'autres, qu'il ignorait que ce saint étranger était S. Cadoc, et qu'il ne trouvait pas *Cadoco*, mais bien *Doco* dans son exemplaire du *Catalogus*. Toute la chronologie de cette rencontre des SS. Finnián, Dewi, Cathmael et Gildas est, du reste, bien embrouillée : elle se place au cours d'un séjour de trente ans que S. Finnián fait en Galles, et tout au début. D'après cette *Vita*, S. Finnián aura soixante ans quand il rentrera en Irlande pour y commencer sa carrière de fondateur monastique. Comme il mourut, chargé d'années, dans la grande épidémie de 549, sa visite supposée à S. Dewi se placerait donc bien plus d'un demi-siècle avant la mort de celui-ci (qui vécut

[1] Sur ces discussions, voir J. Loth, *Le nom de Gildas*, p. 12-13 ; id., *Saint Doccus et l'hagio-onomastique*, dans *Mémoires de la Société historique et archéologique de Bretagne*, t. X (1929), p. 1-12 ; J. Vendryes, dans la *Revue Celtique*, t. XLVII (1930), p. 259-260. Il ne s'agit pas nécessairement du personnage mentionné dans les Annales d'Ulster à l'année 473, date très haute pour un évêque-abbé : *Quies Docci episcopi sancti Britonum abbatis*.

[2] C'est le *monasterium quod Docco vocatur* de l'antique *Vita Samsonis*, *BHL.* 7478-7479, ch. 43, éd. Fawtier, p. 142.

[3] Voir sur ce passage Kathleen Hughes, *The Historical Value of the Lives of St. Finnian of Clonard*, dans *The English Historical Review*, t. LXIX (1954), p. 364-365. La Vie irlandaise de S. Finnián est considérablement antérieure à la fin du XII^e siècle, mais rien ne montre que la source immédiate des Vies latines qui subsistent remonte avant l'arrivée des Anglo-Normands en Irlande (Hughes, t. c., p. 371).

jusqu'au début du VII^e siècle). Or, S. Dewi est représenté comme son supérieur en dignité, lors de son passage à Mynyw, et équivalemment comme son aîné [1] ; dans le texte irlandais [2], auquel il faut recourir pour suppléer à la *Vita Finniani BHL.* 2989, très abrégée ici, S. Gildas est donné pour plus jeune que S. Dewi [3]. Voilà qui enlève bien de la valeur à un argument tiré des connaissances historiques du biographe de S. Finnián sur l'identification précise d'un saint gallois [4].

5. L'observance monastique.

Rien n'est dit pour le premier « ordre » : le *Catalogus* imagine soit que tous observaient la même règle (celle de S. Patrice, peut-être, leur unique « guide »), soit que l'Irlande alors ne connaissait pas encore de moines [5]. Le second « ordre » suivait des règles diverses, dont aucun détail n'est fourni. Le troisième également. Comment le *Catalogus* se représente-t-il le genre de vie des saints, à cette époque, la plus rapprochée de lui ? C'est un tableau étrange, plus anachorétique que monastique, et assez irréel, quand on songe à la prépondérance des abbayes au VII^e siècle : « Ils vivaient dans des lieux déserts, de légumes et d'eau, et des aumônes des fidèles, et ne possédaient rien en propre [6]. » Pour la suite, les recensions divergent : selon AU, les saints évitaient toute propriété privée ; selon S, ils méprisaient toutes choses terrestres et évitaient toute médisance et tout dénigrement [7]. On discerne, en tout cas, que l'auteur du *Catalogus* considère ces saints du troisième « ordre »

[1] Les trois saints gallois sont qualifiés de *seniores* ; Finnián, de *iuvenis*.

[2] Éd. STOKES, *Lives of Saints from the Book of Lismore*, lignes 2527-2539.

[3] Ceci s'oppose nettement à l'histoire bien connue du mutisme de S. Gildas en présence de la mère de S. Dewi, portant dans son sein le futur évêque de Mynyw (Vie de S. Dewi par Ricemarch, *BHL.* 2197, ch. 5 ; Vie de S. Gildas par Caradoc de Llancarfan, *BHL.* 3542, éd. MOMMSEN, p. 107-108 ; Vies de S. Ailbe, où le prêtre n'est pas nommé, bien qu'il s'agisse presque sûrement de S. Gildas, mais où il est dit expressément que la messe est empêchée parce qu'un prêtre ne peut célébrer devant un évêque sans sa permission, *BHL.* 197, ch. 21 ; *BHL.* 199, éd. PLUMMER, p. 53).

[4] Un autre groupement de trois saints gallois, qui se rencontre dans la Vie de S. Cadoc (*BHL.* 1491, ch. 22, éd. WADE-EVANS, p. 72), est celui de S. Dewi, de S. Teilo et de S. Docco ; cette trilogie, où S. Gildas est remplacé par S. Teilo, a-t-elle plus de chance d'être ancienne que celle du *Catalogus* ?

[5] Ce qui est contraire au témoignage de S. Patrice lui-même, sur les moines et moniales (*Confessio*, *BHL.* 6492, ch. 42 ; *Epistola*, *BHL.* 6493, ch. 12).

[6] Ainsi les quatre témoins, sauf que R remplace l'eau par des racines, variante sans importance.

[7] La *susurratio* et la *detractio* de S remplaceraient-elles un mot mal lu, *improperia* au lieu de *propria* ? L'expression d'AU : *propria devitabant*, n'est pas très naturelle. Le mot mal lu ou remplacé serait celui de la rédaction originale, à laquelle appartenait certainement le verbe *devitabant*.

comme une sorte d'ermites, ce qui ne fut certainement pas le cas pour un bon nombre des personnages (évêques ou simples prêtres) que nomme la liste correspondante. Est-ce là un indice que la description qu'il en fait, à moins d'être purement imaginaire et comme dictée par un parallélisme fixé d'avance, n'est pas de la plume d'un écrivain presque contemporain des coutumes qu'il est censé rapporter? Mais la liste n'appartient probablement pas à la rédaction originale, et il reste possible que le premier auteur du *Catalogus* ait tenu précisément à retracer les vertus caractéristiques des saints, par opposition aux habitudes relâchées du reste du clergé.

6. La date de Pâques.

Uniformité dans le premier « ordre », ainsi qu'il fallait s'y attendre : *unum pascha quarta decima luna post equinoctium vernale* [1]. Dans le second « ordre », même pratique : une seule fête de Pâques, *quarta decima luna* [2]. A l'époque du troisième « ordre », la diversité des usages se manifeste ici également : les uns célèbrent la Résurrection le quatorzième jour de la lune [3], les autres le seizième [4]. Ceci est proprement monstrueux, car jamais il n'a été question, chez les Celtes, d'en fixer la célébration toujours au quatorzième jour de la lune, non plus qu'au seizième, quel que fût le jour de la semaine, mais bien au dimanche qui suivait ce terme pascal ou coïncidait avec lui. C'est par une confusion malveillante que certains ont traité les Celtes de purs « quartodécimans », depuis la seconde moitié du VII^e^ siècle notamment ; et si cette confusion est admissible, par exemple, chez un Anglo-Saxon comme Aldhelm, sans qu'il faille suspecter sa bonne foi, on ne l'imagine guère chez un Irlandais proche des événements, peut-être même contemporain des derniers stades de la controverse. C'est un nouvel indice que notre *Catalogus* ne remonte pas à la première moitié du VIII^e^ siècle, mais que son

[1] La recension S omet des mots nécessaires : *quarta decima luna*. Ce reviseur de basse époque montre ainsi son ignorance de la question. Pour autant qu'il soit possible d'y voir clair, les Celtes, dès l'origine, ont célébré Pâques le dimanche qui suivait le 14^e^ jour de la lune ou coïncidait avec ce 14^e^ jour ; mais leur équinoxe était fixé au 25 mars, non au 21, ce qui peut-être conduirait à une interprétation plausible. Du reste, l'expression de R, autre arrangement médiéval, n'est pas moins indigne d'un computiste, le terme pascal, à proprement parler, étant par définition le 14^e^ jour de la lune.

[2] Ici S et A ajoutent les mots *post equinoctium*, omis dans R et U. Il est fort singulier de voir ainsi U se ranger contre A, avec qui il est régulièrement d'accord. Nous supposerions volontiers une erreur de copie : Ussher aurait confondu ses deux manuscrits U1 et U2, comme ailleurs ; voir ci-dessus, p. 201, note 1, et p. 203, note 3.

[3] Tous les manuscrits sont d'accord.

[4] S écrit : XIII^a^, erreur évidente, ce jour n'ayant jamais été celui de Pâques ; la méprise, purement paléographique (III pour VI) est imputable à quelque copiste qui ignorait tout de la controverse.

auteur a dû être plus éloigné, dans le temps, de son troisième « ordre » : un authentique contemporain, sans être moins concis, eût été plus précis [1]. L'expression *cum duris intensionibus* [2] rappelle l'âpreté de la controverse [3].

7. Les rapports avec les laïcs et avec les femmes.

Selon la recension S, les saints du premier « ordre » *mulierum administrationem et consortia* [4] *non respuebant, quia super petram Christum fundati ventum tentationis non timebant* [5] ; selon AU [6], *mulierum ministrationem* (*administrationem* U) *non respuebant, nec laicos nec feminas de ecclesiis repellebant.* Pour le second « ordre », d'après S, *mulierum quoque consortia* [4] *ac administrationem fugiebant, atque a monasteriis suis eas excludebant ;* d'après AU, *abnegabant mulierum ministrationem* (*administrationem* [7] U) *separantes eas a monas-*

[1] Il aurait dit, par exemple, que les uns (selon l'antique usage celtique) célébraient Pâques le 14e jour de la lune, si ce jour était un dimanche ; les autres (adeptes du comput de Victorius d'Aquitaine), au plus tôt le 16e. Mais, à l'extrême rigueur, ce qu'affirme le *Catalogus* n'était pas toujours faux, ni entièrement inexact. Ce document, pourtant, semble être le seul à s'exprimer de cette façon ramassée et ambiguë.

[2] Elle ne se lit que dans la recension AU. La conjonction de ces deux termes, si elle se rencontrait dans quelque autre passage, aiderait à la dater. Nous ne l'avons pas trouvée ailleurs. *Intendere* pour *contendere*, *intentio* pour *contentio*, sont fréquents chez Grégoire de Tours (voir l'index de ses *Historiae*, éd. Krusch et Levison, p. 609, i.v. *intendere*, et ajouter la référence 494, 9). Le latin mérovingien explique souvent celui des Irlandais, dont les premiers maîtres durent être des Gallo-Romains.

[3] Todd a proposé de lire : *cum diversis intentionibus* (*St. Patrick Apostle of Ireland*, p. 89, note). Cette conjecture n'est guère plausible, A et U étant d'accord sur la leçon *duris*. Todd ignorait, du reste, l'équivalence d'*intentio* et de *contentio*. Il traduit : « with hard intentions ».

[4] *Consortia*, qui évoque pour certains les *conhospitae*, n'est qu'un enjolivement de la recension anglo-normande S ; il n'appartient pas au texte primitif.

[5] Il est vain de chercher un parallèle à cette expression frappante. Si même on le découvrait, il ne contribuerait guère à déterminer la date du *Catalogus*, car c'est presque une citation de l'Évangile selon S. Mathieu, 7, 25, avec un rappel de S. Paul, 1 *Cor.*, 10, 4.

[6] Ici, Ussher a certainement confondu ses deux manuscrits U1 et U2, et c'est la variante placée en marge qui provient d'U1, mis par Ussher à la base de son texte, tandis que la phrase correspondante est empruntée par lui à l'*alius codex*, U2, qui n'est autre que S.

[7] Le mot *ministratio* paraît plus ancien qu'*administratio*, qui doit être, les deux fois, une correction arbitraire de l'humaniste Ussher. Le sens de *ministratio* est plus clair, ce mot impliquant que les saints ne refusaient pas les services des femmes, tandis qu'*administratio* est ambigu : « services reçus des femmes », « ministère auprès des femmes » ou même « ministère confié à des femmes » ? Voir la note additionnelle, ci-dessous, p. 322.

teriis. Pour le troisième « ordre », ce point n'est plus mentionné. On en a beaucoup discuté, et nous n'entrerons pas dans cette voie : il suffit de rappeler que les écrits mêmes de S. Patrice, par exemple, n'évoquent nullement cette fuite devant la femme, fût-elle consacrée à Dieu, qui caractérise certains récits hagiographiques d'âge plus récent. Quant à déterminer que la différence d'attitude ainsi notée se place au début du second « ordre », soit un peu avant l'an 550, c'est une autre affaire [1]. Nous noterons plutôt que, d'après AU, la recension la plus proche de l'original, il ne s'agissait pas seulement de l'exclusion des femmes, mais encore des laïcs. Ce point, insuffisamment remarqué jusqu'ici, prêterait peut-être à d'utiles comparaisons.

8. Excommunication.

Il n'en est question qu'à propos du premier « ordre ». Les deux recensions AU et S s'accordent pour dire qu'une excommunication portée par une Église était valable pour toutes (ou pour tous). A part cette mention du *Catalogus*, qui semble impliquer que dans la suite (à l'époque du second « ordre » ou tout au moins du troisième), pareille unanimité n'aurait plus existé, on ne voit pas que ce point canonique ait causé de difficultés en Irlande [2], à part le temps où la controverse pascale battit son plein (sous le troisième « ordre », selon que notre auteur se représente les choses) : les partisans des usages opposés ne se fréquentaient plus et l'expression *cum duris intensionibus* [3] le rappelle assez nettement.

9. L'origine des saints du premier « ordre ».

Les deux recensions ont une phrase sur l'origine nationale des saints du temps de S. Patrice [4] : ils étaient Francs, Romains, Bre-

[1] Dès les tout premiers temps (avant 459), le canon 9, qui paraît bien authentique, du Synode des évêques Patricius, Auxilius et Iserninus, montre quelque préoccupation des autorités à ce sujet : *Monachus et virgo, unus ab hinc et alia ab aliunde, in uno hospitio non commaneant, nec in uno curru a villa in villam discurr[e]ant, nec adsidue invicem confabulationem exerceant* (éd. Haddan et Stubbs, *Councils and Ecclesiastical Documents*, t. II, p. 328).

[2] Le Synode que nous venons de citer promulgue pourtant une règle comparable à celle qu'énonce notre *Catalogus : Quicumque clericus ab aliquo excommonicatus fuerit, et alius eum susciperit, ambo coaequali poenitentia utantur* (canon 11, éd. cit., p. 329). D'autres passages du même Synode semblent présupposer l'uniformité des règles concernant l'excommunication à travers toute l'Irlande.

[3] Voir ci-dessus, p. 298, note 2. Le *locus classicus*, qui se place au début de ce troisième « ordre », est la lettre des évêques des Anglais, S. Laurent, S. Mellitus et S. Juste, au clergé irlandais après la visite de l'évêque irlandais S. Dagán. Bède en a conservé l'adresse et une phrase (*Hist. eccl.*, II, 4) ; cf. *Anal. Boll.*, t. LXIV (1946), p. 231-237.

[4] *Omnes*, selon AU ; *pro magna parte*, dit S, restriction dont on ne voit pas

tons (c'est-à-dire de l'Ile de Bretagne) et *Scotti*. A ces peuples, dans A, s'ajoutent les Gaulois [1]. Faut-il comprendre que le premier auteur du *Catalogus* [2] considère les *Scotti* aussi comme venant de l'étranger et que, par conséquent, il entendait par là les habitants de l'Écosse actuelle, par opposition à ceux de l'Irlande, originairement dénommés *Scotti* ? Le contexte permet certes de le supposer. Ce serait alors l'indice d'un âge récent [3]. La dénomination des « Francs de S. Patrice », au contraire, est bien ancienne [4], comme celle des *Galli* [5], et les *Romani* peuvent remonter à une phrase, mal comprise, de S. Patrice lui-même [6].

Cette observation sur la provenance des saints du premier « ordre » est remarquable. Aucun parallélisme avec les caractéristiques des « ordres » suivants ne l'appelait ; on y verrait même plutôt une maladresse de composition, cette diversité d'origine contrastant avec l'uniformité parfaite en tous points qui marque le premier « ordre », à moins que justement elle ne serve à la mettre mieux en valeur. En tout cas, le renseignement montre un esprit curieux, celui d'un chercheur qui puise à des sources relativement anciennes concernant l'époque de S. Patrice [7].

la portée : quelles autres nations pourrait-on ajouter à la liste, sauf les *Angli* et les *Saxones*, qui pratiquement sont exclus ? Les Lombards, qui interviendront dans certaines généalogies de S. Patrice et de ses prétendus neveux, n'y figurent en tout cas nulle part. Mais peut-être un reviseur d'assez basse époque songeait-il précisément aux Angles et Saxons, car le terme *Brito* devait revêtir pour lui un autre sens que pour le premier auteur du *Catalogus*.

[1] La mention de ceux-ci nous semble ancienne ; elle appartient bien, croyons-nous, à la rédaction originale. La confusion introduite dans les notes d'Ussher en expliquerait l'omission.

[2] Les *Scotti* figurent dans tous nos manuscrits.

[3] Postérieur, en tout cas, à cette première moitié du VIII^e^ siècle où l'on place habituellement le *Catalogus*, car cet usage du nom de *Scotti* n'est signalé qu'à partir du dernier quart du X^e^ siècle, pour ne s'affirmer vraiment qu'à la fin du XI^e^ ; voir *Anal. Boll.*, t. LXXI, p. 238-239.

[4] Elle est déjà chez Tírechán (*BHL.* 6496 ; Livre d'Armagh, fol. 9^v^, col. 2) : *De nominibus Francorum Patricii.* [5] Id., ibid., fol. 9^r^, col. 1.

[6] *Civibus sanctorum Romanorum* (*Epistola*, *BHL.* 6492, ch. 2). M. Meissner (dans W. A. Phillips, *History of the Church of Ireland*, t. c., p. 225) interprète le tout comme suit : « Gauls, Romanized and Latin-speaking Britons, Celtic-speaking Britons, and Irish ». Cette distinction entre divers habitants de l'Ile de Bretagne selon leur langue a pour but d'introduire la démonstration que les pèlerinages à Rome des saints irlandais ne furent jamais, en réalité, que des voyages jusqu'à l'île voisine.

[7] On songe aux collections de Tírechán, à celles que mit à profit la Vie Tripartite, à celles dont subsistent quelques vestiges dans les *Notulae* du Livre d'Armagh, à d'autres, vraisemblablement perdues : l'ensemble remonterait-il à la fin du VII^e^ siècle ou au VIII^e^ ? Ce serait bien la date la plus haute possible, semble-t-il.

10. La mention de S. Finnián de Cluain Iraird.

Du second « ordre » de saints, l'abbé Finnián était le docteur éminent. Seul R a cette phrase : rien d'étonnant, puisque cette revision du *Catalogus* était destinée à se placer dans une *Vita Finniani* [1] et que la tradition dont l'hagiographe se fait l'écho voit dans l'abbé de Cluain Iraird le principal maître des saints de son temps [2].

11. Conclusion du Catalogus.

La forme primitive paraît être celle de la recension AU : le premier « ordre », *sanctissimus*, comparé au soleil ; le second, *sanctior*, à la lune ; le troisième, *sanctus*, aux étoiles [3]. S, après avoir exprimé la même idée en termes plus ornés, ajoute une nouvelle conclusion qui met le *Catalogus* en rapport avec une vision célèbre qu'aurait eue S. Patrice. L'auteur de cette variante a certainement en vue le chapitre 175 de Jocelin de Furness [4]. N'est-ce pas à tort ? Le sujet de Jocelin semble bien éloigné des préoccupations qui sont celles du *Catalogus*, l'observance régulière et certains aspects de la liturgie et du comput. Ce que le biographe médiéval de S. Patrice considère est fort différent : l'avenir de la foi chrétienne en Irlande et la religion en général. Il y aurait lieu, pourtant, de se demander en quel état Jocelin, vers 1185 ou 1186, a trouvé, dans l'écrit qui lui sert de modèle, la légende concernant cette vision de S. Patrice. C'est chercher loin et au delà de notre sujet, mais les observations auxquelles conduirait cette étude ne manqueraient ni d'intérêt ni même d'une certaine importance. Elles pourraient servir à dater, sinon le *Catalogus* lui-même, du moins la recension S. Mais l'examen des sources de Jocelin a été trop négligé jusqu'ici pour asseoir des conclusions solides.

12. Les synchronismes royaux [5].

A en croire notre auteur, les trois « ordres » de saints se sont succédé sans interruption et, selon les deux recensions AU et S, chacun

[1] Recension Rawlinson, encore inédite ; voir ci-dessus, pp. 199, 211, 295-296.

[2] Voir l'appendice, ci-dessous, p. 316-322. Notons en outre, dans la *Vita Finniani*, *BHL.* 2989, une expression particulièrement gauche (au début du ch. 13, qui commence les extraits du livre II de la Vie latine perdue ; d'où cet *Igitur Finnianus*, entrée solennelle, empruntée à la *Vita Martini* de Sulpice Sévère) : *Igitur Finnianus, optimus sanctorum secundi ordinis, abbas, volens multiplicare cultum Dei altissimi...* Les mots : *optimus sanctorum secundi ordinis* semblent avoir été maladroitement introduits dans une phrase normale : *Igitur Finnianus abbas, volens...* On est amené à croire qu'une recension du Catalogue figurait dans le modèle ici abrégé, à la fin du livre I[er].

[3] Cf. *Gen.* 37, 9.

[4] *BHL.* 6513, éd. Colgan, p. 103-104.

[5] La souveraine importance de cet aspect de l'histoire aux yeux des anciens Irlandais se mesure à l'expression qui leur sert à désigner un historien : *fer coimcne* (de *com-écne*), littéralement « homme de synthèse » ou, si l'on veut,

correspond à quatre règnes [1]. Il nous faut débrouiller cette chronologie pour pouvoir ensuite identifier les saints assignés aux différentes époques. On voit assez ce que le système a d'artificiel et qu'il faut s'attendre à de sérieuses entorses. D'autre part, les dates sont souvent difficiles à déterminer : la critique des annales irlandaises n'est pas aussi avancée qu'on le souhaiterait et, si les Annales d'Inisfallen ont fait récemment l'objet d'une excellente édition [2], celles d'Ulster ne sont encore accessibles que dans un texte où les insertions de diverses mains sont rarement indiquées [3]. Ne pouvant songer à amorcer ici cette étude à propos de chaque date, nous nous contenterons de rapporter matériellement celles qui se lisent dans ces deux éditions, y compris les doublets et les erreurs, celles-ci fussent-elles patentes ou démontrables. Telles quelles, ces dates

« homme de synchronisme ». Ainsi, dans le récit de la conversion et de la mort du roi Laegaire qui se lit dans le *Lebor na Huidre* (copié à Cluain Moccu Nóis vers 1100) et remonte sans doute au x^e^ ou au xi^e^ siècle. Je traduis le passage : « Jusqu'à l'arrivée (en Irlande) de Patrice, le droit de parler en public n'était accordé qu'à trois hommes : à l'homme de synthèse (*fer comcni*), doué de bonne mémoire, exercé à répondre aux questions, à exposer et à raconter ; à l'homme d'art littéraire (*fer cerda*, « poète »), pour l'éloge ou la satire ; au juge, pour porter sentence sur les principes (juridiques) et les précédents ; mais après l'arrivée de Patrice, ceux-ci furent soumis à l'homme de la Parole éternelle, c'est-à-dire du Saint Canon » (p. 118, col. 2 ; éd. R. I. Best et O. Bergin, *Lebor na Huidre, The Book of the Dun Cow* [Dublin, 1929], p. 294, lignes 9788-9792). On trouve aussi, joints en une seule expression, synchronisme et généalogie, *comgne ocus genelach*, comme formant une branche du savoir, la seconde paire des quatorze fleuves de l'érudition (*cethri srotha déc éicsi*), dans le Livre de Leinster, du xii^e^ siècle (fol. 30, col. 4 ; éd. R. I. Best, O. Bergin et M. A. O'Brien, *The Book of Leinster, formerly Lebar na Nuachongbala*, t. I [Dublin, 1954], p. 124, l. 3896).

[1] L'indication des règnes a disparu du manuscrit R, abrégé où seul le premier « ordre » est daté, comme dans les autres témoins, *in tempore Patricii*. Ces derniers mots remontent certainement à la rédaction originale. Faudrait-il en déduire que celle-ci plaçait la mort de S. Patrice peu avant le milieu du vi^e^ siècle, vers la fin du règne de Tuathal Maelgarb, soit plus de 80 ans trop tard ? Ce serait supposer, sans raison suffisante, que la datation par règnes remonte au premier auteur. Il semble plutôt qu'il n'en soit rien : le *Catalogus*, sous sa forme primitive, ne fournissait peut-être pas d'autre repère chronologique que S. Patrice (pour le premier « ordre ») et la grande mortalité (pour la fin du troisième). S. Finnián de Cluain Iraird, pour le second, semble une addition de R (voir ci-dessus, p. 301). Le reste ne serait qu'une construction postérieure, et sans doute notablement plus récente, une addition de faux érudit.

[2] *The Annals of Inisfallen*, éd. Seán Mac Airt (Dublin, 1951) ; citées dans la suite : *Inisf.*

[3] *The Annals of Ulster*, t. I, éd. W. M. Hennessy (Londres, 1897) ; t. II-IV, éd. B. Mac Carthy (1893-1901) ; citées dans la suite : *Ult.*

sont, pour notre objet, d'une précision suffisante. Au reste, ces discussions de règnes et de dates ne mènent pas loin : l'auteur du *Catalogus* (ou son reviseur) semble prendre en considération, au gré de son humeur, soit la date précise de la mort (puisée assurément dans des annales), soit le souvenir plus ou moins vague de rapports avec tel ou tel personnage déjà placé, soit une évaluation, à vue de pays, de la période qui a dû comprendre la partie la plus notable de l'existence d'un saint [1].

Les deux recensions AU et S sont d'accord sur les noms des différents rois ; S y joint, la plupart du temps, la longueur du règne, en années, indication absente dans AU [2] et vraisemblablement due au reviseur de S [3].

Le premier « ordre » aurait donc duré de Laegaire [4] (qui régna 37 ans, S), sous Ailill Molt (30 ans, S) et Lugaid, fils de Laegaire (7 ans, S), jusqu'à la fin du règne de Tuathal Maelgarb (aucun nombre d'années n'est ajouté ici par S) [5]. La chronologie du second « ordre » commence par une anomalie : les dernières années de Tuathal Maelgarb y comptent pour un règne entier. Viennent ensuite Diarmait, fils de Cerball, et ainsi petit-fils de Muiredach (pendant 30 ans, S), puis les deux descendants de Muiredach, Baetán et Eochaid (7 ans, S) [6], et Áed, fils d'Ainmire (30 ans, S) [7].

[1] On notera pourtant qu'il ne travaille pas exclusivement d'après des annales : ceci peut aider à déterminer ses sources. Il ne semble pas permis, par exemple, de présupposer qu'il ait eu accès à une recension des annales où tous ces noms sans exception auraient figuré.

[2] Sauf pour le roi Áed Alláin, au § 3d ; voir ci-dessous, p. 304.

[3] Voir ci-dessus, p. 212.

[4] Les indications du *Catalogus* sont complétées par nous, autant que de besoin, pour assurer l'identification des différents personnages cités ; ainsi, par exemple, pour Domnall, que le *Catalogus* ne qualifie pas de fils d'Áed, ou pour les rois qui sont désignés sans être nommés, comme « les descendants de Muiredach » ou « les fils de Mael Coba ».

[5] Les Annales donnent pour la mort de Laegaire 462 (*Ult.*) et 463 (*Inisf.*) ; pour celle d'Ailill Molt, 482 (*Ult.*) ; pour celle de Lugaid, 507, 508 ou 512 (*Ult.*) ; pour celle de Tuathal Maelgarb, 544 ou 549 (*Ult.*). La mort des trois derniers cités n'est pas marquée dans *Inisf.*, mais, dans ce manuscrit, un petit traité séparé assigne le nombre d'années de chaque règne : 27 ans (§ 345 ; mais 38 ans, au § 391), 19 ans (§ 346), 20 ans (§ 347) et 14 ans respectivement (§ 349). *Inisf.* insère, au § 348, entre Lugaid et Tuathal, le règne de 25 ans de Muirchertach, fils d'Erc, qui mourut en 543 ou 548 (*Ult.*), en 542 (*Inisf.*). Cette suppression d'un règne entier dans le *Catalogus* est une première entorse à la chronologie reçue.

[6] Baetán, fils de Mac Erce, et Eochaid, fils de Domnall, fils de Mac Erce, sont appelés dans les annales « les deux descendants de Muiredach », parce que Muiredach était le père de Muirchertach mac Erce.

[7] Selon les annales, Tuathal serait mort en 544 ou 549 (*Ult.*) ; Diarmait

Retenons donc surtout que le second « ordre » va des dernières années de Tuathal Maelgarb (mort en 544 ou 549) à la mort d'Áed, fils d'Ainmire (en 598 ou 601). Alors débute le troisième « ordre » : Áed Alláin pendant 3 ans [1], Domnall, fils d'Áed (30 ans, S), Conall Cael et Cellach, tous deux fils de Mael Coba, et Áed Sláine (aucune indication de temps pour ces derniers) [2].

Heureusement, nos deux recensions sont d'accord pour fixer la fin du troisième « ordre » à l'année de la grande mortalité (665 ou 668, Annales d'Ulster ; 666, Annales d'Inisfallen). Il s'agit de la peste bubonique signalée en Angleterre en 664 [3]. Nous pouvons donc assigner la fin du premier « ordre » aux dernières années de Tuathal Maelgarb (mort en 544 ou 549), la fin du second à 598-601 (mort d'Áed, fils d'Ainmire), la fin du troisième à 664 ou 665 (grande mortalité).

Il n'est nullement exagéré de soutenir [4] que l'exactitude historique est sacrifiée à la symétrie, sinon par l'auteur du *Catalogus*, du moins par le reviseur qui y aurait introduit la coïncidence de quatre règnes avec chacun des trois « ordres ». En outre, c'est une erreur fondamentale que d'avoir fixé le début du second « ordre »

en 565 ou 572 (*Ult.*), en 564 (*Inisf.*) ; Baetán et Eochaid en 572 (*Ult.*) ou 571 (*Inisf.*) ; Áed en 598 (*Ult.*) ou 601 (*Inisf.*). Le petit traité chronologique d'*Inisf.* assigne 19 ans au premier (§ 350) et 29 ans au troisième (§ 354) ; quant à Baetán et Eochaid, ils auraient régné ensemble 3 ans (§ 353), mais le *Catalogus* supprime deux règnes intermédiaires : celui de Fergus et Domnall, tous deux fils de Mac Erce, régnant ensemble pendant 2 ans (§ 351), et celui d'Ainmire, fils de Sétna, 3 ans (§ 352) ; ce dernier serait mort en 569 (*Inisf.*), en 569 ou 576 (*Ult.*). Áed, fils d'Ainmire, mourut en 598 (*Ult.*) ou 601 (*Inisf.*).

[1] Ceci est indiqué dans les deux recensions AU et S. La recension AU ajoute que son règne fut abrégé *pro cogitatione mala*, tradition dont nous ne voyons pas de trace ailleurs que dans cette recension du *Catalogus*.

[2] Selon les annales, Áed Alláin, autrement appelé Áed Uaridnach, succéda au trône en 607 (*Inisf.*) et mourut en 612 (*Ult.*) ou 613 (*Inisf.*) ; Domnall mourut en 642 (*Ult.*) ou 643 (*Inisf.*) ; Conall Cael en 653 ou 654 (*Ult.*), tandis que Cellach est encore mentionné comme vivant en 658 ou 664 (*Ult.*), en 656 (*Inisf.*). Áed Sláine a été déplacé par l'auteur ou le reviseur du *Catalogus* : il mourut en 607 (*Ult.* et *Inisf.*). La durée des règnes est marquée comme suit dans le traité chronologique d'*Inisf.* : Áed Sláine, 9 ans (§ 355), Áed Alláin, 7 ans (§ 356), Domnall, 11 ans (§ 359), Conall et Cellach ensemble, 10 ans (§ 360) ; mais ce traité (§§ 357-358) place entre Áed Alláin et Domnall deux règnes dont l'auteur du *Catalogus* ne tient pas compte : celui de Mael Coba (2 ans) et celui de Suibne Mend (14 ans).

[3] Voir W. P. Mac Arthur, *The Identification of some Pestilences recorded in the Irish Annals*, dans *Irish Historical Studies*, t. VI (1949), p. 169-188.

[4] Avec J. B. Bury (*The Life of St. Patrick*, p. 286), qui tient le *Catalogus* pour un tout transmis par les manuscrits tel que l'a composé son premier auteur.

un peu avant le milieu du VI^e^ siècle : non seulement la période active de la vie de plusieurs des saints mentionnés dans la liste du second « ordre » est antérieure à cette date [1], mais les caractéristiques principales assignées à cet « ordre » remontent plus haut [2]. Le plus curieux, c'est que pour le fond, c'est-à-dire le passage de l'uniformité à l'individualisme, J. B. Bury, le grand critique des origines chrétiennes irlandaises, fasse quand même confiance à un document aussi suspect [3], dont il n'a pas vu, du reste, le manque d'homogénéité [4]. Il est au moins plausible que les reproches d'affadissement continu adressés par l'auteur du *Catalogus* aux siècles qui l'ont précédé soient immérités, et que la situation de l'Irlande chrétienne vers 666 (fin du troisième « ordre » et de toute la période considérée) s'explique comme le remplacement, au cours d'une évolution de deux siècles et demi, de la petite Église primitive, de type gallo-romain, par une puissante Église monastique, de type « celtique », et qui n'était ni moins fervente ni moins austère, bien au contraire [5].

Le premier rédacteur du *Catalogus*, de même que ceux qui, dans la suite, auraient complété ou amendé son œuvre, ont pu se servir de quelqu'un des petits traités qui fournissent des synchronismes tout faits entre les rois et les saints d'Irlande [6]. Des travaux de ce

[1] Cette erreur-là pourrait être attribuée au reviseur, qui aurait ajouté la liste au texte primitif du *Catalogus*.

[2] Ceci devrait certainement être mis au compte du reviseur qui fixa la fin du premier « ordre » dans les dernières années de Tuathal Maelgarb ; et ce reviseur-ci n'est peut-être pas celui que nous avons mentionné dans la note précédente.

[3] Bury, l. c.

[4] Faute d'examiner la tradition manuscrite ; Bury, d'ailleurs, s'est gardé d'assigner une date à la rédaction du *Catalogus*.

[5] Ceci est vrai surtout si l'on compare le second « ordre » au premier.

[6] Nous en avons publié un d'après le manuscrit Add. 30512 du Musée britannique, fol. 38^v^, col. 1 (dans *Irish Texts*, t. c., p. 84-85) ; c'est le même manuscrit d'où nous tirons la recension A du *Catalogus*, mais les synchronismes sont de la première main (XV^e^-XVI^e^ siècle). En voici brièvement le contenu, dans l'ordre des paragraphes numérotés de notre édition. § 1 : S. Patrice, arrivé en Irlande dans la 4^e^ année de Laegaire, vit 23 ans sous ce roi et 20 sous son successeur Ailill Molt. § 2 : S. Iarlaithe de Tuam est mort la même nuit qu'Eogan, fils de Niall, roi d'Ailech, et que Conall Cremthainn, roi de Mide, ainsi qu'Ailill Molt, roi d'Irlande. § 3 : S. Patrice survit jusqu'à la 15^e^ année de Luigech, fils de Laegaire ; il meurt le même année qu'Óengus, fils de Nath Fraích, roi de Munster, et que Muiredach, fils d'Eogan, roi d'Éile. § 4 : S^te^ Brigide vit pendant les 5 dernières années de Luigech et 24 ans sous le règne de Muircertach, fils d'Erc ; la même nuit sont morts Muircertach, fils d'Erc, roi d'Irlande, et Brigide, et Colmán, fils de Lugech, patron d'Ucht Máma. § 5 : S. Ailbe d'Imlech Iubair est, pendant 13 ans, le contemporain de S. Patrice et celui de S^te^ Brigide, sous le règne de Tuathal Maelgarb ; il meurt la même nuit que Tuathal. § 6 : S. Ciarán vit 5 ans « à la place de

genre étaient bien dans l'esprit du siècle qui vit fleurir les historiens « synthétiques ».

13. Identification des saints.

Le hasard ou la fantaisie qui semblent avoir présidé à la confection de ces listes de saints apparaissent surtout dans l'omission de bien des noms qu'à notre époque du moins, on considérerait comme plus importants que certains personnages, de moindre renommée et de moindre influence, dont on ne voit pas bien ce qui les y a fait admettre. Il s'ensuit qu'un critère d'identification nous est ainsi refusé : nous ne pouvons tabler sur la grande réputation d'un saint pour affirmer qu'il est incontestablement visé, entre plusieurs homonymes, par notre *Catalogus*.

La liste du troisième « ordre » montre que son compilateur [1] a eu

S. Patrice » et meurt dans la 6e année, sous le règne de Diarmait, fils de Cerball. § 7 : S. Comgall de Bennchor vit pendant les 16 années restantes du règne de Diarmait, fils de Cerball, 3 ans sous le règne conjoint d'Eochaid et de Baetán, 6 ans sous Ainmire, fils de Sétna, 1 an sous Mac Ninnida, 23 sous Áed, fils d'Ainmire ; il meurt dans la seconde année du règne d'Áed Sláine. § 8 : S. Colum Cille vécut pendant les 4 années restantes du règne d'Áed Sláine, 7 ans sous Áed Uaridnach (celui-ci meurt la même nuit que Grégoire Bouche-d'or, pape de Rome, et son corps est transporté à Aran pour y être enterré), 4 ans sous Mael Coba, 13 sous Suibne Sulglas (celui-ci meurt la même nuit que Caemgen de Glenn <dá Locha>), 17 ans sous Domnall, fils d'Áed, fils d'Ainmire (dans la 10e année de ce règne mourut Failbe Flann Bec, roi de Munster, et Mo-Chúa, saint patron de Nuachongbáil) et 17 ans sous le règne conjoint des fils de Mael Coba ; S. Colum Cille mourut la même nuit que S. Ultán d'Ard Brecáin et que Cellach, fils de Mael Coba. § 9 : S. Féchin de Fobar vécut 8 ans sous le règne conjoint de Diarmait et de Blathmac, fils d'Áed Sláine ; il mourut de la pestilence dite Buide Conaill, de même que Mael Bresail, fils de Mael Dúin, et S. Ultán moccu Cungu, abbé de Cluain Iraird, et S. Airerán le Sage, et S. Féchín de Fobar, et S. Ronán, fils de Berach, et Mael Doig, fils de Fingen, et Cronán mac Sillne, et Blathmac, roi de Tethba, et Cu-cen-máthair, roi de Munster (le texte irlandais ajoute ici en latin, ce qui suggère l'existence d'une source en cette langue ou du moins le recours à des annales où cette phrase figurait en latin : *et ceteri multi eadem peste mortui sunt*). § 10 : S. Adamnán vit encore 5 ans, et dans la même nuit moururent Sechnusach, fils de Bláthmac, roi d'Irlande, et S. Colmán l'évêque, et S. Adamnán. — On notera la mention au § 2, d'Iarlaithe de Tuam, indice d'une composition d'âge assez bas ; la date assignée à ce saint montre, du reste, qu'il est confondu par l'auteur de ces synchronismes avec Iarlaithe d'Armagh, mort en 481 (*Ult.* et *Inisf.*). La rédaction du § 5, fort ambiguë, a pu donner à notre *Catalogus* l'idée que S. Patrice vécut jusque sous le règne de Tuathal Maelgarb.

[1] Celui-ci n'est pas nécessairement le premier auteur du *Catalogus :* ces listes ont pu être ajoutées par la suite, puis complétées de diverses façons et à diverses époques.

pour source principale ou fondamentale (non pas exclusive, pourtant) des annales semblables à celles qui sont parvenues jusqu'à nous et dont les collections dites d'Ulster et d'Inisfallen sont assez représentatives. Comme les textes que nous connaissons, celui dont disposait l'auteur ou le reviseur n'était ni entièrement satisfaisant ni parfaitement régulier dans la manière de décrire et d'identifier les personnages mentionnés. Y a-t-il eu, par exemple, des imprécisions jusque dans l'indication ou la détermination des rois de l'Irlande entière, qui auraient conduit à cette construction de quatre règnes par « ordre » de saints?

De ce point de vue, c'est la notice des annales concernant la grande peste de 664 ou 665 qui nous éclaire le plus : si vraiment le *Catalogus* a fait erreur, comme il semble, en rangeant parmi les saints des personnages qui n'ont été honorés d'aucun culte et surtout en prenant de simples prêtres pour des évêques, en confondant Ultán de Cluain Iraird avec Ultán d'Árd Brecáin [1], peut-on vraiment supposer qu'il remonte dans toutes ses parties à la première moitié du VIII[e] siècle?

Au début de la liste du second « ordre », A et U coïncident exactement pour les quatre premiers noms (les deux Finnián et les deux Brénainn) ; ils divergent ensuite quant à l'ordre des inscriptions, mais ce sont, des deux côtés, les mêmes saints [2]. Cependant, A répète ici les deux Brénainn et un Finnián, celui-ci sous la forme *Findén*, ancienne, certes, mais moins archaïsante que *Vinnianus* ou *Vinniavus* qu'A trouvait en tête de liste dans son original et qu'il n'avait pas reconnus : preuve que ce manuscrit, ainsi reproduit avec une exactitude toute matérielle, portait bien la latinisation d'âge très respectable *Vinnianus* ou *Vinniavus* [3]. Ceci rend assez probable que *Findén*, graphie irlandaise équivalente, était primitivement une identification insérée dans l'interligne ou en marge, de même que *na da Brenainn* (« les deux Brénainn ») l'était aux deux noms *Brandanus Brandanus*. C'est donc par erreur que, dans A, cette double glose a été incorporée au texte. Ainsi, A et U présentent bien, en fin de compte, la même liste, empruntée au même original perdu.

Si nous comparons, à la liste ainsi donnée par A et U, celle que présente S, nous constatons que celle-ci est moins fournie : elle ne redouble ni Finnián ni Brénainn, mais n'en compte qu'un seul, ce qui est une erreur certaine ; elle omet Iarlaithe, Eogan mac Laisre et les dix derniers noms (de Ludeus à la fin) ; en revanche, elle en ajoute trois : Énda, Áed et Bricín. L'ordre adopté est aussi tout différent. Une seule graphie est plus archaïque que dans A et U : le nom de Ciarán est écrit par S *Queranus*.

Dans la liste des évêques du troisième « ordre », les divergences sont notablement moindres : A et U sont identiques, sauf une mi-

[1] Ci-dessous, p. 313. [2] Voir la note additionnelle, ci-dessous, p. 322.
[3] Comparer le génitif *Viniani*, du VIII[e] siècle, semble-t-il (*Ult.*, 776).

nime différence de graphie dans un nom (*Mrugeus* A, *Murgeus* U). Ici encore, S s'écarte pourtant un peu des autres, dans la forme des noms d'abord (avec l'erreur *Pertranus* pour *Petranus*) et par l'omission du difficile *Mrugeus* ou *Murgeus*. La variante d'un autre manuscrit donnée en marge par Ussher au nom de *Lomanus* (une forme impossible : *Lomprianus*) s'explique parfaitement comme une mauvaise lecture de *Lompnanus*, graphie de S. Ussher a négligé de noter l'absence de *Mrugeus* ou *Murgeus* dans son second témoin.

Le catalogue des prêtres du même « ordre » offre un peu plus de difficultés. Tout d'abord, il faut certainement rayer, au début, dans A, les mots *episcopus vel*, qui sont une « correction sans rature », à la manière insulaire, et peut-être aussi le second *Colmanus*, qui serait une répétition erronée du précédent. Une seule différence de graphie (*Commanus* A, *Commianus* U), aucune forme nettement archaïsante de part ni d'autre. La liste de S n'a pas le *Comanus* qui, dans A et U, précède le nom (*Commanus* A, *Commianus* U) correspondant au *Commenianus* de S. Il s'ensuit donc que S, ici comme ailleurs, n'est pas le manuscrit utilisé par A et par U.

Après ces préliminaires, nous pouvons passer à l'identification des saints.

Second « ordre ».

Pour le second « ordre » (544-549 à 598-601, soit la deuxième moitié du VI^e^ siècle), une dizaine de noms peuvent se régler sans encombre : S. Finnián de Cluain Iraird [1], S. Finnián de Mag Bile [2], S. Brénainn de Biror [3], S. Brénainn de Cluain Ferta Brénainn [4], S. Colum Cille [5], S. Caemgen de Glenn Dá Locha [6], S. Comgall de Bennchor [7], S. Ciarán de Cluain Moccu Nóis [8], S. Cainnech d'Achad Bó [9] et S. Nesán de Mungarit [10].

D'autres cas requièrent un examen plus approfondi. Ainsi S. Iarlaithe de Tuaim Dá Gualann, dont la chronologie, inconnue d'ailleurs, ne repose que sur ce passage du *Catalogus ;* c'est un person-

[1] † 549 (*Ult.*) ou 552 (*Inisf.*). [2] † 579 (*Ult.*) ou 580 (*Inisf.*).

[3] † 565 ou 572 (*Ult.*), 573 (*Inisf.*) [4] † 577 ou 578 (*Ult.*), 578 (*Inisf.*).

[5] † 597 ; voir *Anal. Boll.*, t. LXIII, p. 120.

[6] † 618 ou 622 (*Ult.*), date un peu tardive, mais qui peut avoir été faussée ou forcée dans les annales, par suite d'une erreur chronologique qui attribuait à ce saint abbé une existence de 120 ou 130 ans.

[7] † 601 ou 602 (*Ult.*), 605 (*Inisf.*), également en dehors des limites, à prendre la date exacte de son décès, mais dont le *floruit* se place bien dans la seconde moitié du VI^e^ siècle ; d'autres exemples montrent que c'est là parfois ce qui emporte la décision de l'auteur du *Catalogus*, ou du reviseur à qui sont dues les listes de saints.

[8] † 548 (*Inisf.*), 556 selon les calculs de R. A. S. Macalister.

[9] † 599 ou 600 (*Ult.*), 603 (*Inisf.*) ; même remarque que pour S. Comgall, ci-dessus, note 7. [10] † 556 (*Inisf.*).

nage relativement obscur, qui n'a guère acquis d'importance que par celle que prit au XI^e siècle le diocèse (plus tard archidiocèse) de Tuam ; le détail est à retenir. S. Eogan mac Laisre [1], qui n'est nulle part mentionné dans les annales et dont la *Vita* (*BHL.* 2677) n'est qu'un abrégé de très basse époque, semble bien avoir vécu au VI^e siècle : le monastère dont il est réputé le fondateur, Ard Srátha, est cité déjà par Tírechán [2].

Pour S. Barre [3], son cas est assez semblable au précédent : il ne figure pas dans les annales, mais paraît appartenir au VI^e siècle. Le S. Colmán des deux recensions est peut-être celui de Lann Elo [4] ; on pourrait songer aussi à S. Colmán, fils de Luachán, hypothèse beaucoup moins vraisemblable [5], ou à S. Colmán, fils de Lénéne, de Cluain Uama [6], qui convient le mieux. Cependant, le nombre des homonymes est considérable et le doute reste permis [7].

S. Laisréne (autrement dit Mo-Laise) est très probablement l'abbé de Dam Inis [8] plutôt que son homonyme de Leth-Glenn, dont la date plus tardive [9] ferait un saint du troisième « ordre ».

Lugeus et *Ludeus*, qui figurent, à la suite l'un de l'autre, dans la recension AU, semblent deux latinisations assez arbitraires, dont l'une, d'abord glose ou variante de l'autre, se serait ensuite introduite par erreur dans le texte même du *Catalogus* [10]. Est-ce S. Loichén (autrement dit Mo-Laga) de Tulach Min Molaga [11] ? Nous pen-

[1] Le manuscrit en fait, par inadvertance, deux saints différents : Eogenus et Mac Laisreus.

[2] *BHL.* 6496, vers l'an 700 ; texte copié dans le Livre d'Armagh au début du IX^e siècle ; l'insertion de ce nom au *Catalogus* n'est donc pas nécessairement un indice de date tardive.

[3] Autrement dit Finnbarr ou Barrfinn, d'où *Barrendeus* A, *Barrindeus* U.

[4] Mort en 611 (*Ult.*), date un peu tardive, mais la plus grande partie de sa carrière remplit la seconde moitié du VI^e siècle ; cette considération suffirait à justifier son inscription au second « ordre » (cf. ci-dessus, p. 308, note 7).

[5] La Vie de ce saint, pleine d'anachronismes, permet de le situer, si l'on veut, au VI^e siècle ; mais comme il ne fut guère connu qu'après l'invention de ses reliques en 1212, il faudrait placer fort tard la composition du *Catalogus* ou du moins l'insertion de ce nom dans la liste du second « ordre ».

[6] Mort en 603 ; cf. R. Thurneysen, *Colman mac Lénéni und Senchan Torpéist*, dans *Zeitschrift für celtische Philologie*, t. XIX (1933), p. 193.

[7] On éprouve la même difficulté à déterminer qui est le S. Colmán, prêtre, mentionné au missel de Stowe immédiatement avant le *Memento* des défunts (fol. 33^r, éd. G. F. Warner, t. II, pp. XXXII, 16) ; ce n'est pas un motif suffisant pour conclure que le même personnage soit visé dans ce document du VIII^e-IX^e siècle et dans notre *Catalogus*.

[8] † 564 ou 571 (*Ult.*).

[9] † 639 (*Ult.*).

[10] La recension S, en effet, ne présente ici qu'un seul nom : *Lugeus*.

[11] On ne sait rien de bien précis sur ce saint, dont la carrière paraît se situer au VI^e siècle.

cherions plutôt pour S. Lugaid (autrement dit Mo-Lúa) de Cluain Ferta Molúa et de Druim Snechta [1].

Trois noms ne se lisent que dans la recension S : *Endeus*, *Aedeus* et *Brichinus*. S'ils y étaient groupés ensemble, on croirait volontiers à une insertion ou à un supplément de cette recension ; mais ils se trouvent dispersés dans la liste [2]. Les trois personnages se reconnaissent assez aisément. C'est d'abord S. Énda d'Aran [3], ensuite S. Áed mac Bric [4], enfin S. Bricín de Tuaim Drecain [5].

Moditeus, de la recension AU, ne paraît pas identifiable. Le nom qui se rapproche le plus est sans doute Modúit [6]. Oserait-on recourir

[1] † 609 (*Ult.*) ou 612 (*Inisf.*). Son *floruit* serait donc la seconde moitié du VI^e^ siècle ; voir ci-dessus, p. 308, note 7.

[2] Notons aussi que, dans la recension S, en supprimant *Laysreus* (c'est-à-dire S. Eogan mac Laisre), qui a été ajouté en marge de la main du correcteur, on obtient, après le nom de S. Finnián de Cluain Iraird, exactement ceux de douze autres saints (avec *Endeus*, *Aedeus* et *Brichinus*). Ceci rappelle les listes des « Douze apôtres de l'Irlande » suivant leur maître S. Finnián (cf. ci-dessous, p. 316-322). Mais c'est là une construction fort hypothétique. Le correcteur du Codex Salmanticensis, en effet, pour autant que l'on puisse déterminer ses habitudes, rectifie généralement la copie fautive d'après l'original perdu plutôt que d'y ajouter de son cru : ce qui donne, avec *Laysreus*, 13 noms, et non pas 12, après le premier Finnián.

[3] Il peut convenir à la rigueur, bien qu'il semble avoir survécu tout au plus jusqu'au début du VI^e^ siècle ; les annales ne le mentionnent pas et il faut tenter de le dater grâce à sa Vie, *BHL.* 2534 ; cf. PLUMMER, *Vitae Sanctorum Hiberniae*, t. I, p. LXIV. Nous ne voyons pas d'autre candidat possible.

[4] † 589 ou 595 (*Ult.*), 589 (*Inisf.*).

[5] Identification quasi certaine, le nom étant très rare, et particulièrement intéressante : on ne sait rien de ce saint, mais une Vision qui lui est attribuée peut aider à fixer la date, sinon de la composition du *Catalogus*, du moins de l'insertion du nom de Bricín dans le second « ordre ». Cette Vision est encore en vieil irlandais (c'est-à-dire du X^e^ siècle au plus tard) ; or, S. Bricín ne semble guère avoir été connu avant que se répandît cet écrit pseudépigraphe (éd. Kuno MEYER, dans *Zeitschrift für celtische Philologie*, t. IX, p. 449-457) ; cf. R. FLOWER, *Catalogue of Irish Manuscripts in the British Museum*, t. II, p. 267.

[6] De Cell Modúit, en Uí Maine (peut-être aujourd'hui Killamude East et Killamude West, dans la paroisse de Ballymacward, baronnie de Tiaquin, comté de Galway) ; mais, outre la dissemblance des graphies, ce saint, tout à fait local et quasi ignoré de toute l'Irlande, n'est pas du premier ou du second rang comme la plupart de ceux que nous avons cru reconnaître dans le *Catalogus*. Du reste, l'inscription de son nom au martyrologe de Tallaght (10 février) est peut-être l'effet d'une fausse assimilation à l'évêque Simplex (du *Félire* d'Óengus, 12 février ; voir l'ancien commentaire dans le *Lebor Brecc*), lequel provient du martyrologe hiéronymien (*Depositio Simplicii episcopi*, mention certaine, au 12 février, d'un évêque de siège inconnu) ; *diuit*, en effet, rend en irlandais le latin *simplex*.

à une conjecture désespérée et suggérer que Moditeus pourrait être une fausse leçon pour Mobiteus, c'est-à-dire S. Bite (autrement dit Mo-Bí), d'Inis Caumscraid, qui figure régulièrement dans la liste des disciples de S. Finnián de Cluain Iraird [1] ?

Cormacus est presque certainement l'abbé de Dairmag, S. Cormac Úa Liatháin, contemporain de S. Colum Cille [2].

Qui est S. Caemán ou Coemán [3] ? On ne voit guère à proposer que celui qui est connu surtout sous la forme Mo-Choemóc, de Liath Mochoemóc, mais sa date conviendrait plutôt au troisième « ordre » [4], et il faut chercher un autre candidat. S. Coemán Brecc, de Russach, conviendrait peut-être [5]. Le candidat le plus vraisemblable est pourtant le S. Coemán que les Vies de S. Finnián mettent en contact immédiat avec leur héros, avant comme après son voyage au Pays de Galles [6]. Ce personnage, dont on sait peu de chose, a laissé son

[1] Ci-dessous, p. 316-322.

[2] Nous ne lui voyons pas de compétiteur possible pour cette place dans le second « ordre ».

[3] *Aomanus* (A) ou *Comanus* (U) n'est sans doute qu'une glose peu lisible et mal transcrite de l'exemplaire de ces deux copies et qui était originairement attachée au nom précédent (Caemhanus A, Coemanus U) plutôt qu'au suivant (Conanus AU). Notons en passant que le manuscrit S ne peut avoir été l'original de AU : ceux-ci inscrivent tous deux Comanus à la troisième place, et ce nom manque dans S. Le Comanus de AU ne saurait non plus être une glose prise à S et qui se serait introduite dans le texte de A et de U : aucun nom n'est glosé dans S. D'autre part, le peu de familiarité de Conall Mac Eochagáin avec les abréviations latines et les autres erreurs qu'il commet interdisent de supposer qu'il ait introduit une explication ou une équivalence qui n'était pas dans son modèle et qui se soit trouvée juste. Enfin, Ussher montre assez, ailleurs et spécialement pour le *Catalogus*, qu'il ne se permettrait pas de modifier arbitrairement le texte qu'il copie : s'il s'écarte de ses originaux autrement que pour « corriger » une graphie ou latiniser un nom propre, c'est par accident et non de dessein formé.

[4] † 656 (*Ult.*), à l'âge de 414 ans, selon un quatrain qui se lit dans le Livre de Leinster, au bas de la page 353 ; ceci, à la rigueur, expliquerait une datation volontairement altérée en vue de rendre moins invraisemblable cet âge extraordinairement avancé.

[5] Il faudrait le distinguer de celui qui figure comme contemporain de S. Féichín (cf. ci-dessous, p. 315) et qui serait trop tardif (voir la *Vita Fechini*, *BHL.* 2845, éd. Plummer, ch. 15).

[6] *BHL.* 2989, ch. 4 et 11 ; Vie irlandaise, *Lives of Saints from the Book of Lismore*, lignes 2646, 2720. D'après ces passages, S. Coemán est plus âgé que S. Finnián, qui est présenté comme son disciple ; ainsi, à parler strictement, il devrait se ranger plutôt dans le premier « ordre ». Au voyage de retour seulement, S. Finnián visite aussi un S. Lonán, très probablement Lonán, fils de Daire, de Móin Máeláin, aujourd'hui paroisse de Monamolin, baronnies de Ballaghkeen et Gorey, au comté de Wexford ; voir ci-dessous, p. 314, note 3

nom à Ardcavan [1]. Généralement identifié par ce toponyme [2], c'est un saint important de la région, patron d'autres églises voisines [3]. On l'appelle aussi Coemán de Dairinis, qui semble avoir été une île dans la même baie de Wexford, peut-être aujourd'hui rattachée au sol d'Ardcavan [4].

Reste un nom dans la recension AU : *Conanus*. Serait-ce S. Conandil ou Conán Dil, d'Ess Rúaid (fêté le 8 mars), dont on ignore presque tout [5], ou bien l'un des deux derniers devrait-il être identifié à S. Comán de Ros Comáin [6] ?

Il n'est nullement exclu, du reste, que pour sa liste des saints du second « ordre », notre auteur ait recouru à celle des Disciples de S. Finnián de Cluain Iraird ou à celle des Douze Apôtres de l'Irlande [7]. L'étude de ces deux documents n'apportera pas grand-chose à la critique du *Catalogus :* ils sont trop récents, trop fantaisistes, et, ne groupant que des saints célèbres, ne donnent que peu d'aide là où précisément il en faudrait davantage, dans les cas difficiles.

[1] Paroisse de la baronnie de Shelmaliere East, au comté de Wexford, sur la rive nord de la baie qui forme ce port, à l'embouchure de la rivière Slaney.

[2] *Caemhán Airdni Caemain*, dans le martyrologe de Tallaght, au 7 juin ; *Cóemani Airdni*, ibid., 12 juin ; *Coeman Airtne Coemáin*, Vie Tripartite, éd. Stokes, t. I, p. 108 ; *Cóeman Airtni Coemáin*, même Vie, éd. Mulchrone, ligne 1226. Si ce Coemán n'est pas expressément donné pour un disciple de S. Patrice, sa sœur Atracht reçoit des mains de l'Apôtre des Irlandais le voile des vierges. Les commentaires du *Félire* d'Óengus et le *Félire* de Máel Muire Úa Gormáin, au 12 juin, n'ajoutent rien aux détails toponymiques fournis par le martyrologe de Tallaght.

[3] Notamment de Kilcavan, paroisse de la baronnie de Bargy, au même comté de Wexford (J. O'Hanlon, *Lives of the Irish Saints*, t. VI, p. 653).

[4] La *Vita Finniani* ne semble-t-elle pas insinuer que Dairinis n'était pas la résidence normale ou le domicile habituel de S. Coemán : *pervenit ad sanctum senem Coemanum, qui tunc in Dayriensi insula habitavit* (*BHL.* 2989, ch. 11) ?

[5] Sa généalogie est embrouillée, mais une au moins des formes qu'elle revêt conviendrait à un personnage vivant au vi^e^ siècle.

[6] On trouve un Comán de Ros Comáin, que certains annalistes situent peu avant le milieu du viii^e^ siècle (Quatre Maîtres, aux années 742 et 746). Ce ne peut être le S. Comán, réputé fondateur de Ros Comáin, qui est signalé parmi les disciples de S. Finnián de Cluain Iraird (selon une note de John O'Donovan à son édition des Quatre Maîtres, année 746) et pourrait donc, lui, se ranger dans le deuxième « ordre ». Celui-ci doit être identique à S. Coemán de Dairinis, près de Wexford, que S. Finnián aurait visité avant de quitter l'Irlande pour l'île de Bretagne (*BHL.* 2989, ch. 4 ; *Lives of Saints from the Book of Lismore*, lignes 2527-2528) ; cf. ci-dessus, p. 311, note 6.

[7] Voir ci-dessous, p. 316-322.

Troisième « ordre » : Évêques.

Les saints du troisième « ordre », nous l'avons vu, sont rapportés aux deux premiers tiers du VII^e siècle. La liste du *Catalogus* se divise en deux : d'abord les évêques, puis les prêtres. Cette désignation de rang dans l'Église simplifie, en certains cas, la tâche d'identification ; elle la complique dans d'autres, car, ici encore, le *Catalogus* n'est pas un guide à qui il soit permis de se fier aveuglément.

Le premier cité est assurément S. Petrán de Lusca [1], un bien curieux début, car le personnage est quasi inconnu ; son nom, Petrán, est assez rare, cependant, pour qu'aucun doute ne doive s'élever [2].

Vient ensuite S. Ultán : ce serait l'évêque d'Ard Brecáin [3]. Mais n'est-ce pas à tort que le *Catalogus* fait, de l'Ultán qu'il mentionne, un évêque? Un autre Ultán, en effet, figure parmi les victimes de la grande peste [4] : Ultán fils de Cong, abbé de Cluain Iraird, qui pourrait n'avoir été qu'un simple prêtre. Il est vrai qu'au milieu du VII^e siècle, pas mal d'abbés sont en même temps évêques ; c'est le cas, à Cluain Iraird, pour S. Colmán moccu Tulduib, mort peu avant Ultán, fils de Cong [5].

Colmanus pourrait être, dans la foule des homonymes, S. Colmán moccu Tulduib, évêque de Cluain Iraird [6], ou S. Colmán, évêque de Lindisfarne, mort en 676, un peu en dehors des limites, mais dont la carrière se place pour la plus grande partie avant 664-665. On a songé aussi à S. Colmán, fils de Dúi, de Cell Mic Duach, qui paraît appartenir à la première moitié du VII^e siècle. Mais ces identifications doivent être rejetées, croyons-nous, en faveur d'un Colmán signalé, dans les annales d'Ulster, parmi les morts de l'année 664 : Colmán Cas, abbé de Cluain Moccu Nóis, lequel peut avoir été aussi évêque [7].

Mrugeus (A), *Murgeus* (U), qui ne figure pas dans la recension S, présente un problème insoluble pour nous comme pour tous ceux qui ont étudié cette liste [8].

[1] † 616 (*Ult.*) ou 617 (*Inisf.*).

[2] On ne connaît qu'un autre Petrán, celui de Cell Lainni, qui figure dans les généalogies (voir les références chez Edmund Hogan, *Onomasticon Goedelicum*, i.v. *Cell Lainne* etc.) et dans des litanies (éd. C. Plummer, *Irish Litanies*, p. 56), mais il n'est pas donné pour évêque. Ni Petrán de Lusca ni Petrán de Cell Lainni ne reparaissent dans les martyrologes.

[3] † 657 (*Ult.*) ou 655 (*Inisf.*).

[4] † 664 (*Ult.*).

[5] Cet Ultán, fils de Cong, ne paraît pas reconnaissable ailleurs ; il n'est mentionné qu'à propos de l'épidémie qui l'emporta, et plusieurs homonymes se rencontrent dans les martyrologes, sans aucune autre détermination que la date de leur fête.

[6] † 654 (*Ult.*) ou 648 (*Inisf.*).

[7] On ne le retrouve avec certitude ni dans les martyrologes ni ailleurs.

[8] Il s'agit certainement, à l'initiale, dans l'exemplaire commun de nos copies du XVII^e siècle, d'une *m* avec *u* suscrit, abréviation que l'un a lue *mur*, l'autre *mru*. Ce nom ne serait-il pas simplement une glose portant sur le suivant, *Aedanus*, et qui latiniserait à peu près la prononciation en irlandais

Aedanus est très probablement S. Áed (autrement dit Maedóc), évêque de Ferna [1].

Le nom fort rare de Lomanus a été porté par S. Lomán ou Lommán, vénéré comme fondateur d'Áth Truim, dont il paraît bien difficile de déterminer l'époque à deux siècles près [2]. Son Église ne prit guère d'importance qu'après la conquête anglo-normande [3].

Senachus, enfin, pourrait être S. Senach Garb, évêque et abbé de Cluain Ferta Brénainn [4], ou Senach, abbé d'Armagh [5]. On ne peut s'empêcher de songer aussi à S. Senach, évêque de Cluain Iraird, mais celui-ci, par sa date, ne saurait appartenir qu'au second « ordre » [6].

moderne de *Máedóc*, couramment anglicisé *Mogue ?* En tout cas, le saint n'est pas Muirchú moccu Machthéni, qui n'est nulle part donné pour évêque et qui vécut vers l'an 700. On a songé à S. Muirgen, abbé de Glenn Uissen, fêté le 27 janvier ; celui-ci ne paraît pas avoir été rangé parmi les évêques et, son époque étant inconnue, il n'est pas possible de décider s'il a pu joindre vraisemblablement cette dignité à celle d'abbé.

[1] † 626 (*Ult.*).

[2] S. Lomán est-il à ranger parmi les compagnons de S. Patrice ou parmi les saints du VII[e] siècle, à moins qu'il n'appartienne au VI[e] ? On se le demande. Le Livre d'Armagh (fol. 9[v], col. 2) le place au nombre des simples prêtres et rapporte ailleurs (fol. 16[v], col. 1) que S. Mo-Genóc de Cell Dumai Gluinn était son frère ; or, un S. Mo-Genóc, qui pourrait être le même, est cité dans le groupe des disciples de S. Finnián de Cluain Iraird (ci-dessous, p. 320), c'est-à-dire dans le second « ordre », entre 544 et 600 environ. Nous hésiterions, quant à nous, à fonder toute la chronologie de S. Lomán sur son identification supposée au *Lomanus episcopus* de notre *Catalogus :* il est douteux, pour le moins, que le même personnage soit en cause, et l'autorité du *Catalogus* est mince, on en conviendra, en fait de chronologie.

[3] Faut-il suggérer ici le nom de S. Lonán, que S. Finnián de Cluain Iraird visita, à son retour en Irlande, après s'être rendu d'abord auprès de S. Coemán (*Vita Finniani*, *BHL.* 2989, ch. 11) ? Ce doit être un des trois fils de Daire, de Móin Máeláin (martyrologe de Tallaght, 7 février), aujourd'hui Monamolin, dans les baronnies de Ballaghkeen North et de Gorey, au comté de Wexford. Ce Lonán, s'il fut vraiment contemporain de S. Finnián, appartiendrait nettement au second « ordre », mais le voisinage de l'évêque Senach, disciple du même S. Finnián (ci-dessous, p. 321), suggère cette possibilité.

[4] † 621 (*Ult.* et *Inisf.*). Un autre abbé du même monastère, portant le même nom de Senach, mais sans l'épithète Garb, serait mort en 604 (*Inisf.*) ; il est moins probable que celui-ci ait été évêque.

[5] † 610 (*Ult.*). Ce Senach fut probablement évêque, mais il n'existe aucune raison sérieuse de croire qu'il ait été rangé au nombre des saints, ni aucun moyen de le reconnaître dans les martyrologes et autres listes. Sur l'identification, fort compliquée, de ces divers homonymes, voir H. J. Lawlor et R. I. Best, *The Ancient List of the Coarbs of Patrick*, dans *Proceedings of the Royal Irish Academy*, t. XXXV (1918-1920), section C, p. 337, note 1.

[6] † 588 (*Ult.*) ; voir ci-dessous, p. 321.

Troisième « ordre » : Prêtres.

Passons à la liste des prêtres. Le premier est certainement S. Feichíne, abbé de Fobar [1], mentionné expressément parmi les victimes de l'épidémie de 664 [2]. *Airendanus* est S. Airerán ind Écna, c'est-à-dire « le Sage » ou « le Savant », emporté par la même maladie [3]. Le troisième nom nous réserve une surprise : *Faelanus* ne saurait être autre que S. Feuillen de Fosses [4]. Or, S. Feuillen ne figure pas dans les annales irlandaises. Comment l'auteur de notre *Catalogus* ou le reviseur qui l'y a inséré a-t-il déterminé l'époque de sa mort? La mention de son nom serait-elle un indice de composition tardive ou d'insertion postérieure [5]? Noter qu'il est rangé parmi les prêtres, car on se demande parfois s'il était évêque.

Comanus est difficile à identifier [6]. Ce nom pourrait n'être qu'un doublet du suivant, car il ne figure que dans la recension AU, non dans la recension S. *Commanus* (A), *Commianus* (U), *Commenianus* (S) serait ou bien S. Cóemín d'Inis Cealtra [7] ou bien S. Cuimmíne Fata, fils de Fiachna, successeur de Brénainn, c'est-à-dire abbé de Cluain Ferta Brénainn [8] ; mais les annales d'Ulster mentionnent, avec les victimes de la grande peste, en 664, l'obit de deux abbés de Cluain Moccu Nóis, qui paraissent avoir été emportés successivement : Colmán Cas et Cumméne [9]. Ce sont peut-être ceux qu'il faut reconnaître dans les deux personnages qui se suivent ici. Les saints du nom de Colmán ne manquent pas en Irlande. D'où la difficulté d'identifier ce Colmanus [10]. Est-ce Colmán Cas, que nous

[1] † 664 ou 668 (*Ult.*), 666 (*Inisf.*).

[2] *Et ceteri multi in eadem nocte dormierunt de mortalitate* (*Inisf.*) ; *episcopi abbatesque atque alii innumerabiles mortui sunt* (*Ult.*).

[3] † 664 (*Ult.*), 666 (*Inisf.*). Il est mis aussi en rapport avec cette peste dans un texte beaucoup plus tardif, *Scúap Fánaid* (« le Balai de Fánad »), qui se place un peu avant l'été de 1096 ; mais la mention de son nom dans les annales, parmi les victimes de l'épidémie, ne permet pas de rabaisser à ce point la date de son insertion dans le *Catalogus*.

[4] En irlandais Faelán, Foelán ou Foillán ; † 652-656.

[5] La *Vita Fursaei* (*BHL.* 3210), où S. Feuillen est nommé, figure dans le Codex Salmanticensis et dans les recueils Rawlinson B 485 et B 505 ; telle est peut-être l'origine de la mention de S. Feuillen, frère de S. Fursa, dans notre liste : mais alors pourquoi S. Fursa lui-même n'y est-il pas nommé, alors que son obit est consigné dans les annales irlandaises (647, 648 ou 661 *Ult.*, 649 *Inisf.*)?

[6] Voir ci-dessus, p. 311, à propos de S. Caemán ou Coemán, avant-dernier nom de la liste du second « ordre ».

[7] † 656 (*Ult.*) ou 654 (*Inisf.*), tandis que le *Chronicon Scotorum* semble reporter cette date à 649 (pour 652). [8] † 661 ou 662 (*Ult.*), 661 (*Inisf.*).

[9] Ils ne sont pas reconnaissables dans les martyrologes ; peut-être n'ont-ils jamais été proprement comptés comme saints.

[10] Ce nom est répété dans le manuscrit A, sans doute erronément, car les deux autres témoins ne le citent qu'une seule fois.

venons de citer, ou S. Colmán, abbé de Bennchor [1], ou S. Colmán, abbé de Cluain [2], ou S. Colmán Ela, patron de Lann Ela [3], ou S. Colmán Stelláin, abbé de Tír Dá Glas [4] ?

Ernanus pourrait être S. Ernaine (autrement dit Mernóc), fondateur de Raith Nua, au comté de Wicklow, et de Cell Draignech, au comté de Carlow [5], mais c'est un saint tout à fait local et quasi inconnu.

Pour Cronanus, on songe à S. Crónán de Luachair, de Ferna ou de Mag Bile [6], ou à S. Crónán moccu Lugada, abbé de Cluain Moccu Nóis [7]. S. Crónán de Ros Cré pourrait entrer également en ligne de compte [8]. Mais il paraît impossible d'échapper à la conclusion qu'il s'agit ici de S. Crónán *filius Silni*, expressément cité parmi les morts de l'année 664 dans les Annales d'Ulster [9].

APPENDICE

La liste des Disciples de S. Finnián

Un seul de nos manuscrits, le Codex Salmanticensis, ajoute pour terminer [10] la liste des Disciples de S. Finnián de Cluain Iraird [11]. On en connaît diverses formes, qui paraissent avoir été compilées avec une égale fantaisie, en groupant une douzaine de saints célèbres

[1] † 680 (*Ult.*) ou 679 (*Inisf.*), assez tardivement donc ; mais sa carrière se placerait en bonne partie avant 664-665.

[2] Le site exact est inconnu. La mort de cet abbé est signalée par *Inisf.*, seul de tous les recueils d'annales, en 613.

[3] † 611 (*Ult.*), 613 (*Inisf.*).

[4] † 624 (*Ult.*) ou 625 (*Inisf.*). Il ne faut sans doute pas tenir compte de S. Colmán, fils de Lénéne (ci-dessus, p. 309, note6), qui se place un peu trop tôt.

[5] † 635 (*Ult.*).

[6] † 649 (*Ult.* et *Inisf.*).

[7] † 640 (*Ult.* et *Inisf.*).

[8] Aucune mention de ce saint ne se rencontre dans les annales ; l'auteur de sa Vie (*BHL.* 1995) semble le placer au VII[e] siècle ; si l'identification n'était pas aussi douteuse, on serait tenté d'y voir un indice de date tardive. S. Crónán de Balla († 694, *Ult.*, ou 693, *Inisf.*) tombe certainement en dehors des limites.

[9] C'est probablement le S. Crónán mac Sinill (fils de Sinell) du *Félire* de Máelmuire Ua Gormáin, au 11 novembre, mentionné, du reste, dans les généalogies.

[10] Elle y forme une sorte d'appendice et vraisemblablement n'est pas de la même provenance que le *Catalogus* lui-même.

[11] Le premier nommé de ces disciples est S. Ciarán de Cluain Moccu Nóis ; c'est un indice de plus qui expliquerait la place assignée à ce document (et par conséquent au *Catalogus*) dans le Codex Salmanticensis, entre la Vie de S. Ciarán et celle de S. Finnián, la *Vita Dar Ercae* étant ici une intruse (voir ci-dessus, p. 205).

du VI^e siècle [1]. Il serait possible d'en établir une autre, qui ne différerait guère, en alignant tous ceux qui, dans un document quelconque, Vie, liste ou poème, sont donnés pour élèves de ce saint abbé, le maître, tuteur ou père nourricier des saints d'Irlande [2]. Nous nous contenterons de réunir ici quelques autres textes qui éclairent la liste du Salmanticensis. Aucun n'est réellement fort ancien.

I. La Vie de S. Finnián ne pouvait manquer de fournir le catalogue de ses disciples. Ce document figurait, en effet, au second livre de la Vie latine perdue [3] et apparaît dans la *Vita* que renferme le Codex Salmanticensis (*BHL.* 2989, ch. 13) :

> Duo Kyerani (Kyeranus filius artificis, qui Mac Inthayr dicitur, et Kyeranus Saygri), Columba Kylle et Columba filius Crimthaynd, duo Brandani (s<c>ilicet Brandanus filius Fyndloga et Brandanus Birra, qui propheta in scolis illis et etiam sanctorum Hybernientium habebatur), et Mobhi Clarinech, et Lasrianus filius Nathfraich, et Sinellus filius Maenachi, et Cayneacus, et Ruodanus Lothra, et Naynnid Lamderc, et Mugenoch Kylli Cumli, et Senachus episcopus.

II. La recension R de la *Vita Finniani* présente le texte suivant :

> Duo Querani (scilicet Queranus qui filius artificis dicebatur et alter Queranus, qui Queranus Shaygir nuncupabatur), et Columba Kille, et Columba qui filius Crimthanni appellabatur,

[1] KENNEY, *Sources*, t. c., pp. 375, 416.

[2] Citons, à titre d'exemples, la Vie de S. Colum de Tír Dá Glas, *BHL.* 1897, ch. 4 ; celle de S. Ciarán de Cluain Moccu Nóis, *BHL.* 4654, ch. 15-17 ; celle de S. Lugaid (alias Mo-Lúa) de Cluain Ferta Molúa, *BHL.* 5059, ch. 25-27 ; celle de S. Ruadán de Lothra, *BHL.* 7849b, ch. 1. L'entreprise a tenté plus d'un érudit et il est fort dommage que John O'Hanlon n'ait pu atteindre le douzième et dernier volume de ses *Lives of the Irish Saints*, où il devait colliger tous ces efforts partiels en un exposé, sinon critique, du moins exactement documenté, à la date du 12 décembre, fête de S. Finnián.

[3] Voir ci-dessus, p. 301 ; la Vie irlandaise de S. Finnián, au passage correspondant (texte du Livre de Lismore, éd. Whitley STOKES, lignes 2640-2643 ; texte inédit du manuscrit de Bruxelles 4190-4200, fol. 206^v), ne donne pas de liste. Les disciples de S. Finnián y sont qualifiés d'apôtres et le chiffre de douze est expressément indiqué. Au lieu d'apôtres, quelques textes les nomment évêques, simple erreur de copistes confondant deux abréviations irlandaises très semblables entre elles : ainsi le manuscrit 4190-4200, l.c., le manuscrit Egerton 1781, fol. 152^v, col. 2 (à deux reprises ; cf. R. FLOWER, *Catalogue of Irish Manuscripts in the British Museum*, t. II, p. 544), et le Livre de Lismore (Vie irlandaise de S. Finnián, l.c., et Vie de S. Ciarán de Cluain Moccu Nóis, l. 4110).

et duo Brandani (scilicet Brandanus mac Finloga et alter Brandanus de Birra dicitur), et Moby Clarinech, et Lasrianus, et Synchellus, et Caynechus, et Ruadanus, et Senachus episcopus, et multi alii [1].

III. A la fête de la *Divisio apostolorum* (15 juillet), un commentaire du *Félire* d'Óengus insère un quatrain qui les énumère en irlandais, sous le titre de *Duodecim apostoli Hibernie :*

Da Fhinnian, da Colum caidh,
Ciaran, Cainnech, Comghall cain,
Da Brenainn, Ruadan co lli,
Ninnidh, mac Natfraich, Mo-Bi [2].

Ce sont, avec quelques chevilles sans importance ni signification : les deux Finnián, les deux Colum, Cíarán, Cainnech, Comgall, les deux Brénainn, Ruadán, Ninnid, (Mo-Laise) fils de Nath Fraích, et Mo-Bí, treize noms au total, puisque le maître, S. Finnián, est compté avec ses disciples.

IV. On s'attendrait à rètrouver assez fréquemment dans les manuscrits un tel quatrain énumératif, ce genre mnémonique ayant connu un grand succès. Il n'en est rien pourtant [3], mais une liste comportant exactement les mêmes noms dans le même ordre [4] se retrouve dans un texte séculier, qui en est peut-être le plus ancien témoin, *Fléd Duin na nGéd*, récit épique dont la seule recension qui subsiste semble remonter au XI^e^ siècle [5]. Les douze apôtres de l'Irlande, mentionnés ensemble sous cette rubrique, sont invités à bénir un festin et à en chasser la malédiction : treize noms sont énumérés [6]. L'anachronisme est patent, car la scène de *Fléd Duin na nGéd* se passe sous le roi Domnall, fils d'Áed, fils d'Ainmire, dans le second quart du VII^e^ siècle, et les disciples de S. Finnián appartiennent au VI^e^ ; mais cet incident imaginaire nous a valu la conservation de la liste traditionnelle.

[1] Manuscrit Rawlinson B. 485, fol. 56^r^ ; nous en devons la communication à M^lle^ K. Hughes.

[2] Whitley Stokes, *Félire Óengusso*, éd. 2, pp. 168, 472, d'après le manuscrit des Franciscains, du XV^e^ siècle. On trouve le même texte, avec des variantes de pure graphie seulement et une interversion fautive des deux derniers noms, au *Lebor Brecc* (XV^e^ siècle également), dans la première édition de Stokes, p. CXVIII.

[3] Aucun exemple parmi les quelque 1300 manuscrits de l'Académie Royale d'Irlande, à Dublin.

[4] Sauf que, dans la prose, Mo-Bí passe devant Mo-Laise ; c'est en fait le versificateur qui l'a déplacé, pour obtenir sa rime monosyllabique en *i*.

[5] Myles Dillon, *The Cycles of the Kings* (Oxford, 1946), p. 57.

[6] Celui de leur maître S. Finnián étant inclus, comme dans le quatrain (Dillon, op. c., p. 61).

V. Est-ce ce modèle qui a inspiré à l'auteur d'un autre récit tout à fait séculier, *Tromdám Guaire*, d'insérer dans son œuvre un catalogue de treize saints exactement [1] ? Voici le texte :

> Colum Cille mac Fedhlim, Ciarán Cluana, Sein-Ciaran Saigre, Finden Cluana hEraird, Finden Mhuighi Bile, Seanach (variante : Seanachán) mac Caitin, Ruadan Lot<h>ra, Brenainn Bera, Brenainn mac Findloga, Mu Colmoc naemtha, Comgall, Da Lua Daire, Caillen naemtha [2].

Plusieurs de ces personnages ont été comptés ci-dessus parmi les disciples de S. Finnián. Passant sur les saints ainsi rencontrés, on notera en particulier parmi les autres : S. Senach (ou Senachán) *mac Caitin*, sur qui nous reviendrons ; S. Da-Lúa de Daire, sans doute identique à ce Mo-Lúa de Daire ou de Daire Ednech mentionné dans le *Comainmnigud* [3] ; et S. Caillín de Fidnacha, introduit ici assurément parce qu'à l'époque assez basse où fut rédigé ce récit, il était tenu pour frère utérin du poète Senchán Torpéist, lequel joue un des premiers rôles dans le *Tromdám Guaire*. Cette liste, on le voit, a seulement des traits communs avec celle des disciples de S. Finnián de Cluain Iraird.

VI. Il en est de même d'une autre, plus brève, qui se lit tout à la fin de la même recension longue du *Tromdám Guaire*. Elle ne comporte que neuf noms : Colum Cille, les deux Ciarán, les deux Finnián, les deux Brénainn, Caillin et Senach *mac Gaitre* [4]. Ce dernier est le plus intéressant. Senach (ou Senachán) *mac Aitin* ou *mac Gaitri* est peut-être ce même évêque Senach qui figure, tou-

[1] Cette liste ne figure que dans la recension longue, à peine antérieure au XIV^e siècle, du Livre de Lismore ; on devine l'existence d'un original un peu plus ancien, dont le manuscrit Egerton 1782 (texte bref, sans cette liste) descend également (Dillon, op. c., p. 90).

[2] Maud Joynt, *Tromdámh Guaire* (Dublin, 1931), p. 5, lignes 124-129. Rudolf Thurneysen (*Die irische Helden- und Königsage bis zum siebzehnten Jahrhundert*, Halle, 1921, p. 258, note 1) observe que cette liste est empruntée de l'introduction à l'*Amra Choluimb Chille*. M. Dillon l'y a cherchée vainement. Serait-ce un *lapsus calami*, et Thurneysen aurait-il en vue, non l'*Amra*, mais bien la liste des saints invoqués en garantie de la Loi d'Adamnán (éd. Kuno Meyer, *Cáin Adamnáin*, Oxford, 1905, p. 12, § 22) ? Bien que quelques noms leur soient communs, ces deux listes, celle du *Cáin Adamnáin* et celle du *Tromdám Guaire*, lignes 124-129, sont fort différentes et ne doivent pas être mises en parallèle.

[3] Éd. D. T. Brosnan, dans *Archivium Hibernicum*, t. I (1912), p. 336 (*Molua Dairi*) et p. 337 (*Molua Daire Eidnig*). Daire Ednech est aujourd'hui Derrynavlan, dans la paroisse de Graystown, baronnie de Slieveardagh, comté de Tipperary.

[4] Éd. Joynt, p. 40, lignes 1290-1295.

jours en dernier lieu, dans les trois listes latines des disciples de S. Finnián et dans celle des évêques du troisième « ordre ».

La règle générale étant de n'admettre dans cette illustre compagnie que des saints célèbres, l'identification en est aisée, dans la plupart des cas. Ce sont S. Ciarán de Cluain Moccu Nóis, couramment appelé *mac in t-saéir*, en latin *filius artificis* [1], S. Ciarán de Saiger, S. Brénainn de Biror et S. Brénainn de Cluain Ferta Brénainn [2], S. Cainnech moccu Dalann, d'Achad Bó [2], S. Ruadán de Lothra, S. Bite (autrement dit Mo-Bí) Cláráinech, d'Inis Caumscraid, S. Laisréne (autrement dit Mo-Laise), fils de Nath Fraích, de Dam Inis, S. Colum Cille et S. Colum de Tír Dá Glas.

Ceux qui restent présentent quelque difficulté. S. Ninnid Láebderc est peut-être le saint d'Inis Sam (autrement dit Inis Maige Sam), une des îles du Loch Erne. S. Sinell, fils de Móenach, paraît identique au Sinell, fils de Mianach, abbé de Cláen Inis, que commémore au 12 novembre le *Félire* de Máelmuire Úa Gormáin. Son monastère était situé sur le Loch Erne, comme celui de S. Ninnid et celui de S. Laisréne. La variante *Synchellus* du texte II n'est sans doute que purement graphique : si c'était la vraie leçon, on songerait à S. Sinchell de Cell Achaid [3].

S. Mo-Genóc de Cell Cumli ou Cell Cumili ne figure que dans les deux listes du Codex Salmanticensis, celle qui sert d'appendice au *Catalogus* et celle de la *Vita Finniani*. Non seulement il a disparu de tous les autres catalogues des disciples de S. Finnián, mais on ne connaît de lui aucune mention en dehors de ce groupe [4] et le toponyme, Cell Cumli, n'a été reconnu nulle part, sur la carte ou dans les documents, ce qui est bien extraordinaire. On ne peut s'empêcher d'évoquer, à propos de ce nom, celui de S. Mo-Genóc de Cell Dumi Gluinn, beaucoup mieux attesté. Son église [5] est située à une douzaine de milles à l'est de Cluain Iraird. Le nom de Mo-Genóc étant extrêmement rare et l'indication de Cell Dumi Gluind tout à fait sûre, nous supposerions volontiers que les deux personnages n'en font qu'un et que la graphie Cell Cumli est une corruption de Cell Dumi [6] : *d* et *cl* se confondent facilement, et *Cell Clumi* étant sorti de *Cell Dumi*, un copiste ou un correcteur, qui avait en tête un mot comme l'irlandais *comla* « vantail, porte », a

[1] Ci-dessus, p. 308. [2] Ci-dessus, ibid.

[3] † 548 (*Ult.*) ; cf. *Anal. Boll.*, t. LXI (1943), p. 98 : Sinchell senior, fêté le 26 mars ; Sinchell iunior, fêté le 25 juin.

[4] Les deux seuls saints de Grande-Bretagne qui soient nommés parmi les compagnons de S. Finnián, rentrant en Irlande, dans la Vie de celui-ci sont Biteus (Mo-Bí, ci-dessus) et Mo-Genóc.

[5] Aujourd'hui Kilglin, dans la paroisse de Balfeaghan, baronnie de Deece Upper, comté de Meath.

[6] Nous devons cette suggestion à M^lle^ K. Hughes.

pu en tirer *Cell Cumli* [1]. Le groupe des disciples de S. Finnián aurait ainsi annexé, en la personne de S. Mo-Genóc, un saint qui est représenté dans des documents fort anciens comme compagnon et même parent de S. Patrice [2].

Le dernier qui nous reste à identifier, l'évêque Senach, attesté par les trois listes latines et deux fois en irlandais (V et VI), avec la variante Senachán et l'épithète de mac Caitin ou mac Gaitri, rappelle à notre souvenir S. Senach, qui clôt la liste des évêques du troisième « ordre » dans le *Catalogus* et que nous n'avons pas non plus réussi à reconnaître de façon entièrement satisfaisante. Serait-ce le même personnage? Il appartiendrait, dans ce cas, au cercle de S. Finnián de Cluain Iraird, ce qui ferait songer, plutôt qu'à l'évêque Senach d'Armagh [3], à l'évêque Senach de Cluain Iraird, mort en 588 d'après les annales d'Ulster. Celui-ci, en effet, fut le premier successeur de S. Finnián et joua un rôle important dans sa communauté [4].

Dans les débuts, le monastère de Cluain Iraird se rattachait au Leinster et donc à l'Irlande du sud, et c'est dans cette direction que s'étendit d'abord son influence [5]; or, à part deux ou trois saints du Loch Erne (S. Ninnid et S. Laisréne, auxquels s'ajoute peut-être S. Sinell), et, à l'extrême rigueur, S. Mo-Genóc, nous constatons que la plupart de ces disciples de S. Finnián sont patrons d'églises situées au sud de Cluain Iraird. Le lien avec la région du Loch Erne comporte sans doute une explication qui nous échappe, faute de connaître bien des détails de l'Irlande ecclésiastique du VI^e siècle, mais, de ce point de vue, le document, dans son ensemble,

[1] *Cell Cumili*, à lire *Cell Cuimli*, en est une simple variante graphique.

[2] *Mugenóc hi Cill Dumi Gluinn i ndeisciurt Breg*, Livre d'Armagh, fol. 16^v, col. 1; *Mu Genóc hi Cill Dumai Gluind i ndesciurt Breg*, Vie Tripartite, éd. K. Mulchrone, p. 44, lignes 716-717.

[3] Ci-dessus, p. 314.

[4] Les deux Vies de S. Finnián, latine et irlandaise, rapportent plusieurs récits à son sujet. Il est commémoré, le 21 août, au martyrologe de Tallaght, dans le *Félire* d'Óengus et dans celui de Máelmuire Úa Gormáin. Les commentateurs postérieurs de ces textes le décrivent comme évêque, de Cluain Fota Fine, en Fir Tulach, autrement dit Cluain Fota Librén, et successeur de Finnián (*abbas post Finnian*, dans le manuscrit Laud 610; *primus abbas post Finnian*, dans le manuscrit Rawlinson B. 505). Le nom de lieu a été identifié dès 1837 par T. O'Conor, dans une lettre pour l'Ordnance Survey, imprimée par Paul Walsh, *The Placenames of Westmeath*, t. I (Dublin, 1915), p. 49-50: c'est aujourd'hui Clonfadforan, dans la baronnie de Fartullagh, au comté de Westmeath. S. Senach appartenait à la race des Fir Tulach, qui ont laissé leur nom à cette baronnie (*Lives of Saints from the Book of Lismore*, lignes 2628-2633).

[5] Ceci a été fort bien mis en lumière par M^lle K. Hughes, qui a attiré notre attention sur ce point; voir *Irish Historical Studies*, t. IX (1954), p. 13-27, et *The English Historical Review*, t. LXIX (1954), p. 653-672.

paraît, sinon vraiment ancien, du moins inspiré par une tradition qui s'accorde avec la carrière réelle de S. Finnián, lequel ne devint qu'après sa mort le patron des Uí Néill du nord.

Paul GROSJEAN.

NOTES ADDITIONNELLES

Mises à part les portions surajoutées (datation par synchronismes royaux, listes de saints et, au § 2e, origine britannique de la liturgie), les renseignements fournis sur les deux premiers « ordres » sont sensiblement meilleurs que pour le troisième. Les erreurs de fait restent quasi confinées à celui-ci, dont le caractère érémitique est certes controuvé, tandis que la prédominance des évêques dans le premier, des prêtres dans le second, s'harmonise avec l'histoire authentique. — Il ne s'ensuit pas nécessairement que la troisième partie ait été jointe aux deux autres, plus anciennes. L'auteur paraît avoir atteint quelques documents sûrs concernant les deux premiers « ordres », mais s'être contenté, pour le troisième, d'une impression générale, fondée sur des ouï-dire qu'il ne pouvait contrôler et dont la fausse perspective le montre assez éloigné déjà de la période qui se termine en 665.

MINISTÈRE CONFIÉ À DES FEMMES (p. 298) : Aucune trace, en Irlande, d'abus semblables à ceux que stigmatisent les évêques Licinius de Tours, Melaine de Rennes et Eustochius d'Angers dans leur lettre aux prêtres bretons Lovocatus et Catihernus (vers 511) : *cognovimus quod... missas..., adhibitis mulieribus in officio divino, quas conhospitas nominastis, facere praesumatis, sic ut erogantibus vobis eucharistiam illae vobis positis calices teneant et sanguinem Christi populo administrare praesumant* (éd. L. DUCHESNE, *Lovocat et Catihern, prêtres bretons du temps de saint Melaine*, dans *Revue de Bretagne et de Vendée*, t. LVII, 1885, p. 6). Il y eut peut-être, cependant, survivance, sous quelque forme, de l'institution des diaconesses, que S. Patrice et ses collègues dans l'épiscopat avaient connue en Gaule à la veille de sa disparition (conciles de Nîmes, 394, canon 2 ; d'Orange, 441, c. 26 ; d'Épaone, 517, c. 21 ; d'Orléans, 533, c. 18 ; de Tours, 567, c. 20 ; voir la dissertation d'H. Leclercq dans son édition de HEFELE, t. II, p. 446-452).

LISTE DES SAINTS DU SECOND « ORDRE » (p. 307) : Dans un autre arrangement, les personnages commémorés au missel de Stowe (fol. 33^{r}), avant le *Nobis quoque peccatoribus*, sous la rubrique *Item et sacerdotum*, sont également ceux par qui débute cette portion du *Catalogus*, à quelques divergences près : *Stowe* ajoute un S. Columba (sans doute celui de Tír Dá Glas), un S. Óengus (d'identification difficile) et S. Gildas (nommé au *Catalogus* dans la phrase qui précède immédiatement) ; S. Énda n'apparaît que dans la recension S. Tous les noms qui manquent à *Stowe* sont relégués, au *Catalogus*, en fin de liste, excepté Iarlaithe (recension AU ; manque à S). Joint à l'archaïsme de certaines graphies, ce parallèle fait songer à une source liturgique, semblable à *Stowe*, mais presque certainement différente de ce missel, le seul qui présente cette addition au canon : il n'existe, en effet, aucun espoir de recouvrer les noms omis par Georges Vuicelius (Witzel) dans ses extraits du missel de Fulda (KENNEY, *Sources*, t. I, p. 699, n° 555 ; Ludwig PRALLE, *Ein keltisches Missale in der Fuldaer Klosterbibliothek*, dans *Fuldaer Geschichtsblätter*, t. XXI, 1955, p. 8-21).

LES SOURCES DE LA PASSION DES SS. SAVIN ET CYPRIEN

Dans les martyrologes, le nom de S. Savin, patron de l'abbaye située sur les rives de la Gartempe, est cité pour la première fois par Usuard, à la date du 11 juillet : *Item, in territorio Pictavensi, sancti Sabini confessoris* [1]. Que savait-il de ce saint obscur ? Probablement ne le connaissait-il que comme patron du monastère poitevin, qui, d'après la chronique de Saint-Maixent ou de Maillezais, aurait été fondé par Charlemagne : *Coenobium sancti Savini et castrum in quo est, quod Carolus magnus iussit aedificari* [2], et qui existait certainement au temps de Louis le Pieux. Ce prince, ainsi que nous l'apprend Ardon, biographe de S. Benoît d'Aniane, confia à ce saint réformateur la nouvelle fondation : *Aliud demum illi* (Benoît d'Aniane) *monasterium gloriosissimus rex dedit, ubi, ut reor, viginti monachos misit, abbatemque illis constituit. Situm vero est monasterium illud in territorio Pictavensi et dedicatum in honorem sancti Savini, in quo positi fratres dum in piis studiis vigilant desudantque, turba monachorum non parva eis adiungitur* [3]. De son côté, le biographe de Louis le Pieux [4] rappelle la sollicitude

[1] *Martyrologium Usuardi monachi* (Anvers, 1714), p. 394. L'édition commentée du P. du Sollier parut également, en deux parties, dans les tomes VI et VII de juin des *Acta Sanctorum* (1715-1717). Le martyrologe hiéronymien annonce, le 11 juillet : *In Pictavis civitate depositio Basini abbatis* (*Comm. martyr. hieron.*, p. 370). Est-ce notre S. Savin ou un autre personnage ? « Adhuc sub iudice lis est », dit le P. Delehaye. Cette phrase, écrite il y a plus de vingt ans, reste vraie.

[2] Éd. P. Marchegay et É. Mabille (Paris, 1869), p. 371. D'après L. Halphen, « la compilation a été formée à Saint-Maixent vers 1126 et complétée en 1141 » (*Note sur la chronique de Saint-Maixent*, dans *Bibliothèque de l'École des Chartes*, t. LXIX, 1908, p. 404-411). Cet article a été réimprimé dans *A travers l'histoire du moyen âge* (Paris, 1950), p. 147-153.

[3] *BHL.* 1096 ; *Act. SS.*, Feb. t. II, p. 616.

[4] *M.G.*, Script. t. II, p. 616.

du monarque à l'égard de Saint-Savin. Les informations d'Usuard se bornaient sans doute à ces quelques passages qui n'apportaient aucune lumière sur le saint patron.

La communauté de Saint-Savin au temps de Benoît d'Aniane disposait-elle de renseignements plus abondants? On peut en douter après avoir examiné le dossier hagiographique, dont voici les pièces principales.

1. *Translatio S. Savini*, attribuée à Aimoin [1]. Ce texte, conservé dans un manuscrit de la fin du x^e^ siècle ou du début du xi^e^ (Paris, Bibl. nat., lat. 13220) [2], est relativement court et ne renferme aucune donnée sur la vie du saint [3]. Il est dédié à l'abbé du mo-

[1] *BHL.* 7450. Ainsi que le remarque H.-Fr. Delaborde (*Dictionnaire de Biographie française*, t. I, 1933, col. 1015), il n'y a aucune raison d'attribuer cette œuvre à Aimoin, moine de Saint-Germain-des-Prés, mort vers 896.

[2] *Catal. Lat. Paris.*, t. III, p. 183. Ce manuscrit provient de Saint-Martial de Limoges et contiendrait quelques feuillets écrits par Adémar de Chabannes (L. Delisle, *Notice sur les manuscrits originaux d'Adémar de Chabannes*, dans *Notices et extraits de la Bibliothèque nationale*, t. XXXV, 1, Paris, 1896, pp. 343-344, 358 ; *L'art roman à Saint-Martial de Limoges*, Limoges, 1950, p. 63). La *Translatio* est suivie dans le ms. 13220 d'un *Sermo in sollemnitate eiusdem martyris fratribus recitandus* (fol. 37^v^-43^v^) et d'un *Hymnus in honore sancti Savini* (fol. 43^v^ ; = U. Chevalier, *Repertorium hymnologicum*, n° 8299). Tous deux sont inédits. Ils n'apportent pas d'éléments biographiques sur le saint et ne font pas la moindre allusion à S. Cyprien. L'*Hymnus* est aussi conservé dans un manuscrit du x^e^ siècle, Paris, Bibl. nat., lat. n° 369.

[3] La pièce est intitulée dans le manuscrit : *Translatio beati martyris Savini, quae celebratur VII idus ianuarias* (7 janvier). Cette translation n'apparaît guère dans les livres liturgiques ; le chan. V. Leroquais n'en signale aucune mention ; Mabillon a connu un bréviaire de Saint-Savin, qui, outre la Vie et l'Invention de S. Marin (*BHL.* 5536, 5537 ; cf. plus bas, p. 326), contenait aussi le récit de la *Translatio S. Savini* « ad diem 17 (sic) ianuarii » (*Act. SS. O.S.B.*, t. III, 2, p. 539 ; cf. P.-A. Lebrun, *L'abbaye et l'église de St-Savin*, Poitiers, 1888, pp. 88-89, 139). P. Mérimée cite d'après les notes de dom Estiennot († 1699) un bréviaire de Saint-Savin, où la fête de la translation figure au 7 janvier (*Notice sur les peintures de l'église de Saint-Savin*, Paris, 1845, p. 74). Mérimée publie également un extrait d'un bréviaire de Saint-Savin, dans lequel la date de la translation est fixée au 17 janvier (ibid., p. 72). Maurolycus (*Martyrologium*, Venise, 1568, p. 3) annonce au 7 janvier : « Solemniaco monasterio, Stylonis (*al.* Tillonis) monachi et tralatio sancti Sabini ». Bollandus, l'ayant remarqué, annotait : « Quis hoc die translatus sit, nusquam reperi » (*Act. SS.*, Ian. t. I, p. 345). Il est vraisemblable que Maurolycus a rencontré cette mention dans un livre provenant de Solignac, abbaye du diocèse de Limoges. Le *Gallia Christiana* (t. II, 1720, col. 1285) signale un

nastère et à sa communauté : *memorando videlicet eius coenobii Hucberto abbati et sub eo pie colendis patribus* [1]. L'auteur, qui est prêtre, rapporte uniquement dans quelles circonstances les ruines de l'oratoire, qui avait été élevé sur la tombe du saint, furent découvertes par un berger au milieu des ronces et des broussailles. Grâce à la générosité d'un clerc du palais, appelé Baïdilus [2], qui aurait été en même temps abbé de Saint-Martin de Tours, on éleva une basilique et on y transféra le corps du saint. La garde

recueil manuscrit où était commémorée la translation : « Eiusdem (S. Savini) vero ad monasterium Cerasense translatio, necnon ecclesiae dedicatio memorantur in hagiologio ms. Solemniac. VII idus Ian. ». Cet *hagiologium* ne serait-il pas le *Vetus martyrologium Sollemniacense* que cite Mabillon précisément à propos de S. Tillon (*Act. SS. O.S.B.*, t. II, p. 994) ?

[1] *P. L.*, t. CXXVI, col. 1052. Les auteurs du *Gallia Christiana*, qui ont connu le récit de la *Translatio*, n'ont pu préciser à quelle date *Hucbertus* aurait été abbé de Saint-Savin. Martène et Durand, qui publièrent les premiers le texte, remarquent : « Porro haec Acta conscripsit Aimoinus ad petitionem Hucberti, abbatis S. Savini, qui a vulgatis hactenus huius coenobii indicibus exulavit, quique post Dodonem Benedicti Anianensis discipulum et successorem collocandus videtur » (*Veterum scriptorum... amplissima collectio*, t. VI, 1729, p. 806). Les éditeurs croyaient pouvoir identifier Aimoin avec le moine homonyme de Saint-Germain-des-Prés. Dans ce prologue, il faut corriger la dernière phrase d'après le manuscrit, comme suit : *domnique mei Germani sanctitate, vestrarumque orationum solamine, o Dei sanctique Savini amici, me supplex imploro iuvari*. Martène, ayant omis *o*, semblait transformer le mot *amici* qui vient ensuite en un génitif.

[2] Il est bien malaisé d'identifier ce personnage. Martène et Durand constatent qu'il est inconnu : « apud eruditos hactenus ignotum ». Dans la Vie de S. Hugues, prieur d'Anzy-le-Duc (*BHL.* 4003-4004), qui est mort vers 930, figure un comte Badilo, originaire d'Aquitaine, vivant dans l'entourage de Charles le Chauve. Il contribua à la restauration de l'abbaye Saint-Martin d'Autun, et, à cet effet, il fit venir des religieux de Saint-Savin, parmi lesquels S. Hugues. La même Vie nous apprend qu'il avait un neveu qui se fit moine à Saint-Martin d'Autun. Le comte Badilon est mentionné dans deux Actes de Charles le Chauve (12 juillet 877, août 877 ; cf. G. Tessier, *Recueil des actes de Charles II le Chauve*, t. II, Paris, 1952, pp. 480, 497), en qualité d'abbé de Saint-Martin d'Autun. Faut-il l'identifier avec le bienfaiteur de Saint-Savin ? C'est possible, mais rien de plus. Sur ce problème des Badilon, voir l'article de l'abbé M. Chaume, *Sur quelques personnages du nom de Badilon* (Association Bourguignonne des Sociétés savantes, *Douzième Congrès tenu à Dijon*, Dijon, 1937, p. 185-195) ; cf. R. Louis, *De l'histoire à la légende. Girart, Comte de Vienne et ses fondations monastiques* (Auxerre, 1946), p. 154-155. Malheureusement, M. Chaume n'a connu le texte de la *Translatio* qu'à travers les écrits de Dom Fonteneau († 1780). Il aurait vu que Badilo ou Baidilus ne portait pas le titre de *comes*, mais de *clericus palatinus*,

du sanctuaire fut confiée à des moines : *positaque ibi monachorum norma.* Aucun indice ne permet de dater ce récit d'une manière précise. Antérieur à la fin du x^e^ siècle, il doit être postérieur au début du IX^e^. M^lle^ Élisa Maillard écrit que la translation « eut lieu au temps de Louis le Débonnaire [1] ». On ne peut l'affirmer en toute certitude, et il est surprenant de constater qu'Aimoin ne mentionne ni Charlemagne ni Louis le Pieux ni Benoît d'Aniane.

Ainsi qu'on l'a vu plus haut, Usuard donne à S. Savin le titre de *confessor.* D'après l'auteur de la Translation c'est un martyr. Mais un passage, quelque peu embarrassé et digne de retenir l'attention, laisse entrevoir qu'en fait S. Savin était honoré comme confesseur et qu'à la suite d'une révélation, il fut rangé parmi les témoins du Christ qui ont versé leur sang pour la foi : *Hoc autem precamur sufficiat dictum, paucisque roboratum, quod beatus Savinus ita decenter translatus, pretiosus ac gloriosus habetur martyr Christi. Quod ipse, quamquam omnes Christum confitentes rite confessores appellantur, cuidam ex eodem monasterio Deo sibique devoto per revelationem spiritus ostendere voluit se martyrem ob sanguinis pro Christo effusionem malle vocari* [2]. Ainsi que nous le verrons plus bas, cette mutation ne fut pas acceptée partout et entraîna dans les martyrologes une série de confusions.

2. *Passio et Inventio S. Marini* [3].

La Passion et l'Invention des reliques de S. Marin, ermite et martyr, sont des documents qui doivent être lus avec grande circonspection. S'il est difficile de localiser ce saint dans le temps et dans l'espace [4], une chose est certaine : avant le XI^e^ siècle, les

[1] *L'église de Saint-Savin-sur-Gartempe* (Paris, 1926), p. 12 ; cf. *Congrès archéologique de France,* CIX^e^ session tenue à Poitiers, Paris, 1952, p. 422. M. Chaume, à la suite de Mabillon et de dom Fonteneau, suggérait de placer la translation après la grande invasion normande de 853 (op. c., p. 187).

[2] *P. L.*, t. CXXVI, col. 1054. La dernière phrase a été revue sur le ms. Paris, Bibl. nat. lat. 13220, fol. 37 par M^lle^ M.-Th. d'Alverny.

[3] *BHL.* 5536-5537. Il n'en existe qu'une édition, celle de Mabillon (*Act. SS. O.S.B.*, t. III, 2, p. 535-538) ; elle reproduit le texte d'après un bréviaire de Saint-Savin, que nous n'avons pu retrouver. Le manuscrit 308 (299) de la Bibliothèque municipale d'Angers, du XII^e^ siècle, est un des rares témoins de ce texte (*Catalogue général des manuscrits des Bibliothèques publiques de France,* t. XXXI, Paris, 1898, p. 297-298).

[4] S. Marin est fêté le 24 novembre. On peut consulter à son sujet P.-A. LEBRUN, op. c., p. 92-109 ; A. M. ZIMMERMANN, *Kalendarium benedictinum,*

moines de Saint-Savin se glorifiaient de posséder ses reliques. A l'époque des invasions normandes, l'abbaye, protégée par le *castrum*, fut d'abord épargnée [1], mais doit avoir subi ensuite le sort des régions voisines [2]. Au dire de l'*Inventio*, les religieux enfouirent profondément dans le sol le trésor des reliques : *recondiderunt terrae eum* (S. Marinum) *quam secretius potuerunt, non solum autem illum, verum etiam beatissimum martyrem Savinum, iam de Biturica civitate relatum, ubi barbaricae dictae superius incursionis timore ab huius loci senioribus delatus, per triginta annorum curricula illatae perditionis et persecutionis finem o<p>peruerat* [3]. Par crainte des pirates, les moines auraient donc trans-

t. III (1937), p. 351-353 ; *Vies des Saints* par les PP. Bénédictins de Paris, t. XI (Paris, 1954), p. 805-806. La *Vita* et l'*Inventio* ont été écrites après le début du XI^e^ siècle. On y lit en effet qu'Almode, épouse de Guillaume le Grand de Poitou, morte après 1005, a fait un don important à Saint-Savin (Mabillon, *Act. SS. O.S.B.*, t. III, 2, p. 538 ; cf. R. Crozet, *L'art roman en Poitou*, Paris, 1948, p. 43-44 ; M. Aubert, op. c., p. 422). Dom Chamard affirme que les Actes de S. Marin ne sont qu'« une imitation » de ceux de S. Project (Prix), comme l'avait déjà suggéré Mabillon (*Origines de l'Église de Poitiers*, Poitiers, 1874, p. 49-50). Le problème mériterait d'être repris.

[1] Chronique de Saint-Maixent, éd. P. Marchegay et É. Mabille, p. 371. Raoul Glaber rapporte que les moines de Glanfeuil trouvèrent pendant quelque temps asile à Saint-Savin : *Venientesque ad monasterium sancti Savini confessoris Pictavensis tulerunt secum totam (quę valuere) suppellectilem* (éd. M. Prou, p. 66). Ce passage de Raoul Glaber se retrouve dans la *Vita S. Hugonis* (*BHL.* 4003-4004 ; cf. J.-G. Bulliot, *Essai historique sur l'abbaye de Saint-Martin d'Autun*, t. I, Autun, 1849, p. 188-191).

[2] R. Crozet, *Textes et documents relatifs à l'histoire des arts en Poitou*, p. 10, n° 29 (= *Archives historiques du Poitou*, t. LIII, 1942). Il faut noter que les auteurs du *Gallia Christiana* (t. II, col. 1285) affirment cette destruction en s'appuyant sur le texte de la translation de S. Savin (voir plus haut, p. 324). Mais comme la date des événements relatés par ce document est imprécise, la destruction de Saint-Savin par les Normands ne semble pas bien attestée. Dom Estiennot, dans ses notes manuscrites citées par P. Mérimée (op. c., p. 22), reprend la thèse du *Gallia Christiana* : « Tunc a Nortmannis obsesso castro Ceracensi (Saint-Savin) captoque funditus eversum fuit monasterium sancti Savini, ut de historia translationis eiusdem sancti habetur ». Mérimée cite également d'après Dom Estiennot un texte extrait « ex ms. breviario monasterii Sancti Savini et Histor. translationis sancti Savini die XVII Ianuarii » : *Post cladem Normannorum, quorum tempore monasterium in solitudinem redactum fuit.* Le bréviaire interprète les données de la *Translatio S. Savini* et fixe la restauration du monastère après la période tourmentée des invasions normandes.

[3] *Act. SS. O.S.B.*, t. c., p. 538.

porté à Bourges les ossements de leur saint patron et ne les auraient ramenés qu'après trente ans. Ensuite, ils auraient caché toutes leurs reliques dans le sous-sol de l'église des rives de la Gartempe. Enfin, toujours d'après la même source, ce n'est qu'au début du XI^e^ siècle, au moment où ils agrandirent le sanctuaire, qu'ils se mirent à la recherche du trésor et, après bien des difficultés, finirent par le retrouver.

3. *Passio SS. Savini et Cypriani martyrum*[1].

Le résumé de ces Actes suffira à montrer à quel genre de littérature nous avons affaire. Les deux auteurs, Asclepius et Valerius, prêtres, se présentent comme des compagnons des martyrs et dédient leur ouvrage à un personnage mystérieux qu'ils désignent par les mots : *sanctissimo praesulum domino Germano*[2]. En l'an 458, dans la ville d'Amphipolis, près de Brescia en Italie, les consuls Laodicius et Maximus — plus loin, ils sont appelés proconsuls — persécutent les chrétiens. Savin et Cyprien, deux frères, réconfortent les fidèles et ne tardent pas à être arrêtés. Ils subissent des interrogatoires, des tourments, mais rien ne peut les ébranler. Le feu, allumé pour leur supplice, ne leur nuit en rien et soudain enveloppe le consul Laodicius, qui périt. Remis en prison, les confesseurs de la foi sont soumis à de nouveaux interrogatoires et à de nouvelles tortures par Maximus. Miraculeusement délivrés par un ange, ils reçoivent du ciel l'ordre de se rendre en Gaule. Après avoir accompli des miracles, ils arrivent à Auxerre,

[1] *BHL.* 7447.

[2] L'édition des Bollandistes (*Act. SS.*, Iul. t. III, p. 193) omet le mot *Germano* qui figure dans la copie de dom L. Fonteneau, citée par P. Mérimée (op. c., p. 15). Il est très vraisemblable que l'hagiographe a voulu désigner S. Germain d'Auxerre, mort en 448, alors que le martyre de S. Savin est censé avoir eu lieu en 458. Erreur vénielle à côté des autres anachronismes. P. Mérimée, qui n'a pas, semble-t-il, consulté l'édition des *Acta Sanctorum*, a été très embarrassé par un passage estropié : « Je traduis ainsi (le visage rondelet) les mots *cicerina facie*, que je ne comprends guère. L'auteur veut-il dire que le saint avait le visage rond comme un pois chiche, *cicer*, ou bien le mot est-il défiguré dans le manuscrit, et faut-il lire : *cincinnata facie*, tête frisée?... L'auteur ayant dit dans sa préface qu'il écrivait pour le vulgaire, avec un style rustique, j'ai donné la préférence à la leçon *cicerina facie*, qui sent son paysan en effet » (op. c., p. 16). L'édition des Bollandistes présente la leçon : *acerrima facie*, laquelle, d'après le contexte, est manifestement la bonne.

où S. Germain les accueille et souhaite les garder dans son diocèse. Mais, toujours guidés par une inspiration céleste, les deux vaillants apôtres déclinent l'invitation et, après avoir traversé la Loire, continuent leur route vers le Sud. Maximus ne les a pas oubliés. Plein de fureur d'avoir perdu sa proie, il se met à la recherche des fugitifs, escorté de deux cents hommes d'armes. Il réussit à les rejoindre sur les bords de la Gartempe. Savin, accompagné de Cyprien, Asclepius et Valerius, franchit le fleuve, mais est bientôt arrêté. Il recevra le premier la couronne du martyre, le 11 juillet. Cyprien est exécuté trois jours après, un peu plus en amont, dans le bourg d'Antigny. Quant à Asclepius et à Valerius, ils s'échappent et ensevelissent S. Savin dans un lieu appelé *ad tres cypressos*, aujourd'hui Mont-Saint-Savin.

L'étude des sources mettra en pleine évidence la complète inconsistance de cette Passion. Mais tâchons auparavant d'en fixer, approximativement du moins, la date. Les anciens Bollandistes n'avaient connu ce récit que par un témoin tardif. Au XV^e^ siècle, l'évêque de Brescia, Pierre de Monte (1442-1447), rapporta d'une mission en France les Actes des deux martyrs et fit célébrer leur fête dans son diocèse. C'est d'après une copie provenant des livres liturgiques du monastère Sainte-Catherine de Brescia que le texte fut publié dans les *Acta Sanctorum*[1]. Nous en avons retrouvé deux copies partielles dans des livres liturgiques, l'un du XI^e^ siècle [2], l'autre de la première moitié du XII^e^ [3]. Dans le premier, les leçons, au nombre de huit, ne comprennent que les paragraphes 2 à 6 de l'édition des *Acta Sanctorum*. Grâce à ce témoin, nous pouvons affirmer que la Passion a été composée au plus tard au XI^e^ siècle. Les célèbres fresques de la crypte de Saint-Savin, qui représentent le martyre du saint patron et de son compagnon, s'inspirent de la Passion. Comme elles datent de la fin du XI^e^ ou

[1] Iul. t. III (1723), p. 193-198. L'auteur du commentaire, le P. J. Pinius, ne s'est pas contenté de relever les invraisemblances du texte, il a écrit en gros caractères, au début de l'édition : *Acta suspecta.*

[2] Paris, Bibliothèque nationale, latin 1254 ; cf. V. Leroquais, *Les Bréviaires manuscrits des bibliothèques publiques de France*, t. III (Paris, 1934), p. 77 ; *Catalogue général des manuscrits latins* (Paris, 1939), p. 464-465. Ce bréviaire provient de Saint-Martial de Limoges.

[3] Paris, Bibliothèque nationale, latin 13223 ; cf. *Catal. Lat. Paris.*, t. III, p. 593 ; V. Leroquais, t. c., p. 230-231. D'après le chanoine Leroquais, ce bréviaire proviendrait de Fontevrault.

du début du XII^e siècle, elles prouvent, elles aussi, que la légende était connue au XI^e siècle [1].

Les détails topographiques très précis fournis à la fin du texte indiquent que le rédacteur connaissait bien les environs de Poitiers [2].

***

Passons maintenant en revue les sources de notre document.

1. *La Passion latine de S. Mocius, martyr, patron de Constantinople.*

Les noms des consuls Laodicius et Maximus et surtout celui de la ville d'Amphipolis [3] nous ont mis sur la voie de la source principale à laquelle a puisé l'hagiographe. Ils se rencontrent, en effet, dans les Actes de S. Mocius ou Mucius, patron de Constantinople. Le texte grec a été traduit en latin avant la première moitié du IX^e siècle, car la notice introduite dans son martyrologe par Usuard pour commémorer S. Mocius montre clairement qu'elle dérive de la Passion [4].

[1] P. DECHAMPS, *Les peintures de Saint-Savin*, dans *Congrès archéologique de France*, t. CIX (Paris, 1952), p. 437-449. Le savant archéologue conclut par ces mots : « La réalisation de cet ensemble admirable me paraît se situer au plus tard dans les premières années du XII^e siècle ». Par « ensemble » l'auteur désigne les fresques de la crypte, du porche et de la nef. Elles seraient contemporaines de la construction de l'église. La grande monographie de P. Mérimée, citée plus haut, reproduit toutes les fresques et, dans la mesure où elles subsistaient au milieu du siècle passé, les inscriptions. Sur l'histoire de ce monumental ouvrage, on trouvera d'intéressants renseignements dans la *Correspondance générale* du célèbre écrivain publiée par Maurice Parturier ; voir particulièrement t. I (Paris, 1941), p. 466 ; t. II (1942), p. 347 ; t. III (1943), pp. 13, 167 ; t. IV (1946), pp. XIX, 114, 163, 230, 284.

[2] L. Rédet, dans son *Dictionnaire topographique du département de la Vienne* (Paris, 1881), s'est référé à plusieurs reprises à la Passion ; voir aux mots Saint-Savin, Antigny, Gué-de-Ceaux, Mont-Saint-Savin.

[3] Au sujet d'Amphipolis, voir ci-dessus l'article du P. F. Halkin, *La Passion de saint Théoctiste*, p. 62. Notre collègue a découvert que la Passion grecque de S. Théoctiste était identique à celle de S. Mocius. Cette dernière appartient au « genre épique » ; cf. H. DELEHAYE, *Les Passions des martyrs et les genres littéraires* (Bruxelles, 1921), pp. 259, 281, 290, 301.

[4] Le texte latin (*BHL.* 6023) dépend du texte grec *BHG.* 1298. Cf. *Martyrologium Usuardi monachi*, p. 270 ; *Comm. martyr. rom.*, p. 186-187. Suivant l'usage mozarabe, il a placé la fête le 13 mai, et non le 11 comme les

On peut dire sans exagération que les paragraphes 1 à 22 de la *Passio SS. Savini et Cypriani* sont un décalque servile de la *Passio Mocii*. Le cas est si clair qu'il est inutile d'en administrer la preuve en mettant sous les yeux du lecteur les passages correspondants [1]. Un coup d'œil, même rapide, sur les deux récits suffit pour s'en convaincre [2].

2. *La Vie de S. Germain d'Auxerre (texte interpolé).*

La Vie de S. Germain († 448) a été écrite à la fin du Ve siècle par Constance de Lyon [3]. Œuvre de bon aloi, elle fut interpolée antérieurement au IXe siècle et c'est sous cette forme composite qu'elle fut le plus répandue. La principale interpolation est connue sous le titre de *Libellus de revelatione S. Corcodomi martyris et de conversione S. Mamertini* (*BHL.* 5200), où figure un religieux du nom de *Sabinus*. Le sujet de ce *libellus* peut se résumer comme suit : Un païen, Mamertinus, accablé par diverses infirmités, implore, mais en vain, l'aide et le secours des dieux, Jupiter, Mercure, Apollon. Un jour, il rencontre Sabinus : *obvius mihi fuit quidam*

Grecs. C'est par erreur que le P. H. Delehaye a écrit que le calendrier de Carmona et les calendriers mozarabes mentionnaient S. Mocius le 11 mai. A. Siegmund a rangé la version latine des Actes grecs de S. Mocius dans la période du IXe au XIe siècle (*Die Ueberlieferung der griechischen christlichen Literatur etc.*, Munich, 1949, p. 271). La notice d'Usuard permet de préciser : elle est antérieure à 860. On trouvera dans le livre du P. Siegmund l'indication des principaux manuscrits du texte latin.

[1] Plusieurs passages des Actes des SS. Savin et Cyprien ne s'éclairent que confrontés avec la Passion de S. Mocius ; par exemple, l'intervention d'un *Thelarius princeps*, qui fait écho à cette phrase de la version latine : *Tunc beatus martyr a principe Thalassio in carcerem coniectus est* (*Act. SS.*, Maii t. II, p. 621). Thalassius était le lieutenant de Laodicius ; voir plus haut, p. 61.

[2] Dans la *BHG.*, on signale que la traduction latine de la Passion de S. Mocius se termine différemment : « aliter desinit ». Ce *desinit* offre un certain intérêt, car il rappelle que le « bienheureux Constantin » honorait en ce jour (11 mai) le glorieux martyr et *in hac die consecravit natalem Constantinopoleos civitatis* (*Act. SS.*, Maii t. II, p. 624 ; cf. H. Delehaye, *Les origines du culte des martyrs*, 2e éd., Bruxelles, 1933, p. 234-235).

[3] *BHL.* 3453. Voir dans *Saint Germain d'Auxerre et son temps* (Auxerre, 1950), la communication de M. le chanoine G. Bardy, *Constance de Lyon, biographe de Saint Germain d'Auxerre* (p. 89-108), et le résumé de notre propre communication, consacrée aux passages interpolés (p. 109-110).

Sabinus nomine, tonsus capite et vestimentis religiosis amictus [1]. Celui-ci lui conseille de se rendre auprès de S. Germain d'Auxerre. En cours de route, le futur catéchumène est le témoin d'événements extraordinaires et reçoit finalement le baptême.

Cette brève apparition dans le récit du mystérieux Sabinus [2], qui disparaît ensuite définitivement, a suggéré au compilateur de la Passion de S. Savin de mettre son héros en relation avec S. Germain d'Auxerre. Et tout d'abord, il place son récit au v^e^ siècle : *Anno incarnationis Dominicae CCCCLVIII* [3]. Ensuite, il rappelle que S. Germain fut envoyé en Grande-Bretagne, avec S. Loup de Troyes, afin d'y enrayer les progrès de l'hérésie pélagienne [4].

Soucieux de fournir quelques informations chronologiques, l'auteur tient à noter que S. Savin *pervenit ad palmam sub imperatore Martiano, qui hunc proconsulem direxerat ad occiduas partes in christianorum persecutionem* [5], et plus loin, après avoir relaté la mort

[1] *Act. SS.*, Iul. t. VII, p. 206. Plus loin, Sabinus affirme : *Cuius* (Germani episcopi) *ego sum clericus* (p. 207). Cf. dans *Saint Germain d'Auxerre et son temps*, l'article de M. René Louis, *L'Église d'Auxerre et ses évêques avant saint Germain*, p. 70-74. Au sujet de la date de la *Revelatio Corcodomi*, M. Louis écrit que la rédaction peut être placée approximativement dans les premières années du vii^e^ siècle. W. Levison estimait qu'elle avait été composée au plus tard durant la première moitié du ix^e^ (*Bischof Germanus von Auxerre und die Quellen zu seiner Geschichte*, dans *Neues Archiv*, t. XXIX, 1904, p. 161).

[2] Dans la *Translatio* des SS. Cyr et Juliette, attribuée à un certain Teterius (*BHL.* 1811), on lit que l'évêque d'Auxerre, S. Amatre, prédécesseur de S. Germain, se serait rendu à Antioche *clarissimo viro Sabino comite* et aurait rapporté des reliques des SS. Cyr et Juliette : *solo tantum pueri brachio sancti Savini precibus concesso.* Avec raison M. R. Louis constate : « Un témoignage du x^e^ siècle est ... insuffisant pour garantir un fait qui se placerait à la fin du iv^e^ ou dans les premières années du v^e^ » (op. c., p. 87-88). Faut-il identifier ce *Savinus* ou *Sabinus* avec celui qui intervient dans le *libellus S. Corcodomi ?* Vu le caractère de ces textes, il est bien malaisé de se prononcer ; cf. *Act. SS.*, Iun. t. III, p. 21 ; Iul. t. III, p. 189. Du point de vue qui nous occupe, nous pouvons seulement affirmer qu'à Auxerre une tradition assez tenace maintenait le souvenir d'un *Sabinus* ayant vécu au v^e^ siècle. Il aura été remarqué par les moines de Saint-Savin, trop heureux de placer leur saint patron dans le glorieux voisinage de S. Germain d'Auxerre. Voir, plus bas, les premières mentions martyrologiques, où S. Savin du Poitou est identifié au disciple de S. Germain, p. 339.

[3] Voir plus haut, p. 328. [4] *M.G.*, Script. rer. merov., t. VII, p. 259.

[5] *Act. SS.*, Iul. t. III, p. 198.

de Marcien, il ajoute : *cui Leo successit in regimine maior.* Marcien fut empereur d'Orient de 450 à 457 et eut pour successeur Léon Ier ou *maior* (457-474). Mais le premier, qui n'a jamais été un persécuteur, n'a pu envoyer en Occident un proconsul durant l'année 458, puisqu'il mourut un an auparavant. Il n'est pas rare de trouver dans les textes hagiographiques d'une part des anachronismes flagrants et d'autre part des synchronismes destinés à donner à la narration un vernis historique.

La Vie de S. Germain relate que, lors des voyages du saint prélat, la foule se pressait sur son passage ; ici également, dès leur arrivée en Gaule, dans la région de Lyon, les futurs martyrs sont l'objet de la vénération de tous, même des païens [1]. S. Germain avait ressuscité un jeune homme qui venait de mourir ; S. Savin ressuscite une jeune fille qu'une mère éplorée conduisait à sa dernière demeure. Ces deux derniers traits ne mériteraient guère d'être relevés si nous ne savions, par ailleurs, que le biographe avait sous les yeux la Vie de S. Germain.

3. *Passion de S. Savinien de Troyes.*

Enfin, une troisième source doit figurer parmi les textes dont s'est servi le compilateur, à savoir la Passion de S. Savinien de Troyes [2]. Ces Actes développent le thème que voici. Le saint prêche l'évangile à une époque où sévit la persécution. Sur l'ordre de Dieu, il se rend en France ; arrêté, il parvient à s'enfuir. L'empereur ou le *praeses* ordonne à une troupe d'hommes armés de se mettre à sa poursuite ; le fugitif va être rejoint au moment où il arrive près d'une rivière. D'une manière miraculeuse, il la traverse ; les soldats réussissent, eux aussi, à passer le fleuve, s'emparent de Savinien et le mettent à mort ; quelques-uns des bourreaux se convertissent. Le récit est entrecoupé de prières prononcées par le martyr [3].

[1] *Act. SS.*, t. c., p. 197 ; cf. Iun. t. VII, p. 214 ; *M. G.*, Script. rer. merov., t. c., p. 267.

[2] *BHL.* 7438-7441.

[3] Les Actes de S. Savinien de Troyes sont un décalque de la Passion de S. Christophe (cf. G. Verdin, *Légendes hagiographiques troyennes*, dans *Revue de l'histoire des religions*, t. XC, 1924, p. 180-185). Rappelons que la même Passion a également été démarquée par les Actes de S. Sidronius de Sens (*BHL.* 7702), fêté le même jour que S. Savin. Il n'est pas téméraire, croyons-nous, de retrouver l'influence de la Passion de S. Christophe au travers de celle de S. Savinien, dans cette phrase : *Erat nempe B. Savinus statura procerus,*

Telles sont les sources principales auxquelles le compilateur a emprunté le fond et en partie la forme de son élucubration. Nous voudrions encore attirer l'attention sur un détail. A la fin, l'hagiographe écrit que les deux prêtres, Asclepius et Valerius, transportèrent le corps de S. Savin *in montem, qui nuncupabatur ad tres cypressos, ubi fuerat olim ecclesia in tempore pacis constructa in honorem S. Vincentii martyris, sed iam tunc Wandalica persecutione deserta apparebat. Ibi ergo sepelierunt gloriosissimum corpus S. Sabini* [1]. La destruction de l'oratoire primitif au temps de l'invasion des Vandales est aussi affirmée par l'auteur de la *Translatio S. Savini : Ea sane tempestate qua Wandalorum populatio, ut usque nunc ex antiquitate refertur, in vicinas exterasque longe lateque saeviebat nationes, ecclesia quae desuper corpus erat beatissimi martyris Christi Savini diruta, ipseque locus ita desolationi habitatorum absentia traditus est* [2]. Visiblement ces deux textes sont apparentés, mais l'auteur de la *Passio* a imaginé que S. Sabin avait été enseveli dans une église dédiée jadis à S. Vincent. L'enchaînement de son récit exigeait cette modification ; en effet, puisque Savin venait d'être mis à mort, on ne pouvait l'enterrer dans un oratoire qui lui aurait été consacré.

terribilis visu, venusta et acerrima facie, decenti corpore et mente benignissimus (*Act. SS.*, Iul. t. III, p. 195). D'après la tradition hagiographique, S. Savinien avait une sœur, Ste Sabine (*BHL.* 7408-7412, 7442). Or, chose curieuse, à partir d'une date qu'il est difficile de préciser, on vénérait à Saint-Savin la tombe d'une *Savina* (cf. P.-A. Lebrun, op. c., pp. 30, 113-114) et un des six autels romans du XIe siècle était dédié aux saintes Agathe, Cécile, Agnès, Lucie, Savine, Fercincte (ibid., p. 113). B. Ledain identifie Savine mentionnée sur la pierre d'autel avec celle qui était honorée dans la tombe (*Les inscriptions des autels de Saint-Savin-sur-Gartempe*, dans *Bulletins de la Société des Antiquaires de l'Ouest*, 2e série, t. I, 1877-1879, p. 493-498 ; cf. E. Maillard, op. c., p. 106-108). D'après dom Fr. Chamard (*Origines de l'Église de Poitiers*, Poitiers, 1874, p. 87), un ancien calendrier de l'abbaye de Saint-Savin annonçait le 15 juillet : *sanctae Savinae, martyris*. Mais on ignore de qui il s'agit.

[1] *Act. SS.*, Iul. t. III, p. 198.

[2] *P. L.*, t. CXXVI, col. 1051. L'auteur de la *Passio*, peu au fait de la chronologie, n'a pas remarqué qu'un oratoire construit après 458 en Gaule ne pouvait avoir été détruit par les Vandales. Dans la *Vita S. Marini* (*BHL.* 5536), qui a vraisemblablement été composée par un religieux de Saint-Savin, le saint ermite est mis à mort par un *impiissimus rex Wandalorum* (*Act. SS. O.S.B.*, t. III, 2, p. 536). M. Chr. Courtois a étudié quelques textes hagiographiques où apparaissent les Vandales ; les perspectives historiques y sont fort « télescopées » (*Les Vandales et l'Afrique*, Paris, 1955, p. 44-45).

Deux affirmations de la *Passio* n'ont pas été inspirées par les documents que nous avons passés en revue, à savoir : la localisation d'Amphipolis près de Brescia ; l'attribution des Actes des SS. Savin et Cyprien aux prêtres Asclepius et Valère. La première est assez surprenante, d'autant plus que l'auteur insiste à plusieurs reprises sur le fait qu'Amphipolis est tout proche de Brescia [1]. Est-ce pure fantaisie ou interprétation erronée d'un toponyme mal compris ? Nous ne savons. Les noms d'Asclepius et Valerius ont sans doute été choisis arbitrairement et ce serait perdre son temps que de vouloir leur trouver une justification [2].

***

Il nous reste maintenant à examiner pourquoi l'hagiographe a associé à S. Savin un compagnon appelé Cyprien.

Comme on l'aura remarqué, ni le martyrologe d'Usuard, ni le texte de la *Translatio S. Savini*, ni l'*Inventio S. Marini* ne mentionnent S. Cyprien. Et tout d'abord de qui s'agit-il ? D'après la Passion, ce frère de S. Savin aurait subi le martyre le 14 juillet à Antigny, sur la Gartempe. Cet anniversaire n'apparaît que tardivement, dans les *Auctaria* d'Usuard [3], et vraisemblablement sur la foi des Actes des SS. Savin et Cyprien. Dans les livres liturgiques, la première mention que nous avons rencontrée ne remonte pas au delà du XII^e^ siècle.

[1] L'auteur de la Passion souligne à plusieurs reprises que Brescia est proche d'Amphipolis : *de Brescia oriundi* (Savinus et Cyprianus), *quae vicina erat Amphipoli ; tam in Brixia civitate domestica, quam in Amphipoli, quae ipsi, ut diximus, erat vicina Brixiae.* Parlant de son père, Savin dit au juge : *Pater noster Magnus ter consul, de sacrata et magnifica civitate Brixia.* Par ailleurs, il tient à préciser encore : *in Amphipoli civitate Italiae.* Les mobiles qui poussaient l'hagiographe à placer l'action en Italie et près de Brescia restent obscurs. On a parfois voulu traduire *Brescia* par la Bresse (*Act. SS.*, Iul. t. III, p. 192), mais les passages que nous venons de citer montrent que la confusion n'est pas possible. Quant aux consuls (proconsuls), ils ne figurent pas dans les Fastes.

[2] Outre la *Passio* du pseudo-Asclepius et la *Translatio* attribuée à Aimoin, la *BHL.* signale la *Passio auct. Gausberto ab.* (n° 7448) et un épitomé (n° 7449). De la première nous ne connaissons que le prologue, qui n'apporte aucun éclaircissement sur les deux martyrs ; le second résume le pseudo-Asclepius.

[3] Voir plus bas, p. 338.

Adémar de Chabannes rapporte dans sa chronique[1] que Pépin Ier, fils de Louis le Pieux et roi d'Aquitaine († 838), construisit, à la demande de son père, le monastère de Saint-Cyprien de Poitiers. Quelle fut l'importance de cette fondation et quelles en furent les vicissitudes au cours du IXe siècle, l'absence de documents ne permet guère de s'en rendre compte. Nous sommes beaucoup mieux renseignés à partir du début du Xe siècle. Grâce aux actes conservés dans le cartulaire de l'abbaye, nous savons que, durant la première moitié du Xe siècle, l'évêque de Poitiers, Frotier, réédifia le monastère et le plaça sous le patronage de la Vierge et de S. Martin : *Ego Froterius episcopus, servorum Dei extimus, edifico hoc monasterium iuxta istam civitatem, quod vulgo antea dicebatur ad Sanctum Cyprianum, et glisco dicare in honore Dei Genitricis Marie, necnon sancti Martini confessoris Christi*[2]. Cet acte nous confirme l'existence d'un monastère de Poitiers dédié à S. Cyprien, et en même temps le désir de l'évêque de le placer sous un plus puissant patronage. Par ailleurs, le même prélat, dans un acte de la même époque, notifie qu'il a déposé le corps de S. Cyprien dans l'église du monastère : *reedificans ecclesiam beate Marie, que est sita super alveum Clini, in qua corpus beati Cypriani martiris cum consilio seniorum ecclesie sancti Petri honorifice posui*[3]. Dans une charte, également des années 933 ou 934, Arimburge, vicomtesse de Thouars, faisant un don à l'abbaye, la désigne de la manière suivante : *ad ecclesiam beate Marie virginis et sancti Petri clavigeris* (sic) *sanctique Martini, ubi requiescit corpus sancti Severiani*[4]. Ce n'est pas la seule fois où la forme *Severiani* est substituée à celle de *Cypriani*[5].

[1] *Post alios duos annos, Pipinus, rex Aquitanie, filius imperatoris, obiit, sepultus Pictavis apud Sanctam Radegundem. Hic, iussu patris, fecerat... monasterium Sancti Cipriani Pictavis* (éd. J. Chavanon, p. 132) ; cf. M. de Longuemar, *Rapport sur les fouilles exécutées dans l'enclos de l'ancienne abbaye de Saint-Cyprien*, dans *Bulletins de la Société des Antiquaires de l'Ouest*, t. XIV (1877), p. 69-70.

[2] L. Rédet, *Cartulaire de l'abbaye de Saint-Cyprien de Poitiers* (Poitiers, 1874), p. 4-5 (= *Archives historiques du Poitou*, t. III).

[3] Ibid., p. 117 ; cf. p. 125, acte d'Isembert, évêque de Poitiers, de la seconde moitié du XIe siècle : *monasterium sancte Marie sanctique Cipriani martiris, ubi ipse gloriosus corpore quiescit.*

[4] Ibid., p. 207.

[5] « Ce dernier nom, *Severianus*, se rencontre plusieurs fois au lieu de *Cyprianus* », remarque L. Rédet (op. c., p. XXII).

Mais de ces textes et de quelques autres que l'on pourrait citer se dégage l'impression que S. Cyprien, patron de l'abbaye, est un personnage assez nébuleux ; on lui préfère le patronage de la Vierge et de S. Martin, bien qu'il fût le premier titulaire ; on ne sait trop s'il s'appelle Cyprien ou Sévérien. Ce qui est sûr, c'est qu'avant le XI^e siècle il sera identifié avec le frère de S. Savin. Dans le manuscrit latin 1210 de la Bibliothèque vaticane, qui date de la fin du XII^e siècle, il y a une Vie brève encore inédite de notre S. Cyprien. Elle résume la Passion des SS. Savin et Cyprien, mais elle contient un paragraphe qui mérite d'être reproduit : *Post multos annos translatus est* (S. Cyprianus) *a donno Froterio episcopo in suburbio Pictavensi, flumine tantum Clien interposito inter civitatem et locum;* [et] *ubi, honorificentissimo monasterio constructo, decenter condidit xix kalendas februarii* [1]. Ce passage nous transmet la tradition des moines de Saint-Cyprien à la fin du XII^e siècle au plus tard. Ils croyaient que les faits s'étaient passés de la manière suivante. De nombreuses années (*post multos annos*) après la mort de S. Cyprien à Antigny, l'évêque Frotier transporta le corps du martyr de cette localité à l'abbaye construite sur les bords du Clain [2]. Bref, tout ce que les religieux savent de leur saint patron dérive de la Passion inconsistante placée sous les noms d'Asclepius et de Valerius. Antérieurement à cette « légende » sans valeur, les deux saints, Savin et Cyprien, étaient-ils unis par un lien quelconque ? Il ne semble pas. Pour expliquer cette conjonction, nous nous permettrons une hypothèse. Au cours du XI^e siècle, peut-être avant, les monastères de Saint-Savin et

[1] *Catal. Lat. Vat.*, p. 75-76. Le résumé, dont M. l'abbé J. Ruysschaert a bien voulu nous envoyer la copie, suit très exactement la Passion. Seules les dernières lignes que nous venons de citer méritent de retenir l'attention.

[2] Les historiens ont toujours été assez perplexes au sujet de la date de translation de S. Cyprien au monastère de Poitiers. Le chanoine Auber estime qu'elle eut lieu au début du IX^e siècle : « Saint Cyprien fut un peu plus tard (après 806) transporté à Poitiers où un beau monastère abrita ses reliques » (*Histoire générale du Poitou*, t. I, Poitiers, 1885, p. 303 ; cf. t. III, 1887, p. 388). C'est aussi l'opinion de M^lle E. Maillard (op. c., p. 90). P.-A. Lebrun fait allusion à « un ancien légendaire gardé autrefois dans l'abbaye de Saint-Cyprien et qu'on lisait chaque année au jour de la translation de ces saints » (op. c., p. 90). Nous ne pouvons dans cette étude examiner en détail l'histoire des fêtes liturgiques célébrées à Saint-Savin et à Saint-Cyprien en l'honneur des saints patrons.

de Saint-Cyprien entretinrent sans doute des relations assez étroites [1]. Les deux abbayes vénéraient chacune un patron, dont les annales ne parlaient pas. N'était-il pas tentant de suppléer au silence du passé en dotant les saints protecteurs, presque inconnus, d'une *legenda* ou *historia passionis* qui unissait étroitement leur destin? Un seul récit, croyait-on, suffirait à retracer leur vie et leur martyre.

Baudouin de Gaiffier.

Note sur les mentions martyrologiques des SS. Savin et Cyprien

Ainsi que nous l'avons rappelé plus haut [2], la première mention martyrologique relative à S. Savin figure dans le recueil d'Usuard : *Item, in territorio Pictavensi, sancti Sabini confessoris.* Il est assez vraisemblable que le moine de Saint-Germain-des-Prés a eu connaissance de ce saint grâce à la Vie de S. Benoît d'Aniane, où on lisait : *Situm vero est monasterium illud in territorio Pictavensi et dedicatum in honorem sancti Savini* [3].

Que S. Savin ait été considéré comme confesseur est attesté non seulement par Usuard, mais aussi par l'auteur de la *Translatio S. Savini* (*BHL.* 7450) et par Raoul Glaber. Celui-ci, se référant à une *veridica relatio*, écrit : *venientesque* (les moines de Glanfeuil) *ad monasterium sancti Savini confessoris Pictavensis* [4].

L'inventaire systématique des nombreux manuscrits d'Usuard révélerait les diverses altérations de la notice. Nous ne citerons que quelques témoins. Plusieurs continuent à donner à S. Savin le titre de confesseur. Un manuscrit du xi^e^ siècle, pro-

[1] Pour donner à cette hypothèse toute sa vraisemblance, il faudrait retracer l'histoire des deux monastères au xi^e^ siècle. On voudra bien se référer aux indications sommaires du *Gallia Christiana*, t. II, col. 1233-1235, 1287-1288, et à des documents tels que la *Vita* de S. Bernard de Tiron (*BHL.* 1251).

[2] P. 323. [3] Ibid.

[4] Éd. M. Prou, p. 66. Ainsi que nous l'avons noté plus haut, il semble bien que ce passage de Raoul Glaber a été repris par la *Vita S. Hugonis* (*BHL.* 4003) ; mais, dans celle-ci, S. Savin est qualifié de martyr. Là où R. Glaber avait écrit : *ad monasterium sancti Savini confessoris Pictavensis*, la *Vita* porte : *ad sancti videlicet martyris Savini monasterium.*

venant d'Auxerre, introduit une addition : *In territorio Pictavensi natalis S. Savini confessoris; hic fuit ex discipulis S. Germani Autissiodorensis episcopi* [1]. Faut-il voir dans ces derniers mots un écho de la Passion des SS. Savin et Cyprien ou lui sont-ils antérieurs? Seule une étude attentive de la tradition manuscrite des *Auctaria* du martyrologe d'Usuard permettrait d'en décider [2].

Peu à peu, sous l'influence de la Passion, qui plaçait le martyre de S. Cyprien au 14 juillet : *capitali sententia pridie idus iulii hominem exuit* [3], des copies d'Usuard introduisent à cette date une notice de Cyprien ; d'autres se contentent de joindre le nom du comparse à celui de S. Savin le 11 juillet ; d'autres, enfin, le mentionnent le 13 juillet [4].

Quelques manuscrits d'Usuard contiennent au 11 juillet une nouvelle notice : *Item, in territorio Pictavensi sancti Albini confessoris et Lisiani* [5]. Les graphies sont assez variables. On rencontre *Albanus, Lisanus, Lucianus, Sevianus.* Quoi qu'il en soit, il n'est pas téméraire d'y reconnaître des déformations de *Sabinus* et de *Cyprianus.*

Mais cette nouvelle notice, une fois transcrite dans des recensions d'Usuard, va provoquer une perturbation dans les commémoraisons du 11 juillet. Des scribes enregistreront l'un à côté de l'autre les deux éloges, sans se rendre compte qu'il s'agit d'un

[1] Paris, Bibliothèque nationale, ms. lat. 5253. Ce manuscrit constitue la seconde partie du codex 894 de la même bibliothèque ; cf. *Catalogue général des manuscrits latins*, t. I (Paris, 1939), p. 317-318. Il comprend, parmi d'autres pièces transcrites à différentes époques, le martyrologe d'Usuard avec un obituaire de l'Église d'Auxerre du début du XI[e] siècle. Au sujet du martyrologe, voir *Act. SS.*, Iul. t. III, p. 189 ; LEBEUF, *Mémoires concernant l'histoire civile et ecclésiastique d'Auxerre*, t. IV (Auxerre, 1855), p. 8-22 ; QUANTIN et CHEREST, *Lettres de l'abbé Lebeuf*, t. II (Auxerre, 1867), p. 23-24. M[lle] M.-Th. d'Alverny nous communique que la notice de S. Savin, y compris la seconde partie : *hic... episcopi*, est de la première main.

[2] Nous trouverions ici une des plus anciennes mentions qui identifient S. Savin du Poitou avec le disciple de S. Germain d'Auxerre. Le *Centulensis* (éd. DU SOLLIER, pp. LVIII, 395) présente la notice sous cette forme : *Hic* (Sabinus) *fuit ex discipulis magni patris sancti Germani.*

[3] *Act. SS.*, Iul. t. III, p. 198.

[4] *Martyrologium Usuardi monachi*, éd. DU SOLLIER, pp. 394-395, 399, 401 ; V. LEROQUAIS, *Les Bréviaires manuscrits*, passim. La date du 14 juillet est de loin la mieux attestée.

[5] *Act. SS.*, Iul. t. III, p. 176 ; *Martyrologium Usuardi monachi*, éd. DU SOLLIER, p. 395.

simple dédoublement. C'est ainsi que le manuscrit d'Anchin annonce : *Et sancti Albani confessoris et Lisiani. Item, sanctorum Sabini et Cypriani* [1]. Le martyrologe de Greven maintiendra ces notices : *Pictavis Savini confessoris ... Pictavis Albini confessoris* [2] ... *Savini et Cypriani fratrum martyrum.* L'édition de 1515 du *Martyrologium Usuardi* fera à peu près de même : elle remplacera *Albini* par *Savini*, si bien que celui-ci sera « détriplé » : « Item in territorio Pictavensi sancti Sabini confessoris ... Eodem die beatorum martyrum Savini et Cipriani fratrum ... In territorio Pictavensi Luciani et Savini confessorum [3] ».

Molanus a simplifié et retrouvé la leçon primitive : « Item in territorio Pictavensi sancti Sabini confes. *et Lisiani* [4] ». Ces derniers mots sont imprimés en italiques pour montrer qu'ils n'appartenaient pas à l'original. Molanus les retrancha, du reste, dans l'édition de 1573, ayant ainsi émondé correctement le texte.

François Maurolycus fut beaucoup moins heureux dans son essai de restitution. Il groupa sous le toponyme de Poitiers, trois noms : « In agro Pictaviensi sanctorum Albini, Lysie et Sabini confessorum [5] ».

Galesinus s'est inspiré, semble-t-il, de Molanus et donne la leçon d'Usuard, sans aucune contamination [6]. C'est également celle-ci qu'adoptèrent les compilateurs de l'édition princeps du Martyrologe romain [7]. Il est regrettable que Baronius, sur la foi de la Passion des SS. Savin et Cyprien, ait cru devoir introduire, à côté de la notice d'Usuard, une nouvelle notice qu'il libella comme suit : « Brixie sanctorum martyrum Savini et Cypriani [8] ». C'était

[1] Éd. DU SOLLIER, p. 395.

[2] Sur le martyrologe de Greven, conservé dans le ms. 1021 de Darmstadt, voir *Anal. Boll.*, t. LIV (1936), p. 319.

[3] Cette édition et celle imprimée dans la même ville en 1521 dépendent du manuscrit de Greven ; cf. *Anal. Boll.*, l. c.

[4] *Usuardi martyrologium*, Louvain, 1568. Au sujet des éditions de cette compilation, voir *Anal. Boll.*, t. LXX (1952), p. 327-333.

[5] *Martyrologium reveren. Domini Francisci Maurolyci* (Venise, 1568), fol. 44^{v} ; éd. de Venise, 1577, p. 42.

[6] *Martyrologium S. Romanae ecclesiae* (Venise, 1578), p. 98. Dans ses *Notationes*, il cite : « Ado, Usuard. et ms. cod. », p. 132^{v}.

[7] *Martyrologium Romanum* (Rome, 1583), p. 161.

[8] Rome, 1586, p. 307-308. « De his tabulę eius ecclesię, quibus astipulantur praedicta vet. man. scrip. » Les *tabulae* de Brescia ne devaient pas contenir

une double erreur. D'abord de laisser croire que le martyre avait eu lieu à Brescia, ensuite d'admettre qu'il y avait deux saints Savin honorés le 11 juillet, l'un martyr, l'autre confesseur.

S. Cyprien, en concordance avec la Passion, est généralement commémoré le 14 juillet. Au XVIII^e siècle, le savant chanoine de Paris, Claude Chastelain a été involontairement la cause d'un faux problème hagiographique. Le 14 juin, il imprime : « A Antigny, sur la Gartempe en Poitou, S^t Cyvran, confesseur ; titulaire d'une église abbatiale à Poitiers où on le nomme S. Cyprien, et où on l'honore comme martyr et comme frère de S. Savin [1] ». Le docte ecclésiastique s'est manifestement trompé ; il a placé au 14 juin la mémoire de S. Cyprien qui est célébrée le 14 juillet. Du reste, quand les Bollandistes l'interrogèrent sur ce point, il promit une note, qui, semble-t-il, ne leur est jamais parvenue [2].

B. G.

grand-chose sur les SS. Savin et Cyprien, puisque, avant la légation de Pierre de Monte en France au XV^e siècle, l'église de Brescia ignorait ces deux saints. Quant aux « vetera manuscripta », il s'agit simplement de quelques *auctaria* d'Usuard ; cf. *Comm. martyr. rom.*, p. 282.

[1] *Martyrologe universel* (Paris, 1709), p. 295. Au 11 juillet, Chastelain maintient deux notices : « A Bresse, S. Sabin et S. Cyprien, martyrs » ... « En Poitou, S. Savin, confesseur », et en marge, il annote à côté de la première : « C'est S. Savin de Poitou de ce jour et S. Cyvran du 14 juin qu'un auteur fait Bressan » ; à côté de la seconde : « qu'un fabulateur fait venir de Bresse ». Dans la table des noms de lieux, Bresse équivaut aussi bien à « Contrée près de Lyon » qu'à « Évêché en Lombardie ».

[2] *Act. SS.*, t. c., p. 192. J. Pinius, dans ce tome des *Acta* paru en 1723, écrivait : « Exspectavimus quidem, prout dicitur in Supplemento tomi secundi mensis Iunii (édité en 1698), ad diem XIV eiusdem mensis, ut laudatus Castellanus nos doceret ». Chastelain († 1712) n'envoya pas de nouveaux renseignements sur le S. Cyprien du 14 juin.

THE OFFICES OF S. FINNIAN OF CLONARD AND S. CÍANÁN OF DULEEK [1]

Many of our sources for the history of the Celtic Church survive only in the form in which they were re-written by the Anglo-Norman settlers in the twelfth century and the period which followed. The invaders founded a number of religious houses whose communities were made up in part, or sometimes wholly, of Anglo-Normans. In Ireland, Anglo-Norman bishops gradually came to be installed in the Pale. The conquerors frequently adopted the local native saint, sometimes translating his relics to a newly built church ; in some cases they collected traditions of his *Acta*, produced a fresh version of his Life for official circulation and composed a proper Office to celebrate his festival. The sources which they were compelled to use varied greatly in quality. Sufficient material of a pre-Anglo-Norman or even pre-Danish period survives for some saints to enable us to trace the different stages in the development of the cult. Finnian of Clonard's Latin Lives and Office belong to the later stages in the development of his legend, for by the time of the Anglo-Normans' arrival his tradition as founder of a monastic school and the great saint of Meath was already firmly established [2]. No pre-Anglo-Norman Life of S. Cíanán of Duleek is known to exist, and our knowledge of his work must be based on sources to be mentioned in the present study. This will attempt to provide an edition of the Offices of S. Finnian of Clonard and S. Cíanán and to estimate the historical value of the texts.

[1] I am greatly indebted to Fr Paul Grosjean, S. J., Bollandist, and to Professor Francis Wormald for their criticisms of this paper.

[2] The earlier stages of his cult and the historical value of the different sources for his Life have been traced in two articles, one in *English Historical Review*, LXIX (1954), p. 353-72, the other in *Irish Historical Studies*, IX (1954), p. 13-27.

THE OFFICE OF S. FINNIAN.

Brussels Bibl. Roy. MS 8590-8598 is a paper manuscript of miscellaneous hagiography. Folios 166-190 (= **B**) give the Offices of certain Irish saints, and originally formed a separate item made up of four quaternions (of which the first is now missing) and a cover. Formerly it was part of the Bollandist collection, since f. 165 bears the Bollandist shelf mark ✠ MS 168, altered to 131b. The hand is that of an un-numbered MS in the Archives Générales du Royaume de Belgique, an alphabetical martyrology which Father Grosjean hopes to publish.

The similarity between B and the Offices edited by Thomas Messingham at Paris in 1620 (= **M**) [1] becomes immediately apparent to anyone who examines the contents of both. For the sake of clarity a list of the contents of the two is given here in parallel columns:

B	M
ff. 166r-7r. Officium Patricii. (This Office is incomplete, beginning towards the end of Lectio 7.)	pp. 1-21. Officium S. Patricii.
ff. 168r-71r. In festivitate S. Columbae Cellae Abbatis et confessoris officium.	pp. 22-39. In festivitate S. Columbae abbatis.
	pp. 40-53. Officium S. Brigidae virginis.
ff. 172r-5r. In translatione sanctorum Patricii, Columbae et Brigidae Iberniae patronorum officium.	pp. 54-67. In translatione sanctorum Patricii, Columbae et Brigidae.
ff. 175v-6r. Missa de translatione.	
ff. 176v-81v. In festivitate S. Finiani episcopi Medensis et confessoris.	pp. 68-85. Officium B. Finiani episcopi et confessoris.
ff. 182r-5v. In festivitate S. Canici Abbatis officium.	pp. 86-102. In festo S. Kanici abbatis.
(ff. 186r-190v are blank.)	pp. 103-106. In festo S. Fiacrii confessoris.
	pp. 107-109. Sequentia de S. Fiacrio.
	pp. 110-112. Sequentia de S. Patricio.

B and M are often rather different in arrangement. The nine lessons for Matins in the B Offices of Patrick, Columba and Canice are all from the saints' Lives, whereas M only uses the Lives for the three readings of the second nocturn of Matins. B and M give almost identical texts of the Translation of SS. Patrick, Columba and Brigit, and of Canice's Office. For the rest there are important differences.

[1] *Officia SS. Patricii, Columbae, Brigidae et aliorum quorumdam Hiberniae Sanctorum* (Paris, 1620).

Closer examination suggests that B and M are mutually independent. B contains significant passages which are absent from M, so could not have been using M as an exemplar. The scribe of B seems to have been copying from an earlier manuscript : he leaves spaces where he cannot read his original, and adds some of its rubrics. Messingham unfortunately gives only a general indication of his sources. Printed and manuscript material was collected, some of it sent from Ireland, and Messingham gave what seemed to him the best versions. At the beginning of the Prologue, when speaking of the Office of S. Patrick, he admits that he edits his texts when necessary, to bring them into harmony with the Roman rite [1]. It does not appear likely that Messingham was using B directly, though this cannot be definitely proved. But there are no notes in B in any hand other than the scribe's, as there would most probably have been had the manuscript been used by another scholar : moreover, Messingham sometimes preserves better readings, which he may have obtained from other sources. It is more probable that M and B were both copying the same source. M's text was certainly the same as B, for on occasion Messingham attempts to correct a reading and spoils the metre [2]. Though the B text sometimes has gaps and problematical readings, the scribe has carefully marked with an asterisk words and phrases which are incorrect or obscure. B is in some ways a more interesting text than M : it contains verse and prose passages omitted from M and seems nearer the original, since it has not received the same editing as Messingham's recension.

Internal evidence provides some indications of the provenance of the B texts. All the Offices have nine lessons and were intended for use in non-monastic churches. All were produced and used in an Anglo-Norman sphere of influence. The relics of Patrick, Columba and Brigit were discovered at Downpatrick in 1185, in the time of John de Courcy, conqueror of Ulster [3]. De Courcy took the initiative in negotiations which led to the translation, and Jocelin of Furness, established at Down by De Courcy, wrote his *Vita Patricii*. These activities were intended to popularize the shrine and

[1] « Postquam edidissem S. Patricii officium reductum ad normam Breviarii Romani... » He gives a specific source only for his Office of S. Fiacrius (*ex Breviario Burdegalensi*), whose cult was known in Paris in the seventeenth century. Cf. D. Rothe, *Hibernia Resurgens* (Rouen, 1621), p. 246.

[2] *Infra*, p. 357, note 5.

[3] There is an unpublished « Life of Sir John de Courcy » in a British Museum ms, Add. 4791, ff. 41-61v. A concluding note gives some information about its exemplar : « This much that is in this book more than Cambrensis did write of was translated by the primate Georg Dowdall in the year of our Lord 1551 out of a Latin book into English which was found with O Neile in Armagh. » The Life mentions the saints' translation briefly on f. 57, attributing the whole responsibility to De Courcy.

to add prestige to the Anglo-Norman position [1]. Jocelin's Life is the source of the Lessons of the B Office of S. Patrick, which must therefore have been composed after 1186 [2]. At the end of the Office of S. Columba, celebrated on 9 June, B has copied a note which shows that the text was used in an Anglo-Norman milieu : *Translatio S. Edmundi deferatur in crastinum.* The Translation is of S. Edmund Rich, archbishop of Canterbury, who died 16 Nov. 1240 and was canonized six years later. His translation, in 1249, was celebrated by a feast at 9 June in the Sarum use, a feast which was introduced into Irish calendars by the Anglo-Normans.

The Office of S. Finnian provides the most decisive evidence for dating. By the time of the Anglo-Norman invasion, Clonard was recognized as one of the leading churches of Meath. Within forty years of the Conquest a diocese of Meath had developed, and its centre until the early thirteenth century was Clonard [3]. The bishop's *cathedra* was in the Augustinian priory of S. John's, said to have been founded by Walter de Lacy about 1175, and its canons formed the cathedral chapter [4]. The cathedral was probably peopled mainly by Norman canons, for the Four Masters record in 1200 that « Clonard was burned by O'Keary to injure the English who were in it ». Finnian's relics were at Clonard, and it is probable that the Anglo-Normans here, as at Down, would wish to increase their prestige by support of the local cult. During the thirteenth century Meath was occupied by a series of energetic bishops conscious of the importance of their see. Hugh Thagmon disputed, though unsuccessfully, Armagh's right to visit [5]. His successor, Thomas St. Leger (1287-1320), was equally determined to maintain, and if possible extend, the privileges and power of his see [6]. According to a verse in the B Office of S. Finnian, it was St. Leger who regulated Finnian's feast : *Praesul Midensis inclitus / Thomas de Leodegario / Virtute sancti Spiritus / Hunc rexit annuario* [7]. By the thirteenth century Finnian's historical work as founder of a group of Leinster monasteries was forgotten or disregarded, and he was established as patron of Meath [8]. At Clonard miracles were being

[1] Cf. the discovery made by Nicholas Mac Mail-Issu on behalf of the Irish party at Saul in 1293. See the note by J. O'Donovan, *Annals of the Kingdom of Ireland by the Four Masters*, III, 450.

[2] Lessons I-VI and part of lesson VII are wanting. Lesson VIII = Jocelin, c. 186 ; lesson IX = Jocelin, c. 190.

[3] J. Brady, in *Irish Ecclesiastical Record*, 5th ser., LII (1938), p. 287.

[4] Ibid., LIV (1939), p. 269. J. T. Gilbert, *Register of S. Thomas* (Rolls Series, 1889), p. 241.

[5] Brady, in *Irish Ecclesiastical Record*, 5th ser., LII (1938), p. 288. *Annals of Loch Cé* at 1263.

[6] J. Ware, *Whole Works*, ed. W. Harris (Dublin, 1739), I, 144-5.

[7] *Infra*, p. 357.

[8] See Office, *infra*, pp. 356, 361 : *dux Midie, privilegium cathedrae Midensis.*

performed at his tomb [1], and it was in the interests of the newcomers to connect themselves with the honour due to so powerful a saint. The Office of S. Finnian would therefore appear to have been constructed in its present form during the episcopate of Thomas St. Leger, possibly from materials available to the Augustinian canons at Clonard.

The sources which the Office uses are of particular interest to the historian, and the text of B provides further information on the nature of the lost *Vita Finniani* which is the ultimate original of the extant Latin versions of Finnian's Life. The Office is not based on any existing Life of Finnian, for its antiphons contain references to events which are otherwise unknown [2]. All known manuscripts of Finnian's Latin Life go back to two fourteenth century manuscripts, Brussels Bibl. Roy. 7672-7674 (= **CS**) [3], and Bodleian Rawl. B 485 (= **R**) [4]. CS and R are independent recensions of a longer text in more than one book. They were not using this original directly, but an already abbreviated version of it, for they make identical slips in summarizing, referring back to events which they have not previously mentioned [5]. Their faulty abbreviations and omissions must have been present in their exemplar. In particular, both CS and R omit a considerable portion of the narrative at the end of Book I. Book II begins: *Igitur Finnianus... plures monachos in prefato loco qui Achad Abla dicitur relinquens, ad regionem Barrche perrexit*, but the story of Finnian's arrival at Condal, his foundation of Achad Abhall, the resistance of the king's son, Finnian's curse and the son's subsequent death have to be supplied from the Irish Life [6]. The concluding sentences of lesson IX of the Office mention the son's violence, his death in battle against his enemies, and how on the following day a hawk laid before Finnian the hand which had tried to harm him. This story, which is related in the Irish Life, must have been present also in the original Book I of the long Latin Life, and the references in the last lesson of the Office must derive from the concluding sections of the first book of the original Latin Life. The lessons of the Office follow the order of events in CS and R, though they omit two stories which are given in the extant Latin Lives [7]. These stories almost certainly derive

[1] *Infra*, p. 361. Cf. Whitley STOKES, *Lives of Saints from the Book of Lismore* (Oxford, 1890), lines 2775-2776. (This work will be abbreviated *Lismore*.)

[2] Cf. J. COLGAN, *Acta Sanctorum Hiberniae* (Louvain, 1645), p. 402.

[3] Ed. C. DE SMEDT and J. DE BACKER, *Acta Sanctorum Hiberniae ex Codice Salmanticensi* (Edinburgh, London, 1888), cols. 189-210.

[4] This recension is unpublished.

[5] For details and references, see my article in *English Historical Review*.

[6] *Codex Salmanticensis*, col. 196; *Lismore*, 2580-2597.

[7] *Codex Salmanticensis*, cols. 193-194, caps. 7 and 10.

from a source not originally relating to S. Finnian, and it is significant that the Office makes no mention of them [1]. The lessons of the Office make direct use of the first book of a Latin Life of Finnian from which CS and R derive through one intermediary. The style of the lessons throws new light on the nature of the original Life.

The first lesson is written with care for balanced syntax, alliteration and rhymes. A Life of Edwold in British Museum Sloane 1772, ff. 15-18^{v}, provides an interesting parallel [2]. This text is arranged in eight lessons and shows similar peculiarities of style. In John of Tynemouth's fourteenth century abbreviation of the Life of Edwold, the liturgical style is apparent where he copies directly from the earlier Life, and is lost when he summarizes : his version omits the rhetorical passages and confines itself to a simple narrative [3]. Similarly, the compiler of Finnian's Office has begun by copying the more elaborate and artificial prose of the earlier Life, and the first lessons demonstrate the style of the original. As the Office proceeds, the scribe is drastically abbreviating his source, the references become increasingly elliptical, and he abandons the formal style of his original, though he retains some of the allegorical interpretation typical of the liturgical type of Life. The evidence is, however, sufficient to suggest the kind of text he is using.

A peculiar semi-rhyming prose of the kind which may be observed in the opening lesson of the Office is a style much favoured by Gocelin, a monk of Canterbury, who in the last quarter of the eleventh century wrote a number of Lives of English saints [4]. His works probably popularized the style, which was particularly suited to liturgical use. This kind of style cannot be observed in any pre-Anglo-Norman Latin Lives of Irish Saints. The lost Latin original of the *Vita Finniani* evidently used a similar style. The Life was written in more than one book, a convention which belongs to an early period, but apart from this form, it is noteworthy that nothing else in the Life, as it can be reconstructed from CS, R or the Office, indicates a primitive text. It seems likely that the Latin original of the extant texts was compiled in an Anglo-Norman milieu under stylistic influences similar to those which Gocelin had popularized in England at the end of the eleventh century, but that it was using the earlier form of a *libellus* in several books. We have already seen how Jocelin of Furness, in the later twelfth century, rewrote the Life of S. Patrick from earlier sources for his Anglo-Norman patrons. Meath, as well as Ulster, was politically important to the Anglo-

[1] For further details and references, see article in *English Historical Review*

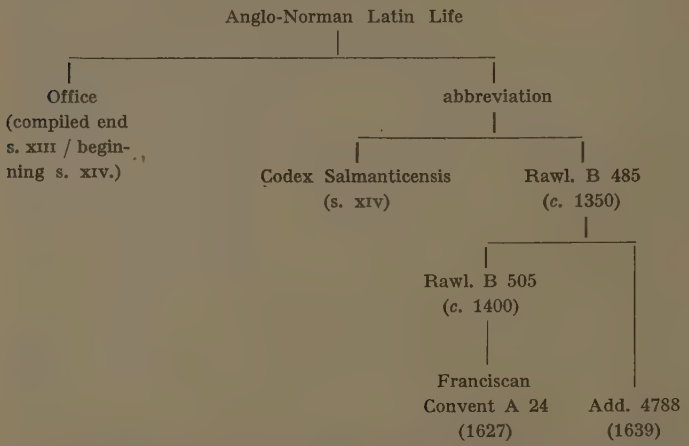
[2] Sloane 1772 is a hagiographical collection. The Life of Edwold is in an early thirteenth century hand. I am indebted to Professor Francis Wormald for bringing this manuscript to my attention.

[3] C. Horstmann, *Nova Legenda Anglie* (Oxford, 1901), I, 362-4.

[4] A. Wilmart, in *Anal. Boll.*, LVI (1938), pp. 5-101, 265-307.

Normans, and its lords, the Lacys, founded and endowed a number of religious houses. It seems most probable that the Life of Finnian, patron of Meath, may have been rewritten during the period of Anglo-Norman occupation and settlement, in the new rhyming prose style but following the convention of a Life in more than one book, and that this rewritten text was the source of the Office and of the abbreviation from which CS and R independently derive. The appearance of Finnian's Life towards the beginning of the fourteenth century collections of CS and R may be a hagiographical indication of the renewed interest in his cult.

A stemma of the Latin manuscripts might therefore be constructed as follows:



The nine lessons of the B Office of S. Finnian cover only Book I of the original Life, so the remainder must have been divided into short lessons for the rest of his octave [1]. His feast must have been observed with an octave at Clonard, and probably also throughout Meath. It is not possible to decide whether the B Office was written for Clonard or for the whole diocese. It is clear, however, that another Office of S. Finnian, surviving in a fifteenth century Lambeth Palace manuscript (no. 213), was intended for the use of the see of Meath [2]. This manuscript is a Sarum missal with typical Sarum feasts [3], but was written for use in Ireland, since Patrick

[1] J. COLGAN, op. c., p. 402.

[2] M. R. JAMES and C. JENKINS, *A Descriptive Catalogue of the Manuscripts in the Library of Lambeth Palace* (Cambridge, 1930), p. 341-342.

[3] E.g., f. 196^{v} gives the Sarum Office of S. Thomas; f. 224^{v} refers to the Sarum use.

is accorded a duplex feast (ff. 185-185^{v}) where he would in a Sarum missal normally have a lower grading. The calendar, which is badly defaced for January and February, and wants March, April, September and October, is of the Sarum use, with one exception. At 12 December is entered in red in the original hand: *Sancti Finniani episcopi et confessoris duplex festum in Midia. ix l.* This very high grading proves that the manuscript was intended for use in Meath. The priory of S. Peter and S. Paul, Trim, which was the cathedral church of Meath in the fifteenth century, and S. John's, Clonard, both followed the Augustinian rule, and since the Lambeth calendar is not Augustinian, it could not have been specifically intended for either of these churches. It was, rather, for the use of the diocese, and the bishop kneeling in the illuminated initial on f. 4^{v} at the beginning of the Temporale adds colour to this theory. On f. 176^{v}, where the Office of S. Finnian should occur in the Sanctorale, there is a marginal note: *De sancto finiano require in fine libri*, and his Office is added on f. 230 towards the end of the manuscript in a different but contemporary hand [1].

These two manuscripts of Finnian's Office show that his cult was supported by the Anglo-Normans, and his Office and Latin Lives either compiled or rewritten under their influence. The invaders undoubtedly afforded a stimulus to the veneration of certain Irish saints, Finnian among them. In the first half of the fifteenth century his feast was being observed as a duplex throughout the diocese, and the final stages of his metamorphosis from abbot of a group of Leinster churches to the patron of Anglo-Norman Meath are now complete.

The Office of S. Cíanán.

S. Cíanán, the founder of Dam-liac in Bregia, now Duleek, Co. Meath, is commemorated in the Martyrologies of Oengus and Gorman at 24 November; the relevant section in the Martyrology of Tallaght is wanting. The following manuscripts contain his Office:

I. Lambeth Palace, MS 357, ff. 72^{v}-77 (= **Lb**).

This is a collection in several fifteenth century hands and contains the Office of S. Cíanán in a rather large script [2]. A considerable number of manuscripts now in Lambeth Palace Library come from the Augustinian priory of Llanthony. Llanthony held property at Duleek, and it is almost certain that the Office came to Llanthony from Duleek.

[1] Professor Wormald has kindly examined this manuscript and considers that a change of hand occurs at f. 228^{v}.

[2] James and Jenkins, *Catalogue*, p. 478-81. Professor Wormald would date the hand of the Office *c.* 1400.

Fr Grosjean, in *Anal. Boll.*, XLVIII (1930), 365-366, calls attention to a manuscript of Sir James Ware, now Bodleian Rawl. B 479. On f. 62 Ware gives a list of items found « among the late Archbishop of Canterbury's books, in the publick library at Cambridge ». The list includes a *Vita S. Kinani episcopi Damliagensis*, and on the verso of f. 62 *In festo S. Kinani episcopi et confessoris*. Ware gives the opening words of the Office, the first stanza of one of the hymns and an extract from Lesson 3 which prove that his Office was the one known to us. His exemplar, from « the public library at Cambridge » is to be identified with Lb. A paper copy of it exists in Lansdowne MS 418, ff. 105-110^{v}, which follows even the mistakes of Lb. At the beginning, in Ware's hand, is the note : « Transcriptum ex Bibliotheca publica Cantabrigiae per Guil. Morum mense Julio 1656 ad usum Jacobi Waraei Esq. » [1].

II. British Museum, Lansdowne 387, ff. 35-41 (= **Ls**).

It seems advisable to describe Lans. 387 in detail.

Size : 145×225 mms. Collation : a^{8}, b^{8}, c^{8} (8 missing), d^{8}, e^{9} (9 inserted). 40 ff. Single columns of 26 lines, margins pricked. Script : a practised bookhand of the late fourteenth century [2]. Rubrics in red, larger capitals in blue with red penwork. The colour of the initials and penwork changes slightly and the penwork becomes more elaborate from f. 25 onwards.

Ownership : The manuscript is bound in red leather, stamped *Lectiones in Festis Sanctorum* along the spine, and bears the Lansdowne arms. On the verso of the flyleaf is a plate giving the armorial bearings of Lord Shelburne, first Marquis of Lansdowne, from whom the Lansdowne collection is named. On f. 1, which is not part of the original manuscript, is the name of James West, and a note : « I bought this book of Morgan Graves, Esq., son of that excellent antiquary Richard Graves of Mickleton in Gloucestershire, February the 18th, 1731. » The antiquary Richard Graves lived 1677-1729. James West, antiquary and politician, whose country seat was in Gloucestershire, was born at the beginning of the eighteenth century. After his death in 1772 his manuscripts were sold to Lord Shelburne, and so entered the Lansdowne collection.

Contents : f. 2 *In commemoratione beate Marie*. f. 3^{v} *In commemoratione sancti Thome martyris*. f. 6^{v} *In commemoratione sancti Augustini*. f. 8^{v} *In commemoratione sancte Kyneburge virginis*. f. 11^{v} *In commemoratione sancti Kenani*. Two sets of three lessons are given for each of these saints, without any further material for use in their Offices. At the beginning of the second set of lessons

[1] Dr E. St. John Brooks kindly drew my attention to this manuscript.

[2] Professor Wormald has kindly examined the manuscript and I quote his opinion.

for S. Cíanán a rubric has been erased and I am unable to read it under ultra-violet light. f. 14 *Historia translationis secunde beati Augustini*, an Office with six lessons. f. 19 *In sollempnitate Corporis Christi*, an Office with nine lessons ; it is incomplete owing to the loss of a folio at the end of the third gathering. f. 25 *In festo sancte Kyneburge virginis*, office with nine lessons ; lectio 8 mentions the translation, which took place on 10 April, 1390, and lectio 9 recounts a miracle which occurred in the same year. The Office of S. Kyneburga was obviously written very shortly after the translation. f. 33^{v} *Ad processionem. In die.* f. 34 *Ad processionem. In translatione. Ad Missam.* f. 35 *In festo sancti Kynani episcopi et confessoris.* f. 41 *Ad Missam.* f. 41 *In festo sancte Kyneburge*, a mass.

The importance of S. Kyneburga, S. Cíanán and S. Augustine in the manuscript points to Llanthony near Gloucester as its home. The nine lesson Office of S. Cíanán (referred to henceforth as **Ls**) is identical with his Office in Lb, except that Ls adds a mass. It is difficult to say with finality what is the exact relation between these two manuscripts. They appear to belong to the same period, though Ls is probably slightly the earlier. Neither has a monopoly of good readings, and on occasions both manuscripts agree in an inferior reading. Perhaps both were using the same exemplar.

III. Lans. 387, ff. 11^{v}-14. The two sets of three lessons for the Office of S. Cíanán. These lessons contain the text of lessons 1, 2, 3 and part of lesson 8 of the longer Office, though the divisions into lessons occur at different places.

The Life of Cíanán is found in the following manuscripts :

IV. Brussels, Bibl. Roy. 8953-8954, ff. 299-300^{v}. *Vita Kenani episcopi et confessoris.* The manuscript is a collection of Saints' Lives for 23rd and 24th November made by the Bollandists in the seventeenth century. At the top of f. 299 is a note : « Ex MS P. Fitzimon. » The text of the Life of Cíanán is substantially the same as that of his longer Office, save that it omits lessons 4 and 5 which, as we shall see, are direct borrowings from another Life.

V. Cambridge, Add. 3041, f. 274, dating from the sixteenth century. It is a paper manuscript by Nicholas Roscarrock giving Lives and notices of Saints in alphabetical order. No full description of this manuscript has, to my knowledge, been published. Roscarrock writes : « Of S. Kenan, bishop and confessor. Novemb. 24. Saint Kenan was borne in Ireland of the blode royall of that countrey, and in his youth should have been slaine, but that he was preserved by an Angell, and after was made Bishop : and had many Revelations of Angells, was of singular sanctitye, and raysed three dead persons to Life, And by his prayer delivered a woman which had been three years still with child of two children saifly, with many other great Miracles saith ffather Whitford in his Addits. to his English Martirologie : on the 24 of November on which day saith hee, his ffeast was kept

in Ireland. » — Roscarrock derives this entry from Whitford [1] and it would appear that the Life known to Whitford was the same in content as that known to us [2].

Cíanán's Life was still available in the sixteenth century. The paper manuscript already mentioned from the Archives Générales du Royaume de Belgique [3] reads, as its forty-fifth item : « Cenanus primus episcopus Medensis et confessor, 8 Martii : cum quo iunguntur Conanus et Conellus qui supra ponuntur ; de eis tribus martyrologium Cartusianum. Corpus eius iacet Duleciae in Media ubi et vita eius facile inveniretur. »

Lans. 387 was printed by W. H. Hart in 1869. He gives the Office of S. Cíanán without notes or commentary, silently emending the text : the book is now rare [4]. Since little is known of S. Cíanán [5], it seemed worth while to reprint the Office from the Lambeth manuscript with variants from Ls., to provide notes, and to offer some comments on the historical value which may be attached to the text.

The three hymns of Cíanán's Office and a number of the antiphons, versicles and responses are taken over, or in some cases adapted, from an Office of S. Martha. The notes to the text given below supply more detailed references. Lessons 4 and 5 of the longer Office, relating to the foundation of Duleek, are copied from the Life of Mochua of Timahoe [6]. Both our manuscripts, Lb and Ls, refer to Mochua as Machotus, though they give his monastery as *domus Mochua* (Tech Mochua, Timahoe). This suggests an Anglo-Norman scribe, for a native Irishman would hardly have confused Mochua with the name of another saint [7]. The Life of Mochua now survives in Rawl. B 485 and its descendants. The inferior readings

[1] *The Martiloge in Englysshe*, first printed by Wynkyn de Worde in 1526 ; ed. Procter and Dewick for the *Henry Bradshaw Society* (1893), p. 183.

[2] Ussher, *Britannicarum Ecclesiarum Antiquitates*, cap. xvi (ed. Elrington and Todd, *Whole Works*, VI, 339), knew the Life of Cíanán of Duleek, though his quotations suggest a different recension. Colgan (*Acta SS. Hiberniae*, p. 443-444, note 11) identifies Cíanán of Duleek with S. Ké or S. Kenan of Clether, whose Life is given by Albert Le Grand (*Les Vies des Saints de la Bretagne Armorique*, ed. A.-M. Thomas, J.-M. Abgrall, P. Peyron, p. 561-567). S. Ké is commemorated at 5 Nov., S. Cíanán of Duleek at 24 Nov. ; there are no parallels between the Lives.

[3] *Supra*, p. 343.

[4] *Lectionarium Sanctae Mariae Virginis, Sancti Thomae Cantuariensis, Sancti Augustini, Sanctae Kyneburgae Gloucestriensis, et Sancti Kenani de Hibernia* (London, 1869).

[5] Kenney omits him in his *Sources*.

[6] Plummer, *Vitae Sanctorum Hiberniae*, II, 187-188.

[7] The famous Mochuta of Lismore is commemorated at 14 May. John of Tynemouth gives the Life of another saint Machutus (ed. Horstmann, *Nova Legenda Anglie*, II, 149-156) whose festival is on 15 November.

supplied by Cíanán's Office make it unlikely that either of the Rawl. manuscripts was used directly. The Life of Mochua in the Rawl. recension must have existed in some other manuscript, and was used by the exemplar of Ls and Lb. The remaining lessons of the Office, apart from lessons 4 and 5, were probably taken from a Life of Cíanán. Lesson 8 reads as a précis of some longer work. The compiler of the material which forms the Life and the lessons of the Office knew little of the historical S. Cíanán. Few early traditions of him have survived. The first lesson gives his *floruit* as c. 406 : this is perhaps a slip for 460, a date which would better synchronize with his obit at 489 in the *Annals of Ulster* (*Annals of Inisfallen*, 491). It is surprising that his connection with Patrick is not mentioned in the Office : the Annals note that Patrick gave Cíanán a gospel [1] and the *Vita Tripartita* relates how Patrick baptized his father and blessed him in his mother's womb. The genealogies trace his descent, through his father Sédna, to Tadg, son of Cían, son of Ailill Oluim. His foundation of a stone church at Duleek is a tradition supported by the name, Dam liacc, and is attested by an authority as early as the Book of Armagh [2]. The story of Cíanán's association with Cairnech, briefly indicated in lesson 6, appears more fully in the Rawl. 512 glosses on the *Félire Óengusso* [3], and the description of his uncorrupted body occurs both in the glosses and in the fifteenth and sixteenth century manuscript, T.C.D. H.3.17 [4]. The union of Columcille and the buried Cíanán, recounted in the glosses [5], does not appear in the Office or Lives.

The compiler also had to draw on other less relevant material. In sending his young saint to study under S. Martin of Tours he was well in line with the tradition of Irish hagiography [6], but the pilgrimage to Jerusalem becomes a feature only of the Lives dating from the Anglo-Norman period [7]. Mac Nisse is one of the very few Irish saints supposed to have made a journey there, and his Life, in its present form, is late [8]. There is a close similarity, extending even to verbal parallels, between the rescue of Cíanán from Laoghaire in the first lesson of the Office and the rescue of the boy who became bishop Colman of Kellruaid, as it is recounted in the Life

[1] *Annals of Ulster*, I, 28 ; *Annals of Tigernach*, ed. Stokes, in *Revue Celtique*, XVII (1896), p. 120.

[2] F. 12v : *domum cennani id est lapidum.*

[3] Ed. W. Stokes, *Henry Bradshaw Society*, vol. XXIX (1905), p. 244.

[4] Todd, *Irish Nennius* (Dublin, 1848), p. 221.

[5] *Félire Óengusso*, p. 244.

[6] Cf. P. Grosjean, in *Anal. Boll.*, LV (1937), p. 300-348.

[7] E.g. in the *c.* 1200 ms Vesp. A. xiv, Cadoc, David, Teilo and Patern visit Jerusalem.

[8] Kenney, *Sources*, p. 352, suggests that it may have been prepared for monks of the diocese of Connor after the Norman invasion.

of Mac Nisse [1]. Other miracles, such as the opened book unharmed by rain or the cow separated from its calf, are common hagiographical themes.

The history of Duleek is better attested than the personal career of S. Cíanán. Between the death of Cíanán and the year 725 the Annals have no entries relating to Duleek, but from 783 to 872 we have what may well be a complete list of abbots [2]. Gnia, the abbot who died in 872, seems to have been one of the most influential successors of S. Cíanán [3]:

Gnía grian ar ccaomchlainne cenn crabhuidh insi Emhir,
Do ghabh nasadh naomrainne [4] comharba Cianain calig,
Céin máir samhadh sorchaidhe dia mba cenn céim gan cina [5],
Dirsan mind mór molbhthaighe ar cara caoimhfhionn Gniaa.

(Gnia, the sun of our fair race, head of the piety of Emher's island, He celebrated the festivals of the saints, the successor of wise Cíanán, For a long while the bright congregation, of which he was head, had dignity without obscurity, Alas for the great precious gem, our fair bright friend, Gnia.)

Gnia is the first scribe to be recorded in the obits of Duleek, and the tradition of learning established in his day appears, from the scribes' obits given at 907, 920, 929 and 961, to have been maintained for over a century.

The first Viking raid on Duleek is recorded at 832 and further plundering took place in 881 with heavy losses to the monastic population [6]. The eleventh and twelfth centuries saw more or less

[1] See text of Office, *infra*, p. 365, note 2.

[2] *Annals of Ulster* dates are given for the following obits of abbots unless otherwise noted: 783 Oengus son of Crunnmael, 789 Fedhach son of Cormac, 810 Cathina, 819 Crunnmael son of Ailill, 820 Dalach son of Congus, 849 Finsnechta son of Diarmait, 858 (*Four Masters*) Colman, 868 Coemhan son of Dalach, 872 Gnia.

[3] The following poem is printed by J. O'Donovan in *The Annals of Ireland : Three Fragments* (Dublin, 1860), p. 196; by the same editor in the *Annals of the Four Masters*, I, 514; and by K. Meyer, *Bruchstücke der älteren Lyrik Irlands* (1919), No. 7, p. 49. I have given the text from *Three Fragments*, noting the more important variants. The metre is regular throughout, 7^3+7^2.

[4] *Four Masters :* madgabh nasadh naebhprainne. Cf. nóebphroinn cen sháith, « a holy banquet without satiety », *Ériu*, II, 65 (8). (Mrs Ann O'Sullivan drew my attention to this reference.)

[5] Meyer, reading *céimm cen chía*, translates « eine ungetrübte Würde » (an undimmed dignity).

[6] The oratory of Cíanán was plundered by Foreigners and its full of people taken out of it; and Barith, a great tyrant of the Norsemen, was afterwards killed by Cíanán (*Annals of Ulster*, I, 396-398).

frequent intermittent raids until the final conquest by the Normans. Lay influence was probably entering the monastery in the tenth century and after. During this period the word *abbas* is used only once, in 900 ; *comarba*, which sometimes indicates a religious under monastic vows, sometimes a layman, is used in the entries of 1098 and 1127 ; the word *erenagh*, which suggests lay status, is more frequently found (955, 984, 1045, 1093), and *secnab* (890) and *economus* or *fertighis* (922) also occur[1].

Bregia and Meath were rapidly overrun by the Anglo-Normans. In 1171 the invaders plundered Duleek and soon after the conquest, in 1182, Hugh de Lacy, Lord of Meath, founded at Duleek an Augustinian priory which was made a cell of Llanthony. The older church of S. Cíanán was impropriated to the Augustinian priory[2], and it is clear that the Anglo-Normans gave a new impetus to Cíanán's cult. The Office claims : *Kenanus splendet hodie diu latens sub nubilo.* We know from the *Cartulary of Llanthony Secunda*, edited by Dr Brooks for the Irish Manuscripts Commission, that the church of S. Cíanán was served by the canons, and that Cíanán's body rested in the north part of his church in the chancel[3]. William, bishop of Meath, seems to have been responsible for Cíanán's translation[4]. There were three bishops of Meath named William in the fourteenth century, William de Paul 1327-1349, William St. Leger 1350-1352, and William Andrew 1380-1385. Of these William St. Leger, bishop 1350-1352, would appear to be the most likely person to interest

[1] There may have been family influence in the bestowal of monastic offices : 890 (*Four Masters*) Oenacan son of Maeltuile, secnab ; 922 (*Annals of Ulster*) Loingsech son of Oenacan, economus ; 929 (*A. U.*) Tuathal son of Oenacan, scribe and bishop ; 935 (*A. U.*) Muiredach son of Maelbrigte, princeps, died *immatura aetate ;* 955 (*A. U.*) Oengus son of Maelbrigte, erenagh ; 984 (*F.M.*) Eochaidh son of Saerghus, erenagh ; 1045 (*F.M.*) Muiredach grandson of Saerghus, erenagh.

[2] E. St. John Brooks, *Fourteenth century Monastic Estates in Meath*, in *Journal of the Royal Society of Antiquaries of Ireland*, LXXXIII (1953), p. 145.

[3] *Ecclesia sancti Kenani.* Item, supradicti religiosi in eadem villa de Dyuellek in proprios usus optinent quandam ecclesiam parochialem sancti Kenani episcopi et confessoris, qui dictam ecclesiam ad laudem et honorem (Dei) per dccc annos et ultra construxit, in qua idem sanctus, in parte boriali in cancella, humaniter requiescit, quam quidem ecclesiam prefati religiosi absque perturbacione a tempore quo non extat memoria optinuerunt et pacifice possiderunt hucusque tanquam veri persone eiusdem ac rectores ubi habent unum vel duos de confratribus suis eorundem procuratores qui dicte ecclesie deseruiunt ac ipsi et duo parochiales capellani et quatuor clerici in eadem cotidie alta voce diuina celebrant, cuius alteragium de oblacionibus cere, lane, agnorum, aucarum, porcellorum, allee, separum, lini, canabi, lactagii et huiusmodi valet communibus annis xiij li. vj s. viij d. (p. 295).

[4] See Office, *infra*, p. 363.

himself in Cianán's Office. Formerly, as archdeacon of Meath, he had held the deanery of Duleek within his jurisdiction [1] and, if he was the relative of Thomas St Leger, the bishop of Meath who regulated S. Finnian's Office, as Fr Brady thinks likely [2], there was in his family some tradition of interest in the cults of Irish saints of the Pale.

The Office of S. Cianán is non-monastic and was probably intended for the use of the diocese of Meath. It is a typical example of Anglo-Norman work. The stone crosses still to be seen at Duleek, as well as the references to the church in the early literary sources already cited, show that the foundation was of some importance between the eighth and the twelfth centuries. The Anglo-Normans must have found a local celebration of the saint's cult, and they provided for a liturgical commemoration from the traditions which they encountered there.

Newnham College, Cambridge. Kathleen Hughes.

IN FESTIVITATE S. FINIANI EPISCOPI MEDENSIS ET CONFESSORIS

The Office is printed from Brussels Bibl. Roy. 8590-8598, ff. 176v-181v (= B). Messingham's variants (= M) are far too extensive to note them all, but where B is corrupt and M helps to elucidate the sense, the M reading is given in a note. Other footnotes in the text below refer to corresponding passages in the Latin or Irish Lives. The mass from Lambeth MS 213, f. 230, is added.

Ad Vesperas. Antiph. ad omnes psalmos. Salve, dux Midie, pater et speculum monachorum, / Cultor iustitiae, iubar et flos philosophorum, / Tu defende nos pie a fornace dolorum. Ps. Laudate pueri, et cetera ut in festo unius episcopi et confessoris.

Capitulum. Ecce sacerdos magnus <et> se<quentia>.

Res. Trino fulsit miraculo, sanctorum tabernaculo hospicio susceptus. / Vivum funus oraculo, vinum limpha in vasculo, de caelis est adeptus.

Vers. Vacca gaudet de vitulo reddivivo diluculo, quo vir fuit defectus. / Vinum limpha <et> se<quentia>. Gloria Patri. Vinum limpha [3].

Hymnus. Adest dies laetitiae, cleri plaudant cum iubilo,
refulsit sol iustitiae, qui prius erat sub nubilo.
Gratuletur Hybernia freta doctore celitus,
quo cleri contubernia reformantur divinitus [4].

[1] J. Brady, *Irish Ecclesiastical Record*, ser. 5, LXV (1945), p. 90.
[2] Ibid., p. 93.
[3] Cf. *CS*, col. 205 (27).
[4] Cf. *CS*, col. 194 (9), (11); *Lismore*, 2569-2570.

Erroris iter devium, quo sine fine curritur,
per huius magisterium a nobis intercluditur.
Qui prius [1] longe fu[er]imus a Christo Dei filio,
nunc appropinquavimus huius almi auxilio.
Vergente mundi vespere, sacer in saxo panditur,
virtute Dei dexterae de taxo comprehenditur [2].
Praesul Midensis inclitus, Thomas de Leodegario,
virtute Sancti Spiritus hunc rexit annuario.
Per te Pater cum Filio, consolatorque Spiritus,
hec presens Dei concio [3] dono ditetur celitus. Amen.

V. Amavit eum Dominus <et> se<quentia>.

Antiph. ad Mag. O pater alme, tuum nomen sanctificatum / Vincens daemon<i>um, nostrum tu vince reatum [4]; / Ac duc hunc populum super aethera magnificatum.

Ps. Magnificat. Oratio. Deus qui beatum Finianum doctorem Hyberniae pontificali gratia sublimasti, tribue, quaesumus, ut quem digne veneramur in terris, eius intervenientibus meritis, gaudiis mereamur perfrui sempiternis. Per Dominum nostrum Iesum Christum <et> se<quentia>.

Ad Matutinas Invitatorium. Exultemus Finiano, iubilemus diluculo, / Cuius dogma fuit favo predulci<u>s in populo [5]. Ps. Venite exultemus.

Hymnus. Rosa crevit de liliis vernanti rubens folio,
speciosus [6] prae filiis superno sedit solio.
Sic hic flos in Hybernia odorem fame sparserat,
ut ad se contubernia clericorum allexerat.
Huius rosae de foliis apes sacratae suxerant [7],
mel post in territoriis suis abunde vexerant.
O quam preclarum flosculum clara parit Talicia [8],
ad cuius oris osculum morbi cedunt et vicia!
Christe, fove sub casulis vexatos dolore vario,
tuis nos iunge rosulis in caelesti rosario. Amen.

In primo Noct. Antiph. 1. Verbi mortis pharetram saevit Deo gratus, / dum doctoris cathedram ascendit beatus [9]. Ps. Beatus vir. 2. Prece sancti Saxones montes obtexerunt, / ea re in Brittones quare fremuerunt [10]? Ps. Quare fremuerunt. 3. Qui de tuo nomine me vellunt ingrati, / ut quid, inquit, Domine, sunt multiplicati? Ps. Domine, quid multiplicati <et> se<quentia>. V. Amavit eum Dominus <et> se<quentia>.

[1] Thus M; B reads: *plus*. — [2] *CS*, col. 206 (28). — [3] Thus M; B reads: *conscio*. — [4] Thus M; B reads: *iratum*. — [5] J. Ware (*The Writers of Ireland*, ed. Harris, London, 1705, p. 4) quotes this reading and not Messingham's. Messingham's attempted correction to *favus* spoils the metre. It is evident that Messingham was using the same text as the scribe of B. — [6] Thus M; B reads: *specioso*. — [7] Thus M; B reads: *iunxerant*. — [8] Talicia or Talech, the mother of S. Finnian. — [9] This verse does not make sense, and I do not know to what incident it refers. — [10] *CS*, col. 193 (8).

Lectio prima. S. Finianus egregiae vitae fuit, sanctae conversationis, gratia Sancti Spiritus plenus : a nobilibus parentibus ortus fuit. Cumque ad annos discretionis attingeret, ut dignus [1] Christo militaret, huius vitae momentanea et caduca contemnens, calcatis temporalibus diviciis, aeternaque toto desiderans animo [2], soli Deo placere studuit. Postea visum est ergo eius matri flammam igneam suo intrasse ore, et postea albam avem ex ore matris evolasse, et summitate cuiusdam arboris astitisse, et ibidem alas suas extendisse, et aves totius Hybernie advenisse, et ab illa ave saciatas fuisse [3].

R. Dum fervet ad ethera, loca petens sydera, / summi regis honore, in agonis hac area [4], / carnem texit et ter castitatis amore [5]. V. Sic se cinxit interea, zona predita ferrea, scaturiens faetore [6]. Carnem texit <et> se<quentia>.

Lectio secunda. Talia matre eius referente, Fintanus pater eius visionis presagia revelare incepit, dicens : « Per flammam ignis, sanctum intellige conceptum ; per albam avem, venerabilem puerum quem paries ; per arborem, sapientiam ; per alarum extensionem, amplitudinem doctrine ; per aves advolantes, et postea satiatas, fuisse discipulos doctrina refectos. » Et hec omnia completa sunt [7].

R. Trino fulsit miraculo, sanctorum tabernaculo hospicio susceptus. / Vivum funus oraculo, vinum lympha in vasculo, de celis est adeptus. V. Vacca gaudet de vitulo reddivivo diluculo, quo vir fuit defectus. Vinum lympha [8].

Lectio tertia. Parentes autem eius, memores visionis maternae, hoc nomen Finen, quasi [9] albam avem, eum vocarunt. Prelibatus ergo semper liberalibus artibus, divinae paginae intentius operam dedit, et mox inde miraculorum virtutum floribus decoratus est [10]. Viduas autem et pupillos et ceteros infirmos tam prope quam longe visitabat.

R. Regressus in Clonardiam ad cathedram lecturae, / apponit diligentiam ad studium scripturae, / acquirit sapientiam non tamen vi naturae. V. Deus in dando gratiam, fudit intelligentiam vi visionis purae. Acquirit sapientiam. Gloria Patri.

In secundo Nocturno. Antiph. 1. In doctrinae poculis, vix inveni parem / omnium in oculis, te cum invocarem. Ps. Cum invocarem. 2. Ut brutis nasturcia [11] placent, veluut hec herba, / cunc-

[1] Sic cod. — [2] (*a. t. d. a.*) : *aeterna a toto desideriis animo* B. — [3] *CS*, col. 189 (1). — [4] B : *aera ;* M : *arena.* — [5] The Resp. is faulty, and is underlined in the MS. M reads : *Dum fervet ad aethera, loca petens syderea ; summi regis honore, in agonis arena ; carnem texerat terram castitatis amore.* — [6] *Lismore*, 2721-2725 ; *CS*, col. 208 (32). Cf. the tenth, or possibly ninth, century Irish poem, *Cris finneain*, printed by W. Stokes, *Revue Celtique*, II (1873), p. 112-115. — [7] *CS*, col. 189 (1). — [8] M : *vinum e limpha in vasculo.* — [9] B : *quod ;* M : *quod albam avem significat.* — [10] *CS*, col. 190 (2). — [11] Thus M ; B reads : *narstucia.*

tis erant dulcia Finiani verba. <Ps.> Verba mea. 3. Qui dedisti in honore te [1] pro homine / providisti de doctore nobis [2] Domine. Ps. Domine, Dominus noster.

Lectio quarta. Finianus quodam die ex itinere fessus, germanos eius comitantes ut ei aquam affer<r>ent, rogabat. Illi vero eius rogatui satisfacere volentes, ad remotissimum flumen ire tentabant. Finianus vero, videns eos intollera<bili>ter fessos, illos revocabat ; et quendam locum in latere cuiusdam montis stru<x>it, benedicendo signavit, et inde fons eructavit, quo torrentissime flumen ad austrum labitur [3].

R. De Roma dum regreditur in terra Brittonali, / inter senes lis oritur de cura pastorali, / sanctus iudex eligitur consensu ex equali. V. Linguam ignotam loquitur, David presul efficitur concordia vocali [4]. Sanctus iudex <et> se<quentia>.

Lectio quinta. Anno etatis suae 30, propter causas Hyberniensium, Turonis perrexit et inde per Brittaniam redeundo, quidam vir sanctus coram sancto David dixit : « Iuvenem plenum [5] Spiritu Sancto video. » David dixit : « Si ita est, nobis iudicet et nobis lingua nostra loquatur. » Finianus vero, signo crucis ore signato, linguam Brittanorum, quam ante non didicit, locutus est [6].

R. Dum patrem hunc persequitur comes Laginiensis [7], / heres servire sequitur, militibus apprehensis, / collisus natus moritur, iam sociis eversis. V. Vati comes obsequitur, parenti proles redditur, militibus conversis. Collisus <et> se<quentia> [8].

Lectio sexta. Finiano [9] et David cum viris sanctis quendam locum monasterii ibidem a rege [10] petentibus, illis denegavit rex. Sed quidam garrulus, deridendo, dixit : « Stagnum proximum castello sancti viri expetunt ut [11] ibidem monasterium edificent. » Rex ait : « Si hoc fecerint, castellum cum loco stagni eorum erit. » Finianus vero accepit facem in nomine Domini et extinxit in stagno,

[1] Thus M ; B reads : *sed.* — [2] Thus M ; B reads : *vobis.* — [3] *CS*, cols. 190-191 (3). In the Latin *Vitae* the relatives are girls, *germanae, puellae.* — [4] The significance of Finnian's miraculous ability to speak Welsh—to enable him to decide the dispute among the British clerics—is lost in the extant Latin Lives, *CS*, col. 191 (4), though it is clear from the Irish text, *Lismore*, 2529-2539. No visit to Rome takes place in any of his Lives : he is turned back by an angel. Finnian's Office perhaps shows the influence of Patrician traditions, which claim that Patrick planned a journey to Rome, the *caput mundi*, especially popular as a centre of pilgrimage in the early middle ages. — [5] B : *pleno.* — [6] *CS*, col. 191 (4). — [7] B : *Laginenses.* — [8] In M the Resp. reads : *Dum patrem hunc persequitur Comes Lageniensis, haeres saeviens sequitur militibus apprehensis, collisus natus moritur iam sociis eversis.* The R. and V. may refer to the story of Bresal, son of Muiredach, « king » of Leinster, which is lost from the end of Book I of the Latin Life. The Irish account (*Lismore*, 2589-2599) mentions no resuscitation. — [9] *Finianus* B. — [10] (*a r.*) *agere* B. — [11] Corrected from *et* B.

et tota aqua illa effluxit ad mare, et in loco stagni, terra desiccata apparuit [1]. Tu autem.

R. Infelix turba Saxonum furibunda vesania in Brittones surrexit, / desolans pacem pectorum, sancti velut inania eloquia despexit. V. Orante victoriam daemonum, quos horruit Britannia sub montibus contexit [2]. Sancti velut. Gloria Patri. Sancti velut.

In tertio Nocturno. 1. Omne rerum labile quisquis superabit, / iste rerum Domine [3] ovans purus habitabit. Ps. Domine quis. 2. Exile per pabulum vivens se virtute, / mundum vicit Zabulum Domini virtute. Ps. Domine in virtute. 3. A pestis letifera [4] liberamur guerra, / nobis super sydera, Domini sit terra. Ps. Domini est terra. V. Justus ut palma florebit.

Lectio septima. Rex vero et oppidum et agros vicinos et locum stagni sancto Finiano devovit. Finianus vero patribus predictis illa concessit ; et ibidem tres ecclesiae sunt constructae, et ibidem triginta annis commoratus est. Quadam die, monachis euntibus ad silvam ad opera facienda, Finianus domi remansit. Prior, hec sciens, Finianum quasi inobedientem arguebat. Finianus, rubore confusus, dixit : « Si mihi iumenta praestiteris, illa de silva reducam [5]. »

R. Ex ubertatis ortulò, gnarus antistes saciat / Christi plebem catholicam, ut spiritu proficiat [6]. / Scalam pandit ad gloriam, ut suos salvos faciat. V. Cunctis datus in speculo, multis se penis cruciat, se despexit in populo, ut ad se nos alliciat. Scalam <et> se<quentia>.

Lectio octava. Prior vero, indignatus, duos boves indomitos ei subiugare precepit : Finianus preceptis prioris obedivit, et statim ante alios illos boves singulis subiugantibus oneratos de silva reduxit, sed nemini ultra presencia [7] prioris apparuit. Quodam tempore Saxones armati in Brittannos insurrexerunt, sed Brittanni, non satis expediti in hostes, miserunt sanctum Finianum ut rogaret inducias, quas denegaverunt Saxones. Finianus igitur oravit, ut Deus impetum Saxonum prohiberet. Mons ergo in convallibus ubi erant Saxones ruit, et eos oppressit, et unus ex eis non remansit [8].

R. Degens in monasterio vir prioris imperio irrisus subiugavit, / boves furentes devio, completo ministerio, Deo dante domavit. V. Prior cum improperio, sublato magisterio, de terris evolavit. Completo <et> se<quentia>.

Lectio nona. Post haec Finianus Romam ire cogitabat, sed

[1] *CS*, col. 192 (5). — [2] *CS*, col. 193 (8). The R. and V. are corrupt, though they contain three lines which scan : *Infelix Saxonum turba in Brittones surrexit, sancti velut inania eloquia despexit, quos horruit Britannia sub montibus contexit.* M reads *peccatorum* for *pectorum*, and *victore* for *victoriam*. — [3] This is corrupt. M reads : *Iste tabernaculum purus habitabit.* — [4] *letiferae* B and M. — [5] *CS*, cols. 192-193 (6). — [6] Thus M ; B reads : *proficiebat.* — [7] *presenciam* B. — [8] *CS*, col. 193 (8).

angelus Domini intervenit ne iret Romam, et dixit : « Quicquid ibi petas, et hic tibi dabitur. Et festina in Hiberniam, et fidem, Hiberniensibus post obitum B. Patricii neglectam, restaurare labores [1]. » De quodam filio regis legitur, qui<a> Finiano cum uno brachio violentiam fecit, sed Finianus deprecavit ut brachio privaretur. Ab hostibus interfectus est : in crastino vultur manum eius ad Finianum portavit [2].

R. Iob ut alter patitur, Abel ut fidus [3] graditur, ut Enoch exorabat, / ut archa Noe regitur, ut Salomon sic loquitur, ut Paulus predicabat. V. Ut Tobias compatitur, ut Helias sic rapitur, ut Moyses minabat. Ut archa <et> se<quentia>. Gloria Patri. Ut archa Noe [4]. V. Ora pro nobis B. Finiane [5] <et> se<quentia>.

In Laudibus. Antiphonae. 1. Finianus hereticos, per sermones propheticos, constanter informavit, / hic simul in sacrificio, caelorum et hospicio quod Dominus regnavit. Ps. Dominus regnavit. 2. Senes cum iunioribus [6], sacris ditati moribus Abrahe Deo dicate, / oris apertis faucibus Finiani <in> laudibus [7] excelso iubilate. Ps. Iubilate. 3. Opes sparsit pauperibus, Iesum sequens pro viribus ut alter Zebedeus, / sic ex gratis operibus erexit in syderibus, illius cornu Deus. Ps. Deus, Deus meus. 4. In hac vita carceris, dans exemplum posteris, antistes dum vixit, / lingua mane, vesperis, in adversis, prosperis, Deum benedixit. Ps. Benedicite. 5. Doctus indoctos docuit fidem, mores, ut potuit, constanter praedicare / Iesum quem [8] corde coluit, voce ferventi monuit, per orbem collaudare. Ps. Laudate Dominum omnes gentes.

Capitulum. Ecce sacerdos magnus <et> se<quentia>.

Hymnus. Colatur a fidelibus Clonardensis ecclesia,
pietatis operibus, impensis elemosina.
Nativus de Lagenia [9] quo sprevit nomen regium,
hic sumpsit infra menia legendi privilegium.
Trium virorum milium, sorte fit doctor humilis,
verbum his fudit fluvium, ut fons emanans rivulis.
En hic rexit in literis viae vicinum regiae,
hic se iungebat superis, hi<n>c transfertur egregie.
Felix pusilla civitas quondam ditata moribus,
nunc auri claret claritas, thesauri sub arboribus.
Fragrans odor de tumulo, cum mirorum frequentia,
probant in Iesu famulo mentis summa clemencia.
Per te Pater cum Filio, Consolatorque Spiritus,
hec presens cleri concio dono d<on>etur caelitus.

Antiph. ad Benedictus. O doctor Hybernie, lictor infidelium, thesaurus Clonardie, nec non privilegium cathedrae Midensis, dono tuae gratiae, fer nobis auxilium, ut de bonis gratiae ditemur immensis.

[1] *CS*, col. 194 (9). — [2] *Lismore*, 2589-2599. — [3] *sydus* M and B. — [4] *Lismore*, 2740-2745 ; cf. *CS*, col. 209 (34). — [5] *Finiani* B. — [6] *minoribus* M and B. — [7] *non ignavis laudibus* M. — [8] Thus M ; B reads : *quam*. — [9] *Lagania* B.

Ps. Benedictus. Oratio. Deus qui beatum Finianum <et> se<quentia>.

Ad secundas Vesperas. Versus, psalmi feriae. Capitulum. Ecce sacerdos magnus <et> se<quentia>.

Hymnus[1]. Finianus lingua gnarus nostrae currat memoriae
quem influxit et illuxit summae Deus clementiae.
In Lismauri, census[2] auri reperitur sub cinere[3],
Finianus lucet clarus iam lucis orto sydere.
Ut divina mire trina resuscitavit funera,
hic dum vivit acquisivit aeterna Christi munera.
Clerus iste, Iesu Christe, te collaudant applausibus,
coram throno de patrono exultet celum laudibus.
Finianum tibi charum, qui fecisti per Spiritum,
hos [co]haeredes fac consortes Deus tuorum militum.
Praesul digne nunc benigne iuva qui sumus pavidi,
nos te duce, duc in luce ad caenam agni providi. Amen.

V. Ora pro nobis beate Finiane[4] <et> se<quentia>. Ad Magnificat Antiph. Ave lux Clonardiae, pater Finiane, viator Turoniae, ferens iter grave, Iuva nos vecordia in virtutis ave, cordaque concordia gaudium suave. — Ps. Magnificat. — Oratio. Deus qui beatum Finianum doctorem Hybernie <et> se<quentia>.

IN FESTO SANCTI FINNIANI[5]

Officium. Statuit ei Dominus. — Oratio. Deus qui beatum Finianum doctorem Hybernie pontificali gratia sublimasti, tribue, quaesumus : ut quem digne veneramur in terris, eius intervenientibus meritis, gaudiis mereamur perfrui sempiternis. Per Dominum. — Epistola. Ecce sacerdos magnus. — Graduale. Domine praevenisti. — Vers. Vitam petiit. Alleluia. — Vers. Iustus germinabit. — Sequentia de communi sanctorum. Alma chorus. — Evangelium. Homo quidam peregre. — Offertorium. Veritas mea. — Secretum. Preces nostras quaesumus Domine propiciatus admitte et dicatum tibi sacrificium beati Finiani confessoris tui atque pontificis oratio pro nobis commendet. Per. — Communio. Domine quinque talenta. — Postcommunio. Omnipotens et misericors Deus, qui nos sacramentorum tuorum participes efficis et ministros, praesta, quaesumus, ut intercedente beato Finiano confessore tuo atque pontifice, et fidei proficiamus augmento et beatitudinis eius iungamur consortio. Per Dominum.

[1] The author of this hymn has used the opening words of a number of well-known hymns to form the concluding phrase of each stanza. For the full texts see the *Anglo-Saxon Hymnarium*, ed. J. Stevenson for the *Surtees Society* (Durham, 1851), pp. 29, 9, 123, 122, 134, 82. — [2] *sensus* B. — [3] *crimine* B. — [4] *Finiani* B. — [5] The words in red in the manuscript are printed here in small capitals.

IN FESTO SANCTI KYNANI EPISCOPI ET CONFESSORIS

From Lambeth Palace 357, ff. 72v-77 (= **Lb**), *with variants from British Museum Lansdowne 387, ff. 35-41* (= **Ls**).

Ad Vesperas. Salue Kenane honor Midencium, iubar ecclesie, doctor uiuencium, / Norma iustitie, doctor et mencium, nos perduc ad regnum post cursum presencium. In Translatione. Ant. [1] O lux Hibernie, speculum sanctitatis, norma paciencie, uasculum puritatis, / Tue colentes hodie translationis festiua solempnia / Tuis transfer precibus ad loca perhennia. Per. Capitulum. Ecce sacerdos. — R. Omnes gentes.

Ymnus [2]. Exultet celum laudibus, resultet terra gaudiis,
letis canamus uocibus, et ex totis precordiis.
Psalmis, ymnis et canticis, exaltetur [3] deuocio,
placetur ira [4] iudicis in hoc sacro solempnio.
Sint pura cordis intima, sordes absint libidinum,
mundificetur anima prorsus a labe criminum.
Hec est dies leticie, qua coronauit presulem
Iesus Christus rex glorie, mercedem reddens inclitam [5].

(In Translatione dicatur sic: Qua exaltauit presulem, Willelmus pastor Midie, immensam reddens gratiam.)

Oremus ut hic athleta cunctaque celi curia
Optineat per merita beata nobis gaudia. Amen.

U. Ora pro nobis beate Kenane ut digni. Ad Magnificat Ant. Presulum gemma Kenane, qui uirtutibus claruisti in egrorum corporibus, nobis opem ferens Christi egris medere moribus, et post mortis huius exilium, fac nos in celis habere hospicium. In Festo Translationis Ant. ad Magnificat. O quantus stupor populi, quanta proborum leticia, / Dum in loco sacri tumuli, mira fiunt prodigia, / Currunt senes et paruuli ad sancti beneficia. Oracio. Deus pro cuius amore sanctus confessor tuis Kenanus terrena contempsit et celestia desiderauit, fac nos eius meritis et precibus sic huius uite lubrica pertransire, ut ad celestia regna ualeamus feliciter peruenire. Per Dominum.

Inuitatorium. Assunt sanctissimi Kenani solempnia, quem deuotissime laudat ecclesia. Uenite.

[1] Rubric from Ls. — [2] The hymn is adapted from a hymn to S. Martha (= U. Chevalier, *Repert. hymnologicum*, n° 5835),p rinted by Klemming, *Hymni, sequentiae et piae cantiones*, III, 123-124. — [3] Lb: *exultetur;* Ls: *exultet*, originally *exultetur*. — [4] Reading from Klemming, l.c. Lb and Ls: *uia*. — [5] Office of S. Martha reads *hospitam* for *presulem*, and *debitam* for *inclitam*. The change to *presulem* in Cíanán's Office has destroyed the rhyme.

YMNUS [1]. Pange lingua preconium Kenani cantu dulcedinis,
quem laudat turba celestium, collaudet et uox hominis.
Conseruans sine macula pudicicie lilium,
implebat mente sedula pietatis obsequium.
Ueritatis discipulus, sed magister fidelium,
ut uerus Christi famulus contempsit mundi fastigium.
Presta, beata Trinitas, ut in terra uiuencium
nobis detur hereditas, per ipsius suffragium. Amen.

IN NOCTURNO. ANT. Multos per facundiam predicacionis prouexit ad patriam summe regionis [2]. — P. Beatus uir. — A. Felix esse domus clare dinoscitur, in qua hospes tam sanctus recipitur [3]. — P. Quare fremuerunt. — A. Ministrat hic sanctus exterius per actiuam sed quiescit interius per contemplatiuam [4]. — P. Domine quid.

LECTIO PRIMA. Temporibus beati Patricii primi et precipui Hybernie apostoli, circa annum ab Incarnacione Domini quadringentesimum sextum [5], reuerentissimus presul erat in Hibernia, Kenanus nomine [6], gente Connactea progenitus [7], et de nobilibus originem utrimque [8] traxit parentibus. Pater etenim eius uocabulo Sedna, de fortissimi regis nomine Tategli, de Momonia uidelicet nati, oriundus fuit prosapia ; mater uero, cui nomen Ethne, regis Eugenii, gentis scilicet Euganice procreatoris, ut asserunt, fuit neptis. Hic autem in<ter> [9] quinquaginta similis etatis obsides Hibernie regi, nomine Legario, et ipse traditus est obses. Dum uero, multo [10] post tempore, prefatus rex hos omnes, [et] parentibus fidem quam ipsi dederant non seruantibus, omnino deditos apud regale oppidum, s<c>ilicet Temoriam, uellet interficere, sanctissimus [11] homo Kerbanus, qui iuxta illud habitabat, Kenanum sibi dari ab eodem rege petiuit, quod tamen non impetrauit. Per pietatem itaque Regis regum ac Domini dominancium a suo non est fraudatus desiderio. Dum enim idem puerulus cum aliis a militibus crudelibus in aera sursum proieceretur ut hastarum punctis, prout moris erat, miserabiliter exciperetur, ab angelo hic solus sulleuatus est et in sinum

[1] Adapted from a hymn to S. Martha (CHEVALIER, n° 14506), KLEMMING, t. c., p. 122-124. — [2] KLEMMING, t. c., p. 124, in I. Noct. Ant. — [3] KLEMMING, t. c., p. 126 : Felix esse domus dinoscitur, ubi de Maria Martha conqueritur. — [4] KLEMMING, ibid. : Ministrat exterius Martha per actiuam, pascitur interius per contemplatiuam. — [5] *Sexagesimum* would accord better with the *A. U.* obit of Cíanán. — [6] The Book of Leinster list of bishops (facsimile, p. 365) includes the name of Cíanán. — [7] Cíanán's genealogy is traced back to Cían, son of Ailill Oluim. The descendants of Cían occupied the territory of Ciannacht Breg, extending from the Liffey to Dromiskin, Co. Louth (HOGAN, *Onomasticon Goedelicum*, p. 231). — [8] Lb and Ls : *utrumque*. — [9] Probably the original had the contraction for *inter*, *i* with a cross stroke (W. M. LINDSAY, *Contractions in Early Latin Minuscule MSS*, Oxford, 1908, p. 14). The scribe of Lb misread the contraction as *in*. Ls reads *inter* over an erasure. — [10] Ls : *non multo* over an erasure. — [11] Lb : *scantissimus*.

predicti senis in hostio sue cellule [1] pro ipso tunc orantis, immunis ab omni lesione depositus est, ac sic a morte immatura liberatus [2].

Primum R. Kenanus uerum iubar ecclesie pius et prudens, cella fuit diuine gratie et uas pudicicie. U. Christi minister lux erat hominum, morum magister, uictric<i>us criminum. Cella [3].

Lectio secunda [4]. Deinde a beato patre duabus monialibus ad nutriendum est commendatus. Quod ille honeste satis egerunt. Ipse aliquando eum calida balneare uolentes aqua, et facultatem tamen tunc non habentes, aliis eiusdem premonite san<c>titatis indiciis, iunc[t]um in presenti cespite radicatum in illius manu prius collectum cum suarum coadiutorio manuum [5] attraxerunt, ac statim calida de loco eiusdem cespitis erupit [6] unda, que manum alterius earum [7] in eam sine caucione protinus intinctam combussit. Quo uiso, beate mulieres manum sancti pueri in eandem immiserunt, et eius extimplo calor est temperatus, ac manus que ante combusta est, in eam tunc intincta [8], recepit sanitatem. Congruo tempore post hec succedente, dilectus alumpnus a sanctis feminis cuidam religioso uiro, nomine Nathano, ad erudiendum in literali sciencia est commendatus, apud quem in omni obediencia ac docibilitate necnon et miraculorum per ipsum factorum coruscacione, ut [9] tribus probabitur sequentibus, aliquot annis mansit. Quodam die solus in agro legens, non clauso libro, parumper pausauit. Interea celum super omnia loca ei circumquaque adiacencia pluit: super ipsum uero eiusque librum, gutta non cecidit una [10].

R. Iure tenens ordinario cathedram episcopalem, maturo [11] se rexit consilio, summopere detestans pharetram mundialem. U. Pacem sequens et sanctimoniam [12] extirpabat [13] lites [14] et sysanniam [15]. Maturo.

Lectio tertia [16]. Cura itidem pastorali unius quam prefatus [17]

[1] Ls reading; Lb: *sellule.* — [2] Cf. Life of Mac Nisse: Ipso autem illuc perueniente, ibique orante, prefatus puer, in aera sursum ut in acuminibus hastarum exciperetur proiectus, ab angelis confestim ereptus est, et in sinum sancti pontificis immunis ab omni lesione depositus (*Cod. Salmanticensis*, col. 928). — [3] Cf. Office of S. Martha, Klemming, t. c., p. 124-125: O Martha, uerum iubar ecclesie, pia, prudens, mire facundie. Cella fuit diuine gratie, uas pudicitie. — [4] Ls reading; Lb: *Prima* (sic). — [5] Ls reading; Lb: *manum.* — [6] Ls reading; Lb: *erupuit.* — [7] Ls: *earum* over an erasure; Lb: *eram.* — [8] Ls: *pristinam* over an erasure. — [9] Ls: *ut* over an erasure; Lb: *in.* — [10] This is a very common motif, e.g. Plummer, *Vitae Sanctorum Hiberniae*, II, p. 298; Wade-Evans, *Vitae Sanctorum Britanniae et Genealogiae*, pp. 52, 160; J. G. Evans and J. Rhys, *The Book of Llan Dâv*, p. 102; *Codex Salmanticensis*, col. 449. — [11] Ls reading; Lb: *matiro.* — [12] Ls reading; Lb: *sanctimonium.* — [13] Lb and Ls: *extirbabat.* — [14] Lb and Ls: *litis.* — [15] Cf. Office of S. Martha, Klemming, t. c., p. 125: R. Iure tenens hereditario Bethaniam et Magdalum maturo se rexit consilio, summopere detestatur scandalum. V. Pacem sequens et sanctimonia, extirpauit lites, zyzania. — [16] Ls reading; Lb: *secunda* (sic). — [17] Ls: *prelatus.*

habebat Nathanus uacce eiusque uituli ab eodem ipsi commissa, cuspide baculi sui inter eos terminum fecit in pascuis, trans quem nec uacca uitulum nec uitulus uaccam adire audebat, ipsis multociens illic conuenientibus, nec uitulus, ore licet uberi matris incumbente, lac suggere ualebat [1]. Ipsum quoque aliquando prefatus Nathanus solum iuxta cellam foris dormientem ab angelis frequentari perspexit [2]. Aliquanto [3] uero tempore ibi transacto, cum magistri sui consilio Hyberniam deseruit atque Martinum Turonicum episcopum adiuit, sub quo sancte religionis regulas, instituciones ecclesiasticas, atque diuinam paginam didicit [4]. Quo peracto, Ierusalem iter dirigere cepit [5]. Et cum ad Alpes perueniret, quadraginta diebus et noctibus ad similitudinem Moysi et Helie atque Christi ieiunauit. In fine uero ieiunii angelus Domini ap<p>aruit ei dicens : « Omnes peticiones tue a Deo sunt tibi donate. Reuertere ergo ad Hiberniam ibique Deo tuo deserui [6]. » Quod ille fecit. Postquam autem illuc deuenit, celebre monasterium, angelo ei locum designante, fundauit, quod ab ecclesia quam ibi construxit lapidea nomen accepit, id est Damleag ; ecclesiarum etenim antea de uirgis et tabulis structure fiebant in Hibernia ; in quo s<c>ilicet edificio non solum hominum [7], ad deportandum materiam, sed angelorum usus est ministerio. In habendum [8] uero ad opus faciendum serenitatem [9] aeris, sanctorum orationum uirorum adiutus est suffragiis.

R. Cum haberet mundi [10] diuicias non prorupit ad insolencias [11], abhorrens carnis delicias egenorum fouit [12] inopias. U. Secum creuit a puericia pietatis exuberancia [13]. Abhorrens. Gloria Patri. Abhorrens.

In secundo Nocturno. <A>. Sidus quondam obpressum nebula ueri solis pandunt miracula. P. Cum inuocarem. — A. Gemma sub terra latuit, humili iacens loculo, cuius uirtus apparuit multiplici miraculo. P. Uerba mea. — A. Signa crescunt uaria et in Kenani preconium crebra crescunt prodigia. P. Domine Dominus noster.

Lectio quarta [14]. Interea sanctissimus uir Kenanus cum feruore ecclesiam cepit Deo [15] edificare lapideam, quia ante illam in Hibernia non fuit usus ex lapidibus construendi ecclesias. Nam illo tempore contigit opus quodammodo retardari, eo quod cementarii [16]

[1] Cf. Plummer, op. c., I, p. 205 ; Stokes, *Lismore*, lines 4107-4110, and other examples. — [2] Lb : *proxpexit ;* Ls : *prospexit.* — [3] Ls reading ; Lb : *aliquando.* — [4] Cf. Finnian's Office, *supra*, p. 359, and introductory notes to Cianán's Office, *supra*, p. 353. — [5] *Supra*, p. 353. — [6] Cf. Finnian's Office, *supra*, p. 361. — [7] Lb and Ls : *homini.* — [8] Ls : *habenda.* — [9] Ls : *faciendus serenitate.* — [10] Klemming, t. c., p. 125 : *tantas.* — [11] Ls reading ; Lb : *insolercias.* — [12] Klemming, t. c., p. 125 : *pauit.* — [13] R. and V. from Office of S. Martha, Klemming, ibid. — [14] Lessons 4 and 5 are almost identical with a passage from the Life of Mochua (see *supra*, pp. 352-3). Some variants from the Life of Mochua in the Rawl. mss. will be given. — [15] Interlined in Lb in same hand. — [16] The Rawl. reading. Lb and Ls : *cementari.*

ceterique artifices dicebant quod si pluuia inter duos colles circumpositos unquam deflueret tempore, illi [1] mox ab eo desisterent. Quo audito, sanctus Kenanus singulos Hibernie sanctos sanctasque adiens, rogabat ut aeris serenitatem a Deo pro complendo opere impetrarent. Cumque a singulis aliquod tempus serenitatis, utpote septimanam ab uno, mensem [2] ab alio, et tres menses ab alio optineret, et adhuc tamen ad opus complendum spacio unius anni indigeret, quadam nocte uir Dei ieiunans, Deum rogauit ut reuelaret [3] ad quem sanctorum pro anno illo optinendo <se> conuerteret. Et qui reuelat misteria eum docuit ut ad cellam sancti Machoti [4], que Domus Mochua iam dicitur, pro optinenda sua peticione properaret [5]. Et cum [6] illuc cum quindecim clericis ueniret, honorifice est receptus, et quod pecierat adeptus est. Nam, orante sancto [7] Machoto et ieiunante, a datore superno serenitatem unius anni cum dimidio pro complendo opere illo optinuit. Hoc igitur dono concesso, sanctus Machotus sanctum Kynanum rogauit ut, opere completo, nunciaret ei, ut ipse ad consecracionem ecclesie ueniret, et ad prime noctis procuracionem superuenientibus annonam prouideret. Hiis quoque peractis, sanctus Machotus duxit beatum Kynanum cum suis usque ad flumen cui nomen est Lyn Corchagii, que est aqua ualde impetuosa pro tempore. Cumque aquam illam profundam ac rapidam clerici cernerent atque inmeabilem [8] sine scapha iudicarent, sanctus Machotus pallium suum, in uirtute illius qui in pallio Helye desiccauit aquas Iordanis [9], misit super aquas, et in eo sanctum Kenanum cum suis quindecim discipulis [10] ultra fluuium, tanquam in rate tutissima, transmisit. Sancto igitur Kynano cum suis ad cellam suam properantibus, pallium latum sancti Machoti, non complutum in aliquo nec humefactum, ad ipsum remisit.

R. Mundum [11] uocans ad agni nupcias hora cena<e> paterfamilias, saginati uituli uarias prestat delicias. U. Ad hoc conuiuium tam [per] magnificum uocat per Kenanum cetum catholicum. Saginati.

Lectio quinta. Completo uero sancti Kenani opere, ad sanctum Machotum nuncium misit, ut [quod] [12] ad suam ecclesiam consecrandam, sicut promiserat, perueniret. Tunc, audito nuncio, sanctus uir Dei iter ar<r>ipuit ac, per montem, cui nomen Mayrg [13], transi-

[1] Ls, Lb and Rawl. reading. Plummer emends to *illo*. — [2] Ls: *mense*. — [3] Ls reading; Lb: *reuelauaret*. — [4] The Rawl. MSS read *Mochua* for *Machotus* throughout. *Domus Mochua* in the Office shows that Mochua of Timahoe (Co. Leix) is intended. — [5] The Rawl. reading. Lb and Ls: *preparet*. — [6] The Rawl. reading. *Cum* omitted in Lb and Ls. — [7] Ls: *sancte*. — [8] The Ls reading; Lb: *menabilem*. — [9] II Kings 2, verse 9. — [10] Ls reading; Lb: *disipulis*. — [11] Ls: *Mundus*. — [12] Omitted in Rawl. Crossed through in Ls. Probably the exemplar of Lb and Ls originally read *quod... perueniret: quod* was corrected to *ut* (interlined), and Lb and Ls copied both *ut* and *quod*. — [13] Now b. Slievemargie, Leix, but formerly included Tisoffin in Co. Kildare and the Castle Comer Hills (Hogan, *Onomasticon*, p. 610).

tum faciens, duodecim ceruos [1], quos ibi inuenerat, secum tanquam boues domesticos ducens, singulos lignis [2] onerauit, ac sic ad ecclesiam sancti Kenani perduxit. Cumque ligna de ceruis deponerentur, super eosdem iussit [3] uir Dei aquam ad carnes eorum decoquendas deferri. Quod et factum est. Post hec sanctus Machotus iussit occidi ceruos illos duodecim, ossa tamen eorum usque in crastinum illacerata obseruari. Saciatis igitur turbis pauperum atque aliis de uenacione mirabili, sanctus Machotus [4] in uirtute illius mandauit, qui Lazarum fetentem solo uerbo ad uitam uocauit. Et statim ossa illa arida carnem et pellem induunt, ac spiritum uiuificum [5] assumunt atque in pristinum uigoris motum membra extend[er]unt. Hiis omnibus peractis, in laudem Dei omnipotentis ipsa ecclesia consecrata, sanctus Machotus cum ceruis illis mirifice resuscitatis usque ad montem unde eos assumpserat regressus est, atque ibidem illos dimittens, ad cellam suam peruenit, et hii cerui duodecim, ut a pluribus fertur, adhuc in monte illo cernuntur.

R. Granum excussum palea cadens in terra moritur, sed surgit messis triticea, dum Kenanus ad celos tollitur et a fidelibus ueneratur. U. Lux noua celitus emicat et superna curia iubilat. Dum Kenanus.

<Lectio sexta.> Deinde sanctos circumquaque uisitauit uiros et perpetuas cum illis confraternitates in Domino compegit ac spiritualia uniuit [6] consorcia. Cum autem [7] peruenisset ad sanctum [8] Carnetum [9], in magna receptus est leticia, ei paratum est balneum, quod intrare nisi cum Carneto renuit. Quo simul inito, ille cum duabus manibus Kynanum est amplexatus, et ait : « Corpus quod amplector numquam [10] putrescet in sepulcro, sed usque in extremum gloriose resurrexionis die incolume durabit. » Quod esse uerum non

[1] Ls reads *seruos* throughout. — [2] Rawl. reading. Lb : *lignos ;* Ls : *lingis.* — [3] The Rawl. reading. Lb and Ls : *misit.* — [4] Ls : *Matheus.* — [5] The Rawl. reading. Lb and Ls : *unicum.* — [6] Ls : *iniuit.* — [7] Ls : *ante.* — [8] Ls reading. *Ad sanctum* om. in Lb. — [9] Cairnech of Tuilén, commemorated in the martyrologies at 16 May. The story here referred to is given at length in *Félire Óengusso* (ed. Stokes, 1905, p. 244) from a gloss on Rawl. B 512 : Thus is Cíanán's body, without corrupting, without dissolving, in the tomb to the east of the damliac, and the cause thereof is this. Cairnech of Tuilén once came to Damliacc Cíanáin, and they proceeded to give him a bath. « That is a shame, » says Cíanán. « What ? » asks Cairnech. « Not to have a bottom in the tub, » says Cíanán. « Put the water into it, » says Cairnech, « and let the washing be done. » Water is poured into it and not a drop went out. « Get thee into the tub, O Cairnech, » says Cíanán. « Let us go together, » says Cairnech. They go. « Comely is thy body, O cleric, » says Cairnech. « As it is indeed, » says Cíanán. « I beseech God, » then says Cairnech, « that it may abide as it is forever without corrupting, without dissolving, until Christ shall come to the great assembly of Doom. » And that is fulfilled. — [10] Ls : *numque.*

semel est probatum [1]. Septem uero lamine fer<r>ee, que ipsius Carneti, austere uite uiri, corpus circumdabant, uelut cera a facie ignis inter manus sancti uiri similiter illum amplectentis liquefacte [2] sunt Kenani. Hiis itaque peractis, dextras insolubiles inuicem dederunt societatis. Post hec predicator egregius in occidentalem Hibernie partem, que Connactea dicitur, ad uerbum diuinum inibi seminandum [3] profici<sci>tur [4], ubi multa mirabilia per illum sunt patrata.

R. Non me labor exulcerat, sed pre amore langueo. Amor Christi me superat, a quo tacere nequeo. U. Quanta michi fecerit uideo, ideoque miror et stupeo [5]. Amor Christi. Gloria Patri.

In tertio Nocturno. Ant. Uerbo uite predicat, doctor egregius, et signis crebris emicat, ductor eximius [6]. A. Hic falsitatis [7] rigidus pugnator, ueritatis fuit doctor lucidus et amator. A. Quia deuotis laudibus tui memoriam, presul, recolimus, O beate Kenane, ora pro nobis, quesumus. Evangelium. Homo quidam peregre. R. Mundo [8] datus in subsidium Kenanus presul egregius, ei confert presidium ministratum diuinitus. U. Pontifex preficitur digne laureandus, quem grex sequitur uere premiandus. Presul.

Lectio octaua. In regione quidem Lugenorum, in loco qui Silua Cannani [9] uocatur, super quendam lapidem sedit discipulisque suis per prophecie spiritum dixit: « Fratres, uirgas incidite et ecclesiam ad opus beati, qui adhuc non natus est, filii hic construite. » Quod illi fecerunt. Postmodum ergo sanctus promissionis est natus filius, qui congruo tempore secundum illius uerbum ibi fundauit monasterium. De eadem terra turbam demonum, illius incolis [10] ipsam discedentem cernentibus [11], in occidentalem [12] occeanum fugauit.

[1] Cf. Todd, *Irish Nennius*, p. 21 : Cíanán of Duleek remains without corruption, without stinking, with his members perfect, and his hair and toenails grow. *Félire Óengusso*, ed. cit., p. 244 : A high bishop used to cut Cíanán's hair and nails every Maundy Thursday down to Adamnán's time. — [2] Lb and Ls : *liquefacti*. — [3] Ls : *seminandus*. — [4] Lb and Ls : *proficitur*. — [5] Office of S. Martha, Klemming, t. c., p. 126 : R. Non me labor exalterat, sed pre amore langueo. Amor Christi me superat, sollicitudine carere nequeo. V. Quanta mihi fecit, uideo, imoque miror et stupeo. — [6] Ls reading ; Lb : *erimius*. — [7] Ls reading ; Lb : *falcitatis*. — [8] Ls : *Homo*. — [9] The shorter Lansdowne *Lectiones* read *Cella Kannani*. The end of lesson 7 and the « Western Ocean » of this lesson suggest that the *regio Lugenorum* where Cíanán's Church was located should be sought in Leyney, Co. Sligo. There is, however, a Luigne (b. Lune) in Co. Meath, supposed to have been peopled by the descendants of Tadhg son of Cían, Cíanán's ancestor. Ciannacht Breg in the east and Ciannacht in the west, Luigne in Meath and Luigne in Sligo may easily have been confused by a non-Irish hagiographer. I am unable to provide any satisfactory identification for the site of the church. For Daire Cenainn, see Hogan, *Onomasticon*, p. 327, and for Cell Cíanáin, p. 181. — [10] The Ls reading ; Lb : *incole*. — [11] Ls : *discernentibus*. — [12] Ls : *occidentale*.

Hiis aliisque similibus ab eodem[que] [1] patratis uerbique diuini seminibus <...>, uersus orientem, in regionem que Terra Connalli [2] dicitur, transmigrauit. Ibique inter [3] alia miracula, filium regis nomine Amalgadium de morte ad uitam reuocauit, qui et ipse sanctissimus Christi miles et fundator ecclesie, que Cella Amalgadii uocatur, postea fuit. Deinde ad Euganicam gentem perrexit [4], ibique idolum eiusque altare destruxit, in cuius loco ecclesiam fundauit, cui beatum Congellum, suum uidelicet discipulum, preesse constituit [5]. In gente Arardeorum [6] quandam feminam duos filios tribus annis in utero portantem, signo crucis ei impresso, statim parere fecit. Paruo post hec [7] tempore transacto, mortuum quendam uirum uite restituit. Puerum quoque quem paulo post apud quendam sanctum episcopum inuenit mortuum, uirtute oracionis reliquit uiuum.

R. Fulget decus ecclesie claro nunc nouo prodigio, Kenanus splendet hodie diu latens sub nubilo, quem splendore rex glorie reuelauit eximio [8]. U. Mira miraculorum diuersitas reuelatur, per quam Kenani sanctitas declaratur. Quem splendore.

Lectio nona. Ab huius quoque beati discipulis uiri, qui in Galliarum terras pro sanctorum reliquiis ac uoluminibus diuinis, pro uestimentis quoque sacerdotalibus, oleo et balsamo herbarumque seminibus ad Hiberniam deportandis fuerant directi, filius regis qui in presencia eorum est defunctus, illi imposito sancti pontificis, quem habebant, baculo, uite est restitutus. Hiis temporibus, tritico in Hibernia deficiente omnino, sancti consilio inito uiri, rogauerunt Kynanum quatinus in transmarinas partes ad illud inde mitteret apportandum : ipse etenim tunc tempore illuc mittere solebat pro necessariis [9]. Quibus assenciens, beato episcopo, cui nomen Fergus, atque Colmano, qui cognominabatur Obediens, illam incipere uiam precepit. Quibus iter diei unius portum de quo nauigare uolebant adeundo progredientibus, incomparabilis Dei clemencia sequenti nocte misereri non est dedignata. Super campulum namque loco ubi hospitabantur propinquum, iam tunc exaratum sed non seminatum, celum affluenter pluit triticum, cuius [10] super terram tanta fuisse refertur crassitudo, quanta unius palme sit latitudo, quod per Hiberniam omnibus sanctis diuisum est totam [11], qui pro hoc Deo gratias egerunt et sancto Kenano. Interea, quod construi fecit [12]

[1] Erasure in Ls. — [2] Tír Conaill comprises Co. Donegal, except for Inishowen Peninsula. — [3] Ls reading ; Lb : *Ubique et.* — [4] Cenél Eógain comprises Co. Tyrone, Co. Derry and the baronies of Inishowen and Raphoe in Co. Donegal. — [5] Comgall of Both Chonais, in the barony of Inishowen East, is commemorated in the Martyrologies of Tallaght and Gorman at 4 Sept. — [6] Dál Araide was a territory in the north of Co. Down and south of Co. Antrim. It is perhaps worth noting that Mac Nisse was brought up *in terra Aradensium* (*Codex Salmanticensis*, cols. 925-926). — [7] *hec* interlined in Lb. — [8] Lb and Ls : *eximie.* — [9] Ls reading ; Lb : *nessesariis.* — [10] Ls : *cuius* over an erasure ; Lb : *onus.* — [11] Ls : *totum.* — [12] Ls : *fecerat.*

templum ex integro est consummatum, quod ipse beatus pontifex, cum sanctorum uirorum numero ad honorem operis accito, dedicauit. In quo plurimorum reliquie sanctorum sunt condite, ubi eciam corpus ipsius fundatoris beatissimi resur<r>ectionem expectat in aduentu Christi. Cui cum Patre et Spiritu Sancto honor et gloria in secula seculorum. Amen.

R. Omnes gentes manibus plaudite, nisu toto uoces extollite, hodie presul Kenanus transfertur egregie. U. Plebem tuam, Domine, protege gloriosi Kenani precamine [1]. Hodie. Gloria. Hodie. Te Deum. U. Ora pro nobis beate Kenane. Ut digni.

In Laudibus. A. Iocundetur in hoc solempnio Midensis deuota concio, et Kenanum laudet plaudens in animo tante lucis dotata radio. P. Dominus regnauit. — A. Iesu bone, federe tue bonitatis, confirma nos munere tue castitatis. Amore tui athlete parcensque peccatis, fac nos tecum uiuere semper cum beatis [2]. P. Iubilate. — A. Episcoporum culminis militans in acie, nunc coniunctus est agmini celestis milicie. P. Deus, Deus. — A. Mens fuit angelica, lingua fructuosa, uita apostolica, morsque gloriosa. P. Benedicite. — A. O Kenane, sidus aureum, summi uas honoris, candorem seruans niueum dono Creatoris. P. Laudate Dominum. Capitulum. Rectorem [3].

Ympnus [4]. A solis [5] ortus cardine et usque terre limitem,
toto cordis conanime, Christi laudemus militem.
Hic gloriosus dominus multis ministrans plurimis [6],
diuini uerba numinis [7] confirmauit miraculis.
Hic pia gestans uiscera per fidei constanciam
ab errore [8] mortifera peste purgauit patriam.
Deus pro nobis omnibus eum semper exaudiat,
et a malis incursibus gregem suum custodiat. Amen.

P. Iustus germinabit.

Ad Benedict. Ant. O presul egregie, doctor ueritatis, / puritatis uasculum, norma sanctitatis, / Tua per suffragia ueniam peccatis, / et uitam in gloria praesta cum beatis. P. Benedictus.

Ad secundas Vesp. Ant. Summa pollens presul mundicia / et prefulgens doctrine gratia, / Spiritus clarus uictoria / bine fulget corone gloria. P. Magnificat.

Capitulum ad Tertiam. Rectorem te. — Capitulum ad Sextam. In diebus suis non pertimuit principem, et in potencia nemo uicit illum : nec superauit illum uerbum aliquod. — Capitulum ad Nonam. Ambulauit pes meus iter rectum, a iuuentute mea inuestigabam sapienciam, inclinaui modice aurem meam et excepi illam.

[1] Cf. Office of S. Martha, Klemming, t. c., p. 127. — [2] Klemming, p. 130. — [3] Ls : *Ecce sacerdos.* — [4] Cf. Hymn to S. Martha (Chevalier, n° 31), Klemming, t. c., p. 129. — [5] Ls : *solus.* — [6] Klemming, ibid. : *populis.* — [7] Klemming, ibid. : *uerbi semina.* — [8] Klemming, ibid. : *a draconis.*

AD MISSAM

(MS. Lans. 387 f. 41)

Sacerdotes Dei benedicite Dominum. — ORATIO. Deus pro cuius, ut supra. — CAPITULUM. Ecce sacerdos magnus. — GRADUALE. Domine pre. U. Uitam. U. Alleluia. U. Disposui testamentum electis meis, iuraui Dauid seruum meum. — EUANGELIUM. Homo quidam nobilis. — OFFERTORIUM. Ueritas mea. — SECRETUM. Propiciare, Domine, supplicacionibus nostris et, interueniente pro nobis sancto Kenano confessore tuo atque pontifice, hiis sacramentis celestibus seruientes, ab omni culpa liberos nos esse concede, ut, purificante nos gratia tua, eisdem quibus famulamur misteriis emundemur. Per. — [POST]COMMUNIO [1]. Domine, quinque. — POSTCOMMUNIO. Deus, qui nos a delictorum contagiis tuorum expias percepcione sacramentorum, praesta ut, beati Kenani confessoris tui atque pontificis meritis, a cunctis eruamur aduersis et celestis uite deliciis perfruamur. Per.

[1] Over án erasure.

SAINT THÉOCTISTE

MOINE SABAÏTE ET MARTYR († 797)

A la liste des saints Théoctiste dressée naguère [1] un nom doit encore être ajouté : celui d'un moine de la fameuse « laure » de Saint-Sabas près de Jérusalem, mis à mort par des pillards arabes et vénéré avec 19 compagnons à la date du 19 mars [2].

C'est à la Vie de son maître, S. Étienne le thaumaturge († 794), que nous sommes redevables des renseignements suivants. Né à Gaza en Palestine, Théoctiste entra jeune au monastère de Saint-Sabas et s'y distingua par sa douceur et la pureté de sa vie. Il fut le disciple et le compagnon préféré de S. Étienne pendant les dernières années de celui-ci. Une vision révéla au vieillard le haut degré de gloire réservé à Théoctiste dans l'au-delà : il devait en effet recevoir la couronne du martyre [3].

Le récit du massacre des moines sabaïtes par les Sarrasins a été composé par un autre S. Étienne de Saint-Sabas, natif de Damas comme son oncle S. Jean Damascène et célèbre en tant que mélode et hagiographe [4]. Il nous raconte en détail les incursions des barbares et les tortures infligées aux moines, notamment le supplice mortel de la fumée [5]. S'il ne fait pas mention expresse de Théoctiste, il relève cependant la présence parmi les martyrs de débutants (*ἀρχάριοι*) [6].

[1] Ci-dessus, p. 56-60.

[2] *Synax. Eccl. CP.*, col. 548. Les 20 martyrs sont inscrits le lendemain dans certains synaxaires : ibid., col. 549, l. 56-58 ; col. 551, l. 34, 38, 40 et 41. Cf. *Mélanges H. Grégoire*, t. II (Bruxelles, 1950), p. 314.

[3] *BHG.* 1670, § 176-178 et 180 : *Act. SS.*, Iul. t. III, p. 607-608.

[4] Sur la distinction à faire entre les deux saints homonymes, le thaumaturge et le mélode, voir R. P. Blake dans les *Mélanges P. Peeters*, t. II (= *Anal. Boll.*, t. 68, 1950), p. 40-42, et G. Garitte dans *Le Muséon*, t. 67 (1954), p. 73-76.

[5] *BHG.* 1200.

[6] Ibid., § 62 dans l'édition princeps (*Act. SS.*, Mart. t. III, p. 11*) ; § 40 chez

Pour dater les événements, il fournit les indications chronologiques que voici : la première invasion du monastère, qui précéda de 6 jours la tragédie finale, eut lieu en l'an du monde 6288 ou 788 de l'incarnation, 5e indiction [1], le lundi 13 mars tombant au début du carême [2]. L'année est comptée selon l'ère alexandrine et d'après les calculs de Maxime le Confesseur ; il faut donc ajouter 8 ans au millésime [3], ce qui donnerait 796, 4e indiction et non 5e. Mais il suffit d'admettre une erreur d'un an pour que tous les autres éléments de datation coïncident à souhait : en 797, l'indiction est correcte et le 13 mars était exactement le premier lundi du carême, tandis qu'en 796 c'était un dimanche et en plein milieu de la sainte quarantaine. On corrigera donc : 6289 et 789 [4].

François Halkin.

Papadopoulos-Kerameus, *Συλλογὴ Παλαιστινῆς καὶ Συριακῆς ἁγιολογίας*, t. I (Saint-Pétersbourg, 1907), p. 31.

[1] § 3 des *Acta*, § 2 de l'édition russe.

[2] § 21 ou § 12, d'après l'édition. Lire avec A. Papadopoulos-Kerameus : *παρεισβᾶσα ἦν* (*ἡ Τεσσαρακοστή*), « le carême venait de commencer ».

[3] Voir, par exemple, F. K. Ginzel, *Handbuch der ... Chronologie*, t. III (Leipzig, 1914), p. 290-291.

[4] Aucun effort pour rectifier la chronologie dans J. Phokylidès, *Ἡ ἱερὰ Λαύρα Σάβα τοῦ ἡγιασμένου* (Alexandrie, 1927), p. 410, qui admet simplement la date de 788, tandis que Chrys. Papadopoulos, *Ἱστορία τῆς Ἐκκλησίας Ἱεροσολύμων* (Jérusalem, 1910), p. 307, plaçait le martyre des vingt moines en 796, sans d'ailleurs justifier son assertion.

TROIS ÉNIGMES CYRILLO-MÉTHODIENNES DE LA « LÉGENDE ITALIQUE » RÉSOLUES GRACE A UN DOCUMENT INÉDIT

Introduction

« Légende Italique ». Il peut être assez indifférent de rappeler que cette dénomination remonte à Dobrovský [1]. Nous continuerons provisoirement à nous en servir ici, non plus faute de mieux, comme le savant tchèque, mais par commodité, et l'abrégerons en L. I. Il sera moins inutile de remettre aussitôt en mémoire, dans ses grandes lignes, le contenu de la pièce hagiographique connue sous ce nom, *BHL.* 2073.

Le récit gravite essentiellement autour de deux épisodes qui appartiennent à la « gloire posthume » du pape et martyr S. Clément : la découverte ou invention de ses restes, faite à Cherson, en Crimée, par S. Constantin-Cyrille, et leur transfert ultérieur à Rome, par le même personnage, vers la fin de 867 ou le début de 868 [2] ; le premier épisode bénéficie d'un traitement privilégié.

[1] Joseph Dobrowsky, *Cyrill und Method der Slawen Apostel* (Prague, 1823), p. 15 (réédition dans les *Spisy a projevy Josefa Dobrovského*, t. XII, *Cyril a Metod, Apoštolové Slovanští*, avec de bonnes annotations par Mgr J. Vajs, Prague, 1948) : « die Legende, die ich die italische nennen möchte ». Cependant, lui-même parle plutôt de la « première Légende », en fonction de la place qu'elle occupe dans les *Acta Sanctorum*. Cf. J. Martinov, *La Légende italique des SS. Cyrille et Méthode*, dans *Revue des questions historiques*, t. 36 (1884), p. 110 : « la *Légende* dite *italique*, à laquelle le nom de *romaine* conviendrait bien mieux ». Cet auteur ajoute, en note : « De la même manière, on a donné aux autres légendes de Cyrille et Méthode le nom de pannonienne, morave, bulgare, serbe, etc., d'après les pays d'où elles proviennent ou sont censées provenir. » Outre la Légende italique, nous aurons à mentionner les Légendes pannoniennes, morave et chersonienne, et dirons à l'occasion de quels textes il s'agit.

[2] Invités par Nicolas Ier, Cyrille, Méthode et leurs disciples arrivèrent à Rome peu après (*non multos dies*) le décès de celui-ci († 13 nov. 867) et furent

Mais, centrée sur ce sujet, la narration le déborde largement. Plus du double de pages est consacré à un aperçu de la vie de S. Cyrille, où les deux événements susdits viennent s'insérer à leur place historique, le premier au cours de l'expédition apostolique qui conduisit le « Philosophe » chez les Khazars, le second au lendemain de la retentissante mission d'évangélisation que lui et son frère Méthode, le futur évêque de Pannonie, menèrent à bien chez les Moraves.

Cette biographie, évidemment simplifiée, suit son héros depuis sa naissance à Thessalonique et l'ordination sacerdotale qu'il reçut à Byzance jusqu'à sa mort, survenue à Rome, sous Hadrien II, le 14 février 869, et sa sépulture finale en la basilique de Saint-Clément ; l'intervention de Méthode qui obtint cette dernière faveur est décrite en détail.

Tel est, sommairement, le sujet de la L. I.

A peine fut-elle tombée sous les yeux de ses premiers éditeurs et commentateurs, les Bollandistes, cette très intéressante production leur posa une énigme radicale : celle de sa paternité littéraire. Il y a de cela presque trois siècles, et on ne peut dire, jusqu'à ce jour, qu'elle ait trouvé une réponse définitive.

Bien plus, avec le temps, cette énigme allait en engendrer d'autres, que les premiers éditeurs n'eussent pu soupçonner. Ce fut lorsqu'au siècle passé se révélèrent au public les Vies slavonnes de Cyrille et de Méthode. Il apparut assez tôt qu'il y avait entre elles et la L. I. un rapport de dépendance ou au moins de parenté. Mais en quel sens fallait-il l'établir ? Problème lui aussi encore en attente d'une solution incontestée, puisqu'un des plus récents commentateurs écrivait : « L. I., quae certam etsi nondum plane definitam affinitatem habet cum Vita slavonica Constantini » [1].

reçus par son successeur Hadrien II. D'autre part, faisant allusion à cette réception et au rôle qu'y tinrent notamment l'évêque Arsène et son neveu Anastase le Bibliothécaire, selon ce qu'atteste la Vie slave de S. Cyrille (chap. XVII), Perels écrit : « Dies Ereignis wird in den Anfang des Jahres 868 zu setzen sein ; denn im März ergriff Arsenius die Flucht » (*Papst Nikolaus I. und Anastasius Bibliothecarius*, 1920, p. 232, note 2). Sur un des fruits possibles de l'activité de S. Cyrille à Rome, en connexion avec le transfert de S. Clément, on lira avec intérêt la récente étude de M. M. Leumann, *Die altkirchenslavischen Kiewer Blätter und ihr lateinisches Original*, dans le *Festschrift Albert Debrunner* (1954), p. 291-305.

[1] Le P. Paul Peeters, dans *Comm. martyr. rom.*, p. 63.

Comme si l'affaire n'était pas suffisamment compliquée, une autre question, des plus épineuses, venait s'y greffer : l'affirmation de la L. I. touchant la dignité épiscopale de S. Cyrille ne se heurtait désormais plus seulement au silence, sur ce point, d'autres documents occidentaux de qualité irrécusable, mais à celui, non moins troublant, des deux Vies slaves. Cette affirmation, dans son isolement, constituait-elle une donnée originale de bon aloi, rehaussant les mérites du texte auquel elle appartenait ? Ou, au contraire, était-ce une tare qui contribuait à le discréditer ?

Enchevêtrées l'une dans l'autre, ce sont là les trois principales énigmes que continue toujours de poser la L. I.

Elles entrent pour une part considérable dans la vérité de cette déclaration du P. Martinov [1] : « On peut dire, sans encourir le reproche d'exagération, qu'il n'y a dans leur vie (il s'agit des SS. Cyrille et Méthode) presque aucun point qui ne soit l'objet de la controverse » [2]. Elles ont favorisé, selon une même proportion, le foisonnement littéraire que signalait le P. Paul Peeters : « Infinita prope et opaca silva est disputationum quae in SS. Cyrilli et Methodii memoria pullularunt » [3]. Il ajoutait, un peu découragé : « Sterilis et fallax ubertas ».

Dans un ordre de considérations différent, d'autres commentateurs ont aussi souligné de bonne heure l'incidence fâcheuse, en ce débat, de préoccupations qui n'étaient pas de nature proprement scientifique. Ainsi Jagić : « Ich sehe hier ab von denjenigen Schwierigkeiten, welche der religiöse Standpunkt einzelner Verfasser der objectiven Auffassung der damaligen Beziehungen in den Weg legt. Dass diese in vielen bisherigen Schilderungen des Lebens der Slavenapostel nicht immer glücklich überwunden sind, darf ich als ausgemacht annehmen [4]. »

[1] Nous transcrivons son nom comme lui-même l'a fait dans ses publications.

[2] T. c., p. 110. La phrase suivante mérite aussi d'être relevée : « Mais le nombre des difficultés et des divergences d'opinion serait considérablement diminué, si l'on avait commencé par l'étude des sources principales de cette histoire exceptionnellement compliquée. »

[3] *Comm. martyr. rom.*, p. 63. L'*Opyt sistematičeskoj Kirillo-Mefodïevskoj bibliografii* de G. A. Ilinskij, paru à Sofia en 1934, ne comprenait pas moins de 3385 numéros, sans compter les subdivisions.

[4] *Die neuesten Forschungen über die slavischen Apostel Cyrill und Methodius*, dans *Archiv für slavische Philologie*, t. IV (1880), p. 99.

On l'a fait observer à plus d'une reprise [1] : la personnalité hors de pair des deux apôtres, le paradoxe de leur large universalisme et de leur sage particularisme, leur caractère non seulement de hérauts de la foi, mais encore, au service de cette foi, de champions d'une liturgie, d'une culture, d'une civilisation, ne sont pas sans expliquer en partie, chez des esprits moins grands qu'eux et en des siècles fort éloignés du leur, l'irruption de la passion dans un domaine où elle n'a que faire. Une telle intrusion n'en restait pas moins dommageable et déplorable. Et c'est, en même temps qu'une leçon toujours salutaire de critique historique, un sujet de réflexion non exempt de mélancolie que le spectacle des variations [2], très vite extrêmes, on le verra, par lesquelles passait le jugement, selon que celui qui le portait était d'est ou d'ouest, de tel credo ou de tel autre, ou d'aucun.

Tout en visant à mieux faire connaître les sources de l'histoire des SS. Cyrille et Méthode, l'étude que voici se réjouirait d'autant plus de contribuer à mettre fin à de vieilles et parfois pénibles controverses. Peut-elle raisonnablement l'ambitionner ? En ce qui concerne deux des énigmes mentionnées ci-dessus, la paternité littéraire de la L. I. et le caractère épiscopal de S. Cyrille, elle se flatte de pouvoir apporter une solution évidente et décisive. Pour la troisième, celle du rapport de dépendance entre la L. I. et la Vie slave de S. Cyrille, la solution, sans être d'une évidence aussi immédiate, nous semble s'imposer avec à peine moins de rigueur. Le lecteur en jugera. Il est équitable d'ajouter aussitôt que, si la présente étude croit pouvoir, sans trop de ridicule, nourrir cette ambition, c'est qu'elle a eu la chance de bénéficier d'éléments d'appréciation entièrement neufs, dont la découverte s'était fait attendre jusqu'ici [3].

[1] Déjà en partie Jagić, t. c., p. 97-98 ; cf. *Comm. martyr. rom.*, p. 63.

[2] « Es ist kaum möglich, unter den vielen Meinungen zur Kritik der Italienischen Legende auch nur zwei gleiche zu finden. » E. Georgiev, *Die Italienische Legende*, p. 7 (voir ci-dessous, p. 408-409).

[3] La dette des auteurs est grande envers nombre de personnes ainsi que d'organismes scientifiques. Citons en particulier : M^lle J. Vielliard, de l'Institut de recherche et d'histoire des textes, de Paris, qui a procuré la photographie de trois des principaux manuscrits ; M^me M.-Th. Vernet, du même Institut ; le R. P. M.-H. Laurent, O. P., scriptor à la Vaticane, qui a, lui aussi, fourni la photographie d'un manuscrit, en y joignant le résultat de ses recherches et vérifications ; la direction de diverses Bibliothèques : B. du Chapitre métro-

Les solutions proposées ne prendront leur pleine signification qu'au terme d'un rappel historique, qui aura en outre l'avantage de mettre le lecteur progressivement en possession d'une partie des pièces du dossier, dans l'ordre même où elles ont été produites. C'est donc par cette revue rétrospective que nous commencerons ; ne retenant que les étapes principales de la marche du débat, elle ne se pique évidemment pas d'être exhaustive.

Conspectus historique de la question

L'« editio princeps » du martyrologe romain comme l'édition annotée par Baronius [1] faisaient mémoire des SS. Cyrille et Méthode au 9 mars, qui n'était le « dies natalis » ni du premier († 14 février 869) ni du second († 6 avril 885), mais une date de célébration commune aux deux, en usage chez les Slaves autres que les Russes, les Bulgares et les Serbes [2]. S'inspirant de cet exemple, c'est ce jour-là également, au tome II de Mars des *Acta Sanctorum*, que les Bollandistes traitèrent *De sanctis episcopis, Slavorum apostolis, Cyrillo et Methodio* [3]. Le volume parut en 1668, signé des noms de Bolland (décédé trois ans plus tôt), d'Henschen et de Papebroch. Lequel des deux derniers est l'auteur du commentaire?

politain, à Prague, B. nationale, à Paris, B. publique, à Berlin, B. Guarnucci, à Volterra, Landesbibliothek, à Fulda ; le R. P. A. Raes, de l'Institut Pontifical Oriental, à Rome, et M. le Professeur H. Bloch, de l'Université Harvard, à Cambridge (Mass.), qui ont communiqué plusieurs documents rares ; M. et M^me^ M. Raevski, dont le concours a été fort précieux. Que tous veuillent trouver ici le tribut de reconnaissance qui leur revient.

[1] Parue en 1586. C'est un des cas où Baronius s'est permis de modifier la notice de l'« editio princeps » (1583). Celle-ci disait : « In Moravia, sanctorum episcoporum Cyrilli et Methodii, qui illic Evangelium praedicantes, gentem illam converterunt ad Christum, et Romanae Ecclesiae dogmatibus imbuerunt » (p. 55). Chez Baronius, la relative devient : « qui multas illarum regionum gentes cum earum regibus ad fidem Christi perduxerunt » (p. 115). Dans les notes, l'auteur se réfère au « Breviarium religiosissimae Polonorum Ecclesiae » ; plus loin il fait état et usage du Registre de Jean VIII, notamment des deux Lettres de 879 et de celle de 880 qui concernent l'évêque Méthode ; voir ci-dessous, p. 438-439.

[2] Pour ces derniers, la date de célébration commune est le 11 mai. Léon XIII a étendu à l'Église universelle une commémoraison du même ordre, fixée d'abord au 5, puis au 7 juillet (encyclique « Grande munus », du 30 septembre 1880). Cf. *Comm. martyr. rom.*, p. 274.

[3] P. *12-*25.

Il est difficile de le dire avec certitude, l'anonymat à l'intérieur des volumes étant encore de règle à cette époque. Au siècle dernier, la coutume prévalut, chez ceux qui eurent à s'occuper de la L. I., de ne nommer qu'Henschen en connexion avec la notice des *Acta*, mais nous avons de sérieuses raisons de croire Papebroch mêlé lui aussi à sa rédaction [1]. En usant du collectif « les Bollandistes », nous penserons à eux deux indivisément.

C'est donc en 1668 que fut publiée pour la première fois [2] la L. I., sous le titre de *Vita* <SS. Cyrilli et Methodii> [3] *cum Translatione S. Clementis*. Précédant la « Légende Morave » (*BHL.* 2074) tirée du Passionnaire de Blaubeuren [4], elle ouvrait la série des quatre pièces dont il était dit : « Nos quia Acta illorum perpetuo tenore conscripta non habemus, varias quas reperimus de illis narrationes proferemus [5]. »

Le manuscrit qui avait fourni le texte aux éditeurs est indiqué en deux endroits au moins, dans le commentaire préalable : « ex codice Amplissimi viri Francisci Duchesne, in suprema Curia Parisiensi Senatoris, cui codici titulus praescriptus *Tomus 2 Collectionis ;* huic vero narrationi hic est titulus : *Incipit translatio corporis S. Clementis Martyris et Pontificis* [6] » ; et au sommet de l'édition du texte : « Ex MS. Francisci Duchesne V. CL. » [7]. Nous reviendrons plus à loisir sur l'importante question du manuscrit de Duchesne, en relation avec le problème de l'épiscopat de S. Cyrille [8]. Contentons-nous pour le moment de savoir que ce manuscrit présentait un texte de la L. I. sans nom d'auteur ; *quae prima laborum causa fuit* ...

[1] Ces raisons seront exposées dans un article supplémentaire, encore à paraître. Les *Collectanea Bollandiana* comprenant les matériaux des notices du 9 mars ne sont malheureusement plus à trouver, ni à la Bibliothèque des Bollandistes, ni à la Bibliothèque royale de Bruxelles.

[2] Il est bon de souligner d'emblée que toutes les éditions subséquentes n'ont fait que reproduire la première.

[3] Le fait que ces noms n'étaient pas spécifiés a donné lieu plus tard à des méprises persistantes ; voir ci-dessous, p. 397, note 3, et p. 403, note 4.

[4] Très souvent utilisé en copie par les Bollandistes ; aujourd'hui à Fulda, Landesbibliothek Aa 96 ; cf. P. Lehmann et N. Bühler, *Das Passionale decimum des Bartholomaeus Krafft von Blaubeuren*, dans *Historisches Jahrbuch*, t. 34 (1913), p. 493-537.

[5] T. c., p. *41 (lire *14), § 10.

[6] Ibid.

[7] P. *19.

[8] Ci-dessous, pp. 443 et suivantes.

A la suite de Baronius, le commentaire commence par reproduire, touchant le transfert à Rome de S. Clément, l'attestation qu'en livre un témoin oculaire, Anastase le Bibliothécaire, au cours d'une lettre adressée à Charles le Chauve, le 23 mars 875 : *vir magnus et apostolicae vitae praeceptor Constantinus philosophus, qui Romam sub venerabilis memoriae Adriano iuniori papa veniens sancti Clementis corpus sedi suae restituit* [1]. Puis, de préférence au bref passage de Pierre de Natalibus sur la même translation cité par Baronius dans ses Annales, la parole est donnée à Jacques de Voragine [2], et c'est justice, puisque la Légende dorée en cet endroit a servi de source au *Catalogus Sanctorum* de Pierre. Il s'agit de la dernière partie de la notice sur S. Clément ; nous la transcrivons nous aussi [3], vu les nombreuses références qui y seront faites ultérieurement :

Refert Leo Ostiensis episcopus quod tempore, quo Michael imperator novae Romae regebat imperium, sacerdos quidam, nomine Philosophus, qui ob summum ingenium a pueritia fuerat sic vocatus, cum Cersonam [4] pervenisset et de his, quae narrantur in hystoria Clementis, habitatores interrogasset, quia advenae potius quam indigenae erant, se nescire professi sunt. Siquidem miraculum marini recessus ob culpam inhabitantium iamdiu cessaverat, et ob incursum barbarorum, tempore marini recessus venientium, templum destructum fuerat et archa cum corpore marinis fluctibus obruta erat, exigentibus culpis inhabitantium. Super quo miratus Philosophus et accedens ad civitatulam, nomine Georgiam, cum episcopo et clero et populo accessit ad quaerendum sacras reliquias ad insulam, in qua aestimabant esse corpus martyris. Cum hymnis et orationibus fodientes, divina revelatione invenerunt corpus et ancoram, cum qua fuerat in mare proiectum, et deportaverunt Cersonam [4]. Deinde praedictus Philosophus cum corpore sancti Clementis Romam venit et multis ostensis miraculis in ecclesia, quae nunc dicitur sancti Clementis, honorifice corpus collocatum fuit. In quadam chronica [5] autem legitur quod, mari ab illo loco exsiccato, a beato Cyrillo, Moravorum episcopo, Romam translatum est.

[1] *M.G.*, Ep. t. VII (1928), p. 433.

[2] † 13 juillet 1298.

[3] D'après l'édition de Graesse, p. 787-788.

[4] Éd. : *Tersonam*.

[5] C'est la *Chronique*, à peine plus âgée, de Martin de Troppau, dit le Polonais († 1279), au chapitre des *Pontifices*, une première fois quand il s'agit de Clément, une seconde fois à propos de Nicolas Ier. Car, les deux fois, comme dans la Légende Morave, c'est sous Nicolas que la translation est censée, erronément, avoir eu lieu. L'expression *a beato Cyrillo Moravorum episcopo* est empruntée au paragraphe concernant Clément. Cf. *M.G.*, Script. t. XXII, pp. 410 et 429.

Quel était l'ouvrage où Léon d'Ostie relatait ces propos? Les Bollandistes se posèrent la question.

Ils connaissaient la mention du *Liber illustrium virorum archisterii Casinensis* de Pierre Diacre au sujet de l'activité littéraire de son prédécesseur Léon : *Leo Ostiensis episcopus et bibliothecarius a pueritia in Casino oblatus, sanctitate et monasticis disciplinis ad plenum imbutus, et in divinis Scripturis apprime eruditus. Fecit sermones de Pascha, de Nativitate; historiam Peregrinorum; historiam Casinensis archisterii divisam in libros quatuor; Vitam sancti Mennatis, et alia quamplurima, quae in nostram non venere notitiam* [1].

Ils possédaient même, dans une copie que leur avait communiquée Ughelli [2], le début d'un *Sermo Domni Leonis Ostiensis episcopi, De Ordinatione seu Cathedra S. Clementis Papae, quae colitur X. Kal. Febr.*, mais le début seulement, c'est-à-dire l'équivalent exact d'un feuillet du manuscrit de Fossa Nova où la copie avait été prise : « Est solum unica pagella inter ea quae consequebantur et avulsa a codice sunt : illa fortassis etiam fuit narratio Inventionis et Translationis eius per Constantinum Philosophum, quam retulimus ex Iacobo de Voragine, Baronius ex Equilino [3]. »

[1] *P.L.*, t. 173, col. 1038-1039. Quelques titres de ces *alia quamplurima* seront dévoilés au cours de cette étude. On eût pu déjà donner des précisions nouvelles au sujet de plusieurs autres, notamment de l'*Historia Peregrinorum*, œuvre considérée comme perdue ; mais l'extension prise par le présent travail nous oblige à les reporter à plus tard. De même, le volume des autographes de Léon (et, indirectement, de sa production littéraire) aurait pu être augmenté. Voir, en attendant, B. DE GAIFFIER, *Translations et Miracles de S. Mennas par Léon d'Ostie et Pierre du Mont-Cassin*, dans *Analecta Bollandiana*, t. 62 (1944), p. 5-32, et P. MEYVAERT, *The Autographs of Peter the Deacon*, dans *Bulletin of the John Rylands Library, Manchester*, t. 38 (1955), p. 114-138.

[2] Et qui est aujourd'hui conservée à la Bibliothèque royale de Bruxelles, manuscrit 8953-54 (= *Collectanea Bollandiana*, 23-24 Novembris), fol. 40, recto et verso. Une foliotation primitive portait le chiffre 336.

[3] T. c., p. *15, § 14 ; nous reparlerons plus loin de cette œuvre, p. 432. A propos de la date de fête prétendue, les auteurs font une remarque à laquelle, aujourd'hui encore, il n'y aurait rien d'essentiel à changer : « Ceterum Cathedrae S. Clementis, quae in titulo citati sermonis coli dicitur X Kal. Februarii, nullam ad eum diem reperimus in Martyrologiis mentionem. » Telle mention de cette fête dont nous parlerons, p. 395, note 3, n'a d'autre caractère que dérivé et littéraire. Notons que le 23 janvier est la date de fête de S. Clément d'Ancyre.

Cependant, faute d'avoir trouvé trace de la L. I. dans aucun des livres de la *Chronique Cassinienne* sortis de la plume de Léon d'Ostie [1], ils orientèrent leurs recherches dans une autre direction. « Quam porro nos hic daturi sumus Translationis eius historiam, eam suspicamur a *Gauderico* Velitrarum Episcopo, quem alii *Gaudentium* vocant, esse conscriptam [2]. »

D'où leur venait l'idée de cette attribution, formulée ici en termes prudents, qui ne dépassaient pas la simple présomption? De la lecture de la *Préface* mise par Gaudéric à la Vie de S. Clément qu'il offrait au pape Jean VIII. Voici ce que dit cette préface dédicatoire, dont il était donné de larges extraits dans les *Acta;* nous préférons la reproduire en entier [3], pour la facilité des rapprochements à faire dans la suite :

Praefatio Gauderici Veliterni episcopi ad sanctissimum Papam Io<h>annem Sanctae Catholicae et Apostolicae Romanae Ecclesiae.

Domino semper beato summo Pontifici et universali Papae Io-<h>anni, Gaudericus episcoporum novissimus perenne gaudium in Domino Iesu Christo.

Dignum esse putavi ad honorem et laudem tui praedecessoris B. Clementis martyris atque pontificis aliqua de genere vel vita ipsius Deo institutore in unum colligi, et quam generosa fuerit oriundus prosapia quamque philosophando contra idola disputans, divino praesagio veritatem cognoverit enucleatius inveniri, praesertim cum ego valde inutilis huius eximii martyris Christi ecclesiae, apud [4] Veliternum oppidum sitae, praefuerim, iam quia meritum mihi non suffragatur vel amoris et studii mei affectus, quem erga servitia eius possideo, eum mihi propitium facere, ut aliquantulum pro peccatis meis, adiuvante Domino, intercessor existeret.

Huius rei gratia quemdam olim Io<h>annem diaconum, cognomento Hymmonidem, virum peritissimum, postulavi, ut, quia multa legerat, pauca ex his ad aedificationem multorum colligeret et quae forte nonnullis comperta non erant ipse relegens breviter reseraret. Quod ille meis precibus humiliter satisfaciens coepit quidem a ge-

[1] Le texte de Jacques de Voragine ne spécifiant aucun ouvrage de Léon en particulier, l'allusion à la *Chronique* du Mont-Cassin que fait le prof. F. Dvorník n'est pas tout à fait exacte : *Les légendes de Constantin et de Méthode vues de Byzance* (Prague, 1933), p. 346.

[2] T. c., p. *15, § 15.

[3] D'après le fol. 34, recto et verso, du manuscrit 8953-54 de la Bibliothèque royale, qui fut la base de l'édition partielle des *Acta*, § 15 ; cf. ci-dessus, p. 382, note 2, et ci-dessous, p. 385, note 2.

[4] Ce mot, ajouté en marge par le copiste dans le cod. Brux. 8953-54, manque dans l'édition dont il est parlé à la note suivante.

nealogia eius causas perstringere, et quae legerat vel expertus fuerat liquido coartare.

Sed, cum iam ad conclusionem huius opusculi scriptitans pervenisset, hunc Dominus ab hoc saeculo morte, quam ipse permisit, praeventum ad aeternam quietem vocavit.

Cuius ego pedissequus, conspirante Deo, existens, hoc, quod deerat, non tam strenue quam devote, collegi, et in tribus libris conglutinans ordinavi.

In primo siquidem libro, Clementis genus, patriam, nativitatem, institutionem, propositum, vitam, conversionem et qualitatem recognitionis eius innuimus.

In secundo vero, Deo auxiliante, profunditatem doctrinae, dignitatem episcopalis apicis, auctoritatem singularis pontificatus et audaciam contra idola sophistice disputantis subdidimus.

Ast in tertio, miraculorum prodigia, exul[t]ationis angustias, martyrii laureas, reversionis eius ad propriam sedem post plurimos annos miracula colligere procuravimus ; quatenus qui multos libros aut habere nequeunt aut habitos perscrutari contemnunt, istorum compendio, quantum pertinet ad praesens negotium, non incongrue fulciantur.

Quapropter, summe pontificum, sanctimoniam tuae Paternitatis deposco ut haec eadem studia nostra, quae non nostro libitu, sed auctoritate veterum probabiliumque virorum decerpsimus, approbans, si in his aliquid dignum correptione repereris, tu, Pater Beatissime, corrigas, quatenus, te praeceptore et iudice, alienis iudiciis non summittatur, et qui tibi forte non displicemus, aliis super hoc opere placeamus, quia nos, ut meminimus, quae vidimus et legimus, ipsius Christi martyris fisi orationibus, colligentes transcripsimus, et ad laudem Dei omnipotentis ex multis paucissima defloravimus, praestante eodem Deo nostro et Domino Iesu Christo, cui est honor et gloria, potestas et imperium, per infinita saecula saeculorum. Amen.

Nous aurons amplement l'occasion de revenir sur Gaudéric, évêque de Velletri, contemporain des apôtres des Slaves et, au dire de la Vie de S. Cyrille, consécrateur de leurs disciples, à Rome. De même, la Vie tripartite de S. Clément, à laquelle lui et Jean Diacre, dit Hymmonide, ont attaché leur nom, retiendra longuement notre attention. Ne parlons ici que de sa transmission. Tout ce qui subsiste de cette Vie, *BHL.* 1851, à savoir la *Préface*, le Livre I et une partie du Livre II, c'est le codex 234 I du Mont-Cassin, datant de la première moitié du XI^e^ siècle, qui nous l'a gardé [1]. Les savants des temps modernes n'ont jamais

[1] Dans la suite, nous dirons simplement : codex 234. L'écriture est béné-

connu qu'à l'état mutilé ce manuscrit et l'œuvre qu'il abrite [1]. La copie qu'en détenaient les Bollandistes, par les bons soins de leur ami déjà mentionné, l'Abbé Ughelli, ne couvrait même pas la totalité du texte conservé, puisqu'elle s'arrêtait à la fin du Livre I [2].

Peu importait d'ailleurs. Ce qui, hélas, n'était que trop certain, c'est que le Livre III, éminemment capable de les intéresser, d'après ce qu'en laissait deviner la *Préface* de Gaudéric, faisait irrémédiablement défaut. Réduits par conséquent à en imaginer le contenu d'après ces données, l'identité du sujet traité par la L. I. leur permit de croire qu'ils venaient d'en retrouver un extrait. Au terme de leur exposé, il ne s'agit plus, à les entendre, d'une simple présomption. Une fois achevée la citation de la *Praefatio* sur laquelle ils prennent congé du problème, alors tout neuf, de l'auteur de la L. I., l'assurance du ton des commentateurs ne s'accommode d'aucune hésitation : « Haudquaquam ergo dubium nobis videtur, quin ea narratio Inventionis S. Clementis,

ventaine ; cf. E. A. Loew, *The Beneventan Script*, p. 347, et M. Inguanez, *Codicum Casinensium Manuscriptorum Catalogus*, t. II, 1, p. 45. Préface et Livre I de Gaudéric selon le manuscrit 234 sont édités dans le *Florilegium Casinense*, t. IV, p. 373-390 ; à partir de la p. 387, col. 2, les nombreux pointillés dans le texte renvoient aux passages identiquement correspondants des *Recognitiones* de Rufin, dans l'édition de Cotelier des *SS. Patrum... opera*, t. I. Le même système a été suivi pour le Livre II, dans le t. IV de la *Bibliotheca Casinensis*, p. 267-272. Au sujet de ce Livre II, qui occupe les fol. 71-124^{v} du codex 234, voir nos remarques, p. 431.

[1] Déjà l'inventaire Cassinien de 1464-1471 disait : *Item vita s. Clementis inc.* Dno semper *non completa.* Cf. M. Inguanez, *Catalogi codicum casinensium antiqui (saec. VIII-XV)* (= *Miscellanea Cassinese*, 21), p. 41.

[2] Cette copie est aujourd'hui à la Bibliothèque royale de Bruxelles, où elle fait partie du manuscrit 8953-54, déjà nommé plus haut ; cf. p. 382-383. Il faut rectifier à son propos la description du *Catalogue* de Van den Gheyn, t. V, p. 571, n° 3510. On lit : « 7. (F. 16-33^{v}). [Vita S. Clementis]. *Inc. mutil.* ...velut quaedam voluntas latenter irrepens. 8. (F. 34-39). [Gaudertci Veliterni vita Clementis]. = *BHL.*, n° 1851. » En réalité, le numéro 7 prend la suite du numéro 8, sans interruption aucune ; la main de la liasse n° 7 a répété au sommet de la liasse n° 8 (fol. 16) une ligne déjà écrite (fol. 39) : *velut quaedam voluntas latenter irrepens huiuscemodi cogitatio eius mentem atque*, à laquelle elle a ajouté les mots *animam possidebat. Ergo ;* puis pour tout le reste elle a cédé la place à une autre main. Cette consécution peut d'ailleurs être vérifiée grâce à l'ancienne foliotation, moins les pages blanches dont Papebroch a chaque fois signalé la présence.

quam nobis suppeditavit Duchesnii codex, ex illo tertio libro de eiusdem sancti Pontificis rebus gestis, a Gauderico Ep. composito, decerpta sit, ac fortassis contracta [1]. »

L'opinion ainsi émise ne fera plus que s'accréditer, pendant près de deux siècles.

Tillemont la mentionne, sans y insister, au t. II de ses *Mémoires :* « On prétend que le corps de ce Saint (= Clément) demeura dans la Quersonese jusqu'au milieu du IX^e^ siècle, auquel on marque qu'un saint Evesque nommé Constantin le trouva dans une isle. Nous en avons une histoire qu'on croit estre de Gauderic Evesque de Velitres, auteur du mesme temps [2]. »

Mais quelques années plus tard, en 1706, dans son ouvrage sur S. Clément, Rondinini l'adopte chaleureusement :

> Verum tertii huius libri postrema pars, scilicet *corporis Sancti Clementis translationis narratio*, quam se scripsisse significat Gaudericus, temporis iniuriae et direptionum ablata servatur in vetusto codice apud Franciscum Duchesnium Parisiensem senatorem, cui titulus est : *Incipit translatio corporis...* Hanc eiusdem Gauderici opus, et quidem praefatae, quam scripsit, vitae sancti Clementis postremam partem esse vehementi coniectura memorati auctores (= Bollandiani) affirmant, quibus et... Tillemontius... consentit... Horum sententiae libenti animo fero suffragium. [3]

Et il entreprend aussitôt de détailler la preuve de l'attribution. Cependant, cette position, somme toute raisonnable, ne lui suffit pas, et il ajoute : « quandoquidem quam plura in illo (= cod. Casin.) deficiant, et inter cetera postrema haec pars de translatione corporis, atque in Gallia tantum apud Duchesnium reperiatur, idcirco nonnisi ab eodem Casinensi codice avulsam fuisse conieci [4] ». On voit que Rondinini y allait un peu « rondement ». Ce n'était que dans la mesure où il supposait gratuitement — où il affirmait plutôt — que le manuscrit de Duchesne était un « codex vetustus », qu'il pouvait, tout aussi gratuitement, voir en lui la partie arrachée, puis émigrée en France, du vieux codex Cassinien. Mais rien de ce qu'en avaient dit les Bollandistes n'étayait une pareille supposition. En 1880, le tome IV de la *Bibliotheca Casinensis* enregistrait la conjecture de Rondinini, sans l'accompagner d'aucun

[1] T. c., p. *15, § 16.
[2] T. II (1701), p. 161.
[3] *De S. Clemente, papa et martyre, ejusque basilica in urbe Roma* (Rome, 1706), p. 36-37.
[4] Ibid., p. 37-38.

commentaire [1]. A cette époque cependant, il n'eût pas été trop difficile de se faire une meilleure idée de l'âge du manuscrit de Duchesne [2].

Il est sans grand intérêt de poursuivre ici le relevé des noms indiquant que la première thèse avancée au sujet de l'auteur de la L. I. resta longtemps aussi la thèse admise communément et sans discussion. Venons-en au phénomène qui bouleversa cette quiétude et — chose plus importante — remit en question, par-delà le nom de l'auteur, la valeur elle-même de la pièce.

Il s'agit, non pas tant de la découverte des Vies slaves de Cyrille et de Méthode ou Légendes Pannoniennes [3] — déjà en 1700, Dimitrij,

[1] Dans la description du codex 234, p. 266. La *Bibliotheca* rappelle également, sans épiloguer, le paragraphe final du livre de Rondinini, p. 406-407 : « Lubet insuper subnectere appendicis loco quicquid nudiustertius in absolutissima Romani archigymnasii bibliotheca nota dignum aliud agens reperi de genere et ortu sancti Clementis Papae inter opera manu exarata clarissimi abbatis Casinensis Constantini Caietani... Ibidemque praefationem reperi Gauderici episcopi Velitrensis ad vitam sancti Clementis, de qua in superioribus memini, quamque ad Iohannem VIII Pontificem inscripsit, necnon magnam partem primi libri eius historiae, quam etiam mutilam didici in Casinensi bibliotheca servari. » Il s'agit du manuscrit qui porte aujourd'hui la cote n° 96, à la Bibliothèque Alexandrine de Rome. Cf. *Catal. Lat. Rom.*, p. 181, n° 15. La *Praefatio* occupe le fol. 158. Au verso commence le *textus libri primi*, qui s'achève au fol. 174^{v} ; rien du Livre II. La copie recouvre donc exactement celle dont disposaient les Bollandistes, et il ne fait pratiquement pas de doute que, comme la leur, elle dépendait du codex Casin. 234. Dès 1620, Constantin Caietanus publiait la première moitié de la *Praefatio* de Gaudéric dans ses deux livres *Pro Ioanne Diacono S. R. E. Cardinali, De S. Gregorii Magni, eiusque Discipulorum Monachatu Benedictino*, p. 7.

[2] On est étonné aussi de voir, en 1935, sous la plume de l'abbé P. Duthilleul, la question de la transmission de la L. I. ainsi simplifiée à l'excès : « Outre le manuscrit Duchesne, il existe un manuscrit du XI^{e} siècle, malheureusement incomplet, faisant partie de la bibliothèque du Mont-Cassin. Enfin, ce récit se retrouve dans Petrus de Natalibus et dans Jacques de Voragine. Ceux-ci ont eu pour source Léon d'Ostie (XI^{e}-XII^{e} s.). Le document de l'évêque d'Ostie nous manque, mais il est probable qu'il dépendait de notre L. I. ; d'autant plus qu'un manuscrit de cette légende se trouvait au Mont-Cassin où Léon d'Ostie avait été bibliothécaire » (*Les sources de l'histoire des saints Cyrille et Méthode*, dans *Échos d'Orient*, t. 34, p. 301).

[3] A. V. Gorskij publia dans le n° 6 (1843) du *Moskvitjanin*, un extrait des deux Vies dont il avait découvert des manuscrits à Moscou. Selon lui, l'auteur de la Vie de Méthode vivait en Pannonie et s'était mis à l'œuvre peu après la mort de son héros ; quant à la Vie de Cyrille, elle appartenait « au même temps et au même pays ».

futur métropolite de Rostov, avait publié, dans le *Kniga žitij Svjatyh*, une Vie des deux frères, sous forme de ménée, dépendant de ces documents — que de l'attention des savants qui, vers le début du siècle dernier, se porta sur elles, de leur exploitation scientifique, en quelque sorte.

Déjà Schlözer, ayant « découvert » une Légende russe des deux saints, qui reposait en définitive sur le texte produit par S. Dimitrij, s'exclamait, dans son essai d'édition critique de la *Chronique* de Nestor : « Wie werden die Ausländer, die sich bisher einzig und allein an ihre lateinischen Legenden halten muszten, über diesen Fund staunen ! Schlechtweg verwerfen können sie den Aufsatz nicht : eine russische Legende wird doch eben so vieler Ehre werth seyn als eine lateinische [1] ? »

Dobrovský, qui rapporte le propos légèrement provocant, se montrait toutefois décidé à ne pas se laisser impressionner par ces « nouveautés » : « Allein hier kommt es ja gar nicht auf die Sprache der Abfassung, sondern vielmehr auf die Glaubwürdigkeit des Inhalts, und vorzüglich darauf an, ob die neuen Data sich auch durch ältere Berichte bewähren lassen. Diesz ist hier in Rücksicht der ganz neuen russischen Legende gar nicht der Fall... Darf man wohl unbedingt annehmen, dasz, wie uns doch Schlözer glauben machen will, aus der russischen Legende die Geschichte Cyrills und was dazu gehört, berichtigt, ergänzt und reformirt werden müsse? Einer kritischen Prüfung bedürfen allerdings auch die ältern Nachrichten von den zwey slawonischen Aposteln..., allein nicht der aufgefundenen russischen Akte wegen, die als ein neueres Machwerk mit demselben Rechte zurückgewiesen werden kann, mit welchem die fabelhaften Erzählungen späterer lateinischer Legendenschreiber von gründlichen Bearbeitern der Geschichte bereits verworfen worden sind [2]. »

Mais le temps des fins de non-recevoir aussi tranchantes n'allait pas tarder à être révolu.

[1] *Nestor. Russische Annalen* in ihrer slavonischen Grundsprache verglichen, übersetzt und erklärt, t. II, p. 234. L'ouvrage, en cinq tomes distribués en trois volumes, a d'abord paru à Gœttingue, de 1802 à 1805.

[2] *Cyrill und Method der Slawen Apostel* (Prague, 1823), p. 7-9.

Il y a tout juste un siècle que, le premier, Bodjanskij posa en termes nets et formels le problème des rapports entre la L. I. et la Vie slave de S. Cyrille. Pour expliquer les ressemblances qu'elles présentaient, trois hypothèses, disait-il, pouvaient être envisagées : « Ou Gaudéric a abrégé la Vie de S. Constantin ; ou la Vie de S. Constantin est le développement de la L. I. ; ou, enfin, l'auteur de la Légende et le rédacteur de la Vie de S. Constantin ont usé d'une source commune. » « Quelle que soit l'hypothèse la plus exacte, poursuivait-il, une chose, en tout cas, est indéniable : la ressemblance extraordinairement frappante des deux Vies ; il est par conséquent plus clair que le jour que l'une a fait des emprunts à l'autre. Quant à démontrer qui des deux a copié l'autre, dans l'état actuel de nos connaissances touchant ces documents, c'est absolument impossible [1]. »

Bientôt cependant, Viktorov, dont nous devrons retenir l'opinion en la matière, estimait pouvoir trouver une autre application à ce verdict d'« absolue impossibilité ». Il avait attentivement comparé la L. I., non seulement à la Vie de S. Cyrille, mais aussi au *Slovo na prenesenie moščemŭ preslavnago Klimenta* ou « Discours sur le transfert des reliques du glorieux Clément », dit aussi Légende Chersonienne (= *Slovo*). Ce texte slavon a le mérite d'être seul à nous avoir gardé, sous forme d'amalgame probablement, le contenu essentiel d'un ensemble de plusieurs pièces écrites en grec et remontant à S. Cyrille, au sujet de l'Invention de S. Clément ; le détail de ces pièces apparaîtra plus bas [2].

L'examen comparatif auquel se livra Viktorov lui permettait de trancher de la sorte le problème énoncé par Bodjanskij : « A notre avis, la première hypothèse de l'honorable professeur n'est pas seulement probable, mais elle peut être dite la seule vraie, bien mieux, exclusive de toute autre hypothèse. Nous tenons pour indubitable que la L. I. n'est ni plus ni moins que l'abrégé de la Vie slavonne (ainsi que du *Slovo*) et nous considérons toute autre explication de la ressemblance réciproque des deux narrations comme absolument impossible [3]. »

[1] *O vremeni proishoždenija slavjanskih pismen* (Moscou, 1855), p. 42.

[2] P. 401-402. On trouvera ce texte, de même que celui de la Vie de S. Cyrille, notamment dans les *Materialy po istorii vozniknovenija drevnejšej slavjanskoj pismennosti*, édités par P. A. Lavrov (= *Trudy slavjanskoj Komissii*, t. I, Leningrad, 1930).

[3] *Kyrill i Mefodij. Novye istočniki i učenye trudy dlja istorii Slavjanskih*

Voici ce qui justifiait cette vigoureuse prise de position, d'abord en ce qui concerne le *Slovo :* « Les chapitres de la L. I. où il est question de la découverte des reliques de S. Clément ne sont rien d'autre qu'un extrait, exécuté avec grand art, du *Slovo na prinesenie.* A ce qui est raconté par ce dernier au sujet de l'événement susdit, la L. I. n'ajoute ni un renseignement supplémentaire, ni un fait, ni un nom propre, ni une indication de lieu. D'autre part, tout ce que raconte la L. I. est raconté précisément d'après la narration slave, d'où est tiré tout l'essentiel de ce qui a trait à l'événement, et, en beaucoup d'endroits, nonobstant la relative brièveté de l'extrait, dix fois moins étendu que l'original, des expressions entières ont été retenues, prises textuellement à la narration slave. D'une façon générale, d'ailleurs, le fait que le rédacteur de la L. I. a emprunté les informations qu'il nous transmet à la source slave (selon toute vraisemblance à son original grec) est à ce point évident que nous considérons le moindre doute à ce sujet comme absolument impossible. » Suivait une démonstration parallèle qui s'occupait de la Vie de Cyrille : la L. I. n'ajoutait rien à ses données et se contentait de l'abréger à la manière classique de tous les abréviateurs.

Enfin, une fois prouvé le bien-fondé de la première hypothèse de Bodjanskij, Viktorov soulignait l'inadmissibilité de la seconde : « D'un côté, saute aux yeux la plénitude extraordinaire, l'extraordinaire abondance des faits contenus dans la Vie de Cyrille, qui offre un tableau complet de sa vie depuis sa naissance jusqu'à sa fin, dans ses détails les plus minimes ; de l'autre, l'exposé de faits généraux seulement, l'absence de détails et, dans l'ensemble, la pauvreté relative des informations transmises par la L. I., qui n'a que le cinquième de la Vie slave, tant pour l'étendue que pour la somme générale des renseignements. D'un côté, nous entendons un récit vivant, sans artifice, basé sur la connaissance la plus familière de ce qui est narré et manifestement de première main, récit étranger à tout ornement poétique et rhétorique comme aussi aux réflexions personnelles de l'auteur... ; de l'autre, nous voyons tout le contraire. »

Apostolov. Dans le *Kirillo-Mefodievskij Sbornik* publié par Pogodin (Moscou, 1865). A. Voronov a repris les passages de Viktorov, cités ici, dans son ouvrage : *Glavnejšie istočniki dlja istorii Svv. Kirilla i Mefodija* (Kiev, 1877), p. 317-319.

Que s'ensuivait-il pour la L. I. ? Il est bon de noter ici, avec le P. Martinov, que « tout en proclamant la priorité des deux sources slavonnes (= Vie et *Slovo*), Viktorov ne met point en doute l'ancienneté ou l'autorité du document latin. Il admet que Gaudéric, selon toute vraisemblance, s'était servi du récit de l'*Invention* dans son original grec ; or, comme, d'après lui, la Vie de Cyrille a été composée par Clément, le plus célèbre de ses disciples, devenu plus tard évêque de Vélitsa, en Bulgarie, et que le sermon sur l'*Invention* du corps de saint Clément pape appartient à saint Cyrille lui-même, il s'en suit que le récit de Gaudéric n'en conserve pas moins sa valeur historique et son importance. Loin de lui nuire, cet accord avec les plus anciennes sources slaves est une nouvelle preuve de sa véracité ; il justifie l'estime générale dont ce récit jouissait avec raison et jouit encore parmi les savants d'Occident. L'autorité de Henschenius reste également intacte [1]. »

Mais les choses n'en devaient point demeurer longtemps là. Voronov, en 1876-1877, allait se charger de corriger ce qu'il jugeait être une inconséquence de Viktorov. Il n'était pas homme à reculer devant les conclusions les plus extrêmes. On en jugera. Après avoir déclaré qu'il reprenait à son compte la thèse fondamentale de Viktorov et son argumentation, il écrivait :

> Cependant, ayant démontré l'entière dépendance de la L. I. par rapport aux sources slavonnes, M. Viktorov s'en tint là et ne passa pas aux conséquences ultérieures, si bien que la critique continue à attacher à la L. I. la signification qui lui avait été attribuée par les Bollandistes, la signification d'une production de Gaudéric, le contemporain des saints protodidascales. Alors que déjà le fait de l'entière dépendance de cette Légende par rapport aux sources slavonnes fait planer un fort soupçon sur la justesse de cette opinion communément reçue [2].

Les raisons invoquées pour dénier à Gaudéric la paternité de la L. I. ne manquaient pas d'un semblant de pertinence :

> Impossible d'éluder la question : un contemporain, occupant à la cour de Rome une telle position, connaissant personnellement Cyrille et Méthode, comme c'est probable, et ayant pris une part directe aux affaires de l'Église slave, pouvait-il composer un document historique de cette espèce,

[1] *La Légende italique des SS. Cyrille et Méthode*, t. c., p. 119-120.
[2] Op. c., p. 320.

> dans lequel tout est emprunté à des sources écrites, et rien d'indépendant n'est apporté? Ce doute acquiert une force singulière si, conformément à l'opinion courante, nous admettons que Gaudéric, l'auteur supposé de la L. I., était ce même évêque Gondrich dont fait mention la Vie de S. Constantin en disant qu'il ordonna les disciples de Cyrille et de Méthode ; et que, par conséquent, Gaudéric évêque de Velletri fut réellement le témoin oculaire des protodidascales et prit une large part à leur cause. Pouvait-il avoir besoin de documents écrits et les répéter, parfois mot à mot, alors qu'il connaissait toutes les circonstances de l'affaire et pouvait exposer de façon personnelle au moins les faits relatifs au séjour des saints frères à Rome durant les années 867-870, à supposer même que, pour une raison quelconque, il aurait ignoré leur histoire ultérieure, bien que ce soit peu vraisemblable, et eût été obligé de s'en tenir à des témoignages étrangers? En outre, un contemporain et témoin oculaire tel que lui pouvait-il parler des célèbres docteurs et de leur œuvre toute neuve d'une manière si générale, réservée et détachée, pouvait-il ne laisser échapper aucune parole expressive, aucune réflexion personnelle à propos de l'Église slave et de la liturgie slavonne, ces problèmes résolus avec sa participation personnelle et qui avaient suscité des contestations à Rome même? Impossible de ne pas relever aussi que dans la L. I. il n'est pour ainsi dire question que du seul Cyrille, et que de Méthode il n'est pas rapporté plus que dans la Vie de S. Cyrille, c'est-à-dire quasiment rien. Gaudéric pouvait-il parler si peu de Méthode, lui qui connaissait également les deux frères et après tout n'était pas moins au fait de l'activité de Méthode que de la vie de Cyrille [1] ?

Dans cette dernière remarque de Voronov, s'étonnant du peu de place tenue par Méthode, on voit déjà poindre la méconnaissance de l'économie de la pièce, dont d'autres encore se rendront coupables [2] et qui lui fait écrire, un peu plus loin :

> La L. I. se présente évidemment, non comme un fragment d'un ouvrage sur S. Clément, mais comme une production autonome et indépendante, composée afin de relater tant l'histoire de la découverte et du transfert des reliques de S. Clément que l'histoire, également, de l'« inventeur » de ces reliques, celui qui les apporta à Rome, S. Constantin, dépeint dans la Légende aussi comme un saint et un thaumaturge

[1] Ibid., p. 321-322.

[2] Cf. Jagić, *Archiv für slavische Philologie*, t. IV (1880), p. 126-127 ; t. X (1887), p. 310 ; P. A. Lavrovskij, *Italianskaja Legenda*, dans *Žurnal Ministerstva Narodnago Prosveščenija*, 1886, juillet, p. 17-59 ; août, p. 234-275.

(chap. 12). L'histoire de la découverte des reliques de S. Clément, quelque étendu qu'en soit le récit dans la L. I., n'occupe que quatre chapitres (2-5) ; tandis que les huit autres sont consacrés à l'exposé de la vie et de l'activité de S. Constantin, et, bien qu'aux chapitres 7 et 9 il soit question des reliques par lui apportées en Moravie et à Rome, l'intérêt du récit se concentre manifestement là sur la personne non de S. Clément, mais de S. Constantin [1].

Cette production indépendante, centrée sur Cyrille, que l'on refusait à Gaudéric, quelle place dans la série des légendes, quelle date convenait-il de lui assigner d'après Voronov ?

En examinant la corrélation de la L. I. avec les autres narrations latines du moyen âge sur l'invention et la translation des reliques de S. Clément, on peut voir que la L. I. était inconnue aux écrivains des XII^e-XIV^e siècles et qu'au contraire, l'auteur de la L. I. se servit de ces écrivains. Après les œuvres de Jean Diacre et de Gaudéric évêque de Velletri, qui ne sont point arrivées jusqu'à nous, Léon évêque d'Ostie (fin du XI^e - début du XII^e s.) composa, au dire de certains [2], un écrit sur S. Clément, notamment sur la découverte et le transfert à Rome de ses reliques. Son récit, ou, plus vraisemblablement, le récit, qui n'a pas été davantage conservé, de l'auteur un peu postérieur, Pierre Diacre, de la première moitié du XII^e siècle [3], a aussi servi de source aux récits plus tardifs sur le même sujet, des XIII^e et XIV^e siècles, récits venus jusqu'à nous [4].

Le lecteur reconnaîtra dans les auteurs de ces récits tardifs dont il vient d'être parlé les deux compilateurs déjà rencontrés plus haut : Jacques de Voragine, de la fin du XIII^e siècle, et Pierre de Natalibus, qui acheva son *Catalogus* en 1371. Bref, Voronov en vient à dire qu'autant il est « manifeste » que l'auteur de la Légende dorée ne connaissait pas la L. I., autant il est « manifeste » également que le rédacteur de la L. I. s'est servi de la Légende dorée, lui ayant emprunté toutes les données qui ne se

[1] Op. c., p. 325.

[2] Jacques de Voragine et Pierre de Natalibus.

[3] La mention de ce récit de Pierre Diacre provient d'une confusion dans l'esprit de Voronov. Celui-ci n'a pas saisi la portée exacte d'un passage des *Acta Sanctorum*, qu'il cite en note à ce propos : « Scimus tamen plura recenseri a Petro Diacono in libro *De viris illustribus Casinensibus*, cap. 30, Leonis scripta, quae fortassis Voraginensis vidisse credi potest. » Cf. ci-dessus, p. 382.

[4] P. 326.

trouvaient pas dans ses deux sources slavonnes (celles-ci utilisées peut-être dans leur original grec).

Quant à la date, Voronov était d'avis que la L. I., dont le but était la glorification de S. Constantin, « constitue le premier chaînon dans la série de récits cyrillo-méthodiens nés au XIVe siècle et qu'elle fut composée au temps où, en Bohême et en Moravie, sous Charles IV, se mirent à revivre de façon toute particulière les traditions concernant l'ancienne Église slave, et où fut préparée, ou instituée, la célébration ecclésiastique de la mémoire des saints protodidascales [1]. »

La sentence était catégorique : reléguée brusquement de la fin du IXe au XIVe siècle — à l'exception d'un élément adventice et d'ailleurs déformé qui pouvait, lui, remonter à Gaudéric — la L. I. expiait « l'honneur immérité d'avoir passé jusqu'alors pour la source principale et fondamentale dans l'histoire de Cyrille et de Méthode [2]. »

Les réactions de la critique ne tardèrent pas. Elles vinrent, assez concordantes, du côté de Jagić d'abord, puis de Martinov.

Jagić ne voyait pas la ressemblance entre le *Slovo* et la L. I. avec les mêmes yeux que Viktorov :

> In der That ist die Uebereinstimmung in beiden Darstellungen doch nicht so gross, dass an eine unmittelbare Entlehnung gedacht werden müsste... Man versuche doch einmal die beiden Darstellungen nebeneinander zu stellen, und ich glaube, man wird bald zu der Einsicht kommen, dass sich die Uebereinstimmung nur über die Hauptmomente erstreckt, dass sie nicht grösser ist, als sie überhaupt sein muss, wo zwei glaubwürdige Zeugen über eine und dieselbe geschichtliche Thatsache berichten. Für einen solchen Zeugen halte ich den mündlichen Bericht des Constantin selbst, welcher höchst wahrscheinlich in Rom dem Bischof Gauderich die Daten an die Hand gab zur Ausarbeitung des dritten Theiles der *historia tripartita s. Clementis ;* der andere Zeuge liess sich in Cherson vernehmen und auf dieser Darstellung beruht der gegenwärtige Panegyricus (= *Slovo*) [3].

En l'occurrence, Jagić ne se ralliait même pas, on le constate, à ce qu'on pourrait appeler la troisième hypothèse de Bodjanskij appliquée au *Slovo*, puisqu'à l'origine il n'admettait pas une

[1] P. 331. [2] P. 316.

[3] *Die neuesten Forschungen über die slavischen Apostel Cyrill und Methodius*, dans *Archiv für slavische Philologie*, t. IV (1880), p. 125-126.

source commune, mais deux traditions ayant un fonds commun, et qu'entre le point de départ et le point d'arrivée, il postulait un jalon de plus : à Rome, le témoignage, perdu, de Gaudéric et, à Cherson, un autre témoignage, inconnu.

Encore beaucoup moins pouvait-il envisager l'idée de la dépendance de la L. I. par rapport à la Vie slave de Cyrille. Il concluait, assez prudemment, quant à la genèse de la L. I. : « Ob die ital. Legende der ursprüngliche Text Gauderichs ist oder nicht, kann man nicht sicher wissen, jedenfalls fällt ihre Abfassung in jene Zeit, wo noch die Bedeutung Cyrills im Westen (Rom) recht lebhaft gefühlt und auch das thatsächliche seiner Wirksamkeit wohl bekannt war [1]. »

Sur un point, il se montrait sans réticence : le rejet du rapport entre Légende dorée et L. I., tel que l'avait imaginé Voronov. A bon droit certes, encore que son raisonnement fasse preuve d'une surprenante inintelligence du texte de Jacques de Voragine, qui devait se communiquer à d'autres [2].

Le P. Martinov eut, en cette question de la prétendue ignorance de la L. I. par les écrivains latins des XII^e^-XIV^e^ siècles, une intervention décisive. Pièces en mains, il prouva, de façon irréfutable, que la *Chronique Casaurienne* de Jean Berardi connaissait la L. I. [3] Or, cette Chronique s'arrête à l'année 1182, qui est aussi la date approximative de sa composition.

Pour ce qui est de la « ressemblance extraordinairement frappante » entre le texte latin et les textes slavons, l'explication de Martinov se rapprochait de celle de Jagić :

> Qu'il existe une grande ressemblance entre (la L. I.) et les sources slavonnes, la chose ne permet pas de doute, et nous en avons donné plus haut la raison ; il ne pouvait pas

[1] P. 127.

[2] Voir plus bas, p. 404.

[3] *La Légende italique des SS. Cyrille et Méthode*, p. 125-134. Un article suivant nous donnera l'occasion de traiter de l'abbaye de Casauria et de sa *Chronique*, au point de vue de la translation de S. Clément. Ici, transcrivons ce passage de la *Chronique : Ipse namque abbas* (= *Leonas*) *instituit et festum Inventionis eiusdem martyris tertio calendas ianuarii recolendum, suprascripto fratre Ioanne Berardi suggerente atque rogante. Similiter fecit de festo Cathedrae eiusdem gloriosi pontificis, ut decimo calendas februarii celebretur* (*Rerum Italicarum Scriptores*, t. II, 2 [1726], col. 908). Les deux dates de fête mentionnées permettent d'établir l'influence directe et exclusive, dans le premier cas, de la L. I., dans le second, du *Sermo* de Léon d'Ostie ; cf. ci-dessus, p. 382, et ci-dessous, p. 396.

> en être autrement, puisqu'il s'agissait d'un fait public, éclatant, dont Gaudéric avait été témoin aussi bien que les missionnaires slaves, venus à Rome avec leur précieux dépôt. Quant aux détails de l'Invention de saint Clément à Cherson, il pouvait les tenir de la bouche même de saint Cyrille ou bien les avoir lus dans quelque description, rédigée soit par cet apôtre, soit par son frère, soit par quelqu'un de leurs disciples. M. Voronov admet lui-même que cette description existait, qu'elle était primitivement composée en langue grecque ; elle pouvait donc parvenir à la connaissance de Gaudéric. Ce dernier déclare d'ailleurs, dans sa dédicace à Jean VIII, qu'il a réuni dans son ouvrage ce qu'il avait *vu* et *lu*. Avant de parler des emprunts faits par l'écrivain latin à la légende pannonienne ou au récit *slavon* de l'Invention de saint Clément, il eût fallu déterminer la date de ces dernières et en prouver la priorité. — Or, d'après les recherches de M. Voronov, la première appartient au x^e^ siècle (après 925), et il y a des auteurs qui la placent à une époque bien postérieure (XIV^e^ siècle). La date de l'*Invention* est également incertaine [1].

Le P. Martinov avait aussi réponse à l'objection que Voronov voulait tirer d'un manque d'originalité de la L. I. :

> La consécration de Cyrille à l'épiscopat ne se lit guère ailleurs. Tous les autres documents portent qu'il mourut à Rome après avoir pris l'habit de moine, et ne disent rien de sa dignité épiscopale, qu'ils attribuent à Méthode seul. C'est encore dans (la L. I.), et pas ailleurs, que nous voyons saint Cyrille interroger les habitants de Cherson au sujet des reliques de saint Clément qu'il avait conçu le projet de rechercher. La date de leur invention (le trentième jour de décembre) appartient également en propre au récit romain ; les documents slavons donnent le trentième de janvier [2].

Restait évidemment à savoir si tous ces arguments portaient leur justification en eux-mêmes [3].

Voici comment Martinov, rétrospectivement, résumait son étude :

> Ce travail avait pour but d'établir, non pas d'une façon définitive et sans appel mais comme très vraisemblable, que ce récit appartient à Gaudéric, que le fait de la translation du corps de saint Clément en forme l'objet principal, tandis que les données relatives à saint Cyrille y tiennent une place secondaire ; que les unes et les autres ont été puisées à la source principale, saint Cyrille lui-même ou son frère. J'ajou-

[1] T. c., p. 123-124.

[2] Ibid., p. 124.

[3] Voir ci-dessous, pp. 440 et suivantes.

tais que le récit de la Légende dorée sur l'invention du corps de saint Clément, emprunté à Léon d'Ostie, était un abrégé de la L. I., et qu'on ne saurait faire de celle-ci une œuvre du quatorzième siècle, ainsi que le veulent surtout quelques écrivains russes. Je concluais que l'opinion émise par le bollandiste Henschenius, qui a le premier publié dans les *Acta Sanctorum*, au 9 mars, le texte de la L. I. et l'a attribuée à Gaudéric, *sans être absolument certaine, a pour elle une haute vraisemblance*, et conserve sa valeur depuis longtemps acquise [1]. »

Contre Jagić et Martinov, Lavrovskij partit en guerre, non sans une certaine précipitation qui l'empêcha de regarder de près au choix des armes [2]. Des huit points où sont condensées ses conclusions, nous ne relèverons ici que les suivants :

3. La Légende se compose de deux parties inégales : la plus grande et la principale, qui renseigne sur S. Cyrille, la plus petite, secondaire, qui décrit le grand service rendu par ce dernier dans la découverte des reliques de S. Clément et leur transfert à Rome [3]. 4. La première partie est entièrement

[1] *A propos de la Légende dite italique*, dans *Revue des questions historiques*, t. 41 (1887), p. 220.

[2] L'un et l'autre s'en plaignirent avec quelque amertume, le premier dans l'article ci-dessus, le second, dans *Archiv für slavische Philologie*, t. 10 (1887), notamment p. 306-307 : « Die Studie Lavrovskij's ist im hohen Grade beachtenswerth, ich zolle ihr meine unbedingte Anerkennung, trotzdem ich mit Bedauern sehe, dass auch Lavrovskij gleich vielen russischen Gelehrten der Gegenwart nicht frei ist von Misstrauen, als ob wir westslavische Forscher nicht Wichtigeres zu thun hätten, als überall nur geheime westlich-katholische Tendenzen und Ziele zu verfolgen, während jene allein das Privilegium besitzen die Wahrheit zu sehen und zu lehren. Ich bedauere sehr, dass Lavrovskij nicht mehr meine Vertheidigung hören kann (Lavrovskij était mort dès avant la publication de son article), aber das hindert mich nicht zu erklären, dass mir, als ich vor sechs Jahren meine kritischen Bemerkungen zu Voronov's Schrift schrieb, worin ich die L. I. in Schutz nahm, nicht im Geringsten daran lag, diese Legende irgend wie vor der Vita Cyrilli, etwa wegen ihres katholisch-lateinischen Charakters herauszustreichen ! »

[3] Auparavant, Lavrovskij avait déjà fait une objection que Martinov réfuta sans peine : « Lavrovskij trouve ce titre (*Vita cum translatione S. Clementis*) inexact, il préférerait le suivant : *Vita Cyrilli cum inventione sancti Clementis*, car, selon lui, le récit s'occupe principalement, sinon exclusivement, de la vie de saint Cyrille, et la translation ou l'invention du corps de saint Clément n'en est qu'un épisode. Il croyait donc que le titre donné par Henschenius : *Vita cum Translatione S. Clementis*, voulait dire : *Vie de saint Clément* et *la Translation de son corps*. Pourtant il est assez clair qu'après le mot *Vita* il

basée sur la Vie pannonienne de Cyrille, qu'elle reproduit fréquemment mot à mot ; la mention de la Légende touchant la consécration épiscopale, à Rome, de S. Cyrille, constitue une attestation irrécusable de son origine tardive, datant de l'époque où la mémoire des protodidascales slaves commençait à sortir d'un condamnable oubli et où les deux frères, après les persécutions et les anathèmes lancés du haut du siège de Rome, ont commencé à se relever jusqu'à être reconnus en qualité de saints. La deuxième partie a emprunté son fonds aux narrations du martyre et des miracles de S. Clément, répandues en Orient depuis des temps reculés, et au récit, grec, lui aussi, relatant les détails de l'invention de ses reliques par Cyrille, dans la Mer Noire, près de Chersonèse.

7. L'histoire de Gaudéric, dans sa partie qui traite de la fin et des miracles de S. Clément ainsi que de l'invention de ses reliques, a aussi servi de source au rédacteur de la L. I. Celui-ci s'était proposé de retracer la vie de Cyrille, sur la base de la Vie pannonienne qu'il connaissait, afin de relever sa signification aux yeux des représentants de l'Église romaine ; c'est pourquoi il l'éleva à la dignité épiscopale, qui lui aurait été conférée par le pape Hadrien II en personne, et lui attribua, après sa mort, l'auréole de la sainteté.

8. Dès lors, il est impossible de ne pas reconnaître dans le rédacteur de la Légende un slave catholique-occidental, qui connaissait les traditions de l'Orient relatives aux apôtres slaves ainsi que ses narrations manuscrites touchant leur activité et qui souffrait en même temps de l'oubli dont l'Occident faisait preuve envers eux et de la froideur témoignée à leur mémoire dans l'Église romaine. L'expression d'une pareille disposition de sentiments et d'idées ne devint possible qu'au temps où commença à surgir, chez les représentants de Rome, la pensée d'utiliser les noms de Cyrille et de Méthode, noms sacrés pour les Slaves, à des fins de propagande à succès. Ce qui ne put se produire avant les XIII^e^-XIV^e^ siècles. L'apparition de la L. I. ne se trouvait-elle pas être en relation avec les premiers décrets des pontifes romains qui autorisaient, dans les régions du littoral adriatique, la liturgie slave selon les livres glagolitiques [1] ?

faut sous-entendre le nom de saint Cyrille et non de Clément, puisqu'il s'agit des actes de Cyrille et Méthode » (*A propos de la Légende dite italique*, p. 228).

[1] Il était telle ou telle vue de Lavrovskij auxquelles Jagić se ralliait, malgré le maintien de ses positions essentielles : « Um die Manen des verstorbenen Slavisten zu beschwichtigen, will ich ausdrücklich noch hinzufügen, dass ich irgend welche Unfehlbarkeit der ital. Legende nicht zumuthe ; die Kritik Lavrovskij's betreffs der in derselben enthaltenen Notiz von der Bischofswürde des heil. Cyrill und betreffs des Datums der Reliquienauffindung halte ich für

« Les extrêmes se touchent », c'est ce qu'on ne peut s'empêcher d'observer en comparant le parti pris qui gît au fond de certaines des déclarations de Lavrovskij avec celui, de signe opposé mais de même nature, qui, trente ans plus tôt, animait J. A. Ginzel, prenant position contre Dümmler au sujet de la Vie slave de Cyrille (qu'il faisait dériver du grec et assignait au XIVe siècle) :

> Ich... muss die pannonische Legende vielmehr als das Machwerk eines griechischen Schismatikers bezeichnen, der es darauf angelegt hat, seiner Erzählung das Gepräge zu geben, als rühre sie von einem Zeitgenossen des Method her, und der zwar einige richtige Daten aus der kirchlichen Tradition der Slawen uns bewahret, aber auch nicht weniger offenbarer Unrichtigkeiten sich schuldig gemacht hat. Ich werde dieses Urtheil im Laufe der Geschichte der Slawenapostel rechtfertigen [1].

***

Bref, le débat s'envenimait dangereusement, et il était urgent que du sang neuf lui fût infusé. L'occasion s'en présenta opportunément, en 1892 ; mais on ne peut dire que l'opération, de la façon dont elle fut réalisée, ait donné tous les résultats qu'on était en droit d'en attendre.

Nous parlons de la conférence faite par Johann Friedrich, le 2 juillet de cette année, devant la Classe historique de l'Académie de Bavière, et publiée aussitôt sous le titre : « Ein Brief des Anastasius bibliothecarius an den Bischof Gaudericus von Velletri über die Abfassung der *Vita cum translatione s. Clementis Papae.* Eine neue Quelle zur Cyrillus- und Methodius-Frage [2]. » Cette communication est incontestablement un des grands jalons de l'histoire des questions cyrillo-méthodiennes, et on ne cessera de s'y référer. Elle révélait l'existence et le contenu d'un document de toute première importance, trouvé par Friedrich dans le « Nachlass » de Döllinger, sous forme de copie [3] d'un original encore

berechtigt » (*Archiv für slavische Philologie*, 1887, p. 309). Ces deux points, on s'en souvient, figuraient parmi les « originalités » que Martinov mettait au crédit de la L. I., ci-dessus, p. 396.

[1] *Geschichte der Slawenapostel Cyrill und Method und der slawischen Liturgie* (Vienne, 1861), p. 14. La première édition parut à Leitmeritz en 1857.

[2] *Sitzungsberichte der philos.-philologischen und der historischen Classe der k. bayer. Akademie der Wissenschaften zu München*, 1892, p. 393-442.

[3] La copie existait déjà avant 1848, date de la mort du copiste, le Dr Heine. Personne avant Friedrich ne s'en occupa.

existant à la Bibliothèque nationale de Lisbonne, manuscrit nº 342 (primitivement nº CCV d'Alcobaça) [1].

La *Lettre* d'Anastase le Bibliothécaire à son ami l'évêque Gaudéric, *BHL.* 2072, comporte quatre parties.

Une première félicite pour ses diverses initiatives en l'honneur de S. Clément l'évêque qui est préposé à l'église de Velletri,

ubi scilicet beati Clementis antiquitus insignis honor cum celebris memoriae titulo commendatur.

A relever, dans l'énumération de ces initiatives :

Hinc eiusdem sancti martyris multa repertas cura reliquias apud eandem ecclesiam cui praees in templo nominis eius locasti..., hinc etiam viro peritissimo [2] Iohanni digno Christi levitae scribendae eius vitae actus et passionis historiam ex diversorum colligere Latinorum voluminibus institisti. Ad extremum hinc quoque mihi exiguo, ut, si qua de ipso apud Grecos invenissem, latinae traderem linguae, saepe iniungere voluisti.

Quelles seraient les œuvres à prendre en considération ?

Cuius (= Clementis) nimirum cum rerum gestarum monumentum iam latinus habeat stilus [3], illa tantum occurrunt adhuc romano transferenda sermoni, quae Constantinus Thesalonicenus philosophus vir apostolicae vitae super eiusdem reliquiarum beati Clementis inventione paulo ante descripsit [4].

[1] Fin du XII^e siècle, début du XIII^e (Friedrich, p. 399, note 1, le croyait du XIV^e). Cette lettre y précède (fol. 1^v-2^v) le texte des *Recognitiones* de Rufin (fol. 8-132^v). Édition d'après le ms. d'Alcobaça dans *M.G.*, Ep. t. VII (1928), p. 435-438. Il faut regretter la publicité faite là (p. 437, notes 4 et 7) par E. Perels et G. Laehr à une des thèses les moins soutenables de J. Franko, qui refusait à S. Cyrille le titre d'« inventeur » des reliques de S. Clément, pour l'attribuer à un prêtre Philippe (né, comme chez Pierre de Natalibus, de l'abréviation *phs*, pour *philosophus*), sous l'empereur Nicéphore (802-812), ce dernier étant confondu par Franko avec le gouverneur de Cherson, Nicéphore, nommé dans le *Slovo*. Voir de même G. LAEHR, *Die Briefe und Prologe des Bibliothekars Anastasius*, dans *Neues Archiv*, t. 47 (1928), p. 453-456.

[2] Même expression, on s'en souvient, dans la *Préface* de Gaudéric à Jean VIII. Voir également *M. G.*, Ep. t. VII, p. 439.

[3] A propos de ce « monument », Anastase disait dans une lettre à Jean Diacre : *Unde notandum, quod nonnulla, quae latine fuerunt edita, latinitas funditus mole oblivionis obruta deplorasset, nisi ex Graecorum post fonte librorum haec hausta sitibundo pectore resumpsisset,... sicut et ipsum quoque Clementem, quem Rufinus nostrae linguae redditum restitutum et redeuntem ad Gaudentium scribens innuit, et quod latine scriptus fuerit et amissus rursusque receptus signanter ostendit* (*M.G.*, Ep. t. VII, p. 426 ; cf. p. 402).

[4] On se souviendra que la Vie slave de Cyrille fait état, elle aussi, au chap. VIII, de l'*Obretenie* ou *Invention* que lui-même avait écrite.

Dans une seconde partie, désirant suppléer au silence que Constantin a observé sur lui-même dans son histoire de l'Invention, Anastase donne à son correspondant quelques renseignements qu'il tient de la bouche même du héros :

Verum quia reliquiarum huius inventionis fecimus mentionem, licet idem sapientissimus vir (= Constantinus) tacito nomine suo in storiola sua qualiter acta sit strictim commemoret, ego tamen quae hinc ipse his verbis enarrare solitus erat compendio pandam.

Suivent ces quelques renseignements.

Une troisième partie contient d'autres informations supplémentaires, qu'Anastase tient, cette fois, du métropolite de Smyrne Métrophane, rencontré récemment par lui à l'occasion du concile de Constantinople, en 869-870. Métrophane était bien placé pour parler des circonstances de l'Invention, son exil par ordre de Photius s'étant passé près de Cherson :

Qui videlicet quanto loco propinquior, tanto re gesta doctior habitus, ea nobis hinc curiose sciscitantibus enarravit quae praedictus philosophus fugiens arrogantiae notam referre non passus est.

Parlant de Cyrille, Anastase dit notamment, d'après Métrophane :

Ostensoque ac recitato quid de passione, quidve de miraculis, quid etiam de scriptis beati Clementis et praecipue quid de templi siti penes illos structura et ipsius in ipso conditione librorum numerositas commendabat, omnes ad illa litora fodienda et tam pretiosas reliquias sancti martyris et apostolici inquirendas ordine, quem ipse philosophus in historica narratione descripsit, penitus animavit.

Dans la quatrième et dernière partie, Anastase indique les deux ouvrages de Constantin qu'il a traduits du grec en latin à l'intention de Gaudéric et qu'il lui envoie :

Sed et duo eius (= Constantini) opuscula, praedictam scilicet brevem historiam et sermonem declamatorium unum, ecce a nobis agresti sermone et longe ab illius facundiae claritate distante translata opimo commento monumentorum eius carptim addenda paternitatis tuae officio quaeque iudicii tui chilindro polienda committo.

Il y avait aussi une hymne :

Ceterum quae idem mirabilis vere philosophus in huius honorabilium inventione reliquiarum sollemniter ad hymnologiam Dei omnipotentis edidit, Graecorum resonant scholae.

Ce troisième ouvrage, Anastase n'a pas entrepris de le traduire :

Sane rotulam hymni, quem et ad laudem Dei et beati Clementis idem philosophus edidit, idcirco non transtuli, quia, cum latine

translatus hic pauciores, illic plurales sillabas generaturus esset, non aptam nec sonoram cantus armoniam redderet.

Enfin, il signalait à Gaudéric quelques ouvrages de Clément,

quos oportet ut et ipsi quoque operi quod de vita beati Clementis, instantia tua, praedicto Christi levita sudante, texitur, inserantur.

Remarquons en passant que ne s'est conservé ni le texte latin des deux opuscules traduits par Anastase : l'*historica narratio*, ou *brevis historia*, ou *storiola*, et le *sermo declamatorius*, ni leur original grec, non plus d'ailleurs que l'hymne grecque dont parle Anastase ; il n'y a que le *Slovo*, nous le disions ci-dessus, qui permette de se faire une idée de ces trois œuvres et de leur contenu.

Une des plus curieuses et des plus évidentes constatations auxquelles donnait lieu l'examen de la *Lettre* d'Anastase, était qu'elle-même avait servi de source textuelle à la L. I. Découpés dans les parties où Anastase rapportait les dires de Cyrille et de Métrophane, des mots, des phrases entières avaient passé dans le chapitre II et la première moitié du chapitre III de la Légende [1] ; circonstance qui, à elle seule, en éclairait déjà singulièrement la composition. Friedrich en tirait aussitôt la conclusion : ces chapitres appartenaient à Gaudéric.

Malheureusement, à partir de là, il se crut autorisé, en fonction de critères dont il ne percevait point le caractère foncièrement arbitraire et subjectif [2], à faire le départ entre ce qui, dans la L. I., était de Gaudéric, et ce qui ne l'était pas :

> Das aber gibt die Gewähr, dass wir auch im Folgenden (c'est-à-dire après les chap. II et III, 1) die Arbeit Gauderichs besitzen, zunächst in c. 3 (von der Mitte) bis 5, in welchen er aus der Brevis historia oder Storiola inventionis s. Clementis des Constantin schöpft und zwar ganz in der unmittelbaren Anknüpfung an die Worte des Metrophanes, wie es bei Anastasius vorgezeichnet ist, c. 3 : inquirendas ordine, quem ipse philosophus in historica narratione descripsit. Das 7. Kapitel, welches die Thätigkeit Constantins und Methodius in Mähren kurz schildert, entnimmt er der Kenntnis der Dinge, welche man in Rom davon hatte ; in 8. 9 endlich spricht Gauderich

[1] La preuve de ces emprunts, par la comparaison des textes mis en colonnes parallèles, a été souvent faite ; déjà chez Friedrich, p. 405-407. On trouvera quelques menus exemples rectifiés, ci-dessous, p. 440-441.

[2] Voir à ce propos les critiques des *Analecta Bollandiana*, t. 12 (1893), p. 320, et du P. Lapôtre, *L'Europe et le Saint-Siège à l'époque Carolingienne*, I (1895), p. 156, note 3.

als Augenzeuge, den Anastasius selbst darüber für so wohlunterrichtet erklärt, dass er ihm darüber « zu schreiben nicht für nothwendig hält ». Damit habe ich auch schon angedeutet, dass ich die ganze Vita cum translatione s. Clementis, wie sie bei Henschen vorliegt, nicht für das Werk des Gauderich halte. Es ist das auch selbstverständlich [1].

Nous verrons réapparaître maintenant l'erreur d'une optique qui était déjà celle de Voronov [2] :

Schon der äusseren Form nach ist sie (= la L. I.) nicht mehr der Schluss der von Anastasius in ihren Grundzügen entworfenen [3] und von Gauderich selbst in seinem Dedicationsbrief an Johann VIII. genau umschriebenen Vita Clementis, sondern eine Legende des Constantinus oder Cyrillus, in der nebenbei die Auffindung und Uebertragung des h. Clemens, weil sie sein Werk sind, erzählt werden. Namentlich aber Anfang und Schluss, welche sich nur auf Constantin beziehen, sind ganz im Legendenton gehalten. Man hat offenbar, als man Constantinus als Heiligen zu verehren anfing, um das Bedürfnis nach einer Legende desselben zu befriedigen, den Schluss der Vita et translatio des Gauderich zu einer solchen umgebildet und sie in dieser neuen von der Vita et translatio losgetrennten Form verbreitet. Statt Vita cum translatione s. Clementis [4] hiesse es daher viel richtiger : Vita s. Constantini oder Cyrilli. Doch hat dabei der Text des Gauderich c. 2-5 nur eine leichte, noch jetzt deutlich erkennbare Ueberarbeitung erfahren [5].

En vertu de ces présupposés, étaient décrétés appartenir à Gaudéric les chap. II-V et VII-IX, moins quelques additions « décelables » en II et IX [6]. Quant au reste,

Gauderichs Translatio hat, wie es scheint, zwei Ueberarbeitungen erfahren : Die erste bestand nur in Zusätzen zu ihr, nämlich c. 1, in c. 2 die Angabe, dass Constantin in Cher-

[1] T. c., p. 407-408. [2] Ci-dessus, p. 392-393.

[3] Friedrich estimait en effet assez curieusement que la *Lettre* d'Anastase avait fourni, non seulement des matériaux à la Vie de Clément, mais son plan même, tel que Gaudéric n'avait eu qu'à l'en dégager : « Sehen wir näher zu, so hat er (= Anastasius) sogar den Plan der Vita et translatio s. Clementis entworfen, indem er dem Bischof ausführlich angibt, wie die Schrift herzustellen sei » (t. c., p. 402).

[4] Décidément, cette interprétation avait la vie dure, après que Martinov en eut cependant fait bonne justice, dans sa réponse à Lavrovskij, ci-dessus, p. 397, note 3. [5] T. c., p. 408.

[6] P. 437 ; cf. p. 410-412. Il s'agit de la fin du chap. IX, avec la mention de la consécration épiscopale de Cyrille.

son die Chazarensprache lernte, c. 6 die Thätigkeit desselben bei den Chazaren, aber charakteristisch erst nach der Auffindung der Clemensreliquien. Der in der Legenda aurea dem Leo von Ostia zugeschriebene Bericht ist ein verständnissloser Auszug aus dieser erster Ueberarbeitung. Die zweite Ueberarbeitung, mit dem Zwecke der Bearbeitung der Translatio zu einer Legende Constantins, ist die von Henschen edirte Translatio mit den neuen c. 10-12. Diese ist daher kein Bestandtheil der Vita cum translatione Gauderichs in der Handschrift von Monte Cassino [1].

Et que devenait, dans tout cela, l'apport des autres sources écrites, à commencer par celles que mentionne la *Lettre* d'Anastase ? C'était bien simple. Le Gaudéric qui était passé par les mains de Friedrich-Procruste ne s'était servi que de la *brevis historia* (pour la rédaction des chapitres III, seconde moitié, à V, ainsi que nous l'avons vu). Par le fait même, il n'avait pas dû recourir au *sermo declamatorius*, lequel était « indubitablement » identique au *Slovo* [2].

La question des rapports entre la Vie slave de Cyrille et la L. I. lui semblait à peine plus compliquée. « Sowohl Dümmler als Jagić haben schon auf die Verwandtschaft des Lebens Constantins mit der Translatio Henschens hingewiesen [3]. » Mais, tout d'abord, Friedrich n'acceptait d'envisager ces rapports que pour les chapitres X-XII de la L. I. [4], œuvre du second « Ueberarbeiter ». Et ensuite, il se trouvait que la Vie de Cyrille lui faisait une « fort défavorable impression », qu'elle était « nettement », « incontestablement » postérieure à la Vie de Méthode, et cela, même sans tenir compte de ses accroissements ultérieurs, puisque, dans sa teneur originale, il ne la faisait guère remonter avant 1061 [5]. Aussi concluait-il :

Aber anzunehmen, dass der Ueberarbeiter Gauderichs aus der slavischen Vita Cyrilli eine rein römische Localerzählung entlehnt habe, ist von vorne höchst unwahrscheinlich, während die Annahme des umgekehrten Verhältnisses sich ebensosehr empfiehlt. Nun erweist sich der Ueberarbeiter der Vita Con-

[1] P. 438.

[2] P. 437. A la décharge de Friedrich — ou à sa charge, comme on voudra —, il faut noter qu'il n'avait pris connaissance du *Slovo* qu'à travers l'analyse sommaire qu'en donnait Martinov.

[3] P. 429. [4] Ibid.

[5] Pp. 431-432, 436.

stantini auch thatsächlich als einen Kenner römischer Dinge, da er weiss, dass der Cult Constantins in Rom erst später entstand und zunahm, und dass die Römer, als derselbe zu wachsen begonnen, auch ein Bild über seinem Grabe in S. Clemente malen liessen. Da dieses aber sonst nirgends berichtet wird, so drängt sich nothwendig die Annahme auf, dass der Ueberarbeiter (il s'agit toujours du remaniement de la Vie de Cyrille, car on pourrait finir par se perdre parmi ces nombreux « Ueberarbeiter ») sich diese Kenntnis durch Autopsie in Rom selbst erworben habe, indem er vielleicht als ein besonderer Verehrer des Heiligen zu seinem Grabe nach Rom pilgerte, bei dieser Gelegenheit die römische Legende desselben kennen lernte und nach dieser eine Neubearbeitung der slavischen vornahm [1].

Loin donc de devoir quoi que ce fût à la Vie de Cyrille, c'était la L. I. qui, aux différents stades de son évolution, avait inspiré le document slavon, dans les remaniements successifs que lui-même avait subis. Son honneur était sauf, du moins on le croyait : « Gauderichs Translatio ist die älteste und glaubwürdigste Quelle für die Geschichte der Slavenapostel [2]. » Un pareil résultat méritait bien quelques sacrifices, dont celui de son intégrité !

***

Telle fut l'intervention de Friedrich, énergique à souhait. Mise à part la publication d'une pièce nouvelle, d'intérêt capital, et la constatation, qui sautait aux yeux, de l'usage exprès fait de cette pièce par la L. I., on peut dire que ses commentaires ont contribué à embrouiller le problème plus qu'à l'élucider.

L. K. Goetz, qui au demeurant ne jurait que par Friedrich, perçut tout de même ce que la thèse de ce dernier avait de trop manifestement excessif et estima pouvoir l'atténuer en restituant à Gaudéric la totalité des neuf premiers chapitres de la L. I. [3]. Mais ces palliatifs n'arrangeaient rien.

[1] P. 429-430. Nous passons sur plusieurs autres conclusions « neue und gesicherte », telles que celle-ci : « Die Erfindung der slavischen Schriftzeichen ist Constantin als dem ersten Uebersetzer des Evangeliums mit Unrecht später zugeschrieben worden » (p. 438). Cela, à cause du silence de la L. I. sur ce point !

[2] P. 438.

[3] *Geschichte der Slavenapostel Konstantinus* (*Kyrillus*) *und Methodius* (Gotha, 1897), p. 27. Goetz se rattrapait d'ailleurs dans la critique de deux documents pontificaux : la lettre d'Hadrien II à Rastislav, Swatopluk et

L'influence de Friedrich se fit aussitôt et longtemps sentir. Sur Jagić, par exemple, qui écrivait :

> Après la lettre d'Anastase nouvellement mise au jour, il m'apparut clairement qu'aujourd'hui il n'était plus possible de parler, avec Henschen ou Bilbasov [1], de la L. I., dans sa teneur complète, comme d'un fragment de la troisième partie de la Vie de S. Clément [2]. Non, la L. I. tout entière n'est pas entrée dans la composition de la Vie, mais seulement la portion qui retrace un seul épisode de la vie de S. Cyrille, à savoir la découverte des reliques de S. Clément et leur transfert à Rome [3].

Propos analogues chez Pastrnek, qui se montre impressionné par la « pénétrante critique » de Friedrich et de Goetz, avec les interpolations et les remaniements qu'elle a décelés dans la L. I. [4].

C'est à dessein que nous choisissons ces deux noms, comme représentatifs des deux grandes tendances divergentes dans la question des rapports entre la L. I. et la Vie de Cyrille, où les slavisants ont repris leur autonomie de jugement vis-à-vis de Friedrich. Jagić, appuyé plus tard par P. A. Lavrov [5], tient que « la L. I. et la Vie de Cyrille ne sont en aucune espèce de dépendance l'une par rapport à l'autre, mais qu'au contraire l'une et l'autre, indépendamment l'une de l'autre, ont tiré leur fonds de tierces sources communes, dont chacune s'est servie à sa façon [6] ».

Kocel (869 ; au chap. VIII de la Vie de Méthode), et celle de Jean VIII à Swatopluk (juin 880 ; voir ci-dessous, p. 437). Ce en quoi Friedrich lui avait donné l'exemple, p. 411-412.

[1] Bilbasov avait rejeté la thèse de Viktorov, encore avant que Voronov ne prît la plume.

[2] Martinov également écrivait : « La lettre d'Anastase ne permet plus de voir dans la L. I. une élucubration du XIVe siècle, ainsi que l'ont prétendu certains critiques russes ; mais elle s'oppose aussi à ce qu'on la considère comme étant extraite en son entier de la *Vie de Clément*, écrite par Gaudéric », *Une Lettre d'Anastase le Bibliothécaire*, dans *Le Monde Latin et le Monde Slave* (1er janvier 1894), p. 10.

[3] *Vnov najdennoe svidetelstvo o dejatelnosti Konstantina Filosofa*, dans *Sbornik otdelenija russkago jazyka i slovesnosti imperatorskoj Akademii Nauk*, t. 54, n° 3 (Saint-Pétersbourg, 1893), p. 18.

[4] *Dějiny slovanských apoštolů Cyrilla a Methoda* (Prague, 1902), p. 20.

[5] *Die neuesten Forschungen über den slavischen Klemens*, dans *Archiv für slavische Philologie*, t. 27 (1905), p. 370.

[6] *Vnov najdennoe svidetelstvo...*, p. 24. Martinov, de son côté, après avoir remarqué que la L. I. ne dépend nullement de la Vie de S. Cyrille, écrit :

Pastrnek, bientôt suivi par Vondrák [1], préfère à l'hypothèse du pèlerin slave venu à Rome, telle que l'imaginait Friedrich [2], l'idée que Gaudéric réussit à se procurer le prototype de la Vie de Constantin, soit en grec, soit même en slavon ; il établit de judicieuses comparaisons de textes [3], d'où ressort la vieille thèse de Viktorov, avec plus de force convaincante que n'avait pu lui en donner ce dernier. Cette thèse n'a fait depuis que s'affirmer et gagner du terrain [4].

Signalons en passant les vues plus originales que solides de Brückner, dont nous nous contenterons de reproduire la première :

> Die drei Legenden, die lateinische (die sog. italische) und die, ursprünglich natürlich glagolitisch geschriebenen, Vita Cyrilli und Methodii sind das Werk eines einzigen Autors, Methods, mag er auch den Inhalt der lateinischen Legende

« De même, on ne peut pas admettre que la Vie de Cyrille ait emprunté ses données à la L. I. Si cela était, comment expliquer le silence de la première touchant le sacre de Constantin, expressément mentionné dans la seconde ?... La question du sacre de Constantin ne laisse pas que de créer une sérieuse difficulté, d'autant plus qu'Anastase lui-même le passe sous silence, d'accord en cela avec la Vie de Cyrille. Leur silence s'explique, en effet, malaisément ; et il porterait à préférer sur ce point leur témoignage *a silentio* à l'assertion contraire de la L. I. » (*Une Lettre d'Anastase...*, p. 10-11). Malgré tout, Martinov conclut en avouant qu'il a de la peine à accorder à cet argument purement négatif une force démonstrative.

[1] *Studie z oboru církevně-slovanského písemnictví* (Prague, 1903), p. 111-117. Vondrák suppose que le rédacteur de la L. I. a eu sous les yeux un extrait grec de la Vie de Cyrille, Vie dont, selon lui, l'auteur est S. Clément d'Ochrida, disciple des deux frères et leur biographe.

[2] Ci-dessus, p. 405.

[3] *Dějiny...*, p. 21-23.

[4] Ainsi, par exemple, Hildegard Schaeder, *Geschichte und Legende im Werk der Slavenmissionare Konstantin und Method*, dans *Historische Zeitschrift*, t. 152 (1935), p. 235 : « Und zwar ist die lateinische Vita die abhängige, vgl. besonders das *adicientes inter cetera* in der Schilderung der Botschaft der Chazaren an Kaiser Michael, c. I, mit *Vita Constantini*, c. VIII. » Par ailleurs, cette étude est viciée par des vues *a priori*, entre autres la tendance à trouver partout de l' « allégorie ». En sens contraire cependant le prof. Dvorník écrit : « L'identité des renseignements concernant la mort de S. Cyrille et les circonstances qui accompagnèrent son enterrement ne prouve pas nécessairement que l'auteur de la L. I. se soit inspiré de la légende slavonne. Il semble plutôt que les deux auteurs aient puisé leurs informations à la même source, la tradition romaine... » *Les Légendes de Constantin et de Méthode vues de Byzance* (Prague, 1933), p. 299, note 1.

bloss diktiert haben und mögen die letzten Sätze der Vita Methodii (Tod und Begräbnis) von einem Schüler herrühren. Die drei Legenden repräsentieren somit nur eine einzige Quelle und Auffassung [1].

L'époque qui suivit la première guerre se montra moins passionnée par ce problème, un peu fatigué, il faut le reconnaître, d'avoir été tourné et retourné sans qu'une solution l'emportât. Tel savant reprit à son compte les propositions de Voronov [2]. Tel autre déplora l'absence du troisième Livre de la Vie de S. Clément, raison pour laquelle « il est... impossible... de dire quelles sont les relations existant entre la L. I. et la Vie rédigée par Gauderich et de savoir jusqu'à quel point la Légende dépend du récit de l'évêque. Nous avons vu que la L. I. différait sur certains points des Légendes slavonnes. Il ne faudra, très probablement, voir en elle qu'un document postérieur à l'ouvrage de Gauderich, ayant peut-être profité des renseignements apportés par ce dernier mais représentant, dans son ensemble, une seconde étape de la tradition romaine relative aux deux frères [3]. »

A la veille de la deuxième guerre mondiale parut un ouvrage, entièrement consacré à la L. I., qui se classe parmi les meilleurs [4]. Personne avant M. Georgiev n'avait fait un usage aussi complet, clairvoyant et pondéré de tous les documents connus. On dira en un mot, à sa louange, qu'il a réussi le travail qu'on attendait de Friedrich et que celui-ci manqua. Le savant bulgare a, notam-

[1] *Thesen zur Cyrillo-Methodianischen Frage*, dans *Archiv für slavische Philologie*, t. 28 (1906), p. 186-187. Nous citons ceci pour mémoire seulement, car le bouillant Brückner a protesté lui-même contre le fait qu'on continuait à lui endosser des « tirades » depuis longtemps abandonnées : « ... hatte ich verlangt, dass man an die endgültige Formulierung meiner Ansichten von 1913 sich halte, mir nicht ältere, ungenaue Fassungeno der Uebertreibungen vorhalte, denn nur Dummköpfe beharren auf einer und derselben Meinung, hatte Bismark, hatte lange vor ihm Puškin gesagt. » *Zeitschrift für slavische Philologie*, t. X (1933), p. 471. A verser aussi au rayon des « curiosités », l'avis de Chaloupecký, pour qui l'auteur de la L. I. est probablement Anastase lui-même (dans *Svatováclavský Sborník*, t. II, 2, 1939, p. 71).

[2] A. Teodorov-Balan, *Kiril i Metodi*, 2 vol., Sofia, 1920-1934.

[3] F. Dvorník, *Les Légendes de Constantin et de Méthode vues de Byzance*, p. 346.

[4] Emil Georgiev, *Die Italienische Legende* (= *Studia historico-philologica Serdicensia*, supplementi vol. IV, Sofia, 1939). En sous-titre : « Verfasser, Entstehungszeit, Quellen ; Bedeutung für die Kyrill- und Method-Frage. Entstehungszeit der Pannonischen Legende des Heiligen Kyrill », 90 pp. Cette publication, ayant mal choisi son moment, est pour ainsi dire passée inaperçue.

ment, tiré toutes les conséquences qui découlaient d'une étude approfondie de la *Lettre* d'Anastase. Cela n'a pas été sans quelques inconvénients ; mais ceux-ci étaient quasiment inévitables. Nous n'entrerons pas ici dans le détail de ses conclusions, les principales devant être mentionnées au fur et à mesure que l'occasion s'en présentera. Pour « boucler la boucle », après ce trop long survol historique, disons seulement que l'opinion de Georgiev rejoint et confirme celle des Bollandistes, premiers éditeurs de la L. I., quant à l'auteur de cette dernière. Nous verrons bientôt ce qu'il convient d'en penser.

Enfin, bien que nous n'ayons pas, répétons-le, la prétention de relever toutes les hypothèses émises et encore moins tous les noms qui s'y attachent, épinglons pour terminer l'avis assez exceptionnel — puisque, à notre connaissance, il n'a été exprimé que trois fois —, aberrant même par rapport aux opinions courantes, selon lequel l'auteur de la L. I. serait Léon d'Ostie. Deux des trois auteurs auxquels nous faisons allusion, Golubinskij, Lapôtre et Pekař, par ordre de dates, ne se sont pas expliqués sur les motifs de cette attribution, dont ils n'ont d'ailleurs parlé qu'en passant ; mais il est clair que c'est la phrase de Jacques de Voragine : *Refert Leo Ostiensis*, qui a fondé leur conviction à tous.

Nous ne connaissons l'opuscule de Golubinskij, paru en 1885, que par la recension qu'en donna Jagić deux ans plus tard ; il y est dit simplement, touchant le point qui nous intéresse : « Betreffs der L. I. steht der Verfasser nicht auf dem extremen Standpunkte Voronovs, er schreibt sie aber dem Leo von Ostia zu [1]. » Le P. Lapôtre, traitant en 1895 du passage supposé de Cyrille à travers la Bulgarie, souligne à ce propos le silence de « la L. I., qui, dans la forme où nous la possédons, est l'œuvre de Léon d'Ostie, mais sous laquelle se reconnaissent des éléments d'une rédaction plus ancienne, pour ne pas dire contemporaine » [2]. Enfin Pekař, en 1906, écrit : « Ich selbst bin der Meinung, dass man trotz Friedrich und Goetz dem Hinweise der Legenda aurea auf Leo von Ostia gehörige Aufmerksamkeit widmen und die Möglichkeit der Autorschaft Leos sorgsam erwägen muss [3]. »

[1] Compte rendu de *Svjatye Konstantin i Mefodij pervoučiteli slavjanskie* (Moscou, 1885), dans *Archiv für slavische Philologie*, t. X (1887), p. 293-295.

[2] *L'Europe et le Saint-Siège à l'époque Carolingienne*, I. Le pape Jean VIII (872-882), p. 105.

[3] *Die Wenzels- und Ludmila-Legenden und die Echtheit Christians* (Prague, 1906), p. 191.

Solution de la première énigme et vue d'ensemble sur la trilogie clémentine de Léon d'Ostie

Tel étant donc l'imbroglio d'un problème déjà complexe en soi et, par ailleurs, important, fallait-il désespérer d'y voir jamais plus clair et se résigner aux hypothèses, des plus plausibles sans doute, comme celles de M. Georgiev, mais, après tout, sujettes en vertu de leur précarité à caution et à révision? On eût pu le craindre, à la longue.

La réponse à ces questions existait cependant, écrite noir sur blanc. Elle vient d'être repérée [1].

Elle se cachait à Prague, dans un codex latin de la bibliothèque du Chapitre métropolitain de cette ville. C'est le manuscrit N. XXIII, rangé dans le catalogue de Mgr Podlaha sous le numéro d'ordre 1547 [2]. Comment, ce catalogue remontant au lendemain de la première guerre, les savants n'ont-ils pas été plus tôt mis en éveil? A cause, en partie, de la façon dont y était formulé l'« incipit » des pièces qui eussent dû retenir leur attention, mais ne présentaient pas une physionomie immédiatement reconnaissable ou identifiable. On ne tardera pas à voir pourquoi.

Le manuscrit « memb., saec. XIV, ff. 158, 29.7 × 20.7 cm, invol. antiq. simplex » [3], se compose de huit pièces. Les trois premières sont : le *Speculum virginum* de Conrad de Hirsau (fol. 1-127) ; une *Omelia in Transfiguratione Domini legenda* (fol. 127-129^{v}) ; et une *Omelia legenda in quinta dominica ante Nativitatem Domini* (fol. 129^{v}-132).

[1] Une première et élémentaire notification de la découverte fut faite dans *Teki Historyczne*, t. VI (1954, fasc. 3-4 paru en juillet 1955), p. 204-205.

[2] Ant. Podlaha, *Soupis rukopisů Knihovny Metropolitní Kapitoly Pražské*, t. II (Prague, 1922), p. 398. La description des manuscrits est en latin ; l'introduction date du 1er août 1918. Avec Ad. Patera, le même auteur avait assumé la publication, en 1910, du t. I de ce catalogue ; il a signé plus tard un *Supplément*, paru en 1928.

[3] En haut du fol. 1, il porte l'indication manuscrite : *E bibliotheca Georgii Bartholdi Pontani a Braitenberg, praepositi M<etropolitanae> E<cclesiae> Pragensis.* Pontanus de Braitenberg est l'auteur, entre autres ouvrages, de la *Bohaemia Pia*, citée par les Bollandistes dans leur notice des SS. Cyrille et Méthode (t. c., p. *41, lire *14). Cent autres volumes de la même bibliothèque du Chapitre métropolitain proviennent de lui, en tout ou en partie, dont plusieurs sont de sa main (*Soupis*, p. 645).

Les trois dernières comprennent un *De translatione S. Stephani protomartyris*, *BHL.* 7858, traduction du grec due à Anastase le Bibliothécaire [1] (fol. 150-154) ; un *De imagine sanctae Mariae Virginis et genitricis Domini nostri Iesu Christi* [2], *BHL.* 5408-5409 (fol. 154-155^{v}) ; et des *Sermones de S. Stephano* (fol. 156-158^{v}).

Entre ces deux groupes de trois ainsi artificiellement distingués par nous, figurent deux œuvres de Léon d'Ostie. La première (fol. 132-147) était parfaitement ignorée jusqu'à ce jour ; la seconde (fol. 147-150) n'est autre que notre « Legenda Italica », laquelle ne se borne pas à nous révéler en toutes lettres le nom de son auteur, Léon d'Ostie, mais est introduite par l'auteur en personne. Elle est en effet précédée d'un *Prologue*, resté lui aussi entièrement inconnu jusqu'ici.

Le lecteur aura déjà compris également qu'en guise d'« incipit » de la seconde pièce, le catalogue, après l'indication du nom de l'auteur Leo Ostiensis [Marsicanus] et du titre général : De translatione S. Clementis, se contente de reproduire les premiers mots du *Prologue : De beati ac preciosi martyris Christi Clementis*, sans donner l'« incipit » du texte principal ; ce qui, en bonne méthode, ne saurait suffire.

Avant de tâcher de préciser la personnalité de Léon d'Ostie — nous ne relèverons ici que son activité d'écrivain, sa qualité, notamment, de chroniqueur du Mont-Cassin, déjà évoquée plus haut [3], et la date de sa mort, connue avec certitude : 22 mai 1115 [4] —, avant même de parler de celle de ses deux œuvres qui

[1] Voir la lettre d'Anastase à Landolphe, évêque de Capoue, au sujet de cette traduction et d'autres, *M.G.*, Ep. t. VII, p. 427-428.

[2] Cf. P. Devos, *Les premières versions occidentales de la légende de Saïdnaia*, dans *Anal. Boll.*, t. 65 (1947), p. 245-278.

[3] Ci-dessus, p. 382-383.

[4] Jour et mois sont déterminés par trois documents différents : le codex 47 du Mont-Cassin, un obituaire de l'abbaye : *XI Kal. Iunii obiit ven. mem. Domnus Leo Ostiensis episcopus* (Gattula, *Ad historiam Abbatiae Cassinensis Accessiones*, p. 855) ; le Vatic. lat. 378, où l'obit *XI Kl. Iunias domnus Leo Hostiensis episcopus* est écrit en style bénéventain (cf. E. A. Loew, *The Beneventan Script*, p. 261 ; A. Wilmart, dans *Revue Bénédictine*, t. 41, 1929, p. 225-227) ; le Vatic. Borgianus lat. 211, qui a certainement appartenu à Léon lui-même et est demeuré à Velletri après sa mort. Ce dernier nous fournit en outre l'année : au 22 mai, une main contemporaine, mais non bénéventaine, a écrit, à l'encre rouge : *Leo hui< us> eccl< esi >e ep< iscopu>s a. D. M.C.XV* (fol. 6 ; E. A. Lowe, *Scriptura Beneventana*, pl. LXXVII ; P. Fe-

précède l'autre dans le manuscrit de Prague, aux fol. 132-147 [1], il nous paraît préférable, pour la clarté et l'efficacité de l'exposé, de commencer par transcrire le *Prologue*, qui vient en tête de la seconde œuvre ou L. I.

C'est qu'en effet ce *Prologue* nous permettra d'embrasser d'un coup d'œil la « trilogie » que Léon a composée en l'honneur de S. Clément, non pas tout d'une traite, mais en prenant la plume à trois moments différents de son épiscopat. Voici ce *Prologue*. Il se divisera naturellement en trois paragraphes, selon les trois œuvres et les trois périodes qu'il distingue. Le texte couvre trois-quarts de feuillet [2].

Incipit prologus de translatione eiusdem [1].

E codice Pragensi Capituli metrop. N. XXIII, fol. 147-147v (= **P**).

De beati ac pretiosi martiris Christi Clementis origine atque conversione nec non et mirifica parentum ipsius recognitione ego Leo, ecclesie Hostiensis ac Vellitrensis indignus Episcopus, exoratus simul et exortatus ab universis fere eiusdem ecclesie clericis nobilibusque non paucis, ductus etiam super hoc amore ipsius gloriosi pontificis, iam dudum ex opusculis Rufini, diserti viri, proprio et compendioso stilo compegeram et beatissimi Paschalis pape arbitrio auctorizandum cum sua prefatiuncula offerens ad edificationem audientium universorum eius imperio fidelibus quibusque legendum concesseram.

Nuper etiam eorumdem nostrorum clericorum obnixis precibus nichilominus adortatus, qualiter quoque in romani [2] pontificatus cathedram a beato Petro substitutus et intronizatus sit, et qualiter ab eo in omnibus ecclesiasticis disciplinis ad plenum sit [3] informatus, ex eius<dem> beati Clementis epistola, quam ad fratrem Domini Iacobum, Petro apostolo iubente, descripsit, diligenter decerpere studui, et ut in festo ordinationis ipsius, quam ex antiqua traditione decimo kalendas februarias sollempniter celebrare consueverant, ad nocturnas vigilias legeretur, distinxi et ordinavi.

Inde preterea; post mirifica gesta vite seu passionis ac miraculorum ipsius, que antiquitus compte ac veraciter scripta habentur

DELE, *Un codice autografo di Leone Ostiense*, dans *Bullettino dell' Istituto Storico Italiano*, n° 31, 1910, p. 7-22).

[1] Ci-après, au chapitre suivant.

[2] Dans tous les textes du manuscrit de Prague qui suivront, nous transcrivons uniformément *ti* le *ci* (parfois *ti*, douteux), suivi d'une voyelle, (du copiste : *translatio, pretiosi*, etc.

et leguntur, qualiter et quo tempore quave occasione sive a quibus personis huius pretiosi martiris sit corpus inventum atque ad sedem suam, id est romanam ecclesiam, sit revectum, (fol. 147v) rogatu domni [4] Anastasii venerabilis cardinalis tituli eiusdem ecclesie beati Clementis Rome iuxta viam sacram sui [5], sicut partim ex <S>clavorum (1) litteris, partim vero ex relatione inventoris eiusdem corporis, de grecis fastidioso stilo translata, decerpere potui, ad laudem omnipotentis Dei et eiusdem gloriosi pontificis nec non et ad totius letitiam Urbis, latiniori atque comptiori aliquantulum stilo composui, et in notitiam universorum Christi fidelium afferre devotissimus [6] procuravi, quomodo [7], licet super hac habitudine nulla nostris actenus inesset dubietas, plurimis tamen plurimum tenoris et ordinis huius oberat ignorantia. **Explicit prologus.**

[1] *Post verba :* Explicit genealogia sancti Clementis martiris. — [2] romano P. — [3] *add. in marg.* P. — [4] deo in P. — [5] *ita* P ; *utrum legendum* site, *an intellegendum « via S. Clementis »*? — [6] devotissimis P. — [7] *an* quoniam? (*cf. infra, p. 455, cap. 1, annot. 10*).

Prenons d'abord de ce *Prologue* une vue d'ensemble.

A la lecture globale du texte, un double phénomène ne peut manquer de frapper l'attention : c'est la similitude de propos et de méthode qui s'y manifeste avec les propos et méthode de Gaudéric dans sa *Préface* à la Vie tripartite de S. Clément, en même temps que l'absence totale de référence au dit Gaudéric.

Répétons ici (2) quelques lignes centrales de cette *Préface :*

... hoc, quod deerat, non tam strenue quam devote, collegi, et in tribus libris conglutinans ordinavi. In primo siquidem libro, Clementis genus, patriam, nativitatem, institutionem, propositum, vitam, conversionem et qualitatem recognitionis eius innuimus. In secundo vero, Deo auxiliante, profunditatem doctrinae, dignitatem episcopalis apicis, auctoritatem singularis pontificatus et audaciam contra idola sophistice disputantis subdidimus. Ast in tertio, miraculorum prodigia, exulationis angustias, martyrii laureas, reversionis eius ad propriam sedem post plurimos annos miracula colligere procuravimus ; quatenus qui multos libros aut habere nequeunt aut habitos perscrutari contemnunt, istorum compendio, quantum pertinet ad praesens negotium, non incongrue fulciantur.

On le voit, même visée générale, mêmes articulations majeures, avec, sans doute, un programme plus complet chez Gaudéric, qui

(1) Une même chute de l'*S* de *Sclavorum* dans *M. G.*, Ep. t. VII, p. 352, ligne 42.

(2) Voir plus haut, p. 384.

travaillait en un seul temps. Et cependant, redisons-le, dans ce *Prologue* qui énumère les sources des œuvres, pas trace d'une allusion à Gaudéric. Serait-ce que Léon, d'abord moine et bibliothécaire au Mont-Cassin, ensuite évêque de Velletri et d'Ostie, ignorait son lointain prédécesseur sur le siège de Velletri, son lointain prédécesseur dans un travail de compilation dont le fruit, au surplus, nous est parvenu *via* le Mont-Cassin? Nous verrons que la réponse à faire à cette question dépendra du sens qu'on donne au mot « ignorer », lequel est ambigu [1]. Mais, d'ores et déjà, la question est posée.

Passons aux circonstances de temps et de lieu. Nous venons de dire : « Léon, évêque de Velletri et d'Ostie ». Jusqu'à présent, on connaissait des attestations de « Léon, évêque de Velletri » comme aussi de « Léon, évêque d'Ostie » ; et il était relativement peu douteux, vu la proximité des dates, qu'il s'agissait non seulement du même personnage, mais de la réunion des deux titres sur une même tête [2]. De ce cumul en la personne de Léon notre document apporte, à ce que nous sachions, la première preuve écrite irrécusable et, par là même, une contribution non négligeable au problème évoqué par Kehr en ces termes : « Sed tamen tantae huius episcopatus (= Ostiensis) dignitati sedes exigua, incolis carens, a barbaris atque a Saracenis totiens vastata, pestifero aere invasa, minime respondebat ; itaque Eugenius III a. 1150, ut credunt, Ostiensem episcopum ditiori civitate Veliternensi auxit, unde titulus 's. Ostiensis et Veliternensis ecclesiae episcopus ' [3]. » Quand se place, pour Léon, le début de ce cumul? Dans un article complémentaire, à paraître plus tard, nous essaierons de déterminer la date exacte de l'accession de Léon à l'épiscopat et l'extension du domaine confié à sa houlette.

Lorsqu'au début du *Prologue*, c'est-à-dire au moment de la ré-

[1] Ci-dessous, p. 427.

[2] Ainsi Alessandro Borgia, *Istoria della Chiesa e Città di Velletri* (Nocera, 1723), p. 212-216 ; p. 212 : « Doppo la morte di Odone nostro Vescovo secondo di questo nome, fu nell' anno stesso 1101 creato Vescovo Cardinal d'Ostia e di Velletri Leone nativo della Provincia de Marsi. » Cf. Wattenbach, dans *M.G.*, Script. t. VII, p. 553.

[3] *Italia Pontificia*, t. II, p. 14 ; cf. p. 101-102 : « Veliternensis ecclesia... inde a saec. XI ex. ab Ostiensibus episcopis administrata, circiter a. 1150 ab Eugenio III cum Ostiensi episcopatu unitur, ita ut deinde episcopus s. Ostiensis et Veliternensis ecclesiae appelletur. »

daction de la L. I., Léon décline son titre d'évêque d'Ostie et de Velletri, c'est en sa qualité présente qu'il parle ; il ne s'ensuit pas nécessairement qu'il la possédait dans une égale mesure lors de la composition de sa première œuvre clémentine, entreprise *iam dudum*, ni même de la seconde, *nuper*. Tout ce qu'on peut établir, par induction, c'est qu'au moment d'entamer la première œuvre, il était au moins évêque de Velletri ; c'est en effet pour satisfaire au vœu pressant du clergé de l'église cathédrale de cette ville, consacrée à S. Clément, qu'il a pris la plume [1].

La mention du pape Pascal II, à qui l'œuvre fut dédiée [2], ne nous aide pas à en préciser la date, car ce pontificat (14 août 1099 - 21/22 janvier 1118) déborde de part et d'autre l'épiscopat de Léon. De même, le nom du cardinal Anastase, titulaire de l'église romaine de Saint-Clément [3], à la requête duquel Léon nous apprend qu'il écrivit la L. I., n'est pas d'un grand appoint dans la question de chronologie, la mort du prélat ayant suivi d'au moins dix ans celle de Léon [4]. Mais il n'empêche que ce nom jette une assez vive lumière sur la place que la L. I. était censée tenir dans un ensemble [5]

[1] L'expression du manuscrit de Prague, fol. 132 : *Incipit prefatio Leonis Ostiensis Episcopi* (première œuvre de la trilogie), et celle du codex de Fossa Nova, dans sa copie, cod. Brux. 8953-54, fol. 40, *Sermo Domni Leonis Ostiensis Episcopi*, ne prouvent pas avec une rigueur suffisante que Léon fût évêque d'Ostie au moment où il écrivait ces ouvrages.

[2] Il y avait un motif particulier à le faire : les souvenirs qui liaient Pascal II à l'église Saint-Clément, ainsi que le prouve sa Vie, *Liber Pontificalis*, t. II, p. 296 : *Vidit (Gregorius VII) eum et expertus est. Placuit, retinuit, certis temporibus in titulo sancti Clementis in Urbe presbiterum consecravit... Sollempnis memoriae domno Urbano papa magnanimo defuncto, ecclesia quae erat in Urbe pastorem sibi dari expetiit. Ob hoc patres cardinales et episcopi, diaconi primoresque Urbis, primiscrinii et scribae regionarii in ecclesia sancti Clementis conveniunt.* Au sujet de cette église, Duchesne remarque, p. 306 : « Probablement dans l'ancienne église, celle que l'on a découverte sous l'église actuelle. Celle-ci, en effet, est l'œuvre du cardinal Anastase, qui fut titulaire de Saint-Clément après l'avènement de Pascal II et jusqu'en 1125. On lit encore sur la chaire épiscopale, au fond de l'abside, l'inscription commémorative : *Anastasius presbiter cardinalis huius tituli hoc opus cepit perfecit.* »

[3] Ce qu'il était déjà en 1102, d'après sa signature à une bulle.

[4] Il signa encore un diplôme d'Honorius II en 1125 ; *P.L.*, t. 166, col. 1225.

[5] Il serait peut-être intéressant d'étudier, dans cette perspective, les fresques de la basilique souterraine de Saint-Clément se rapportant au patron de l'église et à ceux qui y amenèrent son corps, surtout après ce qui sera dit de S. Cyrille tel qu'on le connaissait à Rome. On voudrait mieux comprendre

de réalisations, nées de l'initiative du cardinal Anastase, à la gloire du martyr dont la basilique possédait les restes, avec ceux de S. Cyrille. Au premier rang de ces réalisations, on le sait, la construction de la basilique supérieure, à la dédicace de laquelle, le 26 mai 1128 [1], il ne fut plus donné à Anastase d'assister :

Cepit Anastasi<us que ce>rnis templa Clementis
Et moriens cura<m detuli>d huic (= Petro) *operis* [2].

Avant d'aborder l'examen des trois parties du *Prologue*, retenons encore, dans la vue d'ensemble que nous achevons d'en prendre, la façon presque identique dont est indiqué, à trois reprises, le procédé fondamental de composition de Léon d'Ostie, par résumé ou condensé : 1) *proprio et compendioso stilo compegeram ;* 2) *diligenter decerpere studui ;* 3) *decerpere potui... latiniori atque comptiori aliquantulum stilo composui.*

Première œuvre clémentine de Léon d'Ostie et examen de ses sources

Venons-en maintenant au détail des trois œuvres, ainsi passées en revue par leur auteur dans le *Prologue.*

Nous n'aurons pas à chercher bien loin la première, *De beati ac pretiosi martyris Christi Clementis origine atque conversione nec non et mirifica parentum ipsius recognitione.* Car le manuscrit de Prague, par bonheur, en même temps qu'il en dévoile l'existence, nous gratifie de son contenu, dans les quinze feuillets qui précè-

la dernière phrase du *Prologue : ...licet super hac habitudine nulla nostris actenus inesset dubietas, plurimis tamen plurimum tenoris et ordinis huius oberat ignorantia.* Tel détail de telle fresque, par exemple (*Nicolao* pour *Hadriano*), montrait en effet quelque ignorance.

[1] Cf. M. Armellini, *Le Chiese di Roma*, 1re éd. (1887), p. 195 ; Chr. Huelsen, *Le Chiese di Roma nel Medio Evo* (1927), p. 238.

[2] L'inscription de son tombeau, aujourd'hui perdue, faisait son éloge de reconstructeur :

< Dudum> is, sancte pater Clemens, tua templa novavit
Cuius in hoc tumulo pulvis et umbra iacent...

Cf. E. Junyent, *La basílica superior del títol de Sant Clement de Roma i les seves reformes successives,* dans *Analecta Sacra Tarraconensia,* t. VI (1930), p. 251-293 ; id., *Il titolo di San Clemente in Roma* (= *Studi di Antichità cristiana,* t. VI, 1932), p. 186-190 ; Armellini, *Le Chiese di Roma,* t. I [3] (1942), p. 164-176.

dent le *Prologue*, fol. 132v-147. Nous retournons donc en arrière dans ce manuscrit, pour y retrouver la première des deux pièces de Léon d'Ostie, que nous avions déjà signalée sans la préciser (1). Mettant le comble à nos vœux, le manuscrit de Prague a également gardé la *Praefatio* dont le *Prologue* disait, parlant de la première œuvre : *beatissimi Paschalis pape arbitrio auctorizandum cum sua prefatiuncula offerens.* Celle-ci occupe le dernier quart du fol. 132 recto et la moitié du verso suivant. Bien qu'elle soit incomparablement moins importante que le *Prologue*, nous croyons cependant ne pouvoir mieux faire que de la copier ici.

Incipit prefatio Leonis Hostiensis Episcopi. De origine beati Clementis et conversione nec non et mirifica parentum eius recognitione.

Ex eodem codice, fol. 132-132v.

Clemens igitur antiqua valde ac generosa Romanorum Iuliorum familia oriundus, Faustiniani viri clarissimi et beate Mathidie filius extitit. Qui ab ipso[rum] sanctorum apostolorum principe Petro informatus ac eruditus et in romanum pontificatum electus atque intronizatus, apostolica vita et moribus probis ac fecunda doctrina rexit eandem ecclesiam annis IX, mensibus tribus, diebus X. Huic prefatus apostolorum princeps omnes traditiones ecclesiasticas (fol. 132v) eiusque ordinis disciplinam seu doctrine regulas, utpote pre ceteris familiari ac sedulo auditori reliquit, et ut hec eadem cum ceteris actibus eius Iacobo fratri Domini, ecclesiam Iherosolimitanam regenti, per ordinem scripta transmitteret imperavit. Hic constituit septem regiones in Urbe et divisit eas fidelibus notariis ecclesie, qui gesta martyrum sollicite ac curiose per regionem suam unusquisque percurreret <et> ad posterorum memoriam diligentius exararet.

Ut autem prefate ipsius clarissime originis series evidentius ostendatur, opere pretium nobis visum est quedam huic opusculo ex [1] veterum historiarum scriptiuncula breviter addere, demum vero de conversionis seu recognitionis ipsius gestu, quemadmodum Tyrannio [2] Rufino viro clarissimo transferente percepimus, compendiose magis quam compto sermone aliquanta decerpere, ut in vigiliis videlicet sollempnitatis ipsius habeant fideles populi, ac nostri precipue Romani, ut possint in laudibus omnipotentis Dei eiusdemque pretiosi martiris largius devotiusque vacare. **Explicit prefatio.**

[1] et P. — [2] Trannio P.

(1) Ci-dessus, p. 411-412.

Cette *Préface* comprend deux parties. La première regarde S. Clément. En quatre phrases, elle rappelle 1) sa généalogie ; 2) sa formation par S. Pierre et l'éclat de son souverain pontificat ; 3) son activité de mémorialiste, sur l'ordre de S. Pierre ; 4) sa création des sept notaires urbains [1]. La seconde partie a trait à l'ouvrage de Léon d'Ostie.

Un élément commun entre les deux est constitué par les « écrits de S. Clément à S. Jacques », que la traduction latine de Rufin a largement répandus en Occident, sous le nom de *Recognitiones*, *BHL.* 6644. C'est des *Recognitiones*, à leur stade initial, que parle la troisième phrase de la première partie [2], dans le cadre de l'activité multiple de S. Clément. De quelle meilleure source, rendue accessible grâce à Rufin, Léon pourrait-il donc se proclamer tributaire, dans la seconde partie : *de conversionis seu recognitionis ipsius gestu, quemadmodum Tyrannio Rufino... transferente percepimus, compendiose magis quam compto sermone aliquanta decerpere?*

On retrouve ici des expressions déjà relevées dans le *Prologue* [3], et on voit que cette *Préface* n'apporte pas grand-chose de neuf [4]

[1] Cette phrase est extraite, d'une façon ou d'une autre, de la courte notice de S. Clément au *Liber Pontificalis : Hic fecit VII regiones, dividit notariis fidelibus ecclesiae, qui gestas martyrum sollicite et curiose, unusquisque per regionem suam, diligenter perquireret.* On notera les quelques variantes.

[2] Il est instructif de comparer la façon dont il est ici parlé des écrits de Clément avec celle dont les mêmes *Recognitiones*, sous un autre nom, sont amenées à la fin de la *Lettre* de Clément à Jacques, *BHL.* 6646, elle aussi traduite du grec par Rufin ; voir notamment chap. XIX-XX, *Die Pseudoklementinen. I. Homilien*, éd. Rehm (t. 42 de la collection des *Griechische Christliche Schriftsteller*, 1953), p. 21-22. Notons qu'à l'époque, la paternité effective de Clément quant à ces écrits n'était pas mise en question. Leur rédaction originelle en latin, langue à laquelle la traduction de Rufin n'avait fait que restituer son bien, ne faisait même pas de doute, on s'en souvient, pour un Anastase le Bibliothécaire (voir p. 400, note 3). Citant un passage de la pièce *BHL.* 6646, Jean VIII disait de même, après avoir d'abord allégué les épîtres de S. Paul et de S. Jean : *item beatus Clemens Iacobo fratri Domini scribens ita de se apostolum Petrum populum ammonuisse commemorat* (*M.G.*, Ep. t. VII, p. 210). Dans le codex d'Alcobaça, d'où a été tirée la *Lettre* d'Anastase le Bibliothécaire à Gaudéric, cette pièce figure, comme c'était souvent le cas, entre la *Praefatio ad Gaudentium*, de Rufin, et le texte des *Recognitiones*.

[3] Ci-dessus, p. 416.

[4] En parlant de nouveauté, nous nous mettons surtout au point de vue de la composition et des sources. Car cette *Préface* n'est pas sans apporter un précieux renseignement sur l'usage liturgique en vue duquel Léon a travaillé : *ut in vigiliis videlicet sollempnitatis ipsius* (23 nov.) *habeant fideles*

à ce que nous y avions appris du procédé adopté par Léon d'Ostie dans la composition du *De origine et conversione*, et notamment de l'usage qu'il dit avoir fait — c'est tout naturel — de Rufin. Mais rien que cet accord de Léon avec lui-même, à deux dates différentes de son existence, est intéressant à enregistrer.

Du neuf, il y en a cependant aussi quelque peu : c'est la mention, mystérieuse à souhait, d'une *veterum historiarum scriptiuncula, ex (qua) opere pretium nobis visum est quedam huic opusculo* [1] *breviter addere*. Dissipons sans tarder le mystère, et disons qu'il s'agit tout simplement de l'*Historia Romana* du moine Cassinien Paul Diacre [2]. Léon d'Ostie a-t-il voulu se donner de l'importance en camouflant ainsi le titre d'un ouvrage qu'il n'avait pas grand mérite à bien connaître et dont il parlait sans énigme dans sa *Chronique Cassinienne : In historia etiam Romana quam Eutropius breviter composuerat, eiusdem Adelpergae rogatu, plurima hinc inde ex historiis ecclesiasticis addidit (Paulus diaconus)* [3] ? Pour le moment, cette mention de la « scriptiuncula » ne nous arrêtera pas ; nous y retournerons plus utilement dans quelques instants. Sachons seulement qu'elle ne concerne qu'une page sur trente du manuscrit de Prague, dans laquelle les additions tirées de l'*Historia Romana* n'entrent d'ailleurs que pour moitié, nous le verrons. Et revenons-en à l'accord fondamental de la *Préface* et du *Prologue* en ce qui concerne la place prise par les *Recognitiones* dans l'élaboration de la première œuvre.

populi, ac nostri precipue Romani, ut possint in laudibus... largius devotiusque vacare. Ce qui concorde remarquablement avec la fonction que le *Prologue* assigne à la seconde œuvre de la trilogie : *ut in festo ordinationis ipsius... ad nocturnas vigilias legeretur* (23 janvier).

[1] Il n'est pas exclu que *hoc opusculum* renvoie à l'ouvrage de Clément dont il vient d'être question deux phrases plus haut et auquel Léon se référera comme à sa source. Pour défendre une telle interprétation, on pourrait s'appuyer sur la présence du mot *addere* et sur le fait, que nous constaterons, que Léon a effectivement « ajouté » à sa source. Mais il n'est pas nécessaire de donner un sens si strict au verbe *addere*, et la traduction : « l'ouvrage que voici » nous semble préférable, compte tenu de la façon usuelle dont Léon s'exprime. Ainsi ce parallèle, entre autres, dans la Préface dédicatoire de la *Chronique Cassinienne : Mox itaque recensitis illis ipsis scriptiunculis, quae de eadem materia hac illacque inhonesto prorsus et vilissimo stilo digesta, quasi lineas quasdam et si fragiles opusculo isti apposui, adhibitis nichilominus libris huic operi necessariis* (*M.G.*, Script. t. VII, p. 575, avec les variantes).

[2] Des précisions ci-dessous, p. 423. [3] *M.G.*, t. c., p. 591.

Une constatation va ici s'imposer à nous, qui sera grosse de conséquences pour la L. I. ; c'est dans cette mesure [1] que nous avons à nous occuper de l'établir. Voici. Quand, passant outre aux déclarations expresses de Léon, on s'avise de contrôler ses dires, en confrontant son texte, d'une part avec le texte des *Recognitiones*, dont il se réclame, d'autre part avec le texte de Gaudéric, dont il ne souffle mot, il devient bientôt évident que ce n'est pas Rufin, mais Gaudéric, que, d'un bout à l'autre, Léon copie et démarque. Cela n'est pas moins clair dans la partie initiale des trois récits, là où Gaudéric manifeste quelque liberté par rapport à son modèle Rufin [2], qu'à la fin, où les textes de Rufin et de Gaudéric ont tendance à se recouvrir, sauf de menues divergences [3], à propos desquelles Léon se retrouve toujours aux côtés de Gaudéric, contre Rufin.

Ce qui permettrait le mieux au lecteur de s'assurer, par lui-même, de cette évidence, serait de disposer sous ses yeux les trois récits parallèles, dans leur intégrité. Il ne peut naturellement en être question ici. C'est d'autant plus regrettable, par ailleurs, qu'il n'existerait pas de moyen plus précis de lui faire voir en même temps que Léon, s'il s'en tient à Gaudéric d'une façon qu'on peut dire constante, n'est cependant pas sans connaître Rufin — le contraire eût été étonnant — et même, autant qu'on en puisse juger [4], sans lui faire quelques emprunts, de loin en loin.

[1] Et dans cette mesure seulement, car nous n'oublions pas que la présente étude est essentiellement consacrée à la troisième œuvre clémentine de Léon, et de manière accessoire seulement à la première. [2] Cf. p. 423-427.

[3] Ce qui a permis à l'éditeur de Gaudéric de recourir au système indiqué ci-dessus, p. 385, note de la page précédente.

[4] Cette réserve est nécessaire, car des trois textes, de Rufin, de Léon et de Gaudéric, le premier ne jouit pas encore de l'édition critique qu'il mérite (et qui suivra de près, on nous le promet, l'édition des *Homélies* par feu Rehm) ; quant aux deux derniers, ils sont représentés par un manuscrit unique. L'édition de Gaudéric, elle aussi, reste loin de l'idéal (voir note ci-dessus). Ne disposant pas des photographies du codex Casin. 234, nous avons cependant dû nous en contenter, tout en ayant eu loisir de recourir à la transcription dont nous sommes redevables, lointainement, à la bonne grâce d'Ughelli. Dans des comparaisons de texte où la présence ou l'absence d'un mot peut décider (nous parlons des relations entre Léon et Rufin), cette insuffisance des instruments se fait fâcheusement ressentir. C'est ainsi que nous ne saurions davantage dire, à coup sûr, ce qu'il eût été très intéressant d'apprendre : si oui ou non c'est au texte du manuscrit 234 que Léon d'Ostie a recouru, lors d'un retour dans son abbaye. Peut-être le saurons-nous un jour. Rien que par la comparaison,

Mais ceux-ci sont tellement minimes, en proportion du reste, qu'ils n'introduisent qu'une nuance dans la vérité générale de cette assertion : contrairement aux déclarations de Léon, c'est Gaudéric, entièrement passé sous silence, et non pas Rufin, qui lui a servi de source.

Quelques lignes des trois auteurs, prélevées à titre d'échantillon, aideront à se faire une idée de leurs rapports entre eux. Mais qu'on n'oublie pas que ce ne sont que des échantillons.

GAUDERICI *Vita Clementis.* Lib. I, ed. *Floril. Casin.*, t. IV, p. 388, col. 2.	LEONIS OSTIENSIS *De Origine...* E cod. Pragensi, fol. 137v.	RUFINI *Recognitiones.* Lib. III, cap. 75.
Petrus,	Petrus dehinc,	Nos autem, die postera,
cum Niceta et Aquila,	cum Niceta et Aquila	ut statutum fuerat,
Clemente quoque,	atque Clemente	
aliisque nonnullis	aliisque nonnullis	cum aliquantis
qui eum sequi decreverant,	qui eum sequi decreverant,	qui Petrum sequi decreverant fidelibus viris,
Caesarea digressus,	Cesarea[m] disgressus,	Caesarea proficiscimur.
		Lib. IV, cap. 1.
post dies aliquot	post dies aliquot	Profecti Caesarea ut
Tripolim venit,	Tripolim venit,	Tripolim pergeremus...
		Lib. VI, cap. 15.
ubi, per tres continuos menses	ubi, per tres alios menses commorans,	Hoc autem modo per tres continuos menses
cum verbum Dei docens	cum verbum Dei docens	cum verbum Dei doceret
plurimos ad fidem converteret,	ad fidem plurimos convertisset,	et plurimos converteret ad fidem,
ad ultimum	ad ultimum quoque	ad ultimum
Clementem ieiunare compellens,	Clementem ieiunare precipiens,	ieiunare me iussit et post ieiunium
in fontibus qui contigui habebantur mari perennis aquae	in fontibus mari contiguis salutari aqua	in fontibus qui contigui habentur mari perennis aquae

soit avec Rufin, soit avec Léon, il y a déjà moyen de constater que tel des feuillets — un ou plusieurs, nous l'ignorons — de ce manuscrit n'est pas à sa place, ou dans le codex lui-même ou au moins dans l'édition : la colonne 2, p. 380, du *Florilegium Casinense*, t. IV, avec les 9 dernières lignes de la col. 1, ainsi que la col. 1 de la p. 381, moins quelques lignes, doivent émigrer à la p. 386, col. 1, avant les mots *Igitur cum dies*. Elles correspondent en effet aux cinq derniers chapitres du livre I des *Recognitiones*, à partir du chapitre LXX. Ceci en guise d'indication.

baptizare curavit.	baptismo sollempniter baptizavit.	mihi baptismum dedit...
Eos	Tunc eos	Petrus eos
qui ad praecedendum	qui ad precedendum eo	qui ad praecedendum
fuerant ordinati	fuerant ordinati	fuerant ordinati
Antiochiam sibi praemittens,	Antthiochiam sibi premittens	proficisci Antiochiam iubet...
multitudinem aquosam (*sic*)	et copiosam multitudinem credentium	ipse eos qui fidem Domini plene receperant
in eisdem fontibus	in predictis fontibus	deducens ad fontes quos mari contiguos supra
baptizavit,	baptizans,	diximus baptizavit,
quibus eucharistiam frangens,		et eucharistiam frangens cum eis,
Maronem suum hospitem	Maronem suum hospitem, iam in omnibus perfectum,	Maronem qui eum hospitio receperat, perfectum iam in omnibus,
Tripolitanis episcopum consecravit	Tripolitanis episcopum consecravit	constituit eis episcopum
et, duodecim presbyteris	iam cum duodecim presbyteris	et duodecim cum eo presbyteros
aliquantisque diaconibus ordinatis,	et diaconibus aliquantis, et ita demum	simulque diaconos ordinat... et ita...
Antiochiam perrecturus	Anthiochiam profecturus	Antiochiam proficiscimur.
cum suis abscessit.	cum suis accessit.	
Petrus itaque cum Niceta, Clemente et Aquila,	Petrus itaque cum Clemente, Niceta et Aquila,	
nonnullisque aliis,	aliisque nonnullis,	Lib. VII, cap. 1.
a Tripolitana civitate divertens,	a Tripolitana urbe disgressus,	Egressi tandem etiam Tripolim Phoenices urbem...
ab Orthosiade Nicetam et Aquilam, germanos fratres, sibi praemisit,	Nicetam et Aquilam, germanos fratres, ab Ortosiade premisit,	ait Petrus ad Nicetam simul atque Aquilam... Cap. 2. Nunc ergo Laodiciam... praecedite me,
qui eum post biduum sive triduum	qui eum post triduum	et ego post biduum aut triduum...
penes Laodiciam praestolari studerent.	penes Laodiciam expectarent.	insequar vos. Opperimini autem me...
Quibus profectis,	Quibus profectis,	Cap. 4. Verum ubi illi profecti sunt,
Clemens gavisus quod	gavisus Clemens quod	ego Clemens valde gavisus sum quod
eum Petrus secum retinuisset,	eum Petrus secum retinuisset, cepit eum	me secum esse fecit,
familiariter ait : cet.	familiariter alloqui, dicens : cet.	et aio ad eum : cet.

La conséquence s'impose : Léon connaissait parfaitement un raccourci, déjà frayé avant lui, entre les livres III et VII des *Recognitiones* [1] ; quoi qu'il en ait, il s'est borné à mettre ses pas dans les pas d'un prédécesseur innommé, sans presque un écart.

Une preuve non moins concluante de la dépendance de Léon par rapport à Gaudéric est administrée par le chapitre inaugural du *De origine et conversione*, tout juste dans la partie où Léon, nous l'avons vu, pour mieux faire ressortir la haute lignée de son héros, a cru devoir *breviter addere huic opusculo ex veterum historiarum scriptiuncula*. Ici encore, un tableau comparatif entre Gaudéric, Léon d'Ostie et Paul Diacre [2] sera l'argument le plus éloquent. Signalons que pour la circonstance, Rufin n'a absolument rien à offrir en fait de parallèle ; son texte ne commence que plus loin.

[1] Vingt pages (532-553) de l'édition de Cotelier (Anvers, 1698).

[2] Voir plus haut, p. 419. On sait que Paul Diacre a complété le *Breviarium* d'Eutrope, comme il s'en explique lui-même dans son Épître dédicatoire à la duchesse de Bénévent, Adelberge (éd. A. Crivellucci, dans *Fonti per la Storia d'Italia*, 1914, p. 3-4). Léon d'Ostie ne l'ignorait pas, nous l'avons montré (p. 419). Mais on sait aussi que Landolphe le Sagace, à son tour, s'est mêlé d'interpoler et de compléter Paul Diacre ; et Landolphe est antérieur à Léon. Eutrope étant exclu, comme le prouvent les compléments passés dans la L. I., est-ce l'*Historia Romana* de Landolphe, connue encore sous le nom d'*Historia Miscella* (éd. Crivellucci, 2 vol., 1912-1913, même collection), ou celle de Paul Diacre que Léon a démarquée ? Dans le court passage auquel se limite la comparaison, il est tel ou tel indice, assez menu, en faveur de l'un, tel ou tel, à peine plus décisif, en faveur de l'autre ; cela, ne l'oublions pas, sur la foi des textes édités. Mais de quel manuscrit disposait Léon ? Il parle de l'*Historia Romana* de Paul, dans sa *Chronique*. Toutefois celle de Landolphe ne devait pas être inconnue au Mont-Cassin, puisque Pierre Diacre, le continuateur de Léon, l'exploita pour son *Historia Romana* à lui (cod. Vatic. lat. 2953, texte inédit). Du moins nous supposons que H. W. Klewitz, qui relève ce détail (dans *Archiv für Urkundenforschung*, t. 14, 1935, p. 452), a une raison d'écrire Landolphe plutôt que Paul. Bref, on nous permettra de ne pas trancher cette question, qui n'a guère d'importance à notre point de vue, et de continuer, pour plus de simplicité, à parler de Paul Diacre.

Autre question : Léon a-t-il pu croire que Gaudéric, avant lui, s'était inspiré de l'*Historia Romana* de Paul, pour en tirer, lui aussi, des additions ? C'est extrêmement peu probable, encore qu'il y ait quelque vague ressemblance entre les deux auteurs, là où ils citent Énée, Créuse, Ascagne, Romulus, Octavien ; mais ces réminiscences classiques étaient inévitables, une fois que Gaudéric décidait de remonter aux origines de Rome, pour faire un sort à certaines indications des *Recognitiones*, ainsi, à la *Caesaris prosapia* dont se prévaut Clément, livre VII, chap. 8.

Gauderici *Vita S. Clementis.* Lib. I, ed. *Floril. Casin.*, t. IV, p. 374, col. 1.	Leonis Ostiensis *De Origine...* E cod. Prag. (= P), fol. 132v-133.	Pauli Diaconi *Historia Romana.*
	Egregia igitur et nobilissima	
Iuliorum familia,	Iuliorum familia	
de qua Caesarum generosa descendit prosapia, vetustior creditur urbe romana, praesertim		
quae a Troianis,	olim a Troianis	
per Ascanium,	per Ascanium,	
cognomento Iulium,	cognomento Iulum,	
filium scilicet Eneae,	filium Enee,	
Creusa generante,	Creusa generante,	
descendens,	descendens in Italiam	
trecentis ferme annis	per trecentorum circiter annorum curricula	
sub XIV regibus,	sub XV feliciter regibus	
id est usque ad Romuli romanae urbis conditoris tempora,	penes Albam civitatem regnavit usque ad tempora videlicet Romuli,	
feliciter penes Albam civitatem regnavit.	romane urbis et orbis domine fundatoris.	
Deinde sexcentis octoginta septem circiter annis labentibus,	Sexcentis post hec et sexaginta ferme labentibus annis,	
inter alios viros illustres, Caesareo cognomine iam famosos,	inter plures alios illustres viros	
Iulium Caesarem procreavit,	Iulium Cesarem paravit,	
cuius	cuius inter cetera	
facundissimus poetarum	facundissimus poetarum	
Virgilius meminit dicens:	Virgilius meminit dicens:	
« Nascetur pulchra Troianus origine Caesar,		
« Imperium [1] Oceano, famam qui terminet astris,		
« Iulius, a magno demissum [2] nomen [3] Iulo (1). »		
	Hic post plura et magnifica gesta que in consulatu peregit, cum multa	

[1] Imperii P. — [2] demissus P. — [3] nomine P.

(1) Virg., *Aen.* I, 286-288.

		Lib. VI, cap. 25. Caesar...
	insolentius et contra consuetudinem romane libertatis agere cepisset,	agere insolentius coepit et contra consuetudinem romanae libertatis...
Hic non solum romanae urbis, verum etiam totius orbis monarchiam contra senatorum sententiam violentus invasit...	et non solum romane urbis, verum etiam totius orbis monarchiam violenter contra senatorum sententiam	
		cum... aliaque...
	fastu tyrannico arripere temptavisset,	tyrannica faceret,
	coniuratum est in eum a LXX senatoribus vel amplius equitibusque romanis, a quibus,	coniuratum est in eum a LX vel amplius senatoribus equitibusque romanis...
	cum senatus die inter ceteros venisset ad curiam, tribus et viginti vulneribus confossus interiit. Huic	cum senatus die inter ceteros venisset ad curiam, tribus et viginti vulneribus confossus est... Lib. VII, cap. 1.
Gaio Octavio, suae sororis Attiae filio, qui penes Veliternum oppidum (1), quo actenus quaedam	Octavianus adolescens, patre Octaviano senatore penes Veliternense oppidum genitus, quo scilicet hactenus non nulla loca videlicet ex eius nomine	Octavianus adulescens... patre Octavio senatore genitus,
loca ex ipsius nomine Octaviana dicuntur, per Octaviorum nobilissimam familiam descendebat	Octaviana vocantur, predicti Cesaris ex sorore Iulia	maternum genus ab Aenea per Iuliam familiam sortitus, Caesaris
	nepos, quem ille adoptatum sibi testamento heredem relique(fol. 133)rat, in romana republica regenda successit. Qui videlicet, XII° anno quam consul fuerat, bellis toto orbe compositis, cum	nepos, quem ille testamento heredem reliquerat... Lib. VII, cap. 8. Ita bellis toto orbe confectis, Octavianus Augustus Romam rediit XII° anno quam consul

(1) Ici la dépendance par rapport à Gaudéric de Vellet ri est plus flagrante que partout ailleurs ; c'est aussi de *Veliternum oppidum* qu'il était question dans la *Préface* de Gaudéric.

	de Oriente victor reversus Urbem triplici triumpho ingressus fuisset,	fuerat ; ex eo rempublicam per XL et quatuor annos solus obtinuit — ante enim XII
quique post Augustus Caesar cognominatus fuerat...	tunc primum Augustus a senatu appellatus, ex tunc summam rerum potestatem, quam Greci monarchiam (1) vocant, adeptus est.	annis cum Antonio et Lepido tenuerat —. Denique cum de Oriente victor reversus esset Urbemque triplici triumpho ingressus esset, tunc primum Augustus,
	Quatuor itaque et quadraginta annis quibus solus gessit imperium — nam XII antea imperaverat cum Antonio —,	eo quod rempublicam auxerit, consalutatus est atque ex tunc summam rerum potestatem quam Graeci monarchiam vocant, adeptus est...
		Lib. VII, cap. 10.
	tanto amore etiam aput barbaros fuit, ut non nulli reges	Tanto autem amore etiam apud barbaros fuit, ut reges,
	in eius honore conderent civitates, quas Cesareas appellaverunt.	populi romani amici, in honorem eius conderent civitates, quas Caesareas nominarent...
	Erga cives quoque se in omnibus civiliter agens,	Quadraginta quatuor annis, quibus solus gessit imperium, civilissime vixit,
	in amicos fidus et in cunctos et maxime propinquos liberalissimus erat,	in cunctos liberalissimus, in amicos fidelissimus,
	quos tantis undique cumulabat honoribus ut suo pene fastigio coequaret.	quos tantis evexit honoribus ut poene aequaret fastigio suo.

(1) Plus haut, déjà, Léon, en écho à Gaudéric, avait parlé de la *monarchia*, sans donner de définition ; c'est au moment d'en parler pour la seconde fois qu'il croit devoir fournir l'équivalent latin du mot, à l'exemple de son autre modèle, Paul Diacre.

Ici s'arrêtent les emprunts à l'*Historia Romana;* mêlés aux extraits de Gaudéric, ils transforment ce chapitre initial en une véritable mosaïque. Si nous continuions notre lecture, le démarquage de Gaudéric par Léon serait d'autant plus apparent que, sur une longueur d'à peu près deux feuillets du manuscrit de Prague, leurs deux textes courent parallèlement, sans que Rufin présente rien d'équivalent, du moins à cet endroit et sous cette forme [1]. Léon n'a eu, ici encore, qu'à mettre ses pas dans ceux de son prédécesseur.

Bref, à l'aide de ces quelques exemples, faute de pouvoir tout transcrire, la preuve est faite de l'immense dette de Léon envers Gaudéric. Et la réponse peut donc être donnée à la question posée plus haut [2] : « Léon ignore-t-il Gaudéric? » Il l'ignore si peu, d'une part, qu'il lui doit tout. Mais, d'autre part, oui, il feint de ne pas le connaître, il l'ignore sereinement. Il fallait, pour cela, qu'il eût quelque garantie que l'œuvre de son modèle, en ce début du XII^e^ siècle, était quasiment inconnue, introuvable, même à Velletri ; et sans doute avait-il ses apaisements à ce sujet [3]. Il pouvait donc, en toute sécurité, se livrer à cet accès de gloriole littéraire, se parer, en quelque sorte, des plumes du paon [4] ; n'était-ce point là, d'ailleurs, une habitude passée dans les mœurs?

Il fallait aussi qu'il sût son modèle étroitement tributaire de Rufin. A cet égard, point n'était nécessaire que Léon connût Rufin, comme nous avons dit que, très probablement, il le connaissait [5].

[1] Voir plus haut, p. 420, note 2. Gaudéric commence par un exposé général des faits, une présentation des principaux personnages, où tous les éléments sont empruntés au corps du récit de Rufin, mais dont celui-ci s'était passé. Léon a profité de l'aubaine. [2] P. 414.

[3] Le fait de l'*ignorantia* soulignée par Léon à la fin de son *Prologue* (cf. p. 413) est une confirmation de cette rareté de l'ouvrage de Gaudéric.

[4] Nous ne disons pas, qu'on veuille le remarquer, que Léon était un faussaire, comme ce fut le cas, par exemple, de Pierre Diacre. Non, il ne dénature pas ce qu'il prend aux autres (cf. pp. 421-422, 424-426). Il se contente de le subtiliser sans en rien dire. La fausseté est plutôt de l'ordre de la vanité, l'atteinte à la vérité surtout un accroc à la justice. On ne connaissait pas encore Léon plagiaire à ce point. Sans doute peut-on signaler aussi — nous le ferons plus au long ailleurs — des emprunts faits à S. Pierre Damien pour sa Vie et sa Translation de S. Mennas. Ce fait corrobore celui dont il s'agit ici, encore que l'un et l'autre ne soient pas de même nature. Il faut au moins les avoir présents à l'esprit lorsqu'on aborde l'étude de l'œuvre maîtresse de Léon d'Ostie, sa *Chronique Cassinienne*. Ou Léon d'Ostie avait-il quelque autre raison, peu claire pour nous, de passer sous silence Gaudéric, personnage dont nous ne savons pas grand-chose? La question est ouverte. [5] Ci-dessus, p. 420,

Point n'était même requis que Léon supposât cette dérivation, comme il n'était que trop naturel de le faire. Il lui suffisait de lire Gaudéric. Car Gaudéric ne cachait pas la source de ses renseignements : *et caetera, quae si quis plenius nosse desiderat, libros Recognitionum ipsius Clementis a Rufino interpretatos percurrat*[1] ; c'est lui-même, au milieu de son exposé, qui la désigne en ces termes à l'attention de son lecteur.

La constatation que nous avons établie plus haut, touchant la dépendance, inavouée, de Léon par rapport à Gaudéric, peut donc se formuler encore de cette manière-ci : lorsque Léon allègue sa source — en l'occurrence, il allègue Rufin —, en réalité ce n'est pas *sa* source qu'il cite, mais ce qu'il sait être la source *de* sa source — en l'occurrence, Gaudéric, sans aucun doute. C'est sous cette forme, nous ne tarderons pas à le voir, que la susdite constatation sera décisive pour la question des origines de la L. I. Dans le cas présent de la première œuvre clémentine de Léon, nous avions un matériel de choix pour en juger : nous disposions du texte tout à la fois de Léon, de Gaudéric et de Rufin ; une telle conjonction ne va plus se représenter, et c'est pourquoi nous avons cru devoir nous attarder à ce cas privilégié.

Un mot encore : jusqu'ici, pour ne pas trop embrouiller les choses, nous avons parlé de Gaudéric comme de l'auteur de la Vie tripartite de S. Clément, comme du modèle de Léon. Mais la réalité est plus complexe. On se rappelle la *Préface* de Gaudéric :

> Huius rei gratia quemdam olim Iohannem diaconum, cognomento Hymmonidem, virum peritissimum, postulavi ut, quia multa legerat, pauca ex his ad aedificationem multorum colligeret et quae forte nonnullis comperta non erant ipse relegens breviter reseraret. Quod ille meis precibus humiliter satisfaciens coepit quidem a genealogia eius causas perstringere, et quae legerat vel expertus fuerat liquido coartare. Sed cum iam ad conclusionem huius opusculi scriptitans pervenisset, hunc Dominus ab hoc saeculo morte, quam ipse permisit, praeventum ad aeternam quietem vocavit. Cuius ego pedissequus, conspirante Deo, existens, hoc, quod deerat, non tam strenue quam devote, collegi, et in tribus libris conglutinans ordinavi.

Comment faire la part des deux auteurs? Nous ne l'entreprendrons point ici. Jean Hymmonide nous dit lui-même qu'il

[1] *Vita S. Clementis*, lib. I, *Floril. Casin.*, t. IV, p. 386, col. 1. Voir plus bas, p. 430.

avait l'intention de s'appliquer à la Vie de Clément au sortir de sa Vie de S. Grégoire le Grand, *BHL.* 3641 :

Ego tamen divinae spei fiducia roboratus, quia Gaudericus, episcopus Veliternus, expostulat, ad Clementem, Romanae sedis antistitem, suffragante Domino, stilum convertam : quatenus qui continuis infortuniis tenuatus, amicis meis, a quibus utcumque sustentor, meritum rependere nequeo, saltem verba quae valeo minime denegasse cognoscar [1].

Or, le quatrième livre de la Vie de S. Grégoire, commandée à Jean Hymmonide par le pape Jean VIII, le 11 mars 873 [2], était en voie d'achèvement un peu plus de deux ans après, vers Pâques 875 [3]. C'est alors que le Diacre put entamer la rédaction de la Vie clémentine.

Quand la mort vint-elle l'y arracher? On l'ignore. Il était sans conteste au travail quand Anastase écrivait à Gaudéric sa *Lettre*, dans laquelle il est dit : (*opus*) *quod de vita beati Clementis, instantia tua, praedicto Christi levita sudante, texitur* [4]. Mais la date de cette *Lettre* n'est pas facile à préciser à coup sûr, encore que Laehr ait cru avoir une bonne raison de la placer entre mars 875 et juin 876 [5]. Pour le P. Lapôtre, Jean est certainement encore en vie en juin ou juillet 876, puisqu'il le voit alors employant ses talents littéraires — en guise de récréation, on le suppose —

[1] Lib. IV, cap. 100, *P.L.*, t. 75, col. 242.

[2] *Praefatio*, ibid., col. 61. Il est intéressant de comparer cette *Préface* à celle de Gaudéric, et difficile de ne pas croire que telle ou telle expression de ce dernier est un écho de l'Hymmonide, dédicaçant son ouvrage lui aussi à Jean VIII : ainsi *te incentore, te praeceptore, te fautore teque iudice*, de Jean, s'adressant au pape, et *te praeceptore et iudice*, de Gaudéric, au même.

[3] Lib. IV, cap. 100, ibid., col. 241 : *Siquidem nuperrime quando hunc quartum librum, cooperante Domino, claudere gestiebam, nocte qua Dominicae Resurrectionis dies venerabilis illucescebat...*, en la même huitième indiction, très vraisemblablement, qu'au livre III, chap. 58 (ibid., col. 168), où un épisode de la vie personnelle de Jean Diacre met en scène Gaudéric de Velletri, sous Hadrien II (*nuper*). Le livre premier fut achevé en moins d'une année, ainsi que le dit la *Préface*. Le tout était un travail de compilation, une *defloratio*.

[4] Ci-dessus, p. 402.

[5] *Die Briefe und Prologe des Bibliothekars Anastasius*, dans *Neues Archiv*, t. 47 (1928), p. 453-456 ; cf. p. 453, note 3 : « Wenn nämlich die Vermutung richtig ist, dass die Bekehrung des Anastasius zu der « areopagitischen » These Hilduins im Zusammenhang steht mit der Kaiserkrönung Karls des Kahlen (Weihnachten, 875). »

au remaniement d'une pièce d'un tout autre genre [1]. Quant à la date de sa mort, Lapôtre ne peut, lui non plus, la déterminer qu'approximativement, en fonction de la date de la *Préface* de Gaudéric, laquelle est elle-même fonction de la fin de Jean VIII (15 décembre 882) [2].

Mais ce qui échappe à l'incertitude, c'est que telle phrase que, plus haut, nous prêtions, par simplification, à Gaudéric, est en réalité signée de Jean Hymmonide. Rappelons-la : *et caetera, quae si quis plenius nosse desiderat, libros Recognitionum ipsius Clementis a Rufino interpretatos percurrat* [3]. C'est la même plume qui a écrit dans la Vie de Grégoire, livre I, chap. 31 : *Quanta... si quis plenius nosse desiderat, epistolas... percurrat* [4]. Or, la première phrase citée apparaît à un moment où le Livre I de la Vie tripartite est déjà engagé assez avant.

Les formules dont se sert Gaudéric dans sa *Préface* laissent d'ailleurs entendre que Jean surtout a porté le poids du jour et de la chaleur [5]. C'est par un pluriel que se termine chacun des paragraphes esquissant le programme des trois Livres, même le dernier : *innuimus, subdidimus, procuravimus*. Le singulier n'est employé que pour le travail de *colligere quod deerat* et de *ordinare*. Sans doute eût-on souhaité un peu plus de précision en ce qui touche à la première de ces opérations. Mais il reste que, si Gaudéric n'a pas couru le risque de voir attribuer à un autre ce qui lui revenait, ce sont plutôt les commentateurs qui, pour faire court, ont attribué à Gaudéric ce qui revenait au moins en partie à Jean. Ils ont accoutumé de parler de Gaudéric là où il faudrait dire : Jean et Gaudéric, en des proportions inégales et, de surcroît, difficiles à doser. Nous aurons donc à garder présente à l'esprit cette complication supplémentaire : en disant « Léon d'Ostie », il nous faut penser en même temps « Gaudéric » (dans quelle mesure ?), et en pensant « Gaudéric », il importe de tenir compte de la part prépondérante de l'Hymmonide.

Cette mise au point étant faite, passons à la seconde œuvre clémentine de Léon mentionnée dans le *Prologue*.

[1] *Le* Souper *de Jean Diacre*, dans *Mélanges d'archéologie et d'histoire*, t. 21 (1901), p. 305-385.
[2] Ibid., p. 360.
[3] Ci-dessus, p. 428.
[4] T. c., col. 75.
[5] E. Georgiev insiste aussi sur la grande part apparemment dévolue à Jean, *Die italienische Legende*, p. 23.

Deuxième œuvre clémentine de Léon d'Ostie

Celle-ci ne nous retiendra pas longtemps. Nous avons déjà souligné la similitude du programme qu'affichaient le Livre II de Gaudéric et la seconde œuvre de Léon [1]. Une double lacune vient ici handicaper tout essai de comparaison des textes.

D'abord, en ce qui concerne le Livre II de Gaudéric, l'état fragmentaire du codex Casinensis, lequel n'a rien retenu de ce qui aurait pu ressembler à une *dignitas episcopalis apicis* de Clément [2].

Pour le dire en passant, on peut même raisonnablement se demander si le texte figurant dans ce codex sous le nom de Livre II correspond bien au Livre II original de Gaudéric et non pas plutôt à la suite de son Livre I [3]. En effet, les « reconnaissances » qui, selon la *Préface* de Gaudéric, devaient être traitées dans son Livre I, ne sont pas achevées quand se termine le Livre I selon le codex Cassinien ; la plus importante de toutes, celle du père, Faustinien, n'y a pas encore été touchée, et c'est elle, justement, qui fait l'objet du récit qui, dans le manuscrit 234, est censé représenter le début au moins du Livre II de Gaudéric. C'est pourquoi le Livre II de Gaudéric, toujours selon ce même codex, s'ouvre assez curieusement sur le VIII[e] livre des *Recognitiones* — sans d'ailleurs aller jusqu'au bout du X[e] livre, défaut qui est dû à la mutilation du manuscrit [4]. Tandis que la première œuvre de Léon d'Ostie, elle, couvre la totalité des dix livres, quand bien même la conclusion, dans le codex de Prague, est considérablement réduite et comme étranglée.

[1] Ci-dessus, p. 413. [2] Cf. la *Préface* de Gaudéric.

[3] Le récit s'y termine, au Livre I, et y reprend, au Livre II, ainsi qu'un texte coupé au beau milieu, sans que la phrase comporte la moindre formule de transition annonçant une fin, ou un début, comme on en lit par exemple au terme des deux premiers livres de la Vie de S. Grégoire.

[4] Il se pourrait aussi que, dans la pensée de Gaudéric, ce Livre II selon le codex Cassinien correspondît bel et bien au premier article de son programme pour le Livre II : *profunditatem doctrinae*, car la « reconnaissance » du père, Faustinien, donne lieu à des controverses sur la *genesis*, la fatalité découlant prétendûment de la conjonction des astres à la naissance ; et Clément tient dans cette discussion une place plus qu'honorable. C'est ainsi que l'entendait, par exemple, Rondinini, op. c., p. 34. L'interprétation est cependant assez peu vraisemblable. Mais nous-mêmes n'insistons pas plus que de raison sur ce qui nous paraît probable, en sens opposé. Et c'est pourquoi, dans le paragraphe précédent, nous avons borné à la *dignitas episcopalis apicis* le silence du codex Cassinien actuel.

La situation est un peu, mais rien qu'un peu, meilleure, en ce qui concerne la seconde œuvre clémentine de Léon. Le manuscrit de Prague ne nous a rien transmis de ce texte. Mais nous avons dit ci-dessus [1] qu'Ughelli avait communiqué aux Bollandistes la copie de l'unique feuillet d'un manuscrit de Fossa Nova, ayant gardé mémoire des premières phrases d'un *Sermo Domni Leonis Ostiensis episcopi, De Ordinatione seu Cathedra S. Clementis Papae, quae colitur X. Kal. Febr.* [2]. En se reportant au paragraphe 2 du *Prologue*, on verra que ce titre vérifie de tout point les caractéristiques de la seconde production clémentine. Et la date de la commémoraison prétendue est bien la même des deux côtés : *ut in festo Ordinationis ipsius, quam ex antiqua traditione decimo kalendas februarias sollempniter celebrare consueverant, ad nocturnas vigilias legeretur, distinxi et ordinavi* [3].

Faute de pouvoir comparer des textes entièrement ou presque entièrement disparus, nous dirons seulement ceci : dans le *Prologue*, Léon se réclame de la *Lettre* de Clément à Jacques, *BHL.* 6646, comme de sa source en cette matière ; mais, par ailleurs, il n'a jamais fait de doute pour personne que la source de Gaudéric, dans la partie parallèle de son livre II, a été cette même *Lettre* apocryphe de Clément [4], et, d'autre part, nous ne sommes pas sans exemple, dès le XI^e^ siècle [5], de manuscrits où cette même *Lettre*, toujours, offre l'aspect d'un récit abrégé et mis à la troisième personne [6], aspect qu'elle eut chez Gaudéric avant de l'avoir chez Léon. Bref, pourquoi Léon, contrairement aux habitudes que nous lui connaissons, se fût-il mis en peine d'une adaptation de cette *Lettre* qu'il savait déjà exister avant lui ?

[1] P. 382. [2] A publier dans un article supplémentaire.

[3] Cf. ce qui a été dit p. 418, note 4.

[4] *Lettre* et *Recognitiones* se suivent, nous l'avons dit, dans la plupart des manuscrits.

[5] Nous voulons parler, avant tout, de l'*Ordinatio beati Clementis papae et martyris* (*BHL.* 6647 d), qu'on lit, copiée par une main du XI^e^ siècle, dans le codex 307 de la Bibliothèque publique de Gand, p. 127-129 ; voir *Anal. Boll.*, t. 20 (1901), p. 198-201. Il en existe une transcription faite à l'usage de Rosweyde, dans le manuscrit de Bruxelles, déjà cité, 8953-54, fol. 57-57^v^ ; au temps de cette transcription, l'actuel Gandavensis était encore le n° 235 de l'abbaye Saint-Maximin à Trèves. Un manuscrit de Volterra, du XII^e^ siècle, mérite aussi considération à ce sujet ; nous en reparlerons ailleurs.

[6] Dans la *Lettre*, comme évidemment aussi dans les *Recognitiones*, c'est Clément qui parle, à la première personne.

Troisième œuvre clémentine de Léon d'Ostie et solution de la deuxième énigme : rapports entre la L. I. et la Vie slave de Cyrille. Date de cette Vie slave

Nous en venons enfin à la troisième œuvre clémentine de Léon, la L. I. D'après le *Prologue*, nous avons déjà fait ressortir, ici aussi, la grande ressemblance du propos formulé tant par Gaudéric que par Léon au sujet de la dernière partie de leur trilogie [1], et rappelé quelques circonstances de la requête adressée à Léon par le cardinal Anastase. Nous pourrons donc désormais concentrer notre attention sur l'important témoignage qu'apporte le *Prologue* à la question de la genèse de la L. I. Il ne s'agira pas tant de faire parler ce témoin que de bien écouter, de bien entendre ce qu'il a à dire.

Léon d'Ostie, au chapitre des sources de sa troisième œuvre, fait état de deux documents différents :

> Inde praeterea... qualiter et quo tempore quave occasione sive a quibus personis huius pretiosi martyris sit corpus inventum atque ad sedem suam, id est romanam ecclesiam, sit revectum,... sicut partim ex Sclavorum litteris, partim vero ex relatione inventoris eiusdem corporis, de graecis fastidioso stilo translata, decerpere potui,... latiniori atque comptiori aliquantulum stilo composui.

Étonnons-nous d'abord de ne pas trouver mentionnée parmi les sources la *Lettre* d'Anastase à Gaudéric. Nous savons [2] dans quelle large mesure et avec quelle habileté elle a été incorporée à la L. I., Métrophane cédant tour à tour la parole à Cyrille et la reprenant à point nommé, aux chapitres II et III. Gaudéric pouvait avoir des raisons de se taire sur l'usage fait par lui de cette missive d'Anastase. Mais Léon, lesquelles ? Sinon une ignorance indiquant assez déjà qu'il n'est pas le vrai propriétaire du bien qu'il voudrait faire passer pour sien et qui ne lui doit sans doute que quelques transformations.

[1] P. 413. Est-ce par souci d'être complet, comme l'était Gaudéric, que Léon a écrit la phrase, dont le premier mot est peu clair : *post mirifica gesta vitae seu passionis ac miraculorum ipsius, quae antiquitus compte ac veraciter scripta habentur et leguntur ?*

[2] Voir p. 402.

Voilà pour le silence de Léon. Mais ses déclarations? Allons-nous les prendre pour argent comptant et accepter tout uniment que c'est bien lui qui a tiré les éléments de sa pièce d'un document slavon qu'il appelle *Sclavorum litterae* et d'une traduction latine du récit de l'Invention, composé en grec par l'« inventeur », S. Cyrille? Ce serait oublier l'avertissement emporté d'une expérience préalable, dûment contrôlée, avertissement qui a été formulé de la sorte : lorsque Léon allègue sa ou ses sources, en réalité, ce n'est pas *sa* source qu'il cite, mais ce qu'il sait être la ou les sources *de* sa source [1].

En vertu de l'analogie déjà, nous serions donc autorisés à faire l'application de cette règle, qui s'est dégagée des faits eux-mêmes. Mais il y a mieux. En l'occurrence, c'est-à-dire à propos de cette troisième œuvre, nous sommes d'autant plus fondés à estimer que Léon usurpe et la propriété d'autrui et le prestige que son prédécesseur pouvait à juste titre escompter de sa documentation, que nous savons pertinemment ceci : en ce qui concerne la seconde des deux autorités dont il se réclame, la *relatio inventoris eiusdem corporis* [2], autant il est certain, grâce à la *Lettre* d'Anastase, que Gaudéric a tenu ce rapport entre les mains, par les bons offices de son ami le Bibliothécaire, qui l'avait pour lui tout exprès traduit du grec en latin, autant aussi il est douteux, pour ne pas dire plus, que Léon d'Ostie, près de deux siècles et demi plus tard, l'ait eu à sa disposition et, *a fortiori*, utilisé.

On le voit : même si nous ne savions, de reste, à quoi nous en tenir sur les déclarations de Léon d'Ostie, quand elles concernent ses sources en matière d'hagiographie clémentine, cette nouvelle expérience pourrait et devrait suffire à nous instruire. Maintenant, elle vient s'ajouter à la précédente, et la renforcer : s'il est patent que Léon ne dit pas la vérité pure et simple lorsqu'il allègue ses sources pour sa première œuvre, pourquoi la dirait-il davantage lorsqu'il les allègue pour sa troisième œuvre? Et si, en outre, il est avéré que Léon ne dit pas la vérité pure et simple lorsqu'il allègue une seconde source pour cette troisième œuvre, pourquoi dirait-il plus vrai en ce qui regarde la première source qu'il allègue pour cette même troisième œuvre?

[1] Plus haut, p. 428.

[2] Que nous ne connaissons plus, rappelons-le, qu'à travers le *Slovo*.

Nous voici donc doublement avertis, ayant deux motifs plutôt qu'un de conclure : en invoquant les *litterae Sclavorum* et la *relatio inventoris*, Léon d'Ostie nous fait connaître les deux documents qu'il savait être les sources de sa source, Gaudéric.

La nouveauté de cette conclusion n'intéresse pas tellement la *relatio inventoris ;* à son sujet, la *Lettre* d'Anastase avait achevé de faire la lumière, du moins pour ceux qui ne s'aveuglaient pas volontairement. Mais la *Lettre* d'Anastase ne parlait pas des *litterae Sclavorum*, et c'est ici qu'est apporté de l'inédit. Le *Prologue* contient l'attestation, remontant en définitive à Gaudéric en personne, que les *litterae Sclavorum* — dans lesquelles, étant donné les éléments du problème [1], il est difficile de voir autre chose que la Vie slavonne de S. Cyrille — ont servi de source à Gaudéric, et donc qu'elles lui sont antérieures.

Voilà par conséquent fixé, pour la première fois, de façon apodictique et non plus seulement probable ou conjecturale [2], un « terminus ante quem » à la Vie slavonne de S. Cyrille : celle-ci date d'avant la mort de Jean VIII, donc d'avant le 15 décembre 882. C'est dire qu'elle a été écrite, au plus tard, dans les treize années qui ont suivi la mort de Cyrille et, en tout cas, du vivant même de S. Méthode [3]. Double garantie, la seconde surtout, de sa valeur historique exceptionnelle.

[1] Voir le conspectus historique, ci-dessus, p. 389-410. On se rappellera particulièrement la position du clairvoyant Viktorov. — Pour le sens ainsi donné à *litterae* par Léon d'Ostie, on pourra se reporter à cet autre passage que nous empruntons à sa Vie de Mennas, inédite (cf. B. de Gaiffier, art. c., *Anal. Boll.*, 1944, p. 7) : *Haec tantisper de vita et conversatione beatissimi confessoris Christi Mennatis... imperito licet sermone descripsimus... Ortum sane ipsius et obitum iuxta morem qui in plerisque sanctorum gestis invenitur iccirco presentibus l i t t e r i s non inserimus quia quis vel qualis quove tempore extiterit nusquam reperientes et mendacium quod... Deus odit... omnimodis precaventes incerta pro certis astruere nolumus.*

[2] Comme en était encore réduit à le faire, mais avec un maximum de rigueur, M. Georgiev, op. c., p. 61. S'apprêtant à prouver que Gaudéric avait eu la possibilité de consulter la Vie de Cyrille, il écrit là : « Die Frage ist um so wichtiger, als bis jetzt für die Entstehungszeit der s. g. Pannonischen Legenden nur unsichere Vermutungen existieren und es noch nicht möglich war, eine gesicherte Bestimmung zu geben. » D'ordre conjectural aussi était la datation de la Vie de Cyrille dans la *Chronique d'hagiographie slave* des *Analecta Bollandiana* (t. 72, 1954, p. 432).

[3] Quel qu'en soit l'auteur (voir ci-après), on comprend mieux dès lors pour-

Et c'est à la L. I. qu'il était réservé de décerner ce certificat de garantie à la Vie slavonne ! Le document latin ne pouvait se venger de façon plus spirituelle ni plus élégante des humiliations qu'on avait cru devoir lui infliger pour exalter d'autant les mérites de son « rival », le document slavon. Notons d'ailleurs qu'en établissant ainsi la haute antiquité de son répondant, avec une précision que n'eût jamais pu atteindre ni même ambitionner l'étude interne du texte, la L. I. s'octroie le plus excellent des brevets. Tout est donc pour le mieux dans cet échange de bons procédés et dans cette « réconciliation », dont nous n'avons pas encore dit l'élément le plus saillant [1].

Le fait que la Vie de Cyrille date du vivant de Méthode implique-t-il que celui-ci en soit l'auteur, au sens strict du terme ? Évidemment non, et les difficultés qu'on a pu invoquer contre la probabilité de pareille thèse [2] ne sont en rien modifiées par la circonstance que ce fait est désormais hors de conteste. Mais cette question perd quelque peu de son intérêt, puisque désormais nous savons que la collaboration de Méthode, telle que légitimement on la supposait pour la mise en œuvre de cette Vie, n'a pas dû se borner à communiquer des renseignements et des documents, mais a pu aller jusqu'à contrôler l'usage qu'un disciple des deux frères en a fait : sa participation a donc été aussi plénière que possible. Si Méthode n'est pas l'auteur de la Vie, il doit en être tenu à tout le moins pour l'inspirateur et le parfait garant : la différence entre auteur et garant s'amenuise jusqu'à tendre vers zéro.

Quant au problème d'une identité possible d'auteur et pour la Vie de Cyrille et pour la Vie de Méthode, il nous semble qu'il

quoi Méthode « s'efface » presque entièrement du récit, caractère que tous les commentateurs ont observé, quitte à différer sur l'interprétation qu'ils en donnent. Méthode s'est « effacé » de ce récit, composé de son vivant, pour la même raison qui a fait « s'effacer » son frère de la *relatio inventoris ;* raison qu'Anastase exprimait de la sorte dans sa *Lettre* à Gaudéric : *ea... quae praedictus Philosophus, fugiens arrogantiae notam, referre non passus est.* C'est un trait commun de plus qui s'affirme entre les deux frères.

[1] Ci-dessous, pp. 443 et suivantes.

[2] Nous n'avons pas à entrer ici dans le détail de ce nouveau débat, non plus que de ceux qui seront évoqués aux deux paragraphes suivants. Voir un aperçu des différentes positions dans F. Dvorník, *Les Légendes de Constantin et de Méthode vues de Byzance*, p. 331-335.

subit plus que le précédent la répercussion de l'évidence avec laquelle la première de ces Vies apparaît rédigée du vivant de Méthode. Non seulement parce qu'à nos yeux la question du garant de la Vie de Méthode prime ici aussi celle de l'auteur strictement dit, mais parce que les termes du problème ne sont plus tout à fait ce qu'ils étaient avant. Il ne suffirait plus de trouver un auteur de la Vie de Méthode qui aurait pu également composer celle de Cyrille ; il faudrait un auteur de la Vie de Cyrille — cette Vie si bien garantie qu'on jugera des parties communes en fonction d'elle —, qui, plus tard, eût composé la Vie de Méthode, sans trop d'écart, ni de fond ni de forme, par rapport à la première. Est-ce bien le cas? Quoi qu'il en soit, un intervalle se place entre les dates de composition des deux biographies.

Autre vieille controverse qui nous paraît également affectée, non plus, cette fois, par le « terminus ante quem » de la Vie de Cyrille rendu manifeste, mais par le choix des mots en un passage du *Prologue :* celle de la langue en laquelle cette Vie (pour ne parler que d'elle) a été écrite d'original : grec ou slavon? Les tenants du slavon pourraient arguer des termes du *Prologue,* qui dit, d'un côté : *litterae Sclavorum,* le slavon entrant seul en ligne de compte, tandis que, de l'autre, la *relatio inventoris* est stipulée *de graecis fastidioso stilo translata,* comme effectivement nous savons par la *Lettre* d'Anastase que la *storiola* de Cyrille a été composée en grec ; dans son Livre III, Gaudéric a pu faire état du service que lui avait rendu le traducteur, Anastase.

Le « terminus ante quem » de la Vie cyrillienne ayant été fixé avec certitude à la fin de 882, peut-on espérer remonter encore dans le temps en précisant davantage la limite extrême de sa composition? Nous le croyons, mais en faisant remarquer qu'une part plus ou moins large relève ici du domaine conjectural.

En juin 880, le pape Jean VIII écrivait au prince morave Swatopluk, neveu et successeur de Rastislav, la fameuse lettre *Industriae tuae* [1], cette « charte de l'égalité des langues devant Dieu », comme l'appelait le P. Lapôtre, l'historien qui a le plus efficacement contribué à en démontrer l'authenticité, combattue en raison directe de l'importance du document [2].

[1] *M.G.,* Ep. t. VII, p. 222-224 : *Dilecto filio Sfentopulcho glorioso comiti.*
[2] *L'Europe et le Saint-Siège à l'époque carolingienne,* t. I (1895), p. 126,

Cette lettre prouve que, dans le courant des six premiers mois de 880, au plus tard, Méthode s'était présenté à Rome, devant Jean VIII. Dès fin juin - juillet 879, celui-ci lui avait enjoint de comparaître, *absque omni occasione* [1], *omni occasione postposita* [2], afin de se justifier des accusations portées contre son orthodoxie en matière de foi et de liturgie. Ce en quoi d'ailleurs Méthode réussit, à l'entière satisfaction du pape, qui le rencontrait apparemment pour la première fois et fit aussitôt de lui le plus vif éloge au prince :

Industriae tuae notum esse volumus, quoniam confratre nostro Methodio reverentissimo archiepiscopo sanctae ecclesiae Marabensis... ad limina sanctorum apostolorum Petri et Pauli nostramque pontificalem praesentiam veniente atque sermone lucifluo referente... Igitur hunc Methodium venerabilem archiepiscopum vestrum interrogavimus coram positis fratribus nostris episcopis (au nombre desquels Gaudéric, on peut l'imaginer)... Nos autem illum in omnibus ecclesiasticis doctrinis et utilitatibus orthodoxum et proficuum esse repperientes, vobis iterum ad regendam commissam sibi ecclesiam Dei remisimus, quem veluti pastorem proprium ut digno honore et reverentia laetaque mente recipiatis iubemus.

Or, on a déjà fait ressortir l'accord qui éclate entre la plupart des arguments d'ordre scripturaire développés par S. Cyrille lors de sa réplique aux « Pilatiens », au chap. XVI de sa Vie, et ceux qu'invoque Jean VIII en faveur de la liturgie de langue slave, dans cette lettre à Swatopluk :

Litteras denique Sclaviniscas, a Constantino quondam Philosopho reppertas, quibus Deo laudes debite resonent, iure laudamus et in eadem lingua Christi Domini nostri praeconia et opera enarrentur iubemus ; neque enim tribus tantum, sed omnibus linguis Dominum laudare auctoritate sacra monemur quae praecipit dicens : « Laudate Dominum omnes gentes et collaudate eum omnes populi »,... et Paulus caelestis quoque tuba insonat monens : « Omnis lingua confiteatur quia Dominus noster Iesus Christus in gloria est Dei Patris » ; de quibus etiam linguis in prima ad Corinthios epistola satis et manifeste nos ammonet, quatenus linguis loquentes Ecclesiam Dei aedificemus.

[1] Lettre *Scire vos volumus*, écrite *Zvuentapu< lcho> de Maravna. M.G.*, t. c., p. 160.

[2] Lettre *Praedicationis tuae*, écrite *Reverentissimo Methodio Archiepiscopo Pannoniensis Ecclesiae*, ibid., p. 161.

De là à supposer qu'en juin 880 au plus tard le pape Jean VIII avait eu sous les yeux, en traduction latine, évidemment, un exemplaire de la Vie de Cyrille, il n'y a qu'un pas [1]. En effet, quelle meilleure défense Méthode, cité à comparaître vers le milieu de 879, pouvait-il produire que cette vie et cette doctrine de son frère, le *philosophus, magnae sanctitatis vir, vir magnus et apostolicae vitae praeceptor* [2], tenu à Rome en si haute estime? C'est à la même source que Gaudéric aurait eu accès.

Le « terminus a quo » qui serait ainsi fixé pour la rédaction de la L. I. dans sa version gaudéricienne, 879-880, n'est pas incompatible, loin de là, avec l'ensemble des données, plus ou moins nettes, dont il y a lieu de tenir compte. Ainsi, ne pourrait-on pas dire qu'entre le moment où Gaudéric faisait à Jean Hymmonide sa commande de la Vie de S. Clément et celui où il en composait la *Préface* à Jean VIII, il doit s'être écoulé assez de temps pour que la dédicace ait fait remonter cette commande à un *olim* plutôt, par exemple, qu'à un *nuper: Huius rei gratia quemdam olim Iohannem diaconum... postulavi ut... colligeret?* Or on se rappelle que la commande se place vers 875 [3].

Nous avons aussi l'impression qu'Anastase le Bibliothécaire n'était plus lorsque Gaudéric remit son œuvre au pape ; l'utilisation du propre texte de sa *Lettre* et la discrétion qui semble avoir été observée à ce propos par Gaudéric, ainsi que nous avons cru pouvoir l'inférer du silence même de Léon d'Ostie [4], nous paraissent mieux s'expliquer dans ces conditions. Or, il faut attendre le 29 mars 879 pour que la disparition d'Anastase ressemble à une certitude, tandis qu'à la date du 29 mai 877 il était certainement encore vivant [5].

Il est même difficile de réserver à Gaudéric, à l'exclusion de Jean Hymmonide, l'accès à cette Vie de Cyrille [6] dont il a été fait usage dans la L. I. Sans avoir « achevé » son ouvrage, Jean avait

[1] Pas que franchit aussi M. Georgiev, op. c., p. 66-68.

[2] Expressions d'Anastase le Bibliothécaire, la première dans le rapport à Hadrien II sur le VIII[e] Concile (*M.G.*, Ep. t. VII, p. 407), la seconde dans une lettre à Charles le Chauve, déjà citée (ibid., p. 433). A rapprocher de celles, que nous connaissons, de sa lettre à Gaudéric (ci-dessus, p. 400-401).

[3] P. 429.

[4] P. 433.

[5] A. Lapôtre, *De Anastasio Bibliothecario* (1885), p. 285-287 ; E. Perels, *Papst Nikolaus I. und Anastasius Bibliothecarius*, p. 239-240 ; cf. p. 186.

[6] Sous quelle forme exactement? Bien malin qui le dira.

quand même terminé quelque chose : *cum iam ad conclusionem huius opusculi scriptitans pervenisset.* Et l'opuscule en question avait dû contenir non seulement *quae legerat* (Iohannes), mais aussi *quae expertus fuerat*, ce qui ne peut s'entendre que d'événements contemporains, qui nous amènent à la fin de la Vie tripartite. A quoi se réduisait *hoc quod deerat* [1], ce complément dont Gaudéric s'attribue le mérite, à base de « dévotion » plutôt que de « force » ? On ne peut guère, en tout ceci, que poser des questions.

Solution de la troisième énigme : le faux problème de l'épiscopat de S. Cyrille d'après la Légende Italique

Gagnons un terrain plus solide et abordons l'étude, puis l'édition, du texte de la L. I. d'après le manuscrit de Prague. Une jolie surprise nous y attend.

Mais tout d'abord, il faut déterminer, d'une façon au moins générale, la qualité de ce texte [2]. Nous avons dit que c'est une main du XIV^e^ siècle qui l'a transcrit. Malgré cette date relativement tardive par rapport à Léon d'Ostie, on est en droit de le préférer, en tout état de cause, au texte imprimé, le seul connu jusqu'à présent. Il se recommande, en effet, par nombre de leçons dont il est aisé d'apprécier la plus grande fidélité à l'original, en se référant à ce que nous savons être une des sources de cet original, la *Lettre* d'Anastase à Gaudéric.

Voici une liste de ces cas où P (texte du manuscrit de Prague) l'emporte sur D (texte des *Acta* = manuscrit de Duchesne [3]), par comparaison avec A (*Lettre* d'Anastase) : A *Chazarorum terrae vicina*, P *Gazarorum terrae vicina*, D *terrae vicina Cazarorum* [4] ; A *ac-*

[1] *Préface* de Gaudéric, comme les citations qui précèdent. Cf. p. 383-384.

[2] Et n'oublions pas une des meilleures recommandations du manuscrit de Prague, seul à nous avoir gardé, non uniquement le texte « brut » de deux œuvres clémentines de Léon, mais aussi les *Préface* et *Prologue*, ainsi qu'on a vu (pp. 417 et 412.

[3] Comme le texte des *Acta* s'écarte parfois légèrement du manuscrit Duchesne qui lui a servi de base, c'est le texte de ce dernier que nous reproduisons, en tenant compte du modèle de D, dont nous parlons plus bas ; on verra alors pourquoi.

[4] Si D avait remarqué les signes d'interversion ajoutés à ces deux mots par son modèle, la démonstration serait encore plus évidente ; voir p. 455.

colae loci, P *accolis loci*, D *incolis loci* ; A *sed ex diversis barbaricis gentibus advenae*, P *sed ex diversis gentibus advenae*, D *sed diversis gentibus advenae* ; A *super quo stupefactus Philosophus*, P *super quo responso miratus... Philosophus*, D *super quo responso iratus* [1]... *Philosophus* ; et enfin, l'exemple le plus caractéristique : A *ad illa littora fodienda*, P *ad littora illa accedenda et fodienda*, D *accedere*. D ne reprend un léger avantage que dans un seul cas : A *desertus est*, D *desertus est*, P *desertus*.

Voilà ce que donne la vérification « par le haut », c'est-à-dire en partant d'une source dont dépend la L. I. On peut faire également la vérification, « par le bas », de cette supériorité relative de P, en recourant au contrôle que permettent des textes dérivés de la L. I., tels que sont, par exemple, ceux de la Légende Morave, *BHL.* 2074, et de la Légende dorée. Mais il faut remarquer que ce procédé est sujet à caution ; il n'est en effet pas exclu *a priori* que le document dérivé — nous ne retiendrons que la Légende Morave, le résumé de la Légende dorée étant trop remanié et peu décisif — ait tout justement puisé ses leçons dans la famille de manuscrits dont on examine un membre, plutôt que dans telle autre, pour laquelle la comparaison serait par conséquent non avenue.

Cette réserve faite, voici quelques-uns de ces cas : LM (= Légende Morave) [2] *imposuit sibi nomen Cyrillus*, P *imposuit sibi nomen Cyrillus*, D *imposuit sibi nomen Cyrillum* ; LM *venerunt Gazarorum legati*, P *venerunt Gazarorum legati*, D *Cazarorum legati venerunt* ; LM *aliquem virum eruditum*, P *aliquem virum eruditum*, D *aliquem eruditum virum* ; LM *habito consilio*, P *consilio habito*, D *consilio* [3] *suo habito* ; LM *Gazarorum terrae vicina* (voir plus haut) ; LM *legis ordinem*, P *ordinem legis*, D *ordinem divinae legis* ; LM *dari copiosas expensas*, P *copiosis... datis expensis*, D *copiosis... datis expendiis* ; LM *ad id, propter quod venerat, peragendum*, P *ad id, propter quod venerant, peragendum*, D *ad id quod venerant peragendum* ; LM *manserunt autem*, P *manserunt autem*, D *manserunt ergo* ; LM *terrae illius*, P *terrae illius*, D *illius terrae* ; LM *Nicolaus laetus factus*, P *Nicolaus valde laetus... redditus*, D *Nicholaus et valde laetus... redditus* ; LM *procedens illis obviam*, P *procedens illis obviam*, D *procedens obviam illis* ; LM *ad praesentiam reliquiarum sanctarum*, P *ad praesentiam reliquiarum sanctarum*, D *ad praesentiam sanctarum reliquiarum*. En regard, on ne peut guère citer que : LM *omnipotenti Deo*, D *omnipotenti Deo*, P *Deo omnipotenti*.

Comme on le voit, ce ne sont là, en général, que broutilles [4], qui ne mériteraient pas qu'on s'y arrêtât, s'il n'était nécessaire, pour ce

[1] Le texte des *Acta* avait restitué *miratus*, en signalant cette reconstitution.

[2] Éd. V. Chaloupecký, dans *Svatováclavský Sborník*, t. II, 2, p. 511-521.

[3] Le modèle de D avait d'abord écrit *cum filio*, puis corrigé *filio* en *silio*.

[4] Est préférable aussi : *cum cereis et thymyamatibus*, de P, à *cum cereis et thuris odoribus*, de D. Et voir plus bas, p. 450, note 1.

qui va suivre, de se faire une opinion de la qualité du texte. Or celui-ci, dans l'ensemble, loin d'avoir à souffrir de la comparaison avec le texte « concurrent », sort tout à son honneur de cette confrontation ; c'est ce que met en évidence le double contrôle auquel nous l'avons soumis.

Il y a cependant telle de ses leçons qu'il ne peut évidemment être question de préférer, voire même de défendre, à titre de leçon originelle. C'est celle où Swatopluk [1] se voit attribuer le mérite et la gloire de l'initiative qui fit venir Cyrille et Méthode de Constantinople en Moravie, pour y donner au travail d'évangélisation déjà amorcé « une impulsion plus énergique et plus uniforme » [2]. La Vie slave de Cyrille dit clairement, en accord avec la chronologie et les autres faits connus, que cette démarche fut l'œuvre de Rastislav, neveu de Mojmír et oncle de Swatopluk, « le libérateur de son pays et le fondateur de la Moravie chrétienne » [3].

Mais cette mention de Swatopluk, aussi erronée qu'elle soit, n'est pas sans éclairer l'antiquité dont peut se réclamer la tradition à laquelle appartient le codex de Prague. Sous la plume d'un copiste, elle se sera substituée à l'original, au temps où la puissante personnalité de Swatopluk éclipsait celle de Rastislav et tendait à la supplanter dans l'esprit des contemporains, germaniques ou romains, comme dans l'histoire des Moraves ; et ce temps commença très tôt, aux environs de 870. Quand Méthode, pour la première fois, retourna d'auprès de l'« apostolicus » parmi les peuples slaves, c'est, d'après la Vie de Méthode [4], aussi bien à Swatopluk qu'à Rastislav en même temps qu'à Kocel que fut adressée la lettre si discutée d'Hadrien II, qui était destinée à souligner le caractère de sa mission.

Mais il est encore plus remarquable que, selon cette même Vie de Méthode [5], ce soient et Rastislav et Swatopluk qui aient dépêché de Moravie auprès de l'empereur Michel pour obtenir un docteur « capable d'enseigner toute la vérité ». Ce phénomène d'adjonction est à rapprocher du processus de substitution dont le codex de Prague porte la trace, et tous deux remontent à une date qui n'est que fort relativement tardive.

[1] Début du chap. VII. [2] LAPÔTRE, op. c., p. 94.
[3] Ibid., p. 93. [4] Chap. VIII. [5] Chap. V.

Il faudra moins de mots pour signaler, sinon pour commenter, une divergence du texte autrement saillante et de portée bien plus considérable. C'est, nous l'avons dit, la grosse surprise que ce texte garde en réserve ; et le manuscrit de Prague eût-il borné là ses révélations, que sa découverte n'en devrait pas moins être tenue pour une exceptionnelle aubaine.

Tout simplement : dans la L. I. selon le manuscrit de Prague, il n'est nulle part question de la dignité épiscopale de S. Cyrille. Cette dignité, le texte imprimé la proclamait sans ambages : *Multis itaque gratiarum actionibus praefato Philosopho pro tanto beneficio redditis, consecraverunt ipsum et Methodium in episcopos, nec non et ceteros eorum discipulos in presbyteros et diaconos* [1]. Dans le manuscrit de Prague, la seconde partie de la phrase se lit, sans que cette lecture puisse prêter à la moindre chicane : *consecraverunt fratrem eius Methudium in sacerdotem, nec non et ceteros eorum discipulos in presbyteros et diaconos.* De la consécration épiscopale de S. Méthode, d'après ce texte, on pourra, on devra discuter [2]. Mais de la consécration épiscopale de Cyrille, répétons-le, pas l'ombre d'un mot ; la question ne se pose même pas [3].

Mais alors, dira-t-on, et le texte des *Acta Sanctorum*, et le manuscrit de Duchesne, dont il se réclame ? Que faut-il retenir de ce témoignage ?

Un voyage d'exploration aux sources du manuscrit de Duchesne s'impose donc. Le seul jusqu'à présent à l'avoir tenté est le P. Martinov. Mais il échoua. Et le caractère apparemment irrémédiable de cet insuccès, tel qu'il fut consigné aux pages de la *Revue des Questions historiques* [4], découragea sans doute tout essai ultérieur.

Martinov n'eut pas de peine à retrouver le « codex... Francisci Duchesne... cui codici titulus praescriptus *Tomus 2 Collectionis* » [5].

[1] Fin du chap. IX, *Act. SS.*, t. c., p. *21. C'est bien la leçon du codex de Duchesne ; voir ci-dessus, p. 380, et ci-après.

[2] C'est ce que nous ferons dans un article supplémentaire, les deux problèmes pouvant être disjoints.

[3] Pontanus de Braitenberg, propriétaire du manuscrit de Prague, nous l'avons vu, a-t-il jamais pris connaissance de cette donnée ? Il n'y paraît pas, en tout cas, dans aucun de ses deux ouvrages, publiés l'un et l'autre en 1608, où il est question de Cyrille et de Méthode : *Bibliotheca Concionum*, p. 521-527 : « In Festo SS. Cyrilli et Methudii », et *Bohaemia Pia*, lib. II, pp. 12, 51.

[4] T. 36 (1884), p. 112-113 ; cf. t. 41 (1887), p. 221-222.

[5] *Act. SS.*, t. c., p. *41 (lire *14), § 10.

Il s'agissait — il s'agit toujours — du n° 84 de la Collection Duchesne, à la Bibliothèque nationale de Paris. Dans ce « recueil de Vies de saints rangées à peu près par ordre alphabétique [A-G] »[1], la L. I. occupe les fol. 166-168 ; elle est suivie, fol. 168v-169v, de la *Translatio* <S. Clementis> *de Roma in Insula Piscariae*, *BHL.* 1851 b[2]. Signalons que la transcription de ces pièces n'est pas de François Duchesne ; il y a présomption qu'elle est de son père, le non moins érudit André Duchesne[3]. François, héritier des collections de son père, étant devenu à son tour le correspondant des Bollandistes[4], c'est son nom que ces derniers attachèrent au manuscrit. Mais revenons à Martinov.

[1] R. Poupardin, *Catalogue des manuscrits des Collections Duchesne et Bréquigny* (1905), p. 98-99. Les Bollandistes du xviie s. ont souvent recouru à ce recueil (Van den Gheyn, *Catalogue*, t. V, pp. 424, 437, 580, 588), qu'ils désignent, à l'occasion, du nom de « tomus 2 Collect. du Chesne » (ibid., p. 580, copie de Bolland). De même ils ont puisé aux actuels tomes 83 et 85, ce dernier appelé parfois « tomus 3 collectionis ». Un renseignement fourni par Mme M.-Th. Vernet nous apprend que le tome 84 n'a aucune cote ancienne et que rien ne permet de savoir s'il porta le n° 2 à un moment quelconque.

[2] « La légende en question, écrit le P. Martinov, occupe les feuilles 166-169 du tome 84 » (t. 36, p. 113). Il ne mentionne pas la seconde pièce, non plus d'ailleurs que Poupardin, en 1905. Cette double présence, si elle avait été signalée, n'aurait cependant pas manqué d'intérêt pour les responsables d'autres catalogues de manuscrits ; cf. p. 447, note 2. Le codex D porte *vel Insula*.

[3] Laissons la parole à Mme Vernet, de l'Institut de recherche et d'histoire des textes, à Paris, qui a bien voulu nous écrire à ce sujet : « Il est difficile de dire si l'écriture des folios 166-169 du t. 84 est de la main d'*André* Duchesne ou non : *elle lui ressemble beaucoup*. Je crois pouvoir affirmer qu'elle n'est pas de la main de François (grosse écriture beaucoup moins élégante). Je ne connais que *peu* d'échantillons *sûrs* de l'écriture de l'un et de l'autre, sauf *des lettres en français* (on ne trouve pas les mêmes ligatures, les mêmes fins de mots ; l'écriture est courante et non pas posée comme celle du texte en question). » Parlant de l'ensemble des 366 feuillets du manuscrit, le *Catalogue* de Poupardin dit : « En partie de la main d'A. Duchesne. »

[4] André Duchesne, « père de l'histoire de France », 1584-1640 ; François Duchesne, 1616-1693. Rappelons l'éloge que Bolland fit du premier (et déjà du second), dans le volume inaugural de la collection des *Acta Sanctorum*, paru en 1643 : « Debeo quoque plurimam gratiam Andreae du Chesne, Regis Christianissimi Cosmographo ; qui nuper magno litteratorum omnium luctu extinctus, sed (quae rara doctorum virorum felicitas !) filio relicto, studiorum, humanitatis, virtutum ceterarum haerede Francisco, qui paterna opera provehit in lucem. Parens multas mecum Sanctorum Vitas communicavit, alias ubi reperire possem edocuit » (p. xliii). Au paragraphe suivant, c'est au tour de Jacques Sirmond, entre autres Français, de recevoir un hommage.

Ayant ouvert le tome 84 au fol. 166, il lut, en haut, à gauche, une note du copiste : « Ex cod<ice> qui est penes Jac<obum> Sirm<ondum> [1] ». A partir de cette indication, une malicieuse fatalité allait se mettre à jouer contre notre explorateur. En effet, le *Catalogus Manuscriptorum Codicum Collegii Claromontani* [2], dans lequel il n'avait pas tort, nous le verrons, de chercher le « codex qui est penes Iacobum Sirmondum », lui signalait, à la page 171, parmi les « Sancti Patres - Patres Latini », sous le n° DIV, un « codex chartaceus in-4° (foliorum 226) saeculo XVII° exaratus », lequel contenait, huitième de quinze pièces, une « Translatio corporis S. Clementis martyris ».

Il ne douta point d'avoir affaire au manuscrit auquel renvoyait l'indication marginale du codex de Duchesne, donc au manuscrit qui avait servi de modèle à Duchesne. Mais, puisque ce modèle, lui non plus, ne remontait pas au delà du XVII^e^ siècle, n'était par conséquent que de fort peu l'aîné du manuscrit de Duchesne, Martinov crut pouvoir arrêter là sa quête : « Voilà tout ce que j'ai pu savoir sur la date du manuscrit dont Henschenius a reproduit le texte ; il est clair que l'original de celui de Sirmond devait être bien plus ancien ; malheureusement les éléments nécessaires pour en préciser l'époque font complètement défaut, et il est tout à fait inutile, ce nous semble, d'aller les chercher à Che<l>tenham, où ont passé, dit-on, la plupart des manuscrits de Sirmond, après avoir séjourné quelque temps en Hollande, et où ils ornent maintenant la riche collection Phil<l>ipps [3]. »

Martinov jouait vraiment de malheur. Pour autant qu'il en pût juger, ce manuscrit DIV du *Catalogus* lui semblait le seul à remplir exactement les conditions requises 1° d'appartenance à Jacques Sirmond (sans même qu'il fût nécessaire de savoir que le n° DIV était de la propre main de Sirmond [4]) et 2° de contenu, relativement à la L. I. Comment, dès lors, l'enquêteur eût-il soupçonné que ce recueil, en réalité, n'était *pas* celui auquel renvoyait l'indication « ex codice qui est penes Iacobum Sirmondum »?

Et comment, d'autre part, avec les maigres éléments dont il disposait, eût-il pu reconnaître ce « manuscrit que possédait Jac-

[1] Jacques Sirmond, S. J., 1559-1651.
[2] Paris, 1764. Paru sans nom d'auteur, l'auteur principal étant Dom Clément.
[3] T. c., p. 113.
[4] Voir plus bas, p. 449, note 1.

ques Sirmond », le modèle auquel se référait *vraiment* Duchesne, se dissimulant sous les espèces de cette autre description, toujours dans le même *Catalogus* [1] de Dom Clément, mais cette fois-ci parmi les « Hagiographi » :

> DCLXVIII. Codex membranaceus in-4° (foliorum 163) non compactus, valde mutilus et lacer, partim saeculo XI° partim XII° exaratus. Ibi continentur variae Sanctorum Vitae quarum index initio praefigitur. Vitae S. *Marcellini* quae caeteris praeit, inserta sunt responsoria de eodem, cum notis musicis. Miracula Sanctae *Mariae* omittuntur in indice. Id autem Opusculum [2] aliud est ab eo quod vulgatum fuit sub eodem titulo in historia monasterii B. *Mariae* Suessionensis per D. Michaelem Germain, atque ab altero quod occurrit ad calcem Operum Guiberti abbatis Novigentini.

On le voit, rien dans cette nomenclature qui pût alerter Martinov, pas la moindre allusion à une Translation de S. Clément [3].

C'était bien là cependant le manuscrit « en possession de Sirmond », duquel tant Duchesne de son côté que Sirmond, du sien, avaient transcrit les deux Translations de S. Clément [4] qui s'y suivaient, le manuscrit, en définitive, auquel pensait Martinov lorsqu'il écrivait : « Il est clair que l'original (du manuscrit) de Sirmond devait être bien plus ancien. »

Il avait donc à la fois raison et tort d'ajouter tout aussitôt : « Malheureusement, les éléments nécessaires pour en préciser l'époque font complètement défaut, » car ce n'était qu'en partie vrai, nous venons de le voir. De même qu'il avait à la fois tort et raison de ne pas pousser sa prospection jusqu'à Cheltenham. Tort, parce que le manuscrit qu'il poursuivait, « l'original de celui de Sirmond », aurait eu, après tout, des chances de s'y trouver, en compagnie de « la plupart des manuscrits de Sirmond », et que s'y trouvait en tout cas le propre manuscrit de Sirmond [5], du XVII^e^ siècle, que

[1] P. 256-257.

[2] Il s'agit des *Miracula Sanctae Mariae*, dont il vient d'être question.

[3] Les promesses faites au lecteur dans la préface du *Catalogue* n'étaient pas entièrement tenues : « uniuscuiusque Codicis non modo aetas et forma, sed status et moles necnon Operum quae complectitur nomenclatio descripta est. »

[4] *BHL.* 2073 et 1851 b.

[5] Après avoir été le codex n° 512 de Meerman (*Catalogus codicum manuscriptorum quos reliquit... Johan Meerman*, 1824, p. 86, art. 8 : « Translatio corporis S. Clementis martyris »), il était devenu le n° 1717 de la Bibliothèque

Martinov dédaignait *a priori* un peu présomptueusement. Raison, parce que le premier, en réalité, ne s'y trouvait point, et que le second, tout en fournissant quelques lumières utiles, en attirant par exemple l'attention sur le fait qu'il ne pouvait que malaisément être tenu pour le codex auquel renvoyait Duchesne, n'eût rien changé à l'essentiel : la croyance à l'épiscopat de S. Cyrille selon la L. I. fût sortie renforcée de cette lecture de Sirmond, on comprendra bientôt comment [1], mais aucun indice nouveau ne s'en serait dégagé, de nature à mettre Martinov sur la piste du *vrai* manuscrit répondant au signalement ambigu : « ex codice qui est penes Iacobum Sirmondum ».

Le sujet a voulu que la présente étude tournât peu à peu au « puzzle » ou au roman policier ; nous espérons que le lecteur voudra bien nous le pardonner. Avant d'en arriver à un dernier « rebondissement », satisfaisons sans plus tarder sa curiosité. Ce *vrai* manuscrit, dont Martinov ne pouvait que dire qu'il « devait être bien plus ancien » et dont nous savons déjà qu'il correspondait au nº DCLXVIII du *Catalogue* de Dom Clément, est aujourd'hui le Vaticanus lat. 9668.

On consultera à son sujet la description du P. A. Poncelet, la plus complète à cette date [2] : « Membraneus, foliorum sign. 166 [fol. 1, 6, 36 bis] (circ. 0,260 × 0,175), exaratus saec. XII. Umore corruptus est codex, ut multis locis margines perierint et quaedam vix ac ne vix quidem legi possint. Erat olim, ut perspexit vir cl. H. M. Bannister, abbatiae Sancti Salvatoris Rotonensis (Redon) ; postea fuit cardinalis Angeli Mai. » Aucun signe laisse-t-il apercevoir qu'avant d'entrer en possession du cardinal Mai il a appar-

Phillipps (*Catalogus librorum manuscriptorum in Bibliotheca Phillippica* [1833], parmi les « Codices manuscripti ex Bibliotheca Meerman..., olim ex Bibliotheca Collegii... Claramontani », p. 19). Georgiev a cru à tort que ce codex n'existait plus. Dans la perspective de Martinov, il écrit, parlant de la L. I. : « Henschen,... der ihre später verloren gegangene Handschrift noch vor Augen hatte », op. c., p. 7 ; « Diese letztere (= le manuscrit de Sirmond) ist uns nicht erhalten, Martynov aber fand sie in einem Kataloge verzeichnet », ibid., p. 8. Ces propositions témoignent de plusieurs confusions.

[1] Ci-dessous, p. 452.

[2] *Catal. Lat. Vatic.* (1910), p. 239-243. Autres descriptions, partielles, de H. EHRENSBERGER, *Libri liturgici Bibliothecae Apostolicae Vaticanae* (1897), p. 79-80, qui signalait que le manuscrit avait appartenu au cardinal Mai ; et de E. M. BANNISTER, *Monumenti Vaticani di Paleografia musicale latina*, t. I (1913), p. 109.

tenu au Collège de Clermont [1]? Nous l'ignorons ; mais en tout cas, cette circonstance n'a pas encore été signalée. De même qu'à notre connaissance, personne n'avait fait remarquer qu'il s'agissait là de la source du manuscrit de Duchesne, donc aussi du texte des *Acta Sanctorum*.

Les deux Translations de S. Clément, *BHL.* 2073 (= L. I.) et 1851 b, y occupent les 3e et 4e places [2]. Elles ont été copiées dans le même

[1] Sans doute le signe dont parlait H. Omont fait-il défaut : « Les manuscrits du Collège des Jésuites de Clermont, ou de Louis-le-Grand, à Paris, aujourd'hui dispersés à Berlin, Cheltenham, Leyde, Londres, Oxford, Paris, etc., sont facilement reconnaissables, quand ils ne portent pas l'ex-libris manuscrit : *Collegii Parisiensis Societatis Jesu*, à la mention, ordinairement inscrite au premier feuillet de chacun d'eux : *Paraphé au désir de l'arrest du 5 juillet 1763. Mesnil* ». Voir *Documents sur la vente des manuscrits du Collège de Clermont*, dans *Bulletin de la Société de l'histoire de Paris et de l'Ile de France*, t. 18 (1891), p. 7-15.

[2] Ajoutons à la description sommaire du P. Poncelet quelques renseignements que nous devons au P. M.-H. Laurent, O. P. L'ordre de composition actuel des vingt-neuf pièces du manuscrit correspond exactement à celui du début du XIVe siècle, tel que le fait connaître l'index figurant au fol. 1, index d'une main française du XIVe siècle. Les numéros 3 et 4 du *Catal. Lat. Vatic.* qui nous intéressent, le premier surtout, l'un (fol. 10-11v, anc. 7-8v) étant la L. I., l'autre (fol. 11v-13, anc. 8v-10) la *Translatio de Roma in insula Piscariae*, occupaient donc alors déjà leur place actuelle.

Plus tôt, vers la fin du XIIe siècle, l'ordre de composition, comme en fait foi l'index de cette époque figurant au fol. 13, était le suivant : nos 1-2 (+ une partie perdue), nos 7-29 (+ une partie perdue), nos 3-4. Les nos 7-29 formaient le noyau central d'un ordre primitif (début XIIe siècle, écriture française) du manuscrit, avec, peut-être, des Passions actuellement disparues. Les nos 1-2 (Vies de S. Marcellin, pape et martyr) sont du XIIe siècle avancé et présentent des notations musicales de même date ; l'écriture est nettement française, et l'on relève dans la *Legenda S. Marcellini* une allusion à l'abbaye de Redon en Bretagne, qui prétendait avoir reçu du pape Léon le corps de ce martyr, en 849.

Quant aux nos 3 et 4, nos deux *Translationes S. Clementis*, elles furent copiées sur quatre feuillets de parchemin (binion), n'appartenant pas au noyau original du manuscrit. Elles sont l'œuvre d'une même main, différente de toutes celles qui ont travaillé aux diverses parties du manuscrit, et la plus récente de toutes : écriture du Nord ou du Centre de la France, de la fin du XIIe siècle, où divers éléments de gothique se font jour.

Le recueil est un manuscrit français, soit par son noyau original (nos 7-29), renfermant une *Legenda S. Iuniani* qui nous conduit en Limousin ou en Bretagne ; soit par les diverses pièces ajoutées, toutes d'écriture française ; soit enfin par les possesseurs ou lecteurs du manuscrit, les mots ou membres de phrase ajoutés en marge ou dans les espaces libres étant tous dus à des mains françaises (XIVe-XVIe siècle).

ordre, tant par Duchesne que par Sirmond ; le manuscrit de ce dernier est l'actuel Phillipps 1717, à la Bibliothèque publique de Berlin [1].

Si même l'on ne savait [2], comme nous l'apprend sa présence dans le *Catalogue* de Dom Clément, que le Vaticanus 9668 a effectivement appartenu à la bibliothèque du Collège de Clermont, il resterait aisé de s'apercevoir, au premier coup d'œil, qu'il est bien le modèle qu'ont transcrit nos deux érudits. C'est en effet chaque fois aux endroits où, « umore corruptus », comme on se rappelle que disait la description [3], il présente un texte illisible ou difficile à déchiffrer, que la plume des copistes accuse une hésitation enregistrée sous forme de rature, de pointillés [4] ; ce qui n'empêche leur lecture, surtout celle de Duchesne, d'être dans l'ensemble remarquable, comme on peut en juger par référence au manuscrit de Prague.

Cette lecture, pour la même raison, n'est pas toujours uniforme et c'est par les divergences entre les deux copies qu'on peut prouver qu'elles ont été faites indépendamment l'une de l'autre. Indépendance mutuelle qui se marque dès le titre : *Incipit Translatio corporis S. Clementis Martyris*, dit S (Sirmond), en s'en tenant à la partie lisible du titre du codex V (Vaticanus) ; D (Duchesne) ajoute deux mots qu'il ne peut que deviner : *ac Pontificis* [5]. Continuons encore un peu notre lecture comparée. Dans la première

[1] Cf. V. Rose, *Verzeichniss der Lateinischen Handschriften*, I (1893), p. 467-468. Ici, les deux Translations ont été enregistrées, la première d'après l'Index de Sirmond lui-même, la seconde par l'auteur. — A la p. x du *Catalogue* de Rose, on pourra désormais de nouveau combler un vide, en regard de Clarom. 668, comme on pouvait déjà le faire en regard des nos 662 et 665, devenus respectivement Thott 135 fol. et Thott 133 fol., à Copenhague ; cf. B. de Gaiffier, *Le Passionnaire du Collège de Clermont conservé à la Bibliothèque royale de Copenhague*, dans *Scriptorium*, t. V (1951), p. 20-25.

[2] C'est bien ce qui est arrivé aux auteurs de cette étude : ils n'ont repéré l'actuel Vatic. 9668, si bien camouflé, dans le *Catalogue* de Dom Clément, qu'après avoir acquis, par comparaison des trois manuscrits V, D et S, la conviction que ces deux derniers, indépendamment l'un de l'autre, avaient transcrit le premier ; la vérification par le *Catalogue* est venue mettre le sceau à cette conviction.

[3] Ci-dessus, p. 447.

[4] C'est surtout le fait de Duchesne, qui parfois même reproduit telle quelle une contraction qu'il n'a pu interpréter.

[5] Martinov eût pu, à la rigueur, être mis en éveil par cette menue différence entre les deux titres qu'il connaissait.

phrase, D a soupçonné la présence de *fuit*, illisible au bout de la ligne, en V, tandis que S l'a omis. La fin de cette première phrase est : *qui ob mirabile ingenium, quo ab ineunte infantia mirabiliter claruit, veraci agnomine Philosophus est appellatus.* Dans V, *claruit*, en fin de ligne, a disparu ; D a bien conjecturé : *claruit ;* S, probablement trompé par le *veraci* de la ligne suivante, qu'il aura lu *uerat*, écrit : *claruerat.*

On pourrait multiplier les exemples ; nous n'en citerons plus qu'un, qui fait coup double : il souligne l'écart entre D et S, mais réduit en même temps le désaccord qu'on croyait exister entre la L. I. et la Vie slave de Cyrille, touchant le nombre de jours écoulés entre le moment où Constantin, revêtant l'habit monacal, prit le nom de Cyrille et celui où il mourut. Cinquante jours, déclare la Vie slave, ce qui nous ramène au lendemain de la Noël. Quarante jours, disait le texte des *Acta*, après D. Trente jours, a lu Sirmond. La leçon de V se perd en partie dans le vague [1]. Mais le manuscrit de Prague a tout simplement *quinquaginta*, comme on pouvait s'y attendre étant donné les relations de la Vie de Cyrille et de la L. I. [2]. Le chiffre indiqué par la Légende

[1] Sur une photo de détail du fol. 11ᵛ de V, mise en dernière minute gracieusement à notre disposition par un groupe de chercheurs de l'Institut Pontifical Oriental, nous croyons ne pas nous tromper en discernant la leçon *quadraginta*, non *quinquaginta*. Duchesne a donc bien lu, ou au moins deviné, son modèle V, qui se montre ici encore inférieur à P, lequel est d'accord avec le chiffre de la Vie slave.

[2] On s'étonne que l'abbé Duthilleul, énumérant certaines « précisions identiques » entre la L. I. et la Vie de Cyrille, ait tout juste choisi « les quarante jours pendant lesquels Cyrille vit à Rome sous l'habit monastique après avoir changé de nom » (article cité, *Échos d'Orient*, 1935, p. 304), alors que c'est un des points sur lesquels elles semblaient en désaccord. Désaccord apparent qu'exploitait aventureusement Hildegard Schaeder (article cité, *Historische Zeitschrift*, 1935, p. 238) : « Vor dem Tode nahm Konstantin das Mönchsgewand und den Namen Kyrill an und lebte so — nach *Vita Constantini* (c. 18) — noch fünfzig Tage. Man kann darin ein erbauliches Abbild der fünfzigtägigen Wartezeit der ersten Christen von der Hinrichtung Jesu bis zum Erscheinen des hl. Geistes erblicken. Die lateinische Legende hat dagegen an dieser Stelle eine Zeit von vierzig Tagen ; ein Zeichen, wie nahe zur Hand den christlichen Erzählern diese Zahl lag. » De ces spéculations arithmético-symboliques autant emporte le vent ! Un désaccord qui persiste — et il fallait le prévoir, étant donné l'écho ancien recueilli dans la *Chronique* de Casauria — est celui qui oppose la L. I. et le *Slovo* quant au jour de l'Invention de S. Clément : *tertio Kalendarum Ianuariarum*, dit la première (chap. III) ;

Morave était d'ailleurs aussi de cinquante jours, en dépendance de la L. I.

Que si maintenant on se reporte au texte du manuscrit Vaticanus pour y vérifier la phrase « névralgique » touchant les consécrations qui ont suivi l'arrivée à Rome des deux apôtres et de leurs disciples, voici ce que l'on constate. La dernière ligne du fol. 11r se lit sans aucune difficulté : *Multis itaque gratiarum actionibus prefato philosopho pro tanto beneficio redditis, consecraverunt.* On tourne la page, et on s'aperçoit que, sur plus du premier tiers de sa longueur, la première ligne du verso est entièrement illisible à l'œil nu ; on recommence à pouvoir lire à partir des mots *nec non,* puis le reste de la ligne est tout à fait clair : *et ceteros eorum discipulos in presbiteros et diaconos.*

Et voilà toute l'explication du mystère ! Duchesne, en ce bref passage où son modèle se dérobait complètement [1], en a été réduit à conjecturer, de la façon que nous savons, avec les résultats que nous savons.

Nous n'avons ni à l'accuser, ni à l'excuser, ayant dit d'ailleurs déjà combien sa reconstitution des passages effacés brillait en général par la clairvoyance. Il serait aussi vain de s'en prendre à une certaine fatalité qui joua ici comme dans le cas de Martinov. Nous pourrions, de façon plus utile, attirer l'attention sur les « grandeurs et servitudes » de la conjecture textuelle, et sur ses dangers lorsqu'elle n'est pas mise en évidence par un système de transcription adéquat. Ce fut le seul tort de Duchesne.

« 30 janvier », dit le second. C'est celui-ci qui a raison ; le traducteur, ayant sous les yeux « janvier », aura écrit *III Kal. Ian.* pour *III Kal. Feb.* L'explication, reprise à Lavrovskij par Georgiev (op. c., p. 82-83) après d'autres, est valable et a la confirmation de l'usage liturgique.

[1] La lecture du codex de Prague, nous l'avons dit, ne laisse place à nulle hésitation : *consecraverunt fratrem eius Methudium in sacerdotem, nec non et...* Le P. M.-H. Laurent a bien voulu faire pour nous l'examen du Vatic. à la lumière de Wood : « Voici exactement, nous dit-il, les lettres et espaces que l'on peut relever aux rayons ultra-violets : *consecraverunt* | fol. 11v : . . . . . *ho . . iu in s . . erd . . . s nec* [à partir de cette lettre, le texte est lisible à l'œil nu] *non.* Ce qui est certain, c'est que, dans son état actuel, le mot « episcopos » n'est pas possible, car il ne peut y avoir de doute sur la lettre *s* < initiale> et sur le groupe de lettre *erd* ». Un nouvel examen a maintenu la lecture de la lettre *s* (finale). Signalons donc qu'il reste là une difficulté dont nous espérons qu'un jour la technique triomphera. Sans le secours du manuscrit de Prague, nous n'aurions peut-être jamais eu la clarté sur ce point.

Pour le reste, s'il fallait vraiment parler à sa décharge, il suffirait de faire remarquer la force contraignante et quasi inéluctable avec laquelle le contexte immédiat suggérait, imposait presque cette reconstitution conjecturale à Duchesne : *eorum* semblait appeler les antécédents *ipsum et Methodium* — encore que l'antécédent *Philosophus* eût été exprimé au début de la phrase —, et seul le choix du mot *episcopi*, quand il s'agissait des maîtres, avait l'air de répondre aux exigences de la structure apparemment adversative de cette phrase, en contrepartie des ordres de presbytérat et de diaconat reçus par les disciples.

C'est si vrai que Sirmond, placé de son côté devant le même problème, ne le résolut pas autrement ; sa reconstitution, indépendante de celle de Duchesne [1], lui est mot pour mot identique. Ce qui nous permettait de dire que, dans l'éventualité où Martinov, mis en présence du manuscrit de Sirmond, aurait pu constater ses divergences d'avec Duchesne, leur accord en ce point n'eût pas manqué de renforcer la croyance en l'épiscopat de S. Cyrille, sur la foi de la L. I.

Désormais, nous savons à quoi nous en tenir [2]. Nous n'entreprendrons pas ici de discuter du sens à donner à la phrase qui concerne Méthode : *consecraverunt fratrem eius Methudium in sacerdotem*, réservant cette explication à un article suivant. Mais, d'ores et déjà, le cas de Cyrille est clair. Sa promotion à l'épiscopat est une pure création de Duchesne, au sens étymologique du terme : elle est « sortie de rien ». Elle en est sortie à la suite d'un concours de circonstances qu'on peut dire plutôt exceptionnel. Et elle n'a prolongé son mirage si avant — nous pensons

[1] Voir plus haut, p. 449-450. Ni Duchesne, ni Sirmond n'avaient à se faire un scrupule d'une reconstitution qui attribuait à Cyrille l'épiscopat, à l'instar de son frère. En effet, le silence des documents contemporains du saint n'était pas encore connu comme il l'est aujourd'hui, et la position en la matière du martyrologe romain devait sembler une garantie suffisante, même sans remonter à des témoins plus anciens de la même tradition, tels que Martin de Troppau et, à sa suite, Jacques de Voragine (plus haut, p. 381, avec la note 5).

[2] C'est tout à l'honneur de M. Georgiev qu'il n'ait pas cru devoir s'accrocher outre mesure à la pseudo-attestation de la L. I. Il reconnaît que c'est une erreur, qu'il attribue à une confusion, en partie involontaire, de Gaudéric, et ne lui retire pas son crédit pour autant, op. c., p. 81-82. Beaucoup d'autres ont sacrifié, en même temps que la donnée aberrante, plus ou moins de la pièce qui était censée la contenir.

à la tentative avortée de Martinov, il y a 70 ans — qu'à la faveur d'une rencontre non moins surprenante de jeux du hasard. Si bien qu'à ce spectacle, on pourrait s'exclamer, en accommodant un adage célèbre : « Habet sua fata historia ! »

Il est à souhaiter qu'aussi promptement qu'il en est sorti, ce mythe retourne — et pour de bon — à son néant. La pseudo-attestation de la L. I. « secundum Duchesnium » était jusqu'ici, de l'aveu même des tenants de l'épiscopat de S. Cyrille, le seul argument en sa faveur qui semblât mériter une sérieuse considération. Elle se heurtait de façon incompréhensible au silence absolu de tous les autres documents contemporains : Vie de Cyrille, Vie de Méthode, témoignages, que nous avons cités [1], d'un Anastase le Bibliothécaire, d'un Jean VIII. Cette opposition factice appartient au passé. Constantin-Cyrille est mort à Rome, simple prêtre et moine [2]. Personne ne regrettera la disparition d'une énigme qui n'était qu'un leurre et qui irrita les esprits autant qu'elle les intrigua. Et tout le monde se réjouira en particulier de voir la Légende italique et la Vie slave de Cyrille, longtemps affrontées, dressées artificiellement l'une contre l'autre, échanger à nouveau le baiser de paix. *Beata pacis visio...*

Conclusion

Nous voici arrivés au terme de notre étude.

Nous nous y proposions de résoudre une triple énigme, relative à la Légende italique, document des plus importants pour l'histoire des apôtres slaves, Cyrille et Méthode. La première énigme, quasi trois fois séculaire, était celle de la paternité littéraire de cette œuvre. La seconde, centenaire, dérivait en partie de la première : c'était celle du rapport de dépendance à établir entre la L. I. et la Vie slave de S. Cyrille. La troisième compliquait à souhait les deux autres : la L. I., telle qu'on la connaissait jusqu'ici, affirmait la dignité épiscopale de S. Cyrille, reçue à Rome, mais elle était seule à le faire !

[1] Ci-dessus, pp. 381, 400-401, 438-439.

[2] Dans ces conditions, les honneurs dont Hadrien II songeait à entourer la sépulture de Cyrille ont encore plus de poids et soulignent le puissant crédit personnel dont jouissait le défunt auprès du pontife : *Precepit... apostolicus ut... non aliter ei quam ipsi quoque apostolico funeris honorem impenderent* (chap. X) ; *statuit* (*apostolicus*) *ut in beati Petri basilica poneretur, in suo videlicet proprio monumento* (chap. XI).

Un document nouvellement identifié, le manuscrit de Prague N. XXIII de la bibliothèque du Chapitre métropolitain, grâce principalement au *Prologue* qui y précède la L. I., donne le mot de cette triple énigme.

L'auteur s'y fait connaître : il s'appelle Léon d'Ostie. Si on continue à tenir au nom de Légende, au moins le qualitatif de Léonienne serait-il plus adéquat, désormais, que celui d'Italique. La première énigme est donc résolue. La seconde l'est aussi : à son corps défendant, Léon d'Ostie révèle que l'œuvre de son prédécesseur Gaudéric, qu'il s'approprie sans crier gare, dépend de la Vie slave de S. Cyrille, fixant par le fait même la composition de cette dernière au plus tard en 882 et dans les treize ans qui suivent la mort du saint, en tout cas du vivant de S. Méthode. La troisième énigme, née au XVII^e^ siècle d'une série d'étranges coïncidences, maintenant dépistées, rentre dans son néant : la Légende originelle n'a jamais parlé de consécration épiscopale de S. Cyrille.

Ces résultats présentent un singulier intérêt pour l'intelligence et la mise en ordre des sources de l'histoire des apôtres slaves, pour la connaissance de cette histoire même et de la personne des deux frères ; quelque intérêt aussi lorsqu'il s'agit d'apprécier celui qui passa si longtemps — et, après tout, pas tellement à tort — pour l'auteur de la Légende, Gaudéric de Velletri, et celui dont nous savons qu'il l'est, sans l'être vraiment, Léon d'Ostie et de Velletri.

Ces résultats ne manquent pas d'un certain piquant. Il y a le fait, entre autres, que nous avons relevé : c'est un document latin qui tresse au document slavon la plus éclatante couronne que celui-ci ait jamais reçue ; non d'ailleurs sans qu'il rejaillisse sur lui quelque chose de cet éclat.

Terminons en soulignant surtout ce que ces résultats offrent de conciliant, d'apaisant, d'« irénique », en un mot. Il nous plaît que les frères apôtres Cyrille et Méthode demeurent, après leur mort, ce qu'ils furent de leur vivant, non des hommes de parti, mais des artisans d'union, celle-ci étant unité dans la diversité.

Paul Meyvaert, O. S. B. Paul Devos, S. J.
Quarr Abbey (Ile de Wight).

TRANSLATIO S. CLEMENTIS
auctore Leone Ostiensi (= *BHL.* 2073).

E codice Pragensi Capituli Metropolitani N. XXIII, fol. 147ᵛ-150 (= **P**), *collato Vaticano lat. 9668, fol. 10-11ᵛ* (= **V**) (1).

Incipit Translatio corporis sancti Clementis martiris ac pontificis.

1. Tempore igitur quo Michael imperator Nove Rome regebat imperium, fuit quidam vir nobili [1] genere, civitate Thessalonica [2] ortus, vocabulo Constantinus, qui ob mirabile ingenium, quo ab ineunte infantia mirabiliter claruit, veraci agnomine Philosophus est appellatus. Hic cum adolevisset atque a [3] parentibus fuisset in urbem regiam [4] ductus, essetque [5] insuper magna religione ac prudentia preditus, honorem quoque sacerdotii ibidem, ordinante Deo [6], est adeptus. Tunc temporis ad prefatum imperatorem venerunt Gazarorum [7] legati [8], orantes ac supplicantes ut dignaretur mittere ad illos aliquem virum eruditum [9], qui eos fidem catholicam veraciter edoceret, adicientes inter cetera quoniam [10] nunc Iudei ad fidem suam, modo Sarraceni ad suam nos convertere e contrario moliuntur ; verum nos ignorantes ad quos potissimum nos transferamus, propterea a summo et catholico imperatore consilium querere nostre fidei ac salutis decrevimus, in fide vestra et [11] veteri amicitia plurimum confidentes. Tunc imperator, simul cum patriarcha consilio [12] habito, prefatum Philosophum advocans, simul cum legatis illorum ac suis honorifice transmisit illuc, optime confidens de prudentia et eloquentia eius.

2. E vestigio igitur preparatis omnibus necessariis iter arripiens, venit Cersonam, que nimirum [1] Gazarorum terre vicina [2] et contigua est, ibique gratia discendi linguam gentis illius est aliquantulum

Lemma desumptum ex V, ubi penultimum verbum vix, ultimum vero nullo modo legi potest ; aliter P, in quo post verba *Explicit prologus* (cf. p. 412-413) legitur *Incipit narratio.*

1. — [1] nobilili P. — [2] Thesalonica P. — [3] *om.* V. — [4] *ita* V, *om.* P. — [5] *ita* V, esset P. — [6] domino V. — [7] Cazarorum *hic et deinceps* V. — [8] (v. G. l.) C. l. v. V. — [9] (v. e.) e. v. V. — [10] *ita* V, quomodo P. — [11] ac V. — [12] cum filio suo *prius scr.* V, *deinde corr.* filio *ut fieret* silio.

2. — [1] ninirum P, nimium V. — [2] (G. t. v.) v. t. C., *ante signa interversionis* t. v. C. V.

(1) Notre lecture se fonde sur la photographie de ces manuscrits. Nous n'avons pas tenu compte des *u* (*v*), transformés en *n*, ou inversément. Pour la graphie *ti*, voir ci-dessus, p. 412, note 2. La division en chapitres est reprise à l'édition princeps, celle des *Acta Sanctorum.*

remoratus [3]. Interea, Deo inspirante, qui iam iamque tantum tamque [4] pretiosum thesaurum, corporis videlicet sancti martyris Christi [5] Clementis, fidelibus suis revelare decreverat, cepit prefatus vir, ac si curiosus explorator, ab accolis [6] loci diligentissime perscrutari ac sollerter investigare illa que ad se, tum litterarum traditione tum vulgari etiam [7] fama, de corpore beati Clementis et [8] de templo angelicis sibi [9] manibus preparato sive de archa ipsius pervenerant [10]. Ad quem prefati omnes, utpote non indigene [11] sed ex [12] diversis gentibus advene, se quod requireret omnino nescire professi sunt. Siquidem iam (fol. 148) ex longo [13] tempore, ob culpam et neglegentiam incolarum, miraculum illud marini recessus [14], quod in ystoria passionis prefati pontificis celebre satis habetur, fieri destiterat, et mare fluctus suos in pristinas stationes refuderat. Preterea et ob multitudinem incursantium barbarorum, locus ille desertus est [15] et templum neglectum atque destructum, et magna pars regionis illius fere desolata et inhabitabilis [16] reddita, ac propterea ipsa quoque sancti martiris archa cum corpore ipsius obruta fluctibus [17] fuerat.

3. Super quo responso miratus [1] (1) valde ac tristis Philosophus nimis [2] redditus, ad orationem conversus est, ut quod per homines explorare non poterat [3], divina sibi revelatio meritis prefati pontificis sancti [4] dignaretur ostendere. Civitatule ipsius metropolitam [5], nomine Georgium, simul cum clero et populo ad eadem de celo expetenda invitans [6], super hec etiam referens illis gesta passionis seu miraculorum eiusdem beatissimi martiris, plurimos illorum [7] ad littora illa accedenda et fodienda [8] (2) et tam pretiosas margaritas tamdiu neglectas [9] requirere et in lucem, Deo iuvante, reducere suis adhortationibus animavit. Quadam igitur die [10], que [11] tertio kalendarum ianuariarum [12] inscribitur, tranquillo mari navem [13] ingressi, Christo duce iter arripiunt, predictus videlicet Philosophus cum episcopo ac venerabili clero, nec non cum non nullis de populo. Navigantes itaque [14] cum ingenti devotione ac fiducia, psallentes [15] atque orantes pervenerunt ad insulam in qua videlicet existimabant sancti corpus martiris esse. Eam [16] igitur undique circumdantes et multo luminum splendore lustrantes, ceperunt magis ac magis precibus sacris insistere et in acervo illo quo tantum thesaurum quiescere suspicari dabatur, curiose satis et instantissime fodere.

[3] demoratus V. — [4] tamquam P. — [5] (s. m. C.) m. s. V. — [6] incolis V. — [7] (v. e.) quoque vulgari V. — [8] *om.* V. — [9] *om.* V. — [10] pervenerat V. — [11] *prior litt.* e *add. in marg.* P. — [12] *om.* V. — [13] (i. ex l.) ex l. i. V. — [14] recessis V. — [15] *om.* P. — [16] tabi *add. sup. lin.* P. — [17] (o. f.) f. o. V.

3. — [1] iratus V. — [2] *om.* V. — [3] (ut — poterat) *add. in marg.* P. — [4] *om.* V. — [5] *ita* V, metropolitane P. — [6] imitans P. — [7] (eiusdem — illorum) *add. in marg.* P. — [8] (illorum — fodienda) eorum accedere V. — [9] negletas V. — [10] (i. d.) autem V. — [11] in *add.* V. — [12] ianuarum V. — [13] (m. n.) mare nave V. — [14] igitur V. — [15] psallantes V. — [16] *ita* V, eya P.

(1) Voir ci-dessus, p. 441. (2) Ibid.

4. Ubi diu multumque desiderio sancto certantibus et de spe divine miserationis plurimum confidentibus [1], tandem ex improviso [2], veluti [3] clarissimum quoddam sydus, donante Deo, una de costis martiris pretiosi resplenduit. Ad quod spectaculum omnibus immensa [4] exultatione repletis magisque ac amplius sine aliqua iam hesitatione [5] (1) terram certatim [6] eruderantibus, sanctum quoque caput ipsius consequenter apparuit. Quante iam omnium voces in celum, quante laudes et gratiarum actiones in Deum ab universis cum lacrimarum profusionibus acte [7] sint, si [8] vel estimare quidem vix possumus, quanto minus exprimere! Tanta siquidem in omnes tum pro [9] sanctarum [10] inventione reliquiarum, tum pro [9] immensissimi odoris suavitate erat innata letitia, ut [11] iubilo ineffabili gratulantes in paradiso quodammodo [12] extra se se putarent consistere [13]. Cum ecce post paululum rursus quasi ex quibusdam adytis [14] (2) relique [15] sanctarum reliquiarum particule paulatim et [16] per modica intervalla omnes, miserante Deo, invente [17] sunt. Ad ultimum quoque, ipsa etiam anchora cum qua in pontum est precipitatus apparuit.

5. Omnibus (fol. 148^{v}) igitur pro tantis Dei donis [1] immensa repletis letitia, celebratis ibidem a sancto pontifice sacrosanctis mysteriis, ipsemet [2] sanctus vir super proprium caput sanctarum reliquiarum loculum levans, ad navim cum ingenti universorum subsequentium tripudio detulit ac deinde Cersonam metropolim cum ympnis et laudibus maximis transportavit. Interea cum iam civitati appropinquarent, vir nobilis Niceforus, eiusdem civitatis dux, illis cum pluribus aliis obviavit et, adoratis sacrosanctis reliquiis, cum multis gratiarum actionibus precedens sanctum loculum ad urbem cum gaudio properavit [3]. Ibi etiam cum ingenti universorum tripudio sanctum ac venerabile corpus receptum adoravit [4] et, recitato [5] omni populo inventionis eius mysterio (3), cum iam advesperasceret [6] et pre nimia populi frequentia progredi ultra non posset, in templo sancti Sozontis [7], quod urbi erat contiguum, cum [8] diligenti custodia posuerunt ; demum vero ad ecclesiam Sancti Leontii trans-

4. — [1] confidentes P. — [2] inproviso V, proviso P. — [3] velud V. — [4] immensa V. — [5] excitatione V. — [6] (t. c.) c. t. P. — [7] (p. a.) effusionibus date V. — [8] *ita* V, quis P. — [9] de V. — [10] *om.* P. — [11] cum *add.* V — [12] *om.* V. — [13] *ita* V, insistere P. — [14] additis V, aditis P. — [15] reliquias P, *om.* V. — [16] (p. p. et) et p. p. P. — [17] (m. D. i.) reperte V.

5. — [1] bonis V. — [2] insemet V. — [3] remeare properabat V. — [4] *ita* V, et adoratum P. — [5] coram *add.* V. — [6] advesperaceret V. — [7] *ita* V, Sosontis P. — [8] et V.

(1) Là où son modèle V, et D après lui, avaient *excitatione*, S a restitué, d'après le sens, *haesitatione*.

(2) Comp. *otъ preispodnihъ* du *Slovo ;* cf. *Eph.* 4, 9.

(3) Est-ce l'origine du *Sermo declamatorius* de la *Lettre* d'Anastase ?

tulerunt. Inde cum mane factum fuisset [9], universa civitatis multitudo conveniens, assumpto sanctarum reliquiarum loculo, totam in circuitu cum magnis laudibus [10] lustraverunt urbem, et sic ad maiorem basilicam venientes, in ea illum honorifice locaverunt ; sicque demum omnes [11] ad sua gaudentes reversi sunt.

6. Post hec supradictus [1] Philosophus iter arripiens et ad gentem illam ad quam predicandam [2] (1) missus fuerat veniens, comitatus gratia [3] redemptoris omnium Dei, predicationibus [4] et rationibus eloquiorum suorum convertit illos omnes [5] ab erroribus quos tam [6] Sarracenorum quam e[[6] Iudeorum perfidia retinebat [7]. Unde plurimum exhilarati et in fide catholica corroborati atque edocti, gratias referebant Deo omnipotenti [8] et famulo eius Constantino Philosopho. Litteras insuper imperatori cum [9] multis gratiarum actionibus transmiserunt pro eo quod studio illos [10] suo ad veram et catholicam revocare studuerit fidem, affirmantes se ob eam rem imperio eius semper [11] subditos et fidelissimos de cetero velle manere. Deducentes autem Philosophum cum multo honore, obtulerunt ei munera maxima. Que ille omnia ut re vera philosophus respuens, rogavit ut pro muneribus illis quotquot captivos christianos haberent sibi secum mox reversuros dimitterent. Quod protinus adimpletum est.

7. Philosopho autem reverso Constantinopolim, audiens Suatopluc [1] (2), princeps Moravie [2], quod factum fuerat a Philosopho in provincia Gazarorum, ipse quoque genti sue consulens ad predictum imperatorem nuntios misit, insinuans hoc quod populus suus ab ydolorum quidem cultura recesserat et christianam legem observare (fol. 149) desiderabat [3], verum doctorem non talem habent, qui ad liquidum eos et ad perfectum legem ipsam edoceat (3) ; rogare se ut talem ad partes illas hominem [4] dirigat, qui pleniter fidem et ordinem [5] legis et viam veritatis populo illi ostendere valeat. Cuius precibus annuens imperator, eumdem supra nominatum Philosophum ad se venire rogavit eumque illuc, id est in terram Sclavorum, simul cum Methudio [6] germano suo transmisit, copiosis

[9] esset V. — [10] (in c. c. m. l.) c. m. l. in c. V. — [11] (d. o.) o. d. V.

6. — [1] predictus V. — [2] *om.* V. — [3] *om.* V. — [4] di *add. sup. lin.* P. — [5] (i. o.) o. i. V. — [6] de *add.* V. — [7] retinebant V. — [8] (D. o.) o. D. V. — [9] quam P. — [10] (pro — illos) quia (*sup. ras.*) eos studio V. — [11] super V.

7. — [1] Rastillaus V. — [2] Miravie V. — [3] *ita* V, desideraverat P. — [4] (ad p. i. h.) h. ad p. i. V. — [5] divine *add.* V. — [6] Mechodio V.

(1) La présence de ce mot dans V eût peut-être épargné à Friedrich des considérations trompeuses sur « le but du remanieur », t. c., p. 409-410.

(2) Voir p. 442.

(3) Le texte des *Acta Sanctorum* s'écartait ici quelque peu de son modèle D et disait : « qui ad *legendum* eos, et ad *perfectam* legem ipsam edoceat. »

valde [7] de palatio suo datis expensis [8]. Cumque ad partes illas, Deo prosperante [9], venissent, cognoscentes [10] loci indigene adventum illorum valde gavisi sunt, maxime cum [11] reliquias beati Clementis secum eos [12] ferre audierant, et evvangelium in eorum linguam a Philosopho predicto [13] translatum. Exeuntes igitur extra civitatem obviam, honorifice et cum ingenti letitia eos receperunt [14]. Ceperunt itaque ad id, propter [15] quod venerant, peragendum (1) studiose [16] insistere, et parvulos eorum docere litteras [17], officia ecclesiastica instruere et ad correptionem diversorum errorum, quos in populo illo repererant, falcem eloquiorum suorum inducere, sicque abrasis et extirpatis de agro illo pestifero multifariis vitiorum sentibus, divini verbi germina seminare. Manserunt autem [18] in Moravia [19] per annos IIII^or^ et dimidium, et direxerunt populum terre illius [20] in fide catholica, et scripta ibi reliquerunt omnia que ad ecclesie ministerium necessaria videbantur [21].

8. His omnibus auditis, papa gloriosissimus Nicolaus [1] valde letus super his que sibi ex hoc relata fuerant redditus [2], mandavit et ad se illos [3] litteris apostolicis venire [4] invitavit. Quo nuntio fratres [5] illi percepto, valde gavisi sunt, gratias agentes Deo quod tanti essent habiti qui [6] mererentur ab apostolica sede vocari. Mox igitur iter aggressi, duxerunt etiam secum aliquantulos [7] de discipulis suis, quos dignos esse ad episcopatus honorem recipiendum censebant ; sicque Romam post aliquot dies [8] applicuerunt.

9. Sed cum ante non multos dies supradictus papa Nycolaus transisset ad Dominum, secundus Adrianus, qui illi in [1] pontificatu successerat, audiens quod prenominatus [2] Philosophus corpus beati Clementis, quod studio suo repererat, secum deferret, valde nimis exhylaratus est, et extra Urbem cum clero et populo procedens illis obviam [3] honorifice satis eos [4] recepit. Ceperunt interea ad presentiam reliquiarum sanctarum [5] per virtutem omnipotentis Dei sanitates mirabiles fieri, ita ut quovis languore quilibet oppressus fuisset, adoratis sacrosanctis martiris pretiosi reliquiis [6], protinus salvaretur. Quapropter tam venerabilis apostolicus quam et totius romani populi universitas gratias et laudes Deo maximas referentes,

[7] illi *add.* V. — [8] expendiis V. — [9] properante V. — [10] cognocentes V. — [11] quia et V. — [12] eas P, *om.* V. — [13] *ante* predicto *vox erasa* V. — [14] (e. r.) r. e. V. — [15] *om.* V. — [16] *ita* V, studio P. — [17] (d. l.) litteras edocere V. — [18] ergo V. — [19] Marania V. — [20] (t. i.) i. t. V. — [21] (n. v.) v. esse n. V.

8. — [1] et *add.* V. — [2] redditus V. — [3] a *add.* P. — [4] (i. l. a. v.) v. i. l. a. V. — [5] *om.* V. — [6] quod V. — [7] aliquos V. — [8] (R. p. a. d.) p. a. d. R. V.

9. — [1] romano *add.* V. — [2] prefatus V. — [3] (i. o.) o. i. V. — [4] (s. e.) e. s. P. — [5] (r. s.) s. r. V. — [6] (s. m. p. r.) p. m. r. sacrofactis V.

(1) Voir p. 441. De même, dans la Translation de S. Mennas, chap. VI : *maturabat id propter quod venerat agere*, DE GAIFFIER, t. c., p. 22.

gaudebant et iocundabantur (fol. 149v) in ipso qui eis post tam prolixi temporis spatia concesserit in diebus suis [7] sanctum et apostolicum virum et ipsius apostolorum principis Petri successorem in sede sua recipere, et non solum Urbem totam, sed et orbem quoque totum romani imperii signis eius ac virtutibus illustrare. Multis itaque gratiarum actionibus prefato Philosopho pro tanto beneficio redditis, consecraverunt fratrem eius Methudium in sacerdotem [8] (1), nec non et ceteros eorum discipulos in presbiteros et dyaconos.

10. Cum autem idem Philosophus, qui et Constantinus, diem transitus sui imminere sibi [1] sensisset, ex concessione summi pontificis inposuit sibi nomen Cyrillus [2] (2), dicens hoc revelatum sibi fuisse, et sic post quinquaginta [3] (3) dies dormitionem accepit in Domino, XVI kal. Martias. Precepit autem sanctus apostolicus ut omnes tam greci quam romani clerici ad exequias eius occurrerent cum psalmis et canticis, cum cereis et thymyamatibus [4], et non aliter ei quam ipsi quoque apostolico funeris honorem impenderent.

11. Tunc supradictus frater eius Methudius [1] accedens ad sanctum pontificem et procidens ad vestigia eius ait : « Dignum ac necessarium duxi suggerere beatitudini tue, apostolice pater, quoniam quando ex domo nostra ad servitium quod auxiliante Domino fecimus sumus egressi, mater cum multis lacrimis nos [2] obtestata est ut, si aliquem ex nobis antequam reverteremur obiisse [3] contingeret, defunctum fratrem frater vivens ad monasterium suum reduceret, et ibidem illum digno et competenti obsequio sepeliret. Dignetur igitur sanctitas vestra hoc munus mee parvitati concedere, ne precibus maternis [4] vel contestationibus videar aliquatenus contraire. » Non est visum apostolico, quamvis grave sibi aliquantulum videretur, petitioni et voluntati [5] huiuscemodi refragari ; sed clausum diligenter defuncti corpus in locello marmoreo et proprio insuper sigillo signatur [6] (4) ; post VII dies dat ei licentiam recedendi.

[7] sanctis V. — [8] (fratrem — sacerdotem) *evanuerunt litterae vix non omnino* V.
10. — [1] *om.* P. — [2] Cyrillum V. — [3] quadraginta V. — [4] thuris odoribus V.
11. — [1] Methodius V. — [2] *add. sup. lin.* P. — [3] obisse P. — [4] matris V. — [5] voluptati V. — [6] signatum V.

(1) Sur la façon dont se présente ce passage dans V, D et S, voir ci-dessus, pp. 443, 451-452. Nous reviendrons plus tard sur le sens de *sacerdos*.

(2) Voir ci-dessus, p. 441.

(3) Voir ci-dessus, p. 450-451.

(4) Comme V, la pièce *BHL.* 1851 b, qui dépend en cet endroit de la L. I., porte *signatum*, dans ce contexte : (*papa*) *clausum diligenter gloriosi pontificis ac martiris Christi Clementis corpus in locello valde pretioso et proprio insuper suo sigillo signatum... imperatori largitus est.* Aucune des deux formes n'empêche la phrase d'être un tant soit peu boiteuse.

Tunc romanus clerus, simul cum episcopis ac cardinalibus atque [7] nobilibus Urbis consilio habito, convenientes ad apostolicum ceperunt dicere : « Indignum nobis valde videtur, venerabilis pater et domine, ut tantum tamque [8] magnificum virum, per quem tam preciosum thesaurum Urbs [9] et ecclesia nostra [10] recuperare promeruit, et quem Deus ex tam longinquis et exteris regionibus [11] ad nos sua gratuita pietate perducere et ad hoc [12] etiam ex hoc loco ad sua regna est dignatus assumere, qualibet interveniente occasione in alias patiamini partes transferre. Sed [13] hic, si placet, potius [14] honorifice tumuletur, quia et dignum valde [15] est ut fame tam celebris homo [16] in tam celeberrima Urbe celebrem locum habeat sepulture. » Placuit [17] consilium apostolico et statuit ut in beati Petri basilica poneretur, in suo videlicet proprio monumento.

12. Cernens Methudius [1] (fol. 150) ita suum defecisse propositum, oravit iterum dicens : « Obsecro [2] vos, domini mei, quandoquidem non est placitum vobis meam petitiunculam [3] adimplere, ut in ecclesia beati Clementis, cuius corpus multo suo labore ac studio repertum huc detulit, recondatur. » Annuit huiuscemodi [4] petitioni presul sanctissimus et, concurrente maxima cleri [5] ac populi [6] frequentia, cum ingenti letitia et reverentia multa, simul cum locello marmoreo in quo pridem illum predictus papa condiderat [7], posuerunt in monumento ad id preparato, in basilica beati Clementis, ad dexteram partem altaris ipsius, cum ympnis et laudibus maximis gratias agentes Deo, qui in loco eodem multa et miranda opera [8] operatur, ad laudem et gloriam nominis sui, per merita et orationes ipsorum [9] sanctorum suorum, qui est benedictus et gloriosus in secula seculorum. Amen.

[7] ac V. — [8] tamquam P. — [9] ubrs V. — [10] *om.* P. — [11] (l. et e. r.) longi-n(er)quis r. et e. V. — [12] (ad h.) adh^{c} (adhuc ?) V. — [13] si V. — [14] (si pl. p.) p. si pl. V. — [15] *om.* P. — [16] (f. t. c. h.) fama t. c. hominis P. — [17] hoc *add.* V.

12. — [1] Methodius V. — [2] c *add. sup. lin.* P. — [3] *alterum* ti *sup. lin. add.* V. — [4] huiusmodi V. — [5] *ita* V, dei P. — [6] (m. c. ac p.) c. ac p. m. V. — [7] *add.* posuerat, *deinde del.* P. — [8] *om.* V. — [9] *om.* V.

APRÈS LES FÊTES JUBILAIRES DE FULDA

(754-1954)

S. BONIFACE ET SA MISSION HISTORIQUE

D'APRÈS QUELQUES AUTEURS RÉCENTS

Autrefois, la célébration d'un glorieux centenaire était souvent l'occasion de magnifier un héros ou un saint en ajoutant des rayons à sa légende plutôt que des traits authentiques à son histoire. Le souffle grandiloquent des panégyristes officiels, la plume trop alerte des chroniqueurs, soucieux de plaire, les pinceaux ou le burin des artistes, toujours prêts à idéaliser leur modèle, se laissent malaisément tempérer par les scrupules de la critique érudite. On ne renonce pas volontiers à d'anciennes erreurs, surtout lorsqu'elles sont décoratives et prêtent à d'heureux développements. Nombre de fables médiévales dont les historiens du XVII^e siècle avaient déjà fait bonne justice, n'ont-elles pas été ressuscitées et passionnément défendues à l'époque du romantisme ?

Si, de nos jours, il arrive encore que les esprits s'engouent à l'excès de certains personnages, surtout contemporains, jusqu'à subir sans trop de résistance les prestiges d'une information « dirigée », on peut dire qu'en général ils font preuve d'un réalisme plus sain à l'égard des illustrations du passé. Avec le progrès des méthodes, ils ont acquis le goût des faits bien établis et des témoignages judicieusement contrôlés.

C'est ainsi que la grande mémoire de S. Boniface, apôtre des Germains et réformateur de l'Église franque, vient de bénéficier, à l'occasion du XII^e centenaire de son martyre à Dokkum [1], d'un ensemble de recherches et de publications qui font apprécier très favorablement le nouvel essor des études historiques en Allemagne.

[1] Par une lettre encyclique en date du 5 juin 1954 le pape Pie XII s'est adressé aux évêques d'Angleterre, d'Allemagne, d'Autriche, de France, de Belgique et de Hollande pour exalter le souvenir de S. Boniface, dont, à cette occasion, il a esquissé la carrière. Voir *Acta Apost. Sedis*, ann. XLVI, sér. III, vol. XXI, p. 337-356.

Il ne s'agit pas, en l'occurrence, de la mise au jour de documents inédits — on ne pouvait guère s'y attendre, du moins en ce qui regarde les événements principaux de la carrière du saint évêque — mais bien d'un effort d'interprétation plus total et plus cohérent des sources. Il semble qu'un éclairage meilleur ait été projeté sur les données complexes et l'évolution graduelle d'un problème historique de grande portée qui, pour une large part, sous-tend notre civilisation occidentale. Après la rupture violente causée par un régime de contrainte idéologique et par la guerre, les auteurs paraissent s'être dégagés des vues trop systématiques de quelques devanciers, comme aussi de certaines préventions d'ordre confessionnel ou national. Un effort loyal a été fait, en tout cas, pour situer S. Boniface dans son VIII^e siècle, pour l'y voir vivre et agir avec les hommes et selon les conceptions de son époque. L'historien doit éviter, en effet, de troubler sa perspective et d'y mêler, fût-ce inconsciemment, les luttes et les idées des âges postérieurs, au risque, comme on l'a dit, de lire l'histoire à rebours.

Parmi ces écrivains, nous nommerons en premier lieu le professeur Théodore Schieffer, qui de l'université de Mayence est passé récemment à celle de Cologne. Auteur, en 1950, d'un mémoire fort remarqué : *Angelsachsen und Franken* [1], où le rôle de S. Boniface est analysé avec beaucoup de pénétration, il était bien préparé pour écrire le livre capital de l'année jubilaire, son *Winfrid-Bonifatius und die christliche Grundlegung Europas* [2]. De format plus restreint mais également riche de pensée originale et de savoir bien décanté, le petit ouvrage de M. Joseph Lortz, historien de l'Église, porte un titre assez semblable : *Bonifatius und die Grundlegung des Abendlandes* [3] ; il a été précédé, lui aussi, d'articles que nous aurons à signaler ci-dessous. Comme il convenait, un comité avait été formé par le magistrat de Fulda, longtemps avant les fêtes, pour édifier avec le concours de nombreux érudits un monument historique et littéraire en l'honneur du pontife dont le tombeau est vénéré dans la cité hessoise. Le *Sankt Bonifatius, Gedenkgabe zum zwölfhundertsten Todestag*, est un volume remarquablement conçu et exécuté, qui compte, en près de sept cents pages in-4°, trente et une contributions scientifiques sur la personnalité, l'époque et la gloire posthume de S. Boniface [4]. On y rencontre, avec nombre d'autres savants que nous mentionnerons plus loin, MM. H. Büttner, G.-W. Sante, Th. Mayer, P. Lehmann, H. Nottarp, F. Flaskamp, E. Ewig,

[1] Paru en 1951, dans les *Abhandlungen der Akademie der Wissenschaften und der Literatur in Mainz*, année 1950, n° 20, p. 1431-1539.

[2] Fribourg-en-Br., Herder, 1954, XII-326 pp. L'ouvrage a été dédié par l'auteur à la mémoire de son ancien maître Wilhelm Levison.

[3] Wiesbaden, Steiner, 1954, in-12, 78 pp.

[4] Fulda, Parzeller, 1954, gr. in-4°, XII-686 pp., XX planches. Nous renverrons à cet ouvrage par le mot *Gedenkgabe*.

H. Hahn, Mgr A. Bigelmair, Dom St. Hilpisch et Dom R. Bauerreiss, ainsi que M. Ch. Weber, qui a surveillé l'impression. Plusieurs d'entre eux se retrouvent parmi les collaborateurs récents du périodique *Fuldaer Geschichtsblätter*, placé, lui aussi, en 1954, sous le signe de S. Boniface.

Nous groupons d'autant plus volontiers en tête de cette chronique les ouvrages précités [1], qu'ils n'ont pas encore reçu jusqu'à ce jour, dans les revues étrangères, tout l'écho qu'ils méritent.

Lorsqu'en 1902, notre compatriote Godefroid Kurth offrit au public de la collection « Les Saints » le *Saint Boniface* [2] — aujourd'hui trop oublié — qu'avec beaucoup de science et d'émotion il avait écrit à Fulda près de la tombe de l'évêque-martyr, il l'introduisit par ces mots : « Voici un des plus grands saints de l'Église et un des plus grands hommes de l'histoire, et je suis le premier à raconter sa vie aux lecteurs de langue française ! » Plus loin, tout en reconnaissant le mérite des innombrables études de détail parues outre-Rhin — il avait apprécié notamment l'esquisse compréhensive d'A. Hauck dans sa *Kirchengeschichte Deutschlands* —, Kurth ajoutait : « Au surplus, oserais-je le dire ? La science allemande elle-même ne s'est pas encore complètement acquittée de sa dette envers le civilisateur de la Germanie. Le grand saint attend toujours le grand historien qui tracera son portrait définitif, avec le tableau complet de son activité apostolique... En attendant, on voudra bien me pardonner si ce modeste petit volume vient allonger la liste déjà considérable des histoires provisoires de saint Boniface [3]. »

Depuis le début du siècle, la liste de ces essais biographiques s'est augmentée de nombreux titres, à commencer par le *Bonifatius* de G. Schnürer (1909), œuvre d'intelligente vulgarisation, qui parut dans la série *Weltgeschichte in Charakterbildern*. L'année suivante, les lecteurs anglais trouvèrent à s'édifier dans un livre de G. F. Browne : *Boniface of Crediton and his Companions*. Au lendemain de la première guerre mondiale, J.-J. Laux publia *Der hl. Bonifatius, Apostel der Deutschen* (1922). O. Wissig suivit, avec son *Wynfrid-Bonifatius* (1929), qui ressuscitait les thèses anti-bonifatiennes depuis longtemps périmées d'A. Ebrard [4]. Puis ce fut le tour d'E. Pfeiffer de composer, en 1936, un *Bonifatius, sein Leben und Wirken*, dans le ton traditionnel, ce qui, à l'époque, n'allait pas sans quelque courage. Quand l'idéologie nationale-socialiste se fut déchaînée en Allemagne, sa propagande, en effet, ne manqua pas

[1] Ils ont été adressés à la rédaction de notre revue par les éditeurs.

[2] Paris, Lecoffre. Ce petit livre a été traduit en allemand dès 1903 par H. Eltester.

[3] P. I-II.

[4] *Bonifatius, der Zerstörer des columbanischen Kirchentums auf dem Festlande*, Gütersloh, 1882.

de s'attaquer à S. Boniface. En 1939, un propagandiste nommé W. Preisinger exposa *Die Weltanschauung des Bonifatius* dans un livre dont le sous-titre révèle assez la tendance : « Eine Untersuchung zur Ueberfremdung deutschen Wesens durch die christliche Mission ». En néerlandais, on a le substantiel *Winfried-Bonifatius* (1949) du P. Willibrord Lampen, O. F. M. Pour préluder à l'année jubilaire, J. Bernhart fit paraître un *Bonifatius, Apostel der Deutschen* (1951), œuvre littéraire, sans appareil scientifique, mais où il y a beaucoup de savoir et d'esprit. Enfin, pour 1954, le professeur Schieffer acheva ce « Boniface et la fondation de l'Europe chrétienne », qui aurait, pensons-nous, comblé les vœux de G. Kurth.

Mais, outre ces *Vies* modernes [1], il faudrait rappeler l'indéniable progrès des recherches historiques dont, à des degrés divers, elles portent la marque. Et tout d'abord la réédition critique des deux principales sources, à savoir le texte des *Vitae S. Bonifatii*, établi par W. Levison (1905), et celui des *S. Bonifatii et Lulli epistolae*, établi par M. Tangl (1916). De la plume du même W. Levison nous avons aussi le chapitre particulièrement bien informé qui traite de S. Boniface dans le *Gebhardts Handbuch der deutschen Geschichte* [2] ; de nombreuses pages du livre *England and the Continent in the Eighth Century*, fruit de l'exil du professeur de Bonn à Durham (1946) [3] ; et celles, posthumes, du fascicule II des *Deutschlands Geschichtsquellen im Mittelalter*, dans l'édition refondue de 1953 [4]. De plus, après A. Hauck, plusieurs historiens tant de la Papauté que de l'Église en Allemagne ont retracé, selon des critères d'appréciation parfois divergents, la carrière du grand Anglo-Saxon, missionnaire de Rome en Germanie : il suffira de nommer H. von Schubert [5],

[1] Et diverses brochures ou notices biographiques qu'on n'a pas cru devoir mentionner ici. Au moment de mettre sous presse, nous avons reçu de la maison d'édition A. et C. Black, de Londres, un *Saint Boniface* par M. George William Greenaway (1955, 86 pp.). En vue du « Twelfth Centenary Festival » que le diocèse anglican d'Exeter, fidèle à l'ancienne tradition mayençaise, célèbre en 1955, l'auteur a réuni dans un volume succinct trois « études biographiques » : I. Boniface, missionnaire chrétien ; II. Boniface, organisateur de l'Église ; III. Boniface, l'homme et le saint. Il se montre, en général, bien informé, sans citer toutefois, les travaux allemands contemporains.

[2] T. I[7] (Stuttgart, 1930), p. 143-150. Dans la 8[e] édition, remaniée sous la direction de M. H. Grundmann et qui parut en 1954, les pages traitant de S. Boniface (p. 121-127) ont été rédigées par M. H. Löwe.

[3] Ch. IV : *Boniface. German Mission and Reform of the Frankish Church* (p. 70-93).

[4] Avec la collaboration de H. Löwe ; voir p. 174 et suiv.

[5] *Geschichte der christlichen Kirche im Frühmittelalter* (Tubingue, 1921), p. 299-312. Du même auteur, on consultera en outre : *Grosse christliche Persönlichkeiten* (Stuttgart, 1921), p. 83-94 : *Bonifatius*.

E. Caspar [1], G. Schnürer [2], J. Haller [3], W. Neuss [4]. Il conviendrait, enfin, de recenser la foisonnante production d'articles consacrés par les spécialistes aux aspects variés de la figure de S. Boniface, suivant leurs disciplines particulières : évangélisation des territoires germaniques, fondation des diocèses, méthode d'apostolat, vie monastique, culte, iconographie, folklore, etc. Mais ici nous pouvons renvoyer le lecteur au « tour d'horizon » que J. Gottschalk fit en 1950, dans les *Studien und Mitteilungen zur Geschichte des Benediktiner-Ordens* [5], sous le titre : *Die Bonifatius-Literatur von 1923-1950*. L'auteur y énumère, en les commentant, 80 publications, auxquelles nous ajouterions encore la notice consacrée à S. Boniface par notre regretté confrère, le P. É. de Moreau, dans le *Dictionnaire d'histoire et de géographie ecclésiastiques* [6].

La disposition d'esprit des historiens récents de S. Boniface, marquée, disions-nous, par une sobriété de bon aloi, les a mis en garde à la fois contre les enthousiasmes irréfléchis et contre les préjugés tendancieux. Ainsi, M. Schieffer, invité à donner, en 1954, une conférence sur le héros du XII[e] centenaire, ne voulut pas s'assurer un succès facile en exaltant, d'emblée, les aspects traditionnels de ce que Kurth appelait un « noble sujet », mais commença par se poser à propos du personnage tel qu'il fut (« der historische Bonifatius ») diverses questions dictées par la plus austère critique [7].

M. Schieffer s'accorde, en somme, avec l'essayiste Peter Dörfler [8] pour estimer que de l'apôtre réformateur, si peu enclin aux intuitions prophétiques ou mystiques et qui paraît même parfois un peu étriqué, voire tourmenté, dans son moralisme, il n'y a guère moyen de dégager une figure pathétique (« keine packende Gestalt »). Boniface n'est pas un génie capable d'inspirer les poètes à la manière d'un Augustin, d'un Bernard de Clairvaux ou d'un François d'Assise. Le biographe s'en console, d'ailleurs, et opine que le dommage eût été grand, du point de vue de la vérité historique, si les dons

[1] *Geschichte des Papsttums*, t. II (Tubingue, 1933), p. 694-723.

[2] *Kirche und Kultur im Mittelalter*, t. I (Paderborn, 1924), ch. 5 : *Bonifatius und das Papsttum*.

[3] Dans son ouvrage *Das Papsttum. Idee und Wirklichkeit*, voir, au tome I[er] (3[e] édit. en 1950), la section : *Die Unterwerfung der Franken*.

[4] *Die Kirche des Mittelalters* [2] (Bonn, 1950), p. 36-41.

[5] T. LXII (1950), p. 237-246.

[6] T. IX (1937), col. 883-895.

[7] Cette conférence, donnée à Mayence le 21 juin 1954, a été publiée par l'auteur dans l'*Archiv für mittelrheinische Kirchengeschichte*, t. VI (1954), p. 9-23, sous le titre : *Des Winfrid-Bonifatius geschichtliche Sendung*.

[8] L'opinion de P. Dörfler est rapportée par J. Bernhart dans la lettre liminaire, p. 11, de son *Bonifatius, Apostel der Deutschen*, paru à Paderborn en 1951.

du saint qui joua un rôle aussi décisif en Germanie avaient prêté, en outre, une matière trop riche à la fantaisie des littérateurs.

Et M. Schieffer fait observer combien le souvenir traditionnel de S. Boniface, celui qu'on emporte des bancs de l'école et qu'ont illustré tant d'œuvres d'art, se révèle peu fidèle à la réalité complexe de l'histoire. Il se réduit surtout à quelques traits, presque hiératiques, qui parlent à la foule [1]. Pour celle-ci, Boniface est un grand convertisseur, qui eut l'audace d'abattre le chêne sacré de Geismar, qui donna son sang pour la foi en Frise et qui mérita le titre d'Apôtre des Allemands (« Apostel der Deutschen »). Or, s'il est vrai que la ferveur du zèle ne cessa d'animer le moine anglo-saxon qui, sur le continent, voulut dilater l'Église chez ses frères de race, il n'en faut pas moins reconnaître que le christianisme avait commencé à s'établir entre Rhin et Danube longtemps avant son époque et que la conversion des païens n'y fut pas plus particulièrement son fait que celui des nombreux autres missionnaires qui l'ont précédé ou accompagné. Le labeur proprement dit d'évangélisation que Boniface accomplit en Hesse et en Thuringe ne dura que peu d'années ; si on le compare à ses activités de réformateur et d'organisateur de l'Église dans les territoires germaniques, celles-ci l'emportent incontestablement sur celui-là [2]. Le titre, vénérable assurément, d'Apôtre des Allemands demande à être bien compris. Au VIII[e] siècle, aucune communauté politique ne groupait les Francs, les Souabes, les Bavarois et les Saxons sous le nom de « Deutschen » ; l'emploi de ce nom est, en l'occurrence, anachronique et devrait, pour le moins, se traduire par : les peuples de la Germanie [3].

A Geismar, Boniface fit preuve, on en convient, de vigueur apostolique. Mais son geste n'exigea sans doute pas de lui le courage exceptionnel que certains supposent ; l'auteur de sa première *Vita* ne prétend d'ailleurs pas l'insinuer. Sous le couvert de la protection officielle de Charles Martel, à l'ombre des défenses militaires franques, il ne s'exposait guère à la vindicte des infidèles ou des

[1] Ainsi, l'imposante statue de l'église de Rasdorf, dont la reproduction sert de frontispice à la *Gedenkgabe*, a emprunté, dirait-on, sa vigueur et sa majesté au *Moïse* de Michel-Ange. Sur quelques scènes de la carrière du saint, dessinées de façon romantique dans la première moitié du siècle dernier, voir, par exemple, l'étude de K. Zoeger von Manteuffel, *Die Bonifaziusbilder Alfred Rethels*, dans le *Wallraf-Richartz-Jahrbuch*, t. X (Francfort, 1938), p. 206-222.

[2] Supposons un instant, écrit M. Schieffer, que S. Boniface se soit reconnu avant tout une vocation de convertisseur et qu'il ait terminé sa vie vers 735 déjà plus que sexagénaire ; sa place dans l'histoire aurait été bien différente !

[3] « Germanorum apostolus meruit appellari », lisons-nous dans le Martyrologe romain, au 5 juin. Cf. *Comm. martyr. rom.*, p. 224. *Apostolus Germaniae* se lisait, dès avant 1582, sous une fresque murale à Mayence ; voir F. Arens, dans la *Gedenkgabe*, p. 600.

chrétiens mal convertis, encore adonnés aux vieilles superstitions. L'action était surtout démonstrative et caractéristique de l'évangélisation chez les Germains. Pour avoir des chances de succès, celle-ci devait, à l'époque, s'appuyer sur le pouvoir des rois ou des maires du palais. Elle s'exerçait moins par l'argumentation et les discours, susceptibles d'entraîner des conversions individuelles, que par l'adhésion, plus ou moins spontanée, de groupes entiers au Dieu des chrétiens. La chute impunie d'un arbre sacré montrait que le Christ était plus puissant que les divinités du paganisme ancestral. En territoire insoumis, chez les Saxons, par exemple, qui massacrèrent les SS. Ewald,deux missionnaires anglo-saxons homonymes, le risque, ostentatoire ou non, qu'on prenait de mourir pour la foi pouvait se payer d'un trépas sanglant. L'épisode de Geismar n'eut pas semblable caractère.

M. Schieffer ne saurait non plus se rallier à l'opinion de ceux qui croient que Boniface, octogénaire, se rendit en Frise pour y chercher, en quelque sorte, le martyre [1]. Pareille attitude n'eût pas cadré, lui semble-t-il, avec la manière dont le saint avait jusque-là compris sa mission de légat. Il sentait approcher sa fin, certes ; même il avait fait placer un linceul dans ses bagages et transmis ses dernières volontés tant à Lull, son disciple, qu'à Lioba, sa parente et amie. D'autre part, les zones frontières où il allait séjourner, si elles n'étaient pas encore pacifiées, étaient cependant conquises. Toujours est-il que le bain de sang de Dokkum, qui mit une fin tragique à la carrière du pontife, causa une énorme impression de surprise et de deuil. On peut se demander si l'attaque où périrent, en héros du devoir, S. Boniface et ses disciples avait été concertée en haine de la foi nouvelle par des païens fanatisés. C'est ce qu'on répète généralement. Il s'agirait plutôt, selon M. Schieffer, d'un brigandage sordide. Le récit du martyre par l'hagiographe Willibald, tout en exaltant la vaillance chrétienne de l'évêque et des siens, ne manque pas, notons-le, d'évoquer à diverses reprises l'ardeur des assaillants à piller et leur fureur homicide, portée à son comble lorsqu'ils eurent vu s'évanouir leur espoir d'un riche butin. Il est, au reste, permis de croire qu'en cette affaire, plusieurs mobiles se sont conjugués pour exciter au carnage la bande des Frisons, ennemis farouches de toute intrusion étrangère.

Les points que nous venons de toucher ne constituent donc pas, aux yeux du récent biographe, l'essentiel de la mission historique du saint. C'est à dégager celle-ci que M. Schieffer s'attache avant tout dans son livre, lequel, à de nombreuses pages, prend les allures d'une dissertation érudite, très dense et dont la lecture paraîtra, nous le croyons, assez ardue aux profanes [2].

[1] L'auteur reconnaît qu'il avait lui-même partagé naguère cette opinion qu'on trouve exprimée, en effet, dans son mémoire *Angelsachsen und Franken*, p. 6.

[2] Nous entendons : aux lecteurs qui, à l'occasion du jubilé de S. Boniface,

L'action réformatrice déployée par Boniface comme mandataire de Rome et avec l'appui des princes carolingiens dans l'Église franque est à la fois un aboutissement (« Abschluss ») et un point de départ (« Anfang »). C'est pourquoi l'exposé de M. Schieffer déborde assez largement les dates extrêmes de la vie du saint. Les deux premiers chapitres — une bonne centaine de pages de texte serré — présentent successivement le tableau de l'Europe chrétienne vers 700 et l'histoire de l'évangélisation des peuples germaniques avant l'arrivée de Winfrid-Boniface, tandis que le dernier chapitre du livre est un « Ausblick ». Il convenait, en effet, de décrire la scène où le missionnaire anglo-saxon allait jouer son rôle de 716 à 754, d'apprécier exactement l'attitude de la papauté vis-à-vis de l'Empire byzantin, de l'Italie lombarde et des pays occidentaux, d'étudier le mode de vie apparemment presque autonome — à tort on a dit : « romfrei » — de l'Église nationale franque, ainsi que les facteurs de décadence qui la minaient, de caractériser les traditions propres aux apôtres pérégrinants venus des Iles, d'esquisser, enfin, les problèmes politiques, religieux et sociaux dont l'évolution conduisit, assez normalement et en dépit des obstacles, à une union — mieux : une unité — de plus en plus consciente, qui serait canoniquement organisée par Boniface, entre le siège de Rome et le christianisme germanique. Le professeur Schieffer a traité ces questions avec maîtrise et, parfois, avec un rare bonheur d'expression.

Nous pouvons passer en revue, à présent, quelques traits particuliers de la carrière de S. Boniface d'après les publications récentes. On nous permettra de nous attacher davantage à la personne du saint qu'à l'histoire politique de son temps.

1. *Les origines, la date de naissance, le nom.* — Que la vie de Winfrid-Boniface, qui s'étend sur 80 années, nous soit moins bien connue dans sa première moitié, celle qui se passa dans son pays natal, voilà qui se comprend sans peine.

Notre source la plus précieuse, sans laquelle nous serions réduits, sur des points nombreux et importants, au jeu toujours précaire des conjectures, est, comme on sait, la correspondance réunie par l'archevêque Lull. Une fortune favorable nous l'a conservée dans trois manuscrits anciens. Mais cette collection, ou plutôt ces fragments : environ cent cinquante lettres, les unes envoyées par le saint, les autres reçues par lui ou par Lull, si elle nous éclaire sur maints aspects de la vie des centres religieux anglo-saxons, ne contient que d'assez rares précisions sur l'origine et la formation du futur missionnaire.

s'attendaient moins à une construction scientifique qu'à une « hagiographie » édifiante. Le *Winfrid-Bonifatius* ne se conforme nullement à ce dernier type, encore que le fond du livre fasse grand honneur à l'apôtre des Germains. On peut regretter que la typographie en soit assez peu aérée et que l'annotation du texte, très succincte, ait dû être rejetée à la fin.

D'autre part, le prêtre Willibald, qui sous le contrôle du même Lull et de Mégingaud rédigea la première Vie (*BHL.* 1400), dix ans après le martyre de Dokkum, n'avait jamais eu de contacts personnels avec son héros. En outre, tout en disposant, à Mayence, d'une information très autorisée, il demeure hagiographe. C'est dire qu'il n'avait nullement pour objectif principal de renseigner ses dévots lecteurs sur les faits et les dates, comme nous l'attendons aujourd'hui d'un historien de métier. Son souci est d'exalter le saint qui, en tant que tel, est placé à l'avant-plan de la narration, le prestige de ses vertus et de la gloire acquise à sa mort se projetant sur tous les épisodes de sa carrière [1]. Ceci vaut notamment pour la période des années d'enfance et de formation : aux renseignements assez lacunaires dont il disposait, le biographe mêle, on le sent, quelques clichés conventionnels. Quant aux *Vitae* qui sont postérieures à l'œuvre de Willibald, elles dépendent généralement de celle-ci et n'ont de valeur propre qu'en de rares passages où leur auteur, un Radbod d'Utrecht, un Othlo de Saint-Emmeran, suit une tradition particulière.

Jadis, on se félicitait surtout de posséder, sur S. Boniface, des documents biographiques « dignes de foi ». Sans leur dénier ce mérite, très réel, dans l'ensemble, à condition de savoir les lire, plus d'un critique insiste davantage, aujourd'hui, sur les lacunes que ces documents présentent au point de vue de notre information historique. Combien volontiers, en effet, nous sacrifierions quelques fleurs du style, fort apprêté, de Willibald en échange de telles ou telles précisions qui nous feront toujours défaut.

C'est ainsi que ni l'année ni le lieu de la naissance de Winfrid, ni le nom ni la condition sociale de ses parents n'ont été consignés dans le récit du premier biographe. Peut-être ce dernier ignorait-il lui-même la réponse exacte à ces questions ? Ce qu'il raconte, d'autant plus complaisamment, de la vocation précoce du futur apôtre, de l'opposition qu'elle rencontra chez son père, puis de la grave maladie envoyée à celui-ci par le ciel pour changer ses sentiments, tout cela pourrait bien être redevable de plus d'un trait à l'amplification édifiante.

Grâce à divers recoupements, les critiques modernes font naître

[1] Sur les conditions particulières du travail de Willibald, on trouve d'intéressantes observations dans un récent article de M. W. Fritze : *Bonifatius und die Einbeziehung von Hessen und Thüringen in die Mainzer Diözese. Bemerkungen zu einer unerklärten Stelle in Willibalds Bonifatius-Vita*, publié dans le *Hessisches Jahrbuch für Landesgeschichte*, t. IV (1954), p. 37-63 ; voir notamment p. 56-58, où l'on corrigera, en passant, plusieurs coquilles dans une citation des *Légendes hagiographiques* du P. Delehaye (note 87). De la plume du P. C.-M. Fischer, la *Gedenkgabe* de 1954 présente aussi quelques « Hagiographische Betrachtungen », beaucoup plus générales, dans l'article : *Die Bedeutung eines Heiligen* (p. 34-50) ; sur Willibald, voir p. 38.

Winfrid à une date certainement antérieure à 675, qui a pu se situer assez vraisemblablement dans les mois qui séparent l'été de 672 de l'automne de 673. Th. Schieffer, sur ce point, se range aux conclusions de F. Flaskamp, qui a examiné le problème en 1926. Dans son article de la *Zeitschrift für Kirchengeschichte* [1], ce spécialiste des études bonifatiennes fait intervenir, entre autres éléments chronologiques, ceux qu'on peut tirer de l'ordination sacerdotale du moine Winfrid, à trente ans passés, de la période où il travailla en Frise avec S. Willibrord, laquelle se termina peu avant la cinquantième année, puis, dans le courant de celle-ci, semble-t-il, de la consécration épiscopale reçue à Rome le 30 novembre 722.

Une tradition situe à Crediton près d'Exeter, dans le Devon, à l'extrémité occidentale du royaume de Wessex, le berceau de Winfrid. On ne peut cependant faire fond sur cette assertion, plausible en soi mais peut-être intéressée, qui ne remonte qu'au XIVe siècle. Aussi vaut-il mieux s'en tenir, d'une façon plus vague, aux environs d'Exeter.

Et ses parents? Dans un écrit qui est un des plus anciens que nous possédions de Winfrid, une épître dédicatoire de 705 environ, qui lui a été définitivement restituée par M. N. Fickermann [2], après que M. P. Lehmann [3] y eut décelé une plume anglo-saxonne, le moine de Nursling se déclare lui-même issu d'une lignée sans gloire : *extremis Germaniae gentibus ignobili stirpe procreatus.* M. Fickermann s'est demandé si ce bout de texte n'infirme pas l'opinion généralement reçue d'une origine beaucoup plus relevée de S. Boniface [4]. Mais il convient évidemment de ne pas interpréter en rigueur des termes, surtout dans un prologue littéraire, pareille déclaration, dont l'humilité monastique a encore pu accentuer le caractère conventionnel. On doit sans doute chercher les parents de Winfrid, non dans l'aristocratie, qui occupait généralement de hautes fonctions auprès du roi, mais parmi les libres propriétaires terriens. Il est à noter que des collaborateurs de S. Boniface, apparentés à sa famille, comme l'évêque d'Eichstätt Willibald, son frère Wynne-

[1] T. XLV (1927), p. 339-344 : *Das Geburtsjahr des Wynfrith-Bonifatius.* C'est aux conclusions de cette étude que se réfère aussi W. Levison, dans son livre *England and the Continent*, p. 70.

[2] *Der Widmungsbrief des hl. Bonifatius*, dans *Neues Archiv*, t. L (1935), p. 210-221. Le texte de l'épître avait été publié par E. Dümmler comme anonyme dans *M. G.*, Epist. t. IV, p. 563-565, d'après le manuscrit de Paris 17959, du IXe siècle.

[3] *Ein neuentdecktes Werk eines angelsächsischen Grammatikers vorkarolingischer Zeit*, dans *Historische Vierteljahrsschrift*, t. XXVI (1931), p. 738 et suiv. Le texte s'y trouve reproduit.

[4] E. Caspar (t. c., p. 695, note 2) n'hésite pas à trancher par l'affirmative la question posée par N. Fickermann, lequel avait réservé son opinion, d'un mot prudent : « cedo peritiori ».

bald, abbé d'Heidenheim, et leur sœur Walburge, ainsi que Lioba, abbesse de Tauberbischofsheim, passaient aux yeux des contemporains pour être issus de la noblesse saxonne. Resterait à définir la nature ou le degré de celle-ci.

Le biographe Willibald, anglo-saxon lui-même, paraît se retrouver peu à peu sur un terrain plus ferme, lorsqu'il décrit la formation que Winfrid reçut, d'abord comme jeune enfant au monastère d'Exeter, sous l'abbé Wulfhard, puis surtout, sous Winbert, dans celui de Nursling, entre Winchester et Southampton, où il devint suffisamment maître dans l'art littéraire pour l'enseigner à son tour. Le goût des disciplines en honneur dans les écoles de sa jeunesse accompagnera l'apôtre tout le long de sa vie. Nous possédons encore de ses écrits, une grammaire, des poèmes d'une facture compliquée à figures géométriques, des énigmes. Lull, à Mayence, recevra de lui des leçons. Avec l'héritage des fortes traditions monacales, avec la connaissance des Écritures, avec l'attachement à la hiérarchie romaine, Winfrid apporta donc aussi en Germanie des éléments de culture, qui, après sa mort, contribueront à l'épanouissement de la renaissance carolingienne [1].

Bien que Willibald ne nous fournisse que peu de détails précis sur les capacités d'homme d'action que Winfrid déploya d'abord, durant de longues années, dans son pays d'origine, nous apprenons qu'il y remplit avec succès des missions de confiance, notamment lorsqu'il fut député auprès de Berhtwald, successeur de Théodore de Tarse sur le siège de Cantorbéry, par les membres d'un concile tenu en Wessex sous le roi Ina.

Comment S. Boniface écrivait-il son nom d'origine, ce nom que, pour simplifier ou pour éviter tout pédantisme, nous écrivons aujourd'hui le plus souvent Winfrid [2] ? Comment convient-il, ensuite, d'orthographier le nom latin qu'il reçut à Rome ? L'étude la plus récente et la plus fouillée sur la transmission manuscrite du double nom de l'apôtre des Germains a été publiée en 1954 par M. Ch. Weber, dans les *Fuldaer Geschichtsblätter* qu'il dirige [3].

Le document capital où l'on peut atteindre la bonne graphie du nom primitif est un poème adressé par le saint lui-même à son disciple Dudd et dont le texte a été heureusement conservé dans le manuscrit de l'université de Wurtzbourg Mp. th. f. 29, du x[e] siècle [4].

[1] Auteur de *Fuldaer Studien* (Munich, 1925 et 1927) très appréciés, M. P. Lehmann a réuni, dans la *Gedenkgabe* jubilaire, le souvenir de Rhaban Maur à celui de S. Boniface : *Zu Hrabans geistiger Bedeutung* (p. 473-487).

[2] C'est la forme simplifiée qu'adopte aussi le professeur Schieffer. Pareillement, nous écrivons Hubert et non Chuchobert, Clotaire et non Chlothachaire.

[3] T. XXX (1954), p. 39-66 : *Die Namen des hl. Bonifatius*. Déjà, en 1896, A. J. Nürnberger avait traité de la question : *Die Namen Vynfreth-Bonifatius*, dans le *28. Bericht d. Wiss. Ges. Philomathie zu Neisse*, paru à Breslau.

[4] M. Weber en a donné un fac-similé (art. c., p. 44) et reproduit, en regard, l'édition d'E. Dümmler (*M. G.*, Poet. lat., t. I, p. 17).

Il s'agit d'un de ces exercices métriques de haute école, dans la manière d'Aldhelm, comprenant trente-huit vers. En acrostiche, on y lit l'hexamètre suivant :

Uynfreth priscorum Duddo congesserat artem,

et en télestiche :

Uiribus ille iugis iuuauit in arte magistrum.

Au centre du poème, où ils forment un losange parfait, on retrouve, comme mésostiches, les deux mêmes vers.

Voilà donc un témoignage direct et qui, par sa nature, n'a pu être altéré par les copistes. La forme *Uynfreth* — elle revient deux fois dans le poème latin — doit rendre le Wynfreth de l'ancien anglais.

Si on confronte la graphie du nom, tel qu'il apparaît dans le poème, avec celle qu'on rencontre dans l'ép. 34, adressée par Boniface à ce même Dudd [1], on constate que les trois manuscrits anciens de cette dernière portent : *Dilecto filio Duddo abbati Bonifatius qui et Wynfrethus.* Cependant, plusieurs autres formes du nom se présentent dans l'ensemble de la correspondance. M. Weber s'est donné la peine d'en établir la statistique, dans les lettres de Boniface comme dans celles qui lui furent envoyées. Outre *Wynfrethus*, les copistes écrivent *Wynfrithus*, *Wynfredus*, *Wynfridus* et *Winfrethus*, *Winfredus*, *Winfridus*. Les graphies qui ont *y* dans la première syllabe et *th* dans la seconde sont les plus fréquentes [2].

Passons au nom « romain ». C'est dès le 15 mai 719, comme on sait, que le pape Grégoire II, autorisant officiellement la mission du saint, l'appela Boniface, et non en 722 lors de la consécration épiscopale, comme le rapporte Willibald, trompé peut-être par le souvenir de S. Willibrord, à qui le pape Serge Ier avait imposé, en pareille occasion, le nom de Clément. (Rappelons ici que, si Willibrord n'usa guère de son vocable romain, on voit celui de Boniface apparaître aussitôt dans la correspondance du saint, à côté de Wynfreth, puis supplanter pour de bon le nom original.)

Ce nom romain du missionnaire pose lui aussi un problème d'orthographe, lié d'ailleurs à celui de son étymologie. La graphie *Bonifatius*, la plus ancienne et la seule correcte, a souvent fait place, en effet, à *Bonifacius*, qui à certaine époque prit même le dessus. Dans l'antiquité, ce nom a été porté par des païens et par des chrétiens [3]. On l'écrivait avec un *t*, ce que confirme d'ailleurs la

[1] Éd. Tangl, p. 58-59.

[2] M. Weber poursuit son enquête dans les livres imprimés, jusqu'à nos jours, et constate que l'usage a beaucoup varié. Il estime que dans la littérature scientifique la forme *Wynfrith* semble avoir prévalu, mais note cependant *Winfrid*, par exemple chez Lehmann, Schieffer. Enfin, il rejette résolument la graphie hybride *Winfried*, qu'on rencontre quelquefois.

[3] Voir Ch. Hülsen, *Bonifatius-Malifatius*, dans *Rheinisches Museum*, N. F., t. LXXXI (1932), p. 187-192.

translittération grecque en *Βονιφάτιος* (jamais *Βονιφάκιος*). Les premiers exemples de la forme *Bonifacius* qui soient bien attestés datent du VIII^e^ siècle, et ils sont assez rares. A partir des IX^e^ et X^e^, cette graphie devient fréquente, mais elle ne prédomine pas avant le XIII^e^. Les chartes originales de Fulda, au VIII^e^ siècle, ont toutes *Bonifatius* — il s'agit de notre saint — à une exception près [1]. Si on compulse l'édition des *Epistolae*, établie par Tangl, nous y pouvons dénombrer, avec M. Weber, les cas suivants sous la plume des copistes : 1° le manuscrit de Munich, VIII^e^/IX^e^ siècle, pour 76 lettres où intervient le nom de Boniface, a 73 fois la graphie avec *t*, 2 fois avec *c*, 1 fois l'abréviation *Boñi* ; 2° le manuscrit de Karlsruhe, du IX^e^ siècle, avec 72 lettres, compte 60 fois le *t*, 10 fois le *c*, 2 fois l'abréviation ; 3° le manuscrit de Vienne, du IX^e^ siècle, avec 55 lettres, a 22 *t*, 30 *c* et 3 abréviations. Notons encore que dans le passage de la *Vita* où Willibald relate l'imposition du nouveau nom, le témoin le plus ancien, manuscrit de Munich 1086, du commencement du IX^e^ siècle, écrit *Bonifatius* [2]. Quant à la chancellerie pontificale, elle demeure fidèle à cette dernière graphie jusqu'au XIV^e^ siècle, tant pour désigner les papes Boniface, de 418 (Boniface I^er^) à 1303 (Boniface VIII), que pour mentionner d'autres personnages du même nom.

On a fait observer que la prononciation *-zius*, qui vaut pour *-cius* comme pour *-tius*, a pu être profitable à la diffusion de la mauvaise graphie ; de même, à partir d'une certaine époque, la similitude entre les minuscules *t* et *c*. Mais le facteur principal fut, assurément, la fausse étymologie qui interpréta le nom en le faisant dériver de *bonus* et de *facere*. Ainsi voit-on Hucbald de Saint-Amand († 930) rapporter dans sa *Vita Lebuini* une opinion qui courait de son temps et qui prêtait au pape Grégoire II une intention particulière dans le choix du nom nouveau donné à Winfrid : *et qui antea vocabatur Winfridus gratia meritoque b o n o r u m f a c t o r u m , ut quidam volunt, dictus est Bonifacius* [3]. Dans la *Vita III Bonifatii*, cette interprétation est admise : *propter sua bona opera* [4]. Elle l'est d'autant plus facilement que l'hagiographe Willibald, par une erreur que l'examen de la correspondance du saint suffit à réfuter, avait situé l'imposition du nom romain en l'année 722, lors de la consécration épiscopale de Boniface, ainsi que nous l'avons rappelé. Grégoire aurait envoyé aux Germains un pontife qui s'était déjà signalé à eux par ses bonnes actions. Or, c'est trois ans plus tôt qu'il faut placer le changement du nom. Et W. Levison, traitant de cet épisode, a montré que le choix du vocable s'explique par une

[1] D'après l'*Urkundenbuch des Klosters Fulda*, t. I (Marbourg, 1913), publié par E. E. Stengel.

[2] Ch. 6 ; éd. Levison, p. 29.

[3] *BHL.* 4812, ch. 8.

[4] Ch. 5 ; éd. Levison, p. 82.

coïncidence bien simple, qui avait déjà joué dans le cas de Willibrord-Clément : la veille du 15 mai, jour où Winfrid reçut son ordre de mission, on venait de célébrer à Rome la fête de S. Boniface, le martyr de Tarse [1].

Rappelons pour mémoire qu'une autre étymologie, non moins erronée, se rencontre assez tôt dans la Vie de S. Grégoire d'Utrecht, rédigée par S. Liudger († 809). Victime de la même erreur de chronologie que Willibald, l'hagiographe fait assister le jeune Grégoire, aux côtés de Winfrid, à l'audience pontificale et explique le choix du nouveau nom par l'excellence du don de la parole chez Boniface : *ob facundiam linguae et gratiam labiorum* [2]. Ceci suppose que le vocable est constitué par les éléments *bonum* et *fari*, *fatus sum*.

Il est temps d'indiquer les composantes véritables de *Bonifatius*, qui ne sont autres que *bonum* et *fatum*, au sens de destinée. C'était une idée familière, aux temps du paganisme, que celle de la fortune favorable, de l'heureux destin. Elle a forgé le nom *Bonifatius*. Vocable de bon augure, Boniface est le synonyme parfait d'Eutychès.

2. *La formation et la personnalité de l'apôtre.* — Ce n'est pas dans l'enthousiasme de la jeunesse, nous l'avons rappelé, que Winfrid suivit l'appel, propre aux insulaires, de la *peregrinatio pro Christo*, mais avec la calme détermination d'un esprit déjà mûr et qui aurait pu jouer un rôle brillant dans sa patrie. Sur l'évolution de ces sentiments dans l'âme du saint, les sources sont malheureusement demeurées silencieuses. Après une brève expédition en Frise (716), Winfrid, qui avait rencontré dans cette région les circonstances les plus défavorables, rentra à Nursling. Élu abbé, il se récusa, car il n'avait nullement abandonné ses projets d'évangélisation lointaine. Tout son avenir, d'ailleurs, va répondre à la fermeté de sa décision.

Pour juger en toute équité de son action sur le continent, il nous faut signaler encore quelques aspects de sa personnalité, telle qu'elle ressort des études les plus récentes. La première contribution par laquelle s'ouvre le volume de Mélanges 754-1954, ou *Gedenkgabe*, de Fulda est de Dom St. Hilpisch et a pour titre : *Bonifatius als Mönch und Missionar* [3]. L'auteur, historien de l'Ordre bénédictin, y montre combien sincèrement Boniface a, tout le long de sa vie, gardé l'idéal monastique et cultivé les vertus de sa profession ; il expose ensuite qu'à travers l'histoire cette profession impliqua toujours le désir de l'apostolat. On trouvera un bon portrait psychologique du saint, esquissé par le même Dom Hilpisch [4], dans les

[1] *Willibrordiana*, dans *Neues Archiv*, t. XXXIII (1908), p. 525-530, repris dans W. Levison, *Aus rheinischer und fränkischer Frühzeit* (Dusseldorf, 1948), p. 337-341.

[2] *BHL.* 3680, ch. 7.

[3] P. 3-21.

[4] *Wynfreth-Bonifatius. Zu seinem 1200. Todestag.*

Fuldaer Geschichtsblätter de 1954 [1]. Un total renoncement à soi-même, l'appui en Dieu par la persévérance dans l'oraison, l'humble recours à la hiérarchie, le désir d'implanter partout l'Église du Christ, autant de traits qui caractérisent l'action de Boniface. On le verra fonder plusieurs monastères : Amöneburg, Fritzlar, Ohrdruf, Tauberbischofsheim, Fulda, Kitzingen, afin d'approfondir et de soutenir son œuvre de christianisation. Il demeure en relations constantes avec les moines et les moniales de son pays d'origine, leur demandant avec instances l'aide de leurs prières, des manuscrits de l'Écriture, des objets servant au culte. Son endurance physique semble l'avoir bien servi dans ses pérégrinations incessantes ; jusque dans ses vieux jours, il ne cherchera nullement son repos ou ses aises, habitué qu'il est de tout subordonner à l'appel du devoir. Chez lui, rien du politicien qui se veut habile, du diplomate qui intrigue, du prélat de cour qui sert un maître ou un pouvoir. Il se confie avant tout dans les moyens surnaturels et envisage avec un grand sérieux sa tâche apostolique, qui est de sauvegarder, pures et intactes, la foi et la morale chrétiennes dans un monde livré à l'ambition des grands, à la décadence du clergé et à une extrême rudesse des mœurs chez le petit peuple. Tourmenté par ces responsabilités, parfois jusqu'à la dépression, toujours soucieux de discipline, d'orthodoxie, de régularité canonique, il sut se montrer néanmoins énergique et courageux en toute occasion et prompt à réconforter ses amis, lesquels lui témoignaient de la vénération et de la tendresse.

Il y a quinze ans déjà, M. J. Lortz consacra deux pénétrantes études à rechercher dans les lettres de S. Boniface ce qu'elles nous révèlent du capital idéologique dont vivait l'apôtre [2]. Ces articles renferment de très utiles observations ; aussi ont-ils été fréquemment cités dans les publications de 1954. Nous en détachons, à notre tour, quelques éléments.

Il est assurément fort délicat d'inventorier, d'après la correspondance du saint, l'ensemble des idées qui alimentaient sa vie intérieure et sa prédication. Nous ne possédons, en somme, qu'un nombre relativement restreint de ses lettres, et leur contenu fait écho, d'habitude, à des préoccupations occasionnelles soit de l'auteur soit de ceux qui lui écrivent. On y chercherait en vain des exposés systématiques sur les conceptions de l'apôtre en matière de théologie, de spiritualité ou sur ses plans de réforme de l'Église franque. M. Lortz, tout en se montrant déçu de rencontrer le plus souvent des points particuliers d'ordre moral, pastoral ou disciplinaire, fait aussitôt remarquer que les succès apostoliques d'une si longue car-

[1] T. XXX, p. 34-38.

[2] *Untersuchungen zur Missionsmethode und zur Frömmigkeit des hl. Bonifatius nach seinen Briefen*, dans *Willibrordus*. Echternacher Festschrift zur XII. Jahrhundertfeier des Todes des heiligen Willibrordus, hrsg. von N. Goetzinger (Luxembourg, 1940), p. 247-283 ; la seconde partie a paru, sous le même titre, dans la *Theologische Quartalschrift*, t. CXXI (1940), p. 133-167.

rière suffisent à démontrer que l'enseignement de S. Boniface n'a pu souffrir de déficiences essentielles. La solide formation qu'il avait reçue dans son pays, sa profession de foi présentée à Grégoire II, son stage de missionnaire auprès de S. Willibrord le confirmeraient au besoin. Si on ne trouve pas chez lui les richesses théologiques d'un S. Paul ou d'un S. Augustin sur la justification et la grâce, ni des vues profondes sur la vie sacramentelle et la liturgie, c'est que les conditions de l'action évangélisatrice en Germanie au début du VIII^e siècle étaient bien difficiles. La prédication devait s'adapter à une audience très primitive ; celle-ci n'était en rien semblable à celle qui accueillit la foi chrétienne, aux premiers âges, dans le bassin méditerranéen. S. Grégoire II, après avoir loué, dans sa lettre du 15 mai 719, la science, le zèle et le talent de l'apôtre anglo-saxon, l'envoie selon son désir *ad gentes quascumque infidelitatis errore detentas* et lui recommande *ut... praedicationem utriusque testamenti mentibus indoctis consona ratione transfundas* [1]. Cette adaptation nécessaire à la mentalité des païens et des demi-chrétiens que la civilisation du monde antique n'avait que peu touchés, limitait sans doute la prédication aux articles essentiels du Symbole et aux principaux traits de l'Écriture. Elle dut avoir aussi un tour pratique, se faire moralisatrice et insister de manière assez constante sur la juste rémunération des actes humains dans l'au-delà.

« Moralismus ? », se demande M. Lortz, qui pose même un moment la question de savoir si ce niveau peu élevé, et que l'accommodation aux circonstances locales ne permit guère de hausser, n'allait pas compromettre, pour longtemps, l'approfondissement des valeurs chrétiennes chez les Allemands. Pourtant, on ne niera pas qu'après les baptêmes de masse, s'instaurait dans les âmes la vie de foi et de grâce qui sublimerait en réalités surnaturelles les actions de ces hommes rudes, avec ou sans l'intelligence profonde des vérités théologiques qui s'y rapportent. Boniface enseignait une doctrine élémentaire, voire rudimentaire, mais qui tout de même comportait tout l'essentiel, et s'appuyait sur cette *maxima scripturarum eruditio* que Willibald lui reconnaissait ; puis il s'efforçait d'extirper les abus criants de la conduite chez les grands comme chez les humbles, afin de faire prédominer les vertus de l'Évangile. En ces régions où avait régné si longtemps l'attitude religieuse païenne du *do ut des* et de la crainte, on ne fera pas grief à Boniface — ni à ceux qui l'y avaient précédé — de s'armer fréquemment des textes bibliques où il est question de récompense ou de châtiment.

Le second article de M. Lortz est plus important parce qu'il concerne l'orientation même de l'action missionnaire de S. Boniface, laquelle a été jugée parfois de façon peu équitable. Trop souvent, on a entendu à ce sujet des termes nettement péjoratifs, comme

[1] Ép. 12 ; éd. Tangl, p. 18.

« Ueberfremdung des deutschen Wesens » ou « Romhörigkeit », forgés par les préjugés nationalistes ou confessionnels [1]. M. Lortz rappelle fort justement qu'une loi élémentaire de la méthode historique est de comprendre et d'apprécier un personnage du passé d'après les concepts et les sentiments qui furent les siens, dans l'ambiance même de son époque. Winfrid-Boniface a toujours senti — et exprimé — son appartenance à la vieille race des Saxons. C'est par amour pour ses frères germaniques sur le continent, « sang de son sang et os de ses os » [2], qu'il a voulu passer la mer. Constant, nous l'avons dit, dans son dessein, il s'est laissé guider avant tout par des mobiles surnaturels et désintéressés.

Boniface, poursuit M. Lortz, n'agit pas seulement en adepte du christianisme (« christlich »), mais comme membre d'une Église (« kirchlich ») ; et cette Église est celle du pape romain (« römisch-päpstlich »). Il se montre, dans toute son attitude, le serviteur, le héraut, le légat du Siège apostolique. Aux quatre pontifes Grégoire II, Grégoire III, Zacharie et Étienne II qu'il connut, il a témoigné, en toute occasion, son humble et filial attachement. Soucieux, presque anxieux, de s'en tenir aux saints canons, il sollicite leurs avis et leurs décisions en matière de discipline et de pastorale [3]. On lui a même imputé un certain goût, voire un besoin de dépendance (« Abhängigkeitsbedürfnis ») qui, dans son caractère, serait un élément de faiblesse ou, du moins, un manque de résolution virile. Bref, il sert le programme de l'Église universelle, mère de la doctrine et dispensatrice des moyens de salut, qui, en la personne de Grégoire Ier, avait envoyé jadis une mission dans son propre pays. Fidèle à ses convictions, il n'a pu voir le bien d'une Église franque, réformée et réorganisée, que dans une union étroite avec Rome. Tout cela est fort clair et abondamment attesté.

Est-ce à dire que par là Boniface est allé à l'encontre de l'inclination ethnique ou dynastique des peuples qu'il évangélisa ? Certes non. Par des aspirations multiples, culturelles autant que religieuses, l'Occident germanique tendait, au contraire, vers Rome, centre de la civilisation antique et chrétienne. Boniface provoqua-t-il des interventions pontificales qui, dans le cadre de l'Église franque,

[1] Pour juger de l'outrance que peut atteindre cette hostilité, nous reproduisons, d'après Dom Hilpisch (*Fuldaer Geschichtsblätter*, t. XXX, p. 34), une phrase d'E. Bergmann, fauteur d'une « Église nationale allemande » en 1934 : « Nehmen wir einmal an, dass nicht die heilige Eiche durch Bonifatius sondern Bonifatius durch die heilige Eiche erschlagen worden wäre, dann erstreckten sich heute unsere Grenzen bis nach Sibirien. »

[2] Ép. 46 ; éd. Tangl, p. 75.

[3] Voir, par exemple, les réponses de Grégoire II dans la lettre 26 (éd. Tangl, p. 44-47). On lira non sans profit l'étude compétente de H. Nottarp : *Sachkomplex und Geist des kirchlichen Rechtsdenkens bei Bonifatius*, dans la *Gedenkgabe*, p. 173-196.

empiétaient sur les prérogatives qu'exerçait, en matière ecclésiastique, l'autorité royale? Nullement. A bien considérer les faits, aucune antinomie n'apparaît entre sa soumission religieuse à Rome et sa loyale sujétion envers le pouvoir politique, qui, d'ailleurs, l'appuie dans l'ensemble et le protège. Stigmatiser les labeurs apostoliques de S. Boniface comme s'il avait été au service d'une politique romaine d'expansion et de domination, en parler comme on parlera, plus tard, d'une lutte entre le Sacerdoce et l'Empire, est, historiquement, sans objet. Il semble que l'étude de la querelle des investitures ait laissé dans l'esprit de plus d'un historien la conviction latente que le pouvoir spirituel et le pouvoir séculier doivent par nature et à toute époque entrer en conflit. Mais en ce début du VIIIe siècle, la Rome pontificale ne manifeste aucunement, du point de vue « kirchenpolitisch », comme disent les Allemands, des visées vers le Nord, tout occupée qu'elle est par les drames, qui la touchent de si près, de l'Empire de Byzance, sur lequel elle continue de s'appuyer, et de l'Italie. L'option décisive entre Orient et Occident, qui se présentera aux papes Zacharie et Étienne II, ne se précisait pas encore dans les premières décades du siècle.

D'autre part, comme Lortz s'en avise à un autre endroit [1], il faut mettre aussi en garde l'esprit de certains catholiques contre une erreur opposée. Habitués à juger des choses de l'Église d'après les circonstances modernes, ils inclinent parfois à transporter dans le lointain passé l'exercice universel d'un primat de juridiction, que Rome, sans doute, se reconnaissait de droit mais était loin d'étendre, de fait, à toutes les nations de la chrétienté. Si son contrôle suprême sur la doctrine était généralement admis et respecté en Occident, le pouvoir d'administrer les Églises et d'y intervenir efficacement en matière d'affaires épiscopales et de synodes était encore bien limité aux temps de Grégoire II et de Grégoire III.

C'est dans la dernière section de son deuxième article, intitulée « Staatskirchentum », que M. Lortz a mis au point une formule qui sera souvent reprise et se montrera féconde chez des historiens tels que Schieffer, Büttner, Sante, Nottarp, celle de la « mit Rom verbundene fränkische Landeskirche » [2]. Car l'auteur entend défendre, dans la théorie et dans la réalité, le caractère romain de cette Église, quelque autonome qu'elle ait pu paraître sous certains aspects et en dépit des nombreux dangers que lui fit courir la décadence qui la minait : « Es gab eine katholische Idee und Wirklichkeit des Landeskirchlichen » [3].

Nous ne pouvons entrer dans le détail de la démonstration, très nuancée, qu'on nous donne ni ne voulons anticiper sur la suite de notre article. Il convient, à ce propos, d'attirer l'attention sur une

[1] *Bonifatius und die Grundlegung des Abendlandes*, p. 16-19.
[2] *Theologische Quartalschrift*, t. c., p. 163.
[3] Ibid., p. 156.

étude, fort suggestive, de Dom K. Hallinger dans la *Gedenkgabe* [1] de 1954. Après avoir décrit la vague de *romanitas* que fit, incontestablement, déferler en terre franque la réforme ecclésiastique entreprise par S. Boniface, le fougueux critique rompt une lance contre les historiens qui lui ont paru croire, à quelque degré, que, durant tout le siècle qui précéda cette action, Rome et l'Église franque s'étaient, pour ainsi dire, ignorées mutuellement. Il traite ensuite successivement 1° de la survivance, dans l'Église des Francs, du souvenir des origines romaines du christianisme dont leurs ancêtres avaient hérité en Gaule ; 2° de la persistance de ce que l'auteur appelle « die petrinische Romidee », insistant sur le fait que c'est S. Pierre, prince des Apôtres et porte-clef, qui aux yeux des Francs fit de Rome — et cela bien avant l'arrivée de l'Anglo-Saxon Winfrid — la Ville souveraine [2] ; 3° de Rome qui, à ce titre, n'a pas cessé d'être un centre de pèlerinage ; 4° de la discipline et des coutumes monastiques d'origine romaine ; 5° d'une certaine continuité de la tradition romaine dans le domaine des synodes ; 6° du sens, toujours conservé, d'une autorité primatiale du siège de Rome ; 7° de la liturgie. Dom Hallinger conclut : « Die fränkische Kirche des 6. und 7. Jahrhunderts ist alles andere als romfern oder gar romfeindlich gewesen [3]. »

De ces considérations on passe naturellement aux études qui concernent l'état du christianisme dans les divers territoires lorsque S. Boniface y exerça son zèle de missionnaire et de réformateur.

3. *Le champ d'action, les contemporains.* — Sans reparler de l'exposé général qu'on lit chez M. Schieffer sous le titre : *Die vorbonifatianische Germanenmission im Frankenreich* [4], nous signalerons d'abord bivers travaux sur lesquels se fonde, pour une part, la nouvelle diographie. Plusieurs ont pour auteur le professeur H. Büttner, que M. Schieffer remercie d'ailleurs dans sa préface pour l'aide précieuse qu'il a trouvée chez lui. Mentionnons les articles suivants, dont le premier est un tableau d'ensemble : *Die Franken und die Ausbreitung des Christentums bis zu den Tagen des Bonifatius* [5] ;

[1] P. 320-361 : *Römische Voraussetzungen der bonifatianischen Wirksamkeit im Frankenreich.*

[2] L'auteur ne se déclare cependant pas d'accord avec les thèses trop exclusives de J. Haller et de son disciple Th. Zwölfer. De ce dernier, il faut mentionner ici le *Sankt Peter, Apostelfürst und Himmelpförtner*, Stuttgart, 1929. Rappelons une phrase de Mgr L. Duchesne : « Saint Pierre est le prince des apôtres ; il est encore le portier du ciel. Cette circonstance, dont la valeur échappe en général aux hommes politiques d'à présent, était de nature à faire réfléchir un prince carolingien et même à peser sur sa politique » (*Les premiers temps de l'État pontifical*, Paris, 1904, p. 48).

[3] P. 360.

[4] Ch. II, p. 81-102.

[5] *Hessisches Jahrbuch für Landesgeschichte*, t. I (1951), p. 8-24.

Frühes fränkisches Christentum am Mittelrhein [1] ; *Das mittlere Mainland und die fränkische Politik des 7. und frühen 8. Jahrhunderts* [2] ; *Christentum und Kirche zwischen Neckar und Main im 7. und frühen 8. Jahrhundert* [3] ; *Christentum und fränkischer Staat in Alemannien und Rätien während des 8. Jahrhunderts* [4]. On y joindra quelques autres contributions rédigées par des spécialistes pour la *Gedenkgabe* en l'honneur de S. Boniface, notamment : E. Klebel, *Zur Geschichte des Christentums in Bayern vor Bonifatius* [5] ; Dom R. Bauerreiss, *Die Anfänge der Metropolitanverfassung in Altbayern* [6] ; H. Tüchle, *Bonifatius und Schwaben* [7] ; K. D. Schmidt, *Bonifatius und die Sachsen* [8] ; F. Flaskamp, *Wilbrord-Clemens und Wynfrith-Bonifatius* [9] ; Th. Mayer, *Bonifatius und Pirmin* [10]. Entrer dans les questions particulières que soulèvent ces recherches régionales sur les courants d'évangélisation — missions gallo-franque, irlandaise, anglo-saxonne — nous entraînerait fort loin. On ne résume pas ce genre d'études. Du point de vue qui nous intéresse surtout dans un bulletin hagiographique, nous nous contenterons de relever quelques traits particuliers qui mettent en cause d'autres saints personnages.

Le plus proche précurseur dans la mission anglo-saxonne sur le continent, S. Willibrord, avait dû abandonner son principal théâtre d'opérations, la Frise, lorsqu'après la mort de Pépin d'Héristal (714) le soulèvement de Radbod y avait rendu impraticable, pour un temps, l'exercice de l'apostolat. Après son débarquement à Wijk-bij-Duurstede, en 716, Winfrid avait, en dépit des circonstances, pris résolument le chemin d'Utrecht, mais s'était bien vite rendu compte de l'inutilité de ses efforts sur un terrain aussi ingrat. Il lui fallut changer ses projets et, d'abord, se procurer en haut lieu des appuis efficaces. Quand, à la suite de son voyage à Rome, il se vit envoyer par Grégoire II comme missionnaire auprès des païens, aucune région particulière ne se trouvait stipulée dans la lettre pontificale [11]. A Pavie, Boniface rencontra Liutprand, le roi des Lombards, qui

[1] *Archiv für mittelrheinische Kirchengeschichte*, t. III (1951), p. 9-55.

[2] Dans *Herbipolis Iubilans, 1200 Jahre Bistum Würzburg* (Wurtzbourg, 1952), p. 83-90.

[3] Dans la *Gedenkgabe* (Fulda, 1954), p. 362-387.

[4] *Zeitschrift für schweizerische Kirchengeschichte*, t. XLIII (1949), pp. 1-27, 132-150.

[5] P. 388-411.

[6] P. 465-470.

[7] P. 441-449.

[8] P. 227-246. Voir aussi H. Rademacher, *Die erfolgreiche Sachsenmission des hl. Bonifatius im Jahre 738*, dans *Zeitschrift für Missionswissenschaft*, t. XXXVIII (1954), p. 95-102.

[9] P. 157-172.

[10] P. 450-464.

[11] Ép. 12 ; éd. Tangl, p. 17 : *ad gentes quascumque infidelitatis errore detentas.*

le reçut avec faveur. Par la passe du Brenner, il atteignit la Bavière et put se faire par lui-même une idée de la situation religieuse de ce duché. Ayant gagné ensuite la Thuringe, il semble avoir voulu en faire un point de départ de son apostolat, peut-être avec des vues lointaines sur le pays des Saxons. Il s'y heurta d'emblée à quelques « faux frères » dont la conduite tant morale que canonique méritait le blâme. Prêtres irlandais, disciples de S. Kilian, à tendances indépendantes, en opposition avec celles du mandataire de Rome, a-t-on affirmé. M. Schieffer [1] qui, d'une manière générale, notons-le, n'incline nullement à surestimer l'importance des missionnaires scots, rejette cette manière de voir. D'après les quelques noms fournis par Willibald pour une période légèrement postérieure, il s'agirait plutôt de prêtres anglo-saxons, peut-être envoyés là jadis par Willibrord mais qui se seraient, hélas, trop bien acclimatés à l'atmosphère d'indiscipline et de licence qui régnait parmi le clergé franc. En réalité, de l'aveu de M. Schieffer, il est malaisé de se faire une opinion bien nette là-dessus. En tout cas, ajoute l'auteur, ce fut une première prise de position de Boniface contre les désordres à réformer. Mais il n'était pas encore évêque, à cette date, et n'avait pas encore sollicité, semble-t-il, le soutien du pouvoir politique. « Seul en face d'un monde à soulever », comme écrit Kurth [2], il quitta la Thuringe, et c'est au cours de ce voyage, peut-être à Mayence, que lui parvint la nouvelle du décès de Radbod.

Il se dirigea aussitôt vers la Frise, où était déjà retourné Willibrord. C'est ainsi que Boniface devint l'auxiliaire de l'évêque d'Utrecht. Si nous rappelons ces faits bien connus, c'est afin d'introduire un problème qui n'a pas été tout à fait éclairci. Pour quels motifs et dans quel état d'esprit Boniface se sépara-t-il de Willibrord, lorsque celui-ci, déjà fatigué par l'âge, lui offrit la consécration épiscopale, ce qui devait inclure la tâche de lui succéder dans la mission frisonne ? Déclinant la proposition de son vieux maître, Boniface pressentait-il, en cet instant crucial, que son renoncement allait lui ouvrir sa véritable carrière ? Peut-être, si la raison principale de son refus a été le désir de demeurer disponible au service d'un plan d'action apostolique de large envergure, sans se lier à une région déterminée.

Willibald, qui est ici notre unique source, ne nous éclaire pas beaucoup. A-t-il voulu, en bon biographe, masquer quelque dissentiment entre les deux personnages, se demande M. Schieffer. Willibald raconte que Boniface se déclara indigne et fit observer qu'il n'atteignait pas encore l'âge prescrit par les saints canons pour la consécration des évêques [3]. En quoi Willibald oublie que Boniface s'adressait à un interlocuteur qui, en 695, lors de son propre sacre,

[1] *Winfrid-Bonifatius*, p. 114-115.
[2] *Saint Boniface*, p. 28.
[3] *Vita*, ch. 5 ; éd. Levison, p. 24-25.

ne comptait même pas quarante ans, et que, plus tard, lorsqu'il eut, lui aussi, à consacrer des évêques, Boniface ne tiendrait nul compte d'une prescription dont on ne voit d'ailleurs aucune trace concrète dans l'usage occidental. Par contre, une autre raison donnée par l'hagiographe pourrait contenir un noyau, mal dégagé, de vérité historique. Sollicité plus instamment par Willibrord et son entourage, Boniface aurait finalement déclaré qu'il ne voulait pas, en se fixant dans la Frise, contredire à une volonté exprimée par Grégoire II, lequel l'avait envoyé à de nombreux autres peuples ; il priait donc l'évêque d'Utrecht de lui rendre sa liberté. On pourrait objecter à cela que Boniface était tout de même resté pas mal de temps dans la dépendance de S. Willibrord. Mais il n'est pas interdit de supposer, avec M. Schieffer, que dans cette Frise où le triomphe du christianisme paraissait maintenant assuré, le rôle que Boniface aurait désormais à jouer n'était plus à la mesure du programme, saintement ambitieux, qu'il s'était tracé au départ de Rome. Son initiation à l'apostolat sur le continent pouvait lui sembler terminée. Esprit tenace, tempérament volontaire, aspirait-il à une action indépendante ? Quant au caractère de Willibrord, il nous est au fond moins bien connu, faute d'une source contemporaine comparable à l'ensemble des lettres que nous avons gardées de S. Boniface. Notons que dans la correspondance de celui-ci, on ne trouve aucune allusion à des relations ultérieures avec S. Willibrord, qui devait mourir à Echternach en 739. Quatorze ans plus tard, peu avant sa propre mort, Boniface s'adressera au pape Étienne II, à propos des droits que Cologne s'arrogeait sur Utrecht ; la lettre débute par une élogieuse évocation de l'apostolat de S. Willibrord en Frise [1].

C'est ici le lieu de signaler au lecteur l'important ouvrage que le professeur C. Wampach, l'historien d'Echternach, a fait paraître en 1953 sur S. Willibrord [2]. L'éminent auteur a consacré quelques pages à la collaboration féconde qui unit l'évêque d'Utrecht et S. Boniface. Traitant de l'épisode qui fit diverger leurs voies, il écrit : « Das grosse, reiche Arbeitsfeld in Germanien schwebte ihm (Bonifatius) vor [3]. » L'absence de tout écho, dans les lettres de Boniface, aux relations personnelles qui le lièrent à Willibrord, étonne M. Wampach ; mais il se refuse, pour divers motifs, à imaginer qu'un conflit d'idées ou de sentiments aurait pu opposer les deux grands représentants de la mission anglo-saxonne amorcée autrefois par Wilfrid d'York [4]. Il les montre, d'après des indices

[1] Ép. 109 ; éd. TANGL, p. 234-236.

[2] *Sankt Willibrord. Sein Leben und Lebenswerk.* Luxembourg, Sankt-Paulus-Druckerei, 1953, in-4°, 436 pp., illustr., carte.

[3] Livre III, ch. 4, p. 305.

[4] M. Flaskamp nous paraît bien dur dans son appréciation du départ de

d'ailleurs assez ténus, se rendant ensemble à Echternach, centre de rayonnement et point de départ de tant de progrès religieux. Willibrord s'y arrête, tandis que Boniface poursuivant sa route par la vallée de la Moselle, va prendre logis à Pfalzel, où Adula était alors abbesse. Ici se place l'aimable rencontre, souvent décrite [1], du missionnaire avec le jeune Grégoire, un petit-fils d'Adula, qui se fit aussitôt le compagnon du saint et sera plus tard S. Grégoire, abbé à Saint-Martin d'Utrecht. S. Liudger, évêque de Munster, se fera son biographe.

Une autre grande figure qui apparaît à la même époque dans le champ des missions de Germanie est S. Pirmin, apôtre des Alamans et fondateur de Reichenau. Mort à Hornbach, un an avant S. Boniface, il a été l'objet, en 1953, de nombreux articles commémoratifs, notamment dans le tome V de l'*Archiv für mittelrheinische Kirchengeschichte*. On consultera, en outre, avec profit une étude antérieure de M. H. Tüchle, parue en 1952 : *Probleme der Pirminforschung* [2], et, surtout, la contribution plus récente de M. Th. Mayer, *Bonifatius und Pirmin* [3].

Nous ne rappellerons pas les controverses qui ont entouré, et entourent encore, la question des origines de Pirmin. En 1927, Dom Gall Jecker, dans un fort bon ouvrage [4], avait rejeté l'opinion d'une naissance irlandaise du saint et fait prévaloir la thèse d'une extraction romane : Pirmin serait venu du Sud, de la région occupée jadis par les Wisigoths. C'est par l'Aquitaine qu'il serait entré en Austrasie. La plupart des critiques se rallièrent à ces vues, auxquelles nous avons donné notre adhésion ici même [5]. Pourtant, ces dernières années, quelques érudits, parmi lesquels MM. J. Zibermayr et F. Beyerle, ont, de façon assez inattendue, repris la tradition ancienne de l'origine iro-scottique de Pirmin. Ce fut, pour Dom Jecker [6], l'occasion de renforcer ses positions, que continuent de défendre aussi MM. Schieffer et Mayer.

Il n'est pas facile de déterminer quels contacts se sont établis entre Boniface et Pirmin. Leur mentalité comme leur action diffé-

Boniface : « Er ... trennte sich aber im Frühjahr 721, und zwar für immer. Solange Wilbrord dann noch lebte, bis gegen Ende 739, hören wir nichts mehr von einem Einvernehmen. Umgekehrt : die Quellen spiegeln eine dauernde Entfremdung. Schon das Auseinandergehen war misshellig erfolgt » (*Gedenkgabe*, p. 164).

[1] En dernier lieu par J. Bernhart, *Bonifatius, Apostel der Deutschen*, p. 124-126.

[2] *Freiburger Diözesan-Archiv*, t. LXXII (1952), p. 21-32.

[3] Dans la *Gedenkgabe*, p. 450-464.

[4] *Die Heimat des hl. Pirmin, des Apostels der Alamannen*, Munster, 1927.

[5] T. XLVI (1928), p. 417-418.

[6] *St. Pirmins Erden- und Ordensheimat*, dans *Archiv für mittelrheinische Kirchengeschichte*, t. V (1953), p. 9-41.

raient entièrement. Le zèle apostolique déployé par S. Pirmin est avant tout celui d'un moine, devenu évêque itinérant et fondateur d'abbayes, où il fit prédominer la règle bénédictine. Porté à garantir l'indépendance de ses fondations et sa propre liberté de mouvement vis-à-vis de l'épiscopat diocésain, ce qui n'alla pas sans quelques mécomptes, Pirmin se distingue de l'Anglo-Saxon Boniface, imbu des règles romaines en matière de hiérarchie ecclésiastique et délégué par Rome pour organiser l'Église franque. De plus, Pirmin s'appuya maintes fois sur les seigneurs de l'aristocratie locale, avec lesquels Boniface devait entrer en conflit, tantôt latent, tantôt déclaré, dans ses tentatives réformatrices. Non qu'on ait jamais vu Boniface et Pirmin s'affronter ; ils se mouvaient, en somme, sur des terrains distincts et ne semblent pas avoir collaboré. Tant H. Schieffer que M. Mayer ont, là-dessus, des pages très nuancées. En fait, le pays des Alamans demeura peu accessible à l'activité de S. Boniface. Les deux apôtres se sont-ils rencontrés ? La *Vita Pirminii* relate que Boniface visita Pirmin à Hornbach ; c'était vers la fin de leur vie [1]. Mais ce texte, qui est du IXe siècle, n'emporte pas absolument la conviction. Il est difficile, en effet, d'établir si une tradition vraiment solide se trouve à la base de ce récit, bien propre à stimuler les pieuses imaginations.

Après les succès remportés par Boniface en Hesse, Grégoire II l'avait mandé à Rome. Ayant approuvé la profession de foi écrite du missionnaire, il l'avait consacré évêque, le 30 novembre 722. Il avait ensuite reçu son serment, d'après la vieille formule en usage chez les suburbicaires, à part toutefois la promesse de fidélité à l'Empire. Avec le recueil des canons de l'Église, probablement celui de Denys le Petit, le pape l'avait muni d'une lettre pour Charles Martel, par laquelle il annonçait au duc des Francs la consécration de Boniface comme évêque missionnaire et le priait de favoriser son action religieuse. A cette requête, Charles avait fait bon accueil. Par un document officiel, muni de son sceau, il déclarait prendre le nouvel évêque sous sa protection. C'était là une importante rencontre de Rome et de l'État franc. Sur le caractère indispensable de cette garantie du pouvoir séculier, Boniface s'est exprimé fort nettement dans son ép. 63, où il s'adresse à Daniel de Winchester : *Sine patrocinio principis Francorum nec populum ecclesiae regere nec presbiteros vel clericos, monachos vel ancillas Dei defendere possum nec ipsos paganos ritus et sacrilegia idolorum in Germania sine illius mandato et timore prohibere valeo* [2].

En 732, Boniface reçut du pape Grégoire III, avec le titre personnel d'archevêque, le *pallium*, afin qu'il s'en servît pour consacrer des évêques. Il aurait à régir une vaste province ecclésiastique, partagée en diocèses, dont plusieurs seraient à créer par lui. En 738,

[1] *BHL.* 6855, c. 12 ; *Act. SS.*, Nov. t. II, 1, p. 42.

[2] Éd. Tangl, p. 130.

enfin, se place le troisième voyage de Boniface à Rome, qui fut une sorte de longue visite *ad limina*. Il y recruta de nouveaux collaborateurs et, parmi eux, Lull, qui serait son futur successeur à Mayence, ainsi que Wynnebald et, plus tard, Willibald, deux frères apparentés à sa propre famille et destinés à devenir, le premier abbé d'Heidenheim, le second évêque d'Eichstätt[1]. N'omettons pas de signaler aussi l'aide peut-être moins apparente mais très réelle et très appréciée qu'apporteront à S. Boniface, surtout dans ses monastères, des femmes telles que Lioba, Thecla, Chunihild et Walburge. Elles ont été fréquemment à l'honneur dans les publications qui célébrèrent leur maître en 1954.

5. *La réorganisation ecclésiastique. La date du « Concilium germanicum »*. — Généralement favorable, en principe, à l'action de S. Boniface, la politique des maires du palais Charles Martel, Carloman et Pépin, puis celle de Pépin devenu roi, fut assez ondoyante d'après les temps et les lieux. Elle a été conditionnée notamment par l'attitude des grands d'Austrasie, et parmi eux, de certains évêques, avec lesquels les princes carolingiens devaient compter — et parfois composer — pour étendre leur puissance et asseoir, enfin, leur entière hégémonie. Charles Martel, absorbé par ses guerres extérieures et fort peu scrupuleux sur l'emploi des moyens, dépouilla souvent les établissements religieux pour se procurer de quoi retenir la faveur de ses partisans. Les hauts dignitaires ecclésiastiques se recrutaient dans l'aristocratie, et la position de celle-ci était si forte qu'évêchés et monastères devinrent un butin toujours convoité. Certains sièges furent occupés d'après une succession quasiment dynastique ; ainsi à Trèves et à Mayence. Nombreux sont les évêques dont le style de vie, séculier, chasseur et guerrier, n'était rien moins que conforme à leur état. L'institution métropolitaine et la réunion des synodes étaient tombées dans l'oubli. Bref, le contraste était dramatique entre cette désorganisation croissante de l'Église, aussi dans le bas clergé, et les objectifs à la fois religieux et canoniques que visait le réformateur anglo-saxon. Dès le retour de Boniface en Thuringe, les conflits éclatèrent, dont les échos s'exhalent en vives plaintes dans la correspondance du saint.

Et pourtant cet état de choses n'implique nullement une régression de la foi et de ses conquêtes ni une opposition de principe à l'égard de Rome. Le meilleur — songeons aux monastères — s'y mêle au pire. L'œuvre de réforme et de réorganisation se continuera, par l'intérieur, dans l'Église franque et marquera même des progrès notables lorsque l'Anglo-Saxon, frustré du poste de métropolitain

[1] Sur la légende qui a fait de ces deux personnages les fils d'un roi, S. Richard, voir notre article dans *Anal. Boll.*, t. XLIX (1931), p. 353-397. Aux collaborateurs de S. Boniface, M. L. Kilger a consacré une brève étude dans la *Gedenkgabe*, p. 51-57 : *Bonifatius und seine Gefährten im Missionsdienst.*

qu'il aurait dû occuper à Cologne, retournera finalement à la mission de Frise. C'est Chrodegang, évêque de Metz, natif de Hesbaye, qui, à sa place, portera le flambeau.

Ce n'est pas à travers le récit de l'hagiographe Willibald qu'il faut chercher à comprendre adéquatement l'attitude des princes carolingiens à l'endroit de la mission essentielle de S. Boniface, ni même une chronologie exacte des faits qui s'y rapportent. Notre propos n'est pas de développer ici ces questions, où sont engagés tous les facteurs politiques et religieux d'une époque. Nous bornant à notre rôle d'informateur, nous renvoyons aux historiens qui, à nouveau, viennent d'en esquisser le tableau, avec sagacité très souvent mais, forcément aussi, avec une assurance plus ou moins grande dans l'usage de la critique conjecturale. Mentionnons surtout Th. Schieffer, dans son mémoire déjà cité : *Angelsachsen und Franken* et, dans leurs articles respectifs de la *Gedenkgabe* de 1954, G. W. Sante : *Bonifatius, der Staat und die Kirche* [1], Mgr A. Bigelmair : *Die Gründung der mitteldeutschen Bistümer* [2], E. Ewig : « *Milo et eiusmodi similes* » [3].

M. Schieffer rappelle comment les idées de Hauck sur les entreprises de l'Église romaine en Germanie sous Grégoire II, Grégoire III et Zacharie, ont inspiré, depuis le début du siècle, l'historiographie de cette époque. Elles furent suivies, en général, par H. von Schubert et E. Caspar [4]. J. Haller, il est vrai, déplaça le centre de l'initiative. Convaincu que l'idée religieuse du primat de la Papauté naquit et se développa peu à peu chez les Germains — et d'abord chez les Anglo-Saxons — à partir du culte de S. Pierre, portier du ciel, il exprima l'avis que c'est l'insulaire Boniface qui créa les circonstances nécessaires pour conduire à une emprise de Rome sur l'Église franque. M. Schieffer a estimé qu'il ne trahirait pas le renom des maîtres qui l'ont précédé, en réexaminant à fond les données du problème, afin d'obtenir, s'il se peut, un ensemble cohérent de conclusions plus assurées [5]. Il étudie alors, dans le sens que nous avons déjà précisé plus haut à propos des vues de M. Lortz, les relations entre la Papauté et les Églises nationales dans le haut moyen âge. Il insiste, en passant, sur le fait, déjà constaté par

[1] P. 197-226. Du même auteur avait paru en 1937 : *Bonifatius und die Begründung des Mainzer Erzbistums*, dans *Historisches Jahrbuch*, t. LVII, p. 157-179.

[2] P. 247-287. [3] P. 412-440.

[4] On les retrouve dans la dissertation doctorale de H. Vahle : *Die Widerstände gegen das Werk des Bonifatius*, Munster, 1934, ainsi que dans l'ouvrage de K. Voigt, *Staat und Kirche von Konstantin dem Grossen bis zum Ende der Karolingerzeit*, Stuttgart, 1936.

[5] « Der Wunsch über das Erarbeitete hinaus zu grösserer Klarheit vorzudringen, ist ein elementäres Anliegen aller Forschung » (*Angelsachsen und Franken*, p. 1434).

Haller, que Rome, lors de la mission de Boniface, se montra bien peu au courant de la situation en Germanie et que les vieux formulaires de chancellerie employés en l'occurrence — il y est encore fait mention quelque part d'hérétiques africains — cadrent mal avec la tactique supposée d'une expansion de sa « Machtpolitik » [1]. Le ton solennel et pompeux de ces textes ne doit nullement faire illusion. C'est Boniface qui fut la personnalité agissante ; c'est lui qui mit en branle la série des événements, tout en s'appuyant à la fois sur le Saint-Siège et sur le pouvoir politique franc.

Mais les résistances à l'œuvre réformatrice de S. Boniface, d'où vinrent-elles ? C'est dans un chapitre intitulé : *Die Rolle des fränkischen Adels* que M. Schieffer s'occupe surtout de les mettre en évidence.

De l'opposition aux tentatives d'épurer la foi et les mœurs, nous avons déjà dit un mot ; inutile de rappeler des noms tels que ceux du Scot Clément et du Franc Aldebert, tous deux ecclésiastiques mais libres aventuriers ou, comme les appelle Kurth, « charlatans de religion » [2]. Boniface rencontra bien des difficultés à neutraliser les *insidiae falsorum fratrum*, les menées des *clerici adulterati* et leur néfaste influence auprès du peuple. Le conflit avec un Virgile de Salzbourg ne fut, en somme, qu'épisodique [3].

L'hostilité de certains évêques prévaricateurs et de nombreux membres de l'aristocratie austrasienne eut une portée autrement considérable sur la réorganisation de l'Église. Déjà en 724, lorsqu'il évangélisait la Hesse, Boniface eut à se plaindre à Grégoire II des prétentions que Gérold, évêque de Mayence, avait émises sur son terrain d'action. On sait que le pape en référa par lettre au maire du palais. Gérold, qui trouva la mort en combattant les Saxons,

[1] « Die Unkenntnis von Land und Leute in den germanischen Missionsgebieten... macht eine planmässige, von Rom ausgehende, nicht erst durch Bonifatius an Rom herangetragene Initiative wenig wahrscheinlich. Eine über das selbstverständliche Interesse an der Ausbreitung der christlichen Lehre und der kirchlichen Organisation hinausgehende kirchenpolitische Taktik der Päpste ist bei unbefangener Interpretation aus den Quellen nicht abzulesen » (Schieffer, *Angelsachsen und Franken*, p. 1439). Et ailleurs : « Nichts wäre geschichtsfremder als die Vorstellung, die Päpste hätten mit intuitivem Blick das Gebot und die Einmaligkeit der welthistorischen Stunde erfasst, mit kühnen Schwung das Steuer herumgeworfen und zum Bunde mit der neuen Germanenwelt des Westens gedrängt » (*Des Winfrid-Bonifatius geschichtliche Sendung*, p. 16).

[2] *Saint Boniface*, p. 89.

[3] Nous ne pouvons manquer de signaler ici l'important mémoire de M. H. Löwe, *Ein literarischer Widersacher des Bonifatius, Virgil von Salzburg und die Kosmographie des Aethicus Ister*, publié dans les *Abhandlungen der geistes- und sozialwissenschaftlichen Klasse* de l'Académie de Mayence, année 1951, n° 11.

avait pour fils Gewilib ; celui-ci lui succéda sur le siège de Mayence et vengea son père de sa propre main. Il finit par être déposé, mais seulement en 745, et en appela — notons le fait — à Rome ! Avec ce Gewilib, Milon, évêque de Trèves après son grand-oncle Basin et son père Liutwin, puis, en outre, évêque de Reims, compta parmi les adversaires les plus influents de Boniface. Il mourut au cours d'une chasse au sanglier. Sur ce personnage, on lira l'article, fort bien documenté, de M. Ewig.

La mainmise de l'aristocratie sur les évêchés francs pesait lourdement, sous Charles Martel, qui, dans ses plans d'ascension politique, avait partie liée avec les grands. Charles avait accordé son concours à l'œuvre missionnaire de Boniface comme à celle de Willibrord et ne le retira jamais. Il va de soi, toutefois, qu'on ne peut entendre ce concours au sens d'une étroite et intime collaboration, surtout lorsqu'on en fut venu à la réforme de l'Église. Charles, dit tout uniment M. Schieffer, ne montra aucune propension à seconder Boniface dans la réorganisation des diocèses, et c'est présupposer chez lui une bien étonnante « conversion » que de situer peu avant sa mort, comme on l'a fait généralement, l'érection des sièges de Wurtzbourg, Burabourg et Erfurt. Ces fondations qui ouvrent la période du plus grand progrès dans l'œuvre essentielle de Boniface, se comprennent beaucoup mieux dans la perspective nouvelle qui s'ouvrit devant l'apôtre par le changement de régime, sous Carloman. Si on les a placées en 741, c'est uniquement parce que la date de 742 à laquelle on a toujours rattaché le premier « concile germanique », postulait cette chronologie. Or, précisément, M. Schieffer récuse avec fermeté cette tradition et fixe en 743 la susdite assemblée.

Ce n'est pas la première fois qu'on met en doute la date de 742, bien qu'elle soit traditionnelle et fondée sur le témoignage invariable des textes. Récemment encore, J. Haller avait opté, mais sans donner ses raisons, pour 743, comme le proposait, dès 1881, F. Loofs [1]. M. Schieffer attache une portée considérable, dans son système, à cette rectification de la date ; aussi a-t-il consacré un *Exkurs* à l'examen du problème [2]. La fidélité d'une transmission manuscrite ne doit pas prévaloir, estime-t-il, contre une série d'arguments de fait propres à l'infirmer ; d'autant plus que dans le capitulaire de Carloman, qui est ici notre source unique, la désignation de la date

[1] *Zur Chronologie der auf die fränkischen Synoden des hl. Bonifatius bezüglichen Briefe* (Leipzig, 1881), p. 20 ; J. Haller, op. c., t. I, p. 552. La date de 743 n'a pas été adoptée par les érudits en renom, qui ont préféré s'en tenir à la tradition manuscrite ; dans le même sens, C. de Clercq, *La législation religieuse franque de Clovis à Charlemagne* (Louvain, 1936), p. 117.

[2] *Angelsachsen und Franken*, p. 1463-1471. Il n'a pas emporté la conviction de M. H. Löwe, qui, rendant compte du *Winfrid-Bonifatius* dans le *Deutsches Archiv für Erforschung des Mittelalters*, t. XI (1955), p. 583-584, annonce qu'il défendra une opinion différente sur ces points de chronologie.

par les années de l'Incarnation était chose nouvelle, non encore entrée dans la routine de la chancellerie franque. Et elle n'est appuyée, dans le cas présent, par aucune autre précision, comme celle de l'indiction ou des années du règne. N'oublions pas, ajoute M. Schieffer, que pour la même époque une erreur non moins étonnante a traversé les siècles : toute la tradition de Mayence, et le biographe Willibald avec elle, adopta, comme date de la mort de S. Boniface, l'année 755. A tort, ainsi que M. Tangl l'a démontré, lorsqu'en 1903 [1] il fit admettre le millésime 754, auquel se sont conformés, l'année dernière, les organisateurs de solennités commémoratives.

M. Schieffer reconnaît, à la vérité, qu'on ne peut d'une manière apodictique fixer le Concile en 743. Aussi bien, si certains critiques ont déjà accepté cette date, d'autres ne regardent pas le problème comme tranché. Parmi ceux-ci, nommons Mgr Bigelmair, dans son article de 1954 : *Die Gründung der mitteldeutschen Bistümer* [2]. Il est d'avis que plus d'un argument semble conserver sa valeur pour maintenir en 741 l'érection des nouveaux sièges, et notamment les indices qu'on peut tirer, en faveur de cette date, de la *Vita* contemporaine, par la nonne Hugeburg, de S. Willibald d'Eichstätt.

En tout état de cause, l'année 741, qui, au mois d'octobre, vit mourir Charles Martel et lui succéder, en Austrasie et en Neustrie, ses fils Carloman et Pépin, fut, pour l'avenir de la civilisation chrétienne en Occident, d'une importance capitale [3]. Ayant reçu leur éducation au monastère de Saint-Denis, les deux princes, plus accessibles aux idées religieuses, entrèrent résolument dans les vues de S. Boniface. Le réformateur put enfin développer son programme, en Austrasie et dans le centre de l'Allemagne. Les décrets du premier concile de Germanie, convoqué par Carloman, furent promulgués en son nom, sous forme de capitulaires. En 744 se tint le synode des Estinnes. Dans ces assemblées, que S. Boniface présida, et dans celles qui suivirent, le principe de la « Landeskirche » ne fut nullement battu en brèche, bien que le primat de l'Église universelle y fût solennellement reconnu par les évêques. En 747, ils firent déposer à Rome sur la Confession de S. Pierre leur profession de foi catholique [4]. La réforme s'étendit à la région neustrienne par le renouvellement du système métropolitain. Un concile fut réuni à Soissons dès 744.

Toutefois, la contre-offensive de Milon et de ses pareils, toujours

[1] *Das Todesjahr des Bonifatius*, dans *Zeitschrift des Vereins für hessische Geschichte und Landeskunde*, t. XXXVII (1903), p. 223-350. Notons cependant que L. Levillain, dans *Bibliothèque de l'École des Chartes*, t. XCIV (1933), pp. 259, 295, maintient encore l'année 755.

[2] Voir *Gedenkgabe*, p. 271-273.

[3] Outre Th. Schieffer, on peut lire un exposé de H. Büttner, *Bonifatius und die Karolinger*, dans *Hessisches Jahrbuch für Landesgeschichte*, t. IV (1954), p. 21-36.

[4] Ép. 78 ; éd. Tangl, p. 163.

puissants et qui s'étaient abstenus de paraître au « Concile germanique », ne tarda pas à se dessiner. Carloman et Pépin durent user de compromis ; de plus, dès avant 747, Pépin poursuivit surtout sa politique personnelle qui devait aboutir à la monarchie. L'Anglo-Saxon Boniface, jusque-là archevêque sans siège et qui devait devenir, à Cologne, métropolitain de la province ecclésiastique d'Austrasie, fut sur ce point tenu en échec. *Franci non perseveraverunt in verbo quod promiserunt*, écrivit-il au pape Zacharie [1]. Cologne ne fut pas métropole et Boniface occupa le siège épiscopal de Mayence, vacant par suite de la déposition de Gewilib.

Mais l'esprit de réforme avait désormais ses partisans fidèles dans l'Église franque. Il ne cessera d'agir et de progresser. L'influence, si longtemps dominante, des *peregrini* déclinerait au point que Boniface dut s'efforcer de protéger en haut lieu leurs intérêts en péril. Alors sonna l'heure de S. Chrodegang. Fondateur de Gorze en 748, il semble avoir été en rapports avec le groupe alaman et alsacien, de tendance monastique, gravitant autour de S. Pirmin. Il sera l'homme de confiance de Pépin, devenu roi, et se rendra en délégation à Rome pour conduire le pape Étienne II à l'entrevue de Ponthion, puis à Saint-Denis.

Le rôle de Boniface, qui avait été longtemps essentiel, alla s'effaçant, et l'on vit, dans son déclin, le beau désintéressement qui avait toujours marqué son action. S'il est plausible, quoique peu solidement attesté, qu'il oignit Pépin à Soissons en 751, il ne fut pas présent à la cour, deux ans plus tard, lorsque pour la première fois un pontife romain s'y rencontra avec le monarque des Francs. Le centre de gravité s'était définitivement déplacé. A Mayence, un des derniers actes de Boniface fut de consacrer chorévêque son secrétaire et archidiacre Lull, lequel pourra dans la suite s'assurer la succession au siège. Mais Chrodegang, à Metz, recevra le *pallium* et, avec le titre d'archevêque, la plus haute autorité spirituelle en Austrasie. Et c'est dans un coin de la Frise, où l'attendait une mort sanglante, que, le 5 juin 754, S. Boniface, apôtre des Germains et pionnier d'une civilisation, consomma son destin terrestre.

6. *La gloire posthume.* — La mission historique de S. Boniface ne s'arrête pas à sa mort. Elle s'est poursuivie bien au delà, au point que Godefroid Kurth a pu écrire : « Son influence sur les destinées du peuple allemand n'a d'égale que celle de Charlemagne [2]. » Élargissant encore la perspective, Christopher Dawson, de nos jours, n'hésite pas à considérer le grand apôtre comme « a man who had a deeper influence on the history of Europe than any Englishman

[1] La phrase est rappelée par le pape Zacharie dans sa réponse (ép. 80 ; éd. Tangl, p. 179).

[2] *Saint Boniface*, p. 173.

who has ever lived » [1]. Cette survie est la meilleure part de la renommée du saint.

Mais sous le titre de « gloire posthume » nous entendons surtout, dans cette revue, le culte public de S. Boniface et son patronage en divers pays de la chrétienté, l'histoire de son tombeau et de ses reliques, la représentation de sa figure dans les arts, les célébrations variées de son souvenir à travers les siècles. Pour traiter de toutes ces questions, il faudrait un nouvel article, si du moins elles avaient donné lieu, dans le cadre de l'année jubilaire, à des études aussi nombreuses et aussi étendues que la carrière proprement dite de S. Boniface. Ce qui ne fut pas le cas, constatons-le.

Les articles épars de P. Bruder, archiviste diocésain de Mayence, sur le culte du saint datent des premières années de ce siècle et ne répondent plus aux exigences de la critique actuelle ; elles n'ont pas été renouvelées, ni complétées dans un exposé méthodique, bien que des éditions particulières, comme celle du *Sacramentarium Fuldense* par G. Richter et A. Schönfelder [2], aient apporté des matériaux utiles. On sera d'autant plus reconnaissant à M. B. Opfermann, zélé collectionneur de textes liturgiques, d'avoir contribué récemment à enrichir la documentation du sujet, en groupant dans un *Quellenheft* de nombreux témoignages, anciens et modernes, sur le culte de S. Boniface [3]. Le plus ancien est contenu, comme on sait, dans une lettre que Cuthbert, archevêque de Cantorbéry, adressa, peu de mois sans doute après la mort du martyr, à l'évêque Lull et à son clergé. Après avoir exalté le triomphe de l'incomparable athlète sorti de la *gens Anglorum*, Cuthbert poursuit : *Unde in generali synodo nostra, ubi et de ceteris omnibus quae vestrae modo sanctitati paucis depromimus, plenius inter nos conferebamus, eius diem natalicii illiusque cohortis cum eo martyrizantis insinuantes statuimus annua frequentatione sollemniter celebrare, utpote quem specialiter nobis cum beato Gregorio et Augustino et patronum quaerimus et habere indubitanter credimus coram Christo Domino quem*

[1] *The Making of Europe* (Londres, 1932), p. 210-211. Il n'est pas sans intérêt d'en rapprocher une appréciation de source protestante. Dans l'ouvrage d'Hermann Schuster, *Das Werden der Kirche* (Berlin, 2e éd., 1950), l'auteur conclut ainsi son chapitre sur S. Boniface : « Sein Werk ist die Vermählung des hohen christlichen Geisteslebens seiner Heimat mit der derben kriegerischen Kraft des karolingischen Frankens ; aus dieser Ehe entspross die deutsche Kultur » (p. 113). Il regrette seulement qu'il n'ait pas été donné à Boniface d'être un Luther.

[2] Fulda, 1912 (= *Quellen und Abhandlungen zur Geschichte der Abtei und der Diözese Fulda*, t. IX).

[3] Sous le titre : *Praesulis exsultans celebrat Germania laudes ! Liturgische Bonifatiustexte*, Leipzig, St. Benno Verlag, 1954, 84 pp. L'auteur y avait préludé par un article : *Liturgiewünsche zum Bonifatiusjubiläum 1954*, dans *Theologie und Glaube*, t. XLIII (1953), p. 200-206.

in vita sua semper amavit et in morte, ut ipsius meruit gratia, magnifice clarificavit [1]. En relisant ce bel éloge, écrit par un compatriote et un contemporain, on s'étonnera de ne rencontrer, dans la suite des temps, que bien peu de mentions de Boniface parmi les saints honorés d'un culte liturgique en Angleterre [2].

La *Gedenkgabe* de 1954 contient un article de M. A. Ph. Brück : *Zur Bonifatius-Verehrung in Mainz* [3]. Le fait que Sturm, abbé de Fulda, obtint de Lull, évêque de Mayence, le corps du martyr pour son monastère — ce qui répondait à un vœu exprimé par le saint — signifia pour Mayence une perte sensible. Son Église ne serait jamais le centre du culte de l'Apôtre des Germains. Du moins, M. Brück nous renseigne-t-il sur les honneurs liturgiques dont S. Boniface fut l'objet dans son ancienne cité épiscopale, comme aussi sur les reliques que celle-ci conserva au cours des âges, notamment les *sacra exta* ou entrailles du martyr.

Fulda et le tombeau de S. Boniface sont toujours un foyer rayonnant de piété, d'action religieuse et aussi d'études scientifiques. Nous n'avons pas à rappeler ici les travaux de G. Richter, de J. Vonderau, de K. Lübeck, de D. Heller, d'E. E. Stengel etc. Sur les fouilles récentes pratiquées, après tant d'autres, à Fulda, M. H. Hahn nous fournit une abondante information, d'allure plutôt technique, dans la *Gedenkgabe* [4]. Les dernières pages de son exposé, où l'auteur a

[1] Ép. 111 ; éd. TANGL, p. 240.

[2] Notre collègue le P. Grosjean a bien voulu nous confirmer ce point par la note suivante : « Il y a peu de traces du souvenir de S. Boniface dans son pays natal. Le motif en est peut-être que son œuvre s'accomplit à l'étranger et qu'aucune des grandes maisons religieuses ou des églises anglaises n'était intéressée à la gloire de son nom. Aucun centre anglais ne possédait de ses reliques et l'origine du saint était à l'extrême ouest, dans ce diocèse de Crediton, destiné à devenir un diocèse de frontière du côté des Églises celtiques. On ne signale pas non plus de ses reliques comme centre de culte en Angleterre (avant Guillaume le Conquérant, du moins ; plus tard il dut y en avoir, mais minimes). Quoique inscrit au calendrier dès le lendemain de son martyre, S. Boniface n'est jamais rangé parmi les saints principaux de l'Angleterre au x^e ou au xi^e siècle : sa fête du 5 juin n'est jamais du plus haut grade liturgique ; il n'est pas commémoré dans les deux ouvrages qui, par l'intermédiaire du clergé paroissial, alimentaient la piété populaire : le Martyrologe en vieil-anglais (seconde moitié du ix^e siècle) et le Ménologe en vers (x^e siècle, vers le milieu ou un peu avant). Aucune de ses lettres n'existe en vieil-anglais, sauf la Vision du moine de Wenlock (très probablement traduite pour la facilité du clergé qui devait prêcher en anglais). » De nos jours le diocèse de Plymouth fête S. Boniface sous le rite double de première classe avec octave (voir OPFERMANN, op. c., p. 18, où l'on trouvera d'autres indications sur l'état actuel du culte).

[3] P. 506-513.

[4] P. 641-686 : *Ausgrabungen am Fuldaer Domplatz im Jahre 1953.*

esquissé l'histoire des constructions successives de la grande abbaye, seront lues avec intérêt par quiconque s'intéresse au sanctuaire qui abrite la tombe de S. Boniface. L'article tient compte des études consacrées au même problème, après la guerre, par le Séminaire d'histoire de l'art de l'université de Marbourg et publiées par MM. H. Beumann et D. Grossmann sous le titre : *Das Bonifatiusgrab und die Klosterkirchen zu Fulda* [1]. C'est ici le lieu de signaler, dans les *Fuldaer Geschichtsblätter* de 1954, la bonne esquisse synthétique du professeur H. Büttner : *Bonifatius und das Kloster Fulda* [2]. La célèbre abbaye hessoise y apparaît bien comme l'héritière et la gardienne de l'œuvre missionnaire de S. Boniface.

En même temps que leur maître, l'Église honore les nombreux compagnons qui tombèrent avec lui à Dokkum. L'hagiographe Willibald en a désigné plusieurs par leur nom indigène, lequel, en passant dans la langue ecclésiastique, a parfois subi une déformation. Ainsi, le moine *Illehere*, dont on a fort tôt possédé d'insignes reliques à Bruges [3], y est devenu S. Illarius ou Hilarius ; le diacre *Scirbald* se reconnaît encore sous le vocable S. Cyrobaldus, etc. Le culte de S. Boniface et de ses compagnons en l'église Notre-Dame à Bruges nous a donné le thème de notre propre contribution à la *Gedenkgabe* de 1954 [4].

Ce dernier article touchait aussi à l'iconographie du saint. Nous y avons montré notamment que les panneaux d'argent ciselé qui ornent la châsse de Bruges ont été inspirés, en 1624, à l'orfèvre Melchior Blootacker par une estampe de grand format où le graveur hollandais Jacques Matham avait retracé, peu auparavant, dans une série de médaillons, la vie de S. Boniface. Trois autres études du recueil jubilaire ont plus particulièrement pour objet la représentation du saint dans l'art, respectivement en pays rhénan, en Hesse et en Bavière : F. Arens, *Bonifatiusdarstellungen am Mittelrhein* [5] ; E. Sturm, *Der hl. Bonifatius in der Plastik und Malerei des Fuldaer Landes* [6] ; Mgr M. Hartig, *Der hl. Bonifatius in der*

[1] Dans le *Marburger Jahrbuch für Kunstwissenschaft*, t. XIV (1949), p. 17-56.

[2] T. XXX (1954), p. 66-78.

[3] M. Coens, *Le culte ancien, à Notre-Dame de Bruges, du martyr S. Illehère, compagnon de S. Boniface en Frise*, dans *Anal. Boll.*, t. LXXI (1953), p. 53-73. Nous profitons de l'occasion pour ajouter à cet article une référence au manuscrit 451 de Saint-Gall (IX^e siècle), où on peut lire cette addition au martyrologe de Bède : *Nonis iunii. Bonifatii archiepiscopi in Fresonis martiris passio peracta est et Eoban corespisc(opus) eius cum servis Dei Uuintrungi et Uualtere, Scirbalde et Bosan, Hamunde, Hethelhere, Uuaccare, Gunduuacre, Illehere et Hathuuulfe* (ainsi E. Munding, *Die Kalendarien von St. Gallen*, Beuron, 1951, p. 65 ; voir aussi H. Quentin, *Les Martyrologes historiques du moyen âge*, Paris, 1908, p. 115).

[4] P. 514-532.

[5] P. 586-612.

[6] P. 613-635.

bayerischen spätgotischen und barocken Graphik [1]. Il nous est malheureusement impossible d'entrer dans le détail de ces enquêtes, richement documentées et illustrées de planches originales. Notons qu'en 1939, un essai plus général avait été tenté par M. D. Westhoff : *St. Bonifatius in der bildenden Kunst* [2].

Enfin, nous ne pourrions mieux terminer cette revue des publications jubilaires qu'en recommandant la lecture du beau mémoire que M. L. Lenhart a fait paraître dans la *Gedenkgabe : Die Bonifatius-Renaissance des 19. Jahrhunderts* [3]. Divers épisodes caractéristiques de l'histoire religieuse allemande au XIX^e^ siècle et, notamment, la fondation d'une série d'œuvres sous le signe de S. Boniface, l'éclat des solennités commémoratives de 1855, l'office liturgique du saint élevé en Allemagne à un rang supérieur avec octave, puis l'extension de sa fête à l'Église universelle, la réunion annuelle des évêques allemands à Fulda, des essais biographiques plus abondants et de meilleur aloi, tout cela montre comment, dès le siècle dernier, les catholiques de Germanie reprirent conscience, après un long oubli, de la véritable mission historique de leur grand Apôtre [4].

L'étape du XX^e^ siècle, on l'a vu, marque de nouveaux et notables progrès.

Maurice Coens.

[1] P. 636-640.

[2] Dans le *Priester-Jahrheft des Bonifatiusvereins*, année 1939, p. 7-80.

[3] P. 533-585.

[4] Ailleurs, M. Lenhart avait caractérisé S. Boniface comme « eine Schlüsselgestalt der Weltgeschichte an der Schwelle des europäischen Mittelalters » (dans *Archiv für mittelrheinische Kirchengeschichte*, t. V [1953], p. 400).

BULLETIN

DES PUBLICATIONS HAGIOGRAPHIQUES

Cyrille Vogel. *La Discipline pénitentielle en Gaule des origines à la fin du VII^e siècle.* Paris, Letouzey et Ané, 1952, 206 pp.

Cette thèse de théologie, préparée sous la direction de Mgr Andrieu, se consacre à l'étude de la pénitence publique en Gaule jusqu'au moment où cette institution se transforma sous l'influence irlandaise. Arles domine la scène. « Faire l'histoire de la pénitence en Gaule, au VI^e siècle, se réduit donc pratiquement à décrire le fonctionnement de cette discipline en pays arlésien, et tel que le concevait S. Césaire » (p. 87), mais tout le reste a été minutieusement relevé, en particulier les décisions conciliaires ainsi que les applications qui s'en rencontrent dans les Vies de saints. L'absence totale d'index rend inutilisables de précieux renseignements.

L'auteur marque fort bien que l'épiscopat franc n'a nullement manifesté d'opposition violente (comme ce fut le cas en Espagne) contre les innovations pénitentielles des moines insulaires. « Les évêques de Gaule, écrit-il, étaient préparés à la nouveauté ; on ne voit pas pourquoi ils se seraient opposés à la méthode irlandaise qui avait le grand avantage de tenir en haleine le pécheur durant sa vie et de le préparer excellemment à être réconcilié suivant les règles canoniques sur son lit de mort, même s'il l'avait été déjà plusieurs fois selon le mode insulaire durant sa vie » (p. 197). M. V. considère le stade auquel était parvenue en Gaule l'ancienne discipline comme « un mode pénitentiel plus adapté aux forces des fidèles, qui annonce et prépare la réforme irlandaise » (p. 199) ; « pratiquement, les évêques de Gaule avaient pressenti, pour le traitement des âmes, la même solution que Colomban et ses disciples » (p. 203). Cette idée, qui est juste, ne lui serait-elle venue que tout à la fin de son travail ? S'il l'avait eue plus tôt, n'eût-il pas montré que des résultats sinon semblables, du moins comparables, furent atteints à la fois en Irlande et en Gaule parce que des causes semblables étaient à l'œuvre des deux côtés et que le point de départ était identique ? La pénitence celtique, en effet, comme bien d'autres particularités insulaires, vraies ou prétendues, n'est que le prolongement de la discipline gallo-romaine du V^e siècle. A quel titre, par exemple, exclure les premiers synodes irlandais, dont le président, S. Patrice, avait été formé en Gaule et avait pour assesseurs des évêques gaulois d'origine et d'éducation ?

Un minutieux examen du *cursus* permet à M. V. d'établir, contre l'opinion de Duchesne, que les *Preces super paenitentes* et l'*Ordo agentibus publicam paeni-*

tentiam du Sacramentaire gélasien ne sont pas romains, mais bien gallicans (p. 182-183). — Pas mal de fautes et de coquilles ont échappé à la correction : ainsi *familius* pour *familiarius* (p. 75, l. 5) et *suras*, « mollets », traduit « bure » (p. 163, l. 17). P. GROSJEAN.

Pierre TREPOS. *Les Saints bretons dans la toponymie.* Dans les *Annales de Bretagne*, t. LXI (Rennes, 1954), p. 372-406.

Depuis les répertoires et les recherches de Joseph Loth (*Les Noms des saints bretons*, dans la *Revue Celtique*, t. XXIX, 1908, et t. XXX, 1909) et de René Largillière (*Les Saints et l'organisation chrétienne primitive dans l'Armorique bretonne*, 1925 ; cf. *Anal. Boll.* XLIV, 186), un nombre considérable de « saints bretons » doivent à la toponymie leur existence même. Des règles ont été proposées et admises, selon lesquelles pourrait s'établir une chronologie relative des noms de lieu, fixant les stades successifs de l'évangélisation du pays. Or, la toponymie bretonne s'est enrichie, en ces dernières années, de précieux répertoires qui permettent déjà, pour une grande partie de la péninsule, d'accéder à tous les noms d'écarts sans exception ; d'autres, plus riches encore, ont porté sur les cadastres. Et voici bien ébranlées les théories reçues depuis un demi-siècle : la comparaison, maintenant possible, de longues séries de noms confirme le scepticisme « à l'égard de certains de ces saints mystérieux aux étranges noms d'oiseaux, d'arbustes ou de galets », comme écrit M. Trepos (p. 372).

En Bretagne, comme en Galles et en Irlande, le nombre des saints est énorme, hors de proportion avec celui de n'importe quelle autre région de l'Occident. Cela s'explique par des raisons diverses, et il serait vain de contester que la collation du titre de saint se fonde, en effet, dans les pays celtiques, sur des habitudes assez caractéristiques par où ils diffèrent du reste de l'Europe. On ne peut se défendre, pourtant, d'une certaine inquiétude quand on voit des érudits, grâce à l'analyse des toponymes, découvrir en laboratoire et, pour ainsi dire, *in vitro* des saints qu'aucun document n'a jamais signalés et les révéler à une population qui les ignorait. Dans la *Chronique de Toponymie* des *Annales de Bretagne*, dirigée par M. Guy Souillet, professeur à Rennes, M. T., comprenant la nécessité de déblayer un peu cette espèce d'éboulement hagiographique, s'est attaqué à une double série de noms de lieu qui étaient généralement tenus pour renfermer, comme second élément, le nom d'un saint : ceux en *Log* (ou *Loc*) et en *San*. Il n'a pas eu beaucoup de peine à en déterminer immédiatement quelques-uns qui n'ont pas le moindre titre à être pris pour des noms d'hommes : simples épithètes, accidents de terrain ou animaux, par exemple. Cette première vue est appuyée par des recherches approfondies sur quelques cas parallèles, moins évidents et qui ont exigé de minutieuses recherches à travers les cadastres et sur le terrain. Nous ne pouvons songer à en dresser ici la liste, qui est longue. Des exemples suffiront, choisis parmi les noms d'animaux : Saint-Eost est la vallée (*san*) du rossignol (*eost*) ; Saint-Gouidi, celle des canards ; Saint-Vran, celle du corbeau ; Saint-Logot, celle des souris.

L'auteur ne se dissimule pas que certaines de ses hypothèses (il ne présente

ses remarques que sous cette forme atténuée) risquent d'être infirmées et qu'une investigation plus patiente encore des formes anciennes est indispensable à la sûreté de l'interprétation. Il se limite, dans ce premier article, aux confusions possibles entre *san* « vallon » et *sant* « saint », entre *log* « pièce de terre » et *loc* « lieu sacré, centre de paroisse ». Plus tard, il y faudra joindre *lann* « lande » et *lan* « chapelle, oratoire, monastère », *plou*, métathèse de *poul* « mare » et *plou* (du latin *plebem*) « paroisse ». Ces recherches ne détruisent nullement les travaux de Loth et de Largillière : elles les complètent, les prolongent et les contrôlent. Les conséquences des confusions qu'il s'agit de déceler ainsi sont de deux sortes : on a indûment grossi la liste, déjà énorme, des saints bretons, en supposant des saints oubliés, et l'on a élargi et déformé l'aire de culte de certains personnages connus et déterminés par l'histoire ou la liturgie, en y comprenant des lieux qui en réalité ne leur sont pas consacrés.

Souhaitons que M. T. poursuive ces travaux utiles ou qu'il trouve des émules pour les continuer. Souhaitons surtout d'en voir un jour les résultats codifiés sous forme de liste alphabétique, utilisable pour vérifier les recherches de Loth, qui se présentent comme un dictionnaire. En attendant, avant de dresser en Bretagne, comme M. Bowen l'a fait pour le Pays de Galles, des cartes d'aires de culte, « une étude critique s'impose de tous les noms de lieux dans lesquels on a cru, traditionnellement, voir des noms de saints ». C'est la conclusion de M. T. (p. 406), et nous y souscrivons volontiers. P. GROSJEAN.

Francis JONES. *The Holy Wells of Wales.* Cardiff, University of Wales Press, 1954, XXI-226 pp., 6 cartes.

Comme en Bretagne armoricaine, ainsi qu'il fallait s'y attendre, et plus que dans le reste de l'Europe occidentale, sauf assurément l'Irlande et l'Écosse, le caractère sacré de nombreuses fontaines s'est maintenu jusqu'à nos jours dans le Pays de Galles. Remontant à l'antiquité la plus haute, christianisé sous l'action, consciente ou non, des missionnaires, et ensuite, dans bien des cas, sécularisé, il finira peut-être par s'effacer complètement. De sa période chrétienne, pour ainsi dire, une fontaine conserve parfois un nom qui est le seul souvenir d'un saint local, absent de tous les martyrologes et calendriers et par conséquent, écrit M. Jones (p. 11), des collections des Bollandistes également.

Le volume comprend deux parties. Une dissertation en six chapitres forme la première (p. 1-139), sur les témoignages anciens, le culte au moyen âge et dans la période moderne, les croyances et les rites. La seconde dresse l'inventaire, par comtés et en ordre alphabétique, de toutes les fontaines repérées par l'auteur au cours d'une longue et minutieuse investigation, dans les documents et sur le terrain. Elle se subdivise en cinq classes : A. Fontaines portant un nom de saint (avec ceux de Dieu, de la Trinité, des Innocents et de Pâques) ; B. Fontaines en rapport avec une église, une chapelle, une fête ou un pèlerinage, et dont plusieurs peuvent avoir été jadis nommées d'après un saint ; C. Fontaines tenues pour curatives et fréquentées afin d'obtenir la guérison de certaines infirmités, mais qui sortent des deux classes précédentes ; D. Fontaines portant des noms apparemment séculiers, qui peuvent avoir été ceux

de saints locaux ; E. Varia. A elle seule, la première de ces classes, la plus significative pour nos études, comporte 437 numéros.

Une des principales difficultés que devait rencontrer M. J. était de déterminer la valeur et le sens des dédicaces celtiques, c'est-à-dire du patronage des saints sur les églises et autres lieux de culte. Plus d'une fois déjà, et récemment à propos des ouvrages de M. E. G. Bowen, nous avons signalé ces chausse-trapes. Les idées de M. J. sont fort justes. La difficulté essentielle, observe-t-il (p. 30-31), est de déterminer si la dénomination d'un site remonte ou non à l'époque où vécurent les saints gallois. Des *Vitae* furent écrites, mais beaucoup plus tard et dans le but de populariser certains d'entre eux. Il est donc non seulement possible, mais vraisemblable que bien des églises, chapelles et fontaines ne tirent pas leur nom de liens qu'elles auraient eus avec le saint lui-même, mais seulement d'une propagande plus récente. L'archéologie montre parfois que l'occupation d'un site est en réalité de loin antérieure à l'époque des *Vitae*. Cela ne prouve pas, dans bien des cas, que le site ait porté dès le début le nom de tel ou tel saint.

Des complications surgissent par suite des dédicaces nouvelles, au cours des âges, et particulièrement à la période anglo-normande. Qu'une église ou une fontaine soit désignée par le nom d'un saint n'implique donc pas nécessairement, comme on l'a cru, que ce personnage y soit venu en personne. La dénomination peut avoir été tirée du culte, soit que celui-ci ait été réellement ancien, soit qu'on n'y trouve qu'une manifestation tardive d'une popularité purement littéraire, due à une *Vita*. Il faut donc s'efforcer de déterminer si les dédicaces en question sont de l'âge des saints ou de l'époque des *Vitae* — à moins que, comme il arrive, elles ne soient plus récentes encore.

Les renseignements aujourd'hui accessibles ne permettent pour ainsi dire jamais une décision ferme. La prudence s'impose. Reste alors à recourir aux principes de la probabilité historique et, en s'aidant de l'archéologie et de l'hagiologie, à tirer des conclusions qui, dans les cas les plus favorables, restent toujours « of a tentative nature ».

M. J. n'examine pas à fond les changements de dédicaces et les substitutions de dénominations nouvelles en général. Ce n'en était pas l'endroit, quelque précieux qu'eût été son avis en ces matières. Se limitant sagement à ce qu'il a examiné de première main, il présente une observation intéressante qui concerne les fontaines. On se persuade trop aisément, dit-il, que, si le nom d'une fontaine diffère de celui de l'église locale, c'est signe que ce dernier a été modifié. Tel peut être réellement le cas, et particulièrement quand il est démontrable qu'une seule fontaine sacrée a existé près de l'église ou dans la paroisse (en tenant un compte exact, du reste, des anciennes limites de celle-ci). Mais M. J. a été frappé de ce que bien des paroisses comptent plusieurs fontaines, dénommées d'après différents saints. Il devient alors difficile de déterminer le patronage primitif. C'est le cas, par exemple, dans le comté de Pembroke, pour Llanreithan (« l'église de S. Reithan »), avec des fontaines de S. Dewi et de S. Aaron, et pour Mathry (« les Saints-Martyrs »), avec des fontaines de Notre-Dame et de S. Dewi. Dans chacun de ces deux endroits, laquelle des trois désignations sera-t-elle tenue pour celle que le site reçut dès l'origine ?

D'autre part, quand deux sites ou deux édifices voisins portent le nom du même saint, il faut se souvenir que ces dénominations peuvent s'être engendrées

l'une l'autre : ainsi dans bien des lieux de pèlerinage. Nous serions ici plus prudent que ne se montre M. J. (p. 14-15), et nous voudrions rappeler que certaines dédicaces proviennent assurément des disciples d'un fondateur ou de la communauté que celui-ci avait instituée.

Le texte de la Vie de S. Dewi (*BHL.* 2107, éd. WADE-EVANS, p. 154, § 13, cité p. 39) ne concerne pas du tout Glastonbury, mais bien Bath. M. J. avait dépouillé les *Vitae* dans l'édition de Rees, rare, ancienne et misérablement fautive. Il ne s'est pas donné la peine de reprendre ses références et de les contrôler quand eut paru l'excellent recueil de M. Wade-Evans : la recherche des passages en est devenue fort incommode et l'information moins sûre, comme on le voit par cet exemple.

L'identification de la fontaine mentionnée dans la *Vita Bernachii* (*BHL.* 1186, éd. WADE-EVANS, p. 6, § 4) est très bien conduite (p. 40) : ce *Fons Rubeus* (et non *Rubens*, comme imprimait Rees), qui s'appelle encore aujourd'hui Fynnon Goch (« Rouge-Fontaine »), était, en 1665, Fynnon Vernach (« la Fontaine de Bernach »), dans la paroisse de Llanfair Nantgwyn ; ce n'est pas Bernard's Well, à Henrysmoat, comme l'avaient cru Baring-Gould et Fisher.

L'auteur a exhumé une très intéressante confirmation de la canonisation (ou du moins du culte) de S. Caradoc, prêtre et ermite, mort en 1124 : c'est un acte, conservé aux archives municipales de Haverfordwest et daté de 1313, qui mentionne la fontaine de S. Caradoc, près de celle de S. Dewi (p. 43). Il ignore la commémoraison de ce personnage relevée naguère dans les deux calendriers de Llanbadarn Fawr et du manuscrit Vespasien A. XIV (*Anal. Boll.* LXXII, 461-462). Il aurait dû citer, à propos de Notre-Dame de Cardigan (p. 46), l'étude de M. Silas M. Harris (ci-dessus, p. 281).

Notons en particulier, car il s'agit d'un canton resté catholique, à Holywell, le « dimanche des Saints », celui qui suivait la Saint-Jacques, célébré encore à la fin du XVIII^e^ siècle, on ne sait en l'honneur de quels saints (p. 70), ainsi que des concordances de l'ancien calendrier avec le nouveau : le « vieux 12 novembre » garde des rites qui se rattachent à la Toussaint et le « vieux Nouvel An » est le 12 janvier (p. 90).

A relever encore, une fontaine utilisée pour des rites de malédiction, qui sont bien dans le style de certaines Vies tardives de saints celtiques et notamment irlandais (p. 120-123).

Des légendes, en Irlande et en Armorique, associent à des fontaines le souvenir d'un cheval, qui est celui d'un saint dans les versions chrétiennes ; en Galles, on cite le cheval de S. Asaph et celui de S. Degan, tandis que la marque des sabots du coursier de S. Gildas, un Gallois, se montre sur un rocher de la côte bretonne (p. 132).

Les fontaines consacrées à la *Ladi Wen* (combinaison de termes anglais et gallois qui signifient « Dame Blanche ») semblent se grouper vers la frontière linguistique ou du moins dans des cantons où les deux langues se sont trouvées en concurrence. L'interprétation du nom n'est pas aisée : si ce n'est pas simplement un terme générique pour quelque personne surnaturelle ou fantastique, ce serait souvent la Vierge Marie, sous une appellation qui permettait, après la Réforme, la persistance de pratiques catholiques. A Tredegar Park, on aurait affaire à S^te^ Gladys, mère de S. Cadoc ; une église de S^te^ Gladewis est signalée, au diocèse de Llandaff, avant l'année 1146 (p. 126-127).

C'est à bon droit que M. J. s'élève (p. 128) contre les généralisations rapides d'hagiographes pressés, mais qui, faute de mieux, font autorité : ainsi Baring-Gould et Fisher, dont l'ouvrage est encore indispensable, n'hésitent pas à écrire, au sujet de Ffynnon Elian, qu'il y eut toujours un gardien ou un propriétaire de la source, vivant à proximité et qui représentait sans doute l'antique sacere doce celtique, antérieur à l'introduction du christianisme (*Lives of the British Saints*, t. III, p. 439). Rien n'est plus faux. Des auteurs modernes, qui n'ont même pas les mérites de Baring-Gould et de Fisher, se rendent coupables de semblables exagérations : par exemple, M. Lewis Spence (*The Mysteries of Britain*, p. 155), à propos de Ffynnon yr Ychen, dans le Pembrokeshire.

Il est bien regrettable que l'auteur, qui s'est donné tant de peine pour réunir et grouper tant de renseignements introuvables ailleurs, ait négligemment conçu son index. Sans doute ses listes mentionnent-elles, par comtés, toutes les fontaines connues de lui, mais il est impossible d'en repérer les titulaires et, quant aux précieuses références rassemblées dans toute sa première partie, elles sont entièrement perdues, puisque la seconde partie du volume ne renvoie même pas aux passages de cette introduction générale qui concernent telle ou telle fontaine en particulier.

P. Grosjean.

David Greene. *Fingal Rónáin and other Stories*. Dublin, Institute for Advanced Studies, 1955, VI-90 pp. (= *Mediaeval and Modern Irish Series*, t. XVI).

Vernam Hull. *The Death of the Three Sons of Diarmait Mac Cerrbeóil*. Dans *Zeitschrift für celtische Philologie*, t. XXV (1955), p. 91-100.

Deux bonnes éditions du même texte irlandais paraissent simultanément. Elles sont fondées sur le *Livre des Uí Maine*, trop longtemps négligé. *Orgguin tri mac Diarmata* se rattache au cycle légendaire du roi Diarmait mac Cerrbeóil, lui-même mis en rapport avec S. Ciarán de Cluain Moccu Nóis dans le Miracle posthume de ce dernier publié par nous récemment (*Anal. Boll.* LXIX, 96-102).

M. G., dans son introduction aux récits concernant Maelodrán (p. 46), observe que le poème qui forme les lignes 884-891 de son édition (*inc.* A muilinn) est cité dans les notes au *Félire* d'Óengus, avec un bout de commentaire, lequel, du reste, ne s'accorde guère au texte présenté par les manuscrits survivants du récit entier. Ces deux quatrains, qui ne sont pas proprement hagiographiques, sont cités par les annotateurs médiévaux du *Félire* en vue d'établir l'interprétation d'un terme difficile. Pour être tout à fait précis, ils ne se rencontrent que dans deux manuscrits du *Félire*, le *Lebor Brecc* et celui des Franciscains, l'un et l'autre d'époque tardive. Nous pouvons ajouter qu'ils figurent parmi les extraits d'un commentaire du même genre copiés par Michel O'Clery dans le manuscrit de Bruxelles, Bibliothèque royale, 5057-5059, fol. 45r. Ce témoin est resté inconnu à M. G. comme à M. H.

A propos d'un autre mot difficile, *fothauch*, M. G. se réfère à un passage de la Vie irlandaise de S. Berach (p. 55). C'est un des rares textes irlandais qui soient tout à fait indépendants du texte latin subsistant sur le même saint, ainsi que l'observe Plummer (*Bethada Náem nÉrenn*, t. I, p. XVI), et dont le

texte latin ne dépende pas non plus. On ne saurait donc espérer aucune aide de ce côté-là pour élucider le terme *fothauch*. P. GROSJEAN.

Kenneth SISAM. *Studies in the History of Old English Literature*. Oxford, Clarendon Press, 1953, VII-315 pp.

L'ancien secrétaire général de la Clarendon Press a profité des loisirs de sa studieuse retraite pour recueillir et mettre en ordre une bonne douzaine d'articles sur des points particuliers de l'histoire littéraire et de la transmission des textes en vieil-anglais. Il les présente, par un excès de modestie, comme les essais d'un amateur, mais le lecteur le moins attentif constate bien vite qu'il a sous les yeux l'œuvre d'un maître, affranchi des préjugés d'école comme des contraintes de l'enseignement. Le contenu varié de ces études, leur caractère occasionnel, la délicatesse des touches et des appréciations, la finesse des observations jetées çà et là, leur confèrent un charme qui évoque les *Questions mérovingiennes* de Julien Havet. Il est rare de rencontrer un philologue qui soit en même temps historien et critique ; qui ne craigne pas de se demander, par exemple, si telle ou telle question est susceptible de recevoir une réponse. Ainsi, le fait que des milliers de pages d'une érudition appliquée aient été consacrées à déterminer le dialecte auquel doivent se rattacher les textes anglo-saxons n'empêche point M. S. de montrer la vanité foncière du travail accompli : en dépit des apparences, le problème est insoluble, faute de données.

Une discussion de dialectes s'élève à la hauteur de l'histoire (p. 133-135). Les philologues semblent oublier la grandeur de la Mercie, au cours des deux siècles qui vont de 650 à 850, et, à force de souligner le contraste entre l'anglien et le saxon de l'ouest, négligent plus de la moitié de l'Angleterre, parce qu'assurément elle n'est représentée que par des œuvres moins voyantes, telle la *Vita Guthlaci* de Félix (*BHL.* 3723). Retenons un beau portrait d'Offa, le rappel de sa prépondérance, de son influence jusqu'auprès de Charlemagne, de la déférence que lui montre le Siège apostolique : bref, écrit M. S., un chef qui semble avoir reçu en partage tous les attributs d'un grand roi à l'exception d'un seul, un grand historien qui garde sa mémoire. Les textes d'origine mercienne sont rares. M. S. assigne en particulier à cette région les deux longs poèmes anglo-saxons sur S. Guthlac, fondés sur le livre de Félix. De telles compositions supposent un culte florissant et rien n'indique que Guthlac ait été connu en dehors de la Mercie avant la fin du IXe siècle : mort en 714, il n'est mentionné ni par Bède, ni dans le calendrier métrique d' York (vers l'an 800), ni dans le calendrier du manuscrit Digby 63 (IXe siècle, nord de l'Angleterre), ni dans le calendrier du Psautier d'Athelstan (vers l'an 900). La version anglaise en prose de la même Vita *BHL.* 3723 porte aussi des traces d'origine mercienne, ainsi que la Vie en prose anglo-saxonne de S. Chad de Lichfield.

Un critique aussi ferme et aussi indépendant que l'est M. S. peut se permettre d'observer, à propos de certaines opinions que les érudits se transmettent de génération en génération et qui se copient de manuel en manuel : « Authority

is strong in Old English studies » (p. 68). La remarque ne vaut pas seulement pour les anglicistes. Elle est de portée générale, et les Bollandistes l'ont enregistrée depuis des siècles. Même abondamment démontré, un fait n'obtient droit de cité qu'après bien longtemps, et c'est en quoi souvent il vaut moins qu'un lord-maire.

En dépit de tout le travail philologique réalisé, des éditions, des répertoires, des dictionnaires, qui font de la littérature anglo-saxonne une privilégiée parmi les langues européennes du moyen âge, il est bien exact que, dans le cas des pièces en prose qui survivent en plus d'un manuscrit, l'idée d'un texte critique établi en pesant l'autorité et le mérite des variantes est un raffinement d'érudition bien rarement rencontré, pour des raisons toutes pratiques : difficulté du travail, avantages d'une publication rapide, préoccupation excessive de la phonologie. Il faut donc déplorer, avec l'auteur (p. 146), que, sauf des exceptions qui se comptent sur les doigts de la main, les philologues, grammairiens et historiens de la littérature se contentent universellement des éditions imprimées. Ils ont pour excuse la perfection d'une collection comme celle de l'*Early English Text Society*. Rien, pourtant, ne saurait remplacer le contact direct avec les manuscrits. Ce n'est pas sans raison que M. S. rappelle l'exemple de Humfrey Wanley et d'Edmond Bishop, qui s'astreignaient à lire, l'un après l'autre, tous les manuscrits d'une bibliothèque, sûrs d'y trouver du neuf ; et son livre montre assez qu'il s'est conformé, autant que possible, à ces modèles illustres. La pratique courante est de ne recourir aux originaux qu'avec parcimonie, de leur préférer des instruments de travail plus accessibles ; mais les manuscrits restent les *fontes vivi*, et l'étude patiente de ceux des *Homélies* d'Aelfric, par exemple, produit, entre les mains de M. S., des résultats merveilleux dont toute édition future devra tenir compte. « Pour Wanley, note-t-il, les *Homélies* d'Aelfric étaient représentées par un certain nombre de manuscrits ; pour les érudits modernes, elles le sont par le texte imprimé de Thorpe. » La différence est appréciable et nul n'en est plus conscient que l'auteur, qui montre du doigt les déficiences de Thorpe (p. 166).

M. S. laisse rarement passer l'occasion de lutter contre certaines présuppositions que tels critiques contemporains tiennent, sinon pour des dogmes, du moins pour des principes établis. N'est-ce pas vraiment se rendre la besogne trop facile que de postuler, chez tous ceux qui, dans le lointain passé, ont pris quelque part à la transmission des textes littéraires, une parfaite uniformité de conduite, avec des habitudes si bien réglées qu'elles sembleraient imposées par une législation sévère, destinée à assurer les convenances et la commodité des érudits à venir ? Pour la plupart des poèmes anglo-saxons, la discussion même et la comparaison sont impossibles : ils n'existent qu'en un seul manuscrit, et tardif. Aucune pièce de prose ne remonte au delà du règne d'Alfred. Mais les rarissimes fragments en vers qui sont représentés par deux témoins démontrent l'existence de variantes délibérément introduites, non moins que de fautes de négligence. Supposer, comme le font certains critiques, la persistance, à travers toute la tradition, d'une transcription purement mécanique, c'est donner trop d'importance aux erreurs matérielles, celles en particulier qui proviendraient de la confusion de lettres semblables. Combien mal fondées sont de telles suppositions, pour le texte fameux du *Beowulf*, par exemple, la longueur du temps qui s'est écoulé et la diversité des écritures qui ont dû être employées depuis

la fin du VII^e siècle jusqu'à la fin du X^e (date du manuscrit unique), en sont la preuve. En outre, ce présupposé d'une transcription mécanique exclut certaines méthodes de comparaison des variantes (tel l'argument délicat de la *lectio difficilior*), qui présument chez le copiste des modifications intelligentes. La transmission des textes hagiographiques en général confirme amplement les idées de M. S. Les vicissitudes du texte latin populaire traduit dans les *Merveilles de l'Orient* n'invitent pas à croire à une transmission soignée (p. 74-80). Le reviseur de la traduction des *Dialogues* de S. Grégoire dans le manuscrit Hatton 76 n'hésitait pas le moins du monde à altérer les termes de la préface, qui sortaient pourtant de la plume royale d'Alfred. En fait, pour l'anglais médiéval comme pour les autres langues vulgaires de l'Europe, il faut admettre que les textes dont la popularité s'étendit sur de nombreux siècles furent soumis, volontairement et sciemment, à des variations profondes, dans l'intention de les expliquer, de les corriger, de les amplifier ou de les abréger, selon le cas, et surtout de les moderniser. Imaginer qu'au cours de leur transmission, par un singulier privilège, les écrits anglo-saxons aient été soustraits à ces conditions normales de la vie d'une œuvre littéraire, c'est trop simplifier le travail d'éditeur. Le rejet de cette solution de facilité entraîne nécessairement l'acceptation de nombreux doutes, dont certains resteront insolubles, mais c'est la condition d'une saine critique.

Soulignons encore des remarques d'un grand poids sur la circulation des livres en Angleterre aux environs de l'an mille. Les manuscrits ne restaient en place que s'ils étaient mort-nés, selon l'expression de M. S., ou périmés, ou bien si vraiment ils reposaient en un endroit isolé et d'accès difficile. La seule façon de répandre les textes, qui était en même temps celle de les multiplier, était de les expédier au loin. Les progrès de la réforme monastique et le relèvement des études rendirent nécessaire et urgent d'obtenir des livres de toute manière praticable. Ces mouvements, on le conçoit, compliquent grandement l'étude de la tradition manuscrite, comme celle des types d'écriture et d'enluminure. Tels sont les faits, pourtant, et il faut se résigner à les reconnaître. On se rassurera un peu, devant ces considérations qui renversent les théories admises, en observant que la chronologie du développement ne variait guère, sans doute, d'un centre à un autre ; mais ce serait un leurre d'admettre une stricte localisation des styles d'écriture et des types de textes, sauf preuve péremptoire. Combien il est aisé de se laisser induire en erreur par la localisation supposée d'un témoin unique, M. S. en fournit quelques exemples qui donnent bien à réfléchir (p. 228-229). On se gardera même d'emprunter sans contrôle aux glossateurs l'interprétation d'un passage. Un cas bien amusant est celui que tire l'auteur du magnifique Psautier d'Eadwine, exécuté à la cathédrale de Cantorbéry, en plein XII^e siècle, à une époque où la connaissance du latin était assez répandue : le verset davidique *Similis factus sum pellicano in solitudine* (*Psalm.* 101, 7) est traduit : *felle hunds on licnesse*, comme s'il était écrit : *pelli canis in similitudine* (p. 85).

La date fixée par un aussi bon connaisseur au Martyrologe en vieil anglais mérite d'être consignée ici : M. S. le met dans la seconde moitié du IX^e siècle (p. 70-71). S. Christophe, que le martyrologe hiéronymien place au 25 juillet (et de nouveau, par suite d'une erreur de mois, au 24 septembre), *natalis* confirmé par sa Passion en diverses recensions, est inscrit, dans ce recueil vieil anglais,

au 28 avril. C'est l'occasion de fournir quelques renseignements, repris pour la plupart d'Edmond Bishop, sur une série de calendriers du haut moyen âge. Sans parler du martyrologe de Bède, S. Christophe figure au 28 avril également dans le manuscrit Cottonien Nero A. II, calendrier archaïsant écrit à Nunnaminster (Winchester) au début du XI^e siècle. M. Ker a montré que ce serait un fragment détaché de l'Eucologe de Nunnaminster, qui est aujourd'hui le manuscrit Galba A. XIV, du même fonds. D'autre part, le calendrier du manuscrit 150 de Salisbury, imprimé par M. F. Wormald dans ses *English Kalendars before A. D. 1100*, t. I, p. 16-27, et décrit par lui comme provenant de l'ouest de l'Angleterre, est assigné plus exactement par M. S. (p. 71) à l'usage des moniales de Shaftesbury (d'après une communication d'Edmond Bishop, qui, du reste, ignorait à ce moment que la prière ajoutée à la fin du petit manuscrit fût au féminin). Le manuscrit 17 de St John's College, à Oxford, doit avoir été écrit vers 1110 et son calendrier, dont la provenance est si difficile à déterminer, contient deux additions (S. Dunstan et S. Elphège) qui, jointes à d'autres minimes indices, inclinent à la fixer à Christ Church de Cantorbéry ou, du moins, montrent que le manuscrit appartint fort tôt à cette église (p. 19).

Le recours à un argument délicat tiré de la forme de la signature (*Aedelwald* au lieu d'*Aedilwald*) permet à M. S. de décider, cette fois-ci contre l'avis de Bishop, que l'évêque Aethelwald, dont un poème se lit dans le Livre de Cerne, fut bien celui de Lichfield (818-830) et non celui de Lindisfarne (721-740). Épinglons des remarques importantes (p. 5) sur les plus anciennes listes épiscopales de l'Angleterre du nord, qui semblent s'être transmises presque exactement telles qu'elles avaient été composées vers le début du IX^e siècle. Ainsi, celle de Lindisfarne ne comporte qu'une addition, à la fin, un évêque Eadmund, dont on ne sait rien. Searle a vu en lui, erronément, Edmond de Durham (1020-1042). M. S. démontre qu'il y eut encore un évêque à Whitern (Candida Casa) après Baldwulf, mentionné pour la dernière fois en 805, et qu'il n'est pas impossible qu'Eadmund ait été cet évêque, placé ensuite par méprise au bout de la liste de Lindisfarne. L'histoire de ces sièges anglais à la frontière des pays celtiques est si obscure que le plus petit rayon de lumière est le bienvenu.

L'auteur rappelle (p. 138) l'activité d'Aldhelm de Malmesbury comme versificateur anglais et presque comme jongleur, ainsi que l'expression de Guillaume de Malmesbury, *carmen triviale quod adhuc cantitatur*, qualifiant un poème composé par Aldhelm pour attirer le peuple à des enseignements plus sérieux (*Historia Pontificum*, éd. HAMILTON, p. 336). L'historien du XII^e siècle semble se faire ici l'écho d'un ouvrage perdu du roi Alfred, et l'on comparera le début de la notice d'Aldhelm dans la liste des évêques de Sherborne, chez Florent de Worcester (éd. THORPE, t. I, p. 237) : *citharaedus erat optimus, saxonicus atque latinus poeta facundissimus, cantor peritissimus.*

La composition du manuscrit où se lit, entre autres morceaux, le texte du *Beowulf*, reste mystérieuse. M. S. aperçoit un lien commun entre les pièces qui y sont réunies (p. 66-67) : c'est une collection de récits concernant des monstres, et voilà pourquoi une place y a été assignée à S. Christophe. Il réunit à ce propos quelques notes curieuses sur ce saint et sur les Cynocéphales en général dans la poésie latine et germanique. On sait que l'Irlande ne portait pas moins d'intérêt à cet aspect de la tératologie hagiographique et que, dans la liste de ses saints, comme dans celle de certains abbés, on rencontre des

Cynocéphales (cf. *Anal. Boll.* LXI, 98). La Passion de S. Christophe en vers anglais ne se conforme pas exactement au texte des *Acta Sanctorum* (*BHL.* 1766). Il ne fallait pas s'y attendre et M. S. le note à bon droit (p. 69) : une douzaine au moins de recensions latines ont été imprimées de ce récit très populaire, et le classement de celles qui subsistent en manuscrit n'a pas été tenté encore. M. S. place la version en vieil anglais vers le milieu du x^e^ siècle ou peu après (p. 72) et recourt également aux listes de reliques : il en signale deux de S. Christophe à Winchester (Nouveau Monastère) et une à Exeter.

Le souvenir de S. Boniface s'est presque entièrement estompé dans son pays natal. L'observation en a été faite ci-dessus (p. 493, note 2). Une seule de ses lettres a été traduite en vieil anglais, celle où il raconte à Eadburga la vision du moine de Wenlock (*M. G.*, Epist. t. III, p. 252 ; *Epistolae selectae*, t. I, éd. Tangl, p. 7-15). Cette version se fonde sur un manuscrit perdu, indépendant des quatre témoins continentaux de Tangl. Le nom de *Begga*, un peu avant la fin (*cuidam presbitero nomine Beggan*, Tangl, p. 14, l. 29), graphie de tous les manuscrits latins qui subsistent, est inconnu à l'anthroponymie anglo-saxonne. La version en vieil anglais porte ici *Bogia*, graphie latine normale chez les Anglo-Saxons du nom bien connu *Boia*. Combien rares devaient être les exemplaires de la correspondance de S. Boniface, M. S. en trouve la preuve dans le nombre d'erreurs commises par les glossateurs de cette version anglaise, erreurs qu'eût permis de corriger un simple coup d'œil jeté sur l'original. Il faut admettre que même la riche bibliothèque de Winchester, où fut exécuté ce travail, ne possédait pas en latin cette lettre à Eadburga, la plus fameuse de la collection ou du moins la plus lue, à cause de la longue vision de l'au-delà qu'elle renferme. M. S. en imprime le texte latin en regard de cette version inédite en vieil anglais, dont il a montré tout l'intérêt pour l'histoire de la tradition manuscrite (p. 212-224).

La poésie de Cynewulf appartient à une époque où la vie et la doctrine chrétiennes sont assises déjà sur de solides fondations (p. 13-14) : littérature de dévotion et, le poème sur l'Ascension mis à part, inspirée par un livre qui se rencontrait partout, le martyrologe hiéronymien. Celui-ci a fourni les listes d'apôtres pour les *Fates of the Apostles ;* c'est de lui que provient la connaissance de la martyre S^te^ Julienne ainsi que la fête de l'Invention de la Croix. Tous ces poèmes de Cynewulf procèdent de sources latines : « comme je l'ai trouvé dans des livres, » écrit-il, non sans quelque fierté. Il doit à ces autorités plus que la matière de son œuvre : leur structure même, qui contraste ainsi avec celle des productions réellement indigènes comme le *Beowulf*. Des idées semblables avaient été exprimées, pendant la guerre, dans une thèse méritoire, par M^lle^ Marguerite-Marie Dubois (*Les Éléments latins dans la poésie religieuse de Cynewulf*, Paris, 1943).

Au terme d'une remarquable série de considérations sur le rôle littéraire du roi Alfred, M. S. observe (p. 108) qu'en fait de latin, ce sage monarque se contenta de pourvoir au plus pressé. Il s'efforça d'obtenir que son clergé eût de la langue une connaissance élémentaire. La renaissance des études latines est autre chose et ne se produisit que plus tard. Une seule exception à cette règle, note-t-il : l'œuvre d'Asser, lequel est présenté comme un Gallois et non comme un West-Saxon. Mais cette exception, qu'il admet et souligne, devrait peut-être disparaître, elle aussi : nous sommes persuadé que la *Vita Alfredi* est d'âge postérieur et pseudépigraphe.

Au cours d'une étude très fouillée de la manière dont Alfred répandit sa traduction de la *Regula pastoralis* de S. Grégoire le Grand, M. S. établit les principes d'une véritable édition critique d'après les exemplaires conservés et leur provenance des diverses bibliothèques épiscopales où parvinrent les textes mêmes transcrits sous les yeux du roi et par son ordre. Il tient pour probable que l'original latin fut celui que S. Augustin de Cantorbéry avait reçu de l'auteur lui-même et apporté en Angleterre.

Dans une étude développée des rapports mutuels de la cinquième collection des Lois d'Aethelred et de la sixième, M. S. s'appuie principalement sur les dispositions qui concernent la contribution pécuniaire au profit de l'Église, les fêtes à célébrer et les jeûnes à observer (p. 278-287). Il conclut que les deux collections remontent bien à Wulfstan, successivement évêque de Londres, de Worcester et d'York. Si elles se présentent, en plus d'un point, de façon diverse, c'est que la promulgation de l'une vise le sud du pays, celle de l'autre, le nord, où prévalait l'influence danoise et où, par conséquent, la législation ecclésiastique subissait quelques adoucissements. Les remarques faites à l'occasion de la fête de S. Édouard le martyr († 18 mars 978) sont d'un intérêt particulier. Wulfstan s'exprime avec indignation à propos du meurtre d'Édouard dans son fameux *Sermo Lupi ad Anglos*, de l'année 1014, mais ne lui donne ni le titre de saint ni celui de martyr. On en a conclu à tort que la fête, d'abord obligatoire, avait été abrogée dans l'intervalle. C'est par suite d'une fausse vue de la tradition manuscrite, comme le montre M. S. En fait, cependant, le culte n'est guère attesté que pour Shaftesbury (p. 280, note 4). Il était d'ailleurs quelque peu délicat de s'en faire le promoteur pendant les premières années du règne d'Aethelred : les assassins d'Édouard comptaient au nombre des partisans actifs du nouveau monarque. La Vie de S. Dunstan envoyée à S. Elphège, avant 1011, par Adalard, moine du Mont-Blandin (*BHL.* 2343, éd. Stubbs, p. 61), fait indubitablement d'Édouard un saint martyr, mais les plus anciens manuscrits connus ne sont que du XII^e^ siècle, date où le culte était incontestablement établi, et peuvent être ici interpolés par l'addition de ces deux épithètes.

Aelfric (mort vers 1020), dans la seconde préface en anglais de ses *Homélies*, marque son intention d'inclure les Vies et Passions des saints « que les Anglais honorent par un jour de fête ». M. S. compare donc sa liste (p. 164) à celle du Ménologe anglais en vers (X^e^ siècle), qui prétend indiquer « les jours de fête que le roi des Saxons ordonne à tous d'observer ». Il montre en passant que les pages d'Aelfric, pour le 3 mai, sur les SS. Alexandre, Évence et Théodule ne visent pas une fête particulière de ces martyrs, dont le culte était inconnu en Angleterre. Mais, l'Invention de la Croix étant d'obligation, le prédicateur a cru de son devoir d'y joindre un aperçu de la Passion des saints commémorés dans la messe du même jour. Pour ses *Vies des Saints*, Aelfric, au contraire, se limite à ceux « que les moines entre eux honorent dans leurs offices » et sur qui l'on ne prêchait pas dans les paroisses, puisque le peuple, ces jours-là, n'assistait pas à la messe. M. S. fait remarquer à ce propos (p. 176) combien le mouvement de réforme du X^e^ siècle avait multiplié les fêtes de confesseurs, autant par l'adjonction de ses saints propres (Dunstan, Aethelwold, Oswald, Wulfsige) que par l'extension considérable du culte des reliques, comme pour S. Josse. Les *Homélies* reçoivent un traitement de choix : un chapitre (p. 148-

198), bourré de détails utiles à la critique de cette collection hagiographique, que Mlle M.-M. Dubois a fait également connaître au lecteur français dans son gros volume, *Ælfric, sermonnaire, docteur et grammairien* (Paris, 1943). En un autre endroit, M. S. rappelle une série de passages de ses *Vies des Saints* qu'il faut certainement refuser à Aelfric, car ils se signalent par l'emploi d'un terme archaïque que celui-ci, comme grammairien, réprouve expressément (p. 129, note 2). L'ordre de publication des premières œuvres d'Aelfric fait l'objet d'un examen spécial (p. 298-301). Ce sont le *De Temporibus anni*, les *Homélies*, la *Grammaire* et les *Vies des Saints*. D'abord ont paru, opine M. S., les deux livres d'*Homélies*, formant, en 80 discours, une suite de sermons pour les fêtes observées dans toute l'Angleterre, à l'usage des prêtres de paroisses ; ensuite, le *De Temporibus*, en supplément, pour le clergé aussi ; puis la *Grammaire*, dont le but était de promouvoir l'usage de la lecture latine ; enfin les *Vies des Saints*, qui rendaient accessibles, nous l'avons dit, les légendes jusqu'alors confinées aux monastères.

Le poème sur les jeûnes ecclésiastiques (*Seasons of Fasting*) pourrait être daté plus exactement par une étude précise des usages divers qui alimentèrent une controverse à propos des Quatre-Temps. L'Angleterre, sur ce point, s'écartait quelque peu des habitudes continentales. En attendant, les notes rassemblées par M. S. fourniront un bon point de départ (p. 48). A propos d'une correction à ce même texte sur les jeûnes, l'auteur attire encore une fois l'attention (p. 55) sur ce qu'Edmond Bishop appelait « a veritable devotional *furore* in Bretonism » dans le sud-ouest de l'Angleterre, à la fin du xe siècle. La critique hagiographique a tenu trop peu de compte de cet élément, pour déterminer, par exemple, les rapports entre l'Armorique et le Cornwall. Ce dernier pays n'est pas toujours à l'origine des transmissions de cultes. L'influence bretonne fut très nette à Winchester, alors capitale politique de l'Angleterre et dont la prépondérance pouvait, même en matières ecclésiastiques, primer celle de Cantorbéry, capitale religieuse. S. Josse, à Winchester, est rangé parmi les plus grands saints (on y avait ses reliques, qui y sont vraisemblablement encore) et S. Malo, par une confusion toponymique, usurpa même une place dans la liste des évêques du lieu (cf. E. Bishop, *The Bosworth Psalter*, p. 56).

Signalons encore les conclusions remarquables que tire M. S. (p. 116-118) de certaines notes marginales (bien peu de chose en comparaison de ce que fournissent, en ce genre, les manuscrits irlandais de l'époque) pour l'histoire du célèbre codex anglo-saxon conservé à Verceil. Il énumère les circonstances diverses dans lesquelles un livre de lectures pieuses, destiné à charmer les veillées d'une troupe de riches pèlerins anglais en marche vers Rome, a pu être abandonné en cours de route, pour échouer dans la bibliothèque d'une cathédrale italienne.

L'auteur se demande (p. 77) si, dès le début du xie siècle, on avait chance de trouver en Angleterre quelque chose qui rappelât l'épisode des danseurs maudits de Colebek. Sans doute cette dernière histoire ne débuta-t-elle au plus tôt qu'à la Noël de l'an 1014, et le témoignage le plus accessible se lit-il chez Orderic Vital († 1042), en supplément à son *Histoire ecclésiastique*, tandis que l'un des plus anciens serait le chapitre 16 du second livre de la *Vita Edithae* de Goscelin (*BHL.* 2388). Sans remonter au récit fort semblable de S. Augustin (parmi les Miracles de S. Étienne, *BHL.* 7863-7872), il existe pourtant

au moins un parallèle, beaucoup plus fruste, mis en circulation sous le nom d'Otbert et recueilli notamment par Guillaume de Malmesbury (cf. WILMART, *Anal. Boll.* LVI, 20-24 et 285-292).

Deux Passions de Ste Julienne de Nicomédie ont été imprimées par les Bollandistes au tome II de Février ; il n'eût donc pas été inutile de préciser (p. 7) que le texte dont se servit Cynewulf correspond à la plus ancienne, *BHL.* 4522-4524. P. GROSJEAN.

ISO MÜLLER, O. S. B. *Die Passio S. Placidi (ca 1200).* Extrait de la *Zeitschrift für Schweizerische Kirchengeschichte*, t. XLVI (1952), pp. 161-180, 257-278.

ID. *Zu den Anfängen der hagiographischen Kritik*, dans *Schweizer Beiträge zur allgemeinen Geschichte*, t. VIII (1950), p. 100-134.

ID. *Eine Allerheiligen-Litanei mit rätischen Heiligen aus dem 12. Jahrhundert*, dans *Bündnerisches Monatsblatt*, 1953, p. 168-184.

Depuis de longues années, le R. P. Iso Müller s'est consacré à l'étude du passé de l'abbaye de Disentis. Après de nombreuses contributions destinées à éclairer des points particuliers de l'histoire du monastère, il a entrepris d'en rédiger la monographie. Dès 1931, il publiait : *Die Anfänge des Klosters Disentis* dans le fascicule 61 du *Jahresbericht der Historisch-Antiquarischen Gesellschaft von Graubünden* (p. 1-182). En 1941 paraissait le premier tome de la *Disentiser Klostergeschichte* (*700-1512*). La vénérable abbaye se réclame des SS. Placide et Sigisbert, dont le culte est attesté au xe/xie siècle. Jusqu'en 1920 on ne connaissait aucune Vie ancienne des deux saints. A cette date dom G. Morin découvrit dans la bibliothèque centrale de Zurich un manuscrit du début du xiiie siècle qui provenait de Rheinau et où figurait une *Passio S. Placidi*. Elle fut éditée la même année par Ant. von Castelmur dans la *Zeitschrift für Schweizerische Kirchengeschichte* (t. XIV, p. 241-259). En 1938, M. Paul Rousset republiait ce texte en le complétant d'après une copie lacuneuse du xive siècle, conservée dans les archives de la paroisse de Dalpe (Tessin), copie qui avait été signalée dès 1925 par M. P.-Ed. Martin (*La « Passio Placidi » de Disentis*, dans *Revue d'histoire suisse*, t. XVIII, 1938, p. 249-267). Le P. I. Müller jugea que l'édition de M. Rousset pouvait être améliorée. Avec soin, il a relevé toutes les citations scripturaires, qui sont fréquentes, surtout au début. Il a aussi soumis le texte à un examen stylistique très détaillé : indices de prose rimée, de cursus ; analyse des procédés littéraires. Le savant bénédictin conclut que l'œuvre a été rédigée vers 1200 par un moine de Disentis pour servir à l'office liturgique. Les éléments historiques, au total assez pauvres, sont entremêlés d'éléments légendaires. Il est plus que douteux que Sigisbert ait été un disciple de S. Colomban et il serait anachronique de placer les origines du monastère au temps du grand missionnaire et de Grégoire le Grand. Les deux saints locaux ont vécu un siècle plus tard, au début du viiie.

D'après la *Passio S. Placidi*, le martyr se serait redressé, aurait pris sa tête dans ses mains et l'aurait portée à l'endroit où il s'était construit une cellule. *Fertur in eo itinere quandam sancto martyri caput proprium deportanti feminam obviasse atque eum ab illa velamen feminei capitis ad involvendum suum caput petivisse...* Le P. M. a tâché de savoir quel était le saint céphalophore dont la Passion avait inspiré l'hagiographe. Les modèles ne manquent pas, mais on ne peut plus dire que la Passion de S. Denys est le plus ancien ; celle de S. Juste de Beauvais (*BHL.* 4590) est antérieure, ainsi que l'a montré le P. H. Moretus (*Les Passions de saint Lucien et leurs dérivés céphalophoriques*, Namur, 1953 ; voir notre recension dans *Le Moyen âge*, t. LX, 1954, p. 237-243). Il n'est peut-être pas sans intérêt de rappeler que dans la première moitié du XI^e^ siècle des reliques de S. Juste furent apportées dans le diocèse de Coire (E. A. STÜCKELBERG, *Geschichte der Reliquien in der Schweiz*, t. I, 1902, p. 16).

Sous le titre un peu trop général : *Zu den Anfängen der hagiographischen Kritik*, le P. M. analyse une des œuvres d'Augustin Stöcklin, mort en 1641 à Disentis, dont il était abbé depuis 1634. Il s'agit des *Animadversiones in novi Breviarii Curiensis aliquot sanctos anno MDCXXXIX*, manuscrit conservé aux archives de l'évêché de Coire. Après avoir indiqué les sources où Stöcklin a puisé ses *Animadversiones*, l'historien bénédictin passe en revue les saints suivant l'ordre du calendrier ; à propos de chacun d'eux il donne le résumé des informations recueillies par le savant abbé et cite ensuite les travaux qui depuis le XVII^e^ siècle ont fait progresser nos connaissances.

La notice consacrée par Stöcklin aux SS. Placide et Sigisbert est particulièrement développée. Pour l'époque elle était fort bien informée et on ne peut que regretter que le bollandiste Du Sollier, en 1723, n'ait pas disposé du dossier réuni à Disentis, quand il eut à parler des deux saints, dont la fête est célébrée le 11 juillet (*Act. SS.*, Iul. III, 238-240). Quelques années plus tard, un autre bollandiste, le P. Jean Pinius, insérait dans un supplément au tome VI du mois d'août (1743) une notice sur S. Burchard de Beinwil, qui, faute de renseignements, avait été relégué parmi les *Praetermissi* du 20 août. Il empruntait de nombreux éléments de son commentaire aux notes recueillies par Stöcklin (p. 827-832).

Aux travaux de M. l'abbé Egloff que le P. M. cite dans le paragraphe réservé aux saints de Zurich, Félix et Regula, il faut ajouter maintenant le dernier ouvrage du même auteur : *Der Standort des Monasteriums Ludwigs des Deutschen in Zürich* (cf. *Anal. Boll.* LXXI, 1953, 480-490), où il est question des origines du culte des deux martyrs. Le P. M. est revenu à plusieurs reprises sur la personne et l'œuvre d'A. Stöcklin, plus particulièrement dans un article du *Bündnerisches Monatsblatt*, 1950, n^os^ 6 et 7, p. 1-60. Le lecteur trouvera l'indication des autres études dans le *Bulletin d'histoire bénédictine*, t. V (1954), p. 364*-365*, sous les n^os^ 2937-2946.

Un autre article du P. M. mérite de retenir l'attention. Au cours de ses recherches, il s'est aperçu que le manuscrit 403 de Saint-Gall contenait des pièces précieuses pour l'histoire de Disentis. Il en avait donné une description détaillée dans sa *Disentiser Klostergeschichte* (t. I, p. 106-107) et avait édité sans commentaire les litanies

qui se lisent aux folios 178 et suivants. Les noms des patrons de Disentis, Placide et Sigisbert, l'un parmi les martyrs, l'autre parmi les moines, ne laissent pas de doute sur la provenance de cette pièce. Ainsi que le fait remarquer le P. M., on ne connaît aucun autre exemple de l'invocation de ces deux saints dans les litanies, du VIII^e^ au XII^e^ siècle. Dans sa nouvelle contribution, l'auteur compare la liste des saints du codex de Saint-Gall à d'autres prières analogues, en se référant d'une manière particulière aux articles de notre collègue le P. M. Coens, parus ici même de 1936 à 1944. Il annote ensuite avec beaucoup d'érudition une série d'invocations, s'attachant surtout à montrer l'origine et l'extension du culte de ces divers saints en territoire helvétique. B. DE GAIFFIER.

Mélanges historiques et hagiographiques valdôtains (*Miscellanea Augustana*), t. I et II. Aoste, École des Chartes, 1951-1953, 406 et 402 pp., ill.

Sous l'impulsion de feu Mgr J. Boson, ardent promoteur des études d'histoire valdôtaine, les élèves de son cours de paléographie fondèrent une « école des chartes », afin de mettre en valeur les matériaux contenus dans les archives de leur ville. Les deux volumes que nous présentons sont les prémices de leur entreprise. Ils comprennent « des sujets divers, tous cependant extraits des archives d'Aoste et ayant trait à l'histoire valdôtaine » (t. I, p. 5). Suivant la suggestion des éditeurs qui ont reproduit les Glaneuses de Millet sur la couverture des deux tomes, nous glanerons, nous aussi, dans ces *Miscellanea*, en nous limitant à ce qui intéresse spécialement l'hagiographie.

Voici d'abord quelques textes. Dans le tome I^er^ : 1. une recension de la Vie de S. Jacques, évêque de Tarentaise, légèrement différente de *BHL.* 4112 ; 2. la Vie et les Miracles de S. Pierre, moine cistercien, également évêque de Tarentaise (*BHL.* 6772-74) ; 3. le texte un peu abrégé de la Vie de S. Théodule, évêque de Sion en Valais (*BHL.* 8088 ; cf. ci-dessus, p. 122-123) ; 4. la Vie de S. Eusèbe, évêque de Verceil et d'Aoste (*BHL.* 2748) ; 5. les leçons du jour et de l'octave de l'Assomption (*BHL.* 5355d). Celles-ci proviennent d'une longue épître, presque entièrement reprise et qu'il ne faut plus attribuer à S. Jérôme, car elle est en réalité de Paschase Radbert, comme l'a montré Dom Lambot dans la *Revue Bénédictine*, t. XLVI (1934), p. 265-282 ; cf. ci-dessus, p. 133. Vient enfin un texte patristique, la lettre de S. Augustin à Volusien (*P. L.*, t. 33, col. 515-525). Dans le tome II, la troisième des quatre parties est entièrement consacrée à l'hagiographie. Nous y notons d'abord la contribution de Mgr Frutaz sur la Vie de S. Ours (*BHL.* 8453b), ensuite quelques pages extraites d'un manuscrit de la Collégiale de Saint-Ours sur une icône du Sauveur ; du même manuscrit encore : la Passion de S^te^ Catherine d'Alexandrie (*BHL.* 1663a), son office et celui de l'Exaltation de la S^te^ Croix.

Tous ces documents proviennent de trois compilations : deux légendiers et un lectionnaire, conservés aux Archives d'Aoste. L'« introduction spéciale » décrivant ces manuscrits n'est pas très claire, il

faut l'avouer. Il y a d'abord un grand légendier comprenant deux gros volumes, écrits sur parchemin, qui seraient à dater, d'après la paléographie et le contenu, de la première moitié du XIVe siècle. Il est ensuite question d'un « petit légendaire ». Est-il sur parchemin ou sur papier ? Et de quelle époque ? On cherchera en vain la réponse dans l'introduction, mais la table des matières du tome *second* renvoie à un manuscrit de la Collégiale de Saint-Ours, du XIIIe siècle, qui ne peut être que ce « petit légendaire ». Quant au lectionnaire enfin, « il n'est certainement pas antérieur au XVe siècle » (p. 93).

L'exposé aurait beaucoup gagné si ces collections avaient été décrites et surtout analysées indépendamment l'une de l'autre et si le premier et le dernier folio de chaque Vie avait été indiqué, comme on l'a fait pour le petit légendaire seulement (t. I, p. 94). Pareils renseignements étaient d'autant moins superflus que, pour les *Vitae* publiées dans ces Mélanges, on ne fournit plus aucune référence à la source, ni aucune indication de pagination, du moins pas où on les cherchera normalement.

Il ne semble pas que le fonds de la collégiale d'Aoste ait déjà été systématiquement exploité, et, rien que du point de vue hagiographique, il y aurait intérêt à le faire. Nous constatons, par exemple, que les manuscrits de Saint-Ours n'étaient pas connus d'A. Hämel lorsqu'il dressa sa liste des *Manuscritos latinos del falso Turpino* (dans *Estudios dedicados a Menendez Pidal*, t. IV, Madrid, 1953, p. 67-85). Un catalogue, assez schématique et sans doute fort incomplet, avait cependant été composé par Bethmann dès 1844 et publié dans l'*Archiv der Gesellschaft für ältere deutsche Geschichtskunde* (t. IX, 1847, p. 630-633). Le grand légendier y est daté du XIIIe siècle ; la divergence de datation par rapport à celle proposée par les *Miscellanea* est minime.

Aucun des textes publiés n'est inédit. Aussi bien peut-on se demander s'il était opportun de les reproduire, sans variantes, sans introduction, d'après un seul manuscrit, choisi non pour sa valeur particulière, mais uniquement parce qu'on l'avait sous la main. En plus, des erreurs, parfois déroutantes, déparent ces pages, ainsi *verce* au lieu de *verae luci* (t. I, p. 103).

Les remarques qui précèdent ne s'appliquent pas à l'étude de Mgr Frutaz sur la *Vita beati Ursi presbyteri et confessoris de Augusta civitate* (t. II, p. 305-330). Dans d'intéressants préliminaires le distingué collaborateur de la section historique de la Congrégation des Rites énumère d'abord les manuscrits des deux recensions : trois pour la *Vita antiquior* (*BHL.* 8453b) — celle qu'il publie d'après un manuscrit de l'abbaye de Farfa, du IXe-Xe siècle ; quatorze pour la seconde rédaction (*BHL.* 8453), dont onze provenant d'Aoste. Il étudie ensuite le rapport entre les deux *Vitae* et s'efforce d'en préciser l'auteur, la date de composition (Xe-XIe siècle pour la seconde) et la valeur. Il conclut par quelques mots sur le personnage de S. Ours : il le place plutôt au VIe qu'au VIIIe siècle et lui dénie, à bon droit, la qualité d'évêque et d'Irlandais.

L'édition de l'érudit prélat est présentée de façon soignée : précédée

d'une introduction avec d'abondantes notes, accompagnée de l'indication des variantes ; travail qu'on eût aimé voir réalisé d'une façon similaire pour les autres Vies, ce qui aurait incontestablement augmenté l'intérêt hagiographique de ces *Miscellanea*, fort précieux, d'ailleurs, empressons-nous de le reconnaître, pour l'histoire valdôtaine.

On regrettera aussi les incorrections de langage dans certaines introductions. Des expressions telles que *copiage* pour *transcription* (t. I, p. 93), « spécimen de agiographie » (t. I, p. 100), *merci à* au lieu de *grâce à* (t. I, p. 209), etc. auraient certainement pu être évitées. D'autre part, il faut louer les promoteurs de ces Mélanges d'avoir donné, après chaque section, un index de noms de personnes et de lieux : le maniement de ces volumes en est rendu plus commode. J. VAN DER STRAETEN.

René-Jean HESBERT, O. S. B. *Les manuscrits musicaux de Jumièges*. Mâcon, Protat, 1954, gr. in-4°, 104 pp., 100 fac-similés (= *Monumenta musicae sacrae*, II).

Des fêtes religieuses et un congrès scientifique ont commémoré en 1954 le XIII^e^ centenaire de la fondation de Jumièges par S. Philibert. A cette occasion, Dom Hesbert a examiné les quelque 400 manuscrits qui nous restent du fonds de l'ancienne abbaye et qui sont conservés, en majeure partie, à la bibliothèque publique de Rouen. Parmi eux, il a porté un intérêt particulier aux recueils à notation musicale, qu'ils aient été composés à Jumièges ou acquis au dehors par les religieux normands. Dans une luxueuse publication, ornée de beaux fac-similés, il publie l'inventaire de ces manuscrits, au nombre d'une quarantaine. Ceux-ci ne sont pas tous, à proprement parler, des « manuscrits musicaux » ; plusieurs ne comptent que quelques lignes de texte noté, qui se trouvent, de manière purement adventice, sur des feuillets de garde ou en marge d'un traité liturgique, de sermons ou de Vies de saints. Mais tous ces documents faciliteront aux spécialistes l'étude du chant liturgique et de son évolution, particulièrement à Jumièges.

Fidèle à notre point de vue professionnel, nous avons relevé les offices propres de plusieurs saints dans ces manuscrits, dont certains, rappelons-le, avaient déjà fourni au P. A. Poncelet une ample moisson de textes narratifs (voir dans *Anal. Boll.* XXIII, 1904, 129-275, le *Catalogus codd. hagiog. lat. bibl. publ. Rotomagensis*, auquel on aurait pu renvoyer plus d'une fois le lecteur). Dans le manuscrit de Rouen A. 339, du XIII^e^ siècle, Dom H. attire l'attention sur les offices entièrement propres de S. Grégoire, de S. Philibert, de S. Ouen, de S. Aycadre et de S. Bénigne (p. 30). Dans le manuscrit U. 109, de la fin du XI^e^ siècle, on trouve la suite de la *Vita Taurini*, les pièces de chant de l'office rythmique du saint évêque d'Évreux, avec leur notation en neumes de l'époque. Dom H. fait observer que Dreves, qui a publié cet office dans les *Analecta hymnica* (t. XVIII, p. 245-248), n'a pas eu connaissance du manuscrit de Rouen, le plus ancien (p. 42). Cet office se lit aussi dans le manuscrit U. 135,

de même date, mais avec quelques divergences dans le schéma (p. 52). Ce dernier manuscrit contient, en outre, après la Passion et les Miracles de S. Julien de Brioude, un office monastique, inédit, de ce martyr (p. 47) et, plus loin, un office de S. Gilles (p. 49). Des offices rythmiques de S. Laurent et de S. Grégoire se trouvent dans le manuscrit U. 155, du XII^e siècle (p. 54-55). Signalons, enfin, dans le manuscrit Y. 80, du XI^e siècle, un office complet de S. Léger (p. 67) et dans le manuscrit Y. 189, du XII^e, le début de l'office de S. Aycadre, abbé de Jumièges, tel qu'on le lit dans d'autres livres liturgiques de l'abbaye, mais avec notation musicale dite alphabétique (p. 73).

Quant à l'hymne en l'honneur de S. Swithun (CHEVALIER, *Repert. hymnol.* 1684) dont il est question, p. 38, à propos du manuscrit U. 107, et qui a été publiée ici même (V, 54-55) d'après ce manuscrit, elle est, comme celui-ci, d'origine insulaire. S. Swithun ne paraît pas avoir joui d'un culte à Jumièges. L'auteur aurait pu rappeler, à cette occasion, que parmi les livres liturgiques présents à l'abbaye un des plus célèbres, provenant d'Angleterre et maintes fois décrit sous le nom de « Missel de Robert de Jumièges », contenait les trois fêtes de S. Swithun, à savoir sa *depositio* (2 juillet), sa *translatio* (15 juillet) et son *ordinatio* (30 octobre). Ce missel — ou faut-il plutôt l'appeler sacramentaire? — de la deuxième décade du XI^e siècle et richement enluminé est conservé de nos jours à Rouen sous la cote Y. 6 ; il a été publié intégralement par H. A. Wilson comme vol. XI de la « Henry Bradshaw Society » (Londres, 1896). Jumièges l'avait reçu en don d'un de ses anciens abbés, Robert, devenu évêque de Londres puis archevêque de Cantorbéry, et qui revint mourir en 1052 chez ses moines normands. M. COENS.

Yves DELAPORTE. *L'Ordinaire chartrain du XIII^e siècle*, publié d'après le manuscrit original. Chartres, 1953, 298 pp., 4 pl., carte (= *Mémoires de la Société archéologique d'Eure-et-Loir*, t. XIX).

Avant la dernière guerre, qui accumula tant de ruines, un prophète aurait pu déclarer : Si les manuscrits liturgiques de Chartres devaient périr, on en retrouverait tout l'essentiel dans la mémoire, dans les notes et, pourrait-on ajouter, dans le cœur du chanoine Delaporte. (Rappelons qu'ici même, XLVIII, 1930, 210-212, nous avons loué le zèle et la compétence qui marquent ses publications.) Or, de nombreux manuscrits ont disparu, hélas, pour toujours, dans l'incendie qui, le 26 mai 1944, ravagea la bibliothèque municipale. Le chanoine D. a dressé la liste des soixante-deux recueils liturgiques ainsi perdus (appendice I). A Chartres, on n'en possède aujourd'hui qu'un seul, à savoir un martyrologe-nécrologe du XI^e siècle, rapatrié en 1946 ; hors de Chartres, M. D. a pu repérer en tout vingt-neuf manuscrits liturgiques d'origine chartraine. Triste bilan!

Composer une histoire complète de la liturgie du diocèse de Chartres aurait de quoi occuper toute la carrière d'un érudit, assure M. D. ; il ajoute que dans la présente publication, il a nourri des ambitions plus modestes. Pourtant, ce sont les fruits d'une longue expérience et d'une méthode éprouvée que nous offre cet ouvrage. Il contient beaucoup plus, en effet, que le simple témoignage de l'Ordinaire

chartrain qu'indique son titre. Quant au choix de cet Ordinaire, on peut dire qu'il est heureux. Dans son Introduction, M. D. nous décrit huit Ordinaires représentant la liturgie de Chartres : cinq ont servi, respectivement, aux chanoines réguliers de Saint-Jean-en-Vallée (XII^e et XIV^e siècles), de Notre-Dame de Gâtines (XII^e siècle), de Sainte-Madeleine de Châteaudun (XV^e siècle) et de Saint-Cheron (XVI^e siècle), trois autres sont plus directement témoins des offices de la cathédrale (deux du XII^e, un du XIII^e siècle). Celui qui est reproduit ici provient du Chapitre ; il était contenu dans le manuscrit 1058 de Chartres (p. 208, sous le n° LX, il a été coté erronément 1028), détruit en 1944. Par bonheur, une photographie en avait été exécutée jadis pour l'abbé Clerval ; on la conserve à présent à la bibliothèque de la ville. De plus, M. D. avait pris une copie du texte en 1917. Cet Ordinaire demeura en usage de la première moitié du XIII^e siècle jusqu'à la fin du XVI^e. De nombreuses retouches et des additions successives montrent qu'il a été constamment tenu à jour. Directoire composé à des fins pratiques, il révèle en outre des particularités liturgiques, ou même paraliturgiques, fort intéressantes, ainsi que de précieux détails de topographie chartraine, à propos de l'itinéraire suivi par les processions.

Le texte du manuscrit perdu a été fidèlement reproduit d'un seul bloc, sans alinéas (p. 75-202). En l'absence d'un calendrier, M. D. a été bien inspiré d'en reconstituer un, d'après le sanctoral, mais en français ; de telle sorte on ne le prendra pas pour un document ancien (appendice III).

Comme principaux saints locaux, nous relevons dans l'Ordinaire : au 19 janvier, S. Laumer (*Launomarus*), abbé de Corbion, mort à Chartres et dont la sépulture primitive était à Saint-Martin au Val ; au 14 mars (anniversaire) et au 16 septembre (ordination et translation), S. Lubin (*Leobinus*), évêque de Chartres, dont le Chef fut transporté à la cathédrale (M. D. a imprimé, dans l'appendice V, l'office de S. Lubin, d'après un bréviaire du XIII^e siècle, manuscrit 588, II, aujourd'hui détruit) ; au 16 mai, S. Éman (*Emanus*), solitaire dans le Perche et martyr, dont le corps était vénéré à Saint-Maurice de Chartres ; au 28 mai, S. Cheron (*Ceraunus*), martyr au pays chartrain, patron de l'abbaye qui porte son nom ; au 24 septembre, S. Solenne (*Sollemnis*), évêque de Chartres ; au 1^er octobre, S. Piat (*Pialus*), martyr (d'après M. D., ce saint, qui a donné son nom à un village du département de l'Eure, y aurait été enseveli, puis transporté à la cathédrale ; dès avant le XI^e siècle il aurait été confondu avec son homonyme de Seclin, patron à Tournai ; ce cas étonne et mériterait une étude critique ; M. D. n'avait pas fait mention de S. Piat dans sa brochure : *Les principaux saints du diocèse de Chartres*, Chartres, 1924, dont nous avons rendu compte ici même, XLIII, 1925, 426-427) ; au 7 octobre, S. Calétric (*Caletricus*), dont on a encore le sarcophage à Saint-Serge ; au 16 octobre, S. Prest (*Priscus*), martyr, qui a laissé son vocable à une paroisse rurale et serait impliqué, lui aussi, dans une confusion de noms ; au 1^er décembre, S. Tugdual, (*Tutgualus*), évêque, fête motivée par la présence d'une relique ; au 7 décembre, translation de S. Aignan (*Anianus*), évêque de Chartres. La dédicace de l'église cathédrale, celle du XI^e siècle, qui fut consacrée en 1037, tombe le 17 octobre.

Pour d'autres fêtes, adoptées plus tard, on consultera l'appendice II : « Comment identifier et dater les manuscrits liturgiques chartrains ? »

Signalons, dans l'appendice IV, une étude sur les *laudes regiae* de Chartres et, dans l'appendice VII, un utile lexique de tous les termes spéciaux employés dans l'Ordinaire. Plusieurs tables, dont un index hagiographique, complètent le volume. M. Coens.

Franz Xaver Haimerl. *Mittelalterliche Frömmigkeit im Spiegel der Gebetbuchliteratur Süddeutschlands.* Munich, K. Zink, 1952, xv-185 pp. (= *Münchener Theologische Studien.* I. *Historische Abteilung*, t. 4).

Herbert Paulus. *Die ikonographischen Besonderheiten in der spätmittelalterlichen Passionsdarstellung Frankens.* Wurzbourg, 1952, 32 pp., 13 illustrations.

L'histoire de la spiritualité retient de plus en plus l'attention des historiens. M. F. X. Haimerl a choisi comme sujet de dissertation la piété du moyen âge telle qu'elle se reflète dans les livres de prières de l'Allemagne méridionale depuis le haut moyen âge jusqu'à la Renaissance. Avant le x^e^ siècle, les témoins de cette littérature sont rares et M. H. n'a pu y consacrer que quelques pages. Pour les siècles suivants, il a réparti son exposé d'après les grandes familles religieuses : Bénédictins, Cisterciens, Mendiants, réservant pour chaque période une section spéciale aux recueils destinés aux laïcs. Cette ordonnance a ses avantages mais aussi ses défauts. Dans un monde qui présentait dans ses grands traits une physionomie assez uniforme et où chacun prenait son bien où il le trouvait, il ne faut pas trop compartimenter les documents, qui reflètent en fait, surtout pour la période où le latin demeurait la langue universelle, une grande homogénéité. Les textes recueillis auraient gagné à être groupés d'après les thèmes principaux : prières à la Sainte Trinité, au Christ et à ses mystères, à la Vierge, aux saints, etc. Ce classement permet de mieux se rendre compte de l'évolution du sentiment religieux.

Le livre de M. H. n'est pas d'une lecture aisée, car il a été plutôt conçu comme une analyse successive des différentes compilations que l'auteur a découvertes. Dans ces conditions, n'eût-il pas été préférable de décrire systématiquement chaque recueil, quitte à dégager ensuite quelques conclusions générales ?

Voici diverses observations. Bien que se rapportant aux Pays-Bas, le travail de la sœur Maria Meertens, *De Godsvrucht in de Nederlanden* (1930-1934), eût rendu d'appréciables services à M. H. Il est, comme on le sait, demeuré inachevé ; mais tels qu'ils se présentent, ses quatre volumes contiennent déjà une description détaillée de la littérature pieuse en néerlandais. Pour plusieurs formules de piété, il eût été possible de trouver des rapprochements entre la piété des Pays-Bas et celle de l'Allemagne méridionale.

A diverses reprises, M. H. se réfère aux travaux de Dom Wilmart ; toutefois, une des dernières publications du grand érudit : *Precum libelli quattuor aevi*

karolini (Rome, 1940) ne semble pas avoir été consultée. Désormais, pour l'étude des deux recueils : *De psalmorum usu* et *Officia per ferias*, brièvement décrits par M.H., les textes mis en lumière par Dom Wilmart sont indispensables. La comparaison de ces compilations entre elles est rendue aisée grâce à la liste des *incipit* que le regretté bénédictin a dressée à la fin des *Precum libelli*. La mort a empêché l'achèvement de cet ouvrage dont on n'a pas retrouvé jusqu'ici le manuscrit dans les notes de son auteur.

La lettre de Jean de Fécamp adressée à l'impératrice Agnès a été réimprimée par Dom Jean Leclercq dans son livre : *Un maître de la vie spirituelle au XI^e siècle, Jean de Fécamp* (cf. *Anal. Boll.* LXV, 1947, 304-309). M. H. aurait vu dans ce même volume que la prière *Summe sacerdos*, connue sous le nom d'*Oratio sancti Ambrosii*, fait l'objet d'une note de Dom Leclercq qui a renforcé les preuves de l'attribution au moine de Fécamp. Disons en passant que ce religieux n'a jamais été « Kluniazenserabt » (pp. 17, 20).

P. 11, on lit une brève description des pièces religieuses contenues dans le manuscrit de Munich Clm 14248, provenant de Saint-Emmeran. Il valait la peine d'avertir le lecteur que M. M. Frost a édité ces pièces : *A Prayer Book from St Emmeran, Ratisbon* (*The Journal of Theological Studies*, t. XXX, 1929, p. 32-45), entre autres les brèves litanies des folios 169^r-170^r. A diverses reprises, l'auteur souligne l'intérêt des litanies transcrites dans les anciens livres liturgiques ; il aurait trouvé de nombreuses indications sur ce point dans la série d'articles du P. Coens, publiée ici même entre 1936 et 1944.

Pour se rendre compte de l'importance du culte des saints dans la piété des fidèles, le lecteur doit regrouper lui-même les renseignements disséminés dans l'ouvrage. Heureusement, de bonnes tables corrigent le caractère trop analytique du livre ; elles rendront de précieux services à quiconque s'intéresse à la littérature religieuse du moyen âge.

La brochure de M. Paulus, qui reproduit le chapitre III de son livre : *Zur Ikonographie des Gekreuzigten im Mittelalter* (Erlangen, 1948), traite un sujet apparenté au travail de M. H. La représentation de la Passion du Christ dans la peinture de Franconie à la fin du moyen âge ne s'explique pleinement que si on la rapproche de la littérature pieuse de l'époque. Les sermons de prédicateurs tels que Jean Nider ou S. Jean de Capistran, par exemple, et surtout les livres de piété ont influencé, indirectement tout au moins, les œuvres artistiques. M. P. a consulté de nombreux manuscrits et incunables du Germanisches Nationalmuseum de Nuremberg et en a extrait des prières qui aident à mieux apprécier les compositions picturales.

Parmi ces prières, nous relevons l'*Anima Christi*, dont une ancienne version allemande est publiée ici (p. 28). Cette formule n'a pas été rédigée vers 1450, comme le pense l'auteur. Le P. H. Thurston a montré qu'elle existait dès le milieu du XIV^e siècle. Notons, en passant, que l'article du savant jésuite anglais vient d'être réimprimé, en même temps que d'autres contributions relatives aux pratiques de dévotion, dans un volume intitulé : *Familiar Prayers. Their Origin and History* (cf. *Anal. Boll.* LXXII, 259).

Au XV^e siècle, les œuvres où figurent le « Schmerzensmann » et la messe de S. Grégoire sont particulièrement nombreuses ; M. P. en a rencontré plusieurs

en Franconie. Pour expliquer les origines de ce thème iconographique fort complexe il fallait se référer non seulement au manuel de Künstle, mais aux travaux plus récents de G. von der Osten, *Der Schmerzensmann, Typengeschichte eines deutschen Andachtsbildwerkes von 1300-1600* (Berlin, 1935), ou de W. Mersmann, *Der Schmerzensmann* (Dusseldorf, 1952).

Le tableau où l'on voit le Christ détacher ses bras de la croix pour embrasser S. Bernard de Clairvaux (musée de Munich) est une des plus belles illustrations graphiques du c. VII de la Distinction II de l'*Exordium magnum*.

L'attitude dans laquelle le peintre a représenté S. Deocarus sur la prédelle de l'autel consacré à ce saint dans l'église Saint-Laurent à Nuremberg est à rapprocher de la statue du saint qui orne sa châsse dans la même église (cf. J. Braun, *Tracht und Attribute der Heiligen in der Deutschen Kunst*, col. 183-184). Enfin, au sujet de S. Vitus (p. 13, 26), c'est le même répertoire du P. Braun qu'il y avait lieu de consulter de préférence à celui de M. Liefmann.

B. de Gaiffier.

Liber sancti Iacobi. Codex Calixtinus. Traducción por los Profrs. A. Moralejo, C. Torres y J. Feo. Santiago de Compostela, Consejo Superior de investigaciones cientificas (Instituto Padre Sarmiento de estudios Gallegos), 1951, xi-646 pp.

René Louis. *Aimeri Picaud, compilateur du Liber Sancti Iacobi*, dans *Bulletin de la Société nationale des Antiquaires de France*, 1948-1949, p. 80-97.

A plusieurs reprises déjà, nous avons eu l'occasion de parler du *Liber sancti Iacobi* et de la première édition intégrale du *Codex Calixtinus* par Walter Muir Whitehill parue en 1944 (voir, par exemple, *Anal. Boll.* LXIX, 1951, 173). Un groupe de professeurs de Saint-Jacques de Compostelle, sous la direction de M. A. Moralejo, a mené à bonne fin la lourde tâche de traduire ce long ouvrage et de l'enrichir d'une annotation courante. Ils désiraient faire connaître au grand public cette compilation qui eut un tel retentissement au moyen âge.

L'édition de W. M. Whitehill, certes méritoire, était déparée par de nombreuses fautes de lecture ou d'impression. Résidant à Santiago, les traducteurs ont pu à loisir revoir le texte sur le célèbre exemplaire du *Codex Calixtinus* conservé par le chapitre de la cathédrale compostellane. Pour le cinquième livre, ou guide des pèlerins, ils disposaient de la traduction française établie par M^lle^ Vielliard (cf. *Anal. Boll.* LVI, 1938, 416). Les sondages que nous avons faits nous ont prouvé la fidélité de la version castillane.

Annoter le *Liber Calixtinus* était une entreprise onéreuse ; les auteurs n'ont pas eu la prétention de résoudre les multiples problèmes posés par le texte, ils reconnaissent qu'ils ont seulement voulu mettre l'ouvrage à la portée d'un lecteur non spécialisé. Ils ont pris soin d'identifier toutes les citations de la Bible, ce qui constitue un progrès sur l'édition du texte latin. Ensuite ils ont déterminé l'origine des divers sermons, homélies, hymnes dont est farci le recueil.

Les homélies qui présentent le plus d'intérêt mais aussi le plus d'éléments hétéroclites sont attribuées au pape Calixte II ; elles amalgament des emprunts divers à des développements sortis de la plume du mystérieux auteur. Il suffit de se référer à l'annotation de ces différentes pièces pour constater que les éditeurs ont été particulièrement embarrassés par leur contenu.

Depuis que l'ouvrage est sorti de presse, quelques études ont apporté des éclaircissements au texte du *Liber Calixtinus*. L'ouvrage de Mlle Vielliard a paru en seconde édition (Mâcon, 1950). Comme les éditeurs, Mlle Vielliard renonce maintenant à voir dans le mot *sicera* une mauvaise graphie de *cicera* et traduit par boisson fermentée, bière ou cidre (cf. A. Moralejo, *La Voz* Sicera *en el « Codex Calixtinus »*, dans *Cuadernos de Estudios Gallegos*, t. V, 1950, p. 444-446).

Nous avons indiqué ici même (LXIX, 1951, 57-66) quelle était la source de la Vie de S. Eutrope qui se lit au liv. V, c. VIII, et de la recension de la Vie de S. Jacques (ibid., 175). M. Moralejo avait signalé trois versions apparentées au Miracle XVII du liv. II ; elles sont beaucoup plus nombreuses (voir *Anal. Boll.* LXX, 1952, 421). Grâce aux recherches de M. R. W. Southern, la provenance des trois miracles XVI-XVIII du liv. II apparaît plus clairement. Le *Liber Calixtinus* reproduit ici presque littéralement les *Dicta Anselmi*, dont M. R. W. Southern et le P. F. S. Schmitt nous donneront bientôt l'édition (cf. *Anal. Boll.* LXXII, 1954, 313-314).

A propos de la lettre du pape Léon (*BHL.* 4061), il y avait lieu de rappeler qu'il en existe plusieurs recensions, dont nous avons eu l'occasion de parler en rendant compte des *Notes Compostellanes* de M. l'abbé P. David (*BHL.* 4059, 4060, 4061 b ; cf. *Anal. Boll.*, ibid., 280). Aux éditions de la plus ancienne version (*BHL.* 4060), il convient d'ajouter celle du P. A. Mundò, publiée dans *Hispania sacra* (t. V, 1952, pp. 73, 416).

En parcourant le volume, notre attention fut attirée par une allusion à Théophile d'Antioche. On sait que cet apologiste de la fin du IIe siècle a composé des commentaires et une harmonie des évangiles, ainsi que nous l'apprend S. Jérôme : *Theophilus Antiochenae Ecclesiae septimus post Petrum apostolum episcopus, qui quatuor Evangelistarum in unum opus dicta compingens, ingenii sui nobis monumenta dimisit, haec super hac parabola in suis commentariis est locutus.* Cette œuvre est perdue. Or, l'auteur du *Liber Calixtinus* cite un passage de l'harmonie des évangiles de Théophile, emprunté à S. Luc, et il ajoute : *et inde* (évangile de S. Luc) *Theophilus Antiocenus episcopus qui prius quatuor evangelia in uno volumine rescripsit* (lib. I, c. XII). Nous espérons revenir sur cet intéressant témoignage qui ne manquera pas d'intriguer les patrologues.

Le cinquième livre contient au chapitre VIII l'énumération des « corps saints qui reposent sur la route de Saint-Jacques ». Les auteurs apportent quelques brèves informations sur chacun de ces saints en se référant à la traduction espagnole du vieil ouvrage du P. Jean Croisset († 1738) : *Vies de saints pour tous les jours de l'année.* En 1950, nous disposons de répertoires plus autorisés.

Dans une brève mais substantielle communication, M. R. Louis s'attaque à un des principaux problèmes que soulève le *Liber sancti*

Iacobi : quel en est l'auteur ? Après avoir affirmé l'identité du poitevin Aimeri Picaud et d'Olivier d'Asquins, — ce lieu d'origine est une dépendance de Sainte-Marie-Madeleine de Vézelay — il propose de reconnaître en ce mystérieux personnage le compilateur du recueil. Reprenant ensuite une découverte de Dom A. Lambert, il incline à admettre qu'Aimeri Picaud est vraisemblablement le chanoine de Jérusalem qui, au dire de l'*Historia Compostellana*, se présenta à Saint-Jacques de Compostelle, porteur d'une lettre du patriarche latin de Jérusalem, Étienne. Ces diverses hypothèses sont adroitement exposées et défendues ; mais, bien des points restant obscurs, nous croyons qu'il serait prématuré de les considérer comme prouvées. Les expressions qu'emploie M. L. montrent, du reste, qu'il ne veut pas donner à ses conclusions un caractère définitif ; ce sont des suggestions qui devront être confrontées avec l'ensemble des énigmes que pose cette étrange compilation. B. DE GAIFFIER.

Arsenio FRUGONI. *Celestiniana.* Rome, Istituto storico italiano, 1954, 191 pp. (= *Studi storici*, fasc. 6-7).

Raoul MANSELLI. *Studi sulle eresie del secolo XII.* Ibid., 1953, 125 pp. (Même collection, fasc. 5).

ILARINO DA MILANO, O.F.M. Cap. *Le eresie medievali.* Extrait de la *Grande Antologia Filosofica*, t. IV (Milan, 1953), p. 1599-1689.

M. A. Frugoni, élève de M. Raphaël Morghen, a déjà consacré un certain nombre de travaux à l'étude du moyen âge italien. Dans le présent recueil, il réunit cinq dissertations sur l'histoire du pape S. Célestin V. Dans la première, il présente au lecteur Louis Zanotti (1593-1669), abbé du monastère de Saint-Jérôme à Cesena. Très curieux de l'histoire de sa Congrégation et désireux aussi d'en défendre les droits, Zanotti recueillit et transcrivit de nombreux documents. Ce dossier existe encore, en partie du moins, et appartient aux héritiers de Giovanni Pansa (1865-1929). Il comprend quatre tomes du *Digestum Scripturarum Caelestinae Congregationis iuxta temporum seriem collectarum* et les *Archivia Caelestinorum.* Après en avoir donné une description sommaire, M. F. montre combien cette compilation contient de documents intéressants pour l'histoire de la fondation et des premiers temps de la Congrégation de Pierre de Murrone, dont il esquisse ici les débuts. Ces jalons une fois posés, M. F. s'attaque à un problème débattu depuis longtemps : quelle est la valeur de l'autobiographie de Célestin V (*BHL.* 3733) ? A l'en croire (p. 31), ce document « non si può immaginare uscito in quella forma, per scrittura, dalla memoria del Santo » (p. 31).

Il insiste ensuite avec raison sur les liens qui unissent l'autobiographie aux œuvres de Barthélemy de Trasacco et de Thomas de Sulmona (*BHL.* 6734, 6735) ; il émet même l'hypothèse que « Bartolomeo da Trasacco non sia stato estraneo alla creazione della nostra composita biografia » (p. 39) et qu'il l'aurait en partie rédigée.

Le rôle joué par Barthélemy de Trasacco n'enlève rien à la valeur du document, dans lequel M. F. retrouve les confidences faites par Pierre de Murrone à un disciple qui vécut longtemps dans son intimité. L'édition critique du texte (p. 56-67) s'appuie principalement sur le manuscrit AA. Arm. I-XVIII, 3327 de l'Archivio segreto Vaticano, qui est du XIV^e siècle. Parmi les copies énumérées par l'éditeur nous ne voyons pas celle de la Vallicellane H. 30, du XVI^e-XVII^e siècle, exécutée d'après un manuscrit provenant de Sainte-Marie de Collemaggio, ni celle que conserve la Bibliothèque de l'Université de Bologne, sous le n° 1585 (*Anal. Boll.* XLII, 1924, 342) et qui porte la même suscription que le ms. Vatican latin 12064 : « Ex archivio ecclesiae Anagn. descripta Carl^e Lomellino praesule anno 1573 ».

La troisième dissertation analyse d'une manière détaillée la biographie de S. Célestin par le cardinal Jacques Gaetani Stefaneschi († 1343), connue sous le nom d'*Opus metricum* (*BHL.* 6746-6749). De ce texte difficile M. F. ne nous donne pas l'édition que M. Morghen appelait de ses vœux en 1931 (*Il cardinale Iacopo Gaetano Stefaneschi e l'edizione del suo Opus metricum*, dans *Bullettino dell' Istituto storico italiano e Archivio Muratoriano*, n° 46, p. 1-40). Suivant pas à pas les méandres des 2879 hexamètres, l'auteur en dégage le sens et découvre sous l'obscurité de l'expression les appréciations du cardinal sur les événements dont il fut souvent le témoin direct. « Le vicende della vacanza papale sono narrate con una precisione direi fotografica » (p. 82). Stefaneschi faisait partie du groupe de prélats qui se rendit jusqu'à l'ermitage de Pierre pour solliciter son acceptation. Il est regrettable que la tyrannie du mètre, jointe à un manque de simplicité et de maîtrise de la langue, enveloppe de pénombre ce récit sincère. L'effort persévérant de M. F. a souvent réussi à extraire de ces alexandrins laborieux la pensée du cardinal. M. F. s'arrêtera-t-il en si bon chemin? Constatant, lui aussi, l'insuffisance de l'édition de Seppelt, il en souhaite une nouvelle, accompagnée d'un commentaire détaillé (p. 82). Son présent travail en contient déjà de nombreux éléments.

Peu après 1315, Jacques Stefaneschi fit exécuter un très beau manuscrit qui comprend trois écrits rédigés par le cardinal lui-même en l'honneur de S. Georges (*BHL.* 3401 b, c et d). Ces deux derniers sont encore inédits.

La cinquième dissertation est intitulée : *Tre laudi Aquilane.* Ces trois petites pièces, d'allure populaire, célèbrent notre saint ermite. Dans la troisième apparaît une des plus anciennes allusions — sinon la plus ancienne — à l'assassinat de S. Pierre Célestin. Qu'il s'agisse d'une légende destinée à noircir la mémoire de Boniface VIII ne semble pas douteux. Le crâne du saint porte la marque d'une blessure produite par un gros clou. Ce traumatisme a-t-il donné naissance à la légende? M. F. croit que cette interprétation légendaire n'est que l'écho d'un passage du livre des Juges (IV, 21) où Jaël tue Sissara en lui enfonçant un clou dans la tête. Je ne sais s'il est nécessaire

de recourir à cette influence littéraire pour expliquer ce récit tendancieux. Il serait par ailleurs téméraire d'y reconnaître les traces du vieux rite superstitieux de l'« enclouage ».

M. R. Manselli, élève lui aussi de M. Morghen, s'est attaché depuis quelques années à retracer les mouvements hérétiques des XI^e^ et XII^e^ siècles. Le volume que nous présentons comprend cinq études. Les trois premières sont consacrées à Pierre de Bruis et à Henri de Lausanne ; la quatrième aux origines du Valdéisme, la cinquième aux relations de S. Bernard de Clairvaux avec Eberwin de Steinfeld.

Tout en s'entourant des meilleures informations bibliographiques, M. M. s'efforce, par une lecture assidue et attentive des plus anciens documents que nous possédons sur les divers mouvements hérétiques, de préciser leurs orientations religieuses.

Le chapitre réservé à Henri de Lausanne avait déjà paru dans le *Bullettino dell' Istituto storico italiano per il medio evo e Archivio Muratoriano* (t. LXV, 1953, p. 1-63). Pour retracer la carrière aventureuse d'Henri de Lausanne ou du Mans, les *Actus Pontificum Cenomanensium* constituent la meilleure source d'information. M. M. suit l'édition de Mabillon de préférence à celle de Bouquet (p. 49). Mais à présent la meilleure est celle des abbés G. Busson et A. Ledru, parue en 1901, dans les *Archives historiques du Maine* (cf. *Anal. Boll.* XXII, 1903, 467-471). Ces derniers ont indiqué clairement les passages où, sur la foi des manuscrits, ils se sont écartés de leur prédécesseur. Quelques variantes permettent de rectifier les textes cités par M. M. Ainsi, p. 55 : *adversus matrem ecclesiam traditione decies iterata commovisti* doit se lire *traditione Christi iterata*, le scribe ayant écrit *X^i^*.

Pour tout ce qui concerne Pierre le Vénérable et son traité « contre les Pétrobusiens », la belle monographie du P. Jean Leclercq sur *Pierre le Vénérable*, parue en 1946 dans les *Figures monastiques*, aurait été un guide sûr. On y lit un résumé clair des données théologiques du traité.

Dans son mémoire sur les débuts du Valdéisme, l'auteur reconnaît tout ce qu'il doit aux travaux du P. A. Dondaine, O. P., et plus spécialement à son article : *Aux origines du Valdéisme* (*Archivum Fratrum Praedicatorum*, t. XVI, 1946, p. 191-235).

A propos d'Eberwin de Steinfeld, signalons que la bibliographie de L. Goovaerts, *Écrivains de l'Ordre de Prémontré* (t. I, Bruxelles, 1899, p. 243-244), et surtout le *Monasticon Praemonstratense* de N. Backmund (t. I, Straubing, 1949, pp. 192-195, 512) contiennent d'abondants renseignements.

Afin de mieux situer les tendances à la vie de pauvreté qui se manifestent un peu partout au cours du XII^e^ siècle, M. M. aurait sans doute pu s'inspirer des nombreuses études de M. Ch. Dereine, énumérées dans son grand ouvrage sur *Les chanoines réguliers au diocèse de Liège avant saint Norbert* (t. XLVII, fasc. I, des *Mémoires de la Classe des Lettres de l'Académie royale de Belgique*, paru en 1952).

Quelques petites erreurs ont échappé lors de la révision des épreuves : p. 95, le Manuel de l'inquisiteur de Bernard Gui a été publié par l'abbé Guillaume Mollat et non par son cousin Michel Mollat ; p. 102, lire : *De Consideratione*, l. III et non II ; p. 84, l'article de Ph. Pouzet a paru dans le t. XXII, et non dans le t. XIII de la *Revue d'histoire de l'Église de France*.

Nous signalons aux lecteurs qui s'intéressent à l'étude des hérésies au moyen âge que M. M. vient de publier dans le *Bullettino dell' Istituto storico italiano per il medio evo* (t. 67, 1955, p. 189-264) une série de *Studi minori*, que nous regrettons de ne pouvoir, faute de place, analyser ici en détail.

Le P. Ilarino da Milano, dont la compétence en la matière est bien connue, a donné dans un mémoire très documenté un aperçu synthétique des diverses hérésies du moyen âge. Il présente d'abord la liste des mouvements hérétiques, exposant à propos de chacun d'eux l'essentiel de leur théorie. Ensuite, il publie quelques textes caractéristiques qui permettent de mieux comprendre l'esprit de ces multiples courants religieux. Enfin, et ce n'est pas son moindre mérite, le savant capucin met à la disposition du lecteur une très abondante bibliographie. Il ne s'est pas contenté d'aligner des titres ; il fournit de précieuses remarques critiques, qui aident à se faire un jugement sur les nombreux travaux qui ont paru au cours des dernières années. Il est à souhaiter que ce résumé si utile soit mis à jour et réimprimé à part. Ce serait d'autant plus opportun que le dixième Congrès international des sciences historiques, qui s'est tenu à Rome en septembre 1955, a consacré une section spéciale aux hérésies du moyen âge. Le tome III des *Relazioni* (Florence, 1955) contient une série de rapports qui constituent, eux aussi, un instrument bibliographique indispensable. B. DE GAIFFIER.

E. DUPRÈ THESEIDER. *Roma dal comune di popolo alla signoria pontificia (1252-1377)*. Bologne, L. Cappelli, 1952, 789 pp., 32 illustrations (= *Storia di Roma*, t. XI).

Ce livre, à la masse imposante, fait partie de la monumentale histoire de Rome, qui doit comprendre 30 volumes. La période qui a été confiée à M. E. Dupré Theseider est une des plus mouvementées. En 1252, Rome, lasse des querelles de la noblesse, demande à Bologne de lui donner un sénateur. Brancaleone degli Andolò est choisi. Il devait devenir un adversaire décidé du pouvoir temporel du Saint-Siège et annonçait déjà Cola de Rienzo. En 1305, Clément V abandonne la ville aux sept collines et s'établit en Avignon. En 1377, Grégoire XI, après bien des hésitations, rentre dans la cité éternelle, meurtrie par les querelles intestines et appauvrie par des années d'anarchie. Qui connaît les travaux du savant historien ne sera pas surpris que le comité de rédaction ait fait appel à sa compétence pour retracer cette période troublée.

Il ne pouvait être question de limiter l'exposé aux inextricables querelles d'une Rome réduite aux dimensions d'un modeste territoire municipal. A cause de son passé, à cause de la Papauté et à cause de l'idée impériale, Rome évoque des horizons plus vastes. Par ailleurs, il fallait éviter de raconter l'histoire de la Papauté ou de l'Empire à l'occasion des événements locaux qui se déroulaient dans les murs de la Ville. Dosage difficile, qui ne pouvait être réalisé que par un historien qui d'une part était familiarisé avec l'histoire de

la commune de Rome et d'autre part dominait les grands courants de la politique et de la pensée européennes aux XIIIe et XIVe siècles. Nous conseillons vivement aux lecteurs de cette importante synthèse de lire d'abord les *Note critiche* des p. 713-719. Ils verront dans quel esprit l'auteur a élaboré son programme et en vertu de quels principes il a tracé les lignes de faîte de son récit.

S'interrogeant sur les motifs qui déterminèrent les cardinaux à choisir l'humble ermite pour en faire le successeur de Pierre à un moment où la politique et la violence dominaient, M. D. Th. écrit : « Predominarono forse, per quanto possa sembrare strano, quelli di natura religiosa e spirituale, che allora agivano assai più profondamente di quanto possiamo immaginarci ora » (p. 273 ; voir sur ce point le travail de Fr. Baethgen, analysé ici même, LIV, 1936, 240).

Parmi les figures qui se détachent le plus nettement, il faut citer celles de Boniface VIII et de Cola de Rienzo. Du premier, M. D. Th. a fait un portrait très évocateur. Qualités et défauts de l'impétueux pontife, ombres et lumières, histoire et légende, tout est exposé avec nuance et compréhension.

Deux saintes illuminent le sombre horizon de la seconde moitié du XIVe siècle : Ste Brigitte de Suède et Ste Catherine de Sienne. De la première, M. D. Th. n'hésite pas à dire qu'elle occupe une place d'honneur dans l'histoire de Rome (p. 626) et qu'elle prélude à l'action de la jeune Siennoise. Sur le rôle de celle-ci dans le retour du pape à Rome, l'auteur — un des meilleurs spécialistes de la question — porte un jugement net et précis, dont les termes ont été dûment pesés et choisis : « È nostra ferma convinzione che in quelle dure settimane gli (au pape) fu di sommo conforto e incitamento la presenza materiale di S. Caterina da Siena... È pacifico che non a lei si deve il merito di aver suggerito al papa il proposito di ritornare a Roma : ma quell' altro sì di averlo sostenuto nelle ultime indecisioni » (p. 686 ; cf. *Anal. Boll.* LX, 1942, 280-281).

On regrettera que le plan et l'économie de la collection interdisent aux collaborateurs d'annoter leur texte, car on le devine appuyé sur une information sûre et critique. Les tables des noms propres aideront à retrouver l'essentiel des diverses questions exposées. Dans la bibliographie systématique, placée à la fin du volume, la section consacrée aux grandes familles sera particulièrement la bienvenue (p. 743-744), ainsi que les tableaux généalogiques qui permettent de s'orienter parmi les nombreux homonymes. L'illustration a une réelle valeur documentaire. B. DE GAIFFIER.

Processus canonizationis et Legendae variae sancti Ludovici, O. F. M, episcopi Tolosani. Quaracchi-Florence, Collegio di S. Bonaventura, 1951, LXIX-451 pp. (= *Analecta Franciscana*, t. VII).

M.-Hyacinthe LAURENT, O. P. *Le culte de S. Louis d'Anjou à Marseille au XIVe siècle. Les documents de Louis Antoine de Ruffi*

suivis d'un choix de lettres de cet érudit. Rome, Edizioni di storia e letteratura, 1954, 157 pp. (= *Temi e Testi*, nº 2).

Edith PÁSZTOR. *Per la storia di san Ludovico d'Angiò (1274-1297).* Rome, Istituto storico italiano per il medio evo, 1955, 87 pp. (= *Studi storici*, fasc. 10).

Habent sua fata libelli écrivent les éditeurs du procès de canonisation en tête de la préface, et à juste titre, car l'impression de ce volume fut décidée il y a plus de quarante ans. Pour de multiples raisons le travail n'avança que lentement et fut interrompu à plusieurs reprises. En 1909, le P. A. Amelli, O. S. B., attirait l'attention sur un manuscrit du XIVe siècle conservé dans la Bibliothèque d'Este à Modène et contenant les pièces du procès de canonisation de S. Louis de Toulouse (*Archivum franciscanum historicum*, t. II, p. 382). Ce manuscrit avait été, en fait, signalé dès 1886 dans l'*Appendice prima al catalogo dei codici e manoscritti posseduti dal marchese Giuseppe Campori*, publiée par R. Vandini (p. 65, nº 161). On ignore comment le marquis Campori en devint propriétaire ; au XVIe siècle, il appartenait aux Frères Mineurs de Venise. Les Pères de Quaracchi se mirent aussitôt à l'œuvre et transcrivirent intégralement le texte. Avant 1929, tout le procès était déjà imprimé et, grâce à la générosité des Pères Franciscains, les bonnes feuilles étaient mises à la disposition de Mlle M. R. Toynbee (*S. Louis of Toulouse and the Process of Canonisation in the Fourteenth Century ;* cf. *Anal. Boll.* XLIX, 210) et du chanoine C. Vielle (*Saint Louis d'Anjou*, 1930). Après la mort des PP. B. Bughetti († 1944) et M. Bihl († 1950), ce fut le P. A. Heysse qui fut chargé d'achever la publication.

En 1307, dix ans après la mort de S. Louis, le pape Clément V confiait aux évêques de Lectoure et de Saintes l'enquête canonique. Il était réservé au pape Jean XXII, que des liens personnels unissaient à l'évêque de Toulouse, de terminer le procès et d'inscrire le jeune prélat au catalogue des saints par la bulle du 7 avril 1317 (*BHL.* 5054).

Trente-trois témoins furent interrogés d'après un questionnaire qui comprenait une cinquantaine d'articles. Leurs réponses sont consignées dans le manuscrit et en constituent une des parties les plus importantes (p. 11-121) ; viennent ensuite les attestations sur les miracles (p. 122-254). Ces longs interrogatoires comportent fatalement une certaine monotonie, mais, si on a la patience de les consulter, on constate une profonde et sincère admiration des témoins pour le saint, qu'ils ont connu pendant une période plus ou moins longue de sa vie.

La section des miracles offre surtout de l'intérêt pour l'histoire locale. Il eût été souhaitable de l'annoter et d'identifier autant que possible les personnes et les localités ; c'eût été, nous en convenons, un lourd labeur. Grâce à la table où sont relevés tous ces noms, les spécialistes pourront du moins aisément les retrouver. Nous reviendrons plus loin sur ce sujet en parlant des travaux du P. Laurent.

A la suite du procès, les éditeurs ont publié une série de *Legendae* dont voici brièvement l'analyse. La première correspond au n° 5054b du supplément de la *BHL*. Cette *Vita*, qui commence par les mots *Vergente mundi vespere*, se compose d'un bref prologue et de la bulle de Jean XXII. Le prologue présente une certaine parenté avec la *Vita* publiée par le P. Heysse dans l'*Archivum franciscanum historicum* (t. XL, 1947, pp. 120-125, 126-133, 135-138). Au total, un document sans grand intérêt pour la biographie du saint. Aux manuscrits énumérés par les éditeurs, ajouter : Padoue, Biblioteca Antoniana, IV, 74, du XIV^e^ siècle (cf. *Il Santo, rivista antoniana illustrata*, t. II, 1929, p. 104 ; *L'Italia francescana*, t. VII, 1932, p. 152).

Sous le même n° 5054 b, le P. Poncelet a placé un second texte : *Gloriosus Dei confessor*, qui se termine par *beneficia divina meritis eius exhuberant...* Il convient de le cataloguer sous un numéro à part, car il constitue un tout. Il s'agit d'un récit consacré à rappeler la mort du saint, la canonisation et la *translatio* — on dirait plus précisément : l'élévation — de ses reliques. Le corps, déposé dans l'église des Frères Mineurs à Marseille, fut placé *in precioso sepulcro*, le 8 novembre 1319, en présence de Robert d'Anjou, frère de Louis, et de plusieurs cardinaux. Un office liturgique commémora cette cérémonie à la date anniversaire, ou parfois le 7 ou le 9 novembre. Voir sur ce point *Act. SS.*, Nov. t. III (1910), p. 746 ; t. IV (1925), p. 315.

La principale biographie de S. Louis, écrite par Jean d'Orta (*BHL*. 5055), fut éditée ici même par le P. Van Ortroy (IX, 281-340). Les Pères de Quaracchi la réimpriment d'après neuf manuscrits. Nous ignorons si un dixième témoin, le manuscrit G. B. fol. 86 de l'*Historisches Archiv* de Cologne (cf. *Anal. Boll.* LXI, 1943, 173), offre de l'intérêt. Malgré leurs efforts, les éditeurs n'ont pu percer le mystère qui enveloppe cet hagiographe. Ce qui est certain, c'est qu'il a connu personnellement son héros et a compulsé le procès. Il a rédigé son œuvre entre 1319 (car il relate la *translatio*) et 1334.

Deux brèves biographies, l'une par Paulin de Venise, évêque de Pouzzoles († 1344), l'autre par Pierre Calo, se sont inspirées de Jean d'Orta. La première fait partie d'une vaste compilation historique intitulée *Satyrica gestarum rerum*, dont Muratori avait publié divers fragments, parmi lesquels la *Vita S. Ludovici*, qui avait échappé au recensement de la *BHL*. Par erreur, le savant historien de Modène attribuait cette chronique à *Jordanus*. Les *Analecta franciscana* éditent la *Vita* de Paulin de Venise d'après le Vaticanus 1960. N'était-il pas souhaitable de rappeler que la *Satyrica* est conservée dans d'autres manuscrits (cf. G. Golubovich, *Biblioteca bio-bibliografica della Terra santa*, t. II, 1913, p. 77-78) et que la *Chronologia magna* du même historien contient aussi la biographie de S. Louis (ibid., pp. 88, 98)? M^lle^ Toynbee plaçait Paulin dans la dépendance de Pierre Calo : d'après les éditeurs, l'inverse serait vrai. Pour les leçons de l'office, on composa une *legenda : Almus Christi confessor* (*BHL*. 5056 f) Si nous ne nous trompons, ce texte figure dans le manuscrit 510 (CLXXIX) du chapitre métropolitain de Prague (A. Patera et A. Podlaha, Prague, 1910, p. 294). Relevons encore (p. 438-440) une *Vita versificata*, inédite jusqu'ici, et qui ne présente qu'un intérêt limité.

Au sujet des *Vitae*, il reste un petit problème à élucider : d'où proviennent les *Epitomae* qui sont énumérées dans la *BHL*., p. 751, ou qui se rencontrent dans les manuscrits, par exemple à Berlin, ms. 730, fol. 144^v^, et à Munich, 2959,

fol. 103 ? Du point de vue de l'histoire du saint, elles n'apporteront rien de neuf, mais ce sont des témoins intéressants pour l'étude du culte et aussi des légendes liturgiques.

Des *Miracula*, nous ne mentionnerons que la longue série des 211 faits miraculeux consignés dans le manuscrit d'Autun, Bibl. de la ville, 69. De l'avis des éditeurs, nous aurions là le registre où le Frère sacristain de Marseille inscrivait au fur et à mesure les grâces obtenues près du tombeau. Le P. M.-H. Laurent estime qu'il s'agit de « la version latine d'un texte rédigé primitivement en provençal » (*Revue d'histoire ecclésiastique*, t. XLVI, 1951, p. 787). Les historiens de Marseille y trouveront de nombreuses informations sur la vie de la cité au XIV^e^ siècle et au début du XV^e^. Malheureusement les « miracles » ne sont pas datés ; il est vraisemblable que toutes ces guérisons sont antérieures à la prise de Marseille par les soldats d'Alphonse d'Aragon en 1423, qui s'emparèrent du corps saint pour le transporter à Valence.

Ce bref inventaire des textes publiés dans cet important volume suffit à montrer son intérêt ; encore n'avons-nous rien dit des 33 actes qui sont soit reproduits intégralement, soit analysés à la fin de l'ouvrage.

Le P. M.-H. Laurent, originaire de Marseille, dont il connaît fort bien le passé, a soumis à un examen minutieux le livre des Pères de Quaracchi et, tout en louant la solide érudition de l'ouvrage, il regrette que les textes n'aient pas été éclairés par une annotation plus abondante. Il relève aussi, dans l'orthographe et l'identification des noms, un certain nombre d'erreurs (*Revue d'hist. ecclésiastique*, l. c.).

Sur ces entrefaites, le P. L. eut l'occasion d'acquérir un exemplaire de l'*Histoire de saint Louis, evesque de Toulouse*, parue en Avignon sans nom d'auteur au début du XVIII^e^ siècle. Elle passait pour être l'œuvre de Louis-Antoine de Ruffi (1657-1724). Toutefois, des doutes planaient sur le bien-fondé de cette attribution. Le savant dominicain a retrouvé au Musée Paul-Arbaud, à Aix-en-Provence, le manuscrit de l'*Histoire*, entièrement écrit de la main de Ruffi ; il lui était dès lors aisé de vérifier dans quelle mesure le livre imprimé reproduisait fidèlement l'original. L'épître dédicatoire, adressée à François de Mailly, ne figure pas dans celui-ci. En outre, la préface et le premier livre ont été assez profondément modifiés. Enfin la partie réservée aux documents a été encore plus malmenée par le reviseur anonyme, un Père du couvent marseillais de l'Observance. Grâce à cette confrontation, la vraie physionomie de la biographie est parfaitement restituée. On comprend aussi la lettre que Pierre-Joseph de Haitze écrivit le 1^er^ octobre 1714 à Ruffi pour lui dire combien le texte imprimé l'avait surpris : « J'ai considéré (votre ouvrage) comme un enfant à qui on avait fait perdre l'air que son père lui avoit donné » (p. 20). Félicitons le P. Laurent d'avoir exhumé cette lettre, qui éclaire si bien ce problème d'histoire littéraire.

Mais, ce point acquis, il restait un second problème à résoudre. Les documents transcrits par Ruffi avaient-ils disparu, comme on le croyait généralement ? L'heureux chercheur a eu la joie, grâce à de persévérantes investigations, de mettre la main sur presque

toutes les pièces d'archives qu'avait utilisées l'écrivain marseillais. La collation des originaux et des copies « m'a permis, écrit le P. L., de contrôler l'exactitude des transcriptions de notre hagiographe. Rares sont les erreurs de lecture » (p. 25-26).

Au cours de ses enquêtes, le P. L. a aussi découvert des documents ignorés ou négligés par Ruffi. Il publie ces actes, qui s'échelonnent de 1289 à 1620, ainsi que quelques lettres du diligent historien de S. Louis. Cet ensemble constitue un dossier extrêmement riche au sujet de la vie et du culte du saint franciscain. Richesse encore accrue par l'annotation, abondante et précise, qui illustre chaque document : aucun détail n'est laissé dans l'ombre et des index très soignés aident le lecteur à bénéficier des informations condensées dans ces pages érudites. Bref, un travail exécuté de main de maître.

Parmi les nombreux actes, relevons les délibérations du Conseil de la ville de Marseille au sujet de la *translatio* de 1319. Elles évoquent les solennités qui furent organisées *super festo translationis b. Ludovici proxime faciende* (p. 49).

Le P. L. signale une biographie de S. Louis par Ludovico da Palma, imprimée à Naples en 1855 (p. 40). Ignorée de Chevalier, elle a aussi échappé aux Bollandistes lors de la confection de la *BHL.* P. 166-185, on y trouve le texte de la bulle en latin et en italien (*BHL.* 5054).

Au moment d'envoyer à l'imprimeur ces recensions, nous recevons l'ouvrage où M^lle^ E. Pásztor, après une brève introduction, retrace la vie de Louis d'Anjou, les circonstances qui entourèrent sa canonisation, le comportement du saint, une fois qu'il eut reçu la dignité épiscopale, et enfin les jugements des contemporains sur le jeune évêque. Une préoccupation domine tout l'exposé : en présence des deux tendances qui opposaient entre eux les fils de S. François, les sympathies de Louis n'allaient-elles pas plutôt aux spirituels ? C'est ce qu'avec ingéniosité s'efforce de démontrer M^lle^ P., grâce à une reconstitution aussi précise que possible du milieu politique et religieux de l'époque. Parfois les indices sont ténus et l'auteur termine en souhaitant que d'autres preuves viennent consolider ses conclusions.

En appendice, M^lle^ P. publie un des quatre sermons que Robert d'Anjou, dit le Sage († 19 janvier 1343) prononça pour célébrer la sainteté de son frère aîné. Composé selon les lois des *artes praedicandi*, le discours développe des thèmes généraux en les émaillant de citations scripturaires et patristiques. Ce genre littéraire est irritant pour l'historien, qui y cherche en vain le moindre élément biographique.

Notons que l'*Epistula ad Paulam et Eustochium de assumptione beatae Mariae* n'est pas, comme on le croyait au moyen âge, de S. Jérôme, mais bien de Paschase Radbert (voir plus haut, p. 133). P. 69, à la place de *super Eze*, compléter l'abréviation par suspension : *Ezechielem.* B. DE GAIFFIER.

W. Schamoni. *Le vrai visage des saints*. Texte français établi par Lucienne Poucrault, préface du R. P. Doncœur, S. J. Bruges, Desclée De Brouwer, 1955, 364 pp., ill.

A deux reprises, notre revue a eu l'occasion de présenter à ses lecteurs le *Wahres Gesicht der Heiligen* (*Anal. Boll.* LVII, 1939, 132, et LXX, 1952, 232-233). Voici maintenant une traduction française de cette œuvre, d'après la troisième édition allemande (1950). Dans l'introduction, on a supprimé les dix-sept dernières pages où M. Schamoni faisait, entre autres, quelques considérations sur l'évolution du portrait des saints. La préface du P. Doncœur, qui développe d'ailleurs des vues en partie analogues, remplace cette section. Peut-être jugera-t-on les pages du préfacier moins érudites que celles qu'on a laissé tomber ; elles sont, par contre, plus attrayantes et plus suggestives, mieux à même de plaire au lecteur français. Les réflexions de celui-ci seront opportunément orientées par les considérations du P. Doncœur. Si le visage est le miroir de l'âme, fort rares sont, dans le livre de M. Sch., les portraits vraiment ressemblants. On peut, il est vrai, par une peinture ou une gravure, immortaliser un trait de caractère. Plus souvent, sans doute, la pauvreté du portrait laissera apparaître la fragilité de l'enveloppe de chair, inapte à suggérer la puissance de l'esprit qui l'animait.

Parmi les différents perfectionnements apportés à cette adaptation française — dont il faut louer la traduction, fidèle, parfois même jusqu'à la servilité — citons d'abord les sept nouveaux portraits avec notice des saints suivants : Jeanne de Valois (fête le 4 févr.) Vincent-Marie Strambi, passioniste (1er janv.), Émilie de Rodat, fondatrice des Sœurs de la Sainte-Famille (19 sept.), Marie-Michèle Desmaisières, fondatrice des Servantes du Saint-Sacrement (25 août), Antoine-Marie Claret, fondateur des Claretins (24 octobre), Marie Goretti (6 juill.) et Pie X (20 août). On a, d'autre part, omis le portrait de S. Charles Borromée enfant. Nous avions parlé, dans notre recension de l'édition allemande, d'une restauration apportée à un tableau qui est censé représenter les traits de S. Stanislas Kostka (*Anal. Boll.* LXX, l. c.). On a, cette fois-ci, reproduit l'effigie débarrassée de son badigeon (ce qui rend non seulement superflue mais déroutante la note 130/37, où M. Sch. affirme : « le nouveau document ne nous est pas parvenu à temps pour paraître dans ce livre »). La notice de Ste Thérèse d'Avila a été entièrement récrite par Mme Marcelle Auclair. Le biographe bien connu de la grande mystique a maintenant reproduit le vrai tableau peint par Jean de la Misère. Elle a toutefois maintenu celui qui se trouvait dans les éditions antérieures et qu'on avait cru d'abord être celui du fameux frère Jean. On admirera aussi la poignante photographie représentant la dépouille du Curé d'Ars sur son lit de fougères ; le cliché a été obligeamment prêté par le P. Doncœur pour remplacer l'agrandissement partiel, qui était moins parlant.

Après ces heureux changements, il est regrettable que les éditeurs n'aient pas estimé devoir adapter au public de langue française les « notes et références » jointes au texte. Le titre de certains ouvrages allemands a été simplement traduit en français, ce qui peut faire croire qu'il s'agit de livres écrits dans cette langue. Et quelle utilité pouvait bien avoir, d'autre part, le maintien d'indications telles que « éd. allemande par ... »? De même, quand un ouvrage avait paru originellement en français, pourquoi ne pas y renvoyer, au lieu de maintenir le renvoi à la traduction allemande? Telles références n'ont pas été mises à jour (par exemple, dans les notes 161/21 ; 286/23). Alors que sur certains sujets ou personnages il existe d'excellents travaux récents en français, il est décevant de ne trouver que des ouvrages ou assez anciens ou allemands, par exemple, note 38/42, à propos de la stigmatisation ; ou encore note 289/36, sur S^te^ Bernadette, il y a mieux que le livre de Werfel, « excellent » si l'on veut, mais dans un genre déterminé : le roman historique. Même remarque pour S^te^ Thérèse de Lisieux et pour d'autres.

Si nous nous sommes attardé un moment à ces détails, c'est en songeant à l'édition future, qui sans doute ne manquera pas de paraître, vu le succès qu'a obtenu l'ouvrage allemand et celui que peut espérer la traduction française, d'impeccable présentation typographique. J. VAN DER STRAETEN.

Neil R. KER. *Fragments of Medieval Manuscripts.* Supplément au compte rendu donné ci-dessus, p. 256-259.

L'auteur nous communique une nouvelle découverte, celle d'un double folio provenant du grand légendier anglais en doubles colonnes à plus de 42 lignes, dont il décrivait 7 feuillets dans son volume. Ce fragment forme aujourd'hui, à Christ Church, la couverture d'un livre de comptes, coté X (1). C. 1. Le grand manuscrit hagiographique a dû être dépecé par un relieur en 1546 ou 1547, à en juger par les ornements employés ; les comptes sont de 1546 (ou 1547) et 1548. Ces deux nouveaux feuillets fournissent, avec un fragment supplémentaire de la Vie de S. Aubin d'Angers (1^er^ mars), une partie de celle de S. Dewi ou David de Galles (même date), sans doute la même recension inédite que présente, au même endroit, le grand légendier de Lincoln.

M. Ker a également retrouvé le volume manquant de ce grand légendier en trois tomes dont deux avaient été signalés par nous à Lincoln sous les numéros 149 et 150 (ci-dessus, p. 257) : ce serait aujourd'hui le manuscrit n° 1 de la Cathédrale de Gloucester. La série des saints commence avec S. Lambert (17 septembre) et se clôt sur S. André (30 novembre). Elle se soude parfaitement aux deux tomes de Lincoln. Dans le recueil de Gloucester, une note au dernier texte porte : *Miracula quere in alio volumine*, référence à l'article premier du n° 149 de Lincoln (*Miracula S. Andreae*, *BHL.* 430). Quant au n° 150 de Lincoln, à part l'addition, hors cadre, de S. Alban de Verulam (22 juin), il se termine sur la Passion de S^te^ Euphémie et celle des SS. Lucie et Géminien, fêtés tous trois le 16 septembre, la veille du jour où débute le tome conservé à Gloucester. P. GROSJEAN.

Mme Alice CURTAYNE, dont nous avons eu plus d'une fois déjà à louer le réel talent d'hagiographe populaire, publie une édition revue de son petit livre *St. Brigid of Kildare* (Dublin, Browne et Nolan, 1955, 115 pp.), signalé lors de sa première apparition (*Anal. Boll.* LII, 151). P. G.

Instruire un très large public, tout en ayant le souci de lui plaire, c'est tout l'art de la vulgarisation. Art difficile et d'autant plus périlleux qu'on se propose d'inculquer des leçons d'un ordre plus relevé. A une époque où « films historiques » et « Vies romancées » recherchent à l'envi la faveur des foules et déforment souvent sans aucun scrupule la vérité la mieux attestée, c'est une aubaine de lire un beau récit accessible à tous et signé par un écrivain chez qui la conscience et le savoir sont à la hauteur du talent. Le nom de Jean DE VINCENNES, qui sert de pseudonyme à un homme d'œuvres méritant, doublé d'un bon publiciste, suffit à recommander la *Gertrude, dame de Nivelles* que viennent de publier, avec quelques planches bien choisies, les Éditions universitaires (Bruxelles, 1954, 226 pp.). Grâce à une fiction habile et plaisante à la fois, l'auteur s'est fait conter l'histoire de Ste Gertrude et celle de son domaine par Jean de Nivelles, héros du folklore belge, que figure le jaquemart célèbre de la collégiale nivelloise. On peut croire que ce représentant du passé qui, du haut de sa tour, égrène de nobles souvenirs, domine en tous sens le sujet. Sans métaphore, disons que la narration de M. de V. est fondée sur des documents de première main, lus dans le texte et interprétés fort pertinemment, avec une pointe d'humour du meilleur aloi. La vie de la cité brabançonne, illustrée par la gloire de Ste Gertrude, s'y déroule des origines jusqu'à nos jours. On saura gré à l'auteur d'avoir imprimé en annexe une liste, méthodiquement établie, des lieux de culte où la patronne de Nivelles est honorée en Belgique et aux Pays-Bas. M. C.

Dans la nouvelle collection qu'il dirige, *Makers of Christendom* (cf. *Anal. Boll.* LXXII, 487), M. Christophe DAWSON présente lui-même, avec introduction et notes, un choix de récits et de lettres des missionnaires franciscains en Mongolie et en Chine au XIIIe et au XIVe siècle (*The Mongol Mission.* Londres, Sheed et Ward, 1955, XLI-246 pp., une carte). Ce sont l'Histoire des Mongols de Jean de Plan-Carpin, le récit du F. Benoît le Polonais, compagnon de Jean, l'Itinéraire de Guillaume de Rubruck, trois lettres de Jean de Mont-Corvin et quelques pièces annexes. Les textes sont pris à l'édition du P. A. Van den Wyngaert, au tome Ier des *Sinica Franciscana ;* la lettre de Guyuk Khan à Innocent IV est traduite directement du persan. M. René HAGUE, de son côté, publie *The Life of St. Louis* (même collection, 1955, 302 pp., une carte), traduite de Jean de Joinville d'après l'édition de N. de Wailly, avec les suppléments habituels et des notes. P. G.

Le Perceval de Chrétien de Troyes est, comme on sait, resté inachevé ; il a suscité de nombreuses continuations. Dès 1941, M. W. Roach avait donné une nouvelle édition des deux versions en prose (manuscrit de Modène, Bibl. d'Este, E. 39 ; Paris, Bibl. Nat., nouv. acq. franç. 4166, provenant de la bibliothèque d'Ambroise Firmin-Didot), qui seraient des remaniements d'une version en prose, aujourd'hui perdue, de l'œuvre de Robert de Boron (*The Didot Perceval.* Philadelphie, University of Pennsylvania Press, 1941, IX-348 pp.). Il décida ensuite d'éditer les continuations en vers. La publication de la première en ses divers états vient d'être terminée. Trois volumes, dont le troisième comprend deux tomes, ont été nécessaires pour présenter au public ces textes, souvent fort longs (*The Continuations of the Old French Perceval of Chretien de Troyes*, I-III. Philadelphie, University of Pennsylvania Press, 1949-1955, LXII-446, XII-615, X-691, VII-328 pp.). On ne peut qu'admirer le labeur et la persévérance du savant romaniste, qui a comparé les manuscrits de ces interminables récits, les a classés pour en déterminer les familles. M. R. s'est acquis la reconnaissance des historiens de la littérature et des philologues. Les premiers pourront suivre sur des documents triés et datés l'un des thèmes les plus riches et les plus complexes du moyen âge. Les seconds trouveront dans le glossaire dressé par M. L. Foulet, aidé par M. R., une mine de renseignements. Ce précieux lexique remplit toute la seconde partie du tome III. Le paragraphe consacré au mot *Graal* est très révélateur de l'évolution de ce mot destiné à une si brillante carrière. Il est à rapprocher de ce que vient d'écrire dans la *Romania* M. M. Roques (*Le Graal de Chrétien et la demoiselle au Graal*, t. LXXVI, 1955, p. 1-7). Trois volumes sont encore annoncés : IV, *The Second Continuation ;* V, *The Third Continuation by Manessier ;* VI, *Glossary to Vols. IV and V and a critical Study of the literary relations of the* Continuations *to contemporary and later Grail texts.* Nous souhaitons au vaillant éditeur de mener à bonne fin cette vaste entreprise.

M. Robert H. Ivy, Jr., qui a déjà collaboré au t. II de l'édition entreprise par M. R., a fait une enquête attentive parmi les huit manuscrits qui ont conservé la continuation rédigée par Manessier (*The Manuscript Relations of Manessier's Continuation of the Old French Perceval.* Philadelphie, University of Pennsylvania, 1951, 111 pp. = *Publication of the Series in Romance Languages and Literatures*, Extra Series, n° 11). D'après l'examen des variantes, il a constitué un stemma, qui, à l'en croire, marque bien l'ordre de dépendance des témoins. M. R. trouvera dans ces pages consciencieuses un instrument qui lui facilitera singulièrement la mise en œuvre du tome V de son édition. B. G.

Avant de rédiger sa *Vita S. Francisci* (*BHL.* 3103), le franciscain Julien de Spire, poète et musicien († vers 1250), avait composé, entre 1230 et 1235, un *Officium rhythmicum* de S. François, qui fut chanté dès le milieu du XIII^e^ siècle et qui appartient encore au bré-

viaire franciscain. Récemment, les *Analecta Franciscana* en ont donné une excellente édition critique (t. X, 1926-1941, p. 375-388). En imprimant à son tour cet office, Fr. WELLNER nous en offre une traduction rythmée et rimée en allemand, avec introduction et notes. L'ouvrage (*Drei liturgische Reimhistorien aus dem Kreis der Minderen Brüder*. Munich, Kösel-Verlag, 1951, 156 pp.) contient en outre le texte et la traduction de l'*Officium rhythmicum* de S. Antoine de Padoue par le même poète, ainsi qu'un office analogue de la Trinité par le franciscain anglais Jean de Pecham, archevêque de Cantorbéry († 1292). Les notes, sobres et peu nombreuses, sont destinées les unes à familiariser avec la récitation du bréviaire des lecteurs moins initiés, les autres à indiquer les passages empruntés à différentes sources, en particulier à la Vie de S. François par Thomas de Celano (*BHL.* 3096) et à la « legenda prima » de S. Antoine de Padoue (*BHL.* 587). V. D. S.

En 1929, M. J. QUINT avait publié, en vue des exercices de séminaire, un petit recueil contenant des extraits de Mechtilde de Magdebourg, de Hadewijch, de maître Eckart (cf. *Anal. Boll.* XLVIII, 1930, 251). Un second fascicule était annoncé, qui devait comprendre des passages de Tauler, Suso, Ruysbroeck ; celui-ci n'a pas paru. Dans l'entretemps, le distingué germaniste a accompli une œuvre monumentale ; c'est lui qui, chargé d'éditer les œuvres allemandes de maître Eckart, a mené à bien cette grande entreprise. Malgré cet absorbant labeur, le professeur de Bonn se préoccupe toujours de la formation des futurs germanistes et, à leur intention, a fait paraître un nouveau livre destiné à familiariser les débutants avec l'étude des textes religieux en vieil allemand, *Textbuch zur Mystik des Deutschen Mittelalters* (Halle-Saale, M. Niemeyer, 1952, XVI-147 pp.). On y trouve quatre sermons d'Eckart, cinq sermons de Tauler, des extraits de Suso. Partout on remarque la maîtrise du savant éditeur : introductions précises, munies d'excellentes notes bibliographiques ; textes soigneusement établis et accompagnés de variantes. Les quatre sermons d'Eckart offrent de grandes difficultés tant au point de vue de la pensée que de la tradition manuscrite. Ils aideront maîtres et élèves à se rendre compte des problèmes concrets qui se posent aux philologues, aux historiens du vocabulaire et des idées. Les passages de Suso reproduisent l'édition de Bihlmeyer. Il n'est pas douteux que ce « livre d'exercices » ne rende de grands services ; on regrettera que les variantes soient placées après les textes, car cette disposition rend la consultation assez incommode. B. G.

Nous avons reçu il y a déjà quelque temps les quatre premiers tomes de la traduction des œuvres du B. Suso par le P. Benoît LAVAUD, O. P. (*L'œuvre mystique de Henri Suso*, t. I : *La Vie ;* t. II : *Livret de l'Éternelle Sagesse ;* t. III : *Livret de la Vérité. Livret des lettres ;* t. IV : *Grand livre des lettres. Sermons. Livret d'amour.* Paris,

Egloff, 1946, 426, 357, 173, 246 pp.). Le t. V, qui contient l'*Horloge de la Sagesse* et a paru à la fin de 1948, ne nous est pas parvenu. C'est la première fois que tous les écrits du bienheureux sont traduits en français. Parmi ceux-ci, le P. L. n'a pas hésité à placer la *Vie*, car, après avoir passé en revue les diverses opinions, il donne raison aux défenseurs de l'authenticité. « Il nous semble donc, conclut-il, qu'on peut, qu'on doit, se fier à cette *Vie* comme à de vraies *Confessions*, mis à part évidemment les passages présentant des signes d'interpolation postérieure et qui seront signalés dans les notes de la traduction » (t. I, p. 71). Chaque écrit est précédé d'une brève préface et accompagné d'une sobre annotation. Dans sa tâche de traducteur, le P. L. a bénéficié du concours de divers collaborateurs ; vu la difficulté de l'entreprise, il tient à souligner que « des améliorations seraient possibles et désirables ». Il n'a pu mettre à profit le livre de M^me^ J. Ancelet-Hustache, *Le bienheureux Henri Suso* (Paris, 1943), qui, outre une introduction fort érudite, présente la version française d'une partie considérable des écrits du mystique dominicain (cf. *Anal. Boll.* LXII, 1944, 304-305). B. G.

Pour qui veut s'initier aux œuvres des grands mystiques allemands du XIV^e^ siècle, le petit volume de James M. Clark, professeur à l'Université de Glasgow, constitue une excellente introduction (*The Great German Mystics : Eckart, Tauler Suso*. Oxford, Blackwell, 1949, 121 pp. ; = *Modern Language Studies*, V). La bibliographie critique placée à la fin du volume prouve que l'auteur est parfaitement au courant du sujet. Les trois noms transcrits dans le titre ne représentent pas toute la matière de l'exposé, qui contient aussi un chapitre sur Rulman Merswin et les « Amis de Dieu » et un autre sur quelques écrivains franciscains. La personne du B. Suso a conquis la sympathie de l'auteur qui se prononce en faveur de l'authenticité de la *Vita* en ces termes : « One can say with confidence that the bulk of the Life was written in its present form by Suso or Elsbeth Stagel and it is a genuine production » (p. 74). B. G.

La monographie d'Henri Suso (*Henry Suso, Saint and Poet*. Oxford, Blackfriars, 1947, 167 pp.) écrite par une religieuse dominicaine, à laquelle nous devons déjà une Vie de S^te^ Marguerite de Hongrie (cf. *Anal. Boll.* LXV, 323), entrelace adroitement le récit de cette existence mouvementée avec des extraits des œuvres. D'après les titres cités — et qui datent un peu — il semble que l'auteur n'a guère eu accès à la littérature en langue allemande. B. G.

Faute de matériel typographique approprié, l'Irlande catholique du XVIII^e^ siècle a dû se contenter encore de copies manuscrites pour les Vies de saints et autres ouvrages de dévotion en gaélique. Ce fut le cas, notamment, pour la traduction de *La Trompette du ciel*,

recueil posthume des écrits de l'oratorien provençal Antoine Yvan (1576-1653) publié à Paris en 1661 par son biographe, Maître Gilles Gondon, prêtre et docteur en théologie. Le traducteur irlandais est le carme Tadhg Ó Conaill (en religion Raymond de Saint-Patrice), qui travailla en 1755. Mlle Cécile O'Rahilly donne de cette version une édition fort soignée, avec introduction, notes et vocabulaire (*Trompa na bhFlaitheas*. Dublin, Institute for Advanced Studies, 1955, xxxi-428 pp.), d'après les neuf manuscrits qu'elle en a retrouvés. L'en-tête de Tadhg Ó Conaill soulève un menu problème de bibliographie que Mlle O'R. n'a pu résoudre : le traducteur irlandais, à l'en croire, avait sous les yeux un texte français revu et corrigé par un certain Maître de Lorgues, prêtre et docteur en théologie. Or, aucune édition de *La Trompette du ciel* n'a été repérée sous ce nom et divers détails, car l'interprète est singulièrement fidèle, permettent de conclure qu'il suivait la première édition, celle de 1661. Henri Bremond, qui a consacré un charmant volume à Antoine Yvan et à Madeleine Martin, fondatrice avec lui des religieuses de Notre-Dame de Miséricorde, dites Miséricordiennes (*La Provence mystique au XVII^e siècle*, Paris, 1908), ne s'est que peu soucié d'identifier le biographe de son héros, le bon Gilles Gondon. Celui-ci fut peut-être un Breton, car il se donne comme doyen de Roskenen (une coquille assurément pour Rostrenen, bourg des Côtes-du-Nord) ; il était en 1654 curé de Monteaux, près de Blois, et avait vécu vingt ans en compagnie du P. Yvan, à Aix, sans nul doute : « Breton peut-être, mais son livre suffit à le naturaliser Provençal » (Bremond, op. c., p. x). On ne s'est pas demandé si peut-être Gilles Gondon aurait été originaire de Lorgues, non loin de Draguignan, et aurait été présenté comme tel dans une addition manuscrite au titre de l'exemplaire utilisé par Tadhg Ó Conaill. P. G.

Le désir de venir en aide aux professeurs de religion avait inspiré jadis au P. Conrad Kirch, S. J., l'idée de publier, sous le titre *Helden des Christentums*, une série de notices sur les saints qui par leur personnalité et leur action marquèrent le plus profondément la vie de l'Église. La bonne information scientifique et la piété éclairée de ces douze opuscules, comme aussi leur parfaite tenue didactique et littéraire, ont rencontré la faveur du public ; aussi furent-ils plusieurs fois réédités (voir *Anal. Boll.* LIII, 436). Le P. Adolphe Rodewyk, un des confrères qui avaient assisté feu C. Kirch dans son entreprise, vient de réunir l'ensemble des notices, au nombre de soixante, en deux beaux volumes, tout en les retravaillant et en mettant à jour leur documentation. Dans sa préface à cette sixième édition (Paderborn, Bonifacius-Druckerei, 2 vol. gr. in-8°, 1953, 456 et 584 pp., 40 pl.), le P. R. appelle à bon droit l'ouvrage une « Kirchengeschichte in Charakterbildern ». Le tome I^er va de S. Paul au pape S. Grégoire VII ; le second, de S. Bernard au pape S. Pie X. M. C.

OUVRAGES ENVOYÉS A LA RÉDACTION

Plusieurs de ces travaux seront l'objet d'un compte rendu dans un prochain numéro de la revue.

Abel, A. *Le roman d'Alexandre, légendaire médiéval.* Bruxelles, Office de Publicité, 1955, 132 pp., 5 pl. (= *Collections Lebègue et Nationale*, 112).

Alivizatos, A. S. *Ἡ Ἑλληνικὴ Ὀρθόδοξος Ἐκκλησία.* Athènes, 1955, 142 pp. Extr. de l' *Ἐπιστημονικὴ Ἐπετηρὶς τῆς θεολογικῆς Σχολῆς τοῦ Πανεπιστημίου Ἀθηνῶν*, t. III.

Ἀφιέρωμα εἰς Νικόλαον Ἐξαρχόπουλον. Athènes, Université, 1955, 502 pp. (= *Ἐπιστημονικὴ Ἐπετηρὶς τῆς φιλοσοφικῆς Σχολῆς*, 2e sér., t. V).

Artelt, W. *Kosmas und Damian, die Schutzpatrone der Ärtzte und Apotheker*, fasc. 12. Darmstadt, E. Merck, 1954, in-4°, 4 pp., 5 ill.

Aubineau, M. *Les écrits de S. Athanase sur la virginité.* Extr. de la *Revue d'ascétique et de mystique*, t. XXXI (1955), p. 140-173.

Augustin (Saint). *Œuvres*, t. XV : *La Trinité*, 1re partie. Texte, trad. et notes par M. Mellet et Th. Camelot, introduction par E. Hendrikx. Paris et Bruges, Desclée de Brouwer, 1955, 613 pp. (= *Bibliothèque augustinienne*).

Baraut, C. *Las antiguas biografías de Joaquín de Fiore y sus fuentes.* Extr. des *Analecta sacra Tarraconensia*, t. XXVI (1953), p. 195-232.

— *Un tratado inédito de Joaquín de Fiore : « De vita S. Benedicti et de Officio divino secundum eius doctrinam ».* Ibid., t. XXIV (1951), p. 33-122.

Bardy, G. *Eusèbe de Césarée. Histoire ecclésiastique*, livres V-VII. Texte et trad. Paris, Éd. du Cerf, 1955, viii-238 + 231 pp. (= *Sources chrétiennes*, 41).

Barzon, A. *Padova cristiana dalle origini all' anno 800.* Padova, Tipografia Antoniana, 1955, vii-313 pp., ill.

Bataille, A. *Les papyrus.* Paris, Presses Universitaires, 1955, in-4°, 100 pp., 14 pl. (= *Traité d'études byzantines*, 2).

Best, R. I. *Ms. 23 N 10 (formerly Betham 145) in the Library of the Royal Irish Academy.* Dublin, Stationery Office, 1954, in-4°, xxiii pp., 160 pl. (= *Facsimiles in Collotype of Irish Manuscripts*, 6).

Bohm, L. *La Vie de sainte Geneviève de Paris.* Poème religieux. Uppsala, Almqvist et Wiksell, 1955, 267 pp.

Brou, L. *Le joyau des antiphonaires latins : le manuscrit 8 des Archives de la cathédrale de León.* Extr. des *Archivos Leoneses*, t. VIII (1954), 114 pp.

Brouette, É. *La sorcellerie dans le comté de Namur (1509-1646).* Extr. des *Annales de la Société archéol. de Namur*, t. XLVII (1954), p. 359-420.

Cahiers de Joséphologie, t. III, fasc. 1. Montréal, Oratoire Saint-Joseph, 1955, 169 pp.

Cargnelutti, F. *Le rivendicazioni del B. Bertrando.* Udine, Accademia di scienze e arti, 1951, 38 pp.

Cazzaniga, I. *La Vita di S. Emiliano scritta da Braulione.* Extr. du *Bollettino del Comitato per la preparazione dell' edizione nazionale dei classici greci e latini*, N. S., fasc. 3 (Roma, 1955), p. 7-44.

Chadwick, N. K. *Poetry and Letters in Early Christian Gaul.* London, Bowes and Bowes, 1955, 342 pp.

COENS, M. *Une visite des Bollandistes à Jumièges en 1662.* Extr. de *Jumièges. Congrès scientifique du XIII^e Centenaire*, p. 663-668.

COLL, J. M. *S. Vicente Ferrer en Gerona.* Extr. des *Anales del Centro de cultura valenciana*, t. XXIII (1955), 7 pp.

— *S. Vicente Ferrer visto por un coetáneo y condiscipulo* [Conferencia, 1950]. Barcelona, Biblioteca Central, 1955, 24 pp.

CORBIN (S.). *Le fonds manuscrit de Cadouin.* Supplément au *Bulletin de la Soc. hist. et arch. du Périgord*, t. 81 (1954), 32 pp.

— *Liturgie de Bourges : un fragment de coutumier du XII^e siècle.* Extr. des *Mémoires de l' Union des Sociétés savantes de Bourges*, 1953, p. 31-44.

CRISTIANI, L. *Calvin tel qu'il fut.* Textes choisis. Paris, A. Fayard, 1955, 253 pp. (= *Textes pour l'histoire sacrée*).

— *Luther tel qu'il fut.* Textes choisis. 1955, 256 pp. (Même collection).

DANIÉLOU, J. *Origen.* Translated by W. MITCHELL. London, Sheed and Ward, 1955, XVII-343 pp.

DEBONGNIE, P. *Le prototype latin de l'« Imitation » de Lubeck.* Extr. de la *Revue d'histoire ecclésiastique*, t. L (1955), p. 480-498.

DE CLERCQ, Ch. *Les causes des serviteurs de Dieu*, I : *Le fonds dit des canonisations à la Bibliothèque nationale de Paris.* Extr. de la *Revue de droit canonique*, t. IV (Paris, 1954), p. 76-100.

DELARUELLE, É. *Jonas d'Orléans et le moralisme carolingien.* Extr. du *Bulletin de littérature ecclésiastique*, t. LV (Toulouse, 1954), pp. 129-143, 221-228.

DEMENEGAS, A. P. *Ἀκολουθία τῶν ἁγίων ἱερομαρτύρων Φήλικος, Φουρτουνάτου καὶ Ἀχιλλέως.* Athènes, 1955, 30 pp.

DE MEYÏER, K. A. *Codices Vossiani graeci et miscellanei.* Leiden, Universiteit, 1955, XXIV-319 pp., 1 pl. (= *Codices manuscripti Bibliothecae Universitatis Leidensis*, t. VI).

DER NERSESSIAN, S. *An Armenian Version of the Homilies on the Harrowing of Hell.* Extr. des *Dumbarton Oaks Papers*, 8 (1954), p. 203-224.

DEVREESSE, R. *Les manuscrits grecs de l'Italie méridionale.* Vatican, 1955, 69 pp. (= *Studi e testi*, 183).

Dictionnaire d'histoire et de géographie ecclésiastiques, fasc. 76 : *Constantios-Crescence.* Paris, Letouzey et Ané, 1955, in-4°, col. 769-1024.

DIMIER, A. *S. Louis et Cîteaux.* Paris, Letouzey et Ané, 1954, X-226 pp., 8 pl.

DOWNEY, Gl. *Constantine the Rhodian : his Life and Writings.* Extr. des *Late Classical and Mediaeval Studies in Honor of Albert Mathias Friend, Jr.* (Princeton, 1955), p. 212-221.

Enciclopedia ecclesiastica, t. VI : *Liv-Mik.* Milano, F. Vallardi, 1955, XII-811 pp., ill.

Erik den helige. Historia, kult, reliker. Studien utg. under red. av B. THORDEMAN. Stockholm, Nordisk Rotogravyr, 1954, in-4°, XX-453 pp., 80 pl.

Eugenio III (*Il Beato*). Pisa, Capitolo primaziale, 1954, 94 pp., 12 pl.

FABREGA GRAU, A. *Pasionario hispánico*, t. II : *Texto.* Madrid et Barcelone, Instituto P. E. Flórez, 1955, 416 pp. (= *Monumenta Hispaniae sacra*).

Fall (*The*) *of Constantinople.* A Symposium... 29 May 1953. London, School of Oriental and African Studies, 1955, 44 pp.

FRUGONI, A. *Arnaldo da Brescia nelle fonti del secolo XII.* Roma, Istituto storico italiano per il medio evo, 1954, 199 pp.

GAIFFIER, B. DE. *La légende de Charlemagne. Le péché de l'empereur et son pardon.* Extr. du *Recueil de travaux offert à M. Clovis Brunel*, t. I (Paris, 1955), p. 490-503.

GARITTE, G. *La notice du synaxaire géorgien sur S. Orentius.* Extr. du *Muséon*, t. 67 (1954), p. 283-289.

— *Le panégyrique de S. Georges attribué à Constantin d'Assiout.* Ibid., p. 271-277.

— *La Passion arménienne de S. Blaise.* Ibid., t. 68 (1955), p. 47-54.

GARREAU, A. *Bienheureuse Isabelle de France, sœur de S. Louis.* Paris, Éditions Franciscaines, 1955, 152 pp., 8 pl.

GEBELE, E. *Tausend Jahre Ungarnschlacht.* Augsburg, Augsburger Volkshochschule, 1955, 55 pp., 22 pl.

GERASIMOS MIKRAGIANNANITÈS. *Ἀκολουθία τοῦ ἁγίου Λεωνίδου ἐπισκόπου Ἀθηνῶν καὶ τῶν σὺν αὐτῷ μαρτύρων.* Athènes, 1955, 31 pp.

— *Ἀκολουθία τοῦ ἐν ἁγίοις πατρὸς ἡμῶν Νεκταρίου μητροπολίτου Πενταπόλεως τοῦ ἐν Αἰγίνῃ.* Athènes, 1955, 39 pp.

GRIFFE, É. *Les origines chrétiennes de la Gaule et les légendes clémentines.* Extr. du *Bulletin de littérature ecclésiastique*, t. LVI (Toulouse, 1955), p. 3-22.

GRILLMEIER, A. ; BACHT, H. *Das Konzil von Chalkedon*, t. III : *Chalkedon heute.* Würzburg, Echter-Verlag, 1954, IX-981 pp.

GROTZ, J. *Die Entwicklung des Bussstufenwesens in der vornicänischen Kirche.* Freiburg i. Br., Herder, 1955, XXII-490 pp.

GUILLOU, A. *Les archives de Saint-Jean-Prodrome sur le mont Ménécée.* Paris, Presses Universitaires, 1955, in-4°, 219 pp., 4 pl. (= *Bibliothèque byzantine*, Documents, t. III).

GWYNN, A. *The Writings of Bishop Patrick (1074-1084).* Dublin, Institute for Advanced Studies, 1955, VII-147 pp. (= *Scriptores latini hiberni*, 1).

HÄMEL, A. *Vom Herzog Naimes « von Bayern », dem Pfaffen Konrad von Regensburg und dem Pseudo-Turpin.* München, 1955, 15 pp. Extr. des *Sitzungsberichte der Bayerischen Akademie*, Philos. hist. Klasse.

HALKIN, F. *Le pape S. Grégoire le Grand dans l'hagiographie byzantine.* Extr. des *Orientalia christiana periodica*, t. XXI (1955), p. 109-114.

— *Trois dates historiques précisées grâce au Synaxaire.* Extr. de *Byzantion*, t. XXIV (1954), p. 7-17.

HENNINGER, J. *Ist der sogenannte Nilus-Bericht eine brauchbare religionsgeschichtliche Quelle ?* Extr. de *Anthropos*, t. 50 (Posieux, 1955), p. 81-148.

HESPEL, R. *Le florilège cyrillien réfuté par Sévère d'Antioche.* Louvain, Institut orientaliste, 1955, XX-258 pp. (= *Bibliothèque du Muséon*, 37).

HIGGINS, M. J. *Chosroes II's Votive Offerings at Sergiopolis.* Extr. de *Byzantinische Zeitschrift*, t. XLVIII (1955), p. 89-102.

HOGAN, J. *The Irish Manuscripts Commission.* Cork, University Press, 1954, VI-42 pp. (= *Irish Historical Series*, 1).

HONIGMANN, E. *Petr Iver i sočinenija Ps. Dionisija Areopagita*, trad. par S. I. NUCUBIDZE. Tiflis, 1955, 79 pp. (= *Trudy Tbilisskogo Universiteta*, 59).

HOSTIE, R. *Du mythe à la religion. La psychologie analytique de C. G. Jung.* Paris, Desclée de Brouwer, 1955, 232 pp. (= *Études carmélitaines*).

HOURLIER, J. *Extension du culte de S. Remy en Italie.* Extr. des *Études grégoriennes*, t. I (Solesmes, 1954), p. 181-185.

HUYGHEBAERT, N. *Recherches sur les chanceliers des évêques de Noyon-Tournai.* Extr. des *Annales de la Fédération hist. et archéol. de Belgique*, XXXV (Courtrai, 1953, éd. 1955), p. 665-680.

IÑIGUEZ ALMECH, F. *Las excavaciones en la basilica del Apóstol* [*Santiago*]. [Compostela], 1954, 22 pp., 4 pl.

Jahre (*1.000*) *St. Gunther. Festschrift zum Jahre 1955.* Köln, Wort u. Werk, 1955, 87 pp.

JOHANSEN, H. F. *Den hellige Antonius' Liv og andre skrifter om munke og helgener i Aegypten, Palaestina og Syrien.* København, 1955, 231 pp., 8 pl. (= *Selskab til historiske kildeskrifters oversaettelse*, XIII, 4).

JOSEPH, T. K. *Six St. Thomases in South India.* Chengannur, chez l'auteur, 1955, IV-122 pp.

KLEINEIDAM, E. *Wissen, Wissenschaft, Theologie bei Bernhard von Clairvaux.* Leipzig, St. Benno-Verlag, 1955, 66 pp.

KNOWLES, M. D. *Cistercians and Cluniacs. The Controversy between St. Bernard and Peter the Venerable.* Oxford, University Press, 1955, 32 pp.

— *The Religious Orders in England*, t. II : *The End of the Middle Ages.* Cambridge, University Press, 1955, XII-407 pp.

KOENIG, V. F. *Gautier de Coinci. Les Miracles de Nostre Dame*, t. I. Genève, Droz, 1955, LXXX-177 pp.

KRAFT, H. *Kaiser Konstantins religiöse Entwicklung.* Tübingen, J. C. B. Mohr, 1955, X-289 pp.

KRAFT, K. *Das Silbermedaillon Constantins des Grossen mit dem Christusmonogramm auf dem Helm.* Extr. de *Jahrbuch für Numismatik und Geldgeschichte*, t. V-VI (1954-1955), p. 151-178, pl. 11-12.

KRIARAS, E. *Οἱ τρεῖς μεγάλοι πατέρες τῆς Ἐκκλησίας καὶ τὰ ἀρχαῖα γράμματα.* Thessaloniki, Université, 1955, 18 pp.

KRISS, R. ; KRISS-HEINRICH, H. *Peregrinatio neohellenika. Wallfahrtswanderungen im heutigen Griechenland und Unteritalien.* Wien, Museum für Volkskunde, 1955, VIII-231 pp., 126 ill.

KRIVOCHEINE, B. *The Most Enthusiastic Zealot. St. Symeon the New Theologian.* Extr. des *Ostkirchliche Studien*, t. IV (Würzburg, 1955), p. 108-128.

LAMB, G. R. *Brother Nicholas. A Life of St. Nicholas of Flue.* London, Sheed and Ward, 1955, 191 pp.

LANG, D. M. *St. Euthymius the Georgian and the Barlaam and Ioasaph Romance.* Extr. du *Bulletin of the School of Oriental and African Studies*, t. XVII (London, 1955), p. 306-325.

LAURENT, V. *Écrits spirituels inédits de Macaire Choumnos* († *c. 1382*), *fondateur de la « Nea Moni » à Thessalonique.* Extr. de *Ἑλληνικά*, t. XIV (1955), p. 40-86.

LECHNER, K. *Hellenen und Barbaren im Weltbild der Byzantiner.* Inaugural-Dissertation. München, chez l'auteur, 1954, VI-137 pp.

LECLERCQ, J. *Seul avec Dieu. La vie érémitique d'après la doctrine du B. Paul Giustiniani.* Paris, Plon, 1955, 175 pp.

LEFÈVRE, J.-A. *Pour une nouvelle datation des « Instituta Generalis Capituli apud Cistercium ».* Extr. des *Collectanea Ord. Cist. Ref.*, t. XVI (Westmalle, 1954), p. 241-266.

— *Les traditions manuscrites des « Usus Conversorum » de Cîteaux.* Ibid., t. XVII (1955), p. 11-39.

McDonnell, E. W. *The Beguines and Beghards in Medieval Culture.* New Brunswick, Rutgers University Press, 1954, xvii-643 pp.

Manitius, K. *Eine Gruppe von Handschriften des 12. Jahrhunderts aus dem Trierer Kloster St. Eucharius-Matthias.* Extr. de *Forschungen und Fortschritte*, XXIX (1955), p. 317-319.

Marilier, J. *Les débuts de l'abbaye de Cîteaux.* Extr. des *Mémoires de la Société pour l'histoire du droit et des institutions des anciens pays bourguignons, comtois et romands*, fasc. 15 (Dijon, 1954?), p. 117-122.

— *S. Urbain de Langres, véritable patron des vignerons.* Extr. du *Bulletin trimestriel du Syndicat d'initiative et de tourisme de Dijon et de la Côte-d'Or*, 9e série, nº 37 (avril 1955), p. 18-22.

Marrou, H.-I. *Une inscription chrétienne de Tigava.* Extr. de *Libyca*, t. II (Alger, 1954), p. 231-240.

Matanić, A. *De origine tituli « Dalmatiae ac totius Croatiae Primas ».* Romae et Sublaci, 1952, xvi-87 pp.

Matthaiakès, T. *Ὁ ὅσιος Νεκτάριος μητροπολίτης Πενταπόλεως (1846-1920).* Athènes, 1955, 342 pp.

Millor, W. J. ; Butler, H. E. ; Brooke, C. N. L. *The Letters of John of Salisbury*, t. I. Edinburgh, Nelson, 1955, lxvii-251 + 296 pp. (= *Medieval Texts*).

Montano, G. M. *Motivo francescano in piazza San Gallo.* Firenze, S. Francesco, 1955, 108 pp.

Morhain, E. *S. Léon IX et le diocèse de Metz.* Extr. de la *Revue ecclésiastique de Metz*, t. LIV (1954), pp. 82-93, 104-111.

Nasrallah, J. *Marie dans la sainte et divine liturgie byzantine.* Paris, Nouvelles Éditions latines, 1955, 109 pp., 8 pl.

Niermeyer, J. F. *Mediae latinitatis lexicon minus*, fasc. 2 : *Berfredus-Clusa.* Leiden, E. J. Brill, 1955, p. 97-192.

Notermans, J. *St. Joris, heldhaftig ridder en martelaar.* Reuver, 1954, 54 pp.

— *Sint Lambertus bisschop en martelaar (705 sept. 1955).* Reuver, 1955, 28 pp.

Pallas, D. I. *Κατάλογος χειρογράφων τοῦ Βυζαντινοῦ Μουσείου Ἀθηνῶν*, t. III. Athènes, Société d'archéologie chrétienne, 1955, viii-132 pp.

Parks, G. B. *The English Traveler to Italy*, I : *The Middle Ages (to 1525).* Roma, Edizioni di storia e letteratura, 1954, xx-669 pp., 19 pl.

Pelzer, A. *Note sur les autographes de S. Thomas d'Aquin à la Bibliothèque Vaticane.* Extr. de la *Revue philosophique de Louvain*, t. LIII (1955), p. 321-327.

Pichery, E. *Jean Cassien. Conférences*, I-VII. Paris, Édit. du Cerf, 1955, 282 pp. (= *Sources chrétiennes*, 42).

Potter, K. R. *Gesta Stephani.* Edinburgh, Nelson, 1955, xxxii-163 + 159 pp. (= *Medieval Texts*).

— *Willelmi Malmesbiriensis monachi Historia Novella.* Ibid., 1955, xliii-84 + 77 pp. (= *Medieval Texts*).

Proceedings of the Irish Catholic Historical Committee, 1955. Dublin, Irish Catholic Historical Committee, 1955, iii-27 pp.

RANKKA, E. *Deux Miracles de la Sainte Vierge par Gautier de Coinci.* Thèse. Uppsala, Almqvist et Wiksell, 1955, x-205 pp.

RHAMPHOS, I. *Ἁγιολογικὰ Μελετήματα*, fasc. 7 : *Οἱ ἅγιοι Ἱλαρίων, Ἰωαννίκιος, Αἰκατερίνη, Βαρβάρα, Ἱππόλυτος*. Athènes, 1954, 40 pp., 5 pl. Extr. de *Ἐκκλησία*, 1952-1953.

RICARD, R. *Études sur l'histoire des Portugais au Maroc.* Coimbra, Universidade, 1955, IV-500 pp.

RIGHETTI, M. *Manuale di storia liturgica*, t. II : *L'Anno liturgico. Il Breviario.* 2e éd. Milano, L'Ancora, 1955, XVI-715 pp., 84 ill.

RIUS SERRA, J. *Catalogus causarum beatificationis et canonizationis ad Hispaniam et Americam hispanicam pertinentes.* Extr. de la *Revista española de derecho canonico*, 1953, 18 pp.

ROBINNE, J. *L'apôtre au cœur mangé. Jean de Brébeuf (1593-1649).* Paris, Éd. Saint-Paul, 1949, VIII-302 pp.

ROEDER, H. *Saints and their Attributes.* London, Longmans, Green and Co., 1955, XXVIII-391 pp., ill.

ROLAND, E. *Une église au moyen âge : Notre-Dame à Binche.* Extr. des *Documents et rapports de la Société royale d'archéologie... de Charleroi*, t. XLIX (1951-1954), p. 155-193.

RUNCIMAN, S. *The Eastern Schism.* Oxford, Clarendon Press, 1955, VII-189 pp.

SAMBIN, P. *Studi di storia ecclesiastica medioevale.* Venezia, Deputazione di storia patria, 1954, 113 pp.

— *Tre notizie per la storia culturale ed ecclesiastica di Padova (secoli XII e XIII).* Extr. de l'*Archivio Veneto*, t. LVI-LVII (1955), 11 pp.

Sanctuaires et pèlerinages, fasc. 1. Paris, N.-D. de Salut, 1955, 63 pp., ill.

SANZ, P. *Ein Fragment eines neuen Kanon des Andreas von Kreta.* Extr. du *Jahrbuch der österreich. byzantin. Gesellschaft*, t. IV (1955), 13 pp., 1 pl.

SAXER, V. *L'acquisition du domaine de Saint-Maximin par l'abbaye de Saint-Victor au XIe siècle.* Extr. de *Provence historique*, t. IV (1954), p. 75-81.

— *Un manuscrit démembré du sermon d'Eudes de Cluny sur sainte Marie-Madeleine.* Extr. de *Scriptorium*, t. VIII (1954), p. 119-123.

— *La « Vie de sainte Marie-Madeleine » attribuée au pseudo-Raban Maur œuvre claravallienne du XIIe siècle.* Extr. des *Mélanges Saint Bernard...* (Dijon, 1954), p. 408-421.

— *L'origine des reliques de Ste Marie-Madeleine à Vézelay.* Extr. de la *Revue des sciences religieuses*, t. XXIX (Strasbourg, 1955), p. 1-18.

SCHMALE-OTT, I. *Vita S. Adalberonis.* Würzburg, 1954, 95 pp. (= *Quellen u. Forschungen zur Geschichte des Bistums u. Hochstifts Würzburg*, t. VIII).

SCHURHAMMER, G. *Franz Xaver. Sein Leben und seine Zeit*, t. I : *Europa (1506-1541).* Freiburg i. Br., Herder, 1955, XXX-743 pp.

SCKOMMODAU, H. *Zum altfranzösischen Alexiuslied.* Extr. de *Zeitschrift für romanische Philologie*, t. LXX (1954), p. 161-203.

SIMONETTI, M. *Studi agiografici.* Roma, A. Signorelli, 1955, 135 pp.

SOTIRIOU, G. *Guide du Musée byzantin d'Athènes.* Nouvelle édition abrégée par A. HADJINICOLAOU. Athènes, Musée byzantin, 1955, 43 pp., 40 pl.

SPYRIDAKIS, G. K. *Βυζαντιναὶ παραδόσεις.* Extr. de *Ἀφιέρωμα εἰς Νικόλαον Ἐξαρχόπουλον* (Athènes, 1955), p. 358-369.

STIMM, H. *Altfrankoprovenzalische Übersetzungen hagiographischer lateinischer Texte aus der Handschrift der Pariser Nationalbibliothek fr. 818*, I : *Prosalegenden*. Mainz, Akademie der Wissenschaften, 1955, 203 pp.

Studi su S. Agata e il suo culto nella ricorrenza del XVII centenario del martirio. Catania, Società di storia patria, 1953, 285 pp., 16 pl. (= *Archivio storico per la Sicilia orientale*, t. XLVIII, 1952).

TASSI, I. *Agiografia e problemi agiografici*. Extr. des *Analecta Gregoriana*, t. LXX (1954), p. 93-100.

THURSTON, H. *Surprising Mystics*. London, Burns Oates, 1955, IX-238 pp.

TJÄDER, J.-O. *Die nichtliterarischen lateinischen Papyri Italiens aus der Zeit 445-700*, t. I et III. Lund, Gleerup, 1955, 1954, 2 vol. in-4°, 522 pp., 160 pl. (= *Skrifter utgivna av Svenska Institutet i Rom*, XIX, 1 et 3).

TOMADAKIS, N. B. Ῥωμανοῦ τοῦ Μελῳδοῦ Ὕμνοι, t. II, 1. Athènes, 1954, 86 pp.

— Ῥωμανὸς καὶ ἅγιος Δημήτριος. Ἁγιολογικαὶ καὶ ὑμνογραφικαὶ ἐπισταλαι. Athènes, 1955, 51 pp.

TORSY (J.). *Studien zur Frühgeschichte der Kölner Kirche*. Extr. de *Kölner Domblatt*, t. VIII-IX (1954), p. 9-32.

TROTTIER, A. *Essai de bibliographie sur S. Joseph*. Montréal, Oratoire Saint-Joseph, 1955, 283 pp. Extr. des *Cahiers de Joséphologie*, t. I-III.

VAN DIJK, S. J. P. *The Origin of the Latin Feast of the Conception of the Blessed Virgin Mary*. Extr. de *The Dublin Review*, 1954, p. 251-267, 428-442.

VAN LANTSCHOOT, A. *Contribution aux Actes de S. Pierre et de S. Paul*. Extr. du *Muséon*, t. 68 (1955), p. 17-46.

VICAIRE, M.-H. *S. Dominique de Caleruega d'après les documents du XIII^e siècle*. Paris, Éditions du Cerf, 1955, 314 pp., 3 pl.

VINCENT, A. *Les manuscrits hébreux du désert de Juda*. Paris, A. Fayard, 1955, 281 pp.

VOURVERIS, K. I. Ἵδρυμα Ἑλληνικῶν ἀνθρωπιστικῶν σπουδῶν. Athènes, 1955, 27 pp. Extr. de l'Ἐπιστημονικὴ Ἐπετηρὶς τῆς φιλοσοφικῆς Σχολῆς τοῦ Πανεπιστημίου Ἀθηνῶν, N. S., t. V.

WALPOLE, R. N. *The « Pèlerinage de Charlemagne »*. Extr. de *Romance Philology*, t. VIII (1955), p. 173-186.

WAMPACH, C. *Willibrord, le saint d'Echternach*. Extr. des *Nouvelles « Benelux »*, mai-juin 1955, p. 14-18, ill.

WATKIN, E. I. *Neglected Saints*. London, Sheed and Ward, 1955, XIII-241 pp.

WENGER, A. *L'Assomption de la T. S. Vierge dans la tradition byzantine du VI^e au X^e siècle*. Paris, Institut français d'études byzantines, 1955, 426 pp. (= *Archives de l'Orient chrétien*, t. V).

XYNGOPOULOS, A. *Thessalonique et la peinture macédonienne*. Thessaloniki, Ἑταιρεία μακεδονικῶν σπουδῶν, 1955, XV-79 pp., 21 pl.

ZÔRAS, G. Th. *Γεώργιος ὁ Τραπεζούντιος καὶ αἱ πρὸς ἑλληνοτουρκικὴν συνεννόησιν προσπαθεῖαι αὐτοῦ*. Athènes, Séminaire de philologie byzantine et néohellénique, 1954, 167 pp.

INDEX SANCTORUM

Aaron m. in Britannia 499.
Abbo ab. Floriac. 252-254.
Abraamius Smolensc. 232.
Acacius pr. m. Sebast. 20, 22-23, 29, 38-39, 50, 52-54.
Adala (Adela) mater S. Trudonis 155, 174-175, 178.
Adalbero ep. Wirziburg. 541.
Adalheida imperatrix 249.
Adamnanus ab. Hiensis 306.
Adula abb. Palatiol. 484.
Aed, Aedanus, Aedus = Aidus.
Aegidius ab. 169, 514.
Aemilia de Rodat 529.
Aemilianus Cucullatus 536.
Agatha v. m. Catan. 146, 334, 542.
Agatho p. 59.
Agnes v. m. Rom. 162, 334.
Aichadrus ab. Gemmetic. 513-514.
Aidus ep. Fern. 207, 209-210, 279, 314.
Aidus mac Bric ep. Killar. 206, 210, 307, 310.
Ailbeus ep. Imlac. 296, 305.
Airerán (Ailerán) Sapiens in Hibernia 207, 209-210, 290-291, 306, 315.
Albanus m. Verulam. 530.
Albanus seu Albinus = Sabinus 339.
Albinus ep. Andegav. 257, 530.
Aldegundis abb. Malbod. 142, 171.
Aldhelmus ep. Shireburn. 297, 505.
Alexander, Eventius et Theodulus mm. 146, 507.
Alexandria m. Amis. *Vid.* Mulieres VII mm. Amis.
Alexius conf. 541.
Alfredus Magnus rex 506-507.
Aloysius Gonzaga 251.
Amandus ep. Traiect. 142, 171.
Amatus ab. Habend. 124.
Amatus ep. Sedun. vel Senon. 124-126, 138.
Ambrosius ep. Mediol. 146, 257.
Amor cultus Belisiae 142, 150.
Anastasius mon., discip. S. Maximi conf. 6, 11-13.
Anastasius pr. apocrisiarius, socius S. Maximi conf. 5-16.
Andreas ap. 530.
Anianus ep. Carnot. 515.
Anna mater B. M. V. 168, 181.
Anselmus ep. Cantuar. 288.
Antiochus medicus m. Sebast. 25.
Antonius mon. Kievocrypt. 230-231.
Antonius Maria Claret 529.
Antonius de Padua 186, 533.
Antonius ab. Theb. 175, 252.
Aomanus in Hibernia 209, 311.
Areadne m. 47-49.
Arnulfus ep. Mett. 149, 169.
Arnulfus ep. Suession. 288.
Arsenius ep. Corcyr. 278.
Asaph ep. in Wallia 500.
Athanasius ep. Alex. 536.
Attala ab. Bob. 195.
Attracta = Tarahata.
Auctus, Taurion et Thessalonica mm. 62.
Audoenus ep. Rotomag. 513.
Augustinus ep. Cantuar. 507.
Augustinus ep. Hippon. 134, 271, 284.
Auxilius discipulus S. Patricii 299.
Ayrendanus = Airerán.
Babylas ep. Antioch. m. 237.
Barbara v. m. 248, 250, 252, 541.
Barlaam heg. Chutyn. 218, 232.
Barlaam et Ioasaph 218, 539.
Barnabas ap. 147.
Barrendeus, Barrfinn, Barrideus, Barrindeus = Finbarrus.
Basilides et soc. mm. Rom. 147, 153.
Basilius ep. Caesar. 146, 239, 242.
Basinus ab. Pictavi cultus 323.
Bavo conf. Gand. 150.
Benedictus ab. Anian. 338.
Benedictus ab. 131, 148, 167, 174, 180.
Benignus ab. Divione 513.
Berachius ab. ep. in Hibernia 501.

Beregisus ab. Andagin. 150, 169.
Begga vid. Andaniae 142.
Bernacus conf. in Anglia 500.
Bernardinus Senensis 283.
Bernardus ab. Clarevall. 149, 169, 180, 260-273, 518, 535.
Bernardus ab. Tiron. 338.
Bertrandus patr. Aquil. 536.
Bertulfus ab. Bob. 195.
Birgitta vid. Suec. 257, 524.
Birinus ep. Dorcestr. 278.
Biteus Cláráinech, de Inis Caumscraid 207, 311, 317-318, 320.
Blaithmacus pr. m. Scotus 279.
Blasius ep. m. **18-54**, 146, 167, 538.
Bonifatius ep. Mogunt. m. **462-95**, 506.
Bonifatius m. Tarsi 64.
Boris et Gleb filii S. Vladimiri 228-229.
Bran (Vran) ficticius in Armorica 497.
Brandanus ab. Birrensis 206-207, 209-210, 307-308, 317-320.
Brandanus ab. Clonfert. 206-207, 209-210, 294, 307-308, 317-320.
Brandanus filius Finnloga = Brandanus ab. Clonfert.
Briccius ep. Turon. 138.
Bricín (Brichinus) de Tuaim Drecain 206, 210, 307, 310.
Brigida v. abb. Kildar. 153, 167, 175, 305, 343-344, 531.
Burchardus Beinwil. 510.
Byrchinus = Bricín.
Cadocus ab. in Llancarfan seu Sophias ep. Beneventanus m. 206, 208-210, 293, 296, 353.
Caecilia v. m. Romae 334.
Caelestinus p. V = Petrus de Murr.
Caemanus = Coemán.
Caemgenus = Coemgenus.
Caesarius ep. Arelat. 241, 244, 496.
Caietanus Thien. 250.
Caillín ep. Fidnach. 319.
Cainechus seu Cainnicus ab. Achadboensis 206-207, 209-210, 308, 317-318, 320, 343.
Cainnech moccu Dalann = Cainechus seu Cainnicus ab. Achadboensis.
Cairnech = Carantocus.
Caletricus ep. Carnot. 515.
Camillus de Lellis 186.
Caradocus pr. erem. in Wallia 500.
Carantocus ab. 353, 368-369.
Carnetus = Carantocus.
Carolus Magnus imp. 119, 123, 138, 285, 538, 542.
Cataldus ep. Tarent. 280.
Catharina v. m. Alex. 138, 169, 181, 541.
Catharina v. Senensis 283, 524.
Cathmael = Cadocus.
Caymginus = Coemgenus.
Ceadda ep. Lichfeld. 257, 502.
Cemanus = Coemán.
Ceraunus m. in agro Carnot. 515.
Cerbán ep. in Fert Cerbáin 364.
Chad ep. Lichfeld. = Ceadda.
Charalampius et soc. mm. 58.
Chlodulfus ep. Mett. 154, 168.
Christina Mirabilis 161.
Christina v. m. Vulsinii 148, 168.
Christophorus m. 175, 252, 277-278, 333, 504-506.
Chrodegangus ep. Mett. 491.
Cíanán ep. in Dam Liac **342-356, 363-372.**
Ciaranus = Kiaranus.
Cirycus filius S. Iulittae 171, 332.
Claudia m. Amis. *Vid.* Mulieres VII mm. Amis.
Clemens p. m. 138, **375-461.**
Clemens ep. Ancyr. 382.
Clemens ep. Bulgar. 391.
Clemens mon. in monte Sagmata 277.
Coemán de Airdne Coemáin = Coemán de Dairinis.
Coemán de Dairinis 209-210, 311-312.
Coemán Brecc, de Russach 209-210, 311.
Coemgenus ab. Glendaloch. 206, 209-210, 306, 308.
Cóemín de Inis Cealtra 207, 209, 315.
Colmanus ab. Benchor. 207, 209-210, 316.
Colmanus Cas, ab. in Clonmacnois 207, 209-210, 306, 313, 315.
Colmanus ep. in Cell Mic Duach = Colmanus filius Dúi.

Colmanus ep. in Cell Ruaid 353.
Colmanus de Cluain Ũama = Colman mac Leníne.
Colmanus ab. Cluan. 207, 209, 316.
Colmanus filius Dúi, ep. in Cell Mic Duach 207, 313.
Colmanus ep. in Hibernia 306.
Colmanus presb. in Hibernia 308-309.
Colmanus ab. in Lann Ela 206-207, 209-210, 309, 316.
Colmanus ep. Lindisfarn. 207, 210, 313.
Colmanus filius Luachani in Hibernia 206, 209-210, 309.
Colmanus filius Lugech, de Ucht Máma 305.
Colmán mac Leníne in Hibernia 206, 209-210, 309, 316.
Colmanus dictus Mo-Cholmóc 319.
Colmanus Obediens in Hibernia 370.
Colmanus Stelláin ab. in Tír Dá Glas 207, 209-210, 316.
Colmanus moccu Tulduib ep. ab. Clonard. 207, 209-210, 313.
Colmanus de Ucht Máma. *Vid.* Colmanus filius Lugech.
Colum Cille = Columba ab. Hiensis.
Columba filius Crimthaind = Columba de Tír Dá Glas.
Columba quidam in Hibernia 322.
Columba ab. Hiensis 194, 206-207, 209-210, 306, 308, 317-320, 343-345, 353.
Columba de Tír Dá Glas 207, 209-210, 317-318, 320, 322.
Columbanus ab. Luxov. et Bob. 150, **193-196**, 294, 496, 509.
Comán de Ros Comáin 209, 312.
Comán de Ros Comáin alter, saec. VIII 312.
Comanus presb. in Hibernia 209, 315.
Comanus quidam in Hibernia 210.
Comgall de Both Chonais 370.
Comgallus = Congallus.
Commanus seu Commianus presb. in Hibernia 209, 308, 315.
Commenianus presb. in Hibernia 207, 308, 315.
Commianus seu Commanus in Hibernia 210.
Commianus presb. in Hibernia 308.
Conall cultus in Hibernia 352.
Conán Dil, de Ess Rúaid 209, 312, 352.
Conanus in Hibernia 209, 312.
Conellus = Conall.
Congallus ab. Benchor. 206, 209-210, 306, 308, 318-319.
Congellus = Comgall.
Constantinus imp. 228, 288.
Constantinus Philosophus. *Vid.* Cyrillus et Methodius.
Corcodemus diac. Autisiodor. 332.
Cordula v. m. soc. S. Ursulae 175.
Cormacus Ũa Liathain ab. in Dairmag 209-210, 311.
Cornelius p. m. 135, 175.
Cosmas et Damianus mm. 536.
Cronanus de Balla = Mochua.
Cronanus ab. in Clonmacnois 207, 209-210.
Cronanus Fernensis 207, 209-210, 316.
Cronanus de Luachair 207-210, 316.
Cronanus Magbil. 207, 209-210, 316.
Cronanus Moccu Lugada = Cronanus ab. in Clonmacnois.
Cronanus ab. Roscr. 207, 209-210, 316.
Cronanus filius Silni seu mac Sillne, in Hibernia 306, 316.
Cronanus mac Sinill, in Hibernia 316.
Crucis inventio 131, 146, 506-507.
Cuimmíne = Cumianus 207.
Cunibertus ep. Colon. 142, 151.
Cuthbertus ep. Lindisfarn. 142.
Cynocephali sancti in Hibernia 505.
Cyprianus m. in agro Pictav. *Vid.* Sabinus et Cyprianus.
Cyriacus anachoreta in Palaestina 56.
Cyrillus et Methodius Slavorum app. 248, **375-461**.
Cyrobaldus (Scirbald) m. 494.
Cyrus et Ioannes mm. Alex. 55.
Cyrus et Iulitta. *Vid.* Cirycus.
Dagán ep. in Hibernia 299, 500.
Daig ep. in Inis Caoin Dega 279.
Da-Lúa = Mo-Lúa.
Daniel stylita 23.
Darerca v. in Hibernia 205, 316,

David seu Dewi ep. Menev. 206-210, 293-296, 353-359, 499-500, 530.
David, Symeon, Georgius Mytilen. 57.
Deganus in Cambria = Dagán ep. in Hibernia.
Demetrius ep. Rostov. 236, 387-388.
Demetrius m. Thessalon. **17**, 542.
Deocarus (Dietker) ab. Haser. 518.
Dionysius Areopagita 15, 538.
Dionysius ep., Rusticus et Eleutherius mm. Paris. 150, 510.
Doccus ep. ab. in Britannia 295.
Dominicus fund. O. P. 149, 168.
Domitianus ep. Traiect. 142, 147, 153, 168.
Dorothea v. m. 180.
Dunstanus ep. Cantuar. 505, 507.
Edanus = Aidus.
Editha seu Eadgitha mon. Wilton. 508.
Edmundus rex Angl. Orient. m. 253.
Edmundus Rich ep. Cantuar. 345.
Eduardus rex Anglorum m. 507.
Edwoldus erem. in Anglia 347.
Eleutherius m. Rom. 44, 46, 64.
Elianus in Cambria 501.
Eligius ep. Noviom. 151.
Elisabeth landgrav. 151, 162, 169, 181.
Elphegus ep. Cantuar. 505, 507.
Emanus pr. m. in agro Carnot. 515.
Endeus ab. Aran. 206, 210, 307, 310, 322.
Eogan mac Laisre = Eugenius ep. Ardstrat.
Eogenus = Eugenius.
Eost ficticius in Armorica 497.
Erasmus ep. m. 287.
Ernanus de Raith Nua et Cell Draignech 207, 209-210, 316.
Ethelwoldus ep. Lichfeld. 505.
Ethelwoldus ep. Lindisfarn. 505.
Ethelwoldus ep. Winton. 507.
Eucharius, Valerius et Maternus 149.
Eucherius ep. Aurelian. **140-192.**
Eugenius seu Eogan ep. Ardstrat. 206, 210, 307, 309.
Euphemia m. Amis. *Vid.* Mulieres VII mm. Amis.
Euphemia v. m. Chalcedone 530.
Euphrasia m. Amis. *Vid.* Mulieres VII mm. Amis.
Eusebia abb. Hammatic. 171.
Eusebius erem. ex Hibernia 72.
Eusebius ep. Vercell. 511.
Eustasius ab. Luxov. 195.
Eustochius ep. Andegav. 322.
Eustratius, Auxentius, Eugenius, Mardarius et Orestes mm. 42.
Euthymius Hiberus 539.
Euthymius ab. in eremo Iordanis 56.
Eutropius ep. Sancton. 519.
Ewaldi duo presb. mm. 468.
Fabianus p. m. 138.
Faelanus, Faolanus = Foillanus.
Faustus pr. et soc. mm. Alex. 58.
Faylanus = Foillanus.
Fechinus ab. Favor. 207-210, 306, 315.
Feichíne = Fechinus.
Felix a Cantalicio O. Cap. 250.
Felix de Valois 261.
Felix, Fortunatus Achilleus mm. 537.
Felix, Regula et soc. mm. Tiguri 510.
Ferecincta culta ad Sanctum Savinum in Pictonibus 334.
Fergus ep. in Hibernia 370.
Ferreolus et Ferrucio mm. 126.
Fiacrius erem. 250, 343.
Fides v. m. Aginni 150.
Finbarrus ep. Corcag. 206, 209-210, 309.
Finden = Finnianus.
Finnianus ab. Clonard. 199, 203-211, 291, 295-296, 301-302, 307-308, 310-312, 316-322, **342-362.**
Finnianus ep. Magbil. 206, 209-210, 307-308, 318-319.
Florentius ep. Argentin. 245-246.
Florianus m. Laureaci 248.
Foillanus m. Fossis 142, 207-210, 315.
Franciscus Assis. 150, 169, 532-533.
Franciscus Xaverius 249.
Fredegandus ab. 142.
Fridolinus conf. Secking. 280.
Furseus ab. Latiniac. 280, 315.
Gallus ab. in Alamannia 125, 150.
Gengulfus m. 142, 146, 153, 168.
Génóc = Mo-Genóc.
Genovefa v. Paris. 142, 153.

Georgius m. 146, 164, 168, 175, 540.
Gereon, Victor, Cassius, Florentius et soc. mm. Thebaei 150, 162-163, 169.
Germanus ep. Autisiodor. 150, 328-329, 331-333, 339.
Gertrudis abb. Nivial. 142, 146, 153, 167, 531.
Gervasius et Protasius mm. 146.
Gildas Sapiens ab. Ruiensis 206, 208-210, 293-296, 322, 500.
Gillas = Gildas.
Gladewis, Gladusa seu Gladys, mater S. Cadoci, in Cambria 501.
Glyceria et Laodicius mm. 65.
Gordianus et Epimachus mm. 147.
Gouidi ficticius in Armorica 497.
Gregorius p. II 485.
Gregorius p. III 485.
Gregorius p. VII 535.
Gregorius Illuminator 23-24.
Gregorius Magnus p. 131, 146, 257, 306, 429-430, 513-514, 517, 538.
Gregorius Palamas 277.
Gregorius ab. Traiect. 475, 484.
Gudila v. 142.
Gummarus conf. Lir. 169.
Gundulfus ep. Traiect. 142, 148, 168.
Guntherus erem. 539.
Guthlacus erem. Croyland. 502.
Hadrianus m. Nicomed. 252.
Hedwigis ducissa Silesiae 250, 286.
Helena imperatrix 228.
Henricus Suso 533-534.
Heribertus ep. Colon. 175.
Hesperus et Zoe mm. 38, 47-49.
Hierarchae tres 539.
Hieronymus pr. 136.
Hilarion ab. in Palaest. 541.
Hilarius m. cum Bonifatio = Illarius.
Hippolytus Rom. 541.
Hucbertus ep. Leod. 142, 151, 169, 175.
Hugo prior Enziac. 325, 338.
Humbertus ab. Maricol. 171.
Hypatius hegum. in Rufinianis 23,
Iacobus Maior ap. 518-520.
Iacobus Minor ap. 146.
Iacobus ep. Tarentas. 511,
Iarlaithe Tuam. 209-210, 305-308.
Ignatius de Loyola 184.
Illarius m. soc. S. Bonifatii 494.
Imagines sanctorum 241.
Ioachim ab. Flor. 536.
Ioannicius mon. in Bithynia 541.
Iohanna ab Arce 285, 288.
Iohanna Valesia reg. Franc. 529.
Iohannes Baptista 175, 241.
Iohannes ap. evang. 147, 175.
Iohannes Baptista Maria Vianney 529.
Iohannes de Brébeuf m. 541.
Iohannes de Capistrano 283, 517.
Iohannes Chrysostomus 218.
Iohannes Damascenus 373.
Iohannes Martinus Moyë 287.
Iohannes a Monte Corvino 531.
Iohannes Ruusbroec 533.
Ioseph ep. Thessalon. 55.
Ioseph heg. Voloc. 216, 218, 234-235.
Irenarchus Sebast. m. 18-54.
Isidorus ep. Hispal. 250.
Isidorus Pelusiota 288.
Iudocus pr. erem. 250, 507-508.
Iuliana m. Amis. *Vid.* Mulieres VII mm. Amis.
Iuliana v. m. Nicomed. 146, 506, 509.
Iulianus m. Brivate 514.
Iustinus philosophus m. 275.
Iustus puer Autisiodor. m. Bellovac. 150, 510.
Iustus ep. Cantuar. 299.
Kenanus = Cíanán.
Kenanus (Ké) conf. in Cornubia 352.
Kerbanus = Cerbán.
Kew = Cungarus.
Kiaranus ab. in Clonmacnois 205-207, 209-210, 305, 307-308, 316-320, 501.
Kiaranus ep. Sagir. 207, 317, 319-320.
Kinanus = Cíanán.
Kineburga (Kyneburga) monialis culta Petroburgi 350-351.
Lambertus ep. Traiect. m. 142, 149, 168-169, 179, 185, 530, 540.
Landelinus ab. Crispin. 66-67, 171.
Landelinus m. cultus in Ettenheim 66-118.
Landoaldus archipr. 152, 155, 170,

Lasreanus seu Lascirianus ep. Lethglin. 206, 209-210, 299, 309.
Lasreanus seu Molassius ab. Daminis. 206-210, 309, 317-318, 320-321.
Lasreanus filius Nath Fraích = Lasreanus seu Molassius ab. Daminis.
Launomarus ab. Corbion. 515.
Laurentius Iustiniani 283.
Laurentius diac. m. Rom. 138, 514.
Laysreanus = Lasreanus.
Laysreus = Eugenius ep. Ardstrat.
Leo p. IX 280, 540.
Leoba (Lioba) abb. 468, 472, 486.
Leobinus ep. Carnot. 515.
Leodegarius ep. Augustodun. 125-126, 138, 150, 169, 174, 179, 514.
Leonardus conf. 151, 169, 250.
Leonides (ep. Athen.) et mulieres VII mm. Corinthi 34, 538.
Leontius in monasterio Murensi cultus 249.
Leontius ep. Rostov. 232.
Leontius m. Tripoli 237.
Libertus m. Mechlin. 142, 148, 157, 159, 168, 174, 177-179, 183-185, 187.
Licinius ep. Turon. 322.
Lioba = Leoba.
Lisanus, Lisianus = Cyprianus 339.
Liudgerus ep. Monaster. 484.
Liutgardis mon. Aquir. 161.
Liutwinus ep. Trever. 489.
Logot ficticius in Armorica 497.
Loichén de Tulach Min Molaga 309.
Lomanus ep. (in Áth Truim?) 207, 209-210, 308, 314.
Lommanus, Lompnanus, Lomprianus = Lomanus.
Lonanus filius Dairei, de Món Máeláin 311, 314.
Lúa = Lugaid.
Lucas evang. 150.
Lucia et Geminianus mm. Romae 530.
Lucia v. m. Syrac. 128, 175, 252, 334.
Lucianus = Cyprianus 339.
Lucius (Uguzo) m. apud Insubres 287.
Ludeus in Hibernia 209-210, 309.
Ludovicus IX rex Franc. 531.
Ludovicus ep. Tolos. 524-528.
Lugeus in Hibernia 206, 209-210, 309.
Lugidius seu Mo-Llúa ab. Clonfert. 310, 317.
Lullus ep. Mogunt. 468-469, 486, 492-493.
Lysia = Cyprianus 340.
Machotus, Machutus = Mochua.
Machutus (Maclovius) ep. Alet. 352, 508.
Machutus ep. Winton. ficticius 508.
Mac Inthayr = Kiaranus ab. in Clonmacnois.
Mac Laisre = Eugenius seu Eogan ep. Ardstrat.
Mac Natfraich = Lasreanus seu Molassius ab. Daminis.
Macnissus ep. Conner. 353.
Mael Doig filius Fingeni 306.
Marcellinus et Petrus mm. Rom. 146.
Marcus evang. 146.
Marcus Eugenicus 287.
Marcus Fantuzzi a Bononia O. M. 288.
Margarita de Cortona 250.
Margarita de Silva Benedicta 287.
Margarita Ungariae regis filia 534.
Maria Deipara 222, 251, 281, 501, 540. — Conceptio 542. — Imagines 250.
Maria Aegyptiaca 55, 181.
Maria Bernarda Soubirous 251, 273.
Maria Goretti 529.
Maria Magdalena 138, 148, 168, 181, 541.
Maria Magdalena de Pazzis 286.
Maria Michaela Desmaisières 529.
Maria Oigniac. 161.
Marina v. dicta Marinus 256.
Marinus erem. m. Mauriennae 326-328, 334-335.
Martha hospita Christi 352.
Martha mater S. Symeonis stylitae iun. 238.
Martinus p. 5.
Martinus m. Brivae cultus 245.
Martinus ep. Turon. 137, 151, 245, 248, 256, 336, 353, 366.
Martyres LX (*al.* LXIII) Hierosol. 56.
Martyres Lugdun. *Vid.* Photinus.
Martyres Persae 275.
Martyres XX Sabaitae 373-374.
Martyres IV Sebasteni 23.

Martyres XL Sebasteni 21, 24, 29, 40, 42-43, 47-48.
Martyres Thebaei 175. *Vid.* Gereon.
Matrona m. Amis. *Vid.* Mulieres VII mm. Amis.
Matrona Pergensis CP. 241.
Matthias ap. 146.
Mauritius et soc. mm. Agaun. 123, 135, 174.
Maurontus ab. 171.
Maurus disc. S. Benedicti 153, 167.
Maximus conf. 5-16.
Maximus Graecus 218, 235.
Maximus I ep. Taurin. 127.
Mechtildis Magdeburg. 533.
Medardus ep. Noviom. 147, 153, 168.
Meingoldus comes 179.
Melanius ep. Redon. 322.
Meletius iun. Myopol. 277.
Mellitus ep. Cantuar. 299.
Menas m. Aegypt. 238.
Mennas erem. 382, 427, 435, 459.
Mernóc = Ernanus.
Methodius ep. CP. 243.
Methodius Slavorum ap. *Vid.* Cyrillus.
Michael archang. 149, 169.
Milburga abb. Wenloch. 257-259.
Mo-Bí, Mobiteus = Biteus.
Mochoemocus seu Pulcherius ab. Liathmor. 209-210, 311.
Mo-Cholmóc in Hibernia 319.
Mochua (seu Cronanus de Balla) ab. in Hibernia 316, 352-353, 367-368.
Mo-Chúa de Nuachongbáil 306.
Mocius pr. m. CP. 62-65, 330-331.
Moditeus in Hibernia 209-210, 310.
Modúít de Cell Modúit in Hibernia 310.
Mo-Genóc de Cell Cumli 207, 317, 320-321.
Mo-Genóc de Cell Dumai Gluinn 314, 320-321.
Mo-Laga = Loichén.
Mo-Lúa = Lugidius.
Mo-Lúa (seu Da-Lúa) de Daire (seu Daire Ednech) 319.
Monegundis vid. recl. Turon. 142.
Monulfus ep. Traiect. 142, 148, 168.
Mrugeus ep. in Hibernia 209, 308, 313.
Mu-Colmoc = Mo-Cholmóc.
Mu-Genóc, Mugenoch = Mo-Genóc.
Muirchu Moccu Machthéni 314.
Muirgen ab. de Glenn Uissen 314.
Mulieres VII mm. Amis. 33-35, 38-42.
Mulieres VII mm. Ancyrae. *Vid.* Theodotus.
Mulieres VII mm. Corinthi. *Vid.* Leonides.
Mulieres VII mm. Sebasteae 19, 23, 25-29, 31-34, 36-37, 39, 42-48, 54.
Murgeus ep. in Hibernia 210, 308, 313.
Nannyd, Naynnid = Ninnid.
Nathanus = Nechtán.
Nechtán in Hibernia 365-366.
Nectarius ep. Pentapol. 538, 540.
Nereus et Achilleus mm. Rom. 147.
Nessanus (Nesanus) de Mungairit diac. in Hibernia 209-210, 308.
Nestor ep. m. Perg. 32-33.
Nicasius ep. Rem. 151.
Nicasius ep. Rotomag., Quirinus et Scubiculus mm. Vulcass. 150, 169.
Nicasius m. socius S. Liberti 177.
Nicephorus ep. CP. 242.
Nicetas Novgorod. 232.
Nicolaus p. I 375, 381, 416, 459.
Nicolaus Gallus O. Carm. 281.
Nicolaus ep. Myr. 138, 175.
Nicolaus de Rupe 249-250.
Nicolaus Sviatoša 231.
Nicolaus de Tolentino 186.
Nilus Sinaita vel Ancyranus 276, 538.
Nilus heg. Sor. 216, 218, 220, 234-236.
Ninnid Láedberg (seu Lamderc) de Inis Sam 207, 317, 320-321.
Oda v. Rod. 285.
Odrada v. in Campinia 151, 169, 186.
Odulfus pr. Ultraiect. 168.
Oengus quidam in Hibernia 322.
Olga ducissa Kiov. 221, 228.
Orentius et soc. mm. 538.
Oswaldus ep. Wigorn. dein Eborac. 253, 260, 507.
Pachomius ab. in Thebaide 276, 287.
Paternus ab. seu ep. in Llanbadarn 353.
Patricius ep. ap. Hibern. 202, 204-209,

211, 280, 290-291, 296, 299-302, 305-306, 321-322, 343-345, 353, 359, 361, 364, 496. — Purgatorium 280.
Paulus ap. 535, 542.
Pelagia v. m. Antioch. 63.
Petranus de Cell Lainni in Hibernia 313.
Petranus ep. Lusc. 209-210, 308, 313.
Petrus ap. 286, 288, 418, 421-422, 480, 487. — Petrus et Paulus app. 542.
Petrus Damianus 427.
Petrus Hiberus 538.
Petrus Martyr O. P. 186.
Petrus de Murrone (Caelestinus p. V) 520-521.
Petrus ep. Tarentas. 511.
Petrus Venerabilis ab. Cluniac. 522.
Phaletrius Carobriis cultus 245.
Philibertus ab. Gemmetic. 149, 513.
Photinus et soc. mm. Lugdun. 44, 275.
Photius ep. CP. 242.
Piatus m. Carnot. 515.
Piatus seu Piato pr. m. 150.
Pirminius ep. 77, 484-485.
Pius p. X 529, 535.
Placidus mon. Desertinus m. 509-511.
Plato m. Ancyrae 25.
Polycarpus ep. Smyrn. m. 32, 275.
Porphyrius ep. Gaz. 32, 49, 53.
Primus et Felicianus mm. Rom. 147.
Priscus m. in agro Carnot. 515.
Pudentiana v. Rom. 147.
Pulcherius = Mochoemocus.
Queranus = Kiaranus.
Quicelmus (quis?) 174-175.
Quintinus m. Viromand. 142, 151, 169, 174, 179, 185.
Quirinus m. Vulcass. cultus Malmundarii. *Vid.* Nicasius ep. Rotomag.
Reithan cultus in Cambria 499.
Remaclus ep. et ab. 142, 149, 154, 169, 180, 284.
Remigius ep. Rem. 142, 149, 156, 169, 174, 185, 538.
Rictrudis abb. Marchian. 171.
Rochus conf. Montepessul. 252.
Romanus Melodus 541.
Ronanus filius Berachi, de Druim Inesclainn, in Hibernia 306.
Ronanus Finn = Ronanus filius Berachi.
Ruadanus ab. Lothr. 207, 317-320.
Rudan = Ruadanus.
Rumoldus ep. m. 142, 168, 183, 186.
Rupertus ep. Salisburg. 288.
Sabas ab. in Palaest. 56, 232.
Sabina m. culta die 15 iulii 334.
Sabina culta ad Sanctum Savinum in Pictonibus 334.
Sabinianus m. Trecis 333-338.
Sabinus Autisiodori cultus 332.
Sabinus et Cyprianus mm. in agro Pictav. **323-341**.
Salsa v. m. Tipasi 285.
Salvius m. apud Valencenas 171.
Savina, Savinus = Sabina, Sabinus.
Scholastica v. 146, 153, 167.
Scirbald = Cyrobaldus.
Seanachan = Senachus.
Sebaldus erem. Norimberg. 250.
Sebastianus m. Rom. 138, 248, 251.
Secundinus (Sechnall), discipulus S. Patricii, ep. in Hibernia 290, 299.
Senachus ep. ab. Ardmach. 207, 209-210, 314, 321.
Senachus ep. Clonard. 314, 317-321.
Senachus ab. Clonfert. 314.
Senachus Garb ep. ab. Clonfert. 207, 209-210, 314.
Senachus mac Caitin (mac Aitin) 319.
Senachus mac Gaitre 319.
Seraphim Sarov. 220, 231.
Sergius magister conditor monasterii Nicetiati 58.
Sergius conf., pater Photii 243.
Sergius Radonež. 216, 220, 231-232.
Sergius m. cum Baccho 237, 538.
Servatius ep. Tungr. 142, 147, 153, 168, 179.
Severianus m. in agro Pictav. = Cyprianus 336-337.
Severianus m. Sebast. 39, 48-49.
Severinus ep. Colon. 151, 169.
Sevianus = Sabinus 339.
Sidronius m. 333.
Sigirannus ab. Longoret. 245.
Sigisbertus conf. Curiensis 509-511,

Sigismundus rex Burgund. 126.
Silvester p. I 129.
Simon Stock O. Carm. 281.
Simple seu Simplicius ep. 310.
Sinchellus de Cell Achaid iunior 320.
Sinchellus de Cell Achaid senior 320.
Sinell filius Mianachi (seu Móenachi) ab. in Cláen Inis 207, 317, 320-321.
Sollemnis ep. Carnot. 515.
Sozon m. Pompeiopoli 42.
Spyridon ep. Trimithuntis 285.
Stanislaus Kostka 529.
Stephanus protomartyr 138, 153, 158, 179, 185, 188, 256.
Stephanus Sabaita melodus 373.
Stephanus Sabaita thaumaturgus 373.
Stylo mon. Sollemniac. = Tillo.
Swithunus ep. Winton. 514.
Symeon stylita iun. 238.
Symeon stylita sen. 238.
Symeon iun. Theologus CP. 286, 539.
Synell = Sinell.
Tarahata (Attracta) v. in Hibernia 312.
Taurinus ep. Ebroic. 513.
Tecusa m. Ancyr. 35, 37-38.
Tecussa (Thecusa) m. in Africa 38.
Teilo = Teliavus.
Teliavus ep. Landav. 296, 353.
Teresia a Iesu 529.
Teresia a Iesu infante 251.
Thalelaeus m. Aegis 238.
Thecla v. disc. S. Pauli 28.
Thecusa m. in Africa = Tecussa.
Theoctista m. Alex. cum Cyro et Iohanne 55.
Theoctista Lesbia in insula Paro 55.
Theoctista mater Theodori Studitae 55.
Theoctistus Alex. m. cum Fausto pr. et aliis XI 58.
Theoctistus pr. Amphipoli m. CP. **55-65**, 330.
Theoctistus m. cum Charalampio 58.
Theoctistus patricius m. CP. 57-58.
Theoctistus m. Hierosolym. 56.
Theoctistus anachoreta in eremo Iordanis, socius S. Euthymii 56.
Theoctistus hegum. Cucum. 56.
Theoctistus m. Nicomediae cum Cypriano et Iustina 56.
Theoctistus mon. Sabaita m. **373-374**.
Theodardus ep. Traiect. m. 142, 149, 154, 156, 169, 174, 179.
Theodora imp. 57.
Theodorus m. 239.
Theodorus ep. Cyren. = Theodotus.
Theodorus ep. Octodur. 122-124.
Theodorus (Theodulus) ep. Sedun. 122-124, 134, 139, 511.
Theodorus Studita 55.
Theodorus Syceota ep. 23.
Theodosia m. Amis. *Vid.* Mulieres VII mm. Amis.
Theodosius heg. Kievocrypt. 218, 220, 230-234.
Theodotus et vv. VII mm. Ancyrae 35-40, 42, 48-49.
Theodotus ep. Cyren. in Cypro 275.
Theodulus ep. Sedun. = Theodorus.
Theopemptus et Theodota mm. 60.
Theophilus vicedom. Adan. 257.
Thomas ap. 539.
Thomas Aquinas 540.
Thomas ep. Cantuar. m. 138, 350.
Tillo (Stylo) mon. Sollemniac. 324.
Trudo ab. in Hasbania **140-192**.
Tryphon m. Nicaeae 32.
Turibius ep. Lieban. 254-256.
Tutgualus ep. ab. Trecor. 515.
Tychon Zadon. 220, 231.
Udalricus ep. August. 249.
Ultanus ep. de Ard Breacáin 207, 209-210, 306-307, 313.
Ultanus ab. Clonard. 306-307, 313.
Ultanus Moccu Cungu seu filius Cungi = Ultanus ab. Clonard.
Urbanus I p. m. 147.
Urbanus ep. Lingon. 540.
Ursinus ep. Bituric. 243.
Ursula et soc. vv. mm. 151, 162-163, 169, 174-175, 178, 180-181.
Ursus pr. Augustae Pretoriae 511-512.
Valentinus ep. Interamn. m. 146.
Vassian (Bassianus) 235.
Vedastus ep. Atrebat. 150.
Victor et Corona mm. 275.

Victorinus m. Tipasi 285.
Vincentius diac. m. Caesaraug. 129.
Vincentius Ferrerius 284, 537.
Vincentius Maria Strambi 529.
Vinianus, Vinmianus, Vinnianus, Vinniavus = Finnianus.
Vitalis m. Ravenn. et Valeria uxor m. Mediol. 146.
Vitalis m. Thebaeus 174.
Vitus, Modestus et Crescentia mm. 146, 248.
Vladimir dux Russorum 214, 221-229.
Vran = Bran.
Vulsinus ep. Shireburn. 507.
Vulstanus ep. Wigorn. 259-260.
Walburgis abb. Heidenheim. 472, 486.
Waldetrudis abb. Montibus 142.
Wandregisilus ab. Fontanell. 148, 168.
Wasnulfus conf. in Hannonia 171.
Wenceslaus dux m. 229, 233- 234.
Wicboldus pater S. Trudonis 155.
Wigbertus Gemblac. 182.
Willelmus dux mon. Gellon. 250.
Willibaldus ep. Eichstet. 471, 486.
Willibrordus ep. Traiect. 151, 169, 471, 473, 481-483, 542.
Wolfkangus ep. Ratispon. 252.
Wynnebaldus ab. 471-472.
Zacharias p. 491.

INDEX AUCTORUM

quorum opera in hoc tomo recensita sunt.

Alexander, Iconoclastic Council of St. Sophia 242.
Andrén, Högmässa och Nattvardsgång i Reformationstiden 282.
Archives de l'Église d'Alsace 245.
Archivium Hibernicum 279.
Aurenhammer, Die Wiener Mystikerin Christine Rigler 249.
Barré, S. Bernard docteur marial 268.
Barth, Der hl. Florentius von Strassburg 245.
Baumann, Wallfahrt zum hl. Leontius in Muri 249.
Behr-Sigel, Prière et sainteté dans l'Église russe 219.
Benz, Russische Heiligenlegenden 214.
Bernard de Clairvaux 260.
Bernard (S.) et l'art des Cisterciens 272.
Bernard (S.) homme d'Église 260.
Bernard (S.) théologien 260.
Bernard, S. Bernard et Notre-Dame 267.
Bernardo (S.) 260.
Bleichsteiner, Die Blattergottheiten u. die hl. Barbara 250.
Blouet, Le Chrismale de Mortain 279.
Bonifatius (St.), Gedenkgabe zum 1200. Todestag 463.
Borleffs, Tertulliani Ad Nationes 241.
Calmette, *David*, S. Bernard 270.
Châtillon, Influence de S. Bernard sur la scolastique 262.
Clark, Eckart, Tauler, Suso 534.
Congar, Saints canonisés dans les Églises orthodoxes 232.
Corpus Christianorum 240.
Cousin, Abbon de Fleury 252.
Curtayne, St. Brigid 531.
Dal Zotto, Traslazione dei SS. Vittore e Corona 275.
Dawson, Mongol Mission 531.
De Clercq, Lettres de Mgr Zaepffel évêque de Liège 247.
Dekkers, Les anciens moines cultivaient-ils la liturgie? 276.
— Tertulliani Ad martyras 241.
Delaporte, L'Ordinaire chartrain du XIII^e^ s. 514.

Dickinson, Donaldson, A Source Book of Scottish History 282.
Dimier, Le monde Claravallien à la mort de S. Bernard 269.
— S. Bernard fondateur de monastères 269.
— S. Bernard « pêcheur de Dieu » 269.
Dumbarton Oaks Papers 241.
Dumontier, S. Bernard et la Bible 267.
Duprè Theseider, Roma dal comune di popolo alla signoria pontificia 523.
Durán, Iconografía española de S. Bernardo 271.
Dvorník, Photius and Iconoclasm 242.
Fedotov, Treasury of Russian Spirituality 214.
Flower, Metrical Life of St. Wulfstan of Worcester 259.
Frank, Geschichte des Epiphaniefestes 276.
Frugoni, Celestiniana 520.
Frutaz, Vita B. Ursi 512.
Geanakoplos, Pelagonia 243.
Gebhard, Marianische Gnadenbilder in Bayern 250.
Giblin, Mss. Barberini Latini 279.
Gigante, Poeti italobizantini 278.
Greenaway, St. Boniface 465.
Greene, Fingal Rónáin 501.
Gribomont, Ascétiques de S. Basile 239.
Grillon, S. Bernard et S. Félix de Valois 261.
Grünn, Rosenkränze in Österreich 250.
Gugitz, Andachtsbild in österreichischen Gnadenstätten 248.
— Das Jahr u. seine Feste im Volksbrauch Österreichs 248.
— Wallfahrten Oberösterreichs 248.
Hague, Life of St. Louis 531.
Haimerl, Mittelalterliche Frömmigkeit 516.
Hamman, La Geste du Sang 275.
Harris, Our Lady of Cardigan 281.
— Y Wyry Wen o Ben-Rhys 282.
Henry Suso, Saint and Poet 534.
Henry, Art irlandais 278.
Hesbert, Manuscrits musicaux de Jumièges 513.
Honigmann, Foundation of the Russian Metropolitan Church 222.
Hull, Death of the Three Sons of Diarmait 501.
Ilarino da Milano, Eresie medievali 520.
Ivy, Manessier's Continuation of Perceval 532.
Jacob, Hanslik, Cassiodorus-Epiphanius, Historia eccl. tripartita 240.
Jalabert, Mouterde, Inscriptions de Syrie 237.
James, Letters of St. Bernard 264.
Jean le Solitaire, Tradition du Carmel 281.
Jones, Holy Wells of Wales 498.
Ker, Fragments of Medieval Mss. in Oxford Bindings 256, 530.
King, Cîteaux and her elder Daughters 269.
Kirch, Rodewyk, Helden des Christentums 535.
Kologrivof, Sainteté en Russie 214.
Kretzenbacher, Ketten u. Leonhardikirchen 250.
Kriss, Heroldsbach 251.
Kultur und Volk, Festschrift für G. Gugitz 247.
Ladner, Concept of the Image in the Greek Fathers 241.
Landmann, Johannes Kreutzer aus Gebweiler 247.
Larose, S. Leo IX 280.
Laugardière (de), L'Église de Bourges avant Charlemagne 243.
Laurent, Culte de S. Louis d'Anjou à Marseille 524.
Lavaud, L'œuvre de Henri Suso 533.
Leclercq, Études sur S. Bernard 264.
— S. Bernard et la dévotion médiévale envers Marie 268.
— S. Bernard et la théologie 262.
— S. Bernard théologien 263.
Leskoschek, Sebastianspfeil u. Sebastiansminne 251.
Levčenko, Vzaimootnošenija Vizantij i Rusi pri Vladimire 225.
Lipp, Der « Wolfgangikasten » 252.

Löhr, Der hl. Christophorus 277.
Lortz, Bonifatius u. die Grundlegung des Abendlandes 463.
Louis, Aimeri Picaud 518.
Lundström, Zur Historia tripartita des Cassiodor 240.
Malone, Martyrdom and monastic Profession as a second Baptism 276.
Manselli, Eresie del secolo XII 520.
Masseron, Dante et S. Bernard 272.
Mélanges historiques et hagiographiques valdôtains 511.
Mélanges Saint Bernard 262.
Mohrmann, Style de S. Bernard 264.
Mooney, Franciscan Library, Killiney 279.
Moralejo, Torres, Feo, Liber sancti Iacobi 518.
Morin, Lambot, S. Caesarii Arelatensis Sermones 241.
Morson, Mss. of the Life of St. Bernard 262.
Müller, Passio S. Placidi 509.
— Anfänge der hagiographischen Kritik 509.
— Allerheiligen-Litanei mit rätischen Heiligen 509.
Opfermann, Liturgische Bonifatiustexte 492.
O'Rahilly, Trompa na bhFlaitheas 535.
Orlandos, Μονὴ τοῦ Σαγματᾶ 277.
Owst, The Destructorium Viciorum of Alexander Carpenter 273.
Pásztor, S. Ludovico d'Angiò 525.
Paulus, Passionsdarstellung Frankens 516.
Processus et Legendae S. Ludovici Tolosani 524.
Rath, Confrérie de S. Sébastien à Malines 251.
Reinle, Ikonographie des hl. Fridolin 280.
Rettenbeck, Heilige Gestalten im Votivbild 252.
Ritter, Incunables du Séminaire de Strasbourg 247.
Roach, The Didot Perceval 532.
— Continuations of the Old French Perceval 532.
Rousseau, Origène, Homélies sur le Cantique 241.
— S. Bernard « le dernier des Pères » 262.
Ruiz Bueno, Padres Apologistas Griegos 275.
Sánchez Belda, Cartulario de S. Toribio de Liébana 254.
Schamoni, Visage des saints 529.
Schieffer, Winfrid-Bonifatius 463.
Schmidt, Barbara- u. Luciaweizen 252.
Schultes, Deutschen und Slawen an der March 247.
Sisam, Studies in the History of Old English Literature 502.
Smolitsch, Russisches Mönchtum 214.
Sources chrétiennes 240.
Standaert, Spiritualité de S. Bernard 263.
Talbot, Bernardo nelle sue lettere 263.
Tassi, Ludovico Barbo 283.
Tertullianus, Opera 240.
Trepos, Saints bretons dans la toponymie 497.
Trochu, Ste Bernadette Soubirous 273.
Tschizewskij, Anklänge an die Gumpoldslegende 233.
— Die Erzählung vom hl. Isaakij 231.
Vies des Saints et Bienheureux 261.
Vincennes (de), Gertrude dame de Nivelles 531.
Vogel, Discipline pénitentielle en Gaule 496.
Vom christlichen Mysterium 276.
Wampach, St. Willibrord 483.
Warnach, Das Mönchtum in den Nilusbriefen 276.
Wellens, S. Bernard mystique 263.
Wellner, Drei Reimhistorien 533.
Wittmer, Obituaires d'Alsace 247.

TABLE DES MATIÈRES

Robert Devreesse. La lettre d'Anastase l'apocrisiaire sur la mort de S. Maxime le Confesseur et de ses compagnons d'exil. Texte grec inédit . . . 5

Démocracie Hemmerdinger-Iliadou. Un encomion grec inédit de S. Démétrius 17

Gérard Garitte. La Passion de S. Irénarque de Sébastée et la Passion de S. Blaise 18

François Halkin. La Passion de S. Théoctiste.

I. Saintes et saints Théoctiste 55
II. La Passion du codex Patmensis 273 60

Joseph van der Straeten. La Vie de S. Landelin, ermite et martyr au pays de Bade 66

I. Vie et Passion de S. Landelin 69
II. Les premiers temps d'Ettenheimmünster . . . 73
III. Recueils de Miracles 84
IV. Le culte de S. Landelin 90
Vita S. Landelini martyris 97

Baudouin de Gaiffier. L'homiliaire-légendier de Valère (Sion, Suisse) 119

Maurice Coens. Les saints particulièrement honorés à l'abbaye de Saint-Trond.

II. Après le XII^e^ siècle (*suite et fin*) 140

Jean Leclercq, O. S. B. Un recueil d'hagiographie colombanienne 193

Paul Grosjean. Édition et commentaire du *Catalogus Sanctorum Hiberniae secundum diversa tempora* ou *De tribus Ordinibus Sanctorum Hiberniae* 197, 289

Paul Devos. Chronique d'hagiographie slave.

II. La « Sainte Russie », du baptême de Vladimir jusqu'à l'époque moderne 214

Baudouin DE GAIFFIER. Les sources de la Passion des SS. Savin et Cyprien 323

Kathleen HUGHES. The Offices of S. Finnian of Clonard and S. Cianán of Duleek 342

François HALKIN. S. Théoctiste, moine sabaïte et martyr († 797) 373

Paul MEYVAERT, O. S. B., et Paul DEVOS. Trois énigmes cyrillo-méthodiennes de la « Légende Italique » résolues grâce à un document inédit . . . 375

I. Conspectus historique 379
II. Paternité littéraire de la *Legenda Italica* . . . 410
III. Rapports entre la *L. I.* et la Vie slave de S. Cyrille 433
IV. L'épiscopat de S. Cyrille d'après la *L. I.* . . 440
V. Récapitulation 453
Texte de la *L. I.* d'après le manuscrit de Prague . . 455

Maurice COENS. S. Boniface et sa mission historique d'après quelques auteurs récents 462

Bulletin des publications hagiographiques . . 237, 496

GTU Library
3 2400 00253 1584

V. 73
1955

Analecta Bollandiana

V.73
1955

THREE DAY

43506

GRADUATE THEOLOGICAL UNION LIBRARY
BERKELEY, CA 94709